ESSAIS
DE
MEDECINE

Où il eſt traité

DE

L'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ET DES MEDECINS.

Du devoir des Medecins à l'égard des malades, & de celui des malades à l'égard des Medecins.

De l'utilité des remedes, & de l'abus qu'on en peut faire.

Par J. BERNIER *Conſeiller & Medecin ordinaire de feuë Madame, Ducheſſe Doüairiere d'Orleans.*





A PARIS,
Chez SIMON LANGRONNE, ruë ſaint Victor, au Soleil Levant.

M. DC. LXXXIX.

Avec Privilege du Roi.



PREFACE.

J'ENTREPRENS pour le bien public d'écrire de la Medecine, & des abus qui s'y sont glissez, tant du côté des Medecins, Chirurgiens & Apotiquaires; que du côté des malades & de tous ceux qui s'efforcent de leur rendre de petits soins.

Quoi que cette matiere soit une des plus sujettes à l'envie, & une des plus difficiles à traiter à cause de son étenduë & des obscuritez qui s'y presentent; j'espere neanmoins, si je ne suis moi-même trompé par la passion que j'ay de détromper les autres, que cet Ouvrage sera bien reçû des personnes équitables & de bon sens, ne me mettant gueres en peine de plaire à ceux qui ne se reglent que par le caprice & l'interêt, & encore moins à ces impertinens Critiques, qui ne sçavent rien, & qui ne laissent pas de juger de tout: semblables à ces pauvres aveugles, qui se mêlent d'en conduire d'autres, quoi qu'ils ayent eux-mêmes besoin d'être conduits.

Je n'écriray donc pas simplement pour écrire, comme font tant de personnes, qui pour éviter l'oisiveté, ou pour se faire connoître, écrivent sur des sujets qui ne sont ni proportionnez à leurs forces, ni de leur Profession. Car *s'il faut*, comme tout le monde en tombe d'accord, *que chacun s'exerce dans son Art*, il est évident qu'aprés plus de quarante-cinq ans d'étude & d'experiences faites avec des Medecins de differentes Facultez & de differens genies, tant dans Paris que dans la Province; il ne me sera pas difficile de donner les ca-

racteres des Medecins de nôtre tems, & de redresser bien des personnes que l'amour propre avoit prevenuës, & qui donnoient trop facilement dans la mauvaise foy & dans l'ignorance de gens qui se disent Medecins, quoi qu'ils ne soient rien moins que cela.

De plus, comme je n'ay presque jamais fait aucun autre personnage que celui de Medecin & d'infirme, & que je n'ay tiré aucun avantage de la Medecine, que celui de me conserver un petit patrimoine, une assez longue vie, & quelque reputation de sincerité; je ne croy pas qu'on me doive regarder comme un homme qui écrit par interêt, à un âge où je n'ay pas grand' chose à esperer de la Medecine & de la fortune.

Je feray à peu prés comme ce fameux Historien, qui aprés avoir donné les Annales de son païs dans l'Automne de son âge, reserva pour le commencement de son Hiver, & pour occuper sa vieillesse, ce qu'il avoit de meilleur & de plus important à écrire.

Uberiorem materiem senectuti seposui. *Tacit. Annal. l.* 1.

Mais comme je ne veux blesser, s'il se peut, ni la charité ni la bien-seance, exposant au grand jour de mes inductions, les défauts des Medecins qui meritent quelque censure, je ne parlerai qu'en termes generaux, ou sous des noms feints & empruntez, exceptant toûjours les sçavans & ce petit nombre de bons & de vrais Israëlites, qui n'ont pas fléchi le genoüil devant Baal, ni donné dans l'avarice, qui est la veritable idolatrie: separant pour ainsi dire de cette masse de corruption ceux qui pensent plus à faire leur devoir qu'à faire leurs affaires & leurs maisons, & laissant le peuple juger comme il fait ordinairement de tous les autres, par leur emploi, & du merite de leur course par le prix qu'ils en remportent.

Mammona iniquitatis.

Avaritia quæ est idolorum servitus.

Ce n'est pas que je m'imagine qu'il n'y ait que moi qui puisse

écrire utilement & à fond sur cette matiere : car je puis dire avec sincerité, que je ne l'entreprens que pour exciter ceux qui voudront se donner la peine de suivre les voies que j'ay découvertes, & le chemin que je trace dans une carriere, dont la fin & le terme leur sera d'autant plus d'honneur, que ce qui regarde la Santé est toûjours parfaitement bien reçû, & que sans ce precieux tresor, les plus grandes & les plus belles Villes, ne seroient que de beaux grands Hôpitaux.

C'est pour cela que je ne donne à cet Ouvrage que le modeste nom d'ESSAIS, qui est à peu prés en nôtre Langue ce que la Latine appelle *Conatus* un effort, un goût, ou si l'on veut, une tentative.

Je les divise en trois Parties, 1. La Medecine, 2. Le Medecin, 3. Et les secours de la Medecine.

ἴασις, ἰατρὸς, & φάρμακα. Artem, artificem & artis instrumenta.

Ainsi je traite dans la premiere de l'existence de la Medecine, de son origine, de sa définition, de sa fin, de son excellence & de ses honneurs ; & ensuite de ses ennemis, dont je refute les calomnies & les objections ; & finis, par ce que la Medecine Chrétienne a d'opposé à celle des Infidéles, des Juifs, & même des Heretiques & des Schismatiques, & par un Chapitre du Secret, qui est l'ame de cet Art & de sa pratique.

Dans la seconde, je parle fort au long des Medecins, que je disculpe d'abord de certains défauts qu'on leur impute en particulier ; mais que je ne laisse pas de blâmer ensuite de ceux dont on ne les peut disculper ; pour apprendre au Public à discerner les faux des vrais, pour obliger ceux-là à changer de manieres ou de profession, chacun étant obligé de le faire, quand on manque des qualitez & des intentions necessaires pour s'acquiter de son devoir.

Mais comme je n'épargne pas les défauts de plusieurs

quand l'occasion s'en presente, je n'oublie pas aussi les hommes de merite tant de nôtre siecle & de nôtre connoissance, que des siecles passez, en quoi j'imite un bon Historien du dixiéme siecle. *Je leur rends*, dit-il, *ce qu'ils meritent pour le mal qu'ils m'ont fait, je les montre tels qu'ils sont, & les expose aux yeux de nôtre siecle & de la posterité. Je desire aussi que le même Ouvrage tienne lieu de rétribution aux personnes de vertu qui m'ont honoré de leur amitié, & qu'il soit une marque publique de la reconnoissance que je conserve de leur honnêteté.* Car pour ces hommes qui se mêlent de la Medecine sans capacité, ni caractere, l'histoire que j'en donne, est bien moins pour rejoüir le Lecteur, que pour servir de Phare & de conduite à ceux que leurs infirmitez obligent à s'embarquer dans le vaisseau d'Hipocrate, pour chercher leur santé perduë.

Luitprand. l. 3. Histor. in præfat.

**Navicula Solis.*

Dans la troisiéme Partie, aprés avoir dit quelque chose des maladies, des malades, & des remedes en general, je passe à ce qu'on appelle *les Ministres de l'Art*, & *les choses non naturelles* & externes, & de-là aux secours ou remedes de la Medecine, tant en general qu'en particulier. Ainsi l'on pourra observer combien il est facile d'imposer aux personnes credules, particulierement quant aux remedes de la Pharmacie, & combien les femmes abusent de ces remedes pour cacher ce qui ne laisse pas de sauter aux yeux malgré toutes les precautions; manége introduit tant par leur vanité, que par l'avarice des Charlatans, & même de quelques Medecins, qui, à la honte de la Medecine, font le plus honteux de tous les commerces.

Mais comme au milieu de tant de desordres il se trouve encore dans Paris & dans les Provinces, comme je l'ai remarqué cy-devant, quelques sçavans & consciencieux Medecins, je ne croy pas qu'il y ait aucun de ces Medecins,

ni même aucun de ceux que je ne mets pas au nombre de ces éleus, qui soit assez imprudent pour s'appliquer ce que j'écris en general ou en particulier contre les reprouvez. Au contraire, je pense que ceux qui se reconnoîtront dans les miroirs qui se presenteront quelquefois à leurs yeux, n'en feront paroître aucun chagrin, & qu'au moins si la difformité de ces objets ne les oblige de changer de vie, ils riront eux-mêmes les premiers à l'aspect de ces masques & de ces figures, aux dépens de qui bon leur semblera, n'y ayant rien d'autre part qui émousse tant les traits des railleries les plus piquantes, que de les laisser passer froidement, ces coups ne portant jamais plus rudement, que quand on y paroît sensible. C'est ainsi que Socrate s'étant apperçû qu'on le joüoit dans une Tragedie d'Aristophane, demanda froidement à ce Poëte, à la sortie du spectacle, s'il avoit encore affaire de lui.

Spreta vilescunt, si irascare agnita videntur. *Tacit.*

Pour moi, de quelque maniere qu'on prenne les choses, je n'auray rien à me reprocher ne nommant personne.

Parcere personis, dicere de vitiis.

Je presente à tous ceux qui voudront bien les lire,
Un miroir qui ne flate point,
Où je pretens que l'on se mire,
Que si quelqu'un de bonne foy
Y reconnoît son air, & s'y voit effroyable,
Je n'en suis point coupable,
Il ne faut pas s'en prendre à moi.

Suivant à la lettre cet avis, dont je croy que chacun fera bien de prendre sa part: *Ego autem neminem nomino, quare irasci nemo mihi poterit, nisi qui priùs de se confiteri voluerit.*

Cicero Oratione pro Lege Manilia.

Que si l'on s'étonne tous les jours de voir que des gens sans nom, qui n'ont encore rien fait, ou qui

n'ont fait que fort peu de chose, entreprennent de juger des Ouvrages des plus habiles en des matieres qui ne sont pas de leur ressort ; il n'en est pas ainsi de mes ESSAIS, puisqu'ils ne regardent qu'une Profession que j'ay faite si long temps, comme je l'ay marqué cy-devant.

Au reste, comme je n'écris rien que je n'aie vû, ou dont je n'aie de bons garands, je puis assurer que je n'auray recours à aucun de ces faits calomnieux, dont le faux sel est si fort au goût de nôtre siecle, & que je n'auray pas même besoin de cette grace qu'un bel esprit demande dés le commencement de son Ouvrage.

Torqu. Tasso cant. 1. della Jerusalem liberat.

E tu perdona
S'intesso freggi al ver

Car pour les ornemens de la poësie, pour les historiettes & les inductions, outre que ce sont des preuves de ce que j'avance, je ne voy pas que cela puisse être blâmé, servant à délasser le Lecteur quand il n'interrompt pas le cours de la narration ; les Dieux mêmes, dit Platon, ne haïssans ni les bons mots, ni les honnêtes railleries. En un mot, quoi qu'en puisse dire la critique, la verité n'est pas toûjours médisance ; au moins dans la matiere que je traite, & peut être comparée à un arbre dont il y a lieu d'esperer des fruits aprés quelque temps. *Non est malevolus qui crimen alterius indicat, quia indicando corrigi potest, & tacendo perire permittitur.*

Dii jocos amant.

Aug. cap. Non nos 3. q. 5.

(Frater.

ESSAIS



ESSAIS DE MEDECINE

PREMIERE PARTIE.

Contenant l'Histoire de la Medecine.

CHAPITRE PREMIER.

De l'existence de la Medecine.



Uis qu'il faut prouver par de bonnes raisons l'existence & la verité de la chose dont on veut traitter, avant que d'aller plus loin ; & que la Theologie fait méme entrer en question l'existence de Dieu, avant que de parler de ses attributs & du culte qui luy est dû ; je croy ne pouvoir mieux commencer cet Ouvrage, qu'en prouvant qu'il y a une Medecine, contre ces incredules & ces ingrats qui la nient, & qui la traittent comme les Athées traittent son auteur, sans penser aux graces qu'ils en ont receuës. Je feray donc voir que ni le nom ni la chose dont je veux écrire, ne sont point de ces illusions dans lesquelles on a donné de tout tems, & dans les-

Arist. in posterior. Analytic.

quelles on donne encore à present plus facilement qu'on ne les prouve. Ma premiere preuve sera tirée de l'autorité ; à laquelle je joindrai celles qu'on tire de la raison & de l'experience ; trois puissans instrumens de la certitude & de la verité qu'on veut établir. La premiere servira à convaincre ceux qui ont quelque sentiment de Religion ; la seconde sera pour ceux qui n'ont pas perdu la raison ; & la troisiéme pour ceux qui n'ont pas perdu l'usage des sens avec la raison.

Quant à la premiere, puisqu'il est certain que ceux ausquels la prévention tient lieu de raison, n'ont pas tous renoncé aux sentimens de Religion, je leur demande si ce grand personnage qui a écrit sous le nom de l'Ecclesiaste n'est pas un homme d'une sagesse consommée, & méme inspiré du saint Esprit, & par consequent ce qu'ils ont à répondre à ces paroles si formelles: *Le tres-Haut a creé la Medecine, & le Sage ne la méprisera point?* Car de dire que cela s'entend de la medecine spirituelle, s'est vouloir s'aveugler soi-méme, & s'opposer aux sentimens des plus doctes, & des plus pieux Commentateurs qui sont tous pour le sens literal & naturel. En effet peut-on donner un sens mystique ou allegorique à ces paroles : *Le Tout-puissant a creé de la terre les remedes, & l'Apoticaire fera des compositions agreables, & propres au recouvrement de la santé?* Mais outre tout ce qu'on lit de l'existence de la Medecine dans l'Ecclesiaste, n'en est-il pas encore parlé en cent endroits du vieux & du nouveau Testament? Le peut-on ignorer, à moins que de n'avoir jamais oüi parler de Concordance, d'être ennemi declaré de toute concorde, & de ne croire que soi-méme? Aussi est-ce sur ce principe que tous les Peres de l'Eglise, tous les Patriarches des Ordres, tous les Theologiens, & tous les Casuistes ont non seulement établi une Medecine ; mais encore son merite, & la soumission qu'on doit avoir à ses ordres. Avançons.

Ecclesiast. c. 28.

Gregor. Nazianz. Elias Cretensis. Estius. Tirin. Menochius. Dionys. Cartus. Hugo Grotius ~~*Aug. Evolius.*~~

V. Concordant. Biblior.

V. S. Thom. 2. 2. q. 99. articul. 1. S. Antonin. p. 3. titul. 7. c. 1. Navarr. Manuel. c. 12. num. 41.

Quoique la raison ne soit pas d'un fort grand poids en comparaison de l'autorité des saintes Lettres, & de celles de leurs Interpretes, voyons neanmoins en faveur de ceux qui donnent tout à la raison, & qui n'admettent point d'autres preuves, si le sentiment de plus de soixante siecles peut être une suite d'erreurs & d'abus pour tout le genre humain. Tant d'Historiens, de Philosophes, de Jurisconsultes, de Theologiens pourroient-ils bien s'être tous trompez, pendant tout ce tems? Hipocrate, cet homme que la nature avoit pourvû d'un si bon sens, qu'il a été

admiré de toute la posterité aussi bien que de son siecle ; ce divin Vieillard dont on a dit qu'*il n'a pû ni tromper ni être trompé, & qu'il étoit la raison méme*, auroit-il trompé tout le monde quand il a écrit *de l'Ancienne Medecine?* Ce Celse que son éloquence, sa politesse, & son experience firent nommer *l'Hipocrate Romain*, auroit-il écrit une fausseté quand il a assuré que la *Medecine se trouve par tout?* Non assurément, car ce seroit bien en vain que la nature auroit produit des forests de Remedes *, s'il n'y avoit point de Medecine ; car quant à tant d'autres Medecins, gens d'un merite reconnu par tout ce qui s'est trouvé d'hommes de bon sens dans le monde, je ne m'y arreste pas icy, puisqu'on pourra voir cy-aprés qu'ils n'étoient ni des ignorans, ni des credules, ni des entestez. Je me contenterai donc de remarquer encore ici en faveur de l'existence de la Medecine ; Premierement, que la difference qui paroist entre les alimens & les venins ; que ces specifiques qu'on oppose avec tant de succés à la malignité, non plus que la longue vie de tant de grands Medecins qui étoient d'une constitution fort valetudinaire, ne sont pas des fables faites à plaisir. De plus, ne voyons-nous pas que le bon & le mauvais usage qu'on fait des choses qu'on appelle *non naturelles*, [a] dépose manifestement en faveur de l'existence de la Medecine ? car outre ce que remarque le Texte sacré [b] touchant la sobrieté & l'intemperance, qu'est-ce que les Medecins, les malades, & mémes les personnes saines n'en éprouvent pas tous les jours ? En effet, s'il y a quelques extravagans débauchez, ausquels tout ce qui plaist paroist bon, le reste des hommes, ce me semble, fait quelque difference des choses ; quand il y va de la santé & de la vie. Donne-t-on le vin pour rafraîchir, & la glace pour réchauffer ? ne procede-t-on pas en toutes choses par ordre & par raison quand on est un peu raisonnable? Enfin cette application si naturelle à faire choix des Medecins les plus éclairez dans le besoin, ne fait-elle rien pour l'existence de la Medecine ? Mais encore s'il n'y avoit point de Medecine, & si elle n'étoit qu'une imagination, pourquoy un simple artisan, un crocheteur, un païsan, ne reüssiroit-il pas ordinairement dans l'exercice de cet Art aussi heureusement que les Medecins ? Car je ne parle que de ce qui arrive ordinairement, & non pas de ce qui arrive par un pur effet du hazard. Donne-t-on d'ordinaire son pied à chausser à un Serrurier ? Met-on son procés entre les mains d'un Architecte ? Ainsi vou-

Macrob. Saturn. lib. 7. ὀρθὸς λόγος.

V. Libr. de veteri Medicina.

Medicina nusquam non est.

* Silva remediorum. ὕλια ἴτριχς.

a Ev. Cibus & potus, somnus & vigilia, quies & motus, excreta & retenta animi paschanata.

b *Eclcesiast. c. 38.*

droit-on commettre sa santé à un Peintre, à un Procureur, à un Marchand, en un mot au premier venu, & à tous ceux qui se vantent d'estre Medecins? Et si on le fait, fait-on sagement? Il y a donc une Medecine qui n'est autre chose que la pratique de la bonne methode, en ce qui concerne la conservation de la santé presente, & le rétablissement de celle qu'on a perduë, & qui est prouvée non seulement par la raison, mais encore par l'experience, qui va faire la troisiéme preuve de l'existence de cet Art.

Si toutes les raisons que je viens d'alleguer ne peuvent rien sur la prévention de ceux qui croyent se faire honneur de ne pas croire ce dont tous les sages conviennent, ne sera-ce pas plûtost fait de les mettre charitablement entre les mains de l'experience, avec ceux qui ont nié le mouvement, la chaleur du feu, la froideur de la glace, & pour ainsi dire la lumiere au milieu du jour? Que pourront-ils dire contre cette *maîtresse des choses*? ce purgatif, ce vomitif, cette saignée, n'ont-ils jamais tiré personne d'affaire? Cet homme qui crevoit de plenitude & qui pâmoit de douleur, ne leur creve-t-il pas les yeux? Un simple & leger remede ne fait-il pas méme quelquefois des merveilles, conduit par la prudence de celuy qui l'ordonne, & qui sçait ménager les secours suivant le besoin? Le demi-bain, qui semble si peu de chose, mais dont on se sert si utilement dans les intemperies des entrailles, & dans les douleurs de la nephritique seroit-ce une illusion, puisque l'experience nous apprend qu'il y a des occasions où un homme n'est pas si-tost plongé dans le bain, qu'encore qu'il ne sente rien qui flatte les sens, il paroist plus content dans l'estat d'indolence où il se trouve, que les plus voluptueux ne le sont au comble de leurs desirs? Mais que pourroit-on dire encore contre les effets sensibles & évidens des specifiques? contre ceux du fameux Kinakina, du Mercure, de l'Opium, du Baume, & de tant d'autres bons remedes qui ne sont pas moins confirmez par l'experience que par la raison? Car quant à ceux de la Chirurgie, l'ouverture de ce *Panaris* & de quelques autres apostemes, l'exclusion des corps étrangers, & en particulier l'extraction de cette pierre, aux duretez de laquelle il n'y avoit point d'autre adoucissement que l'operation; la merveilleuse operation de la Cataracte, qui semble rendre la vie avec la lumiere à ceux qui languissoient dans les ombres de la mort, la

Experientia rerum magistra.

reduction de cette fracture, sans laquelle l'homme né pour contempler le Ciel rampoit sur la terre comme un serpent. Cette adroite & charitable main, qui dans les douleurs d'un travail mortel, sauve la mere d'une mort cruelle, & qui donne en mesme temps la vie & la liberté à un pauvre petit prisonnier ; cette main, dis-je, si favorable, n'est-elle pas de celles que les Anciens appelloient *les mains secourables des Dieux*? Et tout cela en general & en particulier, est-ce autre chose que la Medecine? Car pour moy j'ose dire que si des preuves si sensibles ne contentent pas ceux que l'autorité divine, & la raison ne peuvent ramener ; ils sont dignes de la peine du sens, & qu'au lieu de les releguer en l'Isle d'Antiycre où croist l'Ellebore, c'est plûtost fait de les abandonner aux Dragonneaux [a] de la Chirurgie, voire aux Dragons marins & terrestres, puis qu'en effet le feu [b] & le fer sont les derniers remedes des maladies opiniastres.

[a] Dracunculi, Draco marinus. V. *Galen. in Isag. & Paraum in Chirurg.*
[b] *Aphorismo ultim. sect. 7.*

Concluons donc qu'il y a une Medecine que les bestes mesme connoissent naturellement, *s'i trova la Medicina*; car je n'examine pas encore icy, s'il est vray de dire, *ma il medico non s'i trova*. Concluons, dis-je, qu'il y a une Medecine, & que nôtre Galien a eu grand' raison de dire, *Qu'il est bien plus raisonnable de s'en tenir aux experiences tirées des principes, que de nier temerairement l'un & l'autre.* * Car aprés tout, que les plus passionnez ennemis de la Medecine se joignent à tout ce qu'il y a jamais eu de déclamateurs & de satyriques, tout cela ne prouvera tout au plus que les conjectures de la pratique, & l'ignorance de certains Medecins, sans donner la moindre atteinte à l'existence de la Medecine, non plus qu'à la noblesse & à la dignité de son origine, comme nous l'allons voir dans le Chapitre suivant.

Proverbe Italien.

Galen. 3. de Crisib.

* Quod secundùm rationem & sensum hominibus patet. Porrò, quarum actionum exempla certa sunt, earumdem certas causas dari necesse est: Et quarumcumque actionum certæ sunt causæ, earumdem causarum justa cognitio, in animo cognoscentis habitum quemdam gignit, juxta cujus præceptum similes actiones exercere possit. *Mich. Deringius de Medicina & Medicis adversus iatro mastigas, & pseudo iatros.*

CHAPITRE II.

De l'origine de la Medecine, & de son progrés.

DEz que le premier homme eut transgressé le commandement de son Createur, ce ne fut plus que corruption: & c'est de cette source empoisonnée que les maladies du corps, aussi-bien que celles de l'ame, sont sorties. Mais comme ce Createur de toutes choses est la misericorde méme, il eut la bonté d'y remedier dés qu'il eut consideré le pitoyable état de sa creature. Ainsi c'est de luy que toute la Medecine a pris naissance.* Il l'a donc creée pour le soulagement des malades, pour empêcher qu'ils ne tombent dans le desespoir, pour obliger tout le genre humain à se ressouvenir éternellement de ses bontez; & si l'on en croit quelques Philosophes, pour une plus grande perfection du monde. C'est pour cela qu'il est reconnu par les Chrestiens pour le veritable Alexicaque, pour le conservateur & pour le réparateur de la santé, dont les Payens n'avoient que le nom & qu'une fausse idée dans leur Jupiter.

*Quæ scientia magis à Deo est quam sanitas... Medicaméta è terra procreavit, ne si accideret ægritudo corpori non deesset medicina. *Origen. in Num. c.* 24. & *homil. in Psal.* 37. Quamquam & illa corporis Medicina, si altius rerum originem repetas non inveniatur unde ad homines manare potuerit nisi à Deo, cui rerum omnium status salusque tribuenda est. *August. de Civit. Dei cap...* Sarmiz. caput Daciæ.

IOVI CVSTODI
QVIRINO.
SERVATORI
PRO SALVTE CÆSARIS NERVÆ
TRAIANI AVG.
COL.
SARMIZ.

Or ces malheureux enfans du peché, ces maladies, dis-je, de l'ame & du corps, ne different pas moins entr'elles que font l'ame & le corps méme; car comme celles-cy demandent le Medecin pour y remedier, & que le malade paroist luy estre obligé de ses soins; au contraire il tombe volontairement dans celles-là, & fuit tellement les remedes qu'il ne peut de luy-méme, & sans le secours de la grace faire le moindre effort pour sa guerison; bien éloigné de chercher le Medecin & la Medecine. C'est pour cela que laissant la connoissance de ces maladies aux Theologiens, & leur cure au veritable Alexicaque, je m'arresteray simplement à l'origine de la Medecine corporelle, & ne parleray dans cet Ouvrage que des matieres qui en dépendent.

Je remarque donc premierement que ce que les Payens ont enveloppé de nuages & d'obſcuritez, attribuant à leurs Dieux l'invention de la Medecine, & plaçant les Chirons & les Eſculapes dans le Ciel, eſt la méme choſe que ce qu'en ont penſé les Juifs, mais exprimé en des termes & en des manieres differentes. *Dieu*, dit le ſage fils de Sirach, *a creé la Medecine*; voila la creance du peuple de Dieu, & voici comme tout eſt allé enſuite, non ſeulement ſelon les Juifs & les Chreſtiens, mais encore ſelon quelques ſages & quelques ſçavans du Paganiſme. Adam ſortit de la main de Dieu avec une connoiſſance parfaite de tout ce qu'il y avoit dans le monde. Il ſçavoit les vertus de toutes les plantes, de tous les mineraux, & de tous les animaux ; & c'eſt cette ſcience que Dieu luy avoit inſpirée, qu'il communiqua à ſa poſterité quelque temps aprés qu'il eut donné entrée aux maladies dans le monde par le peché. C'eſt ainſi que Seth en fit part à ſes deſcendans, ſoit par tradition, ſoit par les fameuſes colomnies dont parle Joſeph, & que les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, & tant d'autres nations cultiverent ſucceſſivement ces lumieres. Mais comme les hommes ne laiſſoient pas de vivre long-temps nonobſtant ces ſeminaires de maladies & cette malheureuſe impreſſion du peché, non ſeulement avant le deluge, mais encore quelques ſiecles aprés,

> *Quando era cibo il latte*
> *Del pargoletto mondo, e culla il boſco,*

Firmis adhuc ſolidiſque corporibus, & facili cibo non per artem voluptatemque corrupto. *Senec. Epiſt. 9.*

ils ne furent obligez de mettre en pratique ces connoiſſances qu'ils avoient receuës de main en main, que quand les maladies commencerent à ſe rendre plus frequentes, & lors que le temps de la vie commença à s'accourcir notablement. Ce fut, dis-je, alors & dans les beſoins, qu'ils eurent plus particulierement recours aux remedes, dont ils rectifierent inſenſiblement l'uſage par des raiſonnemens & des experiences reïterées. Et c'eſt pour cela que je ne puis croire que Noé ait eſté le premier Medecin, ſi ce n'eſt en la maniere qu'Adam l'a eſté avant le deluge, & non pas de la maniere que l'ont voulu ceux qui croyent que ce Patriarche ait eſté le meſme que le Promethée du Poëte Eſchilus, & qui s'imaginent que la reparation du genre humain a eſté ſuivie immediatement de l'invention de la Medecine pratique. Auſſi n'entend-on point parler de la Medecine dans les Hiſtoires les plus anciennes juſqu'à Mercure

Trismegiste, à Athoth fils de Menés second Roy de la premiere Dynastie, & à Tosortro Roy de la troisiéme, ausquels nous pourrions ajoûter cet Esculape Phœnicien, & si l'on veut ces premiers Rois de la Chine, dont nous parlerons cy-aprés. Ainsi quels que soient ces hommes fameux, & quoy qu'on en pense, il y a bien de l'apparence que la Medecine ne fut reduite en pratique qu'au tems du Patriarche Jacob, dont les enfans la porterent en Egypte. Et c'est pourquoy Julius Firmicus a pensé que Joseph estoit le Serapis des Egyptiens, à quoy il y a quelque apparence, si l'on considere que le *Congius* ou boisseau qu'on voit sur la teste des medailles de Serapis se rapporte assez à la distribution du bled que ce Patriarche fit faire dans l'Egypte pendant la disette des sept années. Car de dire que Serapis, qu'on fait le Dieu de la Medecine, est ainsi appellé de σαῤῥᾶς ἀπὸ, *le fils de Sara*, je laisse à penser s'il y a bien de l'apparence à cette autre conjecture du mesme Auteur. C'est encore pourquoy le docte Casalius a écrit * que les Egyptiens apprirent par des speculations fortes & frequentes tout ce qui appartient à la Medecine, & qu'ils le rectifierent à mesure que les maladies augmentoient. Mais ce qui n'est pas moins vray, est que leurs connoissances furent bien-tost gastées par le mélange de la Magie que leurs Rois, dont ils firent des Divinitez, ne manquerent pas à y introduire. Car comme il n'y avoit que les Princes & les Prestres de la Religion qui osassent en faire une profession ouverte, les particuliers ne s'en méloient jamais qu'en secret. Et c'est de cette maniere qu'il faut entendre Homere, Platon, & Plutarque, qui ont avancé que les Egyptiens estoient Medecins; car l'Egypte estant fort fertile en remedes, il n'y avoit personne qui ne taschast d'en avoir quelque connoissance. Neanmoins il faut avoüer que ce ne fut qu'au temps d'Esculape le Grec, qui vescut un peu avant la fameuse Epoque du siege de Troye, que la Medecine, laquelle avoit encore quelque chose de rude fut *civilisée*, comme le remarque Mercurial au Livre 1. de sa Gymnastique. Ensuite les hommes venans à se dérégler de plus en plus, & l'intemperance s'estant introduite dans la Grece, Herodicus de Selimbre, maistre du grand Hippocrate, inventa la Prophilactique, qui est l'art de se précautionner contre les maladies; & rendit, comme le remarque le mesme Mercurial, cette science, *de vierge qu'elle estoit encore alors, feconde & remplie de quantité de beaux dogmes,*

L. de errorib. falsar. Relig.

Jul. firmic. ibid.

*Ex iis facti perspicaciores, considerantes res naturales apprehenderũt medicinam, cujus fuit juventor Asclepius seu Æsculapius, avus Asclepii quem introduxit Trismegistus in Dialogo de hoc nomine, postea vero res naturales declinando in superstitionem, immersere se in magicas artes, ut patet ex sacro textu Exodi 7. & 8. *Joan. Bap. Cazalius de veteribus Ægyptiorum ritibus.*

dogmes & de belles observations, tant il est vray que *la necessité & l'esprit ont inventé tout ce qu'il y a d'utile & de merveilleux dans le monde.* Ainsi la Medecine faisant tous les jours de nouveaux progrés ; se trouva fort avancée au tems de la guerre du Peloponese, qui fut l'an 300. ou environ de la fondation de Rome, tems auquel on avoit déja cultivé quelques autres Sciences.

Plato in Timæo.

Olimpiad. 87. ante Christ. 430. ann.

Ce n'est pas, pour dire le vray, & pour ne laisser aucun doute, que les hommes ayant commencé à se faire la guerre dés les premiers siecles aprés le deluge, ils n'eussent dés lors inventé quelque moyen de bander les playes, de tirer les corps étrangers, & d'extirper les membres pourris. Je ne sçay pas méme si les Tubalcains ayant manié le fer dés le commencement du monde pour en faire des armes, n'auroient point entreveu ses qualitez medecinales, & si aprés le deluge Cham & Canaam, qui sont l'un le Jupiter & l'autre le Mercure du Paganisme, n'auroient point poussé plus loin ce que leurs peres leur avoient communiqué touchant les qualitez des metaux & des mineraux. Au moins est-il vray que Clement Alexandrin * fait Misraim, qui estoit petit fils de Cham, inventeur de la Chirurgie, & qu'on connoissoit la vertu du fer dés le tems du siege de Troye ; témoin la lance d'Achille dont la roüille guerissoit les plaies que ses coups avoient faites : car soit que *fraxinus* soit pris pour la lance, soit que le fer de la lance & la virole qui le serre & qui le tient ferme, soient la matiere du medicament, on peut inferer de là que les hommes voyoient dés lors quelques qualitez medecinales dans les arbres, & dans les metaux. Mais à parler proprement ces connoissances n'étoient que des rudimens de la Medecine, les maladies internes n'estant pas encore bien connuës, parce que, comme nous l'avons cy-devant marqué elles estoient rares, ou peu aiguës, & peu dangereuses.

Vulnus deligavit aliquis antequam hæc ars esset, & febrem quiete & abstinentia, non quia rationem videbat, sed quia id valetudo coegerat, mitigavit. *Quintilian.*

* *in Stromatio 6.*

Reinesius in variis lectionibus.

Tout cela estant donc supposé, au moins comme des conjectures raisonnables, je ne m'étonne pas si le Medecin Soranus nous donne en peu de mots & selon les lumieres qu'un Païen pouvoit en avoir, une histoire de la Medecine aussi courte & aussi vray-semblable que celle-cy. *La Medecine a esté inventée p Apollon, augmentée par Esculape, & perfectionnée par Hipocrate.* Car soit que les Grecs ayent entendu Dieu auteur de toutes choses & createur de la Medecine par Apollon qui est le

in Isagoge.

Soleil, ou qu'ils ayent confondu cet Apollon avec Isis & Osiris, dont les noms ne signifient pas moins la Medecine en langue Ægyptienne, qu'ils signifient le Soleil & la Lune ; il est toûjours vray qu'ils ont voulu marquer par ces fictions qu'il ne faut rapporter l'origine de la Medecine qu'à Dieu, ce que leur posterité a si bien compris que quelques Auteurs ont écrit depuis que *l'invention en estoit au dessus de l'esprit humain ; qu'elle estoit une chose sacrée, qu'elle estoit la doctrine des Dieux immortels, & que l'exercice n'en estoit pas moins noble que l'origine* : *Divinitus data, divinitus accepta.* Quant au progrez de cette science il est assez difficile de sçavoir précisement ce que veut dire Soranus quand il l'attribuë à Esculape, l'histoire & la cronologie n'ayant rien de bien assuré touchant cet homme si celebre, Celse méme tombant d'accord qu'il ne fut mis au nombre des Dieux que parce qu'il avoit commencé à decrasser la Medecine. Ce qu'il y a donc de plus vrai-semblable touchant l'origine de cet Art, c'est que les fameux Rois d'Egypte, qui pouvoient avoir appris quelque chose des descendans d'Heber, & ensuite des Israëlites firent passer leurs connoissances chez les Grecs, où elles firent quelques progrez du tems de Cadmus, de Chiron, d'Esculape & de Podatere & Machaon enfans de celui-cy, qui furent honorez comme des Divinitez, & aprés eux quelques-uns de leurs descendans, qui avoient exercé cet Art avec generosité. Ainsi il en faut toûjours revenir à Esculape que nous examinerons cy-aprés, pour trouver les fondateurs de ces premieres écoles de la Grece, Gnide, Rhodes, & Cos, & ensuite par divers degrez de generations le fameux Hipocrate, qui fit en son tems l'honneur de l'Ecole de Cos, y paroissant comme un Oracle malgré la jalousie des deux autres, qui ne vouloient pas ceder à celle-cy. Mais quant à ce que nostre Soranus avance touchant la perfection de la Medecine, qu'il attribuë à cet Hipocrate, il ne le faut pas prendre tellement à la lettre en faveur de ce grand personnage, qu'on s'imagine que la Medecine n'ait receu depuis aucun degré de perfection, puisqu'il dit luy méme, que tout âgé qu'il est, il n'en a pas encore acquis une connoissance parfaite : car Soranus ne s'est apparemment servi de cette expression, que pour nous faire entendre que l'Art avant Hipocrate, n'avoit pour ainsi dire fait que begayer, & qu'il n'avoit parlé un peu distinctement que dans ces belles observations que nous admirons ; & enfin plus

Divina à stirpe cognitio, *ex Hesiod. & Homer.*
Deus sanitatis autor. *ex Pindar.*
Quintil. decl. 268.
Lucian. in Abdicat.

Quoniam adhuc rudem & vulgarem Medicinam excoluit in Deorum numerum receptus est.

V. Pausaniam & Suidam.

Epistol. ad Dionys.

Coac. Pranot. libri Epidem. Prorrhetit. & Aphorism.

intelligiblement dans les Commentaires de Galien, qui les sauva premierement de l'oubli en les tirant de la poussiere des Bibliotheques, où elles avoient esté comme ensevelies pendant six cens ans, & donnant à tous ces Oracles le jour & l'explication dont ils avoient besoin pour estre entendus.

Franc. Petrarch. nell. Triomf. della fama. c. 4.

E quel di Coo che fe ve miglior opra
Se bene intesi fusse gli Aforismi.
Un di Pergamo il segue, & in lui pende
L'Arte guasta infra noi allor non vile
Ma breve & scura la dichiara e estende.

Il ne faut donc pas douter que si Hipocrate & les grands hommes qui l'ont suivi revenoient au monde, ils ne fussent surpris & étonnez de voir les merveilles qu'on a découvertes depuis eux dans la theorie & dans la pratique de la Medecine, & méme le jour que tant de doctes plumes ont donné à leurs écrits. Et à ce propos je crois que ceux qui aiment la Poësie seront bien aise de voir icy une Epigramme que Utenhovius a traduite du Grec de d'Aurat qui l'avoit faite sur la traduction des Aphorismes d'Hipocrate par Jean Butin Medecin d'Angers.

Entheus Hipocrates quondam seu Pythia vates
Hæc sacris cecinit pectoris ex adytis.
Omnia sed cecinit confusa, sacer tulit illius
Quò furor, ut nullus sortibus ordo foret.
At nunc indigesta Oracula digerit hic dum
Butinus, ratio est quod fuit ante furor.

Il n'est donc pas vray, comme l'à pensé Aristote dans ses questions naturelles, que la Medecine ait été inventée par une espece de divination, par hasard, par revelation des demons & par leur invocation, ni que son inconstance, & son peu de certitude viennent de ces principes. Au reste, quoi qu'il me soit facile de confirmer non seulement la noblesse de la Medecine, mais encore son existence, par la contiuation de ses progrez, & de son histoire depuis Hipocrate jusqu'à nous, je passe icy sur ces grandes & fortes preuves, parce que j'y reviendray cy-aprés en son lieu; & que d'autre part ce que j'ay allegué dans ces deux premiers Chapitres suffit pour convaincre les gens raisonnables de l'existence & de la noblesse de cet Art.

CHAPITRE III.

Du nom, de la définition, & de la fin de la Medecine.

LE terme de Medecine est fort équivoque, car il signifie les instrumens ou remedes, dont l'Art se sert pour parvenir à sa fin. De plus les boutiques des anciens Medecins, qu'on appelloit *Medicinæ*, mais bien plus précisement une habitude de l'entendement par laquelle le Medecin opere, & l'operation méme qui en émane. C'est pourquoy Michel Doringius s'expliquant sur ce terme, dit qu'il ne prend la *Medecine*, ni pour les remedes, ni pour les boutiques où on les garde, & c'est à peu prés en ce sens là que Tertulien appeloit les guerisons *des Medecines, quod Medicinas facis*, quoy qu'il appelle aussi en un autre endroit, la Piscine de Jerusalem une *Medecine*, il faut encore observer que *medicari* & *medicare*, qui signifient faire la Medecine, signifient aussi *changer*, *colorer & moderer*, *immutare*, *colorare*. Il n'en est donc pas du nom de la Medecine comme de tant d'autres qui sont l'image de la chose, & qui en marquent la nature & l'essence. Et c'est pour cela que ne voyant point assez clairement dans ce nom ce qu'est la chose qu'il signifie, j'ay recours à la définition que Rhases nous donne de cette chose, parce qu'elle frappe davantage l'esprit, & qu'elle est plus claire que tant d'autres définitions qu'il seroit inutile de produire icy. *La Medecine* est donc, suivant ce sçavant Arabe, *un Art effectif qui conserve la santé presente, & qui guerit les maladies curables avec le secours de la raison & de l'experience*; définition dis-je d'autant plus juste & plus précise qu'elle comprend la nature de la Medecine, la fin qu'elle se propose & les moyens qu'elle prend pour y parvenir. D'où l'on peut tirer trois conclusions fort importantes à la Medecine, aux malades, aux ministres de l'Art, & méme aux assistans ou amis des malades.

V. P. Kirstenių de usu & abusu Medicin.

Lacus Medicus.

In Continent.

La premiere, que si la Medecine est un Art effectif, comme la définit Rhases, il s'ensuit qu'elle ne marche pas toûjours en aveugle, quoy qu'elle marche quelquefois dans l'obscurité, & par consequent que si elle ne guerit pas toutes les maladies, elle ne laisse pas d'avoir la santé pour fin, à laquelle elle tend

toûjours. A quoy nous pouvons ajoûter qu'outre les maladies incurables de leur nature, il y en a encore qui ont des causes surnaturelles, verité que les Payens ont reconnuë. *S'il n'y a donc point de conseil ni de prudence qui puisse s'opposer à Dieu*, le Medecin n'aura-t-il pas fait son devoir quand il aura mis en pratique pour le bien du malade ce que luy enseigne l'Art? De là vient que les Loix ne s'arment jamais contre luy pourveu qu'il ne paroisse ni malice, ni ignorance dans sa conduite. C'est ce qui a fait dire à Lucien que la Medecine estant si necessaire aux hommes, & par consequent si digne d'estime, ceux qui la professent doivent joüir d'une pleine & entiere liberté, & qu'il n'est pas raisonnable qu'une science qui vient de Dieu, & une puissance qui luy est consacrée soit sujette à la dureté des loix humaines, & à la peine des Tribunaux. Et neanmoins s'il en faut croire le caprice de bien des gens, le Medecin doit toûjours guerir, & si la mort arrive, ce n'est jamais elle qui a tort; c'est toûjours le dernier remede, quand ce ne seroit qu'une verrée d'eau ordonnée par le Medecin.

Proverb. 2. Paralipomen. Reg. 2. 4.

in Abdicato.

V. Langium in Epistolis.

Prospera omnes sibi vindicant adversa uni MEDICO. *Tacit. Annal. 1.*

Perisaltus Faustinus.

Fecerit & postquam quidquid jubet ipsa medendi
Norma, nisi valeat subitoque revixerit æger,
Murmurat insipiens vulgus, linguâque procaci
Eloquitur de te convitia talia jactans.
Hei mihi quam stultum est Medicorum credere nugis.

Car pour le malade & les assistans qui ont souvent grand part à tout ce qui arrive de funeste, on ne manque jamais à les disculper; la raison a beau dire, & le Poëte a beau chanter:

Non est in Medico semper relevetur ut æger
Interdum doctâ plus valet Arte malum.

C'est une chanson pour ces gens là. La fortune qui a bouché les oreilles, & crevé les yeux de la pluspart, ne leur a délié la langue que pour dire hardiment tout ce qu'ils s'imaginent; on diroit qu'on est obligé de les laisser conter tout ce qui leur plaît, parce qu'ils sont forts en comptant, & que l'argent qui semble redresser les jugemens de l'esprit, les rend toûjours trés-contens d'eux-mémes, tant il y a de peuple, & de pauvres d'esprit parmi les richards: *Quanto piu richi d'i fuori, tanto piu poveri di dentro.* Ainsi je ne suis pas peu surpris de voir qu'un petit homme glorieux & sottement composé, qui n'a de genie que pour faire mal, dont la Religion & la dureté naturelle est cause de sa fortune, *Sicut Ethnicus & Publicanus*.

Fortuna quem nimium fovet stultum facit *Publ. Mimus.*

Sapienza felic. del. P. Bartholi.

& qui ne s'est élevé de la poussiere, que pour se guinder dans des airs de vanité & de cupidité ; qu'un homme ainsi fait, s'imagine avoir droit de se moquer d'un Art, que tant de grands Personnages, & le Fils de Dieu méme ont honoré en le professant, & prétende traiter de haut en bas pour moins d'un écu, un homme qui pendant toute sa vie ne s'est appliqué qu'à son devoir, & à mépriser les biens mal acquis.

La seconde, que si la Medecine *conserve la santé presente & guerit les maladies curables*, on ne peut faire assez d'estime du Medecin. En effet ne voyons-nous pas que le gouteux l'appelle son Sauveur dans Lucien ; qu'on honoroit de ce nom les Medecins du tems de saint Basile, témoin ce Jacques surnommé *Soter* & tant d'autres dont nous parlerons cy-aprés, qui sont parvenus au terme d'honneur & de gloire que le grand Hipocrate appelle εὐχημοσύνη. C'est ainsi que le Mage, le Sage, le Philosophe & le Medecin n'estoient chez les Perses qu'une méme chose, & que leurs Rois donnoient à leurs Medecins la qualité de Prince. Et c'est pour cela sans doute qu'Avicenne reçoit cet honneur, & non pas parce qu'il estoit le premier Secretaire du Roy, & que ceux qui ont le premier rang dans quelques emplois chez les Arabes, s'appellent *Abraïes* ou Princes, comme ils sont appellez *Principes* chez les Latins. Ainsi qui ne voit que ce grand Medecin ayant gueri trois Rois de Perse, n'aït merité d'estre regardé comme un Sauveur, & comme un autre Cid & Seigneur de la Medecine. En effet

Aprés avoir sauvé trois Rois
Pourroit-on manquer de Couronnes?

Et si pour avoir sauvé la vie à un Citoyen, on donnoit à un simple soldat Romain une Couronne civile, le grand Avicenne n'avoit-il pas quelque droit aprés ces trois grandes cures à une Couronne, telle qu'on la donnoit chez les Perses à ceux qui s'estoient distinguez par quelque action d'éclat ?

La troisiéme conclusion que je tire de la définition de Rhases, est que comme la raison peut s'égarer quelquefois si elle n'est secondée de l'experience, de méme l'experience nous conduit quelquefois dans de terribles extremitez, si elle n'est soutenuë & secouruë par la raison, comme nous le verrons plus au long dans la seconde partie de cet Ouvrage.

Quant à la fin de la Medecine qui est la santé, dont nous

venons de parler en passant, & dont le Medecin est le directeur, que ne peut on point encore dire à son avantage? N'est-il pas vray qu'elle est le plus bel ornement du corps, le plus pretieux des biens, & celuy sans lequel toutes les douceurs de la vie sont insipides. [a] Ce qui a fait dire à certain [b] Caton:

Bona valetudine nullum ornamentum, nec monile præstantius Nicostratus apud Stobæum.

[a] *Soran. in Isagog.*

[b] *Dionysius Cato in carminib.*

Capitis auxilium Medico committe sodali
Sit tibi præcipuè quod primum est cura salutis.

C'est pour cela que le Poëte fait la Santé la plus ancienne des Déesses, & que la derniere coupe de vin luy estoit anciennement consacrée dans les festins. Il n'est pas necessaire, dit Lucien de manger à toutes les heures du jour, mais il est necessaire de se bien porter, & c'est pourquoy toutes les salles des festins chez les Egyptiens retentissoient de ce beau motet, *O santé tu es le plus grand des biens.* En effet qui ne sçait qu'une grande & continuelle santé est tres-rare, & que, selon la remarque du sçavant Erasme, on n'a veu que le Fils de Dieu & les Apostres qui n'ayent jamais esté malades: *Non erat in Tribubus eorum infirmitas*, exageration Hebraïque du Pseaume 104. pour marquer un bienfait & une grace insigne, mais verité à l'égard des Apostres, & de ceux à qui Dieu fait part d'une grande santé. C'est un si grand bien que celle du corps n'est pas moins promise que celle de l'ame à ceux qui font l'aumône de leurs biens. Ainsi on est riche des biens de la nature à mesure qu'on fait bon usage des biens de la fortune, & c'est de cette maniere que la santé étant le premier des biens de la nature, le pauvre qui se porte bien est incomparablement plus heureux qu'un riche malade. Tant de constitutions de rentes qu'il vous plaira, tout cela n'est rien si elles ne sont accompagnées d'une bonne constitution de corps: *Melius est corpus validum quam census immensus*,

in Abdicato.

O sanitas! tu maximum hominibus bonum.

in Encomio Medicinæ.

Ecclesiast. 34. *Isai.* 58.

August. in Psalm.

Sanus est qui dives est.

Vltra hoc nitendum est vivamus corpore sano
Quippe valetudo est censu præstantior omni
Robustus fossor, Rege est præstantior ægro.

Marcell. Palingenius Stellatus Zodiac. vitæ human. in Leone.

Et si l'on en croit saint Augustin, ne vaut-il pas mieux se bien porter avec une petite figure, que d'estre malade avec une taille de geant? C'est ainsi qu'on peut estre riche au milieu de la pauvreté. Il n'est pas jusqu'au Paradis des Chrestiens, qu'ils ne se figurent comme un lieu, où il n'y a ni chagrin ni douleur, & où on joüit d'une santé parfaite. Aussi l'Eglise permet-elle de la souhaiter, mettant elle-même ces

Melius est habere Zachei staturam, licet contractam & brevem quam Goliæ eum febre. *l. de bono conjugali.*

paroles dans la bouche de ses enfans : *Perpetua mentis & corporis sanitate gaudere.* C'est pour cela que le *Sanitas tua* n'a pas esté moins connu pendant plusieurs siécles dans l'Italie, que *vostra Seignoria* y est à present ; & c'est pour cette méme raison que cette nation qui sçait ses affaires autant qu'aucune autre, en fait sa principale affaire, & qu'elle donne pour ainsi parler la main droite à la santé sur le gain qu'elle aime si passionnement : *Sanita & guadin messer*, car voilà ce qu'on appelle son grand *Bon di.* nfin c'est dans cet esprit qu'un des beaux esprits de la nation ayant tout fait pour recouvrer sa santé perduë, parle de son rétablissement comme de la plus belle des inventions : *Et quel ch'importa, mi pare d'aver trovata l'Alchimia di star sano.* Que s'il m'est permis de remonter à l'antiquité, je trouve un *Bene Valere* introduit dans toutes les lettres, & dans tous les témoignages de bien veillance par le Philosophe Pithagore ; car quoy que le *Bene Valere* le *Salus*, & le *Sanitas* signifient quelque fois l'honneur qu'on rend aux personnes, la consideration qu'on a pour elles, & le bien qu'on leur souhaite, ils marquent bien plus naturellement & plus ordinairement la santé de corps & d'esprit. C'est ainsi que Joseph jure par la santé & par la conservation du Roy Pharaon ; que les Osseniens, secte de Juifs fameuse dans saint Epiphane, jurent par leur santé & par celle de leurs enfans. C'est encore ainsi qu'on juroit chez les Romains, par la santé des Empereurs, & que les Evêques estoient obligez de jurer *per salutem Dominorum nostrorum Rempublicam gubernantium.* C'est pourquoy les plus raisonnables & les plus ordinaires souhaits se terminent toûjours à ce qu'on appelle, *mens sana in corpore sano*, ΥΓΙΑΙΝΕΙΝ voilà tout ce que demande le brave Pirrhus, & le misterieux ΥΓΕΙΑ est pour ainsi dire l'heureux mot du guet qui fait triompher Antiochus des Galates, ses plus redoutables ennemis, & qui luy donne le nom de Sauveur. Tant d'inscriptions consacrées à la Santé, & particulierement celle du Temple d'Esculape qu'on voit dans le Palais Barberin à Rome, & que tant d'Antiquaires ont copiée, & cette fameuse Hymne d'Arifron traduite ainsi du Grec en Latin.

Annib. Caro nell. Letter. l. 2.

Genes. 42.

Heres. 19.

Gregor, l. 10. Epistol. 31.

V. Misselan. erudit. antiq. Spon. pag. 52.

O Dearum Hygeia
Fac tecum exigam
Quod superest ævi
Teque benevolam habeam mihi contubernalem,

Nam

Scaliger in Carminib.

Nam si quid in divitiis est gratiæ aut liberis
Aut quem beatum prædicare mortales,
Regio principatu, aut desideriis
Quæ clandestinis veneris cassibus venamur
Aut si qua alia Divinitas, hominibus voluptas
Aut laboribus est recreatio;
Tamen, ô diva Hygeia!
Illa omnia florent, charitumque ver renidet,
At te seorsum nemo est beatus.

Joan. Sambuci Biblioth. in imag. sanitatis.

Tu scopus & finis noster, fautrixque laborum
Adsis hospitii formula sana novi.
Edito quod rarum est, Thesauros prome beniguos.
Thurea sic aris grana decusque feras.

ΥΓΕΙΑ ΑΘΕΙΝΙ

Roma in hort. Cardinal. Estensis.

V. Pausan. in Corinth pag. 166.

ἀπὸ τοῦ παύειν τὰς ἀνίας.

Lucian. in Pseudo Proph.

Tant de medailles de la Santé divinisée par les Grecs & par les Romains; l'Hygée Minerve, ou la Minerve Hygée d'une medaille d'Antonin, cette fameuse Déesse *Salus* qui donne à manger à un serpent; ce Dieu que les Epidauriens appelloient Acesius, qu'ils donnerent pour compagnon ou pour substitut à Esculape, & qu'on a crû chez quelques peuples *l'Evomerion* ou le Telesphore d'Antonin, dont nous parlerons cy-aprés; ce Peon d'Homere, le Medecin des immortels, le plus proche du grand Jupiter, & qu'on appelloit de ce nom, parce qu'il appaisoit les douleurs; comme si on eût voulu marquer par cette invention qu'on ne peut estre heureux sans santé. Cette statuë de la Santé dont parle Cælius Rhodig. au pied de laquelle toutes les Dames Sicioniennes, mettoient les dépoüilles de leurs têtes, desorte qu'elle en estoit toute couverte: car quel sacrifice pour des femmes ordinairement idolâtres de cet ornement? Cette autre statuë que Lucien nous represente avec plusieurs pieces de monnoye, & quelques lames d'argent, dont les unes estoient à ses pieds & les autres attachées à ses cuisses, comme autant d'hommages qu'on luy rendoit pour les biens, la vie & la santé qu'on croyoit luy devoir. Ne sçait-on pas encore qu'il y avoit à Rome *Fana salutis*, *Porta salutaris*, *Augur salutis*, *Vicus salutaris*, *Ædes salutis*, *Jupiter salutaris*, *Sacra Meditrinalia*. De plus n'avoit-on pas le ΡΩΜΗ ou *Valetudo*, une des filles d'Esculape, le ΤΕΛΕΣΦΟΡΟΣ ΑΝΤΟΝΕΙΝΟΣ ΘΕΟΣ, qui mettoit fin aux maladies les plus opiniâtres, & qu'on donnoit pour compagnon à Esculape & à

Hygée, comme il paroît dans plusieurs medailles Grecques & Latines, & particulierement dans une medaille de l'Empereur Geta, où ce petit Dieu est debout entre Esculape & Hygée, coeffé d'un petit capuchon: Car quoy qu'il ne fût qu'une de ces Divinitez qu'on appeloit *Minorum gentium*, il ne laissoit pas d'avoir un Temple à Pergame, comme on le peut voir dans une autre medaille de Caracalla. J'observe encore le ΝΕΙΚΑΕΩΝ ΚΙΑΒΙΑΝΩΝ de l'Empereur Adrien avec l'Esculape & la Santé, ce qui me fait souvenir de l'instance qu'il faisoit à ses Medecins pour le faire mourir ou pour luy rendre la santé. A quoy on peut ajoûter cette Baze trouvée depuis peu proche des termes de Trajan avec cette inscription.

ÆSCULAPIO SERVATORI
DONARIA PRO SALUTE
RESTITUTA GRATIA-
RUMQ. ACTIONE
NICOMEDES MEDICUS OFFERT.

Trois autres encore qui sont au sujet.

FEBRI DIVÆ FEBRI
SANCTÆ FEBRI MAGNÆ
CAMILLA AMATA PRO
FILIO MALE AFFECTO

Briss. in formul.

MINERVÆ MEMORI
CÆLIA JULIANA
INDULGENTIA
MEDICINARUM
EJUS INFIRMITATE
GRAVI LIBERATA
D. P.

Ald. Manut. in Ortograph.

SACRUM NUMINI APOLLINIS
L. NÆVIUS
SECUNDINUS
PRO SALUTE SUORUM
T. V. M. V.
V. S. L. M.

In oppido Insubrium.

Mais ce qu'il y avoit de plus mysterieux & de plus singulier dans les sacrifices qu'on faisoit à la Santé, est qu'il estoit permis d'y employer toutes sortes d'animaux, au lieu qu'on n'en sacrifioit ordinairement aux autres Divinitez que de l'espece qui leur convenoit, le taureau à Jupiter, le belier à Mars, le coq à Esculape, le tigre à Bacchus, le pigeon à Venus, &c. comme si on eût voulu marquer pat cette diversité & cette quantité de victimes qu'on immoloit à la Santé, qu'on fait

V. Pausan. in

toutes choses pour guerir, & qu'il n'y a rien qu'on n'employe quand il s'agit de la vie.

V. I. Philip. Thomas. l. de denariis.

Finissons par le fameux ΑΩΣΤΟΝ ΔΕ ΥΓΙΑΙΝΕΙΝ du fameux Temple de Delos, & enfin par cet ΥΓΕΙΑ gravé sur le Tombeau de Leon le Grand Empereur de Constantinople, dont on pourroit dire avec raison,

O sasso amato & honorato tanto.

Torq. Tasso cant. 22. stanz. 96. dell. Ierusal. liberat.

En effet quelque horreur qu'on ait naturellement du tombeau, on attend, ce me semble, assez doucement la mort avec la santé.

Bello in si bella vista enco e l'horrore.

Ibid. Canto 20. stanz. 30.

CHAPITRE IV.

De l'excellence de la Medecine par elle-méme, & par les grands personnages qui l'ont professée ou qui en ont fait estime.

SI la Medecine est l'ouvrage du Tout-puissant, comme nous l'avons remarqué cy-devant ; si elle est loüée & recommandée par le saint Esprit ; s'il ordonne de l'honorer à ceux mémes qui n'en ont pas encore besoin: si, selon * Cassiodore elle fait tout ce que les richesses, qui font tant de choses, ne peuvent faire ; & si méme les sages Païens reconnoissoient qu'elle est un present des Dieux, & la main qu'ils tendent charitablement aux hommes pour se relever quand ils sont tombez dans quelque infirmité. Si dis-je elle a tous ces avantages, de quel prix ne doit-elle point estre dans le monde? *Procul & de ultimis finib. terræ pretium ejus.* Mais de plus si nous considerons que pour en avoir une connoissance parfaite, il faut se connoître soy-méme ; qu'il faut se donner la peine de sonder ce profond abîme ; qu'avec cette connoissance il faut encore avoir celle de tous les remedes, occupation à laquelle une longue vie peut à peine suffire ; qu'aprés estre pour ainsi dire entré dans l'homme & dans les corps sublunaires, il faut monter jusqu'aux globes celestes, en un mot posseder cette fameuse Encyclopedie que de grands personnages demandent pour la connoissance de cet Art, pénetrant jusques dans les facultez & les fonctions du divin ressort qui fait agir, pour ainsi parler, la machine du corps humain. Si nous considerons, dis-je, tout cela, je demande si tant de peines & de difficultez ne marquent pas l'excellence & la dignité de la Medecine? Aussi

Antequam illâ egeas, *versio Arabica c. 38. Ecclesiast. versiocul. 1.*

* Ibi nos nititur sublevare, ubi nullæ divitiæ, nullæ dignitates possunt subvenire *Cassiod.*

In Medico nulla potest esse perfectio sine illa Encyclopædia, quæ homini viam munit ad perfectionem. *Scalig. de arte Poetic. c. 16.*

Tiraquell. de Nobilit. cap. 31. n. 16.

L. de lege & l. de de decent. ornat.

in Isagoge.

Sicut Medicinæ apud ægros etiam apud sanos honor est. *Senec. in Epistol. ad* Lucil.

V. Plutarch. de tuenda valetudine. Quintil. in declam, Lucian. in Abdic. Plin. l. 20. c. 2. Isid. Pelusiot. Hali Abb. Petr. *de Apono. Cardan. Iust. Vels. &c.*

est-ce pour cela que le grand Hipocrate a écrit que la *Medecine est la chose du monde qui merite le plus qu'on l'estime, quoy qu'en pensent les ignorans; qu'elle peut rendre un homme accompli dans l'étude de la sagesse dont elle est la sœur*: Que Pline tombe d'accord *qu'elle commande méme à ceux qui sont preposez pour commander*: Que Galien soûtient *qu'elle est un Art des plus honnêtes & des plus liberaux; qu'elle a méme quelque chose de grand & de majestueux*, & qu'il feint agreablement *que Mercure luy donna la premiere place dans une assemblée, mettant fort au dessous d'elle tout ce qui ne dépend que de la fortune.* C'est encore pour cela que Seneque est entré si heureusement dans le sens de la version Arabe du passage de l'Eclesiaste, que nous venons d'alleguer, & que tant d'autres grands hommes ont écrit qu'elle est une discipline qui ne cede à aucun autre, non seulement en utilité, mais encore en politesse & en agréement. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle force pour ainsi dire quelquefois par des cures surprenantes les ordres de la nature.

Ce n'est pas toutefois (pour ne laisser aucun scrupule sur cette pensée) que je croye qu'il faille prendre à la lettre ce qu'on raconte de certains Medecins, & qu'ils ayent en effet rendu la vie à des morts: car outre que les saintes Lettres nous apprennent que les morts ne reviennent plus, & qu'il n'est pas au pouvoir des Medecins de les ressusciter. Il est encore vray que les exemples qu'on allegue en faveur de ces Medecins sont équivoques & fondez sur un reste de chaleur naturelle, qui pour estre comme ensevelie, ne laisse pas d'avoir une force & une vertu vitale. Je tombe dis-je d'accord de cela, mais ne voit-on pas aussi, qu'encore qu'il n'y ait que Dieu qui ait le pouvoir *de vivifier & de mortifier*, les soins de la Medecine ont l'avantage de retarder quelquefois la mort de plusieurs années, & qu'il n'y a pas une difference trop grande, entre retenir l'ame preste de partir, & la rappeller quand elle est partie? On pourroit encore ajoûter à tant d'avantages de la Medecine, que le Dieu vivant a bien voulu se nommer le Sauveur des Israëlites, & que son Fils unique, dans lequel sont enfermées toutes les sciences humaines avec les autres tresors de sa sagesse infinie, ne s'est fait appeller ni Philosophe, ni Jurisconsulte, ni Mathematicien, ni Orateur, ni Poëte, ni Historien, mais *Sauveur: Pertransibat benefaciendo & sanando.* Aussi est-ce-là le caractere le plus sensible de la Di-

Ex Phebo Medici didicerunt mortis dilationem. *Callimac. Hymn. in Apollin.*

Erasm. in Eucom. Medic.

vinité ; c'est par là qu'il attire les hommes à luy : car quoy qu'il le fasse d'une maniere surnaturelle, ce qu'il fait n'est pas moins la Medecine du corps, que celle de l'ame ; c'est tout ce qu'il entreprend de faire pendant ses voyages, & les trois années de sa vie connuë, *hæc meta laborum*, il guerit les paralitiques, les aveugles, les lunatiques, & les possedez : *Omnes languores, omnes oppressos à Diabolo !* mais il ne s'abaisse jamais jusqu'à donner les biens de la fortune. Il n'a pas de remede pour la pauvreté que les hommes regardent comme le plus grand des maux, & qu'il regarde comme un bien, jusqu'à vouloir que les riches méme l'aiment au milieu de leur abondance. Il n'enrichit point ni Obed-Edon, parce qu'étant la realité de ce dont, l'Arche n'étoit que la figure ; il a bien d'autres biens à donner que les richesses, la grace seule des Santez étant infiniment au dessus de toutes les graces de la fortune. Mais voudroit-on quelque preuve convaincante & sensible de l'excellence, de la noblesse, & de l'utilité de la Medecine? On n'a qu'à faire reflexion sur ce qui se passe dans l'homme à cet égard: Car n'est-il pas vray qu'on souhaite naturellement d'estre Medecin ? Que chacun a inclination de donner des avis aux malades, & qu'on les donne naturellement ? *Il n'y a rien*, dit un bel Esprit, *dont on soit si liberal que de ses conseils* : mais de tous ces conseils qu'on donne si profusement, on peut dire avec verité qu'il n'y en a pas qu'on donne si frequemment & si facilement que ceux qui roulent sur la santé, témoin le plaisant du grand Duc, qui trouva tant de Medecins dans Florence en si peu de tems. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les Egyptiens & aprés eux tant de sages nations ont ordonné des salaires tirez du tresor public, à ceux qui faisoient profession de la Medecine, jusqu'à fonder des écoles pour l'instruction de la jeunesse qui s'adonnoit à cette science, si les malades obeïssoient aux disciples d'Esculape comme des soldats à leurs Officiers, & comme des sujets à leur Souverain, & par consequent si l'on peignit depuis ce tems-là les fameux Medecins la couronne sur la tête, puisque Pline, comme nous l'avons cy-devant remarqué avoüe que la Medecine a seule le privilege de donner des loix à ceux qui les font ; que Cassiodore fait dire à son Prince en faveur de son Medecin : *Nam licet alii sub ecto jure serviant, tu rerum Domino studio præstantis observa* ; qu'on avoit dit longtems avant ces Auteurs.

Scip. Mercur. de gli errori popolari d'Ital. l. 4. c. 18.

Pensées de M. D. L. R. F.

ex Empedoc.

Et Medici in sectis qui hominum terrestribus insunt
Hinc existunt Dii quorum sunt maximi honores.

Et que deux autres Poëtes ont dit il n'y a pas long-tems,

Stat primo Medicina loco, reliquasque vetusto
Jure superba prait, siquidem cum prima futuro
Omnipotente manu juncta essent semina mundo
Jamque recens tellus, vernantem condita vultum
Induerat, turpe ante, nefas! morbosque nefandæ
Culpæ carnifices, ante ipsa exordia gentis
Humanæ, Medicina pari mox tempore cœpit.

Henric. Smetius ad Frederic. IV. Electorem Palatinum.

Sit bonus & doctus Medicus, Medicina parabit
Sufficiens lucrum Domino, morbosque fugabit.
Hanc olim Phœbus coluit, Phœbeius atque
Filius, hac se se immortali nomine digni
Effecere, hanc & didicit Chironis alumnus
Quamvis Eacidæ, quamvis Nereide natus.
Hac fuit illustris Pæon, clarusque Machao.
Egregius Medicus, mendicus non erit unquam
Adde hoc quod plena est occultæ cognitionis
Hæc florum, herbarum, lapidum secreta recludit
Et quidquid tellus intra sua viscera celat
Perspicit, ac vires natura provida pandit.
Corporis humani partes considerat omnes,
Et revocat multos regnum ad Plutonis ituros.
Ergo quid hâc potius sapientem scire licebit?
Ut non solum animos possit sanare medendo,
Verum etiam membris ægris prodesse medendo.

Marcellus Palingen. Stellat. Zodiac. vit. hum. in Leone.

Ce sera donc pour confirmer tant de veritez glorieuses à la Medecine, par des exemples particuliers, & par des inductions plus sensibles, que tout ce que nous avons dit cy devant, que je vais faire une Histoire Cronologique des Medecins, où je m'arresteray particulierement à ceux d'un merite distingué, ce que j'entreprens d'autant plus à propos qu'il ne s'est trouvé personne jusqu'à present qui ait travaillé avec quelque exactitude à ce dessein. Car si Wolphangus Justus y a mis la main, il est certain qu'il n'est pas exact, & qu'il s'est trompé dans ce qui regarde la Chronologie & bien d'autres faits. Joannes Neander n'a sur cette matiere qu'un projet fort mal ordonné. Petrus Castellanus, qui avoit écrit long-temps avant ceux-là, n'est pas

Chronologia Medicorum.

De vitis illustr. Medicorum.

plus exact dans l'ordre des temps. Andreas Tiraquellus, n'est (dans ce qu'il a écrit sous le titre de *Successio Medicorum* de méme que dans son *Nomenclatura Medicorum per Alphabetum*) qu'un chaos, dont on a peine à percer l'embarras pour en tirer quelque lumiere. Je sçais à la verité que Barthol. Mozerus, Otho Brunfelsius, Israël Spachius Andr. Chioccus, Jacobi Milichius, Barthol. Vvaltherus, Robert. Constantinus, Joan. Sambucus, Joan. Spithonius, Joan Sebardus, Josias Simlerus, Laurent. Joubertus, Melchior Adamus, Petrus Lambecius Symphor. Campegius, Gerardus Vossius, German. Conringius, Francisc. Ranchivus, Renatus Moræus, ont écrit les vies de quelques Medecins; mais outre que la pluspart n'ont fait que passer sur la matiere, les uns ne se sont arrestez qu'aux Medecins de leur tems, & les autres qu'à ceux de leur païs, Universitez ou Colleges, chacun suivant le systeme qu'il s'est fait, sans se mettre fort en peine de la Chronologie. Ajoûtez que les memoires de certains Auteurs qui eussent pû servir à ce dessein, & que Henricus Meibomius marque dans sa lettre à Hieronim. Velschius Medecin & Historien d'Ausbourg, sont perdus. Car quant à ce qu'a marqué * Lypenius touchant le dessein de Joan. Meibomius fils de Henricus, celuy de Hyeronim. Velschius, & celuy méme de Mr. l'Abbé Menage: il faut sçavoir que les deux premiers ne pûrent executer le dessein d'écrire l'Histoire Chronologique des Medecins, parce qu'ils manquerent de memoires & de secours, & qu'enfin ils furent prevenus par la mort, comme il parroist par l'épistre que Henric. Meibomius a écrite à Hyeronim. Velschius sur ce sujet, & par la réponse qu'y fit celuy-cy. Pour Mr. l'Abbé Menage, Lypenius n'a pas sçû que ce que ce sçavant homme a ramassé de divers Auteurs, n'est que la matiere des vies de plus de quatre cent Medecins, la pluspart anciens, & qu'il n'y a rien dans ce manuscrit qui regarde l'Histoire chronologique des Medecins, l'ordre estant purement Alphabetique. Mais pour cela je ne dois pas passer sous silence que comme ce manuscrit est plein de bonnes choses, il m'a esté d'un grand secours, & que j'eusse encore pû en tirer bien des éruditions, si des Vers & des passages de Poëtes, d'Orateurs, d'Historiens & de Peres Grecs eussent pû entrer dans un Ouvrage que j'ay composé en François, & pour les François.

L. de nobilitate, cap. 31.

* *in Præfat. Bibliothec. realis Medica.*

Comme je ne fais donc icy qu'une Histoire Chronologique

& non pas des vies de Medecins, & que d'autre part on auroit presque aussi-tôt compté les astres du Ciel que ceux de la Medecine, j'imiteray ceux qui chassent dans une grande forest, ou qui peschent dans un grand étang, ausquels il doit suffire d'avoir cherché fort exactement sans s'opiniastrer à vouloir trouver & prendre tout ce qu'il y a de caché. Ainsi je me contenteray de marquer dans ce Chapitre tous ceux qui se sont rendus considerables dans la Medecine, n'oubliant pas méme les défauts des Medecins, que les Poëtes & les Historiens font entrer dans leurs inductions, feints ou veritables, pour donner en passant du relief aux vertueux, & pour inspirer aux vivans une juste horreur des imperfections des morts. Quant à ceux qui ont approché de nostre siecle, je ne feray que passer legerement sur leurs noms, sur leur patrie & sur leur tems; parce que le nombre de ceux qui ont paru depuis le treiziéme siecle jusqu'à present, est si considerable, qu'il faudroit des volumes entiers pour les marquer exactement, outre que les vies de la pluspart se trouvant au commencement de leurs Ouvrages, ou dans des Auteurs particuliers, les curieux y pourront avoir recours. Car quand par exemple on n'auroit à parler que des Chimistes & des Arabes, qui ne sçait qu'il y a une infinité de ces derniers dont les noms seuls sont fatigans, & qu'il est difficile de sçavoir, où le docte André Tiraqueau a pris tant de noms bizarres d'Arabes & de Juifs dont il a rempli son recueil, si ce n'est peut-estre dans l'Histoire composée par Ben-Casen docte Arabe, & dans celle de Leon l'Africain, dont les originaux gardez dans les Bibliotheques de Leyde & de Florence, peuvent avoir esté communiquez par extrait à ce grand Jurisconsulte. Et à ce propos j'avertis icy, que quant à l'ordre de cette histoire manuscrite gardée dans ces Bibliotheques, je n'entreprens pas de suivre ce grand dessein, non plus que celuy d'Alpagus, qui selon le témoignage d'Henricus Meibomius en l'épistre cy-devant alleguée, en avoit composé une qu'il n'a ni achevée ni fait imprimer, puisque quant à ce Ben-Casen il a fait une Histoire generale des Medecins selon les nations, entreprise d'une trop grande discussion pour mon dessein; & qui ne regarde pas la Chronologie en particulier, & que tout ce que j'en puis dire aprés * Hottinger pour satisfaire le Lecteur en passant, est qu'il divise cet Ouvrage en ~~quatre~~ 15 Parties, où il traite dans

L. de Noblit. cap. 30.
V. epist. Henrici Meibom. ad Hier. Velschium.
V. Vossium de histeric. Latin.

* *Hotting. Analect. Historico Theologic. pag. 292. dissert. 6.*

la premiere

la premiere, de l'origine de la Medecine ; dans la seconde, des premiers Auteurs de cet Art ; dans la troisiéme, des Medecins Grecs de la race d'Esculape ; dans la quatriéme, des disciples d'Hippocrate ; dans la cinquiéme, de ceux qui ont paru depuis Galien ; dans la sixiéme, des Medecins Chrétiens d'Alexandrie ; dans la septiéme, de ceux qui ont fleuri depuis le Mahometisme ; dans la huitiéme, de ceux qui se sont rendus considerables au tems des Abassides ; dans la neuviéme, des Metaphrastes ou Traducteurs des Livres Grecs & Arabes ; dans la dixiéme, des Medecins de la Mesopotamie & de Babylone ; dans la onziéme, des Barbares ; dans la douziéme, des Juifs ; dans la treiziéme, des Africains ; dans la quatorziéme, des Egyptiens ; & dans la quinziéme, des Syriens.

Quant au Comput Chronologique, je suivray Scaliger, les Peres Petau, Salien & Torniel Jesuites, & autres Modernes qui conviennent à peu prés entre eux & avec la pluspart des Chronologistes, des Olympiades, & de la fondation de Rome ; parce que je ne vois gueres de Medecins avant ces fameuses Epoques, qui ne soient en partie fabuleux, & d'un tems incertain, & que cette maniere de compter est plus methodique & plus intelligible pour les Lecteurs qui en sont la plusspart prevenus, que celle de quelques Modernes, qui se sont avisez depuis quelque tems, de faire le monde plus vieux de quinze ou de dix huit siecles, qu'on ne le croit communement : Car quoy que je ne doute pas que ces Auteurs n'ayent quelque raison de compter ainsi ; je crois qu'il sera à propos d'attendre encore de nouveaux éclaircissemens sur cette matiere ; & quant à ce qu'il y a de fabuleux dans l'Histoire des plus anciens Medecins, tout ce que je puis faire, est de tâcher à débroüiller ce cahos pour en tirer quelques lumieres, laissant à de plus heureux & de plus habiles, à retoucher cet endroit qui n'est pas le moins difficile de mon Ouvrage.

Nous avons déja marqué en passant qu'encore que le peuple ne fût pas ignorant dans la Medecine chez les Egyptiens, il n'estoit permis qu'aux Prestres & aux Princes de l'exercer publiquement. C'est pourquoy on a cru qu'un Hermes ou Mercure surnommé Trismegiste, Roy, Prestre & Legislateur, estoit l'inventeur de cette science. Pour moy, sans vouloir prendre parti pour ce personnage, ni le vouloir nier aussi absolument que quelques Auteurs ont fait ; je marqueray simplement ici,

ce qu'on en a crû chez les Egyptiens, les Grecs, les Latins, & enfin dans ces derniers siecles. Les uns ont donc crû que Seth ou Enoch estoient le premier Mercure, & le veritable; & que c'estoit luy qui avoit planté les fameuses Colomnes dont les Historiens ont tant fait de bruit, & qui ont esté d'un si grand secours pour les Egyptiens. Les mémes ont crû que Noé estoit le second Mercure, & que Chanaam fils de Cham, qu'ils font inventeur de la Chimie, & Prestre d'Isis, d'Apollon & d'Esculape, estoit le troisiéme. D'autres ont soûtenu qu'il n'y avoit que deux Mercures, tous deux Egyptiens & Roys de Thebes, quoy que d'autres y ajoûtent un Babylonien: Que le premier de ces deux Egyptiens surnommé le Vieux, fut Conseiller, & Precepteur d'Isis, & d'Osiris Roys d'Egypte: Qu'il fut inventeur des Lettres & du culte de Dieu, & qu'il vivoit environ le tems d'Abraham, ayant esté auditeur du vieux Saturne qui est nostre Noé; & que quant au jeune Mercure, il fut petit-fils du vieux, & auteur comme son ayeul, de quelques traitez de Medecine, de Philosophie, & de Theologie, & peu moins ancien que Moyse; & qu'il fut surnommé Trismegiste, non pas pour avoir esté, comme d'autres l'ont crû, Roy, Prestre, & Philosophe, ni pour avoir écrit le premier de la Trinité, mais par une maniere de s'exprimer, assez ordinaire aux Grecs & aux Latins quand il est question du sublime. Quoy qu'il en soit, ce Mercure a eû des noms differens chez les Egyptiens & les Pheniciens, qui en ont fait leur Thoot, Thoyt & Thaautus, & l'Inventeur de la Medecine. Ce qu'il y a d'assuré, est que les Grecs ont fait de Mercure, quel qu'il soit, non seulement un Hermés marqué dans une infinité de monumens antiques, mais encore plusieurs Mercures, par leurs inventions fabuleuses, & qu'ils ont gâté & obscurci tout ce qu'il y pouvoit avoir de vray, & tout ce qu'en avoient crû les Egyptiens; & que c'est pour celà que de grands personnages, tant du Paganisme que du Christianisme ont eû bien de la peine à démêler le vray des Mercures, d'avec les fables de ces Grecs: Car enfin tant d'Auteurs graves ont donné de tout tems dans les Mercures Egyptiens, que pour venir à nostre tems, le fameux Professeur en Philosophie Franciscus Patritius Romain a non seulement crû qu'il y avoit plusieurs Mercures Egyptiens, mais encore qu'un de ces Mercures estoit Auteur d'une Philosophie, que ce Professeur a enseignée &

V. Olaum Borrichium, de ortu & progressu Chymiæ, & Francisc. Patritium in Trismegis.

V. Bellamicum Carmelitan. l. de fide & symbolis.

M. C. secund. Vuolph. Iustum, 2433.

V. Stobœum. & Suidam. in lexic.

Terque quaterque beatus.

Nova de universis Philosophia.

dédiée au Pape Gregoire XIII. & dont il a donné au Public les extraits illustrés d'une fort belle Preface, où il se déclare pour ces Ouvrages, comme pour de veritables productions de l'esprit de Mercure dit Trismegiste, & où il se vante d'avoir corrigé une infinité de fautes dans les éditions de Marcille Ficin, & du Seigneur de Foix de Candalle Evêque d'Aire; surquoy il ne faut pas oublier en faveur du Mercure Egyptien que le sçavant Hottinger assure que Mahomet Beu-Isac a écrit qu'un Mercure Roy d'Egypte a laissé des Ouvrages, dont les Arrabes & les Perses conservent une Traduction dans leurs Bibliotheques. Mais Patritius n'a pas esté le seul de nostre siecle qui ait pris l'affirmatif avec chaleur pour Mercure Trismegiste, puisqu'il n'y a qu'environ quarante ans que Monsieur Padet Professeur en Philosophie à Paris, se mit en tête d'enseigner la Philosophie de Trismegiste, & donna au public non seulement un Traité *de Ente* sur ses principes, mais encore des extraits de tous les Ouvrages qu'on luy attribuë, qu'il fit imprimer en faveur de ses écoliers, avec une Preface où il marquoit tout ce que Platon en avoit écrit sous le nom de Theuth, & tout ce que Ciceron, Jamblic, & méme Tertullien, Eusebe, saint Augustin & Suidas en avoient pensé, pour ne point parler de Marcille Ficin, du Seigneur de Foix de Candale, de Patritius, & de plusieurs autres.

Francisci Patritiì Hermes.

in Analect. pag. 251.

Petrus Padetius.

Plat. in Phædon. Tertul. advers. Valentinian. cap. 15. Euseb. præpar. Evang. l. 1. cap. 9. & 10. August. de Civit. Dei. l. 18. c. 8. v. 39.

Cependant J. Goropius Becanus sçavant Philosophe & Medecin du siecle passé, avoit avancé qu'il n'y avoit jamais eû de Mercure; & que tout ce qu'on a dit de ce personnage estoit fabuleux; mais par des raisons que Franciscus Patritius n'a pas laissées sans réponces. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si un des plus sçavans Prelats de nostre siecle a sçu bon gré à Gorop. Becanus de son sentiment, & s'il a écrit que tout ce que les Egyptiens & les Grecs ont dit de Mercure, doit estre attribué à Moyse, tant à cause des convenances qu'il y a entre les noms de ce grand ami de Dieu & ceux de Mercure; qu'à cause de celles qui se trouvent dans les actions de l'un, & dans tout ce que les Egyptiens & les Grecs ont publié de l'autre, jusqu'à soûtenir que l'Asclepias, le Poimander, & les autres Ouvrages attribuez à Mercure Trismeg. ne sont point de luy, & que plusieurs grands personnages se sont trompez avec Lactance, n'ayant pas reconnu au stile & aux matieres qui y sont traitez, que ce sont des suppositions de

V. F. Patritium in Hermete.

V. proposit. 4. Demonstrat. Eangelic. V. C. Daniel. Huet. Suess. Episcop.

quelques Chrestiens Heretiques du premier ou du deuxiéme siécle, qui ont abusé de leur loisir, parce qu'en effet il y a bien des choses qui ne peuvent s'accorder avec la Religion Chrêtienne. Sur quoy il n'est pas mal à propos de marquer icy que Galien, qui vivoit dans le deuxiéme siécle, a dit de Mercure, qu'on avoit pris plaisir de tout tems à luy attribuer tout ce qu'il y avoit de grand, soit vray, ou fabuleux : *Hermetem prædicavit antiquitas Autorem omnium rerum tam verarum quam falsarum.*

L. 6. de simplic. medicam. facultatib.

Quant aux fameuses Colomnes qui portent le nom de Mercure, il faut sçavoir que ceux qui croyent un Mercure Trismegiste autre que Moyse, croyent pareillement qu'on a de tout tems, & méme avant le déluge, gravé sur des metaux, des pierres & des arbres, l'Histoire des Tems, des Sciences & de la Religion; mais qu'ils veulent que les Philosophes Payens n'ayent trouvé sur ces Colomnes, que les choses civiles & morales; & que quant à celles qui regardoient l'Astrologie, la Philosophie & la Theologie, ils ne les apprenoient que par tradition des Prestres Egyptiens, qui les avoient tirées & apprises des Livres d'Hermés; & que c'est pour cela qu'on ne laissoit pas de dire qu'ils avoient étudié sur ces Colomnes tant vantées. Quant à ceux qui ne connoissent point d'autre Mercure ou Hermés que Moyse, ils ont cru que les Livres des Prestres Egyptiens n'estoient que des extraits de la doctrine de ce Patriarche, qui avoient été gravez, (mais fort alterez par le mélange des faits qu'on y avoit ajoûtez aprés sa mort,) sur des colomnes qui estoient exposées au public; & que c'est de cette maniere que le Sanchoniate avoit ajoûté ce qu'il avoit voulu aux écrits de Moyse; & que Philon, dit Byblius, avoit pareillement ajoûté plusieurs choses aux écrits du Sanchoniate méme, dans la Traduction qu'il en avoit faite, tant il s'y lit de choses contraires à la doctrine de Moyse. C'est, dis-je, pour ces raisons que tous ces Philosophes & Medecins qui passoient en Egypte pour y étudier, estoient regardez aprés leur retour comme des disciples de ces Colomnes, où on croyoit que tout ce qu'il y avoit de plus caché & de plus mysterieux dans la Religion & dans les Sciences, estoit contenu. Mais il ne faut pas passer outre pendant que nous sommes en Egypte sans nous arrêter à deux de ses fameux Rois du pays, qui ont fait profession de la Medecine.

Georg. Syncell. pag. 54. 56. & 57.

Le premier est Athot ou Athotis fils de Menés premier Roy

de la premiere Dynastie, qui bâtit un magnifique Palais dans Memphis ; & qui fut si sçavant dans la Medecine, qu'il écrivit des Livres de l'Anatomie.

V. Canon. Isag. Chronol. Joseph. Scalig. ad Calcem Eusebii.

Le second est Sesorthrus ou Tosortros second Roy de la troisiéme Dynastie, sçavant dans la Peinture & dans l'Architecture ; & de plus si grand Medecin, qu'on le croit l'Esculape Egyptien dont il sera parlé cy-aprés. Mais ce qui est bien plus considerable, comme on croit les merveilleuses Annales de la Chine assez seures depuis Fohio le premier de ses Empereurs, qui vêcut peu de tems aprés le déluge, on se persuade que Cinningo ou Xinnungo, ou Xinnum ou Yeuti successeur de Fohio, a esté un tres-habile Medecin ; qu'il trouva pendant les cent quarante années de son regne, l'invention du sel, & celle de la charruë, & qu'il fit cesser une grande famine par cette derniere invention. On croit encore qu'il fut si curieux de l'étude des Plantes dont il fit amas ; & qu'il se rendit enfin si capable dans cette connoissance, qu'il apprit en un seul jour le degré de venin, & le remede de soixante plantes. C'est pour cela qu'il fut appellé par ces peuples, le Prince des Medecins ; & c'est de-là que les Chinois se sont piquez de l'étude des Simples dont ils ont des Livres fort bien peins.

Georg. Syncell. ibid.

2952. ante Christ. natum.

V. Chronolog. Monarchiæ Sinic. Patr. Couplet. S. I.

2837. ante Christ. nat.

Mais Hoamti successeur & frere, selon quelques Auteurs, de Cinningo, qui regna quatre cent ans aprés le déluge 2697. ans avant la naissance de Nostre Seigneur, est bien un autre Medecin que ce Cinningo, puisqu'il a poussé si loin la doctrine du pouls, qu'on perd de vûë & l'Auteur & cette doctrine. Mais pour donner quelque éclaircissement à cette matiere, il faut que l'on sçache qu'André Cleyer Medecin de la Compagnie Hollandoise aux Indes, aprés avoir envoyé de tems en tems en Europe quelques Traitez qu'on croit composez par cet Hoamti, donna enfin au public tout ce qu'on avoit amassé de la Medecine Chinoise, imprimé à Francfort l'an 1682. sous le titre de *Specimen Medicinæ Sinicæ.* Aussi voyons-nous six traitez dans ce recueil, dont les uns sont attribuez à un Van-xo-ho grand Commentateur, qui vivoit il y a environ 1000. ans, les autres à quelques Mandarins, & les principaux à cet Hoamti ou Empereur Jaune, ainsi nommé parce qu'il ordonna que le Diademe des Empereurs de la Chine fût de cette couleur. Or à mesure que ces Traitez de la Medecine Chinoise arrivoient en Europe, le Pere Bohim Jesuite

Polonois, Missionnaire, ne manquoit pas de les illustrer de quelques Commentaires qui parurent dés l'an 1658. sous le titre de *Clavis Medica ad Chinarum doctrinam de pulsib.* Quant au merite & à l'utilité de ces six Traitez il est bien difficile de s'en expliquer, tant ce qu'on y lit paroît abstrait ; ainsi je ne vois pas pourquoy l'Auteur des nouvelles de la Republique des Lettres a écrit dans l'article troisiéme du mois de Septembre 1686. que l'Auteur du Commentaire de ces Traitez explique nettement les Systemes de ces Medecins ; puisqu'il avouë luy-méme un peu aprés, que les Principes des Medecins Chinois ne sont pas fort clairs. Nous voilà donc reduits à penetrer dans des suppositions & des visions qui auroient bon besoin d'un Oedippe, puisque ceux mémes qui nous les proposent, tombent d'accord que *tout cela n'est fondé que sur l'autorité des inventeurs de cette doctrine, confirmée par une experience de plus de quarante siecles, qu'ils le soûmettent au jugement des Medecins de l'Europe ; qu'il y a bien des contradictions dans la doctrine des Poulx, & qu'elle pourra nous parroître non seulement incroyable, mais encore ridicule, si nous ne daignons nous en rapporter à la bonne foy des Chinois, qui ne s'en tiendront pas à leurs experiences, tant ils sont dociles*, à quoy ils ajoûtent, *que ces gens goûteront nos raisonnemens Philosophiques, comme ils les ont goûtez sur d'autres matieres, si on les leur propose charitablement, & d'une maniere qui les méne à quelque chose de plus solide que ce qu'ils ont.* Il n'y a pas plus de solidité & de jour dans les Traitez qui paroissent sous le nom d'un Medecin Mandarin Chrêtien, où l'Auteur juge des maladies, & méme des fiévres malignes, par le seul secours des couleurs de la langue, sans y joindre celuy des poulx & des urines. Il en est de méme de ce que pensent les Medecins de la Chine touchant la circulation du sang, qu'ils font aller comme il plaît aux Astres, dont elle suit selon eux, le mouvement: il en est encore de méme de ce qu'ils pensent de la saignée, & plus particulierement de la vertu des plantes, lesquelles remedient au poulx, dans le déreglement duquel ils font consister les maladies, & leurs causes, au lieu de regarder ce dereglement comme un signe de ces maladies. Enfin toute cette doctrine parroît si embarassée, si obscure, & si peu conforme au bon sens, à la raison, & aux experiences des Medecins de l'Europe, que je ne crois pas qu'on puisse tirer la moindre lumiere de la lecture de ces Ouvrages pour la pratique de la Medecine de l'Europe.

Tractat. de pulsib.

Clavis Medic. ad Chirar. doctrin.

Jachen, Jachon, Jacchin ou Jacchenus est un Medecin dont nous n'avons gueres de connoissance que par Suidas. *Cet Egyptien*, dit-il, *estoit grand amy de Dieu, & grand Medecin. Il vivoit sous le Roy d'Egypte EveneSenuye.* * *Il sçavoit pour ainsi dire, charmer la peste par les Amulettes & Incantations, & enseigna son Art aux habitans des rivages de la mer Egée.* Et c'est de ces peuples, dit à ce propos Langius, que Democrite apprit cette doctrine, qu'il communiqua aprés son retour à Hipocrate. Quoy qu'il en soit, Suidas ajoûte *que pour reconnoistre les obligations que les Egyptiens avoient à Jacchenus, ils l'ensevelirent magnifiquement; & qu'ils luy bâtirent un Temple dans lequel les Prestres ne manquoient jamais dés que la peste commençoit à paroistre, de faire des sacrifices expiatoires, & d'allumer des feux qui purgeoient immanquablement l'air de cette corruption & malignité.* Mais outre que Suidas est plein de fables, & que tout ce qu'il nous dit de Jachenus n'a guere d'apparence de verité, qui ne sçait encore que ce qu'il écrit de ces feux avec tant de confiance & d'un air si affirmatif, n'est guere conforme à l'experience de plusieurs Siecles. *C'est*, dit Orose, parlant de la peste, *la vanité & la malice de quelques impies, qui s'est persuadé qu'il est aussi facile de se délivrer de ce terrible fleau de Dieu que des maladies ordinaires.* En effet il ne cesse gueres d'affliger les hommes que la justice de Dieu ne soit satisfaite. Il ressemble, dit-on, aux blessures du Scorpion, dont le remede dépend de leur cause. C'est pour cela qu'Homere, tout Payen qu'il est, nous represente la peste de l'armée des Grecs comme des traits décochez des propres mains des plus puissantes Divinitez, comme incurable, & bien au dessus des remedes des braves enfans d'Esculape; le mal a son tems & son cours: C'est ainsi que comme la peste envoyée au peuple de David est l'ouvrage d'un des Ministres de Dieu, ce Souverain Medecin s'en reserve la cure qu'il n'accorde qu'aux prieres de ce Roy penitent.

V. Suidam in Iacchon & ἱερογραμματεῖς.

* *Rex secunda Dynast. Ægipt. in Ethiop.*

Epist. 2. l. 2. Epistol.

Suid. ibid.

Mentita est iniquitas sibi pestilentiam communem casum esse, accidentemque ex morbis mortem, naturæ finem esse non pœnam. *Oros. 7. advers. pagan.*

Et c'est de cette maniere, pour passer sur tant d'autres exemples, que la peste qui affligea Rome du tems de saint Gregoire le Grand, ne cessa que quand l'Ange de Dieu fut aperçû remettant au fourreau l'épée flamboyante qu'il avoit tirée contre l'Italie; & que la peste qui désola dans les derniers siécles l'Angleterre, la France, l'Italie, la Grece, faisant perir tant de millions d'hommes, eut son cours malgré les remedes de la Medecine. Mais pourrions-nous oublier à ce sujet ce que

saint Ephraim raconte de deux Medecins. *L'un*, dit-il, *nommé Domnus assurant que la peste de Constantinople n'étant causée que par des vapeurs qui s'élevoient de la terre, il seroit facile de s'en preserver en changeant d'air, ne laissa pas d'en mourir luy-méme avec toute sa précaution. L'autre nommé Macedonius ayant au contraire assuré que le mal estoit un effet de la colere de Dieu, & qu'il falloit tâcher de l'appaiser par la penitence, montra tout le premier l'exemple au peuple, & évita la mort qui avoit enlevé Domnus avec toute sa science, & se jetta ensuite dans le port tranquille d'un Monastere, où il finit ses jours saintement.*

Ce n'est pas toutefois que je veille nier pour cela, que cette maladie, provenant quelque fois de causes naturelles, ne puisse estre guerie par les remedes naturels, qui font diversion des vents, tels qu'estoient les feux qu'on alluma du tems d'Acron, d'Agrigente, & du tems du grand Hipocrate; le vin méme qu'on rependit en de semblables occasions dans les ruës & dans les places publiques, pouvant corriger l'air, & la malignité des autres causes externes: Car quant à tout ce que je viens d'alleguer contre ceux qui prétendent que la peste se guerit facilement, par les remedes ordinaires, c'est particulierement pour marquer que si je ne suis pas persuadé de ce qu'on a écrit de Jacchenus, je ne le suis pas méme trop de son existence.

V. Lucian. in Toxarid.

Qui sçait-méme bien assurement si le fameux Zamolxis fut sçavant dans la Medecine; comme quelques Auteurs l'ont écrit: Car d'autres ont dit seulement de ce fourbe qu'il imposa tellement aux peuples par quelques cures qu'on crût effectives, que non seulement il se fit reverer pendant sa vie comme un homme Divin, mais encore qu'on luy fit des sacrifices aprés sa mort, & que la superstition estant allée jusqu'à immoler des hommes à ce Dieu sanguinaire, les peuples qui en usoient ainsi, appelloient cela envoyer des Ambassadeurs à leur Dieu.

Il en est de méme du fameux Zoroastre; car quoy qu'un Zeroaster ait fait un Ouvrage *De Re Rustica* dont il reste quelques fragmens: Qui sçait s'ils sont de ce Roy de la Bactriane dont on a dit tant de choses incertaines?

Il en faut penser de méme maniere du fameux Bacchus; car qui a-t-il de bien assuré touchant cette prétenduë Divinité de la Medecine? Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'encores que l'Antiquité ait attribué à un Bacchus Egyptien quelque-uns

ques-uns des faits de Noé & de Moyse, les Grecs en ont encore fait un fils de Semelé qui fit, si on les veut croire, la guerre aux Nations Orientales ; & qui crut peut estre aprés les avoir domptées qu'il manqueroit encore quelque chose à sa gloire, s'il ne passoit pour *aussi grand Medecin que grand Conquerant*. Il est vray que comme les Poëtes le crurent inventeur du Vin, non seulement ils se servirent de son nom pour signifier le Vin, qui est un souverain Cordial, mais encore ils passerent jusqu'à le divinifer. A quoy on peut adjoûter que les Atheniens ayant consulté l'Oracle d'Apollon sur quelques besoins, il leur ordonna d'adorer un Bacchus Medecin, & c'est sans doute pour cela que Plutarque n'a pas fait de difficulté de mettre Bacchus au nombre des Medecins.

V. Phaleg. Bochardi. & demonstrat Evangel. Daniel Huet. Suess. Episcop.

ex. Hesicchio Atheniens.

Que ne dit-on point encore de Promethée, qu'on confond avec nostre Noé, & que le Poëte Eschilus fait inventeur de la Medecine ? C'est ainsi qu'on fait Agatorchis premier Medecin des Arabes, gens la plus part sujets aux maladies d'inanition, causées par l'odeur des Plantes du Païs, ausquelles ce pretendu Medecin avoit trouvé des Remedes, mais qui paroîtront superstitieux à ceux qui les examineront serieusement. Et à ce propos.

V. Stabone in Geographia & Diodor. Sicul. l. 1. Bibliot. Historic.

ARABO ou Arabs qu'on fait encore un des inventeurs de la Medecine, est-il mieux prouvé que ceux dont nous venons de parler, quoyque Pline, Bocace & Antonius Sabellicus en fassent mention ?

Ast Arabs quem Phœbo tibi Babilona creasse
Fama refert, medicæ fertur dator artis & author.

Car ce n'est pas ici le lieu de faire voir que cet Arabs n'a pas méme donné le nom à l'Arabie, mais Iaarab fils de Jectan petit-fils de Sem. C'est encore ainsi que Promethée a passé dans l'antiquité pour le premier Medecin des Scithes, Sedoc des Pheniciens, & les Druides de nos Gaulois, quoyqu'ils n'ayent esté la plusspart que des fourbes, & des Magiciens, & qu'on ait bien mêlé du fabuleux à ce qu'on en a écrit.

Plin. Histor. natur. l. 7. c. 17. Bocac. Geneal. Deorum l. 5. c. 23. Anton. Sabell. Ennead. histor.

V. Gabriel. Simonit. & Hotting. histor. Oriental. l. 1. c. 5.

Quant à Peon il y a grande apparence que c'estoit un de ces fameux Medecins d'Egypte, qui avoient enseigné la Medecine aux Grecs, puisqu'Estathius a écrit que ce n'estoit autre chose que l'Apollon de ceux-ci, & que le Serapis des Egyptiens, qui fut appellé de ce nom parce qu'il soulagea quelques malades de leur douleur, comme nous l'avons mar-

qué cy-devant. C'est pour cela, & parce qu'il avoit gueri Pluton de la blessure que luy avoit fait une des fléches d'Hercule, qu'Homere le fait méme Medecin de Jupiter, le plaçant à sa table audessus des autres Dieux. Et c'est sur ce fondement que quand on a voulu élever ensuite le merite des Medecins, on a dit qu'ils étoient de la race de Peon; que les remedes ont été appellez Peoniens, & qu'on a dit mille choses fabuleuses de la Peone; & enfin quoy que le Peon fût Egyptien, comme nous l'avons remarqué, voila pourquoy les Docteurs Grecs ont voulu s'en faire honneur.

Erasm. in Chiliad.

Pœonia manus.

Cadmus est encore chez les Anciens un des inventeurs de la Medecine Botanique. Il en est de même d'Hercule qu'on fait inventeur de quelques especes de *Panax*, jusques à s'imaginer qu'il fut gueri des blessures de l'Hydre par le *Dracontion*, auquel il donna ce nom pour cette raison. Car quoy que Plutarque ait marqué qu'il guérit Alceste d'une maladie dangereuse en faveur d'Admete qu'il aimoit luy-même trop passionnément, il se trouve tant d'Hercules fabuleux dans le Paganisme, que quelques-uns de nos Modernes reduisent les quarante-deux Hercules de l'antiquité à Josué & à Samson.

Plutarchus in Erotico.

V. Bochard. & Demonstrat. Evangel. V. Cl. Daniel. Huet. Suess. Episc.

Qui me dira même ce que c'est que le grand Apollon, *erit mihi magnus Apollo*. Car quelques-uns des sçavans dans l'antiquité veulent, ou qu'il n'y ait point eu d'autre Apollon ni d'autre Esculape que Moïse, ou qu'Apollon soit un de ces successeurs, de Cham & de Nembroth, qui s'est caché sous le nom d'Orus Apollo, & qu'on a qualifié fils d'Apis & d'Osiris, ou peut-estre Serapis, Isis & Osiris même. Quoiqu'il en soit, il est assuré que les Grecs ont fait un Apollon fils de Vulcain & de Minerve, qu'ils ont enrichi des dépoüilles de l'Apollon des Egyptiens, & que comme Minerve est l'esprit inventeur des Arts, & Vulcain, qui est nostre Chanaam est inventeur selon quelques-uns de la Medecine chimique, ils se sont imaginé qu'Apollon estoit fils d'une de ces pretenduës Divinitez. Quel qu'il soit, Strabon le fait si sçavant dans la Medecine qu'il l'apelle οὔλιος, *salutaire & Pœonien*, peut-estre parce que toutes les anciennes inscriptions lui attribuent ce nom avec plusieurs autres,

APOLLO.

Eustathius post Varronem.

οὔλω valeo οὐλὴ cicatrix.

APOLLINI INVICTO, DELPHICO, PACIFERO.
PRÆSTANTI INDICO, SOLI, SALUTARI.

Le même Strabon le fait disciple de Pan Legislateur des Arcadiens dont il apprit l'Art de deviner. Il ajoûte qu'il alla au païs

où regnoit Pithon surnommé Dragon à cause de ses méchancetez, & que l'ayant heureusement tué, il se rendit maistre du lieu des Oracles & des Spectacles, ensuite de quoy il alla à Delphes où Themis donnoit des réponses. Veritez comme il est facile de le voir, ausquelles on a mêlé mille fables; Car il faut sçavoir que tous les Dieux de l'antiquité n'étoient autre chose que des hommes; mais puissans en biens de fortune & en forces de corps, dont ils abusoient tellement, que Plutarque nous apprend, au sujet de nostre Apollon, qu'Esculape tout bon qu'il étoit, sortoit d'un tres-méchant pere. Mais comme ces hommes inventoient quelquefois des choses utiles, leurs violences n'empéchoient pas qu'on ne les honorât pendant leur vie, & qu'on ne les adorât aprés leur mort, comme quelque chose bien au dessus des autres hommes. Quant aux filles que ces hommes corrompoient, & quant aux fruits de leurs amours, on appelloit celles-là des Nimphes, quoy qu'elles ne fussent souvent que de simples Bergeres qui gardoient leurs troupeaux aux environs des rivieres & des fontaines, & ceux-cy des Heros, quelque chose au dessous des Dieux, & bien au dessus des hommes, jusques à les diviniser à leur tour, quand on croyoit qu'ils l'avoient merité.

C'est donc ainsi qu'on faisoit des Dieux, & que les Grecs avant l'établissement de la Medecine Empirique appelloient enfans des Dieux tous ceux qui se mêloient de cet Art; d'autant plus facilement, qu'il n'étoit permis de l'exercer publiquement qu'aux Princes & aux Prestres de la Religion. Mais pour revenir à nostre Apollon, comme le Soleil est le pere des Remedes, les Poëtes n'ont pas manqué de confondre Apollon avec le Soleil; car si celuy-cy est apellé Apollo d'ἀπολλύειν, comme cela ne s'entend que du lever & du coucher de cet Astre, il n'en est pas moins pour cela l'*Apollo salutaris* dont nous avons parlé cy-devant. à perdendo.

C'est encore ainsi que le Prognostic étant une maniere de Prophetie, on a fait présider Apollon à la vaticination, & de plus à la Poësie & à la Musique, deux grands charmes de la mélancolie, & deux puissans lenitifs de la douleur. Et voila pourquoi Apollon, si l'on en croit l'ingenieuse antiquité, juge non seulement de la vertu des herbes sur le Parnasse, mais encore des belles saillies de la Poësie, & des douceurs de la Symphonie. Aussi est-ce de cette maniere qu'un de nos Poëtes en par-

le à un Medecin de merite & de ses amis.

Meniot loin des erreurs de la troupe ignorante,
Tu prens la Panacée où je prens l'Amaranthe
Sur un méme sommet, dans un méme vallon,
Et cherchant les vertus dont la mort est charmée,
Par differens sentiers sous un méme Apollon,
Tu conserves la vie & moy la Renommée.

Poësies de M. Gombaud.

Les Vestales l'apelloient *Pean* dans leurs hymnes du mot Grec qui signifie adoucir. Mais à propos de Lenitif, je croy qu'il est bon de remarquer icy que Cibele fille de Minos Roy de Phrygie est apellée au langage des Poëtes, *la grande Mere*, parce qu'elle fut selon eux, la premiere qui inventa les linimens dont on appaisoit les douleurs des petits enfans. Car pour ceux qui dépeignent Glauque & Apollon, qu'ils font son disciple, comme des arracheurs de dents, & qui ne traittent pas mieux Esculape, & ses descendans jusqu'au grand Hipocrate, je voudrois, pour y ajoûter quelque foy, qu'ils nous donnassent de bonnes preuves de ce qu'ils avancent.

J. Nardius in natalitiis Medicinæ.

Leonard. di Capoa Ragionam. 1. & sequ.

Les Sammotraces, les Cabires, les Dioscures & les Cirbantes, pour paroître des noms inconnus aux personnes de peu de litterature, ne le sont pas dans l'Histoire de la Medecine. Les premiers n'étoient pas apellez Cabires, des montagnes de Phrygie qui portent ce nom, étant de méme que les autres Divinitez originaires de la Phenicie, & au reste des Divinitez, qui bien loin d'être du nombre de celles qu'on apelloit *minorum gentium*, étoient tres-puissantes & tres-sçavantes dans la Medecine, méme suivant leur signification Hebraïque & Arabe. Aussi quelques auteurs Chrétiens veulent-ils que comme Moïse étoit caché sous le nom de toutes les fausses divinitez, une partie de ce qu'il a fait de grand & de mysterieux soit caché sous les mysteres des Cabires. Cependant, quoy que les Payens comprissent particulierement sous ce nom de Cabires, Bacchus, Mercure & Esculape, qu'ils croient freres, il n'est fait mention dans cette ancienne inscription que de Jupiter, Hercule, Minerve & Apollon.

V. Strabon. Geogr. l.10. & Demonstrat. Evangel. Daniel. Huet. pag. 645.

V Vossium l. 2. de Idololatria.

PATRI AMMONI ET HERCULI FRATRI
ET MINERVÆ PALLADIÆ, ET JOVI
OLIMPIO ET SAMMOTRACIBUS
CABIRIS ET INDICO SOLI ATQUE
APOLLINI DELPHICO.

Reinesius in Inscriptionibus.

CHIRON le Centaure de Thessalie, tout étrange monstre

qu'on le fait, n'eſt pas du tout ſi fabuleux qu'Apollon, mais il ne laiſſe pas d'eſtre auſſi galant avec ſa vilaine figure. Il triomphe comme celui-là de force ou de gré des filles & des femmes, & cet animal, a bonne fortune, eſt ſi prolifere, que ſa race ſemble n'eſtre ni éteinte ni malheureuſe aprés tant de ſiecles.

CHIRON.

Ce goût bizarre eſt-il pas de retour?
Un franc cheval eſt ſouvent à la Cour,
Ce qu'un Galand fort ſolide l'on nomme.

Rondeaux de M. de Benſſerade.

Il ne falloit pourtant pas eſtre trop cheval pour orner comme il fit la Medecine, pour découvrir le *Chironium Panax*, & la Centaurée, qui le guerit, ſelon Pline, de la playe que luy fit une des fléches empoiſonnées d'Hercule tombant ſur ſon pied. Il ne falloit pas, dis-je, eſtre une bête pour inventer la Veterinaire, qui le fit prendre pour demi-homme & demi-cheval, & pour guerir les yeux de Phenix fils d'Amintor.

Theophraſt. lib. 9. & Dioſcor. l. 4. Euſtathius ad Iliad. 1.

* Medicina equorum.

Phenicis Chiron lumina Phillirides.

Quoyqu'il en ſoit; on luy donne Saturne & Phillira pour pere & pour mere, afin de nous faire comprendre qu'il faut du temps & de l'experience pour former un bon Medecin, & ſi on le fait pere d'Oxirrhoé, c'eſt pour nous marquer que la Medecine Pratique commence toûjours par la préparation des humeurs, ſur tout dans les maladies chroniques, où elle tâche de les rendre fluides & obeiſſantes aux purgatifs. Enfin ſi Chiron ne meurt, comme on nous le dit, qu'aprés avoir prié Jupiter de le dégager de ſon corps, c'eſt pour nous apprendre que la Medecine dont il faiſoit profeſſion, l'avoit rendu comme immortel, tant il étoit vieux. Auſſi avoit-il fait de ſi braves Medecins qu'on ne compte parmi ſes diſciples que des Palamedes, des Achilles, des Patrocles, des Pelées, des Ariſtées & des Eſculapes; de maniere que la Poſterité n'a pas fait de difficulté de le placer avec ce dernier entre les Aſtres, & de l'honorer dans les ceremonies publiques; témoin entre autres preuves cette inſcription de l'Empereur Claudius.

CHIRONI SATUR. F. HIPPOCENT.
T. CLAUD. CÆS. LUDIS SECUL.

Gruter. p. 72.

Avec tout cela, il ne faut pas douter que le diſciple ne l'ait tellement emporté ſur le maître, qu'on n'ait regardé preſque de tout temps Eſculape comme le Dieu de la Medecine aprés Apollon, parce qu'il inventa quelque choſe de plus que les autres Me-

Plin. l. 14. c. 4. Apollonius Rhod. l. 2. Argonautar. V. Vossium l. 7. p. 175. de Philosoph. Christian. & Gentili.

Republique des Lettres du mois de Iuin 1686. p. 718.

decins, jusques à l'avoir confondu avec Aristée Roy d'Arcadie, surnommé Battus fils d'Apollon & de Cyrene, Fondateur de la ville de Cyrene, & Inventeur de l'huile & du miel, qu'il mêloit avec le vin, qui fut pour cela adoré du culte qu'on rendoit à Jupiter & à Apollon; car pour cet Aristée auteur du grand œuvre dont parle Herodote, c'est autre chose.

ÆSCULAPIUS.

Esculape, dis-je, malgré toutes les fables qui semblent le dérober à la verité, est un Medecin effectif; mais pour sçavoir à peu prés ce que c'est, voyons premierement ce que l'antiquité en a crû. Sa patrie est fort incertaine, car outre que Strabon fait deux *Triques*, l'une ville de la Poüille, & l'autre de la Thessalie, ce Dieu même ne s'en explique qu'en tremblant à la maniere des Oracles dans ceux des Sibilles, dont Obsopocus nous a donné une version.

Tricca ex sacra venio Deus, quem mater
Phœbo succumbens, peperit sapientiæ Regem
Peritum Medicinæ, Æsculapium, sed quid rogas?

C'est ainsi qu'il est tantôt Egyptien, tantôt Phenicien, tantôt Grec, selon qu'il plaît à ceux qui s'en font honneur. Quant à sa mere on ne la connoît gueres mieux que celle de son pere, & que son pere méme, tant le temps & la fable nous cachent le pere & le fils.

Petrarch nell. Triomf della fama.

Apollo & Esculapio gli son sopra
Chiusi, che a pena il viso li comprende,
Si par che nome il tempo oscuri & copra.

M. C. 2242. ante Christ. 1720. secundum Vvolph. Justum.

Car il faut sçavoir que quelques auteurs ne lui donnent point d'autre pere qu'un certain Prêtre d'Apollon, soit (dit saint Cyrille) que ce Prêtre s'apellât Apollon, ou qu'il s'apliquât à la Medecine comme avoit fait Apollon. En effet

. . . . . . Multi
Nomine divorum Thalamos iniere pudicos.

Mais ce qu'il y a de plus embarassant, c'est qu'il se trouve plusieurs Esculapes: car Ciceron en fait un fils d'Apollon & de Coronis fille de Phlegias, dont il nous reste un monument dans une des Medailles de Sabine femme de l'Empereur Adrien; un autre frere de Mercure & celui-là même qui fut foudroyé; & un troisiéme fils d'Arsippe & d'Arsinoé, tous trois Medecins; ainsi il n'est pas impossible qu'on n'ait donné à quelqu'un des trois tout ce qu'on a écrit des deux autres, & que comme on atribuë dans les Ouvrages qui porten le nom

de Mercure Trismegiste, l'invention de la Medecine à un Esculape Egyptien, ou Phenicien, les Grecs n'ayant donné cette invention à leur Esculape, avec les autres qualitez des Esculapes qui l'auroient precedé. Il faut donc bien distinguer les Esculapes dont il est parlé dans les Ouvrages attribuez à Mercure Trismegiste, d'avec l'Esculape Grec qui est effectif; car non seulement l'ancien de ces deux Esculapes paroît dans ces Ouvrages ayeul de celuy qui écrit à Amon Roy d'Ethiopie; mais l'un & l'autre sont plus anciens de six ou sept siecles que le Grec qui n'a rien écrit, & tous deux Egyptiens au point que quelques-uns ont crû que cet ancien n'étoit autre chose que le Tosortrus Roy d'Egypte, dont nous avons parlé cy-devant. Les Grecs n'ont donc rien fait autre chose que de confondre leur Esculape pere de Podalire & de Machaon, avec quelques autres Medecins de ce nom, quels qu'ils soient, & méme si l'on veut avec Moïse, tant il se trouve de convenance entre ce que l'Ecriture sainte nous apprend de l'un & ce que les Grecs & les Latins ont écrit de l'autre. Aussi le grand Hipocrate ne marque t-il rien précisement, ni de l'extraction, ni du temps, ni du païs d'Esculape, quoy qu'il se vante d'être de sa race, se contentant de dire qu'il a écrit le premier de la Medecine, aprés en avoir appris les principes de Chiron; mais pour cela qui sçait s'il est en effet l'auteur d'un Traité de Medecine apellé *Navicula* * dont il ne nous paroît rien; car pour ce *Miriogenesis* dont Julius Firmicus le fait auteur, il ne peut être attribué qu'à l'Esculape d'Hermés, vray ou fabuleux, comme on le peut voir dans Patritius. Et quant aux autres Traitez que les Bibliographes nous marquent sous le nom d'Esculape, qui doute qu'ils ne soient supposez? C'est donc parce que l'Esculape Grec fit la Medecine avec quelque succés que Tertullien l'appelle *le premier Maître & Dèmonstrateur* de cet Art, & Arnobe *l'Inventeur des Remedes*, & que Pindare, Plutarque, Lucien & Suidas l'ont appellé *le Heros des Cures*, *le tres-docte & le chef des Medecins*, & que l'antiquité superstitieuse l'a honoré de ces Titulades & de ces vœux.

Pag. 555. Bibliothec. Photii.

V. Francisc. Patritium in Hermete.

** V. Julius Firmic. I. Albertü Sebiziü Andr. Tiraquel.*

In Hermete.

Tertul. in Apolog. & de Coron. milit. Arnob. l. 1. contra gentes. Pindar. Ode 4. Plutarch. l. 5. Symposiac. Lucian. in Abdicat. Suid. in Lexic.

ÆSCULAPIO SACRUM. COECUS ISIDIS ÆDIT.

ÆSCULAPIO EPIDAURO. D. P. P. ET SALUTI

ÆSCULAPIO PERGAMENO SACRUM L. ANTONIN.
.... RUSCULUM ..... L. POLLIA

V. Reines. Inscript.

ÆSCULAPIO ET HYGIÆ. M. ANTONIN. SATURNIUS

*Illud creditur joculatorium.

* ÆSCULAPIO ET SANITATI. L. CLAUDIUS HERMIPP QUI VIXIT ANNOS CXV. PUELLARUM ANHELITU QUOD ETIAM POST MORTEM EJUS NON PARUM MIRANTUR PHISICI. JAM POSTERI SIC VITAM DUCITE.

pour ne point parler de tant d'autres qu'on voit dans tant de Medailles frapées en son honneur. Mais pour l'intelligence de la troisiéme de ces Inscriptions, il faut sçavoir qu'un nommé Archias fils d'Aristæchmus, natif de Pergame, ayant été surpris d'une convulsion chassant à Pindaze, & s'étant persuadé qu'il en avoit été gueri par le secours d'Esculape, il bâtit un Temple à ce Dieu dans Pergame, dés qu'il y fut de retour. Ensuite dequoy on luy en érigea un autre à Smirne, où il fut honoré de méme maniere. Quant à sa nourrisse, s'il est vray qu'il n'en ait point eu d'autre qu'une chienne, ou qu'une chévre, les Romules, les Licastes, Parrhases, Telephes, Cyrus & tant d'autres grands Personnages n'ont pas été mieux nourris; les uns n'ayant eu qu'une Louve & les autres qu'une Vache. Ce qu'il y a d'assuré est que comme nôtre Esculape guérit en effet quelques malades, on s'entesta tellement de ses cures en un temps où il n'y avoit gueres de Medecins heureux, que les Poëtes prirent occasion de feindre que Jupiter l'avoit foudroyé à l'instance de Pluton.

Et Deus extictum cressis Epidaurius herbis
Restituit patruis Androgeona focis
Jupiter exemplum veritus, direxit in illum
Fulmen, qui nimium noverat artis opus.

Euripidis Scholiast. post Telesarchum de rebus Argolic. citatum à Vossio l. 3. de Historic. Græcis.

Il est vray que Pindare & quelques autres s'imaginerent que ce fut pour son avarice, & que Platon même a écrit que ce fut pour avoir sauvé la vie à un mauvais riche qui se mouroit, ce qu'apparemment il n'avoit pas fait *gratis*. Mais outre qu'il est certain que les hommes foudroyez étoient reputez des victimes saintes & sacrées chez les Payens, & méme qu'Aristophane se contente de l'introduire comme Medecin de Plutus Dieu des Richesses, qu'il guerit de son aveuglement; il est encore assuré que le Poëte Homere l'apelle *irreprochable*, terme dont il se sert ordinairement pour peindre ses Heros d'un seul trait, & que Platon prenant son parti contre les fictions de ses ennemis, raisonne de cette maniere: *S'il a été fils d'un Dieu, & par consequent vertueux & riche, comment aura-t-il pû*

ἀμύμονος Iliad. 4.

3. de Republic.

pû être avare & interessé? Cessez donc ou de le qualifier fils d'Apollon, ou de luy imputer ces foiblesses. Et c'est à peu prés de méme maniere que Tertullien a raisonné depuis sur ce sujet. *Il falloit que Jupiter fût bien dénaturé pour traiter ainsi son bon petit-fils, & encore plus injuste de traiter ainsi un personnage qui avoit si bien merité du public. Tout cela, ne se devoit point apprendre à des hommes attachez à la Religion quand il auroit esté vray, & devoit encore bien moins estre inventé s'il estoit faux.* Aussi est-ce pour cela que je me range du côté de ceux, qui loin de l'accuser de dureté trouvent de la douceur jusques dans son nom, comme s'il n'avoit été qu'un doux extrait de l'animal qui le nourrit, *Hinnulus Caprea.* Car quant à ceux qui disent en faveur de la chair des Chevres & des Chevreaux, qu'il en faut manger *ante concubitum* pour faire des enfans spirituels & de bonnes mœurs; que cette viande est medicinale; & que la boüillie des enfans faite avec du lait de Chevre, contribuë à les rendre enclins à la douceur; je voudrois d'autres garans pour les croire, & des experiences réïterées plusieurs fois pour m'en assûrer. Ce fut donc pour avoir bien merité du public qu'on l'honora aprés sa mort, qu'on luy bâtit des Temples, qu'on luy dressa des Autels, & qu'on luy érigea une Statuë d'or & d'ivoire, faite de la main du fameux Trasimede de Paros, & enfin qu'on le surnomma Alexicaque Archiatre, & Pere de la Santé, qui étoit figurée sous les noms d'Ygée, de Panacée, de Romé, que la Fable luy a données pour filles, comme Epione pour épouse; tous noms qui ne marquent & ne respirent que douceur, splendeur, remede, force & santé desorte que les Scithes; mêmes appellerent *saint & sacré*, le lieu où on luy immoloit des victimes. Il ne faut donc pas s'étonner si les Socrates & les Cicerons, qui peut-être reconnoissoient Dieu Createur de toutes choses, & en particulier de la Medecine, sous le nom d'Esculape, ont été si reconnoissans du rétablissement de leur santé; que le premier ne charge Criton en mourant que de payer le coq qu'il doit à Esculape, & le second ne recommande rien tant à sa femme Terentia, que de le remercier, suivant sa coûtume avec un cœur pur & chaste, de la guerison qu'il en a reçûë. Mais comme de tous les Templès que la superstition payenne bâtit à ses fausses divinitez, celuy qu'elle érigea dans Epidaure à nôtre Esculape, étoit apparemment le plus ancien, ayant été fondé, selon quelques Auteurs, 17. sié-

αἲξ capra ἤπιος dulcis.

V. Pausan. in Achaic. lib. 7. & in Corinthiac.

V. Suidam in Esculapio.

V. Paralipomen. ad lib. 1. antiquit. Roman. Rosini.

Plat. in Phœdon.

V. Vossius de Idololatr. lib. 1.

cles avant la naissance de Nôtre Seigneur Jesus-Christ, ceux de Cos & de Pergame ayant disputé du droit d'Azile, dont on abusoit du temps des Empereurs Tibere & Claude; le tout ayant été bien examiné, leurs Aziles s'étans trouvez plus anciens que ceux des Villes qui leur disputoient la préference, leurs privileges furent confirmez. Quant à celuy que le peuple Romain érigea à nôtre Esculape dans l'Isle du Tibre, aprés qu'il se fut imaginé que ses deputez l'y avoient amené sous la figure d'un serpent, quoi-qu'il fut beaucoup moins ancien que ceux d'Epidaure de Cos & de Pergame, on ne se contentoit pas d'y veiller pour en obtenir la santé, mais on abandonnoit encore dans cette Isle les pauvres Esclaves malades, à la merci du Dieu, abus qui obligea l'Empereur Claude de declarer que tous ceux qui réchaperoient de leurs maux seroient affranchis, pour punir par cét acte de douceur la dureté de leurs maîtres.

Tacit. annal. 4. & 12.

Et à ce propos il faut remarquer que les Temples bâtis en l'honneur d'Esculape étoient bien plus grands que les autres, parce que les malades qui venoient implorer l'assistance de ce Dieu, étoient obligez d'y dormir, & par consequent d'y loger. Ce n'est pas encore là tout, car la prévention fut si grande à l'égard de ce Medecin, mort depuis si long-temps, que l'éloquence payenne en parle en ces termes chez le Sophiste Aristide. *Rien de si frequent que les cures qu'il a faites, même aprés sa mort, rien de si ordinaire que les apparitions de ce Dieu aux malades, pour leur inspirer des remedes infaillibles aux maux les plus dangereux & les plus opiniâtres. Il preserve même ceux qui sont en peril sur la mer. Il remet les membres disloquez & froissez. Il allonge le cours de la vie par les reponses qu'il rend à ceux qui le consultent. Il révele pendant le sommeil, les secrets de l'éloquence & de la Poësie, & apprend les coups de maîtres aux Athletes qui le reclament.* Bref, si l'on en croit le déclamateur, son pouvoir s'étend *jusques à procurer les bonnes graces des Empereurs & de toute la Famille Imperiale.* Bien plus, cette prévention luy fait même faire une Oraison en faveur du puits d'Esculape qui est à Pergame. Il le loüe *de sa situation, de la bonté de son eau, laquelle, outre les autres qualitez qu'on demande pour une eau potable & saine, a encore l'avantage de ne se corrompre jamais, & d'être une source inépuisable, de servir de preservatif à une infinité de maladies, & de ne souffrir le mélange d'aucune autre. Enfin elle est*

Pausan. in Corinthiac.

Aristides orat. in Asclepiad.

plus douce que le miel, préferable même aux eaux de Gnide, d'Eurimede, & de Choaspe, & comparable aux nectar des Dieux.

On peut donc conclure que tout ce qu'on a dit de l'Esculape grec est fondé sur des veritez & sur des cures, faites en un temps où le peuple grossier tomboit facilement dans l'admiration. Car quant aux cures miraculeuses qu'on attribuë aux vœux des malades qui le reclamerent aprés sa mort, qui doute qu'il ne s'y soit trouvé bien des coups de la nature & de la fortune, & que le Démon * ne s'en soit mêlé, pour tirer un gand avantage d'un petit bien, & pour entretenir les Idolâtres dans l'erreur. C'est sans doute ce que vouloit dire Saint Augustin, quand, prenant le parti d'Esculape contre ceux qui railloient de ce qu'il avoit répandu qu'il n'étoit pas sage-femme, mais Medecin, en un temps où tant de femmes enceintes, mouroient aprés l'avoir invoqué, il répond ; *Ce n'est pas le Medecin qui parle de cette maniere, mais l'Oracle, le Demon, ou le Prêtre fourbe & ignorant, qui emprunte le nom d'Esculape.*

* Momento ubique sunt, totus orbis illis locus unus est, quidquid ubique geratur, tam facilè sciunt quàm enuntiant, velocitas divinitas creditur, quia substãtia ignoratur, imitantur divinitatem dum furantur divinationem, Benefici planè circa curas valetudinum. *Tertul. in Apologetic.*

De civitat. Dei c. 17.

Quant aux manieres dont les Sculpteurs & les Peintres l'ont representé, comme le peuple Romain s'imagina qu'il étoit venu d'Epidaure à Rome sous la figure d'un Serpent ou d'un Dragon, symbole de la vigilance, on le representa depuis sous cette image, pour signifier qu'un Medecin doit toûjours avoir l'œil au guet & à l'occasion ; si on n'aime mieux croire que ce Serpent signifie celuy qui apporta à nôtre Esculape l'herbe dont on vouloit qu'il eût gueri Glauque, ou avec Theodoret, que tout ainsi que le Serpent change de peau, de même les malades changent d'habitude & deviennent sains de malades qu'ils étoient par le secours de la Medecine. Quoi-qu'il en soit, il est assuré que le Serpent a toûjous été depuis le symbole de la Medecine & des Medecins, comme on le voit en tant de Medailles & d'inscriptions.

lib. de Martirib.

On couvre sa tête d'un chapeau, marque de liberté chez les Grecs & les Romains, d'où on peut inferer qu'on a confondu les Iatroliptes ministres de la Medecine, gens de basse naissance & d'un exercice aussi bas, avec les Medecins des siecles suivans. Ce n'est pas toutesfois quant à ce chapeau que les Egyptiens ne l'ayent quelquesfois representé chauve, & par consequent tête nuë, pour nous marquer qu'il n'y a rien de si fugitif dans la pratique de la Medecine, que ce qu'on appele occasion.

Le coq cét oiseau dont on a dit tant de belles choses, & qui est consacré au Soleil pere d'Esculape, ne marque pas moins la vigilance que le hibou, le dragon & le chien, qui luy tiennent souvent compagnie dans les Symboles.

Si on luy donne une longue barbe, il est facile de voir qu'elle signifie les années & l'experience necessaire pour former un bon Medecin.

Pour le bâton noüeux & le serpent qui s'y entortille, qui ne voit qu'ils marquent, l'un la vertu des Alexitaires, & l'autre les difficultez qui se trouvent dans la recherche & dans l'application des remedes? A quoy on peut ajoûter, que comme les bâtons étoient autresfois ce que les Sceptres ont été depuis, ce bâton noüeux marque l'autorité raisonnable, & le pouvoir paternel que les Medecins ont sur leurs malades, quand les uns & les autres font leur devoir, & que tout se passe entre eux, comme il se doit passer dans les familles & dans les Estats bien reglez.

On le peint nud jusqu'a la ceinture, pour nous enseigner que la pureté de corps & d'esprit doit être inseparable d'un Medecin; & quant à la longue robe qui luy couvre le reste du corps, elle nous apprend encore plus particulierement que la chasteté est une des qualitez qu'Hipocrate demande en un Medecin, & que comme le Pallium ou manteau étoit un habit honnête chez les peuples les mieux policez, on n'a pû expliquer plus naïvement l'estime qu'on faisoit de la Medecine, qu'en revétissant son Auteur d'une maniere noble & honnête.

Intortos de more accinctus amictus.

Silius Italic. de Synalo Medic.

Que si l'on me demande ce que veut dire la pomme de Pin qu'on ajoûte à tous ces symboles, je répons avec quelques Auteurs, que la douceur des amandes qui se tirent des noyaux des pommes de Pin, marque apparemment le fruit qu'on tire des remedes, & que comme il faut casser les noyaux avant que d'en avoir le fruit, il faut profonder avec soin & application, pour trouver les fruits & les secours de la Medecine, si l'on n'aime mieux dire qu'il y a quelque chose de medecinal dans les noyaux de la pomme de Pin, témoin cette inscription du Temple d'Esculape, *hisce diebus Caio cuidam cœco oraculum . . . . comedes nucleos Pini una cum melle, per tres dies, & convaluit.* C'est donc en veuë de tous ces symboles, qu'un Medecin du siecle passé, d'une famille noble, & qui faisoit la

Medecine fort noblement, fit fraper une Medaille qui m'a été communiquée par feu le R. Pere du Molinet, garde du Cabinet & de la Biblioteque de sainte Geneviéve de Paris, où on voit d'un côté une figure d'homme à mi-corps avec ces mots à l'entour. LUDOVIC. D. M. *de Rochefort Blesas Medic. Reg.* & dans l'exergue GENIO SALUTIS, de l'autre côté trois Genies, dont celuy du milieu tient une figure de la santé, & a un Soleil sur la tête, un coq & la mort à ses pieds avec une pomme de Pin.

V. Thuanum de vita propria & Dionysii Alexandrin. opera, ubi de Ludovico & Vido Molinao Rupifortio.

Venons à la posterité d'Esculape & à ces Medecins qui ont précedé Hipocrate, qui sortit de cet Esculape par divers degrez de generations. Comme le Poëte Aristophane appele Esculape, *le pere aux bons enfans*, & que *Coronis* est le nom de sa mere, il ne faut pas s'étonner s'il ne sort point de mauvais œufs de cette Corneille, & si les productions de son fils sont des Aigles en guerre & en Medecine. Qu'ainsi ne soit.

Podalire & Machaon se signalerent également de la tête, du cœur & de la main au siege de Troïe, où ils rendirent tant de services aux chefs & aux soldats de l'armée des Grecs, qu'ils voulurent bien encore s'enfermer avec les braves dans le cheval de bois qui fut fatal à cette Ville, quoi-que selon Diodore de Sicile, ils fussent non seulement exempts des contributions que les autres chefs faisoient pour les frais du siege, étant occupez du soin des malades & des blessez, mais encore dispensez de s'exposer aux perils & aux coups où les autres étoient obligez d'aller. Mais avant que d'aller plus loin, il est bon de marquer icy que comme Podalire choisit cette partie de la Medecine qui s'attache à la connoissance des causes des maladies, & qui donna l'origine à la secte qui fut depuis appellée Rationelle, suivant la remarque d'Eustathius, de même Machaon s'attacha particulierement aux operations manuelles.

Ducere tela manu & medicamina spargere plagis,
Huic agiles dedit esse manus, si quando Sagittas
Extrahere hærentes opus, aut exscindere ferro,
Aliaque vel peterent medicatum vulnera succum.
Ast alius melior morborum arcana sagaci
Indagere animo, placidamque afferre medelam.

Palingen. in Zodiac. vita hum.

On dit donc de Podalire qu'ayant été jetté au retour de Troïe sur la côte de Carie, & conduit par un pasteur au Roy

PODALIRIUS.

Damætus, qui le reçût tout dégoutant du naufrage, il entreprit la cure de Syrna fille de ce Roy, laquelle étant tombée du haut d'un logis, fut bien-tôt guerie par les seignées & autres remedes dont ce Medecin se servit; de plus que Damætus ne pouvant assez admirer cette guerison, & ne croyant pas même la pouvoir dignement reconnoître par tous ses trésors, il donna cette Princesse en mariage avec toute la Chersonese à son Medecin, qui de son côté ne voulant pas paroître ingrat fit bâtir deux Villes, l'une du nom de Syrna, l'autre de celuy du Pasteur qui l'avoit si charitablement accueilli. On ajoûte que les peuples qui receurent ensuite des assistances merveilleuses de Podalire, luy érigerent un Temple dans le païs des Samnites, qui n'étoit pas encore ruiné du tems de Strabon, & dont la fontaine guerissoit, si l'on en croit cet Auteur, les animaux malades qui en beuvoient. On dit même qu'il fondra une Echolle dans Syrna, de laquelle sortirent celles de Cos, de Rhodes, de Gnide, de Crotone & de Cyrene; mais que la premiere fut la plus estimée, & celle où le grand Hipocrate étudia six ou sept siecles aprés sa fondation.

Pausan. in.

Iliad. 4.

In Messeniacis.

MACHAON.

Machaon frere de Podalire & fils comme luy d'Esculape est si estimé d'Homere, qu'il ne le fait pas moins qu'égal aux Dieux mêmes. Aussi Darés Phrygius l'appelle-t-il courageux, patient, prudent, humain. Il partit dit Pausanias du païs des Messeniens pour aller au siege de Troïes, & y fut blessé à mort d'une fléche que luy décocha Telephe fils d'Euripyle; mais il eut la consolation de se voir assisté & servi par Nestor son ami, qui eut la generosité d'emporter ses os avec luy. Quelque tems aprés Glauque Roy des Messeniens fut si touché de ce qu'on luy raconta de ce Héros de la Medecine, qu'il ordonna qu'on luy sacrifiât comme à une Divinité, & Pausanias marque qu'on voyoit encore de son tems les restes des Temples qu'on luy avoit consacrées dans Pheres & dans Gerenie, où Glauque luy avoit le premier sacrifié. Mais les Messeniens voulans encherir sur la magnificence de leur Roy, ajoûterent à tant d'honneurs la couronne appellée *Cyphos*, dont ils ornerent la Statuë d'airain qui representoit ce grand Medecin en pieds, de sorte qu'on ne crût pas depuis ce temps-la pouvoir rendre de plus grands honneurs aux Medecins, qu'en les appelant de son nom.

Dimitte Machaonas omnes

Ille Machaonia vix ope Salvus erit.

Ce qui luy fit encore bien de l'honneur, est qu'il eût cinq fils, dont le premier fut Nicomaque de Stagire, ayeul de Nicomaque pere d'Aristote & Medecin d'Amintas deuxiéme du nom, Roy de Macedoine, lequel écrivit cinq livres de la Medecine, & un de la Philosophie. Le second fut appelé Gorgasus Roy de Pheres, aprés la mort de Diocles son beaupere, & comme ils excellerent également dans l'art de remettre les os deboitez, cela leur attira des honneurs divins. Le troisiéme nommé Policrate receut les mêmes honneurs que ses freres pour avoir rendu de grands services à divers peuples. Quant aux deux autres Sphirus & Alexandre, on n'en dit rien autre chose, sinon qu'ils dédierent un Temple à Esculape leur ayeul. Au reste le Sophiste Aristide, ne nous paroît pas moins passionné pour l'honneur de Podalire & de Machaon, qu'il l'a parû cy-devant pour celuy de leur pere. *Il leur enseigna*, dit-il, *luy-même tout ce qu'il avoit apris de Chiron. C'est à eux qu'on est redevable de la prise de Troïe la grande, parce que s'ils n'eussent gueri Philoctete, abandonné comme un miserable dans l'Isle de Lemnos, il n'auroit pas apporté les fléches d'Hercule, qui étoient fatales à cette Ville.* Il les fait encore voyager *plus pour le bien public que pour leur plaisir & utilité dans l'Egypte, dans Rhodes, Carie, Merope, Gnide, Corse & plusieurs autres lieux.* Aprés quoy il les place comme les freres Castor & Pollux au rang des Divinitez, leur faisant encore bonne part des mêmes honneurs qu'on avoit rendus à leur pere.

Pausan. in Messeniac. & Corinthiac.

Pausan. Ibid.

Quant à la posterité de Podalire, on luy donne pour successeurs & pour descendans, quoy qu'un peu confusément, un Hippolochus, un Sostratus, un Dardanus, Cleamitides, Chrisamis, Theodorus, Sostrate second, Chrisamis second, Theodorus second, Sostrate troisiéme, Nebrus, Gnosidichus, Hipocrate premier, & Heraclide pere d'Hipocrate second, qui est nôtre grand Hipocrate de Cos. Mais quoi-qu'il en soit, l'on ne peut pas nier que l'Art commença à decliner aprés la mort des braves enfans d'Esculape & d'Apollon, *non semper arcum tendit Apollo*; car si l'on en exempte quelques uns de ces Heros, qui donnerent leurs noms aux Plantes qu'ils avoient découvertes, quelques Philosophes, quelques Rois & quelques Prophetes, qui la plûpart n'étoient pas même grands Praticiens, il se trouve peu de Medecins depuis le temps d'Escula-

M. C. 3400.

pe, jusques au temps du grand Hipocrate, comme il paroîtra cy-aprés, quoy qu'il se soit écoulé sept ou huit siecles.

MELAMPUS ARGIVUS

Gesner. Bibliot. Medic.

Melampe d'Argos est donc un des plus anciens Medecins, s'il a vécu l'an du monde 2705. Quoy qu'il en soit il ne fut pas moins Poëte que Medecin: car outre les Ouvrages de Medecine qu'on a sous son nom, on luy attribuë encore quelques Poëmes. Il guerit les filles de Proctus Roy d'Argos, qui couroient les champs, & qui meugloient comme des Vaches poussées par un espece de manie causée de la vapeur maligne, d'une humeur noire & brûlé: Car quant à la Fable, elle veut qu'Iphinasse & Lisippe filles de ce Roy, ayant méprisé la beauté de Junon, elle leur troubla tellement l'esprit qu'elles crurent être Vaches. Les uns ont crû que nôtre Melampe fit cette cure avec l'Ellebore, d'autres que ce fut avec du laict de Chevres nourries d'Ellebore, d'autres avec l'acier seul, & d'autres enfin qu'il y employa un violent exercice, les faisant chanter, danser & courir jusques à ce qu'elles fussent arrivées à Sicione, où des hommes jeunes & robustes les entraînerent de force. Ce qu'il y a d'assuré, est que comme Melampe étoit Augure & Devin, & qu'il fit jetter les sorts qu'il employa dans la fontaine Azaria, ce qui donna lieu depuis à des Fables, il y eut bien de la superstition & de la magie mêlée avec les remedes naturels de cette cure; mais ce qu'il y eut de bon pour le Medecin, c'est qu'ayant épousé Iphianasse, il eut la moitié du Royaume d'Argos pour récompense, & qu'il en fit encore donner une autre partie à son frere Bias, habille homme, si l'on juge par le succés de la maladie, & par le fruit qu'il en tira: car Servius marque positivement qu'il n'eut point de honte de mettre cette cure à ce prix. Quoi-qu'il en soit, les Poëtes estimans peut-être son merite par ce succés & par ce prix, en ont parlé comme d'un homme merveilleux.

V. Vanderlind de Script. Med. & Tiraquell. de nobilit. c. 31. numer. 221.

Ovid. Metam.

Homer.

Plin. l. 5. cap. 2.

V. Herodot. & Stephan. de Vrbib. in dict. Azaria.

Ad Eclog. 6. Virg.

Proctidas attonitas eripuit furiis

Cessere magistri

Phyllirides Chyron, Amithaoniusque Melampus

Ovid Metam

Virgil. in Georgic.

Mais ce qui nous persuade qu'il se servit de l'Ellebore, est que Servius marque qu'il fut appellé le Purgeur. Ainsi le succés de ses purgations paroît bien plus évident que celuy de ses lustrations, quoi-que Virgile les fasse également valoir.

Καθάρτης.

V. Servium in hunc locum.

Postquam per carmina & herbas

Eripuit furiis, purgamenta mentis in illas

Misit

Misit aquas, odiumque meri permansit in undis.

Nous avons parlé cy-devant d'Achille comme d'un des disciples de Chiron, lequel ne le rendit pas moins habile dans les exercices de la Medecine que dans ceux d'un Cavalier, témoin la guerison de Thelephe; c'est pour cela que Plutarque le considere comme un sçavant Medecin, & que Stace le rend celebre dans ces vers.

ACHILLES.

Opuscul. de modo Legend. Poëtas.

Achilleid. lib. 5.

Quin etiam succos atque auxiliantia malis
Gramina, quo nimius staret medicamine sanguis.
Quid faciat somnos, quid hiantia vulnera claudat
Quæ ferro cohibenda lues, quæ cederet herbis edocuit?

COCITE autre disciple de Chiron est non seulement fameux par les cures qu'on luy attribuë; mais plus particulierement pour avoir pensé les playes du bel Adonis, blessé par le Sanglier.

COCITUS

V. Bibliothec. Photii.

HOMERE natif de Chio est encore un ancien Medecin, s'il vivoit au temps de Melanthus Roy d'Athenes, comme l'a écrit Archilochus au livre des Temps; cité par le Docte André Tiraqueau.

HOMERUS.

Ovid. Metamorph. lib. 10.

M. C. 2953.

De nobilitate cap. 31 pag. 366.

POLYCLITE, ou Polyclete, est trop fameux pour ne s'y pas arrêter quelque temps. On ne sçait pas positivement si ce fut dans la 20. Olimpiade, ou dans la 30. qu'il vécut; mais il est assuré qu'il ne voulut jamais entrer dans la conspiration faite contre Phalaris Tiran d'Agrigente, quoi-qu'il pût rejetter sur la maladie de ce méchant homme, le blâme qu'on eût pû luy donner de l'avoir immolé à ses ennemis par quelque poison, ou par des remedes donnés à contre-temps. Aussi ce Tiran luy en tient-il fort bon compte dans la belle lettre qu'il luy écrit, parlant de la Medecine, & du Medecin d'une maniere si avantageuse, qu'il avouë que *cét Art, est plus l'Art d'un Dieu que d'un homme, & que le merite de Policlete est bien au dessus de toutes les loüanges humaines, & de toutes les reconnoissances qu'on luy peut faire*, quoi-que les presens que Phalaris luy envoyoit avec cette lettre fussent en effet magnifiques; comme on le peut voir dans le détail qu'il en fait dans la même lettre. Mais ce qu'il y a encore de plus obligeant du côté de Phalaris, est qu'il ajoûte à tant d'honneurs & de recompenses, *que la vie d'un des conspirateurs nommé Calischrus*, qu'il accorde à la priere de ce Medecin, *n'est qu'une foible reconnoissance de la vie qu'il doit à son sçavoir & à sa fidelité.*

POLYCLITUS.

In Epistolis veter. Græcor. ad Policlet. & ad Messenios.

EURIBOTES.

EURIBOTES fils de Telconte, si on en croit Orphée, guerit les playes d'Oilée, blessé par les Stimphalides.

NEBRUS.

NEBRUS fut un des ayeuls du grand Hipocrate. Il est loüé par Thessale fils de celui-ci, en sa harangue au Senat d'Athenes. C'est là qu'il nous apprend que les Amphictions assiegeans une Ville des Chriséens, furent attaquez de la peste, & qu'ayant consulté l'Oracle, il leur répondit qu'il falloit faire venir *le fils du Cerf*, c'est à dire Nebrus, & l'Or avec luy, signifié par Chrisus frere de Nebrus, tous deux excellens Medecins.

Νεβρὸς ἐλάφου παῖς.

χρύσος aurum.

GNOSIDICUS.

GNOSIDIQUE qui succéda à la reputation de Nebrus dont il étoit fils, a écrit un livre des Luxations & des Fractures, suivant Galien qui le marque, *Comment. in lib.* 1. *de ratione vict. in morbis acut.*

CADMUS. *Miletius.*

CADMUS de Milet dans l'Ionie vivoit, dit-on, l'an du monde 3010. & c'est pourquoy il est un des plus anciens Medecins. On le fait auteur de 14. livres des maladies, Erotiques, ou d'amour, pour ne point parler de Cadmus fils d'Agenor, auquel on attribuë l'invention de quelques simples.

Gesneri Biblioth.

DEMOCEDES CROTONIAT.

Olimp. 69.

DEMOCEDES de Crotone nâquit environ l'an du monde 3500. & de Rome 250. mais Caliphon son pere étant d'une humeur fâcheuse, il le quitta pour se retirer en Egine Ville de Sicile, où les Habitans l'arrêterent à leur service par un talent de pension annuelle, à quoy les Atheniens, qui reconnurent sa capacité, ajoûterent cent Mines quelques temps aprés. Mais Policrate Tiran de Samos luy ayant promis quatre Talens de pension, il l'attira à sa Cour par cette liberalité; desorte que Democedes mit les Medecins de Crotone & de Cyrene en reputation dans ce païs-là. Cependant Polycrate ayant été pris prisonnier de guerre par Oretés Lieutenant de Darius * & Democedes avec luy, il fut reduit dans une triste captivité, où il eût demeuré toute sa vie sans le malheur qui arriva à Darius. Ce Prince descendant de cheval au retour de la chasse se déboëta le talon, & quoi-qu'il eut fait venir des Medecins d'Egypte, pour le secourir & remettre cet os en sa place, il n'en fut que plus malade. Ce fut alors que quelqu'un, qui avoit connu Democedes à Sardes, & qui en faisoit estime, s'avisa d'en parler à Darius, qui le fit tirer de la compagnie des Esclaves d'Oretés, les fers aux pieds, & tout crasseux qu'il étoit de misere & de pauvreté. Le Roy luy ayant donc demandé

V. Suidam & Herodot.

* *Histaspes.*

s'il étoit vray qu'il fût Medecin, il répondit hardiment que non, de crainte qu'on ne l'arretât en un Païs qu'il n'aimoit pas, & qui étoit fort éloigné du sien. Mais comme on vit qu'il ne disoit pas vray, & qu'on l'eut menacé d'un plus cruel traitement que celuy qu'il souffroit au service d'Oretés, il avoüa la verité. S'étant donc declaré Medecin, il commença par des remedes, qui appaisant la douleur du Prince, le firent dormir, & travailla si heureusement à la reduction de son pied, qu'en peu de temps on le vit gueri, quoi-qu'on le crût estropié pour toute sa vie. Democedes avoit de l'esprit autant que de capacité, & c'est ce qui le mit auprés du Roy sur un autre pied que ne le sont ordinairement dans les Cours les gens de sa profession. La premiere marque qu'il en donna, c'est que le Roy luy ayant donné deux chaînes d'or, il demanda à ce Prince s'il étoit juste de recompenser le bien qu'il luy avoit fait en le guerissant, par un double mal; mais ce Prince luy gardoit bien encore un autre present, car l'ayant fait conduire chez les Reines par des Eunuques, qui le leur presenterent comme le liberateur du Roy, il en reçût deux vases d'or si remplis de piéces d'or, qu'un serviteur nommé Sciton qui le suivoit se fit un trésor de celles qui se répandirent, & qu'il ramassa sur le chemin. Ce n'est pas là tout, le Roy luy donna encore une maison magnifique dans Suze, & il parvint à un tel point de faveur, qu'il obtint la grace des Medecins Egyptiens que Darius avoit condamnez à la mort, pour s'être laissez surmonter par un Medecin Grec. Voilà donc enfin Democedes un des favoris du Roy, mangeant à sa table, faveur dautant plus grande, que les Grands de la Perse n'approchoient du Roy, & ne mangeoient à sa table que le visage couvert d'un voile qui leur déroboit la veuë du Prince, au lieu que Democedes obtenoit encore tout ce qu'il demandoit. Mais pour tout cela, il ne pouvoit vivre éloigné de sa patrie, & loin d'écouter les promesses que la Cour luy faisoit, il rejetta comme un autre Ulisse celles de cette Callipso, & trouva même cét artificieux moyen de s'en délivrer. Il avoit guéri Atossa fille de Cyrus & épouse de Darius, d'un ulcere à la mamelle qu'on avoit crû incurable avant qu'il y mit la main, & entra si avant dans sa confidence, qu'il luy persuada tout ce qu'il voulut. Il luy fit donc croire premierement qu'il y alloit de la gloire & de l'interest de Darius de faire la guerre

aux Grecs, & qu'elle seroit bien plûtôt finie que celle qu'il méditoit de faire aux Scithes. Ainsi Atossa, qui le croyoit de fort bonne-foy le voyant declaré contre sa propre Patrie, engagea son époux à cette entreprise par la declaration qu'elle luy fit qu'elle s'accommoderoit bien mieux d'Esclaves Greques que de Scythes, & que Democedes qui sçavoit les affaires des Grecs le serviroit fort utilement dans cette entreprise. Democedes est donc envoyé en Grece avec des Persans pour reconnoître le païs, aprés avoir donné sa parole qu'il n'y demeurera qu'autant qu'il est necessaire pour son dessein. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette entreprise, est que le Roy qui avoit donné des gens à Democedes autant pour l'observer que pour luy faire compagnie, & pour observer le païs, luy permit encore de charger son vaisseau de ses plus beaux meubles pour en faire present à sa famille, & qu'il crût que luy en promettant de plus beaux aprés son retour à Suze, il ne manqueroit pas à revenir. Mais Democedes ne sçachant si cette permission qu'on luy donnoit d'emporter ses meubles n'étoit point une feinte pour reconnoître la disposition de son esprit, refusa adroitement ces offres, & se contenta de la proprieté du vaisseau qui le devoit mener, pour en faire, disoit-il, un present à son frere. Le voilà donc parti pour la Grece, où dés qu'il y est arrivé, il fait une description fort exacte des lieux maritimes, & remplit si apparemment tous les devoirs de sa commission, que ceux qui l'accompagnoient le crûrent de fort bonne-foy. Mais Arestophilide Roy des Tarentins natif de Crotone, ayant en effet pris ces Persans pour des espions, fit ôter le gouvernail du Vaisseau, & les arrêta prisonniers. Soit que Democedes fut de concert avec Arestophilide, ou qu'il fût parti pour Tarente du consentement des Persans, il ne fut pas arrivé en cetre Ville qu'il en partit pour Crotone, sous pretexte d'aller voir son pere. Cependant ces gens qui l'attendoient, aprés avoir été mis en liberté par Arestophilide, qu'il menacerent de la colere de Darius, voyant qu'il ne venoit point, se resolurent à l'aller chercher eux-mêmes, & le rencontrant dans une des places de la Ville, le revendiquerent comme un fugitif, & firent effort pour l'enlever; mais n'ayant pas été les plus forts, & l'affaire ayant été mise en deliberation dans l'assemblée des Crotoniates, qui crurent être obligez de conserver ce citoyen, ils pousserent tellement les

Persans qu'ils furent obligez de se retirer avec quelques coups qu'ils receurent dans cette émotion, sans respect de leur qualité, n'ayant pû obtenir ny par douceur, ny par menace ce qu'ils demandoient. Etant donc obligez de s'en retourner, la réponse qu'ils reçûrent de Democedes, est qu'il les prioit de faire sçavoir à Darius qu'il alloit épouser la fille de Milon, ce fameux Luitteur dont ce Prince faisoit tant d'estime, grace qu'il tenoit plus grande que celle de manger à la table d'un Prince Etranger, & ennemi de sa Patrie.

TOXARIS. *Scitha.*

M. C. 3500.
R. C. 200.

TOXARIS le Scithe, fameux dans Lucien, est un des plus anciens Medecins. Il passa de son pays à Athenes pour y apprendre la Philosophie, & y fit un si grand progrés, que l'ayant pratiquée dans toutes ses maximes, les Atheniens le regarderent comme un homme extraordinaire; de sorte qu'ils ne se contenterent pas aprés sa mort de luy ériger un Tombeau magnifique prés du Dypile; mais ils luy érigerent encore des Statuës, & enfin luy rendirent des honneurs divins. * Ce qui les y obligea particulierement, est qu'étant désolez de la peste & que la femme d'un Senateur les ayant avertis que ce heros luy avoit revelé en songe, qu'ils n'avoient qu'à répandre du vin dans les ruës pour chasser ce mal, ils se persuaderent par l'évenement, qu'ils ne tenoient cette grace que de luy; & c'est dit-on pour cela qu'ils immolerent depuis un cheval sur son Sepulchre.

* ἰατρȣ̃ ξένος.

Lucian. in Scytha. Hesychius.

PAUSANIAS.

C. M. 3406.

Pausan. l. 9. quo Bœotica describit.

PAUSANIAS l'aîné fils d'Anchitus est connu par cette Epigramme Grecque qu'on voit dans Diogene Laërce *in Empedocl.*

Pausaniam Medicum inclytum Anchiti filium
Mortalem Asclepiadem patria aluit Gela,
Qui multos molestis in tabescentes laboribus
Mortales avertit Proserpinæ adytis.

Car quant au jeune Pausanias, nous en parlerons cy-aprés.

ANTIGENES.

Olimpiad. 75.

Epist. divers. Græc.

ANTIGENE Medecin de merite, est marqué dans la lettre qu'on croit supposée d'Euripide à Sophocle, & dont ce qui nous regarde est ainsi traduit. *Antigenem Medicum saluta si etiam est in Chio; neque dicessit in Rhodum sciasque hunc esse verum* ἐλπίζων; car quant à Antigenes contemporain de Galien, il viendra en son lieu.

ACRON *Agrigentin.*

ACRON fils de Xenon, natif d'Agrigente en Sicile, est fameux pour avoir donné le commencement à la Secte des Empiriques, & pour avoir preservé les Atheniens de la peste par

des cuirs & d'autres obstacles, qu'il opposa aux vents qui souffloient du côté dont elle venoit, à quoy il ajoûta les parfums. On croit qu'il vivoit environ l'an 300. de Rome, mais apparemment il est plus ancien. Quoi-qu'il en soit, il eût l'ambition de vouloir être enterré dans la ville d'Agrigente, faveur qui ne s'accordoit à personne. C'est pourquoy on dit qu'Empidocle, pour se moquer de sa vanité, luy demanda s'il ne voudroit point encore qu'on mit cette inscription sur son Tombeau, raportée diversement.

Plutarch. l. de Isid. & Osirid. Plin. l. 19. cap. 1. Diog. Laert. Ætius Paul. Æginet. Vossius Gesner. Biblioth.

Acron summus Medicus, qui summo
In patriæ culmine, habet Tumulum

⁂

Acron summus Medicus summo patre natus
In summâ Tumulus summus habet patriâ.

Il écrivit quelques livres de la Medecine, s'il en faut croire Suidas, mais rien n'en est venu jusqu'à nous: car quant à cette Epitaphe d'un Medecin du même nom, il est facile de voir qu'elle est du temps des Empereurs de Rome.

ACRONI P.
MEDICO AVG.
CLODIA III.
LÆTÆ SOP.
C. CLODIVS
AQUILANUS.

August. Taurin. V. Gruter pag. 580. & 6,4.

EMPEDOCLES. *Agrigentinus.*

OLIMPIAD. LXXXIV.

EMPEDOCLES disciple de Pythagore, natif d'Agrigente en Sicile, fils de Meton, selon quelques-uns, & selon d'autres de Zenon, vivoit environ l'an 300. de la fondation de Rome. Quoy-qu'on le considere ordinairement bien plus comme un Philosophe que comme un Medecin, il est neanmoins certain qu'il étoit si sçavant Praticien, qu'on crût qu'il avoit ressuscité une femme par ses remedes, de maniere même que les Selinotiens croyant qu'il les avoit preservez de la peste, l'auroient fait leur Roy, s'il eût voulu l'être. On dit encore qu'il avoit des remedes capables de retarder la vieillesse, tant on étoit prévenu de sa capacité, & qu'il écrivit plus de 6000 vers sur la Medecine. Quoi-qu'il en soit, Galien le loue pour avoir fait cette Profession avec un grand désinteressement. Cælius Aurelian. n'en a pas parlé en son temps avec moins d'estime, & Theodoret * parlant des hommes qui avoient merité chez les Payens d'être mis dans le Ciel, le fait auteur de ces vers traduits de Grec en Latin.

V. Diodor Ephesium & Diogen. Laert.

l. de placitis Hipocrat. & Platonis.

* *lib. de Martirib.*

Hymnidici vates, Artis Medicæque periti
Mortales cunctos primi post terga relinquunt
Sunt ubi dii superi magnis in honoribus aucti.

Athenée, racontant l'honneur qu'il remporta à la course des chevaux aux jeux de la Grece, dit qu'étant obligé de donner un bœuf aux assistans, & ne l'osant faire, parce que les Pythagoriciens ne mangent jamais rien ~~de vivant~~; il leur donna la representation d'un bœuf farci d'aromates, & de pretieuses odeurs à sacrifier & à partager entre-eux. Enfin soit qu'il se fût jetté dans le mont Æthna, ou qu'il eût quitté la Sicile, les peuples de cette Isle ne le voyant plus, & s'imaginant qu'il étoit monté au Ciel, luy rendirent des honneurs divins. — *l. 1. de Dipnosoph.* — qui ait eu vie

CREON est un Medecin & Philosophe du païs d'Empedocle, qui ne nous est gueres connu que par Pline, & par l'estime qu'on dit qu'Empedocle en faisoit. — CREON. *Vide Thomam Farellum de rebus siculis lib. 6. prioris decad.* *Plin. lib. 29. c. 7.*

PHOCUS fils d'Ornithion fondateur des Phoceens, dont la Colonie bâtit la ville de Marseille, est fameux dans Pausanias, pour avoir gueri Antiope la furieuse, & l'avoir ensuite épousée. — PHOCUS. *V. Meursium in Græcia feria lib. 6. pag. 263.*

ALCMÆON de Crotone fils de Perithus est le premier selon Aristote qui ait bien écrit de l'Anatomie. Il fut premierement Auditeur de Pithagore, qui le rendit si grand Philosophe, que Diogene Laërce en parle comme d'un genie sublime; aussi pense-t-il fort bien de l'immortalité de l'ame selon cet Auteur. Mais on ne sçait pas fort bien s'il est cet Alcmæon que cite Stobée, * & qu'il fait auteur d'un livre de la maladie & de la santé. — ALCMÆON. *Croton.* M. C. 3514. *V. Gesner. in Bibliothec.* * *sermone 98.*

PHERECIDES est un Medecin contemporain d'Hipocrate, s'il est vray que celui-cy luy adresse des lettres. On luy attribuë le livre *de victu salubri* d'Hipocrate même: car quant au Pherecides de Diogene Laërce, je ne sçay si c'est celuy-là même. — PHERECIDES.

EURIPHON de Cos, instruit dans l'Ecolle de Gnide, fut Medecin de Perdicas Roy de Macedoine, & Auteur des *Sentences de Gnide*, Ouvrage dont Hipocrate ne paroît pas fort satisfait, non plus que de la methode de ce Medecin. Il a encore fait un livre des *Medicamens substituez*. C'est un grand Anatomiste pour son temps, & au reste si heureux que la posterité luy a attribué le livre d'Hipocrate * *de septimestr. partu*, & que Cardan en parle en ces termes, *Forsan Euriphon nulla ex parte* — EURIPHON. *Cous.* M. C. 3580. * *Galen. in 1. Epidem, & lib. 6. de Medic. facultatib. & passim.*

Hipocrati inferior si ex unguibus leonem ut in proverbio est cognoscere mihi concessum est.

MELISSUS.

MELISSUS est un Medecin cité par Hipocrate au livre des Principes; & par Galien au livre des Elemens.

ICCUS. *Tarentinus.*

** l. 4. de legib. Dialog. 8. & in Protagora.*

V. Stephan. de urbib. in dict. Τάρας.

Erasm. in Chiliad. pag. 223.

V. Suidam in dict. Iccus.

ICCUS de Tarente vivoit dans la 77. Olimpiade, & a été, ou peu s'en faut, contemporain d'Hipocrate; c'étoit un habile Medecin pour son temps, homme sobre s'il en fut jamais, puisqu'il a donné lieu au Proverbe *Icci cœna*. Platon le louë de la force de son corps & de celle de son esprit, *Temperantiam simul & fortitudinem animi consequutus, nullam unquam in toto suæ exercitationis tempore venerem cognovit.* Surquoy il faut remarquer avec Erasme qu'Elien ayant fait mention d'un Athlete de ce nom, né à Tarente, qui n'étoit pas Medecin, on pourroit bien n'avoir fait qu'un homme du Medecin & de l'Athlete.

JOLAS. *Bithinius.*

advers. Iudæos.

JOLAS ou Jolaus de Bithynie, contemporain d'Iccus de Tarente, quoi-que ses Ouvrages ne soient pas exacts, ne laisse pas d'être cité par Nicandre, Dioscoride, Celse, Pline, Galien, & Saint Epiphane.

BOLUS. *Democritius.*

Galen. lib. 1. Therapeut c. Laërt. in Empedocl Suidas

BOLUS surnommé Democritius, vivoit au temps d'Iccus & d'Iolas. C'étoit un Medecin Philosophe & Historien, qui écrivit des livres des Medicamens. *in Lexic. Vossius de Historic. Græcis.*

DIONYSIUS. *Syrtensis.*

Plin. lib. 20. c. 20. Cæl. Aurel. Andr. Tiraquell. de nobilit. cap. 31. pag. 354.

DIONYSIUS de Sirte en Egypte, étoit non seulement contemporain d'Hipocrate, mais encore un de ceux qui paroissent avoir eu quelque commerce avec luy. Il y a encore quelques autres Medecins de ce nom, dont les uns ont écrit des Plantes & les autres ne sont connus que de nom.

HERODICUS *Selymbrianus.*

in Gorgia & Phædone.

** in Iliad. 1.*

** V. Comment. & notas. Harduin. S. I ad l. 29. Plin. Fœsium & Mercur. ad sect. 3. lib. 6. Epid. Hipocrat. Tzezes in Chiliad.*

HERODICUS de Selivrée dans la Propontide étoit frere de Gorgias le Leontin. Il fut maître du grand Hipocrate, & Surintendant des exercices de son païs. Aussi fut-il un des premiers qui joignirent la Gymnastique à la Medecine, Platon le louë pour cette raison, & pour quelques autres au 3. de sa Republique & dans deux de ses Dialogues. Il composa un livre de la diete selon Eusthathius. * Quelques Auteurs ont écrit qu'il commença à separer par la Medecine de la Philosophie; mais ce fut en effet Euriphon qui fit ce changement. Il faut bien se garder de le confondre * avec Prodicus disciple d'Hipocrate, comme ont fait divers Auteurs trompez par quelques M S S. qui ont πρόδικος, pour ἡρόδικος qu'un ancien interprete a retenu; mais il y a lieu de douter si c'est cet Herodicus dont Hipocrate blâme

blâme si ouvertement la methode dans le 6. des Epidemies : car outre qu'André Tiraqueau paroît incertain sur ce fait ; Hipocrate étoit assez modeste pour ne pas parler si désavantageusement de son maître.

Herodicus febricitantes interficiebat ambulationibus luctis fomentis *sect. 3. lib. 6. Epid.*
* *de nobilit. cap. 31. pag. 364.*

PYTHOCLES est un fort ancien Medecin, puisqu'Hipocrate en fait mention au 7. livre des maladies populaires.

PYTHOCLES.

CRATEVAS étoit aussi habile dans la connoissance des Plantes, qu'Herodicus l'étoit dans la Medecine Practique, & dans la Gimnastique, témoin l'Epître que luy écrit le grand Hipocrate. On dit qu'il découvrit la Plante qu'il nomma Thapsia dans l'Isle Tapsos, une des Sporades dont il luy donna le nom. Dioscoride, Pline, Galien, le Scholiaste de Menandre & même S. Ciprien en font une fort honorable mention : car quant à ce Cratevas qui addressa un Livre des Plantes au Roy Mithridate, c'est autre chose.

CRATEVAS.

Hipocrates ad Cratevam.

Hereseon l. 25.

Plin. l. 25. c. 6. Gesner. in Biblioth.

DEMOCRITE d'Abdere étoit non seulement un grand Philosophe, mais encore un grand Medecin ; car pour le nom de son pere, il est incertain, les uns l'appellant Damasipe, les autres Athenocrite & les autres Hegesistrate. Il nâquit environ l'Olimpiade 80. Quelques-uns ont écrit qu'il avoit été maître d'Hipocrate, & que ce fut pour luy faire honneur que celui-cy, qui étoit Dorien écrivit en langue Ionienne ; mais si l'on s'en raporte à leur entrevûë, il paroît qu'Hipocrate n'étoit alors connu à Democrite que par le bruit de son sçavoir & de ses cures. Quoy qu'il en soit, Democrite fit plusieurs voyages dans l'Egypte, l'Etiopie, les Indes, où il s'instruisit de tous les secrets de la Philosophie dans la compagnie des Mages, de maniere qu'ayant mangé tout son bien, il fut obligé aprés son retour de se retirer dans un petit fond qui luy fut assigné par ses concitoyens hors la ville d'Abdere, où il philosopha le reste de ses jours, & composa, selon Pline & Diogene Laërce, un livre de la vertu des Plantes, & quelques autres Ouvrages tant de Philosophie que de Medecine, marquez par celui-cy dans sa vie, qui n'ont pas été inconnus à Hipocrate, puisqu'il le cite quelquesfois. Il excella particulierement dans l'Anatomie ; mais on ne peut pas disconvenir qu'il n'ait bien mêlé de la superstition à sa Medecine, & à sa Philosophie. On dit pour preuve de sa capacité que s'étant fait apporter du laict, il devina en presence d'Hipo-

DEMOCRITUS *abderita.*

OLIMP. 80.

V. Epistol. Hipocr. ad Damaget. & Epist. de Cratevam.

V. Petrum Castellanum de invitis illustr. Medicor.

lib. de natur. human.

crate qu'il étoit d'une chevre noire, qui n'avoit fait qu'un chevreau, *capellæ principatæ & nigræ*, & qu'ayant salué une fille qui étoit venuë le voir avec Hipocrate en cette qualité, il la salua le jour suivant comme femme; parce qu'il connut qu'elle avoit passé la nuit precedente avec un homme. Il mourut âgé de cent ans, la premiere année de l'Olimpiade 94. de la maniere dont nous le marquerons autre part.

primi para

HIPOCRATES *Cous.*

HIPOCRATE, second du nom, nâquit au commencement de l'Olimpiade 80. dans l'Isle de Cos, surnommée Portedieux, * parce qu'elle avoit donné la naissance à la plûpart des Asclepiades ou descendans d'Esculape. Son pere s'appelloit Heraclide, & sa mere Praxitée. Ceux qui se sont avisé de le dépeindre l'ont fait de petite taille, un peu grêlé, mais de visage agreable, & luy ont donné une grosse tête. Quant aux inclinations, ils ont écrit qu'il étoit taciturne, lent & studieux; & que non contant de consulter les sçavans, comme il fit à Athenes où il étudioit, il apprenoit même les effets des remedes de la bouche du peuple & des villageois: mais ce qui marque la force de son genie selon Galien, est que si celui-cy devoit presque tout à son étude, Hipocrate devoit tout à la nature. *Galenum erudiit lectio Hipocratem natura.* C'est pourquoy il feint qu'Hipocrate descendit dans le plus profond des reduits de la nature, qu'il s'entretint quelques temps avec elle, & qu'il en apprit ce qu'elle avoit de plus caché & de plus misterieux, pour en faire part aux hommes lorsqu'ils commencerent à en avoir besoin, & que les maladies se multiplierent, donnant par ses découvertes & ses experiences une nouvelle face à la Medecine: car comme s'il l'eût nouvellement enfantée, il en forma les membres tendres & delicats d'une main adroite & sçavante, la nourrit, & y ajoûta comme un bon pere tous les ornemens dont elle avoit besoin pour paroître avec éclat dans le monde. En effet, quoi-que ses écrits paroissent obscurs, & qu'un Poëte Italien en ait dit comme nous l'avons marqué cy-dessus.

* θεῖαι φύσεις.
V Hegesium Soran. Suidam Meibomiũ Mercurial.

E quel di Coo che fe vié miglior opra
Se bene intesi fosse gli Aforismi.

V. Petrarch. nell, Trionf. della fama.

Neanmoins cette brieveté qui donne à penser aux lecteurs, ne laisse pas de renfermer une doctrine tres-pure, & des sentimens qui marquent que son Auteur est un genie des plus elevez, & que dans l'état où il trouva l'Art, & où il le

mit ensuite, un Auteur du moyen âge a eu raison de l'appeller le Promethée de la Medecine. Il vit, quoi-que d'assez loin, la peste de l'Ilyrie, qui comme une terrible Comette menaçoit son Isle de Cos, & en preserva non seulement son païs natal, mais encore toute la Grece, par ses soins & par ceux de ses disciples qu'il y envoya. Le bruit de cette merveille & de tant d'autres cures étant donc venu jusques aux oreilles d'Artaxerxe Roy de Perse, il luy fit offrir par ses Lieutenans toutes les richesses & tous les honneurs imaginables, s'il vouloit se donner à luy; mais il refusa tant d'avantages par des raisons de moderation, de generosité & d'état, tant il aimoit sa patrie, & tant il étoit éloigné du faste & de l'avarice. On dit qu'étant de retour de divers voyages, il fût appellé par Perdica Roy de Macedoine second de ce nom, qu'on croyoit malade du Poûmon; mais qu'il reconnut que le mal luy tenoit au cœur, languissant d'amour pour Philé maîtresse de son pere. Il étoit si honnête, si fidelle, & si moderé dans ses passions, qu'il n'y a qu'à voir son fameux Jurement pour en être pleinement persuadé; & sa sincerité le mena si loing qu'il avoüa les fautes que les signes équivoques & les ressemblances luy firent commetre dans la Pratique, franchise dont Celse le louë si hautement, que les Medecins qui n'ont rien à se reprocher, ne devroient jamais se faire un chagrin de ces accidens qui arrivent quelquesfois aux plus habiles: car * *comme les petits esprits n'ont pas grand chose à perdre, & qu'ils ne peuvent souffrir pour cette raison qu'on leur ôte quelque chose, ces genies élevez qui se confient en la richesse de leur fond, n'ont garde de pleindre de petites pertes, & sont toûjours d'assez bonne foy pour marquer les pas où ils ont bronché, quand ils ont été trompez par les apparences.* Mais comme on pourroit faire un Panegirique complet, des Eloges que Galien luy donne, & un livre entier de ceux que tant d'autres Medecins y ont ajoûté; je me contenteray de marquer comme en passant les loüanges que luy ont donné les grands personnages qui n'étoient pas Medecins, & qui par consequent étoient désinteressez. Le Senat & le peuple d'Abdere l'appellent le Pere de la Patrie & le Jupiter conservateur * & Poëtus, dans l'Epitre au Roy Artaxerxe, le nomme le Pere de la Santé, le Lenitif de la douleur, le Sauveur & l'Econome d'une science toute

Theophil. Protospatar.

* More, magnorum virorum & fiduciam habentiũ, magnarum rerum. Nam levia ingenia, quia nihil habent nil sibi detrahunt, magna ingenia, multaque nihilominus habitura, cõvenit etiam simplex erroris veri confessio, præcipueque in eo ministerio quod utilitatis causa posteris traditur, ne quì decipiantur eadem ratione quâ quis antea deceptus est. *Celsus lib. 8. c. 4.*

Hic ac sanitates pater, hic servator, hic dolorum curator, hic divinæ scientiæ particeps.
* *O Iupiter servatò, adjuvato, vindicato.*

divine. Platon l'introduit par tout où il a besoin d'un homme sage, éclairé & prudent. Seneque & Pline l'appellent le Prince, des Medecins, quoi-que ce dernier l'ait copié comme avoient fait longtemps avant luy, Aristote & Theophraste, sans le nommer. Aulugelle, & Macrobe le traitent de divin, jusques à luy donner l'infaillibilité. Saint Augustin & quelques autres Peres de l'Eglise l'appellent *tres-illustre Medecin*, comme tant d'autres grands personnages avoient fait avant eux. Suidas dit que ses paroles & sa doctrine n'ont pas été reçûës comme celles d'un homme; mais d'un Dieu, Petr. Vincus est allé jusques à l'appeller *le miracle de la nature*; & d'autres * Auteurs ont crû voir des misteres non seulement dans son nom, mais encore dans chacune des lettres qui le composent. Paul le Jurisconsulte, Panorme, Bartole & autres l'appelent le plus grand des Medecins, & la Loy même parmi les Chrétiens s'est fait une loy de ses sentimens en quelques matieres. Bon mary, bon pere, bon citoyen, bon ami, religieux dans ses paroles, & même dans ses sentimens autant que le pouvoit être un homme qui n'avoit pas été de ce petit nombre, que la verité daigna éclairer avant la venuë du fils de Dieu. *Hipocrate senti dirittamente di Dio circa il suo essere simplice, & Autore de tutte le cose mundanè, il mondo fecce eterno, ma l'anima esser in spirto tenue è sutilissimo per tutto il corpo diffuso. Quod dicimus*, dit-il luy-même, *calidum, videtur mihi immortale esse, & cuncta intelligere, & videre & scire omnia, tum præsentia tum futura.* Combien donc de Chrétiens, si Chrétiens on les peut nommer, qui n'ont pas des sentimens si droits & si religieux? Il vécut, selon quelques Auteurs, 104. ans, & selon d'autres 109. & mourut peu aprés Democrite, dont la perte luy fut fort sensible. Le Senat d'Athenes voyant que les Habitans de Cos luy rendoient des honneurs divins, & voulant encherir sur ces reconnoissances, luy rendit les mêmes honneurs qu'à Hercule dans les ceremonies des jeux de la Grece; où la Couronne d'or qu'on luy consacra fut exposée & proclamée par les Crieurs publics, à quoy le même Senat ajoûta le droit de bourgeoisie pour ses enfans dans Athenes, & une pension annuelle tirée du Tresor public. La prévention même alla si loin du côté des femmes, que des abeilles ayant fait leur miel proche de son Tombeau, elles s'en servirent comme d'un souverain remedes pour les Aphtes ou petits ulceres de la bou-

De civit. Dei lib. 5. cap. 2.

l. b. de præcipuis orbis miracul.

* *Pompeius Ornivus lib. 1. cap. 3. de mystica nomin. interpretatione.*

V. Tiraquel. de nobilitate c. 31. n. 9.

**Galiotus Martius in doctrin. promiscua.*

Illicinus sopra gli Triomfi di F. Petrarch.

che de leurs enfans. Quant au chapeau dont les Sculpteurs & les Peintres ont depuis couvert sa tête, quelques Auteurs ont crû que cela s'est fait pour marquer les voiles qui dérobent au peuple le sens & l'intelligence de ses admirables écrits; mais il y a bien plus d'apparence qu'on l'a representé la tête couverte, parce que le chapeau a toûjours été une marque de noblesse, de liberté & de dignité, comme on le peut voir dans les Statuës d'Esculape, d'Ulisse & de quelques autres grands personnages. Pour les livres qu'il a composez, Suidas en fait 60. qu'on appele aprés luy Hexacontabibli, parceque selon la division qu'on en fait, il y en a peu plus ou peu moins, quoi-que Symphorian. Champerius les reduise à 26. Finissons par des vers & par une inscription que la posterité luy a consacrez, quoi-que ce soit peu de chose en comparaison de tout ce que nous avons marqué cy-dessus.

Mercurial. in vit. Hipocrat.

Lux hominum Hipocrates populos tutatus, in orco
Fecit ut umbrarum copia rara foret.

Antholog. l. 1.

HIPOCRATI COO OB SALUBRITATEM HUMANO GENERI DATAM BREVIBUSQUE, DEMONSTRATAM COMPREHENSIONIBUS, BONA CORPORIS VALETUDO DICAT.

Je laisse donc à penser aprés tout cela, si un Medecin de nôtre temps a eu raison d'introduire Mome dans un dialogue, où il luy fait dire que *les Grecs ont imposé à la posterité, outrant par une vanité & une legereté qui leur est naturelle, les loüanges qu'ils ont donnez à Hipocrate*, comme s'il y avoit à present plus de bon sens dans des Villes telles que Conzence, qu'il n'y en avoit dans l'ancienne & dans la nouvelle Rome, & même dans tout le monde sçavant, dont il a été & est encore à present admiré. Car quant à Lionardo di Capoa Medecin de même nation, il est certain qu'il ne s'est engagé à écrire contre la doctrine de ce grand homme, que par une maniere de necessité, & pour soûtenir le Systême qu'il s'est fait; & qu'à cela prés, il ne paroit pas trop persuadé de ce qu'il écrit, comme nous le verrons cy-aprés dans l'extrait de son ouurage.

Thom. Cornel. Consentinus Epistol. ad M. Aurelium Severinum.

On pourroit encore ajoûter à la loüange d'Hipocrate, que depuis qu'il a paru dans le monde, la Medecine n'a plus manqué de grands personnages, semblables à ces orangers toûjours verts, & qui ne sont jamais sans fleurs & sans fruits.

Con fiori eterni eterno il frutto dura

Tarq. Tasso nell. Ierusalem liberat. Cant. 19. Stanz. 94.

E mentre spunta l'un l'altro matura.

En effet, pendant que les uns ont donné les doux fruits d'une experience consommée, les autres comme des fleurs agreables & de bonne odeur, ont insensiblement rembli l'attente de la Republique, & la place de ceux qui sont tombez.

THESSALUS *Cous.*

Et c'est ainsi que THESSALE & Draco enfans d'Hipocrate, ne dégenererent pas aprés la mort de leur pere, puisque celuy-là est appellé *homme admirable* par Galien, qu'il fit six livres de la Medecine, & qu'il fut en grande consideration dans la Cour d'Archelaus Roy de Macedoine. Il eut pour successeurs Gorgias, Hipocrate troisiéme du nom, Draco second & Draco troisiéme, tous Medecins de reputation & de merite, & fut enfin honoré de cette Epitaphe.

Commentar. in l. 1. de natura human.

OLIMPIAD. XCI. R. C. 340.

Thessalus Hipocratis, Cous gente, hac jacet urnà
Phœbi immortalis semine progenitus
Crebra Trophæa tulit morborum armis Ygeiæ
Laus cui magna, nec id sorte, sed Arte fuit.

V. Biblioth. Schenchii Thessal.

Car quant à ce Thessale qui empoisonna dit-on le grand Alexandre, il ne merite pas d'être mis au nombre des Medecins; & quant à celuy de Tralles, qui fut Chef des Methodiques; nous en parlerons en un autre lieu.

DRACO *Cous.*

in nubibus.

DRACO frere de Thessale se montra comme luy digne fils du grand Hipocrate; car ce n'est pas à ces braves hommes, qui ne furent pas moins grands Capitaines qu'habiles Medecins, qu'Aristophane, & d'autres Satiriques ont pensé quant ils ont fait des railleries des enfans d'Hipocrate *; parce qu'en effet, Draco eut un fils nommé Hipocrate quatriéme du nom, qui fut Medecin de Roxane épouse du grand Alexandre; pour ne point parler d'un autre Draco que Palephatus * a mis au nombre des grands Medecins.

* Vulua Suilla mater filiorum Hipocrates quos ob Suillum rude ac stupidum ingenium, comicorū salibus perstrictos fuisse novi. *Athenæus deipnosophist. lib. 3.*

* *l. de non credendis fabulis.*

POLYBUS *Cous.*

POLIBE gendre d'Hipocrate par Phanerete sa fille, eut part à la gloire de ses beaux freres, ayant fait des ouvrages si considerables, qu'on en a attribué quelques-uns à Hipocrate. Aussi tint-il Echole publique de Medecine aprés son beau-pere, comme si les filles mêmes sorties de la côte du grand Hipocrate eussent porté la Medecine dans le lit de leurs époux.

Galen. Comment. in l. de natur. human.

V. Gesnerum in Biblioth. & Schench. Biblioth. pag. 457. ubi plura.

HERODOTUS *Mercurial: in lib. de are aquis & locis.*

HERODOTE est cité par Hipocrate comme son contemporain, & est par consequent fort different de celuy dont il sera parlé cy-aprés.

DIOCLES de Caristo fut surnommé par les Atheniens, le jeune Hipocrate, parce qu'il tenoit toutes ses maximes. Il écrivit une belle lettre au Roy Antigonus touchant la santé, laquelle a été traduite en Latin par Guillelmus Copus: car quant à son Traité de la melancholie hypocondriaque, il ne nous en reste qu'un fragment que Lionardo di Capoa critique avec toute l'ardeur imaginable. Celse nous apprend qu'il fut inventeur d'une machine Chirurgicale, qu'on appela pour cela *Diocleum instrumentum*; mais ce qui le rendit plus considerable, est qu'il rétablit la Medecine dogmatique de même que la Gymnastique qu'on commençoit à negliger. Athenée, Pline, Plutarque, Galien le Scholiaste de Nicandre, & même Tertullien en font grande estime. En effet, c'étoit un sçavant Anatomiste & Simpliste, civil, honnête, accommodant, & apparemment bon courtisan.

DIOCLES *Caristius.*

Atheneus lib. 3. Deipnosophist. Plin. lib. 26. cap. 2.

Gal. libris de sanitate tuend.

Ætius & Paul. Æginet passim.

Tertullian. lib. 1. de anima. cap. 15.

PETRON ou Petronas, n'étoit pas fort éloigné du temps d'Hipocrate, & succeda même à Diocles, si l'on en croit Celse. Mais loin de suivre les maximes de ces grands maistres, il se fit une methode si extravagante, quoi-que suivie de plusieurs, que celles d'Asclepiade toute bizarre qu'elle étoit, ne nous paroîtra que raisonnable en comparaison de celle-là. Les sueurs, l'eau froide, la chair de porc, les salures, entroient si confusément dans sa pratique, que tout cela faisant quelquesfois des revolutions dans les corps, & tirant ainsi les malades d'affaires, le peuple s'imaginoit que c'étoit un effet de cette methode.

PETRON.

Celsus lib. 4. c. 9.

ACESIAS est ce malheureux Medecin du proverbe *Acesias medicatus est*, qui voulant guerir un gouteux, le rendit encore plus malade. Il vivoit environ l'Olimpiade LXXX. mais malheureusement pour luy il vit encore dans le monde prévenu de son ignorance, par les écrits d'Aristophane, de Tertullien, de Suidas & d'Erasme.

ACESIAS.

V. Erasmum in Chiliadib.

Tertulian. lib. de anima.

DEXIPPE de Cos est ce fameux disciple d'Hipocrate, lequel ayant été appelé par Hecatombus Roy de Carie pour guerir Mausole, & Pixidare ses enfans, ne voulut servir ce Prince, qui faisoit la guerre à sa patrie, qu'à condition qu'il la laisseroit en paix; mais il faut avoüer qu'avec toute sa reputation il avoit bien peu de methode, de laisser mourir ses malades de soif, & de leur accorder toutes sortes d'alimens. Ainsi quoi-que Plutarque & Aulugelle le citent, on n'a pas perdu

DEXIPPUS *Cous.*

Galen. contra Erasistratees.

V. Suidam in lexic.

grand chose en perdant les livres que Suidas luy attribuë.

EPICHARMUS. Cous. R. C. 310. Laert. in vitis Philosophor. Tertul. 1. de anima cap. 45. Volater. lib. 15.

EPICHARME natif de Cos fils d'Elophale étoit Poëte, Philosophe & Medecin. Il se fit instruire dans la doctrine de Pythagore, ayant été mené jeune en Sicile, ce qui l'a fait passer pour Sicilien chez quelques Auteurs. Il composa un Livre *De natura rerum*, & l'autre *De insomniis*, dont Platon s'est servi fort utilement, & dont Volateran croit qu'il y a encore des restes dans la Bibliotheque Vaticane, & mourut âgé de plus de 90. ans.

Vossius in syntagmat. Poëtar. Græcor. & Schenckius in Bibliothec. Medic.

NICOSTRATUS. lib. 13. lib. 2. de Antidot. Antiphanes lib. de Atheniensib. Scortis. OLIMPIAD. 93. ex Gesner. M. C. 3640.

NICOSTRATE est ce Medecin fameux dans Athenée, dans Galien & dans Æce, & qui ne laissa rien autre chose en mourant que de l'Ellebore à une courtisane appellée Oca & Anthea par Antiphane; mais qui est encore plus connuë sous le nom d'Antycira, ou parce qu'elle traitoit ses amans inconstans avec de l'Ellebore comme des insensez & des brutaux, qui ne sçavoient pas estimer son merite, ou parce qu'effectivement nôtre Nicostrate ne luy laissa pour tout legs que la provision qu'il avoit faite de cette racine de l'Isle Antycere.

METO Atheniensis. OLIMPIAD. LXXXVI.

METON d'Athenes est non seulement celebre par l'Astrologie, & par la grande année de son nom; mais encore par la Medecine qu'il professa fort heureusement, si l'on en croit Callistratus, Euphranius & Phrynicus citez par André Tiraqueau.

cap. 31. libri de nobilitat. pag. 370.

CTESIAS Gnidius. M. C. 3650. * in vita Artaxerx.

CTESIAS de Gnide Medecin & Historiographe du Roy Artaxerxe surnommé Mnemon, le guerit fort heureusement d'une blessure qu'il avoit reçûë en combattant: car quoi-qu'il y ait mêlé quelques fables à son Histoire, il ne laisse pas d'être estimé de Diodore de Sicile & de Plutarque *, de Strabon, de Photius, de Suidas, & même de I. Gerard. Vossius.

PHILISTIO Siculus.

PHILISTION Sicilien est un fort ancien Medecin, puisqu'il fût maître d'Eudoxe & de Chrisippe & contemporain d'Hipocrate, avec lequel on croit qu'il a eu commerce de lettres, quoi-qu'il ne nous en reste aucune marque; & si habile que Galien le croit Auteur du Livre *De victu salubri*, attribué communément à Hipocrate. Quoi-qu'il en soit, Pline & Plutarque le citent avec estime. Quant à ses disciples, il faut pre-

mierement remarquer que Petrus Castellanus a passé Eudoxe sans en faire aucune mention, & que quant à Chrisippe, il s'est trompé, donnant au Medecin de ce nom natif de Gnide, tout ce que Diogene Laërce a dit du Philosophe né à Soles ou Soloé Ville de Cilicie.

de vitis Illustr. Medic.

EUDOXE de Gnide fils d'Eschines, disciple de Philistion, étoit donc ce grand Philosophe, Medecin, Astrologue & Legislateur dont on a dit tant de choses singulieres: car on veut qu'il alla de Sicile à Athenes, qu'il y professa la Medecine à la faveur du Medecin Theomedon qui eut pitié de sa pauvreté. On ajoûte que quelque temps aprés, il prit des lettres de recommandation d'Agesilaus pour Nectabis, & qu'il alla en Egypte avec Chrisippe le Medecin, qu'il y apprit tous les secrets de la Philosophie & de la Medecine des Prêtres Egyptiens, & des fameuses colomnes dont nous avons parlé cy-dessus; qu'il fit encore divers autres voyages, & qu'étant de retour dans son païs, il y donna des loix qui luy attirerent une grande veneration: mais que les Prêtres Egyptiens ayant connu à certains Phenomenes qu'il servoit un grand personnage, marquerent encore que cela n'empécheroit pas qu'il ne mourut à 50. ans. Quant aux temps d'Eudoxe & de Chrisippe son compagnon de voyage, si on les veut concilier, il faut remarquer qu'il y a faute dans Diogene Laërce: parce qu'au lieu de lire qu'Eudoxe vint au monde en l'Olimpiade lxxiij. il faut lire en l'Olimpiade c.iij. autrement comment auroit-il été Auditeur de Platon, qui ne nâquit qu'en l'Olimpiade lxxxviiij. comme l'ont remarqué plusieurs critiques: car je ne m'arrête pas icy aux autres Medecins de ce nom, quoi-qu'il soit bon de remarquer en passant qu'un autre Eudoxe Medecin de Gnide, est celuy qui étant né en l'Olympiade lxxiij. a été la cause de l'erreur. Au reste

EUDOXUS *Gnidius.*

Diogen. Laert. in Exdoxo.

V. notas ad Laert. Aldobr. & Menagii. Vossium de Histor. Græcis Reines. variar. lect. l. 3.

CHRYSIPPE natif de Gnide, étoit un Medecin extraordinaire dans sa methode & dans sa conduite, tant il prit à cœur de contredire Hipocrate & ses Sectateurs, croyant en effet pouvoir renverser tous leurs dogmes par son babil & sa dialectique. Aussi Galien le traite-t-il fort mal, quoy qu'Erasistrate semble avoir été un de ses Sectateurs. Il eut un fils de même nom & de même profession que luy, mais malheureux: car Ptolomée I. Roy d'Egypte dont il étoit Medecin, ayant été prévenu par la calomnie, le fit mourir aprés l'avoir

CHRYSIPPUS *Gnidius.*

Plin. lib. 29. in proemio.

l. 2. de placitis Hipocrat. & Platon.

V. Laertium & Plinium l. 20.

fait fustiger. Diogene Laërce en marque encore un disciple d'Erasistrate, cité par Pline, que Gesner n'a pas oublié dans sa Bibliotheque.

PRAXAGORAS Cous.

PRAXAGORE natif de Cos fils de Nicarque ; est ce fameux disciple d'Hipocrate, que Galien a fait de la race d'Esculape, & auquel il a donné de grandes loüanges: car quoique Cælius Aurelianus ait critiqué ses écrits, peut-être parce qu'ils luy paroissoient obscurs, neanmoins quelques autres Medecins* anciens & modernes ont tant fait de justice à son merite, que même Lionardo di Capoa, qui ne pardonne presque à aucun Medecin, ne peut s'empêcher de regreter la perte de ces Ouvrages.

* Plinius & Atheneus.

PLISTONICUS

PLISTONICUS fut un des braves disciples de Praxagore. Il écrivit si bien de la matiere Medicinale, que Celse, Galien, Pline & Athenée le citent avec honneur, & que le même Lionardo di Capoa * a crû qu'il avoit eu quelque petite connoissance de la Chimie, parce qu'il avoit écrit que la digestion se fait par une maniere de putrefaction.

* pag. 321. del suo Parere.

PHILOTIMUS Cous.

PHILOTIME de Cos est un autre disciple de Praxagore que Celse, Galien * & quelques autres Medecins du moyen âge, mettent au nombre des illustres. Aussi étoit-il sçavant dans l'Anatomie, la Gymnastique & la Prophilactique. Il avoit entr'autres maximes celle d'approcher les pestiferez le plus prés du feu qu'il se pouvoit.

* lib. de placitis Hipocr. & Platone.

V. Galen. Comment. 6. Aphorismn. 1.

PRODICUS Selymbrianus.

PRODICUS de Selymbre étoit un des disciples du grand Hipocrate. On le confond avec Herodicus, parce qu'il y a faute dans le Texte de Pline. Il joignit la Gymnastique à la Medecine ; mais il tira un vilain tribut des Officiers des exercices, & traita les malades si peu methodiquement, que Galien l'estime moins qu'un simple empirique, quoi-qu'il en cite un traité intitulé *de hominis natura*.

V. Plin. cap. 1. lib. 19. cum notis I. Harduini S. I. Galen l. 2. de differ. febrium cap. 6. & comment. in sexti Epidem sect. 3.

ÆSCHINES Atheniensis.

ÆSCHINES dit *Socraticus*, natif d'Athenes, ayant mangé tout son bien se tira de la necessité par l'exercice de la Medecine: car pour cét Æschines qui vivoit dans le quatriéme siecle de l'Ere Chrêtienne, homme d'industrie comme celui-là, nous en parlerons en son lieu.

Plin. lib. 28. Atheneus, lib. 13. cap. 2.

ARISTO

ARISTON est un fort ancien Medecin, & dont Celse & Galien font tant d'estime, qu'on l'a crû Auteur du Livre *de victu salubri*, de même que Philistion, quoi-que ce Livre se trouve dans les œuvres d'Hipocrate.

Celsus l 5. Galen. Comment. in 6. Epidom.

DIODOTE de Iasso est cité par Dioscoride sous le nom de Petronius. C'est apparemment le Petronius Diodotus de Pline, qui ne fait qu'un homme de ces deux noms, dont Dioscoride en fait deux & qu'il met au nombre des sçavans Herboristes, avec un Bathus Tylæus, un Niceratus & un Niger. DIODOTUS *Iassus.*

PAMPHILE est le nom de plusieurs Medecins. Le plus ancien qui est fils de Neoclide est cité par Platon & par Ciceron, au Livre *de natura Deorum.* Galien fait mention des trois autres Medecins de ce nom, dont l'un avoit écrit des Livres de Plantes ; mais avec si peu de soin & d'étude, que le tout n'étoit que fables, superstitions & contes de vieilles Egyptiennes ; desorte qu'il n'estimoit pas plus ces ouvrages que ceux d'Andreas homme aussi peu exact, ayant l'un & l'autre donné des figures de Plantes qu'ils n'avoient jamais veuës. L'autre est ce Pamphile qui gaigna tant d'argent à Rome dans la cure de la maladie appelée *mentagra.* Le troisiéme est un Pamphilus *Pharmacopola* auteur d'un certain Febrifuge, ausquels on ajoute un auteur d'un Livre de la veterinaire cité par l'Empereur Constantin le Barbu, qui fut le patron de cét Ouvrage. PAMPHILUS. *lib. 6. de Medic. facultatibus in proem.* *ibidem cap. 6.* *Epiphan. advers. Hæres. in præfat.* *de composit. Medicament. secund. locos lib. 5.* *ibid. lib. 7.*

MNESITHÉE d'Athenes est un autre ancien Medecin dont Galien semble avoir entrepris l'Eloge dans le premier Livre des fiévres, adressé à Glaucon, comme d'un sçavant Anatomiste, d'un homme de bonnes mœurs & d'un ennemi juré de l'ivrognerie. Il n'est pas moins estimé de Pline, de Plutarque, d'Athenée & de Rufus Ephesius. Il a écrit des alimens & des effets dangereux des couronnes de fleurs. MNESITHEUS *Atheniensis.*

APOLLONIDES est le nom d'un Medecin de Xerxes Roy de Perse, dont Ctiesas nous donne une Histoire que je rapporteray au Chapitre XI. de la seconde partie de cét Ouvrage : car il y en a un autre de Cypre cité par Galien dans sa methode. APOLLONIDES.

PHAON est un de ces anciens Medecins ausquels on attribuë le livre *de diæta salubri* d'Hipocrate. *Galen. libr. de alimentor. facultatib. & Comment. in lib. de vict. ratione in acutis.* PHAON.

MENESTOR écrivit selon Theophraste des livres de questions naturelles, grand Anatomiste Simpliste & Sectateur d'Herophile. MENESTOR.

HEROPHILE de Chalcedoine Disciple de Praxagore, est un des plus fameux Medecins de l'antiquité. Quelques HEROPHILUS *Chalcedonius.*

Auteurs l'ont mis dans la 52. Olympiade, en quoy ils ſe trompent, le faiſant Medecin du Tiran Phalaris, qui n'en eût point d'autre que ce Policlete que nous avons marqué cy-devant. Quoi-qu'il ſe ſoit éloigné des ſentimens d'Hipocrate à force de rafiner, par des ſubtilitez qui le rendirent obſcur, Galien ne laiſſe pas de l'eſtimer. Il diſoit entr'autres choſes de l'Ellebore, qu'il faiſoit comme un brave Capitaine qui ſort le premier de ſes retranchemens, aprés avoir excité ſes Soldats à bien faire, ce qui n'eſt pas toûjours vray. Il ne nous reſte dit-on de tant d'ouvrages qu'il compoſa qu'un Livre du poulx, traduit par le celebre Joann. Manardus, ſi l'on en croit Remaclus Fuchſius. Wolfang. Juſtus le fait Empirique, mais il s'eſt trompé en cela comme en pluſieurs autres faits. C'eſt cét Herophile qui appeloit les Medicamens *les mains ſalutaires des Dieux*, quand ils ſont fidellement & ſagement adminiſtrez, & tout au contraire des poiſons quand il ſont donnez mal à propos. Pline s'eſt imaginé qu'il avoit trouvé une maniere de Muſique dans le battement du poux, mais differente ſelon les âges. Ce qu'il y a d'aſſuré eſt qu'il a été non ſeulement le reparateur de la Gymnaſtique, mais encore un grand Anatomiſte, & un grand Herboriſte. Auſſi Pline luy fait-il dire qu'on foule des pieds pluſieurs Plantes dont on ignore les grandes vertus; ce qui eſt bien plus juſte que de dire comme Fallope a fait touchant l'Anatomie, que c'eſt contredire à l'Evangile que de contredire à Herophile. Il entre-vit à la verité les veines lactées; mais la connoiſſance de leur uſage étoit reſervée à nôtre ſiecle. Il eſt vray que jamais Medecin n'a tant diſſequé de corps qu'Herophile, en quoy il auroit été tres-digne de loüange, s'il n'avoit diſſequé des hommes vivans. C'eſt ce qui a obligé Celſe à declamer contre luy, & contre ceux qui l'ont imité, & ce qui a fait dire à Tertullien qu'il avoit parû dénaturé à force de vouloir connoître la nature dans le corps humain. Mais on ſe laſſa même de ſa methode, parce, dit Pline, qu'il faloit être ſçavant dans les lettres pour comprendre quelque choſe à ſes écrits & à ſes dogmes, tant on a aimé de tout temps le ſtile cavalier & dégagé du raiſonnement.

θεῶν Χεῖρες.

Herophilus ille Medicus aut Lanio, qui ſexcentos ex ſecuit ut naturam ſcrutaretur qui hominem odiit ut noſſet. *Tertul. l. de Anima.*

STRABO *Apollonius.*

STRABON d'Apollonie, dit Herophileus, parce qu'il étoit ſectateur d'Herophile, écrivit un Livre de la vertu des onguens.

PERIANDRE est ce Medecin qu'Archiamus pere d'Agesilaus Roy de Sparte, railla de ce qu'étant assez bon Medecin, il s'étoit avisé de se faire méchant Poëte ; mais je ne suis pas asseuré si c'est celui-là même que Pline cite. *Plutarch. in Apophtegm. & Plin. lib. 5. Histor. natural.*

PERIANDER
Olympiad. cv. R. C. 390.

EUDAMUS dont il est parlé dans Aristophane, étoit plûtôt un Jongleur qu'un vray Medecin. Les Anneaux qu'il vendoit contre les esprits & contre les Serpens, n'étans que tromperie & superstition.

EUDAMUS
Aristoph. in Pluto.

SPITALE d'Athenes étoit fameux dans son païs au temps d'Aristophane, & l'est encore dans les Comedies de ce Poëte : car c'est à luy qu'il renvoie certain malade, quoi-qu'il le taxe en passant d'avarice, comme nous le verrons autre-part. Suidas marque qu'il a composé un Livre des conjectures de la Medecine & un des Medicamens.

SPITALUS *Atheniensis.*
Abi adspicalum. *in Acarnaniensib.*

MENECRATES de Siracuse, étoit à la verité Medecin Dogmatique, mais il n'en étoit pas plus sage. Car il n'entreprenoit aucun malade, qui ne luy eut promis de le suivre comme son Esclave. Et c'est ainsi que se croyant un Sauveur & un Liberateur du genre humain, il marchoit en habit de Jupiter, se faisant appeler de ce nom, & que pour mieux orner son triomphe, il donnoit les noms des autres Divinitez à ceux de sa suite. C'est ainsi que Nicagoras Zelites, Nicostratus, Asticreon ne le suivoient qu'en habit d'Hercule, de Mercure & d'Apollon. Il fut même assez fou pour écrire au Roy Agesilaus, ou selon quelques Auteurs, à Philippes Roy de Macedoine en qualité de Jupiter ; mais ce Prince luy marqua adroitement sa folie par cette suscription de la réponse qu'il luy fit, *Agesilaus Menecrati salutem.* On ajoûte qu'il luy conseilla de faire un voyage à Antycire, & que l'ayant un jour invité à dîner, on ne luy servit qu'un encensoir fumant, pendant que ceux qui luy tenoient compagnie à table faisoient bonne chere, & que son estomach ne se repaissoit pas de la vapeur de l'encensoir, il fut obligé de sortir de table confus, & persuadé qu'il n'étoit pas Jupiter. Au reste il est assez difficile de sçavoir si c'est ce Menecrate ou quelque autre que Galien a cité, pour ne point parler d'un Menecrates Zeophletensis allegué par Cælius Aurelianus, ny d'un Menecrates marqué dans des inscriptions Greques de Gruterus, comme Medecin des Cesars.

MENECRATES *Siracusanus.*
V. Athenæum lib. 7. Deipnosoph.
Plutarchus in Agesilao.
aut
6. de composit. Medicam. secund. locos.
pag. 581.

CRITOBULUS *Plutarch. lib. 9. & Q. Curtius libr. 7. cap. 37.*

CRITOBULE est celebre pour avoir tiré sans douleur une fléche de l'œil de Philippes Roy de Macedoine, pere d'Alexandre le Grand, & pour luy avoir remis si adroitement un œil supposé qu'on ne le pouvoit distinguer de l'autre ; ce qui ne s'accorde gueres avec ce qu'on a dit des Peintres de son temps, qui n'osoient le peindre de face, de peur de le faire paroître borgne.

NICOMACHUS *Stagirit.*

V. Gesnerum in Bibliothec.

NICOMAQUE pere d'Aristote & Medecin d'Amintas pere de Philippes Roy de Macedoine, tiroit son origine de Machaon, & fut ayeul d'un autre Nicomaque fils d'Aristote, qui a écrit un Commentaire sur les Livres de Physique de son pere, suivant le témoignage de Ciceron, & celuy de Suidas. Il écrivit encore six Livres de la Medecine & des choses naturelles, & c'est du temps de nôtre Nicomaque que vivoient un Bion, Evagerus & Philisteus, Medecins de reputation.

ACUMENIUS. * *in mirabilib. p. 786 in verbo ἀκυμένης.*

ACUMENIUS passe pour Medecin dans un des Scholiastes de Xenophon, * mais comme le remarque un autre Scholiaste, Acumenius paroît bien être le nom d'un medicament.

ARISTOTELES *Stagirit.*

Olimpiad. CV.

V. Plutarch. in Alex. & Laert. in Aristotel.

ARISTOTE de Stagire fleurissoit, selon la plus commune opinion, l'an de Rome 430. C'étoit, comme tout le monde sçait, le Prince des Philosophes, mais outre la fameuse Secte des Peripateticiens dont il est Auteur, il a encore orné la Medecine de plusieurs écrits, & l'a honnorée de son estime & de sa confiance dans les besoins. Aprés cela que tant de petits genies se fassent honneur de la décrier, & de s'opposer ainsi au sentiment de ce genie de la nature.

PHILIPPUS *Cous.*

PHILIPPES de Cos, est ce disciple d'Herophile dont Pline & Galien font mention, quoique celui-cy le blâme de n'avoir osé baigner un Hectique. Il y a un Charlatan de ce nom dans Galien, lequel promettoit l'immortalité à ceux qui se vouloient confier en luy. C'est peut-être ce Philippes de Cos qui répondit au Roy Antigonus touchant un Hydropique, qu'un Charlatan promettoit de guerir, que quant à luy il ne croyoit pas cette maladie incurable de sa nature, mais seulement du côté du malade, qui péchoit dans le regime de vie necessaire à cette cure ; en effet le malade mourut par sa faute quoi-que le Roy le fit garder, & trompa ainsi le Roy & le Charlatan.

PHILIPPUS *Acarnan.*

PHILIPPES natif d'Acarnanie Province de l'Epire, est bien plus illustre que tous les autres Medecins de ce nom, &

que tous ceux de ſon temps par le ſuccés de la maladie du Grand Alexandre, au détail de laquelle je renvoye les ennemis de la Medecine, tant il eſt capable de les confondre, me contentant de dire que c'eſt là qu'on voit la confiance d'un grand Roy aux remedes & à celuy qui les luy preſente, malgré l'envie & la calomnie, & où l'Hiſtorien fait l'honneur à la Medecine de dire en faveur de Philippes, que toute la Cour & toute l'armée d'Alexandre, ne ſçavoient aprés ſa convaleſcence, qui elles devoient regarder avec plus d'admiration, ou du Prince ou du Medecin, qui leur paroiſſoit un Dieu. Quant à ce Philippes dont Juvenal a parlé en ces termes.

V. Q. Curtium in vita Alexandr.

Medentur dubii Medicis majoribus ægri
Tu venam vel diſcipulo committe Philippi.

Je croy qu'il pourroit bien être quelque Medecin du temps de ce Poëte.

CRITODEME fut un des Medecins des camps & armées du Grand Alexandre, & celuy qui penſa les playes qu'il reçût en la journée de Malles.

CRITODEMUS.

ANDROCYDES eſt l'Auteur de la lettre au même Alexandre, où il prend la liberté d'avertir ce Prince, ſujet au vin, qu'il eſt le poiſon de l'homme, & une maniere de ciguë par ſes effets quand on en abuſe.

ANDROCYDES.

PAUSANIAS le jeune eſt un Medecin du temps d'Alexandre le Grand, & dont Plutarque parle dans ſa vie.

PAUSANIAS.

THEOPHRASTE d'Ereſe dans l'Iſle de Lesbos, étoit fils d'un foulon nommé Melanthus, & neveu ſelon quelques Auteurs, d'Ariſtote. Galien n'a pas fait de difficulté de le mettre au nombre des Medecins, tant il a écrit de la matiere Medicinale, exactement & poliment; à quoy on ajoûte des Commentaires ſur quelques Livres d'Hipocrate. Il avoit été Auditeur de Leucippe, puis de Platon, quand il ſe fit diſciple d'Ariſtote qui changea ſon nom de Tyrtâme en celuy d'Euphraſte pour marquer la beauté de ſon éloqution, & enſuite en celuy de Theophraſte, qui marquoit la ſublimité de ſon genie tout divin. C'eſt à luy que nous avons obligation des ouvrages d'Ariſtote, qui les luy legua en mourant, parce qu'il les conſerva comme de precieux tréſors. Il tint Ecole de Philoſophie aprés ce grand Perſonnage, & eut plus de deux mille Ecoliers; & ſi une longue vie eſt neceſſaire pour rendre un homme heureux, on peut dire qu'il l'a été, puiſqu'il a vécu

THEOPHRASTUS *Ereſius.*

plus de cent ans. Mais ce qu'il y a de remarquable, il ne laissa pas, dit Ciceron, d'accuser la nature en mourant de ce qu'elle avoit accordé une si longue vie aux corbeaux & aux corneilles sans qu'il en fût besoin, & qu'elle en avoit donné si peu aux hommes qui en peuvent faire un si bon usage.

Cicero lib. 3. de finibus.

AGATOCLES *Lucian in Cataplo Plin. lib. 22. Galen 5. de composit. Medic. secundum loc.*

AGATOCLES fils de Lysimaque, est encore un Medecin du grand Alexandre celebre dans Pausanias & dans Strabon, & fort different de ceux de ce nom, dont Pline, Galien & Lucien font mention.

TRASIAS *Mantinensis.* * *lib. 9. cap. 17. de Plantis.*

TRASIAS de Mantinée est ce fameux Herboriste dont parlent Theophraste * & Pline, lequel se vantoit d'avoir trouvé le moyen de mourir sans douleur, & qui mangeoit l'Ellebore sans aucune incommodité. Scribonius Largus parle d'un Chirurgien de son temps, qui s'étoit ainsi familiarisé avec cette Plante.

ALEXIAS *Mantinensis.*

l. 9. Histor. Plantar.

ALEXIAS de Mantinée étoit disciple de Trasias, & se vantoit comme son maître de pouvoir mourir fort commodément, secret qui ne consistoit apparemment qu'en certaine préparation de la Ciguë. Quoi-qu'il en soit, Theophraste l'a rendu celebre à cause de la vivacité de son esprit.

EUDEMUS * *Hist. Plantar. l. 18. Galen. Comment. in 1. Aphorisme. lib. 6.*

EUDEME l'ancien étoit un Medecin du temps d'Erasistrate. Il est celebre dans Theophraste * & dans Galien, parce qu'il a excellé dans l'Anatomie, & qu'il a été le premier qui ait bien écrit de l'origine des nerfs. Il n'étoit pas moins habile dans la science des Plantes. Quant à cet Eudeme contemporain de Galien, & quant au Galand de la Princesse Livie, nous en parlerons cy-aprés.

ERASISTRATUS *Juliacensis* * *Urbs Cea insul. maris Ægéi.*

R. C. 460.

* *libr de optim. secta & lib. contra Erasistr. Plin. lib. 14. cap. 7. Tertul. lib. de anima. c. 15.*

Olympiad. c. xxiv.

V. Valeriam Max. l. 5. cap 7. Justin. Polib. Appian.

ERASISTRATE de Jules ou Julias * étoit un des plus fameux Sectateurs de Praxagore, & de Theophraste. Il étoit petit fils d'Aristote par sa mere, aussi fut-il si grand Philosophe & Medecin, que Galien * ne fait pas de difficulté de le comparer à Hipocrate, quoi-qu'il n'ait pas toûjours été d'accord avec luy. Il fut encore le reparateur de la Gymnastique & de l'Anatomie, & fut assez heureux pour entrevoir les veines lactées; car il n'en connut pas l'usage. Il fut aussi hardi à contredire Chrisippe, que celui-cy l'avoit été à contredire Hipocrate. Appian Alexandrin en a tant fait de cas, qu'il l'a appelé le plus éclairé des Medecins, mais il ne pût éviter le blâme d'avoir rendu la Medecine venale. Au reste ce qui luy fit le plus d'honneur, fût la maladie d'Anthiocus I. Roy de Syrie, fils

fils de Seleucus Nicanor, qui brûloit d'amour pour Stratonice sa belle-mere : car ce jeune Prince mouroit tabide, si la connoissance qu'Erasistrate avoit du poux, & quelques autres signes ne l'en eussent assuré, & s'il n'eût adroitement trouvé le moyen de faire ceder l'amour conjugal à l'amour paternel.

E se non fosse la discreta aita
Del Fisico gentil, che ben s'accorse
L'Età sua s'ul fiorire era finita

C'est ainsi qu'il connut un mal naturel dont la cure dépendoit d'un mal moral. Mais qu'on luy auroit été obligé s'il avoit trouvé un remede de précaution à ce mal, & s'il avoit pû empêcher que cét agencement & arrangement de parties qu'on appele beauté, n'ôtât en sautant aux yeux les lumieres de la raison, & ne transformât, comme il fait souvent, des Alexandres, & des Aristotes en valets de Tréfle ; car il n'est que trop vray que le mal est souvent au dessus des remedes. *Fulvia Testi nelle poësie liriche.*

Martia Graiugenis scit vellere tela Machaon
Non quæ lascivus spicula figit amor. *Ægid. Menag. in Elegiis.*

Mais il ne faut pas oublier icy que Guevarre & quelques autres Auteurs trompez par le Theombrote de Pline, dont il sera parlé cy-aprés, ont tellement gâté cette Histoire amoureuse d'Antiocus, qu'ils ont crû que le mal de ce Prince étoit une maladie de poitrine, jointe à une passion érotique : car si le mal luy tenoit au cœur, il n'étoit pas pour cela pulmonique, comme ils se le sont imaginé. Aussi étoit-ce bien assez de l'une des deux maladies pour le plus robuste.

Inter mille neces, & durus facta Tirannus
Tristia, mi surda quæ parat aure dolor
Idaliosne etiam regnare cupidinis arcus
Cur nardus mulcet brachia myrrha caput? *I. Cæsar. Saliger. in Thaumant.*
Ausus es hunc clamorem inter, huncque inter odorem
Motibus assuete, ô nequitiosè choris,
Huc Hilareis teneræ matris prætendere flammas
Mortuaque extincti perdere corda viri?
Astutum : crescat, potuit si crescere mors hæc
Aut si non : saltem sit satis una mihi.

Cleophantus.

Cleophante étoit contemporain d'Erasistrate & apparemment son disciple, mais sa methode étoit dangereuse ; puisqu'il donnoit du vin dans les fiévres & dans des maladies *V. Celsum l. 3. c. 14. & Plin. l. 26. c. 3.*

causées d'intemperie chaude. Pline, qui ne désaprouve pas pour celà cette methode, le louë de la connoissance qu'il avoit des simples. Quant à ce Cleophante dont parle Ciceron, il viendra cy-aprés en son lieu: car au reste il est assez difficile de dire si Cleophantus, Cleophanes & Cleophantas sont la même chose.

Orat. pro Murana.

V. Tiraquell. in nomenclat. Medic. lib. de nobilit.

NICIAS *Solens.*

NICIAS de Soles compagnon d'étude d'Erasistrate, étoit selon le Scholiaste de Theocrite Poëte & Medecin. Il adressa à ce Theocrite quelques vers sur le Cyclope: car quant à ce Nicius prétendu Medecin de Pirrhus par quelques Auteurs, c'est autre chose.

HYCESIAS. *Hycesias artis & naturæ prævaricator Tertul. lib. de anim.*

l. 3. deipnosoph. & lib. 7.

Plin. l. 27. c. 14.

HYCESIAS disciple d'Erasistrate, est marqué dans Pline & dans Athenée, * & même dans Tertullus, mais dans celui-ci comme un homme qui avoit une opinion fort extravagante, touchant la nature & l'infusion de l'ame raisonnable.

STRATO. *Galen. Contr. Erasistrateos.*

M. C. 3800.

STRATON que Symphorian. Champerius appelle Strabon, n'a pas été Medecin, mais Precepteur & ami du Roy d'Egypte Ptolomée Philadelphe. Ce qui a trompé les Auteurs qui l'ont fait Medecin de ce Prince; c'est que Diogene Laërce a marqué quelques Ouvrages de Medecine parmi ceux qu'on luy attribuë. Comme il s'est donc trouvé plusieurs illustres de ce nom; il n'y a eu à proprement parler qu'un disciple d'Erasistrate mentionné par Galien qui ait été Medecin, & c'est le troisiéme de ces illustres, auquel on ajoûte le septiéme marqué par Aristote, comme Medecin. Car quant à ceux dont parlent Macrobe, Trallien, Æce, je croy que ce n'est autre chose que celuy de Galien; mais il ne faut pas oublier que c'est à peu prés en ce temps que l'Ecole d'Alexandrie, fondée par Ptolomée Philadelphe, commença à fleurir en Egypte.

METRODORUS.

Olimpiad. 109.

R. C. 480.

V. Plin lib. 20. Galen. in Isag. & in tertium Epidem.

METRODORE est un nom de Medecins, qu'il est assez difficile de demêler, car on en fait un natif de Chio disciple de Democrite, & maître du grand Hipocrate; un autre d'Athenes disciple d'Epicure & de Chrisippe, maître d'Erasistrate & gendre d'Aristote, Galien en fait un autre interprete d'Hipocrate, Auteur d'un Livre des Plantes, & disciple de Sabinus son maître.

Laertium in Epicur. & sextum Empiric. contra Mathematic.

ARISTOGENES *Thasius.*

** insula maris agei*

ARISTOGÈNE est le nom de deux Medecins, dont Suidas fait l'un de Thaso, * lequel a écrit 24. Livres qu'il dédia à Antigonus Roy de Macedoine, l'autre de Gnide valet

de Chrisippe le Philosophe, en quoy il s'est trompé: car c'est Chrisippe le Medecin qu'il servit. Cependant Pline n'en a qu'un natif de Thaso, en quoy il est suivi par Gesner & par Vossius. En effet ces deux pourroient bien être le même si on les examine bien.

R. C. 412. *Olympiad cxxv.*

V. Tiraquell. in nomenclat. Medic. c. 31. l. de nobilit.

SIMON est le nom de deux Medecins, l'un d'Athenes Philosophe & Medecin, qui écrivit un Livre de la santé, l'autre estimé de Seleucus Nicanor Roy de Syrie, neanmoins celui-cy n'étoit qu'un Medecin de chevaux.

SIMON *Atheniens.* *V. Laertium in Simone.*

NICANDRE de Claros ou de Colophon, selon quelques-uns, étoit bon Poëte, bon Grammairien & bon Medecin, c'est pour cela qu'il fut mis au nombre des sept Pleyades de son temps, on voit quelques vers dans l'Antologie à sa loüange. Aussi tous les sçavans en font une fort honorable mention, quoi-qu'il ne nous reste rien de luy que ce qu'on appele *Theriaca* & *Alexipharmaca*, mais apparemment il est different de celuy cy.

NICANDER *Colophonius.*

Olimpiad. cxxx. R. C. 500.

MU. FONTEIUS
NICANDER MEDICUS.

Spon. Miscellan. Erudit. Antiquit.

SOTION cité par Galien * pourroit bien être ce Medecin qui a écrit du temps des Ptolomées Rois d'Egypte divers traitez sur diverses matieres, & celuy qui est allegué par Constantin Pogonate, comme habile dans la Medecine & l'Agriculture.

SOTION * *lib. de Medicin. expertis.*

EUPOLICE Sicilien est marqué par Wolfang Justus, comme un Medecin qui fit du bruit en son temps. Il y a aussi un Empolides dans Galien, dit secundus Autolicus, mais il n'est pas si ancien. *Comment. in lib. de vict. rat. in acutis.*

EUPOLICE *Siclus.* R. C. 530.

APOLLODORE est un nom si frequent dans la Medecine, qu'on auroit peine à marquer tous les Medecins de ce nom. Il y en a un de Tarente, l'autre de Chilo * ou Citicum, que Galien fait auteur d'un Antidote contre la Vipere. C'est apparemment celui-là qui selon Strabon dedia quelques Ouvrages à Ptolomée I. Roy d'Egypte, & celui-là même que Pline cite touchant les vins d'outremer, & peut-être celuy-là que le Scholiaste de Nicandre allegue. Pline en fait deux, le pere & le fils, qu'il appele tantôt Apollodorus, & tantôt Apollonius: car quant à tant d'autres Apollonius & Apollodorus, il faut consulter le traité qu'en a fait expressément Scipio Tatius Napolitain.

APPOLLODORUS. * *in Cypro insula.*

V. Galen. Gesner. & Andr. Tiraquell.

C'est icy que la Secte des Empiriques, laquelle avoit commencé dés le temps d'Acron d'Agrigente, va pour ainsi dire se déchaîner contre celle des Dogmatiques. Car

SERAPIO *Alexandrin.*

libris duobus contra sectas.

SERAPION d'Alexandrie disoit hardiment que le raisonnement ne servoit de rien, & qu'il n'étoit besoin que d'experience pour faire la Medecine. C'est pour cela que Galien le traite si mal. Aussi à dire le vray, n'étoit-il qu'un simple Herboriste, qui ne fit du bruit que par son esprit particulier, c'est ce qui me fait croire que c'est de ce Serapion qu'a parlé Ciceron, quand il a marqué qu'il n'y avoit rien de si obscur que ses Ouvrages ; mais outre ce Medecin là, il faut remarquer qu'il y en a encore un natif d'Athenes, Poëte & Medecin, & que le peuple qui se plaist à railler jusques aux personnes qu'il est le plus obligé de respecter, donna à Rome le surnom de Serapion au grand Pompée, parce qu'il crût voir dans son visage des traits semblables à ceux de certain Serapion, un de ces Ministres des Sacrifices qu'on appeloit *Popæ*

Plutarch. de Orac. delphic.
Valer. Maxim. lib. 9. cap. 15.

BACCHIUS *Milesius.*
V. Lexicon. Erotian. Cæl. Aurel. & Hesner. in Bibliothec.
* *Galen. passim.*

BACCHIUS de Millet est mis par Galien * au nombre des anciens Medecins, quoi-qu'Empirique. Il fit un Commentaire sur les Aphorismes d'Hipocrate & sur le sixiéme Livre des Epidemies, & inventa un remede dont l'Empereur Antonin se servit en son temps, mais il ne laissa pas de s'attirer la critique d'Heraclide de Tarente.

THEOMBROT.

Plin. l. 7. c. 37. & l. 29. c. 1. ex interpretatione Joan. Harduin. Societ. Jesu.
* *Cea insula cujus caput Iulias.*
l. de nobilitat. c. 31

THEOMBROTE ou Cleombrote qui reçût selon Pline cent Talens de Ptolomée en l'assemblée des jeux de Cybele, dits Migalesiens, n'est autre chose que cét Erasistrate dont nous avons parlé cy-devant, & la cause de ce grand present autre chose que la cure d'Antiochus fils de Seleucus, & non pas de Ptolomée. Car outre que ce Theombrote est appelé Cæus, *Θεωμβρότος est le nom de gloire & d'honneur d'Erasistrate, qui d'autre part étoit neveu de Cleombrote frere de Critoxene sa mere, & de Medius Medecin ; surquoy on peut voir le Docte André Tiraqueau, & plus particulierement le Docte Commentateur * de Pline, qui nous applanit ce fait.

* *Idem Ioan. Harduin S. I.*

STRATIUS *Tit. Livius l. 45. cap. 19.*
Polib. pag. 742.

R C. 512.

STRATIUS est ce disciple d'Erasistrate Medecin d'Eumenes Roy de Pergame, qui fut envoyé Ambassadeur à Rome par ce Prince pour obtenir la protection du Senat, contre les entreprises d'Attale son frere.

ÆGIMIUS est marqué dans Galien parmi les anciens

Medecins. Athenée * le fait inventeur de certaines pâtisseries, mais ce qu'il y a de plus considerable est qu'il fut un des premiers qu écrivirent de la nature du poulx selon le même Galien. *

* *lib 14. cap 19.*

ÆGIMIUS

* *lib 4. de different. pulsuum.*

CRATIPPE est allegué par Heraclide de Tarente, & Galien le cite à propos du mot νάρθηξ, qu'il donna pour titre à un Livre qu'il composa des Medicamens.

CRATIPPE.

* *ferula.*

HERAX Cappadocien disciple d'Heraclide, est cité par Galien, Paul Eginete & Æce. Ses Ouvrages sont intitulez *Narthecia* comme celuy de Cratitte; car quoi-que *Narthecium*, signifie la boëte où les Medicamens sont enfermez, il signifie encore plus precisément les Livres qui traitent des remedes.

HERAX *Cappadox.*

HERACLIDE est sans doute dans la Medecine un de ces noms dont on peut dire *nunquam obscura nomina*: car outre que c'est le nom du Pere d'Hipocrate, c'est encore celuy d'un Medecin & Philosophe de Pont, qui a écrit un Livre des causes des maladies cité par Galien; celui-cy en cite encore deux autres avec grande estime, l'un d'Erithrée & l'autre de Tarente, plus ancien de prés de deux siecles que celuy d'Erithrée. Celui-là écrivit, quoi-que Empirique de secte, quelque chose sur Hipocrate, sur les Plantes & sur la Cosmetique. On le fait disciple d'un Apollonius Mus & contemporain de Strabon, ce qui n'est pas impossible, parce que ce fameux Geographe a vécu long-temps. Voyez au reste Diogene Laërce sur Heraclide.

HERACLIDES *Tarentinus.*

Diogen. Laert.

R. C. 550.

SYNALUS Medecin d'Hannibal est trop remarquable pour le passer icy sous silence. Voyons donc comment en parle Silius Italicus.

SYNALUS.

l. 1. belli 2. punici.

Medicas hic ocius artes
Et senioris opem Synali vocat, ungere vulnus
Herbarum hic succis, ferrumque è corpore cantu
Exigere, & somnum toto misisse Chelydro
Anteibat cunctos; nomenque erat unde per urbes
Perque Parethoniæ celebratum littora Syrtis.
Ipse olim antiquo primum Garamanticus Hamon
Scire pater dederat Synalo, morsusque ferarum
Telorumque graves ictus, sedare medendo.
Atque is deinde suo moriens cælestia dona
Monstrarat nato, natusque hæredis honori

Silius Italic. belli punic. 11. lib. 5.

Transmisit patrias artes: quem deinde sequutus
Haud levior famà Synalus Garamantica solus
Monstrata augebat studio, multaque vetustum
Hammonis comitem, numerabat imagine patrem
Tum patria ferens levi Medicamine dextrà
Ocyus intertos de more astrictus amictus
Mulcebat lymphà purgatum sanguine vulnus.

Il en est de même de

MARUS.

MARUS également grand Medecin & grand Capitaine.

Silius Italicus l. 6.

Tunc membra cubili
Evolvens non tarda Manus, vetus ille parentis,
Miles, & haud surdà tractarat prælia famà.
Procedit renovata focis & paupere vesta
Lumina prætendens; utque ora agnovit, & ægrum,
Vulneribus duris, at (lamentabile visu)
Lapsantem fultum truncata cuspide gressus
Funesti rumore mali jam saucius aures.

Inde ægra reponit
Membra toro, nec ferre rudis Medicamina (quippe
Callebat bellis) nunc purgat vulnera lympha
Nunc mulcet succis, ligat inde ac vellera molli
Circundat tactu, & torpentes mitigat artus.

Necdum exorta dies, Marus instat vulneris æstus
Expertis medicare modis, gratumque teporem
Exutus senium, trepida pietate ministrat.

ATTALUS. REX.

ATTALE fils d'Eumenes est loüé par Galien pour avoir composé d'excellens Antidotes, pour ne point parler d'un Medecin de ce nom, qui viendra en son lieu.

R. C. 672.

APOLLOPHANES Seleuciens.

Polib, lib. 3. Historiarum.

Plin. l. 22. cap. 21.

APOLLOPHANES de Seleucie fut Medecin d'Anthiochus le grand Roy de Syrie, & un de ses Conseillers d'Etat pour avoir découvert la conspiration d'Hermias. Celse cite un Apollophanes, & aprés luy Pline & Galien. Paul Eginete, Trallien & Cæl. Aurelian. le font Sectateur d'Erasistrate, Tertullien & Suidas en marquent encore un; mais ils ne disent rien du temps auquel il vivoit, & tous sont fort difficiles à démêler.

APOLLONIUS

** l. de cõposit. Med. secundum loc & l. parabil. Medic. 1,*

APOLLONIUS n'est pas un nom moins frequent dans la Medecine qu'Apollodorus; car le Docte Andr. Tiraquellus en marque plus de seize; en effet, Galien * en a un Sectateur

d'Herophile, lequel écrivit des Plantes & des Sacrifications. Il y en a encore deux pere & fils Empiriques marquez par Celse comme d'habiles Chirurgiens, qui n'ont pas été ignorez par Galien. Il y en a un surnommé *Archistrator*, un surnommé *Mus*,* un d'Alexandrie, un de Memphis, un d'Abdere, un de Tarse, un Sectateur de Straton nommé Claudius. Strabon en marque encore un de Citium Ville de Cypre; Varron en a aussi un de Pergame grand Simpliste, & des écrits duquel il dit que Pline s'est bien servi; tous Medecins dont il est fort difficile de démêler les écrits, le temps & la patrie, c'est pourquoy je donne encore à deviner ceux-cy.

Cels. lib. 7.

** Galen. lib. de Antidot.*

V. Athenæum Ætiũ Cælium Aurel. Bibliothec. Schenck. pag. 55. & Tiraquell. in nomenclatur Medicorum. & Vossium.

ΑΠΟΛΛΟΝΩΙ ΙΑΤΡΩΙ Μ. Χ. ΚΑΡΜΙΑΝΕΩ

D. SERVILI. D. APOLLONI
MEDICI SERVILIA D. L.
AMBROSIAR. FECIT PATRON.
SUO ET SIBI ET SUIS.

Miscell. Erud. antiquit. I. Spon. sect. 4. pag. 142.

CYRUS fils d'un Apollonius se rendit si celebre dans Lampsaque sa patrie, qu'elle l'honora aprés sa mort de cette belle inscription.

CIRUS *Lampsacen.*

Senatus Cyrum Apollonii filium Archiatrum
Civemque insignem veneratur, ob multa beneficia
Sibi collata, cum celebritate & multis expensis
Donumque senatui ab ipso factum Drachmarum
Mille Atticarum.

Miscellan. Erud. Antiq. I. Spon.

Mais comme il y a encore un Cyrus dans Galien, & un Archiatre d'Edesse dans Ætius, * on ne sçait en quel temps ils ont vécu: car pour celui-cy

l. 6. secundum loc.
**Tetrabibl. 2. sermon 2. cap. 21.*

CYRUS
LIVIÆ DRUSI CÆSAR
MEDICUS

Il n'y a pas de difficulté, non plus qu'à ce Cyrus Alexandrin qui écrivit contre l'heresie de Nestorius.

MENON disciple d'Aristote & maître d'Herodote, ramassa les sentimens des anciens Medecins dans un Ouvrage dont on a crû Aristote Auteur. C'est un de ceux que Plutarque introduit dans son banquet, & un des Medecins dont Galien fait le plus d'estime. Quant à ses autres Ouvrages, voyez Diogene Laërce & le Docte Reinesius.*

MENON.

4. de differ. puls.

** Variar. lect. lib. 10.*

HERODOTE de Lycie étoit un des disciples de Menon. On le fait Auteur d'un Livre intitulé *Medicus*; mais Galien remarque qu'ayant trop donné à ses sentimens particuliers, il

HERODOTUS *Lycius.*

lib. 3. de Simpl. Medicament.

V. Ætium Stephan. & Schenck.

se trompa en beaucoup de choses. Diogene Laërce le fait disciple de Menodote, mais Gesner ne dit rien sur ce fait.

MENODOTUS *Nicomed. in method. & lib. de l. propriis.*

MENODOTE de Nicomedie étoit un des Sectateurs de Serapion, mais comme il étoit grand Herboriste, Galien n'a pas laissé de le citer.

GLAUCUS *V. Schenkh. in Bibliothec.*

GLAUQUE étoit un autre Sectateur de Serapion, dont Galien ne fait aucune estime, car quant au malheureux Glaucus, à Glaucius & à Glaucias, nous en pourrons parler autre part.

ANDREAS

ἐπῳδαὶ ϗ μεταμορφώσεις τῶν βοτανῶν ϗ δαιμόνιοι, ἱερὰς βοτανάς.

Galen. passim.

* βιβλιαγόρος.

ANDREAS, Andras, Andros, & Andrias sont des Synonimes dans la Medecine, dont on a assez de peine à distinguer les sujets. Ce qu'il y a d'assuré, est qu'un Andreas & certain Pamphile étoient des Medecins superstitieux, jusques à croire que les Demons présidoient à de certaines herbes, & qu'il ne les falloit cueillir qu'aux heures où ces esprits se rendoient favorables, & de belle humeur. Aussi firent-ils des Livres des charmes & du changement des herbes en Demons. C'est apparemment cét Andreas, ou au moins un Medecin de ce nom, qui a feint que le grand Hipocrate, aprés s'être approprié tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la Bibliotheque de Gnide, la brûla, & s'enfuit comme un criminel ; erreur dans laquelle Varron semble avoir donné depuis ; tant il est vray que l'erreur & le mensonge, cette espece de fausse monnoye, ne laissent pas d'avoir cours pour un temps comme des veritez, *glissit utrumque posteritati.* Ainsi je ne m'étonne pas de voir que Galien traite cet Andreas d'arrogant, d'ignorant & d'extravagant, & qu'Athenée l'appelle faussaire, & corrupteur de * Livres. Polibe l'Historien fait mention d'un autre Andreas Medecin du Roy Ptolomée Philopator, que Theodore Lieutenant de ce Roy tua dans sa Tente. Mais je ne sçay pas si c'est le même que cét Andreas Archiater marqué par Æce, ou quelqu'un de ceux que Dioscoride, Pline & Tertullien ont marquez.

M. C. 3830.

Tertul. lib. de anima.

ZENO *Atheniens.*

** ex Laertio. Celso. l. 2. c. 9. Galen. de diff. puls l. 4. c. 2. & Comment. in 3. Epidem. & 2. de Antidot.*

ZENON d'Athenes étoit de la Secte d'Herophile homme subtil, mais obscur ; * cependant il ne laisse pas d'être allegué par Celse, Galien & Alexandre Aphrodisée. Le même Galien en marque encore un de Laodicée ; mais on ne sçait lequel des deux a fait le Livre *de rebus notis Medicorum*, pour ne point parler icy d'un Zenon Precepteur d'Oribare, qui viendra en son lieu.

ARCHAGATE

ARCHAGATE natif du Peloponese fut receu d'abord à Rome comme un Dieu, mais le peuple Romain ne mit guere à le chasser comme un bourreau, quoi-qu'il luy eût accordé le droit de bourgeoisie, & une boutique dans un carrefour de la Ville, tant il eût de peine à souffrir les operations de la Chirurgie ausquelles il n'étoit pas accoûtumé.

ARCHAGATUS *Pelopones.*

R. C. 535.

Plin. lib. 29. c. 21.

ASCLEPIADE de Pruse * que Suidas semble avoir confondu avec celuy de Myrlée, fut premierement Rheteur; mais ayant mangé tout son bien, il chercha une resource dans la Medecine, & s'établit à Rome du temps de Pompée le Grand. Comme il n'étoit pas ignorant dans l'Anatomie; qu'il sçavoit quelque chose de la matiere Medicinale, & qu'au reste il étoit naturellement Orateur, tout le monde donna dans ses nouveautez, & le regarda comme un homme venu du Ciel, tant il sçavoit rendre ses remedes agreables au goût, & tant il étoit complaisant, jusques à donner du vin aux malades, chose inconnuë jusqu'à lors. Au reste il fut si heureux qu'ayant reconnu qu'un homme qu'on portoit en terre respiroit encore, & que l'ayant reveillé par quelque petit secours, on crût qu'il l'avoit ressuscité, ce qui mit sa secte audessus de toutes les autres, & luy donna un si grand credit qu'il se rendit, comme dit Pline, maître de la vie des Romains. C'est pourquoy Mithridate Roy de Pont l'ayant voulu attirer à son service, il méprisa tous les avantages qu'il luy proposa, tant il faisoit bien ses affaires à Rome. Ce n'est pas pour dire le vray qu'il n'y eut bien de la bizarrerie dans sa pratique, comme de bons Auteurs l'ont remarqué, & comme on le peut voir dans les fragmens de ses Ouvrages que ces Auteurs alleguent : car pour moy je croy que tout ce qu'il a dit de meilleur est, que le devoir d'un Medecin consiste à guerir promptement, seurement & agreablement. Mais ce qui marqua davantage son bon-heur, est qu'ayant été assez temeraire pour défier la fortune, & pour se promettre de ne tomber jamais malade, il mourut en effet selon Pline, d'une chûte qu'il fit du haut d'un escalier, quoi-que Suidas ait écrit qu'il mourut d'une inflammation de poitrine, ce qui est assez vrai-semblable, si on considere, combien il étoit ennemi de la saignée, & avec quelle aigreur Galien dispute contre luy sur l'usage de ce grand remede. Finissons en marquant que comme il se trouve selon le Docte Reinesius plusieurs Medecins de ce

ASCLEPIADES *Prusiensis.*

* *Apamea in propontid.*

Asclepiades primus ægrotis vino opitulari cœpit sed d nde in tempore. Apul.

Plin. lib. 26. cap. 3. & lib. 7. cap. 37.

Celsus passim. Scrib. Larg. & C. Aurel. Ætius & cet.

Cito tuto & jucunde ex *Cels. l. 3. c. 4.*

R. C. 650.

Reinesius Epistol. ad R. pertum pag. 394.

nom ; le jeune Asclepiade viendra en son lieu.

CALLIGENES.

M. C. 3900.

CALLIGENE étoit Medecin de ce Philippes Roy de Macedoine qui fit la guerre aux Romains, & celuy qui cela si adroitement la mort de ce Prince pendant qu'il en envoya la nouvelle à Persée son successeur.

Livius bell Macedonic. libr. 10.

CATO *Censorius.*

R. C. 550.

Plutach. in Caton.

CATON le Censeur, tout ennemi qu'il étoit des Medecins de la Grece, a bien daigné apprendre quelque chose de la Medecine, témoin le Livre qu'il fit de la maladie & de la santé, & son application à l'étude des simples.

Plin. lib. 25. cap. 2. Vanderlind. de script. Medic.

ANTIMACHUS.

Ψεκὰς Ros *Suid. Lexic.*

7. de composit. Medic. per gener.

ANTIMAQUE est le nom d'un Medecin Poëte & Musicien, qui fut surnommé Psecas à cause de la douceur de sa Poësie, & parce que ses entretiens n'étoient pas moins agreables à l'esprit, que les pluyes du Printemps sont agreables à la terre qu'elles arrosent ; mais je doute si c'est cét Antimachus cité par Galien, & en quel temps il vivoit.

THEMISON *Laodiceus.*

Astrictum & fluens.

Voicy le commencement de la Secte des Methodiques, laquelle quoy qu'opposée à la Rationelle, ne laissa pas d'avoir des Medecins de grande reputation, ayant été soutenuë de Musa, de Meneseus, de Dionysius, de Proclus, d'Antipater, de Trallien, d'Olimpianus, de Soranus, d'Archigene, & fondée par Themison de Laodicée disciple d'Asclepiade, homme d'une grande reputation & d'esprit. Ce n'est pas toutesfois que sa methode fût quelque chose de fort seur & de fort solide : car de vouloir reduire la Medecine à deux chefs *de communitez*, l'un du *fluide*, & l'autre du *serré*, & de pretendre sur ce pied là de pouvoir rendre un homme habile en cét Art en moins de sept mois, cela paroît également bizarre & cavalier. Tout ce qu'il y a donc davantageux pour ce Medecin, est que Dioscoride Auteur grave a écrit qu'ayant été mordu d'un homme enragé, il fut assez habile pour se guerir ; car je ne me mets pas fort en peine de sçavoir si c'est luy ou son valet, comme d'autres l'ont écrit qui fut mordu d'un chien & non pas d'un homme enragé, pourveu qu'il ait été assez habile & assez heureux pour guerir ce mal, ce qui n'est pas impossible : car comme nôtre Themison n'étoit pas un pur Empirique ; qu'il avoit des principes tels quels, & de bonnes observations par devers luy, Dioscoride, Celse, Pline, Galien, Paul Eginette, Cæl. Aurelian. l'ont traité fort honnêtement. * Apulée parle encore d'un

in Apologia.

Themison de son temps, mais dont nous n'avons pas de connoissance, non plus que de celuy qu'Athenée appele *Antiochi Regis Hercules*, & qu'il fait Macedonien. Au reste quand Juvenal se sert du nom de Themison, pour signifier un Medecin expeditif, il ne faut pas s'imaginer qu'il ait eu le nôtre en veuë. Car

Deipnosophist. l. 7.

Quot Themison ægros autumno occiderit uno

N'est qu'une fiction.

PROCULUS, quoi-que disciple de Themison, ne laisse pas d'être cité par Galien, comme Auteur d'un Livre intitulé *de natura hominis*, mais il est incertain si c'est celuy que Pline allegue.

PROCULUS. *Galen. l. 2. de differ febr. cap. 6. & passim. Plin. lib. 13.*

ANTISTIUS qui visita les playes de Jules Cæsar aprés qu'il eût été massacré dans le Senat, est peut-être ce Medecin qui fut pris avec luy par les Pirates, & que Suetone ne nomme pas, quoi-qu'il luy fasse l'honneur de l'appeler ami de César, *amicus Cæsaris*, & à ce propos il ne faut pas oublier icy que Mr l'Abbé Menage ayant remarqué avec un Critique qu'il y a Antius dans un MS. pour Antistius, semble d'abord pancher du côté de celuy-là, dautant plus facilement que le nom d'Antistius luy semble trop noble pour un Medecin; mais enfin considerant que l'autre nom n'est pas moins noble, il se rabat à croire qu'Antistius est un nom d'affranchi, la plûpart des Professeurs des Arts ayant été en ce temps-là de simples affranchis; mais voicy un Medecin auquel nous n'aurions pas pensé, si Valere Maxime ne nous l'avoit dépeint comme un homme fait extraordinaire. En effet.

ANTISTIUS. *Sueton. in Iulio Cæsar.* *lib. 9. cap. 16.*

HEROPHILE n'étoit au commencement qu'un Medecin de chevaux, mais qui fit tant par ses journées qu'il alla plus loin qu'aucun autre du païs d'Heppiatrie. Il commença donc par obliger & servir autant qu'il le pouvoit, les Soldats des Camps & Armées de César, & quand il vit qu'il étoit temps à son avis de se déclarer, il fit courir le bruit qu'il étoit neveu de Caius Marius sept fois Consul, & enfin se fit tant de creatures dans les vieilles bandes de César, que chacun luy fit la Cour, que plusieurs le choisirent pour Patron, & qu'il devint chef de parti. Il est vray que comme César avoit l'ame grande, il n'en fit pas paroître de chagrin au commencement, & qu'il se contenta de le faire chasser d'Italie voyant que la chose alloit trop loin. Mais les affaires ayant

HEROPHILUS.

changé de face aprés que ce Dictateur eut été tué dans le Senat, Herophile crût qu'il pouvoit remettre son parti sur pied; en effet, il retourna effrontement à Rome, où il cabala & forma le dessein de faire tuer tous les principaux du Senat, mais ce dessein ambitieux & cruel ayant été decouvert, il fut arrêté & condamné à une mort ignominieuse.

MITHRIDATES.

MITHRIDATE étoit si affectionné à la Medecine, que Pline remarque qu'il consultoit tous ses Sujets sur les vertus des remedes, & qu'il conservoit soigneusement leurs réponses & leurs découvertes, quand elles étoient conformes à la raison & à l'experience; ce qui luy fournit la matiere de cette belle composition, qui porte encore à present son nom dans nos dispensaires, quoi-qu'on y ait joint celuy de Damocrate.

Mithridatium Damocratis.

NICERATUS.

Plin. lib. 13. Schenck in Biblioth. & Gesner.

NICERATE est cité par Dioscoride, Pline & Galien, comme un Medecin sçavant dans la connoissance des Plantes, & Cælius Aurelianus estime fort son Commentaire *de Catalepsia.*

ÆLIUS *Promotus Alexādr.*

ÆLIUS Promotus d'Alexandrie vivoit selon Antoine Possevin * au temps de Pompée, & le Docte André Tiraqueau & Gesnier ont avancé fort hardiment que ses écrits sont en quelques Bibliotheques d'Italie.

* *Biblioth. Select. 19.*

ZEUXIS *Tarentin.*

ZEUXIS de Tarente quoi-que Medecin Empirique, étoit selon Galien un Medecin de merite. Il commenta les Aphorismes d'Hipocrate & quelques autres de ses Ouvrages, sur des Memoires qu'il trouva dans la Bibliotheque d'Alexandrie. Strabon * marque qu'il fonda un Temple entre Laodicée & Carura, dans lequel il établit une Ecole de Medecine, qui fut entretenuë par Alexandre Philalethe, à quoy il ajoûte qu'on étoit bien éloigné de son temps, d'imiter le zele des Medecins sortis de la race d'Erasistrate, qui en firent autant à Smirne.

Galen. Comment. 2. in 3. Epidem.

* *Geograph. lib. 13.*

V. Celsum lib. 3. cap. 7. & Plin. lib. 26.

ALEXANDER *Philalethes.*

ALEXANDRE Philalethe vivoit au temps de Zeuxis & non pas au temps de Tibere & de Neron, comme quelques Auteurs ont pensé. Il fut Sectateur d'Herodote & d'Asclepiade & maître d'Aristoxene, & de Demosthene Philalethe. Il est cité par Galien, & composa selon Theodore Priscien un Livre *de Semine*: car quant à cét Alexandre que Schenckius cite tout court, & qui composa un Livre Grec du Poux, qu'on garde, dit-il, dans la Bibliotheque du Roy à Paris, je ne sçay

Strabo ibid.

4. de different. puls.

pas bien quel il est, non plus que ceux que Gesner a marqué dans sa Bibliotheque.

DIOSCORIDES.

DIOSCORIDE est un nom fort connu dans la Medecine, parce qu'outre le Cilicien natif d'Anazarbe, & connu sous le nom de Pedacius Dioscorides, qui fleurissoit au temps de Jules Cesar, il y en a encore un d'Alexandrie dans Galien, & dans Paul Eginete, & de plus un de Tarse qui vivoit au temps de l'Empereur Hadrien. Et c'est peut-être pour cela que Petrus Castellanus a écrit que l'Anazarbéen étoit different du surnommé Phacas ou Lentin, des marques qu'il avoit au visage semblables à des nentilles, & qu'il fait l'un Empirique, & l'autre rationel, parce qu'en effet Athenée marque un Dioscoride qu'il fait disciple d'Hipocrate. Quoi-qu'il en soit, personne que je sçache ne s'est avisé de cette difference & de cette critique, que Petrus Castellanus; car ce pretendu disciple d'Hipocrate marqué par Athenée, n'est en aucune maniere differentié. Pedacius Dioscorides est donc cét Anazarbéen & Lentin, & de plus ce brave Soldat que Marc Antoine & Cleopatre estimoient tant qu'ils luy accorderent le droit de bourgeoisie Romaine, & qui écrivit si bien de la matiere Medecinale, que Galien & tous les autres Medecins regardent son Livre comme un chef-d'œuvre de l'Art pour son temps, quoi-que ce Prince des Medecins le reprenne en plusieurs endroits, n'étans pas possible, qu'il ne se soit quelquesfois trompé, sur une matiere si delicate & d'une si grande étenduë.

Galen. in exposit. ling. Hipocrat. & Paul. Æginet. lib. 4. cap. 24.

Galen. lib. 1. Commentar. in lib. Hipocrat. de natura human. & Ætius Tetrab. 2. Sermon. 10. cap. 88. & passim.

Athenæus Dipnosophist. lib. 1.

Petrus Castellan. in vitis illust. Medicor.

Φακὰς Lens.

Celsus in præfatione lib. 8.

Geleni Method. med nd. cap. ultimo. & lib. 8 secundum loc.

MEGES Sidonius.

MEGES de Sidon fort estimé de Celse & de Galien, est comme Hipsicrate, un Medecin d'un temps incertain, ou pour mieux dire un Chirurgien.

PHILOXENUS

PHILOXENUS n'est connu que par la Préface du septiéme Livre de Celse, où il marque qu'il composa huit Livres de la Chirurgie, qu'il avoit professée en Egypte.

ARETEUS Cappadox.

ARETÉE étoit en si grande reputation au temps d'Auguste César, qu'il fut surnommé l'Hipocrate Cappadocien. Il est loüé par tous les Medecins de merite & de reputation, & particulierement de ceux des derniers siecles: car Jules César Scaliger le croit tres-necessaire pour l'intelligence d'Hipocrate. Jacob. Goupilus a illustré ses écrits de quelques notes tres-excellentes. Lionardo di Capoa l'estime pour avoir écrit fort diligemment & avec une liberté Philosophique. Quant à Are-

Nell. suo Parere intorno. la Medicin.

V. Vanderlind. de script. Med Schenck & Gesner.

teus Salinus, c'étoit le maître de Stratonicus, qui le fut de Galien, & l'Auteur d'un Commentaire sur les Epidimies d'Hipocrate; c'est pourquoy quelques Auteurs ont crû qu'Aretée de Cappadoce étoit du temps de l'Empereur Hadrien : car pour cét Arethée de Corinthe mentionné par Lucien dans son Toxaris Medecin rationel qui écrivit en Grec, je ne sçay qu'en dire.

NICOMEDES

NICOMEDES Roy de Bithinie, étoit une maniere de Medecin tant il aimoit la Medecine. Aussi est-il allegué par Galien aux Livres des Antidotes, & en ses Livres de la composition des Medicamens; mais voicy deux Medecins de ce nom dont je ne sçay ni le temps, ni la patrie.

Miscell. Erud.t. Antiquit. 5. Spomii sect. 4.

ÆSCULAPIO SERVATORI DONARIA PRO SALUTE RESTITUTA GRATIARUMQUE ACTIONE NICOMEDES MEDICUS OFFERT.

Cippum posuerunt.	*Anodynus.*
Cicomedi affines ejus.	*Anodynum.*
Qui erat optimus.	*Corpus nunc habet mortuus.*
Medicus in vivis cum.	*Bono animo Sum Nicomedes.*
Esset, multos autem.	*Quia non eram & natus sum.*
Servans remediis.	*Non sum & non contristor.*
	Vixi Ann. XLIV. & dies XXIII.

MARCIANUS

MARCIAN cité par Æce vivoit selon Scribonius Largus au temps de l'Empereur Auguste; mais comme Galien parle d'un grand Anatomiste de ce nom, comme d'un homme fort envieux, * & fut jaloux de sa reputation, il viendra en son lieu cy-aprés.

De præcognit. ad Epigen.

SERVIL. DAMOCRATES.

DAMOCRATE est un Medecin fort estimé de Galien; il est Auteur de divers Medicamens, & particulierement d'une Theriaque differente de celle d'Andromaque, & également bon Poëte & bon Medecin. Mais son temps est fort incertain, quoi-que Pline le louë comme son contemporain. Quoi-qu'il en soit, on dit qu'il guerit Considia fille du fameux Q. Servilius avec du laict de Chevres, nourries de feüilles de Lentisque.

de Composit. Medicament. secundum locos & lib. 2. de Antidot.

CRATERUS.

CRATERUS est ce fameux Medecin de Ponponius Atticus celebre dans Ciceron, dans Galien & dans Porphire: car ce dernier a écrit qu'il guerit avec des chairs de Viperes preparées en maniere de poissons, un homme dont les chairs se

ſeparoient de ſes os, & c'eſt celuy-là même dont Horace & Perſe parlent ainſi.

Craterum dixiſſe putato
Et quid opus Cratero magnos promittere montes.

POMPEIUS Læneus eſt ainſi nommé, parce qu'il étoit affranchi de Pompée le Grand. POMPEIUS *Læneus.*

PARTHENIUS de Nicée Medecin & Poëte Grec fut pris prisonnier dans la guerre contre Mithridate par Cinna. Il a écrit un Livre des Plantes & des Erotiques ou maladies d'amour. Il y a encore un Parthenius Auteur d'un Dialogue, intitulé *de humani corporis ſectione*, imprimé avec les Opuſcules de Georgius Valla *de Re Medica.* *Plin. lib. 15. c. 30.* PARTHENIUS *Nicenſis.* *Plin lib. 22. c. 22.* *Vvolph. Iuſtus in chronic.*

PHIDIPPUS étoit Medecin du Roy Deiotarus, témoin le plaidoyé de Ciceron pour ce Roy. PHIDIPPUS.

LISO eſt un autre Medecin de même temps qui guerit Tiro * affranchi de Ciceron. LISO. **Epiſt Fam liar. l.*

ASCLAPO de Patras, autre Medecin de Ciceron qui le recommande à ſon ami Sulpice. ASCLAPO. *Patrenſ.*

ALEXIO eſt encore du même temps, & loüé par le même Ciceron dans l'Epitre I. du 15. *ad Atticum.* ALEXIO.

GLICON ou Glaucon fut ſoupçonné d'avoir empoiſonné les playes du Conſul Panſa; mais il eſt pleinement purgé de ce ſoupçon dans une des Epîtres de Brutus à Ciceron. Il y a encore un Glicon Chirurgien cité par Scribonius Largus. GLICO.

CLEOPHANTE eſt un autre Medecin marqué par Ciceron, dans l'Oraiſon *pro Cluentio.* CLEOPHANTUS.

CLAUDE d'Ancone paſſeroit encore pour un Medecin de ce temps-là, ſi Ciceron ne l'avoit dépeint dans la même harangue comme un miſerable Charlatan Drogueur, empoiſonneur, & à peu prés tel qu'une infinité, qui ſe diſent à preſent Medecins de Montpelier. Mais ce vilain perſonnage n'empêche pas que le nom de Claude ne ſoit illuſtre dans la Medecine: car outre Claude Galien, il y a un Claudius Agathemerus, Claudius Apollonius marqué cy-devant, Claudius Damonicus, Claudius Philoxenus, auſquels on peut ajoûter celui-cy.

TI. CLAUDIUS JULIAN.
MEDIC. CLINIC. COHOPT. IIII.
P. R. FECIT VIVOS SIBI ET TULLIÆ
EPIGONÆ CONJUGI LIBERTIS
LIBERTABUSQUE.

Claudius Alcimus fait encore honneur à ce nom dans une Epitaphe Grecque, laquelle marque qu'il étoit Medecin de quelqu'un des Empereurs, & commence ainsi dans les Inscriptions de Gruterus.

ΚΛΑΥΔΙΟ ΑΛΚΙΜΩ ΙΑΤΡΟΚΑΙΣΑΡΩΣ. &c.

Olimpus.

Olimpus Medecin de Cleopâtre écrivit l'Histoire de sa mort, & eut part au secret, soit de l'Aspic ou du poison. Il y a aussi un Medecin nommé Olimpiadés dans Pline.

lib. 20.

Musa.

Antonius Musa est ce fameux Medecin d'Auguste Cesar qui étoit si grand Courtisan. Il avoit été disciple de Themison. Et c'est pour cela qu'il procura la protection de cét Empereur à ceux de sa Secte, ce qui fut d'autant plus facile qu'Auguste croyoit être redevable de la vie à Musa, encore que sa metode fut fort bizarre. C'est ainsi qu'il monta à tel point de faveur qu'il fut honoré de la qualité de Chevalier Romain, & qu'on luy érigea une Statuë proche de celle d'Esculape, tant il est vray que pourveu que le malade guerisse, fusse par une voye qui en auroit fait perir plusieurs autres, le Medecin est toûjours habile. On dit qu'Auguste faisoit difficulté de manger des laittuës, parce qu'on les avoit jusques alors considerées comme la nourriture des morts. Adonis y ayant été enseveli par Venus, & que pour cela Musa ne laissa pas d'en introduire l'usage à la Cour, malgré le Medecin Cimolius, qu'il fit chasser pour avoir voulu s'y opposer. Encore s'il en fût demeuré aux laittuës, & à la chair de Viperes qu'il ordonnoit mêmes aux blessez ; mais sa pratique alla, jusques à plonger les malades dans l'eau chaude, & successivement dans l'eau froide sans aucun milieu, remede qu'il mit à la mode, parce qu'Auguste s'en étoit bien trouvé; mais ce qui fait croire que la fortune avoit eu grand part à la cure de sa maladie, est que Musa ne fut pas si heureux en celle du jeune Marcellus, qu'il traita de mesme maniere. On croit même, parce que le Medecin a toûjours tort quand on meurt, qu'il avoit expedié ce jeune Prince pour faire sa cour à l'Imperatrice qui ne l'aimoit pas, & c'est sur ce soupçon qu'il fut enfin chassé de la Cour, si l'on en croit quelques Auteurs, & que le peuple, qui étoit dés long-temps ennemi de ses Operations Chirurgicales, le massacra dans la chaleur d'une sedition. Quoi-qu'il en soit, comme les Poëtes ne sont

V. Lionard. di Capoa nel suo Parere pag. 378.

pas

pas avares de loüanges, quand on est en faveur ; un Poëte du temps ne manqua pas de le regaler de ces vers, qui font allusion à son nom.

Cui Venus ante alios divi divumque sorores
Cuncta neque indigno Musa dedere bona.
Cuncta quibus gaudet Phœbus, chorusque ipso Phœbi
Doctior, ô quis-te Musa fuisse potest?
O quis-te in terris loquitur jucundior uno
Cleio nam certè candida non loquitur !

C'est encore ainsi que le Poëte Horace en parle.

Nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius.

On peut voir au reste les Ouvrages qu'on luy attribuë dans la Biblioteque de Gesner, & dans celle de Schenckius.

M. ARTORIUS.

MARCUS Artorius est un autre Medecin d'Auguste, & fort different d'Antonius Musa, avec lequel Vossius l'a confondu, ayant lû Antonius pour Artorius : car aprés le témoignage de Valere Maxime, * & de quelques autres Auteurs, il ne faut pas douter d'un Artorius Medecin & favori d'Auguste, à la vision duquel ce Prince fit bien d'ajoûter foy aux champs de Philippes : car quoique Florus ne nomme pas le Medecin qui luy rendit ce bon office, il y a tant d'autres Auteur qui conviennent que c'est Artorius, qu'il n'en faut aucunement douter.

lib. 9. de Philosoph. c. 12. Vellei Patercul. Histor. Roman. Valer. Maxim. l. 1. cap. 7. Plutarch. Lactant. Cælius Aurelian. V. Tiraquell. in nomenclat. Medic. pag. 257.

EUPHORBUS.

EUPHORBE frere de Musa & Medecin Grec comme luy, fut Medecin de Juba Roy de Mauritanie, il donna son nom à l'Euphorbe qui est une Plante des vertus, de laquelle les Herboristes ne conviennent pas fort, & laissa des Ouvrages dont Galien cite quelques fragmens.

lib. 9. de composit. Medicament. secundùm locos & Plin. l. 25. cap. 7.

PHILOTAS *Amphiseus.*

PHILOTAS d'Amphise étoit Medecin du frere de Marc Antoine le Triumvir, qui luy fit present d'une Table d'argent, chargée de vases précieux pour avoir courageusement reprimé l'insolence de certain Sophiste qui s'en faisoit trop accroire ; mais je doute si c'est ce Philotas Poëte & Medecin qui a écrit un Livre des Medicamens, & qui est cité par Celse & par Galien.

Plutarchus in vita Anton. Cels. lib. 5. cap. 9. Galen. de composit. Medicament. secundùm locos. Cels. lib. 4. c. 14.

CASSIUS.

CASSIUS est un Medecin du temps de l'Empereur Auguste, dont Celse, Pline, Galien & Scribonius Largus font mention, & que ce premier traite de Genie extraordinaire, mais qu'on fait different de CASSIUS Felix, & de Cassius Ia-

trosophista, surquoy on peut consulter Schenckius, Gesner & le Docte Andreas Tiraquellus. Quant à celui-cy je le donne à deviner.

Miscellan. Erudit. Antiquit. I. Sponii.

DIIS MANIBUS SACRUM
L. ANNIUS CASSIUS MITHRADORUS
MEDICUS IIII.
FACTIONIS CIRCEN. FECIT
SIBI ET LIBERIS SUIS
POSTERIBUSQUE EORUM
LOC. MAR. ADI. N. LXXV.
IN FRONTE. D. XXX. IN AGRO. P. XV.

On remarque encore en ce temps-là un Valgius Arruntius, Chaspitanus, Albutius, Rubricus. Q. Stertinius, Vectius Valens, Alcon & plusieurs autres, dont les principaux viendront en leur lieu.

PHILO *Tarsensis.*

PHILON de Tarse est cité par Celse, par Galien & par quelques autres, comme Auteur d'une composition appelée *la main de Dieu*, & de certains vers qu'il a faits sur les vertus de cette composition, qui a pris le nom de son Auteur. *

* *Philonium.*

V. Cels. libr. 6. cap. 7. & Galen. cap. 4. de composit. Medic. secundùm loc. Plutarch. in Sympos. Paulus Æginet. Trallian.

PTOLOMEUS.

PTOLOMÉE est un nom fort connu dans la Medecine: car il y a un Medecin Prêtre & Historien d'Egypte du temps de Celse, & celebre dans Tertullien, Eusebe, Saint Cirille, & Clement Alexandrin. Il y en a un autre ami & contemporain de Galien, un de Cythere ou Cerigo, Isle de la Mer Egée marqué par Suidas, pour ne point parler de Ptolomée Evergete, ou bien faisant, qui inventoit des compositions de Medecine à l'envi d'Attale.

lib. 4. Pharmac. secundùm loc cap. 4. & lib. 2. cap. 15.

AMMONIUS.

AMMONIUS est une maniere de Medecin Operateur, qui vivoit au temps de Celse. Il est cité par ce grand Medecin, à cause d'un instrument de son invention, & de l'opinion particuliere qu'il avoit touchant l'extraction de la Pierre: car pour l'Ammonius du temps de Saint Augustin, il viendra en son lieu.

lib. 7. cap. 25.

ÆMILIUS *Macer.*

ÆMILIUS Macer Medecin & Poëte natif de Veronne, fleurissoit au temps d'Auguste Cesar, & mourut en Asie aprés avoir écrit quelques Ouvrages des Plantes, des oiseaux & des serpens: car ce n'est pas icy le lieu de verifier si certains traitez en vers de la vertu des simples, est de nôtre Macer ou d'un autre. Quoi-qu'il en soit, Pline & Galien font cas de Macer, & c'est pour cela que je suis étonné de ce que Scaliger

V. Bibliothec. Gesner.

ne le met qu'au dessous des Medecins, & des Poëtes mediocres.

ACHILLAS *Paracentetes* ou *Componctor*, est ainsi nommé pour avoir fait le premier la ponction du ventre des hydropiques. ACHILLAS.

DIOPHANES de Nicée écrivit au temps de Varron de la Medecine Rustique, & de la Veterinaire; mais il n'en étoit pas moins bon Medecin, aussi est-il allegué comme tel par Pline. DIOPHANES *Nicaensis.*

ARTEMIDORE n'est pas le nom d'un seul Medecin: car Galien en cite un surnommé Capito, & un autre Phocas. Cæl. Aurelianus en marque un de Seide de Pamphilie Sectateur d'Erasistrate, & Ciceron en a un natif de Pergame, qui fit compagnie à Verres dans sa Préture de Sicile. On en marque même un du temps de l'Empereur Commode, qui pourroit bien être un des deux citez par Galien. ARTEMIDORUS. *Comment. in libr. 1. Præsag. Hipocrat. & lib. de natur. human.*

ZOPIRUS est l'inventeur de la Plante appelée Zopirum, & consideré comme un Medecin de merite par Dioscoride, Celse, Galien, & même quelques Medecins du moyen âge. Mais je ne sçay si c'est celuy que Plutarque * fait originaire de Gordes en Phrygie, & celuy que le Docte Andreas Tiraquellus cite dans son Livre des Loix Maritales, ou ce Zopirus d'Alexandrie, qui inventa quelques remedes agreables à Ptolomée Roy d'Egypte, & duquel on voit cette Epitaphe. ZOPIRUS. * *in Sympos.*

ZOPIRUS ALEXANDR. F. ALEXAND. MEDIC.

ASCLEPIUS & Asclepias à la verité sont des noms de Profession; mais Pline, Cælius Aurelianus, Ætius ont un Medecin de ce nom, qu'on luy donna, à cause de la facilité & de la douceur qu'il affectoit dans la cure des maladies. ASCLEPIUS. *Plin. lib.* 11.

ICETIDES ou Iectidas, est un Medecin allegué par Pline sur un fait impertinent & apparemment faux. ICETIDES.

Quartanam virginis coitu finiri incipientib. dumtaxat menstruis. *lib.* 28. *cap.* 7.

PHILOXENUS Medecin d'Egypte fut un des plus habiles de son temps, comme le marque Celse; c'est pourquoy on a raison de regreter la perte de ses Ouvrages. Galien en cite encore un Chirurgien, & un autre Medecin, qui est apparemment le même que nôtre Egyptien. PHILOXENUS *Ægyptius.*

CORNELIUS Celsus est ce Medecin Romain du temps C. CELSUS *Romanus.*

d'Auguste & de Tibere, qui se rendit si considerable par la beauté de son stile, & par la solidité de sa doctrine, qu'il fut surnommé l'Hipocrate Latin, quoi-que d'autres ne l'ayent appelé que *dimidiatus Hipocrates*, comme on a appelé Terence *dimidiatus Menander*, parce qu'en effet, toutes ses plus belles Sentences sont prises d'Hipocrate, & mises dans un fort beau Latin. Au reste il ne fut pas moins grand Chirurgien que grand Medecin. De plus brave Soldat, homme poli & sçavant dans toutes les belles disciplines, jusques à avoir composé un Traité de l'Art Militaire, & un autre de la Rhetorique que le temps nous a enviez.

APULEIUS *Celsus.*

APULEIUS Celsus natif de Centorvi en Sicile, Précepteur de Scribonius Largus & de Valens Medecins, écrivit un Traité de la Medecine Rustique, & quelques autres Ouvrages du temps de l'Empereur Tibere; mais je ne sçay qui sont ceux cy.

L. APULEIUS LL. EROS MEDICUS
L. APULEIUS FF. PHILUMENUS
L. APULEIUS LL. JANUARIUS.

SCRIBONIUS *Largus.*

** l. de composit. Medic. secundùm loc. V. Gesner. Schenck. & Vaderlind.*

SCRIBONIUS Largus Medecin Latin vivoit au temps des Empereurs Tibere & Claude; Galien * en parle avec estime. Il ne nous reste de tous ses Ouvrages que le Livre de la composition des Medicamens, donné par Ruellius.

HELIODORUS.

HELIODORE est un Medecin & Poëte, dont Galien cite plusieurs vers. Il y a encore un Peregrinus Heliodorus dans la page 63. des Inscriptions de Gruterus.

EUCLIDES

EUCLIDES étoit un Medecin oculiste du temps de Celse, qui le cite. Il est même marqué par Galien : car ces Medecins des yeux étoient considerez comme les autres, témoin celui-cy.

ILLUSTRIUS TI. CÆSAR. AUG.
SER. CELEDIANUS MEDICUS
OCULARIUS PIUS PARENTUM
SUORUM VIXIT ANNOS XXX.
HIC SITUS EST IN PACE.

EUDEMUS.

V. Tacitum annal. 4.

EUDEME le jeune est ce fameux Medecin de Livie, épouse de Drusus, & sœur de Germanicus; mais infame pour être entré dans la cruelle intrigue de Sejan, & pour avoir abusé de sa profession en plusieurs manieres.

SALUSTIUS *Mopseates.*

SALUSTE de Mopsueste Ville de la Cilicie, écrivit du temps de Tibere quelques Ouvrages de Medecine selon Sui-

das. Il y a encore un Salustius Dionysius cité par Pline. *lib. 32. cap. 5.*

CHARICLES Medecin de Tibere est celebre dans Corneille Tacite, pour avoir prédit le temps de la mort de cét Empereur, quoi-qu'il n'eut touché son bras, qu'en luy baisant la main en partant de sa presence. CHARICLES. *Annal. lib. 6.*

XENOPHON un des Sectateurs d'Erasistrate, n'est pas moins fameux dans le même Auteur, non seulement pour avoir été premier Medecin de l'Empereur Claude, mais encore pour avoir fait accorder aux habitans de l'Isle de Cos les privileges qu'ils demandoient. XENOPHON. *Annal. lib. 12.*

SYMMACHUS autre Medecin de l'Empereur Claude, est marqué dans Suetone pour avoir donné un avis à ce Prince, qui l'obligea à donner une declaration en faveur de ceux qui étoient pressez de quelques infirmitez naturelles. SYMMACHUS *Sueton. in vita Claudii.*

Pedere namque dixit non inutile
Symmachus

C'étoit, raillerie à part, non seulement un bon Medecin, mais encore un brave Soldat, quoi-que Martial semble s'être diverti à ses dépens. *Epigrammat. lib. 5. Epigr. 9.*

Languebam, sed tu comitatus, protinus ad me
Venisti centum Symmache discipulis,
Centum me tetigere manus aquilone gelatæ
Non habui febrem Symmache nunc habeo.

ALCON est ce Medecin que l'Empereur Claude exila dans les Gaules aprés l'avoir taxé à une tres-grosse amande; mais qui étant revenu à Rome ne mit gueres à en gaigner autant; c'est de luy dont Martial a dit ALCON. H. S. C.

Ostendit digitum sed impudicum
Alconti &c.
Mitior implicitas Alcon secat Enterocelas.

CALLINAX est le Medecin que Galien blâme pour avoir sottement & fierement répondu à un pauvre malade, qui témoignoit avoir peur de mourir. CALLIANAX *Commentar. 4. in 6. Epidem.*

Occubuit & Patroclus qui te multo præstantior fuit.

MENECRATE le jeune, quoi-que Medecin des Empereurs Tibere & Claude, n'est gueres connu que par une Epitaphe Grecque, gravée sur un Tombeau de marbre trouvé dans un jardin proche de Saint Paul à Rome; mais on ne sçait pas si le Livre des Medicamens cité par Galien, est de ce Menocrates ou d'un autre. MENECRATES. *V. Gruterum pag. 581.*

DEMOSTHENES *Philaleth.*

DEMOSTHENE Philalethe est ainsi appelé, parce qu'il étoit disciple d'Alexandre Philalethe. Il étoit né à Marseille, & fleurissoit au temps de l'Empereur Neron. Ses trois Livres des maladies des yeux furent fort bien reçûës en son temps: car quant aux Bythiniaques citez par Stephanus, * cét Ouvrage n'est pas de luy, comme le remarque Monsieur l'Abbé Menage dans son Antibaillet. Galien cite encore un Demosthene Medecin qui n'a pas été inconnu à Paul Eginette & à Æce, & qui peut être le même que nôtre Philalethe.

* *lib. de urbibus.*

Galen. lib. 4. de differ. pulf. cap. 5. & lib. 3. Pharm. local.

THEON *Alexandrin.*

THEON d'Alexandrie étoit fameux au temps de Neron. Il fit des Livres de la Gymnastique, & quelques Commentaires sur Nicandre, dont Galien * fait estime. Photius fait mention d'un de ses Ouvrages intitulé *Homo*, où il traite de toutes les maladies du corps humain; c'est pourquoy je suis surpris de voir que Gesner n'en parle pas comme d'un Medecin, veu qu'Æce cite aprés Galien un Medecin de ce nom.

* *libr. 2. de Sanit. tuend.*

THESSALUS *Tralliens.*

THESSALE fils d'un Tisseran de Tralles en Lydie, est bien different des Medecins de ce nom, dont nous avons parlé cy-devant, & peut passer pour un grand Probleme: car d'un côté Cælius Aurelianus l'estime jusques à regreter la perte de ses Ouvrages, sentiment dont ceux de Prosper Alpinus & de Lionardo di Capoa ne sont pas fort éloignez, parce que les fragmens qui nous en sont demeurez, semblent marquer qu'il n'étoit pas mauvais Praticien. D'un autre côté Galien arme furieusement son stile contre luy, & prétend que tout ce qu'il a écrit contre Hipocrate, n'est que rapsodie & vanité. Pline * ne l'a traité que de braillard. En effet, si pour quelques modernes qui l'ont estimé sur des fragmens, on en consulte plusieurs autres, il se trouvera que c'est encore moins qu'un Empirique, ou qu'un Methodique. Avec tout cela il fut si adroit courtisan, qu'il ne laissa pas d'être Medecin de l'Empereur Neron, & de se voir même du nombre de ses amis. Et comme la fortune inspire ordinairement de la vanité & de la hardiesse, quoi-qu'il ne fut que le Singe de Themison, il se mit en tête de se faire Auteur d'une nouvelle Secte, le reformateur de la Medecine, & pour ainsi dire *le vainqueur* * de tous les Medecins qui l'avoient précédé, dans une Epistre qu'il addressa à Neron. *Titulo res digna sepulchri.* Il mourut à Rome & fut inhumé dans la voye Appie.

V. Petrum Castellan. in vitis illustr. Medic.

* Rabie quaam in omnes ævi sui Medicos perorans. *lib. 29. cap. 1.*

* ἰατρονίκης.

ARISTARCHUS.

ARISTARQUE est ce Medecin qui persuada Berenice

épouse de Ptolomée Ceraunus Roy d'Egypte, qui s'empara de la Macedoine aprés avoir tué Seleucus, de faire la paix avec les Gaulois; mais je ne sçay si c'est le Medecin de ce nom, natif de Tarse cité par Galien.

Policanus lib. 8.

lib. de compos. Medic. secundum loc.

CHRISERMUS Sectateur d'Herophile est cité par Pline, Galien & Sextus Empiricus. Ce dernier remarque qu'il tomboit dangereusement malade d'une affection cardiaque, s'il mangeoit tant soit peu de poivre. C'est apparemment de luy qu'Elien a dit qu'il guerit du temps de Neron, un homme qui vomissoit tout son sang, pour avoir bû de celuy d'un Taureau.

CHRISERMUS

9. de composit. Medicament. & libris de diff. r. puls.

Hist. varia lib. 11. cap. 35.

AGATHEMERUS de Lacedemone est ce Medecin ami du Poëte Perse, qui philosophoit si agreablement avec luy, comme le remarque l'Auteur de la vie de ce Poëte, & dont nous avons un Buste dans les marbres du Comte d'Arondel, avec une Epitaphe Grecque qu'on a traduite en ces termes.

CLAUDIUS AGATHEMERUS *Lacedemon.*

Marmor. Oxoniens. pag. 77.

Claudius Agathimerus Medicus hic jaceo
Omnigeni qui cognoveram præstantissimum
Remediorum morbi, commune hoc mihi est
Et æque Myrtalæ conjugi monumentum,
Cum piis autem nos sumus in Elysio.

STRATOCLES de Sydon, duquel Philostrate fait mention dans la vie d'Apollonius est placé par Vossius sous l'Empire de Vespasien.

STRATOCLES *Sydonius.*

libr. 8.

ANDROMACHUS de Crete Medecin de l'Empereur Neron est connu par la description qu'il a faite en vers de la Theriaque de Mithridate, à laquelle il fit quelques additions de remedes, Ouvrage que Galien cite si souvent, qu'il l'a pour ainsi dire tout transcrit. Æce marque encore quelques autres compositions de remedes de son invention.

ANDROMACHUS *Cretensis.*

DIODORE est un Medecin mentionné par Pline & par Galien: car celui-cy en parle en plusieurs endroits de ses Ouvrages. Mais

DIODORUS

Plin. lib. 20. c. 12.

ACTIUS Caius est un Medecin d'un temps incertain, & qui n'est connu que par cette Epitaphe rapportée par Mercurial.

ACTIUS CAIUS.

lib. 14 cap. 1. Variar. lect.

D. M.
ACTIUS CAIUS
ARCHIATER SIBI ET
JULIÆ PRIMÆ CONJUGI
INCOMPARABILI.

EVAX REX. *V. Bibliothec. Gesneri & Schenckii.*

EVAX Roy des Arabes étoit sçavant dans l'Histoire des Plantes, & des Pierreries dont il fit un Livre qu'il dedia à l'Empereur Neron, duquel il étoit ami.

STATIUS. *Annal. lib. 12.*

STATIUS est ce grand ami & Medecin de Seneque, si estimé de Corneille Tacite.

CRINAS *Massiliens.*

CRINAS ou Crinias natif de Marseille, se voulut distinguer par des observations superstitieuses des Astres, & par des manieres de donner des alimens aux malades, en des temps & en des momens qui marquoient la bizarrerie de sa methode ; & non content de cela plongea encore les malades en des bains d'eau froide, au milieu même de l'hiver. C'est pourquoy

CHARMIS *Massiliens.*

CHARMIS son compatriote & son Singe s'aquit une merveilleuse reputation chez le peuple Romain, amoureux des nouveautez, & accoûtumé aux ceremonies des Augures ; & fut si hardi qu'il improuva comme Crinias la conduite & methode de tous les Medecins qui l'avoient précedé. *C'est ainsi* dit Pline, *que ces deux temeraires se rendirent maîtres de la vie & du destin d'un chacun, & qu'ils s'enrichirent tellement qu'ils laisserent assez de bien * pour bâtir les murs de Marseille, & pour les entretenir.*

Hi regebant fata, videbantur homines consulares usque in ostentationem rigere.

* *V. Plin. & notas I. Hard. S. I.*

Q. SLERTINIUS. *Plin. lib. 29.*

QUINTUS Stertinius est fameux pour avoir reproché aux Princes de son temps, qui luy faisoient des offres honnêtes pour l'attirer à leur service, qu'il gaignoit bien davantage avec le peuple. Il avoit un frere auquel l'Empereur Claude n'avoit pas moins fait de liberalitez qu'à luy, de maniere qu'ils se virent en état de faire de grandes dépenses pour l'embellissement de Naples leur patrie, & de laisser encore de grands biens à leurs heritiers. *

H. S. CCC. *Monet. Gall. tres milliones.*

* *Centena millia H. S.*

ANTONIUS *Castor.*

ANTONIUS Castor prouva son habileté à ceux qui vouloient qu'un Medecin vécut long-temps & fort sain, pour meriter le nom d'habile homme, ayant en effet joüi d'une merveilleuse santé, jusqu'à l'âge de cent ans sans diminution de sa veuë, ny de son jugement. Pline qui l'admire, le loüe encore de la connoissance qu'il avoit des vertus des Plantes, & du curieux amas qu'il en fit.

Æra Chr. Ann. 70.

SEXTIUS *Niger.* *Galen. l. de Antid. & in præfat. lib. 1. de Simplic. Cælius Aurel l. 3. Tard. pass. cap. 16.*

SEXTIUS ou Sestius Niger, quoi-que né à Rome a si bien écrit en Grec de la Medecine, que les deux Plines l'appellent tres-exact & tres-poli. Galien cite un Niger sans prénom, & c'est apparemment celuy que Cælius Aurelianus appele l'ami

l'ami de Tullius Bassus: car quant à Petronius Niger mentioné par Dioscoride, & Saint Cyprien, je doute fort s'il est different de celui-cy. *Dioscorid. in præfat. Cyprian. lib. 1. advers. hæreses.*

PLINE l'aîné natif de Veronne, surnommé l'interprete de la nature, ne doit pas être oublié icy, quoi-qu'il ait écrit contre les Medecins: car on ne peut nier qu'il n'y ait de grandes beautez dans ses Ouvrages, & que la Medecine n'ait de grandes obligations à ses veilles. PLINIUS *major Veronens.*

PLINE son neveu étoit comme luy un admirable genie, versé dans toutes les belles disciplines. Outre les Ouvrages appartenans à la Medecine dont on peut voir le détail dans les Bibliographes, il en fit plusieurs autres ausquels les Chrétiens de son temps ajoûterent ce qu'ils voulurent, si l'on en croit le Docte Reinesius. On peut voir un grand Eloge de son oncle, & l'Histoire de sa mort au troisiéme & au sixiéme Livre de ses Epîtres. PLINIUS *junior.* *Variar. lect. lib. 3. cap. 4.* *Epist 16. lib. 6.*

LUCIUS Durius Valla est marqué par Pline l'aîné, parmi ceux qui moururent de son temps inopinément. L. DURIUS *Valla.*

COSMUS est un de ces Medecins que Martial a fait entrer dans ses Epigrammes. COSMUS *lib. 1. lib. 11. l. 5.*

Pastillos Cosmi luxuriosa vorax.

Præfertur Cosmi nunc mihi siccus Onix

Quod quacumque venis Cosmum migrare putamus.

Il y a encore un Cosmus Medecin dans Marcellus Burdigal; mais je ne sçay si c'est le même. *cap. 7. 14. 18. & 30.*

CARUS étoit un autre Medecin de ce temps-là, comme il paroît par cette Epigramme. CARUS. *Martial. lib. 10. Epigramm. 78.*

Nequius à Caro nil unquam Maxime factum est
Quam quod febre perit fecit & illa nefas.
Sæva nocens febris, saltem quartana fuisset,
Servari Medico debuit illa suo.

ASCLEPIADE le jeune étoit natif de Pruse comme l'aîné, dont il peut avoir été petit-fils. Il fut Medecin des Empereurs Domitien & Trajan, & obtint du premier le droit dont nous allons voir la preuve. C'est luy qui dégraissa Nicocles ce prodige d'embonpoint. Il est fort estimé de Galien & de plusieurs autres Auteurs; mais il s'est tant trouvé d'Asclepius, d'Asclepias & d'Asclepiades, que ce nom est devenu ASCLEPIAD. *Prusian.*

un nom d'honneur à cause des disciples & descendans d'Esculape qui étoient ainsi appelez.

C. Calpurnius Asclepiades Medicus Prusa
Ad Olimpum parentib. & sibi & fratribus
Civitates septem à Divo Trajano Imperator.

Reinesii Nova Reperta pag. 608.

Neanmoins il faut remarquer que ces sept Citez, ne doivent pas être prises à la lettre, & qu'elles ne sont autre chose qu'un droit de Bourgeoisie accordé à ce Medecin pour sa famille dans sept Villes; témoin une Epitre de Pline le jeune dans laquelle il demande à l'Empereur Trajan un droit de Bourgeoisie pour un certain Posthumius Marinus Medecin, auquel il avoit obligation; mais voicy un autre inscription d'un autre Asclepiade.

L. ARRUNTIO	IM. DOMITIANI
SEMPRONIANO	MEDICO T. H.
ASCLEPIADI.	IN FRONTE. P. XX. IN AG. P. XX.

LICINIUS *Sura.* *ex Spartiano.*

Licinius Sura est un autre Medecin de Trajan, que cét Empereur ne laissa pas de favoriser, quoi qu'il eut été accusé d'avoir conspiré contre luy: car il luy fit ériger un tombeau & une Statuë aprés sa mort, aux dépens du public.

HARPOCRATION. *Epist. 11. & seq.*

Harpocration, Harpocras, ou Harpocrates est souvent cité par Galien; mais je ne sçay si c'est cét Harpocrates si estimé de Pline le jeune, qui luy obtint de l'Empereur Trajan le droit de bourgeoisie à Rome & à Alexandrie.

SORANUS *Ephesius.*

Soranus d'Ephese fils de Menandre & de Phocbé, vivoit au temps de Trajan. Il fit premierement la Medecine à Alexandrie puis à Rome, où il composa quelques Ouvrages citez par Galien & par les Medecins du moyen âge. Il pratiqua même la Medecine dans la Gaule Aquitanique, selon Marcellus Empiricus. Il y a encore un Soranus d'Ephese, dit le jeune, qui a écrit un Traité de la Matrice, & des maladie des femmes, & un autre des vies & des Sectes des Medecins selon Suidas. Le même Suidas marque encore un Soranus Cilicien, dit *Mallotes*, fort estimé du Philosophe & Medecin Asclepodore. Quant aux quatre Livres de l'Ame citez par Tertulien, & à *l'Isagoge Medica*, on doute, avec raison, s'ils sont de ceux d'Ephese ou du Cilicien; ce qu'il y a d'assuré, est que les Lettres de Marc Antoine à Soranus sont supposées, & faites à plaisir pour grossir le volume du Petrone, à la fin duquel on les a mises, au lieu de les mettre

V. Galen. libr. de Sectis, & Suidam & Vossium de Hist. Græc. lib. 3.

lib. de anim. p. 309.

Vide Gesner. & Schenck. Biblioth. & Vvolph. Iustum in Chronolog.

au feu, tant elles en sont dignes.

Rufus *Ephesius.*

Rufus d'Ephese étoit du temps & du païs de Soranus, Galien estime beaucoup ses Ouvrages, & Rhasis rencherit tellement sur l'estime que plusieurs Medecins en ont faits avant luy, qu'il luy attribuë même les Livres de la santé, qu'on croit communément de Galien. Il y a encore quelques Medecins de ce nom, qu'il est assez difficile de demêler, témoin celui-cy.

V. Suidam in Lexic. Bibliothec. Schenck. & Vanderlind. de Script. Medic.

T. VIBIO RUFO MEDICO
COHORT. V. PR. VALERIÆ
RUFINÆ CONJUG. OPTIM.

Diogenianus *Albacenus.*

Diogenien est marqué dans Suidas comme originaire d'Albace, *ex Albace Heraclia Circia*, homme sçavant dans toutes les belles disciplines.

Gesner in Bibl. & Suid. in Lexic.

Nicolaus *Alexandrin.*

Nicolas d'Alexandrie est un Medecin Grec cité par Galien & par Paul Eginette, & fort different de tous les autres Medecins de ce nom, & particulierement de ce Nicolaus Alexandrinus Myrepsus, dont il sera parlé cy-aprés.

5. de composit. Medic. secund. locos. Gesner. Paul. lib. 4. cap. 39.

Lupus *Macedo.*

Lupus de Macedoine est un Medecin d'un temps fort incertain: car tout ce qu'on en sçait, est qu'il s'avisa d'une methode qui le rendit considerable pendant quelque temps.

Galen. l. 2. de facultib. naturalib.

Celer.

Celer premier Medecin d'une Legion, est marqué par Galien comme Medecin; en effet, il y avoit autresfois des braves sçavans Medecins, & des Medecins braves Capitaines.

Galen. 7. de composit Medic. secundum genera.

Atheneus *Attalus.*

Athenée d'Attale se rendit considerable par ses Ouvrages, & par cette nouvelle Secte des Pneumatiques dont il se fit Auteur, & dans laquelle il eût pour disciples, Agathenus, Herodotus, Archigenes & quelques autres, qui s'imaginerent avec luy une substance fort subtile, qui s'insinuë dans tous les corps, *spiritus intus alit*, & voila toute leur spiritualité, sur laquelle on peut consulter Lionardo di Capoa. Il y en a encore un de Tarse cité par Cælius Aurelian.

pag. 50 & 365. del suo Parere

Agathinus

Agathinus est donc un des disciples de cét Athenée, qui fut Précepteur d'Herodote de la même Secte, Précepteur de Sextus Empiricus.

Galen. contra Erasistrat. & passim.

Serapion.

Serapion d'Athenes étoit un Poëte & Medecin qui vivoit au temps de Trajan, & étoit un des amis de Plutarque

qui en fait mention, comme nous l'avons marqué cy-dessus en passant.

ARCHIGENES *Apamensis.*

Galen. libr. de pulsib.

Archigene d'Apamée en Syrie, vivoit du temps de Trajan. Il avoit été disciple d'Agathinus, & fut Medecin de Philippes Roy de Syrie. On en fait un autre du temps d'Adrien, connu pour avoir enseigné à cét Empereur le moyen de se donner le coup mortel; mais c'est apparemment le même. Quoi-que Juvenal se soit servi de ce nom, il ne faut pas croire qu'il ait pensé ny à celui-là, qui n'étoit peut-être pas encore connu de son temps, ny à aucun autre quand il a écrit:

Tunc corpore sano
Advocat Archigenem

Non plus que quand il a dit:

Si non eget Anticyra nec
Archigene.

HERMOGENES.

Hermogene est un des Medecins de l'Empereur Adrien, de la Secte d'Erasistrate, cité par Galien. C'est sous ce nom là que Lucille avoit fait cette fameuse Epigramme que Martial a imitée, en le changeant en celuy d'Hermocrate.

Tam subitæ mortis causam Faustine requiris
In somnis Medicum viderat Hermocratem.

Lucian. in Pseudo-prophet.

Ce qui me fait souvenir de la Statuë de Policus General des Corinthiens, dont les differens aspects rendoient les gens malades, ou les guerissoient.

SABINUS.

Sabinus est cité par Galien en plusieurs endroits de ses Livres. Il fut Précepteur de Stratonicus, un des maîtres de ce grand Medecin, & commenta quelques Ouvrages d'Hipocrate. Il y a encore un Pompeius Sabinus & Aretheus Sabinus, qu'on croit n'être pas differens de celuy-là. Quoi-qu'il en soit, Galien en fait grande estime; mais nous ne connoissons pas celui-cy.

L. SABINUS L.
PRIMIGENIUS.

V. Epist 12. lib. 1. Sidon. Apollinar.

Reinesii Varia Reperta.

Ortus ab Ignuvio Medicus fora multa sequutus
Arte feror nova nobiliori fide
Me consurgentem valida fortuna inventa
Constituit, rapidis imposuitque rogis
Clusino cineres flammæ cessere sepulchro
Patronus patrio condidit ossa solo

PHILOTHE'E est ce Medecin du temps des Antonius, qui écrivit des Commentaires Grecs sur les Aphorismes, si ce n'est point ce Theophile Medecin Grec dont nous avons plusieurs autres Ouvrages.

PHILOTHEUS

Vide Gesner. & Schenckii Biblioth.

XENOCRATE est le nom de deux Medecins. L'un étoit d'Alexandrie, homme sçavant & que Pline a copié en plusieurs endroits. L'autre étoit d'Aphrodisée, & à peu prés contemporain de Galien, qui n'en faisoit pas grand estime, tant la curiosité l'avoit mené loin dans la recherche des remedes dangereux, superstitieux & honteux, au point que quelques Auteurs l'ont crû Magicien.

XENOCRAT.

Galen. libr. 6. de Medicament. facultatib. Gesner. Paschal Gallus, & Schenckii in Bibliothec.

PALLADIUS Sophiste Grec a écrit un Livre des fiévres; mais son temps est incertain. Quoi-qu'il en soit, un Palladius a écrit des Scholies sur divers Ouvrages d'Hipocrate cité par Rhasis, & un autre surnommé Palladius Rutilius Taurus, qu'on fait contemporain de Galien, a fait d'autres Ouvrages de Medecine.

PALLADIUS.

Schenckius & Gesner in Bibliothec.

HERENNIUS Philo est mentionné par Saint Epiphane, comme un grand Simpliste, en son Livre contre les Heresies, si ce n'est point le Philo Auteur de l'Antidote, nommé Philonium cité par Galien.

HERENNIUS Philo.

CRITON a été un des plus fameux Medecins Empiriques de son temps, & fort versé dans la connoissance des remedes; mais comme il suivoit la Cour, il dés-honora la Medecine par l'exercice de la Commotique; * car il ramassa en un juste volume tout ce qu'Heraclide, Cleopâtre & quelques autres en avoient écrit; quoi-que Galien ait tâché de l'excuser sur l'importunité des gens de Cour, qui donnent la plûpart dans la couleur & le faux brillant, & que Martial ait emprunté son nom pour désigner un habile Medecin. *Quod*

Nec sanare Crito nec quod ne Ygeia potest.

CRITO.

* *ars fucatoria.*

1. de composit. Medicament. secundùm locos cap. 2.

Epigrammat. l. 11.

ANTIOQUE est cité par Galien, dont il étoit contemporain, comme Auteur de quelques remedes. Il est remarquable pour avoir vécu plus de 80. ans dans une parfaite santé de corps & d'esprit par sa conduite, quoi-que, si l'on en croit Athenée, il ne mangeât que du poisson.

ANTIOCHUS.

Galen libr. 5. de Sanit. tuend.

¶ PETRONE est le nom de plusieurs Medecins: car Galien en fait un surnommé Musa, & un surnommé Areta. Pline a un Petronius Niger. Dioscoride & Saint Epiphane font encore mention d'un Petronius Deodotus, pour ne point parler du

PETRONIUS.

de composit. Medicament. secund. in genera.

v. Tiraquell. de nobilitat. cap. 31. numer. 229.

fameux Petronius Arbiter, quoi-que quelques Auteurs l'ayent crû Medecin.

ATTALUS.

lib. 13. de morb. curand. & lib. 1. de Antidot.

ATTALE Medecin methodique est regardé de Galien comme un ignorant, pour avoir tué le Philosophe Theagene faute d'avoir pris ses judications, aussi l'appelle-t-il l'Asne de Thessale dont il étoit Sectateur.

C. AURELIANUS *Siccensis.*

CÆLIUS Aurelianus ou Lucius Aurelianus étoit de Sicca en Affrique, de la Secte des Methodiques, & grand partisan d'Archigenes & de Soranus, qu'il a copié en divers endroits.

MARINUS.

MARINUS disciple de Quintus Precepteur de Galien, fit des Ouvrages d'Anatomie, fort estimés de celui-cy; mais il ne le faut pas confondre avec ce Marinus Posthumius, dont parle le jeune Pline dans une de ses Epistres à Trajan.

LICUS *Macedo.*

Galen. comment. in 5. Epidem & 1. de administr. Anatomicis.

LICUS de Macedoine fut un grand Anatomiste, & un des disciples de Satirus maître de Galien. Toutesfois celui-cy luy a objecté que s'il fut assez hardi pour reprendre Hipocrate, ce fut par ce qu'il ne l'entendoit pas. Pline & Erotien le font Napolitain, apparemment parce qu'il y a une Ville de Naples dans la Macedoine, comme dans l'Italie.

ANTIPATER.

Galen. passim.

ANTIPATER étoit celebre à Rome du temps de Galien qui l'estimoit fort, quoi-que Methodique de Secte. Aussi Cælius Aurelian. & Æce le citent-ils souvent. On dit qu'il mourut d'une palpitation de cœur.

MOSCHION.

V A. Tiraquell. cap. 3. de nobilit. Vanderlind. de Srip. Med.

MOSCHION fut surnommé le Correcteur, pour avoir reveu quelques Ouvrages d'Asclepiade. Plutarque introduit un Medecin de ce nom dans ses Symposiaques. Pline a le sien qui pourroit bien être le même que celuy de Plutarque, Galien appele celuy de son temps son ami. Quant à Theodorus Muscienus, on croit que c'est le même que Moschion.

JULIUS *Alexandrinus.*

JULIEN d'Alexandrie n'étoit pas un des Medecins de Neron, comme l'a pensé Wolfang. Justus; mais un Sectateur de Thessale, Medecin de cét Empereur. Il vivoit donc au temps des Antonius & de Galien, homme fort inconstant en ses opinions, & neanmoins si hardi qu'il écrivit 48. livres contre les 7. Sections des Aphorismes d'Hipocrate, temerité qui luy attira la censure & l'indignation de Galien, qui le compara à l'Asne d'Esope. Il croyoit qu'un Medecin étoit obligé de sçavoir dessigner, surquoy il faut remarquer qu'encore que Galien ne fut pas approbateur de la doctrine & des sentimens de Julien, il ne laissa pas de donner dans cette opinion,

Galen. 4. Method.

peut-être parce que les Medecins de son temps faisant les operations Chirurgicales, il croyoit que l'Art de dessigner n'y étoit pas inutile; ou si l'on veut, parce que les figures servent à l'Anatomie & à la Botanique.

Fabius Colomna l. de plantis.

GLAUCUS & Glauco sont connus par Galien, & particulierement celuy auquel il adressa son Livre des fiévres.

GLAUCUS.

MAGNUS de Tarse étoit un contemporain de Galien, & Medecin dans la Cour des Antonins. Il a écrit un Traité du poulx, & un autre des Antidotes. Serapion a dit de ce Medecin qu'il fut surnommé le Roy des Medecins à cause de la fortune qu'il fit, comme si c'étoit assez d'être riche pour être estimé le premier d'une Profession. Il y a encore un Magnus d'Antioche, un Periodente, ou Charlatan, dont il sera parlé en son lieu, un d'Ephese, un de Philadelphie tres-difficiles à démêler. C'est de ce Magnus d'Antioche & d'un Zenon qu'Eunapius a dit que l'un étoit sçavant à pratiquer, & l'autre à contredire & à blâmer ses collegues; mais nous verrons cy aprés que cét Eunapius qui étoit Payen, n'a loüé l'un que parce qu'il étoit de sa Secte, & blâmé l'autre que parce qu'il étoit Chrétien. Avançons, mais avant que de passer outre, & que de nous arrêter un peu à Galien, arrêtons-nous premierement un peu à ses maîtres, & ensuite à quelques-uns des Medecins qui peuvent nous avoir échapé, & que Celse, Pline & Galien ont citez.

MAGNUS *Tarsensis.*

V. Schenck. Bibliothec. de Magno Eumeseno.

Eunapius in vitis Philosophor.

SATIRUS est donc un des plus considerables entre ceux que Galien appele ses Précepteurs : car outre qu'il l'estime fort, il fit des Commentaires sur quelques Ouvrages d'Hipocrate.

PELOPS de Smirne est encore un des maîtres de ce grand maître de la Medecine.

PHECIANUS est encore un de ceux sous lesquels il étudia, puisqu'il nous l'apprend luy-même.

Commentar. 7. in 3. Epid.

STRATONICUS est aussi marqué comme tel au Livre *de Atrabile.*]

QUINTUS est celuy qu'il reprend de son incivilité auprés d'un malade, quoi-qu'il l'estime beaucoup.

ÆMILIANUS est encore un de ses maîtres, comme il paroît au Livre de la *Theriaque.*

NUMISIANUS de Corinthe autre maître de Galien, & interprete d'Hipocrate.

ALBINUS Platonicien est celuy qu'il écouta à Smirne ; comme

ÆSCHRION surnommé l'Empirique de Pergame ; mais on n'est pas assuré s'il en est de même de

Hist. Dynastiar p. 77.

ÆLIANUS Moccius sçavant Anatomiste, quoy qu'Abulpharage l'ait écrit. Enfin

ANTONIUS Epicureus est aussi mis par quelques Auteurs au nombre des maîtres de nôtre illustre ; mais je ne voy pas qu'il le qualifie tel, en parlant de luy & de ses Ouvrages.

lib. de dignosc. animi affect.

Quant aux Medecins dont Celse fait estime, outre ceux que nous avons marquez cy-devant, il a encore un

Theodorus,	*lib.* 6.
Arabs,	*lib.* 5. *cap.* 18.
Hermon *passim.*	
Nymphodorus,	*lib.* 8. *cap.* 20.
Athenion,	*lib.* 5. *cap.* 25.
Medus,	*lib.* 5. *cap.* 18.
Micon,	*Ibidem.*
Dexius,	*Ibidem.*
Poliarchus,	*lib.* 5. *cap.* 18.
Ptolomæus Chirurg.	*lib.* 6. *cap.* 7.
Triphon Senior,	*lib.* 6. *cap.* 5.
Lysius,	*lib.* 5. *cap.* 18.
Numenius Heracleotes	.
Theosenus,	*lib.* 5. *cap.* 18.
Timæus,	*lib.* 5. *cap.* 22.
Ctesiphon,	*lib.* 5. *cap.* 18.
Diogenes,	*lib.* 5. *cap.* 27.
Gorgias,	*lib.* 7. *cap.* 14.
Jolas *passim.*	
Menophitus,	*lib.* 6. *cap.* 17.

Mais Pline en cite une si grande quantité, que si nous voulions les transcrire, ce seroit abuser du temps. Nous en marquerons donc simplement quelques-uns.

Caius Julius qui mourut subitement appliquant un cautére à un malade.

Sotacus ancien Medecin,	*lib.* 38. *cap.* 16.
Solon Smirneus,	*lib.* 20. *cap.* 20.
Marcion Smirneus,	*lib.* 28. *cap.* 4.
Nymphodorus,	*lib.* 33.

Aristogiton,

Ariſtogiton, *lib. 27. cap. 4.*
Cleomporus, *lib. 24. cap. 17.*
Apollonius Pitaneus, *lib. 2. cap. ultim.*
Aulaus ſeu Anchæus, *lib. 28. cap. 1.*
Artemon, *lib. 28. cap. 1.*
Hyginus, *lib. 20. cap. 11.*
Mneſicles, *lib. 20. cap. 18.*
Olympiades, *lib. 20. cap. 21.*
Sozimenes, *lib. 20.*
Thraſillas, *lib. 23. cap. 5.*
Petridius, *lib. 20. cap. 23.*
Ariſtander, *lib. 12. cap. 15.*
Anazilæus, *lib. 25. cap. 13.*
Damion, *lib. 20. cap. 19.*
Cleophanes, *lib. 20. cap. 17.*
Philinus, *lib. 20.*
Dation *paſſim.*
Miletus, *lib. 28. cap. 1.*
Ophitus, *lib. 18. cap. 4.*
Solon Licius, *lib. 20. & 21.*

Voici les principaux de ceux que Galien a alleguez, outre ceux que nous avons marquez ci-devant. Medutus qui fut empoiſonné à Rome par ſes collegues. *Lib. de pracogn. ad Epigenem.*

Antiphanes Delius, *lib. 5. cap. 9. ſecundùm loc.*
Chienus, *lib. de Sectis.*
Charmidas, *lib. 2. de Antidot.*
Acacius, *lib. 7. de compoſ. Medic.*
Jul. Agrippa, *lib. 7. de compoſ. Medic.*
Quadratus, *lib. 7. de compoſ. Medic. ſecundùm gra.*
Theophilus, *lib. de Symptom. differ.*
Callimenus, *lib. 7. de compoſ. Medicam.*
Aphrodiſcus, *lib. 7. ſecundùm gra. & paſſim.*
Dieuches & Numenius Heracleota, *Comment. in lib. de natura humana, & apud Atheneum, lib. 1. Deipnoſophiſt.*
Arrhabianus, *lib. 7. cap. 4. ſecundùm loc.*
Ariſtarchus, *lib. 5. ſecundùm loc.*
Callimachus, *lib. 7. ſecundùm loc.*
Angedemus, *lib. 2. Simpl. Medicament.*
Euphranor, *lib. 2. de compoſ. Medic. ſecundùm loc.*
Agrippa, *lib. 7. ſecundùm loc.*

Antrochides,	*lib. 9. cap. 2. secundùm loc.*
Andronicus,	*lib. 7. de comp. Med. secundùm loc.*
Phaseus,	*lib. 5. cap. 7. Pharmac. local.*
Biennius,	*Ibid. lib. 9. cap. 3.*
Dionas,	*lib. 6. Simplic. Medic.*
Amphilochus,	
Æginus,	*4. de differ. puls.*
Achillas,	*lib. 7. Pharmac. general.*
Amphion,	*lib. 4. secundùm locos.*
Æneas,	*lib. 2. Medic. secundùm gener.*
Acostror,	*lib. de Medic. expertis.*
Aristocles,	*lib. 6. cap. 1. secundùm loc.*
Hiparchus *passim.*	
Aphrodus,	*lib. 3. cap. 4. secundùm gener.*
Heliodorus poëta,	*in Antidotar.*
Bachullus,	*Ibid.*
Higinus *passim.*	
Evangelus *passim.*	
Bassus Cletus . . .	
Aristoxenus . . .	
Caius Neapolitan.	
Daphnus Ephesius	
Macharion	
Arabs Thebanus,	*lib. 2. Antidot.*
Darius,	*lib. 7. secundùm loc.*
Deletius,	*lib. 9. cap. 5. secundùm loc.*
Diomedes *passim.*	
Epigenus,	*lib. ad Glaucon.*
Evangæus,	*lib. 5. secundùm loc.*
Eubulus,	*Ibid. cap. 5.*
Fabianus Cretensis,	*lib. 7. cap. 2. sedundum loc.*
Galenus Haliæus,	*lib. de composit. Medic.*
Galenus Menodoti filius,	*Orat. Suasor. ad bonas artes.*
Gemelus,	*Medic. local. lib. 5. cap. 5.*
Gualerius Paulinus,	*lib. 7. secundum loc.*
Hermes Alciptus,	*lib. 6. Simpl.*
Isidorus Antiochus,	*lib. 6. secundum gra.*
Licinius Atticus,	*lib. 5. secundum gra.*
Marcus Caugæus,	*lib. 2. Antidot.*
Marcus Talentinus,	*lib. 7. secundum gra.*

Menander,	*lib. 9. secundum loc. cap. 1.*
Mostaces *passim.*	
Naucratitas,	*lib. 4. Pharm. local. cap. 7.*
Neapolitus,	*lib. 4. & 7. Pharm. local.*
Nicetes,	*Medic. local. lib. 4. cap. 7.*
Nicodemus,	*Ibid. lib. 9. cap. 7.*
Orcho Siculus,	*Pharmac. lib. 1.*
Orestinus,	*lib. 1. cap. 2. secundum loc.*
Origenes,	*Ibid. cap. 2.*
Perigenes,	*lib. 7. cap. 2. secundum loc.*
Petinus,	*Ibidem.*
Phœdrus,	*lib. 14. cap. 7. secundum loc.*
Pharnaces,	*Medic. local. lib. 8.*
Plato,	*Pharm. loc. lib. 7.*
Podanitas,	*lib. 7. Medic. local.*
Polonisus,	*llb. 7. Medic. Simplic.*
Protas Pelusiot.	*lib. 10. Medic. local.*
Proxenius,	*Ibid. lib. 7.*
Publius Lathegetes,	*lib. 5. secundum gra.*
Pyranus,	*lib. 14. cap. 7. secundum loc.*
Quadratus.	*lib. 7. secundum gra.*
Rheginus,	*lib. 1. Method. Med.*
Evomerus,	*lib. 4. cap. 7. Medic. local.*
Gercon,	*in Medicin. expert.*
Harcon,	*Ibidem.*
Hargemon,	*Ibidem.*
Hermon,	*lib. 5. secundum gra.*
Idiotas,	*lib. 9. cap. 2. secundum gra.*
Iras,	*Ibidem.*
Licomedes,	*lib. 7. secundum loc.*
Mambatæus,	*lib. 6. simpl. Medic.*
Menippus,	*lib. 2. Antidot.*
Menolaus,	*Ibidem.*
Menutianus,	*Ibidem.*
Mnason,	
Marchus,	*lib. 7. cap. 2. Medic. local.*
Nicomedes,	*lib. 2. cap. 2. Medic. local.*
Onesidemus *passim.*	
Olimpicus & Olimpianus *paßim.*	
Philippus Agathin. discip.	*lib. 2. de differt. pulf.*

Papias Laodic.	*lib. 4. secundum loc. cap. 8.*
Pasion *paßim.*	
Pausanias,	*lib. Therapent. 1.*
Perigartus,	*lib. 2. de Antidot.*
Phœnias,	*lib. de differ. puls.*
Phavius *paßim.*	
Possidonius *paßim.*	
Philocalus & Philocleus *paßim.*	
Philoxenus,	*lib. 7. Medic.*
Flavius Clemens,	*lib. 7. Medic. secundum gra.*
Polyidas *paßim.*	
Prasion,	*lib. 2. Medic. local.*
Primion,	*secundum loc. lib. 1.*
Pithius,	*Ibidem.*
Rusticus,	*lib. 9. secundum loc.*
Sarchentitus,	*lib. 6. secundum gra.*
Severus,	*lib. 3. secundum loc.*
Sigon,	*lib. Medicament. local.*
Silo,	*lib. secundum gra.*
Syphnius diphilus,	*4. de differ. puls.*
Sosander,	*lib. 4. cap. 7. secundum loc.*
Tarentinus,	*in Antidot.*
Telamon,	*lib. 2. secundum gra.*
Terentius,	*valens, l. 9. c. 4. secundum gra.*
Thamiras,	*lib. 9. cap. 5. Medic. local.*
Thamar Æthiops,	*lib. de Medic. expert.*
Theranos,	*Ibidem.*
Themischius,	*lib. de virib. centaur.*
Urbanus Judæus,	*in Antidot.*
Xanitas,	*lib. 9. cap. 6. Medic. local.*
Socrates,	*lib. 5. cap. 7. secundum loc.*
Solon Diætarius,	*lib. 3. cap. 1. secundum loc.*
Thebeus,	*lib. 4. cap. 8. secundum gra.*
Theocritus,	*lib. 6. secundum gra.*
Theotropus,	*lib. 5. Medic. local.*
Theodas Sarcophagus,	*lib. 6. secundum loc.*
Treptus,	*in Medic. localib.*
Tyrannus,	*lib. 9. cap. 6. secundum loc.*
Ugæus,	*Ibid. lib. 3.*
Zozimus,	*lib. 4. cap. 7. de loc. affect.*

GALENUS.

GALIEN est si connu, non seulement des Medecins & des gens de lettres; mais encore des hommes qui ont un peu vû le monde, qu'il n'y a presque personne qui ne sçache qu'aprés Hipocrate, il est le Heros de la Medecine dogmatique. Il naquit l'an de grace 130. de Micon Geometre de Profession, à Pergame Ville de la Troade en Asie, où s'étant adonné à l'étude de toutes les belles disciplines, il ne mit gueres à se distinguer. Mais ce qu'il fit de plus considerable pendant ses études, est qu'il tira les écrits du grand Hipocrate de la poussiere, & qu'il en illustra la plus grande partie de beaux Commentaires.

Un di Pergamo, il segue, & in lui pende
L'Arte guasta infra noi, alhor non vile
Ma breve è chiara, la dichiara & estende.

Franc. Petrarch. nell. Triomf. d'ella fama.

C'étoit un homme si sage & si moderé dans ses passions, que son nom même semble marquer la tranquillité de son ame, quoi-qu'il fut fils d'une maniere de Xantippe, si emportée qu'elle mordoit ses servantes dans les transports de sa colere. Il est vray que comme la science enfle ordinairement, il étoit si persuadé de son merite, qu'il ne laissoit passer aucune occasion de se vanter, foiblesse assez pardonnable à un homme, qui étoit en effet le plus grand *a* Philosophe, le plus grand Mathematicien & le plus grand Rhetoricien de son temps: car c'est ainsi qu'Athenée en parle, & que Gesner semble le peindre aprés quelques autres Auteurs, Alexandre de Tralles étant allé jusques à l'appeller *tres-divin*, soit à cause de la subtilité de son genie, ou parce qu'il fut reveré des Gentils aprés sa mort comme un Dieu.* Tiraqueau n'avoit donc pas fort grande raison de ne pouvoir souffrir qu'il se fût estimé un peu, & qu'il n'eût pas été insensible: car quoi-que tant d'autres grands personnages ayent écrit quelque chose à sa gloire, ce qui semble luy faire le plus d'honneur, est que S. Jerôme, qui n'étoit ni Medecin, ni exagerateur comme Alexandre de Tralles l'appelle, *tres-docte & tres-disert*, Saint Gregoire de Nysse, *admirable*, & le Jurisconsulte, *le Pere & le Prince des Me-*

γαλήνη Tranquillitas γαληνὸς Tranquillus.

* Eusebius, *lib. 5. Histor. Ecclesiastic. cap. ultimo.*

Dignus qui ab omnibus laudaretur, nisi se magis laudaret, *l. de nobilit. cap. 31.*

Hieronim. in Amos

a Galenus præterea Pergamenus qui tot editis libris Medicis, & Philosophicis Medicinam locupletatus est, ut superiores omnes à Tergo reliquerit; interpretationis claritate ac eloquentiâ veterum nulli postponendus. *Athena. Deipnosophist. lib. 1.*

Inter Medicos eloquentissimus, inter eloquentes Medicus acutissimus, inter utrosque diligentissimus, inter omnes maximus. *Gesner. in Bibliothec.*

decins. Il ne faut donc pas s'étonner si un homme de ce caractere, se sçait bon gré dans ses Livres de n'avoir jamais frequenté ni negotians, ni gens de bonne chere, ni gens d'affaires, peut-être parce que ces derniers n'étoient pas alors si précieux que le sont ceux de nôtre temps. Mais il faut sçavoir, pour venir à l'Histoire de ce grand personnage, qu'étant sorti de son païs, où il ne se trouva pas en seureté pendant une sedition, il se retira à Rome, & qu'il s'y fit des amis & Patrons, & entr'autres Eudemus Peripateticien, Alexandre de Damas, Sergius homme Consulaire, Barbarus oncle de Lucius Verus un des Empereurs; de plus les illustres Consuls Boëthus & Severus qui le firent connoître de l'Empereur Antonin; parce, dit l'Histoire, qu'ils le consideroient comme un autre Oracle d'Apollon le Pythien. Mais pour tout cela il ne laissa pas de retourner à Pergame, quand il sçût que la sedition étoit appaisée, de crainte que ses Concitoyens ne trouvassent mauvais qu'il demeurât incommutablement à Rome. Neanmoins quelque temps aprés, se voyant pressé des amis qu'il avoit dans cette capitale du monde, il se laissa vaincre à leurs persuasions, & aprés avoir mis ordre à ses affaires, & pris congé des Magistrats de Pergame, il y retourna, & cela luy réüssit admirablement: car ayant gueri l'Empereur, qui regnoit seul par la mort de Verus, d'une maladie fort considerable, & ensuite le jeune Commode son fils reduit à l'extremité, il se vit en si grand credit que l'Imperatrice Faustine, qui l'admiroit, voulant luy donner des marques publiques de son estime, se moquoit hautement de tous les Sectateurs de Thessale qui étoient alors à Rome, les appellans methodiques de nom & de paroles. De plus le jeune Commode s'étant souvenu de luy aprés qu'il fut parvenu à l'Empire, voulut l'honorer d'une Statuë qu'il fit ériger à sa memoire. Et c'est ce qui luy attira enfin l'envie des Medecins de Rome & des environs qui le poursuivoient avec tant d'aigreur, & qui gardoient si peu de mesures dans leurs persecutions, qu'il ne se crût pas en fort grande seureté pour sa vie. Aussi est-ce pour cela que poussé d'un juste ressentiment, il n'en parle dans ses Livres que comme des Scelerats, & des pestes du genre humain, tant ils avoient peu d'humanité. Quant aux Medecins qui ont entrepris de censurer quelques-uns de ses Ouvrages, soit ceux de son temps, ou de celuy des Arabes, ou des derniers siecles, ils n'ont pas manqué de réponses,

lib. de praecgnit. ad Epigenem.

tant le plus grand nombre & la plus saine partie des Medecins & des Philosophes, s'est fait honneur de défendre sa doctrine, qu'on n'a fait qu'illustrer & éclaircir par les belles découvertes qui se sont faites depuis, & particulierement de nôtre temps dans les trois familles * de la nature. En effet, quoy qu'on veüille dire, n'a-t-il pas beaucoup fait, d'avoir surpassé tous ceux qui l'avoient precedé ? Pouvoit-il sçavoir toutes choses ? Car sans m'arrêter à tant de critiques qui l'ont attaqué, je diray seulement touchant le dernier de tous, que non seulement il n'a pas pardonné au grand Hipocrate ; mais qu'il ne pouvoit soûtenir son Systeme, sans attaquer tous les grands Philosophes & Medecins de l'antiquité, comme nous le verrons cy-aprés. Venons donc maintenant aux autres contemporains, & ensuite aux successeurs de Galien, & parce que nous avons marqué cy-devant un Martianus qui fleurissoit au temps de l'Empereur Auguste, marquons icy ce

* Animaux, vegetaux & mineraux.

Lionardo di Capoa nel suo Parere intorno la Medicina.

MARTIANUS contemporain de Galien, qui receut un affront sensible dans la cure d'une maladie, pour avoir voulu se joüer à ce grand Medecin, de même qu'un — MARTIANUS

ANTIGENES Medecin, hableur, moqueur & calomniateur de profession, mais qui s'en trouva mal, comme on le peut voir dans la narration qu'il en fait. * — ANTIGENES.

* *lib de pracognit. ad Epigen. cap. 3.*

HERACLIEN est encore un contemporain de Galien, qui enseigna la Medecine à Alexandrie. — HERACLIANUS.

DEMETRIUS premier Medecin d'Antonin le Pieux, étoit encore son contemporain & ami. Il y a de plus un Demetrius d'Apamée Sectateur d'Herophile & un d'Attale, un de Bythinie, un surnommé Chlorus, un Nigrinus, si l'Archiatre d'Antonin n'a point été quelqu'un de ceux-là, pour ne point parler de quelques autres modernes. — DEMETRIUS

V. Andr. Tiraquel. in nomencla ur Medic.

JULIUS Pollux ne doit pas être oublié icy pour avoir fait un *Onomasticon* fort commode pour les Medecins. — JULIUS *Pollux*

POSIDIPPE fut un fort mal-heureux Medecin, puisqu'il fut soupçonné d'avoir empoisonné L. Verus, de la maniere dont nous parlerons dans la seconde partie de cét Ouvrage. — POSIDIPPUS.

Capitolin. in Marco.

SOLON surnommé Diætarius est un Archiatre, auquel Galien a adressé le Livre *de Remediis facile parabilib.* Il y a encore un Medecin de ce nom natif de Lycie, & un de Smyrne. — SOLON.

Galen. Medic secundū loc. l. 3 c. 1. Plin l. 20 & 21.

MARCELLUS de Seide dans la Pamphilie, Poëte & — MARCELLUS *Sidites.*

V. Suid. in lexic. & Hieronim. advers. Iovinian.

Medecin, vivoit sous les Antonins, & écrivit 24. Livres en vers heroïques de la Medecine, dont il ne reste que le Livre *de piscibus.*

THEOPHILUS

V. Riolan. Anthropogr. lib. 1. cap. 6.

THEOPHILE est le nom de quelques-uns de ces Medecins qui commencerent à défigurer les écrits de Galien, depuis le troisiéme siecle jusques au quatorze: car nonobstant le soin que prit l'Empereur Julien de faire un ramas & un choix des meilleurs écrits des Medecins, il en passa un fort grand nombre sous le nom de Galien. Quant aux siecles suivans chacun se mêla jusques aux seize & dix-sept, de faire des versions de ses Ouvrages, avec des Commentaires à sa fantaisie & maniere: car ce qu'il y a de meilleur est des deux derniers. Pour nos Theophiles, Galien fait fort grande estime du Medecin de ce nom, dont il nous dépeint le délire; mais pendant que nous sommes sur ces Theophiles, je croy que nous pouvons mettre icy, quoi-qu'il n'ait vécu que dans le quatriéme siécle,

lib. de different. Symptomat.

THEOPHILUS *Protospatar.*

THEOPHILE Protospataire. Il écrivit cinq Livres de la fabrique du corps humain, & fit un Commentaire sur les Aphorismes d'Hipocrate. Quelques Auteurs luy attribuent un Livre des urines, un du poulx, & un autre des excremens, surquoy on peut consulter Gesner & André Tiraqueau.

SEXTUS *Empiricus.*

SEXTUS Empiricus, vivoit dans le deuxiéme siecle, en reputation de grand Mathematicien & Medecin, aussi Galien en fait-il grande estime, quoi-qu'il fut une maniere d'Empirique. Diogene Laërce le fait disciple d'Herodote le Pneumatique. Il y a encore un Sextus Platonicien qui a composé un Livre de la Medecine des animaux. Pour Sextus Affer, il n'y a point de Medecin de ce nom dans Galien: car le Chronologue de ce nom, qui selon Vossius a composé quelques Ouvrages de Phisique, a été confondu par André Tiraqueau avec nôtre Empirique.

PHILAGRIUS *Lycius.*

Macrensis *Epirota* dictus.

PHILAGRIUS de Lycie, ou selon d'autres de Macedoine, vivoit peu de temps aprés Galien, il pratiqua la Medecine à Thessalonique, & fit un Commentaire sur Hipocrate, outre quelques autres ouvrages marqués par Gesner & Vanderlinden, ausquels on ajoûte un Traité *de Renum Calculo Philagrii & Archigenis*, dont le Manuscrit est dans la Bibliotheque du Roy à Paris, & dont on voit des fragmens dans Æce, & dans Mesué.

Christ. 352. ex Justo.

ABLABIUS

ABLABIUS
V. Iordan. & Volater.

ABLABIUS est un Medecin du même temps, qui n'est gueres connu que par une Epigramme de l'Anthologie, & son Commentaire; mais apparemment plus Historien que Medecin.

RHAMNIUS *Fanninus.*

RHAMNIUS Fannius ou Faninus vivoit dans le troisiéme siecle. Il étoit disciple d'Arnobe & sçavant Grammairien, & Poëte, témoins les vres sur des matieres de Medecine addressés à Lactance, dont à la verité il ne nous reste rien, car pour son Ouvrage *de Ponderibus & mensuris*, c'est peu de chose.

PHILOTHEUS
V. Gesner. Bibliothec. & Tiraquel. in nomenclatur Medic.

PHILOTHEUS n'étoit pas éloigné du temps de Galien. Il fit un Commentaire sur les Aphorismes d'Hipocrate, qui a été traduit en Latin par Ludovic. Collado. On luy attribuë quelques Ouvrages de ce Theophile qui a fait un Livre des urines, jusques à croire qu'il n'est autre chose que celui-là.

ALEXANDER
Lucian. in Peregrin.

ALEXANDRE est un certain Medecin du deux & troisiéme siecle, lequel ayant été mandé par le Philosophe Peregrinus, pour le soulager de quelque indisposition, en attendant le jour que sa vanité avoit indiqué pour le voir brûler aux jeux de la Grece; lui répondit que sa maladie étoit assez perilleuse pour n'avoir pas besoin d'executer cette belle resolution, & qu'il n'avoit qu'à la laisser faire, s'il étoit si las de vivre.

CALLIMACHUS.
Plin. lib. 31. cap. 3.

CALLIMAQUE Medecin des Bandes Imperiales, n'est gueres moins ridicule dans Lucien que Peregrinus, parce qu'il prétendoit, au sujet d'une Histoire touchant la guerre Parthique qu'il vouloit donner, que c'est particulierement aux Medecins d'écrire l'Histoire, *comme disciples d'Esculape fils d'Apollon, Pere des Sciences & Protecteur des Muses*, quel compte? Car quant à un autre Callimaque qui a écrit des Couronnes, il étoit plus ancien que Pline, puis que celui-cy luy associe un Mnestheus.

ALEXANDER *Aphrodiseus.*

ALEXANDRE d'Aphrodisée vivoit du temps des Antonins. Il a fait des Ouvrages marqués par les Bibliographes, dont les Manuscrits sont dans la Bibliotheque du Roy à Paris. Mais ce que nous en avons de nouveau, est un Traité des fiévres que Monsieur Emeric Bigot de Roüen, si connu des sçavans, a trouvé dans la Biblioteque du Grand Duc de Toscane, & dont la Traduction a été imprimée en divers lieux.

Deipnosophist. lib. 1.

DAPHNUS d'Ephese, un des convives introduits par Athenée, étoit un si fameux Philosophe Academicien, & si grand

Medecin qu'il merita, selon cét Auteur, qu'on luy rendît des honneurs divins. Rufin de Nicée est pareillement un de ces connives.

SERENUS.

SERENUS Sammonicus écrivit quelque chose de l'Histoire naturelle, qui n'est pas venu jusqu'à nous, & pratiqua fort heureusement la Medecine. Bel esprit, bon Poëte, bon Medecin, & né pour la Cour, où toutesfois il ne fut pas heureux: car le cruel Empereur Caracalla le fit massacrer dans un festin, sans raison. Saint Jerôme & quelques autres Auteurs en font grande estime. Il avoit commencé une Bibliotheque que son fils Quintus augmenta de quantité de volumes, de même que celle du jeune Gordien Empereur, dont il fut Bibliothequaire & Precepteur. Il est vray que Conigius, Vossius & quelques autres luy attribuent l'Ouvrage en vers *de Re Medica*; mais d'autres le donnent à son fils, qui étoit Poëte & Medecin comme luy.

V. Vossium & Tiraquell.

FLAVIUS.

FLAVIUS Grammairien & Medecin du temps de l'Empereur Diocletien, fit quelques Ouvrages de Medecine en vers, dont Saint Jerôme parle dans son Livre des Ecrivains Ecclesiastiques, & dans le second contre Ioninien.

ZENO *Cyprius*.

ZENON de Cypre maître d'Oribase, est bien different de celuy dont nous avons parlé cy-devant, puisqu'il étoit Medecin Chrétien, & qu'il fut exilé pour la foy. Mais les Citoyens d'Alexandrie ayant intercedé pour luy, il fut rappelé par l'Empereur Julien, qui luy écrivit une lettre fort obligeante, le remettant dans tous ses biens & honneurs, & dans laquelle il se sçait bon gré d'avoir rendu Zenon à la ville d'Alexandrie, & Alexandrie à Zenon.

Eunapius in vitis Philosoph.

Ann. Christ. 332.

PHILUMENUS.

PHILUMENUS ou Philomenus est un Medecin de ce temps-là, dont les écrits sont alleguez dans Oribase, Trallien & Æce, & marquez dans toutes les Bibliographies de Medecine; mais parce que nous avons marqué ci-devant qu'il se trouve plusieurs Magnus Medecins, il est à propos de remarquer encore icy, comme nous avons fait ci-devant en passant, que

MAGNUS *Antiochenus*.

MAGNUS d'Antioche disciple de Zenon, dont Eunapius fait mention, étoit bien moins un Medecin, qu'un Dialecticien vanteur & hableur, & que comme Eunapius étoit Payen, il ne faut pas s'étonner s'il le loue d'avoir enseigné à Alexandrie, avec tant de reputation, qu'on y accouroit par mer & par terre, pour le voir & pour l'entendre: car c'est pour cette même rai-

ſon qu'il en eſt ainſi parlé dans l'Anthologie.

Pratrepidus Pluto Magno veniente ſub Orcum
Defunctos, inquit, qui revocabit adeſt.

PAULIN de Scithopolis étoit compagnon d'étude de Porphire qui en fait mention dans la vie de Plotin, & par conſequent different de celuy que Galien & Pline alleguent.

PAULINUS *Scithopolites.* *Medicament. local. lib. 8. cap. 8.*

ZETHUS Arabe de naiſſance ne nous eſt connu que par le même Porphire, qui en fait mention dans la même vie.

ZETHUS.

ORIBASE de Sardes, & ſelon Eunapius de Pergame, fut Medecin de l'Empereur Julien l'Apoſtat, auquel il dedia ſes Ouvrages. Car pendant que ce Prince n'étoit qu'un particulier, il fit quelques brigues qui ne furent pas inutiles pour le faire parvenir à l'Empire, & c'eſt pour cela qu'il le fit encore Queſteur à Conſtantinople; mais ce qui marque davantage le merite de ce grand perſonnage, eſt qu'ayant été exilé par le ſucceſſeur de Julien & dépoüillé de ſes biens, il fit tant paroître de conſtance & de force d'eſprit, que les Barbares parmi leſquels il fut relegué, le reſpecterent comme un Dieu. Auſſi fut-il rappelé quand le menſonge eut fait place à la verité, & rétabli dans ſes biens & dans ſes honneurs, aprés quoy s'étant marié richement, & noblement, il eut quatre enfans de ſon épouſe, qui luy firent honneur. Voicy ce que la poſterité a penſé de ſa perſonne & de ſes Ouvrages.

ORIBASIUS *Sardianus.*

Eunapius in vitis Philoſoph.

Suidas in lexic.

V. Photium in Bibliothec. & Antholog. lib. 1.

Julian Regis Medicus celeberrimus, hic eſt
Divus Oribaſius dignus honore coli.
Providus inſtar apis, veterum monumenta pererrans,
Ex variis unum nobile fecit opus.

Beverovic. in Epiſtolic. quaeſt. p. 44.

DIVI ORIBASII QUEM IMMORTALEM PROPTER ARTEM SÆPIUS REVERITA VITAS HOMINUM REMITTEBAT PARCA.

IONICUS de Sardes, ſçavant Medecin, Chirurgien & Pharmacien, & de plus Aſtrologue & Poëte, eſt loüé par Eunapius, & plus particulierement par Oribaſe ſon maître pour tant de belles qualitez.

IONICUS *Sardianus.*

ARISTON à la verité, eſt qualifié Medecin dans le Poëte Prudence; mais ce n'étoit qu'un Chirurgien, ou pour mieux dire qu'un Bourreau, puiſqu'il ſe ſervit de ſon Art pour arracher la langue à Saint Romain.

ARISTO.

in Martirio Sancti Romani.

Ariſto quidam Medicus accitus venit
Proferri linguam præcipit, profert ſtatim
Martyr retectam pandit ima & faucium

Ille & palatum tractat & digito exitum,
Percurrens vulneris explorat locum,
Linguam deinde longè ab ore protrahens
Scapellum in usque guttur insertans agit.

NEMESIUS.

NEMESIUS vivoit dans le quatriéme siecle. Il composa un Livre de *la nature de l'homme*, où il est traité des parties du corps humain, & c'est pour cela qu'il est mis au nombre des Medecins par Vanderlinden, quoi-que le bon Evêque ne soit cité communément qu'en qualité de Philosophe.

MARCELLUS *Empiricus.*

Scaligerana 1. *p.* 114.

MARCELLUS fleurissoit à peu prés du temps de Nemesius. Il nâquit à Bourdeaux, & étoit, si l'on en croit Scaliger, Pirrhonien de Secte, c'est pour cette raison, dit ce sçavant critique, que n'osant faire profession d'aucune science, il se fit appeler Empirique. Quoi-qu'il en soit, il est certain qu'il fit un Livre des Medicamens confirmez par l'experience, qu'il dédia au jeune Theodose, homme au reste de distinction, puisqu'il est intitulé *Julaster ex magno Officio Theodosii*, & ami d'Ausone, qui n'a pas manqué de le faire valoir comme son compatriote; mais pour tout cela pas moins grand copiste de Scribonius Larguu: car quant à ce Marcellus cité par Æce, Paul Eginette & Trallien, je croy, avec Tiraqueau, que c'est le même que celui-là.

THEODORUS *Priscianus.*

Gesner. Paschal. Gall. Vanderlind. Andr. Tiraquell.

* *Idiota secundùm naturam se habens prafertur Sophista.*

H stor. Campor. Elysior. lib. 4.

THEODORE Priscien est un Medecin du quatriéme siecle. Il est qualifié Archiatre, & a écrit d'une maniere qui prouve que la langue Latine n'étoit pas encore fort corrompuë en ce temps-là. On peut voir la liste de ses Ouvrages dans les Bibliotheques de Medecins, & s'il est le même que l'Octavius Horatianus, comme l'a crû Otho Brunfelsius; mais il ne faut pas oublier icy qu'il invective contre ces esprits pointilleux & ces prétendus Philosophes, qui disputent de la Medecine avec plus d'opiniâtreté que de raison, & qui ne se rendent jamais; & qu'il fait moins d'estime de ces gens là, * *que de Païsans qui seroient entrez dans l'exercice de cét Art, avec dessein de se rendre à ce qu'on leur auroit fait voir d'assuré*, pensée toutesfois qu'il a prise de Galien, comme le remarque Symphorian. Campegius.

TIMOTHEUS.

Reinesii Nova Reperta pag. 945.

TIMOTHE'E l'ancien étoit Medecin du Roy Mithridate; mais quand à celuy du cinquiéme siecle, il étoit frere de Theodore Priscien, & disciple de Vindicianus si estimé de Saint Augustin, & c'est apparemment celuy dont nous avons

cette inscription : trouvée dans Saint Paul de Rome en la voye d'Ostie.

LOCVS TIMOTHEI ARCHIATRI ET PAVLINÆ.

DORUS Medecin des Bandes, fait une figure bien honteuse dans Ammian Marcellin, où il paroît comme un lâche & cruel délateur pendant la Tirannie de Magnentius : car chaque Bande avoit en ce temps-là son Medecin, comme il paroît par quelques inscriptions, & par quelques endroits du Code de Justinien.

DORUS.

Christ. 350.

GENNADIUS est illustre par l'estime qu'en fait Saint Augustin, ayant exercé la Medecine à Rome & à Carthage avec un grand applaudissement, & à ce propos il ne faut pas oublier icy cét autre Medecin, dont il parle dans le Chapitre troisiéme du Livre quatriéme de ses Confessions, & dans le sixiéme Chapitre du Livre septiéme, qui le guerit de la prévention qu'il avoit pour l'Astrologie judiciaire, & pour d'autres vanitez : cét homme, dis-je, dont il estime tant la conduite & l'esprit.

GENNADIUS

Gennadius frater noster notissimus omnib. nobisque charissimus Medicus, qui nunc apud Carthaginem degit, & Romæ suæ Artis exercitatione præpolluit ut hominem Religiosum. *Epistol.* 100. *ad Ennod.*

VINDICIANUS fut premier Medecin de l'Empereur Valentinien I. auquel il dedia les Livres *de Medicinis expertis* écrits en vers. Saint Augustin l'appelle, le grand & illustre Medecin de nôtre siecle, & le louë particulierement de sa prudence dans l'Epître 5. à Marcellin.

VINDICIANUS.

CLEOBULE n'est gueres connu que pour avoir gueri S. Epiphane de la maladie que luy causa une chute de dessus un cheval.

CLEOBULUS.

JEAN Medecin du temps de l'Empereur Theodose I. étoit un veritable Medecin de Cour : car voyant qu'Epictete Medecin de cét Empereur, étoit mort, il pensa bien plus à occuper sa place, qu'il n'avoit pensé à s'en rendre digne, employant pour cela tout ce que la brigue, les presens & les amis peuvent faire en ces occasions. Mais comme il y a d'honnêtes gens par tout qui ne peuvent taire la verité, Symmachus Prefet de Constantinople, écrivit à l'Empereur que c'étoit la coutume d'assembler le College des Medecins pour prendre leurs avis sur ce fait, ce qui fut executé malgré les sollicitations de Jean, quoi-qu'il fut de famille Patricienne.

JOANNES.

Symmachus lib. I. *Epist.* 26.

EUTROPIUS Medecin est different, suivant quelques Auteurs, de l'Historien de ce nom, sur quoy on peut voir le sen-

EUTROPIUS.

V. Vossium de Historic. Latin. l. 2.

timent de Vossius, & de Janus Cornarius, qui trouvent assez de convenance dans les temps, pour croire que ce Medecin & l'Historien sont le même.

EUNAPIUS *Sardianus.*

Vossius de Histor. Græc. lib. 2. c. 18.

Eunapius in vita Proæresii.

EUNAPIUS de Sardes, grand Philosophe & grand Historien, est mis au nombre des Medecins pour avoir sçu quelque chose de la Medecine. Quoi-qu'il en soit, c'est de luy que nous avons l'Histoire d'un pretendu Medecin nommé

ÆSCHINES.

ÆSCHINES. *J'étois*, dit-il, *tombé malade au Port* de *Pyrée*, *& reduit en un état si pitoyable par la fatigue de la Navigation, qu'on ne me voyoit plus aucun signe de vie, lorsque le Medecin Æschines, qui se trouva là par hasard, pria mes amis qu'on luy laissât prendre soin de ma guerison. En effet, quoi-qu'il fût connu pour un homme qui avoit fait mourir, non seulement tous les malades qu'il avoit entrepris; mais encore ceux mêmes dont il n'avoit fait que s'approcher; on luy permit de me faire violence pour faire entrer dans ma bouche quelque remede qu'il portoit sur luy, & je ne l'eus pas si-tôt avalé, comme je l'ay sçû de mes amis là presens, que mon ventre s'étant ouvert, je recouvray la parolle & la veuë, distinguant ceux qui étoient prés de mon lit. C'est ainsi qu'Æschines noya le souvenir de ses fautes, & de ses ignorances dans une cure, qu'on pouvoit appeller unique, & qu'ayant été traité de Divinité dans toute la Ville d'Athenes, il repassa dans l'Isle de Chio sa Patrie, où il fut consideré toute sa vie, comme un des plus grands Medecins du siecle.*

EUSTATHIUS

EUSTATHIUS est ce Medecin & Theologien auquel Saint Basile écrit une lettre fort honnête, & dans laquelle il louë les hommes de sa profession, de la douceur & de l'urbanité qu'ils font paroître dans leur conversation. Il y a encore un Eustathius Quercenatus dans Gesner qui a écrit quelque chose sur le Livre d'Hipocrate *de natura humana*, & sur le Livre des Temperamens de Galien, & que le Docte Andreas Tiraquellus croit n'être autre chose que cét ami de Saint Basile.

V. Bibliothec. Medic. Schenck.

MELETIUS.

MELETIUS & Pasinicus sont deux Archiatres ausquels le même Saint Basile écrit avec beaucoup d'estime. Surquoy il faut remarquer qu'il y a encore deux Meletius dans les Bibliographes differens de celui-cy: l'un étoit Moine Grec converti du Mahometisme, & Auteur d'un Livre de la nature de l'homme, imprimé avec quelques autres Ouvrages de Medecins; l'autre étoit, selon Lilius Gregor. Gyraldus, un autre Grec son contemporain, qui fit divers Ouvrages de Mede-

V. Gesneri Bibliothec. & Schenckii.

Gregor. Gyrald. Præfat. in Simeon. Sethi versionem.

cine. Mais je doute si ces Commentaires sur les Aphorismes d'Hipocrate, gardez dans la Bibliotheque du Roy à Paris sont de ce dernier, ou d'un troisiéme Meletius.

AUSONE étoit natif de Basas, — AUSONIUS.

Vasates patria, sed patre Burdigalus.

homme de distinction, & selon Vossius Gouverneur de l'Illirie, quoi-que Medecin. Car s'il ne dédaigna pas de faire la Medecine, il la fit avec tant d'honneur, que son fils marque cette circonstance comme un des beaux endroits de sa vie. — *Auson. in parental. lib.*

Obtuli opem cunctis poscentibus artis inemptæ.
Officiumque meum cum pietate fuit.

Il est vray qu'il exagere un peu sa capacité

Præditus & vitas hominum ratione medendi
Porrigere, & fatis amplificare moras.

mais il n'a pas eu tort de luy faire dire ce qui suit. — *Ibidem.*

Invidi nunquam, cupere atque ambire refugi,
Jurare aut falsum dicere par habui.

Et même de mettre en vers en sa faveur cette belle Sentence d'Hipocrate.

Felicem scivi, non qui quod vellet haberet,
Sed qui per fatum non data non cuperet.

Expliquant au reste le long & heureux terme de sa vie en cette maniere,

Undecies binas vixit Olympiadas 90. ans.

ABSIRTUS de Nicomedie, & selon d'autres de Pruse, étoit Soldat dans l'Armée de l'Empereur Constantin, & écrivit de la Veterinaire & de la Medecine rustique. On dit qu'il vécut six vingt ans. — ABSIRTUS *Nicomed.* — *Christi* 330.

THEOPHILE Medecin du même siecle est distingué par sa qualité de Comte, marquée dans une lettre de S. Jean Chrisostome, *Theophilus Comes idemque Medicus.* — THEOPHILUS *ad Olympiam diaconiss.*

ARRIATER ou Archiater est allegué dans une lettre de Saint Augustin par le Comte Darie, à propos de certain remede. — ARRIATER.

AMMONIUS étoit contemporain de Saint Augustin, & fort estimé d'un certain Innocentius, qui l'appela pour sa maladie. — AMMONIUS. *lib. 22. de Civit. Dei*

HIMETUS est celebre dans l'Epître 38. de Saint Jean Chrisostome, qui luy addresse l'Evêque Seleucus affligé d'une toux dangereuse & importune: car il le traite *d'homme de bien,* — HIMETUS.

& d'ami sincere, qu'on est toûjours bien aise de voir, soit en santé ou en maladie, tant on goûte de douceur dans sa conversation.

AGAPIUS *Alexandr.*

AGAPIUS d'Alexandrie, ayant quitté cette Ville où il étoit né, pour s'établir à Constantinople, y ouvrit le premier une Ecole, & ne mit gueres à se faire riche. Mais son temps est si incertain que Suidas ni Vossius n'en marquent rien, non plus que des Ouvrages qu'il composa.

ACONISTUS *Histor. Æthiop. lib. 4.*

ACONISTUS, vray ou fabuleux, parle si juste dans l'Histoire Ethiopique d'Heliodore de la Sympathie qu'il y a entre le corps & l'ame, & de ce que la Medecine peut raisonnablement & humainement promettre, que je ne puis le laisser passer, non plus que

CHALASIRIS

CHALASIRIS Mage & Medecin d'Egypte. Car il paroît si habile dans cette Histoire, qu'il connoît la passion de Chariclée par la seule observation de ses yeux, & du changement de son visage.

CLAUDIUS. ** Heres. 66. l. 2. Epist. 12.*

CLAUDE Medecin du temps de Saint Epiphane, * eut l'honneur d'être un des Juges d'une celebre dispute.

DIOSCURUS.

DIOSCORE ou Dioscure n'est pas moins le nom d'un Medecin en particulier, que *Dioscuri* l'est de certaines divinitez Medecines, dont nous avons parlé cy-devant. Ce Dioscore étoit donc de Tralles, & pere d'Alexandre de Tralles, dit Trallien, & frere d'un Antemius Mathematicien, & de Theodore Grammairien: C'est luy dont Saint Jerôme parle dans l'Epître à l'Orateur Magnus, & qui enseigna la Medecine à

Agathias lib. 5. de bell. Gothic.

ALEXANDER *Trallianus.*

Christ. 550.

ALEXANDRE Trallien son fils, qui fut Medecin de l'Empereur Justinien I. Il voyagea premierement en divers païs, puis il composa les Ouvrages qui nous restent, & dont les Manuscrits sont dans la Bibliotheque du Roy à Paris. On le louë de son exactitude, & de la docilité qui le portoit à apprendre des personnes les plus simples, quand ce qu'ils disoient étoit conforme à la raison & à l'experience. Il y a tant d'autres Alexandres Medecins, qu'on peut voir le Docte Tiraqueau sur cette matiere.

PAULUS *Ægineta.*

PAUL d'Egine ou Eginette, vivoit selon quelques-uns dans le quatriéme & dans le cinquiéme siecle, & selon d'autres dans le sixiéme, parce que ceux-cy pretendent qu'il a copié Alexandre de Tralles. Quoi-qu'il en soit, il fut surnommé le Singe de Galien, parce qu'il avoit bien pris des choses de ce grand

grand Medecin, qu'il insera dans cét Ouvrage de Medecine qui porte son nom.

ÆCE d'Amide dans la Mesopotamie, homme de qualité, a écrit en Grec dans le cinquiéme siecle, des Ouvrages de Medecine, que Photius n'a pas manqué de critiquer : car il faut sçavoir en passant que ce fameux Patriarche de Constantinople, n'étoit pas ignorant dans la Medecine, mais on ne laissa pas pour cela de les préferer à ceux d'Oribase. Quelques Auteurs le placent avant Paul d'Egine, parce, disent-ils, qu'il le cite. Mais quant à ceux qui l'ont confondu avec le fameux Heretique de ce nom, qui vivoit au temps de l'Empereur Constantin, il se sont manifestement trompez. L'erreur vient de ce que cét Heretique se mêloit de la Medecine, par où il entroit dans l'esprit des simples, & faisoit valoir ses fourberies. Car il ne faut pas oublier à ce propos que Philostorge ne laisse pas de le peindre, quoi-qu'il ne fut qu'un ignorant, comme un habile homme, jusques à le faire triompher de ses adversaires, & mêmes des maladies de l'ame comme de celles du corps ; qu'il traitoit, dit-il, sans interest. A quoy il ajoûte qu'il avoit appris la Medecine de Sopolis Medecin Grec, le plus renommé de ceux de son temps ; & tout cela parce que Philostorge étoit Heretique comme Æce & son partisan : car Saint Gregoire de Nisse, qui se connoissoit en esprits, tranche nettement que ce Sopolis n'étoit qu'un Charlatan courant le païs, qu'Æce n'avoit suivi que pour en apprendre quelques secrets, à la faveur desquels il faisoit le grand Medecin. Mais un autre

ÆTIUS *Amidenus.*

PHILOSTORGE different de cét Historien, étoit un Medecin effectif de ce temps-là, pere de Philagrius & de Possidonius, deux Medecins du même temps, & habiles, si l'on en croit Philostorge l'Historien. Au reste Andreas Tiraquellus, qui se persuade par un passage d'Æce d'Amide qu'il a été Chrétien, fait encore un *Ætius Sicanius*, Auteur d'un traité *de Atrabile.*

PHILOSTORGIUS.

ELPIDIUS étoit de Milan, Chrétien, Diacre de l'Eglise, & un des Medecins du Roy Theodoric ; mais il fut malheureusement envelopé dans l'affaire de Boece & de Symmaque. Quelques-uns croyent que c'est le même que ce *Rusticus Elpidius vir clariss. & inlustris*, Questeur & Auteur de l'Histoire du vieux & du nouveau Testament en vers, & des choses mira-

ELPIDIUS

Procopius, lib. 5. de bell. gothic.

Ennodius Epist. 8. lib. 8.

Bibliothec. Gesner.

culeuses que Jesus-Christ a operées, & de plus d'un Traité de la consolation à la douleur qu'on a perdu.

DIONYSIUS *Diaconus.*

DENIS autre Diacre & Medecin faisoit la Medecine à Rome, en un temps où les Chrétiens avoient besoin des Ministres de l'Eglise, & de ceux de la Medecine, pour leur consolation.

Hic levita jacet Dionysius *artis honestæ*
Functus & Officio, quod Medicina deflet.

Et à ce propos il ne faut pas oublier qu'Isidore a écrit qu'il y avoit de son temps un autre Diacre Medecin nommé

Epist. 190. lib. 1.

DOROTHEUS

Phleg. de mirabi-lib. cap. 26.

DOROTHÉ'E, & par consequent fort different de ce Dorothée Medecin, dont Phlegon affranchi d'Auguste parle ainsi: *Dorotheus Medicus retulit in Commentariis, Alexandriæ in Ægypto Cinædum peperisse fœtum conditum miraculi causa*: car celui-cy est le Dorothée que Pline a cité, *lib.* 20. *cap.* 8.

GESIUS *Petraus.*

GESIUS Medecin Chrétien, étoit natif de Petra en Arabie, & vivoit dans le cinquiéme siecle en reputation de grand Medecin. Il convainquit le Juif qui luy avoit enseigné la Medecine, de la fausseté de sa Religion, & le gagna avec tous ses Sectateurs au Christianisme. Ainsi Dieu benit toutes ses bonnes intentions, car il fit une grande fortune à Rome, & s'y vit en fort grand honneur. Il est vray que Suidas l'a peint comme un homme vain, & qui le portoit un peu trop haut; mais quoi-qu'il en soit, il fit une action bien noble & bien Chrétienne, quand il cacha Homiscus, que l'Empereur Zenon cherchoit pour le faire mourir injustement, le recevant dans sa propre maison, & luy donnant ensuite le moyen de se sauver, & enfin luy rendant les derniers devoirs quand il eut appris qu'il étoit mort pendant sa fuite. C'est ce Gesius dont parle Zacharias le Sophiste * ou Scholastique depuis Evêque de Mitilene, dans le Dialogue où il l'introduit avec deux autres, & où il le traite de grand Medecin.

* *ad Calcem Philocaliæ Origenis. V. Photium in Bibliothec.*

EUDOXIUS. *Prosper. in Chronic. Histor.*

EUDOXIUS est cét habile Medecin, mais si seditieux, & si mal intentionné, qu'ayant excité seul une sedition dans Bagdet, il fut obligé de se retirer chez les Huns.

SYRIANUS.

SYRIANUS est un Medecin Grec du cinquiéme siecle, qui a donné quelques Commentaires sur la Metaphysique d'Aristote, & que Sidonius Apollinaris marque avec un autre nommé Theodose en une des lettres qu'il a écrites à son frere.

JUSTUS.

JUSTUS vivoit en ce même siecle en reputation de grand

Medecin ; mais le même Sidonius ne laisse pas pour cela de se divertir un peu à ses dépens, le loüant d'une maniere & en des termes qui font douter, s'il parle de son adresse aux Operations Chirurgicales, ou à attirer manuellement l'argent des malades ; mais voici trois Medecins dont on peut être embarassé, parce que comme ils s'appellent tous trois Jacques, & que les temps & quelques autres convenances, font pour l'unité, on pourroit croire qu'il n'y en a qu'un ; mais voici comme on les doit ce me semble distinguer.

V. Epist. divers. Græcor. pag. 234.

JACQUES de Damas fils du Medecin Hesychius est nommé Pſichriſtus ou Pſicochriſtus, parce qu'il se servoit de remedes, adoucissans & humectans dans la douleur des maladies. Il fit la Medecine à Constantinople sous Leon le Grand avec tant d'honneur & de succés, qu'on le nomma *Sauveur* comme on avoit fait son pere, & que Suidas n'a pas fait de difficulté de le traiter de Saint. Au contraire

JACOBUS *Damascenus.*

JACQUES Grec de nation se trouve Paien de Religion, & par consequent different de celui-là, quoi-que son contemporain. On dit de luy qu'ayant été appelé pour la maladie de Leon, il se plaça dans le fauteüil du lit Imperial, & que cette liberté surprit tellement les Courtisans qu'ils firent ôter ce siege de sa place ; mais que ne se sentant pas moins indigné contre eux, qu'ils paroissoient l'être contre luy, quand étant retourné voir son malade il ne trouva plus où se mettre avec commodité & dignité, il se jetta sur le bord du lit Imperial, disant hautement qu'il avoit appris des plus anciens & habiles Jurisconsultes, qu'il pouvoit s'asseoir par tout où on avoit besoin de luy, sans distinction de qualitez.

JACOBUS *Achivus.*

Marcellin. Comes in Chronic. indict. 15. Leone solo Consule.

JACQUES d'Alexandrie est remarquable dans Photius par des faits qui ne paroissent pas tous veritables. Car outre qu'on luy attribuë dans cét Auteur la cure d'une infinité de maladies extraordinaires, on luy fait même dire qu'il a veu une femme à laquelle les dents étoient tombées en éternuant. Mais ce qu'il y eut d'avantageux pour ce Medecin, est que quant il arriva à Constantinople, il y trouva des Medecins fort ignorans, qui ne faisoient que badiner & vetiller auprés des malades, au lieu de les traiter serieusement, & avec application & methode. Mais je ne sçay si sa methode étoit meilleure que celle que l'Auteur cité par Photius, blâme dans ces Medecins: car il ne saignoit jamais, se contentant de baigner, de purger,

JACOBUS *Alexandrinus.*

Damascius apud Photium.

Ibidem.

& de faire observer une diete exquise aux malades: & quant aux maladies chirurgicales, particulierement aux ulceres, il ne se servoit que du fer & du feu. Ce qu'il y avoit de noble dans sa pratique & dans celle de son fils qui le suivoit, est qu'ils ne prenoient point d'argent, qu'ils exhortoient les riches à avoir soin des pauvres malades, & qu'ils se contentoient de quelques mesures de bled, qui leur étoient fournies du public. C'est sans doute pour cela qu'on érigea des Statuës au pere dans Athenes, qui conserverent même longtemps tous les traits d'un homme d'esprit, quoy qu'austere & reservé. Neanmoins on ne laissa pas de douter de la Religion du pere & du fils, puisque quelques-uns allerent jusques à les croire non seulement impies, mais mêmes Magiciens, quoi-que d'autres se contentassent de les croire simplement Payens. Car quant aux Auteurs des derniers siecles, & entre autres Casaubon, ils ont écrit qu'ils étoient Chrétiens, & que le peuple, qui blâme tout ce qu'il ne peut comprendre, les crût Magiciens. Quoi-qu'il en soit, le pere eut pour disciple

Ibidem.

ASCLEPIODOR *Alexandr.*

ASCLEPIODORE d'Alexandrie, Philosophe, Medecin, Musicien, & selon Photius Theologien, mais d'une Theologie Payenne. On dit quant à sa methode, qu'il mit l'Ellebore en pratique; mais que quant aux Medecins, il n'estimoit que son maître. On ajoûte qu'il eut la curiosité d'entrer dans la caverne, ou étuve de Hierapolis, & qu'aprés en avoir consideré la structure, il en imita une semblable avec des metaux, dont il ménagea fort artistement le mélange; mais il fut enfin si malheureux, qu'il se noya dans le Meandre. A quoy il faut encore ajoûter que Pline marque un ancien Medecin de ce nom.

Histor. natur. lib. 13.

AGAZO. *Atheniensis.*

AGAZO d'Athenes est connu sous le nom *d'Experimentator* dans *Petrus de Apono*; mais comme il ne marque pas son siecle, il est d'un temps incertain.

PETRUS.

PIERRE est un Medecin du cinquiéme siecle, en faveur duquel Theodoret écrivit deux lettres, une à un *Audibertus homme illustre, magnifique & de qualité* dans la Ville de Cyr, l'autre à Apella, homme de pareille distinction, dans lesquelles il les assure que ce Medecin merite qu'on le considere, tant à cause de sa capacité, que pour la maniere noble avec laquelle il exerce la Medecine. Il y a encore un Pierre du septiéme siecle, Medecin de Thierri ou Theodoric Roy de France, qui joüoit aux échets avec Protade favori de la Rei-

Greg. Turonens. Hist. lib. 11.

Reine Brunehaudt, lorsqu'il fut enlevé par les Barons du Royaume.

MARILELFE étoit, selonquelques-uns, Medecin Arabe ; mais il ne fut pas heureux dans son emploi, car s'étant donné au Roy de France Chilperic, il fut si maltraité par Meroë & par Gontran, qu'il fut dépoüillé de tous ses biens, & sa famille reduite en une maniere d'esclavage & de servitude ; heureux avec tout cela, de n'avoir pas été assommé pendant qu'on le poursuivoit : Riolan a donc tort d'avoir voulu soutenir que Marilelphe n'avoit pas été Medecin de Chilperic, puisque Gregoire de Tours marque le contraire ; mais à ce propos il ne faut pas oublier

MARILELFUS.

Curieuses recherches touchant les Ecoles de Medecine.

Greg. Turon. lib. 15. cap. 25.

NICOLAS & DONAT, ces deux innocens Medecins que la cruelle Austrigilde, femme de Gontran Roy de Bourgogne, fit égorger pour n'avoir pas gueri ce Prince.

NICOLAUS & DONATUS.

Greg. Turon. lib. 15. cap. 25.

REONAL est marqué dans Gregoire de Tours, comme Medecin de Sainte Radegonde, & comme habile à cause de la Castration qu'il fit à un jeune garçon, de la maniere qu'il l'avoit apprise des Medecins de Constantinople, pour le guerir d'une maladie que cét Historien ne nomme pas, & qui étoit apparemment une hergne intestinale.

REONALIS.

Greg. Turon. lib. 10. cap. 15.

ZACHARIE Medecin de l'Empereur Justin, & de Sophie son épouse, eut l'honneur d'aller de leur part en qualité d'Ambassadeur vers Cosroes Roy de Perse.

ZACHARIAS.

Procop. de bell. Persic.

TRIBUN Medecin originaire de la Palestine, ayant gueri le même Cosroes d'une grande maladie, retourna à Constantinople chargé de presens. C'est pourquoy Justinien voyant qu'il étoit agreable à ce Roy, le nomma pour negocier une paix avec luy. L'ayant donc chargé de ses pouvoirs & de ses memoires, & muni de tout ce qui étoit necessaire pour cette grande affaire, il fut si heureux qu'il en vint about, & que Cosroes le mit encore au choix de ce qu'il luy viendroit demander. Mais Tribun, qui étoit homme d'esprit, d'honneur & d'érudition, juste & désinteressé, ne luy demanda que trois cens prisonniers, qu'il choisit entre ceux qui avoient le plus d'esprit & de science, comme gens necessaires à l'Etat, ce qui luy acquit une gloire immortelle.

TRIBUNUS.

THEODORE fut non seulement Medecin de l'Empereur Maurice, mais encore un de ses favoris. C'est pourquoy il l'envoya Ambassadeur vers Chagan Roy des Avares, obstiné

THEODORUS.

à ne vouloir point de paix avec luy, & il réüssit si bien dans sa commmission, qu'il fit la paix, & qu'il rendit Chagan ami de Maurice, & cela dit-on pour luy avoir adroitement raconté l'Histoire de Sesostris Roy d'Egypte, qui se laissa toucher par une simple parole, & avertissement d'un des Rois qu'il avoit impitoyablement attachez à son Char. C'est ce Medecin d'un si grand merite, & d'un si grand credit, que Saint Gregoire le Grand ne fait point de difficulté de l'appeler son glorieux fils, le priant de plaider la cause de Jesus-Christ auprés de l'Empereur, au sujet de quelques Monasteres. A quoy on doit ajoûter, que Simocrate & Nicephore, ne traitent pas ce Theodore avec moins d'honneur que fait ce grand Pape.

V. Epist. 65. lib. 2. & alias

V. Tzezem in Chiliadib.

THEOTIMUS

THEOTIME est un autre ami & Medecin du même Saint Gregoire, qui l'assure dans une de ses lettres qu'il ne tiendra qu'à luy, qu'ils ne fassent tous deux qu'une ame & qu'un cœur, & que s'il ne le voit pas toûjours, il ne laisse pas de l'avoir continuellement dans l'esprit; mais il ne faut pas passer sous silence que ce grand Pape faisoit tant d'estime de la Medecine, qu'il a encore rendu celebres les noms de Fuscus, d'Anastasius, d'Archilaus ou Marchilaus Sicilien, Medecins de son temps & de ses amis.

Epistol. 66.

Dialogor. lib. 4. cap. 57.

ÆGIDIUS *Atheniensis.*

V. Biblioth. Gesner. & Vanderlind. de Script. Medic. & Renat. Moraum l. de V. S. in Pleuritid.

GILLES d'Athenes étoit, dit-on, un Moine Benedictin du sept & huitiéme siecle, qui écrivit un Livre du poulx & un des urines, & quelques notes sur le Livre *de febrib. ad Glaucon.* de Galien.

ANTHÆMIUS

ANTHÆMIUS *vir illustris & Comes* est un personnage que Skenkius fait Auteur d'un Livre intitulé *de Observationibus Ciborum*, dedié à Thierri Roy de France, & gardé MS. dans la Bibliotheque d'Occo Medecin d'Ausbourg.

GARIOPONTUS.

GARIOPONT étoit Affriquain, & est selon quelques Auteurs, d'un temps incertain. Cependant le Docte Reinesius le met dans le huitiéme siecle; mais il n'en fait pas grand cas, ne le traitant que d'impertinent copiste de Theodore Priscien. Quoi-qu'il en soit, son Ouvrage est divisé en huit parties, & parce qu'il traite de toutes les maladies du corps humain, il est intitulé *Passionarius Galeni*, ce qui a fait avancer à Rhases qu'il est en effet de Galien, & qu'il n'a été attribué à Gariopont que parce qu'il y a fait quelques notes.

Variar. lect. lib. 3. lect. 12.

V. Prafat. Operis.

NONUS.

V. Paschal Gal. & Schenckium in Bibl.

NONUS vivoit selon René Moreau dans le dixiéme siecle, & fit un Livre de la cure des maladies.

ALTHMAR ou Jean Medecin est marqué par Flodoart *in præcepto Caroli Regis*, de son Histoire de Reims.

ALTHMARUS *lib. 3. cap. 4.*

JEAN d'Alexandrie est un Medecin Sophiste, mais d'un temps incertain, qui a fait un Commentaire sur les Epidemies d'Hipocrate & ~~de Galien~~, sur le Livre des Sectes de Galien

JOANNES *Alexandrin. V. Bibliothec. Gesner & Tiraquell. in nomencl. Medic.*

MICHEL Psellus, est connu de tous les sçavans comme un homme également grand Philosophe, Theologien & Medecin, qui eut l'honneur d'être Precepteur de Michel Ducas Parapinace Empereur de Constantinople.

MICHAEL *Psellus. V. Gesner. Bibliot. Vanderlind de Script. Medic. Vossium de Hist. Græc. lib. 4.*

JEAN, dit Actuarius, fils de Zacharie Medecin Grec, est marqué par Vossius parmi les Medecins d'un temps incertain. Cependant d'autres le mettent hardiment dans l'onziéme siecle; mais s'il est vray qu'il ait traduit d'Arabe en Grec le Livre des urines d'Avicenne, comme le croit le Docte Gesner, il faut qu'il soit du douziéme siecle. Au reste il a composé divers Ouvrages, dont les MSS. sont dans la Bibliotheque du Roy à Paris, & marquez par les Bibliographes, tous fort estimez, ce qui a fait que quelques Auteurs l'ont traité d'homme divin.

JOANNES *Actuarius.*

NICOLAS Myrepse Alexandrin, est encore un Medecin d'un temps incertain selon le même Vossius; c'est pourquoy quelques-uns le mettent devant Paul Eginette, & d'autres, comme René Moreau * dans le douziéme siecle, & cela parce qu'il a copié, disent ces Auteurs, Mesué, en plusieurs endroits, assurans au reste que c'est le même que *Nicolaus Præpositus.*

NICOLAUS MYREPSUS *Alexandrin.*

** de V. S. in pleuritid.*

Petr. Castellan. in vitis illustr. Medic.

RAOUL surnommé le Clerc, ou *mala Corona*, est loüé par Oderic Vital, d'avoir avoüé franchement qu'il n'avoit trouvé personne à Salerne qu'une vieille & sage Matrone, qui fût plus habile que luy, mais il ne marque pas son temps.

RADULPHUS *Clericus.*

JEAN de Chartres surnommé le Sourd, étoit Medecin de Henri I. du nom, Roy de France.

JOANNES *Carnotensis. T. 2. Histor. Universit. Parisiens. p. 573.*

SIMEON Sethi natif d'Antioche Medecin Grec, a vécu dans le douziéme siecle ou environ, puisqu'il a fait un Livre dedié à Michel Ducas Empereur de Constantinople: car quant à ses autres Ouvrages, on peut consulter Gesner-Vanderlinden, &c.

SIMEON SETHI *Antiochenus.*

ADELARD étoit Medecin de réputation dans ce même siecle, Anglois de Nation, & qui reviendra peut-être encore ci-aprés.

ADELARDUS

DEMETRIUS surnommé Pepagomene, a fait un traité de

DEMETRIUS *Pepagomen.*

in Nomenclat. Medicor.

la Goute, & des maladies de cette nature en faveur de Michel Paleologue Empereur de Constantinople : car quant aux autres Demetrius Medecins, on peut voir le Docte André Tiraqueau, Gesner & Vanderlinden.

Voila ce me semble tout ce qu'on peut dire en matiere de Chronologie, des plus considerables Medecins Grecs & Latins qui ont fleuri avant les Arabes, ou de leur temps. Il faut donc maintenant passer à celle de ces derniers, aprés avoir dit quelque chose touchant les Juifs, qu'on confond souvent avec eux. Observons donc, avant que d'aller plus loin, que les Juifs qui se sont mêlez de la Medecine avant la venuë du Messie, ont ou échapé à l'Histoire, ou ont été en si petit nombre, que je me trouve obligé à me retrancher à ceux dont il est fait mention dans les Saintes Lettres : car quant au Fils de Dieu & aux Apôtres qui sont nez parmi eux, quoi-qu'ils ayent quelques fois exercé la Medecine avec des remedes naturels, ils ont bien plus operé par la vertu du Tout-puissant que par ces remedes. Je commence donc par

V. Praparat. Evangelic. V. Cl Daniel. Huet. Suesson. Episcop. propos. quarta.

Ioann. de Mey Medioburgens. in expositionib. aliquot locorum Pentateuchi pag. 95.

MOYSE, si ce Moschus ou Mochus, dont il est tant parlé dans les Historiens prophanes, est nôtre Moyse, & si tout ce qu'on a dit de Mercure Trismegiste, d'Apollon, d'Esculape, & de tant d'autres Medecins pretendus, n'est autre chose que ce grand Patriarche, & ce Sauveur des Israëlites. Car quoy qu'il en soit à cét égard, combien de cures n'a-t-il point operées en Egypte & dans le désert, même par des remedes naturels, *nonne à ligno indulcata est aqua ?* Aussi Saint Jean Chrysostome l'a-t-il regardé comme un tres-habile Medecin, en quoy il a été suivi par Mesué, auquel il n'a pas moins parû qu'un Taumaturge.

S ALOMON, grand en toutes choses, paroît encore plus grand Medecin que tous ceux qui l'ont suivi, & que tous ceux qui l'ont précedé : car outre qu'il n'y a rien de fabuleux dans son Histoire, il paroît aussi élevé audessus de tous ceux de l'Egypte, de la Grece & de la Judée, que les Cedres du Liban le sont au dessus de * l'Hissope qui croît sur les murs, & tout cela parce qu'il avoit préferé la sagesse, qui est sœur de la Medecine, à tout autre bien ; & c'est à cause de cette sublimité de genie, que quelques Auteurs ont crû que le grand Hipocrate

* Ruta muraria species capillariæ.

Hipocrate avoit transcrit dans ses Ouvrages quelques-unes de ses plus belles Sentences.

Hyeronim. Bardus Medic. Catholico politic. pag 110.

ELISE'E est un Medecin qui guerit Naaman de sa lepre, qui rend les eaux de Jericho saines & potables, de corrompuës qu'elles étoient, & qui ôte même la malignité aux Coloquintes.

Hegesippus Hist. Iudaic. lib. 4.

ISAYE ne s'étant servi que d'un simple cataplâme de figues, n'en paroît pas moins grand Medecin à Tertullien, qui étoit un homme sçavant dans toutes les Sciences. Saint Jerôme même se sert de cette cure, pour avoir occasion de loüer cette Medecine qui a été inventée par la raison, & soutenuë de l'experience, & c'est ce qui avoit obligé Saint Jean Chrisostôme, avant luy de le regarder comme un Medecin rationel, en quoy il fut suivi par Serapion & par quelques autres Medecins marquez par *Hyeronim. Bardus in Medic. Catholico politic. pag.* 87.

lib. de corona militis.

Homil. sexta in Marcum.

Antidotarii c. 17.

ESDRAS est cité par Nicolaus Myrepsus, Æce, Paul Eginette, & même par Avicenne comme un excellent Medecin.

JESUS fils de Syrach, Auteur du Livre intitulé *l'Ecclesiastique*, est un Juif & Helleniste si admirable en tout ce qu'il a écrit en faveur de la Medecine & des Medecins, qu'on ne peut luy refuser la qualité de Medecin. Il vivoit comme il paroît dans la Préface de son Ouvrage, au temps du Roy d'Egypte Ptolomée Evergete.

Quant aux Juifs qui ont exercé la Medecine depuis la venuë du fils de Dieu, outre que l'Histoire n'en est pas bien seure, il faut encore avoüer qu'il ont été de si mauvaise foy à l'égard des Chrétiens, que l'exercice qu'ils ont fait de la Medecine parmi eux, a plus causé de mal que de bien. Mais ce qu'il y a de plus déplorable en cela, est que les Chrétiens les ont encore préferé aux autres, & c'est ce qui a obligé le pieux & Docte Medecin de trois Empereurs, Jean Crato, de dire qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen de passer pour grand Medecin que de se dire Juif ou Arabe.

Si vis magnus haberi Medicus Judæum vel Arabem profitere, *in Epist.*

Toutesfois il ne faut pas oublier icy les Juifs qui ont le plus fait de bruit. Aprés quoy nous passerons aux Arabes Mahometans, & aux Arabes Chrétiens; parce que quoi-que differens des Grecs en quelques maximes, ils n'ont pas laissé de faire honneur à la Medecine, témoins les disciples qu'ils ont

V. Nobilis socii Salodiensis, præsentationem pro Arabum & Probor. Medic. tutela & Lionardo di Capoa, nel suo Parere pag. 39.

faits, lesquels n'ont pas moins marqué les erreurs de Galien, que les Galenistes celles des Arabes. *

Il faut donc sçavoir qu'aprés que les Ecoles d'Alexandrie eurent été dispersées par les Califes successeurs de Mahomet, sous prétexte que les Professeurs de ces Ecoles n'étoient pas d'accord entre eux, mais en effet, parce que leur Philosophie marquoit nettement les fables & les impertinences de l'Alcorani, ces Professeurs, & particulierement ceux qui enseignoient la Medecine se retirerent, les uns dans la Perse, dans l'Arabie, & dans l'Egypte, où ils demeurerent cachez; les autres en divers païs de l'Europe. Ainsi pour commencer par les Juifs, nous ne connoissons rien de plus ancien que

in Canone Isagog. Chronolog.

MASARIGNIA Israëlita & Thiarok qui fleurissoient, selon Joseph Scaliger, l'an 70. de l'Egire, ou environ l'an de grace 689.

ISAAC dont les Ouvrages sont marquez dans tous les Bibliographes, a tant écrit, que je ne sçay si les Juifs de ce nom qui suivent, ne seroient point Auteurs de quelques-uns de ces traitez.

Hottinger in Bibliothec. Oriental.

ISAAC ISRAELITA Beimeiran; fils adoptif du Medecin SALOMON ROY des Arabes, qui composa des Livres des Medicamens, & du Regime des malades citez par Mesué, Tiraqueau, Vanderlinden, Schenckius &c. que Symphorien Champier met dans le siecle onziéme, & René Moreau dans le douziéme, quoi-qu'apparemment du septiéme.

ISAAC Israëlita Auteur du *Viaticum*, mis en Grec par Constans de Memphis, & gardé MS. dans la Bibliotheque du Roy à Paris.

Pasch. Gallus in Bibliothec. & Vanderlinden.

ISAAC Hebn Amaran. De plus

ISAAC fils de Chunein, qui a écrit en Grec.

ISAAC Ben Sulamein, ou Bon Sullaimon, cité par Serapion.

Hottinger in Bibliothec.

RABI Juda qui s'est fait connoître par le Traité *de Medelis corporum.*

* *V. Scaliger. in Apiculis & Heroiibus. Cardan. in libr. Hipocrat. de are aquis & locis. Andr. Cæsalpin. in Catoptro pag. 6. Alois. Mundell. Epist. Medicin. pag. 329. Valesc. de Tarant. Valesium Controvers. l. 9. Controvers. 19. Sauanarol. Roderic à Castro in Medico Politic. lib. 2. & 9.*

Gofrid. Stechius in Epist. dedicat. Medic. artis.

Scintillæ veterum ad Arabes Occidentales pervenerunt, & ita pullularunt ut Fessæ & Maroci Scholis ad mare Athlanticum sitis justam acquisierint magnitudinem.

ABRAHAM Caſari, qui a composé le *Dux* ou *Rector Medicinæ*.

GALAF ISRAELITA Juif de Catalogne, a écrit un Ancidotaire ſelon Symphorian. Campegius.

FIDELIS *Medicus Iſraëlita*, a composé en Arabe un Ouvrage *de cognitione Dei*, que Guillaume Poſtel, au rapport de Geſner, avoit en ſa diſpoſition.

SAMUEL Ebn Juda Juif Eſpagnol,* ou Occidental, grand Philoſophe, Mathematicien & Medecin, fut fort eſtimé des Princes de ſon temps, l'an 560. de l'Egire. Il ſe maria à Maragua, où il eut des enfans qui furent Medecins de reputation; mais il ſe fit Mahometan, & ſi paſſionné, qu'il écrivit contre les Juifs & leur cabale: car pour ſes Ouvrages de Medecine, je ne voy pas qu'il en reſte quelque choſe. Il mourut à Malaga l'an de l'Egire 570.

*Mogrebinus Adalleſenus.

Apulpharag. Hiſt. Dynaſt.

YUSIF Ebn Yahia Medecin Juif de Phares, grand Philoſophe & Mathematicien, vivoit l'an 623. de l'Egire. Il eut des Conferences avec Moſes fils de Maimon dans l'Egypte, où ils firent quelques obſervations & corrections Aſtronomiques. De-là il ſe retira en Syrie, & s'établit à Haleb, où il ſe maria, & fit la Medecine, & amitié avec Alkadi Al-Akeran au point, qu'il ſe promirent de ſe venir dire des nouvelles de l'autre monde aprés la mort, comme on le peut voir, avec la ſuite de ce beau projet, dans Abulpharage.

Ibidem.

Hiſt. Dynaſtor. pag. 303.

ABRAHAM Aben-Eſra Eſpagnol, a fait ſelon Vanderlinden un Traité *de Colorib.* & quelques autres Ouvrages marquez pat Schenckius; mais ils ne marquent pas ſon temps non plus que celuy des Juifs de ce nom, qui ont laiſſé quelques Ouvrages de Medecine. Ainſi je finis par ceux-cy.

RABI MOSES Maimonides, ou fils de Maimon, a été le plus fameux Medecin Rabin de tout le Judaïſme. Il naquit à Cordouë en Eſpagne l'an de Jeſus-Chriſt 1160. & ſelon d'autres 1200. & fit quoi-que Juif dans l'ame, une profeſſion apparente du Mahometiſme: car il ſe declara Juif aprés qu'il ſe fut retiré d'Eſpagne en Egypte, où il demeura le reſte de ſa vie, & c'eſt ce qui a trompé ceux qui l'ont crû Egyptien. C'étoit un ſi ſçavant Rabin qu'on a dit de luy, *à Moiſe ad Moiſem, non ſurrexit ſicut Moiſes.* Auſſi Scaliger & Caſaubon luy rendent-ils ce témoignage, que c'eſt le premier des Rabins qui a ceſſé d'écrire des ſottiſes. Outre ſes Ouurages de Theolo-

V. Abulpharag. Hiſt. Dynaſt. pag. 297. *& Hotting. in Biblioth. Oriental.*

V. Herpenii orationem de lingua Arabic.

gie & de Rabinisme, nous avons de luy un Traité *de Regimine sanitatis*, dedié au Sultan Saladin, dont il étoit Medecin. De plus ses Aphorismes suivant la doctrine de Galien, avec les contradictions qu'il a trouvées dans ses Ouvrages. Il mourut l'an 664. de l'Egire.

V. Vanderlinden de Script. Medic.

JACOBUS Mantineas ou Mantinus Medecin Juif Helleniste du quatorsiéme siecle, a si heureusement traduit quelques Ouvrages d'Avicenne qu'il auroit beaucoup obligé le public s'il avoit traduit le reste.

V. Vanderlinden de script. Medic.

DAVID de Pomis est un Juif moderne qui a écrit des maladies des vieillards.

Ibidem.

SALOMON Auteur du Sebeth Juda, ou Histoire des Juifs depuis la destruction du Temple de Jerusalem, est un Juif du siecle passé qui faisoit la Medecine en Espagne.

Nicol. August. in Bibliothec. Hispanic.

AMATUS & ZACUTUS Portugais sont d'autres Medecins Juifs si modernes, & dont les Ouvrages sont si connus, qu'il suffit de les nommer en passant.

Quant aux Juifs prétendus Medecins de nos Rois, Zedechias n'est connu que pour avoir empoisonné Charles le Chauve : car Farragius n'a jamais été Medecin de Charlemagne, comme se le sont imaginé quelques Medecins aprés Schenkius, *trompez par l'équivoque du nom, & par l'Eloge donné à *Charles premier Roy de Sicile dont ce Farragius étoit Medecin, ainsi qu'il paroît sur la fin du 25. livre du *Continens* de Rhases de l'édition de Brixianus, & plus particulierement par les Manuscrits sur lesquels cette édition a été faite, dont le plus rare, est celuy là même qui fut presenté à Charles I. Roy de Sicile, de Naples & de Jerusalem, garde dans la Bibliotheque de Monsieur Colbert, où Monsieur Baluze qui en prend soin, & qui est si connu par son érudition & honnêteté, me la fait voir : car on y observe d'abord dans une Miniature ce Roy qui envoye ses Ambassadeurs au Roy de Tunis, pour luy demander de sa part une copie de ce *Continens* écrit en Arabe, & dans la même Miniature ces mêmes Ambassadeurs de retour presentans cette copie à Charles, qui donna ordre à Farragius de la traduire en Latin ; mais il ne paroît nullement ni par ce Manuscrit, ni par l'édition de Brixianus, que Farragius ait été un de ces Ambassadeurs comme Riolan l'a avancé de son chef, dans ses curieuses recherches sur les Ecoles en Medecine de Paris & de Monpelier. Venons donc maintenant aux Arabes.

& in Bibliothec.

*Explicit translatio libri Elhauy in Medicina compilati per Mahumed Bizzacaria el Razy facta, de mandato excellentissimi Regis Karoli, gloriæ gentis Christianæ coronæ filiorum Baptismatis & luminis peritorũ, per manum magist. i Farragii Judæi filii magistri Salem de Agregento devoti interpretis ejus. Et laus sit Deo utriusque seculi, qui in adjutorio ejus fuit, die Lunæ XIII. Februarii, VII. Indictione, apud Neapolim. Deo gratias. Amen.

Il eſt bien vray qu'on les accuſe la plûpart d'avoir fait perir pluſieurs originaux Grecs, aprés les avoir traduits en leur langue; mais il nous en reſte une aſſez grande quantité pour croire que quand cela ſeroit vray, la Medecine n'en eſt pas plus pauvre, tant la plûpart des anciens Auteurs ont eu peu de honte de s'entre-copier. Quoi-qu'il en ſoit, ceux que j'ay marqué cy-devant page 130. font voir manifeſtement que la Medecine n'a pas peu d'obligation aux Arabes, quand ils n'auroient découvert que les purgatifs doux & benins inconnus aux Grecs & aux Latins, dont leurs ennemis mêmes ſe ſervent ſi ordinairement & ſi avantageuſement.

Paſſant donc icy ſous ſilence tous les Auteurs originaires d'Arabie marqués cy-devant qui n'ont rien écrit, & ceux qui ont écrit en Grec, & même les SS. Coſme & Damien qui viendront en leur lieu. Je commence par

GEBER quoy qu'il ne ſoit que du huitiéme ſiecle, parce que Cardan l'a tant eſtimé, qu'il l'a mis entre les douze ſublimes genies du monde. C'étoit un Grec de nation & de Religion, mais qui écrivit en Arabe, & qui ſelon quelques-uns ſe fit Mahometan, & eſt par conſequent un fort grand Probleme. Car quant au temps *V. Leonem Affrican. Simlerum. Geſner. Voſſium.*

HARETH Ebn Calda eſt un Medecin Arabe bien plus ancien que Geber, puiſqu'Abulpharge le fait contemporain de Mahomet. Il apprit la Medecine dans la Perſe en un temps où l'ignorance étoit ſi grande, qu'il paſſa pour fort habile homme, & qu'il amaſſa de grands biens dans l'exercice de cette profeſſion. Aprés avoir demeuré long-temps en Perſe il retourna à Tais, ville d'Egypte ſa patrie, où le faux Prophete Mahomet, dont il étoit grand partiſan, le mit en credit. On luy fait dire que *pour ſe bien porter, il n'y a qu'à déjeuner du matin, à ne point contracter de dettes, & à ne pas approcher de trop prés des femmes.* *Gregor. Abulph. Hiſt. Dynaſt.* *Ibidem.*

KIRANIS ou Kiranides a écrit des Livres Arabes, des Animaux, des Plantes & des Pierreries, que Gerard de Cremone a mis en Latin. Quant à ce que Geſner & Schenkius en diſent de ſingulier, il n'y a aucune apparence, tant tout cela ſent la fable.

AHARON étoit un Medecin en fort grande reputation du temps d'Ebn Calda. C'étoit un Prêtre d'Alexandrie, lequel compoſa en Syriaque un *Syntagma Medicum* de 30. Cha- *Ibidem.*

pitres, ausquels un nommé Sergius en ajoûta deux autres, d'où il s'ensuit qu'il est bien different de cét Haron fils de Semion, dont Ben-Casen parle dans ses Eloges, & que Mesué, Rhases & Serapion citent souvent.

Christ. 684.

MASSERIAVVAIH Medecin de Bassora, quoi-que Juif de Religion & Syrien de langue, ne laisse pas de venir icy, parce qu'il traduisit les Pandectes de Medecine d'Afron en Arabe, sous le Caliphat de Meruuam fils de Hakomi, l'an de l'Egire 65. On dit qu'un pauvre homme l'ayant consulté sur une maladie qui n'étoit autre chose qu'une faim naturelle, il répondit, *ô la sotte maladie de s'être attachée à un gueux, plût à Dieu qu'elle se fût attachée à moy & à ma famille*; mais que le consultant ne comprenant rien à cette exclamation, nôtre Medecin luy dit nettement, que c'étoit un signe de santé dont il ne sçavoit pas le prix, & qu'il prioit Dieu de luy ôter cette pretenduë incommodité pour la faire passer dans sa maison au dépens même de la moitié de son bien.

Ibidem pag. 126.

Ibidem pag. 128.

Christ. 700.

Syntagma magnũ.

THEODOCUS & Theodunus furent Medecins du Calife Heiaius, environ l'an de l'Egire 80. Ils firent de sçavans disciples, & celui-cy fit en faveur de son fils une grande collection de Theoremes de Medecine. On dit que ce Calife luy ayant demandé un remede contre un appetit dépravé qu'il avoit pour manger de la Terre, il luy répondit en bon courtisan & assez spirituellement, qu'il n'avoit qu'à se servir de ce courage dont la nature l'avoit doüé, & qu'à faire une resolution digne de luy, pour n'y plus songer; ce qu'il fit & qui le guerit.

Christi 759.

Ibidem pag. 148,

&

ABUKORAISTH qui n'étoit qu'un simple Apoticaire l'an de l'Egire 165. ou environ, fit un prognostic si juste sur l'urine d'une des concubines du Calife Al-Mosdi, qu'il fut choisi pour son Medecin, avec des honneurs & des presens extraordinaires, quoi-qu'il n'eût parlé, comme il l'avoüa à ses amis qu'au hasard.

Greg. Abulphar. & Georg. Elmasin. Hegir. 171.

Christi 770.

GEORGIUS Ebn Bactishua, ou George fils de Baptichou étoit un Medecin Arabe Chrétien de Iondisaburg, fameux du temps du Caliphe Al-Mansor, qui le manda sur le bruit de sa reputation. Ayant donc laissé à son fils le soin d'un Hôpital dont il étoit Intendant, il se rendit aux ordres de ce Prince qui fut charmé de sa bonne mine, de la beauté de son exterieur & de son éloquence, & ce qu'il y eut encore d'avantageux

pour l'un & pour l'autre, est que le malade fut bien-tôt gueri. C'est pourquoy un jour que ce Calife demanda à Georges s'il avoit quelqu'un pour le servir avec amitié & assiduité, & Georges luy ayant répondu qu'il n'avoit pour toute compagnie & assistance que sa femme déja vieille, il luy fit present de trois mille écus d'or, & de trois belles Esclaves; mais Isa Ebn Shahlaiha son disciple qu'il avoit amené avec luy, l'ayant fait souvenir qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'avoir plusieurs femmes, il renvoya les trois Esclaves aux Calife. Cependant celui-cy ayant tâché de le faire Mahometan, luy promettant de grands biens en cette vie, & le Paradis de Mahomet en l'autre, comme une chose assurée; non seulement il resista à ses persuasions d'une maniere fort Chrétienne, mais il declara encore qu'il souhaitoit de retourner en son païs, laissant son disciple au Calife, qui luy donna un Esclave pour le servir en chemin, & pour le conduire, avec dix mille écus de presens. Mais comme ce disciple ne fut pas si sage que son maître, il s'en fallut beaucoup qu'il fit si bien ses affaires: car ayant choqué les Puissances, & mêmes quelques Evêques du païs, ils firent ensorte qu'il fut disgracié & dépoüillé de tous ses biens. Au reste nôtre Georges Baptichou eut un fils nommé Georges comme luy, & qui ne fut pas moins celebre dans son païs. * C'est pourquoy il fut appelé en la Cour du Calife Aaron Rassid, abandonné des autres Medecins l'an 170. de l'Egire. Ce Georges luy ayant donc ordonné une saignée, malgré la resistance des assistans & des amis du Calife, qui tâchoient de paroître affectionnez par leurs contradictions, & l'ayant gueri par ce remede d'une grande douleur de tête, ou selon Georges Elmacin, d'une Apoplexie, ce Prince luy en sçût tant de gré, qu'il le fit Sur-intendant de ses Medecins, honneur auquel il ajoûta une pension pareille à celle qu'il donnoit au Capitaine de ses Gardes, *parce*, disoit-il, *que si ce Capitaine gardoit son corps, ce Medecin y retenoit son ame*; mais il ne faut pas oublier icy que ce Rassid fit tant d'estime de la Medecine & des Medecins, que comme on le verra cy-aprés, la ville de Tauris fut fondée par ses liberalitez, comme un monument éternel de la cure faite en la personne de son épouse, particularités que nous marquerons plus au long en son lieu.

* Iondisaburg.

Christi 784.

Centum staterum millium.

GABRIEL fils de ce Georges fut si heureux qu'à la fa-

veur de son pere, il succeda à son employ auprés de Rassid, & enfin à sa faveur & à sa fortune, tant ce Prince luy témoigna de tendresse paternelle, le considerant en effet, comme s'il eût été son fils. On raconte de ce Gabriel qu'une des Concubines de Rassid étant attaquée d'une parlisie du bras, elle en fut heureusement guerie par une galanterie que ce Medecin luy fit ; mais qui sans doute ne plairoit pas fort, ny aux Mahometans, ny aux Chrétiens de nôtre temps. * Quoi-qu'il en soit, le Medecin avoit réüssi & le Prince étoit prévenu en sa faveur, & c'est ce qui fut cause de sa récompense : car quant à celle de cette paralisie, & quant à la raison que le Medecin rendit de la cure, je laisse à juger aux Medecins de de nôtre siecle qui voudront examiner cét endroit de l'Histoire, si Gabriel raisonnoit juste, & s'il n'y avoit point de remede plus seur & plus honnête à ce mal, que celuy dont il se servit.

Abulpharagii Hist. Dynast. pag. 153.

Ce Gabriel dit l'Histoire, eut un fils nommé Gabriel Bacthisua, qui fut Medecin du Calife Motauuacel, l'an de l'Egire 244. & ce jeune Gabriel fut si heureux, qu'il conserva long-temps les bonnes graces de son maître, quoi-qu'il se fut rendu un peu trop libre avec luy : car le Calife étant un jour en sa belle humeur, & ayant ouvert la veste de ce Medecin jusqu'à la ceinture, luy demandant en même temps à quoy les Medecins connoissoient qu'il étoit temps de lier les fous, il luy répondit hardiment, *c'est lorsqu'ils ont si peu de consideration pour leurs Medecins, qu'ils ne les épargnent pas, & qu'ils se jettent sur eux pour déchirer leurs habits*, & cependant Motauuacel trouva cette liberté si naïve, qu'il tomba par terre à force d'en rire, ordonnant, aprés qu'il fut relevé, qu'on luy donnât un autre veste d'un prix bien plus considerable que celle qu'il avoit déchirée. Il est vray que comme il n'y a rien de si inconstant que le vent de la Cour, les richesses de ce Medecin firent ce que ses libertez n'avoient pû faire, luy attirant l'envie des courtisans qui trouverent enfin le moyen de le perdre.

Christi sæcul. 9.

Abulpharag. Hist. Dynast. pag. 171.

JEAN fils de Mesué est mis au rang des Medecins de Rassid par Abulpharage. Il marque que ce Medecin ayant

* Jubente ergo Al Rassido prodiit puella, quam conspicatus Gabriel ad ipsam accurrit & inclinato capite fimbriam ipsius præhendit quasi ipsam denudaturus; puella verò commota præ conturbationis & pudoris vehementia, membra sua dimittens manu deorsum extensà fimbriam suam prehendit. Gabriel autem sanata est inquit O fidelium Imperator, dicente ergo Al Rasido puella extende dexteram & sinistram manum tuam, cùm fecisset illa statim Gabrieli dari jussit quinquies mille nummos, ipsumque charum habuit.

fait

fait la Medecine à Bagdet, il l'enseigna publiquement, & commenta quelques Livres par ordre de ce Prince; mais que c'étoit un homme d'humeur inconstante, tantôt gay, tantôt reservé avec ses disciples. Quant à ses Apophtegmes & aux contes qu'il en fait, ils ne me semblent gueres capables de réjoüir le Lecteur. Il est seulement à propos de marquer icy qu'il eut diverses avantures pendant ses voyages, qu'il fut pris prisonnier, & qu'il fut racheté cent mille écus, & c'est peut-être pour cela qu'on a confondu ce Jean, Saint Jean Damascene surnommé Mansur, & Jean fils de Mesu edu douziéme siecle, comme nous le verrons cy-aprés.

Vide Abulpharag. Hist. Dynast. pag. 153. 54. 59. 163. 164 166. 67. 68. & 172.

THEBIT ou Thabit Ebn Corah étoit un grand Mathematicien, Philosophe & Medecin fort estimé du Calife Halmotatide. Il naquit à Saba dans l'Arabie heureuse, l'an 221. de l'Egire, & mourut l'an 288. de cette Ere.

Hottinger Analect. pag. 302. & Albuphar. Hist. Dynast. pag. 197.

Christi 890.

THABET Ebn Senan étoit non seulement grand Medecin, mais encore fameux Historien chez les Arabes l'an 330. de l'Egire. Il y a un autre Thabet fils d'Abraham fameux Medecin à Bagdet, mort l'an 369. de l'Egire, qui fit des Prognostics merveilleux, quoi-qu'au hasard, & que les Arabes attribuoient à sa constellation, comme on le peut voir dans les pages 208. & 217. de l'Histoire des Dynasties. Mais il ne faut pas oublier que ce dernier étant Chrétien, & que le Caliphe Alkaker dont il étoit Medecin le voulant faire Mahometan, parce qu'il l'aimoit, il choisit la fuite, & abandonna sa fortune plûtôt que de se rendre lâchement à ses offres. Mais ce qu'il y a de particulier touchant la Medecine dans son Histoire, est qu'étant obligé d'interroger un certain soy disant Medecin fort ignorant, & qui tâchoit de se le rendre propice par des presens, il le laissa aller, mais gratis, parce qu'il vit que ce miserable n'ordonnoit que de l'Oximel & des Juleps à ses malades, & que voyant qu'il avoit une famille à entretenir, il crût qu'il le falloit laisser vivre, pourvû qu'il promit, comme il le fit, de n'ordonner jamais aucun grand remede. Encore si nos Charlatans en usoient ainsi; mais des Antimoniaux, des preparations de Mercure, de l'Ellebore, de l'Arsenic, de l'Opium, *videant quibus interest.*

BATRICIDES ou le fils de Batrice, ou Patrice, est ce fameux Eutichius des Grecs, Patriarche d'Alexandrie, également grand Historien, Theologien & Medecin, surnommé

V. Georg. Elmac. lib. 3. & Seldenum in præfat. operum Eutichii & Gabrielem & Joann. Maronit. in Hist.

Saide ou l'Heureux, si connu par ses Ouvrages & par les loüanges que tant d'Auteurs luy ont données. Il naquit sous l'Empire de Charles le Chauve, l'an de grace 866. & tint le Siege d'Alexandrie sept ans & six mois, & mourut l'an 939. âgé de 63. ans.

Salmanath Medecin du Caliphe Almotasen qui vivoit environ l'an 220. de l'Egire, fut si estimé de ce Prince, que le voyant mort il témoigna ne se mettre gueres plus en peine de vivre. En effet, non seulement il s'abstint de manger pendant quelque temps; mais encore il se fit preparer une bierre & des funerailles à la maniere des Chrétiens. Cependant s'étant souvenu que Salmannaih luy avoit fait estime de Jean fils de Mesué, il resolut enfin de vivre & de se confier en luy, mais ayant observé qu'il ne suivoit pas la methode de son maître, il ne voulut plus entendre parler de remedes & de Medecin, & mourut tabide au bout de 20. mois.

Abulpharag. Hist. Dynast. pag. 176.

Salehus est un Medecin Indien, qui n'a de rapport à l'Histoire des Medecins Arabes, que parce qu'il fit des choses miraculeuses, ou pour mieux dire fabuleuses, du temps d'Aron Rassid, dont on peut voir le détail dans Abulpharage *pag.* 154.

Christ. 842.

Le Medecin du Calife Vaticus qui vivoit l'an de l'Egire 228. ne doit pas être omis icy, quoi-que l'Histoire ne le nomme pas. On raconte donc que ce Calife s'étant mis dans la tête qu'il gueriroit d'une fâcheuse incommodité, s'il pouvoit être en état d'approcher des femmes, ordonna à ce Medecin de luy preparer un remede qui excitât ses puissances; mais que le Medecin ayant d'abord refusé de le faire, soit par un principe d'honnêteté ou de crainte de rendre le Calife encore plus malade, enfin il resolut de le contenter. Il luy conseilla donc de manger trois dragmes de chair de Lion; mais le Calife ayant préferé le boüillon de cette viande à la substance, loin de s'en trouver mieux, mourut quelque temps aprés. Ce qu'il y eut de remarquable dans la suite de cette sottise, est qu'elle fut suivie d'une grande resignation de ce barbare à la volonté de Dieu, & qu'il parut bien plus sage en sa mort qu'en sa maladie, ayant prononcé en cessant de vivre ces belles paroles, les yeux tournez vers le Ciel, *O tu cujus regnum non transit, miserere ejus cujus regnum transit!*

Honain Ebn Isaac de la Tribu Arabe d'Ebade, fut

Medecin du Calife Mottauuacel. Il etoit Chrétien & fils d'un Apoticaire de la ville d'Arie, dans la Province de Corassan en Perse. Il étudia l'an de l'Egire 200. sous Jean fils de Mesué dont nous avons parlé cy-devant, avec lequel il ne s'accorda pas fort bien, ce qui l'obligea à se retirer dans la Grece, d'où il retourna dans son païs aprés y avoir étudié quelque temps, & eut l'avantage de faire amitié avec Georges Baptichou qui admiroit son érudition. Mais Mottauuacel apprehendant qu'il n'eut été envoyé par l'Empereur de Grece pour l'empoisonner, s'avisa de le tenter & de s'assurer de la verité par cét artifice. Il luy demanda donc un jour, aprés luy avoir fait quelque present, s'il ne sçavoit point quelque moyen prompt & facile de se défaire d'un ennemi; mais voyant qu'il avoit témoigné de l'horreur de cette proposition, il changea de maniere, & tâchant de sçavoir par des menaces, ce qu'il n'avoit pû apprendre par artifice, il commença par la prison & par les gehennes, avec lesquelles il tâcha de luy faire peur, & luy fit enfin voir le genre de mort qu'il luy préparoit, s'il ne luy donnoit satisfaction. A quoy le Medecin ayant répondu qu'il ne craignoit que Dieu, auquel il étoit obligé de rendre compte de ses actions, le Calife revint à luy-même, le loüant de sa genereuse resolution, & luy avoüant que tout ce qu'il avoit dit & fait, n'étoit que pour sonder son dessein touchant le poison qu'il apprehendoit, à quoy il ajoûta des presens fort considerables. Mais qu'est-ce que de l'esprit humain, puisque ce Medecin qui avoit été si constant dans cette occasion, tomba en une autre dans le desespoir? car les Courtisans jaloux de son bonheur, l'ayant broüillé avec les Puissances, il se fit mourir crainte des tourmens; mais Hottinger dit simplement qu'il mourut aprés avoir traduit la Sagesse des Grecs, qui est apparemment le Livre de Jesus fils de Sirach, en Siriaque & en Arabe, & expliqué Euclide & l'Almageste de Ptolomée. Il laissa deux fils, Isaac & David qui se rendirent habiles, & un neveu qui traduisit quelques Livres Grecs, en Arabe & en Syriaque.

Abulpharag. Joann. & Gabriel Maronit. in Histor.

Abulpharag. in Histor.

in Analect. pag. 299.

JOSEPH Prêtre fut surnommé le * vigilant, parce qu'il ne dormoit que quatre heures chaque nuit, à cause d'un Cancer qu'il avoit à la tête, mais il sçavoit admirablement la matiere medecinale. Jean Ebn Batrik affranchi d'Almamin est un autre Traducteur, mais plus grand Philosophe que grand Me-

* *Sahir.*

decin. Sahet Ebn & Sapor sont encore des Traducteurs & Medecins Arabes, Auteurs de quelques Ouvrages du temps de Batrik.

Christi 920.

JACQUES Alkindi originaire de Bassora, d'une famille noble & ancienne, dont il prit le nom, n'ignora rien de ce qu'il y a de rare dans les Sciences & dans les beaux Arts. Mais il fit un Livre avec tout cela intitulé *de gradibus Medicamentorum*, qui plut si peu à Anerrhoes, qu'il en dit son avis d'une maniere fort injurieuse à cét Auteur.

Abulpharag. pag. 223.

MANSUR Ebn Mokasher Medecin Chrétien Egyptien, fut en grande consideration chez les Princes & grands Seigneurs de son temps l'an de l'Egire 340. témoin les lettres que luy écrivit Al Aziz; mais il ne fut pas toûjours heureux, ayant été supplanté par un Charlatan Juif, à cause d'une cure qu'il avoit faite par hasard.

HELAL fils d'Abraham, Medecin natif de Charres en Mesopotamie, fit la Medecine à Bagdet avec beaucoup de reputation, aussi étoit-il sçavant, bel esprit, & d'une conduite merveilleuse, c'est pourquoy il fut Medecin de Tusan General des Armées du Calife. On dit que son fils Abraham l'ayant un jour felicité des graces & des honneurs que luy faisoit ce Tuzau, il ne luy répondit rien du tout; & que ce silence ayant obligé le fils à presser son pere de luy faire quelque réponse, il luy tint enfin ce langage: *Mon fils, vous n'entendez rien aux manieres de la Cour & des Grands, mon Maître, pour vous parler franchement, avec toute sa puissance & toutes ses richesses, ne sçait ce qu'il fait, il n'agit que par prévention & sans raison; & c'est pour cela que je ne compte gueres sur ses caresses, & sur le bien qu'il me fait. Je luy ay ordonné un remede purgatif, qui malheureusement l'a fort mal-traité, parce que je ne connoissois pas assez particulierement son temperamment, la constitution de son corps, & le degré de ses forces, de sorte qu'il a été purgé jusqu'au sang. Cependant comme il s'est enfin tiré d'affaire, & qu'il n'est pas mort du remede, bien éloigné de se prendre ny au Medecin ny à la Medecine, des accidens qui l'ont mené si loing, il s'est imaginé que cette Medecine l'a gueri. Delà est venuë ma faveur & les grands biens qu'il m'a faits ensuite. Ainsi j'ay grand sujet de craindre que comme il m'a fait du bien par caprice & sans raison, il ne me fasse aussi du mal en des occasions où je ne l'auray pas merité.*

Hottinger. pag 166. Bibliothec. Oriental. & Abulpharag. pag. 214.

MUHAMED Ibn Achmet Altemimi, Medecin Arabe faisoit une grande figure vers l'an 470. de l'Egire, & écrivit

un Livre des Alimens & de la vertu des simples.

NADHI SÆLUCH Medecin Grec, & un autre nommé Mansur, comme Ebn Mokasher Medecin Chrétien du Calife Al Azizi, fleurissoient aussi en ce temps-là, témoin une lettre de ce Calife, fort avantageuse aux Medecins & à la Medecine. *Abulpharag. in Hist. Dynast.*

ABUNAZAR Alpharabius natif de Pharab en Turcomanie, vivoit l'an 430. de l'Egire, & étoit si versé dans la lecture des Livres d'Aristote & de Galien, qu'il fut regardé à Bagdet comme l'Esculape de son temps, & surnommé *Homme honorable* en Arabe. Aussi fit-il de sçavans disciples & des Ouvrages dont il sera parlé cy-aprés, au sujet d'Avicenne. Il mourut, dit Abulpharage, pour s'être trop appliqué à l'étude, l'an 435. de l'Egire. Mais il faut se garder de le prendre pour un Abunazar, Philosophe & Medecin, qui vivoit l'an 190. de l'Egire. *pag. 235.*

EBN BOTLA natif de Bagdet ou Baldac dans l'Arac Arabique étoit Medecin Chrétien, homme à la verité fort laid de visage, mais bel esprit, qui fit de bons Livres, & qui se rendit considerable par les conferences qu'il eut avec les habiles de son temps, & par les differens qu'il eut avec Ebn Reduvan, & voila pourquoy n'ayant rien trouvé dans le monde qui le contentât pleinement, il se fit Moine à Antioche, l'an 442. de l'Egire. *Sacul. 11.*

EBN REDUVAN est par consequent contemporain de Ebn Botla, outre que celui-cy en parle dans ses Ouvrages; mais comme d'un homme singulier & bizarre dans sa methode, & à peu prés du caractere d'un autre bizarre, lequel ayant fait marché avec un malade pour le guerir d'une fiévre tierce, demanda au moins la moitié du prix dont on étoit convenu, soutenant, suivant la signification litterale & ordinaire du terme de demie tierce, qu'on luy devoit la moitié du prix, ne restant à son compte que la moitié du mal à guerir. *An Tertiana simplex an Hemitritæus?*

YAHIA Ebn Isa Ebn Iarla étoit Medecin Chrétien natif de Bagdet, mais il se fit Mahometan à la persuasion d'Eduslvvalid qui luy enseignoit la Dialectique. Toutesfois il mourut en reputation de Medecin charitable, l'an de l'Egire 473. Mais il ne faut pas oublier icy certain *Abulpharag. pag. 240.*

GEORGE Egyptien qui faisoit la Medecine l'an 510. de l'Egire, & *qui étoit* selon Abulpharage, *Medecin comme un corbeau est blanc, & un homme mordu d'un serpent, est un homme sain*

& vigoureux; mais cela, continuë cét Auteur, ne l'empêchoit pas de faire le sçavant, & de se moquer même des plus habiles, quoi-qu'il ne dît que des fadaises. Il en vouloit particulierement à un Medecin Juif nommé Abulchair, contre lequel il fit ces vers.

Abulchair adeo stultus est, ut in lance ejus levius sit quisquis excellit,
Adeo infaustus ut ægrotum qui ipso Medico utitur in mare
Perditum sit cui nullum est littus,
Tria simul, ipsius aspectus, & feretrum, & qui mortuos lavat.

Il y eut encore en ce temps-là plusieurs autres Medecins Arabes Chrétiens, un Colathat, un Abatella, Ebn Talmid, Abatella Ebn Matka, Abatella Ebn Joham, tous estimez des Califes leurs Seigneurs, & particulierement d'Almataki, qu'il ne faut pas laisser passer sans remarquer que son fils luy ayant demandé pendant sa derniere maladie, le voyant fort indifferent & fort dégouté, s'il n'avoit point appetit à quelque chose, il luy répondit, *tout mon appetit est d'avoir appetit.*

Hebatella donum Dei.

Appeto hoc ut appetam.

AL RAHABI fut un Marchand mêlé de Damas, qui vivoit l'an de l'Egire 632. faisant en effet la Medecine & la Marchandise; mais au reste tout Amphibire qu'il étoit, homme magnifique en tout & par tout.

ABUBECER El-Feric est un Arabe d'un temps incertain, qui a fait, suivant Hottinger, un Traité *de medendis morbis*, gardé Manuscrit dans la Bibliotheque de Laurent *de Medicis*, à Florence.

Bibliothec. Oriental. pag. 211.

MOHAMET Ben Abditalif, surnommé Ebn Elbitad, écrivit des Plantes de l'Egypte, l'an 646. de l'Egire, comme

Abulpharag. Hist. Dynast.

MUHAMED Ben Eladib, écrivit des causes des maladies.

ABDO'SSALE, Vahia Ebn Haid, Poëte & Philosophe, Saet Ebn Abatella, & plusieurs autres Medecins Arabes, tant Mahometans que Chrétiens, sont marquez dans le même Auteur.

THEODORE d'Antioche Jacobite de Religion, se donna à un Prince Chrétien de la Nation des Francs; mais l'ayant quitté sans sujet aprés quelque temps de services, & tâchant de gagner son païs, aborda par un coup de vent dans une Ville où ce Prince se trouva par hasard. Ainsi de honte de son inconstance, il aima mieux se donner la mort, que de rougir devant luy de sa désertion.

Abulpharag. pag. 341.

Abulpharag. Hist. Dynast. pag. 341.

Ibn Zoar est appelé admirable par Averrhoes, parce qu'il vécut cent trente ans, & qu'il n'avoit commencé à étudier qu'à l'âge de 40. ans.

Hottinger. in Analect.

Christ. 1163. ex justo.

Ebn Elbeitar Abenbicar Espagnol, natif de Malaca de Grenade, a écrit en Arabe un Livre des Medicamens simples, dont le Manuscrit étoit, si l'on en croit Paschalis Gallus & Schenkius, parmi les Livres de Guillaume Postel; à quoy ils ajoûtent qu'il y en avoit encore un chez certain Jacobite; mais ce qu'il y a de plus vray-semblable, est que tout cela & tout ce que nous en avons, n'est que des compilations faites dans les Medecins Grecs.

Kinanis ou Kinannus, à écrit en Arabe un Livre des facultés des Plantes, des animaux, & des mineraux, lequel a été traduit en Latin par Gerard. Cromonensis. *V. Paschal. Gall. & Tiraquell.*

Abhinguefit ou Albinguefit a donné un Livre de la vertu des alimens & des Medicamens, traduit par le même Auteur, & un autre des Redemedes, imprimé avec les Oeuvres de Mesué. *Vanderlind. de script. Med.*

Joannitius est un Arabe du dixiéme siecle, qui a écrit sur divers sujets, & apparemment le même que cét Humain ou Human cité par Rhasis, qui a interpreté Andromachus, & qui a donné les Canons Occonomiques & les Tables Isagogiques, qu'on voit dans l'Avicenne de Gerard de Cremone, & d'André d'Alpago. *Tiraq. lib. de nobilit. cap. 3.*

Jean fils de Serapion a vécu dans l'onziéme siecle. Quelques Auteurs l'ont fait Mahometan; mais quand il n'y auroit que son nom, c'est assez pour croire qu'il étoit Chrétien.

Albatenus ou Albatenius a vécu dans le même siecle, & a traduit quelques Livres de Galien en Arabe sur le dessein de Joannitius, qui luy avoit montré le chemin.

Rasis, Rases Abubeter, ou *Bulchare Mugamet filius Zachariæ Rhasis*, est un Arabe de la Mauritanie, connu de tous les Medecins par la quantité des Livres qu'il a faits, & particulierement par son *Continens*, ou Traité de toutes les maladies du corps humain, & l'abregé de ses autres Ouvrages; mais son temps paroît incertain, parce que René Moreau le met dans l'an de grace 996. Campegius & d'autres en 1070. Vanderlinden, & Wolphang. Justus en 1080. Mais s'il est vray qu'il ait vécu six-vingts ans, toutes ces opinions ne sont pas difficiles à concilier. Quoi-qu'il en soit, il écrivit même une Histoire *Vanderlind. de script. Medic.*

d'Espagne en faveur du Miramolin Balharabi. On dit qu'il commença à faire la Medecine à l'âge de trente ans, qu'il fut Empirique 40. ans, & 40. ans Medecin rationel. Il fut encore Medecin d'Almansor Roy des Arabes, mais si malheureux qu'il ne put conserver sa faveur. Arnault de Ville-neuve est un de ceux qui ont travaillé à son Eloge avec le plus d'application, & Hottinger nous apprend que non seulement il est preferé à Avicenne par les Arabes; mais encore qu'un certain Ibn Chatican l'a appelé Medecin par excellence.

Analect. pag. 295.

ALBUCASIS ou Buchasis vivoit, si l'on en croit Wolph. Justus, l'an de grace 1085. & composa trois Livres de la Chirurgie, & d'autres Livres des maladies des femmes, fort differens du Livre intitulé Bulchasim Benabenazerim, ou *liber servitoris*, traduit par Simon Januensis.

SALADINUS de Esculo, ou Saladinus Esculanus Medecin du Prince de Tarente, a fait un Abregé des Medicamens aromatiques, & quelques autres Ouvrages marquez par les Bibliographes.

V. Schenkium & Vanderlind.

HALI ABBAS ou Ebn Abba disciple de Rhases, a été en grande reputation dans le dix & onziéme siecle, quoi-qu'il ait été surnommé le Singe de Galien. Aussi Avicenne qui avoit fureté tous les Ouvrages des Grecs & des Arabes qui l'avoient precedé, s'est-il bien donné la peine de le copier en divers endroits. Il dédia ses Ouvrages à son Prince, qu'il ne nous fait connoître que sous le nom de grand Roy, & de plus fort que tous les autres Princes de son temps. Certain Estienne Philosophe les mit en Latin l'an 1127. & Michel Capella les illustra de quelques notes l'an 1523. Il y a encore Hali Rodoam que Vanderlinden fait Egyptien aprés Wolphang. Justus, & qui a écrit sur l'*Ars parva* de Galien, apparemment different d'un autre Hali Abbas Juif qui a écrit *de Re Medica*, d'un autre qui a fait un bel Ouvrage de Chirurgie.

Hottinger. Bibliothec. Oriental. pag. 135.

ALSHARAVIUS ou Alpharabius est un Arabe Maure du douziéme siecle, de si grande reputation que Zacutus & Paulus Riccius le croient le premier des Medecins, aprés Hipocrate & Galien: car outre sa pratique donnée au public par ce Riccius, il fit un excellent Livre de la Chirurgie que Golius a veu, dit-il, à Constantinople.

Hottinger. in Analect. pag. 297.

V. Schenkii Bibliothec.

HELLUCHAZIM Ellimitar fils de Nahadun, petit fils de Cellam, natif de Bagder, a fait les *Tacuins* ou *Tabulæ sanitatis* marquez par les Bibliographes.

KALEHUS

KALEHUS Egyptien a fait un Traité ou Commentaire ſur les Canons d'Avicenne, de même qu'Ibn Nephis: car je marque icy pluſieurs Auteurs, quoy qu'au deſſous d'Avicenne & d'Averrhoes, quant au temps & au merite, afin de n'y pas revenir.

AVICENNE donc, cét Arabe ſi connu, & qui fleuriſſoit dans l'onziéme ſiecle, eſt un nom corrompu d'Ebn Sina, qui ſignifie le fils de Sina, & c'eſt peut-être pour cela que le Cardinal du Perron a crû qu'il étoit fils d'un Chinois. On l'appele encore Abuhali pere de Hali, Ebn Hali, le fils de Hali, & on ajoûte que ſon vray nom étoit Hoſam, & que c'eſt pour cela qu'il a été encore appelé Alhaſen. Quoi-qu'il en ſoit, ſon pere étoit natif de Belch, & Intendant des affaires de Nuch fils du Roy de Buchara ſur l'Euphrate, & ſa mere s'appeloit Citara. Il naquit à Buchara en Perſe l'an 370. de l'Egire. C'étoit un tres-bel eſprit, mais il fut toute ſa vie Mahometan malgré toutes ſes lumieres, tant l'éducation, la coutume & la commodité de ſa Religion eurent de force ſur luy. Il eut pour Précepteur Abn Abdalla de Nahel, qui luy enſeigna la Grammaire, la Rhetorique & la Dialectique, d'où il paſſa à l'étude de la Medecine, & à celle des Livres d'Euclide. Il étudioit jour & nuit preſque ſans aucun repos, & prenoit un peu de vin pour reparer la perte des eſprits, quant il ſe ſentoit affoibli. Quant aux mœurs il étoit honnête, équitable, charitable & pieux à la maniere des Mahometans, de ſorte qu'il fut admiré de tout le monde dés l'âge de 18. ans. On dit qu'ayant trouvé par haſard un Livre compoſé par cét Albumaſar Alpharabius, dont nous avons parlé ci-devant, il y découvrit des Tréſors d'érudition qui le rendirent ſçavant dans la Metaphyſique, à laquelle il n'avoit pû rien comprendre avant cette découverte. S'étant donc enſuite adonné à la Medecine, il s'y rendit ſi ſçavant, que Nuch fils du Roy de Buchara, abandonné des autres Medecins, demeura fort perſuadé qu'il avoit obligation de ſa vie à ſes ſoins & à ſa capacité. Ainſi Avicenne ſe voyant en poſſeſſion de la Bibliotheque de ce Prince, il profita de l'occaſion par le bon uſage qu'il en fit, & eut encore l'avantage aprés la mort de ſon pere, de luy ſucceder dans l'intendance de ſes affaires, & fut ſi heureux pendant ce temps-là, qu'il guerit le Prince d'Eléram d'une maladie mélancholique. Mais ayant jugé à propos de donner quelque

Perronian. fol. 18.

V. Ejus vitam per Sorſanum ejus diſcipulum initio operum.

Chriſti 992.

tréve à ses études, & de mener une vie plus douce, il admit ses Ecoliers à ses divertissemens, & à quelques petites débauches qui luy attirerent leur amitié, quand ils le virent de cette humeur. Cela ne l'empêcha pas de faire un voyage à Abda, où il guerit de la colique le Prince de ce lieu, qui le fit un de ses Visirs ou Conseillers. Delà il passa à Apheca, où il fut receu des sçavans avec de grandes demonstrations d'estime & d'amitié, & il y aquit beaucoup de gloire dans les disputes & les conferences. Le Roy de Sensadule voyant cependant qu'il s'adonnoit avec beaucoup d'application à l'étude des Mathematiques, luy fit fournir tout ce qui étoit necessaire pour le rendre accompli en cette science; mais pour cela il ne dédaignoit pas de faire de ses propres mains tous les instrumens dont il avoit le plus de besoin; mais étant obligé de suivre ce Roy dans quelques expeditions militaires, il y contracta des incommodités qui dégenererent en Epilepsie, n'ayant pas été pendant cette guerre assez sur ses gardes contre les attaques des femmes. A quoy il faut ajoûter que comme il usa trop long-temps de Mithridat, & que ses domestiques, qui ne l'aimoient pas à cause de sa severité, mêlerent trop d'opium à ses remedes, ils le firent doucement mourir par celui-là. Ainsi voyant approcher la mort, il se dépêcha de prendre son parti, mais en Philosophe. Il donna donc une partie de ses biens aux pauvres, & la liberté à quelques-uns de ses Esclaves, recommandant enfin son ame au Seigneur à la maniere des Mahometans. Il mourut âgé de 58. ans, & fut inhumé en Chamadan, l'an de l'Egire 428. & de grace 1062. selon la plus commune opinion. Quant à ses Ouvrages Cardan a écrit, que quoy qu'il ait beaucoup pris d'Hipocrate, de Galien, d'Oribase, d'Æce & de Paul Eginette, il a mis tout cela en si bon ordre, qu'il merite d'être lû. De plus qu'il a découvert la plûpart des purgatifs doux & benins, qui étoient inconnus aux Grecs, & que quant aux fautes qui se trouvent dans ses écrits, elles viennent de l'ignorance ou de la negligence des interpretes. J. Cesar Scaliger va encore plus loin que Cardan, car il croit la lecture d'Avicenne si necessaire, qu'il ne croit pas qu'on puisse être bon Medecin qu'on ne l'ait bien lû.

Comment. in prognost. Hipocrat.

Scaligerana I, pag. 115.

AVERRHOES n'est gueres moins connu qu'Avicenne, & n'est gueres moins grand Medecin que grand Philosophe, comme il paroît par ses Ouvrages. Il s'etablit à Cordouë en

Espagne l'an 1140. & fut le plus passionné de tous les partisans d'Aristote. On luy fait dire plusieurs choses, & même sur la Religion, tant bonnes que mauvaises, & rapportées diversement par les Auteurs. Il composa quant à la Medecine un Ouvrage qu'il intitula *Colliget*, ou Abregé de toute la Medecine, par l'ordre du Miramolin, dont il étoit Medecin ; mais il n'est pas vray qu'il ait empoisonné Avicenne, & que celui-cy luy ait rendu la pareille, comme l'a écrit Vanderlinden, trompé par Wolphang. Justus qu'il suit trop aveuglément : car outre qu'aucun Auteur n'a marqué ce fait, s'il est vray qu'Averrhoes ait fleuri en 1145. selon quelques-uns, & selon d'autres en 1165. ou 1170. comment cela se peut-il croire, Avicenne étant mort dés l'an 1062 ?

AVENZOAR Abhomeron, ou Abymeron Abynzoar, étoit à peu prés du temps d'Averrhoes qui l'estime fort, c'est pourquoy il fut nommé sage & illustre. On dit qu'il commença d'étudier en Medecine dés l'âge de dix ans, & qu'il en vécut plus de six-vingts. Son plus fameux Ouvrage est le *Teirir*, ou *de Re Medica seu Medicationes rectificatæ*, marqué par tous les Bibliographes.

Christi 1163. ex Justo.

Castell. in vitis Medic. illustr. Andr. Tiraquell. in nomenclat. Medic. Vanderlinden. de script. Medic.

JEAN fils de Mesué natif de Damas Auteur des Canons, & de quelques autres Ouvrages de Medecine Pharmaceutique, est si different de ce Jean fils de Mesué Syrien dont nous avons parlé cy-devant, que les temps seuls & les surnoms sont suffisans pour les distinguer. En effet, l'un vivoit dans le huitiéme siecle, comme nous l'avons marqué en son lieu, & celuy dont il s'agit icy, vivoit dans le douziéme selon tous les Medecins & Historiens, & étoit petit-fils d'un Roy de Damas, témoin la Genealogie qu'il a mise à la tête de ses Ouvrages à la maniere des Orientaux. Quant à ses écrits on ne sçait s'ils sont en Arabe, Grec ou Siriaque ; mais il est certain qu'il avoit lû les Grecs avec tant d'assiduité, qu'il a pu écrire en leur langue. Il faut donc encore remarquer à nôtre sujet que Andreas Bellunensis fait deux Jean fils de Mesué, l'ancien & le jeune. L'ancien a, dit-il, écrit en Arabe, & voilà le Massuia ou fils de Mesué du huitiéme siecle, mais dont nous n'avons pas les écrits. Quant au jeune, il dit qu'il n'a pu trouver ses Ouvrages parmi ceux des Arabes, d'où on pourroit inferer, qu'il auroit écrit en Grec ou en Siriaque, & voila celuy du douziéme siecle, *Massahi* ou *Chrestien* ; mais Vossius, nonobstant

Messannathi filius Medicus Syrus.

V. Jacob. Sylvii præfat. Petr. Castellanum in vitis illustr. Medicor. Paschal. Gallum Schenkium in Bibliothec. & Justum in Chronol. Medic.

cette distinction, a tellement confondu ces deux Medecins sur les Memoires de Leon l'Affriquain, & sur la lecture de quelques autres Auteurs, qu'il n'en fait qu'un, & si bigaré qu'on n'y connoit rien. La convenance de *Massuia*, & de *Massahi*, celle de Patrie, de Profession & de Religion, car ils etoient tous deux Chrétiens, a donc causé cette confusion, dans laquelle cét habile critique a donné, & l'erreur de plusieurs Medecins, qui non seulement n'en ont fait qu'un, mais qui l'ont confondu avec ce Jean de Damas qui suit.

De Historic. Græc. lib. 4. & l. de Philosophia.

JEAN Damascene est le Synonime de deux Medecins qu'on ne peut démêler qu'en démêlant les écrits qu'on a mis sous leurs noms ; & sous ceux des Auteurs qu'on a confondus avec eux. Il faut donc sçavoir que Vanderlinden a fait, aprés Wolfang. Justus, un Janus Damascenus Auteur de certains Aphorismes, d'un Traité des fiévres, & d'une Therapeutique, le qualifiant, Prêtre, Moine & Medecin de Decapolis ou Paneas. Mais il n'y a gueres d'apparence que ces Ouvrages, qui ne sont que des compilations de ceux de Galien, d'Æce & de Paul Eginette, soient d'un de ces Solitaires du quatriéme siecle, qui n'étoient occupés en ce temps-là qu'à la Priere, & au travail des mains ; aussi Gesner & Schenkius croyent-ils, que loin d'être d'un Solitaire de ce nom & de ce temps-là, ils sont de Jean Serapion. Quant à Joan. Damascenus fils d'un Mesué, qui a écrit des Canons de Medecine, & plusieurs autres Ouvrages de la matiere Medicinale, qui vivoit dans le douziéme siecle, Wolphang. Justus & Vanderlinden se sont encore trompez quand ils l'ont fait Moine Benedictin : car outre qu'il n'y a aucun Moine Medecin de ce nom dans toute l'Histoire Benedictine, l'erreur vient sans doute, de ce qu'ils ont pris un Moine Benedictin Précepteur de Saint Jean Damascene, pour ce Joann. Damascenus, & qu'ils ont confondu tous ces noms. Trithemius même, Bzovius, & Symphorian. Campegius, ont tellement défiguré ce Joann. Damascenus Medecin du douziéme siecle, que non seulement ils l'ont confondu avec Saint Jean Damascene, qui n'a jamais rien écrit de la Medecine ; mais encore qu'ils ont mis ce Saint au nombre des Saints Medecins ; de sorte qu'on trouve même nôtre Joann. Damascenus & Saint Jean Damascene confondus avec les deux Jean Mesué dont nous avons parlé cy-dessus, parce que l'un étoit fils d'un Mesué, & qu'ils

avoient été tous deux surnommez Mansur, * quoy qu'à de differens respects.

* Victorieux. Illustre. Sarrasin.

ALKANAMUSALUS ou Canamusalus de Baldac a écrit dans le douziéme siecle, des maladies des yeux.

Christi 1230.

YAHIA Ebn Hamech, vivoit, dit-on, l'an 719. de l'Egire, & fit un Livre *de Re Medica*, qu'il dédia au Roy Albulasem, & qui contenoit la maniere d'examiner les Medecins sujets du Roy de Grenade.

Hottinger. Bibliothec. Orient. p. 163.

ABDARAMAHUS Asintensis, est un Arabe Egyptien, dont les Ouvrages ont été traduits de nôtre temps par Abraham. Echellensis Maronite sur le Manuscrit de la Bibliotheque Mazarine.

BUHAHYLYHA Bingezla a fait les Tacuins ou Tables des maladies du corps humain, traduits de l'Arabe en Latin suivant l'ordre de Charles I. Roy de Naples, de Sicile & de Jerusalem, frere de Saint Louis, par ce Farragius qui a traduit le *Continens* de Rhasis, comme il paroît par la Préface de ce Juif, où il donne les mêmes Eloges à ce Roy, qu'il luy donne dans la Traduction de ce *Continens*, sur la fin du 25. Livre, & où il prend les mêmes qualitez qu'il y a prises. Mais comme je ne voudrois pas assurer que ce Bingeslas n'ait écrit au temps de Charlemagne, je croirois plus apparemment qu'il a écrit au temps de Charles I. Roy de Sicile, puis-qu'il a donné ordre à Farragius d'en faire la Traduction pour l'usage de sa maison, & que de plus Occo * ni Schenkius ne nous donnent aucune preuve évidente qu'il ait été du temps de Charlemagne.

* *Epist. ad Joann. Schotum praefixa operi Bingesl.*

Il y a encore dans Abulpharage plusieurs Medecins Arabes, tant Chrétiens que Mahometans, depuis l'an de l'Egire 620. & entr'autres Said Ebn Tuma Medecin Chrétien de Bagdet, mal-heureusement assassiné par une horrible trahison. Hasnon autre Medecin Chrétien d'Edesse. Iakub Ebn Saklan, Ebn Salem, ou Ebn Karaba Jacobite, Theodore d'Antioche, Ma'sud de Bagdet Medecin sçavant & spirituel, Isaac de Bagdet & plusieurs autres qu'on peut voir dans les pages 343. & 444. de l'Histoire des Dynasties d'Abulpharage. Mais à ce propos il ne faut pas passer à d'autres matieres, sans s'arrêter un peu à ce fameux Medecin & Historien, des Ouvrages duquel j'ay tiré la plûpart de ce que je viens d'écrire touchant les Medecins Arabes.

Rohensis,

GREGOIRE ABULPHARAGE étoit né à Malaca, fils

d'un Medecin Chrétien nommé Aaron, & n'étoit pas Chrétien Renegat, comme l'ont voulu faire croire les Mahometans, jaloux de voir un si grand Personnage Chrétien; mais ce qui fait à sa gloire, est que ces ennemis du nom Chrétien, & de la reputation de Gregoire, ne laissoient pas de le consulter, comme faisoient tous les Orientaux dans leurs maladies. On peut voir les Eloges qu'on luy donne, où on ne le traite pas moins que de Phenix, & que de l'honneur de son siecle; aussi est-il appelé de quelques Chrétiens: *Pater noster Sanctus, Christianorum Princeps Primarius, Sectæ Jacobiticæ purissima substantia.* Il fit une Grammaire Syrienne, & quelques autres Ouvrages, outre l'Histoire des Dynasties, & mourut à la fin du douziéme siecle, & selon quelques-uns à la fin du treiziéme, l'an de l'Egire 670.

Je passe donc maintenant aux Rois & aux Princes qui ont honoré la Medecine ou par l'étude, ou par la profession qu'ils en ont faite. Ainsi je remarque entre les Héros de l'antiquité la plus reculée, Jason, dont le nom semble marquer la principale étude & application. Hercule, Achile, Thesée, Telamon, Pelée, Aristée, Teucer, Patrocle, Palamede, Cadmus & Bacchus, entre les Grecs, comme Nekepsus, Petosiris, Tosorthrus, & ces autres Rois d'Egypte que la Fable a défigurés; Alcibiade, Denis Tiran de Sicile, Idomenée Roy de Crete. Nous avons encore le Grand Alexandre, puisque Plutarque le met au nombre des Medecins, Lysimaque, Antiochus Roy de Syrie, Ptolomée Evergete Roy d'Egypte, Attale, Codamus, Amarot & Laodicus marqués par Galien. Juba Roy de Mauritanie, Mithridate Roy de Pont, Seleucus Roy de Locres, Gentius Roy d'Illirie, Pharnaces, Eupator, Agrippa Roy des Juifs, Evax & Sabid, Rois des Arabes, Sabor & un autre Prince d'Orient, cité par Æce & Mesüé, Abderame Roy des Sarasins, & ce Mesué petit-fils d'un Roy de Damas. Un David Roy de ce païs, cité par Avicenne. Iacissuta & Kermit marquez dans Serapion, * Sandropictus ou Sandrocatus Roy des Indes, marqué dans Pline & dans Athenée. De plus Gentius, Climenus, Aaron, Agrippa, & Masinissa Roy de Numidie, Kinamis Roy de Perse, qui a écrit de la vertu des Plantes, tous Rois ou Princes & Héros de la Medecine. Nous avons

ἀπὸ τοῦ ἴασθαι à medendo.

in Antidotar. cap. 17.

Balaus de Scriptorib. Anglic.

* Indiæ Rex, ad Antiochum Medicamenta quædam astringentia misit quæ subdita pedib. coëuntium aliis venerem excitarent passerculorum modo; in aliis cohiberent. *Athenæus Deipnosophist. lib. 1.*

encore un Renta Natacius & Josina Rois d'Ecosse, qui vivoient prés de deux siecles avant Jesus-Christ, & dont le second a écrit des Regles ou Canons de Medecine: car quant à Josina il ne faut pas oublier qu'ayant été nourri & élevé par des Medecins, ausquels il se sentit obligé, il aima depuis & la Mecine & ceux qui la professoient, jusques à composer des Traitez des playes & des facultez de Medicamens, d'où il est arrivé que les Ecossois ont long-temps cultivé cét Art qu'ils honorent encore à present. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques Plantes & quelques Medicamens composez, ont pris leurs noms des Princes qui en ont été les inventeurs, & si quelques-uns mêmes des Empereurs Romains ont estimé la Medecine au point de la pratiquer en quelques occasions; entre lesquels on marque Auguste, Tibere, Neron, Adrien, Tite, Constantin le Grand, Justin, & Constantin IV. dit le Barbu, duquel nous avons quelques Ouvrages de Medecine. N'avons-nous pas encore l'Epître de Theodoric Roy des Ostrogots, touchant les facultez Medecinales des bains d'Apone? N'avons-nous pas même dans les derniers siecles Robert Roy de Naples, & Alphonse Roy de Castille, lequel a écrit des metaux; Edoüard . . . . Roy d'Angleterre, un Prince de la Mirande, un Barthelemi Prince de la Maison des Comtes de Lanoy en Flandres, un Prochite grand Seigneur Napolitain, & pour ne pas remonter plus haut, des Rois d'Egypte, des Indes, de la Chine, des Arabes que nous avons ou touché cidevant, ou passé sous silence pour éviter prolixité? car pour les Princes de l'Eglise, ils viendront cy-aprés en leur rang. Quant aux Poëtes

Georg. Buchanan. in Hist. Scotic. & Balæus in illustrib. Major. Britan.

Vanderlind de script. Med.

ORPHÉE qui est un des plus anciens a écrit de la vertu des Plantes. Musée, Hesiode & Homere paroissent sçavans dans la Botanique, & particulierement ce dernier, qui avoit encore toute la connoissance de l'Anatomie, qu'on pouvoit avoir de son temps; ce qui a obligé J. Sambucus de le mettre dans ses Images des Medecins. Empedocle ne paroît-il pas Medecin par ce que nous en avons remarqué cy-devant? Alcæus Poëte Lyrique n'a-t-il pas écrit un Poëme des Plantes? Melampe d'Argos ne nous a-t-il pas paru Poëte & Medecin tout ensemble? Diagoras de Millet étoit Philosophe, Poëte & Medecin, au point que Dioscoride, Pline & Serapion le citent souvent. Morsinus d'Athenes neveu du Poëte Æschines, étoit encore

Medecin & Poëte. Il en est de même d'Aratus qui a écrit de la Theriaque, d'Heliodore d'Athenes cité par Galien touchant les contre-poisons. Ptolomée de Cithere écrivit aussi des Plantes en vers, comme fit Servilius Damocrates marqué cy-devant. Nicandre, Æmilius Macer, Andromachus, Eudemus firent divers Ouvrages touchant les Antidotes; mais il ne faut pas oublier Virgile * la gloire des Poëtes, puisqu'il avoit étudié en Medecine, & que ce fait est marqué dans sa vie. Mais je ne voudrois pas inferer de là, comme a fait Hipolitus Obicius, que luy étant arrivé des succés fâcheux dans la cure de quelques maladies, il se dégouta du métier, & l'abandonna de chagrin: car Obicius auroit bien pû expliquer ce vers de ce Poëte.

*V. Simphor. Campeg. in illustrib. Medic. & Servium in ejus vita.

Mutas agitabat inglorius Artes.

Sans supposer un fait, dont aucun autre Auteur que je sçache n'a fait mention. Ovide parle de la Medecine bien plus pertinemment quand il est obligé d'en parler, que ne font tant de méchans copistes de ses Ouvrages, & de ceux de nos Medecins, dont on est à present fatigué. Cæcilius Argivus, Rufus Ephesius, Silius Italicus, Marcellus Sydites, Philotheus, Philo Tarsiensis, Petronius Arbiter, Q. Serenus Sammonicus, Thimaristus, Periander, Rhamnius Fannius, lequel a adressé ses vers à Lactance, Philés qui adresse les siens à Michel Empereur de Constantinople. Ægidius Moine Grec de l'Ordre de Saint Benoist, quels essains d'abeilles qui nous ont fourni des douceurs du Parnasse, & la Manne de la Medecine? Mais pourrions-nous oublier entre les modernes, Bruno Seidelius Poëte, Grammairien & Medecin, Hieronimus Fracastor, Lucas Valentinus, ces dignes enfans d'Apollon. Joan. Baptist. Fiera, Joan. Ursinus, Medecins & Poëtes couronnés, Joannes Vadianus de Saint Gal. Jacques Grevin Medecin de la Duchesse de Savoye, l'ami du fameux Ronsard, si distingué par ses Ouvrages, quoi-que mort à 29. ans, Jacques Pelletier du Mans, Alphonse Lopés de Valladolid, Jean Posthius Allemand, Constantin Pulcharello different du Jesuite de ce nom, enfin Pierre Petit Philosophe, Poëte & Medecin de Paris mort depuis peu, si estimé des hommes du métier, & tant d'autres qui ont excellé doublement dans l'art d'Apollon, & dont quelques-uns pouront venir cy-aprés.

Pour les Philosophes je ne marqueray icy que les plus con-

ſiderable: car on peut bien dire du reſte, *Turbam quam dinumerare nemo poterit.* Pythagore eſt donc ſi inconteſtablement Medecin, que non ſeulement ſes Sectateurs étoient Medecins, & qu'il fit ſelon Pline & Diogene Laërce quelques Ouvrages de Medecine; mais encore qu'on diſoit de luy qu'il ne voyageoit pas pour apprendre, mais pour guerir les maladies du corps & de l'eſprit. Empedocle, Platon & Speuſippe l'Athenien diſciple de celui-cy, raillé par le Poëte Epicrate pour s'être trop ſcrupuleuſement attaché à l'Anatomie & à la Botanique. Epicharme de Cos, cy-devant marqué. Epicure, qui a écrit un Livre des Plantes. Democrite ſi connu par luy-même & par Hipocrate ſon ami. Theophraſte, dont le merite ſauva ſa patrie de la colere d'Alexandre. Timée de Locrés fameux par le Dialogue de Platon de ſon nom. Thales de Millet, un des ſept ſages de la Grece. Socrate qui paroît ſi ſouvent Medecin. Ariſtote. Alcmæon, & tant d'autes marquez cy-devant. Comme Straton de Lampſaque, un des diſciples de Theophraſte, qui a compoſé un Traité des maladies. Eudoxe, Heraclide de Pont, Methrodore, Simon d'Athenes, Epimenides, Proclus, Apollonides, auſquels on peut ajoûter Plutarque de Cheronée, Sextus ſon neveu, Apulée, Poles ou Polles, Conon, Theodotion, Trachius, Porphire, Martirius & Pſellus, pour ne point parler d'une infinité de modernes.

Cornel. Celſus in præfat. & Ælian. de Var. Hiſtor. lib. 4.

Nous n'avons donc plus à parler, que des Medecins Chrétiens qui ont honoré leur Art, ou par la ſainteté de leur vie, ou par la maniere charitable avec laquelle ils l'ont exercé, ou qui ſe ſont rendu conſiderables par la pieté de leurs écrits, ou par les Dignités qu'ils ont euës dans l'Egliſe. Je ne puis donc mieux commencer que par

SAINT LUC, Evangeliſte de Jeſus-Chriſt, diſciple de Saint Paul, Hiſtorien Eccleſiaſtique, & Medecin à Antioche, le premier de nos Medecins Chrétiens, dans l'ordre de dignité & du temps. Il écrivit, dit-on, ſon Evangile d'une maniere ſi concertée, qu'il ſemble qu'il ait pris à tâche de faire voir à toute la terre, que le Fils de Dieu n'étoit pas moins le Medecin des corps que le Sauveur des ames; tout cela, dis-je, & pour porter témoignage à la verité, & comme chacun fait cas de ſa Profeſſion, pour faire honneur à la ſienne: car qui pourroit douter aprés Saint Jerôme, Saint Epiphane, & quel-

V. Epiſt. Pauli ad Coloſſenſ. Hieronymum Euſeb. Anſelm. in cap. 4. hujus Epiſt. Freſſenii Biblicarum diſquiſit. pag. 68.

Molan. Diarium Storum Medic. Bzovius in nomenclat. Storum Medic.

ques autres grands personnages, qu'il ait été Medecin ? Ou si l'on en veut douter avec Erasme & Calvin, on n'a qu'à voir dans l'examen qu'a fait Molanus de leurs doutes s'ils sont bien fondez, & si les Protestans d'Allemagne ont eu raison, quand ils ont voulu soutenir que ce Saint exerça encore la Medecine corporelle aprés sa conversion, & pendant le Ministere de l'Evangile, afin de se rendre favorables à leurs Ministres qui font la Medecine corporelle & spirituelle, pour manger, comme on dit, à deux Tables & en differens endroits ; mais je ne voudrois pas assurer que le Manuscrit de la Bibliotheque de Michel Cantacuzene, *de duodecim curationibus*, fut un Ouvrage de Saint Luc.

URSICIN natif de Ravenne, suit Saint Luc dans l'ordre des temps. C'est celuy auquel Saint Vital disoit, le voyant chancelant dans la Foy, & étonné de l'appareil du supplice ; *Prenez garde, mon cher Ursicin, vous qui avez tant gueri de maladies corporelles, que vous ne perdiez vôtre ame, & que vous n'en abandonniez le soin, pour conserver un corps mortel & perissable.* Avis & avertissement qui fut d'un si grand effet, qu'Ursicin eut assez de courage pour presenter sa tête aux Bourreaux, qui le décapiterent par l'ordre du Juge Paulin, sous l'Empire de Neron.

Christi 44.

V. Hieronym. Rubeum Histor. Ravennat. lib. 1. & Martirolog. Roman.

ORESTE est un autre Saint Martir Medecin, mais Bzovius qui nous marque ses études, & son martire sous Diocletien le 9. Novembre, ne nous marque pas le lieu de sa naissance ny celuy de son martire.

Ex Roman. Martirol. Græcor. Menol. Metaphrast. & Surio.

COSME & Damien Arabes, si celebres par les cures qu'ils faisoient gratuitement, & par les aumônes, souffrirent le martire à Egée sous Diocletien le 27. Septembre, & firent plusieurs miracles aprés leur mort.

Baron. in notis. Bzovius in nomenclat. Martyr. R.

DIOMEDE homme de qualité né à Tarse dans la Cilicie, faisoit la Medecine corporelle & spirituelle, quand il fut pris pour la foy & décapité à Nicée Ville de Bithinie, sous Diocletien le 16. Aoust.

Martirol. Roman. & Cedren. in compendio.

ZENOBE Medecin d'Egée dans la Cilicie, puis Evêque de cette Ville, ne se contentant pas de faire la Medecine aux pauvres ; mais leur donnant encore les alimens necessaires, souffrit le martire avec sa sœur Zenobia, sous Diocletien le 30. Octobre.

Metaphrast. Surius, Bzovius, Lipomann.

CYRUS d'Alexandrie & Jean, deux Medecins Anargires prisonniers pour la Foy, eurent le bon-heur d'être visitez

dans leur prison par les deux Anargires, Cosme & Damien qui leur apparurent & les consolerent, aprés quoy ils souffrirent constamment le martire, pour avoir voulu sauver l'honneur de trois saintes Filles & de leur mere, sous Diocletien le dernier de Janvier. Ils sont si celebres dans le Menologe des Grecs, qu'il y est remarqué que leur Boutique fut changée en Eglise aprés leur mort.

Bollandus ex Melano.

ALEXANDRE Medecin de Phrygie, est condamné aux bêtes pour la foy de Jesus-Christ, sous Marc Aurelle, & enfin égorgé à Lion, aprés avoir évité d'être dévoré des bêtes le 12. de Juin, l'an de grace 177.

Euseb. Hist. Eccleſiast. lib. 5. cap. 1.

JEAN de Phrigie souffrit le martire sous Antonin Verus, suivant le Martirologe Romain.

Baronius T. 1. & Lipoman.

ANTIOQUE Medecin de Sebaste, aprés avoir converti ses Bourreaux, souffrit avec eux le martire sous le Juge Adrien, qui le fit décapiter le 15. Juillet; mais le Menologe traduit par Sirlet, ne marque ny le lieu, ny le temps de son Martire.

ANTIOQUE Gentil-homme de Mauritanie, autre que celuy de Sebaste, homme de lettres & grand Medecin, souffrit une maniere de martire dans l'Isle de Sardaigne sous Adrien: car aprés avoir gueri charitablement plusieurs malades, & converti quantité de Payens, étant accusé devant l'Empereur qui luy fit endurer plusieurs tourmens, il fut enfin relegué dans l'Isle qui a pris son nom, * où il mourut tranquillement, quoi-que les plus grands Seigneurs du païs demandassent instamment sa teste. Sa mort est marquée le 13. Decembre l'an de grace 135. dans le Martirologe Romain, & dans Bzovius.

** insula Sulcitana Isola di Sancto Antiogo.*

SANCTUS ou Benedictus natif d'Otricoli dans le païs des Sabins, souffrit longtemps pour la Foy, & fut enfin décapité par l'ordre de Sebastien Lieutenant de l'Empereur Antonin, le 26. Juin l'an de grace 130. selon Bzovius. L'extrait de l'acte de son martire cité dans l'Itineraire d'Italie, de Dom Jean Mabillon, Religieux Benedictin, page 47. le nomme Benedictus, & marque son martire au 6. des Kalend. de Juillet.

ex Bibliothec. Roma Vallicellan.

PENTALEON Noble Medecin de Nicomedie, fils d'Eustorge Senateur, Saint & sçavant personnage, souffrit diverses injures & tourmens, accusé qu'il fut par les Medecins Payens sous l'Empire de Maximin, & enfin le martire le 7. Juillet. Bzovius * marque les differens miracles qu'il fit aprés sa mort.

Symphorian. Campeg. in specul. Medic. Christ. doctrin. 4.

** in nomenclat. Sanctorum Medicor.*

Molan. in Diario Medic. Bolland. & alii.

JULIEN natif d'Emese dans la Phenicie, souffrit le martire sous l'Empire de Maximin Galere, le 6. Février, exhortant les Medecins Chrétiens exposez au Theatre, à souffrir aussi constamment qu'il faisoit.

RASIPHE & Ravenne freres, Prêtres & Medecins natifs de Bretagne, selon quelques Auteurs, souffrirent le martire en faisant la Medecine le 23. Juillet, mais on ne sçait pas l'année. Ce qu'il y a d'assuré, est que leurs corps sont à Bayeux.

Ex Græcor. Sinaxar. Metaphrast. Lipomano & Surio.

PAPILE Medecin de Pergame, puis Diacre, souffrit le martire avec Carpe, Agathodore & Agathanice sa sœur le 13. Avril, sous l'Empereur Dece.

Lipoman. in ejus vita.
Bzov. in nomenclat Martyrol. Rom.

CODRAT jeune Medecin de Corinthe, souffrit le martire, exhortant ses freres à le suivre, le dixiéme Mars, sous Dece & Valerien.

Bzov. in nomenclat. Pacius in præfat. Method. Medend. Galeni.

LEONCE & Carpophore deux Medecins Arabes, ayant évité le feu & l'eau, qui ne servirent qu'à convertir plusieurs Payens, furent décapités par l'ordre d'un des Lieutenans de Diocletien à Aquilée le 6. Aoust.

Roman. Martyrol. Baron. in Annal. Bergom. in supplem. Chronic.
** Luitprand in vitis Pontific. c. 32.*

EUSEBE Grec, Pape de Rome, est mis au rang des Medecins par quelques Auteurs, quoy qu'apparemment il ne fut que fils de Medecin. * Il souffrit le martire sous l'Empereur Maxime le 26. Septembre.

Molan. in Diar. & Victor Vitensis.

LIBERAT Medecin d'Affrique, souffrit pour la Foy pendant la persecution des Vandales, qui le firent mourir le 25. Mars 485. à Zurzane en Affrique.

Roman. Martyrol. Victor lib. 3. de persecut. Vandalor.

EMILIEN autre Medecin Affriquain de grande reputation, souffrit pareillement la mort pour la Foy, pendant la persecution Arrienne, avec quelques autres Chrétiens le 6. Decembre.

DENIS Medecin & Clerc, ayant souffert pendant la persecution d'Alaric, tout ce que la captivité a de fâcheux, inspira tant de respect aux Barbares par sa patience & par ses autres vertus, qu'ils le regarderent enfin avec un profond respect. Aussi ne s'étoit-il pas contenté de faire la Medecine aux malades, mais il leur faisoit encore de grandes aumônes, comme on le peut voir dans son Epitaphe en vers, rapportée par Bzovius, qui met sa mort le 28. Février l'an de grace 410.

ISIDORE Evêque de Seville est mis par quelques Auteurs au nombre des Saints Medecins, & confondu par Molanus avec Isidore natif de Chio. Il est vray que Luc Evêque de

Tuy, n'en parle que comme d'un homme sçavant dans les sept Arts liberaux ; mais Symphorian. Champerius en fait un grand Medecin, que Bede & Usuard font martir, de même que Gregoire de Tours, l'an 732.

De Gloria Confess. cap. 102.

Voicy encore des Saints Medecins, qui pour n'avoir pas souffert le martire, n'ont pas laissé d'honorer la Medecine par la pureté de leurs mœurs.

CESAIRE Senateur de Constantinople, & premier Medecin de l'Empereur Constance, frere de Saint Gregoire de Nazianze, dit le Theologien, qui a fait son Eloge, aima mieux renoncer à tous les avantages que l'Empereur luy proposa, & quitter la Cour que de se faire Arrien. Aussi Dieu le recompensa-t-il de sa fidelité ? car il revint à Rome aprés la mort de cét Empereur, glorieux, caressé du peuple & de toute la Cour, & disposant comme il luy plaisoit des finances, dont il fit un si bon usage, que les pauvres trouverent un pere & un Medecin en sa personne. On celebre sa fête chez les Grecs le 25. de Févrierr selon Baronius.

Gregorio ἀμφὶς.

Baron. in notis.

S. BASILE le Grand & Saint Gregoire de Nazianze, apprirent la Medecine dés leur bas-âge avec Saint Cesaire, & celuy-là aima tant les pauvres malades, qu'il bâtit un Hôpital, où il faisoit la Medecine aux Lepreux de ses propres mains.

Nazianzenus Sermon. de amore Pauperum.

SAMSON étoit un Saint Personnage du cinquiéme siecle, qui donna tout son bien aux Pauvres. Il guerit l'Empereur Justinien d'une grande maladie, ce qui l'obligea à faire bâtir à sa consideration un grand Hôpital à Constantinople. Il est mis au nombre des Saints pour avoir eu soin des pauvres, & leur avoir fait de grandes aumônes, & sa Fête marquée le 27. de Juin, comme celle d'un Saint, au Sepulchre duquel il s'est fait de grands miracles.

V. Bzovium & Melanum.

ZENON de Cypre soutint constamment l'exil pour la foy de Jesus-Christ, & convertit le fameux Juif Joseph. Sa mort est marquée le 13. Juin.

PIERRE Prêtre & Medecin de la Ville de Cyr, est marqué comme un Saint Personnage par Bzovius, en l'année 495.

THEODOTE Medecin puis Evêque de Laodicée en Syrie est fort estimé par Eusebe, s'étant converti à Dieu dans l'exercice de sa Profession, par la meditation de sa derniere fin, sur celle de ses malades. C'est pourquoy Bzovius le presente aux Medecins comme un miroir tres-fidelle, où ils peuvent voir leurs obligations.

Hist. Ecclesiast. l. 2. cap. 28.

L'Evêque de Tiberiade, qui sous pretexte de faire la Medecine à Ellel Patriarche des Juifs, prit occasion de le baptiser, étoit apparemment Medecin, sur quoy on peut voir Saint Epiphane, & aprés luy Baronius qui l'a copié sur ce fait mot à mot, mais qui ne le nomme point autrement que l'Evêque de Tiberiade.

Tom. 1. l. 1. hæres. 3.

Baron. ad Annum 327.

JUVENAL fut premierement Medecin à Narni, puis Prêtre ordonné par le Pape Damase, & enfin Evêque de Narni, où sa memoire est honorée de même qu'à Fossan, & où on a porté ses Reliques, & bâti des Eglises sous son invocation.

Martyrol. Rom. Bed. Usuard. Bzovius, Surius 2. Edition.

GENNADIUS Grec est mis au nombre des Medecins par Bzovius, qui nous en fait un bel Eloge; mais sans nous marquer ny le lieu de sa naissance, ny celuy de sa mort. Ainsi je crains fort qu'il n'ait fait un Saint Medecin de Gennadius Evêque de Constantinople, dont il est fait mention au Menologe des Grecs le 25. Aoust sous Justinien, ou de ce Gennadius de S. Augustin, dont nous avons parlé ci-devant.

PHILIPPES Benitio natif de Florence, aprés avoir étudié en Medecine à Paris, & pris le Bonnet de Docteur à Padouë, se fit Religieux Servite, fut General de son Ordre, & mourut, en odeur de Sainteté, à Tuderte le 22. Aoust 1285. Mais pourrions-nous oublier icy le celebre Medecin Tribun, quoi-que marqué cy-devant, puisqu'il préfera la délivrance des Chrétiens Captifs aux biens temporels.

Bzovius in nomenclatur.

Sozomen. lib. 7. c. 18.

MARTIRIUS, qui se jugea indigne du Diaconat pour avoir exercé la Medecine.

BARBATIEN, lequel ayant le *don des santez*, ne guerissoit neanmoins aucun malade, qu'il ne se servit des remedes naturels, pour se mettre à couvert de la vanité.

Ex Molano in diario.

DEOLDUS Evêque d'Amiens, qui viendra encore cy-aprés. Enfin deux Medecins Japonnois nommés Paul, dont il est fait mention dans les Lettres du Japon des Peres Jesuites.

Flodoard. ad ann. 924.

JOACHIN autre Japponois converti, qui faisoit la Medecine aux Pauvres, & qui leur donnoit encore l'aumône, ce qui luy attira la couronne du Martire à Faeaya le 13. Mars de l'année 1613. mais il ne faut pas oublier icy, que quelques autres Medecins que Guillaume du Val a inserez dans son Monogramme des Saints Medecins sont supernumeraires, ou parce qu'ils n'ont pas été Medecins de Profession, ou parce qu'ils n'ont gueri que surnaturellement. L'on peut encore remarquer

Bzovius ex Epist. Gabriel. Mallos. S. J.

en passant pour l'honneur de la Medecine, que presque tous les Peres de l'Eglise ont été partisans de la Medecine, & aprés eux tous les Patriarches & Fondateurs des Ordres Religieux. Aussi voyons-nous que la plûpart des Saints Personnages dont il est parlé dans les Peres & dans l'Histoire, ont aimé ou professé cét Art. Un

AMMONIUS si celebre dans la Cité de Dieu de Saint Augustin. Ce Proconsul d'Affrique, cy-devant marqué, ou pour mieux le designer, ce Vindicianus. Un Prêtre nommé Pierre, dont Theodoret fait une si honnorable mention, un Eustathius si celebre Medecin & Theologien du troisiéme siecle, ce Rustic. Elpidius cy-devant marqué, ce Medecin qui ramena si spirituellement Louis Lantgrave de...... Epoux de Sainte Elisabeth, de la sotte opinion qu'il avoit touchant la Predestination. Le fameux Turrianus, qui quitta le monde pour se donner tout à Dieu dans une Chartreuse, aprés avoir long-temps professé la Medecine. Gui de Cercelles, qui se retira du monde, aprés y avoir longtemps exercé la même Profession l'an & qui legua cinq cens livres aux Religieux du Val des Ecoliers de Paris, où il passa le reste de ses jours. Petrus Ægid. Corboliensis, qui quitta pareillement la Cour du Roy de France Philippes Auguste, pour ne plus penser qu'au Salut de son ame. Hierôme Sessa, qui bâtit & fonda la fameuse retraite des Solitaires de Rua dans le Padoüan. Saint Charles Borromée, qui fit luy même la Medecine à Milan pendant une grande peste, & dont Dieu benit les soins, parce qu'ils n'étoient animés que de l'esprit de Charité. Voyons maintenant ceux qui se sont distingués par la pieté de leurs écrits.

Bzovius ad annum 1228.

1260

1260.

Histor. Universit. Paris. T. 5. p. 892.

ANTON. Musa Brassavolus, outre tant d'autres Ouvrages de Medecine, a composé en Italien la vie de Jesus-Christ, & paraphrasé les quatres Evangelistes pour sa consolation & pour celle de sa famille. De plus un Probléme dans lequel il tâche de prouver à la Duchesse Anne de Ferrare, que la mort est toûjours à craindre. Guillaume Ader *Medecin de Toulouse, a écrit fort doctement & spirituellement sur les guerisons miraculeuses faites par le fils de Dieu. Renaud Sturmius de Soissons non content d'avoir écrit sur les Aphorismes d'Hipocrate, a encore écrit contre les Athées. Henri Valentin Vogler a donné une curieuse & Crétienne Phisiologie des instrumens de la Passion du Fils de Dieu. Vincent Molés a écrit une Philo-

* Ægri. in Evangelium.

1500.

sophie qu'il appele Sacrée, touchant le sacré Corps de Jesus-Christ, avec un Traité des maladies dont il est parlé dans la Bible, en quoy il a été secondé par Marcellinus Uberte, & par Barhlemmi Horstius, qui a aussi composé des Prieres à l'usage des Medecins. Guillaume du Val Medecin de Paris, ramassa de nôtre temps, quoi-que d'une maniere assez confuse, les noms & les actions des Saints Medecins, & quelques monumens de la pieté des autres Medecins Chrétiens des derniers siecles. Levinus Lemnius a fait l'explication des similitudes tirées des fruits, & des herbes mentionnés dans la Bible. Louis Takius a fait *le Medecin Chrétien* sur l'idée ou image d'Aza Roy de Juda. Bernardus Tomitanus Medecin de Padouë, a fait un Commentaire sur Saint Mathieu. Otho Brunfelsius, quoi-que sa vie soit un grand Problême, s'est aussi distingué par quelques Ouvrages de Medecine Chrétienne, selon Gesner en sa Bibliotheque. Mævius Volschonius a fait voir dans une belle dissertation l'accord qui se trouve entre la Medecine & la Theologie. Jean Vandermei nous a donné l'exposition des passages du Pentateuque de Moïse, où il s'agit de Medecine. Franciscus Valesius a fait la Philosophie sacrée, ou explication des mots de la Bible qui regardent la Medecine. Jean Grossius a fait un abregé de la Medecine, dans l'esprit de l'Ecriture sainte, & y a ajoûté le moyen de bien comprendre cette Ecriture. Anton. Ludovicus a écrit contre Galien sur la nature de l'ame raisonnable, soutenant fort doctement son immortalité contre ce grand Medecin, qui semble en avoir douté. Jean Baptiste Codronchius a parfaitement bien écrit, touchant la maniere de faire la Medecine en vray Chrétien. Paul Zachias a expliqué plus au long qu'aucun autre Medecin, tout ce qui regarde les loix divines & humaines, touchant l'exercice de la Medecine. Thomas Erastus, quoique Lutherien, n'a pas laissé d'écrire de la Medecine Chrétienne fort doctement, si l'on en excepte ce qui regarde la Polemique. Daniel Ulierdenus de Bruxelles a fait une Epître Theologomedicale touchant les maladies du corps & de l'ame. Joachim. Vadianus, Poëte, Theologien & Medecin, a fait un Commentaire sur les Actes des Apôtres, outre ses autres Ouvrages. Jacques Goupil a fait une docte & pieuse Paraphrase de l'Epître de Saint Paul à Tite, dediée au Cardinal du Belley. Thomas Bartholin a fait quatre Traités fort pieux &

V Paschal. & Spizel. in infelicitat. Literator.

Monogramma Storum & Sanct. Medic.

& fort doctes, sur la Croix de Jesus-Christ.

Peut-on s'imaginer un Medecin & Philosophe plus pieux que Marcille Ficin. Nicolas Bierius natif de Gand, & Medecin de l'Empereur Maximilien II. n'a-t-il pas écrit contre les Heretiques & libertins de son temps? Jules Cesar Scaliger, quoi-que Catholique suspect, a dans ses Poësies plusieurs pieces qui ne sont pas indignes d'un Medecin Chrétien. Nicolas Massa Medecin de Venise, a fort bien écrit de la creation du monde, & de l'immortalité de l'ame. Guillaume Rondelet Medecin de Montpelier, a commenté quelques Pseaumes de David. Adrianus Junius a fait l'Anastaurose, ou Histoire de la Structure & fabrique de la Croix du fils de Dieu. Paul de Midelbourg a écrit touchant le jour de la mort & Passion de Jesus-Christ. Hieronimus Bardus, Prêtre, a si bien écrit de la Police de la Medecine Chrétienne qu'il ne se peut mieux, quoi-qu'il ait avancé, sans le prouver, qu'Aristote a été Sectateur de la doctrine de Moïse. Aprés toutes ces remarques que nous reste-t-il que d'entrer dans l'Histoire des dignités Ecclesiastiques, possedées par des Medecins?

Hypomnemat. 4. de sedili medio. de coron. Spin. de vino myrrhat. de sudor. Sanguin.

EUSEBE Pape, surnommé Anteros, Grec d'origine, étoit avant son exaltation, ou Medecin, ou au moins fils d'un Medecin, qui eut l'honneur de donner un Chef & un Saint à l'Eglise de Dieu.

SILVESTRE II. à la verité n'a jamais exercé la Medecine, mais il est certain qu'il se plaisoit à la Theorie de cét Art, comme il paroît par cét endroit de l'Epître 150. *Nec me autore quæ Medicinæ sunt tractare velim, præsertim cum scientiam illorum, tantum affectaverim officium semper fugerim.*

Gerberti Epist. 150.

JEAN XXI. natif de Lisbonne, dit Petrus Hispanus, étoit un fort sçavant Medecin, comme il paroît par ses Ouvrages. *

** Canones Medicinæ. Problemata, & Thesaurus pauperum.*

PAUL II. se plaisoit comme Nicolas V. à l'étude de la Medecine. Aussi ce dernier étoit-il fils d'un Medecin * sorti d'une fort noble famille, & d'une mere illustre en vertu & en naissance, appelée Andreola Sarrazanensis.

** Bartholomeus ex familia Parentucellorum.*

Quant aux Cardinaux de l'Eglise Romaine.

1287.

HUGUES le Noir, dit Atratus ou d'Evesham Anglois de naissance, étoit homme d'un esprit délicat, d'une memoire heureuse, & de mœurs tres-innocentes & tres-honnêtes. Il de-

vint si sçavant dans la Medecine, la Philosophie & les Mathematiques, qu'il fut surnommé le Phenix de son temps. Le Pape Martin V. connoissant son merite, & voulant apprendre la décision de quelques faits qui regardoient la Medecine, aprés l'avoir consulté avec application fut si satisfait des réponses de Hugues encore fort jeune, qu'il le fit Cardinal Prêtre du Titre de Saint Laurent *in Lucina*, l'an 1281. Aussi a-t-on dit de luy, qu'il fut le Medecin le plus honnête, le plus décisif, & le plus agreable de son temps, à quoy on ajoûte qu'il n'étoit pas moins grand Theologien. Au reste Pitzeus nous apprend qu'il a écrit un Livre *des Genealogies humaines*, qui n'est pas venu à nôtre connoissance, non plus que *Canones Medicinæ super oper. febrium Isaaci; & Problematum liber unicus &c.*

Fulgos. & Ciaconius in Martin. 4

in Elogiis Illustr. Anglor.

JACQUES d'Utine, * dit *Jacobus* ou *Jacobinus Utinensis*, est appelé par Saint Antonin homme fort Religieux. Il fut, aprés avoir exercé la Medecine, Protonotaire Apostolique, & ensuite Evêque; mais si l'Histoire ne marque pas d'où, elle nous assure que le Pape Gregoire XII. le fit Cardinal du Titre de Sainte Marie la Neuve, & que comme sa Sainteté projettoit de l'envoyer Legat à Venise, il mourut l'an 1410.

* dans l'Etat de Venise.

Ciacon. in Gregor. XII.

LOUIS MEZAROTA de la famille dell'Arena, surnommé Scarampo, se fit recevoir Docteur en Medecine à Padouë, où il étoit né, & y exerça quelque temps cette profession; mais s'étant ensuite transplanté à Rome, il prit parti dans l'Armée du Pape Eugene IV. commandée par le Cardinal Viteleschi, qui faisoit la guerre aux Rebelles de sa Sainteté. Il se rendit ensuite si necessaire à ce Pape, que luy ayant découvert les desseins de ce Cardinal, il s'enrichit de ses dépoüilles, dont les principales étoient l'Archevêché de Florence, & le Generalat des Troupes Ecclesiastiques. Je ne m'arrête icy ni à sa conduite, ni à son bonheur, ni à ses exploits de guerre; mais je marqueray seulement que s'il ne triompha pas dans Rome aprés ses expeditions militaires, comme avoit fait Viteleschi, le Pape ne laissa pas de payer ses services d'un Chapeau Rouge, le créant Cardinal Prêtre du Titre de Saint Laurent *in Damasco*. Voyez au surplus *Auberi tom. 2. Hist. Cardinal.* qui a compilé sa vie de divers Auteurs.

V. Petrum Servium prolusione habita in Acad. Roman.

1440.

pag. 136.

VITAL du Four, dit, *Vitalis de Furno*, étoit Gascon natif de Bazas. Il étudia si bien en Medecine, qu'il composa un Livre *de Tuend. Valetudine*, & quelques autres Ouvrages de

Vanderlinden. de script. Med.

Medecine. Ensuite il se fit Cordelier, & entra si avant dans les bonnes graces du Pape Clement V. qu'il le fit premierement Cardinal, & depuis Evêque d'Albe. On luy fait dire dans un Livre intitulé *de Smaragdi virtutib.* qui n'est pas venu à nôtre connoissance, qu'il vivoit au temps de Béla Roy de Hongrie, ce qui n'est pas impossible si c'est Béla quatriéme du nom, qui mourut l'an 1275. Il n'est donc pas vray comme l'a écrit Volphang. Justus qu'il ait vécu en 1486.

1305.
1329.

V Cronic. Minor. Antonin. parte 3. Tit. 24.

HIERÔME ALEANDRE étoit fils de François Aleandre Medecin Venitien. Comme il étoit fils d'un bon Maître, il eut encore le bonheur d'être disciple de Daniel de Padoüe, qui luy apprit la Medecine & l'Astrologie. Ainsi le Pape Paul III. se souvenant des services de son pere, & voulant reconnoître ceux du fils, qui sans doute luy en avoit rendu de considerables, le fit Cardinal du Titre de Saint Chrisogone. On dit qu'il mourut par l'ignorance d'un Medecin. 1536.

HIERÔME Sessa, ne fut pas Cardinal, comme quelques-uns l'ont pensé, mais outre qu'il avoit tout le merite necessaire pour obtenir la Pourpre Cardinale, il est certain qu'il ne tint qu'à luy d'en être revétu, le Pape Paul IV. l'ayant nommé pour cela; honneur qu'il refusa avec une humilité que les veritables Chrétiens estiment beaucoup plus que cét honneur. 1495.

HERMOLAUS Barbarus, si connu des Sçavans, n'a pas été Cardinal comme Volphang. Justus se l'est imaginé aprés Trithemius & quelques autres; mais il fut seulement désigné Patriarche d'Aquilée par le Pape Innocent VIII. & auroit apparemment été Cardinal s'il eût vécu davantage. Que s'il n'a pas été Medecin de profession; au moins a-t-il extrémement obligé la Medecine, en luy donnant un Dioscoride & un Pline plus correcťs & plus illustrés que tous ceux qui avoient parû auparavant.

SIMON PASQUA Docte Medecin & Theologien natif de Gennes, fut premierement Ambassadeur de cette Republique vers le Pape Pie IV. qui le fit son premier Medecin, puis Evêque de Sarzano. Ensuite il assista au Concile de Trente, & fut enfin nommé Cardinal Prêtre du Titre de Sainte Sabine par ce Pape. Il laissa quelques Ouvrages Historiques, & mourut en reputation de fort grand Personnage en 1565.

FERDINAND Poncet Evêque de Melphe, Napolitain &

Cardinal du Pape Leon X. a fait un Traité des venins, & un
1517. de Phisique, qui marquent assez que s'il n'a pas professé la Medecine, il n'a pas laissé d'y être sçavant, comme on le peut voir dans Ciaconius.

VINCENT LAURE' natif de Tropia dans la Calabre, fut premierement Précepteur ou plûtôt Catechiste d'Antoine Roy de Navarre, par la faveur du Cardinal de Tournon son Patron, qui le mit auprés de ce Prince. Il étoit également grand Philosophe, grand Theologien & grand Medecin. Le Pape Pie V. luy donna la direction de l'Eglise du Mont-Royal, & le nomma Nonce successivement, auprés du Duc de Savoye, de Sigismond Roy de Pologne, & du Roy de France Henri le Grand. Aprés quoy le Pape Gregoire XIII. voulant reconnoître son merite & ses grands services, le fit Cardinal du Titre de Sainte Marie, & c'est pour cela qu'il sera parlé plus d'une fois de ce Cardinal dans cét Ouvrage. Il mourut environ l'an 1592.

Tuan. ad ann. 1562. Ruger. Triton. Pinelli Abbas, in vita ejus.

Gregor. Palear. observat. 162. in Tacit.

Voici les Medecins Archevêques au nombre desquels on met

Vanderlinden. de script. Medic.

ALBICUS Archevêque de Prague qui fit l'an 1484. un Traité intitulé *Praxis medendi*, & quelques autres Ouvrages de Medecine.

PIERRE RUICPALLE étoit né si pauvre, qu'il avoit demandé son pain en chantant; mais il ne laissa pas d'être élevé à l'Archevêché de Mayence; parce, dit l'Histoire, que le Pape Clement V. voyant qu'il étoit si habile dans la cure des maladies corporelles, esperoit qu'il ne le seroit pas moins dans celle des maladies de l'ame.

Spondan. ad ann. 1308.

ANGELO CATHO Medecin du Roy de France Louis XI. fut nommé, comme chacun sçait, Archevêque de Vienne, où il tint le Siege, pendant le Regne de ce Prince.

V. Gallian. Christian.

Quant aux Medecins devenus Evêques, outre ces Saints personnages cy-devant marqués, on remarque encore un Pamphilus Episcopus cité par Æce, au sujet d'une certaine suffumigation.

Sermon. 4. Tetrabibl. 4.

THEODOTE Evêque de Laodicée, dont j'ay parlé cy-devant, se rendit fort considerable dans le V. siecle: car Eusebe en parle comme d'un homme d'un merite extraordinaire, même avant que d'être parvenu à l'Episcopat, & encore Medecin.

Morales l. 11. c. 17. & Padill. centur.

PAUL Grec de nation & Medecin de Profession, dont nous

avons l'Histoire dans Paul Diacre de Merida la grande, fut fait Evêque de cette Ville pour sa vertu, & y opera des cures miraculeuses.

6. c. 50. Paul. Diaconi Emeritensis in vita Patrum Emeritensium sacul. V.

Epiphane Evêque de Constance est mis au nombre des Medecins par quelques Auteurs, pour avoir fait quelques Traitez de Phisique ou de Medecine.

Vanderlinden. de script. Med.

Thiadage Moine de Corbie en Saxe, & fort habile Medecin, qui accompagna Bolestas Duc de Boheme à la guerre de l'an 996. devint enfin Evêque de Prague.

Duthmar. Chronolog. Hist. Saxonens. & in Hist. Bohem. in Bolestao. Catal. Episcop. Prag.

Sahide ou Patricides, dont il a été parlé cy-devant dans l'Histoire des Medecins Arabes, Patriarche d'Alexandrie, étoit Medecin de Profession sous le Calife Hamed Aradibella. Il mourut l'an de l'Egire 328. aprés avoir tenu le Siege sept ans & six mois.

Nemesius, dont le temps, l'Evêché & la Patrie paroissent assez incertains, étoit à la verité grand Philosophe. Aussi l'aurois-je mis parmi les Philosophes, si l'Ouvrage *de natura hominis* qui porte son nom, n'étoit un Ouvrage appartenant à la Medecine; puisqu'il y est fait mention, du corps, des élemens, des sens & de leurs organes, du poux, des maladies, de la respiration, de la faculté generative & de semblables matieres. C'est ainsi qu'on pourroit mettre en ce rang Synesius Evêque de Cyrene, & un certain Theobaldus Episcopus, puisque l'un a fait un Livre *de Insomniis*, & l'autre un *de Natura xij. Animalium*. Mais il est certain que

V. Nicosium Ellebaudium & Plantin. in monit. ad lect. ejus operis.

Vanderlinden. de script. Med.

Wigebert fut Evêque de Hildeshim l'an 880. qu'il y tint le Siege quatre ans, & qu'il n'y exerça pas moins la Medecine du corps que celle de l'ame. Aussi voit-on dans la Bibliotheque de cette Ville plusieurs Ouvrages de ce Prélat Medecin.

Deroldus étoit Medecin de Profession l'an 929. quand il fut nommé Evêque d'Amiens. Il mourut l'an 940.

Flodoard. Hist. Rhemens. lib. 4. c. 35.

Albert le Grand, également grand Medecin & grand Theologien, fut Evêque de Ratisbonne, l'an 1260.

Gonsalve de Tolede ne m'est connu que par Lionardo di Capoa qui le fait fameux Medecin, & Archevêque de Leon en Espagne: car aprés avoir cherché dans tous les Auteurs de l'Histoire d'Espagne, je ne trouve qu'un Gonsalve Evêque de Leon, qui vivoit au temps du Roy Ramire II. environ l'an 900. mais il ne paroît pas dans cette Histoire qu'il ait été Medecin.

pag. 576. del suo Parere.

NICOLAS Ferveham Anglois, fut aussi grand Medecin que grand Philosophe, & comme il étoit consommé dans la connoissance des Plantes & des autres Remedes, il fut appelé dans la Cour & dans la Famille du Roy d'Angleterre Henri III. mais pour cela il ne laissa pas de s'adonner à la lecture des Saintes Lettres, & à la meditation des choses Celestes. C'est pourquoy le Roy le nomma premierement à l'Evêché de Chester l'an 1239. grace qu'il refusa d'abord ; mais comme il en reçût une forte correction de Robert Capiton Evêque de Lincestre, il se resolut à l'accepter. Il étoit Maître és Arts de l'Université de Paris, & Docteur en Medecine de l'Université de Bologne, d'où il fut tiré par le Roy & par la Reine d'Angleterre, pour être le Directeur de leur conscience & de leur santé. On dit qu'il écrivit un Livre de Pratique, & un de la vertu des simples, qui sont apparemment perdus.

Cestriensis Episcopatus.

Godvvin. in scriptorib. Anglicis.

GUILLAUME Barfetti natif d'Aurillac, Medecin du Roy de France Philippes le Bel, dont il étoit fort estimé pour sa probité & capacité, fut nommé à l'Evêché de Paris, l'an 1304.

Gall. Christ.

THEODORIC Espagnol Dominicain Evêque de Cervie, étoit consommé dans la pratique, qu'il écrivit l'an 1280. un Traité si selon la Methode de Hugues de Luques son Maître, imprimé avec la Chirurgie de Guidon, de Roland & de quelques autres.

Vanderlinden. de script. Med.

ALEXANDER Benedictus Evêque de Civitta di Chieti dans le païs de Benevent, est mis au nombre des Medecins par quelques Auteurs Allemans ; mais je crains fort qu'ils se soient trompés: car comme il est certain qu'il y a un *Alexand. Benedictus* dans le Catalogue de ces Evêques, il n'est pas vray qu'il y soit qualifié Medecin ; ainsi je croy que ces Auteurs pourroient bien avoir confondu l'Alexandre Benedictus Medecin Italien de ce siecle-là, avec l'Evêque de même nom.

KAMINTUS ou Ranutius Kamintus Evêque d'Aroze en Dannemarch, a écrit deux Ouvrages, l'un de la peste & l'autre du Regime de la Santé selon les differentes saisons de l'année.

Vanderlinden. de script. Med.

GASPAR Torella Evêque de Sainte Jutte, ou selon d'autres de Valence en Espagne, a composé un Traité *de Pudendagra*, & un *de ægritudine Pestifera.*

Vanderlinden. de script. Med.

PIERRE BECHEBIEN natif de Blois, où il avoit fait longtemps la Medecine, ayant été quelque temps premier Me-

Hist. de Blois.

decin de Marie de Sicile, Epouse du Roy de France Charles VII. fut nommé & sacré Evêque de Chartres, l'an 1422.

Guillaume Pellicier Evêque de Monpellier, composa selon quelques-uns le Livre des Poissons attribué à Rondelet, & par consequent obligea & orna la Medecine de ce bel Ouvrage.

Paul Iove, si fameux par les differens Livres que nous en avons, étoit un fameux Medecin, qui pour son merite fut élevé à l'Evêché de Nocera * dans l'Ombrie.

* An Regni Neapolitani vel Ombriæ.

Gerard Rambaud, surnommé le Prelat Lettré, sçavant Medecin, assista au Concile de Trente de la part du Pape Pie IV. & fut nommé par sa Sainteté à l'Evéché *de Civitta di Chieti* dans le Benevent.

Henri Stacher premierement Medecin de Profession, puis Recteur de l'Université de Paris, & ensuite de celle de Louvain, fut honnoré d'une Dignité dans l'Eglise de Liege, & enfin fut nommé Chorevêque de Maëstrik.

Histor. Universit. Parisiensis.

Chor-Episcopus Trajectinus.

Simon Paulli premier Medecin du Roy de Dannemark, si connu par son érudition & ses écrits, a été de nôtre temps Evêque d'Arrose dans le Dannemark.

Jean Stenon, dont nous attendons la vie, ou au moins l'Eloge d'une bonne plume, nâquit l'an 1630. à Copenhague Capitale du Royaume de Dannemark, Protestant de Religion & des plus zelez, d'où il alla étudier à Leide en Hollande. Etant venu de-là à Paris, il y trouva ce qu'il cherchoit dans les dissections des corps, & ce qu'il cherchoit dans l'Ecriture Sainte, & dans la lecture des Peres & de l'Histoire Ecclesiastique; je veux dire les verités de la Religion Catholique, prévenu qu'il étoit déja par les Conferences qu'il avoit euës avec un Curé d'Amsterdam fort sçavant; car les erreurs de la Religion Protestante luy sauterent tellement aux yeux, qu'il se sentit dés-lors pressé d'en faire une abjuration sincere. Etant donc allé de Paris à Florence, où le Grand Duc Cosme III. l'appella sur le bruit de son érudition, & s'y étant declaré Catholique, ce Prince ravi de cette action, & de voir tant de science & de probité dans un homme de cét âge, luy assigna une pension, & luy confia l'éducation & la conduite du Prince Ferdinand son fils. Cependant cette occupation ne l'empêcha pas de vaquer à l'étude de la Medecine, & il y fit tant de belles découvertes, que le Roy de Dannemark,

jaloux de voir que ce Duc qui s'est acquis une gloire immortelle, pour avoir honnoré les Sciences & les Sçavans, possedoit un tresor qui avoit longtemps été caché dans ses terres, le revendiqua, pour ainsi parler, mais avec des honnêtetés qui obligerent son Altesse Serenissime à le luy envoyer pour le voir, & pour joüir quelque temps de sa personne. Mais Jean Stenon n'y voulut aller qu'à condition qu'il luy seroit permis non seulement de faire Profession de la Religion Catholique qu'il avoit embrassée, mais encore de la prêcher de voix & d'exemple, ce qui luy fut accordé. Il passa donc de Florence à Rome, où il fit voir que sa reputation étoit bien mieux fondée que celle de tant d'autres Medecins & Philosophes, & où sa probité éclata encore plus que ses autres grandes qualitez. Aussi le Pape le nomma-t-il Commissaire General dans tout le Nord, pour y enseigner & prêcher les veritez Catholiques, aprés l'avoir fait sacrer Evêque de Titiopolis *in partib.* * mais les Ministres qui furent bien surpris de le voir dans cet exercice, & qui eussent bien voulu qu'il eut encore fait honneur à leur Religion, ne manquerent pas de publier qu'il s'étoit fait Catholique en Italie par interest, quoi que la vie qu'il menoit en ce païs-là fît bien voir qu'il n'étoit pas de ces Prêtres qui s'approchent des Autels pour en vivre à leur aise. Ainsi Dieu benit tellement sa conduite, que comme il y avoit de l'onction dans ses Predications & ses Conferences, il convertit quantité de personnes de toutes conditions, & qu'il confirma le Duc d'Hanowe dans la creance qu'il venoit d'embrasser, d'une maniere dont il demeura fort consolé. Le Prince de Fustemberg Evêque de Munster, l'appela ensuite dans son Evêché en qualité de Suffragant. Enfin ayant été envoyé aprés la mort de ce Prince à Hambourg, & de-là à Suverin dans le Mekelbourg pour le service de l'Eglise, il y mourut cassé des travaux de sa vie toute Apostolique, dans le temps que l'Archevêque de Treves tâchoit de l'attirer en son Diocese, à cause de la reputation qu'il s'étoit acquise dans celuy de Munster. Quelque temps aprés le Grand Duc de Toscane Cosme III. qui vouloit honorer sa memoire, fit transferer son corps à Florence, où il fut inhumé dans l'Eglise de Saint Laurent, & mis avec les Princes & autres grands personnages qui y reposent. Au reste je renvoye le Lecteur aux Ouvrages de Medecine qu'il nous a donnez pour preuve de sa capacité, laissant

* Graciæ.

1687.

laissant ce petit portrait comme un miroir de désinteressement, de diligence, d'érudition & de Religion aux Medecins de nôtre siecle, qui n'aiment qu'à faire du bruit, qu'à intriguer & à débiter des vanitez pour s'établir & pour gagner de l'argent.

Veut-on de fameux Abbez, & des Moines d'un merite distingué, qui ne se soient point ingerez de la Medecine par faineantise, libertinage, avarice, inquietude & presomption; qui l'ayent faite avec charité, & connoissance de causes? Commençons par ceux qui en ont écrit quelque chose. *Petr. Diacon de Illustrib. Cassinensib. cap. 23.*

MAXIMUS Planudes Moine de Constantinople, a fait un Livre des Urines, & un autre du Prognostic de la Vie & de la Mort, gardez Manuscrits dans les Bibliotheques de Paris, de Vienne & de Constantinople 1430. *Bibliothec. Schenkii.*

NEOPHITUS autre Moine, a fait un Livre du recueillement des Plantes, & un des Medicamens substitués, gardés dans la Bibliotheque du Roy à Paris. *Ibidem.*

CALLISTE autre Moine a fait un Livre des Plantes, des huiles, des Antidotes, des Emplâtres, des Unguens, gardé Manuscrit dans la même Bibliotheque. *Ibidem.*

BERTHARIUS disciple & successeur de Bassalius Abbé du Mont-Cassin. Jean son disciple & Religieux de l'Ordre de Saint Benoist. Basile Valentin, un des grands ornemens de cét Ordre. Notker Moine de Saint Gal, Peintre & Medecin des plus estimez de son temps, surnommé *piperis granum*, qui fit dans le dixiéme siecle des cures si admirables, particulierement en la personne d'un certain Crato, auquel on avoit crevé les yeux, que cela sent un peu la Fable, à moins qu'on n'entende par ces yeux crevez, une simple effusion de l'humeur aqueuse. * Joannes ou Joannellus Abbé de Fescamp, natif de Ravenne fils d'un Medecin, qui l'istruisit dans la connoissance de la Medecine & des beaux Arts, étoit d'une si petite figure, & paroissoit si méprisable, qu'il fut appelé Joannellus ou petit-Jean; mais les gens de bon sens ne laissoient pas de voir tant de dons du Seigneur dans un si petit corps, qu'ils le regardoient comme une merveille. *Ekkehardi de Casib. Monaster. sancti Galli. Goldast. Rerum Alemanic. Tit. 1. pag. 75. Chronicũ Gabriel. Bucelin. ad annum 957.* ** Vide observat. 117. Ephemerid. Medico Physic. German. ann. 1671. pag. 272.* *Chronic. S. Benigni Divionẽs. Spicileg. Domn. Lucæ d'Acheri Tit. 1. p. 445.*

MAGISTER SIMON est un Moine Benedictin, Medecin de Rahzenhaklach, marqué dans la vie de Sainte Erendrude Abbesse, en l'Histoire du siecle douziéme des Saints

de l'Ordre de Saint Benoist, page 353.

V. Bibl. Schenckii.

THRITEMIUS le fameux Abbé de Spanheim, a tant fait de Traitez de Medecine, qu'il ne doit pas être oublié icy.

V. Vanderlind. & Paschal. Gallus in Bibliothec.

CONSTANTIN l'Affriquain Medecin, Grec fut fort estimé des Princes de son temps. Il étoit sçavant dans les Langues, & écrivit quelques Ouvrages marquez par l'Abbé Thriteme, aprés quoy il se fit Moine au Mont-Cassin l'an 1072.

V. Petrum Castellan. in vitis illustr. Medicor.

CONSTANTINUS Lucas Philosophe d'Alexandrie, a écrit quelque chose sur le Chapitre de la saignée d'Avicenne; mais André Tiraqueau, qui l'a marqué, ne dit point s'il a été Moine.

GILLES Calixte, dit Gilles d'Athenes dont nous avons parlé ci-devant, étoit aussi Moine au Mont-Cassin, comme Mophitus & Valentin, qui n'est autre que le frere Basile marqué cy-dessus; mais pourrions-nous bien oublier Sainte Hildegarde, cette fameuse Benedictine d'une des grandes Maisons d'Allemagne, puisque pour ne point parler de ses Ouvrages de spiritualité, qui n'ont pas été du genie de tous les Sçavans, elle a fait des Livres de Medecine qui ont merité l'approbation des Medecins & des Philosophes.

V. Bibliothec. Gesner. Schenk. Vanderlind.

RIGORD Moine de Saint Denis, étoit Medecin & Historiographe du Roy Philippes Auguste.

Les Camaldules ont un Hieronimus Surianus, qui a donné le *Continens* de Rhases, & quelques autres Ouvrages.

Les Carmes eurent un Albert Beir, un Richardus Kunentius, un Georgius Keplerus Anglois, premierement Chanoine, puis Carme, & un certain Theophanes marqué par Vossius. *

1490.

* *De Hist. Latin.*

Les Chartreux ont Jean de Hagest, dit Joannes de Indagine, & le fameux Turisanus ou Taurisanus Florentin, qui fut appelé *plusquam commentator*, pour avoir fait quelque chose sur l'*Ars parva* de Galien, & qui se fit de cét Ordre l'an 1300. parce que son habileté n'avoit pas été secondée des heureux succês.

Voicy des Cordeliers qui n'étoient ny des Fraters Barbiers, ny des Religieux las du Cloître. Rogerius Bacon dont ont fait un prodige de Science, parce qu'il a longtemps travaillé à la Chimie 1280.

BRTHELEMI Glannuil autre Cordelier Anglois, mais homme d'un vray merite & de grande maison, dont les écrits furent imprimés à Bologne l'an 1500. Guillelmus Holk & Helias Auteur du *speculum Chimiæ*. Joann. Basol disciple de Scot, Joan. de Rupescissa ou de Roquetaillade, si c'est le même que ce Cordelier Auvergnat si connu dans le quatorsiéme siecle, par ses inquietudes, ses paradoxes, ses hableries, & bien different du Cardinal de ce nom, tant ces Cordeliers Medecins sont de grands Paradoxes ; mais il ne faut pas oublier à ce propos

V. Pitzeum & Baleum.

RAIMOND Lulle du même Ordre, quoy qu'une autre maniere de paradoxe, non plus que Morienus ce fameux Hermite Romain qui vivoit du temps de nos peres.

JOANNES *Ganivetus* 1450. Cordelier de Vienne en Dauphiné, qui fit un Livre intitulé *Amicus Medicorum*.

Les Dominicains ont eu comme les Cordeliers leurs Medecins.

JOANN. ÆGID. à Sancto Quintino nâquit à Saint Alban en Angleterre l'an 1253. Comme il ne mit gueres à se rendre grand Philosophe & grand Medecin, il professa à Paris & à Monpelier, & devint enfin un des Medecins du Roy de France Philippes II. mais s'étant lassé du monde & de la Medecine, il se donna tout entier à la Theologie, & se fit enfin Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, aprés avoir quitté l'habit seculier en pleine assemblée, à la fin d'un de ses Sermons.

V. Pitzeum ad annum 1253. & tom. 3. Historiæ Universitatis Parisiens.

ALBERT le Grand, dont il a été parlé cy-devant, étoit pareillement de cét Ordre.

ROBERT d'York, ou Robertus Eboracus autre Dominicain, étoit aussi grand Medecin que grand Theologien, De même que

Paschal. Gall. in Bibliothec.

HENRY DANIEL qui composa l'an 1379. un Livre des Urines, & un autre qu'il intitula *Manipulus*.

V. Baleum.

S. THOMAS D'AQUIN a composé quelques Ouvrages qui sont en quelque maniere de Medecine.

CAMPANELLA du même Ordre, que nous touchons encore du doigt, étoit un Medecin qui a fait beaucoup de bruit par la nouveauté de ses Sistemes.

Les Augustins ont eu leur George Kepler Anglois, Poëte,

In scriptorib. illustr. Angl.

Mathematicien, Theologien & Medecin, qui se fit enfin Anachorette, & laissa les Ouvrages mentionnés par Pitzeus.

Voicy des Chapelains & Medecins de Papes.

Anastas. in Præfat. ad Miracul. Sancti Basilii magni pag. 61. Itinerar. liter. D. Mabill. Relig. Benedict.

Matheus Paris. in Histor. Angl.

URSO Sous-diacre de la Sainte Eglise Romaine, Medecin ordinaire du Pape Nicolas.

RICHARD de Vendôme, Chanoine de Saint Paul de Londres, fut premier Medecin du Pape Gregoire X. l'an 1270. qui luy legua en mourant une Croix pleine de Reliques.

SIMON de Gennes, ou *Simon Januensis*, Medecin & Chapelain du Pape Nicolas IV. l'an 1288.

RAIMONDUS Chalain de Vinario, étoit Medecin des Papes Martin IV. Nicolas IV. & Honoré IV. Arnald. de Villanova, Joann. de Alesso, Guido de Cauliaco, Raimondus de Poiolis, Petrus Falqnetus, étoient pareillement Medecins des Papes, Campanus Medecin de Paris, étoit aussi Medecin du Pape Nicolas V. Guillelmus Brixianus, Medecin & Chanoine de Paris, étoit encore Medecin du Pape Sixte IV. Ambrosius Thurinus, Victorius Mervilius, Fabius Calvus, Petrus Pintor, Richardus Vandoperanus, autres Medecins de Papes, comme Joannes Bodier Cænomanus Medecin de Jules II. inhumé à Saint Sebastien de Rome, où son Epitaphe le qualifie tel.

Mais puisque les Prêtres de l'ancienne Loy étoient tous Medecins, & qu'il n'appartenoit qu'à eux de discerner & de guerir la lepre, pourquoy ne ferions-nous pas icy quelque mention des Prêtres, des Chanoines, Curez & autres Ecclesiastiques de merite & de reputation, qui ont honoré la Medecine, ou par l'étude, ou par la profession qu'ils en ont faites?

T. 2. Histor. Universit. Paris.

ROBERT Medecin de l'Abbé Sugger, dont il est parlé dans l'Histoire, étoit apparemment Prêtre.

THOMAS Linacer Prêtre Anglois, est un Medecin trop connu par ses Ouvrages & par sa reputation, pour être oublié icy.

Hist. de Blois part. 3.

PIERRE de Blois Archidiacre de Bathe en Angleterre si connu par ses beaux Ouvrages, étoit sçavant dans la Medecine, comme on le peut voir dans sa vie.

V. Guillelm. Carnot. in vita Sancti Ludovic.

DUDO Medecin & Clerc de Saint Louis, l'accompagna dans son voyage d'Affrique. On dit que s'étant voüé à ce Saint, en une grande maladie qu'il eut à son retour d'outre-mer, il en guerit miraculeusement.

OBIZO se fit Chanoine de Saint Victor de Paris, où il est inhumé, aprés avoir été Medecin du Roy Louis le Gros, & luy avoir rendu la santé: belle & judicieuse retraite.

PIERRE Lombard étoit Chanoine de Chartres, où il est inhumé, & premier Medecin du Roy de France Louis VII.

ROBERT de Doüai ou *de Duaco*, étoit premier Medecin de Marguerite de Provence épouse de Saint Louis, & Chanoine de Senlis, & un des premiers qui ont contribué à l'établissement du College de Sorbonne.

GUIDO de Cercellis, ayant quitté la Profession de Medecin l'an 1260. se fit Religieux au Val des Ecoliers à Paris, où il legua cinq cens livres. *Hist. Univers. Paris.*

GUILLELMUS de Saliceto, étoit Docteur en Medecine, & Curé de Saneville Diocese de Roüen, l'an 1374.

SIMON Alligret étoit Chanoine de Paris, & Docteur en Medecine l'an 1399.

PETRUS Ægid. Corboliensis Chanoine de Paris, fut aussi premier Medecin du Roy Philippes Auguste, & Auteur d'un Poëme de 600. vers sur la nature des Medicamens composez, qu'il dédia à un certain Romuald Medecin du Pape. Il se donna ensuite tout entier à l'étude de la Theologie, occupation dont il est loüé par *Ægid. Parisiens. in suo Carolino.*

JEAN de Mandeville Anglois, Gentil-homme natif de Saint Alban, Philosophe & Medecin, mais encore plus homme de bien, étant un grand Aumônier & un grand devot, avoit veu fort exactement toutes les trois Parties du monde, dont il donna l'Histoire aprés son retour, à quoy il ajoûta quelques Ouvrages de Medecine. Il mourut à Liege, où on voit son Epitaphe l'an 1372. *Pitzeus in illustr. Anglic.*

JAN Lucas Medecin, fut pourvû en Cour de Rome l'an 1481. du Doyenné de l'Eglise de Paris.

JAN Voignon, fut premierement Promoteur de la Nation de France l'an 1373. puis Recteur de l'Université, & enfin Chanoine de Paris, & comme il se fit ensuite Medecin, il se trouva Doyen de la Faculté l'an 1394. Il eut divers emplois honorables, & particulierement celuy d'aller vers le Duc de Bourgogne avec Renaud de Fontaines, & N. de Courtecuisse, depuis Evêque de Paris.

PETRUS de Castania Medecin de Paris, eut l'honneur d'être envoyé l'an 1395. Ambassadeur vers le Roy Richard

d'Angleterre, & l'Université d'Oxfort.

JEAN de Marle Prêtre & Docteur de la Faculté, obtint l'an 1404. du Pape Benoist XIII. permission d'enseigner publiquement la Medecine. JEAN Grey Prêtre & Medecin eut en même temps la même dispence, & trois ans aprés Guillaume de la Chambre, quoi-que marié, eut permission de regenter.

JAN Fusoris ou le Fondeur Maître és Arts, étoit Chanoine & Medecin de Paris, l'an 1414.

ROBERTUS Poitevin fut Medecin d'Elisabeth de Baviere, Reine de France 1440.

GUILLAUME Meunier Curé de Saint Benoist de Paris, fut Doyen de la Faculté de Medecine de Paris, l'an 1461.

JACQUES Sacq'épée, Gentil-homme Picard d'ancienne Noblesse, fut Medecin & Chanoine de Paris, l'an 1414.

HENRI Thiboust étoit Penitencier, Chanoine & Medecin de Paris l'an 1479.

MICHAEL de Colonia, Doyen de la Faculté de Paris, fut Chantre & Chanoine de Paris, & fonda l'an 1490 la Messe de la même Faculté.

GEOFFROI le Petit, étoit Maître és Arts de Paris, l'an 1414. & Chanoine du Saint Sepulchre de la même Ville.

ARRIAS Montanus natif de Seville en Espagne, sçavant dans la Theologie, & dans les Langues Orientales, Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, qui avoit refusé des Evêchez, étoit sçavant dans la Medecine, jusques à avoir enseigné publiquement la Chirurgie, avant que d'être entré dans les Ordres Sacrez 1590.

Mais ne pourrions-nous pas faire icy une petite digression au sujet de tant de Medecins de Paris, pour marquer que Pierre Mioti legua ses tapisseries pour servir aux actes de l'Ecole de la ruë du Feurre, à condition que chaque Maître diroit pour luy un *Miserere*, & remarquer, pour égaier un peu la matiere, que Jean l'Oisel ou l'Oiseau, dit Avis, Medecin de cette Faculté, & des Rois Louis XII. & François premier, donna le *Continens* du Manuscrit de Rhasis de la Faculté, pour être copié & mis dans la Bibliotheque du Roy, & qu'il étoit de si belle humeur, qu'on le representa en ce temps-là dans une tapisserie avec un convalescent, & un tiers colloquteur, ces vers en la bouche.

Le Malade.	*Quand je voy Maître Jean Avis* *Je n'ay ni fiévre ny frisson.*
Le Medecin.	*Gueri étes à mon avis,* *Puisque vous trouvez le vin bon.*
Le Colloquteur à Jean Avis.	*La peinture de vôtre vis* * *A plus coûté que la façon.*

* Visage.

Revenons à nos Chanoines.

PIERRE de Troyes étoit Chanoine du Saint Sepulchre de Paris & Medecin, l'an 1409.

MARSILLE Ficin cy-devant mentionné, étoit Prêtre, Philosophe & Medecin, & Chanoine de Florence, d'une reputation bien autre que tous ces Moines & Prêtres qui se mêlent à present de la Medecine.

GERVAIS Chrêtien premier Medecin du Roy de France Charles V. Fondateur du College, dit de Maistre Gervais à Paris, fut Chanoine de Paris & de Bayeux successivement.

JACQUES des Parts Medecin du Roy de France Charles VII. qui mourut en 1457. étoit Chanoine de Paris, & Trésorier de l'Eglise de Tournay.

GUILLAUME de Harcelay, ce Medecin qui guerit le Roy Charles VI. étoit Chanoine de Laon.

ESTIENNE de Monanteüil étoit Chanoine & Medecin de Paris, l'an 15..

JEAN Froideval Chanoine & Medecin, étoit encore Principal du College de Fortet, l'an 1538.

GILLES des Champs fut premierement Medecin à Blois, puis Chanoine de Senlis l'an 15..

VIDUS Vidius Florentin, étoit premier Medecin du Roy de France François I. puis s'étant fait Prêtre, il fut pouvû de plusieurs Benefices, & aprés la mort de ce Prince s'étant retiré à Pise, il y enseigna la Medecine.

JEAN de Saint Amand, fut Chanoine de Tournay.

LEVINUS Lemnius fut Chanoine de Zirixée au Pais bas.

NICAISIUS Ellebandius fut honoré de l'amitié du Cardinal de Granvelle, & fait Chanoine de Poson ou Presburg dans la basse Hongrie. *Posonii.*

MARCUS Nevianus étoit Chanoine de Gand.

JEAN Sander Medecin de l'Empereur Charles V. étoit Chanoine de Saint Bavon de Gand.

JACOBUS de Leugerio, ou Jacques de Leugen Medecin du Roy François II. & de Marie Stuard son épouse, étoit Chanoine de Paris, témoin son Epitaphe dans la Chapelle de Saint Michel de l'Eglise de nôtre Dame de Paris.

FRANÇOIS Rabelais de Chinon, étoit Prêtre Curé de Meudon lez-Paris, Medecin de la Faculté de Monpelier, & du Cardinal du Bellay Evêque de Paris.

PHILARETE ou Philbert de Limburg, Chanoine de Liege, fit divers Ouvrages de Medecine l'an 1570.

1586. *Anton. Miraus in vit. illustr. Belgar. & Valer. Andr. in Biblioth. Belgic.*

REMACLE Fuchse Chanoine de la même Eglise, a été un Medecin de reputation, & auquel nous sommes redevables des vies de quelques illustres Medecins.

MARCUS Nevianus de Grammont en Flandre, Chanoine de Gand.

JAN Rosée fut Chanoine & Medecin de Paris, l'an 1500.

JAN Ruel, si connu dans la Medecine, fut Chanoine de Soissons, & de Paris successivement, par la faveur de Jean Poncher Evêque de cette Ville, aprés avoir perdu sa femme.

Florebat 1520. mortuus 60. ætat s.

THADÆUS Collicola étoit Camerier & Medecin du Pape Urbain VIII. & Chanoine de Saint Pierre de Rome.

FRANÇOIS Citois Medecin du Cardinal de Richelieu, étoit Chanoine de Paris.

FRANÇOIS Ranchin étoit Beneficier & Chancelier de l'Université de Monpelier, avant que de se marier.

FRANÇOIS Vautier premier Medecin de Marie de Medicis Reine de France, & ensuite du Roy Louis XIV. étoit Abbé de Saint Mange lez-Châlons.

PIERRE Seguin Abbé de Saint Estienne de Femi, * se retira à Saint Victor lez-Paris, aprés avoir été Medecin d'Anne d'Autriche épouse du Roy Louis XIII.

* Diocese de Cambray.

Mais pourquoy ne joindrions-nous pas encore à tant de Medecins Ecclesiastiques, des hommes inspirez de suivre l'avertissement Evangelique, *Medice cura te ipsum*, puisqu'ils quittérent en effet le commerce & l'embarras de la vie dissipée & interessée, que menent la plûpart des Medecins, pour se donner à Dieu dans la Meditation de ses commandemens : car outre tous ceux que nous avons marquez ci-devant qui se sont retirez dans des Monasteres & des Solitudes, comme dans des aziles & des païs de Salut,

VICTOR Pallu natif de Tours, apres avoir servi un grand

Prince

Prince & le public en qualité de Medecin, eut assez de courage pour rompre les liens qui le tenoient attaché au monde, & se retirer au Port Royal des Champs, où il fit la Medecine aux pauvres des environs, qu'il assistoit de ses aumônes, de ses avis, & de ses instructions spirituelles.

JEAN Hamon Parisien le suivit quelque temps aprés dans cette retraite, & dans le même exercice, & finit sa carriere fort chrétiennement le 22. Février 1687. mais il ne faut pas oublier icy que celui qui a fait quelques dystiques sur sa vie & sur sa mort, & particulierement ce dernier,

Pauperibus gratis Medicinam exercuit unus
Inter tot Medicos res nova sanctus obit.

a parlé fort ignoramment, puisque, comme on a pû le remarquer cy-devant, il n'y a pas de Profession qui ait donné tant de saints Personnages que la Medecine.

PIERRE Mercenne Medecin de Paris, fut inspiré de prendre sa place, & ce qu'il y eut de remarquable dans sa vocation, est que n'étant entré dans cette lice que fort âgé, le celeste Agonothete le recompensa, comme s'il y eût couru long-temps, & en la maniere que le Pere de famille, dont il est parlé dans l'Evangile, paye quand il lui plaît les Ouvriers qui ne sont venus travailler dans sa vigne que le soir.

Il ne reste donc plus qu'à parler, selon nôtre projet, des Medecins que nous avons laissez au douze & treiziéme siecles, & de ceux des siecles suivans ; mais comme le nombre en est trop grand, & principalement des Spagiristes, je ne marqueray que les principaux, ne les faisant même connoître que par leurs noms, leurs surnoms, leur patrie, & le temps où ils ont fleuri, à la reserve de ceux qui meritent quelque petite observation, renvoyant les Lecteurs curieux d'en apprendre toute l'histoire aux Auteurs qui ont donné leurs Ouvrages au public, à la tête desquels ils peuvent lire leurs Vies, & particulierement à Paul Freherus Medecin de Nuremberg, qui nous a donné depuis peu un abregé des Vies de la plus-part de ces Medecins, depuis le treiziéme siecle jusques à present.

Theatr. viror. er. d. claror. par.. 3. pag. 1207.

Je les range donc pour faciliter la chose par quelque ordre suivant le lieu de leur naissance, comprenant sous l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande ; sous l'Espagne, le Portugal & les Isles Maïorque & Minorque ; sous l'Italie, la Sicile & les Isles

de Sardaigne & de Corse ; sous l'Allemagne, la Suede, la Pologne, le Dannemark, la Suisse, les Païs-bas, & tout ce qui fait partie de cette grande partie de l'Europe ; & enfin sous la France, tout ce que le Roy Louïs le Grand possede depuis les Pirenées & les Alpes, jusques au Rhin, à l'Ocean & à la mer Mediterranée.

Ainsi je commence par l'Angleterre, où je remarque un Albricius natif d Londres, qui vivoit l'an de Grace 1087.

Adeldardus ou Adelardus, qui a fait un Livre de Questions naturelles, & quelques autres Ouvrages de Medecine, 1130.

Joannes à sancto Ægidio, qui écrivit une pratique de Medecine l'an 1212.

Gilbertus Legleus fameux Medecin, Philosophe & Mathematicien, grand voyageur & sçavant dans les Langues, Medecin ordinaire de Hubert Evêque de Cantorberi, qui fleurissoit l'an 1220. & dont Pitzeus & Symphorian. Compegius font l'éloge : mais qu'il ne faut pas confondre avec ce Gilbertus Magnus Theologien, & General de l'Ordre de Cisteaux, Poëte, Historien, & Orateur, Anglois de nation, qui vivoit l'an 1280.

Edmundus Hollingus natif d'York, qui vivoit l'an 1287.

Rogerius Bacon, ce prodige de science & d'esprit, mentionné cy-devant.

Joannes Gadesdens, ou de Gadesden, Auteur du *Rosa Anglicana*, 1320.

Vid. Gesner. & Schenk. in Biblioth. Albanus Hillus d'un temps incertain, mais fort estimé de Bassianus Landus.

Henricus Daniel Dominicain, marqué cy-devant, 1370.

Nicolaus Hostroham 1440. marqué dans la Bibliotheque de Paschalis Gallus.

Georgius Riplæus est un grand Chimiste de l'an 1490. dont les écrits sont marquez dans Vanderlinden.

Richardus marqué cy-devant.

Thomas Linacer, homme d'un si grand merite, qu'il eut l'honneur d'être Precepteur du Prince Artus, fils du Roy d'Angleterre Henry VII. il fleurissoit l'an 1520. & mourut l'an 1524. aprés avoir fait amitié avec Erasme, & tous les sçavans de son siecle, fondé des Chaires de Professeurs dans le College d'Oxfort, & donné sa maison au College des Medecins de Londres, & fut inhumé dans l'Eglise de saint Paul.

Guillelm. Turnerus qui fleurissoit l'an 1548. dont on peut voir l'éloge & les Ouvrages dans la Bibliotheque de Gesner.

Eduardus Vottonus *Oxoniensis*, sur lequel on peut consulter le même Auteur, & même Paul. Freherus *in Theatro viror. Erudit. claror.*

Joannes Caius *Nordovicensis*, a vécu jusques à l'année 1573. mais on a tant mis d'écrits sous son nom, qu'il y a lieu de douter s'ils sont tous de lui.

Thomas Mouffetus a écrit un Dialogue Apologetique pour les medicamens Chymiques, mais il est fort décrié quant aux mœurs, 1580.

Duncanus Lidellius est un Ecossois qui a fort bien écrit de la Medecine, & qui a vécu en ce dernier siecle, auquel il faut ajoûter Robert Flud, ou *de Fluctib.* Philosophe & Medecin, 1620.

Nous avons encore eu en ce siecle-cy les doctes Guillelm. Harvæus, Nathanael Higmorus d'Oxfort, Jacobus Primerosius, Thomas Willis, Joannes Davissonius Scotus, Georgius Ent, Gualtherus Charleton, & tant d'autres qui ont brillé, & qui brillent encore à present en Angleterre.

L'Allemagne nous presente d'abord dans ses extremitez

Albertus Magnus, *Suevus*, 1280.

Daniel Bokerus *Dantisc.* gendre du fameux Melanchton, qui n'étoit pas ignorant de la Medecine non plus que son gendre, 1520. Mathias Michovius, *Polon.* 1523.

Jodoc. Willichias *Borussius*, 1550.

Franciscus Tedescanus, *Dantiscan.*

Melchior Guillandinus *Borussius*, qui a tant écrit au siecle passé, & qui fut Intendant du Jardin de Medecine de Konisburg en Prusse, 1589.

Petrus Severinus *Danus*, 1570 Joann. Pontanus *Danus*, 1572.

Joannes Jessenius à Jessen *Hungarus*, 1590.

Thomas & Gaspard Bartholinus, pere & fils, natifs de Copenhaguen, si connus par leurs écrits.

Olaus Borrichius, *Hafniens.* 1600.

Joannes Stenon *Danus*, 1650.

Olaus Vvormius *Danus*, 1624.

Joan. Agricola Ammonius, qui a fait divers traitez de Medecine, & qui étoit Professeur dans la Langue Grecque, vivoit environ l'an 1480. different de Georg. Agricol. *Misniens.* 1550.

marqué par Paull. Freherus & Vanderlind. grave Auteur: car quant à un Joan. Agricola qui a écrit en ce siecle de *Plica Polonica*, & à un autre Joan. Georg. Agricola, qui a écrit *Dissectio cervi excoriati*, c'est peu de chose.

Voicy les autres Allemans selon l'ordre de leur tems.

Jacobus Brulius *Roterodam.* 1500.

Marquardus Freherus, ou Froër *Vvittembergens.* fleurissoit l'an 1770. Il eut un fils de même nom, qui mourut l'an 1530.

Martinus Pollichius Medecin, Philosophe & Theologien, *Melerstadiensis*, 1513.

Aureol. Philipp. Theophrast. Bombast connu sous le nom de Paracelse, Suisse, grand probleme de doctrine & de mœurs, puisqu'il est mort aprés avoir tant gueri de malades, dés l'âge de 52. ans, faute d'avoir observé les preceptes de la Medecine, 1540.

Paulus Riccius Juif converti, ami d'Erasme, fleurissoit l'an 1514.

Henricus Stromerus, *Aurbachius*, 1516.

Reinerius Snoius *Batavus*, 1537.

Guillelmus Copus *Basileensis*, Medecin de la Faculté de Paris, qui fut Medecin du Daufin de France, fils du Roy François I. dont Petrus Ramus a dit:

Unica nobilium Medicorum gloria Copus.

Et avec raison, puisqu'il a travaillé sur Hipocrate, Galien & Paul Eginette. Il n'est donc pas vrai, comme on l'a écrit dans le Scaligerana 1a. qu'il n'avoit fait autre chose toute sa vie que de commenter Rabelais.

Euricius, ou Henricus Cordus, *Hassiacus à Sinuessa pago* 1530. étoit Poëte, Medecin & ennemi juré des Astrologues, contre lesquels il a écrit. On le fait Auteur de l'Epigramme *Tres Medici facies, &c.* Il fut pere de Valerius Cordus grand Herboriste, 1544.

Hieremias Thriverius *Flander Brachelius*, 1540.

Georgius Pilander, *Misniensis Cygnæus*, 1540.

Gilbertus Longolius, *Ultrajectan.* 1540.

Joannes Guinterius *Andernac. Coloniens.* Medecin du Roy François I. & du Cardinal du Belley, & Doyen de la Faculté de Paris, 1545.

Otho Brunfelsius *Moguntinus*, 1530.

Henricus Cornelius Agrippa *Coloniensis*, grand Problême de

mœurs & de ſcience, 1530.

Adolphus Occo ſçavant Antiquaire & Medecin, 1503 eut un fils & un petit-fils Medecins de ſon nom, dont le dernier né à Auſbourg mourut l'an 1605.

Joannes Cuſpinianus *Suinfortenſis*, 1530. Poëte, Philoſophe, & Medecin de l'Empereur Charles V. dont Joannes Sambucus a donné le portrait, & dont Paul Jove, Melchior Adam & Voſſius font une grande diſtinction.

Joannes Sanderus autre Medecin de l'Empereur Charles V. *Gandavenſis*, 1540.

Gaſpar Nævius Chemnitius 1550. eſt different de Joan. *Francofurt.* tous deux celebres par leurs écrits.

Adamus Lonicerus *Marpurgenſis*, 1550.

Georg. Krant *Hagenæſſus*, 1530.

Hermann. Comes à Nevenare, *Colonienſ.* 1530. qui a écrit *de Febre ſudatoria* & *de Plantis.*

Philippus Appianus, cet illuſtre infirme qui ſe guerit par l'étude de la Medecine, *Ingolſtad.* 1589.

Juſtus Velſius, *Haganus*, 1540. claruit 1560.

Thomas Eraſtus, *Baſileenſis*, 1550.

Jaſon Pratenſis Ziricceus marqué avec ſes Ouvrages dans Vanderlind. 1530. n'eſt pas le Joann. Philipp. Pratenſis marqué par Paull. Freherus, 1576.

Hieronymus Tragus *Brettenſis*, Medecin & Theologien, 1550.

Antonius Niger *Braunſvigenſ.* 1550.

Reiner. Solénander, *Budericenſis*, 1556.

Jodocus Vvillichius Roſellian. 1550.

Laurent Friſius, *Argentorat.* 1520. different de Jacobus Friſius, *Tigurinus*, & de Jacobus Friſius, *Regiomontanus.*

Georgius Stuſſiades *Miſſinenſis*, 1547. Poëte & Medecin.

Camillus Squarcialupus, *Plumbenſis*, 1540.

Leonardus Jachinus *Emporienſis*, 1540.

Balduinus Ronſæus, *Gandenſis*, 1550.

Anton. Niger *Vratiſlav.* 1550.

Marquardus Freherus Senateur d'Auſbourg, & Medecin de l'Empereur Charles V. *Dunkerſpulenſis*, 1550. differend de Joannes Marquardi *Viennenſis*, qui a vécu juſques en l'an 1580.

Gaſpard Peucerus *Luſac. Budiſſæus*, un des gendres de Melanchton, 1560.

Julius Alexander à Neuſtein *Tridentin.* Medecin de l'Em-

pereur Ferdinand I. 1550.

Iacob Bontius, *Rotcrod.* 1540.

Gerard. Bontius *Geldriens.* 1590.

Reiner. Bontius ejus filius, 1600.

Balduin. Ronssæus *Gandensis*, 1580.

Gemma Frisius *Doccumiensis*; fleurissoit l'an 1550. Il eut un fils nommé Cornelius Gemma né à Louvain, & Medecin comme lui.

Gaspar Peucerus, *Budicens.* 1550.

Joan. Driander, *Veterano Hessus*, 1560.

Leonhardus Fuchsius *Vuimbdingens. Rhætus*, 1560.

Gregorius Pictorius *Villinganus*, fleurissoit en 1560.

Marcus Nevianus *Gerardimontens.* qui fut plusieurs fois Consul de sa patrie, & qui fut Chanoine à Gand, 1560.

Petrus Lotichius *Hannov. Solitar.* 1550.

Goropius Becanus *Brabantin*, fleurissoit sous Philippes II. Roi d'Espagne, & avoit été Medecin des Reines de France & de Hongrie, sœurs de Charles V. Il étoit Philosophe, Theologien, Medecin, & estimé le Varron de son tems, & qui eût pû être Chevalier de la Toison d'or, s'il eût fait quelques avances pour cela; mort en 1572.

Andreas Vesalius, *Vesaliensis à Phasulâ olim dicta civitate Comitatûs Cliviæ*, 1560.

Wolphang. Lazius, *Viennensis*, 1560.

Ioannes Langius, *Silesius Leobergens.* 1560.

Conradus Gesnerus, *Tigurinus*, 1560.

Gesner. Bibl. Nicolaus Biesius, *Gandavens.* 1560. Medecin de l'Empereur Maximilien II.

Guillelmus Piso, *Lugduno Batav.* 1550. different de Nicolaus Piso *Lotharing.* & de Carolus Piso *Parisiensis.*

Levinus Lemnius *Xiriccens.* Canonicus 1560.

Ioannes Iacobus Vveker. *Basileensis*, 1560.

Gerardus Dornæus . . . . . 1560.

Paschasius Iustus *Echelonensis*, 1560. qui a écrit *de Alea, seu curanda ludendi cupiditate*, different d'un autre Iustus Medecin marqué dans Vanderlinden.

Ianus Cornarius, *Cignæus*, 1558.

Gesner. Bibl. Guillelm. Adolph. Scribonius, *Marpurgens.* 1580.

Iacobus Milichius, *Friburgens.* 1550.

Laurentius Grillus, *Lanshutinsbavarus.*

Herman. Cruserius, *Campensis*, 1570.

Joachim. Cutæus, *Frislad. Silesius.* Auteur des Annales de Silesie, 1570.

Volcher. Coiterus, *Groningens.* 1570.

J. Moibanus, *Vratislaviens.* 1560.

Bernardus Dessenius, *Amstelodam.* 1570.

Adrianus Junius, *Hornensis*, 1570.

Jacobus Skehius, *Schorndorf. Vuitemberg.* 1580. Medecin & Theologien.

Joan. Wierius, *Brabant. Gravius*, Medecin du Duc de Cleves, 1570.

Joannes Vischerus, *Vuinbdingens.* 1580.

Joachimus Camerarius, *Norimbergens.* fils de Jean, a été un Medecin fort celebre, lequel a vécu jusques à l'an 1640. Il y a encore un Joan. Rodolph. Camerarius de nôtre siecle, dont Vanderlind. a marqué les Ouvrages.

Salomon Albertus, *Vuitemberg.* 1580.

Thomas Erastus, *Badænus Heluetius*, 1580. Medecin, Theologien & Astrologue.

Joannes Crato, *Silesius Vratislav.* 1580. Comte du Palais Imperial, & qui aprés avoir été Medecin de trois Empereurs, voulut mourir à Dieu & à luy-même, se retirant de la Cour.

Rembert. Dodonæus, *Mechliniens.* 1580.

Godefridus Steechius, *Amerfortius*, 1580.

Bruno Seidelius, *Querfurtinus*, 1580. Poëte & Medecin.

Israël Spachius, *Argentinensis*, 1580.

Joan. Posthius, *Gemershemius Palatinus*, 1597. Poëte & Medecin.

Paul. Lutherus, *Islebiensis*, 1590. fils de Martinus Lutherus l'Heresiarque.

Petrus Forestus, *Alkmarian.* 1590.

Fortunat. Plempius, *Amstelodam.* 1550.

Petrus Monavius, *Vratislav.* 1580.

Jacobus Theodorus, *Tabernæmontanus* 1590. *sic dictus à patria quæ in ditione Principis Bipontinorum.*

Joannes Opsopœus, *Brettensis Palantin.* 1590. pere de Simon Opsopœus, *Hildebergens.* 1619.

Henricus Pantaleo, *Basileensis*, 1590. Historien, Medecin, Poëte Couronné, & Comte Palatin. *Gesner. Bibl.*

Laurentius Scholtzius, *Vratislav.* 1590.

Joannes Vischerus, *Vuembdingens.* 1587.

Michael. Neander, *Bohem.* 1580.

Joannes Schenkius, *à Graffemberg*. 1590. different d'Eusebius Schenkius, *Burgstadiensis*, 1620. & de Theodor. Schenkius, *Iemensis*, fils de celui-cy, mort en 1671.

Hieronimus de Rantzau, qui donna quelques écrits de Medecine l'an 1580. & c'est de cette famille qu'est sorti Henry de Rantzau, aussi sçavant Medecin & Poëte, que grand Capitaine.

Lubert. Esthius, & Francisc. Esthius, *Argentor.* 160.

Martinus Rulandus, *Lavingius*, pere & fils, 1600.

Raimundus Mindererus, *Augustan.* 1600.

Joan. Pincier: *Veteran.* 1600. Andr. Kragius, *Ripensis*, 1600.

Joan. Heurnius, *Ultraject.* 1600. Otho son fils, 1600.

Nicolaus Taurellus, *Vvittembergens.* 1600.

Carolus Clusius, *Atrebas*, 1600.

Felix Platerus, *Basileens. Raurac.* 1600.

Barthol. Brunnerus, *Saxo* 1604.

Jacobus Zuingerus Theodori filius, *Basilaus*, 1610.

Laurentius Hofmann. *Halosaxo*, 1610.

Henric. Fabric, *Tabernæmont.* Poëte & Medecin 1612.

Ernest. Honnerus, *Novimberg.* 1612.

Melchior Utenhovius, *Novimbergens.* 1613.

Henric. Ludovicus *Neustad.* 1613. Joan. Ursinus, *Leopold.* 1613.

Georg. Wirth, *Lusatius*, 1613. Henric. Smetius, *Alostinus*, 1613.

Felix Platerus, *Basilæus*, 1614.

Ludovic. Gravius, *Hildebergens.* 1615.

Petrus Pavius, *Amstelodam.* 1617.

Chrystophor. Mylius, *Ilfeld.* 1614.

Mathias Lobellius, *Insulan.* 1616. Andr. Libavius, *Hallens.* 1616.

Hermann. Wolphius, *Marpurgens.* 1620.

Joann. Neander, *Bremens.* 1620. Francisc. Joel, *Rostochiens.* 1620.

Petrus Laurembergius, *Rostochiens.* 1620.

Martin. Pansa, *Schlensingens*, 1620.

Melchior Adam . . . . . . 1620.

Melchior Sebizius Falkemburg. Silesius 1625. pere de Melchior Sebizius, *Argentorat.* 1674.

Joan. Stephan. Strobelbergerus, *Lipsiens.* 1620.

Petrus Riif, *Basileens.* 1625.

Rodolph. Goclenius, *Vvitemberg.* 1620.

Michaël Doringius, *Vratislav.* 1620.

Joann. Neander *Bremens.* 1620.

Joan. Ionstonus, *Amstelodam.* 1630.

Guillel.

Gregor. Nymmannus, *Vvitemberg.* 1630. different de Hieronimus Nymannus.

Guillelm. Fabric. Hildanus, *Badensis*, 1630.

Joan. Prenotius, *Basileens.* 1630.

Daniel Sennertus, *Silesius*, 1630.

Mævius Wolschonius, *Gripsuald. Pomeran.* 1630.

Nicol. Fontanus, *Amstelod.* 1630. different de Joan. & de Jacob. Fontanus Medecins François.

Joann. Rhenanus, *Francofurt.* 1630.

Thom. Fienus, *Antverpiens.* 1630.

Laurent. Scholtzius, *Vratislav.* 1630.

Guillelm. Fabric. Hildanus, *Badens.* 1630.

Joan. Beyerovicius, *Dordracens.* 1640.

Hermann. Conringius, *Frisius*, 1640.

Petrus Kirstenius, *Vratislav.* 1640.

Joan. Freitagius, *Vesalocliv.* 1640.

David Helicius, *Misnius*, 1636.

Georg. Kirstenius, *Stetinus*, 1660.

Joan. Anton. *Lindan.* seu Antonides Vanderlind. 1660.

Joan. Schroclerus, *Vinarius Saxo*, 1590.

Philipp. Jacob. Schroëterus *Viennens. Austriac.* 1617. fils de Joan. different de Joann. Frideric. Scroterus, de Maurit. Scroterus, & de Joan. Scoderus *Monofrancof.* Auteur de la Pharmacopée Chimique, 16

Joannes Rodolphus Globerus . . . . 1650.

Thomas Reinesius, *Gothanus*, ce prodige de science de nôtre temps.

Joannes Veslingius, *Mindanus*, 1650.

Joannes Daniel Horstius, Gesberus Horstius, & Jacobus Horstius, differens de ce Gregor. Horstius, *Misniens.* qui a tant écrit en ce siecle, pere de Greg. Horst. *Vlmensis*, mort en 1660.

Gaspar à Reies, *Francofurt.* 1650.

Adrianus Spigelius, *Bruxellens.* 1650.

Christianus Langius *Luccensis*, homme d'un grand merite, vivoit encore l'an 1660.

Anton. Deussingius, *Meurseus*, 1660.

Henric. Meibomius, ce grand Philosophe de nôtre siecle, natif de Hermestald, fut pere de Joan. Henric. Meibomius, qui a composé de nôtre temps plusieurs bons Ouvrages de Medecine.

Joan. Hieronym. Welschius, *Augusto vindelic.* 1670.

Aa

L'Italie n'a pas manqué non plus que l'Allemagne de grands Medecins. Aussi elle nous presente dans le douziéme siecle un

Saladinus de Esculo Medecin du Prince de Tarente, 1163.

Joann. de Mediolano qui a écrit sous le nom des Medecins de Salerne, l'Ouvrage addressé à un prétendu Roy d'Angleterre, sous le titre de *Schola Salernitana*.

Nicolaus Bertrucius, *Bononiensis*, 1250.

Ludovic. Francus, *Mediolan.* 1294.

Thadeus Florentinus celebre pour ses guains, vivoit encore à Florence sa patrie, l'an 1370. car quant à Thadæus Dunus Locarniensis autre Italien, il vivoit dans le dernier siecle à Zurich, comme le marque Gesner dans sa Biblioteque.

Turrisanus de Turisanis, ou Drusianus Florentinus, disciple de Thadeus Florentinus, ce fameux Chartreux dont nous avons parlé cy-devant 1300.

Lamfrancus Mediolanus Medic. & Chirurg. 1294.

Petrus de Apono, *Patavin.* mort à l'âge de 80. ans, l'an 1305. Astrologue, Philosophe & Medecin, surnommé le Conciliateur, & grand Problême de vie & de Doctrine.

Gentils Fulginas, *Perusinus*, 1310. grand Partisan d'Avicenne, mourut à Boulogne âgé de 80. ans.

Petrus de Ubaldis, *Perusinus*, pere de trois fameux Jurisconsultes, Pierre, Balde & Ange, 1234.

Dinus de Garbo, *Florentin.* disciple de Thadeus Florentin. Mathæus Silvaticus nobilis Mantuanus, 1300.

Thomas de Garbo ejus filius, 1346.

Guillelmus Variguana, *Genuens.* 1300.

Nicolaus Rheginus, *Calaber.* 1330.

Mundinus de Lentiis, *Florent.* 1305. Nic. Nicolus, *Florent.* 1312.

Magninus, *Mediolan.* 1300. Joan. *Arculan. Roman.* 1440.

Galeac. de Sancta Sophia, 1400.

Christoph. Georg. de Honestis, *Florentin.* 1420.

Hugo Senensis, dit Bencius, cet homme si sçavant & si magnifique, qu'aprés avoir donné un grand repas à tous les Sçavans qui étoient à Ferrare pendant le Concile, il les défia tous à la dispute, 1438.

Sancles de Hardoinis, *Pisauriens.* 1430. Bernard. Trevisan. 1430.

Joannes Michaël Savanarola *Patav.* Chevalier de Saint Jean de Jerusalem, 1430.

Jacob. Foroliviensis, 1430. Joan. de Marliano, 1438.

Bartholom. Montagnana, *Patav.* 1440.
Petr. Leonius, *Spoletan.* 1440. Joan. Arculanus *Veron.* 1460.
Mathias de Gradibus, *Mediolan.* 1460.
Clementius Clementinus, *Aventin.* 1470.
Antonius Benivenius, *Florentinus*, 1495.
Marcil. Ficin. *Florentinus*, 1480. Anton. Zeno, *Venet.* 1480.
Georgius Valla, *Placent.* 1490.

Gabriel Zerbus, ou de Zerbis, vivoit l'an 1500. en reputation de grand Anatomiste; mais il n'en a pas moins été censuré par M. Anton. Turrianus, qui n'a pas plus épargné Mundinus. Il fut mandé par les Triballiens pour traiter Schenderbasse leur Prince hidropique; & n'en ayant pû achever la cure, ils l'égorgerent lorsqu'il se disposoit à retourner à Veronne sa patrie.

Antonius Guaynerius, *Ticinensis*, 1440.
Anton. Cermisonus, *Patav.* 1470. Alex. Benedict. *Veron.* 1495.
Antonius *Galatheus Salentinus*, 1480. homme sçavant dans les belles disciplines.

Nicolaus Leonicenus, *Vincentin.* 1495. Medecin du Duc de Ferrare qui vécut 90. ans, si homme de bien, qu'il ne connoissoit pas même l'argent, 1524.

Laurentius Laurentianus, *Florent.* 1500.
Guillelmus Brixius, *Aggregator. dictus*, 1500.
Petrus Crinitus, *Florent.* 1520.

Marcus Antonius Turrianus, *Veronens.* est bien different du Chartreux Turisanus. Il étoit fils de Hieronimus Turrianus, *Novicomensis*, d'une des grandes maisons de la Lombardie. Il fut Professeur à Padouë & à Pavie, grand Philosophe, grand simpliste, grand Anatomiste, & d'une prestance agreable aux sains & aux malades. Il fut le Maître & le Paranimphe de Paul Joue Medecin, Evêque de Nocera; mais il mourut de peste dés l'âge de 35. ans, pendant la fameuse bataille de Ravenne; regretté de tous les Sçavans qui luy firent cette Epitaphe. *V. Paul. Freher. Theatr. viror. erud. claror.*

Ante annos scivisse nocet, nam maxima virtus
Persuasit morti ut crederet esse senem.

Ainsi je ne voy pas pourquoy Jules Cesar Scaliger a emprunté le nom de cet excellent personnage, pour se moquer d'un Chirurgien qui tranchoit du Medecin.

De mane surgit Turrianus ut vivat,
Est Vasco Turrianus atque Chirurgus, *In Hipponare.*
De claudicante Iambico facit rectum,

De mane surgit Turrianus ut bibat.

Il y a encore un Barthol. Turrianus de Gennes, qui a écrit *de Medica consultatione*, & un Joan. Turrian. marqué dans Vanderl.

Barthol. Cochles, *Bonon.* 1508. Joan. de Vigo, *Genuensis*, 1517.

Jacob. Mantinæus Judæus, *Venetus*, 2520.

Marcus Gatinaria, *Ticinensis*, 1520.

Mathæus Curtius, *Ticinens.* 1544. Petr. de Bairo, *Taurin.* 1550.

Guillelm. Gratarol. *Bergonens.* 1562.

Marcellus Virgilius, *Florentin.* Secretaire & Medecin de sa Patrie 1520.

Joannes Manardus, *Ferrariensis*, 1530. Medecin de Ladislas Roy de Hongrie, & Professeur à Ferrare, s'étant avisé de se marier avec une jeune femme, dans un âge fort avancé, mourut dés la premiere année de son mariage, 1535.

Anton. Musa Brassavol. *Ferrar.* 1540.

Benedict. Victorius, *Faventin.* 1540.

Antonius Fumanellus, *Veronens.* 1530.

J. Baptista Confalonerius, *Veronens.* 1530.

Leonardus de Jacchim, *Emporiens. Florentin.* 1540.

Ludovic. Bonatiolus, *Ferrariens.* 1530.

Antonius Donatus ab Altomari, *Neapolit.* 1550.

Marcell. Donatus, *Mantuanus* . . Chevalier de l'Ordre de Saint Estienne 1560.

Anton. Fumanellus, *Vicentin.* 1530.

Andr. Thurinus, *Pisciens.* 1540. Ant. Mundella, *Brixian.* 1550.

Bassianus Landus, *Placent.* 1560.

Aloisius Mundella, *Brixianus*, 1550.

Bartholomæus Eustachius, *Santo Severin.* 1550.

J. Philippus Ingrassias, *Siculus*, Medecin de Philippes II. Roy d'Espagne, surnommé l'Hipocrate de Sicile, pour avoir preservé ce Royaume de la peste, 1570.

Leonardus Botallus, *Astensis*, 1560.

Joan. Franciscus, *Ripensis*, 1584. Poëte, Medecin & Musicien.

Petrus Romanus, Medecin & ami de Saint Ignace de Loyola.

J. Odus de Oddis, *Patav.* 1558. Paul Crassus, *Patav.* 1574.

Jul. Cæsar. Scaliger, *Veronens.* 1530. Nicol. Massa, *Venet.* 1560.

Petrus Beroldus, *Vicentin.* 1550.

Joan. Bapt. Giraldus, *Ferrariens.* 1573. *Vide Freher. in Theatr.*

Joan. Bapt. Rasarius, *Novariensis*, 1578.

Hieron. Fracastorius, *Veronensis*, 1550. grand Poëte & grand

Medecin, & en l'honneur duquel Jules Cesar Scaliger fit *Ara Fracastorea.*

Hieronimus Cardanus, *Mediolanus*, 1576.

Petrus Andreas Mathiol. *Senensis*, 1577.

Andr. Turinus, *Pisciensis*, Medecin des Papes Clement VII. & Paul. III. 1540.

Mundinus est un Anatomiste, critiqué par Jacob. Carpus.

Jacob. Carpensis, Medecin & Chirurgien, qui mit le premier le Mercure en usage pour les maladies Veneriennes; mais qui ne pût éviter le soupçon, d'avoir dissequé vif un Espagnol, 1550.

Joannes Baptista Montanus, *Veronens.* 1551, fort different de Comes Montanus, *Vicentinus*, & de Joannes Montanus *Silesius*, qui mourut en 1604.

Voyez Vanderlind. pro Comite Montano *Vicentin.* Nicol. Montano Petro Montan. & Robert. Montano, marquez par le même.

Bassian. Landus disciple de J. Montanus, *Placint.* 1560.

Joannes Argenterius, *Castellonovensis Pedemontan.* ami de ce Vincent Lauré Cardinal, qui avoit été Medecin, 1572.

Reald. Colombus, *Patav.* 1540. Maître de Joan. Valverda Espagnol. Julius Delphinus, *Ticiniensis*, 1550.

Gabriel Fallopius, *Mutinensis*, 1660.

Michael Angel. Blondus, 1540.

Arnoldus Lensæus, *Belliolan.* 1550. Il fut mandé par le Duc de Moscovie pour être son Medecin, & pour luy apprendre les Mathematiques.

Franc. Bonafidus, *Patav.* 1558.

Bartholomæus Maranta, *Venusin.* 1550.

Andreas Alpagus, *Bellunens.* 1550.

Petrus Andræas Mathiolus, *Senensis*, 1577.

Alphonsus Bertucinus, *Fanensis* 1550.

Alphons. Ferrius, *Neapolit.* 1550.

Jacobus Antonius Cortusus, *Patavin.* 1590.

Albertinus Botonus, *Patavin.* 1596.

Andr. Baccius, *Elpidius*, 1580. Simon Simonius, *Lucens.* 1580.

Hieronym. Donzelinus, *Brixian.* 1570.

Vidus Vidius, *Florent.* 1567. Marcell. Cagnatus, *Veronens.* 1580.

Victor Trincavellius, Philosophe, Medecin & noble Venitien, 1568.

Andreas Baccius, *Epidian.* 1580. different de Baccius Baldin. *Florentin.* 1550. & de Bernardinus Baldin. *Papiens.* 1600.

Hieronymus Capivaccius, *Patavin.* 1589.

Petrus Salius Diversus, *Faventin.* 1580.

Felician. Betera, *Brixian.* 1570.

Constantius Varolius, *Bonon.* 1575.

Sebastianus Montuus, *Allobrox.* pere de Hieronymus Montuus *Gallus*, 1590.

Joannes Baptista Silvaticus, *Mediolan.* 1580.

Gaspard Tagliacotius, *Bonon.* 1599.

Eustachius Rudius, *Utinensis*, 1590.

Joan. Zechius, *Bonon.* 1570. Jul. Cæsar Arantius, *Bonon.* 1589.

Bernardin. Paternus, *Salodiensis Brixian. Professor. Ticinens.* 1592.

M. Antonius Ulmus, *Patavin.* 1590. different de Francisc. Ulmus Brixian. qui vivoit encore en 1612.

Bartholom. Eustachius, *Sancto Severinus*, 1580.

Andreas Chioccus, *Veronensis*, 1590.

Albertin. Bottonus, *Parmensis*, 1596.

Joan. Marinellus, *Venet.* 1570.

Archangelus Piccolhominius, *Ferrariensis*, 1580.

Gabriel Frascata, *Brixianus*, Astrologue Medecin & Poëte de l'Academie des Affidati, qui mourut designé Medecin du Roy d'Espagne l'an 1582.

Fabius Colomna, *Bonon.* 1590. Angel. Sala, *Vicentin.* 1590.

Jacobus Antonius Cortusus, *Patavin.* 1590.

Eustachius Rudius, *Bellunensis*, 1590.

Hieronym. Niger. *Patavin.* 1600. Il eut un fils nommé Antonius, auquel le Pape Clement VIII. fit de grands honneurs. Il mourut en 1626. & laissa un fils Medecin nommé Jerôme, comme son ayeul.

Joannes Baptista Codronchius, *Imolensis*, 1590.

Alexander Massaria, *Vicentinus*, 1598.

Hercules Saxonia, *Patavin.* mort en 1607. different d'Henricus de Saxonia Allemand, disciple d'Albert le Grand.

Felix Platerus, *Vicentin.* 1614.

Thomas Platerus frere de Felix, *Basileensis*, 1618.

Hieronim. Fabric. *ab Aquapend.* 1619.

Ulisses Aldroandus, *Bononiensis*, 1605.

Joan. Bapt. Porta, *Neapolitan.* 1615.

Hieronym. Scipio de Mercuriis Ordinis Sancti Dominic. *Romanus*, 1602.

Fabritius Bartholetus, *Bononiensis*, 1630.

Jul. Cesar Claudinus qui a vécu dans nôtre siecle, Poëte, Medecin & Philosophe ami du Guarini, & qui fit l'Arion

Comedie Italienne, pour les Noces de Charles Duc de Savoye avec Christine de France. Uliss. Aldroand. *Bononiensis*, 1605.

Paul. Sarpa dit Fra. Pol. peut avoir icy une place, s'il est vray qu'il a le premier découvert la circulation du sang, & les Vauules du cœur, comme le marque *Pater Fulgentius*, en sa vie.

Andreas à Cuce, *Venetus*, Medecin de nôtre siecle.

Horat. Augenius, *à Monte Sancto*, 1603.

Fabius Pacius, *Vicentin.* 1614.

Julius Guastavin. *Patrit. Genuens.* 1610.

Jul. Casserius, *Placent.* 1625. Hippolit. Obicius, *Ferrariens.* 1620.

Vincent. Thomas Minadous, *Rhodigin.* 1597.

Cæsar Baricellus, *à Sancto Marco*, 1600.

Antonius Santorellus, *Nolanus*, 1630.

Hieron. Fab. *ab Aquapendent.* 1619. Franc. Pona, *Veron.* 1620.

Victor Maurilius Protonotar. Apostolic. Medic. & Camerar. Paul. V. Pontif. Max. Joann. Stephanus, *Bellunensis*, 1630.

Joannes à Colle, *Bellunensis*, 1631.

Baldus Baldius, *Florentinus*, 1630.

Antonius Ricciardus aussi éloquent que sçavant Medecin, *Brixian.* 1620. Paulus Zachias, *Roman.* 1620.

Angel. *Victorius*, un des Medecins qui verifierent les miracles de Saint Philippes de Neri, 1622.

Hieronymus Mercurial. *Forolin.* 1606. Eques Torquat. & Maximil. II. Imperat. Medicus.

Felix Calvuus, *Ravennas*, 1606. Medecin du Pape Clement VIII. Prosper Alpinus, *Venet.* 1616.

Æmilian. Campolongus, *Patavin.* 1604.

Andreas Cæsalpinus, *Aretinus*, 1603.

Joannes Costæus, *Laudens.* 1603.

Christoph. Guarinonus, *Veronens.* Clarus 1600.

Joannes Baptista Imperial. *Vicentin.* 1623.

Julius Casserius, *Placentin.* 1625.

Fabius Pacius, *Vicentin.* 1614. Poëte & Medecin, Auteur de l'*Eugenia*, Comedie Italienne.

Franciscus Redi *Florent.* Ducis Hetruriæ Medicus.

Ludovicus Septalius, *Mediolan.* 1633.

Marcell. Malpighius, *Bononiens.*

L'Espagne à la verité ne nous retiendra pas tant que l'Italie, mais elle ne laissera pas de nous faire voir de grands Medecins. Et premierement,

Petrus Hiſpanus, qui fut Pape Jean XXI. en l'an 12[illegible].

Raimond. Lullius, *Majorac.* 1315.

Arnaldus à Villanova, que quelques-uns font Eſpagnol, quoique plus apparemment François 1363.

Chriſtophor. Oroſcius, 1490.

Petrus Pintor, *Vicentinus*, Medecin du Pape Alexandre VI.

Ludovicus à Luceria, 1520.

Petrus Garcia Carero, *Calaguritan.* 1530.

Antonius Cartagena, *Profeſſ. Compluti*, qui demeura prés des enfans de France, ôtages à Madrid pour le Roy François I. leur pere, loüé par les Hiſtoriens de ſon temps, 1530.

Anton. Ludovic. *Oliſipponenſis*, 1540.

Jacob. Almenar. 1530.

Brudus, *Luſit.* &

Henric. à Guillard. } *Profeſſeurs à Conimbre*, 1540.

Joannes Valverda, *de Hamuſco*, 1550.

Andreas Lacuna Segobienſis, fils de Ferdinand Lacuna, Medecin de pluſieurs Papes, 1552.

Blaſius Villafranca, *Hiſpan.* 1550.

Franciſcus Michinus, *Viguenſ.* 1550.

Martinus Akakia Catalaun. 1540.

Ludovicus Abulenſis, Medecin de Charles V.

Ferdinand. de Mena, *Luſitan.* 1550.

Gomezius Pereira, *Methinius Dullenſis*, 1550.

Nicolaus Monardus, *Hiſpalenſ.* 1555.

Petrus de Peramato, 1570. Alvares Nonnius, *Hiſpalenſ.* 1570.

Joan. Roderic. Caſtelli, vulgò dictus Amatus, *Luſitan.* 1550.

Chriſtoph. de Vega, *Complut.* Medecin de l'Empereur Charles V. 1550.

Garcias Lopius, *Luſitan.* 1570.

Franciſcus Arcæus, *Fraxinab.* 1570.

Andreas Alkazar, *à Guadalaxa*, 1570.

Petrus Vaëſius, *Caſtellus Luſit.* 1570.

Petrus Nonnius, *Luſit.* 1570.

Alphonſus Daca, *Hiſpalenſ.* 1570.

Ambroſius Nonnius, *Luſit.* 1600.

Emmanuel Nonnius, *Oliſiport.* 1580.

Ludovicus Mercatus, *Pintianus*, 1600.

Ludovicus Lemoſius, 1580.

Thom. Roderic. à Veiga, *Eborac.* 1560.

Illefonſus

Illefonſus Nuneſius, 1600.

Petrus Paulus Pereda, *Setabenſis*, 1580.

Michaël Paſchalius, *Valentinus*, 1580.

Garcias ab Horto, *Luſitan.* 1570.

Mathæus Adriani fils d'un Juif qui ſe fit Chrétien. Il étoit ſçavant dans la Langue Sainte, & fit imprimer ſes Ouvrages en France, aprés avoir enſeigné en Allemagne, où il fit amitié avec Eraſme.

Franciſcus Valeſius, *Covarrubianus*, ce ſçavant Medecin de Philippes II. Roy d'Eſpagne.

Ludovicus Mercatus, *Valliſolet.* Medecin des Rois Philippes II. & Philippes III.

Aloiſius Torrez, *Placentin.* 1580.

Simon à Toüar, *Hiſpalenſis* . . . .

Antonius Alvarez, Profeſſeur à Alcala & à Valladolit, 1580.

Alphonz. Lupeus, *Tarracon.* 1580.

Joannes Fragoſus, *Toletan.* 1580.

Laurentius Gozar, *Valentin.* 1580.

Scholaſtic. Silvi. *V. Biblioth. à Sancto Peregrin. p. 330.*

Hieronimus Ximenes, *Cæſar-Auguſt.* 1580.

Henricus Georgius Henriques, *Guardienſ.* 1590.

Ludovicus Rodriguez de Perroſa . . . .

Joannes de Carmona, 1590.

Joannes Alphonſ. Fontecha, 1590.

Joannes Gallego de Lacerna, Medecin des Rois Philippes III. & IV.

Alphonſus Lopes *de Corilla.* Nonius à Coſta, *Luſit.* 1590.

Roderic. à Fonſeca, *Luſit.* 1580.

Petrus Jacobus Iſlemius, *Valentin.* . . . .

Franciſcus Scoburius, *Valentin.* 1590.

Joannes Braws, *Petrafilan.* 1590.

Joannes Bruſlamantinus, *Camarenſ.* 1590.

Voicy ceux de nôtre ſiecle.

Georgius Henriqués, *Lucerius*, 1600.

Giouan. de Bagnolo, loüé par Lionardo di Capoa.

Zacutus, *Luſitan.* Juif de ce ſiecle.

Gaſpar Bravo de Sobremonte, Medecin de Philippes IV. & Profeſſeur à Valladolit.

Philotheus Ælian. Montalte, *Luſit*, 1600.

Gaſpar Caldera de Heredia, 1650.

Franciscus Ximenes, 1620. Anton. Ponce à S. Cruce, 1620.
Franciscus Sanchez, *Baccarensis*, 1630.
Ludovic. Oviedo. Benedict. Matamorus.
Alphonz. *à Caranza*. Didacus Moranus.
Didac. de Soria, *Granatensis*, tous Medecins Espagnols & Portugais, marquez avec leurs Ouvrages dans les Bibliographies de Nicolaus Antonius, & à Sancto Peregrino, ausquels on peut ajoûter si l'on veut la fameuse Oliva Sambuco, qui s'est piquée de Medecine & de Philosophie.

Nous voicy enfin en païs de connoissance, & dans la terre du monde la plus feconde en Medecins, tant bons que mauvais, c'est pourquoy je me retranche aux plus considerables, de ceux qui ont donné quelques écrits, ou qui ont été d'une grande reputation dans les Universitez, dans la Cour, ou dans les Villes de France.

Nous avons marqué cy-devant Ausonius, *Vasatensis*, 1290.
Arnald. *à Villanova*, 1300. vendiqué par les Espagnols; mais plus apparemment de Villeneuve dans la France Narbonnoise, que de Villeneuve de Catalogne.
Guido de Cauliaco, 1360. Medecin du Pape Urbain V.
Valescus de Taranta Professeur à Monpelier, & Medecin du Roy de France Charles VI. 1380.
Raimond. Chalain, *de Vinario*, 1380.
Joannes de Tornamira Doyen de la Faculté de Monpelier, 1450.
Jacobus de Partibus n'étoit pas de Tournay comme l'a écrit Vanderlind. mais Chanoine de Tournay, comme il paroît par la Préface de son Ouvrage imprimé à Lion aux dépens du Roy de France Charles VI. dont il fut Medecin aprés l'avoir été du Duc de Bourgogne.
Stephanus Gourmelenus, *Curiosolita*, 1300.
Bernard. Gordonius, 1300.
Deodatus Bassolus Chancelier de Monpelier, Medecin des Rois Charles VII. & Louis XI.
Joannes Trosseleri, *Gabalitanus*, Chancelier de Monpelier, Medecin du Roy Charles VIII. 1495.
Joannes Martini Doyen de la Faculté de Monpelier, Medecin du Roy Charles VIII. & Maître des Comptes de cette Ville 1491.

Gerard. de Solo, 1480. Professeur à Monpelier.

Adamus Fumeus, *Turonensis*, Medecin des Roys Charles VII. Louis XI. & Charles VIII. & Maître dès Requêtes de l'Hôtel du Roy.

Jacobus Ponceau,
Honoratus Piquetus,
Joannes Burgensis,
Joannes Grassini,
Reginald. Freron ou Furon.
} *Medecins du Roy Charles VIII.*

Gabriel Miron Medecin & Chancelier de la Reine Anne de Bretagne, pere de François Miron, qui le fut de Marc Miron premier Medecin de Henri III.

Joannes Ganivetus, *Viennensis*, 1490. dont l'Ouvrage intitulé, *Amicus Medicorum*, fut imprimé à Lion l'an 1496. par les soins d'un Gondeslaus ou Gondisalvus de Toleto, qui se dit *Electus Regius Lugdunensis* & *Prorex*, Medecin d'Anne de Bretagne Reine de France, & cependant employé simplement sur l'état de la Maison de cette Princesse pour 150. livres de gages, à quoy Symphorianus Campegius ajoûte que son épouse étoit de l'illustre Maison des du Terrail de Dauphiné. On voit dans les Ouvrages de Campegius une Epître que ce Gondisalvus écrit à son fils, où il paroît favorable aux Astrologues.

Joannes Ruellius, *Suessoniens.* 1520.

Guillelmus Rondeletius, *Facult. Monspel. Decan.* 1520.

Symphorianus Campegius, *Lugdunensis*, qui fut Echevin de Lion, Medecin du Duc de Lorraine, & Chevalier de l'Ordre de Saint Georges, 1520.

Simon de Papia est marqué dans Symphorian. Campegius, parmi les illustres Medecins. C'étoit un homme si charitable, qu'il rebâtit l'Eglise des Cordeliers de Lion de ses guains, qui étoient si grands, que le Duc de Bourbon son maître luy donna tout d'un coup dix mille francs, somme grande pour ce temps-là.

Joannes Hortensis ou des Jardins, fut en si grande reputation à Paris l'an 1520. que quand la mort luy enlevoit quelque malade, on luy appliquoit ce vers de l'Ecole de Salerne.

Contra vim mortis non est Medicamen in hortis.

Joann. Morisetus, *Burgund. Dolanus*, 1540.

Joann. Tagautius, *Ambianus*, 1540.

Franciscus Valeriola, *Arelatens.* 1540.

Joannes Canapæus étoit un des Medecins du Roy François I. quoi-que je ne le trouve par sur l'état de sa Maison. Symphorian. Campegius en fait cas. Il traduisit le Livre *de ossibus* de Galien, de Grec en Latin.

Jacobus Sylvius, *Ambianus*, est un sçavant Medecin de la Faculté de Paris, mais homme singulier dans ses manieres.

Joann. Gorrhæus, *Parisinus*, 1540.

Honorat. Castellanus fut Medecin des Rois Henri II. François II. Charles IX. & de Catherine de Medicis, & pere de Joan. *Medecin du Roy Charles IX. car quant à Petrus Castellanus natif de Grammont au Païs-bas, qui écrivit la vie des illustres Medecins, il a fleuri jusques à l'an 1632.

* *Chastelain. Castelan.*

Franciscus Rabelesius, *Chinonensis*, & non pas *Lugdunensis*, comme l'a écrit Wolphang. Justus, trompé par ses Ouvrages sur les Aphorismes d'Hipocrate, imprimés à Lion.

Petrus Bellonius, *Canoman.* 1550.
Antonius Mizaldus, *Monlucian.* 1560.
Joannes Gorrheus, *Parisinus*, 1540.
Carolus Stephanus, *Parisinus*, 1550.
Dionysius Fontanonus, *Monspel.* 1550.
Ludovicus Vassæus, *Cathalanen.* 1550.
Sebastianus Montuus, *Rivirensis*, 1530.
Jacob. Dalechampius, *Cadomensis*, 1550.

Joannes Fernelius, *Ambian.* 1550. le Héros de l'Ecole de Paris, & qu'elle appele *Noster*, quoi-qu'il ne soit rien moins quant à sa pratique, ne saignant que rarement, & se servant de tous les Medicamens que les Arabes ont découverts, & de ceux qu'on tient ordinairement dans les dispensaires; de sorte que Scaliger n'a pas fait difficulté de dire qu'il répandoit également les fleurs de son expression Ciceroniene, sur les excremens du corps, & sur les humeurs que la nature a travaillées avec plus de soin; & Duret, qu'il avoit débité la lie des Arabes, à la faveur de l'élegance & des fleurs de l'élocution Latine, *Latinitatis quodam nectare Barbarorum feces condivit*, à quoy on peut ajoûter sur le nom favori de *Noster*, ce qu'Alexandre Massarias a dit dans son Traité de la goute. *Summâ cum ratione hic vir suo libro Titulum inscripsit Medicina Fernelii, namque si totam istius institutionem omniaque dogmata diligenter advertas, ea majori ex parte sunt ita ejus propria & pecularia, ut propè nullius sint alterius.*

Augerius Ferrerius, *Tholosan.* fit pendant le dernier siecle plusieurs beaux Traitez de Medecine, & fut Medecin de la Reine Catherine de Medicis. De plus sçavant Jurisconsulte & Mathematicien, homme poli, bien fait & d'agreable conversation. Sa mort est marquée dans les Eloges de Sainte Marthe, l'an 1576.

Michaël Nostradamus, *à Porto Sanctæ Mariæ, propè Burdegalam*, a fait quelques Traités de Medecine, & quelques traductions marqués par Vanderlinden ; car je ne m'arrête pas à ces Propheties qui ont fait dire à Scaliger *in Hiponace.*

Si Nostradamus, quid pudere sit, nescit:
Quod est paratum, nec reconditum, & præsens
Qua nam futura notione mentitur?

Antonius Mizaldus, *Monlucian.* 1560.

Jacobus Goupilus, sçavant dans les Langues ; mais si jaloux de ses Ouvrages, qu'il mourut de douleur l'an 1500. voyant que les Soldats luy avoient enlevé ses Memoires.

Jacobus Grevin Poëte & Medecin de la Duchesse de Savoye, & ami de Ronsard 1570.

Ioannes Hucherius Professeur à Monpelier, *Bellovacens.* 1560.

Antonius Fœsius, *Mediomatric.* 1560.

Laurentius Ioubertus, *Valentin.* 1580.

Ioann. Hollerius, *Stempan.* 1570.

Mauritius Cordæus, *Rhemensis*, 1570.

Paschal. Gallus, *Villefanensis Picto*, Auteur d'une Bibliographie, 1580.

Desider. Iacotius, *Vandoperanus*, 1570.

Petr. Palmarius, *Parisiensis*, 1580.

Iacobus Dalechampius, *Cadomensis*, 1580.

Iosephus Quercetanus, *Arminiacus*, 1570.

Ludovicus Duretus, *Segusian.* 1580.

Petr. Ioan. Faber, *Castrinovid.*

Vincent. Burgundus, *Bellovac.* 1620.

Reginald. Sturmius, *Suesson.* 1620.

Iosephus Trullier, que Stephanus Roderic. à Castro, dans un Traité intitulé *Posthuma Varietas*, qualifie Medecin & Ambassadeur du Roy de France, & Auteur d'un Traité *de sanguinis missione contra Romanos.*

Anton. Merindolius, *Aquensis*

Jacobus Quercetanus, *Arminiac.*

Philipp. Guibertus, *Parisin.* Carol. Piso, *Parisin.*
Iacob. Guillelm. *Aurelian.* 1570. Barthol. Perdulcis, *Parisin.*
G. Ballonius, *Parisin.* Ioan. Riolan senior, *Ambian.*
Andreas Laurentius, *Arelat.*
Abraham. Frambesarius, *Veromand.*

Joannes Marquis, *Viennensis ad Rhodanum*, ami de Justus Lepsius qui luy a addressé des Lettres. Il fit quelques Ouvrages dont il ne nous reste que la continuation de la Chronologie de Genebrard, il mourut l'an 1625.

Francisc. Ranchinus, *Monspel.* Lazar. Riverius, *Monspel.*
Ioann. Varandæus, *Monspel.*
Francisc. Citesius, *Pictav.*
Theodor. Turquetus de Maierne.
Ioann. Chicotius, *Silvanectens.*
Renatus Moreau, *Andegavensis.*
Ioann. Riolanus filius, *Parisinus.*
Ioann. Iacobus Chifletius, *Vezontinus.*
Ioann. Pequetus, *Dieppensis.*

Marinus Curæus de la Chambre, *Parisinus*, Philosophe si renommé, & Medecin ordinaire du Roy Louis XIII.

Petrus Petiteus, *Parisin.* Philosophe, Poëte & Medecin.

Franciscus Bernier, *Andegavensis*, Philosophe, Voyageur & Medecin.

Anton. Meniotus, *Parisin.*

Mais il ne faut pas oublier icy ceux qui ont travaillé pour la Medecine, quoi-qu'ils n'ayent pas été Medecins, tels qu'ont été Philippes Beroaldus, *in enarrat. quæst. Tusculanar.* Desider. Erasmus, Ioannes Bodekenus, Ioseph. Mantensis, Ioann. Filesacius, Ahasnerus Fritzchius, qui nous a donné depuis peu un petit Ouvrage intitulé *Medicus Peccans*, fort utile pour la conduite des Medecins. Les Sçavans Iesuites Maximilianus Sandæus, Ioann. Beir, Leonard. Lessius, Iacobus Baldus, Anton. Possevinus, Theophil. ~~Renodæus~~ [Raynaudus], qui l'ont tous illustrée par de bons Ouvrages. Je croy même que nous ne devons pas passer sous silence quelques hommes de qualité qui ont honoré la Medecine par l'étude, ou par la profession qu'ils en ont faite; car outre une infinité que nous avons marqué cy-devant, il s'est encore trouvé des Doges, & des Senateurs de Gennes, * & un Prochite Seigneur Napolitain qui faisoit la Medecine, avec une charité & une generosité heroïque. Nous

* Octavianus Rodericus Dux Genuensis.

avons encore eu en France un Estienne Boüet Gentilhomme Tourangeau, qui non content d'avoir exercé la dignité de Principal du College de Sainte Barbe à Paris, Employ encore bien plus honorable en ce temps-là qu'à present, & d'avoir passé par tous les degrez de la Medecine, en voulut encore faire l'exercice, dans la seule veuë de servir ses amis & les pauvres, comme fit quelque temps aprés Gui de Molins de Rochefort, Gentilhomme Blesois, loüé par I. Auguste de Thou, *l. de vita propria*, & comme ont fait longtemps en Picardie les Seigneurs de Sacqu'Epée, à quoy nous devons ajoûter comme une remarque Historique, une famille que le Duc de Bourgogne n'ennoblît qu'à condition qu'elle exerceroit toûjours la Medecine, comme elle avoit fait avant; pour ne rien ajoûter, comme nous le pourrions encore, à ceux que les Princes ont honnoré de leurs Ordres de Chevalerie, d'Ambassades & autres Emplois considerables, & pour ne pas entrer dans la pensée de ceux qui croyent qu'une Maison Souveraine qui honore les Saints Cosme & Damien comme ses Patrons, doit une partie de son origine à la Medecine. Quoy-qu'il en soit, il est assuré qu'on ennoblit les Medecins aprés quelque temps de service, non seulement en Ecosse, mais encore en d'autres Estats, & que si cela ne se pratique pas à Venise, ils ne laissent pas d'y être distingués du peuple, & regardez comme des sujets tous disposez à passer dans la noblesse. Ce qui doit être dautant moins surprenant que les premiers Medecins des Empereurs qui succederent au grand Constantin, & même quelques-uns de ces Medecins qui ne suivoient pas la Cour, & qui demeuroient dans les Villes, étoient Contes du premier ou du second ordre. A quoy on peut ajoûter que la fameuse ville de Tauris ou Thebris en Perse, doit sa fondation à la Medecine, comme nous le verrons dans la seconde partie de cét Ouvrage. Enfin que la grandeur des Pharaons, ou au moins leur nom, vient du Medecin Pharao ou Phariaco, qui transmit à ses successeurs Rois le nom & l'Empire, avec les belles connoissances qu'il avoit dans la Medecine. Aussi voyons-nous que comme Raphael signifie Medecine dans la langue Sainte, de même Raphaim, qui signifie ordinairement des Geans, signifie non seulement des hommes puissans & considerables, mais encore des Medecins dans le particulier : *Hi sunt potentes à sæculo.* Mais (ce qui passe tout ce que nous venons de remarquer, & qui re-

Simon Pasqua S. R. E. Cardinal.
Bortholom. Metellus Senator Genuens.
Christophorus Roscius Dux Genuens.
V. Bartholom. Turrian. de Medica consult. lib. 2. c. 9.

garde nôtre temps) quel plus grand honneur à la Medecine, que de la voir honorée de la confiance du plus grand Roy de la terre, en un temps où une infinité de personnes de mauvais goût, la dés-honorent en tant de manieres ? Par un Roy qui ne s'écarte point du chemin Royal, pendant qu'une partie même de sa Cour, & presque toute la Capitale de ses Estats s'égare & se pert dans des sentiers détournés ? Par un Roy qui veut bien se servir de ce bon sens, & de ces lumieres dont le Ciel l'a si liberalement pourvû, pour avoüer & insinuer par ses exemples, qu'il est bien plus seur de suivre des maximes fondées non seulement sur la raison & l'experience, mais encore sur un Oracle * infaillible, que d'abandonner sa personne sacrée, au hasard d'un remede donné temerairement par quelque étranger, ou par une personne sans aveu, qui n'ayant pas souvent plus d'honneur & de Religion que d'étude, n'a pas toûjours une fidelité à toute épreuve ? Aussi la Medecine auroit-elle ici une belle occasion de loüer ce grand Prince de cette confiance, si elle le pouvoit faire dignement : car quel autre pinceau que celuy d'Apelles pourroit peindre Alexandre, prenant un Remede de la main de Philippes, & quelle autre plume que celle de Cesar pourroit apprendre à la posterité jusqu'où est allée la raison, la patience & le courage de Cesar, dans ses maladies comme dans ses autres affaires ?

* *Ecclesiast. c.* 38.

Voila les Honneurs de la Medecine, Martirs, Confesseurs, & autres Saints & pieux personnages ; Papes, Empereurs, Rois, Princes, Cardinaux, Archevêques, Evêques, Abbez, Chanoines, Prêtres, Religieux, Chevaliers d'Ordres ; Philosophes, Poëtes, Orateurs & Ambassadeurs, que j'ay bien voulu ajoûter à tous ces Medecins Grecs, Latins & Arabes dont j'ay donné l'Histoire Chronologique : car à propos des Ambassadeurs, il est bon de marquer icy, que si quelques Historiens se sont recriés sur ce que le Roy de France Louis XI. avoit envoyé Olivier le Dain son Chirurgien, en Ambassade vers la Duchesse de Bourgogne, un bon Auteur * soutient qu'il le fit en bon politique, choisissant un homme de confiance, qu'il ennoblit par cét Emploi. Mais pour ne laisser aucun doute à ces ignorans & gens de mauvaise humeur, qui pour tout ce que nous venons de marquer à l'avantage de la Medecine, ne laissent pas de luy faire la guerre, voyons avec quelles armes ils l'attaquent, & quelles raisons ils ont de la vouloir décrier.

* Nempè cautus Rex diffidentia primorum, solerter dedit legationem homini fidei expertæ, qui certè eã non de honestavit, sed hominem novum nobile munus nobilitavit. *Carol. Paschasius de legat. cap.* 13.

CHAP.

CHAPITRE V.

Des ennemis de la Medecine, & du jugement qu'on en doit faire.

COMME il y a trois ſortes de libertins en matiere de Religion, il y a trois ſortes d'eſprits particuliers qui déclament de vive voix, ou qui ont declamé par écrit contre la Medecine. Les premiers, gens fort ignorans, le font ſans ſçavoir pourquoy ny comment; les autres moins ignorans, pour faire les beaux eſprits; les derniers, quoi-que gens d'eſprit & même d'érudition, ſont à peu prés à l'égard de la Medecine, comme ces viſionnaires qui ne ſe trompent & qui n'errent que ſur certains objets; mais qui ne peuvent revenir de cette erreur par un malheureux effet de la prévention.

Je remarque donc que les premiers de ces eſprits particuliers & de ces ennemis de la Medecine, ne ſont, de même que la plûpart de nos libertins de Religion, que des miſerables qui veulent parler de toutes choſes, ſeulement pour parler, ignorans, dont toute la raiſon eſt qu'ils ont le bon ſens, quoi-qu'il n'y ait rien de ſi rare que ce bon ſens, & qu'ils ne ſçachent pas même ce que c'eſt; la plûpart brutaux & ſac-à-vins plongez dans une vilaine crapule, qui croient avoir dit des merveilles, quand ils ont fait rimer d'un air goguenard, *vin* à *Medecin*, & qui aprés avoir bien dit des pauvretez, diſent des injures à ceux qui ſe mettent en état de leur répondre, le tout preſque ſans penſer à ce qu'ils font. Ceux du ſecond ordre ne ſont pas ſi bêtes que les premiers, ce ſont des tiercelets de ſçavans, qui s'admirent eux-mêmes, & qui ſçachant bien qu'on n'aime gueres les remedes, croient faire leur cour à la compagnie, en attaquant quelque miſerable Medecin qui ſe défend mal, ou qui n'oſe leur faire voir la miſere de leur raiſonnement, de crainte de les fâcher, & de les trouver aprês cela dans ſon chemin: car enfin tout ce que ces beaux diſeurs entaſſent de diſcours, n'eſt ordinairement que confuſion, fauſſeté, galimathias, ou tout au plus ſophiſmes; mais quoy, en ſe déchainant ainſi, ils croyent s'être érigés en gens du bel air: Et c'eſt de ces deux ſortes de critiques dont Galien ſe plaint, leur re-

Ebrietatẽ quidam heri dimiſerunt, & de his agere audent quæ exercitatiſſimi non ſine timore tractant. *Galen. ad Traſibul. c. 57.*

prochant qu'à peine ont-ils cuvé leur vin, qu'ils osent porter jugement sur des choses qui ne sont connuës que des plus sages & des plus graves Maîtres de l'Art.

Quant aux derniers, j'avouë que ce sont souvent des gens d'esprit, de bonne foy, & mêmes commodes, pourvû qu'on ne les mette pas sur le sujet de leur aversion, étant si malheureusement prevenus à cét égard, qu'ils n'y tombent jamais sans errer; mais d'une maniere bien differente de celle de cette pauvre fille, laquelle étant tombée dans une passion érotique, qui la rendoit extrémement pensive & chagrine, ne sortoit de cét état pitoyable, que quand le temps étoit serain, & le Soleil entierement dégagé de nuages, comme elle s'en explique elle-même dans un de ses intervalles.

Non cosi vibbra il sol mi sfacce in guai
Il celeste mi auviva
Il mio di cor mi priva
Come puo dar mi morte,
La vita il Sol, ria sorte !

Car loin d'avoir aucun bon moment, ils n'ouvrent jamais les yeux aux lumieres de la raison pour se défaire de leurs préjugez, soit que quelque mal-habile Medecin ou Chirurgien les ait maltraités, ou que les maximes de la Medecine ne s'accordent pas avec leurs passions & leurs mœurs. Ainsi ils sont resolus à soûtenir la chose opiniatrément, jusques à se faire une loy & un honneur de n'en revenir jamais; gens à peu prés du caractere de ceux dont je vais examiner les Ouvrages & les sentimens: car pour les autres, ils ne meritent pas qu'on s'y arrête, crainte de donner quelques poids à leurs legeretés en les voulant refuter. Pour connoître donc à fond ces derniers, examinons ces Auteurs dont ils se font les partisans, & dont ils ne sont souvent que les singes & les copistes.

M. Portius Cato.

Caton le Censeur est celuy par où je commence, parce qu'il est le plus ancien, le plus déchaîné, & celuy dont Pline se fait le plus d'honneur. Premierement tout ce qu'il écrit à son fils Marcus sur le sujet de la Medecine, dont il n'avoit qu'une connoissance grossiere & campagnarde, regarde bien plus les Medecins que leur Art, & ne conclut tout au plus que contre quelques Grecs de son temps. Tout y est d'un esprit opiniâtre, prevenu, & pour ainsi dire hereditaire à sa famille & à ses descendans.* Il invective mal à propos contre toutes les disci-

* Atrocem animũ Catonis.

plines du païs, d'où la Medecine est venuë à Rome ; & comme l'esprit humain n'est souvent que bizarrerie & illusion, quand la passion le domine, il ne laisse pas de témoigner ensuite une complaisance ridicule pour d'autres choses qui viennent de ce païs-là, sans en excepter les habits. Il se promet ensuite de convaincre ces gens qu'il appele indociles, sans penser qu'on ne ramene pas si facilement des gens de ce caractere, & particulierement des Grecs, sur tout quand on est encore moins docile qu'eux ; mais quoi-qu'il en soit, il tranche hardiment du Prophete pour le faire croire à son fils. Il veut qu'on croye, sans se mettre en peine de le prouver, que la Medecine est la plus méchante chose qui soit venuë de la Grece en Italie ; & pour faire croire que les Grecs en veulent à la vie des Romains, il donne malicieusement la gehenne à un endroit d'une lettre d'Hipocrate, pour faire de ce grand homme un meurtrier interessé, luy Caton, dont l'épargne & la lesine alloit jusques à l'inhumanité, revendant ses pauvres Esclaves comme des bêtes à juste prix, pour se dispenser de les nourrir, quand ils ne pouvoient plus luy rendre des services considerables ; mesquinerie & cruauté, dont Plutarque le blâme. Enfin il se met si avant dans l'esprit la haine qu'il a conçûë contre la Medecine & les Medecins, qu'il luy en coûte sa femme & son fils qu'il sacrifie à son entêtement, pour avoir voulu faire le sçavant en une matiere, où il n'étoit qu'écolier : car pour le beau Livre de la Medecine qu'il se vante d'avoir composé, je laisse à penser entr'autres choses, si ce n'étoit pas bien rafiner sur le regime des sains & des malades, que de choisir comme il fait les cannes, les pigeons sauvages, & les liévres pour leur nourriture.

V. Tertullian. de Pallio.

Vincam indocile genus.

Et hoc puta vatem dixisse.

Epist. ad Cratevam.

Plutarch. in Caton.

PLINE, à la verité, est un homme incomparable à prendre son Histoire Naturelle en gros ; mais quant à ce qu'il dit de la Medecine & des Medecins, qui ne voit qu'il y a bien des contradictions, du travers & de la passion, tant il est vray que les Grands-hommes ont de grands défauts ? Il ne faut donc pas s'étonner si par ce qu'il étoit bien plus Historien & Philosophe que Medecin, n'ayant jamais pratiqué ny veu des malades, il a erré en tant d'endroits, particulierement quand il a blâmé l'usage des medicamens exotiques : car n'est-il pas vray qu'il y a des païs si mal pourvûs de remedes, * qu'il faut necessairement se servir de ceux qui viennent des païs éloignés? *Non omnis*

PLINIUS *major.*

* Peregrina remedia. *lib. 25. cap. 24.*

fert omnia Tellus. De plus quand les maladies se transplantent d'un païs en un autre, ne faut-il pas avoir recours aux remedes que la providence divine a fait naître dans les païs d'où ces maladies se sont transplantées? Il blâme aussi mal à propos, les compositions de remedes: car le mélange & la fermentation de ces remedes, ne font-ils pas ordinairement ce qu'ils ne pouroient faire seuls? & se donnant ainsi les mains, ne peuvent-ils pas devenir par cette mixtion, ce qu'on appele dans la Medecine les mains salutaires de Dieu? Il dit encore que les Arcadiens ne se servent d'aucun medicament, & qu'ils ne vivent que de laict, comme si le laict n'étoit pas souvent un *medicament alimenteux*, & un *aliment medicamenteux*, quand on y est accoûtumé, & quand il n'y a pas de dispositions dans le corps qui y repugnent. Il impute à la Medecine, (quelle injustice!) les fautes des Medecins ignorans, & prend de là occasion de déclamer contre cette Science, qu'il s'avise de loüer en un autre endroit, quel raisonnement, quelle conduite! Il dit, sans y faire reflexion, que les Medecins ignorent la vertu des mineraux, ce qui n'étoit pas même vray de son temps, les plus anciens Medecins ayant connu leurs proprietez, & les ayans mis en usage. Il dit aussi faussement, comme nous le verrons en son lieu, que la Medecine a été proscrite à Rome pendant 600. ans; ingrat! qui a pris des Medecins tout ce qu'il a écrit de meilleur, & qui n'a pas voulu comprendre que les Romains ne condamnerent que les Operations du Medecin Archagate, & de quelques autres Chirurgiens venus de la Grece, gens intrepides, assurez & tels que doit être un bon Chirurgien. Car aprés tout ce procedé du peuple Romain, marquoit-il autre chose que son inconstance, ayant d'abord honoré Archagate de graces & de privileges, & l'ayant ensuite traité de bourreau, *plebi non judicium non veritas.* En effet, ce qui fait voir que Pline parle en homme passionné; c'est qu'aprés avoir pris droit sur les jugemens & sur l'inconstance d'un peuple encore grossier, il se demande par une contradiction manifeste, *S'il faut croire que les anciens ayent condamné une chose salutaire?* car il se répond, *Non en verité, ils ne condamnerent pas la Science, mais la maniere de l'exercer*, aprés avoir dit faussement & sans raison que *lues morum non aliunde quàm ex Medicina.* Comment veut-il donc qu'on entende ces paroles? *Mille peuple ne peuvent s'en passer, quoi-qu'ils se passent quelques-fois de Medecins.* Accor-

lib. 25. cap. 8.

Oportet Medicum immisericordem esse &c. *Cels.*

Minimè herclè non rem antiqui damnabant, sed artem.

Histor. natural. l.

dez cela. Car je reserve pour un autre lieu à répondre, non seulement à sa prétenduë proscription de la Medecine pendant 600. ans; mais encore à ce que ses partisans ont voulu inferer d'un autre passage de cét Auteur mal entendu, pour mettre la Medecine aux fers, avec les Esclaves du peuple Romain. Je reviens donc à ses autres sentimens, & pour réponse à ce qu'il dit, qu'il n'y a que les homicides des Medecins qui ayent le privilege de demeurer impunis, ne sçait-il pas que de son temps même, la malice & l'imperitie des Medecins étoient punissables, & que la Loy *Aquilia* y est formelle? Il se plaint de ce qu'on ajoûte foy aux cajolleries des Medecins, comme si cela ne venoit pas en partie de la credulité, & de la sottise des malades, qui veulent être flatés, & en partie de ces discoureurs, qui ne sont rien moins que de vrais Medecins, puisque la Medecine * se plaint elle-même dans de bons Auteurs de ces Medecins, pour lesquels on devroit établir des grands jours, & faire revivre la Loy Coruclea de *Sicariis*, puis qu'Ulpien, qui est bien plus proche de nous que ces Loix, est dans ce sens-là, disant que quand il parle des Medecins, il ne reconnoît pour tels que ceux qui procedent par ordre & par methode, & non pas des ignorans & des empiriques. Ainsi nôtre Auteur aprés avoir furieusement declamé contre la Medecine & les Medecins, ne laisse pas de revenir à luy-même, tant la verité a de force, avoüant de bonne foy que *la Medecine est le seul de tous les Arts qui ait l'avantage de donner la loy aux Souverains, & que s'il n'y en a point de plus sujet au changement, cela n'empêche pas qu'il ne soit le plus utile de tous.* Aussi son neveu fut-il bien plus équitable que luy, & bien plus constant dans le jugement qu'il fit de la Medecine, défendant à ses domestiques de luy donner autre chose que ce que son Medecin ordonneroit dans sa maladie. Je demande donc enfin aux partisans de Pline l'aîné, quel jugement on doit faire des sentimens d'un homme si inconstant, & qui ayant nié l'immortalité de l'ame, contre le sentiment de presque tous les sages de l'antiquité, pourroit bien encore nier sa propre experience, & tout ce qui tombe sous les sens dans l'exercice & dans les heureux succés de la Medecine.

V. Threnod. Medicam Mindereri.

lib. 24. cap. 1.

Plin. junior.

DIONYSIUS Ægeus pourroit être mis au nombre des Ennemis de la Medecine, quoi-que sçavant dans cette science, s'il avoit fait paroître quelque constance dans ses opinions. Mais ses Dictiaques ne sont autre chose que cent Chapitres,

DIONYSIUS *Ægeus.*

dont les Sommaires sont marqués dans Photius * comme des choses qui ne sont pas d'un grand poix. Car cét homme bien plus habile Dialecticien que Medecin, établit dans les 50 premiers de ces Chapitres quelques Theoremes qu'il prend plaisir de détruire dans les 50. suivans, *Suarum ipse legum conditor & eversor.* Enfin c'est tout dire que de marquer avec Photius qu'il est passionné en plusieurs endroits, & qu'il n'est gueres propre qu'à des Dialecticiens, qui se plaisent à soûtenir le pour & le contre.

* c. 185. & 211.

Tacit. de Pompeio Annal. lib. 1.

PETRUS *de Apono.*

PIERRE d'Apone, dit le Conciliateur, tout Medecin qu'il est, semble un de ces hommes qui n'ont pas fort bien parlé de la Medecine rationelle, parce qu'en effet, il a trop donné dans l'Astrologie, & dans d'autres vanitez; ce qui le fit condamner comme Heretique par les Juges de l'Inquisition de son temps. Toutesfois à prendre les choses comme il faut, il est assuré que tout ce que les ennemis de la Medecine en ont pris, n'est tiré que des objections qu'il se fait luy-même, & ausquelles il répond quelquesfois si solidement, qu'il a été appelé *le Conciliateur* pour cette raison. Mais quant à l'avarice qu'il reproche aux Medecins de son temps, outre que cela ne fait rien à la Medecine, il a dautant plus de tort de s'ériger en censeur de ce vice, qu'il paroît luy-même extraordinairement interessé, comme nous le verrons cy-aprés.

V. Vossium lib. 1. de idololatr. c. 34.

F. PETRARCHA.

PETRARQUE à la verité est un bel esprit, homme inimitable & original en sa Langue; mais tout ce qu'il a fait en Latin n'est que copie en comparaison; sur tout quand il a attaqué la Medecine & les Medecins. On n'y voit que passion & emportement, point de raisonnemens solides, & aucune de ces belles saillies d'esprit qui sont si frequentes dans ses Poësies. Mais pour bien comprendre ce que j'avance touchant la Medecine, il faut sçavoir le sujet de ses invectives, & de la querelle. Le Pape Clement VI. étant tombé malade, Petrarque, qui vouloit faire sa Cour aux dépends de la Medecine, luy écrivit une lettre fort injurieuse à la Profession, & même aux Professeurs qui étoient auprés de sa Sainteté. C'est pourquoy un de ces Medecins se vanta sur la nouvelle qu'il en eut que la lettre ne manqueroit pas de réponse, & qu'il écriroit une Philippique si forte, & contre la lettre & contre son Auteur, qu'il auroit sujet de se repentir de sa temerité; & apparemment il le fit. Car Petrarque qui cherchoit querelle, fit les quatre invectives qu'il intitula *contre le Medecin Anonime*, & prit en-

Contra Medicum Gallum anonim. & lib. rerum senilium passim.

core depuis occaſion d'écrire tout ce que nous liſons dans ſes Epîtres contre les Medecins & la Medecine. Encore s'il ſe fut contenté de faire le procés aux Medecins qu'il attaque, mais il s'en prend méme à la Medecine avec tant de chaleur, que tout ce qu'il écrit n'eſt qu'injures & contradictions. C'eſt ainſi qu'aprés avoir nié la Medecine qu'il ne fait *ſubſiſter que dans l'idée de Dieu*, il dit, *qu'elle n'eſt chez les hommes que l'Art de tromper, de voller & de tuer.* Mais comme s'il ne ſe ſouvenoit plus de cét emportement, ou qu'il en eût honte, il dit autre part, *qu'il ne mépriſe pas l'Art, mais ſes Profeſſeurs.* Il dit en un lieu, *qu'il ne connoît pas un bon Medecin*, & en un autre, *qu'il y a certains Medecins qu'il cherit, & qui ont la prudence neceſſaire au plus noble de tous les Arts.* Tantôt *il ne faut pas s'arrêter aux Medecins quand on eſt malade*, puis il conſeille, *de choiſir un Medecin fidelle & ſçavant.* Il ſe moque des Medecins par une raillerie affectée contre le *vita brevis* d'Hipocrate, & autre part il loüe Hipocrate & Galien; & ne ſe ſouvenant plus qu'il a dit au Livre 15. *Epiſt.* 4. *rerum Senil.* qu'il n'y a pas de meilleur moyen de ſe bien porter, que de ne ſe ſervir jamais des Medecins, & qu'il n'en connoît pas un bon, il avoüe dans la premiere & dans la deuxiéme de ſes invectives, *qu'il ſe trouve de bons Medecins.* Bien plus, il conclud, *que le petit nombre des bons ne rend la Profeſſion que plus honorable, & que la difficulté qu'il y a à parvenir à la perfection de cét Art, doit ſervir d'aiguillon aux nobles eſprits, pour les exciter à s'élever au rang des illuſtres.* Tout cela aprés avoir nié la Medecine, & aprés l'avoir appelée l'Art de tromper, de voler & de tuer, pendant qu'il obſervoit luy même ſes regles & ſes maximes juſques au ſcrupule. D'où on peut conclure que tout ce qu'il écrit ſur ce ſujet, n'eſt qu'égarement d'un homme piqué au jeu, tant la paſſion eſt capable de métamorphoſer le Poëte, & le bel eſprit en braillard & en harangere.

Rerum Senil. l. 1.
Epiſt. ultima.
Invectiv. 2.
Epiſt. ad Clement. P. M.
Certè quàm breve dixere ſuis libris fecere breviſſimâ.
Præfat. lib. de remed. utriuſque fortun.

Corneille Agrippa, tout Medecin qu'il eſt, s'en prend même à ſa Profeſſion, tant il eſt poſſedé de la rage de médire. Auſſi avoüe-t-il de bonne foy dans l'Epitre liminaire de ſon Livre de la Vanité des Sciences, *qu'il eſt ſi chagrin & ſi peu ſatisfait de ſa fortune, qu'il ſe regarde comme une Hecube transformée en chien, tant il luy prend envie d'aboyer, de mordre & de médire; & que quant il penſe à ſes déclamations Oratoires, il y trouve tout d'un vray chien, hors la flaterie, quoique neceſſaire à un courtiſan tel qu'il eſt.* Ainſi quand il traite la Medecine dans la décla-

Cornelius *Agrippa ab Netheſim.*

mation qu'il a faite contre elle en particulier, d'Art de tuer & de tromper, qui ne voit qu'il ne sçait ce qu'il dit? & qu'il ne parle qu'aprés Caton, Pline & Petrarque; & que quand il s'étend sur les contestations des Medecins, & sur leurs differentes opinions, il ne fait que bâtre du païs; tout cela n'aboutissant qu'à faire voir qu'il y a bien des ignorans, & des temeraires qui passent à la montre sous le nom de Medecin, & qu'aprés tout la Medecine est bien pleine de conjectures. Voila donc de grandes nouvelles qu'il nous apprend, & bien de quoy faire tant de bruit; mais ce qu'il y a de plus outré & de plus malin dans cette déclamation, est qu'Agrippa y donne un mauvais tour au passage de Pline, *Medicos omnes & urbe totâ, & totâ Italia pepulere.* Et c'est sur ce tour-là que Thomas Lanzius, Melchior Junius, Robortellus, Michel de Montagne, & quelques autres ennemis de la Medecine, ont voulu la décrier comme une chose dangereuse. Pour la Chirurgie & la Pharmacie, qui sont parties ancillantes de la Medecine, il ne faut pas s'étonner s'il n'a pas mieux traité les suivantes que la maîtresse. Car n'est-il pas facile de voir que tout le mouvement qu'il se donne, n'est que pour soûtenir son Systême, de la Vanité des Sciences aux dépens même de sa Profession? Ainsi tout cela n'est que fléches volantes qui ne font que sifler en passant, bien loin de donner quelque atteinte à la Medecine.

J. NOVIZANUS.

JOANNES Novisanus, est un Auteur si rempli de Fables & de badineries, que tout ce qu'il dit de la Medecine ne merite pas qu'on y réponde. Pour Hieronymus Cardanus, Eudo Nehusius, Ferdinandus Abduensis, Vincentius de Petragone, Robertus Fevinus, quoi-qu'ils semblent d'abord favorables aux ennemis de la Medecine, il est certain qu'ils ne leur donnent aucunes armes offensives: car ces contradictions apparentes que ces Auteurs alleguent, ne sont souvent, comme celles que Pierre d'Apone a marquées, que des difficultés qu'on se peut peut former, & ausquelles ils donnent du jour, & quant même ces contradictions seroient effectives, cela ne marqueroit que la foiblesse de l'esprit humain, ou l'instabilité qui le fait souvent contraire à luy méme: car pour en parler franchement, je tombe d'accord qu'il y a bien de la conjecture dans l'Art, loin de croire avec Fernel, que *les loix de la Medecine sont éternelles, invariables, & independantes des hommes, des lieux & des temps*, & loin de m'imaginer que cette tirade de paroles est

Has nulla vis humana, nulla regionum locorúmque mutatio, nulla temporũ decursio pervertit, sed inviolata stabilitate, & omni sæculorũ æternitate immutabiles & perpetuæ manent. *Fernel. de leg. Medicin.*

est aussi vraye, qu'elle est bien écrite.

Liset Benantio Medecin de Poitiers, qui écrivit en françois au commencement du siecle passé, & dont le Livre fut traduit en Latin l'an 1571. par Thomas Bartholin, marque à la verité bien des abus qui se commettent dans l'exercice de la Medecine; mais tout cela regarde bien plus les Apotiquaires & les Charlatans, que les Medecins & la Medecine. Liset Benantio.

Guevarre est un Espagnol qui n'a pas fait si grand mal à la Medecine qu'on pourroit se l'imaginer: car quant à l'Epitre qu'il écrit au Seigneur de Melgar Medecin, elle ne conclud rien de désavantageux à la Medecine. Il se plaint seulement du peu d'habileté de ses Medecins, parce qu'ils n'avoient pas été heureux dans la cure de sa maladie. Aprés tout, si ce qu'on lit dans cette Epître n'est pas plus serieux dans l'original qu'il paroît dans la traduction françoise, on peut traiter cette lettre de goguenarde, & par consequent d'ouvrage sans force & sans consequence. Ce qu'il y a de meilleur est qu'aprés avoir bien déclamé contre ses Medecins ordinaires, il revient à la Medecine, qu'il estime, dit-il, infiniment, & même les Medecins qui ont de l'érudition & de la probité, jusques à dire qu'on ne peut assez reconnoître leurs soins. Mais quant il vient à parler de l'origine de la Medecine, il le fait avec si peu d'ordre & de connoissance de cette matiere, qu'on voit bien qu'il ne parle qu'avec des Auteurs Païens & fabuleux, encore place-t-il si mal leurs autorités, qu'elles ne peuvent avoir aucune autorité de la maniere dont il s'en sert. Guevarre.

Sulpitio Severo est un autre Espagnol qui ne paroît pas fort ami de la Medecine: car il faut sçavoir qu'un Anonime de son païs ayant écrit l'an 1668. un Livre en faveur des principes de Galien, un Jacobin en fit un pour le contredire, qu'il intitula *Monstro de Gracia*, traitant Galien de ce nom, parce qu'il se déclare hautement pour la saignée. Sur quoy un troisiéme nommé Sulpitio Severo forma un nouveau Systême sous le titre de Negromantico, qui fut imprimé à Saragosse & à Madrid; mais qui n'est pas fort injurieux à la Medecine, puisqu'il y declare qu'il n'en veut point au Medecins sçavans, habiles & experimentez, mais aux ignorans & malicieux: car quant aux inductions qu'il y fait contre ces derniers, elles ne sont pas de ce lieu, & pourront revenir autre part. Sulpitio *Severo.*

FERDINAND. *Nonnius.*

FERDINAND Nunes de Gusman autre Espagnol, étoit à la verité un fort habile homme, mais qui doute avec toute son habileté, qu'il n'ait pû s'entêter contre la Medecine & les Medecins ? En effet, son entêtement alla si loin, qu'ayant trouvé un jour chez un malade certain Medecin qu'il n'aimoit pas, il luy porta ce trait en passant, *salutem ex inimicis nostris* : mais ce qu'il y eut de remarquable, est que le Medecin luy répondit sur le champ, en s'appliquant les paroles suivantes, *& de manu omnium qui oderunt nos.*

Pendant que nous sommes sur les Espagnols, il ne faut pas oublier

GARCIA & GAMAR

GARCIA & Gamar deux Jurisconsultes, ausquels nous pourrions associer Chassanée & à de certains égards, André Tiraqueau deux autres Jurisconsultes François. En effet, le le dernier semble avoir proposé des objections contre la Medecine, ausquelles il n'a pas toûjours répondu comme il faut, quoy qu'à prendre en gros son Traité de la noblesse de la Medecine, il y ait de fort bonnes choses, toutes confuses & mal digerées qu'elles sont. Quant à Chassanée & à ces deux Espagnols, on n'a qu'à les suivre pied à pied, pour reconnoître que chaque trait qu'ils décochent contre la Medecine, n'est pour ainsi dire que *Telum imbelle sine ictu*, à quoi on peut ajoûter que Hieronym. Bardus, qui répond d'un bon sens dans la page 344. de son *Medicus Politicus* à ces Espagnols, fait encore voir qu'ils ne sont en effet, que de pauvres & de foibles Jurisconsultes, qui meritent plus de compassion qu'André Tiraqueau n'en a eu pour Chassanée. Mais à ce propos qui a-t-il de plus injuste pour des Ministres de la Justice & des interpretes des loix, que d'avoir voulu ravaller la Medecine, jusques à la mettre au rang des Arts les plus vils, comme quelques-uns ont fait, parce, disent-ils, qu'elle traite des choses viles & méchaniques ; comme si les Jurisconsultes ne s'occupoient pas sur des sujets aussi vils, ce qui ne doit être imputé ny à bassesse, ny à honte aux uns & autres, quand il se fait pour le public, & dans l'esprit de la charité. Que ceux-là donc qui voudroient se servir de ces autoritez, au mépris de la Medecine, sçachent que si les sages-femmes se trouvent en même lieu que les Medecins dans quelques loix, c'est parce qu'en effet ces femmes font en quelque maniere la Medecine aux autres femmes en de certaines occasions, & que la Juris-

prudence a crû devoir expedier, ce qui regarde le salaire des Matrones, & leurs interests en traitant de ceux des Medecins & des autres Professeurs. Et quant à cét air de superiorité qu'ils se donnent, il faut sçavoir qu'Albertus Gandinus & Joan. Baptist. Goyneus, ont été d'assez bonne foy pour preferer les Medecins aux Jurisconsultes, parce que ceux-cy ne traitent que des choses inanimées, & de biens fort au dessous de la santé & de la vie. Qu'ils sçachent encore que le sçavant Jean de la Mirande, abandonnant l'étude des loix se reserva celle de la Medecine, parce qu'il la croyoit digne d'un Philosophe & d'un honnête homme. Que Philippes Beroalde de Boulogne suppose le Testament d'un pere qui a trois enfans, un Medecin, un Orateur & un Philosophe, & qu'il institue son heritier celuy des trois qui sera le plus utile à la Republique, marquant tacitement par cette disposition de ses biens le Medecin. Qu'ils sçachent qu'il s'en faut beaucoup, que les Medecins soient si maltraités dans Tacite & dans Florus, que les Juges & les Avocats: qu'Astrée n'est au Ciel, comme a dit quelqu'un, que parce qu'elle s'y est cachée pour se mettre à couvert des injures que luy faisoient ses propres Ministres, & qu'au contraire les anciens y ont placé les Esculapes & les Chirons, aprés avoir été longtemps en honneur sur la terre, où la Medecine originaire du Ciel est demeurée pour le besoin qu'on en a. Qu'ils apprennent que les Jurisconsultes ont pris quelques choses des Medecins, & que les Medecins se sont toûjours passé d'eux; parce qu'il est plus facile de se passer des loix & des jurisdictions contentieuses que de la Medecine, quand on veut écouter la Loy de Dieu écrite dans tous les cœurs.

Ite ipsi in vestra penetralia mentis & intus
Incisos apices, ac scripta volumina cordis
Inspicite, & genitam nobiscum agnoscite legem.

Qu'au moins il devroit bien être permis à chacun d'être le maître chez soy

Ægris dum Medicus, dum sanis Jurisperitus
Imperat, imperio præsit uterque suo.

Qu'enfin si l'on voit quelques Medecins passer trop facilement dans de petites Universitez, il est neanmoins assuré qu'on y a plus employé de temps qu'à faire des Licentiés és Loix dans ces mêmes Universitez, & que ny Paris ny Monpelier,

in Dialog.

Garzonius Italus contra Iurisconsult. nella piazz. universal. al discors.

V. Tarquin. Gallutium in caput 9. l. 5. Moral. Aristotel. quæst. 3.

Chassaneus considerat. 42.

P. Andr. Majorin. de excell. Antiquar. Academ.

Flor. lib. 4.

Gregorius Nissenus.

Prosper de providentia.

Guill. Onciac. Colloq. mixtor.

n'ont jamais veu comme l'Université de Bologne, un Alexander Straticus, Boucher de son métier, lequel étant devenu amoureux d'une Damoiselle, qui dédaignoit de l'épouser s'il n'étoit ennobli par le degré de Docteur és Loix, reçût aprés quelque peu de temps d'étude, le bonnet en presence de l'objet de son amour, qui fit son personnage dans cette farce.

MICHEL *de Montagne.*

MICHEL de Montagne est encore un de ces esprits prétendus forts qui se sont déchaînez contre la Medecine; mais son autorité n'est pas de grand poix, puisque, s'il n'est pas ce que Scaliger appele en parlant de luy, *un hardi ignorant*, c'est au moins un grand probleme. En effet, ses écrits sont à peu prés comme ces Plantes d'Egypte, où il y a bien autant de venin que de medicament.

Pot pourri de bien & de mal,
Amas confus de mille choses,
Developemens, lettres closes,
Boëte de Pandore, où les Roses
Recellent un poison fatal.

Pasquer lettre 18.

Premierement, pour ne point parler du peu de rapport qu'il y a entre ses Chapitres, qui ne voit qu'il est plein de contradictions, particulierement sur le fait de la Medecine? car comme il y a des vallets qui ne font rien qui vaille pour avoir trop d'envie de bien faire, de même Montagne s'échauffe tellement l'imagination aprés la Medecine & les Medecins, qu'il prend le change à tous momens, & qu'il perd même le jugement, ce qui me surprend dautant moins, que c'étoit un esprit fier, entêté & né, comme il l'avouë luy même, *avec une aversion naturelle pour la Medecine*, sans doute, parce qu'elle rompoit les mesures à ses plaisirs, qu'il particularise sans aucune honte, se comparant *aux plus extraordinaires & plus débordez voluptueux, sans en excepter la Quartilla de Petrone.* Il paroît encore si peu judicieux sur le fait de la Medecine, qu'il declare *qu'il se fieroit autant aux brevets & aux barbotages des bonnes femmes, qu'aux regles de la Medecine*, sans faire reflexion sur ce qu'on doit à la Religion & à la raison, qui ne sont jamais d'accord avec des sentimens aussi bizarres que les siens, & qui s'accordent toûjours avec la Medecine. Il prend droit sur la longue vie de son pere, de son ayeul & de son bisayeul, *qui ne se sont jamais*, dit-il, *servis de Medecine*, & ne laisse pas d'avoüer, *qu'ils vécurent fort infirmes jusques à la mort*, & comme il veut être leur

digne fils & leur imitateur, il meurt enfin d'une Esquinancie, moins âgé qu'eux, & bien plus tourmenté de gouttes, & de quelques autres incommoditės qu'il avoit bien meritées. C'est pourquoy on a dit de luy, *qu'il s'étoit trop hâté en médisant de la Medecine, & que s'il eût eu quatre-vingt-dix ans avant que de le faire, il auroit eu quelque couleur de raison.* Mais quand ses peres auroient encore vécu plus longtemps, que feroit cela à la Medecine? puisque les choses singulieres, & tout ce qui arrive rarement n'est pas de l'Art, & même que les personnes qui vivent d'un grand regime, n'ont pas moins d'obligation à la Medecine, que les malades, & que ceux qui se servent de ses remedes, les uns & les autres suivans ses préceptes. Il doute *s'il s'est veu des malades qui ayent allongé leur vie par les secours de la Medecine, & s'il se faut fier aux experiences des anciens & des modernes.* Est-ce raisonner, comme on l'a pû observer cy-devant, & comme on le verra dans la suite de cét Ouvrage? Il doute même de la probité des Medecins. Est-ce là parler en Chrétien & en honnête homme? Mais quand il veut faire le Docteur, & qu'il se moque des Medecins, parce qu'ils prognostiquent une grande maladie par une grande santé, qui ne voit qu'il ne sçait ce qu'il dit, puisque cela ne s'entend que des habitudes Athletiques, & non pas de cette santé qui consiste dans la simetrie & dans le juste accord des humeurs? Il se vante de ne s'être jamais servi de Medecins, & ne considere pas que c'est pour cela qu'il a été toute sa vie tourmenté de coliques & d'autres incommodités. Il ajoûte que les Medecins sont aussi infirmes que les autres hommes. Oüi les ignorans, car les Sçavans vieillissent, & se tirent d'affaire par le regime, & par les remedes quand les maladies sont curables; & tout cela n'empêche pas qu'il ne revienne en quelque maniere à luy, tant il est inconstant, disant *qu'il honore les Medecins, & qu'il n'en veut qu'à leur Art*, en quoy il paroît un esprit encore plus particulier, que ces esprits particuliers qui n'ont méprisé que les Medecins, & qui ont honoré la Medecine. Mais aprés ce qu'un grand personnage de nôtre siecle a dit de Montagne, voudroit-on bien s'en rapporter à son jugement, sur le fait d'une Profession qui n'est que charité, que ~~pitié~~, qu'honnêteté, & qui s'accorde si bien avec le Christianisme. *Les defauts*, dit-il, *de Montagne sont grands, il est plein de mots sales & deshonnêtes, cela ne vaut rien, ses sentimens sur l'homicide volontaire &*

Patin, lettre 6.

piété

Pensées de M. Paschal cap. 8.

sur la mort sont horribles, il inspire cette nonchalance de l'esprit sans crainte & sans repentir. Son Livre n'étant point fait pour la pieté, il n'y étoit pas obligé; mais on est toûjours obligé de n'en pas détourner. Quoi-qu'on puisse dire pour excuser ses sentimens trop libres sur plusieurs choses, on ne sçauroit excuser en aucune sorte ses sentimens tous payens sur la mort: car il faut renoncer à la pieté, si on ne veut au moins mourir chrétiennement. Or il ne pense qu'à mourir lâchement & mollement par tout son Livre. Voici encore ce qu'on pense des sentimens de ce critique de la Medecine. *Le sot projet que Montagne a eu de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal: car de dire des sottises par hasard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire, mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, d'en dire de telles que celles-là.* D'où l'on doit conclure que Montagne n'est pas un bon Juge, & particulierement au fait de la Medecine, qui n'est que prudence, charité & bon sens, & que loin de la mépriser, il eût bien mieux fait de la consulter serieusement, pour apprendre à temperer les sucs mélancholiques & brûlez, qui avoient dereglé sa constitution & ses mœurs.

Chapitre 29.

GUILLAUME Bouchet Libraire & Juge-Consul des Marchands à Poitiers, traite la Medecine comme une marchandise de contrebande; mais il ne la met pas pour cela au raval, si on appele de ses jugemens à la raison: car tout ce qu'il écrit, regarde bien plus quelques Medecins que la Medecine; outre qu'on ne voit dans toutes ses Serrées, & particulierement dans celles où il parle de la Medecine, que quelques rapsodies tirées de Stobée, de Montagne, & de quelques semblables Plagiaires. Car au fond il n'y a rien de raisonné ny de fin, les contes en sont fades, vilains & hors de propos, & d'un Libraire qui a pris plaisir à s'imprimer luy-même, pour parvenir enfin à l'honneur de la relieure.

GUILLAUME *Bouchet.*

Serrées 10.

GEORGIUS Hornius semble avoir fort mal pensé de la Medecine, quant il a rapporté l'Histoire de ce Prince, lequel ayant perdu son fils unique par l'ignorance de quelques Medecins, fit vœu de ne plus confier les enfans qu'il plairoit à Dieu de luy donner, à cette sorte de gens. Mais si on lit cet Auteur sans prévention, on verra qu'il n'en veut qu'aux jalousies, à la désunion, & au peu d'application de ces Medecins, qui préferent leurs interêts au bien & à la santé des malades.

GEORGIUS *Hornius.*

Prœm. Hist. Mundi seu Arca Noe.

R. DESCARTES à la verité n'a presque rien laissé dans ses écrits qui puisse faire tort à la Medecine dogmatique ; mais on sçait assez qu'il avoit dessein d'en ruiner les principes s'il eût pû, pour établir d'autant plus facilement les siens. Quels principes hélas ! puisque pour avoir traité sa goutte suivant ses principes, & s'être imaginé qu'elle ne venoit que faute du mouvement de la matiere subtile, il s'échaufa tellement le sang, qu'il vouloit rendre plus fluide, par l'eau de vie dont il se gorgea si mal à propos, qu'il en mourut miserablement, semblable au Philosophe Heraclide, lequel ayant voulu soûtenir l'aversion qu'il avoit pour la Medecine rationnelle, & pour les Medecins de cette secte, s'ensevelit jusqu'au cou dans du fumier de bœufs, croyant dissiper son hydropisie par cette chaleur : car loin du succés qu'il se promettoit de ce vilain remede, s'étant endormi dans cette ordure les chiens vinrent & le mangerent, vangeant ainsi les Medecins qu'il n'avoit mandez que pour leur demander en raillant, au sujet de cette hydropisie, s'ils pourroient bien faire succeder un temps serain à un temps humide & pluvieux ? R. DESCARTES.

MOLIERE & ses Partisans, pourroient être mis au nombre des ennemis déclarés de la Medecine, si Quintilien n'avoit remarqué, *qu'encore que les Comedies soient bien reçuës du public à cause de la grace que les Acteurs leurs donnent, elles ne trouvent aucune place dans les Bibliotheques* ; & si ce Comedien n'avoit luy-même retracté, ou si l'on veut interpreté en faveur de la Medecine tout ce qu'il avoit écrit de plus outré contre cette Profession. Mais pour ne laisser aucun doute sur cét article ; il faut apprendre au peuple, aux demi sçavans, & aux adorateurs de la Comedie, que Moliere n'a fait monter la Medecine en spectacle de raillerie sur le Theâtre que par interest ; & pour se vanger contre une famille de Medecins, sans se mettre fort en peine des regles du Theâtre, & particulierement de celle de la vrai-semblance : car de toutes les pieces dont ce Comedien a outré les caracteres, ce qui luy est souvent arrivé, & qu'on ne voit guere dans l'ancienne Comedie, celles où il jouë les Medecins sont incomparablement plus outrées que toutes les autres ; mais comme il faut être maître pour s'en appercevoir, ceux qui cherchent à rire ne pensent qu'à rire, sans se mettre en peine s'ils rient à propos. De plus, comme il étoit encore meilleur Acteur que bon Auteur, il eut grand MOLIERE.

ſoin d'accorder ſes ſujets, ſes caracteres & ſes Perſonnages à ſon geſte naturel, & à ſon viſage qu'il avoit, comme on dit, dans ſes mains. Ajoûtez que comme il vit que la Medecine étoit fort décriée à Paris, il crût ne pouvoir mieux prendre ſon temps qu'il le prit alors. Ainſi il n'y avoit qu'à joüer toûjours à bon compte, & ſur l'eſperance que le jeu ne déplairoit pas, ſans penſer ſcrupuleuſement à joüer dans les regles. De ſorte que ſi on luy eût demandé ſerieuſement, comme on fit depuis à un Comedien Italien, pourquoy la Comedie n'avoit plus rien de ſon ancienne regularité, ſans doute qu'il auroit répondu comme celui-là ; *Que ſi on ne vouloit rien repreſenter ſur le Theâtre que de regulier, on verroit mourir de faim bien des Comediens avec de bonnes Comedies.* Quoi-qu'il en ſoit, ſi Moliere ſe moque avec ſuccés de quelques Medecins, je ne croy pas pour cela qu'il ait ruiné le métier : car s'il arrive qu'un tombe malade au ſortir de ſes repreſentations, on ne laiſſe pas d'avoir recours à des ignorans & même à des empiriques, pires que toutes les Satyres & tous les Theâtres. Aprés tout, il n'y eut pas trop à rire pour Moliere : car, loin de ſe moquer de la Medecine, s'il eût ſuivi ſes préceptes, s'il eût moins échauffé ſon imagination & ſa petite poitrine, & s'il eût obſervé cét avis d'un meilleur Medecin, quoique bien moins bon Poëte que luy,

Et l'on en peut guerir pourveu que l'on s'abſtienne
Un peu de Comedie & de Comedienne,
Et que choyant un peu ſes poûmons échaufés.

s'il eût dis-je ſuivi cét avis, & qu'il eût bien ménagé l'Auteur & l'Acteur, ceux dont il prétendoit ſe railler n'auroient pas eu leur revanche & leur tour, outre que c'eſt une grande temerité à un mortel de ſe moquer de la maladie & de la mort, & particulierement à un Chrétien qui n'y doit penſer qu'en tremblant. Quant aux pauvres malades qu'il prend tant de plaiſir à railler, comme les viſionnaires mêmes ſont en cela fort à pleindre, il me ſemble qu'il les devoit laiſſer là, s'il n'en vouloit avoir compaſſion.

Auſſi que luy arriva-t-il d'avoir voulu joüer les miſerables, il fut luy-même joüé en diverſes langues, & puni ſelon ſon merite, d'avoir fait ſottement le mort :

Roſcius hic ſitus eſt parva Molierus in urna
Cui genus humanum ludere ludus erat,

Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere sæva negat.

Ci gist un qu'on dit être mort,
Je ne sçay s'il l'est ou s'il dort,
Sa maladie imaginaire
Ne sçauroit l'avoir fait perir:
C'est un tour qu'il jouë à plaisir,
Car il aimoit à contrefaire;
Comme il étoit grand Comedien
Pour un malade imaginaire
S'il fait le mort il le fait bien.

Car pour tant d'autres pieces tant bonnes que mauvaises sur ce sujet, je ne m'y étendray pas icy, renvoyant même le Lecteur quant aux Epigrammes du Pere Vavasseur à son quatriéme Livre. Retournons donc aux Auteurs qui semblent avoir droit de pretendre quelque place dans les Bibliotheques, puis que les Comedies & les Comediens en sont exclus.

On a veu depuis quelque temps quatre Livres, dont le titre sembloit foudroïant pour la Medecine; mais quoi-qu'ils ayent furieusement grondé contre elle, & qu'ils se soient un peu soutenus à la faveur de l'ignorance publique, enfin ils n'ont pas laissé de tomber.

DIALOGUES DE LA SANTÉ

Le premier meriteroit à la verité quelque estime, si on n'avoit égard qu'à la beauté du stile, & aux qualitez personnelles de son Auteur; mais comme le solide & l'intelligible ne s'y trouvent pas, il ne faut pas s'étonner s'il a manqué de Lecteurs & d'Approbateurs. Car pour ne point parler de la faute qu'on a faite en le ventant trop, & en le faisant trop attendre, aprés l'avoir tant préconisé, il paroît si abstrait, qu'il échape par tout; la fin ne répond ny au commencement ny au milieu, & paroît même encore plus obscure que tout le reste. De plus il faut observer avant que de passer outre, que l'Auteur n'a été ny le seul ny le premier, qui se soit avisé de faire parler les parties du corps humain: car Symphorien Champier, sçavant Medecin de Lion, fit au siecle passé un traité *de la guerre Medicinale*, où il representoit le cœur & le cerveau, disputans de la primauté dans l'occonomie & le regime du corps; mais comme il n'y faisoit intervenir que ces deux parties, & que Diane même & Venus étoient du Dialogue, il passa à la

Symphorian. Campegii Medicinale bellum, cordis & cerebri contendentium de principalitate humani corporis. Item Dianæ & Veneris atroces conflictus.

E e-

montre déguisé qu'il étoit en Latin, en un temps où on n'étoit pas si difficile à contenter qu'on l'est à present. L'Auteur des Dialogues de la santé eût donc bien mieux employé son temps & son stile, s'il eût écrit sur quelque matiere plus agreable & de son ressort : car enfin des Prosopopées du foye, de la rate & de l'estomach : la Santé, un Sauvage, un Medecin, & sur le tout des expressions metaphoriques, ne sont gueres propres à persuader, & à divertir des Lecteurs, en une matiere où il ne s'agit pas de moins que de la santé & de la vie. Mais quoy, on s'est imaginé de nôtre temps qu'il n'y a qu'à courir sus à la pauvre Medecine, pendant qu'elle est disgraciée, & qu'elle n'a plus que quelques amis bien sensez qui la soûtiennent. On s'imagine qu'il n'y a plus qu'à débiter des plaisanteries contre elle, fade ou assaisonnées d'un sel attique, il n'importe, dépuis qu'on l'a fait monter sur le Theatre, où tout paroît bon aux sots & aux rieurs de profession. C'est ainsi que les cœurs étroits se sont de tout temps declarés contre les malheureux, & que tant de petits esprits, pour éviter d'être tournez en ridicules, plaisantent les premiers aux dépens de quelque miserable ; c'est ainsi, dis-je, que les animaux de la fable qui avoient mangé tout le pré des Moines, sacrifient, pour se tirer d'affaire, ce pauvre âne, qui n'en avoit tondu que la largeur d'un pied ou deux.

Et quæ sibi quisque timebat
Unius in miseri perniciem conversa tulere.

LE MEDECIN de soy-même.

Le Medecin de soy-même, ou par instinct, a été bien mieux reçû du peuple que les Dialogues de la Santé : car comme il semble plus populaire, & qu'il promet bien davantage, le peuple s'est imaginé sur le Titre, qu'il se passeroit aisément de Medecins avec ce beau passeport ; mais pour tout cela je ne voy pas qu'on y comprenne davantage qu'aux Dialogues, ny qu'aucun se soit preservé ny gueri d'aucune indisposition par ce beau systême. Car je demande & au Lecteur & à l'Auteur, si quand ils sont malades ils sentent quelque instinct qui les porte aux choix d'un remede particulier & special, à l'exclusion de tous les autres. Pour moy je croirois plûtôt ou qu'ils ont inclination de n'en prendre aucun, ou au moins de n'en prendre que d'agreables. Car de dire qu'on se détermine plus facilement pour l'un que pour l'autre, quant un Medecin en fait la proposition, ce n'est pas là ce qu'on appele un instinct, c'est

un effet de la raiſon ou de l'inclination naturelle, & du goût du malade. Pourroient-ils bien, dis-je, ces partiſans de l'inſtinct, me citer quelque exemple du fruit qu'on en tire? Trouveroient-ils bien quelque choſe dans la nature qui fut à l'homme, ce qu'eſt le Gramen au chien, l'Eclaire aux hirondelles, le Dictame au cerf, &c? Non aſſurément: car comme la Providence divine a fait naître une infinité de remedes qui ne ſervent à l'homme que ſelon l'application qu'il en fait, elle luy a donné la raiſon pour faire cette application; mais quant à l'inſtinct, pure chimere, idole qu'on ſe forme pour l'encenſer, & pour le faire encenſer au peuple & aux richards idolâtres des nouveautez. En effet, je ne doute pas que ſi je demandois à nôtre Auteur, ce que c'eſt préciſément que l'inſtinct dans l'homme, il ne ſe trouvât luy-même auſſi empêché que ſes Lecteurs, qui la plûpart liſent pour lire, & qui s'imaginent enſuite avoir trouvé au fond du ſac, ce qu'ils y ont cherché ſur la foy de l'étiquette. Il faut être bien bête pour ne pas ſçavoir qu'il n'y a que les bêtes qui ſe portent naturellement à quelqu'un des remedes qui leur ſont propres, la nature ne leur ayant donné ny la main, cét inſtrument des inſtrumens, ny l'eſprit, l'Art de tous les Arts: car c'eſt faute de ce dernier que le cheval ne guerit jamais de la fracture des os, non plus que les autres animaux, parce que n'ayant pas comme l'homme la raiſon pour guide, ils ne comprennent pas qu'il faut du repos, aprés la reduction des fractures & des diſlocations. Voila donc nôtre Auteur retranché au ſoin de tenir le boyau Colon net & vuide de toutes ſortes d'excremens & d'ordures, mais je luy demande de bonne foy quand on aura bien nétoyé ce Colon, ne ſe trouvera-t-il plus d'excremens dans les autres boyaux? De plus, le foye, la ratte, le pancreas & le meſentere, auſquels ces boyaux ſont attachez, ne ſe déchargent-ils de leurs ſuperfluitez, que ſur ce ſeul boyau? Faudra-t-il dorénavant qu'il devienne le foyer des maladies longues & rebelles, qu'il faſſe ce que faiſoient naturellement le Pancreas & le Meſentere, qui n'auront plus, ſelon nôtre Auteur, aucune de ces fonctions que la Medecine leur a de tout temps aſſignées avec tant de raiſon? S'il étoit ainſi, la belle invention! il n'y auroit rien de ſi commode; les aperitifs, les purgatifs, les ſpecifiques deviendroient ſuperflus & inutiles aux longues maladies. Il n'y auroit plus qu'à ſe ſervir de quelques lavemens pour déloger

les maladies qui ont leur siege dans la basse region, & qui auroient, selon cét Auteur, élû leur domicile dans le Colon: Adieu les Colons & habitans du Colon, adieu toute la colonie des maladies croniques, puis qu'avec le torrent de deux ou trois petits clisteres on entraineroit toutes les causes conjointes & antecedentes des maladies. Mais encore une fois, Monsieur l'Auteur de tant de belles inventions, croyez-vous effectivement que ces excremens qui croupissent dans le Colon; ces matieres pituiteuses, & ces viscositées dont il est enduit, croyez-vous qu'il les faille ainsi déloger sans délay? Ne sçavez-vous pas que ce sont des excremens utiles, & que sans ces excremens il seroit continuellement exposé à l'acreté & au piquant d'une infinité de superfluités, qui se précipitent de toute l'habitude du corps dans le Mesentere; mais dont les impressions dangereuses sont éludées par cette humidité glaireuse, comme on le voit dans les diarrhées & dans les dissenteries, où le malin & le corrosif de la bile coûle & passe sur ces viscositées, dont la nature les a enduits, pour empêcher qu'ils n'en soient ulcerés au premier abord? Mais quoy n'y auroit-il encore, selon nôtre Auteur, dans toute la basse region que le Colon a nétoyer, & ces autres parties si parsemées de glandes & de petits vaisseaux, ne contiendroient elles que des sucs alimenteux? j'en fais juge l'experience, & les Anatomistes qui en font le receptable, & la sentine de tant d'ordures & de tant de causes des maladies longues & rebelles. Encore si le Colon avoit quelque sympathie particuliere avec les autres parties du corps? car s'il est vray que toutes les parties souffrent par sympathie, je ne voy pas que le Colon ait plus de sympathie avec toutes ces parties, que le ventricule & les autres boyaux dont nôtre Auteur ne fait aucun compte. En verité ny les methodiques, ny Themison de Laodicée leur brave Chef, qui se vantoient de pouvoir enseigner la Medecine en moins de six mois, avec le secours & l'évidence de leurs *Communitez*, n'y entendoient rien en comparaison de nôtre Auteur. On n'a selon luy qu'à suivre l'instinct, & à tenir le Colon bien net, & on a trouvé l'abregé de la Medecine, & le plus beau secret du monde. Il n'est plus question d'autre étude; mais seulement de joüir d'une si belle invention en vray Quietiste de la Medecine: car au reste si on vouloit suivre pas à pas toutes les autres pauvretés dont son Livre est plein, il en faudroit faire un plus gros que celui-là, encore ne sçait-on si

on rameneroit ceux qui en font leur breviaire & l'abregé de la Medecine : car pour l'Auteur, sans doute qu'il n'abandonnera pas son beau systéme, & qu'il sera fidelle à son Idole jusques à la fin. Aprés tout cela je laisse à penser si l'Auteur des nouvelles de la Republique des Lettres, a eu raison de loüer dans celles du mois de Juin 1686. cét Ouvrage : car outre qu'il ne prend pas la peine de nous en marquer les beautez & les traits les plus délicats, il se contente de dire *que l'Auteur se déchaînant dans un second Ouvrage manuscrit contre les Medecins, il y prouve ses principes sur tout à l'égard du Colon siege des maladies, & qu'il ne doute pas que Messieurs de la Faculté, ne souhaittent que cét Ouvrage ne voye jamais le jour*, tant il est vray que ceux même qui sont habiles en toute autre matiere, ne parlent de la Medecine que comme les aveugles des couleurs. Mais quant à ce qu'il dit d'une critique * de cét Ouvrage, il faut avoüer qu'il en parle bien plus juste que du Traité de l'instinct, cette prétenduë critique n'étant, comme il le reconnoît, rien moins qu'une critique ; mais c'est que certains hommes brûlent d'envie de faire un Livre, *non totus moriar*, & de luy donner un illustre Patron, & un titre specieux : car qu'est-ce que ce beau Regime qu'un Anamnistic de l'Indication, *à juvantib. & ledentib.* qu'un homme qui ne sçait ce que c'est, veut apprendre aux gens du métier ?

* Regime de la santé contre un Livre intitulé le Medecin de soy-même.

Le Traité de la transpiration des humeurs, que son Auteur appele *Discours Philosophique &c.* n'est qu'un discours en l'air, & dont la matiere n'est que lie, quoi-qu'il n'y soit parlé que d'esprit, & que l'Auteur y promette *la guerison de tous les maux, sans le triste secours de la saignée, & particulierement du pied, en quelque maladie que ce soit.* Car assurement si le malade guerit, ce ne peut être qu'en la maniere d'un qui mourut pour avoir été gueri de travers, & pour avoir précipité la cause du mal sur une partie noble ; *morbus curatus est*, dit Galien d'une telle cure, *sed æger mortuus*. Mais pour venir plus précisément au fait, qu'est-ce, je vous prie, que la prétenduë Panacée de cét Auteur, qui fait sans aucune remission le procês à la saignée? *Ecco lò*, un esprit de vin. Voila cét *Esprit Administrateur*, & miraculeux de l'Auteur, & dont la singularité consiste en ce qu'il ne marche que tres-rarement, en compagnie des autres remedes, Esprit particulier, solitaire, qui se passe de toute compagnie & de tout secours, qui suffit à tout, qui n'admet pas même le clistere, tout innocent, tout fa-

DISCOURS Philosophique par Cusson.

In arte curat. ad Glauconem lib. 2. cap. 2.

milier & tout insinuant qu'il est. Quant aux experiences & aux histoires qu'il nous allegue faute de raisons, je m'en rapporte au fait comme je fais au bon sens ; mais quant à l'administration de ce remede, & à ses prétendus vehicules, qu'elle extravagance de vouloir qu'on n'ait aucun égard au sexe, à l'âge, au lieu, à la saison & au temperamment ? indications, qui ne seront plus, selon luy, l'ame & le fin de la Medecine, comme elles l'étoient de tout temps, tant il paroît à chaque page pressé de vendre son baume. Avançons:

Il parut un peu aprés ce beau Traité un autre Livre, de même esprit & de même merite que celui-là, sous le nom de Panacées. * Il est bien vray qu'encore que les principes de son Auteur ne soient pas reçûs dans les Ecoles, au moins il y raisonne sur ses principes; mais comme il nous envelope ses differentes Panacées dans les tenebres épaisses d'un secret, & qu'il veut qu'on le croye sur sa parole, sur ses experiences, & sur ses écrits, je ne voy pas que nous soyons obligez d'avoir plus de creance à ces Panacées, qu'à tant d'autres qui courent les ruës, & dont les affiches tapissent les murs de tous les carrefours de Paris, quand elles seroient écrites en lettres d'or, & revétuës de tout l'appareil qui donne dans la veuë de la badauderie. En effet, ce Traité, comme tous les autres de cette nature, ressemblent à ces bâtimens, dont le frontispice & l'inscription promettent un Hôtel magnifique ; mais où l'on ne trouve, quand on est entré qu'une ou deux petites chambres mal tournées ; à ces Hôtelleries, dont l'enseigne promet bon vin, bon logis, & où on ne trouve qu'un méchant lit & du vin de Brie ; ou, pour parler encore plus juste, à ces Carvànseras de l'Asie, dont les masses ne contiennent que de grands vuides.

** Traitez sur les Panacées par I. Massard.*

Neanmoins je veux bien qu'on sçache, à props de ces distillateurs, & pour ne laisser aucun scrupule sur cette matiere, que je ne mets au nombre des ennemis de la Medecine, ny les Arabes qui cultiverent les premiers la Chimie, dépuis qu'elle eût été negligée pendant plusieurs siecles, ny Basile Valentin, ny Paracelse son disciple, ny plusieurs autres Chimistes qui nous ont tous enseigné quelques choses qu'on avoit peut-être ignorées avant eux, pas même pour venir à nôtre temps, l'Hibernois Meara, Jean Faber, Campanelle Glissonius, Willis, Silvius Delboe, & tant d'autres dont Lionardo di Capoa admire les inventions, quoy qu'il tienne leurs systémes comme

Nello suo Parere.

insoûtenables. Je n'ay garde, dis-je, de mettre tous ces Auteurs, & encore moins Arnaud de Villeneuve, Raimond Lulle, Joan. à Rupecissa, le Docte Libavius & tant d'autres Chimistes, au nombre des ennemis de la Medecine, puisque les uns & les autres ont reconnu son existence, qu'ils ont cherché avec soin ce qu'elle a de meilleur, & qu'ils ont tous découvert d'assez bonnes choses, encore qu'ils se soient trompez quelquesfois, & qu'ils n'ayent pas tous pratiqué suivant les principes de la dogmatique : car qui doute qu'il n'y ait quelque chose de bon dans toutes les Sectes, pourveu qu'on le mette bien en œuvre? En effet, qui ne sçait (si on juge des choses par l'antiquité,) que la Chimie est encore plus ancienne que la doctrine d'Hipocrate, puis que les vertus des metaux & des mineraux commencerent à être connuës dés les premiers siecles? Car si l'on en croit de bons Auteurs, Chus-Fils de Cham qui avoit étudié sous Trismegiste disciple de Noé son ayeul, fit passer ce qu'il en sçavoit aux Chaldéens & aux Babiloniens, qui le communiquerent à tous les Orientaux. Il y a même un endroit dans Job * qui paroît des plus favorables à la Chimie naturelle, sur quoy on peut voir le Docte Valesius *Philosophia Sacra. c.* 49. Bernard Comte de la marche Trevisane, cite à ce propos l'Epître d'Aros au Roy Messoc, par laquelle il paroît que la Chimie fut revelée aux enfans d'Israël, & que d'autres peuples en eurent connoissance, quoi-que d'une maniere moins parfaite, par la simple meditation des Oeuvres de la Divinité, & d'autres enfin par la table Smaragdine d'Ermes, dont ils eurent l'intelligence par une forte & heureuse application. Mais à propos des enfans d'Israël, il est bon qu'on sçache que Casaubon s'est trompé, quand il a écrit qu'une Marie qu'il fait sœur de Moïse, avoit fait un Traité de Chimie : car le manuscrit, Grec, qui est ce prétendu Traité que j'ay eu curiosité de voir dans la Bibliotheque du Roy à Paris, n'est autre chose qu'un opuscule touchant la pierre philosophale, sous le nom d'une Marie, dite la tres-sage, éloge qui ne nous rend pas plus sçavans sur ses qualitez. Car quant au temps où elle a vécu, comme elle n'est même citée qu'aprés Cleopâtre, & avec quelques Auteurs des cinq premiers siecles de l'Ere Chrétienne, il est à croire que cette prétenduë sœur de Moïse n'est venuë que longtemps aprés la Cleopâtre de Cesar, laquelle a écrit de la Commotique * & des fards ; mais pour revenir aux Sçavans qui

* Lapis solutus calore in æs vertitur.

Libr. de secretissim. Philosophor. opere.

Persii Trevi. exercitation. in libr. de fero lactis Stephan. Roderic. Castrensis.

* *Ars fucatoria.*

ont pratiqué cét Art, Democrite, qui avoit tant étudié en Egypte ne l'ignoroit pas, témoin le caillou changé en émeraude par son industrie, & ce qu'il a écrit du Mercure sous des noms Enigmatiques. Les Romains en eurent ensuite quelque connoissance, comme on le voit par le Tombeau de Maximius Olibius, par la lumiere & les inscriptions qu'on y trouva, & par tant d'autres monumens de l'antiquité. André Mathiole nous assure, & nous l'experimentons tous les jours, qu'un Medecin ne peut être habile sans la connoissance & l'usage des Remedes chimiques, & particulierement dans la cure des maladies longues & rebelles. Le Docte Hurnius dit bien davantage, puisqu'il assure que la Medecine n'a rien d'assuré * sans le secours de la Chimie, & si l'on s'en rapporte à un fameux Medecin * de nôtre temps l'Agriculture, l'Architecture, la Navigation, l'Art Militaire, la Sculpture, la Peinture & même la Philosophie tirent tous leurs ornemens de la Chimie. Ce n'est pas que la methode Galenique & ses remedes n'ayent leur usage selon la nature des maladies, les unes demandant des remedes doux, d'autres de mediocres, & d'autres enfin de violens. Ainsi nous n'avons pas peu d'obligation à ceux qui ont fait renaître l'Art admirable de tirer les differentes substances des vegetaux, des animaux, des mineraux & des metaux; mais il ne faut pas croire pour cela, comme a fait Raimond Lulle, & comme ont fait aprés luy quelques Medecins de nôtre temps, qu'encores que cette Science soit plus ancienne que le grand Hipocrate, on la trouve dans ses écrits, & qu'encore que Democrite en ait pû avoir quelque connoissance, il en ait fait part à ce grand homme, puisqu'il ne nous en paroît rien dans ses Ouvrages. Ce qu'il y a d'assuré, est que les Medecins qui sont venus aprés Hipocrate n'y connoissoient rien, ou qu'ils n'en ont rien voulu laisser par écrit. Galien ne connoissoit qu'à peine les differentes substances du vinaigre, & sçavoit encore moins le moyen de les separer; de sorte qu'il ne fait point de difficulté de dire, qu'il n'eût épargné ny dépense ny fatigue pour avoir ce secret qui est si connu à present. La Chimie a donc été perduë pendant quelque siecles, comme tant d'autres belles connoissances, & n'a pour ainsi dire été ressuscitée que quand les Sarrasins se sont établis à Damas, sous leur Roy Maina, Rases, Avicenne & Albucasis ayant commencé de le faire revivre par le moyen des distillations. Chacun sçait comme

Bernard. Scardeon. in Antiquit. Patavin. I. Baptist. Porta in magia natural. Cambden in Britann Ephemerid. Germanic. observat. 20. ann. 8. decur. 1.

* Cespitat jam propè sine hac ars Medicinæ.

* *Lionardo di Capoa, nel Parere intorno la Medicin.*

Takenii Hipocrat. Chimicus.

comme elle s'eſt perfectionnée depuis ce temps là, juſques à ce qu'une infinité de vilains ſoufleurs l'ayent defigurée, au point que ſi le docte & diligent Libavius ne luy eût rendu ſon luſtre, elle étoit proſcrite par l'ignorance de ceux qu'il a ſi manifeſtement convaincus de ſon utilité & de ſon merite.

Adeo Alchimiæ dignitatem reſtituit Libavius contra Scholam Pariſ. ut nil amplius addii poſſe videatur. *P. Caſtellan.*

Il n'y a donc que ces prétendus Chimiſtes qui ne jurent que par leurs viſions, leurs fourneaux & leurs ſecrets, qu'il faille mettre au nombre des ennemis de la Medecine ; ces gens qui verroient crever un malade de plenitude & d'inflammation, plûtôt que de luy tirer une once de ſang, vrais martirs de leur opinion, ſoutenans d'ordinaire la choſe juſques à ſe laiſſer mourir eux-mêmes faute de quelques ſaignées ; gens au reſte qui ne veulent que renverſer ſans rien établir d'utile & d'intelligible, pour la diagnoſe & pour la cure ; un Wanhelmom & un Corneille Bontekoe Hollandois, dont le diſciple Abraham Gehema a fait l'Eloge ſans ſçavoir, non plus que ſon maître, ce qu'il vouloit dire, au commencement de la Traduction Italienne qu'il a faite de cét Auteur.

Van Helmont eſt donc un de ces hommes qui ont plus fait de bruit que de beſogne dans la Medecine ; vrai baragoin qui ne s'entend pas luy-même, homme qui en veut à toutes les Sectes, & particulierement à la plus raiſonnable de toutes, Enigmatique, Barbare, ſans Religion, & qui fut pour cela retenu dans les Priſons de l'Evêque de Malines, juſques à ce que la faveur des grands, gens ordinairement fort curieux, mais fort credules & fort ignorans, l'en eût tiré, pour finir ſa vie par une pleureſie faute de quelques ſaignées. D'où l'on conclud qu'il a plus écrit par un eſprit de ſingularité, le plus dangereux de tous les eſprits, que pour ſe rendre utile au public ; mauvais cœur, & plus agité de l'eſprit Arſenical, que de cét eſprit Balſalmique qu'il vante tant.

Arioſt. canto. 12. dell. Orland. furios.

Un cuor protervo, che poco puro habea
Con molto feccia.

Car s'il faut avoüer qu'il a donné quelque choſe de cét Alkali, & de cet Acide, dont la connoiſſance bien entenduë n'eſt pas tout à fait inutile dans la pratique, quoi-que trop à la mode, il faut auſſi qu'on tombe d'accord, que comme il a voulu donner à ſes principes trop d'étenduë, juſques à les faire principes des mixtes, qu'il n'y a rien de reglé dans les imaginations de ce Maître, ni par conſequent dans celles de ſes diſciples ; &

que comme ils se détruisent les uns les autres, il les faut abandonner à leurs imaginations sans se vouloir égarer avec eux, renvoyant les Lecteurs curieux du surplus à ce qu'en a écrit Monsieur Bertrand agregé au College des Medecins de Marseille.

Eant in adinventionib. suis.

BONTEKOE', pour ne pas passer sur le dos d'un homme de même farine que Vanhelmont, sans le belutter un peu, a tâché de détruire tout ce que les anciens nous ont laissé des causes des fiévres ; mais tout ce qu'il a allegué n'est que Sophismes, que suppositions & qu'ignorance de la vraye Medecine, n'établissant rien, ny pour la theorie ny pour la pratique ; comme on le peut voir dans la réponse que Monsieur Bezançon Medecin de Monpelier a fait à ce Paradoxe, longtemps avant que de se donner à Dieu, comme il a fait dépuis quelque temps en prenant les Ordres Sacrés, où il a trouvé le repos, & le remede aux chagrins que cause à present l'exercice de la Medecine, à tous ceux qui ont de l'honneur, de la Science & de la conscience. Et à ce propos, je croy qu'il faut que l'on sçache encore qu'un autre Ouvrage de ce Monsieur Bezançon, intitulé les Medecins à la Censure, n'est pas comme on pourroit croire un Livre fait contre la Medecine ny les Medecins ; mais un Eloge de cét Art avec des réponses fort solides à quelques-unes des objections faites par ses ennemis.

Finissons cette matiere par un bel endroit & assez difficile à décider : car qui sçait si le Seignor Lionardo di Capoa a prétendu prouver qu'il n'y a pas grand fond à faire sur la Medecine pratique, ou s'il a même voulu en attaquer l'existence, tâchant de détruire les systémes de tous les anciens & nouveaux Medecins? En effet, qu'on examine son systéme avec tout autant d'application qu'il se peut, son intention est si cachée, qu'il échape par tout au Lecteur. Et c'est pour cela que je donne icy un extrait du Livre intitulé, *Parere del Seignor Lionardo di Capoa diviso in otto Ragionamenti, né quali partitamente narrando si l'origine, & progresso della Medicina, chiaramente l'incertezza della Medesima si fa manifesta*, pour juger de ses intentions.

Le premier de ces raisonnemens, contient les commencemens de la Medecine, & le caractere des plus anciens Medecins. Il s'étend ensuite sur la Secte des Empiriques, & sur celle des Methodiques, & fait voir avec quelles armes l'une & l'autre attaque

la Secte des Dogmatiques. Il n'oublie ny les querelles des Medecins anciens & modernes, ny la difference de leur opinions. Il marque non seulement les erreurs des Philosophes & des Medecins; mais encore particulierement celle d'Hipocrate & de Galien, & triomphe ensuite avec tant de joye de leur foible, qu'il semble en le lisant, qu'il n'y a eu que ces grands hommes capables de faillir; d'où il conclud qu'il n'y a rien de si incertain, ny de si problematique, que les dogmes de la Medecine, puisque ses deux plus fortes colomnes tombent au moindre branle qu'on leur donne.

Dans le second il prouve à sa maniere, que les anciens loin d'avoir perfectionné la Philosophie & les beaux Arts, ne nous en ont donné que de legeres teintures, & qu'ils se sont trompez évidemment en une infinité de choses. Il ajoûte que c'est pour cela qu'il ne se faut attacher à aucune Secte, ny même jurer sur l'autorité d'aucun Maître, si ses dogmes ne sont d'accord avec la raison & l'experience, & le prouve par cette honnête liberté de Philosophe, qu'une infinité de sçavans Medecins ont prise, retournant à la charge contre Hipocrate & Galien, qu'il represente comme des Maîtres dont les sentimens ont enfin été abandonnez par ceux mêmes qui s'étoient declarez leurs disciples.

Le troisiéme raisonnement est une exaggeration des differentes opinions des Galenistes, de leurs jalousies, de leurs dissensions, qui sans les mener à la découverte de la verité (chose difficile, comme il le fait voir par l'Anatomie des corps naturels, & par l'autorité de Dionysius Exiguus,) les entretient dans l'opiniâtreté de leurs sentimens, & dans des vanitez insupportables. Il expose pour cela au grand jour, quelques contradictions qui se trouvent dans Galien, puis il retourne à l'histoire des Sectes, par laquelle il prouve l'incertitude de la Medecine, & la part que le hazard a eu à l'invention des remedes, marquant en passant les plus considerables Medecins des differentes parties du monde, & particulierement ceux qui ont été divinisez.

Dans le quatriéme raisonnement il examine avec aigreur, mais d'une maniere divertissante, les systêmes des anciens Medecins, sans épargner même ceux d'Hypocrate qu'il ridiculise, particulierement sur les matieres de Philosophie, que le bon homme n'avoit pas pris la peine d'examiner en un tems où la belle Philosophie n'avoit pas encore paru dans le monde, & s'attache sur

tout aux Aphorismes, comme à ce qu'on a le plus estimé d'Hypocrate; de sorte qu'il n'oublie rien pour persuader à ses lecteurs qu'il n'y a ni ordre, ni dessein, ni solidité dans cet Ouvrage.

Le cinquiéme Raisonnement regarde la doctrine & le merite des Medecins de reputation qui ont vécu aprés Hipocrate, ausquels il ne fait pas plus de quartier qu'aux autres, extenuant le plus qu'il peut tout ce que la posterité y a trouvé de bon; & le fait avec tant de subtilité & d'éloquence, qu'on est tenté de le croire.

Le sixiéme est reservé pour les systêmes du Frere Basile Valentin, de Paracelse, de Campanella, de Roderic Castello, de Vanhelmont, de Meamozzarono, de Willis, de Silvius d'Eboé, de Fabri, de la Dona Olimpia Sambuco, de Glissonius, & de quelques autres, où il a bien-tôt trouvé l'incertitude, & la vanité qu'il y cherche; d'où il conclud que les anciens, ni les modernes n'ont pû rien fixer dans la Medecine, & qu'il n'est pas même possible d'y rien établir de solide. A quoi il ajoûte la mauvaise foi, l'envie, la jalousie & les autres vices des Medecins de chaque Nation de l'Europe, & même des païs les plus reculez, comme autant d'empéchemens & autant d'obstacles aux avantages & aux fruits qu'on peut tirer de la Medecine; mais tout cela n'empéche pas qu'il ne revienne en quelque maniere à luy-même dans

Le septiéme Raisonnement. C'est là qu'il établit, que nonobstant toutes ces incertitudes, les Medecins doivent se conduire dans le traitement des maladies cachées & rebelles aux remedes, comme feroit un homme qui se voyant exposé à la tempeste, se sauve du naufrage ou sur un mats, ou sur une planche; & qu'il doit se servir en ces occasions, des conjectures, de l'experience, de la Philosophie & de la meditation, comme feroit un voyageur surpris de la nuit dans une épaisse forest, marchant doucement, à la faveur des éclairs, ou des foibles rais de la lune. Il demande donc de celuy qui pense à se faire Medecin tout ce qu'Hipocrate même en demande, les dispositions naturelles, le lieu commode pour l'étude, un peu de bien de fortune, & outre cela les Mathematiques, l'Histoire, la Morale, l'Anatomie, la Botanique sur lesquelles il s'étend fort doctement, & particulierement la Chimie, qu'il éleve comme le bras droit de la Medecine; mais il ne manque pas d'avertir que les secours qu'on tire de cette derniere, luy sem-

blent aussi dangereux quand ils sont preparez & donnez d'une mauvaise main, qu'ils sont utiles & admirables entre les mains d'un homme sage & experimenté; ce qu'il fait d'une maniere à persuader qu'il est presque impossible d'être jamais un fort grand Maître dans cette Science.

Le huitiéme & dernier raisonnement met hors de page tous ceux qui ont dessein de philosopher, leur permettant de ne s'arréter à aucun Maître, & de suivre tout ce qu'ils trouveront de bon dans les Ouvrages de tous les Philosophes anciens & modernes. C'est pour cela qu'il prend la liberté d'examiner Aristote, Zenon, Epicure, & quelques autres Philosophes ausquels il fait le procez dans tous les chefs qui semblent meriter quelque censure; puis retournant tout d'un coup au devoir de son Medecin, il passe de là à celuy des Apotiquaires, promettant dans quelqu'autre Ouvrage le reste de ce qui regarde sa matiere; le tout avec des varietez, des narrations & des inductions, qui paroistroient encore plus agreables, si son Ouvrage n'avoit pas le défaut de ces pieces de Theatre, dont la chûte est fort au dessous de ce qu'on s'en étoit promis.

Je laisse à ceux qui auront suivi cet extrait, & plus particulierement à ceux qui voudront lire tout l'Ouvrage, à en conclure comme il leur plaira: car quant à moy, je ne voi pas que nôtre Auteur puisse inferer de tout son discours autre chose, sinon que la Medecine n'a pas toute la certitude qu'on en peut souhaiter: aussi le titre ne promet-il rien autre chose; car enfin ces conjectures dont on la veut battre, que font-elles contre son existence & son utilité, quand elle est faite suivant ses principes, & selon les maximes de la prudence & de la probité, toutes les autres disciplines, à les bien examiner, n'étant gueres plus assurées? Ainsi comme la pluspart des Raisonnemens de nôtre Auteur tiennent non seulement du Sophiste, mais encore du Rheteur, & qu'il ne cite que fort rarement les garens de ce qu'il avance, je conclus pour moy que son systême, quel qu'il soit, n'est pas seur, particulierement quand il paroît opposé à l'existence de la Medecine. A quoy on peut ajoûter qu'il écrit d'une maniere si tirée, qu'il n'est pas luy-même fort persuadé de ce qu'il écrit: *Magis in speciem veri, quàm ut penitus sentire videatur.*

Au reste puisqu'on comprend au nombre des ennemis de la Medecine tous ces faiseurs de petites objections, donc on est

fatigué dans la lecture des méchans livres, & quelquefois même dans les conversations, je croi qu'il ne sera pas mal à propos de leur faire encore icy quelques réponses en passant, quoique tant de bons Auteurs aient travaillé sur cette matiere sans les ramener : *Curavimus Babylonem, & non est sanata*, & que je ne pretende pas être plus heureux qu'eux, m'attendant bien de trouver en la pluspart de ces petits Critiques, des gens semblables à ces avares forts en billets portans interêts, qui ne trouvent aucune monnoie de mise, ni de poids quand on veut sortir de leurs mains, & se mettre à couvert de leurs duretez.

Ils alleguent donc premierement que les Empereurs Tibere, (car ils ne connoissent gueres d'autres autoritez que celles des Grands & des Riches) Neron, Vespasien, Adrien, Macrin, Charlemagne, &c. étoient ennemis de la Medecine: que les Rois d'Arragon Ferdinand & Alphonse, prefererent la lecture de Quinte-Curse & de Tite-Live à celle d'Hipocrate pendant leurs maladies ; & comme ils ne veulent pas laisser ces grands Princes sans escorte, ils leur donnent Muimnerme & Aristophane Poëtes, ausquels ils associent Jodocus Harchius, Philipp. Hauzius, Sigismond. à Goës & même Luther homme si emporté contre les Medecins, qu'il ne les accuse pas de moins que de tuer à prix d'argent, n'oubliant encore aucun de ceux que nous avons examinez & refutez cy-devant: comme si l'autorité de ces Princes & de ces Auteurs étoit décisive en cette matiere: *Quod Medicorum est, promittant Medici.* En effet Euripide importuné de ceux qui censurerent une de ses Comedies, leur répondit de bon sens, qu'il ne l'avoit pas composée pour prendre des leçons, mais pour en donner. C'est encore ainsi qu'Anacharsis rioit de ce que des Grecs qui n'étoient pas Musiciens jugeoient des Musiciens & de la Musique. Sur quoi S. Jerôme dit excellemment aprés Fabius Pictor & Quintilien que les Arts seroient mieux traitez, s'il n'y avoit que ceux du métier qui en jugeassent. Aussi Sidonius Apollinaris entre-t-il tellement dans ce sentiment, qu'il soutient que ceux qui n'entendent pas un métier, ne sont pas capables d'admirer les beautez des ouvrages des gens de métier. Mais s'il n'est question que de raisonner à la maniere de ces Critiques, & que d'alleguer des autoritez, n'ay-je pas cette foule de Personnages si conderables par leur naissance, leur rang, leur

Epistola ad Pammachium.

merite, que j'ay cy-devant montrez aux Lecteurs? De plus ne peut-on pas leur répondre que les plus considerables de ce petit nombre de leurs partisans, n'est-ce pas qu'ils pensent? puisque pour commencer par Tibere, Plutarque luy répond, que c'est *parler avec moins de raison que d'arrogance & de confiance en son propre sens, que de se moquer de ceux qui donnent leurs bras au Medecin quand ils ont passé soixante ans.* Quand à Neron qui appelloit les Medecins des bourreaux, il faut remarquer que cet Empereur vit pendant quelque tems d'un œil assez favorable les livres de Medecine qui luy furent dediez par des Princes & des Medecins; mais qu'aprés son fameux *Quinquennium*, ses organes estant gastés comme son Esprit, & ayant passé de l'humanité à la cruauté, il s'imagina que les Medecins étoient des gens faits comme luy. Adrien à la verité écrivit une lettre fort chagrine contre la Medecine & les Medecins: mais pouvoit-on attendre autre chose d'un malade de mauvaise humeur, & qui vouloit que des hommes qui ne sont que les ministres de la nature, s'en rendissent maistres en le guerissant d'une maladie incurable. Mais quand à Charlemagne, ne fonda-t-il pas l'Université de Paris, au moins n'établit-il pas des Professeurs pour la Medecine dans son Palais même? N'avoit-il pas des Medecins auprés de luy? Car pour le passage d'Egynard qu'on s'efforce de faire valoir contre les Medecins, voici ce que c'est. *Ce fut dans sa derniere maladie, qu'il se conduisit plûtost par son propre sens, que par l'avis de ses Medecins, pour lesquels il sembloit avoir quelque sorte d'aversion, parce qu'ils luy conseilloient de ne manger que du bouïlli.* Voilà bien de quoi faire tant de bruit, & de quoi faire grand tort à la Medecine. Il en est de même de tous les autres, dont le sentiment ne merite d'être consideré que comme celuy d'un particulier; gens, (Principautez & Dignitez à part) faits comme les autres, peut-être hommes d'une grande santé, & dont on peut dire qu'ils avoient raison de vouloir se passer de Medecins, parce qu'en effet *valentibus non est opus Medico.* Car quand à Muimnerme & à Aristophane, tout ce qu'on en cite n'est qu'injures & calomnies de Poëtes & d'Entousiastes, ausquels même ce dernier semble déroger, par des loüanges qu'il donne à la Medecine en d'autres endroits, & dans son sang froid.

Tiberium Cæsarem dicentē memini ridiculum esse hominem, qui sexagenarius manum porrigit Medico: sed ille mihi videtur dixisse arrogantius. *De Saint Tirend.*

Epiphanius lib. de Mensuris.

Pour Clenard, c'est assez que Scaliger l'ait traité de petit ignorant pour verifier que ce n'est pas à luy à s'ériger en cen-

Scaligerana prima.

ſeur des Medecins, outre que quand il les appelle *Sanicides*, il ne ſçait ce qu'il veut dire, puiſqu'on ne s'en ſert gueres que pour les malades, heureux au reſte d'être mort ſi jeune qu'on n'euſt preſque pas le tems de le mettre au nombre de ces Grammairiens & de ces Medecins dont Athenée fait la peinture *, & pour leſquels je n'ay garde de plaider icy. Il en eſt de même de Luther homme de feu & de bile, qui n'en vouloit ſans doute à la Medecine, que parce qu'elle ne s'accommodoit gueres à ſon genre de vie & à ſes maximes. Enfin s'il m'eſt permis, comme je l'ay déja inſinué cy-deſſus, de retorquer contre ces Critiques leur propre argument. Combien d'Empereurs, de Rois, de Princes, de grands Capitaines, de Philoſophes, de Poëtes, d'Hiſtoriens, de grands Prelats & de gens de bien de nôtre côté?

* Exceptis Medicis nihil eſt Grammaticis ſtultius. *L. Dipnoſoph.*

Concluons donc que *la Medecine a cela de commun avec les bons Princes, qu'encore qu'elle faſſe bien à tous, elle ne laiſſe pas d'être la matiere des ſots entretiens d'une infinité d'ignorans & d'ingrats.* Mais ne laiſſons pas pour cela de répondre aux objections telles quelles de nos Critiques; car quoi que je n'eſpere pas de pouvoir convertir, j'auray au moins la ſatisfaction de les convaincre, par les raiſons que j'oppoſeray à leurs ſophiſmes.

Medicina id commune habet cum bonis Principibus, ut bene faciat & male audiat. *Ex Levin. Lemn. & Pontan.*

La diete, diſent-ils, & les alimens ordonnez & pris à propos, ſont les meilleurs remedes dont on ſe puiſſe ſervir, puis qu'au ſentiment même d'Ariſtote, les Medecins en font bien mourir. J'avouë que la diete tient fort ſouvent lieu de remedes; mais cette diete n'eſt-elle pas une partie de la Medecine preſervative & curative, & cela empêche-t-il qu'on ſe ſerve des Medecins dans le beſoin, & pour éviter les maladies qui nous menacent? Quant aux malades qui meurent entre les mains des Medecins, toutes les maladies ſont-elle curables? Les Medecins peuvent-ils être garans des ſignes équivoques, des vices de conformation, des tranſpoſitions de parties, des erreurs de la nature, & pour ainſi dire de ſes prévarications? Les reſſemblances ont trompé le grand Hipocrate, mais il n'en a pas moins merité l'eſtime de la poſterité; les maladies d'Autonomus de Phaetuſa, de Namiſia, & d'autres accidens ne l'ont pas empêché de paſſer outre dans la recherche de la nature. De ſemblables accidens, dit Galien, ne doivent qu'exciter les Medecins à faire leur devoir, & à ne pas donner dans l'excés où donnent ces ignorans qui promettent des gueriſons, & qui ne

L. de ſenſu & ſenſi li.

ne dépendent pas de leurs affirmations & de leurs hableries, & c'est à le bien prendre de ces gens qu'Aristote parle dans l'objection, & non pas des bons Medecins, luy qui les estimoit tant. Mais, dit-on, la Medecine étoit si méprisée chez les Romains, qu'elle ne s'exerçoit que par de miserables Esclaves. Je répons à la premiere partie de l'objection, que ces Romains qu'on vante tant n'ont été long-temps que des Rustres; qu'ils n'ont commencé à se polir & à se faire sçavans que fort tard; que leur Etat n'étoit pas encore formé, & qu'ils ne faisoient aucune figure lorsque les Egyptiens, les Grecs, & quelques autres peuples faisoient déja une grande estime de la Medecine. Quant à l'esclavage, remarquons premierement que les Esclaves ausquels Abraham ordonna d'embaumer Sara son épouse, n'étoient pas comme quelques uns l'ont crû Medecins, mais Embaumeurs, & que si quelques Interpretes ont traduit le mot Grec * par celui *de Medicis*, Saint Augustin & quelques autres ont traduit *Pollinctoribus*. Mais venons au fait: car voudroit-on soutenir que ces Medecins qui ont fait figure à Rome du temps de la Republique & des Empereurs n'étoient que de miserables Esclaves, puis qu'on auroit peine d'en marquer deux ou trois, & peu plus d'affranchis dans toute l'Histoire? Aprés tout, s'il s'en trouve quelques-uns qui ne soient pas venus à nôtre connoissance, c'étoit des Grecs ou d'autres gens reduits dans la servitude par le sort de la guerre, mais qui étoient nez libres, & qui servoient leurs patrons selon leurs talens, de gré ou de force, la loy naturelle assujetissant le vaincu au vainqueur. Il y a bien plus, puis qu'un bon Auteur * soûtient par de bonnes raisons & par de bonnes inductions, qu'on n'est tombé dans l'erreur de croire que les Medecins ont été Esclaves chez les Romains, que parce qu'ils donnoient à garder leurs confections, Plantes, onguens, & autres remedes à des Esclaves & à des femmes, qu'on fut obligé de chasser, quand on se fut apperçû qu'ils en abusoient, & qu'ils s'érigeoient en Medecins. Sur quoy on peut voir l'observation LXXX. du VI. Livre de la seconde Centurie des Ephemerides d'Allemagne pag. 364. Car quant aux affranchis, qui ne sçait l'honneur qu'on leur rendoit dans l'exercice de la Medecine, & que ces hommes parvenoient souvent aux plus hauts degrez de faveur dans la Republique & dans la Cour? Mais quant la Medecine auroit été exercée par quelques Esclaves, si ces distinctions d'Esclaves d'affranchis, de libres, de Che-

* ἐνταφιασταῖς.

* *Camillus Pontius in Oratio. de nobilitate scientiarum.*

valiers, ne sont que des chimeres, * la Medecine en est-elle moins noble pour cela ? Au moins si nos petits critiques, si ces petits tirans de la Medecine, qui ne la condamnent pas à moins qu'à l'Esclavage & aux fers, prenoient le terme d'Esclave au sens de certain Bacha de la Méque. Il étoit malade, mais sur une terre où il n'étoit permis qu'aux Esclaves Chrétiens, & aux Chrétiens libres qui vouloient bien tomber dans l'esclavage de mettre le pied. Monsieur Bernier Medecin François, si connu par ses voyages & ses autres bonnes qualitez, passoit par hasard aux environs de cette Terre, on raporte au Bacha qu'il y a un fort habile Medecin qui n'est pas loin de là, & qui le peut guerir, s'il est possible de le faire venir seurement. Personne ne pouvoit dénoncer ce nœud si fatal au malade & au Medecin, lors que le Bacha s'avisa de dire qu'il n'y avoit pas de difficulté à l'affaire, les Medecins devant être regardez comme les Esclaves du public, & jurant sur sa tête & sur celle de son Empereur, que le Medecin ne se repentiroit pas d'être venu. Voila tout l'esclavage de la Medecine, au sentiment même d'un Barbare. Poursuivons.

* Quid est Eques Romanus aut libertinus aut servus nomina ex ambitione, & injuria profecta. *Senec. Ep.* 32.

Il n'est pas plus vray que les Romains se soient passez pendant six cens ans de Medecins : car premierement ils ne sçavoient pendant les trois premiers siecles de la fondation de Rome ce que c'étoit que de Medecine, & ainsi *ignoti nulla cupido.* De plus, cette objection est si frivole, que ceux qui la font ne sont nullement d'accord entr'eux : car si Pline & Tite-Live y mettent les six cens ans tous entiers, Isidore n'en met que quatre cens, Denis d'Halicarnasse n'en met que trois cens, disant positivement qu'il y eut une si grande peste à Rome l'an 301. de la fondation, qu'à peine trouvoit-on assez de Medecins pour assister les malades. Plutarque est de ce sentiment, & de nôtre temps le sçavant & spirituel Lancellot dans son Hoggidi. * Mais ne sçait-on pas encore que les Romains étant affligez de la peste l'an 460. de la fondation de leur Ville, ne publierent qu'ils en avoient été délivrez par Esculape venu d'Epidaure sous la figure d'un serpent, que pour n'être pas obligez d'avoüer qu'ils avoient été secourus & gueris de ce mal par l'assistance des Medecins de la Grece ? Il n'est donc pas vray précisément parlant que les Romains ayent chassé tous les Medecins par aversion pour la Medecine ; mais par l'aversion qu'ils avoient des Grecs, qu'ils regardoient comme des ennemis de la

Isidorus Carax. in Histor.

* *lib. de Sera numinis vindicta.*

Secundus Lancelot. parte 1. *cap.* 31.

Republique. Encore ne chasserent-ils Archagate, qu'à cause de la cruauté prétenduë de ses Operations Chirurgicales : car ceux qui furent exilez aprés luy, ne reçûrent cette disgrace qu'à l'instance de Caton le Censeur, qui ne croyoit pas qu'on se pût fier à des hommes d'une nation qu'il haïssoit mortellement, & dont il se défioit peut-être avec raison, ces pauvres gens-là n'étans gueres contens du traitement qu'ils recevoient de leurs Patrons. Mais quand on auroit chassé tous les Medecins en haine même de la Medecine, ce qui n'est pas vray, les Mathematiciens, les Orateurs, les Avocats, les Philosophes n'ont-ils pas été chassez à leur tour de cette Republique tumultueuse? Quoi-qu'il en soit, ce qu'il y eut d'honnorable & d'avantageux pour la Medecine, c'est que Jules Cesar, Auguste & la plûpart de leurs successeurs, rapellerent ces Medecins & les honorerent de grands privileges, particulierement Auguste, qui voyant la Ville pressée d'une grande famine, en chassa tous les Etrangers, & plusieurs personnes de differentes Professions, excepté les Medecins qu'il retint, & ausquels il accorda le droit de bourgeoisie, *Quod rarum*, dit Tacite, *nec nisi virtuti pretium*. *Ce qu'on ne peut croire*, dit encore Casaubon, *avoir été pratiqué à l'endroit des Esclaves, à moins que d'être insensé*. Aussi faut-il que Pline même tombe d'accord que le peuple Romain ayant chassé les Medecins d'Italie long-temps avant le temps d'Auguste, cét Empereur les retint avec privilege. C'est donc d'un autre passage de Pline malicieusement interpreté par Agrippa, Lanzius, Junius, Montagne, Robortel, qu'on a confondu les Medecins avec ces femmes & ces serfs temeraires, & avec ces Grecs du temps de Caton, dont nous avons parlé ci-devant. Car ces mots *expertam damnarunt*, ne veulent pas dire qu'on ait condamné & bani la Medecine, mais qu'on la désaprouva, *non rem sed artem*, dit Pline, c'est à dire la maniere hardie de trancher les membres pourris, qui faisoit horreur aux Romains du temps d'Archagate. En voila plus qu'il n'en faut pour satisfaire à l'objection: car il seroit assez difficile de satisfaire ceux qui en font encore de plus pitoyables, & qu'on pourroit renvoyer à Casaubon, à Talentonius & à Messieurs Drelincour & Spon, & même aux nouvelles de la Republique des Lettres s'ils sçavoient lire.

Sueton. in August.

In notis ad Sueton.

Præfat. lib. 29.

Dissertat. in Sueton.

Talenton. in Thesauro reconditor.

Oratione habit. Lugdun. Batavor

Miscell. Erudit. antiq.

Mois de Septembre 1685.

On ajoûte à ces objections, c'est Dieu qui guerit, à quoi donc bon d'avoir recours à la Medecine. Voila à peu prés l'argument des Anabaptistes, qui voulans rendre cette Profession méprisa-

ble, se contentoient de dire *omnis Medela à Deo est.* Car qui doute que Dieu ne guerisse, puisqu'il est Auteur de tout bien, & que les Payens mêmes en tombent d'accord. * Mais il faut comprendre que quoi-qu'il guerisse, il ne le fait gueres que par l'entremise des causes secondes, & que c'est le tenter & s'abuser soy-même que d'en attendre autre chose. Il est bien vray que la confiance qu'on a aux remedes doit-être bien au dessous de celle qu'on doit avoir en celui qui les a creés, & que le Roy Ezechias fit enlever du Temple de Jerusalem ce Livre que Salomon y avoit mis, parce que les Juifs le consultoient dans leurs maladies au mépris de Dieu; mais il ne s'ensuit pas qu'on doive mépriser les remedes. Il faut premierement prier Dieu qu'il les benisse, aprés quoi on peut, & on doit même s'en servir hardiment.

* Quotquot Medicina deorum ope vincit est deorum munus, & remediorum efficacia ab eis pendet. *Hipocrat. lib. de Elegantia.*

Erasm. libello de praparat. ad mortem.

On nous vient encore alleguer, que les medicamens usent le corps; mais faut-il apprehender un petit mal quand on en espere un bien tel qu'est la santé; outre que ce que le peuple appele user le corps, n'est souvent qu'une alteration passagere qui se repare par le repos & les alimens, quand les remedes ne sont point trop violens. Car s'il se trouve quelques mauvaises qualitez dans certains remedes, ne peut-on pas les adoucir & corriger, les mélant avec des cordiaux, des alimens, & d'autres correctifs? Ce ne sont pas, dit admirablement Tertullien, les remedes qui font mal, mais la main d'un mal habile homme qui les prepare mal, & qui les donne mal à propos.

Horrorem operis fructus excusat. *Tertul.*

lib. de Anima.

Mais disent les voluptueux, n'est-ce pas toûjours vivre miserablement que de vivre *medecinalement*, * quoy se priver éternellement de ces douceurs & de ces plaisirs que la nature nous presente? Belle objection, répond Erasme! comme si la felicité de la vie consistoit à vivre en Sardanapale, à boire & manger en cochon, à se veautrer dans l'ordure des plus sales voluptez, & à se preparer matiere de gouttes, de paralisies, de fluxions, & de cent autres incommoditez.

* Quasi verò sit felicius distendi crapula, rumpi venere, cerevisia turgescere, sepeliri somno.

Malim me hominis habere nihil quam esse gulosus.
Vitæ leo edens consulit, haud libidinatur,
Cur solus homo ut dispercat invenit artem?

Scalig Epidorp. l. 3.

* Sed istos Sycophantas quid opus est refellere, cum ipsi petulantiæ suæ satis magnas dent pœnas arti: mox podagra contorti, paralepsi, Stupidi, desipientes, ante tempus cæcutientes. Jamque priùs vituperatæ Medicinæ exemplo Athericorise am canunt palynodiam miseri & tamen his licet indignissimis artis bonitas non gravatur esse præsidio quantumlicet. *Erasm. in Encomio Medicinæ.*

En effet, n'eſt-ce pas là ſuivre à la lettre l'Evangile de Luther, un des plus grands ennemis de la Medecine ?

Vino ſi te repleveris
Dormire ſtatim poteris,
Et poſt ſomnum ventriculum
Vino replebis iterum;
Nam Alexandri Regula
Præſcribit hæc Remedia.

Maximil. Sandæus Theolog. Medic. l. 1. pag. 118.

Sentimens dignes d'un homme, dont un des plus beaux Aphoriſmes étoit *comedite, ludite, bibite*, & qui eut enfin l'impudence de répondre à celuy qui luy demandoit pourquoy il avoit commencé ſon Commentaire ſur les Evangiles le jour de ſes nôces; Que c'étoit pour imiter Saint Mathieu, qui commença ſon Evangile par ces mots, *liber generationis*.

Ce n'eſt pas là tout: car ſelon nos Antagoniſtes, puiſque tant de Peuples & tant de Nations ſe ſont paſſez de Medecins, pourquoy ne vous en pas paſſer? Ils s'en ſont paſſez je l'avouë; mais ils ne ſe ſont pas paſſez de la Medecine: car ſi ces Peuples de l'Amerique qui n'ont point de Medecins ſe gueriſſent de la fiévre en avallant un petit poiſſon, qui a la proprieté de les tirer d'affaire par une grande évacuation, cela ne conclud rien contre les Medecins, puiſque ce remede operant comme tous les autres, ſuivant la nature & la diſpoſition des ſujets, il ſeroit encore plus ſeur s'il étoit employé par des gens experimentez, & qui ont la raiſon pour guide. A quoi on peut ajoûter que ce que font tous les peuples les plus barbares, n'eſt qu'une tradition, quoi-que dépravée, de l'ancienne Medecine, qui a paſſé de main en main comme la Religion, mais fort alterée juſqu'à eux, *nuſquam Medicina non eſt*. Puis donc qu'il y a une Medecine, il l'a faut chercher; c'eſt ce qu'ont fait autrefois, & ce que font encore à preſent les ſages & judicieux Medecins, ceux qui ont de l'honneur, de l'application & de la probité. Car enfin quoi-qu'on veille dire, on ne peut ſe paſſer des miniſtres de la nature quand elle n'opere que foiblement, & quand il eſt queſtion d'un grand remede. Quant aux Turcs & à quelques autres Nations qui ne s'adonnent gueres à la Medecine, c'eſt qu'ils ignorent les Langues, la Philoſophie & toutes les belles diſciplines, ne s'appliquant qu'à l'Art militaire, & à détruire au lieu d'édifier. Sur quoy il n'eſt pas mal à propos de remarquer ici que ces Nations ne laiſſent pas d'eſtimer les ſçavans Me-

decins, de s'en servir dans le besoin & de les distinguer dans les occasions; témoin ce Xi-Hoam-ti, lequel plus de deux cens ans avant la naissance de Jesus-Christ, & dans un temps où la barbarie regnoit encore dans la Chine, ayant fait brûler tous les Livres, épargna les Loix & la Medecine.

On demande encore si les Medecins mêmes tirent de grands secours de la Medecine; s'ils ne sont pas aussi infirmes que les autres hommes, & s'ils vivent plus long-temps? Il est vray, disoit à cela le docte Gemma Frisius à ses Auditeurs, que le monde est plein d'impertinens qui nous jettent continuellement au nez, le *Medice cura te-ipsum*, qui n'a été dit par celui qui est la Medecine même que dans un sens figuré. Mais quoi-qu'il en soit, peut-on inferer de-là que les Medecins soient plus infirmes que les autres hommes, & qu'il leur soit honteux de partager les infirmitez de la nature avec eux? En effet, quand on verroit encore plus de Medecins infirmes qu'on n'en voit, cela empêcheroit-il qu'il ne s'en trouvât de sçavans & d'experimentez? Au contraire, dit Platon, il seroit à souhaiter pour le bien des malades, que les Medecins eussent eux-mêmes été malades, ils auroient de la tendresse pour les malades, & connoîtroient plus parfaitement ce qu'ils auroient experimenté sur eux-mêmes, *dum convalescimus ægrotis recta consilia damus.* Pithagore, Democrite, Chrisippe, Platon, Caton le Censeur, Antonius Castor, Saint Basile, l'illustre Philippes Appian d'Ingolstad, & tant d'autres, n'ont-ils pas prolongé leurs vies, par l'étude & la connoissance de la Medecine, malgré les maladies qui les tourmentoient continuellement? Mais comment voudroit-on que les Medecins ne fussent pas valetudinaires, pâles, maigres, & tout ce qu'on voudra s'imaginer, quand ils font leur devoirs? Le travail d'esprit & de corps, les objets lugubres, les pensées melancholiques, l'air corrompu des infirmeries, la crainte de la calomnie, les contradictions, le méchant goût du peuple & même celui des riches, & particulierement de ces riches qui étoient nez pauvres, la plûpart gens insuportables, tout celà peut-il rendre un Medecin de belle humeur, bien sain & bien coloré? Aprés tout, ne se trouve-t-il pas des hommes de toutes Professions d'une aussi pauvre figure que les Medecins? Il n'y a donc gueres que des gens semblables à certain Ambassadeur Turc, qui ne puissent souffrir la maigreur d'un Medecin, & qui en demandent comme faisoit ce barbare un bien gras, & bien rubicond.

Nunquid caro mea caro ænea est. 106.

lib. 3. de Republ.

Terentius in

Petrus Kirstenius de usu & abusu Medicinæ.

Mais si nos jours, dit encore la critique, sont comptez, pourquoy se mettre tant en peine de la vie ? Je répons premierement à cette pitoyable nonchalance, que toutes les maladies ne sont pas mortelles, & qu'en ce cas-là, ne s'agissant que de rendre le mal plus supportable & plus court, il est toûjours de la prudence d'appeler un Medecin. Quant à ces jours que l'on croit comptez à la lettre, il faut que le peuple sçache qu'ils ne le sont que quant à la préscience de Dieu ; mais que cette préscience ne fait rien à la liberté de l'homme, & à la vertu des remedes. Cette necessité même dont on parle tant, n'est qu'une necessité de consequence, Dieu conduisant toûjours chaque chose à ses fins, & suivant l'exigence naturelle avec laquelle il l'a produite. La durée de la vie, toute contingente qu'elle est, n'est donc necessaire qu'à l'égard de la prévision de Dieu. Ainsi cét homme en qui Dieu avoit mis en sa premiere conformation, un fond d'humide radical & de chaleur naturelle, capable de le faire vivre quatre-vingts ans, n'en vivra que trente ou quarente ; parce qu'il abusera en plusieurs manieres de la bonté de son temperamment. *L'homme*, dit Elie de Crete, *est condamné à la mort dés le premier moment de sa vie, mais le temps de cette mort est quelquesfois retardé, par les regles de la Medecine*, d'où il faut conclure avec Saint Jerôme, *qu'il ne faut pas mépriser la Medecine*, & que sur ce beau principe de jours comptez, il n'y auroit qu'à laisser voguer le Vaisseau au gré des vents, sans Pilote, sans boussole, dormir, faire bonne chere, & chanter *Vogue la Galere*. Il faut donc que les ignorans faiseurs d'objections, apprennent encore que toutes les infirmitez sont disposées par la providence divine comme toutes les autres choses crées ; mais avec cette difference, que quelques-unes de ces infirmitez, sont envoyées comme un châtiment, [a] d'autres pour rendre les amis de Dieu plus illustres, & pour confondre le Demon ; [b] d'autres pour accroître le merite des Saints, *gloriabor in infirmitatibus meis* ; les autres enfin pour convertir quelques pecheurs, les abandonnant aux passions & aux débauches qui les font malades. Quelques-uns de ces accidens à la verité n'ont pas besoin de Medecins, parce qu'étant envoyés comme les executeurs de la volonté de Dieu, ils ne sont nullement curables ; mais quand ces maladies viennent par des causes ordinaires, & qu'elles paroissent curables, le malade & le Medecin ne peuvent faillir ; l'un en se soûmettant aux remedes, l'autre suivant les préceptes de

a *Exod.* 11. 4.

b *Job.* 1. *Tobiæ* 4. *Machab. lib.* 2. *cap.* 29. *Regum* 2. *cap.* 24.

l'Art, mêmes dans les maladies desesperées, où le malade peut être consolé par la presence d'un Medecin, & mêmement soulagé par ses petits soins, *dum spirat sperat.* C'est le sentiment non seulement des Chrêtiens, mais même des sages Payens: car à la fatalité prés, que Quintilien * y fait entrer, n'est-il pas veritable que la Medecine empêche souvent que le pauvre malade ne se desespere? En effet, ne peut-on pas, pour ainsi dire, chicaner quelquesfois la vie, & n'est-il pas à propos de le faire pour la consolation, & pour l'interest de la famille & des amis? C'est ainsi que Démocrite se voyant mourir & se laissant aller doucement au torrent qui l'emmenoit si naturellement, voyant d'autre part sa sœur au desespoir, en un temps où il n'étoit pas bien séant de méler le lugubre, avec la joye des fêtes de Cerés, luy dit: Ayez bon courage ma sœur, je sçay le moyen de vous contenter, je ne mouray pas avant la fin de la fête. Dit & fait: car avec un peu de pain chaud, & d'excellent miel, qu'on luy tint quelques temps sous le nez, & proche de la bouche, il se maintint en vie par les vapeurs qui en exhaloient, aprés quoy il ceda au torrent qui l'emporta faute de continuer ce remede. Voicy encore deux ou trois objections, qui semblent de quelque poids, & ausquelles je me retranche, pour ne pas m'arrêter à tant d'autres qui sont populaires & pueriles.

* Fato vivimus, languemus, morimur. Medicina quid præstas nisi ut juxta te nemo desperet?

Diogen. Laert. in Democrito.

La Medecine n'a rien d'assuré, il y a bien de la conjecture & du Problematique, témoin les differens succés d'un même remede; les differentes constitutions des corps, & mêmes les differentes opinions des Medecins sur un même mal; choses dont Galien, tout Philosophe & tout Medecin qu'il est, ne disconvient pas. Je répons premierement à cela, qu'on pourroit opposer Galien, bien entendu à Galien mal interpreté, & que c'est assez pour contenter les gens de bon sens de dire que ce même Galien nous apprend que si la Medecine n'est pas une Science, parce que dans la rigueur de l'Ecole, la Science ne se trouve pas dans les choses naturelles, au moins est-elle un Art scientifique. Car dit-il, *il est difficile que l'homme ne se trompe quelquesfois, soit par ignorance formelle des choses qui sont au dessus de son esprit, soit en jugeant de travers, soit en écrivant trop negligemment, parce qu'il n'y a que Dieu qui ne se trompe point; l'homme au contraire, se trompant souvent luy-même, aprés avoir trompé les autres.* Quant aux contradictions qu'on croit voir dans les Auteurs, loin d'être toûjours veritables, elles ne sont souvent qu'apparentes, & dans

Ad Trasibul. & 2. de compos. Medic. secund. locos. Contra Archigen.

Scientia est conveniens forma & nunquam à ratione declinans cognitio, namque apud Philosophos præsertim dum rerum naturas perscrutantur non invenies, multò sane minus in remedica, imò ut uno verbo expediam, ne ad homines quidem pervenit. *Galen. introduct. cap. 31.*

dans l'esprit des ignorans. Au reste, s'il y a de la variation quant à l'effet des remedes, quant au temperammment des malades, & à la conduite des Medecins, cela n'empêche pas que la Medecine n'ait des principes generaux, & la raison & l'experience pour baze. Si donc avec tout cela les choses ne vont pas comme on le souhaite, il n'en faut imputer le malheur qu'aux causes externes, à l'ignorance du Medecin en particulier, & non pas à l'Art. *L'erreur*, dit Platon, *ne se trouvant jamais ou l'Art se rencontre, parce que l'Art ne peut jamais être erreur.* Ce qui se doit, à mon sentiment, entendre de ces Arts honnêtes, au nombre desquels Ciceron met la Medecine; de ces Arts où il ne faut pas moins de prudence dans l'execution, qu'il se trouve de difficulté pour parvenir à la fin, & de ceux dont Lucien fait la Medecine le premier & le plus honorable. Mais je demande à ceux qui nous font cette objection, s'ils trouvent quelque chose de plus assuré, même dans les Sciences, que dans la Medecine qui n'est qu'un Art. La jurisprudence a-t-elle d'autres raisons que la loy qui change comme il plaît au Prince, & qui s'interprete comme il plaît aux Commentateurs, ou Expositeurs & aux Magistrats? La Philosophie est-elle bien plus seure dans ses dogmes & dans ses maximes, témoin tant de Sectes differentes qui ont été chacune en son temps à la mode, & particulierement celles qui font tant de bruit aujourd'huy, en s'entreheurtant & qui font qu'on ne sçait plus à quoy s'en tenir? Ne dispute-t-on jamais sur les dogmes des Mathematiques malgré leur évidence & seureté prétenduë? La Theologie même, hors les veritez revelées qu'on ne revoque point en doute, & qui ne dépendent point du raisonnement, qu'a-t-elle qui n'ait été attaqué, & qui ne le soit tous les jours? On dispute de part & d'autre, on tient & soutient le pour & le contre, & on se sépare ayant bien criaillé, sans rien conclure, laissant par honneur le soutenant maître en sa maison. Si la Medecine n'a donc rien d'assuré, si elle ne guerit pas toutes les maladies, c'est qu'elles ne sont pas toutes curables; c'est qu'on ne peut prévoir tous les incidens; c'est que le malade cele une partie des causes de son mal par ignorance, honte, oubli, ou qu'il n'obeït pas aux ordres du Medecin. Ce n'est pas tout de dire & même de croire, il faut faire & pratiquer ce qu'on entend & ce qu'on croit, autrement tout cela est inutile; & c'est pour cela qu'un

Cels. lib. 1. cap. 6.
Lucian. in abdicat.

Legat du peuple Romain étant interrogé, ce qu'il pensoit de certaines disputes qu'il avoit entenduës en une Ville d'Asie, où il avoit été invité à des Theses de Morale, répondit que tout cela étoit beau, mais qu'il n'en faisoit aucune estime, n'étant jamais mis en pratique, ny par ceux qui en disputoient, ny par ceux qui en entendoient disputer. En effet, de quoy sert la loy si elle n'est observée; mais quand tous ces obstacles ne se trouveroient point dans le chemin des Medecins, je demande de bonne-foy, si les Rethoriciens sont obligez de persuader les braves de vaincre, les sages de parer à tout; l'esprit humain n'est-il pas borné, peut-il être toûjours en même situation, ses operations ne dépendent-elles pas quelquesfois des dispositions du corps, & de celles des causes externes? Le bon Homere, comme on dit, ne semble-t-il pas quelquesfois réver? Voudroit-on que l'Artisan fût toûjours aussi exact que le sont les regles de l'Art? [a] La nature même ne fait-elle pas quelquesfois des Monstres, & si l'on tombe d'accord avec les Doctes qu'il y a bien à conjecturer dans l'exercice [b] de la Medecine, pourquoy les ignorans en demandent-ils plus qu'elle ne peut? On fait la grace à un Livre de le croire bon, parce qu'il y a quelque chose de bon avec du mauvais, & on ne fera pas l'honneur à la Medecine de la croire bonne, parce qu'elle ne parvient pas toûjours à sa fin? En verité je trouve le siecle admirable de demander l'infaillibilité en un Art plein de conjectures, aprés avoir si solemnellement dégradé une infaillibilité qu'il avoit si long-temps reverée & soûtenuë, & en comparaison de laquelle il croyoit tout faillible.

Etiamsi perpetuum est quod fieri debet, non tamen perpetuum est quod sequi convenit. *Celsus lib. 7. cap. 12.*

[a] Loqutus est interdum barbare Grammaticus, absurde cecinit musicus & Medicus ignoravit remedia, an non contemnendæ artes? *Ammianus Marcellin.*

Plato, & Hipocrat. passim.

Est enim hæc ars conjecturalis, neque ei respondent, non solum conjecturæ, sed nec etiã experientiæ. *Celsus.*

Encore une objection, que j'ay reservée pour la fin parce qu'elle semble fort considerable à celuy qui la fait, & qu'il est luimême un homme fort considerable. Il n'y a rien, dit Bacon, de si sterile que les preceptes & les inventions de la Medecine, tous ses Auteurs n'écrivent que des redites, ils ne font que se copier les uns les autres, ils tournoyent continuellement sans avancer. Cela est bien dit en Latin, mais cela n'est pas si vray que ce grand Personnage se le figure. Car il suppose premierement

Plurima in Medicina iterata à Scriptoribus, pauca addita, labor in circuitu non in progressu *Lib. 1. de Augment. Scient.*

[a] Medici curant animal humi natum ut confisum scientiæ ventali, sed in arte suspicabili positum, & conjecturarum æstimationibus nutans. *Arnobius.*

Hipocratis discipulos ut mihi consulant consulo, incerta semper ab eis oracula reportans, qui in vase vitreo coloris & substantiæ peccata discernunt. *Stephan. Tornacens.*

qu'on ne fait point d'obſervations de ce qui arrive dans la Medecine pratique. 2. Qu'on ne peut trouver de remede aſſuré à la douleur. 3. Qu'il n'y a point de remede particulier à chaque maladie. 4. Et qu'enfin l'Art n'a pû aller juſqu'à compoſer des Thermes ou bains chauds, propres à la ſanté, qui imitent ceux que la nature nous donne. Mais premierement qui I.
ne ſçait qu'il y avoit dés le tems même de Bacon pluſieurs livres d'obſervations touchant les maladies, dont le nombre s'eſt bien augmenté depuis ce tems-là ? Que s'il y a tant de Medecins qui ayent copié les Anciens, il y en a beaucoup qui ne l'ont fait que pour leur donner quelque jour, par le dénoüement de quelque difficulté, pour confirmer ce qu'ils ont écrit, & pour l'accommoder au tems & aux lieux, par des raiſonnemens & des experiences particulieres. Quant à la ſeconde partie de ſon objection, qui ne ſçait que la ſaignée eſt preſque II.
toûjours un remede aſſûré contre la douleur, & qu'il y a, outre ce remede general, des *Anodins*, *des Paregoriques*, *& des Somniferes* dans la matiere medecinale, qui font fort ſouvent l'effet qu'il demande ? Pour la troiſiéme, ſi nous n'avons pas beaucoup III.
de ſpecifiques aſſurez, c'eſt ou parce que la nature n'a pas daigné nous faire ces riches preſens, pour des raiſons qui nous ſont cachées, ou ſi elle en a qui ne ſont pas encore venus à nôtre connoiſſance, c'eſt qu'elle cache ces remedes à nos recherches, de crainte que nous n'abuſions d'une trop grande ſanté, & que nous y ayons trop de confiance. Quoi qu'il en ſoit, au moins ne peut-on point nier qu'il n'y ait d'excellens antidotes ſimples & compoſez, contre les venins & contre la rage; des extraits contre les affections comateuſes; des febrifuges outre celuy dont le Pérou nous a enrichis contre les fiévres intermittentes, & que nous avons mépriſé depuis qu'il n'a plus été un ſecret à cher prix. Ainſi ces remedes dont la pluſpart n'avoient pas encore paru du tems de Bacon, étant aujourd'huy connus & publics, ceux qui ſe ſervent de ſon objection, & qui ſe veulent faire blancs de cette épée, ne doivent être regardez que comme des gens qui jouënt de l'eſpadon contre la Medecine. Pour les Thermes, il eſt ſeur qu'ils ne ſont pas IV.
de neceſſité nabſoluë dans la pratique de la Medecine, quoy qu'aprés tout il n'y ait gueres de Royaumes, où la nature n'ait fait naître des eaux chaudes pour le beſoin des malades.

Laiſſons donc là tous ces déclamateurs paſſionnez, ces fai-

seurs d'objections, & particulierement ces petits esprits, qui chagrins de ne rien comprendre à la Medecine, ou de n'en pas recevoir tous les secours qu'ils en desirent injustement, s'efforcent de la déchirer dans leurs discours, semblables à peu prés à ces ambitieux dont parle Montagne, qui desesperans de parvenir aux grandeurs aprés lesquelles ils ont si long-tems soûpiré, disent en eux-mémes : *Puisque nous n'y pouvons aveindre, vangeons-nous à en médire* ; gens au reste ordinairement si lâches & si moûs dans leurs maladies, qu'aprés avoir bien pesté contre la Medecine, pendant qu'ils n'en avoient point affaire, font mille promesses chimeriques aux Medecins dans le besoin, leur rendant des honneurs & des obeïssances qui les rendent ridicules & confus, quand ils sont revenus en santé & à leur bon sens, d'avoir chanté la palinodie, & d'avoir tant fait de differens Personnages. Concluons donc enfin avec l'Orateur Romain, *Que la Medecine comme toutes les Sciences & tous les Arts a ses usages, qui ne peuvent être pervertis que par la faute des Ministres ou des causes externes.* Et avec d'autres grands Personnages, *que si la Philosophie est une Science fort élevée, elle ne sert qu'à peu de personnes ; que si l'éloquence est admirable, elle ne fait pas moins de mal en de certaines occasions, que de bien en d'autres ; & qu'enfin la Medecine seule est une science dont tous les hommes ont besoin.*

Medicina pro incolumitate retinenda proque repellendis ægritudinibus excogitata, usque adeo utilis præterea & necessaria est hominum vitæ, ut cum cæterarum quidem artium studia aliis præcipuè prosint, Medicina ipsa & aliis & Medico ipsi usui sit. *Libanius ad Atticum.*

CHAPITRE VI.

De la Medecine des Payens & de celle des Chrêtiens.

APRE'S avoir traité de l'existence de la Medecine, de son origine, de sa définition, de sa fin, de son excellence, de ses honneurs, & de ses ennemis, il semble qu'il faudroit encore dire quelque chose des Sectes, des parties, & de la pratique de cet Art. Mais comme on a pû apprendre l'histoire de la Medecine, par celle que j'ay donnée cy-devant, & par celle de ses Sectateurs, & que ce n'est pas mon dessein de donner des preceptes ny de la theorie, ny de la pratique, j'omets ces matieres un peu trop seiches pour les Lecteurs, & plus propres pour l'école que pour mon dessein, remettant à la troisiéme partie de cet Ouvrage, à marquer les précautions qu'on

doit prendre touchant l'usage des remedes. Je passe donc à la difference qui se trouve entre la Medecine Chrétienne & la Payenne : ensuite de quoy j'ajoûteray quelque chose de la Medecine Chrétienne Catholique en particulier, & finiray cette premiere partie de mon Ouvrage par un Chapitre du secret qui est l'ame de la Medecine.

Tous les Medecins Egyptiens, Juifs, Gentils, Mahometans & Chrétiens, ont eu une même fin dans la pratique, qui est la santé. Ils se sont presque tous servis des mêmes indications, & des mêmes moyens pour parvenir à cette fin : car quoy qu'on puisse dire des Methodiques, des Empiriques, & des autres Sectes, ils avoient comme les Dogmatiques la santé pour but, & quant à leurs remedes ils ne differoient les uns des autres que de quelques degrez de vertu. Il ne s'est même trouvé aucune difference entre les dogmes de l'ancienne & de la nouvelle Medecine, que celle que la Philosophie, l'experience reïterée en diverses manieres, & quelques découvertes ont ajoûté à la nouvelle. Mais ce que l'ancienne a eu de particulier, & ce qui la mit en une tres-grande consideration, est qu'elle n'étoit exercée que par les Princes & par les Ministres de la Religion, particulierement chez les Egyptiens & les Perses. C'est pour cela qu'elle s'accommodoit ordinairement aux maximes de la Religion & de la Police. Ainsi la Medecine Juifve & la Chrétienne, qui ont eu raison de suivre quelques-unes des maximes de la Police & de la Religion, ayant pensé tout autrement de Dieu & de l'ame raisonnable que la Medecine Payenne, laquelle corrompit ce que les Egyptiens avoient déja alteré des traditions des Israëlites ; la Medecine, dis-je, Juifve & la Payenne ont eu bien plus de consideration pour le corps humain, que n'en a eu la Medecine Payenne, l'ayant regardé comme le domicile d'une ame immortelle, & le Temple du Dieu vivant : d'où elles ont tiré cette conclusion, qu'il ne faut pas abuser des remedes, que Dieu n'a faits que pour la conservation de la santé presente, & le recouvrement de celle qu'on a perduë, de crainte que les employant temerairement, & mal à propos, ils ne délogeassent l'ame de son domicile avant le temps prescrit par son Createur. C'est donc en consequence de cette creance que la Medecine Chrétienne marche avec bien plus de circonspection dans le traitement des maladies, & en tout ce qui regarde la vie de

l'homme, que la Medecine Payenne, & même que la Juifve moderne; celle-cy ne faisant pas grande difficulté de se servir des remedes violens & des poisons pour faire mourir les Chrétiens. Car non seulement la Medecine Chrétienne ne permet pas l'usage des medicamens qui sont contraires à la loy de Dieu,* mais elle ne permet pas même l'usage des remedes douteux qu'à l'extremité, encore veut-elle bien de la prudence & de la discretion dans l'exhibition.

C'est pourquoy les Loix de l'Eglise[a] défendent encore plus précisément que les Loix civiles, comme nous l'avons cy-devant remarqué, la Pratique de la Medecine à ces temeraires, qui ne connoissent point d'autres remedes que les violens, & qui n'ont aucun caractere pour l'exercer, ordonnant positivement qu'on les punisse; parce qu'outre qu'ils sont ignorans, ils mentent effectivement se disant Docteurs : *Mentitur se Doctorem profitendo, & tenetur pœna falsi.* Car quoy qu'un ignorant puisse guerir quelquefois par hazard, & qu'il n'arrive pas toûjours du mal de sa conduite, il n'en est pas moins coupable selon les Docteurs.

C'est encore sur ce principe de l'immortalité de l'ame, que la Medecine Chretienne ne croit nullement, que la nature ait fait naître les venins pour être un prompt secours à ceux qui sont las de vivre : car combien de faux sages se sont-ils eux-mêmes dépéchez sur ce principe par des voyes violentes & infames? Encore s'ils eussent tous fait comme Pompon. Atticus qui tenta premierement la voye de la Medecine, pour se tirer d'affaire, & qui ne se fit mourir que quand il fut assûré que son mal étoit incurable, ils n'auroient pas dérogé à la Loy de Platon, qui le permet en des cas approchans de celuy d'Atticus, & non pas à ces fous qui le faisoient par vanité ; & à ces impatiens, qui pour éviter l'ardeur de la fiévre se faisoient brûler tout vifs. * Car quelle lâcheté aux uns & aux autres de sortir de son poste sans l'ordre du Commandant, & quelle insolence d'attenter sur les droits de celuy qui a seul droit sur nôtre ame & sur nôtre corps? Sur quoy il est bon de remarquer avec la Loy qui a établi des peines pour les *Viotauatz*, que celui qui est assez fou pour se faire violence, l'est apparemment assez pour la faire aux autres. Nôtre Medecine défend donc l'usage de tout ce qui nous peut ôter la vie, & particulierement les

Medicus non consulat ea quæ in perniciem vergunt animarum : melius est enim semper ægrotare, quàm cum Dei contumelia sanus esse. *J. Baptista Mantuan.*

a *Michaël Bodevinus in ventilabro a Medico Theolog. Paulus Zachias l. 8. Titul. 1. q. 7. quæst. Medic. Theolog. I. B. Crodronchius l. 1. cap. 2. de Christ. medendi ration. Abasner. Fritzchius Medicus peccans Conclus. 1. & 11. Plin. l. 2. cap. 63. Hist. natural.*

* Venenum cicuta temperatum, olim servabatur Massiliæ mortem expetentibus. Sic in Coo senio confecti mortem non expectabant.

* Qui se vitâ privaverit, nec judicio civitatis, nec tristi & inevitabili fortunæ casu coactus, neque extremo aliquo pudore compulsus, sed ignavia & animi formidolosi imbecillitate, huic fiat sepultura solitaria. *Plat. l. 9 de leg.*

* Turpe apud Indos morbum vereri. Si quis autem veretur seipsum per ignem effert. Nam pyra constructa super eam perunctus & accendi jubens immotus cōburetur *Strabo Geogr. l. 15.*

venins, employez sur soy-même & sur le prochain; soit par interêt, vengeance, desespoir, & même sous pretexte de justice; jusques-là que les Loix de certains païs condamnent les empoisonneurs nez Nobles au supplice des roturiers. Et c'est en cela que la Medecine Chrétienne differe encore de la Medecine Juifve qui empoisonne les Chrétiens même contre le Precepte du Decalogue & contre la Loy de la Synagogue * ancienne. Car pour la Payenne, [a] ses Sectateurs ont fait gloire de s'empoisonner eux-mêmes, & l'ont imputé à la force d'esprit, peut-être fondez sur la tolerance & l'impunité, le Droit Romain ne l'ayant en effet jamais défendu si précisément que le Droit Canon. Mais il ne faut pas oublier de louër la Medecine Payenne de ce qu'elle n'a pas voulu empoisonner ses ennemis, l'Histoire ayant deteſté la cruauté d'Aquilius qui empoisonna les fontaines des Villes qu'il assiegoit, pour les obliger à se rendre. *Quippe cùm contra fas Deum moresque majorum medicaminibus impuris in id tempus sacrosancta arma Romana violasset.*

L. Qui rei Sic autem parag. Disting.

* Lege cautum est, ne quis venenum lethale aut in alios usus noxios paratum penes se habeat. Quod si quis deprehensus vir mulctetur. *Ioseph. Antiquit. Iudaic. l. 4. cap. 8.*

[a] Tales habet stulta Philosophia Martyres. *Hieronym. Ep. ad Paulam.*

Florus l. 7. c. 20.

Nôtre Medecine ne s'émancipe pas aussi facilement qu'a fait la Payenne en des experiences faites sur les criminels, soit par le moyen des vegetaux, des animaux, des mineraux & des exhalaisons empoisonnées des terres; ou par les operations de la Chirurgie: car si des Rois Payens comme Mithridate, Attale, & quelques autres experimenterent des poisons sur des criminels, si ces cruels Wandales, dont Paul Diacre d'Aquilée deteste l'inhumanité, firent ouvrir un Chrétien vif par les Medecins, pour connoître la position des parties internes; s'il est vrai même que le Pape Clement VII. & l'Empereur Rodolphe permirent d'experimenter la Terre de Lemnos & le mercure sublimé sur un voleur condamné à mort, & si le franc Archer de Meudon fut ouvert vif pour aviser, s'il y avoit quelque remede à la pierre. S'il est vrai, dis-je, que des Princes Chretiens en ayent usé si librement, neanmoins comme cela pourroit dégenerer en cette damnable curiosité, dont on accuse non seulement Erasistrate, Herophile, ces Rois payens & ces Wandales que nous venons de marquer; mais encore quelques Medecins & quelques Peintres Chrétiens; la Medecine Chrétienne est tombée d'accord avec les plus sages Theologiens & Jurisconsultes de ne faire aucune de ces experiences.

Historiar. l. 21. cap. ultimo.

Andreas Berthold. in Observationib.

Cronique de saint Denis, Hist. de Monstrelet. Paré l. 24. chap. 19.

Paré l. 4. c. 19.

J. Bapt. Codronch. cap. 24. Michael Bodevin. quæst. 23. Zachias l. 1. Tom. 2. quæst. 9. Ahasner. Fritzchius conclus. 4.

Elle a encore tant d'égard au bien de ses Citoiens, que non seulement elle défend l'usage de tout ce qui leur peut nuire,

mais encore qu'elle étend ses soins jusques à l'homme futur & désigné Citoyen, * ce que la Payenne ne fait pas à beaucoup prés si précisément, puisque non seulement il s'est trouvé bien des Medecins Payens qui ont donné des abortifs, mais encore parce que nôtre Medecine va jusques à condamner tout ce qui peut causer la sterilité. Il faut donc qu'on sçache, quant à ce qu'on appele avortement ou écoulement, qu'encore que la Medecine, & la jurisprudence Chrétienne ayent donné leur approbation à quelques belles sentences d'Hipocrate, elles ne voient qu'avec horreur l'inobservation de son fameux jurement dans un des Livres qu'on luy attribuë, * quoique nous devions à l'experience qui y est marquée la connoissance des trois ampoulles, celle des premiers lineamens du Fœtus, & celle de la maniere dont la nature travaille dans sa premiere conformation. Ainsi la Medecine Chrétienne n'a garde de dire, pour se consoler du mal que cette experience a fait, *felix culpa*, l'arbre de la Science du bien & du mal, ne produisant à son égard que de mauvais fruits, elle préfere une humble ignorance à une science criminelle, & regarde comme des homicides condamnables & effectifs, tout ce qui n'a parû à quelques Casuistes relâchez qu'un homicide negatif, ne voulant pas préferer, comme a fait Aristote, le bien politique & civil, au moral, qu'elle fait toûjours marcher le premier.

* Et quæ originem futuri seminis extingunt parricidiũ faciunt antequam pariant, *Minut. Felix in Octavian.* Homicidii festinatio prohiberi nasci. *Tertul. Apologetic. cap. 9.* Sepelitur nova odii rabie antequam nascatur matris jam in utero, sed sepulchro, incognitum pecus, quod legitimam nec mortem potuit sentire nec vitam. *Zeno Veronens. Episcop.*
* *V. Campeg. Comment. lib. 2. in Histor. Galen. Michael Bodevin. quæst. 26 Alphonz. à Fontech. speculi Medic. Christian. luminar. 2. pag. 527. & 636. V. Meibom Comment. in Jusjur Hipocrat. pag. 137.*

Elle ne permet pas même, comme fait hardiment la Medecine payenne, qu'on employe de certains remedes pour sçavoir si une femme est enceinte, parce non seulement que tout ce qu'on fait pour en avoir connoissance est fort incertain; mais encore parce qu'on ne le peut faire sans risquer la vie de la mere, & celle de l'enfant, & qu'enfin de semblables curiositez conduisent insensiblement à d'autres, & enfin à des crimes énormes: car non seulement elle abhorre, comme nous l'avons remarqué, tous les abortifs; mais elle ne permet pas même que quand on ordonne dans les maladies des femmes grosses des remedes que la Medecine appele *genereux*, on ait intention de les faire accoucher avant le terme, n'étant pas permis de provoquer directement l'avortement. Elle ne permet donc simplement que de se servir des remedes qui peuvent tirer la mere d'affaire, au hasard d'accoucher, parce qu'il n'arrive pas toujours qu'elle en acouche, ni quand elle en accouche qu'elle meure. Ainsi dans la juste apprehension qu'a la Medecine, que la mere & l'enfant ne

Michael Bodevin. J. B. Cedronch.

Ahasner. Fritzchius Medic. peccans.

Michael Bodevin. lib. 26.

ne perissent en de certaines occasions, elle se met bien plus en peine de sauver l'arbre que le fruit, ménageant cependant le tout, & songeant particulierement à aider la nature qui a grand besoin de son secours en ces occasions.

La Medecine Chrétienne ne permet pas l'usage des fards, non seulement parce qu'il est dangereux, mais encore parce que toutes les inventions de la Commotique, * dont la Medecine Juifve & la Payenne ont abusé, luy paroissent indignes du Christianisme, comme nous le verrons à la fin de la troisiéme partie de cét Ouvrage.

* Ars fucatoria.

Michael Bodeuvin. quæst. 14.

Elle défend encore bien plus précieusement que la Medecine Payenne, qui n'en a presque pas fait de difficulté, les Philtres & breuvages amoureux provocans la sensualité, parce que c'est tenter un crime par un autre crime, & que quand ces remedes feroient quelquesfois ce qu'on en demande, ils pourroient aussi perdre le corps & l'esprit de ceux qui les prendroient, comme il arriva au Poëte Lucrece, à l'Empereur Caligula, au Calife Vaticus marqué ci-devant, & à tant d'autres dont la plûpart sont morts, ou par la jalousie de leurs femmes, ou pour avoir voulu irriter la sensualité. Mais nôtre Medecine ne pretend pas pour cela condamner les remedes qui servent à l'impuissance, ou aux maladies secretes, ny tout ce qui peut entretenir, ce qu'on appele *concupiscentia naturalis, non cupiditas* dans le mariage, & même de certains remedes en des maladies & en des occasions qu'il n'est pas à propos de particulariser; Ainsi comme ces occasions sont fort rares, & qu'on ne peut s'en expliquer assez nettement en nôtre langue, les Medecins pourront consulter sur cette matiere les Casuistes, & ces Medecins qui en ont traité. Car enfin la pudeur & la necessité doivent regler toute leur conduite, quand la Loy divine ne leur paroît pas formelle & précise. *Victima hæc sale condiatur, ut sine sanitatis jactura æger salutem consequatur.*

Alphons. Fontech. lumin. 3. F. 611. Bodeuvin. Q. 17. 18. 20. 21. 24. 44.

La Medecine Chrétienne croit que la virginité est un état de perfection, contre l'opinion de la Medecine Juifve & de la Payenne, qui n'ont pas connu le merite & le prix de cette vertu, dont on peut bien dire sans faire tort au mariage, qu'elle n'a garde de désaprouver.

Nec dulces natos Veneris nec præmia curat.

C'est ainsi que le sage Jean Chemnitius Secretaire de sa patrie, garda une virginité perpetuelle jusques à l'age de quatre-vingts

ans, auquel il mourut, ce qu'il fit d'une maniere si extraordinaire, que l'Histoire n'a pas dédaigné de la particulariser, *Observat.* 59. *Centur.* 1. *anno* 9. *Ephemerid. Germanic.* bien éloigné du sentiment de ce jeune voluptueux, lequel peut-être pour fâcher Pythagore, luy ayant dit qu'il aimeroit mieux passer toute sa vie, avec des courtisanes qu'avec des Philosophes, s'attira cette belle réponse, *c'est ainsi que les pourceaux préferent la bouë à l'eau claire.* Aussi la patrie de ce sage & courageux vieillard, l'honnora-t-elle d'un tombeau, sur lequel elle fit graver ces vers:

Quem spectas tumulum Chermiti suspice Lector,
Hic vir & intacto corpore virgo cubant.
Grande virum Musæque decus, Vestalis amore
Otia cui nunquam nota nec ulla Venus.
Nescio quid tulerit tibi patria, serior ætas,
Hoc scio, non scribet castior ulla manus. *

* Quia erat Secretarius & Magistratus Gedanensis.

C'est pourquoi les Loix Chrétiennes n'ôtent aucun privilege à ceux qui vivent dans le Célibat, & veulent même qu'on en garde éternellement le vœu quand on l'a fait librement & avec connoissance, la Juifve étant toute pour les nôces, & la payenne n'ayant approuvé ce vœu que pour ses Vestales, encore n'étoit-ce que pour un temps que la superstition avoit fixé.

Nôtre Medecine se contente donc de conseiller le mariage quand on y a quelque inclination, & de ne le pas differer en cas de besoin pressant, ce qui n'est pas improuver la virginité, dont elle ordonne la conservation au peril même de la vie quand on a choisi cét état, la Religion & la Medecine nous fournissant assez de moyens licites capables de contrecarer les fâcheux momens d'un temperamment importun. Ne voyons-nous pas même que quelques Philosophes & Medecins payens, Juifs & Arabes [a] font honte à quelques Canonistes * qui se sont relâchez en faveur de l'incontinence, & qu'ils craignent tout de cette passion, qui ne peut jamais être selon eux que préjudiciable à la vie & à la santé, sentimens que Galien appuye de son autorité, quoique d'ordinaire fort attaché à celle d'Hipocrate, ne pouvant s'imaginer comme ce bon vieillard avoit fait que la maladie de Pithion vint de s'être abstenu de femmes. Quoi-qu'il en soit, c'est au sentiment d'un autre sage payen, une assez honteuse maniere de guerir, que de le faire avec des remedes mal-honnêtes.

* Si quid spermatis profluat supra quam natura toleærat obest magis quam si quadragies, tantumdem sanguinis emanarit *Avicen. libr. de Animal.*

* Francisc. Brognonini.

Democrit. Epicur. Plutarch. Rabi Mosas, Rhasis.

Gal. in Isagoge & in lib 3. Epidem. comm. 68.

Ubi Turpis est Medicina sanari pudet.

Nôtre Medecine a donc grande raison d'avoüer que,

Candida virginitas res est gratissima divis. — Marcell. Palingenius in Capricorn.

& de ne rien permettre de ce qui peut blesser la pudeur, bien differente en cela de la payenne, dont la Theologie approuvoit en la personne de son Jupiter, & en celle de ses autres sales divinitez, tout ce qui est contraire à cette vertu. Que quelques impudens Medecins fassent donc tout ce qu'ils pourront pour corrompre le sens naturel de ce beau sentiment, *malo mori quam fœdari*, nôtre Medecine considerera toûjours la palleur de ces sages Princes, (encore plus remarquable par la pureté & par la blancheur des Ermines, que par la Pourpre qui les environne) comme la fleur de leur vertu, *pulcher sublimium virorum flos*, & pour ainsi dire comme la candeur de leurs belles ames. — Greg. Nazianz. de pal.ore.

E smarisce il bel volto en un bel colore
Che non è palidezza ma candore. — Torq. Tasso cant. 26. Stanz. 1.

Tels furent Casimir fils de Casimir troisiéme Roy de Pologne, Cardinal de la creation du Pape Calixte III. Robert Cardinal de Nobili neveu du Pape Jules III. Jacques ou Jaimes neveu de Jean I. Roy de Portugal, Archevêque de Lisbonne, Cardinal du titre de Saint Eustache. Saint Pierre de Luxembourg, Cardinal. Michel Verrin si considerable dans l'Histoire, & auquel on a fait dire, — 1459.

Promittunt Medici coitu mihi Paule salutem
Non tanti vitæ sit mihi certa salus. — Angel. Polilian.

Ausquels on doit ajoûter le Comte de Monterai Espagnol, parce qu'en effet,

Ne se pollueret maluit ipse mori.

Pour les Dames dont la constitution du corps semble demander bien plus apparemment des secours contre les assauts d'Asmodée, on peut neanmoins dire avec verité, qu'il ne s'en trouvé que tres-peu qui ayent été aussi incommodées de leur virginité ou de leur veuvage, que cette vertueuse Galla, à laquelle il arriva le même accident qu'à la Phaëtuse d'Hipocrate, & que cette Imperatrice de Constantinople dont Zonare nous dépeint la mort pitoyable. Ainsi je laisse à penser si nos heretiques Albigeois n'étoient pas de vrais Turlupins, quand pour soutenir qu'on n'étoit pas obligé d'être chaste, ils disoient, *neminem peccare ab umbilico deorsum*; & si le sçavant Symphorianus Campegius n'a pas parlé en veritable Chrétien, quand il a con- — Gregor. Dialog lib. 4.

Symph. Campeg. l. 2. Commentar. in Galeni Historias.

clu sur cette matiere, qu'il étoit plus expedient de vivre malade que de se bien porter en violant la Loy de Dieu. *Nos autem quibus propositum est nunquam à Catholica Religione discedere coitum extra matrimonii leges flocci pendimus eligentes nos magis semper ægrotare quàm cum Salvatoris contumelia salvos esse.*

Nôtre Medecine n'est pas plus indulgente à l'ivrognerie qu'elle l'est à l'impudicité, quand même il s'agiroit de la vie du malade, ce qui n'arrive jamais, quoique la payenne ne fasse aucune difficulté sur cette matiere. Comme on peut donc s'enivrer de toutes sortes de liqueurs, elle n'en permet pas plus l'excez que celuy du vin, parce qu'il n'est pas permis de guerir le corps au préjudice de l'ame ; que l'ivresse fait perdre la raison, qu'elle peut causer des affections de cerveau mortelles, & qu'encore que le vin puisse provoquer le sommeil & le vomissement, la nature ne nous l'a pas donné pour cela ; mais pour aliment & pour cordial pris moderément ; & qu'enfin elle nous a donné des vomitifs & des narcotiques pour le besoin, qui ne causent point tous ces accidens, & dont l'usage est confirmé par la raison, l'experience & l'autorité des Loix divines & humaines. Quant à cette distinction d'ivresse materielle ou formelle, dont parle Michel Bodeuvin, je croy que si on vouloit s'y arrêter, elle ouvriroit la porte à bien des abus sur cette matiere ; mais quand il n'y auroit pas de peché, quelle honte de s'adonner à ce vilain vice ?

I. C. Scaliger. Epidor. lib. 3.

Fœdum crapula, fœdius omnibus latrinis
Contenta pusillo sibi natura quiescit.

Car enfin l'ivrognerie est un vice maudit dans l'Ecriture Sainte, plus atroce selon Saint Augustin que le meurtre, & selon Saint Ambroise une maladie incurable, & pour laquelle il a fallu des miracles dans la conversion de Saint Guillaume Duc d'Aquitaine, dans celle d'un homme que Saint Macaire guerit de ce vice, & dans celle de cette Siriene que le Saint homme Macedonius guerit avec l'eau benîte. Qu'on m'allegue donc tant qu'on voudra, l'exemple de Socrate parmi les sages payens, qui avoit le don de tenir tête aux plus braves beuveurs sans s'enivrer, celui de Pontus de Thiar parmi les modernes, qui n'a pas laissé de joüir d'une grande santé & d'une longue vie, avec tout ce qu'on a dit de son intemperance ; quand on ne regarderoit même que l'honnêteté & la vie civile, l'ivrognerie n'est plus à present à la mode. En effet, qu'elle vie pour des

Habacut. 2. c. 15.

V. Maximil. Sandæum Theolog. Medicin. pag. 228.

gens obligez à vivre en societé ? ne vous semble-t-il pas voir un mari & une femme sujets au vin, s'entre-manger en l'autre vie comme ils avoient fait en celle-cy.

O he vir & uxor non litigant
Qui sumus non dico, at ipsa dicam
Hic Ebrius Bebrius, me Ebriam nuncupat
Non dico ampliùs, hei uxor
Etiam mortua litigas.

Epitaphe en Dialogue.

lib. 5. Lapidar. Museoli I. B. Fereti.

Nôtre Medecine est même si éloignée de l'intemperance au manger, & de ce qu'on appele grande chere, qu'elle est non seulement toute pour le jeûne, mais encore qu'elle ne connoît ny ces commoditez du corps, ny cette évexie de la Medecine payenne, que comme des choses qui ne sont point d'accord avec le Christianisme, & qui même sont souvent contraires à la santé, & aux fonctions de l'âme ; ne dispensant du jeûne & de l'abstinence des viandes prescrites par l'Eglise en de certains temps, que les enfans, les vieillards, les nourrices, les pauvres malades, & ceux qui travaillent beaucoup. Car quelques conformes que soient quelques fois la Medecine Chrétienne & la payenne, touchant la quantité & la qualité des alimens necessaires pour entretenir la santé & la vie, celle-cy ne prive neanmoins jamais le corps de ses aises, craignant toute sorte d'inanition, parce qu'elle ne connoît pas la fin du jeûne Ecclesiastique, & qu'elle ne s'oppose pas trop à l'inclination de la nature corrompuë. Avec tout cela il ne faut pas laisser d'avoüer icy & d'avertir ceux qui l'ignorent, que ce qu'on appele mortification dans le Christianisme, ne va jamais jusques à interesser la santé, parce que l'Eglise bien éloignée de cette intention dans l'institution du jeûne, condamne ces miserables martyrs de la superstition, qui tombent par des abstinences cruelles dans des maladies d'inanition, & qu'on les regarde dans les Communautés bien reglées comme des esprits singuliers, dont on ne manque pas à reprimer le zele indiscret quand il est connû. Je ne croy pas même m'écarter trop de mon sujet, remarquant encore icy que comme le jeûne ne nuit à la santé que quand il est excessif, aussi l'abstinence des viandes de bon suc, & l'usage de celles qui en font un mauvais, est d'une perilleuse consequence en un siecle qui nous a tant fait voir de maladies nouvelles, dangereuses, malignes, compliquées : car si l'on veut bien considerer que ces alimens sont encore pires quand ils ont

Esca ventri & venter Escis & destruet hos dominus.

I. Bapt. Codronchi lib. 1. q. 26.

Sic autem Deus sibi serviri vult, non ut nimietate suâ debiles fiant, & postea remediorum suffragia requirant. *Ambros. in Commentar.*

Daniel. Vlierden de curatione morborum animi & corpor.

passé par l'huile & le beurre, souvent gâtés; par le sel, le poivre, les herbes chaudes & acres, & cent autres assaisonnemens picquans; on n'aura pas peine à comprendre qu'un si long usage de ces alimens ne peut rien produire de bon. Si l'on pouvoit donc reduire la pratique du Carême au jeûne, permettant l'usage moderé de la viande le matin, & fixant le repas du soir au pain & au vin, (chacun étant obligé de jeûner en la maniere qu'il le peut,) sans doute qu'on ne verroit pas tant de malades, qu'on en voit aprés le Carême, pendant l'Eté & pendant l'Automne, outre que tant de gens qui transgressent si facilement & si ordinairement le Commandement de l'Eglise, ne scandaliseroient plus les foibles comme ils font; désordre d'autant plus grand, & plus honteux qu'il vient en beaucoup de lieux de ceux qui sont obligez à donner l'exemple & à maintenir les Loix de l'Eglise & de la police. Ainsi quoi-que je n'ignore pas que l'abstinence de la viande est censée de l'essence du jeûne Ecclesiastique, je ne désespere pas que l'Eglise Catholique, laquelle comme une bonne mere ne veut ny la mort ny la maladie de ses enfans, n'entre enfin dans la consideration des temps, des climats, de la nature des maladies nouvelles qui regnent depuis plus d'un demi siecle, & de la décadence des corps en general, & en particulier des langueurs de tant de personnes, qui portent les peines duës aux pechez de leurs peres & meres. Car enfin n'est-il pas à croire que tant de maladies nouvelles, & inconnuës aux anciens ont formé des Hebrides dans la Medecine, & pour ainsi dire des monstres de maladies qui demandent un regime nouveau? Pourquoy donc, tout cela étant bien consideré, ne pas esperer que l'Eglise aura enfin les mêmes raisons d'une nouvelle condescendance, que celles qu'elle a eu en divers temps & en divers lieux, quand elle l'a jugé à propos, croyant cependant qu'il s'en faut tenir aux anciennes constitutions, & à ses saints ordres? A quoy on me permetra d'ajoûter que ces charitables condescendances doivent particulierement avoir lieu, à l'égard des nourrices & des femmes enceintes, la Republique ayant interest que les enfans dont les maladies proviennent ordinairement de la chaleur & de la formentation des humeurs soient formés & nourris de bons sucs, jusques à ce qu'ils soient en état d'apprendre à servir Dieu & le Prince: car s'il est vray que la chair est à l'égard du poisson, ce que sont le feu & la terre à l'égard de l'air & de l'eau; comme

V. Alphons. Fontech. lumin. 2.

on fait des vases d'un fort bon usage avec ces deux premiers élemens, on ne peut rien faire des deux autres que de ces ampoulles, & de ces petites bouteilles qui se crevent & s'évanouissent en l'air, dés le moment qu'on les y éleve. Poursuivons.

Comme le Demon ne s'est pas moins attaqué à la Medecine pour la gâter, qu'il a fait à la Religion dés le commencement du monde, il y a introduit non seulement des badineries & des superstitions ; mais encore les vanitez de l'Astrologie, qui ont parû quelque chose de solide aux curieux. De plus, la Chiromantie, la Metaposcopie, Ouromantie, & cent autres especes de divinations dont on peut abuser ; & qui pis est, les horreurs de la Magie, comme on l'a pû voir cy-devant dans l'histoire Chronologique de nos Medecins, dont les plus anciens étoient Astrologues, Augures, Devins & Magiciens ; ce qui a fait dire à Aristarque que la Medecine avoit commencé par la Magie ; c'est pourquoy Hipocrate a eu beau déclamer contre les Lustrations, les purifications, la magie, & tant d'autres abus. C'est en vain qu'il a representé, que l'Epilepsie venant de cause naturelle, elle doit être traitée par des remedes naturels. Il s'est toûjours trouvé, dit le docte Langius, des Medecins particulierment parmi les Juifs, les faux Moines & les gens à tout faire, qui ont donné dans les Astres, quoi-que quelques-uns, comme il est arrivé à Pierre d'Apone, à Cardan & à son fils, n'ayent pû éviter leurs disgraces, avec toutes leurs prétenduës connoissances. Ainsi la Medecine Chrétienne ne permet en aucune maniere l'Astrologie judiciaire : car quoi-que quelques Medecins Chrétiens & même de reputation y ayent donné, leurs erreurs sont si bien refutées par une infinité de bons Auteurs, que cette occupation est à present fort méprisée, & fort décriée.

Longius Epist. 72. *Michael Boduvin. & Georg. Valla de inventatis Medic.*

lib. de morbo sacro.

Epist. 1. *lib.* 2.

Elle n'aprouve donc pas plus tout ce qui s'appelle observation des santez. *Sanitatum observantia*, tout ce qui n'agit point par une vertu naturelle : & par l'application des choses actives aux passives, les preservatifs, les ligatures, les billets, les talismans, les characteres, charmes, ceremonies, enchantemens, & même les amulettes, s'ils ne sont familiers à nôtre nature ; les chants mêmes, conjurations, exorcismes, Oraisons * & Reliques, si cela n'est fait & approuvé par les Ministres de l'Eglise qui ont caractere : car quant à ces billets & characteres, il y a une observation (106.) sur l'an 1683. des Ephemerides d'Allemagne d'un aveuglement arrivé à une femme qui avoit la fiévre, pour avoir avalé

Michael Bodeuvin. q. 16. *ventilabri Theologico-Medic. Abasner. Fritzsch. conclusio.* 8. 7. *B. Codronchius lib.* 2. *cap.* 3. *Gabriel Fontan. in Med. c.* 5. *sect.* 3.

* *Voyez le plaidoyé d'Anne Robert contre Hureau.*

un billet où il y avoit certains caracteres, accident qui fut accompagné d'une si grande douleur de tête, & d'un si grand bruit, qu'elle s'imaginoit que toutes les cloches du monde étoient en branle. On remarque à ce propos que les anciens Exorcistes, ne commençoient jamais leurs abjurations, qu'aprés avoir bien purgé la bile brûlée des possedés.

Pomponac. de incantationib.

Ce n'est pas que nôtre Medecine ne croye que les Saints Anges, les Apôtres & quelques amis de Dieu, n'ayent rendu la santé aux malades, par de simples commandemens faits aux Elemens, & aux maladies, armez qu'ils étoient de la vertu du Tout puissant. Ce n'est pas, dis-je, que l'Apôtre ne nous parle de la *grace des Santés*; mais, & l'Apôtre & les autres Saints, n'ont pas laissé de conseiller l'usage des remedes naturels & ordinaires, qu'ils n'ont blâmé que quant on y a plus fait paroître de confiance, qu'en la puissance de Dieu. C'est donc avec beaucoup de raison que la Medecine Chrétienne, condamne l'usage des remedes superstitieux & diaboliques, qui ne réussissent jamais qu'à la confusion de ceux qui s'en servent, tombant dans les lacets que le Diable leur tend finement pour les perdre. C'est pourquoy Saint Bernard refusa de guerir d'une grande douleur de tête par le secours d'une Sorciere, qu'il chassa d'un signe de Croix, qui le guerit en même instant; c'est de cette maniere que le brave Duc de Nevers, aima mieux s'exposer au peril de mourir que de souffrir qu'on luy arrêtât son flux de sang par des paroles. Ainsi Saint Jean Chrisostome nous conseille quand Dieu nous envoie quelque maladie de n'écouter jamais aucune proposition de remedes suspects de superstition, de resister aux persuasions des meilleurs amis, & à se préparer par cette genereuse resolution une couronne de Martyr.

Corinth. 12.

Oratione adversus valetudinem.

Ajoûtons, pour ne rien oublier sur cette matiere, que quoique Dieu ait fait de tout temps des graces differentes à ses serviteurs, il s'en faut beaucoup qu'il leur ait donné à tous cette *grace des Santés*, laquelle n'est plus à present necessaire pour la confirmation de la foy; d'où l'on doit inferer qu'il l'a encore moins donnée à tant de gens qui s'en vantent, & qui n'ont ny probité ny aucune autre qualité qui nous en puisse assurer, & que ceux mêmes ausquels Dieu l'a donnée, ne l'ont assujetie ny aux jours, ny aux paroles, ny aux signes, ny aux sexes. Tout cela neanmoins sans préjudice des graces de cette nature, que l'Eglise Gallicane & mêmes quelques Auteurs Etrangers reconnoissent

Navarr. Manual. cap. 11. 36.

noissent avoir été données à nos Rois : car quoi-que veüille dire le Docteur Navarre en faveur de ses compatriotes, je ne croy ni ces *Salutadors*, ni ces Flamens *enfans de la Pasque*, gueres plus grands Medecins que tant d'autres de cette nature, quoi qu'approuvez par Delrio qui n'a peut-être osé faire autrement. Ajoûtons encore que si la Medecine Payenne a donné hardiment dans ces superstitions, non seulement les Loix des Empereurs Chrétiens qui sont venus ensuite, les Conciles & les Decretales, ont foudroié toutes les impertinentes & honteuses manieres de faire la Medecine ; mais de plus que les sages Payens mêmes avoient opposé à ces désordres la Loy *Cornelia* & quelques autres, & particulierement à l'égard de ceux qui employent ces remedes à corrompre les femmes & les filles ; que les Perses leur cassoient la tête entre deux pierres ; & que les Loix & les Magistrats étoient si severes du temps des Antonins à l'égard de la magie & des sortileges, qu'Apulée qui en étoit accusé ne se seroit pas tiré d'affaire avec toute sa Philosophie & son bel esprit, si Lollianus Avitus ami de Claudius, n'eût intercedé pour luy auprés de ce President.

V. Maximil. Sandaum in Theologic. Medic. lib. 1. comment. 17. pag 236.

Delrio disquisit. magicar. cap. 3. quaest. 4.

La Medecine Chrétienne ne refuse son secours à personne, pas même aux Barbares, aux Infidelles & aux ennemis de l'Etat, si l'interêt du Prince & l'interêt de la patrie ne s'y opposent : car s'il est certain qu'il faut secourir un méchant homme, parlant en general, comme on feroit un homme de bien, on n'est pas pour cela obligé de quitter sa patrie, comme le Roy Artaxerxe le demandoit d'Hipocrate, pour se rendre ingrat envers elle, par un esprit d'interêt.

Alphonz. à Fontech. lumin. 1. p. 6.

Meibomius in Jusjurand. Hipocrat. J. B. Gondronch. cap. 2.

La Medecine Chrétienne ne permet à personne de feindre des maladies ; mais elle le défend bien moins, crainte d'être trompée, & de se voir exposée à la raillerie de ses ennemis, que de crainte que le public ne soit trompé. Elle blâmeroit jusques à la folie simulée de David chez le Roy Achis, comme elle blâme celle de Junius Brutus, d'Ulisse, de Solon & de quelques autres, dont les intentions n'étoient pas fort droites, si elle ne sçavoit que la feinte de David venoit d'un mouvement du Saint Esprit ; mais pour cela elle ne va pas jusques à exiger le serment des malades, comme a fait la Medecine payenne en quelques rencontres, pour éviter d'être trompée en la personne de ses Ministres, parce qu'elle n'a pas droit d'exiger le serment d'autruy, ny même de jurer si elle n'est interrogée judiciaire-

Adulterinum est quod fingitur. *Petrus du Bé, de vera Medici idea.*

lib. 1. de Presag. ex pulsib. cap. 1.

ment. Car s'il est vray que Galien se doutant qu'un certain malade vouloit se divertir à ses dépens, l'obligea de jurer solemnellement, que ce qu'il disoit étoit vray, c'est que les Payens ne faisoient aucune difficulté de jurer par leurs Dieux, & par tout ce qui leur venoit dans l'esprit, tant ils avoient peu de connoissance de la majesté du Dieu vivant, & de la consideration qu'on doit avoir pour tout ce qu'il a creé. Enfin nôtre Medecine se contente de rechercher les causes naturelles de tous les évenemens surprenans, par des voyes licites & honnêtes, & quant avec toute son application, elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, ou qu'elle ne fait que l'entrevoir, elle n'a garde d'attribuer ny à des Princes, ny à des Oracles, comme a fait la payenne, tout ce qu'elle ne comprend pas: car elle ne permet jamais de tromper, quelque avantage qu'on en puisse tirer, & se contente de laisser croire pieusement aux Chrétiens, que le Ciel peut avoir bonne part à de certains évenemens, quoy qu'elle ne les croit pas absolument parlant surnaturels.

Torq. Tasso cant. 2. Stanz. 9.

Incerta fama è encor se ciò s'ascriva
Ad arte uman', od a mirabil opra.
Ben è pieta, che la pietad' ò il Zelo
Uman' credendo, autor s'n creda il cielo.

C'est ainsi que la Medecine Chrétienne ne donne creance aux miracles, que sur les témoignages de personnes pieuses, & sur ses observations & experiences, de crainte qu'une trop grande facilité ne fasse tort aux miracles effectifs, & que les faux devots ne prennent sujet d'en feindre, comme il arriva à ces Moines qui guerissoient des boiteux supposez, pour s'attirer les admirations & les aumônes des bonnes gens. C'est encore ainsi, qu'elle ne donne rien aux songes, si elle n'a des marques assurées qu'ils sont de Dieu, au lieu que la payenne donne indifferemment dans les diaboliques, comme dans les naturels: car à l'exception de quelques-uns de ces derniers qui peuvent marquer les temperamens des sains & des malades, les causes & les prognostics des maladies, il y a bien de la vanité dans tout le reste. Mais me dira-t-on peut-être, Empedocle songea qu'il y avoit des œufs sous son coussin. Il consulta l'Onirocritique, & il luy répondit qu'il cherchât dans son lit, & qu'il ne perdroit pas sa peine. En effet, il y trouva & or & argent, & comme il ne vouloit pas être ingrat, il envoya quelques-unes des pie-

Galen. passim.

ces d'argent à l'interprete du songe, qui luy manda pour remerciement qu'il ne luy avoit envoyé qu'un peu du blanc des œufs, & qu'il s'étoit reservé tout le jaune. Il en est de même d'un Holandois fort impecunieux, il songe que s'il va vers un certain puits, il y trouvera bonne fortune. Il s'y transporte à son réveil, & il y trouve un gueux, qui luy dit qu'il vient de songer qu'il y a un trésor dans un jardin ; il comprend l'Oracle, il y court, il y foüille, & il y trouve de quoy s'enrichir. Sont-ce-là des songes diaboliques ou naturels, dira quelqu'un, ou des songes qu'on a songez en faveur des songes ?

CHAITRE VII.

De la Medecine Catholique.

COMME l'Eglise Catholique Romaine n'est autre chose que l'Eglise Chrétienne, défendant les droits, & les dogmes de la Primitive, contre les attaques des anciens heretiques, celles des nouveaux & celles des Schismatiques ; la Medecine Catholique marque bien plus précisément les devoirs d'un Medecin Chrétien, que la Medecine des heretiques & que celle des Schismatiques.

Mais avant que d'en venir aux preuves en particulier, je croy qu'il est à propos de poser pour fondement que le Christianisme n'a jamais crû, comme se le sont imaginé quelques dévots prévenus sur ce sujet par leur zele, que les Préceptes de la Medecine soient contraires aux loix de Dieu & de son Eglise. Car qui ne voit que la Medecine est toute dans la temperance, dans la moderation des passions, & qu'elle fait le procés à l'oisiveté mere de tous les maux, recommandant les exercices du corps & ceux de l'esprit, moderant même la joye, toute necessaire qu'elle est pour se bien porter ? Qui ne voit encore qu'elle est charitable envers le prochain, si religieuse & si dégagée des affections basses & terrestres, que si l'on en croit Arnaud de Villeneuve, *elle est le chemin du Ciel*, d'où elle est originaire, & qu'elle conduit naturellement les hommes à la pieté, à la douceur, à la misericorde, à la continence & à plusieurs autres vertus ? Qui jamais, dit à ce sujet le sçavant Erasme, a prêché plus hautement la sobrieté, l'abstinence, la moderation dans les plai-

V. Epist. Hieronym. Mercurial. ad I. Baptist. Codronch.

Tristitia exsiccat ossa. Proverb.

sirs, la paix & la tranquilité de l'esprit, que la Medecine? A quoi on peut ajoûter que l'Eglise même se repose tellement sur elle en plusieurs occasions, qu'elle ne canonise pas même ses Héros sans la consulter. Que si l'on m'objecte que Saint Ambroise n'est pas fort d'accord avec les preceptes de la Medecine, & que Saint Bernard n'étoit pas pour l'usage des remedes. Je repons que le premier ne méprisoit que la Medecine payenne, dont les préceptes luy étoient suspects, en un temps ou elle n'avoit presque que des Ministres Payens. Quant au second, il n'a retranché les secours de l'Art à ses Religieux, qu'à l'égard des maladies chroniques, & non des aiguës, croyant celles-là necessaires pour exercer la patience de ses Athletes, & les tenir toûjours en haleine Il en est de même à l'égard de Sainte Agathe, & de Sainte Petronille, lesquelles n'ont jamais méprisé les remedes, quoi-qu'elles ayent cherché les souffrances. Il ne tenoit qu'à Saint Pierre de prolonger la vie de celle cy, & il ne le fit ny par les remedes naturels, ny par ses prieres, se contentant de laisser agir Dieu & la nature; mais pour cela il ne méprisoit pas les secours humains, & les voyes qu'on suit ordinairement dans les maladies. Je remarque donc pour venir au fait, que l'Eglise n'ayant osé parler hautement de ses misteres, ni même des devoirs des particuliers pendant tout le temps qui précéda la paix que l'Empereur Constantin luy donna, elle n'a pas manqué ensuite de faire des reglemens à mesure que les occasions s'en sont presentées, & particulierement à l'égard des Medecins.

Modestin. D. lib. 27. Text. 1. Codic. Theod. lib. 13. T. 2.

Elle a donc condamné depuis ce temps-là bien plus précisément qu'elle ne faisoit sous les premiers Empereurs, tous ceux qui n'étans pas parfaitement instruits des preceptes de la Medecine donnent hardiment des remedes, s'ils ne sont benins, & si ce n'est dans de legeres maladies; parce qu'il y a toûjours du danger à faire un mêtier que l'on ne sçait pas, quand il y va de la vie, que cela peut donner de mauvais exemples aux temeraires, & que qui aime le peril y demeure ordinairement. De plus comme cette Eglise a donné des attributions aux Universitez qu'elle a établies avec les Empereurs & autres Princes Chrétiens, les Officiers de l'Eglise ny ceux de ces Princes ne donnent leurs approbations qu'aux Medecins qui ont fait les actes probatoires dans ces Universitez.

I. Bapt. Codronch. lib. 11. cap. 1. 13. Ahasnerus Fritzchius Medicus Peccans conclus. prima.

Lainez lib. 1. Theolog. moral.

Elle n'approuve pas même les opinions nouvelles & celles

qui choquent la méthode établie par une longue experience, quand elles n'ont pas des demonstrations évidentes, & particulierement quand elles ont quelque chose de la bizarrerie de celles de ces anciens Medecins dont nous avons parlé cy-devant ; encore moins la malice de ces modernes, qui pour se distinguer se font une pratique toute opposée à la pratique ordinaire ; pas même ceux qui outrent l'usage des bons remedes, & ces hommes de bonne-foy qui tombent dans l'erreur de ces imprudens, dont le Poëte a dit,

Michael Bodevin. in Ventilabr. Theologico Medic.

Dum vitant stulti vitium in contraria currunt.

Il y faut joindre ceux qui traittent les malades sans les voir, *parce qu'il n'y a aucune maladie où il ne soit necessaire d'interroger le malade, si on veut le traiter seurement.*

Hipocrat. & Celsus passim.

Galen. Consil. pro Epileptic.

Mais parce qu'on peut demander icy s'il n'est pas permis au Medecin de donner quelquesfois ses avis pour des malades absens. Je répons avec de bons Auteurs qu'il le peut, soit que le malade ne soit pas en état de le chercher, ou qu'il ne puisse luy même aller voir le malade, pourveu qu'il soit instruit de toutes les circonstances du mal, par une personne intelligente, qui ne confonde, ni les temps, ni les signes, & qu'il n'ordonne que des remedes generaux & seurs, comme nous le dirons plus particulierement en un autre lieu.

J. Bapt. Codronch. cap. 5. lib. 1. Paul. Zachias lib. 6. tom. 1. q. 5.

Elle ordonne une grande assiduité & application aux Medecins qui se chargent du soin des malades : car s'ils en entreprennent un trop grand nombre, & qu'ils ne les voyent qu'en courant, cela s'appelle se dépêcher, de dépêcher le pauvre malade, *non observasti occidisti*. Ce qui est si vray que Galien passoit la nuit chez les malades, quand il le jugeoit à propos, tant il y a de difference entre *currere & curare*, ce qui a fait dire à quelqu'un que *qui præscribit ex equo, præscribit pro equo non ex equo*. Ainsi l'on demande sur cette matiere, si le Medecin ne pourroit pas en seureté de conscience quitter quelquefois le malade ? Les opinions sont differentes. Un nouveau Casuiste qui n'entend par le mot de quitter que quelques petites absences, répond qu'il le peut, quand le malade ne fait que de petites fautes contre ses conseils ; mais ce n'est pas là ce dont il s'agit dans la question, puisqu'elle regarde cette désertion qui laisse le malade sans secours & sans assistance de son Medecin ordinaire. Quelques Casuistes tranchent net, que le Medecin peut abandonner son malade quand il est ingrat, & qu'il ne

V. Commentar. in lib. Hipocrat. de fracturis.

reconnoît pas ses soins. 2. Quand il refuse de se confesser. 3. Quand la maladie est contagieuse. 4. Quand le malade n'a pas de confiance au Medecin. Mais pour moy, je croy que c'est faire plus chrétiennement & plus noblement d'assister le malade tout ingrat qu'il est, outre que si le Medecin est interessé, il a son action en justice contre luy. De plus que quand même il ne voudroit pas se confesser, il doit suffire au Medecin de l'avoir averti; & que quand il n'auroit pas de confiance en luy, il doit demeurer, si les assistans l'en prient, parce que le pauvre malade ne sçait souvent ce qu'il veut, ny ce qu'il luy faut, sur tout dans les maladies aiguës; & enfin qu'il est encore plus digne d'un Medecin Chrétien de voir le malade, quand sa maladie seroit contagieuse, que de s'enfuir; parce que, selon quelques Auteurs, s'il y perit, c'est finir par une espece de martyre. Aussi est-ce dans cét esprit qu'Eusebe louë la pieté de ces Medecins d'Alexandrie, qui sous l'Empire de Galienus se dévoüerent genereusement au salut public; mais je ne croy pas pour tout cela que le Medecin y soit obligé en conscience, s'il n'est aux gages de la Republique ou d'un particulier, avec lequel il a stipulé de ne le point abandonner.

Michael Bodevin. quæst. 38. Zachias T. 1. lib. 6. cap. 6. Guillelm. Onciacus colloq. mixt. lib. 2. I. Baptist. Codronchius cap. 15. & 38.

Ripa tractat. de peste parte ultima Abaîner. Fritzch. Conclus. 9. Theophil. Renodaus

On demande encore si le Medecin peut abandonner les malades qu'on appele déplorez? Les uns répondent qu'il est à propos de le faire aprés avoir fait un prognostic sincere, crainte de prophaner les remedes en les employant inutilement. D'autres disent que comme on se trompe quelquefois dans le prognostic, il ne le faut jamais quitter pendant qu'il respire. Ce qu'il y a d'assuré, est qu'il ne faut rien craindre à present de ce côté-là: car nos Medecins ne désertent plus, & ne se lassent gueres de continuer les visites, semblables à ces animaux qui ne quittent jamais la paille pendant qu'il y sentent du grain. Serieusement je croy que si le malade & les assistans demandent des visites dans des maladies déplorées, le Medecin les doit contenter pour leur consolation, à moins que d'y trouver des Charlatans, qui ne consultent que sur leur secret, des fâcheux, ou de ces ignorans qui croyent avoir droit de luy faire quelque indignité, parce qu'ils sont en Charge ou en fortune: car en ce cas là il faut se tirer hardiment de telle cohuë, sans crainte de blesser la charité, qui doit commencer par nous mêmes.

Scipio Mercurius de gli errori popul. d'Italia lib. 3. cap. 16.

On pourroit encore demander icy, ce que la Medecine Catholique pense de ces Medecins, qui se chargent d'autant de

malades qu'il s'en presente ; qui n'en font aucun scrupule, & qui croient avoir rempli leur devoir quand ils les ont visitez en courant ? Cardan, Codronchius, * Zachias, Mercurial & quelques autres Catholiques, sont du sentiment de Celse, qui ne croit pas qu'un Medecin puisse se charger d'un grand nombre de malades, s'il veut faire son devoir, croyant même qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un Medecin trop employé. Ainsi comme la chose est un peu problematique, & que la question pourra revenir dans la seconde partie de cét Ouvrage, je tombe par provision dans leur opinion, ajoûtant que quand les Medecins sont parvenus à une vieillesse, qui leur ôte la memoire & quelquefois même le jugement ; la Medecine Catholique ordonne qu'ils se défassent de cette horrible démangeaison, qu'ils ont de voir des malades.

** cap. 4. 15. lib. 1.*

Zach. q. 7. Tit. 1.

Mercurial. cap. 25.

Franco à Reies q. 3. Medic. quæst. campor. Elysior. Roder. à Castro in Medico Politic. lib. cap. 19.

Paul. Zachias q. 7. lib. 6. Tit. 1.

Elle défend encore aux Medecins d'ordonner aucun remede à leurs malades, qu'ils n'ayent parfaitement connu leur mal ; parce qu'il vaudroit mieux les abandonner à la nature, qui guerit quelquesfois sans aucun secours, que de l'empêcher par des remedes donnés à contre-temps. Car quant à ce que le Docteur Navarre, appele dans sa distinction des remedes innocens, ils peuvent toûjours plus faire de mal que de bien, s'ils sont donnés sans connoissance de cause, nôtre Medecine étant si circonspecte, même quand aux alimens, qu'elle ne permet pas qu'on en donne aux malades, quoi-que déplorés, s'ils sont de si mauvais suc qu'ils soient capables d'abreger leur vie de quelques momens.

I. B. Codronch. lib. 1. cap. 2. de Christian. medendi ratione.

Michael Bodevin. q. 28.

La Medecine Catholique défend même si positivement aux malades de s'administrer les remedes à leur fantaisie, & de refuser le secours des Medecins, que nos Theologiens & nos Casuistes les obligent sous peine de peché mortel de recourir aux remedes ordinaires & naturels.

Sanctus Antonin. part. 3. Tom. 7. c. Navarr. cap. 12. & 41. S. Th. Secund. secund. quæst. 98. Articul. 1.

Elle défend d'employer aucun medicament gâté, falsifié, alteré par la negligence des Artistes ou des Marchands, commettant les Medecins sur leur conscience à la visite de ces medicamens, ordonnée par le Magistrat. Mais sur toute chose la Medecine Catholique exhorte les malades à la Confession de leurs pechez, particulierement si la maladie est aiguë & dangereuse. Surquoy il faut observer que les Medecins pechent bien moins contre ce Precepte que les malades & les assistans, sur tout à Paris & chez les personnes de qualité, qui sont si inquietes

qu'elles s'imaginent qu'un prognostic net & sincere, & un bon conseil donné au malade, est capable d'augmenter le mal. Mais comme cette Ordonnance enferme bien d'autres questions, entr'autres si quand la maladie est mortelle, le Medecin en doit avertir le malade; s'il doit dés les premiers jours luy parler de Confession; s'il le doit faire luy-même, ou s'il suffit qu'il le fasse par une personne interposée; s'il doit abandonner le malade qui refuse de se confesser; si les malades absens sont compris dans cette Ordonnance comme les presens. Comme cette Ordonnance, dis-je, comprend plusieurs questions qui nous pourroient arrêter trop long-temps, & qu'elles pourront revenir en quelque autre endroit de cét Ouvrage, je dis simplement icy que le Medecin doit insinuer doucement au malade, que suivant la Philosophie & la Theologie, le corps ne pouvant se guerir que l'esprit ne soit bien purgé, il ne peut mieux faire que de commencer par l'invocation de celuy qui seul guerit les langueurs du corps & de l'ame; parce que Dieu se plaisant à voir le pecheur humilié, il ne manquera pas de le consoler quand il le verra contrit aux pieds des Ministres de ses Autels, & de benir les remedes qu'il a creés pour son usage.

Primo placent Deũ, deinde Medicum advocent.
V. Annal. Aug. Torniell. ad annum mundi 318. de Aza Rege.

Car enfin que les malades fassent tout ce qu'ils s'imagineront, ils ne cesseront jamais d'être inquiets, irresolus & malheureux, s'ils ne commencent par la paix de la conscience, & s'ils ne donnent ensuite toute la créance raisonnable & necessaire au Medecin qu'ils ont choisi. S'ils font autrement, tous ces faux amis, ces donneurs d'avis, qui se mêlent de ce qu'ils n'attendent pas, leur gâteront tout, augmentant leurs irresolutions, ou les jettant dans une insensibilité pire que le mal, & encore plus funeste à l'ame que l'irresolution & l'inquiétude ne le sont au corps.

La Medecine Catholique est encore fort circonspecte sur ce qui regarde les Monasteres des Religieuses, puisqu'elle en défend même l'entrée au Medecin Catholique hors de la necessité, & absolument aux Juifs Mahometans & heretiques, jusques à ne pas permettre au Medecin Catholique de conferer avec eux. Riolan va si loin, à l'égard des Juifs, qu'il ne croit pas qu'on s'y puisse fier, s'ils n'ont été rectifiez par plusieurs generations. Aussi Langius & Simon Scultzius n'ont-ils pas crû qu'on les doive admettre aux consultations fondez sur les Decrets des Papes & sur l'autorité des Docteurs. Sur quoi j'ose dire avec toute

Recherches Curieuses sur les Echoles de Paris & de Monpelier.

la

la soûmission possible aux Ordres de l'Eglise, que je ne croy pas qu'on puisse refuser à un malade la consolation de voir un Medecin, de quelque Religion qu'il soit, s'il le souhaite passionnément, s'il y a confiance, & si le Medecin est un Medecin rationnel; mais qu'on ne luy doit jamais permettre de l'avoir en qualité d'ordinaire, s'il n'est Catholique, de crainte qu'il n'abuse de sa facilité en un tems où l'esprit est affoibli par la maladie, n'est ce qui n'est pas sans exemples. En quoy nos Pr. R. de France ont esté bien plus politiques, que les Catholiques, n'en ayant presque jamais apellé d'autres que de leur Religion, quand ils en ont pû trouver: à propos de quoy un Plaisant disoit, qu'ils aimoient mieux un asne de leur Communion, qu'un barbe de celle de Rome. Mais si cela est de consequence, il l'est particulierement à l'égard des Princes, comme le sçavant Possevin l'a judicieusement remarqué. Aussi le brave Duc de Nevers, non content d'avoir refusé de guerir par des remedes superstitieux, ne voulut pas même qu'on luy amenât un Medecin Huguenot. A quoy nous pouvons ajoûter l'exemple d'un Roy, qui est un modéle de bon sens, de Politique & de pieté, & qui a fait leçon sur cette matiere à tous les Princes Catholiques: car loin d'en admettre aucun prés de sa personne sacrée, il n'a pas même permis qu'aucun soit entré dans sa Cour, pour le service de sa maison. *Bibl. select. l. 14 c. 15.*

La Medecine Catholique a encore un grand soin d'examiner les besoins de ceux qui demandent à estre dispensez de l'abstinence des viandes & du jeûne Ecclesiastique, ne permettant pas aux malades de consulter là dessus des Medecins heretiques, ni même ces Medecins relâchez, qui donnent dans les raisons captieuses de Fuchsé. En effet y a-t-il rien de si ridicule & de moins Catholique, que de prendre avis d'un Medecin qui se moque des ordres de l'Eglise & de ses Ministres? *L. 4. de morbis.*

La Medecine Chrétienne Catholique ordonne de plus à son Medecin de ne pas abuser de l'état pitoyable auquel son malade se trouve souvent, en exigeant des salaires excessifs; & de se contenter de ce qu'il peut faire. Ainsi je ne croi pas, comme a fait Codronchius, qu'il puisse faire marché avec le malade, cela sent trop le charlatan, si ce n'est en des cas dont nous parlerons autre part; mais s'il a fait marché, & que le malade retombe, je ne doute pas qu'il ne soit obligé de le traiter gra- *C. 29. l. 1. Christ. Med. Meth.*

tuitement la seconde fois.

Zachias q. 7. l. 6 Guillelm. Oncia. Colloq mixtor. c. 6. Codronch. c. 25. Ahasner. Fritzch. conclus. 9.

De plus si la Medecine Chrétienne Catholique veut bien que le Medecin vive de son travail, elle luy ordonne d'autre part de servir les pauvres gratuitement, & même de leur donner, comme un charitable Samaritain les medicamens dont ils ont besoin ; parce que personne ne sçait mieux que luy ce qui est necessaire au pauvre malade, ni qui puisse mieux prendre le tems de le donner efficacement.

Elle veut encore bien plus précisément que la schismatique & que l'heretique, que le Medecin dise sincerement aux malades & aux assistans, ce qu'il croit de l'issuë de la maladie, tant parce qu'on menage ensuite l'administration des Sacremens, que parce qu'en effet c'est en cela que consiste la principale partie de l'Art, & le devoir de l'Artisan. * Mais elle ne defend pas pour cela de donner de la confiance & de l'esperance par des paroles équivoques & même positives, quand on a fait le devoir de Chrétien, parce que cet adoucissement peut contribuer à la guerison; que ce n'est pas mentir, quand de promesses pareilles ne se confirment pas par des juremens, & qu'enfin la nature à quelquefois des ressources malgré nos lumieres & nos prognostics, fort avantageuses aux malades : il suffit qu'on n'imite pas Galien qui fit perir un malade par un mensonge affecté, car ayant assûré à deux charlatans ausquels il abandonnoit un malade, que l'épaule de ce patient n'étoient pas luxée, ces ignorans le firent mourir pour l'avoir traité sur ce pied-là. Mais si cette sincerité est si necessaire dans la pratique, c'est particulierement à l'égard des affirmations verbales, ou literalles que les Medecins font, quand ils sont interrogez judiciairement ; parce que le jurement que nous faisons en ces rencontres, est une religieuse affirmation faite à Dieu, & que c'est abuser de son nom, que de ne pas répondre juste aux interrogations du Juge qui le represente. Car quoy qu'on puisse pretexter la charité dans des rapports faits en faveur de ces miserables, qui sont retenus pour dettes, & plus particulierement de ceux qui sont retenus par les Fermiers & Officiers du Prince, on ne peut gueres servir les particuliers en ces occasions, sans donner lieu à des abus de consequence ; outre qu'on fait un mensonge, qui est un mal effectif, pour causer un bien qui n'est pas certain. Ainsi comme l'odeur du mal est toûjours mauvaise, les mieux sensez veu-

* Ostendat ægro morbi magnitudinem, & per hoc concitet ejus sollicitudinem, ne languorem negligat, pars Medicinæ videbitur. *Zeno Veron. Episc. Serm. de livore & invid.* Medicus falsum dicit quandoque, non tamen fallit aut mẽtitur ; id enim refertur ad salutem ejus cujus curam gerit. *Sextus Empiric. advers. Math. c. 22. Galen. l. de Off. Symphorian. Campegius Speculi Medici Christian. doctr. 7. Meibomius in jusjurand. Hipocrat. pag. 212.*

lent que le Medecin dise toûjours la verité en matiere de rapports & d'affirmations, laissant à Dieu le soin des miserables, qu'on pourroit peut-être secourir par une espece de parjure.

I. Baptista Codronchius l. 1. c. 38. Paul. Zachias titul. de Torment. q 6. l. Paul du Bé in vera Medici idea.

Quant à ces Canons de l'Eglise Catholique, qui, dit-on communément, défendent au Medecin de se traiter luy-même quand il est malade, c'est une chimere: car quand il s'en trouveroit, il ne les faut pas prendre à la lettre & sans distinction. En effet à moins d'une vieillesse décrepite, ou d'une perte de memoire & de jugement, qui sçait mieux que le Medecin malade, ce qui luy est propre, sur tout dans les malades croniques.

Roderic. à Castro in Medico Politic. Paul. Zachias q. 7. l. 6.

Comme l'Eglise ne permet le divorce que pour les maladies honteuses & contagieuses, pour des vices de conformation, & & des indispositions qui regardent l'Officialité ; la Medecine Catholique veut que ses Ministres, les examinent serieusement & avec application, & que tout s'y passe avec toute la decence possible.

Il en est de même des attestations qu'elle donne, sur tout en matiere criminelle, où les Juges ne concluent que sur ces attestations & ces rapports ; ce que je marque encore une fois : car quoy-que la Medecine schismatique & l'heretique ne soient pas éloignées de ce sentiment, elles ne laissent pas d'avoir quelques reserves en faveur de la Religion & des Religionnaires, comme nous le pourrions verifier par plusieurs exemples. Enfin il y a des Docteurs dans l'Eglise Catholique, dont le sentiment & la pieté vont jusqu'à croire que le Medecin ne doit traiter son malade qu'aprés avoir invoqué le secours de Dieu, qui est le veritable Archiatre. *Car que sert*, disent ils, *le dictame, si Dieu ne luy donne la vertu*, preferant même un Medecin homme de bien moin sçavant, à un plus sçavant moins vertueux, fondez qu'ils sont sur le proverbe Flamant, qui veut que de trois Medecins il y en ait deux fort mauvais Chrétiens, supposition que nous examinerons en son lieu. Ces mêmes Casuites non contens de proposer au Medecin l'exemple d'Aza, Roy de Juda, pour le proposer à son malade, & de luy mettre devant les yeux l'avertissement de l'Apôtre saint Jacques, l'Oraison de Syracides, les Constitutions d'Innocent Pape III. Ces Casuites, dis-je, blâment encore les Medecins qui se confient bien plus en leur étude qu'en la benediction du Seigneur, & qui ne luy

Zachias T. 2. L. 3. q. 1 I. B. Codronch l. 1. c. 37.

Ostäder, Freitagius Theophilus, Spizelius de infelicit. Litterat. Ahasnerus Fritzch. conclus. 2. & 3. Henricus d'Assia ex Bodevin.

raportent pas les heureux succez : *Hoc ego feci, tunc fiant feces.* Pour ne point parler de tant d'autres fautes qu'ils font ordinairement, & que nous examinerons à loisir dans la seconde partie de cet Ouvrage, qui ne traitera qu'une Morale tres-utile aux Medecins & aux malades qui en voudront profiter, mais d'une maniere degagée des secheresses & des épines de l'Ecole.

CHAPITRE VIII.

Du secret de la Medecine.

VOICI l'ame de la Medecine, ce qui luy donne le mouvement, ce qui la rend pratiquable, & la fait entrer dans le commerce de la vie. Aussi est-ce pour cela que j'ay gardé cette matiere pour la fin, & pour la perfection de cette premiere partie.

L. de amicitia.

Ce n'est pas sans raison que l'Orateur Romain introduit Archias, disant que toutes les beautez des cieux ne toucheroient gueres celuy qu'on y auroit enlevé, s'il n'y avoit personne en ces lieux-là avec qui il pût s'entretenir, puisque comme le remarque Aristote, l'homme aime si naturellement le colloque, qu'il est appelé *Philomite.* En effet il n'y a rien dans la vie civile qui en adoucisse davantage les amertumes presque continuelles, que cette joie qu'on sent d'ordinaire dans la conversation d'un amy fidele. C'est là qu'en épanchant son cœur avec liberté & sans crainte, on se décharge du pesant fardeau d'un ennui mortel, ou qu'on reçoit un conseil sincere, qui tire de la peine, qu'une trop grande reserve, & un silence scrupuleux rendoit sans remede. Mais quoy-que la Medecine n'ait rien d'incivil ni qui interrompe la societé, toutefois quand il s'agit de ce qu'on appelle le secret, dans les conversations mêmes les plus particulieres, il n'en est pas de même que des autres affaires de la vie civile, c'est l'interest de nôtre prochain. Le malade peut bien s'ouvrir à son Medecin ; il y est même obligé, s'il veut guerir ; mais le Medecin ne doit jamais faire entrer le particulier de son malade dans la conversation,

quoi-qu'il y puiſſe faire entrer toute autre choſe, pour partager avec ſes amis cette douceur ſi neceſſaire à l'entretien de la vie & de la ſocieté dont nous venons de parler. Quand il a donc reçû le precieux dépoſt du cœur du malade, il faut que ſon cœur & ſa bouche l'enſeveliſſent dans le ſilence, & qu'ils luy ſervent, pour ainſi dire, de tombeau : ce n'eſt plus alors une matiere de converſation ; & il n'eſt pas moins obligé à garder ce ſecret, que le Confeſſeur à garder celui de ſon penitent. En effet ſi l'un & l'autre n'y étoient obligez, quelles ſuites & quelles conſequences dans la Religion & dans la Republique ? En combien de maladies du corps & de l'ame ne croupiroit-on point tous les jours ? Quels doutes, quels ſcrupules, quels chagrins ; quels embarras, & particulierement pour les temperamens melancholiques, de n'oſer recourir aux remedes qui leur paroiſſent ſi neceſſaires ? S'il eſt donc vrai que le Medecin ſoit le Confeſſeur des infirmitez corporelles, il ne faut jamais que ce qu'il ſçait ſorte du lieu où il a été mis en dépoſt, tout cela ne doit être que pour luy & pour le malade ; & loin d'être le lien & l'entretien de la ſocieté civile, il ne peut ſervir qu'à la diſſoudre. Le lieu qui reçoit ce dépoſt, doit reſſembler à ces vaiſſeaux où l'on fait entrer tout ce que l'on veut, mais d'où rien ne ſort, quoy qu'on faſſe, quand il y eſt une fois entré. A moins de cela plus de Medecine Pratique. Sur quoy on peut remarquer icy, que ce qu'on appelle ſecret, a deux faces dans la Politique ; l'une qui comprend & recele les deſſeins loüables & les plus nobles entrepriſes, de crainte qu'elles n'avortent en voiant le jour ; l'autre qui cache les trahiſons, les deſobéiſſances & les revoltes, pour leſquelles le ſilence n'eſt pas moins neceſſaire, que pour les plus honnétes & les plus loüables projets. C'eſt dans le dernier de ces deux ſens que Tacite parloit de ſon Beau-pere Agricola : *Secretum & ſilentium ejus non timeres*, & que le Duc d'Albe appelloit le Prince d'Orange *le Taciturne.* Mais il n'en eſt pas dans la Medecine comme dans la Politique, le ſilence n'y peut avoir qu'une bonne face, il n'enferme rien de mauvais. C'eſt pourquoy il eſt dans dans l'école d'Hipocrate, ce qu'il étoit dans celle d'Epemenides & de Pythagore, où il étoit ſi préciſément recommandé que celui-cy en chaſſa Hyparchus, pour en avoir revelé le ſecret, faiſant ériger une colomne en ſa place avec une figure du ſi-

Michel Bodevin. q. 42.

L. de captanda utilitate ex amicis.

Siracid. c. 42.

lence. C'est ce que Plutarque appelle *non minor pars virtutis*, & par consequent ce qui rend le Medecin accompli. Car enfin si l'on s'en rapporte au Sage Siracides, *celui qui revele le secret, perd toute la creance, & toute l'estime qu'on avoit pour luy, parce que c'est le propre d'un fourbe de mettre au jour ce qu'on luy confie, comme c'est la marque d'un veritable amy de ne rien reveler de ce qui doit être caché. Rougissez*, ajoute-t-il, *à la moindre tentation de reveler le secret, si vous voulez éviter la confusion d'avoir trahi vôtre devoir, & si vous voulez meriter l'estime universelle.* Conseil qui semble d'autant plus fait pour les Medecins en particulier, que celui-cy doit être regardé comme le meilleur amy qu'on puisse faire. Saint Jerôme parlant des obligations du Medecin, luy ordonne particulierement de garder le secret des familles où il est appellé, de ne regarder que son devoir en tant de differens endroits, où tant d'objets differens se presentent à sa vûë & à son imagination; & l'avertit que si Hipocrate, tout payen qu'il étoit, a fait de si belles leçons à ses disciples sur cette matiere; à plus forte raison les Chrétiens à la fidelité desquels on se commet, sont obligez de considerer le prochain comme eux-mêmes. Il n'est pas jusques à ce sage Juif, qu'un de nos Arabes cite souvent à ce sujet, qui ne recommande à son Medecin d'ensevelir, pour ainsi dire, tout ce qu'on confie à sa discretion. Mais ce qui est bien plus considerable, l'Eglise de Dieu s'explique si formellement sur cette matiere, qu'elle ordonne au Medecin de garder le secret sous peine de peché mortel, & particulierement dans les maladies qui sont une suite du peché; & c'est ce qui a fait dire au Jurisconsulte que le Medecin n'est pas obligé de reveler le secret du malade même en jugement, si ce n'est pour des faits generaux, & quand par exemple il s'agit de maladies contagieuses, qui infecteroient le public, aprés avoir infecté le particulier, si on n'y mettoit ordre: *Salus populi suprema lex, &c.* Tous les Maîtres même de l'Art, n'ont jamais oublié ce precepte dans leurs ouvrages, parce que le secret semble être le lien qui attache le malade au Medecin & le Medecin au malade. Ainsi le grand Hipocrate ne se contente pas de jurer par ce qu'il croit le plus venerable, qu'il ne revelera jamais rien de ce que le malade luy aura dit; mais encore il proteste de garder la même fidelité en toutes sortes d'occasions & de rencontres qui ne regardent pas la Medecine.

Epist. ad Elvidiam.

In jusjurand.

Medicum esse piũ & sepelientem privata revelata ipsi. *Rhasis l. 25. Contin. c. 9.*

I. B. Codronch. I. B. Silvatic. in Med. c. 8. Zachias l. 6. t. 1. q. 3. Ahasner. Fritz. Conclus.

Aussi l'Orateur Romain veut absolument, *que les Medecins qui ont l'entrée libre des chambres & des cabinets, cachent tout ce qui doit être caché, jusques à se taire même aprés avoir été offensez, quoy qu'il soit assez difficile de se taire quand on est fasché.* Plaute * dit à ce sujet qu'un Medecin doit plus sçavoir & plus penser que parler. Le Conciliateur veut que ses disciples soient, pour ainsi dire, *les receleurs des passions qui portent la confusion avec elles.* Un autre Auteur [a] de même païs ne met pas de difference entre un Medecin & un Confesseur, quant au secret. Le docte Valeriole [b], quoy qu'en termes differens de ces deux Italiens, est de même sentiment, & fait une grande affaire du secret à un Medecin. Un [c] Moderne soûtient que c'est du secret que ce vers de Virgile doit s'entendre :

..........*Mutas agitabat inglorius artes.*

La Loy de nature qui ne permet pas qu'on fasse à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, semble si delicate sur cette matiere, que les premiers siecles n'ont pas manqué de marquer cette verité, par des Apologues & des Hyerogliphes, qui sautent aux yeux des clairvoyans. C'est ainsi que l'antiquité a feint que Sisiphe roule éternellement une roche dans les enfers, pour avoir revelé aux mortels le secret des Dieux ; & c'est pour cette raison que le fameux Scite Anacarsis n'étoit jamais representé que dormant la main gauche sur ce qu'on ne peut nommer honnêtement, & la droite sur sa bouche, pour marquer qu'on doit s'assurer de l'une & de l'autre de ces parties, & particulierement de cette derniere commise à la droite comme à la plus forte. Mais ce qui semble de plus précis sur cette matiere, c'est qu'on diroit que la convenance des noms associe Harpocrate avec Hipocrate, pour nous apprendre que le secret est particulierement recommandé au Medecin, & que quand Harpocrate se trouve joint chez les Egyptiens avec Isis & Osiris inventeurs de la Medecine, c'est bien moins pour nous enseigner que les peuples ayent voulu envelopper dans un silence affecté, que ces Divinitez ont été des hommes effectifs, que pour nous faire voir que par tout où il y a du malade & du Medecin, le silence doit se trouver au milieu. Qu'ainsi ne soit, on ne voit gueres de representations d'Esculape appuyé sur son baston noüeux & entortillé d'un serpent, qu'on ne voye un Harpocrate à côté, tenant un doigt sur sa

Medici qui thalamos & tecta aliena subeunt, multa tegere debent etiam læsi, quamvis sit difficile tacere cùm doleas. *Cicer. in Officiis.*

* *In Mostellar.*

Passionum ignominiosarum sibi revelatarum occultatorem *Differ. ij.*

a *Ludevic. d'Avila della infirmit. cortegian. l. 4. c. 27.*

b *Enarrat. Medic. l. 4. cap. 27.*

c *Franco Reies q. 7. Iucundarum Quæst.*

Clemens Alexand. Stromat. l. 5.

Miscell. Erudit. Antiquit. Tabul. 25 sect. 1. art. 1.

bouche, & assis sur la fleur du Lotus consacré au soleil son pere, auteur de toutes les productions de la nature, & particulierement des remedes. Soit donc que le Medecin confere avec le malade seul à seul, ou qu'il confere avec quelqu'autre Medecin pour ce malade; soit qu'il fasse quelques inductions dans les ouvrages qu'il donne au public, il ne doit jamais manquer au secret, épargnant toûjours & les noms & les qualitez de ceux qui entrent dans ces inductions.



ESSAIS



ESSAIS DE MEDECINE

SECONDE PARTIE.

Des défauts & des devoirs des Medecins.

Définition du Medecin, & celle des quatre plus fameux Medecins qui ont fait la Medecine à Paris de nôtre temps.

CHAPITRE I.



PRES avoir écrit de la Medecine & des Medecins qui luy ont fait honneur aux siecles passez, je viens aux Medecins de nôtre temps; & pour mieux marquer les devoirs des Medecins en general, aux défauts de ceux qui déshonnorent la Medecine par des singularitez qui n'ont rien de conforme ni aux préceptes de l'Art, ni à ceux de la Religion: C'est ainsi que le droit étant & la regle de l'oblique, & sa propre regle, je commence par la définition d'un bon Medecin.

Homere qui n'étoit pas seulement grand Poëte & grand Theologien dans le Paganisme; mais qui étoit encore sçavant

Iliad. 2.

V. J. Talenton. lib. 4. c. 31. Thesauri rerum reconditarum.

dans la Medecine, dit que c'est un *personnage excellent*, & *bien au dessus du commun des hommes.* Hipocrate va bien plus loin, puisqu'il le fait *égal aux Dieux*, en quoy il a été suivi par Aristote, & par quelques autres Philosophes.

Ne pourrions-nous donc pas bien dire d'un bon Medecin sur nos propres experiences, ce que quelques Poëtes ont dit du Soleil, que l'Antiquité a regardé comme le Dieu de la Medecine?

C'est le Dieu sensible aux humains,
C'est l'œil de la nature,
Sans luy les œuvres de ses mains
Naîtroient à l'avanture;
Et sans luy l'on verroit perir
Tout ce qu'on voit naître & fleurir.

Ciuthio ch'un ciel d'honor, con cinthio aparo
Scorri, alcui corse illustre, anzial cui volo
Termine angusto è l'un è l'altro polo
Senza meta, & occaso eterno, è chiaro.

Non hà di te natura altro più caro
Figlio è ministro è di que' raggi solo
Cinto ten vai frà numeroso stuolo
Ch'al gran vecchio di Coo, la chiorma ornaro
Tu de mortali à le caduche salme
Render sai vita, & immortale intanto
Di due morti in un punto hai doppie palme

E ne l'arte salubre, hai doppio vanto
Che sei non men, che' i corpi à sanar l'alme
Uso, è non men, ho con la man col canto.

Medicus rerum omnium cultor scientissimus, naturæ in universum minister, malorum depulsor, fidusque sanitatis comes. *Valeriol. locor. commun. lib. 1. cap. 4.*

En effet, outre le témoignage de tant de graves Auteurs, l'experience ne nous apprend-elle pas tous les jours, ce qu'on peut attendre des secours d'un excellent Medecin? Ne voyons nous pas qu'il penétre dans les secrets de la nature les plus cachez, comme son plus fidelle ministre? Les coctions, les distributions, les generations, & tant d'autres Ouvrages de la chaleur naturelle, tout cela ne dépend-il pas dans le petit monde, des soins, de l'économie & des secours du Medecin, à peu prés de même maniere que dans le grand monde, où tout se fait & se perfectionne par la vertu du grand luminaire? Les solutions des maladies, les fonctions de l'ame sensitive & vegetative, & quelques-

fois même celle de l'ame raisonnable iroient-elles pas à l'avanture sans la prudence, & sans la conduite du Medecin ? Que de morts, que d'avortemens, que de monstres, & que d'autres desordres, sans cette main charitable qui remet souvent la nature égarée dans ses voyes, ou qui l'empêche de demeurer court en tant d'occasions ! Tout cela est vray ; mais à parler franchement & sans figures, comme ces descriptions de Poëtes que nous venons d'alleguer paroissent un peu hiperboliques, elles ne sont gueres conformes à l'idée simple & nuë qu'on doit avoir d'un bon Medecin, ne l'étant pas même à celle que je me suis faite pour l'économie de cette seconde Partie de mon Ouvrage.

V. Observat. 214. anno 6. Centur. 2. Ephemerid. Germanic.

Disons donc simplement & suivant l'idée d'Hipocrate, que *le Medecin n'est rien autre chose qu'un homme de bien, qui pratique l'Art de guerir avec connoissance & exactitude. Vir bonus medendi peritus*, sentiment appuyé non seulement des Medecins de la Secte de ce grand homme, mais encore des Theologiens & des Jurisconsultes, comme on le verra dans la suite. Ce ne sera donc ny l'étude, ny l'experience seule qui nous donneront un Medecin ; mais la probité jointe à l'étude & à l'experience ; La science & les bonnes mœurs, sans cela point de Medecin. *Vir bonus medendi peritus.* Aussi ce sera suivant cette regle & sur ce plan-là, que je chercheray des Medecins en cette seconde Partie, & que marquant ce qu'il y a de plus opposé à la perfection des Professeurs, je feray voir ce qui a rendu la Profession si méprisable depuis quelque temps. Car y-a-t-il un meilleur moyen de ramener au bon chemin, les Medecins qui s'en sont écartez, que de leur faire observer qu'ils sont comme des Aspics dans la voye des pauvres malades, *sicut cerastes in via*, au lieu d'y paroître & de s'y faire regarder comme ce salutaire serpent qui fait la devise des bons Medecins, *Venitque salutifer orbi.*

Hipocrat. lib. de lege. seu de Medico.

V. Tiraquell. de nobilit. cap. 31.

C'est pour cela que je commence par les portraits des quatres Medecins de nôtre siecle, qui semblent avoir fait le plus d'honneur à la Medecine, dans Paris & dans quelques-unes des Provinces, & que je laisseray ensuite à conclure dans l'état où la Medecine est reduite depuis quelque temps. 1. Que le jugement qu'on fait du merite des Medecins est fort trompeur, 2. Que les Medecins qui font le plus de bruit, le font souvent par la cabale, ou par des artifices & des déhors qui imposent. 3. Que la fortune a souvent plus de part à leur reputation qu'un

vray merite. 4. Et qu'enfin les beaux jours de la Medecine étant passez, c'est fait de cét arbre de vie, dont il ne reste tantôt plus que le tronc, si le ciel ne suscite quelque puissant genie, qui fasse reverdir ces branches qui s'étendoient autresfois si loin, & qui donnoient de si beaux fruits; le rajeunissant comme il arriva à l'Empire Romain sous les heureux auspices de Trajan.

Annæus Flor. in præf. lib. 1.

Le premier donc de ces quatre Medecins de reputation que je vais dépeindre paroîtra sous le nom de Neptune: Le second sous celuy de Grand: Le troisiéme sous celuy de Politique, & Le quatriéme sous celuy de Petit-homme, pour les raisons qui suivent chacune en son lieu.

Le Neptune est ainsi nommé, non seulement parce qu'il étoit le plus vieux des quatre, & qu'il a vécu prés d'un siecle; mais bien plus, parce qu'il a presque toute sa vie préside aux plus fameuses Eaux Minerales du Royaume; que sa voix, sa chevelure & sa barbe imposoient si naturellement à ceux qui cherchoient du secours dans ces eaux, qu'il sembloit un autre Neptune. *Os humerosque Deo similis*, & qu'enfin il sembloit à l'entendre parler, qu'il fut non seulement le Seigneur de toutes les Eaux Minerales, mais encore l'intelligence motrice de celles qu'il comparoît à la Piscine de Jerusalem.

Il nâquit à la fin du seiziéme siecle, sur les rives du Fleuve qui mêle ses eaux avec celles de la Loire, un peu au dessous de Nevers. Comme il étoit fils de Maître & d'un assez bon Maître; qu'il avoit beaucoup de feu, qu'il fut fort bien élevé; il prit ses dégrez à Monpelier avec de grands éloges. Ainsi son pere qui étoit fort en consideration à la Cour, où il occupoit un des premiers postes de la Profession, ne manqua pas de le pousser; mais il ne se soutint pas long-temps dans les divers Emplois qu'il y eut. Son humeur fiere & emportée luy fit des affaires, & son imprudence étant allée jusques à en conter à des Dames de qualité, & à faire des Vaudevilles & des chansonettes sur des matieres tres-délicates, il changea tant de fois de maîtres, qu'il n'en eut plus d'autre que le public. Il parloit à la verité fort bien pour son temps, & avec une volubilité de langue surprenante; mais il mêloit tant de fables & d'exagerations dans ses discours, qu'on voyoit bien qu'il parloit plus par ostentation que pour une bonne fin. C'est ainsi qu'il faisoit un mélange si particulier des lettres humaines avec la Medecine, & d'une maniere

ſi rapide, qu'on n'avoit ny le temps de juger de ce qu'il avançoit, ny le loiſir de luy répondre. Voila pourquoi ceux qui le connoiſſoient parfaitement, & qui ne vouloient pas ſe commettre avec cette humeur hautaine, cedoient quelquesfois aux premiers efforts du torrent, ſçachant bien que tout impetueux qu'il étoit, il ne laiſſoit pas de paroître à ſec, quand il avoit coulé certain temps. A quoy on peut ajoûter qu'encores qu'il fit ſouvent entrer la ſainte Ecriture dans les diſcours qu'il tenoit aux malades, il y méloit tant de vanités, qu'ils n'en étoient pas plus conſolez & édifiez. Il eſt vray qu'il avoit de l'étude, & qu'il connoiſſoit aſſez les remedes de la Medecine; mais pour ne pas s'arrêter à l'uſage bizarre qu'il en faiſoit, ce qu'il y avoit de plus avantageux pour luy dans ſa pratique, eſt qu'étant aſſez heureux pour élever d'abord les eſprits mediocres par ſes manieres affirmatives & par ſa hardieſſe, il n'avoit pas enſuite grand peine à faire valoir les heureux ſuccés, & à les attribuer à ſa conduite, rejettant adroitement les ſuites malheureuſes des maladies ſur ceux qui n'avoient pas le bien de luy plaire. Car non ſeulement il ne vouloit jamais avoir tort dans la pratique; mais juſques aux matieres problematiques, loin de revenir & de prendre le bon parti, aprés les avoir agitées, il ne faiſoit pas de difficulté de pouſſer la choſe juſqu'au paradoxe & au galimathias. Souvent c'étoit aſſez qu'il l'eût dit, pour vouloir qu'on le crût ſur ſa parole, ſemblable en cela au Geant de la Comedie, dont il avoit quelque choſe dans la taille & dans le parler.

Quand on luy dit comment il répond, je le veux.

En effet,

Ces grands hommes pleins de chimeres,
Sont d'un raiſonnement fâcheux,
Et fiers d'être au deſſus des hommes ordinaires,
Penſent que la raiſon doit être au deſſous d'eux.

Quant aux honnêtes retributions qu'il pouvoit prétendre de la Medecine, quoi-qu'il ſemblât déſintereſſé, tout ce qu'il faiſoit n'étoit qu'apparence, joüant toûjours fierement ſon jeu par le moyen de ſes Apotiquaires, & de quelques autres affidez qu'il faiſoit intervenir, juſques à employer des moyens encore plus bas pour venir à ſes fins, comme nous le verrons dans quelques uns des Chapitres ſuivans. Jureur dautant plus hardi, que par un malheur déplorable les juremens étoient non ſeulement alors

tolerez; mais pour ainsi dire du bel air & un ornement du discours. Il ne laissa donc pas avec tout cela d'être long-temps à la mode, & dautant plus que contre l'ordinaire des Medecins, il fut long-temps esclave de la mode, & même de celle des habits: car ses fraises étoient toûjours des plus proprement goderonnées, ses habits des mieux chamarés & découpés, ses castors & ses bas des plus fins; & comme sa curiosité alloit jusques aux roses de ses jarretieres & de ses souliers, on n'auroit pas manqué de le prendre pour la veritable Belle rose, s'il eût eu la douceur de cet Acteur, qualité qui luy étoit d'autant plus necessaire auprés des Dames, qu'il n'entroit jamais en matiere avec elles qu'en Capitan, quoi-qu'il n'en sortit ordinairement qu'en Pantalon ou en Gratian. Enfin on ne peut s'imaginer plus de differentes Scenes dans la vie qu'on en voyoit dans ses actions, changeant à tous les momens du blanc au noir, & du noir au blanc. Il avoit ses apophthegmes particuliers, mais qui ne passeroient à present que pour des turlupinades. Enfin aprés avoir fait fort mauvais ménage avec son épouse, & aprés avoir demeuré veuf pendant un long temps, il s'avisa de se remarier à l'âge de 78. ans. Je ne sçay pas bien s'il le fit pour la santé de son corps ou pour le salut de son ame; mais je sçay que la femme qu'il épousa étoit fort jeune & fort pauvre, qu'elle mourut peu de temps aprés, & que ces deux femmes ne luy ayant point laissé de mauvais enfans, la premiere luy laissa de fort bons procés, ce qui luy donna bien plus d'exercice sur la fin de ses jours, que n'avoit fait la Medecine toute sa vie; de maniere que de tout ce qu'il avoit gagné & de tout son patrimoine, il ne laissa presque rien en mourant que la seule reputation de grand Medecin. On se contenta d'outrer aprés sa mort les Eloges qu'il avoit tant ambitionnés pendant sa vie, & avec lesquels on le payoit quelquefois, comme il arrive à tant d'autres Medecins.

DECUS MEDICINÆ, REGUM DELICIÆ, GALLIÆ PRÆSIDIUM, ORBIS ORACULUM. ORBIS ÆSCULAPIUS ET GALLIÆ MERCURIUS.

Vixit sub Tribus Regibus, aut potius sub eo vixere.

En voulez-vous davantage? encore si cela avoit été mis en vers, comme la Poësie a ses libertez, on le souffriroit aussi patiemment qu'on a fait cecy.

Qui jacet hoc tumulo quam multos vivere fecit
Tu mirere hoſpes, hunc potuiſſe mori.

C'eſt ainſi qu'on a dit d'un autre.

Hic eſt Pat . . . inclitum Aſclepii genus
Per quem perire non licet mortalib.

Ainſi je laiſſe à penſer à ceux qui feront reflexion ſur ce que je viens de remarquer, & ſur ce que je remarqueray en quelques endroits de cet Ouvrage, touchant la conduite de nôtre Neptune, ſi ſa reputation étoit fondée ſur la verité ou ſur les apparences & la prévention.

J'appelé le ſecond de nos quatre Medecins, LE GRAND, plus par rapport à ſa taille & à ſon bonheur, que par rapport à ſa ſcience & à ſes autres qualitez. Auſſi eſt-ce en ce ſens-là qu'un Medecin d'une riche taille eſt appelé Heros chez Ulpien. Il nâquit vers la fin du ſeiziéme ſiecle dans une des Villes de la Loire ſituée entre Nevers & Orleans, fameuſe par ſes Antiquitez & par ſes Foires. Il fit ſes études à Paris, où il prit ſes Dégrez dans la Faculté de Medecine. Aprés y avoir pratiqué quelque temps ſans fruit & ſans bruit, il fut obligé de ſe donner à un Prince peu liberal, mais d'ailleurs fort commode, & avec lequel il vivoit au moins d'eſperance; mais comme il eut reconnu aprés quelque temps que ny la continuation de ſe ſervices, ny la Galenique pour laquelle il avoit juré, ne rendoient pas ſa fortune meilleure, & que l'Empirique Semini avoit gagné quelque argent & fait bien du bruit à Paris par une methode fort hardie, il reſolut de changer la ſienne & en même-temps de quitter ſon Maître, pour ſe donner au peuple & aux riches de cette grande Ville. Ce qui le détermina particulierement à rompre ſes liens, eſt qu'il apprit que ſon Patron improuvoit hautement la conduite d'un Seigneur ſon beaufrere, qui enrichiſſoit ſes domeſtiques en ſi peu de temps, qu'au lieu d'être aſſidus au ſervice, ils alloient ſe promener dans leurs maiſons de campagne, & qu'il diſoit à ce Seigneur que l'unique moyen d'être bien ſervi étoit de promettre toûjours, & de ne donner que peu & fort tard. Voyant donc par là qu'il perdoit ſon temps, & ayant demandé ſon congé il vint s'établir à Paris, où il ne mit gueres à ſe confirmer dans cette creance, que ſi un Empirique qui n'étoit guidé que par une experience infidelle, ne laiſſoit pas de réüſſir quelquesfois avec des remedes inconnus à la Galenique, il feroit dautant mieux ſes affaires & cel-

les des malades avec de semblables secours, qu'il les conduiroit avec bien plus d'Art & de prudence, que ne faisoit un ignorant temeraire. En effet, s'étant servi des mêmes remedes que Semini, premierement parmi le peuple & la bourgeoisie, & ensuite chez les personnes de qualité, il se distingua si bien de ses Collegues par le succés de ses remedes, qu'il fut enfin recherché des Grands & du peuple plus qu'aucun autre Medecin de son temps, & que de degré en degré il monta si haut, & parvint à de si grands honneurs, qu'on n'a veu en France de memoire d'homme, aucun Medecin si applaudi & si recherché, quoi-qu'il y en ait eu bon nombre de bien plus sçavans & de plus agreables. Car quoi qu'il eût assez la mine d'un Medecin, qu'il fut décisif, qu'il eut l'expression mâle, le naturel franc, jusques à avoüer à ses amis que le hasard n'avoit pas peu contribué à sa reputation, il n'avoit pas une fort grande étude, & encore moins cette douceur si necessaire à un Medecin pour s'insinuer dans l'esprit des malades, & pour s'attirer leur confiance. Il paroissoit même quelquesfois si brusque, qu'il fâchoit ses égaux sans sçavoir pourquoy, & qu'il perdoit le respect aux Grands sans penser à ce que la raison & la bien-seance veulent qu'on leur rende. Quant à ce qu'on appele l'honnoraire ou reconnoissance, il étoit si interessé, qu'il continua à prendre de l'argent des malades aprés être entré à la Cour, sçachant bien qu'on ne pouvoit être malade ny mourir honnêtement & dans les formes, sans quelques-unes de ses visites.

La fortune le mena encore si loin, qu'étant allé au secours d'un grand Prince perilleusement malade hors du Royaume, non seulement on se persuada que l'heureux succés des remedes étoit un effet de sa capacité; mais encore que les Députés des Villes allerent à son retour au devant de luy, avec des presens & des complimens extraordinaires, le conduisant comme un Esculape. Enfin il eut le plaisir touchant de se voir dédier une These ornée de son portrait, où il étoit appelé, MEDICUS PRINCIPUM ET MEDICORUM PRINCEPS, URBIS ET ORBIS MEDICUS, pour ne point parler des menus suffrages qui donnoient du relief à ces Titulades. Et voila comment la Faculté, quoi-qu'elle ne l'estimât *in petto* que son prix, & qu'elle crût avoir quelque sujet de s'en pleindre, ne laissa pas, tant elle étoit bonne, de faire l'Apotheose d'un sujet vivant, & *d'un ingrato che veramente non le meritava.*

Le Politique est ainsi nommé, parce qu'il étoit en effet le plus politique, le plus accommodant & le plus insinuant de tous les Medecins de son temps. Quoi-que sa mine & sa taille ne promissent rien de fort grand, il faut avoüer qu'il avoit effectivement de la douceur, de la politesse, de l'esprit, de l'érudition, & qu'il étoit honnête homme. Mais son pere qui s'étoit transplanté de la Champagne à Paris, s'étant fait recevoir Docteur de la Faculté, & se croyant obligé de le mettre sur les bancs, il ne manqua pas de suivre la methode, les maximes & les allures qu'on luy montra. Neanmoins, comme il avoit les inclinations nobles, cela ne l'empêcha pas de continuer le commerce qu'il avoit eu dés son bas-âge avec les belles Lettres. *Caro à lo muse Encor.* Ainsi, soit qu'il parlât François ou Latin, son expression étoit si aisée, & ses compositions si pleines d'agrémens & d'érudition, qu'on ne pouvoit pas mieux consulter, à la Galenique, qu'il faisoit. Outre qu'il possedoit Hipocrate, Celse & Galien, il s'étoit tellement mis Fernel dans la tête, qu'il le débitoit presque tout pur. Quant à la fortune, ayant pratiqué assez jeune; son pere luy ayant laissé de grands biens; son épouse ne luy en ayant pas moins apporté; & ayant été l'un & l'autre fort bons ménagers; & s'étant enfin veu dans une reputation bien au dessus de celle de tous les autres Medecins, il ne faut pas s'étonner s'il mourut le plus riche Medecin de France.

Il n'éxigeoit rien à la verité des malades, & ne se servoit d'aucun artifice bas & honteux pour entrer en pratique; mais il prenoit tout de toutes ses mains & de tout le monde, & ne retournoit gueres le soir quand on avoit manqué le matin au devoir. S'il se fut donc donné tout entier ou au moins en partie, à qui plus luy donnoit, & s'il n'eût pas toûjours été prest de suivre qui le demandoit, on ne se seroit pas étonné de le voir faire valoir le métier; mais de bonne-foy, étoit-ce faire la Medecine & gagner l'argent comme il faut, que de quitter les malades aussi-tôt qu'il les avoit regardez, aprés avoir ordonné deux ou trois saignées, du senné, de la casse & du laict clair, dont il commettoit la direction à quelqu'un de ces Medecins qui l'adoroient, & qui n'eussent osé prendre la liberté de l'arrêter un moment en interpretation de ses Arrests & de ses Oracles, s'estimans trop honorez de le suivre, & d'avoir son attache pour s'introduire dans le monde malade? Ainsi je laisse à passer si ce qu'il donnoit si charitablement aux pauvres, de la même main avec laquelle il

l'avoit tiré des riches, doit s'appeler aumône ou restitution. Au reste trois & quatre fois heureux, si avec les grands biens & les belles qualitez qu'il avoit, il se fût appliqué à toute autre chose qu'à la Medecine, où l'on n'est pas toûjours guidé dés le commencement dans le bon chemin, & dans les maximes les plus methodiques & les plus nobles, & où on conserve ordinairement la teinture qu'on reçoit d'abord.

Le Petit-homme, le dernier en toutes manieres de nos quatre Medecins, est bien moins nommé Petit-homme par rapport à sa petite taille, que par rapport à son peu de merite, n'étant rien moins en effet que ce qu'on s'imaginoit, & que ce qu'il affectoit de paroître.

Il nâquit au commencement de nôtre siecle sur les rives de la Loire, d'un pere qui ne se contentoit pas de passer pour habile Chirurgien; mais qui tranchoit encore du Medecin, comme font tant d'autres Chirurgiens. Aprés avoir fait ses Humanités & sa Philosophie, il alla prendre ses Dégrez à Monpelier, d'où il retourna s'établir en son païs natal, resolu d'entrer dans la Pratique à quelque prix que ce fut. Mais avant que de le considerer dans cet exercice, je croy qu'on sera bien aise que je le represente un peu par les traits & par l'air de son visage. S'il est vray que chacun a sa bête sur la face, comme quelques Auteurs se le sont imaginé, on peut dire sans exaggerer qu'il avoit toute la phisionomie d'un chat, & par consequent d'un tygre, cachant un naturel impitoyable sous un exterieur qui tenoit de la douceur du poil de ces animaux; non seulement fin, rusé, flateur, & traître comme un chat, mais encore cruel comme un tygre, quand il s'agissoit de son interest & de sa passion. Avec tout cela fort éloigné de la hardiesse du dernier, tant il étoit lâche: car quoy qu'il se picquât de fermeté & de generosité, il étoit plus rempant que le plus petit des reptiles quand il avoit affaire aux riches, & paroissoit le plus mesquin des mesquins, quand il s'agissoit de l'épargne & du gain, n'entreprenant même *jamais rien d'honnête que par vanité, & ne faisant le bien que pour pouvoir faire le mal impunément.* (P.D.M.D.L.R.F.) Inquiet, leger, inconstant, n'étant jamais où il vouloit être, prest à partir de la chambre du malade dés qu'il y entroit, consultant sa montre, & ne manquant jamais d'y trouver l'heure qu'il avoit promis à Monsieur le Comte, ou à Monsieur le Marquis. Petit chez les Grands, altier, hautain & insupportable

avec ses égaux & sa famille, & particulierement avec ses Collegues, qu'il ne les loüoit jamais que pour les pouvoir calomnier plus adroitement :

Parlar facondo e lusinghiero e scorto
Piegheuoli costumi, è vario ingegno
Al finger pronto, a l'ingannare accorto
Gran fabro de calonnie, adorne in modi
Novi, che sono accuse è paion' lodi.

Si dissimulé, dis-je, qu'il pleuroit avec les pleureurs, & qu'il rioit avec les rieurs ; en un mot le plus grand Comedien du monde, jusqu'à ses habits qui paroissoient toûjours à la mode, quoi-qu'ils ne fussent pas toûjours fort neufs. Aussi avoit-il plus étudié pour surprendre que pour apprendre, & plus pour paroître que pour s'instruire, se mettant peu en peine du succês des maladies, pourveu qu'il gagnât l'argent & l'amitié des gens ; bref un de ces hommes *qui n'ont pour toutes vertus que les vices qui servent au commerce de la vie.* P. D. M. D. L. F. Il fit long-temps la cour à un homme de son païs natal, brave & sçavant tout ensemble, & dont il apprit plus d'Hellenisme que de cette generosité qui ne le distinguoit pas moins que les belles Lettres ; mais il ne passa parmi les Sçavans avec tout son Grec, que pour une tres-foible copie de cet original, ne connoissant ny les Auteurs qu'il citoit à veuë de païs, ny les lieux où il falloit placer ce qu'il en citoit. Cependant il ne laissa pas d'acquerir de la reputation dans l'exercice de la Medecine, quoi-qu'il ne sçût que par cœur tout ce qu'il en débitoit, *flumen verborum, guttula mentis*; mais il le faisoit si hardiment, & il avoit tant de soin d'éviter les conferences & les entretiens qui font connoître les hommes pour ce qu'ils sont, qu'il passoit à la faveur de l'ignorance publique pour un Esculape. Ce n'est pas là tout ce qui le faisoit valoir, & par où il se rendoit necessaire & agreable : car il étoit aussi grand negociateur que grand negociant, donnant à tout, faisant & défaisant des mariages, des marchez, des parties ; débitant des rimes, de la prose, des Anagrammes, des Devises, des Bouts rimez, quoi-qu'il n'y entendit rien du tout, & qu'il n'y passât pour Maître que parmi les écoliers. Complaisant, chasseur, joüeur, jusques à manier les gobelets aprés avoir fait tous les tours de cartes, portant & rapportant des nouvelles des belles & des galans de la Ville & de la Cour, à ses amis & à ses amies ; donnant à manger & mangeant avec tous

ceux qui le pouvoient prôner, jusques à boire avec les beuveurs, quoi-qu'il n'eût ny la tête ny l'estomach propre à ce commerce: ouvert en apparence jusques à ouvrir sa bource selon les veuës qu'il avoit, à ceux qui luy paroissoient en avoir besoin ; vigilant & toûjours à l'erte ; infatigable à cheval & à pied, la nuit comme le jour, dormant à cheval & prest à y remonter dés qu'il en étoit déscendu; souffrant tout des malades & des sains, des Grands & des petits, & ne reputant rien à perte que la seule perte de l'argent, qu'il pleuroit toûjours avec des larmes de sang, & pour tout dire en peu de mots, *vray corps de bronze, & vray front d'airain.* Avançons. Le plus vindicatif des hommes quand il pouvoit sauver les apparences & couvrir son jeu, n'osant rompre en visiere à personne, & faisant toutes choses sous main: car s'il arrivoit par hasard qu'on le convainquit de ce qu'il avoit nié d'abord, il avoit ses distinctions & ses détours tous prêts, finissant par des protestations d'amitié, & par des larmes capables de désarmer les plus irritez. Que si on luy fermoit la porte chez les malades par quelque remerciment prématuré, ou parce qu'on étoit mal satisfait de sa conduite, il rentroit pour ainsi dire par la fenêtre; & s'il arrivoit quelque chose de sinistre dans la maladie, il se gardoit bien de faire comme ceux qui s'enfuïent, car il retournoit hardiment chez le mort comme un Cid de la Medecine, une ou deux heures aprés l'avoir expedié, pour y pousser les sentimens de condoleance avec la premiere Chimene qu'il y trouvoit, & pour se disculper sur le mort même, ou sur quelque incident, s'il ne trouvoit occasion de charger quelqu'un de ses Collegues de tout le malheur. Il ne faut donc pas s'étonner si avec d'aussi grans moyens que ceux-là, un si petit-homme se fit un aussi grand nom que celuy qu'il avoit dans la Profession. Car pour comble de bonheur, quoi-qu'il eût fait beaucoup d'ennemis par ses manieres, & qu'il n'eût pas l'approbation de tous les honnêtes gens, on ne laissoit pas de le proteger quand il luy arrivoit quelque affaire, tant il est difficile aux gens prévenus & aux hommes d'habitude d'abandonner leurs amis dans le besoin, ceux même qu'il avoit souvent fâchez, se mélant quelquesfois de faire sa paix avec les autres, quand il l'avoit faite avec eux: car le moyen de resister aux larmes & aux bassesses d'un homme qui rampe? Comme c'étoit donc sur ce pied-là qu'il sortoit des plus mauvais pas, c'est sur le même pied qu'il entroit de maison en maison, & qu'il s'emparoit de la pratique aprés avoir

chassé ses Confreres, aidé des Emissaires qu'il entretenoit afin de faire naître l'envie de le voir, sur leur rapport & sur l'idée qu'ils donnoient de sa capacité.

C'est ainsi qu'il gagna à faire la Medecine tout ce qu'on pouvoit gagner en Province de son temps, soit en graces, soit en presens, ou en comptant, qu'il tiroit même en refusant, ou demandant d'une maniere inimitable; secondé dans ce manége, des Apotiquaires ses affidés, & encore plus du petit Troupeau où il faisoit une si bonne figure, qu'il étoit compté parmi les meilleures & les plus grasses de ses oüailles, & consideré comme le Millord Protecteur de cette petite Republique. Outre tous ces avantages, il fut encore si heureux qu'il vit la mort ou la chûte de tous les Medecins de son païs, qui pouvoient luy faire tête, & que tous ses progrés ne furent interrompus, ny par aucune indisposition, ayant toujours été d'une tres-grande santé, ny par la haine de ses confreres, de ses parens & de tous ceux qui pouvoient avoir des affaires avec luy, ny par le scandale des coups qu'il donna & qu'il reçût en diverses occasions, ny par les affaires qu'il eut avec ses femmes, & avec celles d'autrui, qui luy attirerent cent Vaudevilles. Tout cela n'ayant donc point diminué son Employ, ne l'empêcha pas de paroître content & heureux, les choses ne le touchant qu'autant qu'elles touchoient à sa bourse. Ainsi, quelque affaire qui luy arrivât, soit au dehors, soit dans son domestique, il ne pensoit jamais à y remedier quand cela ne se pouvoit sans qu'il luy en coûtât, oubliant jusques aux plus grandes injures quand elles demandoient une vengeance de dépense & d'application. C'est pour cela que n'aimant la dépense que quand elle luy produisoit de quoy s'en dédommager grassement, étant sur le point de prendre une troisiéme femme aprés la perte de sa seconde, il se rendit facilement aux remontrances de ses amis, dés qu'ils luy eurent representé que cela ne le meneroit à rien qu'à un repentir, bien qu'il fût de ces gens qui ne peuvent vivre sans femme ny avec les femmes.

Enfin aprés avoir long-temps demeuré dans la Province, & aprés avoir reconnu ensuite de la mort d'un Prince qui en étoit l'ame, qu'il n'y avoit plus moyen d'y vivre, & que même tous les commerces dont ses affidez l'avoient mis devenoient steriles, il vola pour ainsi dire à Paris dés qu'il en eût trouvé l'occasion, en un âge où les sages se retirent quand ils le peuvent des em-

barras de la Cour pour joüir de quelque repos. Il est vray que comme il étoit de ces hommes qui ressemblent à certains arbres dont l'écorce fait tout le merite, *homini cui tutto il ben sta nella scorza*, il n'y fit paroître d'abord que ce qu'il avoit d'agreable, les autres endroits de sa vie demeurans cachez dans l'obscurité & dans le lointain de la Province. Ainsi une genereuse & bonne Maîtresse, un Patron d'autorité, bien des connoissances, son âge, son exterieur, la nouveauté qui plaît toûjours, sa vigilence & sa cupidité, furent les moyens avec lesquels il se fit bien-tôt une reputation d'autant plus grande, qu'il n'y avoit alors que fort peu de Medecins à Paris & à la Cour, qui eussent cet agreable exterieur qu'Hipocrate demande en un Medecin : Car s'il s'y en trouvoit de bien plus sçavans qu'il n'étoit, c'étoit pour ainsi dire de ces vins dont les muids sales & défigurés ne promettent rien de fin & de délicat au dedans.

J'ay gardé la religion de nôtre Petit-homme pour le dernier trait de sa peinture, parce qu'il l'a mettoit luy-même au dernier lieu, & que c'étoit la chose du monde à laquelle il songeoit le moins. En effet, quoi-qu'il ne parlât jamais que *de conscience & d'honneur*, & qu'il ne laissât gueres passer de Dimanches sans faire un voyage, & quelque petite station à Charenton, il n'y alloit que pour y parler des nouvelles; que pour y voir les riches & en être vû, se postant toûjours pour cela à la plus belle entrée du Temple, où le rusé Pharisien ne manquoit pas de presenter de l'eau benîte de Cour à tous les publicains qui passoient; de maniere que s'il sembloit par intervalles y faire quelque petite Oraison, ce n'étoit pas sans doute celle de quietude.

Voila comme il vécut dans la Province prés de 45. années, & à Paris prés de 12. & comme il fit ses affaires avec les malades & avec les sains, quoi-qu'il ne sçût plus ce qu'il faisoit ny ce qu'il disoit pendant les trois ou quatre dernieres de ses années; & voila comme on boit à Paris, jusques à la lie, le vin qu'on a pris pour du Champagne sur la foy de quelques côteaux, quoique ce ne soit assez souvent que du Brie.

Pour conclusion le Petit-homme finit la vie qu'il avoit menée dans la Province & à Paris, d'une maniere à faire paroître toute la foiblesse dont l'esprit humain est capable, ou pour mieux dire, à faire admirer les jugemens de Dieu, qui *punit les aveuglemens volontaires par des aveuglemens incomprehensibles*: car loin de se disposer doucement à la mort & de s'instruire de la verité, en

un temps où une infinité d'honnêtes gens de la Religion Prétenduë Reformée rentroient dans le bon chemin, il ne parloit que de jolies femmes, que de chasse, que de bassets; que de tuer des hirondelles en volant, & des perdrix de quarante pas, luy qui ne voyoit pas plus loin que son nez. Toûjours inquiet, vain & envieux; toûjours en queste & toûjours ardent, au milieu même des glaces d'une vieillesse décrepite.

Fœmineo prædæ & spoliorum ardebat amore.

Cependant comme il avoit été luy-même un grand Saigneur dans la Medecine, les plus Grands de Paris ne manquerent pas à le traiter pendant sa derniere maladie comme il avoit traité les autres. Ainsi jamais cochon de la fameuse troupe d'Epicure ne fut mieux saigné, & ne fut laissé pour mieux mort, tant les choses se passerent dans les formes & dans l'ordre. Heureux encore en mourant d'avoir évité les Dragons qui le talonnoient, luy qui comme le Capitan de la Comedie, craignoit jusques à la fureur d'un Poëte. Mais quel prodige dans la mort de ce Héros de la Medecine, & dans la Medecine même de voir en un petit homme un de ses Colosses par terre, & quel dommage pour les malades qui aiment la crême foüettée, de voir tant de crême de Bl..... répanduë.

Mais quelqu'un me dira peut-être, est-il possible que ces hommes dont vous nous avez fait le portrait ayent imposé à tant de monde? Creve-t-on ainsi les yeux du public, & n'est-il ny esprit ny bon sens pour discerner le faux du vray, en un siecle où on se pique tant de bon sens? Belle question! comme s'il n'étoit pas facile d'imposer en une matiere où il y a tant d'obscurité, que les Maîtres mêmes les plus clairvoyans n'y voyent pas toûjours fort clair; en un siecle où l'entêtement domine par tout, où la plûpart ne voient que par les yeux d'autruy, où on se laisse agreablement surprendre par les apparences, & où chacun se fait juge des matieres les plus sublimes. Mais pour prendre la chose de plus hault, n'a-t-on jamais imposé au public en matiere même de Religion & d'Etat? Le Paganisme n'a-t-il pas imposé par ses fables à presque toute la terre dés les premiers siecles contre toute apparence, contre toute raison, & presques à la veuë des graces, que les premiers hommes & même le peuple de Dieu avoient reçûës de leur Createur? Les Héresies n'ont-elle pas imposé premierement aux Juifs, & ensuite à une infinité de Chrétiens, malgré la resistance des successeurs des Apôtres, & ce fameux Arianisme qui laissa le monde d'autant

plus confus & étonné qu'il en avoit enlevé si subitement la plus grand part, ne prouvent-ils pas assez qu'on peut imposer? Le Paganisme, dis-je, des Egyptiens, celuy des Grecs, celuy des Romains, celuy de la Chine, des Indes, du Japon, du nouveau monde, a-t-il trouvé de la resistance? Les fables de Mahomet ne se sont-elles pas établies presque dans toute l'Asie & toute l'Affrique, avec une promptitude inconcevable? La credulité n'y a-t-elle pas donné lieu à l'irreligion, à la barbarie & à l'ignorance? Les plus fertiles campagnes n'y ont-elles pas été changées en déserts, & les plus belles Villes en autant de nids de pirates & de hiboux par la prévention, bien plus par la facilité des peuples ausquels on a imposé par les apparences, que par la force des armes, puisque cette force n'est que foiblesse quand l'esprit est en garde contre les surprises de l'illusion? Pour ce qui regarde l'Etat, qui ne sçait qu'on imposa dés le temps même de Nembroth, autant par le Cortége, la Majesté, & les autres déhors de la Domination, que par la contrainte; accoutumant les hommes quoi-que nez libres au pesant joug de la tyrannie, & leur imposant doucement & insensiblement jusques à leur faire encenser les Idoles de ceux qui les dépoüilloient de leurs biens, & qui les rendoient Esclaves? Le peuple de Dieu ne préfera-t-il pas la domination des Rois dont Samuel luy fit tant de peur, au paisible gouvernement de ses Juges? Ne sçait-on pas que la Grece se lassa de ses équitables Legislateurs pour choisir des Tyrans qui l'opprimoient en luy imposant; qu'elle substitua tantôt l'injustice des Ostracismes, & tantôt celle des préferences à la justice distributive qui ne regarde que le merite? Que ces Romains, un peu avant si jaloux de leur liberté, & dont les Ancêtres avoient détrôné les Tarquins, ces mêmes Romains, oublians tout ce qu'ils avoient de Romain, retombent sous les Tiberes & les Nerons, en un état pire que le premier: *Ita studiis, votisque certabatur, nec metu, aut amore; sed libidine assentandi*, couvrant du nom d'Empereur, * auquel ils étoient accoûtumés, le nom de Roy qui leur avoit tant fait d'horreur; tout cela bien moins par la force des armes, que par une sotte prévention, puisqu'ils mettoient comme à l'envi les mains dans les fers, quoi que pussent dire ceux mêmes qui, non contens de leur ôter la liberté, se mocquoient hautement de leurs lâchetez; sous prétexte que Rome, qui avoit été si long-temps libre, *ne pouvoit plus souffrir ny une entiere liberté, ny une entiere servitude.* Aprés tout

* Quasi dictatorem Cæsarem aut Imperatorem Augustum prosequerentur. *Tacit. Hist. lib. 1.*

O homines ad servitutes natos!

tout cela, doutera-t-on que l'amour de la vie & de la santé, qui est l'affaire de chaque particulier, ne puisse faire regarder comme des Esculapes des Medecins qui n'en sçavent pas plus que les autres, & que ces hommes n'ayent pû imposer par quelques dehors, particulierement en une Ville où cet amour de la vie mene les gens jusques à la confier à des valets, à des pieds déchaux, des banqueroutiers, des brutaux, des visionaires, des Etrangers; tant il est vray qu'il ne faut que faire du bruit, payer de mine & d'affirmation pour imposer, & pour être prôné de la renommée, qui se plaît tant à donner l'apparence des grandes choses non seulement aux mediocres, mais encore aux petites, & même à faire croître de certains objets jusqu'à l'infini.

Che tosto ô buona ô ria que la fama esce
Fuor d'una bocca, in infinito cresce.

Ce qui a fait dire à Pline qu'il n'y a si impudent mensonge qui ne trouve des témoins; & à Saint Augustin, qu'il ne se voit que trop de gens qui comptent sur la facilité de ceux ausquels ils débitent des apparences pour des realitez. On n'aura pas, dis-je, de peine à comprendre comment des hommes qui en sçavoient plus que des ignorans, & qui sçavoient le faire valoir par quelques talens, ont imposé jusques à se faire estimer bien au-delà de ce qu'ils valloient, ny comment plusieurs autres Medecins de moindre merite imposent encore à present à tant de monde, au préjudice de ceux qui ont de la science & de la probité, & qui ne laissent pas de demeurer cachez dans quelques coins de Paris & des Provinces, où ceux qui n'ont des oreilles que pour les comperes & pour les comeres, & des yeux que pour les fausses lumieres, n'ont garde de les appercevoir, n'estimans que ceux qui imposent *par des promesses, par des complaisances, par des reverences & par des paroles étudiées.*

Hist. naturalis lib. 8. cap. 22.

Quibus lingua est magis fluida & populo grata hos doctiores putat. *Hipocrat. l. de natura humana.*

C'est donc pour cela que voulant faire connoître autant qu'on le peut par des descriptions & par des raisonnemens historiques & moraux, les bons Medecins, en opposant à leurs caracteres ceux des mauvais, comme je me le suis proposé; je disculperay dans les quatre premiers Chapitres de cette seconde Partie les Medecins, de ce qu'on leur impute faussement, & de ces défauts qu'ils n'ont tout au plus qu'en commun avec tant d'autres hommes de differens états & conditions, & que je marqueray dans les autres Chapitres ce dont on les accuse particuliere-

ment & avec raison, d'où je concluray que ceux qui sont exempts de ces défauts, & qui possedent les qualitez qui leur sont opposées sont les plus parfaits; que ce sont ceux qu'il faut choisir, & qu'il faut honorer dans le besoin & hors du besoin. * Commençons par l'irreligion dont le peuple fait tant de bruit, & voyons si les Medecins ont, comme on se l'imagine, plus de penchant au libertinage que les autres hommes.

* *Gloss. Arabic. cap. 38. Ecclesiast.*

De l'Irreligion prétenduë des Medecins.

CHAPITRE II.

Lib. de cognoscend. & curandis animis affectionibus.

S'Il est vray que Galien & même Hipocrate, aprés avoir fortement invectivé contre les Medecins de leurs temps, ne leur ont rien reproché touchant l'Irreligion, c'est qu'en effet les Medecins & la Medecine du Paganisme pensoient bien de Dieu & du culte qui luy est dû, au moins en la maniere que les choses leurs étoient proposées par les Philosophes & les Ministres de la Religion, & suivant les lumieres qu'ils avoient. Les Historiens, les Poëtes & mêmes ces ennemis de la Medecine que nous avons refutés cy-devant, ne leur ont fait aucun procés sur cette matiere, quoi-qu'ils se soient déchaînez contre eux. C'est donc sans raison que le peuple s'est laissé prévenir insensiblement sur ce sujet, au point que de les taxer d'Atheisme. Car si nous prenons la chose dés le commencement, nous verrons que les Prêtres Egyptiens & ceux des Grecs étoient Medecins; que les plus habiles de ceux-cy étoient Prêtres d'Esculape; qu'ils traittoient les malades avec les viandes offertes aux Sacrifices par une espece de pieté; que les Romains avoient leurs *Fêtes Medecinales*; que les soixante du College d'Esculape, la plûpart Medecins, ne manquoient pas de s'assembler fort souvent en un petit Temple pour luy sacrifier, témoin cette inscription qu'on peut voir dans Gruterus, & dont j'ay cy-devant parlé au Chapitre de la Santé. Quant à la nature dont on veut que la plûpart des Medecins se soient fait un Dieu, si on les croit un peu Philosophes, pourquoy en penseroient-ils autrement que celui-cy? *Quocumque te flexeris ibi illum Deum videbis occurrentem tibi, nihil ab illo vacat, opus suum ipse implet; ergo nihil agis mortalium ingratissime,*

Senec. lib. 4. de benef. cap. 8.

qui te negas Deo debere, sed naturæ, quia nec natura sine Deo est, nec Deus sine natura. Mais voudroit-on quelque chose de plus prompt du côté de la Medecine, voicy comme elle s'en exprime par l'organe d'un de ses Ministres. *La nature seconde est la vertu des formes inferieures dépendantes des superieures d'où elle tire son être, & sa conservation. La nature premiere, ou cause premiere, ne dépend d'aucune cause, étant la premiere de toutes & leur origine. S'il y a quelque Medecin qui pense autrement, je ne pense pas qu'il differe beaucoup de ces enfans qui regardent leur nourrice comme leur mere, au moins, tout bien consideré, devroient-ils les imiter, en ce que quand ils sont sortis de l'enfance ils reconnoissent leur veritable mere, & avoüent que c'est à elle qu'ils sont redevables de la vie, & que la nourrice n'étoit que sa servante ou sa lieutenante.* Et c'est sur ce fondement que le grand Hipocrate prend la nature pour l'auteur de nôtre être, comme font, dit Galien, * tous les sages; qu'il déteste la Goëtie, cette espece de magie si injurieuse à la Divinité, voulant qu'on s'adresse à Dieu dans les grandes maladies, jusqu'à s'exprimer par le singulier, parlant de ces autres prétendus êtres souverains des Payens. De plus il pense si raisonnablement de l'ame raisonnable, *qu'il l'appele une nature invisible qu'il est impossible de détruire.* La Medecine, dit-il encore, & les Medecins pensent bien de Dieu, & rendent à sa Majesté tout le respect qu'il luy est dû. En effet, Galien dit positivement *que la nature est l'ouvrier de toutes choses*, & malgré son irresolution touchant la nature de l'ame, il semble enfin donner dans ce qu'il a appris de Philon le Juif qui la croit un écoulement de la Divinité, avoüant qu'elle vient du Ciel & de l'ame universelle, laquelle n'est autre chose que Dieu. Il estime les disciples d'Erasistrate, parce *qu'ils compensent ce qui leur manque du côté de l'Art par leur probité*, au contraire, *de ceux qui par le levain des vices mêlent la corruption dans la sincerité de la discipline.* Il ajoûte *que c'est une chose honteuse de voir des gens suer toute leur vie pour se faire bons Grammairiens ou bon Medecins, & ne pas employer un moment à se rendre vertueux.* Il paroît exact & tout-à-fait religieux dans l'execution des promesses & des vœux qu'il a fait, rendant à Esculape ce qu'il croit luy devoir pour l'avoir gueri d'un absez apparemment mortel, & chante enfin un Hymne admirable en action de graces de sa formation au Createur de toutes choses. Tous les grands Medecins qui sont venus devant & aprés ces deux Princes de la Medecine, & par-

Natura naturata.

Natura naturans.

* *de Placit.*

L. de probitat. & honest. Medic.

L. de morbo sacro.

Lib. de insomniis.

Lib. quod animi mores sequuntur temperam. corpor.

Lib. an animal. sit quod est in utero.

Lib. ultim de usu part. cap. ultimo.

ticulierement ceux qui ont été Philosophes ont été dans leurs sentimens, avoüans, comme fait le pieux Medecins d'Enée, que les grandes cures sont bien plus de Dieu que des hommes.

Non hæc humanis opibus, non arte magistra
Proveniunt, neque te Ænea mea dextera servat
Major agit Deus, atque opera ad majora remittit.

Ce qu'il y a eu de défectueux dans la Religion de ces Medecins, est qu'ayant connu Dieu comme tant d'autres sages de l'antiquité sous des noms & des attributs differens, ils en ont fait autant de Dieux, & ne l'ont pas glorifié en la maniere qu'ils devoient; mais ils n'étoient pas pour cela sans Religion, puis qu'outre le culte qu'ils rendoient à Dieu selon leurs lumieres, ils reconnoissent avec le peuple de Dieu que la corruption des humeurs pouvant causer celle des mœurs, il faut commencer la cure du corps par celle de l'ame. En effet, si on considere la Medecine de prés, n'est-elle pas une Theologie naturelle & une pieté? Si elle ne parle que de charité, que de regler les passions, & si elle ne contemple que des objets de mortification, comment pourra-t-elle faire des libertins & des Athées? De plus si elle mene au Ciel, comme nous l'avons cy-devant remarqué avec Armand de Villeneuve, comment pourra-t-elle mener à l'impieté & à l'irreligion? Quoy cét Art que Dieu a creé pour le soulagement des corps & des ames, que son Fils a luy-même exercé si charitablement, porteroit à mal penser de la Religion, comme veulent le peuple & les ignorans? Quel compte! puisque le sage Siracides paroît si éloigné de ce sentiment qu'il nous assure *que ceux-là mêmes qui traitent les malades, prians le Seigneur de conduire leurs intentions, ces malades obtiennent leur guerison par cette entremise. La cure*, dit même un Arabe, *ne peut-être heureuse si la crainte du Seigneur ne la prévient.* C'est dans cet esprit que Saint Basile, comme tant d'autres Peres de l'Eglise, a tant donné de loüanges à la Medecine, qu'il felicite un Eustachius de ce qu'il s'attache bien moins à la Medecine du corps qu'à celle de l'ame, & qu'il le remercie si affectueusement des avis qu'il reçoit de sa part sur des matieres de Religion & de Medecine. C'est encore ainsi que les Peres du Concile de Lion accordent aux Medecins les mêmes avantages qu'aux Ministres des sacrés Autels, les jugeans dignes des Prébendes & de toutes les Dignités Ecclesiastiques; & c'est pour cela même que la Glosse ne fait pas de difficulté d'attribuer

V. Marcil. Ficin. & Hieronim. Bardum p. 307. & seq. Basil. lib. Regul. interrog. 5. Pistorius Microcosm. cap. 5.

Ecclesiast. cap. 38.

Mesué.

Epist. 80.

T. 3. Concil.

V. Goldast. Paradox. de honore Medicorum.

aux Medecins le premier lieu aprés les Ecclesiastiques. Il est vray qu'il s'est trouvé de temps en temps des Medecins bien éloignés des pieux sentimens de tant d'autres, qui ont regardé le Fils de Dieu comme le veritable Archiatre, & ses Commandemens comme leurs regles & leur Aphorismes; qu'il s'est, dis-je, trouvé des Medecins qui ne pensoient pas trop bien de la Religion. On sçait même que parmi ceux qui ont fait profession de la Religion Catholique, il s'en est vû, qui plus animez de l'esprit d'interest que de celuy de la charité, renvoyoient aux Saints les pauvres malades, témoin ceux dont Cæsarius a marqué si précisément le dépit & la jalousie contre une image de la sainte Vierge qui faisoit des cures miraculeuses. Je sçay encore que le Medecin Montuus a rapporté à des causes naturelles les merveilleux Stigmates du bon Saint François; que le fameux Vesal crût qu'il n'y avoit rien que de naturel dans l'eau qui sortit avec le sang du côté de Jesus-Christ. Je sçay même qu'un Medecin de nôtre temps étoit si mauvais Catholique & si imprudent tout ensemble, que d'exposer dans sa chambre la peinture d'une Thiare soûtenuë en l'air par des flammes, avec cette inscription à l'entour. *Idea Platonis ignitis suffulta chimeris*, vray rebus qui ne marquoit qu'un esprit particulier & sottement prétendu fort. Mais quant au fameux Curé de Meudon, si sçavant dans les belles Lettres & dans la Medecine, qu'on a si hautement accusé d'Atheisme & d'impieté, il faut sçavoir qu'on luy en fait bien accroire en matiere de Religion, & que ce qui paroît sous son nom n'est pas tout de luy; & qu'enfin bien loin d'être Athée, comme on a voulu se le figurer, le sçavant Cardinal du Perron a assuré Antoine du Verdier qu'il avoit en sa disposition le Galien dans lequel ce Medecin Curé avoit écrit de sa propre main à l'endroit où ce Prince des Medecins semble avoir douté de l'immortalité de l'ame raisonnable, * *qu'il paroît en cela tout-à-fait destitué de bon sens & de jugement*: Et quant à l'heresie dont Lionardo di Capoa l'accuse, je voudrois qu'il nous eût marqué où il a lû que Rabelais s'étoit joint à Marot par un complot fait entr'eux, pour la Propagation de l'heresie de Calvin en France. Il n'y a pas jusqu'au Livre intitulé *Religio Medici*, qui ne semble favoriser les préventions des ignorans sur cette matiere, tant on prend plaisir à juger des choses sur des termes, sans se mettre en peine d'en déveloper les équivoques. Il faut donc qu'on sçache que l'Auteur de ce Livre s'appeloit

lib. de miraculis.

Codex MS. Bibliothec. Regia inscriptus Elogium Rabelesii.

* Hic vero se Galenus Plumbeum ostendit.

Brovvon Anglois de Nation, & Medecin de Profession; que la taille-douce du frontispice represente un enfant qui tombe du Ciel avec ces mots, *à Cœlo Salus*; bref que tout cet Ouvrage ne contient autre chose que les sentimens de ce Medecin en matiere de Religion, écrits premierement en Anglois, puis traduits en Latin en un temps & dans un Royaume où presque tous les particuliers avoient leur Religion en particulier; mais que ce Livre est si favorable à la Religion, & d'un Lutherien si mitigé, qu'il n'auroit qu'à hausser pour ainsi dire de quelques crans pour se trouver dans la Romaine. Y a-t-il là de l'Irreligion? Car si la Medecine a eu quelques impies, ses Manés, ses Æces, ses Sopoles & ses Socins, outre ceux que nous avons marqués ci-devant, tout ce petit particulier fait-il quelque chose au general, & à cette *troupe qu'il est impossible de nombrer*? Aussi ne voyons-nous pas que ces pieux Ecrivains qui ont declamé contre l'Irreligion de quelques Medecins de leur siecle, y ayent compris tous ceux de la Profession. Peut-on donc raisonnablement inferer du particulier que les Medecins soient plus enclins à l'Irreligion, que les Jurisconsultes, les Mathematiciens, les Philosophes, les Poëtes, les Orateurs & mêmes les Theologiens, qui n'ont pas moins leur place dans l'Indice expurgatoire de Rome que les Medecins. Car au reste si l'Eglise même du Fils de Dieu, aprés avoir avoüé qu'elle souffre, & qu'elle est affligée des mœurs corrompuës de ses mauvais enfans & de ses mauvais Ministres, ne s'en croit pas pour cela moins belle, *nigra sed formosa*; la Medecine dont les Ministres sont admis au Sacré ministere des Autels, perdra-t-elle quelque chose de son lustre & de son éclat, parce qu'elle a de mauvais Ministres?

Che bruna è si
Ma il bruno il bel non toglie.

Il est vrai que le Petit-homme, car je vais commencer dés ce Chapitre ce que j'appelle mes exemples & mes inductions, qui seront autant d'additions & de traits nouveaux aux quatre portraits que j'ay proposez cy-devant. Il est vray, dis-je, que le Petit homme n'étoit pas un fort bon Chrétien, tant il avoit peu de connoissance de la Medecine Chrétienne, mais pour le Neptune il avoit apparemment une Religion, ayant lû quelques bons livres de Religion & de Medecine, quoique ses discours & ses sentimens semblassent extrémement bigar-

rez. Quant au Politique, il sentoit fort bien de la foy, & n'étoit nullement Politique en matiere de Religion. Il en parloit & en croyoit comme font les honnêtes gens, & les vrais Sçavans. Nous n'avons pas même vû que le Grand, quoi-que bien moins sçavant que le Neptune & que le Politique, eût des opinions heterodoxes. Il n'est donc pas vrai, parlant en general, comme nous l'avons déja fait voir cy-devant, que les Medecins soient moins attachez à la Religion que les autres hommes?

Mais ce qu'il y a de déplorable dans la Medecine en matiere de Religion, est d'y voir depuis quelque tems des hypocrites, vilains *ulceres & fausses cicatrices cachez sous une apparence de guerison. Il vaudroit mieux, pour ainsi dire, qu'ils fussent libertins declarez, on s'en garderoit. Il y auroit même quelque esperance de changement, puisqu'on voit quelquefois des conversions de libertins & de scelerats, mais presque jamais d'hypocrites. Pourquoy la Medecine ne les regarderoit-elle donc pas comme des monstres, puisque toutes les nations & même les Payens les ont en horreur? *Il n'y a pas*, dit on, *de plus grande injustice que de contrefaire le juste. Les hypocrites sont*, selon Plutarque, *si mal-traitez aux enfers, qu'ils ne sont jamais en même état. On les tourne & retourne sans dessus dessous, ce qui étoit n'agueres au dehors, est au dedans; & ce qui étoit au dedans, paroist en même tems au dehors. Ils se renversent & se replient contre nature comme les Scolopendres marines. Ils écorchent les autres damnez, pour faire voir leur perversité & vilainie interieure. Aussi*, dit ce même Auteur, *les Ephores firent-ils mourir un homme, qui contrefaisoit le Penitent public, une haire sur le dos comme un sac, pendant qu'il portoit sous cette couverture un habit pourfilé de pourpre.* C'est pourquoi nous ne sommes pas surpris de voir que le Legislateur des Chrétiens les deteste encore plus qu'il ne fait les Publicains, & les Idolâtres; que Tertullien rit à son exemple de leurs jeûnes, qu'il regarde toutes leurs penitences comme des mommeries. En effet n'est-ce *pas tuer la vertu des armes mêmes de la vertu*, que de se feindre vertueux? *Ce sont*, dit saint Basile, *des arbres dépouillez de feuilles, des murs recrepis, des Comediens qui font les Rois, quoi-qu'ils ne soient que des miserables. Ce sont*, dit encore saint Gregoire de Nazianze, *des vieilles ridées qui ont recours au plastre, à la ceruse & au vermillon, d'autant plus laides, qu'elles s'efforcent mal à propos de faire les belles: Ob venustatem invenustæ.*

* *V. Suidam in Diction.* ὑπουλη ἐλκη.

De sera numinis vindict.

in Apophthegm.

Væ vobis Hipocritæ.

Advers. Marcion. & de Idololatria.

Chrisostom.

in c. 1. Isay.

Proverbes Arabes.
Hotting. Hist. Orient. l. 2. c. 25.

atque ob fœditatem deformes. Les Arabes mêmes disent au sujet de l'hypocrysie, *qu'il se faut bien garder d'avoir les yeux dans les larmes, & le cœur en joie ; de porter un habit blanc dans l'obscurité de la nuit, & qu'on découvre bien souvent beaucoup d'orgueil dans une teste panchée vers la terre en signe d'humiliation.* Le docte Valesius remarque qu'ils sont d'autant plus à blâmer, que ce vice ne vient pas d'un mouvement subit, qui pour ainsi dire, entraîne : *Non enim habet perturbationis quas causetur.*

De Philosophia sacra c. 9.

Avec tout cela rien de si frequent que des Medecins hypocrites, depuis que la fausse devotion a pris la place de la veritable. Tel étoit il n'y pas fort long-temps ce fameux Lutherien Pierre Heilius natif de Lubec, qui faisoit gratuitement la Medecine aux Chrétiens du Caire, & contrefaisoit le Catholique Romain, & l'homme de bien, répandant à la faveur de ces dehors le venin du Lutheranisme dans plusieurs Villes du Levant. Tel étoit encore ce vilain Marran, dont nous parlerons au Chapitre des Charlatans, qui se fit Medecin d'une bonne & pieuse Princesse par sa cagoterie & par sa fausse devotion. Tel celuy qui ne parloit que de chapelets & de medailles, quoique toutes les plus vieilles medailles lui fussent bonnes, faute d'autres. Tel Lonpi surnommé le Pape, qui assembla toutes les parentes & toutes les voisines d'un enfant nouveau né, pour leur faire observer sur sa teste la figure d'une mitre ou d'une thiare, & quelques autres caracteres, qui cachoient, disoit-il, des mysteres & des évenemens favorables à l'enfant & à sa famille :

..... Magnum fata, fatisque canebat
Illum.

Comme si on ne pouvoit être bon Medecin & homme de bien sans faire le marmiteux ? Mais quoi : il n'y a tantost plus d'autre moyen d'entrer en pratique, que de faire le petit collet, le petit serpent, & le petit porteur de rogatons.

Concluons donc malgré ce desordre, que s'il se trouve dans la Medecine, comme il s'en trouve dans toutes les autres Professions, quelques libertins declarez, ou quelques hypocrites averez, il les faut éviter comme quelque chose de bien pire que la maladie. Car comment un homme infidelle à Dieu pourra-t-il être fidelle à sa creature ? Comment fera-t-on une action de charité, si l'on manque de cette charité, qui ne se trouve jamais où Dieu ne se trouve pas ? Enfin comment se pour-

ra-t-il

ra-t-il faire que la Medecine qui n'est que sagesse & que prudence, se trouve dans une ame impie ? *in malevolam animam* ? Quelque peine qu'on se donne pour affermir le bâtiment, il est peu solide, quand la benediction du Seigneur y manque. Apollon & ses Disciples ont beau cultiver & verser de l'eau sur la plante, si le Seigneur ne luy donne l'accroissement. Cette benediction, sans laquelle rien ne peut avoir une bonne issuë, ne me semble promise ny à l'impie, ny à l'hypocrite. Malheur à ces gens, dit un grand Medecin, qui menent une vie dont la fin ne peut rien avoir que de tres-funeste.

HYPOCRITA AD JESUM CONVERTERE.

Albata sepulchri facies, quid intus arces? I. C. Scaliger, Epiderpior. lib. 6.
Hic horribilis fœtor abominabilis nox.
Admittite solem mea pectora imminentem,
Ne fortè si cum admittere postea velitis
Aversus, agens alio flammeas quadrigas
Vos destituat, tum Pluviis Typhonibusque
Sitis præda agenda tempestatibus atris.

CHAPITRE III.

De l'Yvrognerie pretenduë des Medecins.

IL n'y a personne qui ne sçache que les Anciens, & particulierement les Grecs, ont été si sujets à l'yvrognerie, que la vie de ces derniers a passé en proverbe & en exemple d'intemperence, * & sur tout celle des Bizantins. Les Poëtes, comme Anacreon chez les Grecs, & Horace chez les Latins, semblent n'avoir chanté que pour le vin. Aussi étoit-on allé jusqu'à diviniser ce vice long-tems même avant Anacreon. Neanmoins Dieu n'a pas permis que la rapidité des torrens que ces Poëtes ont fait couler de leurs veines dans leur belle humeur, ait entraîné tout ce qu'elle a trouvé dans son chemin. Il y a eu de tout tems des Sages, amis de la temperence, & malgré même tout ce que nos Poëtes François ont pris des Grecs & des Latins, l'yvrognerie n'a pas laissé d'être enfin bannie de la compagnie des honnêtes gens, Le tems est venu où la crapule n'est pas plus à la mode en France, que l'impieté, les blasphêmes & les duels des derniers regnes,

* Pergræcari.

Où l'on n'avoit pas condamné
Ce Carnaval desordonné
De quelques-uns de nos Poëtes,
Qui se trouverent convaincus
D'avoir sacrifié des bêtes
Devant l'idole de Bacchus.

Pythagor. fragmenta Prosaie.

Basilius in cap. 15. Isay.

Cependant comme il ne se trouve encore que trop de païs & de conditions dans le monde, *où les fureurs de la débauche ne sont pas tout à-fait éteintes, où l'on fait gloire de se défier, & de provoquer à ces combats d'intemperence, d'où les vainqueurs ne sortent pas avec moins de honte que les vaincus*, quelle seureté pour les pauvres malades, quand ils consultent des hommes sortans de cette lice; des Medecins dont les bouches & les têtes fument comme des Volcans, du souffre des vins qu'ils ont engloutis. Car enfin la Medecine n'a garde de dire comme la Poësie: *Quid non ebrietas prodest*? C'est pourquoy j'entreprends d'éxaminer en ce Chapitre, si le peuple, dont les Proverbes sont quelquefois fondez en raison, en a eu quelqu'une d'attribuer particulierement aux Medecins l'yvrognerie, comme si le Barbier ne pouvoit estre glorieux, & l'Apotiquaire fantasque que le Medecin ne fût yvrogne? Nous avons remarqué cy-devant qu'Hipocrate & Galien avoient leur morale; & c'est sur ce fondement que nous pouvons assurer que dans ce détail qu'ils font des vices des Medecins de leur temps, & où ils ne leur laissent rien passer, ils ne les taxent pas plus d'yvrognerie que d'irreligion. Les Medecins qui les ont suivis dans l'ordre des tems & de la Doctrine, n'ont rien de formel sur ce vice dans les reproches qu'il s'entrefont, ny même ces ennemis des Medecins que nous avons examinez ci-devant, ne leur imputent rien qui en approche. Voila pour l'autorité des Anciens. Car pour les Peres & pour les Docteurs de l'Eglise *altum silentium* sur cette matiere. Quant à la raison, la Medecine étant de sa nature opposée à tous les excés, ne conclut-elle pas évidemment pour les Medecins plus que pour toutes les autres Professions? En effet, Apulée remarque fort expressément en faveur de son Asclepiade, que s'il fut le premier à donner du vin aux malades, il ne le donna neanmoins jamais qu'en temps & lieu, *sed dando scilicet in tempore.* Androcede ce grand Medecin, qui sçavoit que le grand Alexandre s'en gâtoit souvent, ne luy en voyoit jamais boire, sans luy dire avec une respectueuse hardiesse,

Souvenez-vous Prince que le vin est le sang de la terre, & le poison de l'homme, pour luy marquer en peu de paroles, que comme le vin pris dans le besoin, est le plus précieux des sucs de la Terre, il est un destructeur de nôtre nature quand on en abuse. Non seulement Hipocrate, Galien & presque tous les Grecs ; mais encore les Latins & les Arabes, comme nous l'avons déja remarqué & comme nous le ferons encore voir dans la troisiéme Partie de cet Ouvrage, se declarent hautement contre le mauvais usage du vin : Car pour ne laisser aucun scrupule sur cette matiere, je veux que l'on sçache que si quelques Anciens semblent avoir avancé qu'on peut guerir quelques maladies par l'excés du vin, on ne doit pas pour cela inferer qu'ils ayent pris le parti de l'yvrognerie ; ce qu'ils appeloient ἀκροθώρακα, n'allant selon eux, ni jusques à l'habitude de boire, ni jusques à troubler la raison, quoi-qu'il soit blâmé des Chrétiens, parce qu'il choque la temperance. Je répons encore que si Petronas, entre les anciens & quelques autres marquez cy-devant, ont donné dans l'intemperance, & que si le fameux Paracelse, & même quelques Medecins de nôtre temps se sont dés-honorez par l'yvrognerie, cela ne fait rien au general, & que la plûpart des derniers n'étoient que des Alchimistes alterez, & peut-être les seuls qui ont donné lieu au Proverbe qui a fait les Medecins yvrognes. Quant à ceux que je fais entrer dans nos inductions, j'avouë, si on le veut, que le Petit-homme s'enyvroit quelquefois aussi franchement qu'un gros & grand homme, & même que comme il avoit l'estomach petit & la tête foible, il en devenoit souvent furieux ; mais il faut aussi luy faire justice, en disant qu'il ne beuvoit pas habituellement comme les veritables yvrognes, & que quand il prenoit trop de vin, c'étoit bien moins par inclination que pour faire le bon compagnon, & s'accommoder à l'humeur des gens qu'il vouloit gagner en leur paroissant homme à tout faire. Le Neptune, le Grand & le Politique étoient sobres, & si nous voulons en venir à l'experience, je suis seur qu'on trouvera plus de cent Medecins qui ne boivent que tres-peu de vin, ou qui n'en boivent point, pour un qui en boit par excés.

Il faut donc conclure que l'yvrognerie n'est nullement particuliere aux Medecins, mais que s'il s'en trouve de sujets au vin, *

* Ebrietas voluntaria est, dæmon voluntarius malitiæ mater, virtutis inimica, virum reddit ignavum, ex temperante facit lascivum, justitiam ignorat, prudentiam extinguit, *ex Basilio.*

Ebrietas fomentum libidinis, incentivum insaniæ, venenum insipientiæ. *Ex Ambros. Vide Isaya cap. 5. & Proverb. 23.*

il faut bien se garder, quelques habiles qu'ils soient, de tomber entre leurs mains, ni sain ni malade, puisqu'ils ne peuvent garder le secret; que les femmes, qui haïssent ordinairement les yvrognes, ne seroient pas même en seureté avec eux, *vinum in quo luxuria est*; & que tous les sexes, tous les âges & toutes les conditions seront toûjours exposées au *qui proquo* en une occasion où il n'y va pas de moins que de la vie. Aussi un sçavant Medecin a-t-il écrit de bon sens.

I. C. Scalig. Epidorp. lib. 2.

Extinguere me malo siti, quàm ebrius esse
Stola si Jovis est ebria, ne Jupiter esto.

CHAPITRE IV.

Des Medecins prétendus Homicides.

A voir les hommes parler & agir comme ils font ordinairement, il semble que la nature a eu grand tort de les faire naître mortels.

Muoiono le Città muoiono i Regni
Copre i fasti, è le pompe arena & herba
E l'huom d'esser mortal par che si sdegni.

Quelle honte donc de ne pouvoir apprendre à mourir pendant une assez longue vie, & de mourir tant de fois, de crainte d'une mort inévitable, puisqu'il est certain que

A chi morir è grave
Ogni momento è morte

Et que qui ne se peut resoudre à mourir, n'avoit pas besoin de venir au monde.

Si non voleva morire
Non bisognava nascere.

Craindre la mort, c'est au sentiment d'un ancien, craindre le terme & la fin du travail. Encore, dit Saint Ambroise, s'il étoit possible d'éviter la mort, à la bonne-heure; mais s'il faut que ce moment arrive enfin, pourquoy ne le pas accepter aujourd'huy comme demain? Vous ne voulez rien souffrir, dit Saint Augustin, & vous voulez encore moins ce qui vous mettra en état de ne plus craindre les souffrances, la captivité vous déplaît, & vous craignez d'en sortir.

La morte è fin d'una prigion oscura,
A gli animi gentili, agli altri è noia
Ch' anno posto nel fango ogni lor cura.

Mais encore quand il arrive que quelqu'un meure contre nôtre gré, quel entêtement & quelle foiblesse de chercher des consolations autre part qu'en la volonté de celuy qui nous fait naître & mourir quand il luy plaît ? Faut-il en accuser les hommes, & particulierement ceux, qui bien éloignez d'en être la cause, sont les instrumens & les Ministres dont Dieu a bien voulu se servir pour retarder la mort, & rendre la santé aux malades ? Car si le Medecin n'a été appelé que trop tard, par negligence ou par avarice, comme il arrive tres-souvent, ou que les choses externes & la constitution du malade, n'ayent pas secondé ses intentions, on ne manque jamais de le faire la cause de la mort, le malade & les Assistans n'ont jamais le tort, on compte même pour rien les decrets de Dieu ; & si au contraire, tout succede bien, ce n'est presque jamais le Medecin qui en a la gloire. Encore si on la rendoit à Dieu ; mais *prospera omnes sibi vindicant, adversa uni* Medico. *Errato meo nulla venia, rectè facto laus exigua.* C'est pourquoy le grand Hipocrate se plaignoit si amerement, avoüant que tout bien consideré, la Medecine luy avoit moins fait d'honneur que de chagrin, & que quand quelque malade mouroit, la faute en étoit attribuée au Medecin, & la gloire de la convalescence à quelque divinité imaginaire. De-là est venu qu'on s'est tellement accoûtumé à crier contre les Medecins, qu'enfin l'abus est allé jusques à les appeler meurtriers, *carnifices*, *propinatores*, bourreaux & empoisonneurs. *Quintus*, dit Galien de son Maître, *étoit fort habile, avec tout cela il ne laissa pas d'être chassé de Rome comme un meurtrier.* Voila l'endroit par où non seulement le peuple, mais encore tant d'Auteurs ont attaqué les Medecins, & par où ils leurs portent, comme ls le prétendent, le coup dangereux. Ce sont, disoit le fameux du Moustier, à la verité bon Peintre, mais assez mauvais Auteur, *les magnifiques bourreaux de la nature ensatinés.* Encore s'est-on plaint il y a long-temps de ce qu'on n'en fait pas bonne & brieve justice, *soli Medico occidisse summa impunitas est.* Il n'y a pas selon le vulgaire jusques à la reconnoissance qu'on leur fait qui ne soit un gage assuré de la mort. *Arrha mortis Medici pretium.* Mais soit que ces gens-là ayent parlé serieusement, ou comme il arrive souvent pour se divertir aux dépens de qui il appartiendra,

Cicer. contra Rutil.

Hipocrat. Epist. ad Dionys.

examinons un peu ce que les Originaux & ceux qui les ont copiez nous font voir sur cette matiere. Commençons par les Poëtes, ausquels nous ajoûterons les Historiens, & mêmes les faiseurs de contes, quoi-que ceux-cy meritent encore moins de creance que les premiers.

Martial dont les pointes sont si perçantes & si aiguës, semble avoir eu particulierement en butte les pauvres Medecins, tant il a décoché de traits contre eux. Il ne faut à son compte que songer la nuit en un Medecin pour dormir éternellement.

. . . .

Tam subitæ mortis causam Faustine requiris
In somnis Medicum viderat Hermocratem.

Il ne faut être que touché du bout du doigt d'un Medecin pour avoir la fiévre.

Non habui febrem Symmache nunc habeo.

Quelque commerce qu'on ait avec luy, quand ce ne seroit que par Procureur, il n'y va pas de moins que de la vie.

Uxorem charideme tuam scis ipse sinisque
A Medico . . . . vis sine febre mori?

Jupiter même ne peut garentir ses Statuës, quand un Medecin y a mis la main.

Clinicus ex Marcus marmor Jovis attigit & mox.
Jupiter effertur sit licet ille lapis.

Pensée que le Poëte Ausone n'a pas manqué d'imiter dans les Epigrammes 72. & 73. & aprés luy quelques autres Poëtes.

On feint au Parnasse que certain Hermogene, qui apprehendoit d'être foudroyé par la même raison que le fut Esculape, s'avisa de faire mourir tout autant de malades qu'il en voyoit, pour éviter cette disgrace.

Phœbigenam quod quondam animas revocasset ab Orco
Occisum audierat clinicus Hermogenes.
Hoc ne illi accideret subito demisit ad Orcum
Mille animas ægrorum, ingeniosus homo!

C'est ainsi que dans le langage des Poëtes, les Medecins tuent dés la porte les malades qui sont au lit, sans aller jusques à la ruelle.

Multorum Medicorum ingressus me perdidit.

Il ne faut point dans ce langage de remede pour faire mourir le malade, le nom du Medecin seul peut faire le coup.

Non clistere usus Phiscon tetigitve, sed ejus

Nomen ut in febre commemini perii.

Jean ſecond s'aviſe d'une nouvelle invention, il fait d'un même homme deux differens meurtriers, ou ſi vous voulez un Medecin ambidextre & expeditif.

Es ſimul Medicus ſimul & Chirurgus
Cur? mittis ſtigium viros ad Orcum
Et manu ſimul, ſimul & veneno.

Joann. ſecund. in carminib.

On a dit d'un autre,

Qui fuerat Chiron cœperat eſſe Charon.

Si chacun a ſon fait chez les Poëtes, où les Avocats & le Fiſque du Prince ſont comparés à l'Enfer qui prend par tout, les Medecins ne manquent pas de s'y trouver, même avec le Soudrille & le Bourreau.

Cauſidicis, Erebo, Fiſco, fas vivere rapto
Militib. Medicis, tortori impunè necare,
Mentiri Aſtrologo, Pictorib. atque Poëtis

En veut-on d'une autre fabrique?

Conſilio atque armis multorum adjutus Achilles
In bellis fudit millia multa virum,
Tu ſine conſilio nullis adjutus & armis
Interrimis, virtus major Achille tua eſt.

Leodegar. à Quercu.

***

Chirurgus Medico quo differt? ſcilicet illis,
Enecat his ſuccis, enecat ille manu.
Carnifici hoc ambo tantùm differre videntur
Tardius hi faciunt quod facit ille cito.

Maximil. Uzentius.

In Nicolaum Medicum.

Nunc video haud rerum tantum, ſed & ipſa virorum
Nomina, non temere ſed ratione dari.
Nicolaus nomen Medici eſt, qui convenit, inquis,
Hic potius nomen debuit eſſe Ducis;
Dux populos armis vincit, ſed & iſte venenis
Et populum & fortes ſternit uterque Duces.
Sæpe Ducem bello repetunt, his nemo rebellat
Huic uno dico vero eſt nomine Nicolaus.

Thom. Morus.

Prudence même eſt de la partie, luy qui ſçavoit ſi bien que la ſanté eſt le but de la Chirurgie; mais quoy il falloit faire valoir le Tragique aux dépens de la Medecine.

Horretis omnes hasce carnificum manus
Num meliores sunt manus medentium,
Laniena quando sævit Hipocratica?
Vivum secatur viscus, & recens cruor
Scalpella tingit, dum putredo abraditur.

V. Erasm. in Chiliad. p. 242.

Le fameux Baptista Mantuanus les fait encore monter à cheval pour amener la mort en poste.

Sunt & equestre genus Medici qui tangere venas
Nonnunquam illicitas audent, & ponere quadam
Non intellectis temeraria nomina morbis.
His & si tenebras palpant, est facta potestas
Excruciandi ægros, hominesque impune necandi.

Eclog. 6.

Louis Burgensis premier Medecin du Roy Louis XII. ne pût éviter des vers où il y avoit sans doute plus de rime que de raison, & qui commençoient ainsi.

Magister noster Burgensis
Erat unus bonus ensis.

Encore si la Poësie avoit parlé aussi modestement que fait Balde, qui ne les fait pas toûjours, & tous tant qu'ils sont meurtriers;

Audistis Medicos factos aliquando Tragœdos.

mais de les peindre de ces couleurs.

Qui plerumque ipso facitis medicamine morbum
Et diro ante diem ægrotos dimittitis Orco,
Scilicet hoc vobis indulsit opinio rerum
Una potens, clades inferre impune per orbem
Mercedemque alieno obitu, laudemque parare.

Et d'en faire expedier des millions à un seul, comme fait cette imitation de l'Antologie.

Automno ægrotos qui plures sustulit uno
Quam folia Automni frigore lapsa cadunt
Languebat Medicus Themison, & stamina vitæ
Præcipiti ardebat scindere parca manu.
Corripuit dextrâ fusci Regnator Averni
Iratusque Deæ talia voce dedit:
Tunc illum stygias toties qui mittit ad undas
Millia tot hominum tollere stulta vales?

Ægid. Menag. Poëm. lib.

En voicy d'un autre,

Jul. . occubuit tandem, res mira tot inter
Carnifices, furem vix potuisse mori.

Passe, si on vouloit tomber d'accord qu'ils tuënt quelquesfois gratis.

gratis ; mais on veut encore qu'il en coûte, & qu'ils ne fassent pas plus de quartier que les bourreaux mêmes.

Carnifici Medicus par est, nam cædit uterque
Impunè & merces cædis utrique datur,
Judicium melius fuerit subiisse latronis
Gennadii Medicas quam petiisse manus.
Ille etenim cædes sancte execratur & odit
Hic prætium capit & ducit ad Elysios

Que de Prose Latine qui pourroit aller du pair avec la Poësie, tant elle est outrée & gaillarde : *Solis Medicis licet impunè occidere. Sacerdotes & Medici lætius & liberius qui cantant in funere, & quib. permittitur occidere.* *V. Chiliad. Erasm. pag. 54. I. Iovius Pontan. in Dial. Charontis.*

LIBERATORI PATRIÆ.

C'est l'Inscription dont on regala à Rome le Medecin qui avoit assisté Leon X. Pape, dans la maladie dont il mourut. Voicy pour ceux qui se tirent d'affaire.

FATIS VICTRICIBUS.

Et voila comme on remercie les Medecins quand on est gueri. Poursuivons. Evasit fati ope non Medici.

Un Espagnol & un Italien meurent aprés avoir pris une Medecine de leur ordonnance ; c'est le Medecin & non pas la Medecine qui les a tuez, qui en doute ? & l'on ne manque pas d'écrire sur le Tombeau de l'un, *Qui en jacio per estar meior*, & sur celuy de l'autre, *Stavo bene & per stat meglio sto quà* : Car les Italiens n'étant souvent que les copistes des Latins, il ne faut pas s'étonner si leurs Poëtes ne traitent pas mieux les Medecins qu'ont fait les Poëtes Latins.

Questi son segni che non vuol merire
Ma i Medici lo non voglion ammazzare
Perche non si sarrebe il lore onore
s'egli uscisse termino, d'alle mani
Avendo detto egli, e spaciato, e moro.

C'est ainsi qu'on nous donne du Pline travesti en la même langue.

Ma perche un tal si puo donar la morte
Senza punitione & senza pena
*Forza è che sì gentil Titol * raporte.*

*Titre de Docteur.

Enfin c'est dans cet esprit que la Comedie Italienne nous as-

sure qu'on ne se sert point de bourreaux dans l'Empire de la Lune pour faire mourir les criminels ; mais qu'aprés les avoir condamnez, on les abandonne aux Medecins.

Les Poëtes François autres copistes des Grecs & des Latins ne les ont pas plus épargnez, tant il est vray que les enfans d'Apollon s'entremangent, par tout païs comme des Canibales.

Cy gist par qui gisent les autres
Dites-luy des Patenôtres.

Voicy du clinquant & du plus brillant,

Cet Art qui fait le meurtre avec impunité
Et dont nôtre foiblesse accroît l'autorité.

Mais voicy quelque chose de bien plus galand,

Croyez-moy charmante Dorise,
Bannissez tous vos Medecins,
Ce ne sont que des assassins,
Que la credulité du malade autorise.
Ils sont fort éloquens, ils ont de bons desseins ;
Mais quoi-que leur jargon vous dise,
La santé qu'ils vous ont promise,
Est une trop haute entreprise,
Pour être l'œuvre de leurs mains.

En vain leur fausse conjecture,
Par l'inspection du dehors,
Juge de ce qui brûle ou pourrit les ressorts,
Par qui l'Auteur de la nature
Fait agir l'ame dans le corps.
Ils raisonnent à l'avanture,
Et ces invisibles accords,
Sont pour eux une tablature,
Où malgré leurs doctes efforts,
Ils ne lisent qu'à l'ouverture
Des cadavres de ceux que leur seule imposture ;
Vient de faire partir pour aller chez les morts.

Le sang qui coule dans vos veines,
Ne vous a pas été donné,
Pour être au moindre mal par vous abandonné,
Aux effusions inhumaines
D'un Docteur ignorant à saigner obstiné,
Tout ce qu'à le répandre un malade a de peine ;

Ce froid, cette langueur, & ce teint tout fanné,
Sont-ce pas des preuves certaines,
Que le cours précieux de ces vives fontaines
Ne veut point être détourné?

⁂

Aussi d'habiles gens & des têtes bien saines,
N'auroient jamais icy fait venir le Senné,
Que la nature avoit tout exprés condamné,
A naître en des terres lointaines,
De peur que nôtre monde en fut empoisonné.
Mais ces précautions si sages furent vaines,
Dés que l'Ecole en eut autrement ordonné.

Avançons en ce beau chemin,
Souverains juges du bien dire.
Que le blondin Phebus inspire,
Sur le choix des mets les plus fins,
Lequel des deux faut-il qu'on die:
Jules mourut de telle maladie,
Ou mourut de tels Medecins?

Un de nos Poëtes décrivant une Fête pendant laquelle chacun quittoit son employ pour en voir la solemnité, dit que *le Medecin même quitte son malade*, & que
Le malade n'en est que mieux.

Finissons par ces vers dont on a voulu faire honneur à ce Comedien de nôtre temps qui a plus fait de mal aux ignorans Medecins, qu'à la Medecine.

Contre Moliere un Medecin,
Ayant fait un mauvais dessein,
Avec un pere à Patenôtre,
Tous deux l'attendoient à sa fin;
Mais Moliere fut le plus fin,
Et se passa de l'un & l'autre,
. . . .
Moliere à chacun à fait voir,
L'inutilité du sçavoir,
De ceux qui font la Medecine:
Car pour parvenir à sa fin,
Et nous mieux prouver sa doctrine,
Il meurt dés qu'il est Medecin.

Bref, que si nous nous arrêtons un peu à la Comedie ancienne

& moderne, nous verrons que la mort n'est presque jamais introduite sur la Scene, que par le ministere d'un Medecin, c'est le Chorague, & même quelquefois le dévouëment de la Piece. Si la Muse n'est donc pas plus favorable à la Medecine en sa belle humeur, que ne luy fera-t-elle point en colere?

Quoi-qu'il en soit, il est facile de répondre à tant de gentilles, jolies pensées: car qui doute qu'il y ait quelque chose de plus outré, de tout ce que le plaisir de railler a dicté aux Poëtes, que ce qu'ils ont inventé contre la Medecine & les Medecins, *Mort, Meurtre & Poison*, pas moins que cela? Je m'étonne même comment ceux qui se sont imaginé que Saint Luc n'a jamais été Medecin, n'ont point donné le jour des Morts, ou celuy de Saint Barthelemi pour Fête aux Medecins: car voila comme la Muse s'égaye ordinairement sur ce sujet; mais de bonne-foy, cela s'appelle-t-il gayeté ou fureur Poëtique? De plus l'argument prouve-t-il quelque chose quand il prouve trop, ou pour mieux dire, quand la conclusion est aussi fausse que les premisses? Sont-ce des raisons que des saillies de bel esprit, qui se terminent à peu prés comme ces feux d'artifice, qui aprés avoir attiré pour quelques momens nos yeux & nôtre attention, crevent en l'air où ils s'évanoüissent presque au moment qu'ils y ont parû? *tantum crepitus*: * ce n'est que du bruit, rien d'effectif ny qui porte coup. Venons aux Historiens.

Poetis neque vigilantibus credam. *Firmian. Lactant. institut.*

* Tela quæ grandinis modo dissiliunt, quæ incussa tectis sine ullo habitationis incommodo crepitat, & solvitur. *Senec.*

Comme les Medecins vendoient anciennement les poisons, cela donna lieu à leurs ennemis de croire qu'ils en abusoient. S'il n'y avoit donc eu qu'un Poëte qui eût fait dire à un de ses Personnages, *certum est ibo ad Medicum, atque me ibi intoxicabo*, cela seroit peu de chose; mais Ciceron même parlant d'un Medecin de son temps, l'apele *jam cognitum & sæpe victorem*. C'est de cette maniere qu'Apulée nous en represente un autre, * Erasistrate dit-on, & Herophile dissequoient des hommes vivans, quelle cruauté? Les Medecins donnent un breuvage assoupissant & mortel aux vieux Denis pour faire plaisir au jeune. * Certain Thessale, si l'on en croit Justin, empoisonne le grand Alexandre. Cynias Medecin de Pyrrhus propose le meurtre de ce Roy à Caius Fabricius Capitaine Romain, pourveu qu'on le paye bien. Antigonus empoisonne les playes de Phasael frere d'Herodes, & Glycon celle du Consul Pansa aprés la bataille de Modene. Antonius Musa abrege les jours de l'infortuné Marcellus pour faire sa cour à Livie femme d'Auguste. Le

Plaut. in Mercatore.
Orat. pro Cluentio.

* Qui jam multoties palmarum spectatus præliis, magna dexteræ suæ tropæa numerabat.

* *Plutarch. in Dionysio.*

Cicer Orat. pro Rege Deiotaro & Plutarch. in Pirrho

Tacit. Anno 4.

Medecin Eudemus empoisonne Livie femme de Drusus. Xenophon acheve l'Empereur Claudius avec une plume empoisonnée dont il fait semblant de le provoquer à vomir. Antonin est empoisonné par un Medecin gagné par Commode. Caracalla l'est par son propre Medecin. Hermogene montre à l'Empereur Adrien l'endroit par où il se peut porter le coup mortel. Marc Aurelle fait mourir son frere Verus, ou par cet artifice que rapporte Jules Capitolin, ou par la saignée que luy fait le Medecin Posidippe à contretemps. Il ne tint pas aux Medecins de l'Empereur Frederic II. qu'il ne fût empoisonné, à la sollicitation des Parmesans. L'Imperatrice Zoé fait empoisonner son malheureux Epoux par son Medecin. Jean de Schonen fait mourir Valdemar Roy de Dannemark, par un medicament assoupissant, qu'il luy donne pendant sa fiévre. Charles le Chauve Roy de France est empoisonné par son Medecin Zedechias Juif. Mainfroy fait empoisonner l'Empereur Conrard par des Medecins. Sanche Roy de Castille & Grimoald Roy des Lombards, sont empoisonnés par leurs Medecins. Ladislas Roy de Naples & Comte de Provence, est empoisonné au siege de Florence par la fille d'un Medecin de Pérouse, instruite pour cela d'une maniere aussi difficile à exprimer honnêtement qu'elle est difficile à comprendre. Un Medecin Juif Emissaire de Soliman II. Empereur des Turcs, trahit les Chevaliers de Rhodes avec Amarate, quel meurtre ? Joachim Electeur de Brandebourg II. du nom, est empoisonné par Leopold Medecin Juif. Un autre Juif, si l'on en croit Sulpitio Severo, empoisonne un homme en luy touchant simplement la langue du bout du doigt. Selim. I. fils de Bajazeth II. Empereur des Turcs, est empoisonné par Hamon Medecin Juif avec une poudre d'aimant. Un Medecin offre à Henry VIII. Roy d'Angleterre, de le défaire du Cardinal Volsey. Le Medecin Montecuculi empoisonne le Daufin du Roy François I. On veut même que comme les Medecins avoient fait Leon X. Pape par un artifice qui dépendoit de la Medecine, d'autres le deffirent par un remede donné à contre-temps. Le Czar de Moscovie est empoisonné de nos jours, par un Medecin fait comme celuy de la Gabrine du Poëte Italien.

Un Medico Trovo dinganno pieno
Che sa meglio uccider de veleno
Che rissanar di silopo.

Ibid. 12.

Capitolin. in Marco.

Cedren. in Histor.

I. Lschania.

Saxo lib. 15.

Sigibert. & Reginald. in Chronic. Cranziu. lib. 9. c. 29. Ritius lib. 2. Neapolit. Histor.

1522.

in Necromantico.

Thuan. ad ann. 1571.

V. Camerarium horar. su! c siv. sect. 3. cap 7.

Voila à la verité quelques faits de la plûpart desquels on ne peut douter. Mais quant aux partisans de Caton qui ont voulu s'imaginer avec luy, que les Medecins de la Grece avoient dessein de faire mourir les Romains, pure prévention. Pour les Arabes dont on a écrit qu'ils avoient inventé une pratique opposée à celle des Grecs pour faire mourir les Chrétiens, qui ne sçait que c'est une calomnie inventée pour décrier leur methode, & pour établir celle des Botalistes, & qu'au contraire la Medecine leur a obligation de l'invention de plusieurs excellens remedes? Quant à ce qui touche nôtre nation, si Belle-Forest a franchi le mot contre Adam Fumée sur la mort du Roy Charles VII. je n'ay qu'à répondre que cet Historien est fort infidelle. Il est bien vray quant à nôtre siecle que Louis Duret avoit resolu de faire le coup fatal à la conspiration de Mantes & du Tiers Parti; mais il ne le vouloit faire, ny par le poison, ny en qualité de Medecin, mais par le fer & en brave, qui croyoit pouvoir tirer son parti d'intrigue par cette voye. A quoy nous pouvons ajoûter pour égayer un peu la matiere, que cette furieuse démangeaison qu'avoit le Medecin Blanquevaux de tuer des hommes, ne procedoit que de la bravoure dont il se piquoit, & de l'habitude qu'il avoit à battre le fer: car quoi-qu'il fut habile Medecin, comme il paroît par le Commentaire qu'il a fait sur le prognostic d'Hipocrate, & par les Eloges des Candidats de la Faculté, qu'il fit l'an 1608. il n'avoit pas si-tôt achevé de faire Leçon & quitté sa robe de Professeur, qu'il prenoit un manteau d'écarlatte, & qu'il s'en alloit l'épée au côté faire assaut contre les plus rudes Prévosts de Sale, cherchant de plus, dans les querelles de ses amis, quelque occasion de signaler son intrepidité & son adresse aux armes. On dit même à ce sujet, qu'ayant traité malade grátis un fort vaillant homme, qui ne sçavoit comment reconnoître ses soins obligeans, cet homme s'avisa de luy montrer un coup de Jarnac qu'il ne sçavoit pas, & que ce Medecin l'en remercia, comme du plus beau present qu'il eut pû luy faire, voilà comme il vivoit avec les vaillans; mais quand aux malades ils luy paroissoient sacrés & dignes de toute son application. On dit du Neptune qu'il avoit empoisonné sa seconde femme quand elle mourut; mais dans le vray, ce n'étoit qu'une raillerie faite sur le mariage d'un homme de 78. ans, avec une fille de 18. où comme au tourment de Mezence, le mort ne met gueres à dépêcher le vivant. Le Fe.it-

Riolan. Recherches contre l'Ecole de Monpelier.

Thuana ad calcem Perroniana.

homme, quoi qu'on en ait pensé, n'étoit gueres capable d'un tel coup, tout vindicatif qu'il étoit. Ce n'est ni des sanguins ni des voluptueux, ni des poltrons, ni des inconstans comme luy qu'on peut dire:

Illi robur & æs triplex circa pectus erat.

De pareilles resolutions demandent des melancoliques brûlez & determinez au mal. Quant au Grand & au Politique, je ne doute pas que la mort ne leur ait, pour ainsi dire, bien enlevé des malades sous la moustache; & que comme ce Medecin dont on nous fait un vieux conte, ils n'en eussent pû compter autant qu'ils avoient de poils au menton. Mais tout cela ne s'appelle tuer que dans le langage du peuple, & des gens de trop de loisir. Qu'on dise donc tant qu'on voudra, que les Proscriptions des Medecins surpassent celles de Sylla, on ne le peut entendre que du Prognostic. Le bien qu'ils font, dit Erasme, est un effet de leur bonne volonté, & le mal qu'ils refusent de faire, quand on les tente, est une marque de leur probité. Quand même on voudroit tenir quelque compte des malades que d'ignorans Medecins font mourir, que seroit-ce en comparaison de tant d'autres, que les Sages & les experimentez ont tiré d'affaire? Ainsi pour toute réponse aux Historiens que nous avons bien voulu citer cy-dessus, il suffit de dire que la plupart des Medecins qu'ils accusent, n'étoient que des Payens, des Juifs, des Heretiques; & même que tous ces Histoiriens ne sont pas assez sûrs pour y faire fonds. Les Juifs, dit-on, sont obligez par les loix du Talmud de faire mourir les Chrétiens: mais quant aux Gentils, s'il s'est trouvé quelqu'un qui ayent abusé de la Medecine, il s'en est aussi trouvé en grand nombre, qui, à l'imitation d'Hipocrate, ont eu horreur de l'homicide; & qui loin de donner dans cette facilité criminelle du Medecin Annius, qui fournit du poison à son ami las de la vie, auroient préferé la mort à cette action, comme il arriva à un des Medecins de l'Empereur Hadrien. Quant aux Chrétiens, il est assûré que le nombre de ceux qui se sont laissé entraîner à la tentation, est fort petit. Car si nous venons même à nôtre tems, on peut dire à l'honneur des Medecins, que la fameuse Chambre des poisons qui éclaira tant d'ouvrages de tenebres il y a peu de tems, n'a pas fait voir un seul Medecin impliqué dans les inhumanitez qu'elles a découvertes. Venons aux contes pour rire.

Baccon l. 4. Physic.

In Encom. Medic.

Tacit. Annal. l. 15.

V. Dion. in Hadriano.

On peut dire de ceux de Stobée, qui a ramassé la plus-part de ceux des anciens, que ce ne sont que de vieux contes, qui n'ayant pas ce sel & ce piquant qui satisfait encore plus que la verité, ne font aucune impression capable d'offenser ny la Medecine ny les Medecins : mais pour cela il ne faut pas laisser d'en marquer icy quelques-uns. Un homme, dit cet Auteur, interrogé pourquoy il avoit mal parlé de certain Medecin, puisqu'il ne le connoissoit pas, répondit : c'est que j'ay crû que je ne serois pas long-tems en vie, si j'avois quelque habitude avec luy. Un autre appelloit bon Medecin celuy qui ne laissoit pas long-tems languir ses malades, mais qu'il les expedioit promptement. C'est en ce sens-là que quelqu'un s'imagina avoir fait une belle réponse à un grand Seigneur, aux charitez duquel on recommandoit un Medecin de nôtre tems tombé dans la misere : car comme ce Seigneur demandoit, si ce pauvre Medecin ne voyoit pas encore des malades ? ce quelqu'un lui dît qu'il étoit bien éloigné d'avoir des Pratiques, puisqu'il les avoit toutes tuées. Pausanias interrogé comment on pourroit se défaire des Thraces ? En mettant, dit-il, un Medecin à la tête de l'armée. Diogenes ayant appris qu'un mal-adroit & lâche Luitteur s'étoit fait Medecin, dit : Sans doute qu'il n'a changé de métier que pour renverser ceux qui le renversoient en luittant. Les Romains, dit Paul Jove, (car il n'y a rien autre chose qui vaille dans Stobée) ne pouvoient assez estimer Curtius Medecin du Pape Leon X. s'imaginans qu'il les avoit délivrez de ce Pontife en changeant son regime ordinaire pour se distinguer des autres Medecins. Et à ce propos Raphaël Carrero raconte qu'un Villageois nommé Bertolde qu'Alboin Roy des Lombards aimoit à cause de ses naïvetés, ayant été traité par les Medecins comme un homme de qualité, luy qui avoit accoûtumé de manger des féves & des navets, & qui en demandoit instamment pour tout remede, ne mit gueres à passer dans l'autre monde, malgré les bons alimens & les bons medicamens qui luy furent donnez, au lieu de ce qu'il desiroit si passionnément ; sur quoi on fit cette Epitaphe au pauvre mort.

Carrero confusion. di Medici.

In questa tomba tenebrosa è oscura
Giace un villano, disì difforme aspetto
Chè piu d'orso chè d'human havea figura
M'a di sì alto è nobil intelletto
Chè fe stupir il mondo, è la natura.

Mentre

Mentre egli visse fu Bertoldo detto
Fu grato al Re, mori con aspro duoli
Per non poter mangiar rape & faseoli.

Voilà bien des contes de Medecins meurtriers : mais celuy-cy n'est-il point encore un de ceux qu'on fait à plaisir. Un miserable ayant peine à vivre de la Medecine, trouva moyen d'entrer par faveur dans la Musique du Roy d'Angleterre Jacques I. mais il y tint si mal sa partie, que le Roy s'en étant apperçu, le cassa, & le mit luy-même dehors de son cabinet, aprés s'en être plaint plusieurs fois au Maistre de sa Musique, qui ne luy en avoit daigné faire raison. Comme ce miserable en sortoit, quelqu'un entendit qu'il disoit qu'on s'en pourroit bien repentir, & que malheur à ceux qui se trouveroient aprés cela sous sa main ; ainsi on l'arréte, on l'interroge & on luy demande où vont ces menaces. Enfin aprés quelque silence il répond, que voyant bien qu'il n'y a plus de moyen pour luy de vivre de la Musique, il est resolu de reprendre son premier métier aux perils & fortunes de qui il appartiendra. Mais n'est-ce pas répondre juste à ces contes, que de dire que ce sont des contes ? & qu'il n'y a rien de plus vray que ce qu'on lit ; & qu'on observe d'une infinité de Medecins semblables à ceux de Caracalla, qui aimerent mieux mourir que de faire mourir Severe, & aussi genereux que Policlete, qui pressé, comme nous l'avons vû de ses compatriotes d'expedier leur commun Tyran pour le bien public, ne voulut jamais y entendre, quoy qu'il eût pû jetter sur la maladie de ce méchant homme, ce qu'on demandoit de luy avec tant d'empressement au nom de la patrie? En effet, disoit Aretée, un Medecin qui a l'ame noble, & le cœur bien placé, non seulement ne fera mourir personne, mais il n'enseignera pas même le moyen de sortir de la vie, & s'en servira encore moins pour luy-même, quelque malheureux qu'il soit, quoi-que la mort paroisse douce & souhaitable aux malheureux.

Ex Herodian. & Senec. l. 3. de benefic. c. 4. Apuleius l. 10.

Il y a bien plus : car je ne croirai pas avancer un Paradoxe, quand je soûtiendray qu'il n'y a pas au monde de Profession moins meurtriere que la Medecine. Qu'ainsi ne soit combien les armes font-elles mourir d'hommes, soit dans les querelles particulieres, soit dans les mauvais traitemens que les gendarmes font à leurs hostes : car je ne parle point des ennemis de l'Etat qu'il est permis de tuer dans la guerre juste, ouverte & de-

clarée ? Combien de Harpies, lesquelles abusant du nom & de l'autorité du Prince, & sous pretexte de ses droits, font mourir de faim & de desespoir leurs compatriotes par des exactions cruelles & insupportables ? Le feu des Decrets de justice, pire que le feu gregeois, quoi qu'on dise qu'il ne fait que purger les affaires ; ce purgatoire si étrange, que le debiteur & le creancier n'en sortent souvent que pour devenir plus malheureux, tant il se commet de desordres dans les ordres, aussi-bien que dans les autres procedures de ces Decrets. Ce Lac d'Averne, dont on peut dire :

Facilis descensus Averni ;
Sed revocare gradum, hîc opus, hîc labor est.

Enfin les prevarications, le secret trahi, ou dont on abuse en tant de manieres dans le Palais, tout cela, dis-je, ne reduit-il personne en un état pire que la mort ? Tant de jugemens de travers ou passionnez, en matiere civile & criminelle, n'est-ce pas quelque chose de bien plus mortel, qu'une faute d'omission & même de commission faite par un Medecin, que la nature repare souvent ? Aprés tout, peut-on dire raisonnablement d'un Medecin ce que Scaliger, qui n'a pas épargné les Medecins dans l'occasion, a dit de la pluspart des gens du Palais ?

In Hipponac. de insolentia causidicor.

Nemo est eorum qui esse se Deos censent
Hoc sæculo, atque tempore hoc abortivo,
Qui gratiâ, aut scientiâ, aut feris armis
Sibi suisque vindicat locum primum,
Quam qui loquaci contumacior lingua
Fretus dolosis artibus fori diri,
Interneciva bella comminaturus,
Nefandus occupare nil timet quicquam.
Audis, videsque conspicansque connives
Qui nutu opima Regna Galliæ Torques
Qui Rex es unus, ferre tot potes Reges ?

Mais il y a bien encore d'autres meurtriers parmi ceux qui sont obligez de distribuer le pain aux membres du Fils de Dieu. Ils n'en veulent, comme font les gens du Palais, ny aux riches, ny à ceux qui sont encore en quelque état de se défendre. Les pauvres dont ils sont établis & constituez les œconomes, sont par une horrible prevarication les objets de leurs cruautez & de leurs meurtres : *Non pavisti, occidisti.* Peut-on douter aprés le témoignage des Peres, & aprés ce qu'on lit de l'intention des

Fondateurs, que c'est les tuer, que de ne les pas assister d'un bien qui n'est donné que pour les nourrir. Le Medecin est excusé par le Jurisconsulte même, qui ne regarde que son intention, quand le malade se trouve mal d'une Medecine : son ignorance souvent étoit invincible. Mais il n'en est pas ainsi de cet Oeconome, il tuë sciemment le pauvre, le laissant mourir de froid & de faim.

Sanandi non nocendi animo dedit. *Cujas ad Leg. Cornel. de Sicar.*

Concluons donc que tout ce que la passion & la prevention ont avancé contre les Medecins touchant l'homicide, n'est qu'une outrageante & outrée raillerie, & qu'il n'y a rien de plus digne d'être écouté & d'être pratiqué au sujet de leur ministere, que ce qu'un grand Prelat nous propose en se le proposant luy-même. *Je n'ay garde de rien dire qui puisse choquer les Medecins, tombant aussi souvent que je fais entre leurs mains pour mes pechez. Il se faut bien garder de leur faire injure, au contraire il leur faut faire mille honnétetez, loin de dire, ni même d'en penser ce que tant d'imprudens en publient si hardiment & si faussement. Je croy qu'il n'y a rien de si necessaire dans la vie, qu'un Medecin sage & prudent; parce qu'il est le ministre & le distributeur d'une grace dont Dieu est l'auteur.*

Policratici l. 2. c. 29. I. Sarisb.

CHAPITRE V.

Des Richesses pretenduës des Medecins.

CE n'est pas que le public ait grand interest de sçavoir si les Medecins sont riches ou pauvres; neanmoins comme on peut être avare sans être riche, *que le riche est presque toûjours ou méchant, ou heritier du méchant*, & enfin que le Medecin doit être homme de probité, & exempt même du soupçon d'avoir exigé des malades & abusé de l'état où ils sont, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos d'examiner dans ce Chapitre si *Galien donne les richesses*, comme on le chante ordinairement, ou si en effet il y a peu de fortune à faire dans la Medecine. Mais avant que de passer outre, & d'en venir précisément à la question, je croy qu'il faut poser pour fondement, que les sciences ne font presque jamais de fortune en comparaison des finances, des armes, & de quelques arts : d'où nous pourrons con-

clure, que de tous les emplois, la Medecine est celuy qui fait le moins de fortune, si ce n'est dans les Cours, ce qui ne fait rien à la question, tous ceux qui ont le don de plaire au Prince, de quelque condition & état qu'ils soient, ne manquent jamais de faire fortune. Pour commencer par les finances, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, si on veut voir une infinité de mouches, & d'autres insectes metamorphosés en vautours. Quant aux armes, ne sçait-on pas qu'elles sont naturellement tant d'horreur, qu'il a falu proposer des recompenses aux hommes pour les obliger à faire la guerre, & à répandre le sang humain, leurre dont les sciences n'avoient pas besoin, chacun se laissant aller doucement au plaisir de les cultiver? tant il est vray que

Ariſtot. in Politic.

Militia e frutto, e la scienza un fiore.

Que les rameaux d'or ne sont que pour ceux qui battent le fer, pour des Avanturiers, comme Enée, & que ces tiges dont on couronne les Sçavans, ne produisent que des bayes, aussi peu agreables à la vûë, qu'elles sont ameres & desagreables au goût. *Qual ricchezza di lauro, qual di mirto?* Combien de miserables foudroyez par la pauvreté à l'ombre même des lauriers de la Maîtrise & du Doctorat? *Povera e nuda vai filosofia.* La Marchandise, les Arts & mille petits commerces qu'il n'est pas à propos de particulariser icy, menent bien plus loin que la science, qui pour l'ordinaire ne fait que laisser les gens en état où elle les a trouvés.

Cornazan. dell' arte militari.

Bacca Lauri Mirth. Juniperi. &c.

Qui pelago credit magno se fœnore tollit,
Qui pugnas & castra petit, præcingitur auro.
Vilis adulator picto jacet ebrius Ostro
Et qui sollicitat nuptas, ad præmia peccat.
Sola pruinosis horret facundia pannis,
Atque inopi linguâ disertas invocat artes.

Petron. Arbit. in Satyr.

Que si l'on m'allegue ceux que la Morale, les Directions, ou l'éloquence de la Chaire élevent aux Prelatures, je répons qu'elles ne font jamais ce qu'on appelle des fortunes & des maisons; les uns ne faisant simplement que se tirer de la misere où ils étoient auparavant, & les mieux partagez n'étant que de simples usufruitiers, & s'ils font leur devoir, que les Economes d'un bien qui n'est pas à eux, toûjours occupez de la sainteté de leur ministere, & par consequent n'ayans que le vivre & le vêtement. Appellera-t-on donc cela des fortunes, ou des affaires des soins & des charges? Car s'ils ne font pas leur de-

voir, dissipans ou thesaurisans, qu'en arrive-t-il ordinairement? Les uns bien loin d'être riches, ne sont que des miserables, poursuivis de leurs creanciers, vivans presque toûjours sans argent, & mourans en gueux; les autres étans comme ces avares & ces vilains hommes qui manquent de tout, au milieu même de leur abondance, & mourans de faim comme les pauvres dont ils enferment le patrimoine dans leurs coffres. De sorte que de quelque maniere qu'on le prenne, les richesses n'étans pas faites pour ceux qui n'ont épousé que la pauvreté de Jesus-Christ, il n'est pas vray de dire qu'ils ont fait fortune, *habentes tanquam non habentes*. Quant aux gens du Palais, quoi-qu'ils courent si vîte qu'ils semblent vouloir voler aprés la fortune, ils ne l'attrapent pas toûjours pour cela. Car si l'on en excepte quelques Magistrats, dont les uns reçoivent des graces du Prince, & les autres augmentent par leur bon ménage ce qu'ils ont eu de leurs peres ou de leurs épouses, nous ne voyons pas de grands biens dans tout le reste, & à peine trouvera-t-on trois ou quatre hommes dans chaque centaine de ceux qui sont au dessous de ces grands Officiers, lesquels aprés avoir sué & gelé une bonne partie de leur vie, perdu le repos & peut-être leur ame, ayent une fortune de Croupier ou de petit Commis des finances. L'Histoire, la Poësie, & tout ce qu'on appele les belles Lettres n'ont pas un sort plus heureux.

Vilis honor studiis

※

Dulcis erat mercede labor, tempusque sequutum est
Quod subito gratæ frangerit artis opes. Stat. Epicid. in Patrem.

※

Frange puer calamos, & inanis desine Musa Ovid. Fast. 6.

※

Quid enim tibi fistula reddit Calphurn. Ecglog. 4.
Quo tutere famam? certè mea carmina nemo
Præterquam scopulis ventosa remurmurat Echo.

Combien, dis-je, en voit-on qui pestent à present contre les Muses, & qui crient d'un ton plaintif.

Sed me litterulas stulti docuere parentes
Ite procul Musæ si non prodestis alumnis
Ite procul Musæ si nihil ista valent.

En effet, pour prendre les choses de plus haut, & pour descendre insensiblement à nôtre temps, le present que fait Archelaus Roy de Macedoine au Poëte Cherillus, a-t-il quelque

chose de Royal ? Un écu d'or pour chacun des vers d'Oppian, paroît-il quelque chose de proportionné à la magnificence d'un Empereur, & à la beauté de ces vers ? car si la posterité les a nommé dorés, elle a sans doute eu plus d'égard à leur élegance & à leur merite, qu'au prix que cet Empereur y mit. Qu'on vante tant qu'on voudra ceux qui ont été plus heureux du temps de nos Peres, un Des-Portes qui eut trois mille livres de rente en Benefices, pour un Sonnet qui avoit plû au Duc de Joyeuse favori du Roy Henry III. les huit mille écus d'or donnés par le Roy Charles IX. pour le *Rodomont*, les deux mille écus donnés par Henry III. pour quelques autres Sonnets ; les mille écus donnés à Claude Aquillini Poëte Italien pour le Sonnet qu'il fit sur la prise de la Rochelle ; qu'on tâche, dis-je, de faire valoir ces presens, on aura toûjours raison de répondre que la fortune de Des-Portes, égala celle des Poëtes passez, presens & avenir, tant la chose est singuliere, & qu'il n'y a rien de si rare que les exemples des liberalitez faites aux Poëtes. Et de fait la pauvreté semble être tellement le sort de la Poësie, qu'il ne faut qu'un peu de contant à un Poëte pour le soupçonner de quelque méchant sçavoir faire.

Antonin. Caracal.

Ils ne pouvoient s'imaginer,
Sans soupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on trouvât tant à butiner,
Sur un simple faiseur de rimes.

Ainsi tant d'Amphions qu'il vous plaira, les pierres ne s'assembleront pas pour leur bâtir un domicile qui approche de celuy d'un Clerc des finances ; c'est ce qui a fait pousser ces justes plaintes à un de ceux de nôtre temps.

Ah ! pour bâtir si les charmans accords,
Si les beaux vers tenoient lieu de thrésors,
Que de Palais de splendeur infinie !
Nos Amphions sont en chambre garnie,
S'ils n'y sont pas, c'est qu'ils logent dehors.

Rondeaux de Monsieur de Benserade sur les Metamorphoses d'Ovide.

Comme les riches sont rarement sçavans & beaux esprits, ceux-cy sont bien plus rarement riches en un temps.

Quo musæ malæ sunt, doctaque fama fames.

Iuvenal. Satyr. 7.

Encore si ces pauvres enfans d'Apollon avoient le sort des Enfans de Chœur, & qu'ils chantassent pour du pain bien blanc ; mais malheureusement presques toutes les Muses meurent de faim, comme Homere, si elles ne montent sur le Theatre pour en vivoter.

Esurit, intactam paridi nisi vendat Agavem.

Ou si elles ne s'occupent à chanter les Myrtes, & les Myrtilles, loin de chanter les Lauriers des braves & des sçavans, comme elles feroient si elles étoient bien nourries, & qu'on pût se mettre dans la tête ces raisonnemens, de leur malheureux nourrissons.

Neque enim cantare sub antro
Pierio Thyrsumve potest contingere sæva
Paupertas, atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget

❊❊

Lyetto nido, esca dolce, aura cortese
Bramano i Cigni, & non si va in Parnasso
Con le cure mordaci: e chi pur troppo
Col suo destin garisce, e col disagio.
Vien roco, e perde il canto, e la favella.

Un de nos Poëtes ne sçachant à qui se prendre d'un si grand malheur, en accuse le cheval Pegase, & jette tout sur la pauvre bête.

Rondeaux sur les Metamorphose d'Ovide, par Monsieur de Benserade.

C'étoit Pegase, & ce docte cheval,
De la richesse ennemi capital,
Qui d'Helicon fit naître la fontaine.
Tout d'une traitte & toute d'une haleine,
Mene souvent son homme à l'Hôpital,
Sans s'écarter

Encores si cét Hôpital étoit bon, & qu'il se sentit de la magnificence de ceux que quelques Princes de l'Europe & de l'Asie on bâtis & rentés, on n'auroit pas sujet de se plaindre de la dureté de ces Ministres mêmes qui ont voulu passer pour des Mecenes. Car qu'arriva-t-il à un pauvre Poëte qui avoit demandé à un Cardinal Ministre, par une requête en vers, quelque addition à l'ordonnance qu'il luy avoit fait délivrer, pour un habit qui ne se trouva pas aussi complet qu'on le donne ordinairement aux Poëtes? je m'en rapporte à la réponse faite en rimes au Poëte par ce Cardinal, pour le payer de même monnoye.

Surintendant de Bullion,
Elargissez un peu la main,
En faveur du grand Neufgermain;
Mais pour moins que d'un million.

Conclusion que tout fut,

Reduit à soixante livres parisis, Pour la petite oye de l'habit.

Mais quelle plus grande dureté, que celle avec laquelle il renvoya bien loin les beaux vers de l'illustre Menard, que je veux bien mettre icy, quoi-que tout le monde les sçache par cœur, & que je les trouve par tout.

Armand l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte,
Je verray bien-tôt mes ayeux,
Sur le rivage du Cocite;
C'est où je seray des suivans,
De ce grand Monarque de France,
Qui fut le pere des Sçavans,
En un siecle plein d'ignorance.
Dés que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte,
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenteray son desir,
Par le beau recit de ta vie,
Et charmeray le déplaisir,
Qui luy fit maudire Pavie;
Mais s'il demande à quel Employ,
Tu m'a occupé dans le monde,
Et quel bien j'ay reçû de toy,
Que veux-tu que je luy réponde?

Car enfin cet or du Parnasse fut encore moins estimé par ce Cardinal, que l'oripeau de Neufgermain, & demeura comme terni par ce vilain RIEN, qu'il mit au bas de ces beaux vers pour toute réponse. Les choses n'allerent gueres mieux sous l'Eminence qui succeda à celle-là dans le Ministere, tant elle estimoit peu les Livres, jusques à faire crier un autre Poëte.

Ce n'est que marroquin perdu,
Que les Livres que l'on dédie,
Depuis que Monnerot mandie!

Comme si les riches ne pouvoient comprendre que tout homme qui leur presente un Livre a droit d'en prétendre quelque reconnoissance, quand il n'est pas fort à son aise.

Pauper ego canto, Luca vir maximus audi,

Pensent-

Pensent-ils qu'on soit encore au temps d'Euripide, & de cette inscription du Temple de Delphes, où les beaux esprits ne se repaissoient que de gloire, tant il faisoit bon vivre en ce temps-là ;

Nolo ego pauper dona dare tibi diviti,
Ne me amentem putes, si dando poscere videar.

Mais sans remonter au temps d'Euripide, combien le siecle passé étoit-il plus heureux que le nôtre, puisqu'il n'y a rien de plus vray que ce qu'en dit ce Rodeau ?

Le bel esprit au siecle de Marot,
Des dons du ciel passoit pour le gros lot,
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Menoit par fois à noble joüissance,
Et qui plus est, faisoit boüillir le pot.
Or est passé le temps où d'un bon mot,
Stance ou Balade, on payoit son écot,
Plus ne voyons qu'on prenne pour finance,
Le bel esprit.
A prix d'argent l'Auteur comme le sot,
Boit sa chopine & mange son gigot,
Heureux encore d'avoir telle pitance,
Maints ont le chef plus rempli que la pance,
Le fat est riche, & nous voyons capot,
Le bel esprit.

Combien encore étoit plus heureux le siecle qui précéda celuy de Marot, où les Sçavans & les gens d'esprit, loin de se faire la guerre comme ils font à present, s'aimoient & se prévenoient par de bons offices, & par des manieres nobles & genereuses, au point que Dante legua par son Testament, de quoy avoir un habit à Petrarque pour étudier commodément en hyver, au lieu que tant de gens d'étude gelent à present depuis les pieds jusques aux dents, pendant que tant d'heureux ignorans suent le dos au feu & le ventre à table. Il y a bien pis : car les Muses au lieu de mener à quelque chose de bon, menent souvent à des précipices.

En les suivant on s'égare, on se perd,
Ces pauvres sœurs marchoient dans un désert,
Il pleuvoit fort, & l'on ne voyoit goutte,
On les logea, ce n'est pas peu sans doute,
Que d'être Muse & d'avoir le couvert

Rondeaux sur les Metamorph. d'Ovide.

Chez un amant brutal & peu discret,
Fut leur retraite, il parle à cœur ouvert,
Les veut forcer, les presse & rien n'écoute,
En les suivant.
Les voila donc toutes prises sans vert,
Toutes aussi s'envolent de concert,
Il court aprés, & perit sur leur route;
A ses pareils, c'est le moins qu'il en coûte,
Et tel se nuit bien plus qu'il ne se sert,
En les suivant.

Cela est si vray que Theodore de Gaze n'ayant reçû que 40. ducats pour la traduction du Livre de la nature des Animaux fait par Aristote, qu'il avoit dedié au Pape Sixte IV. jetta premierement le present dans le Tibre, & se laissa ensuite mourir de chagrin de se voir si mal-traité.

On dira peut-être à tout cela, que Phalaris considera beaucoup le merite de Stesichorus; que Philippes Roy de Macedoine & Alexandre le Grand honorerent les Sciences & les beaux esprits, par des presens magnifiques & des pensions. Que Denis Tiran de Sicile fit triompher la Philosophie dans son char en la personne du divin Platon, qu'il fit assoir à son côté, pendant qu'il tenoit luy même les resnes des chevaux des mêmes mains dont il tenoit le Sceptre & les rênes de son Etat. Que Pompée honora Possidonius, Marcellus Archimede, Trajan Dion Philosophe de Pruse. Qu'Antonin ne pouvoit vivre sans le Philosophe Apollonius, & qu'encores que ce Philosophe eût abusé de sa bonté & de sa patience, il ne fit que cette reflexion sur sa conduite: *Cela est surprenant qu'il ait été plus facile à Apollonius de venir de la Chalcide à Rome, que de venir de son logis dans mon Palais, quand je le mande.* On ajoûtera si l'on veut, qu'Athalaric Roy de Rome ordonna, tout Got qu'il étoit, des pensions aux Professeurs qui enseignoient les Sciences; que Menon Calife de Bagdet, & l'Empereur Michel disputerent à qui auroit le Philosophe Leon; qu'un Roy d'Aragon mettoit autant de difference entre un Prince ignorant & un sçavant, qu'il y en a entre un homme qui a deux yeux, & un homme qui n'en a qu'un. Que le Pape Sixte V. témoigna tant d'estime pour les Ouvrages des Sçavans, qu'ayant placé sa Bibliotheque au dessus du lieu où il avoit rangé le magazin de ses armes, il y mit cette inscription, *Subjecit arma litteris.* Que le Valestein assigna par an deux mille

V. Ælian. Varia Histor. lib. 4. c. 18.

Facilius fuit Apolloni venire in Palatium Antonini ex Chalcide, quàm ex domo sua.

Detti di Giouanni Botero.

Itinerarium Italic. D. Joannis Mabillon. Benedict.

Talers, payez par avance à Batiste Seny Astrologue Genois retiré à Vienne, aprés avoir dit à l'Intendant qui avoit voulu regler ces appointemens à vingt-cinq Talers, qu'il auroit *honte d'avoir des sçavans à si bon marché*. On remontera même si l'on veut aux temps qui précéderent l'invention de l'Imprimerie, où les Grands prenoient plaisir à faire dépence, en mignatures, * en or & en précieuses couleurs, & autres ornemens dont on paroit alors les Livres; on dira que les Dames mêmes ont donné des marques extraordinaires d'estime aux Sçavans, témoins les Abaillards, les Chartiers, & les Clopinels, au dernier desquels Valentine de Milan fit de grandes honnêtetez, & enfin qu'il ne s'est gueres trouvé de Petrarques, qui n'ayent reçû des témoignages d'amitié, ou quelques autres faveurs de leurs Laures. Mais que fait tout cela à la Republique des Lettres, ce particulier au general, ce sont des choses singulieres, dont ny l'Université, ny pour ainsi dire l'Universalité des Sçavans n'est pas mieux. Quant même on a érigé des Statuës à quelques Doctes & aux inventeurs des beaux Arts, en ont-ils été plus à leur aise; ces Statuës mangeoient-elles pour eux? Non assurément; & c'est pour cette raison que l'Illustre President Fauchet, se voyant si mal recompensé de ses belles veilles, en marqua son chagrin par ces jolis vers.

Histoire du Roy de Suede Gustave Adolphe, par Monsieur de Prade 1656.

* Inficiũtur membranæ colore purpureo aurum liquescit in Litteras.

J'ay bien trouvé à Saint Germain
De mes longs travaux le salaire,
Le Roy de Pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois & benin.
S'il pouvoit me guerir de faim,
Aussi bien qu'il fait mon image,
Que je ferois un beau voyage!
J'y retournerois dés demain.

Que le Fleuri Ferrarius admire donc tant qu'il luy plaira ce fameux Maracot, où les peines & les douleurs, *semblent avoir heureusement dégeneré en une fleur*, il n'en est pas au païs des Lettres comme en celuy des Jardins & de ces Isles, où les fleurs naissent sous les pieds.

Ferrarius in Flora cap. de Flore Passion.

Pœnas degenerasse in florem.

Où l'on ne voit jamais pleuvoir,
Si ce n'est des rubis échapés à l'aurore,
Que des champs fortunez plus glorieux encore,
Daignent à peine recevoir.

Au contraire, ce que les Muses ont de plus fleuri dégenere souvent en épines; n'a-t-on pas vû jusques dans Rome le païs

des Lettres, les plus innocentes veilles déclarées criminelles? *Res nova & inaudita etiam de studiis supplicia sumi.* La fortune même ne s'est-elle pas declarée contre les Sçavans, au point de fournir la matiere des volumes entiers qui déplorent les souffrances des Martyrs des Muses?

Voudroit-on donc aprés tout cela que la Medecine qui n'a rien de si fleuri que tant d'autres Sciences & tant d'autres Arts, eut eu un sort plus heureux? Quant elle auroit été aussi venale de tout temps, que le Barreau l'etoit à Rome au temps de Corneille Tacite, elle n'en auroit pas été plus riche, parce qu'on ne paye pas fort largement ce qui n'est pas fort agreable aux sens, & ce qu'on est en possession de ne payer qu'à sa commodité. Cependant on fait sonner bien haut le

Dat Galenus opes, dat Justinianus honores.

Ou pour parler avec Accurse, un

Comment. in Prœm. Digest.

Dat Galenus opes, & Sanctio Iustiniana
Ex istis paleas, ex illis collige grana.

Car de quelque façon qu'on lise ces vers, je ne voy pas qu'on en doive faire grand cas, puisque cette autorité ne se trouve que dans une glosse pire que le Texte. On n'a donc qu'à se promener un peu en esprit dans Paris & dans les Provinces, pour voir si on y trouvera ces richesses, qu'on s'imagine chez les Medecins. Cherchez bien, & je m'assure que vous ne les trouverez qu'à peine dans une ou deux familles des Medecins de chaque Province, & tout au plus dans quatre ou cinq de ceux de Paris, si même ce qu'on y trouvera de plus considerable, peut être appelé richesses. En effet, qu'un Medecin ait tant d'employ qu'il vous plaira, qu'il courre le trot & le galop, à pied & à cheval, à la ville & aux champs, l'argent ne luy viendra pas pour cela en poste. Il s'en faudra beaucoup que toutes les visites & tous les avis soient payés, les amis, les parens, les ingrats, les impecunieux, les escrocs ne font jamais somme, *decem curati sunt & unus egit gratias.* Quoi-qu'on puisse dire même de l'ancienne Medecine, elle n'a été gueres plus riche que la nouvelle: car si l'on en excepte les Medecins nez riches, & ceux qui ont servi les Princes, on trouvera cinq cens pauvres, & peut-être mille pour un qui aura gagné quelque chose. Venons à la preuve le plus briévement que nous pourrons, par une reveuë de ceux dont nous avons donné l'Histoire Chronologique, aprés avoir supposé, avec Galien, *que la fin des grands*

Medecins n'a été ny l'utilité, ny même la gloire, l'humanité & la compassion seule ayant été le motif qui les excitoit. Qu'ainsi ne soit, on ne convaincra jamais Esculape d'avoir été riche : car pour nous faire croire qu'il ait thesaurisé, il faudroit de meilleurs memoires que ceux que nous avons examinez en parlant de luy, de meilleurs témoins & des juges plus desinteressez que des Poëtes pour faire le procez à un Dieu. Les grandes alliances de Podalire & de Machaon ses enfans, les rendirent si puissans qu'ils ne tirerent rien de leurs malades, n'ayant en effet besoin de rien. Gorgasus, Polemaque, Nicomaque enfans de celui-cy, & mêmes leurs descendans furent heritiers des biens de leurs peres, comme ils le furent de leur merite, & furent adorez des peuples comme des divinitez, parce qu'ils faisoient la Medecine en Héros de l'Art. Ceux qui les ont suivi jusqu'à Hipocrate ne nous ont pas parû fort riches, au moins par la voye des retributions populaires: car ceux qui s'enrichirent comme Melampus, ne le firent que dans les Cours. Hipocrate même qui put se faire puissant en biens, s'il eût voulu tâter de la Cour, pratiqua par tout sa belle Sentence, *Liberalis Artis liberalia quoque sunt opera.* Il refuse tout ce que le Senat d'Abdere luy presente, & méprise tout ce que Perdicas Roy de Macedoine luy veut donner, s'il veut bien se donner à luy. Il pousse la generosité jusques à ne vouloir pas entendre aux propositions du grand Roy de Perse Artaxerxe ; il vit de l'honneur qui le suit par tout, & la couronne d'or que le Senat d'Athenes luy décerne, n'est qu'un cercle où son domaine s'étend bien moins que sa gloire. Dexippe, qui fut son disciple & son compatriote, l'imite jusques à mépriser les richesses d'Hecatombus Roy de Carie, qu'il ne veut servir qu'à condition qu'il ne fera plus la guerre à sa patrie. Si Thessale est plus riche que ne fut Hipocrate son pere, c'est parce qu'il veut bien être Medecin d'Archelaus Roy de Macedoine. Il en est de même de Policlete & de Democede Medecins, l'un de Denis Tiran de Sicile, l'autre de Darius Roy de Perse, de même d'Androcedes qui fut Medecin de Philippes Roy de Macedoine & d'Alexandre son fils ; de même d'Apollophanes qui fut Medecin d'Antiochus, de Stratius qui le fut d'Eumenes, d'Erasistratus qui fut Medecin de Seleucus ; de Calligene qui servit ce Philippes Roy de Macedoine qui fit la guerre aux Romains ; d'Archigene Medecin de Philippes Roy de Syrie ; de Dioscoride Medecin de Marc-

Antoine & de Cleopatre ; de Musa & d'Euthorbe freres Medecins, l'un d'Auguste & l'autre de Juba Roy de Mauritanie. C'est ainsi que Philotas s'enrichit au service du frere de Marc-Antoine, Simon l'Athenien auprés de Seleucus, Caricles auprés de Tibere, Vectius Valens en la Cour de Messaline, Andromachus en celle de Neron, Arnutus en celle de Domitien, Hermogene en celle d'Adrien. Il n'y a donc jusques-là que Crivias, que Charmis, que Castor, que Q. Stertinius, qu'un Archontius Chirurgien, taxé par l'Empereur Claude à deux cens cinquante mille écus, & peut-être deux ou trois autres qui ayent fait fortune avec le public. Car pour Decimus Merula, le moyen de le croire tel qu'on le dépeint, puisqu'on le fait si riche, qu'il est impossible de comprendre comment un simple Medecin pourroit avoir tant gagné de bien ? Galien même, loin d'avoir été riche & d'avoir fait fortune avec le public, ne fit qu'à peine quelque petit gain à Rome, où il s'établit, bien plus à la faveur de Demetrius premier Medecin de l'Empereur Antonin, que par son merite qui ne fut pas fort connu du public, & qui ne servit qu'à luy attirer l'envie des Medecins. Cela est si vray qu'il dit de luy même en un de ses Livres, qu'il n'est pas riche, & que quant aux autres Medecins, il y en avoit autant de semblables à ce Medecin de Plaute, que d'hommes malades.

V. Plin. & Tiraquell. pag. 421.

Scipio de Mercuriis de gli errori popolar. d'Italia lib. 1. cap. 4.

Lib. 4. de composit. Medicam secund. locos.

In Rudente Actu 5. Scen. 2.

Quid tu nunc Medicus es quæso?
Imo Edepol una littera plus sum quàm Medicus.

Q. Serenus Sammonicus, Oribase, Æce, & tant d'autres mentionnés cy-devant, sans oublier la plûpart des Arabes, étoient tous Medecins de Princes, ou riches de leur estoc ; de sorte que si l'on cherche bien de-là en avant, on en trouvera à peine quatre ou cinq qui se soient enrichis avec le peuple. Pour les Medecins de nos Rois : car ce seroit une grande affaire de vouloir parcourir toutes les Histoires, tous les temps & tous les païs, quoi-que ces Princes ayent été magnifiques dés la premiere race autant qu'on le pouvoit être alors, ces Medecins ne furent recompensez qu'avec des Prébendes Ecclesiastiques, si l'on en excepte ce Pierre Medecin du Roy Clotaire II. marqué cy-devant page 124. Marilelfe qui perdit tout par un revers de fortune, les Medecins de Gontran Roy de Soissons, que la cruelle Austrigilde fit égorger, & Zedechias Juif connu par la mort de Charles le Chauve : car je ne voy gueres d'autres Medecins

qui n'ayent été Moines, Chanoines, Abbez, ou Evêques dans la Cour, jusques à Adam Fumée premier Medecin du Roy Charles VII. lequel ayant été Maître des Requêtes & Garde des Seaux quelque temps aprés la mort du Chancelier de Rochefort, se trouva bien plus riche de son fond & des faveurs de la Cour, que de celles de la Medecine ambulante. Le fameux Jacques Cottier se fit encore bien plus riche que Fumée, car quoi-qu'il eût été taxé à quarante-huit mille écus sous le Regne du Roy Charles VIII. somme grande pour ce temps-là, il luy en resta bien davantage, & infiniment plus qu'il n'en meritoit, de la maniere dont il l'avoit gagné. Si on en excepte encore Jacques Ponceau, Jean Trosseleri, Jean Martin, Jean Michel, Jean Burgensis, tous Medecins du Roy Charles VIII. Gabriel Miron premier Medecin & Chancelier de la Reine Anne de Bretagne, Salomon de Bombelles, André Briau, Jean d'Alez . . . . . de Francieres Medecins du Roy Louis XII. Louis Burgensis Medecin du Roy François I. Jean Fernel & Jean Chapelain Medecins du Roy Henri II. Jerôme Montuus Medecin de François II. & de Charles IX. Marc Miron Medecin du Roy Henri III. André du Laurent d'Henri IV. Bouvard de Louis XIII. à la reserve, dis-je, de ceux-là, tous les autres furent recompensez par des Benefices qui les mirent à couvert de la pauvreté sans les enrichir. Les Medecins des Papes n'ont pas été recompensez autrement que la pluspart de ceux de nos Rois, je veux dire avec des biens d'Eglise : car on ne verra gueres qu'un Thadæus Florentinus, ce Medecin si interessé qu'il ne partoit jamais pour la campagne sans faire marché à cinquante écus d'or par jour; de sorte qu'en ayant exigé cent du Pape Honoré IV. sa maladie luy en valut dix mille; qu'un Pierre d'Apone qui n'étoit pas moins avare : car quant à Arnaud de Villeneuve son disciple, quoi-qu'il ait cherché la pierre Philosophale, on ne voit pas pour cela qu'il l'ait trouvée. On fait quelque bruit des pratiques & du Cabinet de *Fabricius ab aquâ pendente*, Medecin ambulant & populaire, mais avec cette specieuse inscription qu'on lisoit sur la porte de ce Cabinet, *Lucri neglecti lucrum*, qui sçait si tout ce qu'il y avoit dedans n'étoit point de ces colifichets sur lesquels à peine pourroit-on marier une fille qui ne seroit pas fort jolie ? Prochite le Napolitain étoit riche, mais comme il n'étoit pas moins grand Seigneur que grand Medecin, ses richesses ne venoient pas de la Medecine

qu'il exerçoit fort noblement. Garcias ab Horto tira douze mille écus d'un Roy des Indes qu'il avoit gueri ; mais est-ce une recompense digne d'un Roy de ce païs-là, & de quoy rendre un homme riche ? Il est vray que Turquet Maierne a laissé de nôtre temps de grands biens qu'il avoit gagnés en Angleterre, le Perou des Medecins, où on luy donnoit une Guinée par chaque visite, & s'il en faut croire tous les contes qu'on fait à ce sujet, autant de Jacobus chez les grands Seigneurs qu'il y avoit de degrez à monter jusques dans leur chambre. Mais quand on aura posé qu'il étoit Medecin du Roy d'Angleterre, on ne s'étonnera plus de sa fortune. Je veux même que Carpus & Capivaccius, ayent mis au siecle passé à un prix excessif la cure des maladies Napolitaines, comme firent à leur imitation quelques autres Medecins & Chirurgiens, dont l'avarice fut cause qu'on appela tres-précieux ces pauvres malades, tant ils mettoient leur cure à haut prix. Quoi-qu'il en soit, ce ne sont que deux ou trois particuliers du passé, qui ne font rien au present, & à ces Medecins de nôtre temps que je vais examiner, pour voir s'il est vray que *dat Galenus opes*.

Le Politique, je l'avouë, a été un tres-riche Medecin ambulant, & si l'on veut le plus riche de nôtre temps ; mais si l'on ôtoit de ces richesses ses biens de patrimoine, ceux de succession, ceux de son épouse, & ce que le bon ménage y a ajoûté pendant plus de quarante ans, le reste ne paroîtra pas des richesses. Quant au Grand, au Neptune & au Petit-homme, quoy qu'ils ayent tous servi des Princes, ils ne sont pas morts plus riches que les ambulans. N'oublions pas même si l'on veut les Païs Etrangers où l'on paye bien mieux qu'en France les visites des Medecins, & tout bien consideré, nous ne verrons pas que la Medecine y ait jamais parlé par tonnes d'or, comme a fait le commerce, ny par millions comme ont fait les finances de nôtre païs. Qu'on déterre tous les Medecins, on n'y trouvera ny Jacques Cœurs, ny Foukers d'Ausbourg, ny Ronis, ny aucun de ces noms que les richesses ont rendu celebres depuis un siecle dans la France. La fortune de quelques Medecins est donc comme rien en comparaison de tant d'autres fortunes : car même pour quelques-uns qui ont vécu du métier, combien en avons-nous vû qui ont croupi dans la misere, & combien en voit-on encore à present qui languissent dans la pauvreté, tous riches qu'ils sont de merite ?

D'où

D'où il faut conclure que la Medecine n'étant pas riche, elle merite au moins qu'on l'honore premierement de la *substance* des Convalescens *de tuà substantià*, en second lieu de quelque distinction, & de quelques-unes de ces graces que le Droit Romain luy accorde, si on ne veut luy accorder quelques-unes de celles du Fisque; & enfin qu'on l'épargne dans les Satyres & dans les compagnies, où bien loin de l'estimer autant qu'elle le merite, & de satisfaire au Precepte du sage fils de Syrach * on luy envie même jusques à la moindre titulade du païs où les titulades sont si communes. *Les grands Seigneurs*, dit Apollon protecteur de la Medecine, *sont jaloux de voir les Medecins prendre, comme font les Jurisconsultes, le titre d'Excellence. Ils ont beau alleguer qu'ils sont plus anciens que les Ducs, les Marquis & les Comtes; ceux-cy leur répondent qu'ils ont le titre d'excellence, comme un Titre onereux, & acquis à beaux deniers comptans, qu'une Excellence de cinquante écus d'achapt, n'est pas comparable à celle d'un Duc qui vaut des millions.* Apollon là-dessus prend le parti de ses enfans, disant aux Seigneurs, *que leur état vient de leurs deniers, celuy des Docteurs de leurs veilles, & de leurs sueurs, & renvoye enfin l'affaire aux Sages qui jugent que les grands Seigneurs n'honorant l'excellence qu'avec les biens de fortune, & les Doctes luy faisant honneur avec les biens de l'esprit, si ceux-là veulent rendre leurs Excellences considerables, & en quelque maniere au dessus de celles des Doctes, ils n'ont qu'à mettre la main à la bource, & à enrichir la vertu; que c'est le moyen de s'acquerir le Titre de liberal, qui vaut mieux que celuy de Duc, & même que celuy de Prince au jugement de tous les habiles.* Voilà ce me semble un jugement fort spirituel & fort équitable, & dont la Medecine pourroit comme les autres Sciences se prévaloir, si les Seigneurs n'en avoient appelé à la coutume, & à la prescription, & si le peuple n'étoit en possession de dire des sottises de la Medecine, sans penser qu'ils en peuvent avoir besoin, & quelquesfois même aprés en avoir tiré de grands secours.

* Honora Medicum.

Trajano Boccalini nelli Ragionamenti.

Ibid. 49. *Ragionament.*

A l'égard des jeunes gens qui prennent parti dans la Medecine, concluons encore, que cette Science ne produisant d'ordinaire que des fruits tardifs & petits, on ne doit pas s'y engager si on n'a quelque petit Titre patrimonial, & assez de patience pour attendre doucement le temps de la moisson, si on est assez heureux pour l'attraper: car en verité la Medecine étant aussi noble & aussi charitable qu'elle l'est, ne peut être gueres honorée par

une jeunesse, élevée dans la poussiere & dans la crasse des Colleges ; par de malheureux restes de familles ruinées, souvent des esprits bas & sans aucune des dispositions necessaires pour se rendre habiles, par une jeunesse qui s'y engage dautant plus facilement qu'on y est bien-tôt reçû Maître, quoi-qu'on n'y devienne grand Maître qu'avec bien de l'application, du genie, & des années. On se fie sur l'exemple des plus heureux, & quand on est une fois en chemin, on ne pense qu'à entrer à quelque prix que ce soit, pour satisfaire sa propre cupidité, ou l'impatience de la famille, avec laquelle on n'est pas en paix qu'on ne gagne bien de l'argent, sans penser qu'en se jettant lâchement aux pieds, & pour ainsi dire à la tête des malades, on ne trouve pas pour cela le moyen de parvenir, quoi-que cette voye ait réussi à quelques-uns. Car en verité les choses iroient bien mieux qu'elles ne vont, si l'on avoit toûjours devant les yeux, le *Medicina rogata*, & ce beau précepte de Vitruve, qui semble être fait pour les Medecins. *Sic agas in praxi ut rogatus non rogans onus suscipias.*

CHAPITRE VI.

De l'Avarice des Medecins.

COMME nous avons fait justice aux Medecins touchant ce qu'on leur impute en particulier par un esprit de prevention ; aussi ne faut-il pas oublier ce dont on ne les peut disculper, pour les obliger, s'il se peut, à être plus honnêtes gens, & à se défaire de ces defauts, dont ils ne sont que trop convaincus. Car en verité il y en a bien de semblables à ceux que Cardan & Jules Cæsar Scaliger ne pouvoient souffrir, & qu'ils nous ont dépeins comme une foule de miserables qui se piquent d'être de fort braves gens * au reste envieux, médisans,

* Turbam videmus à primis literarum rudimentis seipsam venditantem, invidam, maledicam obtrectatricem ; novam speciem cynicorum, avaram, supinam, ignavam simul atque ignaram. *Ex Scaliger.*

Medicina facit non rerum memores, sed verborum callidos ; versatiles ingenio, invidos, avaros, dolosos, laboriosos, non ingeniosos, & minimè graves : opus enim eorum & exercitatio minimè quàm liberalis est. Sunt autem improbi ferme omnes nostra ætate, adeo ut nil pejus excitari possit. *Ex Cardan.*

effrontez, vains, ignorans, avares. Mais avant que d'entrer en matiere par l'avarice, que je regarde comme le premier & le principal de tous les défauts dont on les peut accuser, il faut remarquer que les Auteurs, & même le peuple qui leur reproche l'avarice, la dépeignent d'une maniere à la faire prendre pour l'ambition, quoi-que celle-cy ne soit pas ordinairement un defaut de Medecin. Car si elle est, comme a dit quelqu'un, l'erreur des grandes ames; si elle n'a que les honneurs pour fin, nos Medecins n'ayant pas ordinairement l'ame plus grande que la naissance, & se mettant bien moins en peine de la gloire que du gain, l'ambition ne sera pas de leur goût. Un homme né dans l'indigence & dans la misere, comme il arrive à la pluspart, songe bien moins à monter bien haut qu'à sortir du neant. A quoi il faut ajoûter, que quelque merite qu'on ait dans la Medecine, on n'y dit pas *Ascendam* avec autant d'apparence de réussir dans ce beau projet qu'en quelques autres Professions. Non seulement les Armes, la Cour, les Finances; mais quelquefois aussi les Mathematiques, les Loix, la Theologie peuvent élever un homme si haut, qu'on le perd presque de vûë, & qu'il ne se connoît plus lui-même. Et c'est pour cela que Jason Maini celebre Jurisconsulte & grand Orateur, interrogé par le Roy de France Louïs XII. qui lui témoigna de l'estime, aprés avoir écouté une de ses leçons à Pavie, pourquoy il ne s'étoit pas marié, il lui répondit d'un air de confiance: *Pour conserver, Sire, la disposition que j'ay au Cardinalat, qu'il ne tiendra qu'à V. M. de m'obtenir du Pape Jules.* Ce n'est pas comme nous l'avons remarqué dans nôtre Histoire Chronologique, qu'il ne soit arrivé à quelques Medecins de monter fort haut: mais outre que cela est rarement arrivé, il est certain que la pluspart de ceux qui sont parvenus à des dignitez considerables, y sont arrivez par quelque canal qui n'étoit pas un de ceux de l'Art. Mais, me dira peut-être quelqu'un, le moindre Medecin ne peut-il pas être poussé de l'ambition de se voir Comte des Archiatres? Sans doute, & j'avouë même à ce sujet que le Medecin du Prince étoit autrefois quelque chose infiniment au dessus des autres Medecins: *Medicus Principis dicitur habere dignitatem*, & que Cassiodore ne fait dire cent belles choses au Roy Theodoric à l'avantage de ce poste-là, que pour en marquer la dignité. Mais outre que ce n'est plus à present cela dans toutes les Cours, & que des Comtes jadis du

premier ordre, tels qu'étoient alors les premiers Medecins, sont bien à present au dessous de ceux du dernier ; je ne croi pas qu'un homme qui seroit touché d'un veritable esprit d'ambition, la voulût borner à une dignité de Jadis. En effet qu'y a-t-il dans ce poste qui distingue fort un homme d'un autre ? Y paroît-on fort élevé au dessus des autres hommes ? Y impose-t-on par les ornemens, par le cortege, par l'autorité, & par quelque caractere, qui attire le respect & la consideration d'un chacun ? Car enfin qu'un Medecin se flate tant qu'il voudra d'esperance, il ne sera jamais que Medecin, habile, heureux, ambitieux, si vous le voulez, toûjours Medecin, s'il ne sçait, & s'il ne fait que la Medecine. L'on s'engage dans le métier sans y penser, l'on y vit quelques années courant aprés ce qui peut garantir de la pauvreté, & l'on y meurt enfin aprés en avoir bien vû mourir d'autres qu'on a fait semblant de regretter. Engagement bien précipité, triste employ, triste consolation, & triste fin pour un homme qui auroit été touché d'ambition. Voilà donc nos Medecins pour l'ordinaire reduits à l'avarice, soit que l'indigence dans laquelle ils naissent souvent, leur fasse apprehender d'y retomber, soit que le temperament y contribuë. Car, quoi qu'il en soit, l'avarice des Medecins a tellement passé en Proverbe, que le Conciliateur qui étoit luy-même si avare, l'a reproché aux gens du métier.

Dicisque facisque quod ipse
Non sani esse homines, non sanus jurat Orestes.

C'est elle qui a donné lieu à la fable d'Esculape foudroyé pour son avarice ; fable qui pour trouver plus facilement la cause de la corruption des ruisseaux, s'est avisé d'en empoisonner la source. C'est ainsi qu'Aristophane * ne rend les Medecins commodes chez les malades qu'à force d'argent ; & que Martial, loin d'en demeurer là, fait même le Medecin Herodes voleur de son propre malade.

* Tu verò stillàm pacis instillato hanc, hoc est æneam vel argenteam, quales habent Medici.

Clinicus Herodes Trullam subduxerat ægro,
Deprehensus dixit : Stulte quid ergo bibis ?

Aussi ne conterois-je pas pour grand chose l'autorité de ces Poëtes, si je n'avois celle d'Hipocrate même, qui regarde l'avarice comme propre des Medecins. C'est pour cela qu'il invective contre ce vice au point de l'appeller *la plus grande des maladies, & pire même que la folie ; & une racine si amere & si dan-*

L. de decenti ornatu, & Epist. ad Abderitan. & in jusjurand.

gereuse, que si l'on ne l'arrache du cœur du Medecin, il ne sera sain ny de corps, ny d'esprit. La Politique Romaine, dit Pline, ne permit l'entrée de sa Ville aux Charlatans, que pour reprimer, par cette digue, l'avarice des Medecins qui se mettoient à trop haut prix; mais il est certain que comme ce remede étoit encore pire que le mal, il n'empescha pas qu'on ne criât encore depuis dans cette Ville : *Vis morborum pretia medentibus.* Pline le jeune se plaint hautement dans ses Livres du prix exorbitant que ceux de son tems mettoient à leurs cures, quoi-qu'ils fussent fort ignorans. Galien ne disconvient pas de ce fait quand il parle de ceux du sien. Tertullien est dans cet esprit.* Philemon dit dans Stobée que *les Medecins ne souhaitent la santé, ni à leurs parens, ni à leurs amis, ni à leurs compatriotes, & qu'ils semblent ne se bien porter que quand tout le monde est malade.* S. J. Chrysostome semble marquer dans son Commentaire sur le 8. Chapitre de S. Matthieu parlant du Lepreux, qu'on n'a raison des Medecins qu'avec de l'argent. Saint Bernard, & Jean de Salisbery se plaignent fort de l'avarice de ceux de leur siecle. Elle prend, dit ce dernier, adroitement le tems de la douleur pour en tirer avantage : *Cùm dolor cruciat ægrotantem, sibique cooperatur languentis exulceratio, & avaritia medentis.* C'est pour cela que Goldaste a écrit que l'exercice de la Medecine n'est plus qu'un commerce, où l'on vend ce qu'on ne peut pas garantir, & que Roderic. Zamorens. fait les Medecins si interessez, qu'ils voudroient, pour ainsi dire, que tout fût brûlé, pourvu qu'ils eussent la cendre. Un Moderne * tranche nettement le mot, disant qu'il n'y a rien de si avare qu'un Medecin : *Nihil hodie magis avarum est Medico*, & qu'ils sont tous des affamez & des alterez : *omnes enim sitibundi.* Un autre dit que le Medecin ne se trouve jamais où il ne se trouve point d'argent* L'illustre Saumaise les appelle des mercenaires dans ses Observations sur le Droit Attique. Ils n'aiment, dit-on communement, que les playes, *Vulnus amat Medicus.* Le docte Minderer fait entrer la Medecine dans ces sentimens, en ces lamentations qu'il lui fait faire sur ses disgraces. Enfin il n'y a pas jusques à la Verita Raminga Comedie joüée à Venise vers la fin du siecle passé, où un Apotiquaire & un Medecin ne se réjoüissent de voir que les maux publics vont faire leur bien particulier.

Si on en s'en rapporte à Hierocles, on est tellement prevenu de l'opinion qu'on a de leur avarice, qu'un Ecolier demande

L. 29. c. 1.

Tacit. Annal 11.
Advers. Marcion.
L. de præcognit. de curand. animi affect.
* Ut famosius & pretiosius curent.
Sicut Medicus pecuniis, Sic Christus oratione placatur. *Epist 307.*
in Dialog. c. 4.

Medicorum omnes ferme res venditiones potius esse quam curas. *Paradox. de honore Medicorum.*

* *Carroc. de locis & conditionibus.*

* Ubi argentum aut lucrum non est, ibi Medicus venire non vult. *Paul. Zachias l. 6. titul 3.*

Hier. clis facetia.

pardon à un Medecin de ce qu'il y a long-temps qu'il n'a été malade : tant il a peur qu'il ne s'en fâche : Qu'un Païsan rit sous cappe de voir qu'un Medecin prend ses lunettes pour examiner l'argent qu'il luy presente, & qu'il les quitte en examinant l'urine sur laquelle il le consulte. Mais voicy bien encore un autre avare & larron que n'est le Clinique Herodes, puisqu'il ne peut s'excuser sur l'intemperance du malade, comme cet effronté Clinique. Cela est un conte à la verité dans Esope ; mais c'est une verité dans ce que nous n'avons que trop souvent vû, ou au moins dans ce qui en approche de fort prés. Une bonne femme qui avoit la vûë fort basse, & qui craignoit de la perdre entierement, promet à un Medecin de le bien payer, si elle guerit par ses soins ; & elle le laisse par provision maistre de tout son petit ménage. Le Medecin étoit fort soigneux de la venir voir, & ne manquoit gueres de se payer de chaque visite par ses mains, emportant tous les jours quelque chose de ce qui l'accommodoit le plus. Comme il fut à bout de ses remedes, & qu'il ne resta plus rien de bon dans la chambre, il demanda à la bonne femme si elle n'étoit pas guerie, & si elle ne voyoit pas fort clair ? Je voyois, dit-elle, il n'y a pas encore long-têms quelque chose dans ma chambre ; mais je n'y vois plus rien à present. Elle avoit raison. Tout le monde ne sçait pas l'histoire d'Aspasie, elle vient assez à l'avarice des Medecins pour être icy rapportée brievement. La nature qui avoit fait naître cette fille pauvre, n'avoit pas manqué de l'en dédommager en quelque maniere par une beauté ravissante. Mais quoy-qu'elle eût eu un pressentiment en songe des grands avantages & des grands biens qui luy en devoient revenir, elle ne laissa pas de demeurer inconsolable, & de prendre son songe pour une veritable réverie, quand elle se vit quelque tems aprés une tumeur au menton, qui la défiguroit horriblement. Son pere qui avoit pour elle une tendresse toute paternelle (car sa mere étoit morte la mettant au monde) la fit voir à un Medecin, qui sans avoir égard à sa pauvreté ny à sa beauté, mit à si haut prix la cure de cette difformité, que le pere & la fille en demeurerent désolez. Aspasie pleure donc continuellement, à la table, au lit, & particulierement au miroir : mais enfin un jour où la douleur semble l'avoir assommée, elle se laisse doucement aller au sommeil, & voilà qu'elle apperçoit une colombe, qui prend en un moment

la forme d'une femme, l'invitant à prendre courage, & à ne songer ny à son mal, ny au secours que les Medecins luy refusent si impitoyablement. Cela dit, la femme Colombe luy presente un bouquet de roses consacrées à Venus, & luy ordonne de l'appliquer sur la tumeur. Elle obeït sans differer, & la voilà en même-tems non seulement guerie de son mal, mais plus belle que jamais, malgré l'avarice du Medecin qui luy avoit refusé son secours. Voici bien pis que de l'avarice & de la dureté envers une fille, ou quelqu'autre particulier: car des Medecins ennemis du public y paroissent si enflammèz d'avarice, que les eaux vangeresses qui les engloutissent, sont seules capables d'éteindre ce feu, & de les punir de leur crime. Les bains de Pouzolles faisoient des cures si merveilleuses, que les Medecins de Salerne se crurent ruinez. Les voilà donc resolus de les empécher, & de passer sur une barque pendant la nuit pour renverser l'édifice & les canaux de cette piscine. En effet, conclu & executé. Mais au moment qu'ils repassent comme en triomphe de cette belle execution, la barque & tout ce qu'elle portoit est ensevélie sous les eaux. Punition divine dont il demeura des marques sur un marbre, où l'attentat & le nom des Medecins demeurerent exposez aux yeux du Public d'une maniere si exemplaire, qu'avant que le tremblement de terre qui arriva l'an 1408. eût tout renversé, on en pouvoit encore dire ce qu'on disoit du tems de Pline * des restes du fameux taureau de Phalaris: *Adhuc servantur opera ejus, ut quot quot illa viderint, oderint manus.* Froissard parlant de la maladie du Roy Charles VI. guerie par Guillaume de Harcelay, reproche aux Medecins que *c'est là la fin où ils tendent souvent, que d'avoir de grands salaires & profits.* Et aprés avoir remarqué que ce Medecin ne dépensoit par jour que deux sols parisis, il ajoûte que *de telles verges sont battus tous Medecins.* Il n'y a presque personne qui ne sçache l'Epitaphe de Silvius fameux Medecin du dernier siecle:

Silvius hic situs est, gratis qui nil dedit umquam,
Mortuus est gratis quod legis ista dolet.

Mais tout le monde ne sçait pas qu'il offrit aux Medecins de Monpelier par une insigne avarice d'être le Courtier de leur Ecole, & d'y faire venir des Etudians, s'ils vouloient luy remettre les frais de la Licence & du Doctorat. Bien plus, il ne pouvoit souffrir en son Auditoire aucun Ecolier, s'il n'avoit

Du temps de l'Empereur Frederic II.

Histor. di Giouan. Anton. Sũmonte.

Julius Cesar Capacius. libr. de balneis apud Reg m La distaum marmoreis. Petrarch. l. 1. Epist. Epist. 4.

* *Plin. l. 31. c. 1.*

V lib. Silvii de victu pauperum Scolasticorum.

payé le prix qu'il avoit mis à ses leçons, s'emportant de colere jusqu'à ce que les autres Ecoliers l'eussent mis dehors. Il vivoit encore si pauvrement, quoy qu'il eût du bien, que pour épargner un fagot, il montoit & descendoit son escalier une grosse buche sur ses épaules, jusqu'à ce qu'il se fût échauffé par cet exercice. Mais voicy un avare bien moins crasseux que Silvius, & dont l'insolence & l'avarice est payée de la même monnoie qu'il a donnée à un Philosophe impecunieux. Il n'y a personne à Florence qui ne sçache le septiéme sonnet de Petrarque, qui commence ainsi:

La Gola e il sonno, e l'otiose piume.

Le Medecin dont est question, ayant rencontré, tout fier qu'il étoit de sa chaîne d'or & de sa sotane de soye, un assez pauvre Philosophe dans le logis d'un de ses malades, & luy ayant sottement reproché son indigence par ces mots du Sonnet:

Povera ignuda vai filosofia.

Le Philosophe ne manqua pas d'insulter à l'avarice des gens de sa Profession d'une maniere d'autant plus spirituelle & plus juste, qu'il le fit par le vers qui suit immediatement celuy dont on l'avoit battu.

Dice la Turba a vil guadaguo intésa.

Qu'est-ce donc que n'eût pas dit sur la chaîne du même Medecin, celuy qui ne pouvant souffrir les extravagances d'un homme paré d'un semblable bijou, dit si heureusement: *A gli altri pazzi basta una catena, ma la pazzia di costui e tal che molte gli e bisogno.*

Le Neptune pour continuer nos inductions, faisoit le liberal avec les malades: mais outre qu'il avoit des manieres propres à en tirer toûjours quelque chose, jusques à tenir un Tronc placé dans son escalier, où les consultans étoient invitez de mettre ce qu'ils vouloient pour l'Office des Trépassez, dont quelques devotes luy avoient, disoit-il, laissé la direction entiere, il étoit encore d'accord avec quelques Apotiquaires & Chirurgiens de ce qui luy devoit revenir des pratiques avant que de les leur mettre entre les mains; & quoi qu'apparemment il n'eût plus gueres besoin de viatique, les dernieres années de son pelerinage, il ne laissoit pas de prendre de l'argent de ceux dont il croyoit ne pouvoir tirer autre chose, & ce qui étoit plus à blâmer, par des artifices si bas, que je veux bien les omettre icy.

Le Grand disoit hautement, qu'*un Medecin ne pouvoit rien faire avec les gens de Paris, s'il ne les trompoit.* Cela est trop vrai, mais il ne faloit pas pour cela le dire à de jeunes Medecins, & encore moins le faire. Ainsi quoi qu'il fût enfin parvenu à un Poste, où il n'étoit pas fort honnête de prendre de l'argent, il ne paroissoit pas content quand on ne lui donnoit rien du tout. On dit à ce sujet entre autres particularitez, qu'une maniere d'Abbé qui lui avoit fait écrire une grande ordonnance pour un petit mal qu'il avoit, ne lui ayant rien presenté, il le suivit pas à pas jusques à la porte, & que l'Abbé lui ayant reïteré pour la derniere fois avec une grande reverence, & en pliant respectueusement l'ordonnance, qu'il ne manqueroit pas de l'observer ponctuellement; il lui repondit d'un ton d'indignation: *Vous pouvez, Monsieur, en faire tout ce qu'il vous plaira, le papier vaut mieux que du foin.* Voilà ce que peut l'avarice, & ce qu'on appelle l'amour d'interest. Cet amour Geant veut trouver son compte par tout: car comme les autres amours sont des enfans en comparaison de celui-là, & qu'ils ne pensent jamais qu'à rire, ils n'auroient fait que rire en leur cœur dans une occasion où celui-là n'entendoit pas raillerie.

Le Politique passoit pour liberal & pour charitable par ses aumônes, mais il ne laissoit pas de paroître fort interessé dans l'exercice de la Medecine: car outre qu'il ne retournoit gueres le soir où on ne l'avoit pas payé le matin, comme nous l'avons marqué cy-dessus, il gagnoit largent si cavalierement, qu'entrer, prendre & sortir de la chambre du malade n'avoient, pour ainsi dire, qu'un tems, à moins qu'on n'usât de delay pour le payement. Sur quoy on raconte, que quittant un jour la chambre de certain malade de qualité, sans avoir touché l'argent de la consultation, il rencontra fort à propos dans l'antichambre des personnes qui l'arréterent pour lui demander des nouvelles de ce malade; & que comme il les entretenoit de sa maladie fort éloquemment, un Valet-de-chambre lui ayant coulé un écu d'or dans la main, il trencha net le discours qu'il avoit commencé, & dont ils attendoient fort agreablemeut la conclusion, prenant en même-temps l'essort & disparoissant plûtost qu'on n'y eût pensé: tant il étoit pressé d'aller où un autre écu d'or l'attendoit.

Le Petit-homme ne seroit pas assez marqué au coin de l'avarice, quand on diroit que c'étoit *Avaritiæ Pelagus.* En effet

ne l'a-t-on pas vû rendre souvent sa honte publique plûtost que de la couvrir avec quelque petite dépense, & redemander pueri-lement l'argent qu'il avoit donné pour étouffer de mauvaises affaires, quand l'orage étoit passé, les faisant revivre par ce procedé mesquin. Quant aux retributions qu'il esperoit de la Medecine, s'il voyoit qu'on ne le payât pas, ou s'il avoit re-fusé l'argent par des vuës doublement interessées, il parloit ou faisoit parler d'acheter ce qu'il sçavoit à sa bienseance dans la maison, & faisoit tant par ses artifices, que la chose lui tomboit enfin entre les mains. Quelque somme d'argent qu'il eût par devers lui, il faisoit toûjours l'impecunieux, & ne parloit que de l'ingratitude de certains malades, pendant qu'il faisoit sonner haut d'un autre côté les liberalitez de ceux dont il avoit reçû quelque present, comme une leçon aux ingrats. Enfin il fit voir jusqu'à la fin de sa vie tant de passion pour l'argent, qu'au lieu de faire retraite à propos, comme on le lui conseilloit, en un tems où on avoit perdu la creance qu'on avoit euë de sa suffisanse dans une Cour, il aima mieux y demeurer par un esprit d'avarice, que de s'épargner mille chagrins, & particulierement celui de se voir un Coadjuteur qui marquoit sa caducité, ou son peu de conduite. Puis donc que l'avarice est une maniere de fiévre étique, * qu'un avare n'est jamais bon à rien, qu'il semble condamné comme un miserable à manier les metaux, & qu'il est certain que toutes les vertus se perdent dans l'avarice, comme les fleuves dans la mer, & enfin que l'avare est son propre boureau & un Idolâtre.

Denique sordidius nil est, nil pejus avaro
Qui totus terræ immersus seu talpa, cupit nil
Nil amat, agnoscitve aliud quam munera terræ,
Propter quæ solet omne scelus patrare, Deumque
Nullum aliud præter nummum vesanus adorat.

Puis, dis-je, que l'avare est un si vilain personnage, concluons que les Medecins doivent être exempts d'avarice, & même qu'il leur est fort messeant de tourner en des équivoques ridicules, comme ils font entre eux l'Aphorisme de leur Maître: *Ubi fames laborandum non est*; & que tant d'autres turlupinades de cette fabrique, dont nous pourrons parler autre part, blessent la charité, & sentent le Medecin de quart d'écu. Car quoi-qu'il soit permis de vivre de la Profession, le Medecin ne doit paroître ni difficile au payement, ni negligent, quoi-

*Symphor. Campeg. de corporis & animi morbis lib. 10.

Nisi captatio lucri esset, nemo ageret improbè. *Diphilus apud Stobæum.* *Marcellus Paling. Sellat. in Zodiac. vita humana.*

que le malade manque à son devoir. *Ceux*, [a] dit l'Hipocrate Romain, *qui ne pensent qu'au gain, ne sont pour l'ordinaire gueres soigneux de leurs malades, & font en cela une fort vilaine action.* Mais voicy une espece d'avarice bien plus étrange que toutes les autres, & une [b] *veritable cruauté d'allonger par malice ou par negligence, les maladies qu'on peut terminer en peu de tems, & se faire par un sordide interest une maniere de ferme d'un pauvre malade.* En effet ce n'est pas de cette maniere qu'en ont usé tant d'honnêtes Medecins, dont quelques-uns se sont acquis par leur generosité le glorieux nom d'Anargire, & les autres se sont declarez dans leurs Ecrits ennemis de tout ce qui sent l'avarice. Au moins que ceux qui ont besoin de vivre, comme on dit de l'Autel, en servant l'Autel, se souviennent de cette belle sentence de Seneque, où leur devoir est écrit d'une maniere qui ne fait aucun tort à leur subsistance. *Medicis gravis annus in quæstu est, sed qualem non expetit ipse non desideret. In quibusdam civitatibus impium votum sceleris vicem tenuit; at si res ita contingat, quidni sibi suisque consuluerit Medicus?* Quand la pauvreté méme les presseroit de fort prés, qu'il fassent quelque petite reflexion sur ce conseil qu'un Medecin [c] attribuë au grand Hipocrate. *Il est plus avantageux d'être pauvre, que d'être inquiet avec des richesses. On ne sent gueres les incommoditez de la pauvreté, quand on sçait se contenter de ce qu'on a. En tout cas il ne faut pas souhaiter ce qu'on ne peut obtenir, si on veut se posseder en quelque maniere & ne pas vivre en esclave; ou tout au plus, il ne faut souhaiter que ce qu'on peut facilement obtenir.* En quelque état, dis-je, que se trouve reduit un Medecin, quelle honte de ne vouloir rien faire que pour de l'argent, & de dire comme celuy-cy? *Aperi bursam, & aperiam buccam.*

Plin. Valerian. & Tertullian passim.

Lib. 6. de Benefic. cap. 28.

** Chitiod. 69.*

Aurea Causidicus loquitur suffectus ab auro
Bulgam claude tuam, claudit & hic labium.
Plurima divitibus Medicus, sed scribit egeno
Pro nihilo infelix, accipe nil & abi.

[a] Qui quæstui serviunt, amplexantur precepta quæ sedulitatem non exigunt, ita nec à scelere se ipsos vindicant. *Cels. l. 8. cap. 8.*

[b] Crudelis est Medicus eos morbos qui possunt paucis diebus vel horis repelli, in longum protrahere tempus, & ægros tanquam in reditus habere. *Plin. Valerius in Ep.*

[c] Timore cum divitiis paupertas secura eligibilior est. Vitabit quippe indigentia qui eo quod modicum est, contentus erit. Qui liber omnino vult esse, quod nequit habere non optet. Qui itidem quod optat vult possidere, cupiat quod facilè nancisci potest. *Ilicinus sopra gli Triomphi di F. Petrarch. triomfo della fama. Capitol 4.*

CHAPITRE VII.

De l'Envie des Medecins.

VOICI le peché mignon des Medecins, leur Dalila, & ce foible dont les plus forts ne se peuvent deffendre. L'envie, dit un sçavant Medecin, est la fiévre maligne & pestilentielle de l'esprit, d'autant plus dangereuse que le malade ne la sent pas. On peut faire quelque chose de l'avarice, puisque celle du tems est permise, mais on ne peut rien faire de l'envie. Qu'on la pare tant qu'on voudra des habits & des couleurs de l'émulation, elle ne sera tout au plus que comme ces arbres dont les feüilles sont verdoyantes, mais dont le cœur est tout corrompu: *Invidia pianta in apparenza frondosa, ma di dentro corotta. L'envie*, dit un bel esprit, *est encore plus irreconciliable que la haine.* Elle est même pire que la mort, puisque *l'envieux meurt autant de fois qu'il entend revivre les loüanges de l'envié*; & voilà pourquoy

Symphorian. Campeg'us l. de animi & corporis morbis.

Il Botero nelli memorabil. detti.

Reflexions D. M. L. D. D. L. R. F. Balthasar Gratian. della Corte.

Invidiâ Siculi non innovere Tyranni
Majus tormentum.

Aussi l'Auteur de ces vers ne manque-t-il pas de la mettre à la tête de tous les vices.

Invidus, iracundus, iners, vivosus amator.

C'est pour ainsi dire la bête de Matreas qui se devore elle-même; c'est assez d'elle, disent les Arabes, pour être son propre bourreau. Zoile est toûjours le plus infame personnage de la Comedie, il s'en prend aux statuës mêmes des Hommes Illustres. C'est pour cela que Galien qui le peint acharné sur celle d'Homere, dit *qu'il n'est semblable qu'à luy-même, & qu'il n'y a rien de si lâche, quoy qu'il fasse le Salmonée & le sacrilege.* C'est donc une grande douleur à la Medecine de voir que l'envie gourmande tellement ses enfans, qu'elle donne matiere au Proverbe: *Invidia Medica.* Ce qui l'oblige à s'en plaindre amerement dans les lamentations qu'elle fait chez un bon Auteur, c'est qu'elle voit de la concorde dans toutes les autres Professions, & rien que mésintelligence chez elle. Les gens du Palais, dit-on, s'accordent à manger les pauvres Parties, mais les Mede-

V. Chiliad. Erasm. pag. 1085.

Satis est invido invidia sua.

I. Method. cap 2.

Minderer. Trenodia Medica.

cins s'entremangent eux-mêmes. Leur haine est cette tache d'huile, & cette teinture qui ne s'en va qu'avec l'étoffe, *Lana Dybapha invidia Medica.* Je ne recherche point icy si la passion de dominer naturelle à l'homme, est plus furieuse dans les Medecins que dans les autres Professions, étant d'un temperamment chagrin, melancholique; & qui ne peut souffrir de compagnon, ou si cela leur arrive, parce qu'ils croyent se dédommager en quelque maniere auprés des malades du peu de consideration qu'on a pour eux, quand on n'en a plus besoin: car quoi-qu'il en soit, il est assuré que ce que les Italiens appelent *Cierra di Medico*, la pâleur, la maigreur, la taciturnité, l'air refrogné & chagrin, sont des traits bien approchans de ceux de l'envie, *source empoisonnée dont il ne coule que des contradictions de l'orgueil, des calomnies, des injures*, de ces coups fourrez, & de ces affronts reciproques bien plus effectifs que ceux que Tertullien s'est avisé d'appeller à sa maniere hardie & Affricaine, *Contumeliam communem.* *

V. Ovid. Metamorph. lib. 2.

Gal de praecognit. ad Epigen. m.

* *Conjugale debitum.*

Un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.

Aussi le bon cœur du bon homme Hipocrate saigne-t-il pitoyablement de ce désordre: *L'envie, dit-il, des Medecins est la plus grande des lâchetez, c'est elle qui les porte à improuver sans raison ce qu'un autre a ordonné au pauvre malade.* Il se plaint même des Écholles & des Professeurs de son temps, qui loin de convenir doucement des choses, & ne rien faire que par une honnête émulation, paroissent possedés de l'envie comme d'une furie. Galien met encore ce vice comme avoit fait Horace avant luy devant tous les autres, nous representant les jalousies des Medecins de son temps, comme quelque chose de terrible pour ses suites. * Pline ne parle de Thessale que comme du plus déchaîné des envieux, & de tous les autres Medecins de son temps, que comme de gens incommodes chez les malades. Cælius Aurel. nous parle d'un certain Asclepiade qui désaprouvoit tout ce qu'on avoit proposé avant luy, & proposoit tout ce qu'un autre n'avoit pas encore proposé. Le Conciliateur ne fait pas moins d'un Medecin, qu'un veritable *Occean d'envie, Invidiæ Pelagus.* Cardan ne se contente pas de peindre ceux de son temps, comme des avares, des fourbes, des dissimulés, il y ajoûte l'envie, comme le veritable caractere du Medecin. Scaliger s'accorde au moins en cela avec Cardan, les traittans de

Lib. de Vict. ratione in acut. & lib. de praeceptionib.

De praecon. ad Epigenem.

* Hinc miseræ apud ægros concertationes nullo idem censente ne videatur accessio alterius.

medisans, de cyniques, de vautours, d'avares, d'ignorans, de jaloux & d'envieux: car c'est par ce dernier trait qu'il croit en avoir fini le portrait. Guevare chez les Espagnols se plaint dans la lettre qu'il addresse au Medecin Melgar de l'envie de ceux de son temps, comme du capital de leurs défauts. Il n'est pas jusques à Bouchet qui ne demande dans ses fades Serées, *Où prendrions-nous des personnes de même Vacation qui s'accordent moins entre elles?* Les celebres Medecins Hieronymus Montuus & Roderic à Castro, tombent encore d'accord que l'envie est comme naturelle aux gens de leur Profession. Mais outre que ce vilain vice a chassé Galien de Rome & de l'Italie, & qu'il a même fait mourir Saint Pantaleon calomnié par les Medecins de son temps, auprés de l'Empereur Maximien, pour ne point alleguer icy tant d'autres exemples de pareilles inhumanitez; n'avons nous pas dés les premiers siecles l'envie d'Apollon, qui tua Linus Medecin & Poëte, meu de jalousie & de cruauté? ce qui donna occasion au celebre *Emaneco*, ou Vaudeville des Egyptiens, & au *Linus* des Latins qui en ont conservé la memo e. N'avons nous pas eu ensuite l'envie des Grecs contre les Latins, celle même qui regnoit entre les Grecs, celle des Latins contre les Latins & contre les Grecs? N'en est-il pas de même des Allemans, Italiens, Anglois, & de toutes les autres Nations qui se sont fait la guerre dans leurs écrits? Les Arabes ne se sont-ils pas pour ainsi dire traités de Turc à Maure, aprés avoir fait la guerre aux Grecs dans leurs Ouvrages. Arnaud de Villeneuve & ses contemporains ont-ils pû se souffrir? Les Galenistes ont-ils souffert les Chimistes, & ceux-cy les Galenistes? Si nous approchons de nôtre siecle, & que nous descendions aux particuliers, nous verrons Cardan opposé à Scaliger, Carpus à Mundinus, Vezal à Silvius, Joubert à Rondelet, Fernel à Flesselles, Riolan à Pequet, & ainsi de tant d'autres. Enfin les Medecins de Paris, n'ont-ils pas declaré la guerre à tous les autres sans sçavoir pourquoy? Tous sont sur le *qui vive* pour un rien, & s'entredisent mille pauvretez dont l'envie est la seule cause, ou au moins la principale de celles qui les font agir. N'avons-nous pas veu que les Medecins du temps du bon homme Tichobrahé, ne se contenterent pas de le diffamer; mais qu'ils s'en prirent encore à son curieux laboratoire d'Uranisbourg, qu'ils renverserent de fond en comble?

On remarque même tous les jours dans ce qu'on appele la

Pratique de la Medecine, qu'il n'y a rien de si inquiet qu'un Medecin qui a son plein, ny de si envieux qu'un qui ne l'a pas. Celui-cy voudroit que tous les autres fussent au moins sur le grabat pour se voir en pieds. Les jeunes sur tout brûlent d'envie d'occuper le poste des vieux, sans examiner s'ils le peuvent dignement remplir, ils se poussent toûjours à bon compte à la faveur de leurs hableries, de la complaisance & de la calomnie qui leur donnent entrée chez les gens credules. Pline le jeune, parlant des jeunes de son temps, nous les décrit si insolens, qu'il semble que Galien en ait emprunté cette description. *Ils osent tout*, dit-il, *& ne se plaisent à contredire que parce qu'ils croient que c'est le moyen d'acquerir de la reputation, & c'est pour cela qu'on ne s'y doit fier que de bonne maniere. Cepisti tanquam discipulus audes autem tanquam contradictor.* C'est ainsi que l'envie monstre insatiable, né avec les Sectes & qui ne vit que de ses entrailles, a fait dans la Medecine ce que le Satyrique remarque des habitans de Crotone, où on ne voyoit que des corbeaux qui déchiroient, ou des corbeaux déchirés, *aut corvi qui lacerant, aut qui lacerantur*, désordre qui me fait souvenir de ce chef de parti, que chaque soldat Romain vouloit avoir l'honneur d'enlever dans une mêlée, & qui pour avoir été trop ambitionné d'un chacun, ne demeura à personne en particulier, ayant été déchiré de tous. Voila l'idée de la Medecine Pratique, loin de la posseder en commun, & d'en tirer doucement l'avantage qu'on en peut prétendre raisonnablement, chacun la déchire à force de la vouloir tirer toute à soy. Voila comme on ne peut pas même se resoudre quelquesfois à voir mourir ou guerir le malade en patience, quand quelque Medecin plus sage que les autres fait halte aux remedes, & juge à propos d'attendre quelque chose de la nature, *Pharmaca Pharmacis cumulat.* Voila comme l'envieux aime mieux ne rien faire qui vaille, que de paroître moins secourable & moins empressé que son Collegue. On va jusques à promettre la cure des maladies incurables, pour s'insinuer par cette adresse & prendre ensuite la place d'un autre. L'envie en mene mêmes quelques-uns si loin, que de dire tant ils sont impudens, qu'ils trouveront toûjours le moyen de contredire ceux qui n'auront pas le don de leur plaire. C'est de cette maniere, pour venir à nos inductions, que le Petit-homme étoit, toûjours prest à contredire & à calomnier ses Confreres. S'il voyoit qu'un remede avoit mal réussi, le Medecin ordinaire

Method. cap. 7. & de simplic. Medicament. facultatib. cap. 10.

Galen. Ibid.

Petron. in Satiric.

Quippe dum ad deprehendendum eum multitudo contendit inter rixantium manus præda lacerata est. *Florus in Epitom. cap. 19. lib. 13.*

Erasm. lib. De præparat. ad mortem.

à l'entendre parler, ou l'Apotiquaire n'avoient pas pensé à l'Equinoxe, au Solstice, à une Constellation, à certain quartier de la Lune, il avoit toûjours de quoy charger quelqu'un de l'évenement s'il étoit mauvais. Il embrassoit tout, il étoit par tout, & ne disoit jamais de bien d'aucun Medecin s'il n'étoit établi à 50. ou 60. lieuës de luy.

Pour le Politique & le Grand, comme ils avoient leur plein, ils étoient à proprement parler plus inquiets qu'envieux, ils se voyoient suivis & adorés de presques tous les autres Medecins, point d'opposans, & s'il se trouvoit quelqu'un assez hardi pour les contredire, l'un ne luy répondoit que par un sous-rire méprisant, & l'autre luy imposoit silence par des paroles rudes, & par un air de domination. Ainsi point de jalousie, point d'envie étans les maîtres par tout. Le Neptune étoit une autre maniere d'envieux, car comme il n'étoit pas si caché, ni si replié en luy-même que le Petit-homme, il avoit des saillies d'envie assaisonnées d'un sel, qui pour n'être pas Attique, ne laissoit pas d'être du goût de quelques-uns; mais qui ne laissoit pas aussi de le mener quelques-fois à des violences indignes d'un honnête Medecin. Et à ce propos, je croy qu'on voudra bien que je fasse voir icy, pour divertir un peu le Lecteur, quelques traits de cette passion d'envie qui le possedoit si absolument. Il ne pouvoit souffrir que le premier Medecin d'un grand Prince, qui n'étoit pas à la verité un des premiers Medecins de son siecle, mais au reste bonhomme, occupât un poste qu'il avoit luy-même occupé quelque temps avant, & qu'il n'avoit perdu que par son imprudence. Il avoit déja plusieurs fois brusqué ce bonhomme, quand la conversation les ayant mis certain jour en presence du Prince sur les coctions, ils tomberent enfin sur ce qu'on appele dans la Medecine, *le vice ou défaut de la troisiéme.* Le bonhomme qui ne sçavoit pas trop bien la chicane de l'Ecole, crût dans l'embarras où il se trouva, que le plus court étoit de répondre d'un air qui marquât que la matiere ne venoit gueres à propos pendant le repas. Mais le Neptune qui n'étoit pas accoûtumé à dissimuler se voyant traitté d'un air de mépris, le prit sur un ton si haut, que sans penser où il étoit, il luy porte au même temps ce coup de Trident dont il l'étourdit. *Asne, cheval, brutal, je te méprise, va je te méprise.* Ainsi le bon Prince qui faisoit quelquefois ce conte, n'entendoit jamais parler des effets de l'envie des Medecins, qu'il ne se souvint du vice de la troisiéme

troisiéme coction. Au reste comme il arrivoit souvent des affaires de cette nature à nôtre Neptune, voicy la plus sotte & la plus honteuse que l'envie luy ait jamais faite. Il ne pouvoit souffrir aucun Medecin sur ses Terres, & encore moins sur ces Eaux, dont il se disoit le Sur-intendant.

Non illi imperium Pelagi sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum.

Mais de tous ceux dont la presence luy déplaisoit, il n'y en avoit aucun qui le chagrinât plus effectivement qu'un vieux Medecin de Bourges, honnête, modeste, composé, sçavant, & d'un flegme à le desesperer, luy qui vouloit toûjours quereller. Le mal venoit de ce que ce Medecin luy gâtoit ses eaux, ne les estimant que leur prix, & ne les ordonnant que dans le besoin. Ce qu'il y avoit encore de fâcheux, est que le bon homme se trouvoit souvent dans son chemin, & qu'ils étoient presques à tous momens en concurrence. Le *Quos ego?* cette autorité du Trident, étoit trop manifestement méprisée par les manieres indépendantes, désinteressées & unies du bon homme. Il faloit donc exciter quelque orage, qui effraiât cet adversaire, qui le fit déserter & qui laissât le Neptune rendre ses Oracles en liberté & sans compagnon. Ils avoient tous deux leurs partisans sur le lieu: car presques tous ceux qui venoient des extrémitez du Royaume & des païs étrangers aux remedes de la Piscine, aprés avoir pris l'avis du Neptune, prenoient encore celuy du bon homme, & chacun ensuite selon son inclination, & sa prévention prenoit parti pour l'un ou pour l'autre. Voila donc la Medecine des eaux réduite en parti, & l'on y demande qui vive en faveur des deux Medecins courtisans, comme on avoit fait à Rome au siecle passé pour les deux plus belles courtisanes de cette Ville.

Voicy l'Histoire de celles-cy tirée de l'Original d'Annibal Caro, sur laquelle on pourra faire le paralelle, de l'envie des deux Medecins, & de la jalousie des deux Courtisannes. Comme il n'y a rien de si tirannique que la beauté, qu'on appele pour cette raison une

Parte 1. de le Lettere familiari.

Poi che mi ricercate ch'io ve ne scriva alcuna cosa, non vi posso dire accidente piu mirabile d'un'incontro che si fece in S. Apostolo fra lor due. Le traditore sanno d'esser tenute le più belle di Roma, & ciascuna ha come sapete la sua fatione di quelli che l'amano, che le ammirano, & che le celebrano.

L'emulatione, che sia fra loro, ve la douete imaginare. Entrarono in Chiesa, l'una da la prima porta, l'altra da l'ultima; & a punto a la pila de l'acqua benedetta s'affrontarono insieme. Subito che si scoprirono, si raffazzonarono, si riforbirono, si brandirono, aguzzarono in un certo modo tutte le lor bellezze, si squadrarono tutte dal capo a le piante. Considerate vei medesimo con quali occhi si guardarono, con quali erano guardate da una corona c'havevano intorno di tanti ammiratori, & amanti loro. Dopo molti assalti, che si fecero con gli occhi l'una a l'altra, si gli fissarono ultimamente addosso in un modo, che ciascuna parea che dicesse, Renditi. Pensate quante scintille, quanti folgori, quanti dardi corsero allhora per quel Campo; quanti effetti fossero ne gli animi de' poueri ammartelati: quanti battimenti di cuori; quanti mutamenti de' visi, quanti atti di meraviglia; & a la fine quante dispute si sieno state di parole. Imaginatevi Gandolfo padrino da una parte, & l'Allegretto da l'altra; & considerate poi quello che fà l'affettione ne gli huomini, che ciascuno di loro gridò Vittoria, & corse il Campo per la sua donna.

espece de Royauté & d'Empire, il n'y a rien aussi de si dominant sur les malades, que la crainte de ne pas guerir, *Res est imperiosa timor.* Mais il y eut cette difference entre nos Medecins & nos Courtisanes au commencement, que les Medecins ne se connoissoient que trop, & les belles ne se connoissoient que de reputation. Il y eut encore celle-cy ensuite, que s'il n'y eût que des coups d'œil & de tête donnez du côté des femmes, il y eut bien des coups de poing & de dents du côté des hommes. Et s'il y eut quelque chose de commun entre les deux sexes, c'est que les hommes avoient même envie que les femmes de se défaire, ou de faire au moins quitter le terrain à son concurrant. Le Neptune ayant donc un jour trouvé son rival au logis d'un Seigneur, où quelques-uns de leurs amis étoient comme eux pour faire leur cour, chacun ne manqua pas de s'interesser selon le parti qu'il avoit pris dans la dispute qui survint trop facilement sur un fait des eaux, & comme cette dispute s'échaufa insensiblement, elle fit une telle impression dans l'esprit de nos Medecins, qu'ils se trouverent enfin tout disposez à vuider, avec d'autres armes que des paroles, la querelle que le Neptune avoit cherchée, & de passer comme on dit, *de verbis ad verbera.* Mais voyant qu'il n'y avoit pas de moyen dans une maison de respect, & en pre-

ſence de tant d'honnêtes gens qui s'y ſeroient opposés, ils en ſortent comme de concert, & dés qu'ils ſont dans la ruë ſe martellent le viſage d'une grêle de coups de poings qui les renverſe ſur le pavé. Le ſang ſe mêle à la boüe dont ils ſont ſoüillés, & fait un ſpectacle aſſez rare de deux têtes griſes, & de deux fameux Docteurs en cet état. Cependant les amis qui étoient demeurés dans la chambre du Patron, arrivent au bruit qu'ils entendent dans la ruë, & les ſéparent enfin, quoy qu'avec tant de peine qu'il paroît par les vilanies qu'ils s'entrediſent que leurs cœurs ſont encore plus ulcerés que leurs viſages. Cataſtrophe certes bien differente de celle de la querelle des deux courtiſanes, où il n'y eut ny coups ny injures quoi-que l'aigreur vint du levain de l'envie du côté des femmes, comme de celuy des hommes. Que s'il y eut quelque choſe de commun dans la ſuite de ces deux affaires, ce fut que la rencontre des deux Medecins ſervit d'entretien aux Tenans des eaux, ainſi qu'avoit fait un ſiecle avant celle des deux Courtiſans à leurs Paladins. Mais comme chacun de ceux-cy avoient quelque raiſon de donner ſuivant ſon inclination, l'honneur du champ de bataille à quelqu'une de ces deux belles, il eſt pareillement vray qu'on s'accorda facilement entre les beuveurs & les baigneurs de la Piſcine à donner le blâme d'un combat & d'un emportement ſi ſcandaleux au Neptune, comme à l'agreſſeur & à l'envieux.

Encore s'il ſe fût trouvé quelqu'un des Paralitiques de la Piſcine qui ſe fût auſſi bien trouvé du ſpectacle des deux Mecins aux priſes, que ſe trouva un malade preſque déſeſperé, lequel s'étant éveillé d'un aſſoupiſſement dangereux au bruit de deux Medecins qui ſe battoient au pied de ſon lit, en fut tellement émû, qu'une évacuation auſſi favorable pour luy qu'à contretemps pour ſon heritier, le tira d'affaire, forçant non ſeulement ce collateral à rapporter ce qu'il avoit déja enlevé, mais encore le réduiſant de chagrin dans le même état d'où s'étoit tiré celuy qu'il avoit dépoüillé par avance. En voila aſſez ce me ſemble pour conclure que l'envie étant le principe de ces diviſions qui arrivent entre les Medecins, & ce qui déſole ſouvent les malades, ils ſont obligez à éviter un ſi vilain vice. Car enfin ſi nous ne fermons les yeux aux petites proſperités de nos Collegues, l'envie ce collyre qui a la faculté comme a dit quelqu'un d'aiguiſer la veuë, nous faiſant voir les proſperités du prochain plus grandes & plus ſouhaitables qu'elles ne ſont en effet.

Vicinumque pecus grandius uber habet.

Cette envie, dis-je, ne nous laissera jamais en repos, & ne nous donnera des desirs que pour occuper la place d'autruy, & s'opposer ainsi aux ordres de la providence.

Je finis donc par cette belle leçon d'un Medecin, Payen à la verité, mais digne d'un Medecin Chrétien. *L'envie est un vice qui doit faire horreur à tout ce qu'il y a d'hommes au monde, & particulierement aux Medecins, qui se trouvant obligez à l'humanité & à la misericorde par le droit de leur Profession, doivent être en exécration aux hommes & aux Dieux, quant ce vice les empêche de pratiquer ces vertus.*

Scribonius Largus in Præfat. peris.

CHAPITRE VIII.

De la vanité & du ridicule des Medecins.

COMME il n'y a rien qui enfle si ordinairement que la Science, & qui édifie tant que la charité, les Medecins n'ont pas tant de raisons d'être vains, qu'ils ont d'occasions d'édifier le prochain: car outre que les belles lettres ne leur peuvent enfler le courage, tant ils s'y appliquent rarement, la Medecine n'étant que charité, il me semble qu'ils ne devroient penser qu'à paroître modestes dans la conversation des pauvres malades. Cependant à les voir si présomptueux, on les prendroit pour la grenoüille d'Esope, tant ils ont d'enflure, ou pour la mouche qui croyoit avoir obscurci l'air par la poussiere que le char où elle étoit assise avoit excitée, quoi-que la plûpart n'ayent pas encore secoüé la poussiere de l'Ecole, qui les rend de fort vilains hommes. Tertullien appelle le Philosophe Pedant, *famæ negotiatorem*, & Saint Jerôme *animal gloriæ*; mais cela n'est rien en comparaison de la plûpart de nos Medecins ambulans: car courant comme ils font en vrais mercadens aprés le denier, ils ne laissent pas de paroître encore plus vains que les Philosophes de l'antiquité, quoi-qu'ils ne soient rien moins que Philosophes. Ils veulent être montrez du doigt par tout où ils passent, & se plaisent aux acclamations & aux applaudissemens des ignorans, bien que toutes leurs actions & tous leurs discours n'ayent rien que de servile & de méprisable. C'est un plaisir de voir ces beaux Messieurs disputer trois ou quatre heures sur un rien, & exa-

V. Tertul. de patient. & in Apologetic.
Epist l. 26.

gerer eux-mêmes leur prétenduë capacité devant ceux qui ont le loisir de les écouter, & qui feroient mieux de leur dire,

Omnibus in morbis offers te Didime nobis
Hipocratem, nos te malumus Harpocratem.

Bernard Bauhusius

Ils ne parlent que des cures miraculeuses qu'ils ont faites, le hasard, ny la nature, si on les en croit, ny ont nulle part, ils ne permettent pas même à Dieu d'y en prendre, cela seroit bon à un Medecin de Roman, tel que celuy qui disoit si ingenuëment & de si bonne foy,

Non hæc humanis opibus, non arte magistra
Proveniunt, neque te Ænea mea dextera servat
Major agit Deus &c.

Ils ont, disent-ils, des specifiques & des remedes infaillibles pour tous les maux, *ils n'en ont jamais manqué aucun*, quoi-que la plûpart ne connoissent pas mêmes toutes les herbes potageres. Les jeunes s'imaginent en sçavoir autant que les vieux quand ils ont commis quelques lieux communs à leur memoire, & qu'ils ont quelque consultation bien élegante par devers eux, *Medici ex Commentario.* Ἐκ βιβλῆς κυϐεονῆται. C'est ainsi qu'ils sont aussi avides d'employ que certains estomachs languissans & incapables de digerer le font de beaucoup d'alimens. Quant aux vieux, ce qu'il y a de pitoyable, est que les nouvelles lumieres les surprennent tellement, qu'ils craignent en ouvrant les yeux de voir quelque chose qui merite leur application. Ils font tant d'estime de ce qu'ils sçavent & de ce qu'ils ont une fois avancé, que la retractation leur paroît un mal honteux: car quelle honte à de vieux Maîtres de retourner à l'Ecole, & de se défaire de leurs préjugés.

V. Lib. 7. Epistol. Medic. Joann Manard. & Erasm. in Chiliad.

Turpe putant parere invenib. & quæ
Imberbes dedicere senes perdenda fateri.

Enfin jeunes ou vieux, il suffit, ce leur semble, qu'ils soient Licentiés pour être des *Jupiters sauveurs* comme Menecrates, c'est à dire le ridicule & la vanité même. Quoi-qu'ils ne portent plus gueres de longues barbes ny de longs habits, on peut neanmoins dire avec verité des manieres, des habits, des montures, & particulierement des discours de la plûpart, *pallium & barbam vidi, Medicum autem non vidi.* Voudriez-vous une peinture encore plus achevée de ces Medecins & d'aprés nature? écoutez Pierre d'Apone c'est un homme du métier & un connoisseur, *Obloquutores, elati, loquaces, scientiæ & laudis alienæ detractores,*

Herod. Atticus apud Aul. Gell. lib. 9. cap. 2.

negligentes, vanæ gloriæ & superbiæ inhiantes. Ne les reconnoissez-vous pas à ces derniers traits nos petits ridicules & nos petits superbes? Sont-ce-là les Sectateurs d'Hipocrate, luy qui étoit si sage, si avisé, si ingenu en ses discours & en ses actions? Sont-ce de veritables disciples de Galien, si ennemi de la Philautie & de l'esprit particulier? Non asseurément, puisque de semblables présomptions ont donné lieu à l'invention de tant de Fables injurieuses à la Medecine, les Poëtes anciens n'ayans pas moins fait faire de figures ridicules à leurs Medecins que nos modernes. Ces Peintres * de belle humeur que Bocace introduit si souvent ne semblent jamais plus enjoüés, que quand le ridicule maître Simon Medecin leur sert de Manequin. Le Pogge trouve toûjours facilement à broder sur cette vanité des Medecins, qui a donné lieu au Proverbe *Medicorum superbia*, * & à tout ce qu'on lit dans Stobée sur ce chapitre, où je ne vois rien de comparable à la fumée de cet encensoir, dont le Roy Antigonus regala la vanité de Menecrates. C'est enfin cette vanité qui a fait que le Theâtre François n'a jamais été plus frequenté ny plus applaudi, que quand on y a fait monter les Medecins, quoi-qu'on y ait un peu outré la matiere. Mais ce qui les rend incorrigibles, c'est que s'ils sçavent bien que la vanité n'est pas un bon arbre, au moins il ne laisse pas de leur apporter quelques fruits qui sont du goût de leur famille, & que Paris est un lieu où plus le Medecin a de vanité, plus on est tenté de le croire: car

Gal. in Isagoge.

* Brum & Bulfamaque.

* ἰατρῶν ἀλαζονία. *V. Erasm. in Chiliad.*

On peut tuer avec impunité,
Quand on a pris en quelque Faculté,
Present ou non, bonnet ou bien Licence,
Qu'en son maintien on a quelque prestance,
Qu'en habit noir, soit propre ou bien crotté,
On parle aux gens avec facilité,
Et quant enfin soit bien ou mal monté,
Pour sa devise on prend la vigilence,
On peut tuer.
Mais si l'on a beaucoup de vanité,
Qu'à tous venans on promette santé,
Qu'on se commette avec grande assurance;
Ah! c'est alors qu'avec récompense,
Qui bien plus est qu'avec impunité,
On peut tuer.

Exemples, où je me retranche à nos quatres fameux, laissant là cette foule, *quam dinumerare nemo poterit.*

Le Neptune étoit si plein de vanité, qu'on n'avoit qu'à le regarder, & à l'écouter quelques momens pour être persuadé que c'étoit le Menecrates de son siecle, aussi paroissoit-il si ridicule que ceux qui ne le connoissoient pas pour un Docteur en Medecine, le prenoient pour un Comedien. Il s'intituloit entre autres vanitez *Medecin de trois Rois, Ambassadeur de l'un de ces Rois auprés du Duc de Nevers, & Noble Venitien.* Il prenoit pour sa devise un Hippolite ressuscité avec ces paroles, *Diis geniti potuere.* Il parloit aux personnes de qualité comme s'il avoit été leur égal, & souvent d'un air si extravagant, que pour dire à des Comtesses & à des Marquises bien marquées, qu'elles ne devoient penser qu'à guerir, sans trop étudier leur mal, ny s'en mettre en peine, il les renvoyoit à leurs quenoüilles & à leurs éguilles. Tout ce qui luy venoit dans la bouche luy paroissoit toûjours si juste, qu'il eût crû se dés-honorer en se retractant; c'est pour cela que luy étant échapé de dire en presence d'un sçavant Evêque favori d'un grand Prince, qui s'étoit embarqué sur ses eaux, que Saint Augustin avoit écrit qu'il est permis d'avoir une Concubine, & que le Prélat luy ayant nié que cela fût dans Saint Augustin, il ne laissa pas d'insister si opiniatrément qu'on le défia d'en venir à la preuve. Aprés donc qu'il eût cherché & recherché long-temps ce qu'il ne pouvoit pas trouver, enfin le Prelat lassé d'une vanité & d'une opiniâtreté si ridicule, ne pût s'empêcher de traiter la proposition de galimathias, & c'est ce que le Neptune attendoit pour sortir d'affaire: car étant monté en même temps sur ses grands chevaux, & s'étant écrié *qu'on ne devoit pas traiter ainsi un homme qui soûtenoit depuis tant d'années l'honneur de la Medecine, un homme qu'on consultoit comme l'Oracle de la Profession, qui avoit parû avec tant d'éclat dans les cabinets des Princes & des Rois, & dont l'esprit & l'experience animoit ces eaux, qui rendoient l'ame & le mouvement aux mourans*, il ajoûta *qu'il se retiroit, qu'il abandonnoit le Prélat à son sort, & qu'il se repentiroit peut-être bien-tôt d'avoir méprisé l'Oracle qu'il avoit tant de fois consulté.* Il le croioit comme il le disoit tant il étoit vain & persuadé, que tous les autres Medecins n'étoient que de petits genies en comparison de luy qui étoit l'Ange moteur de la Piscine. Mais ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire, & qui confirma le Neptune dans sa va-

nité, c'est que l'Evêque etant tombé malade deux ou trois jours aprés la menace, il fut assez foible pour avoir recours au Prognostiqueur. Ainsi je laisse à penser si les minauderies ridicules & pueriles, dont il falut se servir pour le faire revenir, ne le confirmerent pas plus que jamais dans sa vanité. Le Grand ne paroissoit pas le plus vain de tous ses Confreres, lorsqu'il entra dans le grand Employ, mais comme l'appetit vient en mangeant, il s'accoûtuma si insensiblement à l'encens que luy donnoient ses adorateurs Medecins & malades, qu'aprés avoir reçû chez les Etrangers des honneurs ausquels il ne s'attendoit pas, & qui ne s'étoient jamais rendus qu'à luy, il souffrit encore fort doucement ceux qu'on luy rendit à Paris dans des Theses dont les Titulades étoient dautant moins justes, qu'elles luy attribuoient solidairement des Eloges qu'il ne pouvoit prétendre, tout auplus, qu'en commun avec tant d'autres Medecins de son temps. Le Politique tout honnête & modeste qu'il étoit, ne se laissa pas aller moins doucement aux honneurs de l'Ecole & du public qu'avoit fait le Grand, quand il se vit occuper tout seul une place dans la pratique, qu'il n'avoit long-temps occupée qu'en tiers: car il en faloit passer par où il l'avoit ordonné, sans que presque aucun de ses Collegues osât le contredire. Ainsi quoi-qu'il ne tombât pas dans ces fades vanités qui exposent si souvent les Medecins au peril d'être tournés en ridicules, il eut neanmoins peine à éviter quelques-uns de ces accidens, que la précipitation des jugemens, & la trop grande confiance qu'on a en soy-même attirent souvent, & qui font rire les rieurs: car faisant un jour saigner un malade, & le Chirurgien luy ayant demandé aprés qu'il eut tiré trois ou quatre palettes de sang s'il continuëroit, comme il avoit pris, faute d'application, le bras d'un Frater là present, pour celuy du pauvre malade, il répondit d'un ton Magistral & de confiance, *tirez toûjours il a un poux de crocheteur.* Et bien en prit au patient de ce que le Chirurgien, qui avoit observé la méprise, ne passa pas outre, aprés en avoir peut-être rendu raison à l'oreille du Medecin. Autre vanité d'une toute autre consequence, mais dans laquelle il faut avoüer qu'il fut entraîné par celle du Petit-homme. Le fils unique d'un grand Prince étoit malade à Paris, où on l'avoit déja saigné plusieurs fois, & peut-être trop, & deux Medecins de cette Cour là, prévoiant que l'air du Bureau ne seroit pas pour d'autres saignées, attendoient le Petit-homme & le Politique aux opinions,

&

& ceux-cy ayant encore été d'avis d'une ſaignée, comme les Dames y reſiſtoient, ils firent ſemblant de ceder & de differer le remede pour un beſoin plus preſſant. Mais étant retournez le ſoir en l'abſence des deux autres Medecins qui étoient de l'avis des femmes, & le Petit-homme étant reſolu de les tondre ſur *l'urgence* prétenduë, il conclud avec le Politique ſerieuſement & tout haut, qu'il falloit encore faire une ſaignée au malade. Il n'y avoit pas grand mal juſques-là : (car peut-être cette évacuation étoit-elle neceſſaire,) ſi le Petit-homme n'eût ajoûté, qu'il le falloit pour le bien du malade, *& plus bas* pour l'honneur de la Profeſſion. Je laiſſe donc à penſer ſi ces dernieres paroles tomberent à terre, & ſi aprés avoir été relevées par des femmes, & portées aux deux autres Medecins plus habiles Courtiſans que le Petit-homme, & plus politiques que le Politique ; ceux-là manquerent à broder ſur l'honneur de la Profeſſion. Il eſt vray que le Politique n'avoit fait que tauper de la tête aux paroles du Petit-homme, mais la Cour ne laiſſa pas de leur donner leur congé, & les Courtiſans de s'entre-demander à propos de ſaignées, ſi les Medecins n'avoient pas raiſon d'avoir égard à l'honneur de la Medecine en de pareilles occaſions ? Nôtre Petit-homme étoit encore ſi vain, qu'il faiſoit donner ſon nom à des remedes que des Apotiquaires ſes affidés avoient préparés de concert avec luy. Outre cela il avoit des Emiſſaires gagez & entretenus, pour porter ſon nom par tout où ils pouvoient porter leurs pas, & cette vanité le mena juſqu'à vouloir ajoûter la qualité d'Ecuyer à celle de Medecin du Roy qu'il prenoit ; ſottiſe qui eût été pardonnable, puiſque tant de roturiers y avoient donné comme luy, s'il n'y eût ajouté une bien plus grande ſottiſe: car demandant grace pour ſa taxe à l'Intendant de la Province, & s'étant diſculpé pour l'obtenir plus facilement ſur les Notaires, qui donnent aſſez facilement du cetera, il fut aſſez lâche pour dire que *s'il ſe fut ſenti un grain de Nobleſſe, il y auroit appliqué trois grains de cautére*, vray raiſonnement de Barbier, comme ſi la Nobleſſe étoit une choſe à ne pas eſtimer, ſoit qu'on l'obtienne par le merite, ou qu'on l'a reçoive par la naiſſance? Quand il s'embarquoit à faire des contes meſſeans, & mêmes faux, & qu'on l'arrêtoit ſur quelque particularité du conte, ou ſur la fauſſeté d'une citation, il croyoit être bien ſorti d'affaire en diſant, par une vanité ridicule, *Vray ou non, je ne m'en mets gueres en peine, & ne m'en crois pas moins bon Medecin* ; comme s'il

n'y eût eu que luy de bon Medecin, ou qu'il eût été permis à un bon Medecin de dire des sottises & des faussetez? Mais quoy, il vouloit être veu & montré du doigt, *Monstrari digito, & dicier hic est?* aussi l'étoit-il souvent d'une terrible maniere, & pour ainsi dire, *Infami digito.* Il ne nous reste donc aprés tout cela, pour l'achever de peindre d'un seul trait, qu'à dire qu'il étoit le *Vanitas vanitatum* des Medecins. Ainsi

Concluons qu'il n'y a rien de si préjudiciable à l'honneur de la Medecine, & à la santé du malade que la vanité du Medecin; que les jeunes ne se peuvent faire habiles avec les Livres seuls qui ne servent qu'à les rendre de ridicules parleurs; mais qu'il leur faut encore l'usage, l'experience & la docilité.

Seris venit usus ab annis,
Multa vetustas scire dedit.

Qu'il faut qu'un Medecin ressemble en quelque maniere à celuy dont il est dit, *Cui plurima mento canities*; que ce n'est pas assez de parler, *Hecticus insignem Medicum non Rhetora quærit*; que les paroles ne sont que des fruits de Cyprés qui ne servent à rien; que le Poëte Ausone appele les jeunes gens:

Juvenum temeraria pubes.

Id quod puerorum est ut ad garriendum promptissimi, generare autem non possint. *Baccon de augment. scientiar.*

Comme pour marquer que la temerité est fille de la vanité, vice des jeunes gens; & qu'enfin le docte Bacon compare tous ces petits discoureurs à des enfans qui parlent assez, mais qui ne produisent rien d'utile à la Republique. Quant aux vieux qu'ils se mettent s'ils le peuvent dans l'esprit, que ce n'est pas celuy qui a travaillé le plus long-temps qui a satisfait au devoir de Medecin; mais celuy qui a travaillé avec plus de methode & d'application, *Non qui diù cecinit, Rhetoricatus est, aut gubernavit, sed qui rectè, laudatur.* Que la superbe est appelée par un docte Medecin, l'Apoplexie de l'ame qui précipite les Medecins dans les Enfers, aprés les avoir endormis; que tous ces empressemens qu'ils ont les uns & les autres d'ordonner bien des remedes par vanité, ne valent pas une judicieuse surséance, puisqu'un grand Politique n'a pas moins estimé les sages délais des Medecins, que ceux des Capitaines. Enfin ce qui fait particulierement à nôtre sujet, tous les Medecins doivent être persuadez que s'ils sont trop prévenus de leur merite, c'est le vray moyen de dire adieu à l'étude & à l'experience, d'abonder en son sens, & de dévenir des superbes & des ridicules. Et voila pourquoy Hipocrate demande de la douceur, de la modestie &

Apoplexia animi qua tument & tandem detruduntur ad inferos. *Lib. 2. de corporis & animi morbis.*

Duces & Medici nihil agendo sæpius multum proficiunt. *Livius lib. 23.*

de la docilité en son Medecin, & pourquoy Galien détestant la superbe & la vanité, ne manque pas de leur associer l'ignorance, assurant qu'un *Medecin susceptible de vaine gloire ne se déshonore pas moins qu'un galand homme qui feroit la cour à une Esclave pour en obtenir quelques petites faveurs.* A quoy nous pouvons ajoûter avec Seneque, que *les humbles ne sont jamais tant de fautes dans la pratique que les superbes, qui d'ordinaire gâtent tout.* Ce n'est pas toutesfois pour ne rien oublier sur cette consideration, qu'il ne soit permis au Medecin de faire raisonnablement ce qu'il peut pour conserver la gloire qu'il s'est acquise avec tant de peine, pourveu que ce ne soit que pour se conserver la creance des malades, qui n'obeïssent gueres qu'à ceux ausquels il ont confiance; & c'est peut être pour cette raison, que Galien paroît en quelques endroits de ses Ouvrages un peu trop content de luy-même. Quoi-qu'il en soit, quand nous aurons bien des Galiens, nous ne trouverons pas à redire qu'ils s'estiment autant qu'il s'est estimé.

Lib. de decent. ornatu.

5. Method. cap. 16. & lib. de cognosc. & curand. animi affect. omnib.

Epist. 48.

CHAPITRE IX.

De la Pedenterie des Medecins.

COMME la Pedenterie est une suite de la vanité, elle ne manque gueres à être la chûte des Medecins. En effet il y en a, qui loin de suivre l'usage, comme le bon sens le veut, affectent des termes barbares, que le peuple même n'entend pas, quoi-qu'il les admire. Ils sont dans leur langue maternelle ce qu'étoient dans la Latine la plûpart de ceux du siecle passé, comme on le peut voir dans les écrits d'un sçavant & poli Medecin de ce temps-là. Encore si suivant le conseil de Platon ils se servoient de Periphrases, & de détours pour éviter les termes barbares, on sçauroit peut-être ce qu'ils veulent dire. Galien, à la verité, avoit fait un Livre pour excuser les solecismes qui peuvent quelques-fois se glisser dans la chaleur du discours; mais je ne croy pas qu'il eût pardonné au jargon de ces Pedens, dont la plûpart ne peuvent traiter un malade qu'en Grec, en Latin, ou avec un Nerveze & un galimathias affecté; & quelquesfois même en la langue de leur village, témoin celui

Plurimi hac tempestate incompti, quib. satis est, imo ex industria eos delectat rudis sermo. *Symphor. Campegius de Phlebotom.*

qui ayant fort long-tems fait la Medecine & le labour tout ensemble, parloit de sa Profession quand il fut dans la grande Ville comme de sa Ferme, *Sic canibus catulos similes*: car pour exprimer le *Concocta Medicari*, d'Hipocrate, ce nouveau venu, & *Rupto robore natus*, disoit à ses Confreres & à ses malades qu'il faloit labourer l'humeur. D'autres encore pires, affectent comme on dit, de parler en chiffre. C'est ainsi qu'un de ces galans-hommes interrogé par des Dames comment il feroit pour aller au devant d'un transport au cerveau dont le malade sembloit menacé; il répondit qu'il empêcheroit l'assomption des humeurs. Un autre pour dire qu'il restoit un levain dans les entrailles aprés la fiévre, disoit qu'il y avoit encore une matiere lévineuse. Car pour celuy qui parloit en bon lieu de fiévres quintaines, sextaines & octaines, & qui demandoit magistralement à des Medecins du premier ordre s'ils avoient lû *l'Hipocrate* là-dessus, il faudroit un Chapitre entier pour son galimathias & pour son Nerveze, tant il est singulier dans ses expressions & dans ses vanitez. On appeloit cette sorte de gens, Medecins d'eau froide dés le temps de Pline, comme nous les appelons Medecins d'eau douce. Galien les compara ensuite au Poëte Jalemus, le plus impertinent & le moins intelligible de ceux de son temps. Cardan les dépeint d'aprés le Conciliateur, qui nous les represente comme *de pauvres garçons*, *sans naissance*, *sans bien*, *sans éducation*, *sans politesse*, *sans expression*, bref de veritables Cuistres exaltez. En effet, jamais ils ne parlent que d'Hipocrate, quoi qu'ils ne l'entendent pas, que de maladies qu'ils ont disent-ils gueries, & que des malades qui les demandent, quoi-que leur plus ordinaire artifice soit de se faire demander dans les compagnies, par quelqu'un de leurs domestiques ou par un affidé pour des malades supposez. Ils vont & reviennent continuellement d'un lieu à un autre, *Labor actus in orbem. Circuit quærens*, & ils appelent cela aller son train. La belle alleure! Au reste si malhonnête-gens, qu'on en a veu refuser le salut à ceux qui les prévenoient de cette civilité, parce qu'ils n'étoient pas de leur cabale, hors laquelle ils croient qu'il n'y a point de salut, & que tout est Arabe, ou heretique semblables à peu prés à ce Pedent qui soutenoit que le passage de Saint Paul *hominem hæreticum devita* se devoit entendre ainsi, *de vita*, *supple tolle*: car selon eux plus de morts moins d'ennemis. Cependant ces maîtres Pedens, de quelque Faculté qu'ils soient, car il s'en trouve de toutes, ne

V. Erasm. Chiliad. pag. 708.

Erasm. in Encom. Moriæ.

ſont pas toûjours fort mal dans l'eſprit des Dames, pourveu qu'ils ayent de certaines complaiſances, & qu'ils traittent à fort juſte prix: car toutes ne reſſemblent pas à cette bourgeoiſe qui en chaſſa un comme un impudent, pour luy avoir dit qu'il la faloit *Phlebotomiſer.*

La Pedenterie ne déplaît pas même toûjours aux perſonnes de qualité, il y en a de tous les goûts, juſques à la prendre pour une application particuliere à l'étude. C'eſt ainſi qu'un Medecin de Cour fraîchement débarqué du Village, ayant fait une incongruité devant un grand Prince, à laquelle il ajoûta pour la reparer quelque choſe encore de plus ridicule, il fut aſſez heureux pour qu'un grand Seigneur auquel il avoit été recommandé, inſinuât doucement au Prince & à la compagnie qui rioient du Pedent, Que ne s'étant jamais appliqué qu'à l'étude & au ſoulagement des malades, il ne faloit pas s'étonner s'il manquoit en des circonſtances qui ne faiſoient rien à la choſe. On dit d'ordinaire à Paris, au ſujet de tous ces Pedens, qu'on ne peut preſque jamais ſe méprendre en diſant *voila un Medecin*, quand on voit quelqu'un ſur un cheval gris à houſſe noire, la mouſtache épaiſſe, le caſtor retrouſſé ſur le front, & une baguette en main haut-élevée. Mais je croy que pour en porter un jugement infaillible, il faudroit y ajoûter bien de la crotte, une mine baſſe & un jargon tout particulier, tant pour les cavaliers que pour ceux qui ſont à pied: car qui ne ſçait qu'ils font ordinairement ce que font ſur nos Quays ces Charretiers, qui ne ſçachant faire autre choſe, font continuellement claquer leur foüet, & s'offrent à tous les paſſans. Mais ce qui entretient encore leur commerce, eſt que comme il y a bien des gens dignes de tels Medecins, & comme on dit des malades de toile autant que de Medecins de drap, toutes les pauvretez que leur diſent ces Medecins, ne laiſſent pas de paſſer pour de riches expreſſions, & pour des Oracles quand elles donnent dans leur foible, & qu'elles ſont accompagnées de baſſes flateries. En effet, n'ayant rien appris dans les Ecoles de ce qu'un bon Medecin & un honnête-homme doit ſçavoir, que peuvent-ils débiter que des Pedenteries dignes d'eux, & de la plûpart des gens qui s'en ſervent? Aprés cela venez me dire qu'Athenée n'a pas parlé juſte quand il a fait marcher les Grammairiens & les Medecins à peu prés ſur le même pied. Qu'ainſi ne ſoit:

Adoleſcentes in Scholis ſtultiſſimos ideo fieri exiſtimo, quia exiis quæ in uſu habentur nil audiunt necvident. *Petron. in Satyric.*

Le Neptune étoit le plus grand Pedent du Métier, quoi-qu'il

se picquât de galanterie en un âge, où il ne pouvoit plus être qu'à la vieille mode : car comme il avoit commencé jeune & en un temps où la Pedenterie n'étoit pas encore décriée comme elle l'a été depuis, il mêla jusques à la fin de sa vie la Theologie, la Chicane & les Humaninez avec la Medecine, sans prendre garde s'il y avoit de la liaison & de la suite dans ce qu'il disoit : car enfin le Grec, le Latin, le François & la Metaphore étoient souvent de la partie, & Dieu sçait qu'elle Symphonie ? Mais ce qu'il y avoit de plus ridicule, est que bien loin de prononcer sur la nature de la maladie & sur le remede qu'elle demandoit, il commençoit & finissoit par un discours consolatoire, qui laissoit le pauvre malade plus embarassé qu'auparavant : car de bonne-foy un malade cloüé dans un lit par un cruel rheumatisme, ou par la goute, n'étoit-il pas bien satisfait d'entendre dire à un Medecin qu'il avoit attendu comme un Sauveur, *qu'il étoit bien-heureux de n'être pas paralitique?* Ainsi n'auroit-il pas eu raison de luy dire comme un autre Job, *Vous n'étes qu'un impertinent & injuste consolateur, vos estis iniqui Medici & consolatores mali?* C'est ainsi que quand il s'agissoit de la maladie de quelque pretieuse, il luy disoit *qu'il n'y avoit que les lourdes qui eussent une grande santé*; si elle étoit vieille, *qu'il faloit songer qu'elle n'étoit plus jeune*; & s'il luy restoit encore quelque jeunesse, que de semblables indispositions guerissoient souvent par l'âge. Le Grand avoit l'expression & les manieres rudes & de vray Pedent, n'épargnant comme le Neptune ny les femmes, ny les personnes de qualité, qui en essuyoient non seulement des termes barbares, mais des discours fâcheux. Aussi ne haïssoit-il pas ces petits Pedens qui l'encensoient pour se le rendre propice & avoir son approbation. Le Petit-homme ne paroissoit pas Pedent à ceux qui étoient prévenus en sa faveur, & qui ne l'examinoient pas d'assez prés; mais au fond c'étoit l'homme du monde le plus copieux en expressions & en termes du siecle passé & de l'Ecole, & le plus grand diseur de mots de Province, de Quolibets & de Proverbes.

Il n'y avoit donc de nos quatre Medecins que le Politique qui parlât fort bien, & qui ne sentit point le Pedent; en effet, on n'observoit rien que de naturel dans ses discours; il n'y avoit rien d'affecté, de composé, ny de guindé dans son expression & dans ses manieres; en un mot si le langage de Celse, de Galien, de Fernel, & même celuy de Malherbe & de Balsac eus-

ſent pû faire un Praticien, il ne faut pas douter qu'il n'eût été un des premiers de ſon ſiecle.

S'il eſt donc vray que le grand Hipocrate même, quoi-que laconique & un peu obſcur, ſemble demander quelque éloquence dans ſon Medecin, pourveu qu'elle n'ait rien de la hablerie & du theâtre, & qu'on ne luy puiſſe pas dire avec raiſon, *Abi Opera hic voſtra conducta eſt non oratio*, à quoy bon d'affecter les mots de l'Ecole, & des termes encore pires ? Si Galien veut qu'un Medecin, obligé de frequenter les honnêtes-gens, & les perſonnes polies, évite au moins les termes barbares, & la Pedenterie, à plus forte raiſon les Medecins de nôtre ſiecle ſont-ils obligez de s'accommoder à ſes manieres, & à ſes expreſſions autant que la matiere le permet, *Vulgo parcendum, Utendum foro, Serviendum ſcenæ.* Car quand à ces gens dont le goût dépravé leur fait trouver de l'érudition dans la Pedenrerie, je leur ſouhaitte des Medecins Pedens, comme Guevarre ſouhaittoit la vie des Galeres à ceux qui n'en vouloient pas concevoir les horreurs. *

Lib. de Medico & officio Medic.

* Qui aime la vie des Galeres, Dieu la luy doint.

Au reſte, comme il ſe pourroit trouver quelqu'un qui croyant ajoûter quelque choſe à ce que je viens de remarquer touchant la Vanité & la Pedenterie des Medecins, leur voudroit encore appliquer le *Parabolani* des Juriſconſultes, comme ont fait quelques Critiques & quelques Logiſtes, il me ſemble fort à propos de faire ici juſtice à la Medecine d'un jugement ſi précipité & ſi peu équitable. Car quoi-qu'il n'y ait que trop de hablerie, de Vanité & de Pedenterie dans l'exercice de l'Art, le *Parabolani* ne doit être nullement interpreté comme il a été par Accurſe, ny du langage, ny des diſcours à perte de veuë de quelques Medecins. Premierement parce qu'il n'y a pas moins de diſcoureurs dans le Palais & dans toutes les Ecoles, que parmi les Medecins. En ſecond lieu, parce qu'il ne s'entend effectivement & proprement que de ces *Aſſiſtans*, tels qu'étoient anciennement certains Freres Servans dans les Hôpitaux, gens qui ſe haſardent où il y a du danger, pauvres hommes ſans étude, ſans lieu, ſans rang, auſſi aſſujettis à cét exercice, que les ſerfs l'étoient aux Egliſes, aux Evêques, aux Abbez & à quelques particuliers des Villes & de la campagne ; gens qui n'euſſent oſé quitter leurs Patrons, παραβολάνοι *aſcripti Glebæ*, à peu prés comme nos Freres de la Charité, qui ne ſont diſtinguez de ces Aſſiſtans que par le motif qui les porte à ſe voüer volon-

V. Hipolit. Obicii de nobilit. Medic. pag. 88.

V. Scaligeranam ſecundam ex codice Theodoſ. & Iuſtin.

παραβόλοι circa glebam.

tiers & charitablement à cet exercice. Il est donc certain qu'il n'y a rien de juste dans les sens ou forcez ou injurieux, que Petrarque, Arnaud de Villeneuve, Scaliger & quelques autres donnent au *Parabolani*. A quoy nous pouvons ajoûter avec le docte Cujas que ce qu'on appeloit anciennement *Parabolani* étant de l'inspection & de l'élection des *Surveillans*, & les Medecins de celle des *Décurions*, il y a une entiere difference. Il ne faut pas aussi oublier, puisque nous en sommes sur ce terme-là, que les Gentils donnoient ce nom aux Chrétiens, parce qu'on le donnoit pareillement à de certains hommes qui combattoient volontairement contre les bêtes dans les Theâtres, & qui sembloient mépriser la mort, ce qui les faisoit appeler *Confectores*.* Enfin on remarque qu'il y avoit encore à Alexandrie certains Charlatans qui s'exposans au peril pour soulager les pestiferez, furent appelez *Parabolani*, peut-être parce qu'ils méprisoient la mort comme ceux qu'on appeloit *Confectores*, quoi-que par un motif infiniment moins noble & moins héroïque que celuy des Chrétiens.

* A conficiendis bestiis.

CHAPITRE X.

De l'Ignorance des Medecins.

QUOI-QUE j'aye avoüé dans la Préface de cet Ouvrage, qu'il y a encore à Paris & dans les Provinces des Medecins sçavans & de bonnes mœurs, je croy qu'il n'est pas mal à propos de réïterer icy cet aveu, tout ce que j'ay à dire de l'Ignorance des Medecins ne tombant que sur ceux dont le petit genie, & le peu d'application dés-honore la plus honnorable des Professions. Bien qu'on n'ait fait dire que dans un sens vague & general à Trismegiste, que *la plus grande part des choses que nous sçavons, est la moindre de celles que nous ignorons*, & que le docte Heinsius semble ne s'être écrié que dans le même sens : Helas ! combien y-a-t-il de choses que nous ne connoissons pas ? Il est neanmoins certain que ces plaintes semblent regarder plus particulierement, & plus précisément la Medecine que les autres Sciences. Car si l'on ne marche encore qu'à tâtons, dans les Arts & dans les Sciences, dont les principes ont

Quantum est quod nescimus.

quelque

quelque évidence, que ne devons-nous point penser de la Medecine qui souvent n'est que conjecture ? Les signes y sont si équivoques, & le sujet change si souvent de situation, étant composé de corps si mobiles, & de si differentes formes & figures, que le grand Hipocrate avoit raison d'avoüer qu'il n'étoit pas encore parvenu, tout vieux qu'il étoit, à la perfection de l'Art. C'est à son exemple que Laurent Joubert digne Chancelier de la Faculté de Monpelier, dit de luy-même, *trois fois Docteur ; mais bien éloigné d'être docte*, & qu'un autre Auteur a dit de bon sens, que nous ressemblons tous au Renard de la Fable, qui ne faisoit que lecher le vaisseau à col étroit où la boüillie étoit enfermée, sans pouvoir atteindre au fond. Ainsi comme il est assuré qu'il y a bien plus de Medecins *de paroles que d'effet*, & que chacun craint naturellement de tomber en de mauvaises mains, quand il est malade, on se plaît tellement à reprocher aux Medecins leur ignorance, qu'on n'en épargne presque pas un, & qu'on ne fait pas même de difficulté de leur attribuer les évenemens, qui ne sont souvent qu'un pur effet du malheur, qui rompt les mesures à la prudence & à la sagesse la plus consommée. C'est peut-être pour cela que le malheureux Acesias passa en Proverbe d'ignorance chez les malades de son temps. Il n'est donc pas mal à propos d'apprendre à ceux qui l'ignorent, qu'il y a une ignorance simple, dont l'ignorant est luy-même convaincu, & une ignorance dont il ne s'apperçoit nullement. Platon les appele διπλῆ & ἁπλῆ, *ignorance simple, & ignorance de l'ignorance*, l'une & l'autre, dit Plutarque, font l'impieté quand elles se trouvent dans un naturel dur, & la superstition quand elles tombent dans une ame tendre. C'est pourquoy Hipocrate a crû que l'ignorance étoit la mere de l'audace, & de la timidité de certains Medecins de son temps ; c'est, disoit-il, à peu prés comme ces trésors *qu'on cache dans la terre où ils ne produisent que de l'inquietude & du chagrin, inspirant selon l'occasion & suivant la disposition des sujets, ou l'audace, ou la timidité au pré[j]udice & au dés-honneur de la Profession*, pensée qu'un de nos Poëtes a ainsi exprimée.

At contra est inscitia mater
Erroris culpæ & sceleris

C'est pour cela que l'ignorance des Medecins du temps de Galien, étant d'autant plus grande qu'elle étoit volontaire, il en parle ainsi. *Ces gens sont quelquesfois tombés d'accord que leur*

Laurent. Hofmann. de vero usu, & fero abusu Medicam. Chimicor. in Præfat.

A Medico indocto à cibo incocto, à mala muliere, Libera nos Domine.

Lib. de lege.

V. Cornari Lectionem.

Marcell. Paling. Stellat. in Zodiac. vita human.

5. Method.

methode n'est pas la plus seure, mais qu'ils n'osent suivre la meilleure, n'ayant pas d'autre moyen de se mettre en reputation chez le peuple qu'ils endorment par la complaisance. C'est la raison qui m'a empêché jusqu'à present de mettre une methode au jour, prévoyant qu'elle ne seroit que pour peu de personnes: car à parler franchement, s'il n'arrive dans les affaires du siecle quelque changement que je n'ose esperer, je croy que c'est fait des bonnes lettres, tant il y a de corruption, & tant on est content pourveu qu'on fasse du bruit : car vous sçavez bien, vous l'ayant dit plusieurs fois, que je ne connois pas seulement cinq hommes qui préferent la solidité de la doctrine aux apparences, avec lesquelles on impose presques à tout le monde. Les siecles qui ont suivi celuy de Galien, n'ont apparemment été gueres plus heureux que le sien : car quoi-qu'il se soit trouvé quelques bons Auteurs depuis luy, on ne sçait s'ils ont fait de bons disciples. Nous voyons, dis-je, quelques Medecins de reputation depuis le troisiéme siecle jusques au neuviéme & au dixiéme, qui furent des siecles de fer & d'ignorance ; mais à parler generalement, il y en a peu qui ayent laissé de grands témoignages de leur capacité dans leurs Ouvrages, n'ayant presque tous été que des Plagiaires, si on en excepte quelques Arabes dont les découvertes meritent quelque estime. C'est pourquoy les Medecins du onze, du douze & du treisiéme siecle sont si mal traittez par Saint Bernard, par Jean de Sarisberi, Estienne de Tournay, le Conciliateur & l'Abbé Tritheme. Et quoi-que le quinsiéme & le seiziéme siecles ayent été fort fertiles en Medecins, il y a neanmoins bien de l'apparence qu'il s'y en est bien plus trouvé d'ignorans que de sçavans, non seulement parce qu'on n'y voit que peu de bons écrits, & que Symphorien Champea & Scaliger s'en plaignent hautement dans leurs Ouvrages ; mais encore parce que le fameux Sylvius assure n'avoir trouvé dans tous ses voyages, que Symphorien Champier & Hierôme Montuus de bons Medecins. * Quant à la plûpart des Medecins de nôtre siecle qui se sont fait connoître par leurs écrits, ils prétendent, fondez sur leurs Principes & sur les nouvelles découvertes, que tous ceux qui les ont précédez ont été fort ignorans dans la Phisique. Quoi-qu'il en soit, il n'est que trop vray qu'on pourroit appliquer à present à une infinité de Docteurs, qui inondent Paris & toute la France, ce que l'Abbé Tritheme disoit de ceux de son temps, *Quoties indoctus, & sine scientia homo in Doctorem sublimatur, gratus magistratus datur in signum ubi*

* Rem forsan sæculo pudendam, reique Medicæ infamem ac probrosam.

ſufficiens non invenitur ſignatum, ce ſont des enſeignes qui n'enſeignent rien, *circulus ante domicilium poſitus, ubi non venditur vinum.* Enfin que ne peut-on point dire de tant d'ignorans qui n'ont qu'un ou deux remedes pour tant de differentes maladies? Mais que ne diroit-on point encore ſi leurs fautes étoient connuës, & ſautoient aux yeux comme celles des Hiſtoriens, des Orateurs, des Poëtes, des Peintres, & même des Artiſans qui travaillent au grand jour. *Miſeri ed infelici noi s'il mundo arivaſſe a ſaper mai le deboloze noſtre, che ne meno ne poſſiam prometter colla noſtre Medicina d'avere a guarir in picciolo Carboncello, certamente che ne converrebe apparar altro meſtiere?* mais plûtôt quel bien n'arriveroit-il pas ſi l'on pouvoit diſcerner les ſçavans d'avec les ignorans, puiſqu'il eſt certain que ceux-cy renonçans au métier, ils ne feroient plus enrager les habiles, comme ils font à la faveur de l'ignorance publique, qui s'en accommode mieux que des doctes. Ce qui les devroit faire rougir de leur ignorance, c'eſt qu'on n'a jamais eu plus de moyens de s'inſtruire qu'en ce temps-cy : car enfin les Ecoles, les nouvelles découvertes, les Conferences, ne ſont-elles pas des moyens d'aller bien plus loin que nos predeceſſeurs n'ont été, ſi l'avarice, l'envie, la vanité & l'oiſiveté n'avoient tout gâté, & ſi l'on n'avoit introduit les viſions de l'Aſtrologie, Phyſionomie, Chyromantie, & particulierement celle des ſecrets prétendus qui l'emportent tous les jours ſur la ſincerité & ſur la ſeureté de la methode, confirmée par le raiſonnement & par l'experience. On ne ſe met plus en peine dans l'exercice de la Medecine, de cultiver l'arbre dont on joüit, on ne penſe qu'à le dépoüiller de ſes fruits. On penſe à ſe rendre maître du fond, & jamais à l'entretenir en bon pere de famille. Mais voudroit-on voir un racourci de l'ignorance du ſiecle, jointe à cette vanité pedenteſque dont nous avons parlé cy-devant. Un Docteur qui paſſoit pour un des habiles ſur le pavé de Paris, étoit allé voir un malade de conſequence à la campagne, où on l'avoit conduit dans un carroſſe à ſix chevaux, & où il trouva un de ces Medecins de Village qui en ſçavent ſouvent plus que les Medecins des grandes Villes. D'abord que le Medecin du carroſſe voit le malade, il propoſe ſon avis à l'autre d'un air à luy faire comprendre que c'eſt un Arreſt qu'il prononce, & dont il auroit tort d'appeller. Celuicy répond à ce beau début en des termes fort modeſtes, & qui marquoient neanmoins aſſez qu'il étoit fondé en raiſon, & qu'il

Marco Zucchar.

avoit lû non seulement les bons Praticiens ; mais mêmes les Cicerons de la Profession Ce langage étoit trop relevé pour le Medecin à six chevaux, c'est pourquoy il ne manque pas à critiquer ce qu'il n'entendoit nullement, s'en prenant même aux termes les plus élegans qu'il traitte de barbares & de ridicules, tant il est luy même ignorant & ridicule. Ainsi le Medecin de Village outré de chagrin & d'indignation, hausse les épaules, quitte la partie & se retire au petit pas, ne pouvant comprendre comment on s'étoit avisé de faire partir de Paris avec tant de ceremonie un Medecin si fat & si ignorant. Car ce qu'il y eut encore de singulier & de fâcheux pour nôtre pauvre Medecin de Village, c'est que le Medecin à carrosse emporta tout l'honneur de la cure, quoi-qu'il eût pris tout le contrepied de la vraye methode. Avançons : car on feroit un Livre de pareilles Histoires, si on vouloit s'y arrêter. Il faut avoüer que les quatres Medecins qui viennent à la fin de nos Chapitres, n'étoient pas de ces ignorans-là, & qu'avec un peu d'application, & quelque rectification de leur methode & de leurs manieres, ils auroient été assez bons praticiens en comparaison de tant d'autres. Car si le Neptune eût pû regler son imagination, ses vanitez, ses emportemens, ses jalousies, sa cupidité, il avoit assez d'étude & d'experience pour en faire quelque chose de bon. Mais par malheur il s'étoit accoûtumé à jurer par ses eaux avec autant d'entêtement & de cerémonies qu'un Jupiter d'Homere par celles du Stix, faisant au reste son *Non plus ultra* des pilules gommées, du crocus & du boüillon rouge. Le Grand n'alloit pas encore si loin que cela, n'écoutant d'ordinaire que sons sens, n'ayant gueres d'autres remedes que la saignée, la purgation, l'Emetique, le Diaphoretique, & ne faisant pas au reste grand cas de l'avis des autres Medecins. Combien de fois s'est-il contenté de renvoyer les malades au *Melancholicon pathos*, aprés avoir tenté ou l'Emetique, ou l'Opium, ou le Thé qu'il mit en pratique dés qu'il vit qu'il étoit du goût de la Cour ? Il étoit même quelquesfois si court de remedes, que ne sçachant plus que dire à une femme de 75. ans qui se plaignoit d'une toux dont elle étoit incommodée depuis 40. ans, il l'a renvoya, luy disant : Je souhaitte, Madame, que vous la gardiez encore autant que vous l'avez gardée. Voila le sirop de longue vie dont il l'a régala. C'est ainsi qu'un Medecin qui n'étoit pas plus fort en remedes que luy, ayant répondu à un pau-

vre malade que sa maladie étoit une maladie de cette année là, il luy repartit : *Je le croy, Monsieur ; car je ne l'avois pas l'an passé.*

Le Politique sçavoit ce qu'il y avoit de plus agreable dans le Diagnostic & le Prognostic de la Medecine : mais il avoit si peu d'armes offensives contre les maladies, qu'il disoit ordinairement à ces jeunes Medecins qui lui faisoient la cour : *Je suis pour Galien, parce qu'il ne tuë pas, comme font les Arabes & les Chimistes*, comme s'il eût fait grace aux malades de ne les pas tuer, & comme si Galien n'étoit pas copieux en remedes ! Aussi est-ce parce qu'il n'en employoit que trois ou quatre, que les maladies lui enlevoient souvent les malades presque sans coup ferir. On raconte à propos de cette sterilité de remedes, que ne sçachant un jour que dire à une femme qui se plaignoit de ce que la derniere medecine qu'elle avoit composée & prise de son ordonnance, ne lui avoit servi de rien, il lui dit enfin d'un ton traîné, mais décisif en la quittant : *Mettez-y encore un peu de cerfeuil.* De bonne foy toute la matiere medicinale, toute cette forest de remedes, dont la nature est si liberale, ne lui eût-elle presenté qu'un peu de cerfueil, s'il l'eût étudiée avec autant d'application que la langue Grecque & la Latine, & s'il eût voulu se souvenir de ce bel endroit de son Breviaire ? *Nullaque usquam est remediorum penuria, sed nostra plerumque turpis ignoratio.* Quant au Petit-homme, il n'en sçavoit que trop pour se faire, comme il fit, un grand nom parmi ceux qui se payent de consultations toutes prêtes sur toutes sortes de sujets. Il sçavoit même assez de matiere medicinale, pour s'attirer l'estime des Apotiquaires & des malades, qui aiment la drogue, mais pour cette application, ce jugement & ce discernement qui sont le fin, & pour ainsi dire, l'ame de la Medecine, il ne s'en étoit jamais mis en peine, ce qui le rendoit encore plus dangereux que ces ignorans, qui attendent tout de la nature, & qui ne font que des fautes d'omission : tant l'usage des remedes donnez sans discretion est dangereux. Je ne parlerois pas icy de sa profonde ignorance des belles Lettres, n'étoit que sa vanité ne laissoit pas de le porter à juger temerairement des ouvrages d'érudition & d'esprit, quoi-qu'on n'eût jamais vû son nom que dans des recipez pendus aux crocs des Apotiquaires, & dans des gazettes, où il avoit mandié quelques lignes par ses affidez, disant pour se disculper de son ignoran-

Fernel. in Præfat. l. 4. Method. medend.

ce, qu'il eût mieux aimé avoir vû deux malades, que d'avoir mis au jour trois volumes.

L'ignorance étant donc encore à present si commune chez la plûspart des Medecins malgré les beaux Ouvrages que quelques-uns nous ont donnez depuis cinquante ans, qui ne voit qu'ils sont d'autant plus obligez à s'instruire, que les suites de leurs ignorances sont de consequence, personne n'étant plus obligé, selon Cassiodore, * à étudier avec assiduité que ceux qui s'employent à la cure des maladies? En effet nos Casuites & nos Medecins font une affaire de conscience au Medecin ignorant & peu studieux. Paul Zachias tombe d'accord avec J. B. Cedronchius, Michel Boduvin & plusieurs autres Medecins, que celui qui fait ignoramment la Medecine, peche autant de fois mortellement. Ahasner. Fritzchius le dernier des Casuites qui nous ont donné quelque chose touchant les devoirs du Medecin, est de ce sentiment, qu'il appuye de l'autorité de l'Ecriture sainte, des Peres, des Theologiens, & des Loix. Mais ce qu'il y a de fâcheux pour la Medecine dans la conduite de nos Medecins ambulans, est que le public est tellement prevenu de l'opinion de leur ignorance, qu'un fameux Libraire de Paris ayant fort peu estimé une Bibliotheque de Medecine qui étoit en vente, répondit à ceux qui lui demandoient pourquoi il en faisoit si peu de cas, *C'est parce que les Medecins ne les achetent, ni ne les lisent.* Je sçay à la verité que la vie étant courte, l'esprit de l'homme fort borné & l'Art difficile, le Medecin, comme nous l'avons remarqué cy-devant, ne laisse pas, aprés de longues études, d'ignorer encore bien des choses, & qu'il y a des ignorances pardonnables. C'est pourquoi le grand Hipocrate, * Celse, Galien[a], Avicenne, & tant d'autres n'ont pas rougi de leurs ignorances; & c'est encore pour cela que le fameux Jean Stenon avoua franchement à ses amis, qu'aprés dix ans d'etude, d'observations & de dissections, il ne connoissoit encore rien à la conformation du cerveau. Ainsi Paul Zachias n'ayant pas assez distingué à mon avis dans les questions qu'ils se fait sur cette matiere, je croi que quand à ce que les Medecins doivent penser d'eux-mêmes, & à ce qu'ils sont obligez de taire, ou d'avouër de bonne foi touchant leur conduite; je crois, dis-je, qu'un Medecin, qui avouëroit ses fautes & ses ignorances publiquement devant le vulgaire & devant des esprits mal-faits, feroit fort imprudemment: mais

* Nemo justius assiduè discit, quam qui de salute hominis tractant.

Ahasner. Fritzch. Medicus peccans.

**L. de veter. Medic. a Lib 12. Method. & de locis affect.*

V. Lionard. di Capoa pag. 43.

qu'il n'en est pas de même quand un Medecin donne des observations au public, & qu'il écrit pour la posterité, comme ont fait les Heros de l'Art. Car qui doute non seulement qu'on peut avoüer hardiment ses fautes & ses ignorances en ces occasions; mais encore que cela ne soit digne d'un homme qui croit ne faire point de tort à sa suffisance, comme nous l'avons remarqué cy-devant avec Celse? Il suffit que ces fautes ne viennent pas de la petitesse de son genie & de son peu d'application. Aussi le Legislateur Bocchoris vouloit-il qu'on pardonnât les mauvais succés aux Medecins de son tems, quand ils avoient suivi les loix & les maximes de la Medecine. Et c'est pour cela que Séneque, Lucien, & même les Jurisconsultes, bien éloignez de vouloir rendre les Medecins responsables des évenemens, & de les obliger à guerir toûjours, n'en demandent que de l'étude, de l'application, de l'experience & de la probité, sans se mettre en peine de cette ignorance, qu'il n'est pas possible d'éviter.

Concluons donc que comme il y a quelques ignorances pardonnables au Medecin, il y en a beaucoup d'autres dont il ne sera pas quitte au jugement de Dieu, en disant: *Ignorans feci.*

CHAPITRE XI.

De l'impudence des Medecins.

LES fautes que les Medecins commettent contre la pudeur, semblent d'une si grande consequence, que je n'ay pas crû les devoir passer ici sous silence. Car quoi-que je sçache qu'on ne met gueres le vice tout nud, quand ce ne seroit que pour le châtier; que l'imagination n'en souffre, & que l'Apôtre nous défend même de nommer * tout ce qui choque la pudeur & l'honnêteté, j'espere neanmoins que les scrupuleux ne trouveront rien à dire en tout ce Chapitre, tant j'y apporterai de circonspection. Il faut avoüer que le vice est bien ingenieux à se déguiser, puisque les anciens bien loin d'inventer une * Etoile de Minerve ou de Diane pour diviniser quelques vertus s'aviserent d'en inventer une de Venus pour diviniser l'amour prophane. C'est ainsi qu'on jette à

* Fornicatio nec nominetur inter vos. *Ephes. 5. cap.* Turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas.

* Quid tantum mali castitas, aut tantum boni volu-

present sur l'Etoille toutes les foiblesses dont on est capable, & que pour se disculper de ce qu'on appele tendresse, on en parle comme *de ces maladies des enfans dont peu de gens se peuvent sauver.* Et voila comment le cours naturel de cette passion entraîne des gens de tous les âges & de toutes les Professions, & comment les Medecins même qui sont plus particulierement obligez à la pratique de cette vertu, qui demande plus qu'aucune autre de la force & de la resistance, ont lâchement cedé aux attaques d'Asmodée, & suivi le char de triomphe de ce vilain conquerant. Car enfin quoi que les Professeurs en Medecine ne soient plus obligez d'être Clercs, & à faire les vœux que font tous ceux qui se consacrent au Ministere des Autels, ils ne laissent pas d'être obligez à une aussi grande retenuë auprés des malades que ceux qui ont voüé. C'est pour cela qu'un sçavant Interpreté de l'Epître aux Colossiens, qui sçavoit quelque chose dans la Medecine, a pensé que ces paroles du Texte, *Non parcendo corpori, honorem habere corpori* auroient bien pû être exprimées par ces mots, *ordine vivere*, si d'atrues Interprétes n'avoient crû que S. Paul avoit voulu nous marquer dans ce précepte que les Medecins qui font leur devoir ont toûjours grand soin de ne rien dire & de ne rien faire de dés-honnête auprés des malades, dont ils ont pour ainsi dire le corps en dépost, *sic loqueretur Medicus.* * Car, comme les Medecins se trouvent par une necessité indispensable en la compagnie des femmes & des filles, ils sont pour ainsi dire constitués les gardiens de ce qu'Hipocrate a apele *des Thrésors* en sa langue; nom qui convient d'autant mieux au sexe que les peres & les meres en sont souvent plus jaloux que de ceux qu'ils enferment si soigneusement sous la clef. En effet, la conversation, la confidence, l'occasion, & tout ce qui saute souvent aux yeux leur tend des pieges où il est bien difficile de ne pas donner quand on n'a pas fait un fond de vertu, & quand on ne se pique gueres de fidelité. Car enfin ce n'est pas d'aujourd'huy que les Medecins tirent avantage des occasions. C'est pour cela que le Medecin Didyme est communément appelé *Mœchus*, & qu'un Philosophe le voyant si attaché à la guerison de l'œil d'une belle fille, le raille délicatement sur l'équivoque du nom Grec qui ne signifie pas moins une fille que la partie de l'œil la plus délicate, *Cave ne pupillam attingas.* Ce sera donc pour confirmer cette verité, que comme les exemples ont quelque chose de touchant, je m'arrêteray icy sur

ætas commeruit, ut inter astra quæ cum sole & luna circumeunt habeant stellam & Minerva non habeat. *Augustin. lib. 1. de consens. Evangel.*

* Honorem habere corpori, cur honorem nominat cũ sensus sit ordine vivere, sic loqueretur Medicus. *Philip. Melancht. ad cap. 2. Epist. ad Corinth.*

a *Lib. de Medico.*

V. Diogen. Laert.

Κόρη pupilla & puella.

ſur l'Hiſtoire du Medecin Apollonides, dautant moins ſuſpecte de fauſſeté, qu'elle eſt rapportée par Cteſias Medecin & Hiſtoriographe d'Artaxerxe Roy de Perſe, & contemporain de cet Apollonides, ſans vouloir particulariſer tout ce que les ſiecles paſſez & le nôtre nous fourniſſent ſur une matiere qui ne veut être touchée qu'en paſſant, & qui ne ſouffre que des exemples des ſiecles les plus reculez. Celui-cy donc tirant avantage de la maladie d'Amitis fille de Xerxes & femme de Megabizus, qu'il aimoit éperduëment, s'aviſa de luy faire croire qu'elle ne trouveroit jamais la fin de ſon mal, que dans le commerce honteux qu'il luy propoſa. Comme la crainte de la mort peut tout ſur une ame foible, la pauvre Princeſſe crût que ce que luy diſoit l'artificieux Medecin étoit veritable, & s'abandonna à tous ſes deſirs. Mais enfin voyant aprés quelque temps qu'elle ne laiſſoit pas de ſeicher, & qu'elle ne ſe trouvoit pas mieux du remede prétendu, elle ouvre les yeux ſur le déreglement de ſa conduite. Ainſi, touchée qu'elle eſt de dépit & de honte d'avoir été ſéduite ſi facilement par ce Medecin, elle s'en explique à ſa mere Amiſtris, & peut-être de la même maniere ou à peu prés que Lucrece s'expliqua de l'entrepriſe de Tarquin. Quoi-qu'il en ſoit, Amiſtris raconte le fait comme il luy plaît à Artaxerxes, qui ne voyant point d'autre remede que de permettre la vangeance à une femme outrée de l'injure faite à ſa famille, abandonne le coupable à ſa volonté: & voila qu'elle invente tous les plus cruels ſupplices que la paſſion luy peut ſuggerer, & qu'enfin aprés les avoir fait endurer à Apollonides pendant deux mois, elle s'aviſe de le faire enterrer vif juſqu'au cou, de maniere qu'elle a la triſte conſolation de le voir mourir dans les douleurs, au moment que ſa fille expirant de ſa maladie, ſemble le pourſuivre juſqu'aux enfers, *planè quaſi adulterum ad inferos uſque ſequeretur.* On ſçait le ſupplice de Vectius Valens ce fameux Medecin & adultere de l'Imperatrice Meſſaline, celuy du Medecin Eudemus corrupteur de la jeune Livie, & s'il n'eſt rien arrivé d'auſſi tragique aux Medecins de nôtre temps qui ont abuſé de l'occaſion ou du ſecret, au moins ont-ils tant eu de part aux Vaudevilles, aux Satyres, & aux Comedies, qu'ils ne ſont ſortis de ces affaires que bien contrits & confus. Encore ſi ces vilains Purgons avoient auſſi bonne mine que ce Docteur dont le Pogge nous fait le conte, peut-être pourroient-ils ſe tirer de ſemblables pas auſſi heureuſement que fit ce fou-là, en

Flor. Epitom. lib. 1. cap. 10.

In facetiis.

une occasion des plus dangereuses. La Republique de Florence l'avoit envoyé vers la Reine de Naples pour quelques affaires, s'imaginant qu'étant fort bien fait, & cette Reine d'un assez bon goût, elle ne manqueroit pas de le voir & de l'écouter avec quelque complaisance, ce qui arriva en effet ; mais le Docteur voyant qu'il avoit obtenu avec tant de facilité ce qu'il avoit demandé pour son païs, se persuada qu'il n'en avoit obligation qu'à sa prestance, & que la Reine en étant charmée, il n'avoit plus qu'à pousser sa pointe. Aussi ne manqua-t-il pas de marquer sa passion à cette Princesse dans une Audience particuliere, & en des termes si formels, qu'elle comprit facilement qu'il aspiroit à la derniere des faveurs. Ce qu'il y eut de joli du côté de la Reine, & d'heureux pour l'extravagant Envoyé, est qu'au lieu de la foudre qui le devoit écraser, il en fut quitte pour cette réponse que luy fit la Reine, *La Republique avoit-elle aussi chargé vos cahiers de cette demande ?* Mais comme nos Docteurs se croyent bien plus en seureté chez les malades que le Florentin ne l'étoit chez la Princesse, ces prétendus souverains des Infirmeries poussent en de semblables occasions leur autorité, jusques à user de main mise & de violence, tant les voyes de fait sont de leur goût, traittant de pauvres malades comme des Villes prises d'assaut, où la soldatesque porte ses mains sacrileges jusques sur les Temples de la pudeur même : car ces vilains Escarbots ne craignent ny les vilaines exhalaisons, ni les ordures mêmes qui sortent du corps des gisans, & prennent l'occasion aux cheveux sans aucune formalité ; insolens Tarquins qui n'en veulent qu'à ces Lucreces que la langueur a mises hors de resistence : terribles galans ! puisque sans se mettre en peine s'ils sont assez aimables pour être aimés, ils tâchent d'enlever par de furieuses avances, ce que les loix de l'honnête galanterie ne permettent presque pas d'esperer.

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Ce n'est pas là tout, car comme on ne manque gueres d'aller de vice en vice quand on a une fois lâché la bride à ses appetits, & que quand on est venu à bout de ce qu'on demande, on ne pardonne pas mêmes à ces pauvres petites creatures que la Republique regarde déja comme ses Citoiens ; ce n'est pas merveille, s'il y a des Medecins qui servent leurs amies à leur maniere, & s'ils se mêlent de ce qu'on appelle commerce d'amour en faveur de leurs amis, tant ils sont seurs de s'avancer

dans la pratique par cette espece de négociation & de negoce. On a beau dire,

O chi unque tu fosti che insegnasti
Primo à vender l'amore
Sia maladetto il tuo cener sepulto
E l'ossa fredde.

On a beau dire qu'Esculape abhorre si fort ce commerce, qu'un de ces vilains entremeteurs se plaint dans la Comedie, d'avoir passé des nuits entieres dans son temple, sans avoir pû le rendre propice à ses vœux. On a beau dire que le grand Hipocrate, non content de nous avoir fait une leçon de pudeur & d'honnêteté à l'égard des femmes, dans son Jurement, va jusqu'à ne pas même permettre les nuditez qu'on peut éviter, *nec multas corporis partes nudet*; que Galien blâme le Medecin Xenophon d'avoir agité des matieres aussi sales que celles qui sont traittées dans un de ses Livres, & qu'il assure en plus d'un endroit qu'un Medecin sujet à ses passions, ne sera jamais habille homme. Ils n'écoutent, dis-je, gueres ces avis: car comment profiteroient-ils des leçons des Payens, puisqu'ils n'écoutent pas celles des Medecins Chrétiens. Le Conciliateur & son fameux disciple ont beau leur crier, *Soyez sages & honnêtes dans les ruelles, & si circonspects en des occasions qui ne se presentent que trop souvent, que ny la beauté des filles, ny la bonne grace des meres, pas même ce qu'on peut voir de touchant dans les servantes, ne fasse aucune impression sur vôtre ame.* Ils sont sourds à ces conseils, ce n'est pas pour eux que les Casuites, les Theologiens & les Medecins Chrétiens ont si bien écrit sur cette matiere: car quant aux Jurisconsultes, quoi-que l'Histoire du mari qui abandonna son épouse à son Medecin, ne soit apparemment qu'une fiction, je ne laisse pas d'être surpris de voir que ces Messieurs les Legistes se soient plus mis en peine de disculper l'épouse que de condamner le Medecin qui abusa si lâchement de l'indisposition de l'époux.

Æquum erat artis castissimæ præsidē parum propitium esse prostitutæ pudoris homini. *Tertullian. de Lenon. Plautin.*

Lib. de Medico.

L. quod optimus Medicus sit Philosophus & l. de cognoscend. & cur animi affect.

Arnald. de Villanova l de cautelis Medicorum.

V. Tiraquell. c. 31. de nobilitat. n. 11.

Mais si je voulois faire des inductions dans ce Chapitre comme dans les autres, que de sujets de Comedies sur la conduite du Neptune & du Petit-homme, & si je ne m'étois proposé de passer aussi vîte sur ces matieres, qu'on fait ordinairement sur les cloaques & sur les voiries.

Concluons donc des Medecins en particulier, ce qu'on a dit generalement parlant de toutes les conditions de la vie sur cet-

te matiere, *Adolescens luxuriosus peccat senex insanit* : que si l'amour prophane est *mansueto fanciullo*, il est *fiero vecchio*, & même qu'un vieillard qui fait l'amour, ne sçait ce qu'il veut.

A l'hora se pieta tu cerchi male
Se non la trovi, & si la trovi peggio.

Tertul. lib. de Pudicitia.

Et qu'enfin c'est particulierement pour le Medecin, comme pour le Gardien du corps que la pudeur est appellée *Honor corporum*. Aussi est-ce pour instruire les Medecins de cette verité, qu'on leur ceint les reins d'une chaîne d'or dans la ceremonie de leur Doctorat, & s'il m'est permis de remonter à l'Antiquité, que les Lacedemoniens adorerent un Esculape vivant dans le celibat, & une des Statuës de ce Dieu nommée *Agnita*, parce qu'elle étoit faite d'Agnus Castus qu'on croit un remede à l'ardeur des Lombes. Mais pour revenir aux Chrétiens, pourrions-nous ne pas observer icy avec le sçavant Erasme, que Saint Luc, ce Héros de la Medecine Chrêtienne, ne vécut si long-tems, & dans une si grande santé, que pour avoir tres-exactement pratiqué la continence? Verité qu'on peut encore confirmer par l'exemple de tant de sages Medecins qui ont suivi son exemple. Ce n'est pas pour dire le vray sur les difficultez de quelques Casuites, & sur le zele de quelques devots, que comme il est souvent necessaire de toucher les malades, cela ne doive être permis aux Medecins dans le besoin; mais il faut aussi que cela se fasse avec modestie, s'il se peut devant des témoins, & avec une intention pure & charitable, tant le malade doit être une chose sacrée à ceux

J. B. Mantuan. Eclog. 6.

Qui tangere venas
Nonnunquam illicitas audent.

Et tant un Poëte a eu raison d'aller jusques à ce point de circonspection.

Nec
Morborum causas per candida brachia quærat.

CHAPITRE XII.

De la complaisance & flaterie des Medecins.

Plat. in Gorgia.

SI l'on a dit de la Rhetorique qu'elle est une partie de la flaterie, pourquoy n'en dirions-nous pas autant de la Medeci-

ne, puisqu'elle ne se fait plus à present que *Per tristem adulationem*? En effet, dit Platon, comme la Politique flateuse a deux parties qui regardent l'esprit, à sçavoir la Rhetorique & la Sophistique, de même la Medecine complaisante en a inventé deux qui regardent le corps, à sçavoir la cuisine & la commotique.* De la vient qu'il n'y a plus d'autre moyen de parvenir pour les Medecins, que les vilaines complaisances de ceux qui croyent avoir trouvé le Potozzi, quand ils ont trouvé le moyen de sortir du neant. Ibid. * Fucatrix.

Quel chagrin pour les Medecins qui ont de l'honneur de voir que cette honnête liberté que les anciens conservoient par tout, ne soit plus du goût de nos Medecins ambulans? Ils sont trop amoureux de la Pratique, depuis que les valets se sont faits Medecins, & que les Medecins se sont faits valets, pour ne luy pas voüer leur humble servitude, & ne luy pas sacrifier tout l'honneur de la Profession. C'est ainsi qu'ils ont mis en œuvre depuis ce temps-là, tout ce qu'ils ont crû capable de les approcher des Maîtres, jusques à faire la cour aux portiers, aux cuisiniers, aux laquais. Toutes les habitudes & toutes les amitiez leur sont bonnes, ils appelent être populaire, ce que les honnêtes gens appelent faire le faquin avec les faquins. Ils boivent par tout de toutes sortes de vins & de liqueurs, & d'autant plus facilement qu'ils boivent les affrons comme on boit l'eau, offrant encore leur amitié à ceux qui ne la demandent pas. Il me semble que je les vois dés le matin faire leurs reverences à tous les voisins, s'arrêter aux boutiques de leur connoissance, saluer à droit & à gauche, & n'entrer dans les assemblées & même dans les Eglises que pour trouver à qui débiter les nouveautez de la Ville, & ensuite leurs belles cures. Ils sçavent que comme l'homme est naturellement vain, il a de la peine à ne pas se laisser aller aux complaisances, & que si le flateur est une bête veneneuse, la flaterie ne laisse pas pour cela d'être un poison agreable. Et voila comment il n'y a plus que ces Gnatons du Comique qui soient à la mode, particulierement chez les Dames, *Fœmina laudem*, tant ils sont seurs que les loüanges sont la glu où le beau sexe ne manque gueres de se prendre. C'est par ces manieres & ces complaisances que cet Asclepiade de Pruse, dont nous avons parlé en son lieu, s'attira l'estime de ceux mêmes qui avoient eu de l'aversion pour la Medecine. Il n'employa pas simplement la douceur des paroles, il s'avisa en- *Plat. in Phædr.*

core de permettre aux malades l'usage de l'eau froide ; il inventa les lits suspendus où on les berçoit comme des enfans ; il prépara des bains inconnus à ceux de son temps, & leur accorda tout ce qui pouvoit flater leur inclination. Ayant été assez heureux pour reconnoître qu'un homme que des collateraux croyoient *assez mort*, pour être porté en terre, avoit encore des signes de vie, & l'ayant réveillé par quelques petits secours, il n'en falut pas d'avantage pour le faire regarder comme un homme descendu du ciel. S'il eût tranché aussi hardiment qu'Archagate, & s'il ne se fût servi que des remedes que les autres Medecins mettoient en usage, il n'auroit pas si bien fait ses affaires, & n'auroit pas été recherché comme il le fut du Roy Mithridate. Les manieres du grand Hipocrate & celle des Medecins qui faisoient comme luy profession de sincerité & d'honneur, n'ayant donc été ny de ce temps-là ny du nôtre, il ne faut pas s'étonner si ceux qui les ont suivies exactement n'ont jamais été les plus heureux. C'est ce qui fait que le bon homme s'emporte contre quelques lâches Medecins de son siecle, tant le mal est ancien dans la Medecine. Galien les compare aux plus vils Esclaves, *Eux*, dit-il, *qui ont droit de commander aux malades, ils suivent comme des valets jusques aux personnes privées, dont ils ne gagnent la confiance que par des salutations & des flateries indignes d'un homme né libre. Ils se plaisent particulierement à la table des personnes de qualité. Ils tâchent de s'accommoder à leur goût, & leur permettent l'eau froide, la neige, & tout ce qui est contraire à la santé.* Le vin, le bain, & tout ce qui vient dans l'esprit du Patron est fort bon à leur sentiment, sans distinguer ny les temps ny les sujets. Maxime de Tir ce grand Philosophe & contemporain de Galien, entre dans ses sentimens, se plaignant hautement de ce que les Medecins ont quitté les nobles maximes des descendans d'Esculape, flattant lâchement les appetits des malades. C'est ainsi que le Cavalier dont parle Stobée, tout accoûtumé qu'il est aux perils & aux fatigues de la guerre, ne peut souffrir certain Medecin qui tranche & qui coupe. On luy amene un doucet, qui ne parle ny d'incisions, ny de remedes désagreables, qui le laisse vivre à sa mode, & qui luy fait de jolis contes ; comme le premier luy sembloit un bourreau, celui-cy est justement l'homme qu'il cherchoit. Et voila comme il faut être fait pour Paris, où les Bourgeois qui copient les gens de la Cour, loin de donner les mains aux remedes font

L. 1. Method. & lib. de curand. animi affect. lib. 1. de Prasag. & in 2. Epidom. Item *lib. ad Epigenem.*

Lib 1. de morborum curationib.

V. I. Talent. Thesaur. recondit. c. 18.

cent façons, qui laissent passer l'occasion de les employer utilement, jusques à ne pouvoir souffrir un prognostic qui est encore plus de leur interest que de celuy du Medecin. La complaisance va bien encore plus loin: car nôtre infame espece de reptiles n'a pas de peine à se ravaller, jusques à suivre les avis des gardes, des servantes, des vallets qui sont auprés des malades, changeant tout autant de fois d'avis qu'on les en veut faire changer; & comme ils s'attristent facilement avec les tristes, ils dansent aussi la gaillarde & les matassins si les convalescens & les assistans le souhaitent. C'est par ces manieres qu'on voit tant d'ignorans Medecins faire du bruit dans les Villes, & particulierement dans Paris, pendant qu'on ne dit pas un mot des habiles & des vertueux. *Ces vilains satyres*, dit un bon Auteur, *sont souvent comme ceux des Theatres, plus applaudis que les bons Acteurs, parce qu'ils servent d'intermede à la Tragedie.* Aussi Quintilien avoit-il dit long-temps avant cet Auteur, *qu'il y a des hommes semblables à ces Comedies qui sont écoutées à cause de la grace que leur donne le geste & l'action du Comedien, quoi-que ces pieces ne trouvent pas de place dans les Bibliotheques.* Voila les brodequins de Theramenes & de la Medecine bien dépeints; les minauderies, les loüanges, les caresses & les flatteries qu'ils mettent par tout en usage, font qu'on les écoute; mais pour tout cela il est assuré qu'ils n'ont pas l'estime des sages & des judicieux, dont les suffrages tiennent lieu de Bibliotheques aux bons Medecins, quoy qu'en petit nombre, *sufficit unus, sufficit nullus.* Presque tout le monde veut être trompé par des complaisances, & voila pourquoy il n'y a presques plus de Medecins qui ne trompent, plûtôt que de perdre la pratique, *ossequiosi verso le donacelle verso la plebe, sono stimati perche mettono la mano à l'inganno.* Tels étoient parmi les gens de Cour de leur temps, ces Medecins qui furent assez hardis & assez complaisans pour conseiller à l'Empereur Vespasien d'entreprendre la cure d'une maladie prétenduë incurable, parce que les courtisans étoient d'avis qu'il l'entreprît.

Theod. Zuinger. in proœm. supra Theophrast.

Raphael Caranza nell. confusioni di Medic.

Tacit. annal.

Quant à nos quatre fameux Medecins, j'auray bien de la peine à marquer icy nettement comment ils vivoient avec leurs malades, car il y avoit bien du haut & du bas dans leurs manieres. Le Neptune étoit l'inégalité même, *abrupta audacia, desforme obsequium.* Tantôt complaisant à faire pitié, *tristis adulatio*, tantôt fier, insolent, & tranchant tellement du souverain, par-

ticulierement sur ses eaux, qu'il n'y avoit point d'appel de ses jugemens, il en falloit passer par là, *Barbatum hoc crede magistrum dicere.* Le Grand n'étoit pas fait pour la complaisance, suivant en cela son inclination, particulierement depuis qu'il se vit en reputation, & depuis que loin d'avoir acheté la Cour, il vit qu'elle l'avoit acheté; car ce fut alors qu'il commença à parler d'un tout autre ton, & qu'il devint pour ainsi dire pedentesquement imperieux, jusques chez les personnes qui ont droit d'affecter l'imperatif. Le Politique ayant, comme nous l'avons remarqué, un fond d'honnêteté, & sa reputation étant établie, n'avoit garde de donner dans ces basses complaisances que nous blâmons. Toutesfois il faut avoüer qu'il ne laissa pas de paroître un vray politique, lâchant le pied *quoties vacabat*, & se rendant plus que commode en de certaines occasions, ou se tenans en quelques autres dans une espece de neutralité, jusques à ce qu'il vît qu'il étoit temps de prendre parti. Quant au Petit-homme, il n'y eut jamais un plus grand flateur. Il se disoit le meilleur ami d'un chacun indifferemment. *Il aimoit*, disoit-il, tous ceux dont il avoit affaire, *comme ses freres.* Il trouvoit tout bon & tout beau, quand on le trouvoit bon ou beau. C'est ainsi que s'il voyoit les malades & les assistans resolus à prendre un remede qu'il avoit auparavant improuvé, il avoit des raisons toutes prêtes pour revenir de son premier avis, & pour donner dans le leur, jusques à passer du blanc au noir, sur tout chez les riches & chez les personnes de qualité, dont il avoit grand soin d'épier le foible, resolu d'y donner à tout évenement. Et voila pourquoy s'étant opposé d'abord à l'établissement du Quinquina avec chaleur, voyant enfin qu'une Dame qu'il craignoit de fâcher, luy avoit reproché qu'il étoit injuste de nier les effets d'un remede si experimenté, il outra tellement la complaisance, qu'il ordonna depuis ce temps-là ce remede à tous les malades qui venoient de sa part, ou qui étoient de sa connoissance. Homme à tout faire, à pied & à cheval, à droit & à gauche, *Alta non temo, e l'humil non sdegno. In cœlum jusseris ibit.* Concluons donc qu'il ne faut être ny trop rigide, ny trop facile, dans l'exercice de la Profession, *Urbanitas*, dit Hipocrate, *non austeritas. Laborantibus gratiæ*, point de ces hauteurs que Galien blâme avec tant de raison jusques dans ses Maîtres, ny de ces bassesses contre lesquelles il invective si souvent. Car si le Medecin veut que son malade obeïsse, il faut qu'il s'attire sa confiance

Comment. in 6. Epid. & cap. 13. de salutd. tuenda.

fiance

fiance par des manieres franches, *Austeritas*, dit encore à ce sujet Hipocrate, *sanis & agris inaccessa*. Ces airs de Commandans que quelques étourdis Medecins affectent, ne sont propres qu'aux Officiers de Guerre, & aux Puissances. *Vade*, disoit le bon Centurion, *& vadit*; mais il n'en est pas ainsi des malades, car comme ils sont semblables aux enfans, il les faut traiter paternellement. * Saint Chrisostome même nous apprend que les Medecins de son temps leurs donnoient le baiser d'amitié, pour les obliger à prendre les remedes salutaires. Aussi ne voudrois-je pas nier qu'on ne pût employer quelques douceurs, afin de les faire venir au point qu'on desire pour leur bien; mais, dit Galien, il ne faut pas que cette facilité leur puisse nuire, puis qu'elle ne se doit mettre en usage, que pour les rendre obeïssans aux ordres de la Medecine rationelle, *rationabile obsequium*. A celà prés, ces petits accommodemens, qui sont bien éloignez, & de ces lâches manieres que nous avons marquez cy-devant, & tout au contraire de cette noble audace que Jacques Medecin Grec fit paroître à la Cour de l'Empereur Leon le Grand; ces petites facilitez, dis-je, seront quelquesfois de saison, pourveu qu'elles ne choquent ny la conscience, ny l'honneur de la Profession. Mais par malheur pour les Medecins qui s'en tiennent là, ils ne font gueres bien leurs affaires. *C'est pourquoy*, dit Galien, *mes amis me voyant si attaché à l'étude & à la recherche de la verité, me conseilloient de faire ma cour aux Puissances, à leur lever, à leur table, & aux occasions de plaisir*; Sur quoy Symphor. Champerius faisant reflexion, il se plaint que son épouse, sa famille & ses amis luy donnoient le même conseil.

Ægroti verò sunt sicut pueri omnes. Galen. lib. de curat. pueri Epileptic.

* Homil. ad popul. Anthiochen. & lib. 5. de Agno Eucharistic.

Commentar. in 6. Epidem.

Lib. 4. Comment. Historial. Camporum Historia prima.

Ainsi ne laissons pas de conclure, quant aux fruits & aux avantages que les lâches tirent de leurs lâchetez, que ceux qui ont de l'honneur ne doivent pas pour cela perdre courage ny se chagriner. Ces miserables flateurs ne semblent heureux qu'à ceux qui ne regardent que les dehors, & qui ne sçavent pas avec quelles peines d'esprit & de corps ils sont parvenus à leurs fins. Que de railleries & de duretez essuyées, que de hauteurs, de mépris & d'ingratitudes souffertes & dissimulées: car soit dans les Cours ou dans les Villes, je ne doute pas que s'ils étoient aussi ingenus que ce Courtisan auquel on demandoit par quelles voyes il étoit parvenu à ses fins, ils ne répondissent comme luy, *injurias perferendo & gratias referendo*. *Si la voix du peuple*, dit Seneque, parlant d'un mal habile, mais heureux per-

Senec. lib. 2. de Ira. cap. 33.

sonnage, *t'aplaudit, si tous les ignorans & toutes les petites femmes de la Ville te loüent, pourquoy ne nous ferois-tu pas pitié, sçachans qu'elles voyes tu as prises pour gagner l'estime & la faveur du vulgaire? Quante villanie e parole injuriose a sofferte costui prima che d'arrichiare*, disoit l'Empereur Frederic III. voyant le magnifique Palais d'un riche Italien. Que les doctes & genereux Medecins, dont le Chancelier Bacon plaint le malheur avec tant de justice, ne changent donc pas de manieres pour se voir si mal partagez, puisque selon Pithagore il faut toûjours faire les choses que nous croyons bonnes & honnêtes, quoi-qu'il ne nous en doive revenir ny bien ny honneur.

Epist. 29.

De Augmento scientiarum.

Aurea carmina Pithagor. credita.

Pochi compagni haurai per l'altra via
Tanto ti prego più, o gentil spirto
Non lesser la magnanima tua impressa.

Francisc. Petrarch. sonett. 7.

CHAPITRE XIII.

Des bizarreries & singularitez des Medecins.

QUOI-QUE Leonardo-Fioramenti fût luy-même un homme singulier, & extraordinaire dans ses opinions, & bizarre dans sa pratique autant qu'aucun Medecin de son temps, il ne laissa pas de composer un Livre intitulé *di Capricci Medicinali*, où il exposa les fantaisies, les visions & les bizarreries des Medecins de sa connoissance & de son païs, tant il est vray que ce n'est pas seulement en France, où les Medecins se plaisent à l'esprit particulier, & à des methodes sans methode. Mais comme il ne s'agit icy que de ce qui se pratique en ce Royaume, je me retranche à nos Medecins, dont je vais observer les bigarures, le fantasque, & le bouru jusques aux habits, puisque le grand Hipocrate, & quelques autres grands personnages n'ont pas dédaigné de regler la maniere de s'habiler honnêtement, & que nonobstant leurs avis, les Medecins de nôtre temps l'ont negligée jusques à se rendre encore ridicules par cet endroit-là. Il est assuré que la propreté est requise en tout & par tout; que nous devons quelque chose au public; & que cette crasse que quelques anciens Philosophes & quelques Bizares Medecins ont affectée est extravagante. Platon, comme on le voit dans sa vie chez Diogene Laërce, étoit propre, & recommandoit la propre-

Habitus, indices, custodesque dignitatis. *Tertull. lib. de Resurrect.*

Proprius habitus, uniuscujusque est tam ad usum quotidianum quam ad honorem & dignitatem. *Tertull. de Pallio.*

Aut loquendum nobis est ut vestiti sumus aut vestiendum ut loquimur. *Hieron Epist. 10.*

té à ses disciples, quoi-qu'il n'approuvât pas le luxe & les manieres effeminées d'Aristote. Hipocrate marque si exactement à son Medecin ce qui est séant, qu'il n'oublie ny les ongles, ny les odeurs, voulant que tout y soit grave & honnête, jusqu'à la contenance. Galien va bien plus loin que son Maître, puis qu'il particularise la Tonsure & les regards mêmes. Mais nos Medecins se sont bien mocquez de tous ces préceptes & de ces barbons depuis quelque tems, puisqu'ils n'ont voulu reconnoître aucun autre Maître, que la mode, quoi-qu'elle ne fut pas faite pour eux, encore ne la suivent-ils pas pour cela si exactement, qu'on ne voye bien qu'ils ne sont pas plus à la nouvelle mode qu'à l'ancienne. En effet, les uns ont donné dans le Cavalier, & en voicy la bizarrerie. Nous avons veu des Trasons montez sur leurs grands chevaux, à demi caparassonnez & émmantelez de violet doublé de rouge, la moustache & la perruque retroussée, la cravate noüée, la canne en la main, l'épée au côté, & la mine meurtriere, tout de Rolans & de Ferragus, & peu s'en faut busles à manches de velours noir. Les autres ont affecté une negligence pedentesque, qu'ils appelent Philosophique, croyant passer de cette maniere pour des Docteurs profonds & consommez. Il y en a même qui font les coquets & les galans *de toute consequence*, en point de France, en rubens, en étoffes de couleurs & raiées; mais dont le langage dementant l'habit, n'étalle que turlupinades, galimathias & fadaises. Les vieux ont des perruques noires sur des cheveux gris, pour faire les beaux & les jeunes. Les jeunes ont de longues calottes sur des cheveux courts pour paroître vieux, & presques tous des habits noirs, blancs de vieillesse. Les uns & les autres enfin se sont lassez d'aller à pied, & comme si ceux qui ont pû avoir des montures, (car il en reste encore bien en pieds,) eussent voulu se vanger du sort qui les avoit fait venir à pied à Paris, ils ont affecté de paroître haut montez, *hi in curribus, & hi in equis.* Mais ce qu'il y a de pitoyable & de recreatif tout ensemble en cela, c'est que pour deux ou trois riches avares qui ont mieux aimé pourrir dans la crotte, que d'aller proprement & commodément, *Triumphatores Pedanei*, il s'en est trouvé de si vains, que sans avoir fait aucun fond pour cela, ils se sont donné des carrosses, *Triumphatores currules*, bien que la plûpart incomplets, *dimidiatæ Bigæ dimidiatis Medicis*, demi Medecin, demi voiture. Mais si l'on considere que ces manieres d'équipages ne sont soutenus que

Lib. de Medico.

de l'esperance d'une bonne Automne, *Medicis gravis annus in quæstu est*, & que ce n'est que pour donner dans la veuë du peuple qu'ils font cette dépence, *Ad populum Phaleras*, on comprendra facilement que la machine ne subsistant qu'en l'air, il ne faut qu'un Garbin, un zephire, & un petit vent de santé pour la renverser en peu de temps. Si chaque Medecin ne vouloit voir qu'autant de malades qu'il en faut voir pour les bien observer, il n'auroit affaire que de ses pieds & de sa tête; mais comme on ne veut que courir & multiplier les visites, il faut appeler au secours bêtes & gens. Ce n'est pas toutesfois qu'il ne faille tomber d'accord, parlant generalement, que ces vanitez de carosses, sont bien moins une invention des pauvres maris, que de ces Bourgeoises, qui par une rage de paroître femmes de qualité, se sont avisées de contrefaire celles qui le sont, ne se contentant pas d'usurper le nom de DAMES, mais usurpant encore l'éclat & le faste de leurs équipages.

Senec.

Demens quæ Divas, *& non imitabile* fulgur
Auro, *& capripedum cursu simulavit equorum.*

Aucune ne voudroit regarder sa bassesse,
La Dame de deux jours tranche de la Princesse;
Et celle dont la mere étoit Dame-Alizon,
S'érige en Démoiselle & en porte le nom.
N'admirerez-vous point l'humeur de cette femme,
Qui veut qu'à pleine bouche on l'appelle Madame,
Pour faire remarquer sa grande qualité,
Qui sent encore le suif & le vin frelaté,
Et qui ne voudroit pas, tant sa gloire est exquise,
Le ceder d'un atome à la Dame Marquise,
Ni souffrir dans l'état, qu'elle a pris d'un plein saut,
Qu'aucune autre au fauteüil l'eût pris d'un ton plus haut?
Si le mari discret, & prudent & modeste,
Pour n'être pas moqué, ce titre luy conteste,
Et de trop de fierté doucement la reprend,
Le fat n'a pas appris à bien tenir son rang,
Et qu'être son mari, c'est à luy trop de gloire.

Encore s'il n'y avoit que de ces femmes de Mathieux & de Zachées qui en eussent amené la mode, elles pourroient soutenir cela; mais des femmes de pauvres Purgons, en verité, c'est avoir grande envie d'envoyer les familles le grand galop à l'Hô-

pital, ou au moins de les renvoyer aux lieux d'où elles sont venuës. Voila pour les habits & pour les allures de nos gens, venons aux dogmes, à la methode & aux experiences de ces bons Docteurs, où sans doute nous ne verrons pas moins de bizarrerie, qu'en tout ce que nous venons d'observer. Les uns tiennent opiniâtrement la vieille Phisique, & la vieille methode de leurs Maîtres. Les autres sont pour la matiere subtile, pour les Corpuscules de diverses figures, pour les machines Hidrauliques, & semblables droleries; d'autres pour les Acides, les Alkali, ou le Souffre, le Sel & le Mercure, chacun selon sa devotion soûtenant la chose jusques au feu, mais exclusivement. L'un est Celse, l'autre Paracelse ; l'un ne reconnoit qu'Hipocrate auquel il fait dire comme aux cloches tout ce qu'il luy plaît, ou n'estime que Galien & quelques Arabes, quoi-qu'il n'entende pas plus leur langage que le bas Breton. L'autre ne parle que de Wanhelmont qu'il ne comprend pas, & tous generalement ont leur remede favori, qui ne sert souvent qu'à amuser le tapis. L'un blâme le vin, l'autre l'eau, l'un saigne les malades jusques à l'eau, & fait tant de cas de cet Element, qu'il le croit aussi propre à étourdir & à reprimer l'ardeur des fiévres, qu'à éteindre le feu Elementaire, pourveu qu'on s'en noye. Un autre au contraire, croit se bien distinguer des saigneurs & des Medecins d'eau douce, laissant plûtôt brûler le malade vif, ou crever de douleur & de plenitude, que de luy ordonner la moindre saignée, & que de luy donner à boire dans l'accês, tant il est assuré que l'humanité qui porte les femmes, les enfans, les devots de profession, & tout le genre pusillanime à abhorrer l'épanchement du sang humain, mettra cette foule dans son parti. Quant aux remedes qui ne sont pas de ceux que la Medecine appele generaux, * ne sçait-on pas qu'il s'est trouvé des Petronas, des Asclepiades, & tant d'autres esprits si singuliers, qu'ils leur ont substitué les fruits cruds, les pâtisseries, les laitages, & qu'ils ont voulu soûtenir leur methode envers tous, & contre tous jusques à la fin ; quoi-qu'il n'y eût que ces malades credules, & qui ne sçavoient pas la carte du païs de singularité, qui s'abandonnassent à ces guides : car enfin un de ces methodiques modernes étoit si pauvre de remedes ; qu'il croyoit avoir déployé l'Oriflamme de la Medecine, quand aprés avoir combatu des maladies rebelles & opiniâtres à coups de pommes cuites & de fromages mous, il se retranchoit comme en un rem-

* Saignée, purgation.

part assuré dans l'opiate Ecphractique. Pour l'expression, l'un parle Nerveze, l'autre Cyrano, l'un Grec, l'autre Latin, ou François-Latin, tous tres-mal, & comme on disoit d'un qui avoit fort mal harangué en Latin & en Grec *male* καὶ κακῶς. Quant aux mœurs & à la Religion, quelques-uns sont des libertins declarez & impudens, d'autres sont des hipocrites & des grimaciers, Jansenistes ou Anti-Jansenistes, comme on les voudra, puisque le petit collet s'accommode à tout, & que pourveu qu'ils entrent en pratique, ils prendront parti où on voudra, témoin celuy qui postuloit un Benefice avec un air doux & devot, habit long, petit collet & courte perruque, à quoy il avoit ajoûté des Chapelets garnis de Medailles, les uns dans ses bras, & les autres sortans negligemment de sa poche, quoi-qu'il fût connu pour un franc Deiste, & pour un de ces Abbez qui sçachans que les biens d'Eglise sont le patrimoine des pauvres, croyent s'acquitter de leur devoir en donnant une bonne partie de ces biens à ces pauvres femmes qui ne tirent pas grand secours de leurs maris. En effet, à voir parler ces bons Freres, toutes les filles & toutes les femmes sont leurs *Bonnes*, parce qu'il n'y en a gueres qui ne soient bonnes pour leur manege. Bien plus, elles sont les Sœurs des plus composez à les entendre parler, & peut être de celles qu'on pourroit appeler, *& Soror & conjux.*

Voila donc bien de la bizarrerie & du travers dans la plûpart de nos Docteurs, bien du mélange, du bas & du haut, du populaire & du glorieux, du devot & de l'indevot, & bien des hommes faits comme ces femmes qu'on appele *ad ogni cosa*, & desquels je pourrois donner de beaux portraits, si je ne jugeois à propos de me retrancher aux bizarreries de nos quatre Medecins. Mais avant que d'en venir là, n'est-il pas juste, pour donner quelque consolation aux pauvres Medecins, & pour faire leçon à tout le monde sur le fait de la bizarrerie, de faire voir que les malades & les sains de nôtre temps ont leur bizarrerie comme nos Docteurs?

Que d'ennuyeux recits, & combien de redites,
Leur font-ils essuyer dans toutes leurs visites?
Combien de questions leur fait-on à la fois,
Sur differens sujets sans doute d'un grand poids!
Sans qu'ils soient écoutez, & que l'on veuille attendre
Qu'ils puissent la reponse en deux mots faire entendre?
Combien souvent faut-il varier le discours,

Historier les maux par de secrets détours,
Selon l'humeur des gens & les divers genies
De ceux dont le malade aime la compagnie?
Que ne souffrent ils point de sa mauvaise humeur,
Quand il devient fâcheux avec combien d'aigreur,
En sont-ils regalez lors qu'à quelque remede
Une mauvaise nuit ou quelque accés succede?
D'un symptôme impréveu se trouve-t-il surpris,
C'est le mauvais effet du Julep qu'il a pris,
Deux gouttes de Ptisane ou de telle autre chose,
De ce redoublement seront l'unique cause,
Et dailleurs quelle peine à choisir leurs ragoûts,
A donner dans leurs sens & les connoître tous?
L'un cherche des Docteurs à son humeur conforme;
L'autre plus avisé veut mourir dans les formes;
L'un court aprés la drogue & n'en est jamais sou,
L'autre aussi ridicule, & quelque peu plus fou,
Dans la cuisante ardeur d'une langue alterée,
Ne voudroit pas gouter d'un verre d'eau sucrée.
Ceux-là qu'une saignée auroit pû secourir,
Pour conserver leur sang, pourront se voir mourir;
Ceux-cy l'offrent sans peine, & n'en sont point avares,
Tant les goûts sont divers, & les esprits bizarres;
Mais qui n'admirera qu'étant si curieux
De leur chere santé, de ce bien précieux.
Qu'avec tant de chaleur les malades demandent,
Ils estiment si peu ceux desquels ils l'attendent,
Qui donnent tous leurs soins, leur peines & leur temps,
A trouver le secret de les rendre contens:
Combien souvent sont-ils, pour toute recompense,
Traitez d'une hauteur qui tient de l'insolence,
Et sans aucun respect fierement gourmandez,
S'ils ne paroissent pas si-tôt qu'ils sont mandez,
Ou si pour quelque avis à leur avis contraire,
Ils n'ont pû meriter le bon-heur de leur plaire,
Comme si l'écu blanc qu'on leur met dans la main,
Leur acqueroit sur eux un droit de souverain?
Dans l'état malheureux d'une si triste vie,
Par tous ces beaux endroits si peu dignes d'envie,
Ils n'ont pas grand besoin à les examiner,

D'aller chercher ailleurs de quoy se chagriner.
Ajoûtons aux sujets de leur inquietude,
Leurs services rendus, payez d'ingratiude,
La foule des fâcheux, les plaintes des parens,
Qui de tous les succés veulent qu'ils soient garans,
Et le bruit importun que dans le monde excite
Le malade qui meurt sans qu'on le ressuscite.
Jugez si sur cela l'on doit être surpris,
Qu'une nuit de chagrins noircisse leurs esprits,
Et qu'une si fâcheuse & si triste pratique,
Leur donne un air si sombre & si mélancholique?

Le Politique à la verité étoit le moins bizarre des quatre, car s'il fit paroître quelque bizarrerie ou singularité, ce ne fut gueres que dans les differens partis qu'il prit, tant au sujet des Medecins étrangers, qu'il ne traitta pas tous & toûjours de même maniere, qu'au sujet de l'émetique, pour lequel il étoit tantôt Guelfe, tantôt Gibelin, *Occultus propter metum*, & si vacilant dans la Pratique, qu'il donnoit dans le sentiment de la servante, comme dans celuy de la Maîtresse quand on le pressoit. Le Grand fut le premier qui jetta pour ainsi dire le Froc aux orties, quittant l'hábit de son Ordre avec une bizarrerie d'autant plus grande que cet habit le rendoit, luy & ses Confreres, en quelque façon venerables, & que depuis ce temps-là les Medecins ont commencé à être regardez du peuple qui se plaît à ce qui frape l'imagination, comme des prophanes & des farfadets. *Ex illo fluere.* Le Petit-homme étoit la bizarrerie même : dans ses habits, tantôt cavalier, tantôt bourgeois; dans ses entretiens, tantôt populaire, tantôt prétieux; dans sa conduite, tantôt soûmis, tantôt menaçant, vray Prothée jusques dans sa pratique: Car si le malade demandoit à être saigné, il citoit aussi-tôt & Grecs & Latins pour autoriser la saignée; si au contraire, on y avoit quelque repugnance, il ne manquoit pas de raisons pour le contre, & sur tout de dire que comme le sang est le trésor de la vie, & le frain de la bile, on ne peut assez le conserver; quoique si quelque pauvre Medecin eût allegué cette raison, il l'eût traité d'écolier & de disciple des Arabes. Si on ne luy citoit point Hipocrate il accabloit d'Aphorismes, & si on le citoit plus à propos qu'il ne faisoit, il ne manquoit pas de répondre, que cet Hipocrate étoit trop vieux, & qu'il en faloit faire un à la mode. Mais quelque bizarre qu'il fut jusques dans sa Religion,

faisant

faiſant tantôt l'homme conſcientieux & tantôt le libertin, ou au moins le commode, & même dans ſon domeſtique, où il changeoit à tous momens de reſolution & de veuë, & où on ne le pouvoit comprendre : Quelque bizarre, dis-je, qu'il fut, il faut neanmoins avoüer que ce n'étoit encore qu'un écolier en comparaiſon du Neptune. En effet, outre les bizarreries que nous avons remarquez en paſſant dans le portrait de celui-cy, il y a bien encore d'autres traits de bizarreries à remarquer dans ſa conduite & dans ſa vie. Dés l'an 1619. il ſe fit faire un habit de marroquin, croyant ſe garentir ainſi de la Peſte qui regnoit alors. Il mit en ſa bouche de l'ail, & de la ruë dans ſon nez, & dans ſes oreilles de l'encens, & couvrit ſes yeux de bezicles. Qui ne reconnoîtroit donc pas à ces précautions, & à cet équipage, les bizarreries d'un Dom Guichot de la Medecine, & un Palladin armé de pieds en cap, pour combatre les maladies les plus malignes, & tant d'autres ennemis du genre humain? Il avoit encore inventé des habits de camelot & de ſerge d'Arras, de treillis & de taffetas, comme des armes deffenſives, ſur leſquelles il s'imaginoit que ce glaive du Seigneur ne feroit que couler : car quant à la diſſenterie qui eſt une maniere de peſte en de certains lieux, ſi l'on en veut croire ſon Panegiriſte, connu ſous le nom de l'Abbé Malotru, il en guerit plus de dix mille ſoldats au ſiege de la Rochelle, en les faiſant aſſoir nuds ſur des ſieges percez, ſous leſquels on faiſoit du feu de vieilles ſavattes, le joly parfum ! Quant à luy il portoit, dit l'Abbé, un pantalon depuis les pieds juſqu'à la tête, qu'il conſeilloit encore aux Dames de porter pour ſe préſerver du froid, quoi-qu'elles n'aiment gueres les pantalons. Son ſiege de Ruë, continuë l'Auteur, étoit garni en hyver de peaux de liévres, & quand il faiſoit l'office de ſiege de chambre, on le couvroit de catalognes pliées en quatre. Outre le feu de ſa cheminée, il y avoit autour de ſa chambre des vaſes pleins de feu, & il étoit ſi ami de la chaleur, qu'un Chirurgien ayant un jour oublié de mettre une ſerviette chaude ſur le bras d'une perſonne qu'il ſaignoit, il luy fit une affaire capitale de cette negligence, *Ne ſçavez-vous pas*, luy dit-il, *mon ami, qu'il y a des Juges pour punir ceux qui font de méchantes actions, & que vous ne pouvez commettre un plus grand crime qu'en ôtant la vie aux malades par vôtre negligence, ou par vôtre ignorance ; & que ſi les Medecins & les Miniſtres de la Medecine vouloient s'attacher à leur Profeſſion, le Roy de France ſeroit le*

plus puissant Monarque de la Terre, & son Royaume bien plus cultivé que tous les autres, quel debut & quel bizarre raisonnement pour une serviette chaude ou froide? Continuons. Il portoit pour se preserver de la Goute, huit calotes d'estame sous sa perruque, & autant de paires de bas d'estame dans ses pieds avec un bas de sergé fourré, quand il faisoit froid. Le lit où il couchoit, & dont il conseilloit l'usage aux malades & aux sains, étoit enchassé dans un mur de brique, l'imperiale doublée de peau de liévres, le tout natté dehors & dedans; mais il ne falloit pas oublier de porter les deux bottines de marroquin, doublées de cotton, avec les deux paires de bas d'estame, qu'il croyoit d'une necessité absoluë quand on avoit passé soixante ans. Quant à la bizarrerie de sa pratique, outre tout ce que nous avons cy-devant marqué, il declama contre tous les remedes de la Medecine, dés qu'il se fut avisé de son bouïllon rouge & de son Crocus, dont il croyoit que le genre humain lui devoit avoir une obligation éternelle, comme du plus beau present qu'il lui eût sçû faire. Entre autres remedes bizarres, il en avoit un, dont une vieille poule étoit la base: on la mettoit bouïllir vive avec la plume & tout ce qu'elle portoit au dedans, avec des purgatifs & des alteratifs de toutes les classes, capables de composer une Oüile medicinale. A propos de quoy je pense qu'il ne sera pas inutile de marquer icy, pour égayer un peu la matiere, qu'une Religieuse Infirmiere de certain Ordre ayant un jour trouvé cette composition dans son repertoire, & l'ayant mise en execution & en usage malgré un Medecin qui ne put l'en empêcher, elle pensa faire mourir la malade, qui n'en seroit pas réchappée, si elle en avoit pris une seconde dose, comme cette bonne Infirmiere le lui conseilloit. Enfin nôtre Neptune étoit bizarre jusques dans l'exercice même de sa Religion. Car comme personne ne doute qu'on ne puisse adresser ses prieres aux Saints, quand on est malade; les Sages conviennent aussi que de les leur adresser par rapport à leur nom, ou au genre de martyre qu'ils ont souffert, c'est une bizarrerie superstitieuse & populaire; & neanmoins le Neptune prioit saint Laurent de lui impetrer autant de chaleur naturelle qu'il en faloit pour vivre long-temps. C'est ainsi que le Roy Louïs XI. prioit saint Servais Evêque de Mastrich pour une longue vie, se persuadant qu'il avoit vécu trois âges d'hommes. Mais quel rapport du gril de saint Laurent &

Servasius à servando.

de ses charbons à la chaleur naturelle dans l'humide radical, dont nôtre Neptune demandoit la conservation à saint Laurent? Finissons par une bizarrerie, qui pour ne pas regarder la Medecine, ne marque pas moins le bizarre & le bourru du Medecin. Il avoit vendu sa maison à un Partisan nommé Jacob, & le marché étoit prest à être signé, quand il s'avisa de demander qu'on y ajoûtât que l'Acquereur seroit obligé d'effacer ces mots qui étoient sur la porte: *Abstine*, *Sustine*; & d'y mettre en la place ceux-cy: *In exitu Israël de Ægypto domus Jacob de populo barbaro*, faute de quoy le marché demeura nul.

Je cesserois icy de representer les défauts de la pluspart des Medecins, s'il n'étoit encore à propos de les considerer en de certains postes, tels que sont les Cours des Princes: & à de certains égards, tels que sont ce qu'on appelle fortune, & ce qu'on appelle charlatanerie. Et pour ne rien oublier de ce qui les regarde, s'il ne me sembloit encore necessaire de s'arrêter au choix qu'on en peut faire, aux abus de la pluspart des consultations, à ceux des visites réïterées & affectées; à la retribution, ou honoraire qui est dû au Medecin, & à tant de differentes Facultez qui nous fournissent tant de Docteurs & si peu de doctes Medecins. Je commence donc par les Cours.

CHAPITRE XIV.

Des Medecins des Princes.

PUISQUE les bizarreries des Medecins nous conduisent si naturellement dans les Cours, les lieux du monde où l'on voit le plus d'évenemens bizarres & surprenans, voyons si les malades & les Medecins y font mieux leur devoir que dans les Villes & à la campagne; si ceux-là sont dans les dispositions que la raison & la Medecine en demandent pour tirer le fruit qu'ils attendent des remedes, & si ceux-cy y portent autant de capacité, de probité & de sincerité, qu'ils font paroître de chaleur & d'empressement pour entrer dans ces terres de Promission; & enfin si le choix qu'on fait de cette sorte d'Officiers du Prince, est toûjours conforme au bon sens, & aux raisons de la Politique. Mais comme il est assez difficile de ne pas dé-

plaire dans cette discussion à ceux qui peuvent prevenir les Puissances, je crois que pour éviter cet écueil, il n'y a qu'à ne pas descendre au particulier, se contentant de representer en general, les devoirs des malades & des Medecins de Cour : car si les uns & les autres ne font leur personnage comme il faut, toute la Medecine ne sera qu'une ceremonie dangereuse pour ses suites, se terminant non seulement au deshonneur de la Profession ; mais même aux perils & fortunes des Têtes sacrées. En effet ce *n'est pas assez que le Medecin fasse son devoir, mais il faut encore que le malade & les assistans fassent le leur.* Aphorisme si conforme au bon sens, que Galien ayant avoüé à l'Empereur Marc-Aurele, que si un particulier eût eu l'indisposition pour laquelle il le consultoit, il lui auroit donné du vin & du poivre; mais que les Medecins n'osant donner aux Princes que des remedes sûrs, il ne luy conseilloit qu'un Topique chaud appliqué sur son estomach. Aphorisme, dis-je, si plausible, que l'Empereur ayant compris ce discours, il voulut être traité comme un particulier. Poursuivons.

Aphorism. 1. sect. 1.

Lib. prænot. cap. 11.

Entre les avantages que les Princes & les grands Seigneurs ont sur les autres hommes, celui d'avoir un Medecin tout à eux, ne me semble pas un des moindres. Ils se peuvent assûrer de le posseder, pour ainsi dire, solidairement, commodité d'autant plus grande, qu'un sçavant Medecin de nôtre siecle avance sur le témoignage de Seneque & même de Galien, qu'il seroit à propos que chaque malade eût son Medecin affidé & ami : car il ne faut pas douter qu'un tel Medecin n'entre d'autant plus facilement dans la connoissance du mal, qu'il s'y applique avec plus d'attachement & de loisir. Car *quis ægros in transitu curet?* * Il n'y a que le Fils de Dieu qui ait eu ce privilege : *Pertransibat benefaciendo & sanando.* C'est pour cela que les Princes qui aiment leur santé, & qui en sçavent le prix, ont soin d'attirer en leurs Cours les plus sages & les plus experimentez Medecins, par des honneurs & des recompenses qui les distinguent des Medecins ambulans. Car quoi que la Critique ait dit & pensé de la Medecine, les sages Payens l'ont cruë si necessaire aux hommes & particulierement aux Princes, que pour faire comprendre à ceux-cy qu'ils se devoient doucement soumettre à son autorité & à ses secours, ils ont donné un Medecin à leurs Dieux. Ces habitans de l'Olimpe ne se trouvant gueres à la table & au lit dans Homere sans leur Peon, pour lequel

Bartol. Vicarius de ægrotant. optimo statu. c. 17.

* Qui me inter eos quos perambulat, ponit. *Seneca Epist.* 40.

l'Antiquité a tant eu de veneration, qu'elle n'a pas crû pouvoir rendre un plus grand honneur aux grands Medecins, qu'en les appellant Peons. Mais quoi-que les Princes soient les images des Dieux, & que quelques-uns mêmes se soient fait adorer comme des Divinitez, ils ne se sont pas tous rendus si obeïssans à leurs Peons & à la Medecine, que les Dieux d'Homere: car s'il s'en est trouvé qui ont mis leurs Medecins à leurs tables & au rang même de leurs favoris, de leurs amis, de leurs Ministres, comme ont fait Phalaris, Denis de Sicile, Darius, Auguste, Julien, & Maurice Césars; pour ce petit nombre, dis-je, il ne s'en trouve que trop d'autres qui ont bien voulu s'en passer, ou qui tout au plus ne les ont retenus que par vanité & pour le cortege, les uns apprehendans que le zele & la pretenduë fidelité d'un Medecin, qui fait quelquefois trop le necessaire, ne s'opposât au torrent de leurs passions, & les autres se confians en leur jeunesse, ou en la force de leur constitution, ne pouvant se mettre dans l'esprit, qu'un peu de précaution dans la vie dissipée & voluptueuse qu'ils menent ordinairement, est d'un grand secours contre les maladies qui les menacent. Il est bien vrai d'autre part que les Princes ne sont pas toûjours assez heureux pour avoir les meilleurs Medecins de leur temps; la prevention, les favoris, & même le lointain des Provinces, où les plus habiles sont quelquefois cachez, les dérobent à leur connoissance; & s'il arrive qu'ils en rencontrent un bon, il arrive aussi quelquefois qu'il est bien moins à eux qu'aux Ministres & aux favoris qui l'ont donné, & qui lui font dire tout ce qu'ils veulent. C'est pourquoy je marqueray premierement icy ce qu'un Prince qui prend un Medecin, doit faire, pour ne pas se repentir de son choix, d'où je passeray au devoir du Medecin qui s'est engagé au service du Prince.

Commentaires Historiques du Maréchal de Monluc.

Il ne faut pas que les Princes qui ont choisi un Medecin, & qui pensent à la conservation de leur santé, ressemblent à ceux dont Galien nous fait la peinture, qui faisoient, dit-il, de la nuit le jour, & du jour la nuit; & qui étoient si attachez à la vie animale, qu'il les appelle des *Moutons à la toison d'or*. Il est impossible, dit-il, de se bien porter en menant une telle vie, *quorum vita & ars sagina est, nec vivere diu, nec sanos esse possibile est*. Il faut donc qu'ils s'élevent au dessus des sens, & qu'ils s'addonnent à la sagesse & aux vertus morales, qui s'accordent si bien avec la santé & la Medecine; & qu'ils se persuadent,

que bien qu'ils soient maîtres de tout, qu'ils soient obeïs, jeunes & de forte complexion, ils peuvent devenir par leurs déréglemens, tels que nous les dépeint un Medecin Italien : *ostropiati dalle gotte, o sorprisi dal caduto, otterati d'alle Apoplexie, afflitti d'ella pietra, o mal trattati d'alla carnosita, o pertugiati da fetenti fistolo.* Et qu'enfin ils peuvent tomber dans des douleurs bien plus grandes, que n'ont été les plaisirs qu'ils ont sentis, au hazard encore de ne pas aller au premier ou au second climaterique. Mais je ne vois pas que l'Histoire nous fournisse un grand nombre de Princes faits comme elle les demande, puisqu'un Morosophe a pretendu pouvoir écrire les noms des Sages & des mieux sensez de son temps dans le chaton d'une bague. L'oisiveté, la bagatelle & les plaisirs occuperent tellement ceux mêmes des derniers siecles, pour ne pas remonter plus haut, qu'un de nos Historiens tranche net, *qu'ils n'étoient nourris qu'à faire les sots en habillemens & en paroles*, & que *de nulles lettres ils n'avoient connoissance.* L'Arioste (peut-être parce qu'il n'avoit pas sujet d'être fort content de ceux de son temps) n'en parloit pas mieux que cet Historien : car aprés avoir fait faire à quelques Auteurs ce jugement touchant la conduite de l'Empereur Constantin :

Mimicus scurra imperat. Claudii apud Vopiscum.

Molti lo judicarono di poco ingegno
E che avesse il cervello sopra la chioma.

Il ajoûte, pour peindre l'entêtement de la plusspart des autres Princes : *Pur come sempre a gran Seignor accade.* C'est ainsi qu'Erasme remarque aprés Seneque, dans un de ses plus beaux & de ses plus hardis Adages, * qu'un certain Crassus fut jugé digne d'être Roy : tant il étoit un fat achevé. A quoy il ajoûte, aprés avoir fait une revûë sur toute la Fable & l'Histoire, & même sur les Princes de son temps, qu'il n'y voyoit rien d'un vrai Prince, & de ces qualitez, qui consistent, selon lui, à être le Medecin de son peuple, à le secourir dans ses besoins, à n'en affliger ni retrancher aucun membre, s'il n'est necessaire & à propos pour le bien du corps Politique. Avançons. Il ne faut pas qu'un Prince prenne un Medecin d'une seule main, ni même simplement de deux ni de trois ; parce qu'elles peuvent être corrompuës ou suspectes. Il faut qu'il fasse chercher dans son Etat, s'il se peut, les étrangers n'étant jamais assez sûrs, le plus homme de bien, & le plus sçavant qu'on pourra trouver. Il n'y aura qu'à le demander aux Facul-

* *Aut Regem aut fatuum nasci oportere.* Chiliad. p. 1024.

Δωροφάγοι & νήπιοι. Hesiod.

tez & aux Colleges des grandes Villes de chaque Province, qui ne manqueront pas de proceder à ce choix sincerement & avec application par respect du Prince, pour l'honneur de la Profession, & pour ainsi dire, pour leur propre interest, l'emploi que l'élû laissera, restant à partager entre eux. Plusieurs Princes se sont bien trouvez de cette precaution, comme on le peut voir dans nos Histoires, & même dans quelques endroits de cet Ouvrage. *S'il arrive*, dit à ce sujet l'Empereur au Code Theodosien, *que quelqu'un de nos Medecins meure, qu'on en choisisse un autre en sa place, sans avoir égard ni aux sollicitations des Grands, ni à la faveur des Juges commis à ce choix, & qu'on nous en fasse aussi-tôt aprés le raport.* Bien plus, il n'y avoit aucun des dix Medecins de l'Empereur qui ne fût examiné avant qu'on l'admist au service, & cela se pratique encore à present en quelques Cours, où ils ne sont reçûs qu'aprés avoir été Professeurs en des Facultez celebres, & qu'ensuite des informations de de leur vie & mœurs. Rien par faveur, rien par argent; ce seroit pour ainsi dire, mettre la vie du Prince à l'encan. Mais à propos de ces Medecins, il faut que l'on sçache que non seulement le Comte des Archiatres, n'est plus un des Comtes Fiéfés de l'Empire, pas même un Comte tel que l'étoit ce celebre Medecin de trois Empereurs Jean Crato: mais encore que ces Medecins qui croient tenir la place des dix Archiatres de l'Empereur, ne sont dans la pluspart des Cours rien moins que ce qu'ils pensent, & qu'ils n'ont presques plus aucune fonction: car à la reserve du premier Medecin & du Medecin ordinaire, ceux qui se piquent tant d'être Medecins du Prince, ne le sont effectivement que de nom. Cependant ces bons Messieurs veulent avec cette Titulade preceder en de certains païs tous les autres Medecins, abus dont on pourroit appeller au Prince mieux informé. Car quelle honte qu'un petit Medecin fraîchement sorti de l'Ecole, ou debarqué de la Province, precede des têtes grises & consommées dans l'exercice de la Profession, la Loi naturelle obligeant les jeunes à prevenir les vieux de civilitez, *assurgere senioribus*, la vieillesse étant de soi si venerable, que le Prince même est appellé pour cela *Senior* dans les vieux titres, de maniere qu'on a fait de *Senior* le *Seignor*, & le *Sere* des Italiens, qui sont le *Seigneur* & le *Sire* des François. Aussi qu'arrive-t-il à ces Medecins qui se piquent tant de leurs Charges, c'est qu'encore qu'on soit obligé de respecter les Pa-

V. Annaum Robert. Rerum judicat. l. 1. c. 5.

tentes qui semblent leur donner quelques attributions, il se trouve des hommes si chagrins, qu'ils prennent plaisir à douter de ce qu'ils sçavent, ou s'ils n'en doutent pas, à y gloser chacun à sa fantaisie. Témoin le Medecin, qui voyant qu'un autre le vouloit primer en qualité de Medecin du Roy, quoiqu'il fût d'un âge & d'un merite fort au dessus du sien; se retira lui disant : *Je sçay, Monsieur, que vous étes Medecin des Ecuries de sa Majesté c'est pourquoy je vous laisse sur vôtre fumier.* Mais pour revenir de cette petite digression, au choix qu'on faisoit anciennement des Medecins du Prince, supposé qu'on le fasse de cette maniere, je croy que le premier Medecin peut être le Juge & l'Arbitre de tous les differends, & subsidiairement les autres Medecins du Prince, de toutes les affaires de la Medecine, puisque d'autre part Cassiodore y est si formel. *Ut inter salutis Magistros solus habearis eximius : & omnes judicio tuo cedant, qui se ambitu mutuæ contentionis excruciant. Esto arbiter artis egregiæ, eorumque distingue conflictus, quos judicare solus solebat affectus.* Car enfin il n'y a que cet Officier, si on en croit cet Auteur, dont la Charge ne doive point être venale. *Indulge te quoque palatio nostro, habeto fiduciam ingrediendi, quæ magnis solent pratiis comparari.* Loin d'être obligé à des complaisances serviles, comme tant d'autres Officiers, il est établi comme un feu sacré, comme une lampe, & comme une sentinelle qui veille continuellement à la conservation du Prince : *Tu rerum domino studio præstantis observa.* Car si le Prince regarde son Medecin comme un esclave, ou tout au plus, comme un Officier de parade, il met au hazard sa santé & peut-être sa vie & son Etat. Aussi je ne sçay qui pensoit le moins à ce qu'il disoit, ou cette Princesse qui marquoit à son Medecin la composition & le temps de ses remedes, quand il lui prenoit fantaisie d'en prendre, ou le Medecin qui lui répondoit doucement : *Fort bien, Madame.* Il faut encore que le Prince attache le Medecin à son service, par le témoignage d'une grande confiance : car de le faire par des profusions telles qu'on en lit dans l'Histoire, principalement dans celle du Roy Louïs XI. cela sent trop l'amour de la vie, & la crainte de la mort : mais il ne faut pas aussi que cette confiance aille aussi loin que celle d'Alexandre le Grand, quand il prit d'une main la medecine que Philippes lui presenta, lui donnant de l'autre la lettre, qui l'avertissoit que ce remede étoit empoisonné ; car il y auroit

Cassiodor. Epist. 9. lib. 6. variar. Lect.

Verus Medicus corporum Princeps. *Plat. l. 1. de Republic.*

auroit en cela de la temerité. Il ne faut pas même que cette confiance tienne de la bonté d'un Prince de nôtre temps, lequel ne pouvant se resoudre de congedier un Medecin qui luy étoit inutile par son incapacité & par son âge trop avancé, se gouverna comme s'il n'en eût point eu, & mourut d'une maladie qu'il auroit évitée, s'il avoit eu prés de luy un bon Medecin. Il ne faut pas même qu'il fasse comme fit un autre Prince, qui voulant se défaire d'un Medecin trop épais, le changea malheureusement contre un des plus minces de son temps. De plus il n'est nullement de la gravité & de l'interest du Prince de railler son Medecin, quoi-que ce bon Prince que je viens d'alleguer, tombast fort souvent dans cette irregularité, tout honnête qu'il étoit. Car les Souverains doivent se distinguer en cela comme en tant d'autres rencontres, des personnes privées, tant parce que le serieux leur sied bien, que parce que faisant, comme ils font, beaucoup de repas & peu d'exercice, ils sont plus tributaires à la Medecine que les autres hommes. Mais quoi! les grands comme les petits aiment la raillerie jusques dans ces occasions où il n'y a pas trop à railler. Une grande Princesse recevant à son arrivée en France les Officiers qu'on lui presentoit de la part du Prince son Epoux, & entr'autres un Medecin de fort petite figure & mince en toutes manieres, répondit à celui qui le lui presentoit, & qui le qualifioit son premier Medecin: *Vous avez raison de l'appeller mon premier Medecin: car c'est le premier que j'aye eu de ma vie.* Mais elle étoit jeune & d'une grande santé. Il vient un temps où un Medecin est fort de saison; puisqu'un sage Juif veut qu'on l'honore pour la necessité. Il ne faut pas non plus que le Prince donne comme le peuple, & même quelques riches de trop de loisir, dans les Empiriques, ni dans les remedes inconnus, qu'un zele indiscret lui propose sans sçavoir ce que c'est, sans en connoître la dispensation, & sans sçavoir affirmativement de quelles mains ils viennent, ces pretendus secrets n'étant d'ordinaire que bagatelles, ou (s'ils ont quelque force & quelque vigueur) étant d'autant plus à craindre, que ceux qui les debitent, sont gens inconnus, ignorans, & qui n'en connoissent pas les qualitez, comme nous le verrons cy-aprés. A quoi on peut ajoûter que la confiance qu'ont quelques Grands à ces sortes de gens, ne s'accorde gueres avec celle que la Politique veut qu'ils témoignent à leurs Medecins ordinaires, de

crainte que leur zele ne se refroidissant, ils ne laissent tout aller au gré des malades & des flateurs. Le brave Duc de Nevers & tant d'autres Princes, n'ont jamais voulu donner dans ces sortes de remedes, la pluspart violens & superstitieux, & qui font gemir tant d'histoires. Et c'est ainsi qu'un Heros qui vaut seul tous ceux de l'Histoire, fait la leçon & aux Princes & aux particuliers sur cette matiere, cet AUGUSTE se contentant des avis d'un Antoine, qu'il honore de sa confiance.

Quant aux Medecins qui ambitionnent de servir les Princes, il seroit à propos que chacun d'eux se fît justice, avant que de de s'intriguer pour cela, qu'on pensât de bonne foy si on a les qualitez, que demande un employ aussi delicat & aussi important, si on a de la vigueur de corps & d'esprit,

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Si on a du zele, de la patience, de la capacité, & ce fonds de probité qui doit être à toute épreuve : car comme il se trouve une infinité d'indiscrets zélez, qui font les bons valets quand le Prince tombe malade, il faut que le Medecin s'arme d'une assez grande constance, pour ne pas ceder aux vents qui s'élevent de tant d'endroits, & qu'aprés avoir pris l'avis des sages & des anciens Medecins, il se fixe à ce que la raison & la conscience demandent. Il ne faut donc jamais qu'il s'accommode, comme la Manne du desert, à tous les goûts des Particuliers, ni qu'il ressemble au brodequin de Theramenés propre à tous les pieds, son ministere étant d'une trop grande consequence pour ne s'y pas appliquer avec fermeté.

Il y a même des Princes si mal habituez, [a] que si on ne pense souvent à la précaution, le desordre des humeurs ne manquera pas de faire celui des passions.

Palingen. in Capricorn.

Corporis est etiam ratio non segnis habenda :
Corpus enim malè si valeat parere nequibit
Præceptis animi, magna & præclara jubentis.

Portant à des desirs conformes au temperament : car helas !

Guarin. nelle Rime varie.

Qual' immortal che null' ha di terreno
A' terreni diffetti ancor soggiace.

C'est pourquoi dit Lucrece :

Lib. 3.

Mentem sanari corpus ut ægrum ;

[a] Nemo sponte malus est, sed ob pravum corporis habitum rudemque educationem *Galen. lib. Quid anim. mores seq. temp. corpor.*

Tanta est animi & corporis necessitudo, ut sua omnia bona ac mala invicem communicent. *Symph. Campeg. l. de curatione morbor. animi & corporis.*

Et pariter flecti Medicinæ posse videmus.

Si ceux, dit Herodote, qui étoient auprés de Cambisés, se fussent avisez de lui donner un bon Medecin, il n'eût pas fait mourir tant de parens & de domestiques. C'est ainsi que Suetone a remarqué, que si on eût bien purgé la bile noire & brûlée de Caligula, l'Empire Romain s'en seroit senti. Il en est de même des Nerons, des Domitiens, des Maximiens & de semblables monstres, qu'on eût mieux fait d'humecter & de rafraîchir, que de les nourrir grassement. De même de nos Fredegondes, Brunehauds, Austrigides, & de quelques autres furieuses Princesses. Car quant à ceux de nos Princes dont la conduite n'a pas été si déréglée, on ne laisse pas de reconnoître que leurs maladies n'ont été gueries ou entretenuës que suivant le bon ou le mauvais usage qu'on a fait de la Medecine. Quelques méfiances & une terreur panique mettent le Roy Charles V I. dans un état pitoyable, deux Charlatans loin de le guérir le mettent en peril de mort, & le sçavant & prudent Guillaume de Harcelei le rétablit au moins pour un temps, & lui rendant la vie console la Cour, & tous les bons sujets de ce Prince. Au contraire les inquiétudes, les défiances, & les duretez du Roy Louïs X I. sont entretenuës par l'ignorance & mauvaise foi du Medecin qui abuse de sa confiance, & qui pense plus à faire son compte qu'à guérir son Maître. Ne sçait-on pas que Loüise de Savoye Mere du Roy François I. s'étant opposée à l'usage des remedes necessaires à la guerison de son mal, il fut assez foible, & les Medecins assez lâches, pour ceder à cette terrible Italienne, & Dieu sçait ce qui en arriva. Si la Reine Catherine belle-fille de ce Prince, eût bien fait purger la bile jaune & la noire de tous ses fils, au lieu d'entretenir leurs passions, on n'auroit pas vû regner avec eux les vices qui tenoient de leurs temperamens. Si les Medecins d'Edoüard III. dit V I. Roi d'Angleterre eussent parlé sincerement de sa maladie, s'ils en eussent fait un Prognostic veritable, & s'ils ne se fussent pas laissé gagner à sa maîtresse, qui les en empêcha pendant qu'elle faisoit ses affaires à la faveur de leur silence, il auroit lui-même mis ordre à ses affaires spirituelles & temporelles, au lieu de s'endormir, comme il fit, sur le bord du precipice où il tomba, pendant que la Maîtresse & les Medecins se sauvoient. Car enfin ce n'est pas ainsi qu'en usa le docte Vesal à l'égard de l'Empereur Charles V. car étant interrogé par sa Majesté 1377.

Famian. Strada l.1. de Bello Belgic. Imperiale du succés de sa maladie, & touchant le tems qu'il lui restoit encore à vivre, il lui répondit nettement qu'elle auroit peine à vivre deux ans. C'est ainsi que le celebre Jean Crato Medecin de trois Empereurs, & tant d'autres faisoient profession d'une sincérité inviolable, quand il étoit question de l'interest de leur Prince; & que quelques-uns de ces Princes de leur côté se sont abandonnez à la fidélité de leurs Medecins en des temps difficiles & des occasions fort delicates.

Voila pour les fautes d'omission que les Princes & les Medecins peuvent faire en matiere de Medecine; venons donc maintenant à celles de commission, qui sont, pour ainsi dire, mortelles en comparaisons des autres qui ne sont que fautes venielles. Une Medecine donnée à contretems à l'Empereur Maximilien I. ne prive pas seulement l'Empire d'un bon Empereur, mais elle va jusqu'à déconcerter la ligue qu'il avoit faite avec les Princes Chrétiens contre le Turc. Un malhabile Medecin de Cour ayant trop tost arrêté une évacuation que la nature faisoit en faveur de la Reine Claude épouse du Roi François Premier, la mit en peu de tems au tombeau, & causa en même temps une consternation d'autant plus grande, que cette Reine étant la benediction de la Maison Royale & de l'Etat, sa mort en changea toute la face. On n'oseroit dire combien de Princes & de Princesses sont morts de nôtre temps par des remedes donnez mal à propos. Il faut donc que le Medecin du Prince, tant pour se disculper lui-même, que pour faire les choses avec plus de seureté, appelle les plus habiles Medecins de sa connoissance sans acception de personnes, quand il voit que le mal le demande. Car quoi qu'on ait fait dire à un Empereur qui ne parloit plus, que *la troupe des Medecins l'avoit tué*, cela n'arrivera pas, si les Medecins sont sinceres, experimentez, sçavans, & d'accord; pourveu que les Princes de leur côté, ni les Courtisans ne donnent jamais dans les remedes inconnus, ni dans ces faux Precieux de la Medecine, qu'un de nos Poëtes n'a pas oublié de drapper, non plus que cette foule de soy disans Medecins, & toutes ces ceremonies qui ne font rien à la Medecine, & qui empêchent qu'on ne pense au solide.

Ferronius in Francisco Rege.

Haud decet unus.
Scilicet oppressor, circumdat copia lectum
Purpureum, nulli succo, nullique metallo

Parcitur, ardentes gemmæ jugulantur in haustum
Quales in vino Ptolomæi filia Regis
Impensura proco, totum Cleopatra Canopum.
Tam grandes animæ vulgaribus haud contentæ
Tormentis, tristem jactantur ire sub orcum,
Atque occumbere amant medio in terrore cometæ.
Utque rogo exilit clusus jovis ales ab alto
In campo Martis, quoties pyra flammæ luxu
Ossaque magnorum crepuerunt Romulidarum
Cum festo clangere alium mittuntur in orbem:
Usque adeo vicini etiam sub funeris horam
Insanire juvat, moribundi relliquias &
Fæces stultitiæ vix dum exhalamus in urnam
Infertur mimus dignus majore theatro.

Tant il est vray que la fanfare, la ceremonie & la flaterie ne quittent pas même les Princes au moment qu'ils quittent la vie.

Il faut encore que le Medecin du Prince se garde bien de luy faire trop valoir ny ses assiduités, ny les heureux succés des maladies, à moins que de s'exposer à une réponse aussi chagrine que celle que fit Philippes Roy de Macedoine à ce Medecin, dont l'avarice ne laissi passer aucune occasion de solliciter sa liberalité. Le Medecin qui demande trop, ou trop souvent fait peur, & le Prince qui donne trop témoigne avoir peur. Les Princes aiment assez la vie & le plaisir pour ne pas oublier ceux qui veillent à l'un & à l'autre. Ils se comportent même en ces occasions, dit un sçavant homme, d'une maniere toute opposée au travail du Prophete Elisée, *Eliseus implebat vasa vacua & plena implentur in curia.* Mais quoi-que cela ne soit que trop vray, parlant generalement, il ne faut pas trouver à redire à la magnificence de quelques Princes en de semblables occasions. Il y en a de si reconnoissans & de si puissans, que si ce qu'ils font en faveur de la Medecine semble trop pour elle, ce n'est pas trop pour leur magnanimité. C'est ainsi qu'un Salomon l'honore d'une maniere toute Royale, *& à Rege accipiet donationem*, * & qu'un Assuerus honore ceux qu'il luy plaît d'honorer, *sic honorabitur quemcumque Rex voluerit honorari.* Il ne faut donc pas envier ces faveurs aux Medecins. Comme ils font plus qu'on ne peut penser pour les meriter & y parvenir, les Princes qui de leur côté ont éprouvé la douleur & la maladie, qui sçavent par leur propre experience

pag.

Divitiæ accumulantur, nec est qui respiciat ad inopeim & mendicum. Eliseus implebat vasa vacua, & deficientibus vasis vacuis oleum stetit. In curiâ vero contemnuntur vasa vacua, & plena implentur. *Petr. Blesensis Epist.* 14.

* Hoc est regaliter & liberaliter esse remunerandam medicinam denique honorandam à magnis Principibus, quippe qui ope medicinæ sæpe indigent. *Cornelius à Lapid. in hunc locum.*

qu'on a eu raison d'appeler les remedes, *les mains de Dieu*, & qui se sentent redevables à ces mains, n'ont pas moins de raison d'ouvrir leurs mains bien-faisantes sur ces Sauveurs. Mais quelques magnifiques & liberaux que soient les Princes, il faut que les Medecins qui s'engagent à leur service avec tant de confiance, en leur prétenduë habileté, & en leur étoille, comme il arrive trop souvent, & qui regardent la fortune en herbe, comme si c'étoit une moisson toute prête ; il faut, dis-je, que ces Medecins pensent un peu qu'une habileté même effective, ny tant d'autres bonnes qualitez ne sont pas toûjours secondées des heureux succés, & que la moisson n'a pas toûjours été égale à la Cour, pour tous ceux qui ont occupé ce poste qu'ils ambitionnent ; & qu'elle ne le sera pas, pour tous ceux qui l'occuperont.

Enfin de toutes les qualitez necessaire à un Medecin de Cour, la fidelité est la principale. C'est celle que le sage Cardinal d'Ossat recommandoit particulierement à ceux qui devoient donner un Medecin au Roy Henry IV. en un temps où sa personne étoit si précieuse & exposée à tant de perils ; car il est certain qu'un Medecin fidelle est préferable à un plus sçavant moins fidelle & moins affectionné, parce, dit Celse, & aprés luy Pline, qu'il n'y a que le Medecin qui connoisse ce qu'il ordonne, & ce qu'il donne comme il luy plaist au Prince. Il se trouve même des occasions où cette fidelité étant secondée de zele & d'application, elle produit quelque chose d'important au Prince & à son Etat, comme il arriva lorsque l'Empereur Charles V. ayant demandé à Louis Burgensis premier Medecin du Roy François I. ce qu'il pensoit de sa maladie, il répondit à cet Empereur que s'il ne mettoit le Roy en liberté, il mouroit indubitablement de chagrin : car dés ce moment Charles se rendit plus accommodant, & prêta l'oreille aux propositions qu'il avoit toûjours rejettées, tant il étoit persuadé par la réponse du Medecin qu'il perdroit une rançon considerable, s'il ne s'adoucissoit un peu. Ce n'est pas qu'aprés la fidelite, la Science & la vigilence ne soyent extrémement necessaires à un Medecin de Cour : car outre qu'il doit avoir horreur de tout ce qu'on luy pourroit proposer contre le service du Prince, il faut qu'il soit sçavant dans la Medecine & dans toutes les belles disciplines, pour pouvoir répondre à propos aux demandes du Prince, & qu'il soit continuellement au guet, comme nous l'avons mar-

Lettres du Cardinal d'Ossat.

Huic soli libertas dãdi quidquid vult pro medicamento, atque ut quisquis vult facit medicinam.

Joan. Portasius in Paranimph. schola medic. Paris.

qué cy-devant, pour prévenir les incommoditez dont il est particulierement menacé, en sorte que rien n'empêche qu'il ne se trouve toûjours pour ainsi dire sur les arçons, parce qu'il n'y a rien qui arrête tant les esprits portez à la nouveauté, que la contenance vigoureuse d'un Prince toûjours prest à monter à cheval. Mais s'il est bon que le Medecin soit sçavant, il ne faut pas pour cela qu'il se pique des chicaneries de l'Ecole, ny même de Poësie, (quoi-qu'il ne soit pas mauvais de sçavoir faire des vers,) parce que les occupations Poëtiques menent quelquesfois à des Ouvrages mal-tournez ou peu chastes, & qui pis est, à des Vaudevilles & des chansonettes, qui furent fatales au Neptune, & qui ridiculiserent chez les sages certain Medecin de nôtre temps, lequel étant aussi peu aimé de la Poësie & de la Medecine qu'il les aimoit éperduëment, s'attira une réponce fâcheuse d'un jeune Prince, auquel il vouloit se rendre necessaire. Car luy ayant dit d'un ton pedentesque, que certaines legumes qu'on luy avoit servie & qu'il aimoit ne valoient rien, il luy repartit, *Elles valent mieux que vos vers.*

Mais quelque fidelle & sçavant que soit nôtre Medecin, & quelque facile & raisonnable que soit le Prince, qu'est-ce que le Medecin n'a pas à apprehender dans une mer pleine d'orages & d'écueils: car on ne sçait que trop, que quand il arrive quelque malheur tout tombe sur le Medecin, & que la rage des courtisans soûtenuë de la prévention & de la calomnie, s'en prend ordinairement aux Ministres de la Medecine. Hipocrate qui craignoit avec tant de raison ces revers, & dont la conduite étoit si judicieuse, ne voulut jamais tâter d'aucune Cour, & son fameux disciple & compatriote Dexippe mit son service à si haut prix à Hecatombus Roy de Carie, qu'il comprit aisément que ce Medecin ne vouloit pas changer de poste. Democedes de Crotone, comme nous l'avons veu cy-devant, ne pût être retenu prés de Darius Roy de Perse, avec tous les honneurs qu'il luy fit & toutes les richesses qu'il luy donna. Galien n'eût pas si-tôt connu le terrain dans la Cour des Antonins qu'il s'en retira sagement; & pour ne pas m'arrêter trop long-temps aux exemples de l'antiquité, Guillaume de Harcelei ayant rétabli la santé du Roy de France Charles VI. aima mieux retourner chez luy, que de commettre son repos & son honneur à l'inconstance des gens de la Cour, & à l'incertitude des évenemens. Car encore s'il n'y avoit à craindre de cette incon-

V. pag. 63.

stance que le changement qu'elle apporte à l'établissement d'un Medecin ; mais ce qu'il y a de pire, c'est que la passion des favoris, & celle même des Princes vont quelquesfois jusques à la violence ; tant il est vray qu'un Medecin est toûjours en un état chancelant dans des maisons dont les escaliers sont si glissans, qu'il faut avoir le pied bien ferme, ou joüer d'un grand bonheur pour s'y tenir long-tems sans tomber. Nous avons parlé cy-devant du pauvre Glaucus, il avoit eu soin de l'Hephestion d'Alexandre, il l'avoit gueri, le malade n'avoit plus qu'à se conserver. Glaucus va prendre l'air & passer quelques momens à voir les jeux du Cirque, Hephestion mange cependant un gros coq, il retombe, il meurt, c'est sa faute, & on ne laisse pas de pendre le pauvre Medecin ; sottise du côté du malade, & cruauté du côté d'Alexandre, qui ajoûta encore un sacrilege à cette inhumanité, faisant brûler le temple d'Esculape pour se vanger de ce qu'il n'avoit pas rendu la santé à son favori. Les Medecins de Darius avoient fait tout leur possible pour remettre son talon déboîté, ils n'avoient pû en venir about, & ce Roy les condamne à une mort honteuse, Arrest qui eût été executé, si la generosité & le credit du Medecin Democedes ne l'eût fait revoquer. Nous avons veu cy-devant comment Ptolomée traitta le pauvre Chrisipe. Musa Medecin d'Auguste est accusé & peut-être à tort, d'avoir fait mourir le jeune Marcellus par une béveuë, & si l'on en croit quelques Auteurs, le voila déchiré par le peuple, & ses statuës renversées & mises en pieces. L'Emperereur Caracalla fait mourir tous ses Medecins pour n'avoir pas voulu faire mourir son pere Severe. Ceux de l'Empereur Maximien ont le même sort, pour n'avoir pû soulager les douleurs de ses playes. Rases est menacé de mort par les Courtisans, si le Roy Eresdere ne revient de la syncope que luy a causé une saignée. Les Triballiens font cruellement mourir le fameux Medecin Zerbus, qu'ils avoient fait venir avec honneur, pour n'avoir pû guerir l'hydropisie de leur Prince Scanderbassi. Le Czar de Moscovie ayant ordonné de nôtre temps, à deux Medecins d'avoir soin de Jean frere du Roy de Dannemark, qu'il regardoit déja comme son gendre, les condamna à la mort pour n'avoir pû empêcher celle de ce Prince ; & l'Arrest auroit été executé si les Ambassadeurs de Jean n'eussent demandé leur grace avec beaucoup d'instance. Que si les Ordres des Princes infidelles ne font point de peur à des Medecins de Princes Fidéles, au moins que

Lionard. di Capoa nelli Ragionam. pag.

point de peur à des Medecins de Princes Fidelles, au moins que le meurtre de ceux du Roy Gontran, & que les disgraces de Marilelphe les fassent rentrer en eux-mêmes, ou s'ils veulent quelque chose de moins ancien, qu'ils pensent un peu au danger où se trouva Adam Fumée aprés la mort du Roy Charles VII. Car pour les cinquante mille écus qu'on fit rendre par Jacques Cottier aprés la mort du Roy Louis XI. il faut tomber d'accord que quelque considerable que fut alors cette somme, il en fut quitte à bon marché. Qu'on considere un peu les ordres que donna la Reine Catherine de Medicis, pour faire pendre les Medecins du Roy Charles IX. aprés qu'il fut mort; le danger où se trouva Monsieur du Laurens pendant certaine indisposition du Roy Henry IV. & tout ce que souffrit Monsieur Bouvard à Lion pendant la maladie du Roy Louis XIII. Aprés cela on ne s'étonnera pas de voir, quoy que dans un sens figuré, la Monarchie d'Espagne m'écontente de son Medecin, donner ordre qu'on le jette par les fenêtres: car pas moins que cela quand les Puissances sont une fois prévenuës contre les pauvres Medecins. Ainsi ce n'est pas toûjours le merite du Medecin de Cour qui l'avance; mais en premier lieu, *la faveur qui fait & défait en ce païs-là, jusques à donner de l'esprit & à l'ôter.* * En second lieu, une patience qui conduise au terme où on aspire, lequel ne peut être que fort éloigné, & une autre patience qui fasse passer sur tant de mauvaises heures qu'on ne peut éviter aprés qu'on est arrivé à ce terme, & qui fasse supporter les injures au point d'être obligé de remercier ceux qui les font. A quoy on doit ajoûter qu'il faut encore que la prévention, l'opinion & les conjonctures heureuses soient pour le Medecin. Car si celui-là est heureux qui arrive sur le declin de la maladie, bien plus heureux, à mon sentiment, celuy d'un Prince bien fait de corps & d'esprit. Ainsi comme cela ne se trouve pas souvent, il y a toûjours fort à craindre pour les Medecins qui sacrifient à la Cour ce qui leur reste de vie & de repos, en veuë de ces avantages qui tentent leur cupidité & celle de leur famille. Car quant à ces retraites qui semblent un remede prompt & assuré aux engagemens précipités, loin d'être regardées dans le monde comme des effets de la prudence, elles ne manquent jamais à être interpretées de travers, & d'être considerées comme des suites d'une conduite sotte ou criminelle, *Facilis descensus, sed revocare gradum hic labor.*

Pietra di parag. de Trajan. Bocalin.

* *Oracul. Manual. maxim.* 17.

Et voila comment la Cour étant un fort grand probleme, il est difficile de dire qui avoit plus de raison, ou de ce Philosophe qui aima mieux frire des congres, que de manger à la table de Denis Tiran de Sicile; ou du courtisan de ce Tiran, qui se moquoit de la rusticité & du peu d'habileté du Philosophe. La Cour, dis-je, étant du moins un probleme, si elle n'est un Paradoxe, les Medecins qui considéreront bien l'importance de leur ministere, n'auront-ils pas raison de prendre garde à ce qu'ils font quand ils s'y engagent?

Turpissima res est
Nimirum possis cum liber vivere parvo
Quærere servitio majoris prætia census,
Ac libertatem sine quà laudabile nil est Marcell. Palingen. Stellat, in Leone
Vendere, & imperium domini tolerare superbi
Degeneres animi, procerum quid quæritis aulas
Dedecus ut nobis, illis tribuatis honorem?
Væ vobis quæ seu pecudes pastoris egetis,
Tam viles ut non valeatis vivere per vos.

Car quant à nos quatre fameux Medecins.

Le Politique qui étoit le plus sage des quatre en usa ainsi, nonobstant tous les avantages qu'il avoit de la reputation & de l'esprit, ne faisant aucune démarche pour s'approcher de la Cour, jusques à ne paroître pas moins content quand le sort se fut opiniâtré à ne rien décider en sa faveur.

Le Neptune vit plusieurs petites Cours aprés la grande, où il eût bien voulu demeurer; mais il eût mieux fait de prévoir avant que de s'y engager, que son humeur inégale, inquiete, & hautaine, ne l'y arrêteroit pas long-temps, & qu'il n'étoit pas fait pour ce païs-là, quoy qu'homme à tout faire.

Le Grand parvint aux grands Emplois de la Cour, & s'y maintint jusques à la mort, quoi-qu'il n'eût pas toute la politesse & toute la complaisance qu'on y demande; mais comme il y étoit entré par la porte de la prévention, il s'y fit valoir jusques à en remporter le glorieux titre de *Medecin des Princes*, que tant d'autres avoient mieux merité que luy.

Le Petit-homme aimoit la Cour passionnément, il avoit fait la Cour toute sa vie aux petits comme aux grands, & c'est ainsi que par la voye des petites Cours, il s'approcha enfin de la grande sur la fin de ses jours, & que ce vendeur de *Galba-*

num, en goûta même en vision & en esperance, *& tu Galba degustabis*; mais il n'est pas vray qu'il eût pû y parvenir & y primer, s'il eût voulu changer de Religion : car toutes les machines qu'il employa pour y entrer se renverserent d'elles-mêmes, & particulierement celle dont il est parlé dans la lettre 192. de Guy Patin, où on peut observer en passant un de ses plus ordinaires artifices. En effet, comme il est assez difficile de parvenir à la premiere Charge de la Profession sans avoir du service, qui parle en faveur de ceux qui la briguent, & qu'il n'est pas si facile qu'on se le voudroit imaginer de déplacer ceux qui sont en place à la Cour, il est d'autre part tres-certain qu'il auroit tout fait pour parvenir à ce qu'il regardoit comme sa derniere fin & sa beatitude; mais c'est qu'il apprehendoit qu'aprés avoir fait tout ce qu'on eût pû desirer de luy, on n'eût quelque raison de ne rien faire de ce qu'il avoit esperé, & qu'ayant quitté Charenton pour Versailles, il ne demeurât exposé à la raillerie de l'un & de l'autre, si celui-cy luy manquoit.

Concluons donc de tout ce Chapitre, que comme la qualité de Comte des Archiatres n'est plus dans les Cours ce *Comitissa primi Ordinis*, & cette dignité que Cassiodore fait marcher du pair avec les Ducs & les Lieutenans des Rois & des Empereurs; que puisqu'il n'y a plus de Medecins faits comme ce Jacques du temps de l'Empereur Leon I; que puisqu'il faut à present quelque autre chose que du merite pour entrer dans les Cours; & que puisqu'elles n'ont pas toûjours ces agrémens que les plus heureux y trouvent aussi ordinairement que les plus dignes.

V. Catal. gloriæ mundi parte 6. consid. 12.

Concluons, dis-je, à ces égards, que pour peu qu'on apprehende les revers, & qu'on aime le repos & l'étude, on fait encore mieux de demeurer tranquille dans le port de la vie privée, que de s'embarquer sur cét Euripe.

Vive tibi, nam moriere tibi.

C'est le sentiment de tous les judicieux, & en particulier d'un Medecin de nôtre siecle, qui pour avoir bien connu cette carte donne ce conseil aux Medecins de bon sens : *Nunc enim perversam rationem fortuna instituit, ut in multis gentibus propè sit ad egregii animi indicium arceri à Regiis aut in illis jacere, & ubi Musis olim præcipuum fuit sacrarium, ibi si bene rationem ponis, virtutis jam opus soli agant nummi . . . . Imò præter ignorantiam & mores impudicos nulla patet ad honores via. Ita apud populum pariter populique duces munera nostra sordent ac lampadis instar aliis inser-*

Vetus Poëta apud Filesac. l. 2. opuscul. pag. 66.

Jacobi Charletum in Epiphonevato oper. de Scorbut.

viendo gratis ipsis consumimur . . . . . Sic nudique laborantibus quid aliud super est consilii, nisi ut minimo contenti, taciteque solatium petentes à studiis, domi privatim sapere contendamus. Leçon qu'il a peut-être pris luy-même d'un vieux Oracle.

Curia dat curas, ergo si tu bene curas
Vivere securè, curia non sit tibi cura.
Curia curarum genitrix, nutrixque malorum,
Justos injustis, inhonestos æquat honestis.

CHAPITRE XV.

De la fortune des Medecins.

COMME la plûpart des Medecins qui entrent chez les Grands s'y soutiennent bien plus *Comite fortuna*, que *virtute duce*, nous ne pouvions parler plus à propos de la fortune des Medecins, qu'aprés avoir parlé des Medecins des Cours. Mais pour le faire avec ordre, je crois qu'il faut premierement sçavoir ce que c'est que la fortune en general, & commencer par son nom. Tout le monde tombe d'accord que le terme de fortune signifie quelquesfois les richesses, & ce que le peuple appele biens de fortunes; & c'est en ce sens qu'on peut appeler Medecins heureux & fortunez, ceux qui gagnent bien de l'argent, quoi-qu'ils le puissent être encore en un autre sens. Car à parler proprement, les évenemens qui suivent les causes externes appellées des Philosophes, causes par accident, sont ce qu'on appele hasard & fortune. C'est ainsi qu'un pinceau jetté de chagrin & au hasard contre un Tableau, y exprime l'écume d'un cheval d'une maniere conforme au souhait du Peintre, terme auquel ni sa main, ni peut-être son idée n'avoit pû atteindre. Telle fut encore la bonne fortune de ces Capitaines, qui s'étant trouvez plusieurs fois chancelans, & presques hors d'arçon, par les coups de pique qu'on leur portoit d'un côté dans la mêlée, furent autant de fois redressez & remis en selle par ceux qu'on leur portoit de l'autre côté, & c'est encore en ce sens-là qu'on dit si communément, mais si veritablement, que *la nature fait le merite*, & que *la fortune le met en œuvre*, celle-là ne pouvant rien faire si quelque heureuse conjoncture ou quel-

Pensées de M. D. L. R. F.

que Patron ne surviennent comme une machine inesperée. Les anciens Empiriques, dit-on, mettoient ces évenemens fortuits au nombre des principes de l'Art; s'ils observoient par exemple qu'une fiévre se fût terminée par une hemoragie, ils concluoient de-là que la saignée pouvoit être bonne en pareille occasion. Pour les Philosophes ils traittoient de chimere tout ce qu'on appele fortune, quoi-que la superstition payenne en eût fait une Deesse, qu'elle l'eut honorée du nom de *Bonne*, * & de plusieurs autres noms. *Bonæ fortunæ, Fortunæ duci, Fatis victricibus*, & que le Senat de Smirne eut fait fraper une Medaille en l'honneur de l'Imperatrice Faustine, où elle étoit appelée *Bonne*, & representée sous l'Image de cette Déesse. C'est pourquoy tant de sages ont écrit que la fortune est ennemie de la raison, & directement opposée à l'Art : car Aristote veut qu'elle soit sans yeux, sans jugement & sans conduite. Chilon la dépeint encore semblable à un ignorant oculiste, qui fait plus d'aveugles qu'il ne guerit d'aveuglemens. Plutarque la fait ressembler à ces Juges injustes des combats Gymniques, qui couronnent souvent ceux qui le meritent le moins; & c'est pour cela qu'on s'est imaginé qu'elle aime les jeunes gens, les temeraires & les étourdis. Les Poëtes la font fille de l'Ocean, pour marquer son inconstance & ses fougues, & c'est dans ce sens-là que Galien en parle ainsi, *Veteres fortunam depinxerunt mulieris specie, ut illius imprudentiam amentiamque exprimerent*; mais aprés, tout le peuple ne sçait ce que c'est, puisqu'elle ne se connoît pas elle-même.

* ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΙΧΙ. V. Marmora Oxoniensia p. 84. 117. 177. 293.

Exhortat. ad bonas artes.

Sum vero, at quid sum nemo describere novit
De me qui loquitur plus, minus ille sapit
Si quid agas me egisse refers, clamasque Tyrannam
Atque petis dira voce supinus opem
Si sum, sum dea, quid diro male litigat ore
Servus? si non sum stultitia ipsa tua est.

Scaliger. Ænigm. fortuna.

Neanmoins combien y-a-t-il de gens dans le monde & particulierement dans la Medecine, qui s'hypotequent pour ainsi dire à cette chimere, semblables à ce jeune homme dont parle Ælien qui s'amouracha si éperduëment d'une Statuë de la Fortune, qu'il demanda permission aux Magistrats de l'épouser; mais voicy la Leçon que le grand Hipocrate fait à tous ces petits Medecins qui attendent tout de la fortune. *Quiconque fait la Medecine suivant les principes de l'Art, n'a pas besoin d'être secondé de la fortune; car si tout ce que les Arts ont de beau leur vient de la Mede-*

De varia Histor. lib. 29. cap. 19.

cine, elle a l'avantage de ne rien tenir, ny des Arts, ny de la fortune; les bons Medecins étans dans l'exercice de leur Art, ce que sont les bons Pilotes dans un Vaisseau. Qu'on ne m'allegue donc pas qu'Hipocrate a crû que la fortune peut quelque chose dans la cure des maladies, puisqu'il n'entend par le fameux ΑΓΑΘΗ ΤΙΧΗ, que cette conduite raisonnable & artificielle des Medecins qu'il appelle εὐπραξίαν, & εὐτυχίαν. Il faut donc toûjours faire, dit Celse, ce que l'Art ordonne, quoi-que ce que l'on en attend n'arrive pas toûjours. Galien dit que ce qui arrive par hasard est directement opposé à ce qui se fait avec Art, & que ceux qui donnent tout à la fortune, arrivent rarement au terme qu'ils se proposent dans l'exercice de la Medecine. Cependant il y a des Medecins qui travaillent avec si peu d'application & d'étude, qu'on diroit qu'ils jouënt à un jeu de hasard. Ils font de la vie des hommes, ou peu s'en faut, ce que certain Juge faisoit des procês qu'il décidoit au sort des dez. Ils attendent tout de l'Etoille.

Lib. de veteri Medicin. & de locis in homin.

Nos te nos facimus fortuna deam cœloque locamus.

Ils estiment plus *une goute de fortune qu'une tonne de sagesse*; & préferent comme Sylla, le surnom d'heureux à celuy de Grand. Ce n'est pas que comme il y a des causes par accident dans la Medecine, il ne puisse arriver quelque chose qui fasse paroître le Medecin heureux ou malheureux, suivant le sens que le peuple donne au nom de fortune, & suivant celuy dont quelqu'un disoit, *qu'il est plus à propos de se reposer quand on est malheureux que d'entreprendre quelque chose.* * Mais comme ces accidens ne regardent en aucune maniere le devoir du Medecin, ils ne font rien aux préceptes de la Medecine pratique. Un Medecin qui est presques toûjours appelé à des maladies seures, ou à celles qui declinent, pourra être appelé heureux, qui en doute? & tout au contraire, s'il n'est appelé qu'à des maladies mortelles & incurables; mais pour tout cela il n'y aura pas de fortune dans l'exercice de la Medecine, puisqu'elle opere d'une maniere opposée aux évenemens fortuits, c'est à dire avec Art & avec raison. Ainsi ces ladres qui furent gueris pour avoir bû du vin d'une bouteille où une vipere s'étoit glissée; cette femme sterile qui eut des enfans aprés une chute fortuite; l'hidropisie d'Amphiloque dont il guerit par un coup qu'il reçût dans le ventre; ces hommes ausquels des blessures creverent des abscés cachez & inconnus; ces boiteux qui marcherent droit, par

Apud Stobaum.

* Infelicem nihil agere semper est optimum. *Publ. Minus.*

Observat. 136. anni 2. Centur. 2. Ephem. Germanic. & c. 5. lib. 6. Marcell. Donati de Medic. Hist. mirab.

des accidens qui auroient cassé bras & jambes à tant d'autres ; & enfin ce qui arriva à un Medecin Espagnol, sont des suittes des causes externes. Celui-cy, dit le conte, n'esperoit plus rien pour son malade, tant il étoit mal, & croyoit le venir voir pour la derniere fois, quand attachant comme il avoit de coûtume sa mule dans la cour du logis, pour entrer de là dans la chambre qui étoit au rés de chaussée, il entend qu'on le prie de monter en haut pour voir une personne qui se mouroit. Il y court, mais comme sa mule n'étoit pas trop bien attachée, elle n'eut pas de peine à entrer dans la chambre de son malade. Elle y fait du bruit, elle approche du lit, & voyant qu'il y a quelqu'un, elle le flaire d'une maniere qui fait ouvrir les yeux & les oreilles du pauvre malade presque enseveli dans une affection comateuse, & il en demeure si effrayé, qu'il fait un effort pour se parer des dents de la mule. Ainsi ce mouvement, secondé de celuy de la nature, pousse en même temps par haut & par bas la matiere d'un absés caché au malade & au Medecin. Cependant celui-cy étant descendu, cherche sa mule, & est étonné de la trouver dans la chambre, & la garde qui étoit rentrée aprés quelques momens d'absence bien empêchée à secourir le malade. Il le considere, il touche son poux, qu'il trouve meilleur quoi-que fort émû, & demeure aussi étonné de retrouver vivant un malade qu'il avoit presque abandonné, qu'il l'est d'en avoir laissé mort effectivement un qui se portoit bien quelques heures avant qu'on l'eut appelé pour le voir. Mais le convalescent voyant que le Medecin se prévaloit de sa guerison, & qu'il la donnoit au dernier remede qu'il luy avoit ordonné, ne manque pas de luy dire, ce n'est ny vous ny vos remedes, Monsieur le Docteur qui m'ont gueri, mais vôtre mule ; & comme vous n'êtes qu'un petit mulet en comparaison de cette grande & habile Mule, je vous donne ma parolle que si je retombe malade, ce sera elle & non pas vous que je manderay pour me guerir. Tout cela, dis-je, regarde bien le sort du malade, & les évenement dépendans des causes externes ; mais non pas ces suites, qui ne dépendent que des regles de l'Art bien ou mal mises en pratique. Il faut connoître les maladies & en faire un prognostic juste, & cela s'appele raisonnement & conduite, de même que l'application des remedes, & non pas hasard & fortune, comme sont les coups frappez en aveugle, & à la maniere des Andabates.

Sulpit. Severo in Negromantic.

Le Neptune étoit un des hommes de son temps qui donnoit le plus à la fortune, tant il abondoit en son sens, & particulierement sur ses eaux: car il ne se contentoit pas d'y commander despotiquement, mais il y faisoit encore des experiences temeraires sur des maladies pour lesquels ces eaux ne paroissoient pas être faites. Le Grand étoit le plus fortuné Medecin de son temps, au sens des conjonctures favorables, & des heureux succés qui le menerent si loin, qu'il luy étoit permis de tout entreprendre & de tout oser; jusques-là, que les malheureux & la mort même d'un grand Prince, qu'il avoit dû prévoir, & qui l'avoit surpris luy-même autant que la nouvelle en surprit le reste du monde; loin de mettre fin comme il y avoit apparence à sa reputation, ne luy donna pas la moindre atteinte. Le Politique ne donnoit dans la fortune ny par des remedes temeraires, ny en se confiant formellement à l'Etoille; mais il y donnoit sans y penser par des visites si précipitées, qu'il falloit necessairement que ces causes secondes & ces dispositions dont nous avons parlé, fussent pour luy, & pour le malade, quand l'un & l'autre se tiroit d'affaire, *evasit fati ope non Medici*. Pour le Petit-homme, comme il donnoit tout au hasard dans sa maniere de pratiquer, & que sa reputation n'étoit qu'un pur ouvrage de la fortune, il eût bien pû dire, *fortuna supra nos negotium gerit*. Car il étoit si persuadé qu'il falloit tout entreprendre pour s'établir, qu'il ne s'arrêtoit jamais pour quoy que ce fût, & qu'il eût mieux aimé faire cent pas hasardeux en avant, que d'en faire deux en reculant avec jugement & raison, *cosa fatta capo à*. Il ne faut donc pas pour conclusion de ce discours, que les Medecins s'attendent aux causes secondes & à l'Etoille, mais à la prudence & aux préceptes de l'Art.

A succ[er] M. L. D. D.

Nulla viam fortuna regit.

Tout ce qu'on s'imagine de cette prétenduë divinité, n'est qu'illusion.

Fulminet insulet, ludat, lasciviat, erret
Sit Deus, nos illam novimus esse nihil.

Que le Medecin joüisse de tout ce qui arrive de favorable du côté des causes externes, à la bonne heure, j'y consens; mais il ne faut pas qu'il s'y attende. Qu'il se tienne donc, & qu'il s'arrête, puisque c'est assez, au précepte du grand Hipocrate, *Nil temere, nil contemnere, naturam operantem considerare, mirare.* Comme il n'est obligé qu'à celà, quoi-qu'il arrive il n'aura

n'aura rien à se reprocher. *Si morborum medicamenta certa sunt, non est fortunæ opus, alias tam medicamenta quam non medicamenta cum fortuna exhibita proderunt.* Je sçay à la verité, à propos de Medicamens, que le malade peut quelquesfois guerir sans cela, & qu'il y a même, si on le veut ainsi, des rencontres où Dieu benit les secours d'une maniere extraordinaire, quand il le juge necessaire pour sa gloire, fussent-ils ordonnez sans methode & à contre temps. Mais comme tout cela arrive rarement, & contre l'ordre de la nature, c'est temerité & tenter Dieu de s'y attendre les bras croisez. Quoi-que Dieu ait creé le Medecin & les medicamens, si le Medecin est ignorant, il n'est pas obligé de donner cette benediction aux remedes, quand même ce Medecin seroit un Saint, si un ignorant Medecin le peut-être. Ainsi comme il arrive ordinairement que si le Medecin fait son métier suivant les préceptes, le succés sera conforme à la Paction que Dieu a fait avec la nature, la fin étant ordinairement telle que sont les moyens dont on se sert pour y parvenir: de même si le Medecin agit sans methode & au hasard, il n'en arrivera rien que de funeste. C'est pourquoy un grand Medecin du siecle passé avoit grande raison de dire qu'il faut se joüer, de ce qu'on appele jeu de la fortune, & qu'elle ne peut rien sur la bonne conduite & sur la prudence.

Hipocrates de locis in homine.

V. Michael Doringium de fortun. Medic. capit. de sectis. Sect. 5. & capit. 4. Sectionis 2. & Primeros. c. 13. lib. 1. de vulgi erroribus in Medicin.

Quos arbitrio sors facit impotentes ludos
Ludos habeamus, quoque nos & impotentes:
Nam quod sumus imperium illius vitabit,
At sumus animus: corpus, & hæc bona umbra tantum.

Scalig lib. 2. Epidorpir.

CHAPITRE XVI.

Des Charlatans pretendus Medecins; & des Medecins Charlatans.

IL y a long temps qu'on voit de ces coureurs qui abusent de la simplicité du peuple, puisque Strabon en fait mention dans sa Geographie. Jean Tzetzes * les appelle *Agirtes*, parce qu'ils assemblent le peuple autour d'eux. Ces gens, dit-on, demandoient l'aumône, promenans un idole de Cybele au son des tambours. Quant à ceux des anciens Gaulois, c'étoient des hommes qui vivoient en commun, & sans doute sur le commun à la maniere de nos Bohemiens, & qui au lieu d'une idole

Lib. 5. Geograph.
** In Chiliadib.*

promenoient un asne, qu'ils nommoient le Fortuné, en faisant mille jongleries. On ajoûte que les Athletes mêmes étoient appellez *Agyrtes*, & que ces gueux qui chantoient aux fêtes & assemblées des Chrétiens, étoient appellez *Menagirtes*. Mais tout cela n'est pas ce que nous cherchons, puisque ceux qui se sont mêlez de la Medecine, étoient bien plus anciens que tous ces *Agyrtes*; qu'Hipocrate s'en plaint, & qu'il nous les dépeint comme des gens qui faisoient la Medecine, sans raison, sans experience & sans probité. Mais pour cela je ne vois pas ni que ce grand homme, ni les Medecins qui sont venus aprés lui, nous aient défini la charlatanerie. Il est vrai que quelqu'un de nos Medecins a dit assez spirituellement que c'est la fausse monnoye de la Medecine; & qu'un autre * avoit dit de l'Alchimie espece de charlatanerie, long temps avant celui là: que c'est un art sans art, qui a le mensonge pour commencement, la peine & l'inquiétude pour milieu, & la mendicité pour fin. Et c'est en ce sens-là que le fameux d'Avisson définissoit les Chimistes, tels que sont nos Charlatans & tous ces chercheurs de Pierre Philosophale, *animal credulum*, *&* *mendax* Témoin Penot ce fameux Alchimiste, qui disoit en mourant dans l'hôpital d'Yverdun en Suisse, *que s'il avoit quelque ennemi qu'il n'osât attaquer ouvertement, il lui conseilleroit de se donner tout entier à la pratique de l'Alchimie, & à la recherche du grand œuvre.* C'est pourquoy, à mon sentiment, la charlatanerie peut être définie *Ars illudendi mundum, & à qua totus mundus illusus est.* Car encore que les ennemis de la Medecine puissent nous objecter que c'est ainsi que le fameux Sala Medecin de Padouë a défini la Medecine, il y a bien de l'apparence que l'ayant faite avec raison, experience & probité, il n'a compris dans cette définition que les Saltimbanques, les Theriacleurs, & si l'on veut, les Medecins ignorans & de mauvaise foy. Car si on considere la Medecine en la maniere que Dieu l'a creée, & qu'elle est exercée par les Medecins honnêtes & sçavans, comment pourra-t-elle être *l'Art de tromper le monde, & le moyen dont on s'est servi depuis tant de siecles pour dupper les sots?* Aussi n'étoit-ce qu'à l'égard d'une infinité de Charlatans & de malhonnêtes Medecins qu'un grand Prince de nôtre temps ne pouvoit s'empêcher de dire que la Medecine avoit quatre parties, dont les trois premieres étoient Charlatanerie, & la quatriéme Forfanterie. La charlatanerie n'étant donc pas simplement renfermée dans l'ignoran-

L. de locis in homin. & de decent. ornatu.

* *Discours de l'origine, mœurs, fraudes, & impostures des Charlatans avec leur découverte, dédiée à Tabarin & à Descombes par J. B. M. O. D. R. à Paris, chez Denis Langlois 1622.*

M. L. D. D.

ce des Empiriques, mais même dans la maniere interessée, avare, trompeuse & fanfaronne de quelques Medecins dogmatiques, n'aurons-nous pas raison de les regarder comme une maniere de Charlatans : l'honneur, la conscience, & la pureté d'intention n'étant pas moins necessaires pour former un bon Medecin, que l'esprit, l'intelligence & les preceptes de l'Art. C'est pour cela qu'ayant dessein de faire connoître dans ce Chapitre-cy les differentes sortes de gens qui exercent la charlatanerie, je commence par le nom, l'origine, la description, les manieres, la conduite, & l'histoire des vrais & fiefez Charlatans, I.
pour voir d'autant mieux dans la suite, en quoy certains Medecins leur ressemblent, à travers la morgue & la figure qu'ils tiennent en public & dans les Ecoles. Aprés quoy je passeray II.
aux Ecclesiastiques & aux Reguliers, qui sortent comme des transfuges de leurs postes, pour se mettre de la partie, & finiray III.
les portraits que je feray de ces trois especes de Charlatans, par la peinture de ces femmes inquiettes, qui en veulent être par curiosité, vanité ou indigence, puisque tout le monde IV.
sçait assez que

Fingit se Medicus, quivis idiota, Sacerdos,
Judæus, Monachus, Histrio, Tonsor, Anus,
Miles, Mercator, Cerdo, Nutrix, & Arator
Vult medicas hodie quivis habere manus.

On croit communément que les Charlatans sont ainsi appellez de l'Italien *Ceretani*, & de certains peuples originaires d'une ville d'Italie appellée *Cereto*, située entre Spolette & Nursie dans l'Ombrie, opinion qu'Ambroise Calepin avoit avancée avant l'Auteur d'un Livre intitulé *Discours de l'origine des Charlatans*, imprimé l'an 1622. C'est ainsi que quelques-uns font venir *Istrio* d'*Istria*, Province dont ils font les Batteleurs originaires, soûtenant encore qu'Ister en Langue Hetrusque signifioit ce que les Italiens appellent maintenant *Ludione*, & nous Batteleur; & que d'autres, comme Leandre Albert, ont écrit, que les premiers habitans de *Cereto* étoient certains François chassez de leur païs, lesquels ayant prié le Pape de leur assigner quelque retraite, il les établit en ce lieu-là, avec permission de mendier & de vivre de leur sçavoir faire. Mais il est certain, quoy que puisse alleguer cet Auteur, qu'il y avoit des coureurs & des Charlatans dans le monde avant que la ville de *Cereto* fut bâtie, ainsi qu'il paroît par la Loy du Codde *De validis*

Polidor. Virgil. l. 7. c. 8.

In Italia illustrata.

Noctium Atticar. l. 2.

mendicis par le témoignage même d'Agellius, & par quelques Epigrammes de Martial. Il y a donc bien plus d'apparence, comme le veut M. l'Abbé Ménage dans ses Origines des mots Italiens, que le terme de Charlatan vient de *Ciarlare*, dérivé du Latin *circulare*, qui signifie non seulement *tourner allentour*, mais encore la même chose que *decipere*, *tromper & fourber*. L'Auteur du Discours cy-devant allegué veut que ces gens-là se soient fait un plaisir & un métier de courir, attirant doucement le peuple par leurs jongleries, divinations & prédictions, & par les sauts qu'ils faisoient sur des bancs & sur de petits theatres, d'où sont venus les mots de Chiromantes & de Saltimbanques. Il ajoûte qu'ils se rendirent ensuite plus agreables au peuple par le debit des poudres aromatiques, des remedes, des secrets & des curiositez, avec quoy ils amusoient les gens de trop de loisir. Enfin, dit-il, la charlatanerie fut reduite en Art, & eut ses parties integrantes, dont la premiere fut la mascarade, la seconde le banc, la troisiéme le mensonge ou tromperie, la quatriéme la raillerie, & la cinquiéme les boules ou boulettes, poudres & muscadins, & même les tours de passe-passe, de cartes & de goubelets. Il va bien plus loin, car il ajoûte que le diable a été le premier Charlatan de ce monde, le pere de tous les autres; & pour trouver son compte dans la ressemblance des enfans au pere, que premierement il se masqua au Paradis terrestre, se mettant sous la figure d'un serpent. 2. Qu'il monta sur l'arbre de vie comme les Charlatans montent sur le theatre qui les fait vivre. 3. Qu'il inventa & debita des bourdes, en disant à Adam & à Eve qui étoient de bonnes gens: *Vous ne mourrez point.* 4. Qu'il se moqua d'eux en disant: Vous serez semblables à Dieu; & en cinquiéme lieu qu'il leur proposa le fruit défendu comme une de ces pommes de senteurs, dont les Charlatans amusent les femmes & les simples. Je ne sçay si le fameux Medecin David Sturmius n'auroit point eu la même vision, quand il a écrit: *Primus Cacodæmon medicanta præparavit Protoplastis*; ce qu'il y a d'assuré est que les Prêtres des Idoles, les Magiciens, Lamies, & autres Ministres des Demons, avoient cela de commun avec nos Charlatans, que les uns & les autres ont toûjours pris peine à envelloper ce qu'ils debitoient. Mais pour revenir à l'origine de ces coureurs, qui trompent les simples par le debit de leurs secrets; il y en avoit dés le temps du grand Hipocrate, com-

Chapitre 3.

Chapitre 3.

Discursu de Medicis non Medicis.

Lamie Prophetesse fille de Neptune.

me nous l'avons remarqué cy-devant. Herodote nous aprend encore que les Egyptiens & Babyloniens les chasserent de leur païs, comme firent les Grecs apres eux Galien ne les a pas oubliez sous le nom de ces pretendus Medecins, qui couroient le païs Latin * & l'on n'a gueres vû de païs depuis, qui n'aient été infectez de ces chenilles de la Medecine. Mais il ne faut pas passer outre sans remarquer que quand on les appelle Empiriques, on leur fait bien plus d'honneur qu'ils n'en meritent, & qu'il ne faut pas s'étonner s'ils ne s'en offensent pas : car encore que les anciens Empiriques fussent ainsi appellez à cause de l'experience, à laquelle ils ne se mettoient pas en peine de joindre le raisonnement, que les Dogmatiques y ajoûtoient ; leur pratique neanmoins ne laissoit pas de rouler sur *la nature, la fortune, la revelation, & l'imitation*, d'où ils tiroient quelques lumieres outre celles de l'experience; gens au reste la plûpart de bon sens, philosophans à leur maniere, dont les Chefs tels qu'étoient Philinus de Cos, Acron d'Agrigente, Gorgias, Philoxene, Sostrate, Hieron, Ammonius, Triphon, Evolpius, Meges, firent de fameux Disciples, & dont Galien avouë de bonne foi avoir apris d'assez bonnes choses. Ainsi je laisse à penser si des miserables, sans étude, sans principes, sans raisonnement, sans honneur, ne sont pas bien aises de se voir appellez du nom d'une telle Secte. Ce seroit les traiter encore trop favorablement, que de les appeller les singes de la Medecine, comme fait Galien, eux qui ne doivent être considerez que comme les insectes & les escarbots de cet Art. Quoi qu'il en soit, voici comme il nous dépeint ceux qui de son temps usurpoient la qualité & le nom de Medecin : *Gens qui se vantent d'être de certaines Sectes.* C'est ainsi que nos Charlatans se disent Medecins Spagiriques, Chimistes, & même de Monpellier, où ils n'ont jamais mis le pied. *Il n'y a rien de si difficile qu'ils n'entreprennent hardiment, grands menteurs, jusqu'à faire des écrits pleins d'impostures.* Voilà les impertinens livres des plus hardis, les placards & les affiches des plus timides *sur des matieres qu'ils n'entendent pas.* Témoin celui qui disoit de Galien, qu'il avoit écrit en fort beau Latin. *Ils n'ont ni experience ni raisonnement*, comme nous le verrons cy-aprés. *Ils ne comparent jamais les temps*; le present, le passé & l'avenir leur sont une même chose. *Ils ne connoissent ni les especes, ni les differences des maladies ; & comme ils ne sçavent pas même ce que c'est que diviser, ils font*

Raptores Medici qui fora frequentant ruditate ac inscitia imperitis imponentes, &c. *Hipocr. Lib. de elegant.*

* Qui grassabantur in campis Latiis.

Comment. in 6. Epid.

Comment. 2. in Epidem.

L. de Theriac.

comme ces mal-adroits Cuisiniers, qui au lieu de separer proprement les membres des animaux, les déchirent & les écrasent. Ils auroient bien de la *peine à dire simplement ce que c'est qu'humeur, & de combien d'humeurs la masse du sang est composée.* Que dis-je, c'est leur faire encore grace que de se servir de ces traits de Galien, pour faire voir ce qu'ils sont, puisqu'il y en a tant qui ne sçavent ni lire ni écrire. Aussi est-ce pour cette raison que quelqu'un les appelle *les fleaux de la Medecine*, comme si c'étoit des ennemis & des pestes qui portent par leur ignorance & leurs mœurs corrompuës, la mort & la désolation par tout où ils vont. Cependant les uns paroissent au grand jour, *publians leurs secrets, par un Zani*, dit l'Auteur du Discours cy-devant allegué *par un Gratian & par une Florinde.* comme s'il n'y avoit rien de plus rare pour la santé, sans que le peuple s'apperçoive que tout cela n'est que mommerie, & qu'il ne peut rien venir de bon de gens perdus d'honneur & de conscience dés l'enfance, & declarez pecheurs publics par l'Eglise; outre que s'ils debitent quelques antidotes, ils sont si differens de ceux dont les Anciens nous ont donné la description : que si la dispensation qu'ils en font, étoit faite fidélement, ils perdroient leur peine & leur argent, les donnant à si vil prix. Il y a même tant d'abus à ce que disent & à tout ce que font ces Saltimbanques, ces debiteurs de remedes & ces diseurs d'Oroscopes, que le Duc de Rochester l'homme de son tems qui se plaisoit le plus à changer de divertissemens, & à éprouver comme un Prothée toutes les conditions, voulut voir par curiosité jusques où pouvoit aller la credulité à l'égard de ces gens-là. Comme le peuple de Londres ne va jamais à la Cour, & qu'il ne connoist gueres les grands Seigneurs, il ne lui fut pas difficile de faire le Charlatan dans cette grande Ville. Il y proposa donc sur une maniere de theatre ses remedes, & les vendit, aprés les avoir un peu cajolez, ce qu'il voulut; & comme ils n'avoient rien de dangereux, la confiance qu'on y avoit, faisoit d'assez bons effets. Il disoit la bonne avanture aux femmes, & étoit souvent consulté sur des matieres qui le faisoient entrer dans le secret des consultans: ainsi étant homme à profiter de tout, il lui arrivoit quelquefois des avantures Romanisques & des plus galantes. Et à ce sujet je ne puis oublier ici, qu'un Comedien de Londres, qui n'avoit pas tous les jours occasion de paroître sur la scene de cette Ville, s'en alloit quel-

2. Meth. c. 6.

Capit. de iis qui notantur infam. S. Thomas 2.2.q.164. articul.2.

Laurentius Hofmannus pag. 20. l. de fero abusu & vero usu Medic. Cymic.

quefois faire le Charlatan dans les Villages où il vendoit fort bien son baume, à force de le préconiser aux païsans ; mais parce qu'il avoit par malheur le cartilage du nez à demi rongé d'un vieux ulcere, cela gastoit tout le métier auprés des Villageois les plus spirituels. Comme il eut donc appris que quelques-uns ralloient de son nez, il ne manqua pas de leur dire un jour dans son allocution, qu'à la verité il avoit un nez qui sembloit accuser son baume de peu de vertu ; mais qu'il faloit qu'on sçeût que le mal avoit été si grand, qu'il n'avoit plus du tout de nez, & que ce qui lui en paroissoit alors, étoit un effet miraculeux de son remede, dont il esperoit une entiere guérison, quand il s'en seroit encore servi quelque tems. Voilà pour ceux qui travaillent au grand jour : car quand à ceux qui se cachent dans les tenebres, il est si difficile de les découvrir ; que si l'affiche ne marquoit précisément la ruë, l'enseigne, le voisin, la porte & l'étage du logis avec le nom de l'Esculape, on ne le trouveroit jamais. Et ce qui fait qu'on le cherche nonobstant l'obscurité du lieu, c'est qu'on s'y croit bien caché, quoi-que plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, qui ne s'entrecherchoient pas, se soient souvent rencontrez à un même Oracle. Oracle au reste qui n'est, si on le veut bien examiner & connoître à fond, qu'un valet, qu'un artisan ruiné, qu'un solliciteur de procés, qu'un ignorant & méchant Prêtre, ou tout au plus, dit un sçavant homme, un Barbier ou un Herboriste déguisé en Medecin. Galien parlant de tous ces gens là, dit agreablement que ce sont des voleurs des plus singuliers, puisqu'aprés avoir volé & tué, ils trouvoient le moyen de s'en faire remercier par ceux qui devroient les poursuivre en justice. C'est pourquoi le docte Scaliger qui les connoissoit tres parfaitement, n'a pas fait de difficulté de nous en faire cette peinture :

L. 1 Method. & de Precog. ad Epig. & l. 1. prænot.

Cynicum species nova & pudenda
Pro morte Ah! pretium petens
Manum carnificum æmulatoris. Auri
Argentique siticulosiores quam
Boni nominis & boni pudoris.
Vale carnificum cohors cruenta,
Plena sanguinis & necationum.

In manibus Catullian.

Quand même ils ne feroient pas tant de vols & de meurtres, qui doute que ce ne soit au moins de veritables usurpateurs de la

L. de Elegant.

Medecine, comme Hipocrate les appelle. Car enfin *la Medecine est un Art, qui comme tous les autres, a ses principes : tant elle est une habitude, qui s'acquiert par l'experience & par la raison, & dont les principes dépendent de l'étude qu'on fait.* De plus, *tout Art doit connoître son sujet & sa matiere. Il a des principes vrais & univurfels. Or est-il que l'experience seule n'est point tout cela : car elle n'a rien que de singulier, & toute singularité n'est jamais de l'Art : donc les Empiriques ne peuvent se mettre en possession de la Medecine que par la tromperie & par la violence qu'ils lui font.* Que leurs patrons disent donc tout ce qu'il leur plaira, cette experience est infidéle, étant sans raisonnement : car *quiconque*, dit Platon, *s'imagine posseder un Art sans l'avoir apris avec methode, qu'il sçache qu'il n'en a que l'ombre.* Pensée que Galien a empruntée de ce grand Personnage, & qu'un autre a empruntée d'eux.[a] Cependant, dit Roderic. Zamorensis, *on se fie à ces gens-là en des maladies, où les plus sçavans Medecins sont assez empêchez. Comment*, ajoûte cet Auteur aprés saint Jerôme, *ce Medecin pretendu pourra-t-il sçavoir ce qu'il n'a apris d'aucun Maître. Les Charpentiers, les Tisserans, les Foulons, les Serruriers, les Maçons, & tant d'autres Artisans ne peuvent exercer leur métier, s'ils ne font leur apprentissage; & cependant il sera permis dans la Medecine, où il n'y va pas de moins que de la vie, de ne rien sçavoir? Les uns consultent les malades mêmes pour en apprendre la Medccine, quoi-que ces malades n'y entendent rien ; les autres s'informent des femmes comment il se faut prendre à traiter les hommes; les autres apprennent des Infidéles les remedes dont ils abusent dans les maladies des Fidéles ; les autres feüilletent des livres de receptes, dont ils font servir les remedes à tous les âges, à tous les tems, & à tous les sexes : ainsi un aveugle en conduit un autre. Combien de maladies entretenuës & prolongées par ces remedes, ou changées en de pires? Combien de poisons donnez en parfums? Combien de remedes de prix employez sans necessité, & seulement pour rendre la cure pretenduë plus precieuse en des occasions, où un peu de patience & de regime auroient éte suffisans : car aprés tout, il se trou-*

Lauremberg. porticus. Æsculapius in lib. 1. cap. 3.

Plato in Philebo. 9. Method.

In Speculo vitæ humanæ.

Epist. 103. ad Paulinum.

[a] Curatio vera, procedit methodo, sine qua omnis med[illegible]atio stolida & empirica. Ut ex Galeno artifices errant sine perpendiculo & norm[illegible], sic Medicus, si sanet non arte sed casu, sic Hippocentauros producit, & inaniter ut implumes ciconiæ subsultantes alas vibrat. Sic idem Galenus; l. 13. Method. c. 10. Si quis adimeret judicationem sumptam à parte, totam Medicinam non modo sex mensibus, sed etiam sex diebus addisceret. *Laurent. Hosmann. de fero abusu remediorum Chimicor.*

Ve

ve, que bien loin de ressusciter des morts, * *comme on l'avoit promis, on a fait mourir des vivans. De plus*, dit saint Jerôme, *il n'y a ni barbon, ni vieille causeuse, qui ne deshonore la Medecine jusques à l'enseigner sans l'avoir apprise, imposant au peuple par un air grave*, & par des paroles pesées & étudiées. Aussi est-ce ce qui l'oblige à emprunter ces vers du Satyrique.

Quod Medicorum est
Promittant Medici.

Ne feroit-il pas beau voir, dit Sanctorius, un aveugle & un lourd, qui n'ayant jamais vû ni connu les roues & les ressorts d'une horloge, voudroient donner des avis pour la rétablir, quand elle est démontée ou rompuë.

Mais quoi? *Antiquum & vetus est*, c'est un viel abus chez les personnes de qualité, & même dans quelques Cours, où on ne se contente pas de proteger des fourbes & des ignorans; mais où on s'en coëffe encore honteusement, & quelquefois tres-malheureusement. Car pour ne rien dire de nôtre tems, & pour ne fâcher personne, y eut-il jamais rien de plus ridicule, que de voir le Lieutenant d'un Empereur Romain donner dans les promesses & dans les jongleries d'un Alexandre, dit le faux Prophete, au point de se faire son gendre. C'étoit à la verité, dit Lucien, un homme bien fait, qui ne manquoit pas d'esprit, & qui sembloit sçavoir quelque chose de la Medecine, mais dont les discours n'étoient que des coqs-à-l'âne pour ceux qui avoient du bon sens, & qui le vouloient faire raisonner. Il étoit disciple & compatriote d'Appollonius de Thianée, & peu moins fourbe que ce déterminé fripon; & cependant il se disoit fils de Podalire de Triques; quelle extravagance! Aprés avoir fait publier par ses emissaires qu'il avoit des remedes pour toutes sortes de maladies, il ne manquoit pas de répondre à ceux qui le consultoient, à la maniere des Oracles; de sorte que soit que le malade mourût, ou qu'il guerît, ses partisans interpretoient toûjours ses réponses dans un sens qui lui étoit avantageux. Il s'associa premierement d'un nommé Coconas, homme aussi perdu de débauches que lui; & comme il étoit resolu de commencer le debit de ses fourberies par les plus grand badaux de son siecle, il commença par les Chalcedoniens, qui étoient les plus grosses ganaches de toutes celles de la Paphlagonie. Cependant il fut assez malheureux pour voir mourir son cher Coconas; mais il ne perdit pas pour cela cou-

* Illi de mortuis suscitabant; isti de vivis mortuos faciebant. Sic Simon Magus, Manes & Cyrola Arianorum Patriarcha excæcavit miserum, qui se cæcum finxerat.

Sanctorius libri vitand. Error. 20. c. 17.

Lucian. in Alexandr.

rage, & fit tant de tours de son métier, qu'il étonna tout le monde. Voici ce qui lui reüssit le mieux, & qui établit sa reputation. Il avoit caché un œuf en terre, dans lequel il avoit ajusté un petit serpent, & publia, quant il fut temps, que le Dieu de la Medecine se vouloit manifester aux humains par son ministere. On fait donc semblant de chercher ce Dieu, & on trouve l'œuf, d'où le serpent ne manqua pas de sortir par l'artifice d'Alexandre. On adore aussi-tôt ce Dieu & son Auteur même. Le serpent est montré au peuple comme un Genie tutelaire. Il change tous les jours de taille & de tête : tant on sçavoit lui donner la forme qu'on croyoit la plus convenable à la mommerie ; de sorte que Rutilien Lieutenant de l'Empereur Marc-Aurele fait venir Alexandre à Rome, par l'ordre de cet Empereur, où il est conduit comme un Esculape, & se laisse enfin tellement mener par le nez à Alexandre, qu'il épouse sa fille, & sacrifie aux Manes de la mere de cette fille. Ce qu'il y eut de honteux & de tragique ensuite du Comique de ces nôces, pour l'Empire Romain, est qu'on se fia tellement aux Oracles que rendoit le serpent, qu'ils firent perir des armées entieres. Il y eut même, dit Lucien, un vieux Medecin à Rome nommé Poëtus, qui se fit disciple & partisan *du Medecin faux Prophete par un motif d'avarice & d'interest, faisant en cela une chose indigne de sa profession.* C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si on voit à present des Medecins, qui non seulement souffrent patiemment les Charlatans, mais qui font encore une maniere d'association avec eux. Enfin qu'arriva t-il d'Alexandre ? Il mourut à l'âge de soixante & dix ans d'un vilain ulcere, aprés avoir publié qu'il en vivroit 150. *digne fin*, dit Lucien, *du fils de Podalire.*

En voicy un moins extravagant à la verité, mais qui fut bien plus heureux qu'Alexandre, quoi-qu'il fut aussi ignorant & aussi effronté. Uranius natif de Syrie, faisoit le Medecin à Constantinople, & le Docteur sur toutes sortes de matieres, se poussant par tout & même dans les assemblées des Sçavans, encore qu'il n'eût pas la moindre teinture de la Philosophie d'Aristote, & que toute sa critique ne vint que d'une presomption & d'une insolence qui le rendoit comparable au Tersite d'Homere ; mais ne trouvant pas son compte dans cette Ville, il s'avisa de passer dans la Perse, où il s'insinua par la faveur d'Areobindus dans l'esprit de Cosroës Roy de Perse,

Agathias l. 2. Hist.

qui l'écouta premierement avec quelque satisfaction, & qui s'accoûtuma ensuite de telle maniere à ses hableries, que non seulement il le considera comme un habile homme, mais encore il le préfera à tous les plus sçavans Philosophes de son tems, luy faisant des presens considerables, le faisant manger à sa table, & luy faisant presenter la premiere coupe de vin par honneur. Il l'appeloit même son Maître & son Précepteur dans les lettres obligeantes qu'il luy écrivoit, & tout cela parce qu'Uranius avoit assez eu de complaisance pour publier que Cosroës étoit un fort sçavant personnage, & parce qu'il luy donnoit tout l'encens qu'il pouvoit souhaitter. Voilà, dit l'Histoire, comme, il amassa des richesses qui le rendirent si vain & si insolent, qu'étant retourné à Constantinople chacun le fuïoit comme un homme insupportable, & digne du dernier mépris.

Voicy quelque chose de bien plus burlesque, c'est un venerable Savetier qui se met en tête de faire la Medecine, ne sçachant plus de quoy vivre, & auquel on donne, tant on est sot, sa tête à guerir, quoi-qu'on refuse de luy donner son pied à chausser.

Epigramm. Phœdr. lib. 1. Fabul. Æsop.

Malus cum sutor inopia deperditus
Medicinam ignoto facere cepisset loco
Et venditaret falso antidotum nomine
Verbosis adquissivit sibi famam strophis.
Hic cum jaceret morbo confectus gravi
Rex urbis, ejus experiendi gratia
Scyphum poposcit : fusa dein simulans aqua
Antidoto miscere illius se toxicum
Hoc bibere jussit ipsum, posito præmio.
Timore mortis ille tum confessus est
Non artis ullæ, Medicum se prudentiæ
Verum stupore vulgi factum se nobilem.
Rex advocata, concione hæc addidit
Quantæ putatis esse dementiæ
Qui capita vestra, non dubitatis credere
Cui calceandos nemo commiserit pedes?

Car qu'on ne me dise pas que c'est une fable, puisqu'il n'y a rien de si frequent à Paris que des copies de ce bel original, qui feroient rougir ceux qui se fient à ces miserables, si on n'avoit l'honnêteté de supprimer leurs Histoires.

Le Medecin de Florence fit tout au contraire de ces vilains

hommes changeant de métier. Aussi fut-il plus heureux profitant de la credulité d'un Abbé passionné pour l'Architecture ; car au moins mit-il un Palais sur pied, aprés avoir tant renversé d'hommes.

Dans Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin

. . . .

C'étoit un riche Abbé fou de l'Architecture.
Le Medecin d'abord semble né dans cet Art.
Déja des bâtimens parle comme Mansard.

. . . .

Enfin pour abreger un si plaisant prodige
Notre assassin renonce à son Art inhumain,
Et désormais la regle & l'équaire à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.

Quel bon-heur pour le public, s'il prenoit envie à nos Charlatans, & même à tous ces Medecins dont nous parlerons cy-aprés, d'imiter ce brave Architecte, ils ne risqueroient, comme le remarque Galien, que des materiaux. L'Histoire est jolie de celuy qui de Savetier se fit Baigneur, de Baigneur Cabaretier, de Cabaretier Tisseran, de Tisseran Brasseur de biere, de Brasseur Magicien, de Magicien Medecin, quelle gradation ? Voila, dit l'Auteur de l'Histoire, l'ancre sacrée, & l'azile des fripons & des scelerats, & c'est pour cela que l'ânesse d'un de ces guerisseurs, si l'on en croit un Medecin Poëte, se voyant si mal traittée par son Maître, luy remontroit pitoyablement qu'il devoit bien épargner son dos & luy faire quelque grace, en consideration du changement qui pouvoit arriver de son sort, puisqu'il en arrive tous les jours de plus grands, & qu'elle pourroit bien se rendre aussi habile que luy, s'il daignoit luy faire leçon.

Commentar. in Aphorism. 2. Sect.

Freitagii noctes Medic. pag. 10.

Non me tam diro miserandum verbere cæde
Quin condiscipulam des residere tuam
Hanc venio auditum quam vos sic discitis artem
Huic operam studio, nunc dabo vestra Comes.
Tot si quidem video, Medicina beavit asellos
Mutabit sortem forsan & illa meam.

Epigrammat. Valer. Cordi l.

Que ne diroit-on point encore du Medecin Grillo des Italiens, dont les François ont fait *le Medecin malgré luy*, ce Païsan si brutal & si ignorant qu'il s'imagina, que par ce qu'un de ses freres qui

étoit Medecin, avoit découvert un tresor dans un champt, il n'avoit qu'à se faire Medecin pour avoir une pareille fortune, & qui en fit en effet une considerable aprés avoir acheté des habits de Medecin & un Livre, où, quoi-qu'il ne sçût pas lire, il croyoit se rendre un grand Docteur. La difference qu'il y a entre ce Grillo & nos Escarbots de la Medecine, est que ce brutal se fit riche par hasard & par la sottise du Prince, qui attribua à sa capacité, ce qui n'étoit que fortune, & qu'au contraire nos Charlatans meurent presque tous dans la pauvreté, aprés avoir trompé riches & pauvres. On n'auroit jamais fait si on vouloit donner toutes les histoires de pareils changemens, & toutes celles où l'effronterie d'un côté, & de l'autre la credulité, n'ont jamais parû soutenables aux gens de bon sens. Aussi voyons-nous qu'un bel esprit qui avoit obligation à la Medecine rationnelle, voulant luy donner quelques marques de reconoissance, luy sacrifie dans la Préface de ses Poësies tous ces effrontez, comme autant de bêtes & de victimes; mais d'une maniere que je n'ay pas jugé à propos de traduire, de crainte d'ôter quelque chose à la force & à la beauté de son expression. *Ego insuper, Christiani orbis Medici, qui vitam, vitæque usuram vobis debeo; grati animi effectum demonstraturus, reparatorib. testæ meæ, etiam delicias facere conabor, simiis artis vestræ complurib. quales Glandiola, Villanovanus, novissime Jonstonius Medici præstantissimi depinxere, monstris quoque aliquot ut oculos pascant, in voluptatis spectaculum adductis, ut delippis & Tonsoribus taceam. Simiæ Medicinæ sunt agirtæ, circumforanei, cingari, idiotæ, & mulierculorum malagmata componentium curiosa, imò absurda sagacitas. In monstris licebit numerare Atheos, atque Judæos. Hi omnes medicinam hoc est terrarum deusc, & Reipublic. columen vel inscitia corrumpunt, vel impuritate infamant, digni proinde qui sicut alieni nominis atque honoris raptores, victimarum ritu ad tumulum Galeni mactentur. Medicis quemadmodum simiæ ægris, leonibus objecti, sacrificent alii Gallum Æsculapio; ego ex Poëta Poppa factus, posteris profanum hoc genus hominum tirica securi immolandum putavi. Quantus decor assurget nobilissimæ Artis probris resectis, ita post pampinationem vitib. succrescit lætior amœnitas hebescentibus gemmis, detersa labe primævus affunditur splendor &c.*

Jacob. Balde Poëmat. T. 3. in Medicin. gloria.

Mais ce qu'il y a, nonobstant tout cela, davantageux pour ces belîtres, & de fâcheux pour la Medecine, c'est qu'ils ne sont pas si ignorans qu'ils ne sçachent bien qu'il y a des gens de tou-

Scip. Mercur. cap. 8. lib. 3.

tes sortes de conditions encore plus ignorans qu'eux, & qui ne manqueront pas de donner dans leurs pieges, *Accorgiendo benissime, che più di loro sono ignoranti quelli qui di loro si servono*, témoin cet Artisan qui ne voulant pas souffrir qu'on luy tirât du sang pour une douleur de côté pressante, afin d'épargner douze ou quinze sols; envoya chez un Operateur dont la Ptisane purgative étoit en reputation de guerir de tous maux, qui luy en fit pour trente sols une dose, tirée d'une petite tonne d'où elle sortoit pour aller au secours de toutes les maladies indifferemment.

Si vis sanari de morbo nescio quali,
Accipe herbam, qualem sed nescio, vel quam,
Ponas nescio quo, sanaberis nescio quando.

Tout cela parce que le peuple & tout ce qui est peuple par sa simplicité, croit que tout ce qu'ils debitent est un secret dont il n'y a qu'eux qui sçachent le mistere, & c'est ce qu'il faut examiner pour le bien public, & pour désabuser, s'il se peut, ceux qui sont pitoyablement prévenus de cette erreur, aprés avoir remarqué, pour égayer un peu la matiere par un petit conte, que ny le Charlatan, ny le malade, ne sçavent souvent ce qu'ils font, & se laissent tromper l'un & l'autre aussi facilement qu'ils croyent avoir trompé les autres.

Plaut. in captivis

Qui cavet vix etiam cavet, cum etiam cavet.
Etiam cum cavisse ratus est sæpe is cautor captus est.

Une femme qui avoit de la disposition à la Phtisie avoit acheté chérement une boëte de Pilules d'un Charlatan, dont elle se servoit tous les jours avec une grande confiance. Son Medecin en ayant été averti par le mary même de cette femme, ils firent faire de concert des Pilules avec de la mie de pain, qu'ils colorerent de maniere que la malade ne s'apperçût pas qu'on les avoit substituées à celles du Charlatan. Cependant le Medecin luy ayant ordonné les remedes necessaires pour son mal qu'elle prenoit pour ne pas fâcher son mary, & s'étant enfin trouvée guerie par ces remedes, elle s'avisa de dire que c'étoit un effet des Pilules dont elle s'étoit servie à leur insçû, & que sans ce remede d'un tres-habille homme, elle étoit morte; mais quand elle vit qu'on luy presenta ces Pilules, & qu'on luy dit qu'elle n'avoit pris que de la mie de pain & du syrop, elle fut si étonnée que je ne sçay ce qui en arriva. Voyons donc, je vous prie, ce que c'est que tous ces secrets & toute cette conduite des

Observ. 146. Anni 6 & 7. Ephemerid. German. 1675. & 1678.

Charlatans, & comment le peuple en est la dupe?

Le docte Freitagius dit d'un fort bon sens que ces Panacées, cet or potable, cette quintescence & tous ces remedes qu'on cherche avec tant de soin, de dépense & de superstition, sont de veritables *non êtres*, à peu prés, à mon sentiment, comme *ces esprits dont tout le monde parle, & que personne n'a veus.* Un nouveau Casuiste les appele des *enfans malheureux de la cupidité.* En effet, il n'y a pas jusques au nom de secret, qui est l'ame de leur negoce, qui ne choque le Christianisme, parce que *celuy qui connoit un remede propre à quelque maladie, & qui loin de le proposer dans les occasions, soit aux malades ou aux Medecins Consultans, en fait un mistere & le taist, peche contre le prochain & la charité: car s'il est bon, il faut qu'il entre dans la Pratique, & si aprés avoir été examiné, il se trouve que ce n'est pas ce qu'on vouloit faire croire, il faut que le public en soit informé, de crainte que les Charlatans & les ignorans n'en abusent.* Le nouveau Casuiste que je viens d'alleguer, & qui n'a rien oublié des devoirs & des obligations d'un Medecin Chrétien, nous apprend encore *que le Medecin qui refuse de mettre au jour ce qu'il appele un secret, & son coup d'ami est d'autant plus coupable que nous ne possedons rien, que par grace du souverain bien-facteur. Quid habes quod non accepisti?* Ammanus Spizelius docte & honnête Medecin, & tous les Auteurs qu'il cite sont de ce même sentiment. Aussi y a-t-il long temps que Suidas a écrit qu'il est indigne d'un Philosophe de celer ce qu'il sçait par un esprit d'envie, & que c'est une perfidie de cacher ce que la nature nous a manifesté si liberalement, en le faisant tous les jours sortir de son sein. Ces prétendus sages, dit Marinellus,* ces prudens du siecle sont des ennemis declarez de la nature, *Quelli che volevano, essere chiamati savi erano, nemici della natura percio che sercando l'honore & l'utile proprio desideravano che niune ne fosse participe, ma che ne havea bisogno fosse costretto pregandoli a domandare ajuto.* Quoi-qu'il en soit, d'autres ont dit aussi veritablement qu'agreablement, que les secrets sont les brides-à-veaux de la Medecine Charlatane; car qui ne sçait que ces beaux secrets, quand même il y auroit quelque chose de bon, ne puissent être contraires à de certaines indispositions, & à des maux compliquez avec ceux, pour la cure desquels on les donne? Mais quoy on veut des secrets, quoi-qu'il arrive souvent à ces belles découvertes, ce qui arrive à ces essences & à ces poudres odorantes qui perdent leur agrément aussi-tôt qu'elles

Pensées D. M. D. L. R. F.

Ahasner. Fritzchius Medic. peccans conclus. 31.

Paul. Zachias T. 1. lib. 6. q. 16. quæst. Medicolegal.

Ahasn. Fritzchius conclus. 21.

Medicin. decisor. discurs. 65.

* *Nella præfat. della Medicin. de le donne.*

V. Epiphonem Tract. de Scorbut. Gualter. Charleton. de Medicam.

sont éventées. S'il n'y a du mistere en tout, & particulierement dans la Medecine, adieu le métier, on n'y donne point ; c'est pourquoy le Neptune donnoit de si grandes idées, d'une simple poudre de Senné & de Jalap, disant que c'étoit *des perles que les Anges avoient préparées.* C'est ainsi que Loques Chimiste de reputation faisoit prendre par un semblable artifice, même aux plus délicats en douze heures, quatre prises de boüillon rouge, où il ajoûtoit le Polipode, le Senné & la Casse infusez, disant *qu'on n'avoit jamais veu un purgatif mieux inventé, ny plus facile à prendre*, quoi-qu'il fut en effet tres-commun, tres-foible & tres-dégoûtant, & qu'il eût été impossible au Medecin qui ne l'auroit pas traitté de secret, de le faire passer en pratique. Qu'ainsi ne soit, il est évident que plusieurs Medecins de Province, & même quelques-uns de ceux qui sont habituez à Paris, ayant en vain tâché de mettre le Quinquina en usage, enfin il vient un Anglois qui parle d'un secret pour les fiévres, qui n'en manque, dit-on, point, & le mistere met aussi-tôt le Medicament & le Medecin en vogue ; on y donne tête baissée, & d'autant plus facilement qu'il est précieux, *& de ultima Thule pretium ejus.* Les connoisseurs ont beau dire que c'est l'infusion du Quinquina, on n'en veut rien croire. Qu'arrive-t-il au bout de deux ou trois ans, on revele le mistere, & il ne laisse pas de passer encore pour un secret chez ceux qui se vantent qu'il n'y a qu'eux qui sçavent le moyen de le préparer, quoi-que le mistere ne consiste qu'à le donner tantôt en infusion, tantôt en extrait, & quelques-fois avec l'opium, ou quelque Sel vegetal ; mais quoi-qu'il en soit, le secret n'étant plus secret, & par consequent à cher prix comme auparavant, perd plus de la moitié de son estime chez les sots dorés, jusques à ce qu'ayant réüssi sur des personnes du premier rang, il revient non seulement en pratique, mais il reprend un si grand credit qu'on s'en sert quelque temps par précaution, en attendant qu'il retombe encore une fois, comme nous le dirons dans la troisiéme partie de cet Ouvrage. C'est ainsi qu'il faut des secrets & qu'il en a fallu de tout temps. Car qui doute que les deux Syriens dont parle Lucien, ne fussent des ignorans affamez ? ils en tombent eux-mêmes d'accord. Ils ressemblent mieux à des gens qui demandent l'aumône qu'à des Medecins. Cependant comme ils s'avisent de dire que leur pere leur a laissé en mourant un remede souverain, mais qu'ils ont juré de n'en donner jamais la connoissance à personne, c'est assez les

Cupidine ingenii humani liberius obscura credi. *Tacit. histor. lib. 1.*

Lucian. in Tragopodagr.

les gouteux y donnent, & s'imaginent d'être ſoulagez.

Syri quidem gente Damaſcenti ſumus.
Multa fame vero coacti, & inopia
Terra & mare peregrinamus, errantes vagi
Habemus autem quod pater unguentum dedit
Per hoc mala conſolamur ægrotantium.

Voila les gens & leur ſçavoir faire. Et voicy comment il répondent quand on leur demande quel eſt leur remede.

Sacrum tacendi jam mihi jurandum datum
Me talia dicere, mihi ſane non ſinit
Nec ultimum morientis edictum patris
Qui juſſit hanc celare nos vim Pharmaci
Quod ſævientem te quoque ſcit compeſcere.

Voila le miſtere, mais parce qu'on l'ignore on s'y abandonne. Qu'en arrive-t-il, le remede ne fait que blanchir, ou plûtôt que ſalir la peau ; de ſorte que les Syriens tombent eux-mêmes d'accord qu'ils perdent l'eſcrime, & que le remede eſt trop foible pour un ſi grand mal ?

En unximus, levat neque dolorem tamen.

Mais le malade n'a garde de s'en plaindre, on ſe moqueroit de luy, & il laiſſe aller les Medecins, les mains & l'eſtomach vuides. C'eſt une fable me dira quelqu'un, mais ce que Lucien ſemble traiter de fable, ne laiſſe pas d'être une image de ce qui ſe paſſoit de ſon temps, & de ce qui ſe paſſe tous les jours au nôtr e.

Que ſi l'on m'objecte en faveur de ces prétendus ſecrets que quelques anciens Medecins, & mêmes quelques-uns de ces modernes, ont fait miſtere de leurs remedes. Je réponds que c'eſt parce qu'il ne faut pas en faire connoître la diſpoſition à ceux qui en peuvent abuſer, ni mettre le timon du Vaiſſeau d'Hipocrate entre les mains des paſſagers qui n'entendent rien à la navigation. C'eſt pour cela que ce grand homme a dit nettement que ceux-là meritent d'être châtiez, comme les Eſclaves qui donnent la connoiſſance des remedes aux idiots, aux fripons & aux vieilles comeres, parce qu'ils ſont cauſe de ce qu'ils font un commerce, qui mene à la perte des corps & des ames. C'eſt pourquoy il préparoit luy-même ſes remedes ; pourquoy Pachius préparoit ſa Hiere de ſes propres mains, qu'Eſchrion Précepteur de Galien cachoit la diſpenſation de ſon remede pour la rage ; & pourquoy Fornel au ſiecle paſſé ne vouloit

Lib. de Veteri Medicin.

ensa

pas préparer ses remedes devant des ignorans, & pourquoy un habile Medecin Anglois a écrit que s'il n'a pas ajoûté des receptes & des formules de remedes à la fin de son Traitté du Scorbut, il a imité en cela Hipocrate. En effet, si le Philosophe n'a pas voulu rendre les dogmes de sa sagesse fort intelligibles, si l'intelligence & l'autorité des loix ne se communiquent ni aux jeunes gens, ni aux ignorans, si les misteres de la Religion se cachent aux Cathecumenes, si le secret du gouvernement des Estats ne passe pas le cabinet, pourquoy faire part des misteres de la Medecine au peuple, qui s'ingerera sur des connoissances informes de juger des maladies & des Medecins, & qui aprés tout ny comprendra rien, ne pouvant bâtir qu'en l'air & sur le sable, faute de fondemens & de principes? Les remedes ne sont-ils pas déja tombez en trop de mains sales & serviles, & la Medecine n'est-elle pas déja assez malheureuse sans la prostituer à tous venans, mettant entre les mains d'un chacun des instrumens aussi dangereux, & aussi difficiles que le sont ceux dont elle se sert? Car enfin à quoy pouroit être bonne cette publication de remedes, si le secret consiste à s'en bien servir, à prendre le tems & les occasions, ce que le peuple ni les Charlatans ne peuvent sçavoir. Il vaudroit mieux, dit Saint Jean Chrisostome, qu'un Medecin n'eût point de remedes que de s'en servir à la ruine du prochain & à sa confusion, puis que comme le remarque un autre Chrisostome, un Elixir même de vie peut causer la mort, s'il n'est donné par un sçavant Medecin, pensée qu'un habile Medecin pourroit avoir imitée, quand il a écrit que les medicamens chimiques, ne sont qu'une Medecine morte, & même mortelle dans les mains de ceux qui ne sçavent pas les animer. C'est ainsi que ce Charlatan dont parle Thomas Erastus tua un malade avec quelques goutes d'esprit de vitriol, pour n'avoir observé ny la dose, ny le temps de les donner, ny la maniere convenable, bévûë dont nous voyons tous les jours des exemples dans l'exhibition des remedes des Charlatans à Paris, où ils entrent dans le corps des imprudens, comme l'Icneumon dans le corps du Crocodile, causant la mort de ce grand animal, en luy déchirant les entrailles aprés s'y être doucement insinué. Il suffit donc que le Medecin ordinaire declare aux Medecins ses Collegues le remede qu'il a dans l'esprit, & même au malade s'il est capable de comprendre son raisonnement, & d'en faire un bon usage. Car combien y en a-t-il

Ne si aliter fecissemus semiscioli isti sibi ansam arriperent in vitas crudulorum artisque nostræ gloriam porrho precand. *Gualtherus Charleton. loco supracitat.*

Vide Defensionem Medicinæ Joann. Filesacii.

Sine Medico vitæ poculum fit lethale. *Petr. Chrisolog. sermon. 60.*

Theodor. Kerkringius.

Laurent. Hofmann. supracitat.

Multis causa fuit moriendi morbum suum nosse Quædam ignorantibus ægris curanda. *Se-*

qui s'affligeroient & qui se croiroient perdus, s'ils sçavoient leur mal & le remede qu'on y prépare, & qu'il faut traitter comme cette délicate, & apprehensive malade dont parle Seneque? car le Chirurgien qui sçavoit qu'elle ne pourroit voir l'appareil de sa guerison sans se lamenter & troubler l'operation, ouvrit sa tumeur avec la lancette qu'il avoit cachée dans l'éponge, dont il fit semblant de la fomenter doucement. Car si on me vient dire que c'est pour cette raison qu'ils tiennent leurs remedes secrets, qui ne sçait que ces secrets, n'étant rien ou tout au plus des remedes violens, ils ont raison d'en faire un secret, & que quoy qu'on en pense, ils n'ont ny la connoissance de la vertu des remedes, ny le raisonnement necessaire pour les appliquer seurement, & qu'enfin ce n'est pas par un motif tel que celuy des Medecins sages & prudens, qu'ils cachent la connoissance de leurs remedes, mais par interest, & de crainte qu'on n'en connoisse le chimerique. Aussi lisons nous dans Æce qu'un de ces débiteurs de secrets, ayant perdu son repetitoire fut obligé de quitter le métier, & qu'un autre mourut de chagrin d'une pareille perte, c'est pourquoy ces jaloux de leurs repertoires feroient bien s'ils pouvoient, de suivre ce conseil.

nec. de brevit. vita cap. 18.

Lib. de Ira cap. 37.

Tetrab. 4. serm. 2. cap. 23.

Menti non cartæ tradas quod scribitur arte
Nam si carta cadit tota scientia vadit.

C'est ainsi qu'on lit dans Averrhoes qu'un pauvre malade meurt, pendant qu'un de ces Medecins perd le temps à chercher dans son Livre de secrets le remede à une bévûë qu'il a faite. Qu'on nomme donc comme on voudra toutes les visions des curieux de secrets & de remedes nouveaux; qu'on produise tout ce qu'on croira avoir découvert de plus rare, le bon sens voudra toûjours qu'avant qu'on en ait fait des experiences bien averées, on s'en tienne à cette belle sentence d'Hipocrate, *Ce qui est nouveau & peu usité n'est jamais si seur que ce qui est ancien, & qui pour avoir été experimenté tant de fois, ne nous permet pas de douter de ses facultez.* C'est sur ce principe & sur ce fondement que les sages Princes, & les Magistrats aprés avoir fait examiner les remedes nouveaux, n'en permettent encore l'usage qu'aux vrais Medecins, de crainte qu'aprés les avoir abandonnez aux ignorans, ils ne fassent encore passer ce qu'il y a de commun pour des specifiques. Car combien de fois avons-nous veu entre les mains de ces gens-là, & même en celles de quelques bons Religieux, & de quelques femmelettes, des Ordonnances & des

Ubi necessitas urget excusabilis est novitas. Item ubi utilitas. *Bernard. consider. 3.*

Nova & ancipitia præcolere avida & plerumque fallax ambitio est. *Tacit. annal. 14.*

Recipez des Medecins de leur connoissance, qu'il faisoient passer pour des avis & pour des secrets de Medecins de Rois & de Princes des climats les plus éloignez ; mais qui ne laissoient pas de tuer quelquefois, quoi qu'il n'y eût rien de bien malin dans ces remedes, parce qu'ils étoient donnez mal à propos ? *Dum cogitat sanare, interficit Empiricus & mulier.*

I. Langius in Epist. On a donc grande raison de dire des pretendus secrets, de tant de temeraires & d'ignorans souffleurs :

Crede ratem ventis, corpus ne crede Chimistis ;
Est talis Chimicà tutior unda fide.
Vestrûm nemo bonus, vel si bonus obtigit ullus,
Nescio quo fato res mala facta bona est.

⁂

Pseudo-Galenistas fuge, perversosque Sophistas
Audax ne placeat Pseudochimista tibi.
Dedita sed Chimicus, operis studiisque Galeni
Agmina secteris, sic bene tutus ages.
Non tamen ullius jurandum in verba Magistri,
Judicio gaudent liberiore Sophi.

Voicy comme une femme qui en avoit peut-être épousé un, s'en plaint en ces vers :

Voyons nos grands Artistes,
Nos illustres souffleurs, nos sçavans Alchymistes,
Qui sur l'heureux succés d'un fumant Athanor
Ne promettent rien moins que des montagnes d'or ;
Et qui d'une belle ame au grand œuvre occupée
Recherchent ardemment la noble Chrysopée,
En font nôtre rivale ; & pour nous desoler
L'embrazent de leurs feux, & nous laissent geler.
Ce prodige de l'Art, qu'en terme de cabale
Il leur plaît de nommer Pierre Philosophale
Est le fameux écueil où tous les entêtez
En dépit du bon sens se trouvent arrêtez :
Qui les fait tous suer, qui leur remplit la tête
Du chimerique espoir d'une riche conquête,
Plus fabuleuse encor que celle du Heros
Qui fut tirer la laine au climat de Colchos.
Dans un si grand dessein où se font les avances,

L'on voit s'évaporer au creuset leurs finances ;
Et ce qu'on peut juger de leur revenant bon,
C'est qu'ils sçavent réduire en cendres le charbon :
Et pour mieux établir leur haute renommée,
Qu'ils sçavent convertir tout leur bien en fumée.

A quoi nous pouvons ajoûter ce bon mot du docte Laurentius Hofmannus, comme une belle leçon à ces gens qui font la Medecine toûjours à bon compte, quoi-qu'ils ne sçachent pas ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent. *Qui sesquipedalia fundunt, similes sunt Monialibus psallentibus, sed non intelligentibus quæ dicunt.* Quant à l'experience dont nos Empiriques ne se piquent pas moins que de secrets, tant ils sont impudens, il faut sçavoir qu'ils ne sçavent pas seulement ce que c'est ; & que comme il n'y a rien de si seur que l'experience quand elle est jointe au raisonnement, il n'y a rien de si dangereux quand elle est seule, Aphorisme du grand Hipocrate que le fameux Jean Damascene a illustré dans les siens. *Credere*, dit-il, *experimento sine ratione fallax & incertum, quoniam Litterarum rudes & plerumque patriæ desertores, &c.* C'est pourquoi le docte Primerose a écrit qu'*un Medecin versé dans les principes & dans les indications de l'Art, se rendra plus habile en une année d'experience, qu'un homme sans principes & sans raisons ne peut faire en cent années.* *De vulgi erroribus in Medicin. l. 1. cap. 13.*

Aussi Platon disoit-il que comme les bourreaux n'apprennent leur métier que par l'experience, il n'appartient qu'à eux de la tant vanter. *Plato in Phædro.* *L'experience*, dit Leonard di Capoa, *dont tant de faux Medecins se piquent, est souvent chez eux ce qui le cœur d'une Dame est a l'égard de certains amans, qui au moment qu'ils le croyent tenir étroitement, sont fort étonnez de voir qu'ils ne tiennent rien.* Il y faut donc joindre la science des principes & de la methode : car à moins de raisonner & de distinguer, on ne fait que s'éloigner du but qu'on s'est proposé de fraper, bien loin d'y atteindre. C'est ainsi que cet Empirique dont parle Galien, au lieu de guerir un ulcere avec un remede propre à la cure des ulceres, le rendoit de jour en jour plus sordide & moins curable, faute de connoître la constitution & le temperament de la partie ulcerée, qui ne pouvoit souffrir ce remede de la maniere qu'il étoit mis en œuvre : car comme l'experience est ou historique, c'est-à-dire tirée des livres, & des leçons qu'on y prend, ou tirée de nos propres observations & pratiques, le moyen de la diriger, si nous ne connoissons exa-

ctement la nature des corps, tant en particulier qu'en general, celle de chaque partie de ces corps, & enfin les remedes qui different en substance, en qualitez premieres, secondes, tierces; manifestes, occultes, &c. de sorte que ce qui feroit l'effet d'un remede à certain homme, ne serviroit que d'aliment à un autre, & feroit tout au contraire l'effet d'un poison, ou d'un violent remede en un autre sujet.

Quant aux maladies, de combien d'especes y en a-t-il sous un même genre, tels que sont les fiévres, dont les unes demandent qu'on commence par l'obstruction, & les autres par la simple intemperie : Qui peut sçavoir par l'experience seule si le remede doit être donné simple ou alteré, à qui en quelle maniere & en quel tems toutes circonstances dépendantes de l'indication & de la coindication des forces presentes & absentes; ou dissipées par l'âge, l'exercice, le poison ou par la malignité des humeurs enflâmées & bouïllonnantes par une nouvelle fermentation, choses inconnues à ceux qui ne sont pas, pour ainsi parler, initiez aux principes & aux mysteres de l'Art, & faute de quoi on peche, *contre la quantité, contre le temps, contre la maniere & contre l'occasion.*

Circa quantum, circa quando, circa quomodo, circa ubi agendum. *Sanctorius à Santorio.*

Ars, ætas, fortuna, regio, complexio, virtus,
Mos & symptoma, repletio, tempus & usus.

Ou si vous voulez:

Temperies, ætas, cæli status, ars rata, morbus,
Usus, causa, locus, symptoma, innata facultas,
Consimiles morbi, mos, motus, Pharmaca, gustus.

Il faut donc appeller tout au conseil de la Medecine pratique, à moins de cela il arrive cent malheurs, particulierement aux aux femmes & aux filles que ces ignorans veulent traiter d s maladies du sexe. Car combien y en a-t-il qui pour avoir pris des remedes aperitifs des mains de ce temeraires, ont été précipitez dans des paralisies ? Combien ont-ils dépêchez d'hommes travaillez de la colique ou de la pierre, par des remedes pires que ces maux, puisqu'il y tant d'exemples funestes de ces temeritez, à la vûë desquels le peuple & les personnes de qualité s'efforcent de fermer les yeux. C'est ce qui a fait pousser cette triste plainte à un bel esprit : *Indolui rursum generis humani vicem, quod in se grassari tam diu hanc inscitiam patiatur, atque interdum vitæ spem prætio emat, unde mors certissima proficiscatur.*

V. Ephemerid. Germanic. passim.

I. B. Mantuan. in Proem.

Hi & si tenebras palpant est facta potestas

Discruciandi ægros, hominesque impunè necandi.

Tous leurs remedes, selon eux, sont propres à tous les âges & bons en tout temps; & par consequent ce Vindicianus dont saint Augustin fait tant d'estime, lequel avoit ordonné certain remede à un infirme qui s'en étoit bien trouvé, avoit grand tort de répondre à ce même homme qui se trouva mal de s'en être servi au bout de quinze ans; que s'il l'eût encore alors consulté, il ne lui auroit pas conseillé de s'en servir. En effet c'étoit bien le même homme, mais ce n'étoit pas la même constitution, ny le même temperamment; mais comme nos Empiriques n'y font pas tant de façons, les Parisiens ny prennent pas garde de si prés. Aprés tout cela qu'on mette en avant l'experience d'un homme souvent assez jeune, ou qui n'a rien moins fait pendant une longue vie, que le métier dont il s'avise quand il est vieux, & quand il ne sçait plus de quoy vivre, & enfin qui ne sçait pas la moindre des choses necessaires pour former un Medecin. Soranus dit à ce propos, qu'on appliquoit de son temps les jeunes gens à l'étude de la Medecine dés l'âge de douze ans. On lit même qu'Averrhoes y fut mis par son pere qui étoit du métier, dés l'âge de sept, mais apparemment cela ne s'entend que de cette étude, qui consiste dans l'Autopsie ou simple inspection des parties du corps humain, puisque Galien blâme ceux qui veulent apprendre la Medecine avant la Grammaire & avant la Philosophie. S'il est est donc vray que même un Medecin qui s'est donné à l'étude de cette science dés la jeunesse, *ne sera jamais habile sans cette divine & fameuse Encyclopedie, seule capable de rendre l'homme heureux & content en ce monde*, que peut-on attendre de ces prétendus Medecins qui commencent si tard & si mal, & qui ne pourroient répondre à la moindre question de Phisiologie? C'est peut-être pour se distinguer de ces ignorans fiefez, qu'il s'en trouve qui contrefont les sçavans, parce qu'ils peuvent trouver des gens qui leur demanderont quelque chose de plus qu'un secret. Ainsi les uns se piquent d'Astrologie, témoin celuy qui la poussa si loin il y a quelque temps, qu'il promettoit de guerir les fiévres, pourveu qu'il sçût le nom du malade & l'heure de sa nativité. D'autres font les Chimistes consommez, quoi-qu'ils meurent souvent jeunes, & empoisonnez des vapeurs arsenicales de ces remedes, avec lesquels ils ont fait partir leurs malades les premiers. D'autres font les methodiques, se disans Medecins de

Epist. ad Marcellium.

Lib. de Libris propriis.

Scalig. de re Poetica lib. 3. cap. 16.

Monpelier, étourdissans les malades de quelques mots de Latin, leur serrant le poux, & regardant leurs urines attentivement. Quant aux premiers, je ne diray rien de ce que les sinceres Astronomes en pensent, tant il est vray & connu d'un chacun, qu'ils se moquent de leurs vanitez. Je ne m'étendray pas même sur ces Chimistes fiefez, la plûpart yvrognes, étourdis & sans cervelle, tant elle est desseichée par le feu, & par les esprits malins, des metaux & des mineraux qu'ils préparent mal, & dont ils se servent encore plus mal à propos, & dont le docte Laurentius Hofmannus fait cette peinture. *Parochi Polypragmones, Juristæ Apostatæ. Pharmacopoei elatæ mentis, organistæ vulgares. Omnes Iro pauperiores divitias pollicentur, protinctura colorem, prolapide Philosophico saxum, pro thesauro carbones referunt, quorum ars sapientes in moriones, sanos in ægros, divites in pauperes, pauperes in fugitivos velut altera Circé transfert.* Arrêtons-nous donc à ces Marchands mêlez, qui contrefaisant les Medecins & les sages, s'ingerent de juger des maladies simplement par le poux & par les urines, autant de guides infidelles qui trompent même les meilleurs Medecins, quand ils ne les font pas marcher de compagnie, avec ce qu'on appele *l'amas & la collection des signes.*

Il y a tant de differens poux, non seulement quant à leur nature & à leurs mouvemens, mais mêmes quant aux noms, & tout y paroît si obscur, à moins que d'y être fort exercé, qu'il y a de quoy étonner d'abord quiconque voudra s'appliquer à cette étude sans la connoissance des Langues & de la Physiologie. Ainsi ce n'est pas une petite affaire de vouloir juger des forces du malade par la disposition du poux, qui n'est jamais semblable dans tous les sujets, & *de vouloir conter sur ses doigts,* * *quand il faut prononcer sur la nature & sur le succés d'une maladie.* Voila pourquoy Hipocrate ne s'est pas trop attaché à la connoissance du poux, si l'on en croit Theophile & Galien. Aussi Celse qui a copié Hipocrate, dit-il hardiment, *Egone fidam pulsui rei fallacissimæ?* C'est donc pour cette raison que le docte Primerose ne peut s'empêcher de rire, quand il voit de petites femmes toucher le poux des malades avec une confiance & une presomption ridicule, puisqu'un Poëte a dit même d'un Medecin experimenté.

Clinicus ipse autem, qui nunc Phisicus quoque fertur
Dum lotium infelix spectans, inde omina captat
Dum tentat pulsum venæ, dum stercora versat
fallitur, & fallit.

* In venis deprehendere vires corporis & de successu hominis digitos interrogare. *Ennod. Epist.* 12.

Lib. 3. *de crisib. cap.* 11.

Marcell. Paligen. in Leras.

Car il en eſt de même des urines où ces ignorans ſe noyent ſans y penſer, quand ils veulent voguer ſur ce vilain Ocean de charlatanerie. Ils croyent s'être fort bien tirés d'affaire, quand ils ont dit à bon compte ſur l'inſpection de l'urine d'un enfant, que *ce ſont les vers qui le mangent*, & ſur celle d'une femme ou d'une fille, que *c'eſt la matrice qui l'offuſque*. Il eſt bien vray que non ſeulement l'inſpection de la langue & des urines, peuvent ſervir à la connoiſſance du mal, & conduire au Prognoſtic; mais de plus que les urines priſes par la bouche, ont des vertus particulieres pour quelques indiſpoſitions, & que ſi on en croit quelques Medecins, elles ſont une maniere de preſervatif contre la peſte, & c'eſt peut-être pour cela qu'un fameux Rabin les appelle Borith-dam, *ſapo ſanguinis, le ſavon du ſang*. Mais de vouloir prononcer ſur les urines d'un malade qu'on n'a pas veu, imitant ces lâches & pareſſeux Medecins d'Alexandrie dont Galien ſe moque, leſquels ainſi que ces Prêtres & ces fameuſes Fatidiques de la chaire & du trepied d'Apollon, prononçoient au haſard ſur tout ce qu'on leur demandoit; n'eſt-ce pas expoſer & le Medecin & la Medecine à la raillerie publique, & s'oppoſer à tout ce qu'il y a de bon ſens? Gardez-vous bien diſent Rhaſes & Jean Damaſcene * de conclure ſur l'inſpection des urines, que vous n'ayez veu & interrogé le malade. Il y a, dit le celebre Medecin Langius, * deux ſortes d'impertinens hommes dans la Medecine, les premiers ſont les debiteurs de ſecrets, les ſeconds ſont les Uromantes qui devinent par les urines. En effet, la couleur, la conſiſtence, les choſes contenuës, * & les cauſes externes qui les alterent confondent tellement la matiere, que Plantius, ce docte diſciple de Fernel, ne peut ſouffrir que ſon Maître donne avec tant de confiance dans ce ſigne, particulierement quand les urines ont été tranſportées. Celles mêmes qu'on garde dans les chambres des malades peuvent changer pour ainſi dire du blanc au noir, par le plus petit incident. Que ſera-ce donc quand elles auront été gardées, portées au loin & expoſées à l'air dans quelque vaiſſeau mal propre? Tertulien dit que les Medecins rationels étoient anciennement appelez Cliniques, comme les Chrétiens le furent depuis, parce que les uns & les autres ſe tranſportoient dans la chambre des malades, pour y obſerver les ſignes & les accidens des maladies. Comment donc en pouvoir juger d'auſſi loin qu'en veulent juger nos Charlatans, puiſqu'on n'y peut regarder de trop prés? Mais que répondroient ces ignorans inſ-

γλῶττα, οὖρον σημαίνει.

V. Hieronim. Reuſner. de urinis, & remed. ex iis paratis.

Rabi Eliezer.

Commentar. in lib. Hipocrat. de natur. human.

* Lotium quippe cum morbus infra venas exiſtit fallax eſt nuntius. *Aphor. 25. lib. 1.*

* *Epiſt. 23. lib. 2 Langii.*

* Contenta.

Petr. Forestus de incerto & fallaci urinar. Iudicio lib. 1. cap. 4.

pecteurs d'urines alterées & transferées, si on leur disoit qu'il y a une infinité de maladies, dont les causes & les signes n'ont rien de commun avec les urines. Fuchse traitte *d'ânes & d'imposteurs*, ceux qui pour se distinguer & se rendre agreables à la populace, s'attachent scrupuleusement aux urines, & semblent pour ainsi dire s'y mirer. C'est ainsi qu'un Poëte du douziéme siecle, raille les Medecins de Manuel Comnene Empereur de Constantinople, qui observoient ses urines avec des lunettes, & que le docte Evêque de Tournai, se moque de ceux qui s'y mirent à travers d'un verre ou d'une bouteille. Que ne pouvons-nous donc pas dire de ces fourbes qui promettent de cette inspection jusques au discernement des sexes ; mais que dire encore de l'impudence de ceux qui prétendent reconnoître la grossesse d'une femme par ce signe, chose si impossible à l'esprit humain, que le fameux Avenzoar avouë de bonne-foy s'y être trompé en celle de sa femme, & que Jacobus Foroliviensis ordonna un remede à un malade sur la supposition qu'on luy fit, d'un verre de vin pour un verre d'urine? En effet, qui n'y seroit trompé dans de certaines maladies des reins & de la ratte? Cependant les simples & les curieux ne laissent pas de consulter les Medecins, & ceux-cy de répondre toûjours à bon compte, & quelquesfois même de deviner. La servante d'une Païsanne casse la bouteille dans laquelle elle portoit de l'urine de sa maîtresse au Medecin, elle en remplit une autre de celle d'une vache, & le Medecin qui se doutoit qu'elle étoit d'une Païsane qui ne mangeoit gueres que des legumes, répond que celle dont on luy presente l'urine mange trop d'herbes & de racines, ce qui surprit bien la servante, qui crût qu'il avoit deviné la chose. Une autre devine par des illations qu'il fait sur les réponses d'un Païsan à ses demandes, que le malade a une douleur de côté, qu'il n'a pas de fiévre, qu'il est tombé, & même dans un escalier ; mais étant ensuite interrogé par ce Païsan simple & grossier, combien il y a de marches dans l'escalier, il est contraint d'avoüer que le nombre n'en paroît pas dans l'urine. C'est ainsi qu'une femme demandoit aprés quelques autres questions à un Medecin, s'il ne voyoit pas l'âge du malade dans l'urine, parce qu'on luy avoit dit qu'il falloit qu'il y parût autant de croix qu'il avoit de dixaines d'années ; mais ce qui la guerit enfin de son erreur, est que le Medecin luy demandant de bonne-foy s'y elle y voyoit elle-même ces croix, elle ne sçût que luy

Qui in vaso vitreo, coloris & substantiæ peccata discernunt. Stephanus Tornac. Episc. Epist. 47.

Forest. de incert. urinar. judic.

répondre. Une autre vouloit non seulement que le Medecin devinât que le malade avoit une douleur de côté, mais encore qu'il vît dans son urine, le chariot d'où il étoit tombé, & les bœufs qui le traînoient. Un Frater Apotiquaire vouloit qu'un Medecin devinât par l'urine, si le mal de celuy qui l'avoit renduë, ne venoit point d'avoir trop pris de peine à fendre du bois. Une Demoiselle voulant tromper un Medecin, luy envoye de l'urine d'un Païsan par sa femme, avec ordre de luy dire qu'elle est du mari de la Demoiselle, mais la Païsanne ayant bouché la bouteille avec une herbe qui ne croissoit qu'aux environs de son Village, le Medecin qui connoissoit cette Plante, & qui se douta ainsi de la fraude, ne manqua pas de dire que cette urine est d'un Païsan, & non pas du mari d'une Demoiselle. Une jeune enjoüée presente à un Medecin un verre plein de malvoisie, pour décider de sa maladie sur cette urine pretenduë, & y apporter le remede convenable; mais le Medecin ayant apperçû que le sediment qui est assez ordinairement dans les urines, & le cercle qu'elles forment autour du verre n'y paroissoit point, outre que quelques esprits qui exhaloient de la liqueur luy frappoient le nez qu'il avoit fort fin, commença par le prognostic de la maladie, luy disant *Signora tu è guarita*, & finit aprés avoir avalé toute la liqueur par ces mots, *ecco il segno.* Mais tout cela ne s'appelle pas prognostiquer ny juger, parce que ce ne sont que des effets de la sagacité d'un Medecin sur ses gardes, qui tâche de ne se pas méprendre, & quelquesfois même des coups du hasard. Car il n'y avoit pas sans doute ny tant de prudence, ny tant de sincerité dans le procedé de celui-cy, mais il ne laissa pas de passer pour habille comme les autres. Il se cachoit entre deux portes pendant que sa servante de concert avec luy, interrogeoit ceux qui luy apportoient de l'urine; & comme il étoit fort attentif à la réponce que ceux-là faisoient à chaque interrogation de la servante, il ne manquoit pas de dire au porteur de l'urine tout ce qu'il avoit entendu à travers la porte: car je ne parle pas icy de ces débauchés qui n'ayant point d'argent pour fournir à leur dépence, s'aviserent de faire un Medecin sur le champ, qui trouva bien-tôt le moyen en arborant un urinal à sa porte de leur en gagner; encore moins de ces scelerats, lesquels à l'aide de certains miroirs & de certains anneaux enchantez, mêmes par des points & figures de Geomantie devinoient sur les urines des choses qui

Forestus de incerto urinar. judicio.

se trouvoient quelquesfois veritables, tant le démon avoit envie de tromper & ces devins & leurs consulteurs. Je m'arrêteray donc simplement encore à quelques coups d'Almanach, pour ainsi parler. Goldaste rapporte dans son Histoire d'Allemagne qu'un Henri Duc de . . . envoia de l'urine d'une Dame de sa Cour grosse de huit mois, au fameux Moine & Medecin Notker, le faisant consulter comme si c'eût été de la sienne, & le Medecin répond qu'on verra dans un mois un fort grand prodige, à sçavoir un Duc de . . . mere & nourrice d'un enfant dont il doit accoucher dans ce terme, ce qui arriva en effet à la femme qui avoit donné l'urine. Une femme qui se méloit de prédire par les urines étoit si ignorante, qu'elle prit de l'eau de puits pour de l'urine, & fut si heureuse qu'encore qu'elle eut prononcé au hasard, la chose arriva comme elle l'avoit prédit. Marquons encore quelques coups de fourbes. Une femme devineresse par les urines disoit à un jeune marié que sa consomption venoit de son incontinence, que son foix étoit tout usé, & réduit à la grosseur d'une fêve, & qu'il ne pouvoit vivre si on ne luy en faisoit un autre, ce qu'elle entreprit moyennant mille florins. Un Charlatan ne manquoit jamais de dire, quant il faisoit des prognostics à mort, que c'est qu'il voyoit dans l'urine comme de petits cercueils flotans. Mais en voicy un qui trompa même un Apotiquaire, qui vouloit apprendre l'art de déviner par les urines, quoi-que sa femme, qui avoit plus d'esprit que luy, se moquât de sa credulité: car toute la magie du Charlatan, aboutit, aprés qu'il eût bien mangé l'Apotiquaire, & qu'il luy eut tiré quelques pieces d'argent, à l'assurer qu'il ne se tromperoit jamais en disant que c'est l'urine d'un mâle, lorsque que celuy qui la luy apporteroit, entreroit dans la chambre le pied droit le premier, & que c'est de l'urine d'une femelle, quand il avanceroit le pied gauche avant le droit. Celui-cy ne fut pas si heureux que tant d'autres, & merita bien d'être berné pour avoir répondu affirmativement à celle qui luy presentoit de l'urine épaisse & chargée, que *c'étoit une femme qui menoit une vie sedentaire dans un coin de sa maison, qu'elle avoit une difficulté de respirer, & qu'elle avoit une enflure au genou*: car la Dame ne perdant point de temps, luy dit aussi-tôt, *vous vous trompez, car cette urine est la mienne, je me porte bien, & suis, comme vous voyez, sur mes pieds bien ferme.*

T. 1. cap. 13. particul. 1.

Guill. Adolph. Occo de inspect. urina.

Aussi est-ce pour éviter que les Medecins ne soyent trompez, &

qu'ils ne trompent eux-mêmes les gens trop credules, que le College des Medecins de Londres, a fait un decret par lequel il défend aux Medecins d'affecter de prédire sur les urines qu'on leur apporte, leur conseillant de ne s'y fier que de bonne maniere, même chez les malades, & en tout cas de joindre tous les autres signes à celui-là, même en jugeant des maladies dont les causes sont contenuës dans les veines, dans les arteres, dans les reins & dans la vessie. C'est dans cet esprit & dans cette vûë que le docte Langius nous fait le conte d'un Apotiquaire d'Aix-la-Chappelle, fils d'un Medecin Juif, qui avoit mis sur les montres de sa boutique la figure d'un fou, qui montroit aux passans d'un doigt & d'un air moqueur l'urinal qu'il tenoit de l'autre main, pour signifier qu'il avoit appris de son pere, que ceux qui s'arrêtent trop à l'observation des urines, étoient semblables à cet insensé. Je ne m'étonne donc pas si de sçavans Medecins ont regardé cette matiere comme une étable d'Augias, qui ne demande pas moins qu'un Hercule Medecin pour la nettoyer; si le sçavant Minderer introduit la Medecine se plaignant, que son ancienne beauté est salie & profanée par les pots de chambre dont on la coëffe : *Se olim decoram, nunc lotio perfusam rancessere*; & si le sçavant Douza, qui connoissoit tous ces vilains Uromantes dont nous parlons, les traitte de cette maniere:

Abi idiota circulator, hinc abi
Facesse agirta de foro,
Quibus loquaris affatim ignorantia est
Peritia parum aut nihil,
Neque ulla mica literarii salis.
Crumenimulga natio
Locutuleia Turba abite.
Abite Carcinomata
Iatricam professa lotio tenus
Sophisticoque schemate.

Encore si ces miserables ne faisoient autre chose que de prédire par le poux & par les urines, il n'y auroit gueres plus d'inconvenient à les consulter, qu'à consulter des Almanachs; mais de donner ensuite des remedes inconnus à ceux qui les prennent, & même à ceux qui les donnent, sans sçavoir à qui ni comment, jusqu'à y mêler de l'arsenic, comme il seroit facile de le verifier, s'il n'y avoit une infinité de personnes de cre-

* Atque in hoc genere quo quisquis videtur audacior, incogitantiorque hoc pluris fit etiam apud Torquatos illos Principes. *Erasm. in Encom. Medicin.*

Socrates est qui curat. Socrates est qui curatur.

dit dans la robe & dans l'épée, qui se font * un plaisir ou un honneur de les proteger? Sur quoi le grand Erasme tranche hardiment, que plus ils sont fades & ignorans, plus ils sont agreables à ceux qui font profession d'une fiere ignorance. Il n'y a rien de si facile que de purger les humeurs, mais de le faire avec choix & discretion. *Hic labor*, c'est un Opera. *C'est Socrate*, dit le docte Hurnius, *qui est le Medecin, & Socrate qui est le malade*, c'est-à-dire un sage directeur des remedes, & le malade en *individu*, & non pas la nature humaine. Ce n'est pas là tout, il faut encore observer, que quand les Provinces refusent de donner créance, comme elles font ordinairement à ces debiteurs de secrets, ils ne manquent jamais de se refugier à Paris, où ils trouvent une ample moisson dans ces maladies qui symbolisent avec leurs mœurs & leurs infames manieres. On s'imagine qu'on est bien caché, & que le secret sera bien gardé, parce qu'on n'est point connu de ces gens-là, & qu'on sera bien-tost hors d'affaires, sans penser que des gens sans honneur, sans lieu, sans conscience, ne se mettent gueres en peine de garder le secret; qu'il n'est pas chez eux à l'épreuve d'une bouteille de vin; & qu'ils pensent encore moins à guérir le malade: suffit qu'ils tiennent l'argent, & qu'ils ayent platré la cure. Car enfin tout ce qu'ils font, n'est que palliation, & gare ensuite le fameux & souvent funeste ΠΑΛΊΜΒΟΛΟΣ ΝΌΣΟΣ de Galien, c'est-à-dire en nôtre langage.

III.

Per urbem quò cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt, celebranturque. *Tacit. Annal.* 12.

Le garçon du Barbier luy dit fort mal content:
Adieu, Monsieur, jusqu'au Printemps.

C'est pour cela que quelqu'un a dit fort à propos, que ceux qui ont recours à ces guerisseurs & à leurs remedes, sont semblables à ceux qui se saisissent de l'ancre du vaisseau pour se sauver du naufrage. *Anchoram amplectuntur, qui in desperatis morbis circumforaneis utuntur.*

Il y a bien plus, car comme on se fait ordinairement scelerat par degrez, ils passent aprés s'être servis de remedes violens & perilleux, aux philtres, aux abortifs, aux poisons, pour ne point parler des remedes de la Cosmetique, * par lesquels nous finirons cet Ouvrage; & par où ces vilains hommes entrent dans l'esprit de ces femmes, dont la conduite n'est pas fort reglée. En effet n'est-ce pas de ces noms de fard, que tant de Dames Romaines instruites dans l'Ecole de semblables Medecins, couvroient les poisons qu'on leur trouva aprés en

* κομμοῦν *ornare.*

κομμὸς lenocinium, unde κομμωτική ars fucatrix.

avoir fait perir leurs maris, & qui furent verifiez tels par l'épreuve qu'on jugea à propos d'en faire sur quelques-unes de ces megeres. Et c'est à peu prés de cette maniere qu'on commença il y a quelques années à Paris avec des fards presque tous ennemis du cerveau, leur associant ensuite les abortifs, & finissant par ces fins poisons dont nous avons appris tant de funestes & de pitoyables suites. C'est pour cela que Platon vouloit qu'on chassât de sa Republique tous ceux qui donnoient des remedes sans permission du Magistrat, & que tant d'autres Republiques ont suivi ce sage conseil. [a] Car qui ne sçait que les Loix Civiles & Ecclesiastiques ne permettent à personne de se mêler de la Medecine, s'il n'est approuvé des Medecins & des Juges de Police. C'est ainsi que saint Leon Pape dans ses Epitres, & saint Gregoire dans ses Morales se declarent contre l'insolence des faux Medecins, & contre la tolerance des Magistrats, pour ne point parler des Casuites & des Docteurs cy-devant alleguez, & que nous alleguerons encore cy aprés. Le Jurisconsulte Carpathius veut qu'on les foüette, & qu'on les bannisse. Sur quoi la Loi Dival. 23. c. de Testam. dit qu'*il n'y a rien de si absurde, que de souffrir le desordre & la confusion, qui ne manquent jamais de se trouver par tout où quelqu'un se mêle du métier d'autruy*. L'Empereur Charles V. veut dans son Ordonnance de l'an 1532. qu'on punisse tous ceux qui professent la Medecine, sans avoir employé à l'étude le temps porté par ses Declarations. L'Empereur Frederic II. avoit défendu dés l'an 1237. sous de griéves peines, que personne ne s'ingerât de pratiquer la Medecine dans ses Etats, s'il n'avoit étudié trois ans en Philosophie, & s'il n'avoit ensuite été examiné par des Medecins sçavans & experimentez. Jean Roy de France rendit l'an 1352. une Ordonnance contre les femmes, les Apoticaires, les Herboristes & les Ecoliers, qui faisoient la Medecine; défendant même aux Apoticaires de donner aucun remede, sans ordonnance du Medecin; *à cause*, dit-il, *du peril des corps & des*

T. Livius l.

3. de Reipubl.

Pag. 84.

Chap. 38.

[a] Rhenta Scotorum Rex edixit capitis pœnâ, ne quisquam nisi doctus & expertus Medici nomen assumeret. *Hector Boëtius in Hist. Scotic.*

Nullum pro conservanda vita sanitateque utilius Pharmacum quàm abstinere à Medicis indoctis. *V. Legem Aquiliam.*

In Republica bene constituta non admittuntur Medici nisi probati & jurati. *Petr. Gregor. l. 17. de Rupubl. cap 9.*

b *Aphonz. à Fontech. in Specul. Medici Christ. dub. 1. pag. 5.*

Amman. Medicin. decisor. discursu 72.

Ahasner. Fritchius Medic. peccans conclus. 1.

Gaspar Franco à Reies in campis Elisiis Iucundar. quæst.

ames, *& à cause des abortifs clandestins*, sous les peines ordonnées par le Prevost de Paris. Le Roy Charles VI. en rendit une autre contre les Chirurgiens & autres gens qui promettoient des cures au dessus de leur capacité. Sur quoy il ne faut pas oublier que deux Augustins s'étant presentez pour la cure de sa maladie, aprés avoir receu bien de l'argent, ils le mirent en si grand peril de sa vie, qu'ils furent condamnez, aprês avoir été degradez, à être décapitez aux Halles de Paris, puis écartelez, & leurs corps pendus au gibet, & leurs têtes mises sur des *demies-lances*. Il y a des Arrêts du 9. Mars 1535. 1536. & 1566. deffendans à toutes sortes de personnes d'exercer la Medecine sans avoir subi l'examen, & avoir pris le bonnet de Docteur. L'Ordonnance de Blois, art. 87. y est formelle. Un nommé de Melun soy disant Medecin, est arrêté le 17. Mars 1579. pour être examiné par la Faculté de Paris, & est renvoyé pour son ignorance. L'an 1598. sur la remontrance du Procureur General en consequence du Reglement de l'an 1536. sur ce que les Parisiens se laissoient aisément decevoir sous la qualité de Medecin, le Parlement fait défenses à tous Empiriques de pratiquer la Medecine, comme avoit fait l'Ordonnance de Blois. Mais pour égayer la matiere, je croy que le Lecteur non entêté sera bien aise d'apprendre icy, que quand il se trouvoit des Charlatans à Monpellier au siecle passé, on étoit en possession de les mettre sur un asne maigre & fâcheux, la tête tournée vers la queuë; qu'on les promenoit en cet état par toute la Ville au bruit des huées des Enfans & de la populace, * les frappant, leur jettant des ordures, les tiraillant de tous côtez, & les maudissant comme on faisoit autrefois cette celebre victime de Marseille; & qu'aprés les avoir ainsi chassé de la Ville, on les assuroit que s'ils y remettoient le pied, ils n'en sortiroient pas à si bon marché. Pourquoy donc ne nous écrierons-nous pas voyant à present tant de sages Ordonnances & de coûtumes si mal gardées:

O miseræ leges, quæ talia crimina fertis
O cæci reges, qui rem non cernitis istam
Vos quib. imperium est, qui mundi fræna tenetis
Consulite humano generi, quot nocte dieque
Horum carnificum culpâ mittuntur in Orcum!

Est-ce que ces Loix étoient trop severes, ou si nous sommes trop indulgens & trop endormis? Se trompoient-elles, ou si nous nous trompons nous-mêmes? Car enfin tous ces Charlatans, comme

Histoire de Charles VI. par Jean Juvenel des Ursins pag. 130. & 135. 1398. Et par M. l'Abbé le Laboureur, Tome 1. Livre 18. chap. 8.

☞

Iacobus Silvius in Præfat. operum.

* O Rex, triumpha, qui tot insontes non armis, sed medicinis trucidasti.

Marcell. Palingenius Zodiac. vita in Leone.

comme nous le verrons encore cy-aprés, ne sont-ils pas autant d'aveugles qui en conduisent d'autres en la personne de ceux qui s'y fient, & qui meritent qu'on les traitte comme on traita celuy qui parut encore plus aveugle que l'aveugle même, dont il vouloit faire le métier. Voicy l'affaire. Pilpai, qui signifie en langage Indien, *Medecin aimable*, écrit dans ces jolis Apologues dont nous avons une traduction sous le titre de *La conduite des Rois par Pilpai Bramin*, qu'il y avoit un Roy dans son païs dont la fille tomba fort malade, & laquelle fut d'autant plus à pleindre, que le seul Medecin qui pouvoit se servir d'un remede enfermé dans le cabinet du Roy, étoit devenu aveugle ; mais que comme il étoit difficile de trouver ce remede, il se presenta un Medecin si ignorant, qu'il tuoit les malades dés la premiere visite, qui ne laissa pas de promettre qu'il le distingueroit de tant d'autres compositions qui étoient dans ce cabinet. Ainsi parce qu'on s'imagine facilement ce qu'on desire, on le conduit dans ce réduit, il y prend une boëte au hasard, & la porte au Medecin aveugle, & le Medecin en tire une pilule qui n'étoit pas faite pour la malade, puisqu'elle meurt quelque temps aprés l'avoir prise, temerité qui couta la vie à celuy qui avoit apporté la boëte à l'aveugle. Chacun sçait l'Histoire du fameux heretique Manés, qui au lieu de guerir le fils de Sapor Roy de Perse, le tuë par son ignorance, & comment son corps fut donné en proye aux oiseaux & aux autres animaux, aprés en avoir rempli la peau de boure & de paille, & l'avoir exposée sur une des portes de la Ville à la veuë de tous les passans. Mais qu'on pense peu à faire justice de pareilles gens dans une Ville qui a tant de tristes preuves de leurs attentats, où tant de personnes pourroient dire,

Quæque ipse miserrima vidi
Et quorum par una fui.

Et où on pourroit bien s'écrier,

Vrbs orbis caput es, cur capis omne scelus ?

Le mal est si grand, que non seulement on ne traitte pas d'infames ces hommes infames, comme on faisoit du temps d'Hipocrate, qui se plaint qu'il n'y avoit point d'autre peine attachée à leur temerité que l'infamie ; mais encore qu'on les recompense plus largement que les bons Medecins ; c'est ainsi que comme nous l'avons marqué cy-dessus, cette Ville qui est le rendez-vous, & comme l'égout de toutes les ordures du monde, ouvre

Lib. de Lege.

Tacit. annal. l. 15.

son sein à ces Escarbots de la Medecine qui se trouvent dans ses boües, comme dans leur centre & leur élement : car voicy comme ces fleaux de la Medecine luy enlevent plus qu'on ne croiroit de ses Citoyens. Ces infames Parietaires commencent par des affiches infames, & qui font rougir l'effronterie même, par des témoins apostez, & par des gens *ad ogni cosa*, qui certifient pour quelque écu les effets miraculeux du remede. Les valets & les servantes y sont pris les premiers, & les maîtres naturellement inquiets & amoureux de la nouveauté, & peut-être lassez de quelque ignorant Medecin y donnent à leur persuasion, & tombent ainsi d'un fossé dans un précipice. Car comme les naturels Parisiens sont bonnes gens, & qu'ils seroient encore les plus grandes dupes du monde, si la Normandie & la Gascogne n'étoient venu à leur secours des deux extrémitez du Royaume, par des alliances & par des manieres tout-à-fait opposées à leur facilité naturelle; les Charlatans de leur côté, sont les gens du monde les plus hardis & les plus entrans, & d'autant plus que la pauvreté les rend tels, & les pousse à tout entreprendre en une Ville pecunieuse, hors laquelle il n'y a point de ressource à leur misere. D'ailleurs ils sçavent que tout l'avantage est pour eux : car si le malade meurt, ils n'ont rien à perdre, au pis aller, ils n'ont qu'à changer de nom & de quartier pour être à l'abri des braillards : à quoy on peût ajoûter que comme ils ne sont gueres appelez que dans le progrés ou dans la vigueur de la maladie, si le succés n'est pas heureux, ils ne manquent jamais à dire qu'on les a appelez trop tard ; que le Medecin avoit tout gâté, & ce qu'il y a encore de favorable à leur manege, c'est qu'on veut soûtenir à Paris tout ce qu'on a fait, & qu'on n'a garde de se plaindre d'un choix & d'un succés dont on seroit raillé & blâmé comme d'une sottise : entêtement à peu prés semblable à celuy que nous raconte un bon Auteur. Un Medecin Juif, soi-disant Medecin Arabe, ayant rendu aveugle un Roy de Boheme, auquel il promettoit de restituer un œil perdu, ce Prince pour en dérober la connoissance à son peuple, ne laissoit pas d'assister aux jeux publics, où il assignoit le prix à celuy qui avoit le mieux fait, comme s'il eût été spectateur, aprés que ses affidez le luy avoient nommé à l'oreille. Que si au contraire le malade guerit, soit par la force de son temperamment, soit par le contre-coup du remede, comme il arrive quelquesfois, le triomphe leur est assuré : car on ne man-

Dubravius histor. Bohemic. lib. 6.

que jamais de donner la guerison de la maladie au dernier venu, pour peu qu'il ait changé les gardes. Quand il n'auroit fait que reformer un peu le regime; c'est assez! *Heureuse la vieille*, dit le Proverbe, *qui arrive à la fin du mal.* Ils sçavent qu'il n'y a qu'à oser, *audendum dextrà.* Il arrive comme dans la politique cent choses, & cent incidens du côté de la fortune, dont on profite quand on est hardi, *Fortuna juvat*, & quoi-qu'il arrive on est en place, & avant que le public soit désabusé, on a vendu le secret & touché l'argent, qui n'est pas une petite affaire pour un gueux sans honneur & sans conscience. Aprés tout qui jugera de l'ignorance de ces gens-là? des ignorans & des entêtez dont le monde est plein, & des gens qui s'y fient sottement. Car on ne sçait pas, & on ne veut pas même sçavoir que leur ignorance est si crasse, qu'ils disent quelquesfois que le malade à la fiévre, quoi-qu'il n'en ait point, & tout au contraire, assurent qu'il n'en a point au milieu même d'une fiévre ardente. Comment jugeront-ils donc de ces fiévres malignes, qui ne se manifestent qu'à la faveur des signes, dont la pluralité & l'observation est necessaire, eux qui ne sçavent pas même ce que c'est que cet amas de signes.* Ainsi combien de prédictions de travers, de causes ignorées, de cures manquées, & de *qui pro quo*, pour ne sçavoir pas distinguer ce qu'on appele *rerum similium dissimilitudines, & dissimilium similitudines*, qui est le fin de la Medecine & de la prudence politique, tant ils sont ignorans & tant ils ont d'impatience, de donner un remede dont ils ne connoissent ny la nature ny la dose.

Hipocrat. de ratione vict. in acutis.

* Collectio signorum.

Mais, dit le Parisien, ne guerit-on pas quelquefois entre les mains de ces gens-là, & même en des occasions où les Medecins paroissoient à bout de leur Latin & de leurs remedes. Ces gens guerissent quelquesfois, j'en tombe d'accord; mais c'est en la maniere que les Archers mal adroits frapent le but, & comme des écoliers portent une botte franche à un Prévost de Salle, choses fort rares. Ces cures, dit Celse, ne sont pas des coups de l'adresse, mais du hasard & de la temerité. *Ils traittent*, dit cet excellent personnage, *les malades des bons Medecins avec quelque succés, mais il n'en est pas de même de ceux qu'on leur confie.* En effet, qu'on leur donne une maladie qui commence, ils ne sçavent par où s'y prendre, ne sçachant distinguer ni les signes, ni les accidens, ni les temps. Mais qu'on les appele dans la vigueur du mal, ils risquent le tout pour le

Sed cum eadem omnibus convenire non possint fere quos ratio non restituit, temeritas adjuvat, ideoque ejusmodi Medici melius alienos ægros quam suos nutriunt. *Celsus l. 3 cap. 9.*

tout, seurs qu'on ne leur sçaura pas mauvais gré du succés, quelque funeste qu'il soit, tant on est alors effrayé de la vehemence des accidens. C'est ainsi que des Alexandres * pareils à celuy de Lucien coupent hardiment ce nœud gardien, au lieu de le dénoüer. A quoy on peut ajoûter que l'impatience naturelle aux Parisiens leur est encore fort favorable; qu'on y aime le changement, & même le ragoût dans les Medecines & dans le choix des Medecins. L'inquietude y suit par tout, & les gens de Ville & les gens de Cour, jusques dans la Medecine spirituelle où on se lasse, & où on veut changer de Directeur sans sçavoir pourquoy: car enfin je demande à ceux qui s'entêtent des apparences & de quelques cures palliatives, si parce qu'un téméraire aura réüssi sans ordre & sans conduite dans quelque expedition militaire, il faut negliger l'ancienne discipline, & faire des coups d'étourdi.

* *Alexand. Pseudo Prophet. supra notatus.*

Quel remede donc à tant de désordres, puisque les Magistrats les souffrent, puisque c'est en vain que le bon sens se récrie, *non si quid turbida Roma elevet accedas*, & qu'enfin nos Charlatans sont des manieres de Juifs qui font chaque jour des Proselytes qui ajoûtent foy à leurs Rabinages, *credit Judæus appella.* La Loy a beau nous dire que c'est aux Medecins & non pas aux Juges de porter jugement sur la capacité & sur l'établissement des Medecins; *Qu'il ne faut pas permettre aux malades de se servir de ces prétendus Medecins, parce qu'il est de l'interest public que les Citoyens n'abusent pas de leurs facultez, se mettant imprudemment au hasard de perdre la vie en se confiant à des ignorans.* En vain Pythagore nous enseigne, *que le Magistrat qui ne punit pas les méchans, est coupable de l'injure qu'ils font aux gens de bien.* Aussi qu'arrive-t-il quelques-fois de ce désordre? le voicy. Des Presidens, des Lieutenans Civils & d'autres Magistrats subissent eux-mêmes la loy de l'Adrastie pour n'avoir pas tenu la main à l'execution des loix qui s'opposent à cette licence.

Ulpian. tit. 3. leg. 1. & titul. 9. 5. & ultim. digest.

V. Annæum Robert. rerum jud. catar. lib. cap. 5.

Pour moy qui dans la situation où je me trouve, & qui de la maniere dont j'ay toûjours fait la Medecine, n'ay point dautre interêt à voir changer la face des choses, que celuy qu'un bon citoyen & un Medecin désinteressé y doit prendre; je ne joindray ni mes plaintes, ni mes remontrances à celles des Facultez, à celles des Colleges de Medecine, & à celles de tant de graves Auteurs qui en ont fait tant d'inutiles; * mais je me contenteray d'essayer un remede à peu prés semblable à celuy dont les La-

* Eos verò qui in alias artes hoc mo-

cedemoniens s'aviserent pour donner de l'horreur de l'yvrognerie à leurs enfans, leur mettant devant les yeux la figure horrible de leurs Esclaves enyvrez. C'est ainsi que je ferai voir par les portraits de nos singes de la Medecine, & par l'histoire Chronologique d'un siecle entier, en quelles mains les Parisiens confient leurs vies, & que tirant le rideau qui leur dérobe la connoissance de ceux qu'ils consultent, comme les Oracles de la Medecine, je les laisseray, aprés les leur avoir montrez tels qu'ils sont, avec ces paroles de l'Exode : *Hi sunt Dii tui, Israël. Paris, voilà tes Sauveurs.*

do invadunt est, coerceant si possint quib. hæc cura est quorumque id interest. *Hipocrat. l. de arte.*

Mais avant que d'entrer en matiere, il est à propos de marquer icy que tous ceux qui ont été traittez de Charlatans par la Faculté de Paris, n'étoient pas tels qu'ils sont dépeints dans les écrits de ses Supposts & dans ses registres. Comme elle se trompa dans le fait, l'an 1566. le Parlement, qui ne prononça que sur ses remontrances, se trompa si effectivement dans le Droit, qu'il fut obligé l'an 1650. de révoquer l'Arrest donné l'an 1566. au requisitoire de cette Faculté. C'est pourquoy le Decret formé l'an 1608. contre Paumier un de ses Docteurs, fut d'autant plus precipité & injuste, que c'étoit un fort habile homme, & auquel on ne pût rien imputer non plus qu'à Renier, qui ne fut pas mieux traité l'an 1609. que de s'être servis de quelques preparations d'antimoine. Ainsi elle n'épargna ni Maierne Turquet, ni Duchesne dit Quercetan, Medecins de Monpellier, dont les cures & les écrits marquent assez qu'ils en sçavoient trop pour ne pas faire des envieux. Qui ne sçait l'injuste censure qu'elle fit encore de la methode des nommez Haruet & Bancinet, parce qu'ils se servoient de quelques remedes Chymiques. Il ne faut que lire les écrits faits de part & d'autre, pour voir qui avoit raison. Paul Reneaume autre Medecin de la Faculté de Monpellier, qui faisoit la Medecine à Blois, fut encore déferé au Parlement de Paris l'an 1615. par cette Faculté, comme s'il eût été ennemi de la Religion & de la Domination, parce qu'il se servoit de Medicamens Chymiques, qu'il employoit à la verité un peu bien hardiment. Louïs de Launay natif de la Rochelle, pareillement Medecin de Monpellier, avoit passé par cette imperieuse censure dans les écrits de Grevin dés l'an 1560. pour même raison que les precedens. Car pour peu qu'on se servît des remedes Chymiques en ce temps-là, on ne manquoit pas d'être declaré

Recherches touchant la Faculté de Monpellier par Riolan.

V. Animadvers. in Ioan. Autaruet. & Apol. pro I. Harvet.

Charlatan fiéfé par la Faculté, & anathême à qui en doutoit, parce que n'ayant pas encore ouvert les yeux pour voir ce qu'elle commença à reconnoître l'an 1637. elle s'arrogeoit un Empire despotique sur tout ce qu'il y avoit de Medecins qui n'étoient pas frappez à son coin. Quand à Jean le Brun qu'elle chassa en même temps de son Ecole, je crois que j'aurois quelque raison d'entrer en matiere par ce personnage, & qu'elle en eut quelques-unes de censurer l'or potable & quelques autres remedes dont il faisoit trop de mysteres. Car pour Roch Bailly, dit la Riviere, dont le procés fut si fameux, il avoit tant mêlé de mauvaise doctrine dans ses défenses, tant d'énigmes & tant d'ignorance de la vraie Medecine & de la bonne Philosophie, tant de marques d'inquiétude, de chaleur & d'interest sordide, qu'on ne peut douter qu'il ne fût un vrai Charlatan. Il en est de même des nommez Hureau & de Melun, que le Parlement condamna comme Charlatans l'an 1597. ainsi que nous l'avons remarqué cy-devant du dernier, pour n'avoir pû répondre aux questions qu'on leur proposa. C'est ainsi qu'elle avoit fait condamner Jean Thibaut contre lequel elle obtint Arrest le 2. Mars 1535. Pompée Gavan 1598. François Pena 1601. François Miquely, 1601. les nommez la Montagne, Baurelly, la Brosse, Bourgeois d'Ivelin, le Duc, Rodomont, Vasset Colleville 1607. & Hervieux 1608. tous Charlatans fiéfez. Voilà les triomphes de la Faculté ; mais quels triomphes, puisqu'elle fut obligée de chanter la palinodie quant à l'antimoine & quant à quelques autres remedes, & qu'elle n'en a été ni plus glorieuse, ni plus riche ? Triomphes en un mot, dont on pourroit dire, comme on a dit d'une des plus malheureuses victoires du peuple Romain: *Præda ut de pauperibus nulla, triumphus tantùm de nomine* ! Ainsi comme elle sortit ensuite assez mal de quelques autres affaires, elle se lassa enfin de procés. Les Charlatans, dont le nombre croissoit tous les jours, passerent à la montre sous le nom de Medecins de Monpellier, par la negligence des Magistrats ; & je ne vois pas qu'elle ait eu d'affaires fort considerables depuis ce temps-là, jusques à celle que lui fit Renaudot, & qu'elle se fit aussi elle-même, & dont elle ne sortit pas tout-à-fait comme elle souhaittoit. Quoi qu'il en soit, car je ne doute pas qu'il n'y ait eu bien de l'aigreur & du mal-entendu de part & d'autre dans ce demêlé-là. Quoi qu'il en soit, dis-je, il est assuré que

Statuts de la Faculté, & les Jugemens rendus contre les Empiriques.

Plaidoyé d'Anne Röbert contre Hureau.

Florus l. II. c. 18.

malgré les plaintes & les efforts de la Faculté, les Charlatans depuis plus d'un siecle ont trouvé une merveilleuse facilité dans l'esprit de nos Parisiens, quoi qu'on n'ait rien vû de singulier dans ces guerisseurs que la vanité, l'effronterie & le libertinage, & qu'ils n'ayent presque tous eu que la fin & le sort de ces miserables victimes des voluptez publiques : car n'ayant vendu comme elle que des repentirs, ils sont presque tous morts comme elles dans l'hôpital, ou sur un fumier, aprés en avoir bien fait mourir par leurs vilains artifices. Aussi est-ce sur le pied de ces beaux faits là qu'un Poëte du temps de Nerveze nous les represente dans cette poësie.

Leurs dogmes dont par eux nos corps sont dissipez,
Sont des Recipez faux & de vrais decipez,
Butinans sur chacun c'est toute leur envie,
De vous faire mourir pour se donner la vie.
Voila comme par eux les hommes sont tous saints,
Venus au lendemain du jour de la Toussaint.

SEMINI pour entrer enfin en matiere est un des plus anciens & des plus renommez de ceux qui ont regné à Paris, aprés les Rivieres qui l'ont inondé, & aprés les Brosses, les Tourelles, les Abelis, les Goris, les Boivenals, les Dumons, les Hureaux & les Meluns, qui ont porté la mort par tout où ils ont employé les mettalliques, ausquels on peut ajoûter Denis Lescot, qui gagna cinquante mille écus en deux ou trois ans de tabarinage. Le veritable Tabarin, Mondori & Descombes gens naturellement éloquens, & si rejouïssans qu'ils coupoient la bourse en riant. Semini, dis-je, étoit un homme si hardi, quoi-que fort ignorant, qu'il trouva moyen de se faire adorer à Paris dés l'an 1620. & cela parce qu'il avoit des remedes pour les Dames comme pour les hommes : car c'est ce qui le fit bientôt connoître aux Grands & à la Bourgeoisie. L'antimoine qu'il donnoit déguisé de differentes manieres, étoit son grand Achille, en un temps où la Faculté en avoit presque aboli l'usage à force de le décrier. Il se servoit encore de quelques preparations du mercure, de l'ellebore & de l'opium ; & parce que les Medecins de son temps étoient si timides, qu'ils regardoient ces remedes comme des monstres & des bêtes feroces, qu'ils ne sçavoient pas addoucir & domestiquer, il profita si bien de l'occasion, que les donnant à droit & à gauche, les heureux succez firent qu'on ne vouloit entendre ni la voix des mou-

rans, ni celle de ceux qui les regrettoient, & qui se plaignoient de ses remedes. La Princesse Marie de Nevers, *cujus valetudinem regere erat solitus*, fut celle de toutes les Dames de la Cour qui lui donna le plus de credit; mais cela n'empêcha pas qu'on ne crut depuis, que les remedes qu'il lui avoit frequemment donnez, avoient extrémement affoibli cette Faculté, dont elle eut si grand besoin, quand elle fut sur le Thrône de la Pologne, pour laisser des heritiers vivans au Roy son époux. Cependant comme il n'y a souvent que la maniere de se servir des remedes dans la pratique qui les rende bons ou mauvais, le Grand, comme nous l'avons remarqué dans son portrait, voyant que Semini avoit fait quelques belles cures, eut enfin envie de tâter de cette pratique, & tempera si heureusement par la prudence & par le raisonnement l'effet cavalier de ces grands remedes, que malgré les braillards de l'Ecole qui s'étoient furieusement élevez contre luy, il fut approuvé & applaudi d'un assez bon nombre tant de cette Ecole, que de celle de Monpellier, qui firent taire la plusspart de ces declamateurs. Voilà la porte par laquelle il entra, & l'échele par où il monta à ce degré de reputation où nous l'avons vû. Mais ne perdons pas de vûë Semini. On dit donc que le Neptune s'étant un jour rencontré avec lui chez le Cardinal de Richelieu, & que ce Medecin lui ayant montré trois paquets de certaine poudre, pour voir ce qu'il en diroit, il se jetta à ses pieds lui demandant son amitié, & le priant de ne pas divulguer cette preparation de remedes qui l'avoit fait subsister si heureusement. Mais pourrions-nous oublier ici une veritable turlupinade que fit nôtre Neptune au sujet de ce Charlatan, chez un Curé de saint Sulpice, où ayant trouvé un mourant qui avoit pris ce jour-là un de ses remedes, il laissa cet écrit sur la table : *Secta Empiricorum anathema sit, & semini ejus in sæcula sæculorum amen.* Au reste, on fut fort étonné de voir enfin que cet homme, dont les Grands & la Bourgeoisie avoient été comme enchantez, tomba tout d'un coup du faiste de la reputation où il étoit parvenu, pour avoir donné une poudre à une Eminence qui en mourut quelque temps aprés.

DILLERAIN ne fit pas tant de bruit à beaucoup prés que Semini, quoi-qu'il eût peut-être autant fait de besogne, & l'on n'en auroit pas même conservé la memoire, sans le remede que le Premier President le Jay prit de sa main, & aprés lequel il mourut

mourut faute de bon appareil ou autrement.

Ceux qui vont ſuivre ces deux là, ſont preſques tous contemporains, c'eſt pourquoy je les prens comme ils me viennent dans la memoire, ſans affecter de les ranger chacun ſelon leur temps & ſelon le bruit qu'ils ont fait.

ROULA natif de Monpelier, condâmné par le Parlement de Toulouſe pour friponeries & pour crimes, ne manqua pas d'éviter l'exécution de ſon Arreſt, ſe refugiant à Paris, l'aſile de ſes ſemblables, & où il n'étoit pas connu. Son principal ſçavoir faire (car il en ſçavoit bien d'autres) étoit comme il le diſoit de tailler au petit appareil, nouveauté qui ne déplût pas. Il trompa donc fort facilement ceux qui ſe laiſſerent prévenir les premiers, en eſcamotant la pierre qu'il faiſoit ſemblant de tirer. Ainſi l'on n'en parla au commencement que comme d'un homme miracûleux, & particulierement Meſſieurs de la R. P. R, ſes Confreres en Chriſt; mais enfin ayant été obſervé de prés par les Maîtres de l'Art, il demeura court à une operation où il étoit trop éclairé, enſuite de quoy il emporta au clair de la Lune, ce qu'il avoit rafflé des plus credules, dont aucun ne ſe trouva gueri de ſa pierre.

DAMASCENE, hardi Italien, bien fait de corps & beau parleur, parut ſur les rangs à Paris, aprés avoir fait ſon entrée en France, applaudi comme un Eſculape parti d'Epidaure. Il étoit vêtu d'une robe rouge parée de chaînes d'or, & de tout ce qui fait dire de cette eſpece de Medecins, *Medicorum eſt honeſte veſtiri, ſtrenue mentiri, audenter occidere*, à quoy il avoit ajoûté ces anneaux, qu'Ariſtophane nous dépeint d'un trait auſſi grand que les doigts, qu'ils ornent & qu'ils rempliſſent, σφαγιδονυχαργοκομῆται.

E el dado de un Dottor
Engeſtado in orovi
Un finiſſimo rubi — *Gongora Poët. Hiſpan.*
Perche ſempre eſte color
Et antidoto major
Contro la melancholia.

Les poudres aromatiques qu'il exhaloit de tous côtez, augmentoient l'opinion qu'on avoit de ſes remedes, & le faiſoient, pour ainſi dire, ſentir d'une lieuë: car quoi-qu'il en eût bien expedié en paſſant, on ne laiſſoit pas de donner dans le faſte & dans le brillant, *cum occideret eos quærebant eum.* On ne pouvoit s'imaginer que la mort partît d'un ſi bel endroit, ou du

moins ne l'apprehendoit-on pas trop venant d'un si beau personnage.

O viso che puo far la morte dolce.

Ainsi comme il n'y a rien de si sot que le peuple prévenu, on se pressoit par tout pour le voir ou pour le consulter. C'est ainsi que quand Philis pêchoit chez un de nos Poëtes.

On voyoit batre les poissons,
A qui plûtost perdroit la vie,
En l'honneur de ses ameçons.

En effet, un homme qui avoit le secret de guerir, les femmes steriles meritoient bien qu'on les consultât pour le bien public. Il n'y avoit rien qu'il ne sçût & qu'il ne pût, de tout ce qu'elles pouvoient en demander. Il leur disoit comme le Prothée du Poëte, la bonne avanture, il n'oublioit ny le passé ny l'avenir.

Georgic. 4. *Quæ sunt, quæ fuere, quæ mox ventura trahentur.*

Et quand les plus curieuses luy demandoient avec quel remede il guerissoit la sterilité, il répondoit aux plus gaillardes & aux plus jolies, appliquant doucement ses mains sur ses côtez, *le remede & le secret est en Damascene.* Le voila donc enfin arrivé à Paris, où on l'attendoit comme le Messie de la Medecine, il y est visité, consulté & adoré comme un Oracle; mais comme il pensoit bien à autre chose qu'à plaire à la bourgeoisie, & qu'il regardoit la Cour comme la fin & le but où il avoit toûjours visé *al bersaglio*, il y vola, croyant qu'il n'y avoit qu'à payer de promesses, d'affirmations & de sa belle figure pour s'emparer de tous les esprits; mais il y outra tellement la Charlatanerie, & poussa ses impertinences si avant, qu'on ne le prit que pour ce qu'il étoit en effet. Ainsi ce nouveau Phenomene de la Medecine Charlatane évanoüit devant le Soleil, aprés avoir été regardé quelque temps du peuple comme un Astre d'heureuse influence.

Sarrazin n'étoit pas d'une figure à donner dans la veuë du peuple comme Damascene, cependant il voulut comme luy tenter la fortune. Il vint de Genêve à Paris avec un Gilla de vitriol, qui faisoit toute la boutique de ce pauvre Gille; & comme il fut assez idiot pour avoüer aux Parisiens qu'il n'étoit ni Medecin ni Chirurgien, & qu'il paroissoit fort impecunieux, *non sum Medicus, nec est in mea domo neque vestimentum neque panis,* en un mot, comme il ne sçavoit pas faire claquer son foüet, il

fut obligé de s'en retourner aprés avoir fait mentir une fois au moins le ſçavant Eraſme, qui croit qu'il ne faut qu'un ou deux remedes de bibus pour nourrir les gens de ce métier-là ; car enfin l'experience nous apprend tous les jours que s'il y en a qui vivent de leur effronterie, il y en a bien plus qui n'en font que vivoter. Mais voicy bien une autre figure.

Du Closel étoit à peu prés tel que cét Uranius dont nous avons parlé ci-devant, grand parleur, diſeur de rien, petit eſprit, ignorant, vanteur & manteur, formant des difficultez & des queſtions ſur toutes ſortes de matieres ſans en pouvoir éclaircir aucune. Mais comme il ſçavoit quelque choſe au jeu, & qu'il vit par l'exemple de ſes ſemblables, que Paris luy tendoit ſes bras de miſericorde, il ne ſe contenta pas de vendre des ſecrets pour le mal des dents & pour la colique, dans les Provinces où il ne faiſoit pas d'aſſez bonnes affaires, il vint en cette Ville-là joüer au plus ſeur, à la faveur de ſon ſçavoir faire & des dupes qu'il y rencontra, tant il étoit habile parmi les ignorans ; mais on ne parle point des cures qu'il y fit, car, quant à ſa fin, quelques-uns ont crû qu'il avoit fait naufrage ſur la Gréve.

Le Cerf ne reſſembloit à rien moins qu'à l'animal dont il portoit le nom, & dont on croit que la tête & quelques autres parties ſont Medicinales, car ce n'étoit qu'un pauvre animal, & un veritable Eſcarbot de la Medecine, qui s'étoit borné au trai-tement des fiſtules de l'Anus, quoi-qu'il n'eût pas la moindre teinture de la Chirurgie. Tout ſon ſçavoir conſiſtoit en une huile de Gaiac, qu'il prétendoit faire paſſer pour miraculeuſe, mais il perdit ſon huile & ſa peine, & n'en vécut pas plus riche. Et à ce propos il ne faut pas oublier celuy qui luy a ſuccedé en cet employ, quoi-qu'il ſoit venu bien plus tard, paroiſſant encore à preſent ſur la ſcene Charlatane.

L. M. donc eſt un pauvre diable dont le nom ſeul porte ſa reprobation ; cependant il ne laiſſe pas de débiter & de ſe ſervir d'une maniere de *Tetrapharmacum*, ſous le nom de Baume infail-lible pour les fiſtules ; mais nous ne marquerons de toutes ces ef-fronteries que celle qui ſuit. Un des grands Officiers de la Ro-be, qui s'imaginoit avoir été gueri par ce Baume d'une fiſtule à l'anus, produit cet homme, ou plûtoſt ce cheval, pour penſer celle que le M. D. Ch. R. avoit effectivement, & qu'on ne pou-voit guerir que par l'operation, & ce croquant l'entreprend ; mais qu'en arrive-t-il aprés quelque temps, le malade eſt obli-

gé de s'en retourner chez luy, l'intestin tout pourri, & la fiévre hetique dans le corps dont il meurt 15. jours aprés. Ce qu'il y eut de honteux dans l'affaire, est que le Medecin qui voyoit ce malade avec ce vilain Escarbot, n'osa jamais proposer l'operation de crainte de fâcher l'Officier qui l'avoit produit, & de perdre sa pratique & celle du malade.

RABEL étoit Provençal, vilain borgne, & dont les traits de visage étoient non seulement irreguliers, mais horribles; sans esprit, sans étude, sans Religion, au reste bréteur & tres-débauché, *invidus, iracundus, vinosus, amator.* Il fut premierement Maître d'Ecole en son païs, où pour premiere leçon & apprentissage des meurtres qu'il devoit faire dans l'exercice de la Medecine, il tua sa femme d'un coup de mousqueton. Il est vray que ce fut un malheur, en consideration de quoy il n'eut pas de peine à obtenir sa grace. Depuis s'étant mis la Medecine Chymique dans la tête, il étudia, disoit-il, sous un Anglois & sous un Turc; (il vouloit sans doute dire un Juif) de maniere que non seulement il se fit fort bon Artiste, mais encore il herita, si on l'en croit, de tous leurs secrets aprés leur mort. Quoi-qu'il en soit, il vint à Paris où il employa des eaux & des huiles, qui le firent connoître & qui le mirent en reputation. Mais parce qu'il n'avoit ni conduite ni probité, s'étant vanté qu'il avoit en main de quoy faire avorter toutes les femmes de Paris malgré qu'on en eût, & que quelques malheureuses filles s'adresserent à luy pour cette fin; on l'enferma dans Vincennes, d'où ayant été transferé quelque temps aprés à Pignerol, il y fit un tour de son métier: car s'étant sauvé avec plusieurs autres prisonniers qui voulurent bien joüir du benefice, il retourna au Capitaine du Château, comme un prisonnier de bonne-foy, qui ne vouloit tirer aucun avantage de son évasion, ou qui tâchoit de luy persuader que celle de tant de prisonniers n'étoit pas de son invention. Ainsi la Cour en ayant été informée, le tout bien consideré, on luy fit donner de l'argent & un habit avec ordre de sortir du Royaume, & de n'y mettre jamais le pied. Aussi se retira-t-il à Avignon & de là en Italie, où on dit qu'il continuë à se servir de son sçavoir faire, quoi-qu'il ne gagne pas tant en ce païs-là qu'avec les Parisiens, gens de grand loisir, credules & pecunieux.

TICOPE' *de gente Belistra*, étoit à la verité Medecin à L. mais sa vanité & ses insolences l'ayant mis mal dans son Colle-

ge, il ſe retira à Paris ; le port de ſalut des hommes de ſon caractere. Comme il n'avoit donc aucune methode, qu'il étoit le plus brutal, le plus vilain ſagoin, le plus impudent & le plus témeraire drogueur de ſon temps, il ne faut pas s'étonner ſi tout Docteur qu'il étoit, je le range parmi les Charlatans. Il portoit une groſſe canne dans la main, bien moins pour ſoutenir ſon corps chancelant, que pour en menacer ceux qui n'avoient pas le don de luy plaire. Dés qu'on s'oppoſoit à ſon ſentiment, il hauſſoit ſa voix de Stentor pour poüiller les gens, & ſa canne pour les en charger. Auſſi eût-il bien de la peine à ſe ſoutenir les premieres années, mais enfin ayant fait déſenfler un Evêque avec une certaine préparation de ſcamonée qu'il débitoit, & qu'il vantoit comme un ſecret, il commença à être regardé comme le ſauveur des hydropiques. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſervit auſſi des metalliques les plus violens ; mais ſon gilla de vitriol & ſon Précipité de mercure, étoient ſon *ratio ultima*, & comme ſes bombes & ſes mortiers. En effet, ce dernier fit tant de ravage qu'on en vit mourir dans un long martire, bien des perſonnes de merite & de qualité. Il ne vouloit preſque jamais conferer avec les Medecins qu'on luy propoſoit : car la langue Latine, quoi-que copieuſe en injures, n'étoit pas ſa langue. Tous les Medecins n'êtoient que des ânes, des perroquets & des turlupins, ſelon luy ; il étoit le ſeul qui ſçût la Medecine. On ſouffrit d'abord ces manieres extraordinaires, tant on aime les nouveautez & le ſingulier à Paris ; mais enfin la plûpart de ceux qui en avoient ri, voyant qu'il perdoit le reſpect commencerent à s'en laſſer, d'autant plus facilement qu'il ne faiſoit pas auprés des malades tout ce qu'il promettoit, & qu'il faiſoit des choſes qu'ils ne demandoient point. On commença donc à le congedier avec quelque eſpece d'honneur & d'honoraire ; mais comme il n'y avoit rien de ſi facile que de le faire venir, il n'y avoit rien de ſi difficile que de le chaſſer. Il rentroit toûjours hardiment, *expellas furca talem uſque recurrit*, & ſon artifice le plus ordinaire, quand on luy refuſoit l'entrée des maiſons, étoit de menacer d'une mort prochaine ceux qui mépriſoient ainſi ſa perſonne & ſes remedes : *in interitu*, diſoit-il, *veſtro ridebo*. Au reſte, jamais content des retributions les plus honnêtes, demandant toûjours qu'on hauſſât la doſe, *modicum adhuc*, particulierement quand le malade ſortoit d'affaire. Ce qu'il y eût de ſingulier dans la conduite des Pariſiens à l'égard de ce Medecin, eſt qu'un peu avant

que l'âge & les maladies l'eussent forcé à faire retraite, ne sçachant plus ni ce qu'il disoit, ni ce qu'il faisoit, mangeant & écumant, comme un porc à table, il s'en trouva encore d'assez bons pour le souffrir, les uns par entêtement, & les autres vaincus par ses importunitez. Mais enfin il partit de ce monde aprés avoir envoyé marquer son logis en l'autre, à un bien plus grand nombre d'hommes que n'avoit fait aucun Charlatan, & mourut comme il avoit vécu, c'est à dire en gueux, nonobstant tout ce qu'il avoit escroqué des plus credules. Mais voici un Medecin bien moins aigre que Ticope, puis que c'est un veritable Medecin d'eau douce, & pour ainsi dire un Monopoleur des eaux de la Seine, car comme on est en possession de vendre l'eau à Paris,

BARBEREAU n'eût qu'à déguiser l'eau de la Seine & à luy changer le nom, pour la mettre à bien plus haut prix que le meilleur vin de Champagne. Il en établit donc le Bureau dans le College des quatre Nations, & pour en faire la distribution d'une maniere un peu galante, il la commit à sa femme & à sa fille, deux Nymphes qui ne paroissoient pas les plus refroidies de charité; de sorte qu'on croyoit toûjours boire à juste prix, quelque chere que fût l'eau, quand on la prenoit des mains de ces deux prétieuses. Ce qu'il y avoit de particulier dans cette eau, au moins si l'on en croyoit Barbereau, est que comme si le transport luy eût donné quelque qualité qu'elle n'avoit pas dans son logis (au contraire de celles qui perdent quelque chose quand on les transporte,) celle qui partoit de chez luy dans de certaines bouteilles, étoit bien plus chere que l'autre, étant séelé du seau *de la fontaine perpetuelle* : car le Dieu du fleuve qui y presidoit, & qui la faisoit partir avec cette attache pour le bien public, assuroit qu'elle étoit impregnée d'une vertu miraculeuse, quoi-qu'il n'y parût qu'un mélange d'antimoine vitriolé, ou de vitriol antimonié, encore en si petite dose qu'il n'étoit pas capable de la faire changer de nature, *aqua pura puta* ; ce grain verd qu'on voyoit au fond, n'excedant pas la grosseur d'un grain de froment sur six pintes d'eau. Mais parce qu'il y avoit du mistere, & qu'on la regardoit comme une fontaine de jouvence, on la payoit si grassement que quelques coffres forts en donnoient depuis dix jusqu'à trente loüis d'or, le prix la faisant passer pour une eau de longue vie & de santé, & le maître des eaux du College comme un tres-grand maître dans la Medecine, se disant Conseiller & Mede-

cin ordinaire du Roy, dans le Livre qu'il intitula, *les Remedes souverains & incomparables du sieur Barbereau*, quoi-qu'il ne sçût ni A, ni B, & qu'il bût plus de vin en un jour, que les plus forts de ses beuveurs, & si vous voulez le Manfredy Maltois ne beuvoient d'eau en deux journées. On avoit beau dire aux gens prévenus que ce n'étoit que de l'eau de riviere, & que le grain verd qui étoit au fond de la fontaine perpetuelle, n'étoit qu'un mistere, ils n'en croient rien; mais enfin on s'en éclaircit, & voici comment. Un petit laquais avoit retenu l'argent de son Maître, & avoit rempli sa bouteille de l'eau de la Seine, au lieu d'aller porter l'un & l'autre chez Barbereau, & cependant le Maître du laquais n'avoit pas laissé de se trouver fort bien de cette eau, c'est pourquoy il ne manqua pas d'aller remercier le Maître des eaux aprés sa convalescence, quoi-qu'il crût avoir bien payé son remede. Comme il eut fait son compliment on le pria de dire son nom, mais ne le trouvant point sur le Registre, où celuy de tous les beuveurs étoit couché, on soupçonna qu'il y avoit du mal entendu, & que le laquais pouvoit bien avoir changé l'eau en vin. Ainsi le Maître de retour au logis luy ayant commandé d'aller trouver Monsieur Barbereau & pour cause, le fripon change en même-temps de couleur, se trouble, & se jette enfin à ses pieds, demande pardon, & offre pour l'obtenir plus facilement, de rendre la plus grande part de l'argent qui étoit encore en nature. Voila la premiere & la principale cause du reflus des eaux, *ex illo fluere*, voila comment leur merveilleuse reputation & celle du Medecin des eaux se perdirent; car on remarqua depuis ce temps-là, que le Maître des eaux & sa boutique fondirent insensiblement, sans qu'il eût rien fondé pour sa pauvre famille, non plus que ce fondeur de cloches, dont on a dit,

Il fondit & rien ne fonda.

Nous ne sommes pas encore hors de l'eau, car depuis le fameux la Riviere du siecle passé, il s'est bien trouvé d'autres Rivieres qui se sont débordées dans l'exercice de la Charlatanerie. On n'a qu'à voir la description de la Riviere Boissard, dans *le bel Ouvrage de l'Abbé Malotru*, où on pourra voir combien d'hommes ont payé le tribut à cette Riviere. Mais pour venir à quelque chose de plus précis; qui n'a pas entendu parler d'une Riviere égale à celle du Stix? car c'est de celle-cy que furent tirées les deux pierres infernales, qui prises par un horrible *qui pro quo* en guise de pilules, envoyerent il y a quinze

Moyens dont s'est servi M. D. L. pour vivre plus de cent ans.

ans en quatre heures un President aux champs Elisées.

JOSEPH FRANÇOIS BURRHI, appelé communément le Chevalier Borri, a tant fait de bruit par ses manieres Charlatanes, & même à Paris, qu'il ne faut pas passer outre sans en faire quelque mention. Il étoit né à Milan avec un patrimoine fort considerable, il voyagea en divers lieux, & se mit si avant dans les principes de Chimie, qu'étant de retour en son païs, où il parloit un langage tout chimique, même sur les matieres de Religion, il fut mis à l'inquisition, d'où il ne laissa pas de se tirer assez bien. Ainsi je me range de l'opinion de ceux qui ne l'ont jamais crû être un si grand heretique que les Inquisiteurs l'avoient fait. Neanmoins il fut encore une autre fois entrepris par l'Inquisition d'Allemagne, d'où il fut renvoyé en Italie, & où il fut accusé de bien des erreurs & de plusieurs blasphêmes. Je ne m'arrête pas icy à verifier s'il en étoit en effet coupable, parce que cela ne fait rien à mon sujet; mais ce qu'il y a d'assuré, est que jamais coureur ne fit tant de tours de passe-passe, plus de bruit & moins de cures, quoi-que les Grands en fussent encore plus entêtez que le peuple. Il faudroit faire un Livre entier, ou plûtôt copier tous ceux qui ont dépeint ses manieres & ses tours, pour voir qu'on n'y trouvoit ni le *Vir bonus*, ni le *Medendi peritus*. Je me contenteray donc de rapporter icy un des contes qu'on en fait, d'où on pourra connoître le lion par l'ongle. Comme il gouvernoit la santé de Monsieur le Maréchal de L. M. ce Seigneur l'ayant un jour fait avertir qu'il l'iroit voir avec un honnête homme de ses amis, il se prépara à les recevoir & à leur faire voir dans un admirable laboratoire, un fourneau d'une belle invention, où il y avoit plusieurs matieres en digestion; mais ce qu'il leur fit voir de plus rare, c'étoit, disoit-il, un matras dans lequel il y avoit de quoy faire vivre encore cinquante ans ce Seigneur, quoi-qu'il en eût déja davantage par devers luy. Le secret consistoit dans la préparation de cinquante des plus belles perles, des plus grosses & des plus fines qu'on eût pû voir, & qu'il avoit loüées à la Juiverie pour 24. heures; mais il fut bien étonné de voir que celuy qui accompagnoit le Patron ayant enlevé comme par admiration le matras, le trouva tout froid, quoi-que les registres du fourneau fussent disposez comme s'il y eût eu du feu, & que la matiere eût effectivement été en digestion. Je ne sçay pas si le Seigneur fut convaincu de la fourberie par cette découverte, ou s'il voulut

lui soûtenir l'opinion favorable qu'il avoit du Chevalier, comme font d'ordinaire les Grands, qui croiroient faire paroître de la foiblesse, s'ils revenoient à eux & à la raison; mais ce qu'il y a d'assuré, est que la personne qui fit cette observation, & qui m'en a fait le conte est pleine de vie, d'honneur & d'esprit

Mais il ne faut pas oublier icy pour égayer un peu la matiere & la parfumer, qu'une maniere de Charlatan trouva grace l'an 1663. par la poudre purgative de la graine des violettes de Mars, dans l'esprit de Venus de Paris. Elles s'imaginerent que comme il n'y avoit rien de plus agreable au nez que la fleur, il n'y avoit rien de plus sain à l'estomach, ni qui le purgeât plus doucement que cette semence. On y rafine donc de telle maniere que quelques Dames aussi faciles à purger qu'à persuader, s'en trouverent bien, ou au moins qu'elles se l'imaginerent; & voila comment on s'entêta enfin de la graine, ainsi qu'on avoit fait de tout temps des fleurs, & anatême pendant quelques mois à qui eût parlé contre cette poudre dans les ruelles des malades, & mêmes dans les cercles des belles. Elle eut donc son temps comme les autres nouveautez, & ce temps fini on n'entendit plus parler du purgatif de violettes, que comme d'un conte violet. Mais à propos de poudre, que n'a-t-on point crû d'abord de la fameuse poudre de Sympathie? que de Styles armez pour & contre: car qui sçait si elle a plus fait couler d'ancre sur le papier, qu'elle n'a arrêté de sang dans les veines. Cependant l'on n'a rien décidé sur cette matiere aprés tant de bruit, & l'on n'en dit pas à present un mot, tout cela s'est évanoüi, *sicut pulvis à facie venti.*

Treffel étoit un Charlatan Allemand, le plus temeraire, malgré le flegme de sa nation, de tous les temeraires; les murs des toutes les ruës de Paris & particulierement des carrefours, n'étoient tapissez que de ses vilaines affiches. Quoi qu'il se piquât particulierement de la cure des maladies secrétes, l'antimoine, la gomme gutte, l'ellebore, les sels arsenicaux ne laissoient pas d'avoir place dans son Arsenal, d'où il déployoit d'étranges machines, bien plus contre les malades que contre les maladies. Mais enfin une des machines se déchargea contre le Machiniste. *Redit in autorem sceleris,*

Illo unde venit, sæpe remittitur dolosa
Fraus, exitio autoris atrox nobilitatur.

Car un jour qu'il vouloit obliger un malade timide à prendre d'une de ses essences, il s'avisa pour le convaincre de ses vertus d'en faire l'essay sur luy-même. Il mande donc à sa fille qu'elle lui apporte une certaine phiole : elle se hâte de lui obeïr, il en prend quelques goutes ; & ne les a pas plûtost prises, qu'il sent des douleurs horribles, & qu'il tombe dans les convulsions de la mort.

E cosi quel ché fecce agli altri spesso
Quel bon Medico, al fin fecce a se stesso.

Furios. dell. Aristot. cant. 20.

RAINSBEAU étoit un de ces Apotiquaires apostats qui ne peuvent garder leurs boutiques, & qui quittent là le métier par principe de vanité, d'inquietude & d'interest. C'étoit un assez beau garçon, au moins s'imaginoit-il bien l'être, doucet & qui portoit la petite boëte en faveur des Dames, parmi les autres remedes. Comme il ne s'avisa de fermer sa boutique qu'aprés avoir essayé s'il passeroit bien pour Medecin, il fit quelque temps le Marchand mêlé, donnant & ordonnant des remedes à ceux qui en demandoient ; mais on ne pouvoit avoir son opiate, quoi-que ce ne fût que quelque extrait de bayes de geniévre déguisées avec d'autres drogues, qu'on ne la payât contant & cherement. Car enfin il falloit payer les termes de Vanhelmont & la bonne grace de l'Orateur qui sçavoit cajoler le remede, quoi qu'on n'entendît rien à tout ce qu'il disoit, le peuple étant bâti à peu prés comme le visionnaire, dont la Comedie a dit :

Tout ce qu'il n'entend pas, aussi-tôt il l'admire.

Avant même qu'il eut quitté sa boutique, comme il fit enfin, aprés qu'on lui eut envoyé des Lettres de Medecin de Caim, il n'avoit pas laissé de se distinguer des Apotiquaires sans sucre & des Medecins crotez, par un carrosse complet ; mais ce qui le rendit bien plus fameux dans Paris, fut la mort de quatre ou cinq Princes. Saül n'en tua que mille, & ce beau David en tua dix mille, à compter chaque Prince pour deux mille, qui est bien le moins. Mais comme on se lasse de tout à Paris, il ne fut plus tant à la mode quand il commença à vieillir, & qu'il falut faire place à des Charlatans plus modernes. On l'auroit même entierement oublié dans cette Ville deux ou trois jours aprés sa mort, si les Dames n'eussent agreablement conservé la memoire de ses secrets. Nous avons remarqué en parlant des anciens Methodiques, qu'ils n'avoient pour toute do-

ctrine que leurs deux communitez, *Astrictum & Fluens* ; c'est ainsi que nôtre Rainsbeau, maniere de Methodique, pratiquoit ces deux grandes *Communitez*, & c'est pour cela que cet Adonis des beautez malades fut regreté non seulement de mille Venus, & des Amours mêmes,

Qui non gemuistis amores?

Joan. Barclaius in Poemat.

Mais encore de tout le genre Venerien, pour lequel il mourut trop tôt, *Breves & infaustos populi cyprii amores.*

Ce n'est pas là tout, car il faut des Charlatans à Paris pour toutes les conditions, aussi-bien que pour tous les âges & pour tous les sexes,

Il en faut pour Dreux de Landelle,
Dont les souliers sont sans semelle.
Il en faut pour tous les comperes,
De même que pour les commeres,
Et pour tous les petits garçons,
Pour les gadoüars, pour les massons.
Il en faut pour laides & belles,
Comme il en faut pour ces donzelles,
Qui ne sont ni chastes ni belles,
Et qui sans grace & sans attraits,
Vivent des pechez du marais,

Voici donc de quoi contenter tout le monde. Un Villageois de Bourgogne des plus brutaux, & ce qui n'a pas besoin de preuve, des plus ignorans, fait du bruit dans son voisinage, *fama volat*, & il est mandé à Paris sur ce bruit, comme le Grillo dont il étoit une tres-bonne copie, l'avoit été chez un Prince où on l'avoit fait passer pour un Medecin miraculeux. Il y vient ; & voilà tout Paris aux écoutes. L'Histoire nous parle d'un Caius Junius Bubulcus, qui dédia le premier un Temple à la santé dans Rome, lequel fut depuis peint & embelli par Fabius Pictor proche d'une porte de la Ville, qu'on appella *Salutaris* à cause du Temple. C'est ainsi que ce moderne Junius Bubulcus vient de son païs pour rendre la santé à Paris ; que la populace court aprés ; & que peu s'en faut qu'elle ne nomme la ruë où loge cet Esculape, *La voye de salut, Vicus Salutaris.* Car comme la pluspart des riches n'estiment que ce qui est cher, la populace ne court qu'à ce qui est à juste prix. Ainsi voyant qu'il prend des jettons envelopez dans du papier, pour argent comptant, on l'a-

dore, comme un homme descendu du Ciel, sans faire reflexion qu'il en donne de son côté pour le prix de l'argent. Il juge des maladies par les urines, fussent-elles de douze ou quinze jours, & dans la bouteille à l'huile ou à l'encre, cela ne l'embarasse pas. On ne pense plus à tous les autres Medecins, au point que des gens qui ne sont pas tout-à-fait peuple, consultent à leur tour ce vilain serpent comme un Esculape serpent, sans respect du Politique & de la Faculté. Ainsi voila le Bouvier * dans le Zodiaque de Paris avec les Esculapes & les Chirons, parce que ses remedes ne sont que du foin verd, & qu'on en meurt rarement, & c'est même parce qu'il dit quelquesfois vray, que quelques-uns le croient Magicien *per l'honor.* Mais helas! il y a si peu de noir dans sa magie, qu'il traite de poulmoniques des hommes qui ont des poitrines d'acier, & qu'il assure à l'inspection des urines que des filles qui n'ont pas sept ans sont grosses de cinq mois. Il suffit que cet Almanach ait dit une ou deux fois vrai, *il ne se trompe,* dit-on, *jamais,* & voila le Medecin à laine & à poil, Medecin de Hollande & de soye dans Paris. Qui l'eût dit que la Medecine qui se plaît dans un air pur & serain, eût pris naissance *vervecum in patria, & crasso sub ære,* & que comme il y a des Juges guêtrez & bouviers, * des Medecins de vaches, de veaux & de pourreaux, *a* auroient enfin été du bel air à Paris, & qu'ils se seroient si heureusement établis & transplantez dans ce marais? Mais où suis-je moy même insensiblement tombé, en raillant? serieusement, ne me serois-je point trop arrêté pour l'honneur de la Medecine sur ces vilains sujets, & ne devrois-je pas même avoir quelque honte d'avoir voulu triompher de l'ignorance de tels belîtres? *de verullis & bouillis pudet triumphavimus.*

* Bootes.

* Bubulco judice.

a Medecin de pourreaux gendre du Medecin de Beus qui luy succeda.

Flor. Hist. Roman. lib. 1. cap. 4.

Puis donc que le temps de certains Empiriques d'une toute autre figure que ces miserables, nous interpelle de ne pas passer outre, & pour ainsi dire, *inter medios cleros,* sans y faire quelque station, commençons par les Clercs des moindres Ordres, & reservons ceux des grands pour la fin de nôtre Chapitre, où ils se trouveront, *ad Capitulum capitulantes.*

L'ABBE' AUBRI, ce Clerc qui a tant fait parler de luy à Paris, est un des grands Charlatans qui ayent titré d'Abbaye; mais comme il étoit né à Monpelier, & qu'il venoit d'une Terre Medecinale, qui ne l'auroit pas crû Medecin à moins que de sçavoir qu'il en avoit été chassé. Il ne s'amusa pas à Paris comme ce petit Medecin de la Comedie, à de petites maladies, il choisit

d'abord les cancers, comme la ſparte qu'il vouloit orner ; mais ayant malheureuſement ouvert quelque-unes de ces tumeurs par ſes remedes, & fait perir des femmes qui euſſent encore pû faire penitence quelque temps, s'il ne les eût tuées charitablement, il fut obligé de ſe retrancher aux traitemens de ces malades qu'on a nommez précieux ; ſoit parce qu'il y a toûjours de la précieuſe, ou plûtoſt parce que la cure en eſt fort chere. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe piquât de la Philoſophie Hermetique, témoin ſon admirable *Triomphe de l'Archée, & la merveille du monde*, où il n'eſt parlé que d'*Arcanes* & de *miſteres*, volume *in quarto*, dont on pourroit faire un des plus petits *in* 16. voire un vrai Bluet, ſi l'on en retranchoit les injures, les invectives, les ſollecifmes & les barbariſmes, au hazard encore de ne rien comprendre au reſte du galimathias : tant il y a, outre tout cela, de barragoin, d'ignorances craſſes, & de fautes d'ortographe. Au reſte, je ne ſçay pas trop bien ſi ce bon Abbé étoit plus ou moins expeditif que les Charlatans laïques : mais ce qu'il y avoit de bon en ſon fait, eſt qu'il étoit ſi bien logé, ſi bien meublé & ſi bien ſervi, que le ſort ſembloit avoir réuni en lui la fortune de tous les Charlatans paſſez, preſens & à venir, de ſorte qu'on pouvoit douter s'il n'avoit point quelqu'autre ſçavoir faire que celui des Charlatans vulgaires & impecunieux. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un ſi galant homme, qu'il profitoit de toutes les occaſions, ne laiſſant échapper ni brune ni blonde, ſans lui debiter d'abord le Lucilio, pour en venir plus facilement à l'Aretin : tant ce bon Abbé avoit bonne envie de faire des fruits dignes d'un Commendataire. C'eſt à peu prés de cette maniere que tant d'autres Abbez *in voto* ont plus fait de figure à Paris, par les malefices que par leurs Benefices. Comme il y en a donc encore quelques-uns en vie, & qu'ils n'ont pas tous été ſi déterminez Chymiſtes, ni *ad ogni coſa* que l'Abbé Aubri, il ſe faut contenter de les envelopper les uns & les autres dans des couvertures, d'où ils ſortiront peut-être plus ſages, aprés que nous les aurons bernez à proportion de leurs merites, s'ils ſçavent mieux profiter de ce remede, qu'ils n'ont profité de ceux qu'ils ont debitez.

L'Abbé de Brepeau ayant fait ſes premieres armes en Anjou ſa patrie, vint faire quelques campagnes à Paris, d'où aprés divers exploits dans la milice Empirique, il retourna enfin chargé de palmes & de butin en ſon païs, où il voulut mourir com-

me un bon liévre dans son gîte, & en bon Chymiste; & voici comment. Il persuada premierement à son frere, qu'il n'y avoit rien qui purgeât si doucement qu'une de ses poudres, de sorte que luy en ayant fait prendre une assez bonne dose, le bon frere en mourut sur le champ. Pour lui, il ne fut pas du tout si malheureux, le remede ayant fait quelque composition à son Auteur; car en ayant pris quelque temps aprés, pour faire voir qu'il n'y avoit rien que d'innocent, il eut le temps de penser à sa conscience, mourant lentement & tout à loisir.

Qui ne diroit donc que cette Epitaphe avoit été faite longtemps avant pour cet Abbé?

In tumulo Medici qui ægros purgabat, pulvere composito ex Tartaro, Scammonio, & Antimonio, quo ipse accepto periit.

Nondum pulvis eram, pulvere pessimo
Demens conjicior pulverem in ultimum.
Quòd si non fieret, pulvere pessimo
Plures conjicerem pulverem in ultimum.
Evenit misero sic mihi Talio;
Si nondum Medicus pulvereus cavet,
Hospes tu Medicum pulvereum cave.
Gaudent tartareo pulvere Tartara,
Hanc escam, moneo, Dæmonium voca,
Quam dat Scammonium, quam Stibium tibi.

Stephanus Roderic. Castriens. in Posthum. varietat.

Mais n'oublions pas, que comme il se vantoit d'avoir un remede infaillible pour dissoudre la pierre de la vessie, il répondit à ceux qui lui conseilloient de la porter à Cromvel, qu'il se garderoit bien de sauver la vie à un Tiran.

Si celui cy est un bon Beneficier, comme je le croi, il n'est neanmoins Abbé & Medecin, que *ut* LUCI *lumine lucent*, tombant lui-même d'accord qu'il n'est nullement Medecin. Ainsi c'est pour cet Abbé, ou plûtost pour des Medecins faits comme lui que cette Epigramme semble être faite.

IN EUNOMUM.

Languentem Caïum, moriturum dixerat olim
Eunomus, evasit fati ope non Medici.
Paullo post ipsum vidit aut vidisse putavit

Pallentem, & multa mortis in effigie.
Quis tu? Caius ait; vivis-ne? hoc abnuit. At quid
Nunc agis hic? Jussu Ditis ait venio.
Ut quia notitiam rerumque hominumque tenerem,
Accirem Medicos. Eunomus obriguit.
Tum Caius, metuas nihil, Eunome, dico ego & omnes
Nullum, qui saperet, dicere te Medicum.

Ce qu'il y a d'assuré, est que les heures qu'il lui restoient aprés celles qu'il employoit aux procés, lui firent naître la curiosité de lire les œuvres de la Framboisiere; & que comme le François s'y trouve *è regione* du Latin, il y prit goût, & crut y comprendre quelque chose, & assez pour faire la Medecine à Paris. Mais pour lui faire justice, il faut avoüer que sa Medecine ne fit ni grand bien, ni grand mal au commencement: tant on s'y fioit peu. Tout ce qu'il put faire, c'est de faire tâter à quelques Dames de son eau de Scorzonere avec du sirop violat, qu'il donnoit pour les vapeurs; de ses bouillons qu'il faisoit rouges, pâles: doux, piquans: clairs, épais, comme on les vouloit. Les ptisanes purgatives, les poudres cordiales, & quelques autres drogues innocentes entrerent ensuite dans sa pratique: mais comme tout cela ne faisoit pas assez d'escarre, & que le mitonmitaine n'est pas du goût de tous les Parisiens, il s'approcha un peu des fourneaux; & y trouva de quoi faire feu auprés des malades. Mais ce qui le mit le plus en credit, est que ses remedes étoient à juste prix, & qu'il publia hautement, qu'étant Gentilhomme, il n'avoit garde de vendre des drogues, *& si donnoit ses denrées à qui en vouloit*; * mais par malheur pour ce bon Abbé, non seulement l'inconstance si naturelle aux Parisiens, & son air peu affirmatif; mais de plus les Medecins à robe grise étans venus alors à la rencontre des noirs qu'ils pousserent terriblement, cet Oracle fut si negligé qu'on ne le consulta plus que par occasion, & chemin faisant; mais qui ne s'étonneroit de voir parmi nos petits Clercs un

**Chanson du temps du Roy François I.*

Abbe' de Sang qui n'en peut voir répandre quatre onces sans horreur. Il est dans l'Eglise par un petit Benefice, dans la Noblesse par la naissance, dans la Justice par les procés, dans la Spagirie par le Laboratoire, & dans le Tiers-état par la Vente & Distribution de ses secrets. C'est ainsi qu'il a fait du bruit pendant quelque temps. Mais les deux Medecins de robe grise qui vinrent de Syrie s'établir au Louvre, battirent si

vivement son coin du College, que l'épouvente l'obligea à quitter ce *Palladium*, où le destin de sa pratique sembloit renfermé. En effet, tout son Balsamique & toute sa Mumie s'exhalerent & se perdirent en l'air depuis ce temps-là. C'est ainsi qu'autant en emporte le vent qu'il en apporte, par la Charlatanerie Spagirique; & que nôtre Abbé se perdit sur les Syrtes, * où l'illustre Barbereau avoit fait naufrage avant luy. Il est vray qu'il sembla revenir sur l'eau, lorsqu'il fit une tentative pour se rétablir, en cette ruë de Paris, que le combat & le tombeau de la grande Reine Miphleset & de ses Amazones a renduë fameuse; mais comme cette tentative fut malheureuse, & qu'elle fit trop de bruit dans le voisinage & aux allentours, son nom n'en a plus du tout fait depuis ce temps-là. Quoi-qu'il en soit, pour moy si j'avois quelque Noblesse & quelque rang dans l'Eglise, quand le tout ne seroit qu'à simple Tonsure, je me garderois bien de faire comme ont fait ces deux derniers Abbez, un métier que tant de miserables & de faquins dés-honorent, & que la plûpart des Medecins sinceres & sçavans ne veulent plus faire que pour leurs amis. Avançons, car j'apperçois une autre maniere d'Abbé, & un genti joli petit Medecin en

* *Le College des quatre Nations.*

La ruë pavée *d'andoüilles.*

L'ABBE' STAROGNE. C'est un petit Clerc des Terres du Luxembourg, dont la mine, les gesticulations, le Nerveze, & les contes jaunes vallent un Polichinelle & un Brioché, pourveu que la farce ne dure qu'un demi quart-d'heure, tant on s'y ennuie passé ce temps-là. Il compose des chansons, des Recipez, & même des Ouvrages de Theologie & de Controverse, témoin le Livre où voulant *démasquer la fille de Calvin*, il se barboüille luy-même, & se represente comme un drôle masqué. Ce qu'il y a de singulier dans toutes ses compositions & dans ses discours, est qu'ils ne fatiguent personne tant on est soigneux de ne s'y arrêter qu'un moment. Mais peut-on oublier

DU MAS, dit communément la Grand' barbe, quoi-qu'il ait passé le fleuve d'oubli depuis quelque temps. Son habit long, ses rubans violets, ses cheveux gris, sa barbasse, son bâton, son allure, tout cela n'avoit-il pas quelque chose de Paternel, d'Abbatial, & de Philosophe Hermetique? Mais, me dira-t on, si cet Abbé s'est rendu sçavant en Turquie, comme il dit, & s'il a passé par tous les Oda du Serail, comment n'y a-t-il point laissé cette marque de virilité qui faisoit tant d'honneur à son visage & à son menton: car il semble qu'on ne sort pas de ce lieu là

comme

comme on y entre, & sans y laisser quelque chose de ce qui humanise même les Barbares ? Quoi-qu'il en soit, il apporta tant de secrets, & de belles choses de ce païs-là, qu'on jugea à propos, quelque temps aprés qu'il se fut fait connoître à Paris, de le loger dans un Château à plus de sept tours ; mais comme cette maison n'est pas incommutable, quand on a des amis & des amies, il en sortit aprés quelque temps, & fut encore plus consulté qu'auparavant sur des matieres qui n'étoient ny de son Breviaire ny de la Loy. Car enfin on croit que ce Marabout faisoit pis que la Jobin, & qu'il étoit aussi incommode à la Republique, qu'il étoit commode aux particuliers. Au reste le bon Abbé paroissoit avant que de disparoître, si courbé sous le poids des années, & sous celuy de ses terribles exploits, que je ne sçay qui luy convenoit le mieux de toute la matiere de son Breviaire, du *sicut onus grave gravatæ sunt*, ou du *fabricaverunt supra dorsum meum peccatores.*

Nous avons remarqné cy-devant dans l'Histoire Chronologique des Medecins, un Ammonius de la Secte des Empiriques ; mais voici un veritable Jupiter.

Ammon, un Juvans Pater, tant il a sçû aider à la lettre, & voici comment. Ce Pere ou Abbé, c'est tout un, n'étoit premierement qu'un Frater Apotiquaire, portans les juleps & clisteres dans Rome. De-là il vint au service du Duc de Br . . . en France ; mais s'étant enfin érigé en Medecin auprés de l'Abbesse sœur de ce Duc, il ne mit guere à se faire Abbé Medecin. Car luy ayant fait croire qu'il y alloit de sa santé de se défaire de son Abbaye en faveur d'une Dame de la faveur, il fut recompénsé de tous les côtez de sa negociation, & se fit ainsi d'un Juvans Pater un veritable Jupiter Ammon, bien au dessus de tous les Cabires de la Medecine Empirique.

L'Abbe' Liofales est celuy dont la Philosophie & la methode a fourni le sujet de la jolie Comedie de . . . . . où il paroît comme un Medecin qui devine les malades & les maladies, & qui n'a pas de besoin qu'on luy en raconte l'Histoire. Un Medecin qui sçait reparer les pertes que fait la machine Hidraulique, par les échapées des petits corps, & où cet échapé d'Esculape est appelé pour cette raison, l'homme aux petits corps : homme si singulier qu'il n'y a point de mal pour lequel il n'ait un specifique. Pour moy ce que j'en ay veu de remarquable, c'est qu'il appliqua un jour à une bonne femme qui

n'étoit malade que par la tête, une boëte sous les aixelles, *& ad summum Dominæ femur*, qui la devoit guerir de toutes ses infirmitez putatives. Cette boëte à la verité ne contenoit qu'une taupe; mais la boëte fut une maniere de Boëte de Pandore pour la pauvre Dame, qui la pensa envoyer au Royaume des taupes, luy causant un rhumathisme & une grosse fiévre, par l'admission de l'air externe qui la saisit à force de promener la boëte sur son pauvre corps. Combien de *Malades Prétieux* n'a-t-il point entrepris de guerir sans garder la chambre, pourveu qu'on luy donnât la Boëte à Perrette? & que faisoit tout cela, que de donner quelque petit délay au mal, & que de l'engourdir jusques à ce qu'il vint enfin à se déclarer hautement, *tempore & loco?*

L'ABBE' Gracieux ne trouvant pas assez son compte à la Medecine Charlatane, s'avisa d'une autre invention. Il feignit qu'il avoit reçû un jour, qu'il étoit en prieres devant l'Autel de Nôtre-Dame de Paris, des mains d'un homme inconnu, un billet, qui le mettoit en droit de prendre vingt mille livres sur la succession de P. C. pour les employer en œuvres pies. Le jour d'aprés s'étant encore mis en prieres au même lieu, il en reçoit, dit-il, encore un de pareille somme & à même fin. Il en fait donc la demande à la veuve de Pierre. On considere ce billet, il est précis, & fort approchant de l'écriture du Legare; mais pour tout cela, la veuve bien conseillée, ne laisse pas de s'inscrire en faux. Ainsi on convient d'experts pour examiner le billet, & pendant que les Maîtres à écrire & les Officiers de la Justice y regardent de si prés, qu'apparemment il ne doit point y avoir de grace pour l'Abbé, s'il continuë à soûtenir sa demande, il s'avise pour sortir d'affaire, de déclarer qu'il s'en déporte, pourquoy il intervient Sentence renduë au Châtelet de Paris le 26. Septembre 1669. par laquelle le Demandeur est débouté de sa demande, & condamné aux dépens. Voila de ces gens qui font la Medecine gratis & par charité.

Encore deux autres Abbez qui ont mis le pied en si bon lieu, & la main à l'œuvre avec tant de confiance, qu'ils meritent d'être distinguez des autres, parce qu'il est écrit *fortunam reverenter habe & Principibus placuisse sat est.* Ainsi le premier de ces deux Abbez ne fut pas long-tems abbayant, il devint bien-tôt un veritable Commendataire. C'étoit à la verité bien moins qu'un arbrisseau,

tant que son esperance ne fut qu'en herbe ; mais il ne se fut pas transplanté du jardin de la Chirurgie campagnarde, dans celuy de l'Urbique qu'il devint un de ces grands arbres qui portent ombre dans celuy de la Medecine. C'est ainsi qu'un peu de tréve avec les matieres de Breviaire, & un peu de commerce dans la matiere Medecinale, en fit un grand Pharmacien, grand Chirurgien & grand Medecin. Il sçavoit que les cancers se trouvent quelquesfois fort utilement dans le Zodiaque de la Medecine pour des Chirons faits comme luy, &ce fut par ce signe là qu'il se signala. En effet, cela luy succeda si bien, qu'il eut depuis des imitateurs qui ont fait valoir jusqu'à *oculi cancri* ; & c'est ainsi que bien des cancres sont enfin devenus les précieux & les bijoux de la Medecine de Paris. Depuis ce temps-là, bien plus avisé que nos Abbez Charlatans, qui s'entregâtent par le nombre, il alla commander en veritable Commendataire, dans une Province où on obeïssoit à ses Ordres, & d'où il étoit même consulté de Paris comme un Oracle. Il n'y répondoit qu'à ses heures, &tout ce qu'il daignoit proferer sur le destin des malades de sa bouche fatidique, étoit toûjours interpreté favorablement, parce qu'il étoit l'unique en son espece, & le seul Apollon qui vaticinât de son trépied dans tout le païs. Ce n'étoit pas seulement le peuple qui le croyoit fort habile, car il étoit luy-même tres-persuadé de son infaillibilité. Quoiqu'il n'entendît que le Latin de Breviaire, il ne laissoit pas de répondre sur les questions les plus difficiles de la Medecine ; les vapeurs, ces maux à la mode, & pour lesquels la Medecine n'a gueres de modification, ne laissoient pas d'être de son gibier. Il en parloit comme de tous les autres maux, toûjours à bon compte, & d'autant plus commodément qu'il n'étoit contredit de personne, Il avoit, disoit-il, la Philargirie en horreur, c'étoit un Anargire, un Saint Damien de la Spagirie ; mais quoiqu'on ne soit pas riche en Province comme à Paris, on ne laisse pas d'y être honnête, & il y avoit pour ce Damien plus que de ces œufs que Palladia donna à Saint Damien: car il acceptoit franchement quelque chose d'approchant du jaune & du blanc de ces œufs d'Empedocle, dont nous avons parlé dans le septiéme Chapitre de la premiere Partie de cet Ouvrage, & qui valoient bien les écus d'or de ce Frere juste, dont nous parlerons cy-aprés en parlant des œufs de Palladia, & du devoir des Religieux : car outre les honneurs que la Profession luy attiroit, l'honoraire y étoit quel-

Chap. 7. part. 1. p.
Chap. 17.

que chose de plus effectif que des paroles & des reverences. Il est bien vray que comme tout est sujet à la décadence, l'Oracle devint fort usé aprés quelque temps, soit que la cessation vint de son côté, ou qu'on se lassât de n'en remporter que des réponses confuses.

§ MERINDOL à la verité étoit moins qu'Abbé, mais s'il eût vécu, de petit Prieur qu'il étoit, il fût dévenu *Prior in donis*, & même *major in imperio*, que cet Abbé à Crosse dont nous venons de parler, pour avoir demeure bien plus long-temps que luy dans une terre de promission, seule capable d'engraisser toute sorte de Medecins. Quoi-qu'il en soit, il fut premierement l'Oracle & le Salomon d'une Province, où on le consultoit de tous les païs; mais il ne fut pas arrivé dans cette terre de promisson, où il se transplanta si heureusement, qu'on ne se donna pas même la peine d'examiner les secrets qu'il avoit apportez *de ultimis finib. Regni.* On en jugea aussi favorablement de prés qu'on en avoit jugé de loin; on les admira *cominus* comme on avoit fait *eminus*, sur les simples étiquettes; & les Parisiens ne manquerent pas de les mettre d'abord sur leurs comptes, comme des jettons qu'on fait valoir ce qu'on veut dans les comptes & dans le calcul; & c'est ainsi que tous ces secrets ont le sort & l'avantage de ces pieces de monnoye, dont les Declarations fixent la valeur, & qu'on *est obligé de recevoir selon leur cours, & non pas selon leur veritable prix*, jusques à ce que le temps les ayant usées, on leur en substitue d'autres : si l'on n'aime mieux dire à ce sujet, que comme il arriva autres fois que des visionaires & des flagellans des vallées du Dauphiné, attirerent d'abord les regards & l'admiration du peuple amoureux de la nouveauté, il arrive de même assez souvent que ces hommes que Galien appele les Heretiques de la Medecine, sont bien mieux reçûs & traitez du public que les Ortodoxes.

Pensée de M. D. L. R. F.

On me dira peut-être que j'oublie le plus singulier de tous les Abbez qui ont fait la Medecine à Paris, un Docteur effectif, & dont la methode & toutes les manieres meriteroient un beau grand portrait. Il est vray que c'est une matiere où on pourroit s'étendre fort au long; mais outre que tant d'autres l'ont traittée je croy la pouvoir remettre à un autre endroit, & marquer simplement icy en faveur de la Charlatanerie, la plus jolie & la plus divertissante des affaires qu'elles luy a faites. Un jour qu'il déclamoit de toute sa force en une belle & grande compagnie

contre les meilleurs Medecins de ſon temps, mettant ſa capacité, ſes remedes, ſes cures & tous ſes prétendus talens fort au-deſſus des leurs ; un homme de grande qualité las de le voir haranguer ſi mal à propos, s'aviſa pour le faire taire & pour luy faire comprendre ce qu'il étoit, de luy jetter d'un bout de la chambre ſon mouchoir noüé par une des extremitez ; comme on a coûtume de faire dans les places publiques aux Charlatans, qui vantent leur baume, ce qui obligea le declamateur à ſe taire & à ſe cacher derriere la tapiſſerie, la partie n'étant plus tenable apres un tel coup.

Que d'autres Abbez dignes d'être un peu chapitrez dans ce Chapitre de Charlatanerie. Mais laiſſons les-là crainte d'oublier le reſte de nos Charlatans Laïques.

Le Procureur de Caſtres, dont le bien & la Charge avoient été décretez, étoit à Paris en reputation d'aſſez bon Medecin, ſe vengeant ainſi ſur la Medecine, du mauvais tour que luy avoit fait la chicane, ne l'épargnant pas, luy qui l'avoit minaudée en veritable Grippeminaud. Il vivoit, dis-je, dans la grande Ville de quelques ſecrets, & alloit ſon train comme tous les autres, quand il fut reconnu d'une Dame de ſon païs, à laquelle on l'avoit produit comme un Eſculape pour la guerir de ſes vapeurs. Ils s'entre-regardent d'abord ſans parler ; mais comme ils furent un peu revenus de leur ſurpriſe, il avoüë à la Dame qui luy demandoit s'il n'étoit pas un tel qui avoit été ſon Procureur à Caſtres dans une telle affaire ; il luy avoüë, dis-je, qu'aprés avoir penſé plus d'une fois comment il pourroit ſubſiſter aprés avoir tout perdu dans ſon païs, il n'avoit pas trouvé de plus prompt ſecours que de faire la Medecine, à Paris où tout vit, Procureurs & autres ; mais qu'il la prioit au nom de Dieu de luy garder le ſecret, & de ne pas luy arracher le pain de la main, tant il eſt vray que *plures alit Medicina nefandos.*

REBAR étoit encore vivant il y a quelques années, mais s'il eſt mort depuis ce temps-là, comme il a laiſſé un fils digne de ſon pere, il a bien pû dire en mourant, *non totus moriar multaque pars mei vitabit libitinam.* Il ne vendit d'abord que de l'écume du fer de Spa, mais il debita enſuite des remedes qui tranchoient comme le plus fin acier : car on verifia qu'il avoit donné à un malade des tablettes arſenicales, qui ne ſortirent pas de ſon corps comme elles y étoient entrées.

Un Medico d'inganni pieno

Che sa meglio uccider di veleno.
Che rissanar de Silopo.

Il n'y avoit que trop de quoy le prouver par l'ouverture du corps du défunt, mais il n'y a gueres d'affaires qui ne s'accommodent à Paris avec des amis. En effet, il sortit de prison peu de temps aprés y être entré : car des témoins qu'on croyoit ne devoir pas être d'un sentiment different de celuy des Medecins & des Chirurgiens, se trouverent enrumez lorsqu'on les voulut faire chanter.

Voicy quelque chose de semblable au faux Demosthene dont il est parlé dans la vie de Saint Basile, lequel étant devenu de cuisinier Secretaire de l'Empereur Valens, fut renvoyé à la cuisine & aux sauces par ce Saint, un jour qu'il avoit fait un solecisme voulant faire le beau parleur & le Theologien. Ce sont des vallets devenus Medecins & gens d'importance, à la faveur de leurs Maîtres, depuis que les Medecins sont eux-mêmes devenus valets. Vrais Cliniques, si on considere qu'ils n'étoient nez que pour les chambres, & les Garderobbes, d'où ils ont effectivement passé, aux lits & aux ruelles des malades qu'ils promettent impudemment de guerir. Cependant je n'en marqueray icy que trois ou quatre des moins formidables, de crainte de heurter quelqu'un de ceux qui me pourroient faire des affaires, auprés de leurs Maîtres ou de leurs Maîtresses.

Gondase fut premierement vallet de chambre de Monsieur le President B. & ensuite de Madame la Princesse de M. en titre d'Office ; mais il fut chassé de la maison de celle-cy à cause d'une infidelité qu'il fit à son bien-faiteur. Se voyant donc sans bien & sans place, il se fit Medecin de desespoir dans la place M. de Paris, où il commença par les Fruitieres. Il s'amouracha ensuite & se maria, autre espece de désespoir, & tout cela ne laissa pas de luy succeder si admirablement, qu'il se trouva assez bien monté pour battre les ruës de Paris, où il passe pour grand Medecin, à la faveur des lettres qu'il a fait venir en poste de l'Université de C. Ainsi la surprise ne fut pas petite dans la chambre de la Princesse, quand on le representa comme un de ces Medecins qui vont le trot à Paris, tant la Metamorphose parut grande à ceux qui l'avoient veu sous sa premiere figure. En voicy encore un de même espece.

Saint-Amour, c'est son ancien nom ; mais ne le croyant pas capable de faire tant de bruit dans la Medecine, que l'an-

cien & le moderne Saint-Amour en avoient fait dans la Religion, il eut l'effronterie de le changer arrivant à Paris, en celuy d'une maison Royale finie il y a long-temps. Saint-Amour, dis-je, avoit été vallet de chambre d'un Secretaire des Commandemens d'un grand Prince. Il parvint ensuite à être un des Barbiers de ce Prince. Mais ses bons Maîtres étans morts, il ne perdit pas courage, & crût qu'il gagneroit à ces pertes s'il pouvoit passer de la Barbarie dans la Medecine Charlatane.

Il commença donc par quelques Villages, d'où il apportoit à la Ville des grains, des fruits, des estoupes, & de semblables denrées qui le faisoient subsister, pour de l'Antimoine, de la Gomme gutte, des pignons d'Inde, de l'Ellebore, & tout ce qu'il luy plaisoit de donner aux Païsans. Mais comme on fit un fort grand bruit de sa temerité, & qu'on le regarda comme un meurtrier, il pensa à la grande Ville. Il y vint, il y pratiqua où il pût, & comme il pût, car on ne manque jamais d'y trouver des duppes; mais ayant demandé d'abord à une femme fort impecunieuse, huit cens quarante livres pour autant de visites qu'il avoit faites à son mari & à sa famille, & la demande faisant regretter le pauvre défunt sur nouveaux frais à la pauvre femme, elle trouva enfin un prompt secours en l'avis d'un Procureur qui excipa pour elle de ce que Saint-Amour n'étoit pas Medecin. En effet, comme celui-cy ne pût pas prouver qu'il étoit gradué, & le Doyen de la Faculté de Paris étant incidemment intervenu en la cause, Saint-Amour fut déboutté de sa demande, & défenses à luy faites d'exercer la Medecine sur les peines portées par les Ordonnances, & condamné aux dépens. Mais croyez-vous que le Saint-Amour se rebutte, & qu'il recule pour les oppositions qu'il trouve à ses desseins? Rien moins, il n'a garde de perdre courage, ce n'est pas le genie de l'Amour, & particulierement de l'Amour Medecin. Cet Amour n'est pas un enfant comme les amours des peintures & des Romans; il renverse tous les obstacles chez les sains & chez les malades; il entre par la porte & par la fenêtre, & fait largesse de ses remedes pour se faire jour. Comme il n'est donc en amour que de perseverer malgré les disgraces; enfin un homme de plume, auprés duquel il avoit été introduit par un homme à tout poil, comme un grand Medecin, s'imagine avoir été soulagé de certain mal par ses soins & par ses remedes. Le Richard n'en est pas ingrat, il le paye bien, il le prône, & le mene chez tous ses

Arrest rendu l'an 1672. pag. 109. 10 & 11. des Statuts de la Faculté.

amis. Saint-Amour de son côté ne manque pas de se soûtenir, & voyant qu'on luy applaudit, il dit du Latin comme un possedé. Il pousse sa pointe, il se marie ; enfin comme il ne luy reste plus qu'à faire taire les Medecins qui le connoissent pour ce qu'il est, & qui ne veulent pas conferer avec luy, il fait venir des Lettres de C. Aprés cela vous eussiez veu le Saint-Amour Medecin, monté comme un Saint George, & du Regiment de la Medecine la plus cavaliere de Paris. C'est un grand secret que de sçavoir se transplanter, témoin cet Apotiquaire de Paris, qui ne devint pas moins grand Medecin à Londres, que le garçon Apotiquaire de Londres le fut à Paris, avec une écorce déguisée en secret. Si l'Orvietan fut demeuré en Italie, la Theriaque * qu'il a mise en reputation, & qui l'avoit mis luy-même en vogue sous le nom de sa Patrie ; cette Theriaque, dis-je, *d'un quatrino*, n'auroit pas bravé la grande Theriaque d'Andromachus, & n'auroit pas fait passer son Auteur du Theâtre dans la Bourgeoisie de Paris, s'il n'avoit passé les Monts avec elle.

* *Diatessaron.*

Diatessaron seu de quatuor.

Fugge il tetto Natio chi gloria brama
Alata enco e la fama
Ne giugne a lei chi d'al patrio albergo
Non volge il passo, e non s'impiuma il tergo.

Fuln. Testi nelle Poës. liriche p. 53.

Il est vray que le garçon Orfévre n'a pas éte si heureux que tous ces vallets, quoy qu'aussi hardi. Il croit avoir trouvé le secret de la surdité dans une eau que son Art luy a fait voir, & il s'imagine ensuite aprés quelques épreuves faites sur des surditez Periodiques, qu'il va guerir les plus habituelles. On le produit donc à une femme qui n'étoit pas tout-à-fait sourde ; mais le remede se trouva si peu fait pour elle, qu'elle demeura sourde achevée.

Non habui febrem Symmache nunc habeo.

On lit qu'un Lucius Callidius donna des oreilles d'argent à Minerve Medecine, pour avoir recouvré l'oüye par son assistance ; & voicy un Medecin Orfévre qui change une oreille d'argent en une de fer, & qui se fait luy-même des oreilles de Midas, pour s'être voulu faire Medecin d'or. En effet, prévention à part, à voir raisonner tous les Empiriques comme ils font, en est-il un seul, dont on ne puisse dire sans l'offenser: *Auriculas asini quis non habet?*

Puisque nous voicy sur les maladies incurables, venons de

de la ſurdité ; aux cancers & aux goutes.

Guillemot donna d'abord de grandes eſperances touchant la gueriſon des cancers ; mais il devint enfin bien moins qu'un Roy Guillemot & qu'un Roy de cartes entre les Charlatans, & dans l'eſprit même des badaux. On ne parla plus de boire ſes précieuſes liqueurs, depuis qu'il eut laiſſé mourir trois femmes qu'il avoit entrepris de guerir de leurs cancers, *au peril de ſa vie*, & c'eſt en punition d'avoir ſi temerairement juré *ſur ſa vie*, qu'il meurt à preſent de faim, & qu'il eſt devenu un cancre avec tout ſon or potable.

Talcimon étoit un bon-homme qui vendoit ſes Medicamens chimiques le mieux qu'il pouvoit, & qui promettoit même la cure des maladies les plus incurables ; qui ſe donnoit un air de jeuneſſe, tout vieux qu'il étoit, publiant toûjours qu'il avoit trente ou quarante années ſur la tête, de plus qu'il n'en avoit en effet, & tout cela pour faire valoir ſon baume de vie. Cependant ſi ſimple, qu'il prioit tout le monde de luy faire vendre des paperaſſes chimiques, qu'il regardoit comme des Traittez uniques de Raimond-Lulle, d'Arnaud de Villeneuve, de Geber & autres Alchimiſtes, au point qu'il promît un jour à l'Auteur de cet Ouvrage, qu'il ne ſeroit pas ingrat s'il les pouvoit faire acheter par une grande Dame de ſa connoiſſance, à la verité fort paſſionnée pour les Charlatans & fort curieuſe ; mais la plus impecunieuſe & la plus grande idiote de Paris. Il ne pouvoit même s'empêcher, aprés avoir montré tous ces parchemins & vélins peints en rouge, jaune, vert & bleu, de s'écrier que les Miniſtres n'étoient gueres jaloux de la gloire du Roy, de ne luy pas donner vingt mille livres de ces tréſors, capables d'enrichir & d'orner la Bibliotheque de ſa Majeſté.

Ermef eſt un Suiſſe gueriſſeur de goutes, qui reſſemble à un Medecin, comme un Suiſſe eſt un homme raiſonnable. Il fait un or potable avec de l'eau de vie, qu'il donne pour toutes ſortes de maux, pretendant que cette eau peut guérir les goutes au défaut de ſon or. Voilà toute la raiſon qu'on trouve en ce Suiſſe, & une veritable raiſon de Suiſſe. C'eſt ainſi qu'Elvieti, dit la Dindonelle, Muſicien, jadis vray fauſſet, & maintenant une des baſſes de la Medecine Charlatane, vend & diſtribuë le baume, & les autres merveilles marquées dans ſon affiche.

Encore un Medecin ſans barbe, un Apoticaire ſans ſucre, un Chirurgien metamorphoſé en Apotiquaire Medecin,

un Marchand mêlé, dans la Medecine; & un grand Seigneur vendeur d'opiate & de mitridat: car quand au premier j'avouë que

Non possum ferre Marullum
Nasutum juvenem, mentisque errore superbum
Qui nihil à Phœbo deducens præter inane,
Nomen, & intonsi pondus florile capilli,
Imberbesque genas, jam se majoribus æquat.
Quin crasim tamen atque crises ignorat, & idem
Uberis ac fluvii cancrum distinguere nescit.
Nescit ab Angina quanto mala limite distent,
Argentanginæ. Quoties maculas elephantus
Audit pellucidas, de barro cogitat unde,
Cardiacum morbum residere in poplite credit.

Iacobi Balde Medic. Gloria satyr. XV.

Et quant au second & à ceux qui le suivent;

Præterea tumidum non possum ferre Gliconem
Unguibus an scissisque comis, an forfice summa
Promptum ad cædes, Medicis nunc æquiparat se
Tonsor heri, aut digito confundens unguem Aliptes,

Pour commencer donc par ce premier, si l'Antiquité a dépeint Esculape avec une grande barbe, pour marquer que l'âge & l'experience sont necessaires au Medecin, elle ne nous a pas peu surpris, quand elle nous a fait voir un *Apollo imberbis*, & par consequent le pere d'un barbon, sans barbe. C'est ainsi que Paris naturellement idolâtre des Medecins extraordinaires & recens, n'eut pas si tôt vû un Apollon barbe d'étoupe, ou si l'on veut du plus fin lin de Hollande, que cette Ville lui accorda plus facilement droit de Bourgeoisie, qu'à tout ce que les Muses & le Parnasse inspirerent aux sçavans de son païs. C'est ainsi qu'un peu de Quinquina déguisé, un peu d'Opium & quelque Eau-Imperiale passent pour des secrets quand on vient de loin, & quand on a affaire à de bonnes gens. Mais de bonne foi, quels que soient ses remedes, & excellens tant qu'il vous plaira, est-ce assez d'avoir un bon cheval pour être Ecuyer, & de bons instrumens pour être artisan? Qu'ainsi ne soit, ne sçavons-nous pas que ce guerisseur ayant frotté les jointures du corps de Mademoiselle de D...... fille de qualité & d'une grande esperance, avec une solution d'Opium, elle s'endormit au Seigneur? Ne sçait-on pas même que la fille de

M. M.... grosse Fermiere, étant malade de la petite verole, il pretendit non seulement la guérir par les sueurs, mais encore de la preserver des marques & coutures que laisse trop souvent ce mal; & que l'ayant fait mettre pour cet effet dans une lanterne, elle y mourut, aprés avoir prié plusieurs fois qu'on la tirât de là? La Religieuse de Belle-chasse & quelques autres malades n'en eurent pas meilleur marché. Ainsi de semblables coups sont-ce des coups d'Esculape? ou s'ils sont d'un Appollon sans barbe, sans étude & sans experience; & d'une figure si enfantine, que M. le Cardinal de B.., l'ayant vû chez un malade avec un autre Medecin qui ne paroissoit gueres plus vieux, dit fort spirituellement qu'il croyoit que la Medecine étoit tombée en enfance? Mais pour en venir à la bonne foi du personnage, & pour faire voir qu'il y a aussi peu de *vir bonus* que de *medendi peritus*, un petit conte qui n'est pas un conte, mais une verité incontestable. Un bon Ecclesiastique avoit un laquais malade d'une petite fiévre & d'une petite diarrhée dont il fut bientôt convalescent. Il n'y avoit plus qu'à le purger: mais le Medecin qui en avoit eu soin, craignant que s'il le purgeoit si tôt il ne s'empifrât de soupe & de vin, & qu'il ne retombât malade, differoit le plus qu'il pouvoit la purgation. Cependant le malade avoit grand faim, & se plaignoit continuellement sans dire de quoy. Le Maître qui n'avoit pas vû son Medecin depuis prés de deux jours, crut qu'il negligeoit le malade, & qu'il étoit bien plus mal qu'il ne le pensoit. Cela l'obligea de mander M. H... Il vient, il considere le gisant, & aprés avoir blâmé la conduite du Medecin dit au Maître qu'il ne pouvoit pas répondre de la vie de son laquais, qu'il étoit menacé d'une mort prochaine, qu'il lui conseilloit premierement dans cette extremité de lui faire administrer tous les Sacremens, & que cela fait il pourroit tenter un remede, à la verité violent, mais que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour le sauver. Le Maître se voyant fort empêché de cet appareil de remedes spirituels & corporels, ne sçait d'abord à quoi se resoudre: mais à la fin il s'avise d'aller trouver un Ecclesiastique de sa connoissance, qui ne faisoit plus la Medecine que *ad faciendos fructus*, & de le prier de voir ce laquais, & de lui dire ce qu'il en pense; & le Medecin Ecclesiastique ne l'eut pas plutôt consideré qu'il lui dit: Monsieur, vôtre laquais n'est plus malade, il n'a besoin que d'une petite purgation, & d'une

bonne soupe, tant il a grand faim. Dit & fait : car le Medecin ordinaire étant venu sur ces entrefaites, & ayant ordonné la Medecine au laquais, il fut sur pied dés le lendemain, sans qu'il fût necessaire de tenter le remede dont M. H... vouloit sans doute faire l'experience *in vili anima*, seur que s'il tuoit le malade, on accuseroit le Medecin ordinaire de sa mort. C'est ainsi qu'il donnoit hardiment des clisteres d'infusion de tabac, dont Monsieur le Marquis de Vieup.. & Monsieur Bern.. Officiers de dragons ont peri pitoyablement. Que des hommes sottement prevenus vantent donc tant qu'il leur plaira les cures vraies ou palliatives de tels Medecins, il sera toûjours vrai de leur dire qu'ils font sans y penser, ce que faisoient les Prêtres de Neptune, qui montroient les representations de ceux qui s'étoient sauvez du naufrage, & les presens qu'ils avoient faits au temple de cette fausse Divinité : mais qui n'avoient garde de parler de ceux qui s'étoient noyez nonobstant les vœux & les promesses qu'ils lui avoient faites : tant son pouvoir étoit chimerique, & tant il est vrai qu'on ne parle jamais de ceux que nos Charlatans ont tuez.

L'Apoticaire sans sucre est ainsi nommé, parce qu'il y en a bien moins dans ses tablettes febrifuges que d'autres ingrediens, pour ne point parler des sels arsenicaux. Il est vrai, puisque nous sommes tombez sur ces tablettes, que quelques cavalieres qu'elles soient, elles ne vont pas toûjours également vîte : car si ces trompettes en délogent quelques-uns dés le premier coup, elles laissent le temps à d'autres de se reconnoître & de plier bagage ; & c'est toute la grace qu'on peut attendre des remedes de cet Apotiquaire de Gr. Ainsi je ne fais aucun doute que les Prêtres ne gagnent plus avec lui que les Epiciers, & que s'il est long-temps à Paris, il n'y fasse plus perir d'hommes que le Roi Goth dont il prend le nom, n'en expedia au siege de Rome. Car encore si cet Apotiquaire s'en tenoit où se borne nôtre Chirurgien metamorphosé en Apotiquaire Medecin, on n'y verroit que du comique, au lieu du tragique : car pour expedier son portrait d'aprés ceux qui y ont travaillé avant moy, ce n'étoit au commencement qu'un Bedeau de saint Cosme ; ensuite de quoi il se fit Frater de la petite espaule, d'où il est devenu Conseiller & Medecin du Roi & de son Altesse Royale, Artiste & Directeur d'une Societé de nouvelles découvertes, & Auteur qui travaille avec autant de facilité

que faisoit autrefois la Serre. Il n'y a, dis-je, que du comique dans ses remedes : car quelques barbares que soient leurs noms, ils ne font pas grand mal aux Chrétiens, tant il y a de recreatif & de prétieux dans sa boutique pour les précieuses. En effet, qui n'ouvriroit les oreilles & les yeux au SIROP DE THE', FEBRIFUGE, au CHOCOLAT DEGRAISSE' ET ANTIVENERIEN, au CAFFE' VOLATILLE, au TABAC & au THRESOR d'ESCULAPE. Mesdames les Surannées, *le lait de Perles*, *les Cassolettes Royalles*, & tant d'autres nouveautez que la Scene presente d'abord, ne vous font-elles point esperer de paroître encores jeunes pendant quelque temps. Pour moy si son Orvietan n'avoit pas été condamné par Arrest comme une usurpation, je croy qu'il n'y auroit plus qu'à chanter

Voyez les entretiens sur un Livre intitulé les nouvelles découvertes du remede Anglois, où est le portrait de ce Medecin Chirurgien & Apotiquaire.

Ah la grande vertu de l'Orvietan !

Mais pendant que nous sommes sur la Chirurgie, il ne faût pas laisser passer un

Autre Chirurgien-Medecin fraîchement arrivé de Province au rendez-vous des Charlatans : car je croy qu'on sera bien-aise d'apprendre qu'un homme si singulier y a enfin établi son domicile.

Il étoit né & établi dans la Ville de B , & je laisse à penser quand on aura lû ce qui suit, s'il n'étoit pas la créme foüettée, ou au moins foüetable des Maîtres-Aliborons de son païs. Un vieux Cabaretier de cette Ville, bon-homme, & qui avoit une jolie femme, mais fort infirme, ne laissoit pas avec toute sa bonté de tromper autant qu'il pouvoit les Officiers des Aides de cette Ville, dérobant toûjours quelques Tonneaux de vin à leur vigilance & à leurs visites. C'étoit en vain que les Officiers l'observoient, il trompoit toûjours ces Argus. Le Chirurgien dont il s'agit étoit leur ami, & comme il avoit appris que le bonhomme donneroit tout à qui rendroit la santé à sa jeune épouse, il trouve le moyen de voir cette femme, & de luy faire conter son mal ; ensuite de quoy il l'assure que tant d'incommoditez ne viennent que des vers qui la mangent, & peut-être encore de quelques autres animaux ; mais qu'il a un moyen & un remede tout particulier pour l'en délivrer. La jeune femme en fait le rapport à son bon mari, comme elle auroit fait de la meilleure nouvelle, & voila que l'un & l'autre conjurent le Chirurgien d'employer son sçavoir & tous ses remedes pour cette

cure, luy promettant tout ce qu'il voudra. Dieu sçait s'il manqua à toucher quelque argent d'avance. Il sçavoit que les bonnes gens avoient des loüis d'or, & qu'il n'y avoit plus qu'à convenir avec les Officiers des Aydes du moyen qu'il faloit tenir pour venir à bout de l'affaire : *Quid vultis mihi dare & ego eum vobis tradam?* Ils jettent donc leur plomb de concert, aprés quoy le Chirurgien dit à la malade qu'il ne peut confier la connoissance & l'application de ses remedes à personne; que ce sont des manieres de lavemens & d'injections qui demandent de l'adresse & du secret, que c'est à elle de s'abandonner à sa prudence & sa conduite, si elle veut qu'il l'entreprenne. Elle y consent aprés en être tombée d'accord avec son mari; & dés la premiere fois nôtre Chirurgien ne manque pas de luy envoyer dans le corps à la faveur d'un lavement les vers, & tout ce qu'il en prétendoit faire sortir. La pauvre femme qui voit tous ses corps étrangers hors du sien, ne sent plus son mal tant elle est transportée de joye. Ainsi elle ne se contente pas de faire part à son bon mari de cet heureux succés du premier remede; mais elle le communique encore à une commere, & luy fait naître l'envie de voir & le Medecin & l'effet miraculeux de son remede. On recommence donc l'injection à deux jours de-là, & voila qu'elle rapporte du lieu où on l'a envoyée, des insectes d'une figure si extraordinaires, qu'une de ces femmes s'imagine avoir observé une fleur de lys sur la tête d'un des plus gros. Cependant le perfide en rit en son ame, & va faire le recit de tout à ses Officiers des Aydes, d'une maniere si fripone, qu'on ne la peut honnêtement exprimer; mais aprés avoir amusé le tapis pendant quelques jours, & avoir endormi la malade avec une vaine esperance, la cure de ses maux n'ayant été qu'en imagination, ils se renouvellent comme auparavant, & c'est à quoy s'attendoit le Chirurgien, & ce qu'il demandoit pour venir à ses fins. En effet, aux premieres plaintes qu'elle en fait, il luy avoüe qu'il n'avoit pas connu le mal parfaitement dés les premiers jours, mais qu'en étant à present mieux informé, il voit bien qu'il est encore plus grand qu'il ne se l'étoit imaginé; enfin qu'il n'y a plus qu'un remede à y faire; mais qu'il n'y a qu'un homme au monde qui sçache le préparer, que c'est pour cela qu'il le met à un prix excessif, & qu'il craint qu'elle n'en veulle pas faire la dépense. La malade en raisonne avec son bon mari, & comme il ne pense qu'à contenter sa jolie femme, il prie luy-même nôtre fourbe

de ne rien ménager pour une affaire de cette consequence ; mais il luy répond que tout ce qu'il peut faire pour son service est d'écrire à Paris au sieur Barlet fameux Medecin Spagirique qui seul sçait préparer, *l'extrait Balsamique, quintessentié dans la noix malabatrum*, le secret des secrets & la veritable panacée, pour convenir du prix le plus juste. Et de fait huit ou dix jours aprés, il fait voir une lettre supposée de Barlet, par laquelle il n'a jamais donné *l'extrait Balsamique quintessentié dans la noix malabatrum, l'abregé de la Medecine*, à moins de six-vingts loüis d'or, mais qu'en faveur de la Chirurgie il en rabat vingt. Ainsi le bon-homme se resoud à donner les cent loüis d'or, qu'on fait semblant d'envoyer à Paris, au moyen d'une lettre de change tirée des Officiers des Aydes. En effet, quinze jours aprés le remede arrive avec la quittance de Barlet ; mais l'un & l'autre supposez. On met le remede en œuvre, on en continuë l'usage pendant quelques jours, & pendant que le Chirurgien & les Officiers tiennent effectivement les cent loüis pour se dédommager de tout ce qu'ils prétendent que ce Cabaretier leur a fait perdre fraudant la Gabelle. Mais enfin comme la pauvre malade ne se trouve pas mieux de l'extrait prétendu que de tous les autres remedes, & qu'elle voit que le Chirurgien la neglige, & qu'il ne répond à ses plaintes que d'une maniere goguenarde, le bon-homme & la bonne femme commencent à se persuader qu'on pourroit les avoir pris pour duppe. Ils s'avisent donc d'écrire à Barlet pour sçavoir s'il a effectivement donné à un Chirurgien de B, l'extrait Balsamique pour la somme de cent loüis d'or, & Barlet répond que c'est luy à la verité qui dispense ce grand trésor, & qu'il est le veritable & l'unique ; mais que le Chirurgien qu'il ne connoît point est un trompeur, & qu'il ne le luy a jamais envoyé. Que faire à cela si non d'aller au conseil, quand on est aussi dépourvû de conseil que nos bonnes gens l'étoient ? Ils y vont, & le conseil est d'avis qu'on fasse cacher des témoins dans un cabinet ou derriere la tapisserie, pendant qu'ils se plaindront au Chirurgien de l'inutilité du remede, & qu'ils luy feront avoüer qu'il en a touché le prix. Dit & fait, le Chirurgien tombe d'accord de tout, ajoûtant qu'il faut esperer & attendre patiemment le succés de l'extrait. Sur quoy on porte l'affaire en justice, on produit la lettre de Barlet, les témoins sont entendus, le Chirurgien qui ne s'attendoit pas à cela, est interrogé & gâte toute son affaire, voulant exciper de

V. Scaliger. de fabulosis qualitatibus malabatri, & Henric. Smetium miscellan. c. xj. p. 481.

quelques raisons & de quelques impudences qui ne servent qu'à le convaincre qu'il a fait des remedes à la malade, le reste parlant assez contre luy. Mais les Officiers voyant qu'il le faloit tirer d'affaire, & n'y pas entrer eux-mêmes fort avant, font parler d'accommodement. On represente à nos bonnes gens, que leur partie est un gueux, qu'il n'y a pas où se prendre, quand on aura bien fait des frais, & on leur fait comprendre qu'ils feront mieux de prendre les soixante loüis d'or qu'on leur offre, que d'en mettre encore autant sans esperance de les retirer. Ils aiment la paix, ils prennent les soixante loüis, on passe l'accord, & les Officiers des Aydes sont contens de s'être dédommagez de tout ce que le Cabaretier leur a fait perdre. Au reste si on veut sçavoir toutes les circonstances de l'affaire, le Chirurgien est à Paris où il s'est retiré aprés cette belle expedition pour y vivre de la Charlatanerie, & où il raconte aussi effrontément qu'il faisoit en Province la chose comme elle s'est passée. Mais c'est assez parler des Medecins, Chirurgiens, & Apotiquaires Charlatans, entrons dans la Marchandise, & finissons par la Noblesse comme nous l'avons promis.

GUDANS le vieux est un homme qu'on prendroit d'abord pour Raminagrobis vieux Poëte François, mais dans le vrai ce n'est pas cela. C'est un veritable Marchand mêlé, qui loin de broder à la maniere des Poëtes, n'a travaillé que dans les manufactures de point de France, où il étoit interessé, & où il ne joüa pas de bonheur. C'est ce qui l'obligea à passer dans la compagnie des jeunes gens, où il faisoit le garçon avec ses manieres galantes. De là il se fourra parmi la vieillesse qu'il promettoit de reverdir avec des Elixirs & des Specifiques enchantez, quoi qu'il ne debitât en effet que des ptisanes, ausquelles il joignoit des pilules, quand celles-là n'étoient pas assez effectives. Mais quelles pilules ? Car c'est pour avoir passé une de ces petites bales au travers du corps de Mad. de Vaugien, qu'il la guerit de tous maux, & qu'il la rendit bienheureuse à jamais : car ce maître Aliboron en sçait bien plus qu'on ne s'imagine.

Il dissout, il philtre, il cohobe,
En Paracelse à courte robe.
Mais pas moins impecunieux,
Car quoi-qu'Intendant de l'Archée
Il n'en paroit pas plus Zachée.

Enfin

Enfin nous voici à ce qui passe infiniment tous ces Grippesous de la Medecine Charlatane dont nous avons parlé ci-devant. C'est de la noblesse, mais quelle noblesse ? Une veritable Altesse, & pour ainsi dire, la Hautesse & le grand Seigneur des Charlatans de nôtre siecle, la terreur de toutes les Facultez, & un Medecin, si l'on s'en rapporte à la genealogie qu'il nous a donnée, de bien meilleure maison que les descendans de Podalire & de Machaon. Aussi est-ce par cette fine Chevalerie que je ferme la Compagnie d'Ordonnance de la Charlatanerie fiéfée, & avec cette fine écaille de tortuë appellée communément Car.... que je finis le cabinet des secrets de la Medecine Empirique.

Je veux donc, s'il le faut vouloir pour avoir la paix, & pour ne pas paroître rustique parmi la Noblesse, que ces beaux secrets d'Alexis Piémontois, & de Desiderio Descombes compatriotes de nôtre Heros Charlatan; je veux, dis je, que l'or potable & tout le reste de la boutique soit miraculeux; mais j'avouë que je ne puis comprendre pourquoy ce prétendu Taumaturge n'a fait qu'un miracle. Pourquoy des remedes regardez & préconisez comme les mains de Dieu n'ont été salutaires qu'à un grand Seigneur, ni comment il s'est fait que pour un malade qui a senti les effets des Panacées de nôtre Panurge, tous les autres sont morts, ou demeurez en l'état qu'ils étoient avant qu'il les entreprit ? Quoi ses Elexirs n'auroient-ils été bons qu'à une personne ? Car je n'ay garde de dire avec les Philosophes & les Medecins, quant à cette fameuse cure, que les remedes qui avoient precedé les siens, avoient pû introduire des dispositions favorables aux derniers; que la Chirurgie aussi bien que la Medecine nous fournit tous les jours des exemples de malades gueris par la nature, lorsqu'on les croyoit desesperez. Je n'ay garde, dis-je, d'alleguer ces raisons & quelques autres qui plairoient peut-être encore moins : car c'est bien à des Philosophes & à des Medecins à raisonner avec de Grands-Seigneurs. Mais, quoi-qu'il en soit, si le remede qu'on a employé à cette cure, est si souverain, n'étoit-il pas de la generosité d'un Seigneur Medecin, tel qu'étoit M. C.., d'en faire part à la pauvre Medecine & au public ? * Et s'il vouloit mettre ce talent à profit, n'avons-nous pas des mains magnifiques & toutes Royales, qui font gloire de recompenser toutes les belles découvertes, & de ne souffrir jamais la lumiere cachée sous le muid ? Voilà

Morbis plerumque profuere tempora, quibus non profuit Medicus. *Hildebert. Episcop. Turon. Epistol.* 31.

* Parum sepultæ distat inertiæ Celata virtus.

pour la Panacée, pour l'or potable, & pour le *medendi peritus*. Voyons maintenant si le *Vir bonus*, ce veritable caractere d'un Medecin, se trouve dans cet Esculape Transalpin : *Loquere ut te videam*: car c'est ce me semble traiter un homme bien doucement, que de le faire juge en sa cause. Il dit donc par son petit Factum ou Manifeste imprimé à Tournay ; car je ne diray rien icy du beau Livre, que cet Esculape Theologien a fait contre les Decrets du Clergé, ces visions nous arrêteroient trop & ne sont gueres de nôtre sujet. Il dit donc dans le manifeste imprimé à Tournay, que s'étant attiré l'envie des Medecins par sa science & par les graces que le Seigneur lui a faites, qu'il est las d'affaires au point de ne vouloir plus faire la Medecine qu'à ses amis & aux pauvres. Fort bien, si cela se trouve vrai aprés que nous l'aurons examiné. Quant au Manifeste imprimé à Paris, ce n'est qu'un galimathias, il n'y a ni dessein, ni ordre, ni sens, ni orthographe, ni pureté de langage. Il conclud tout comme au premier, & ne fait rien moins que ce qu'il projette. Car aprés s'être étendu sur une Genealogie qui ne fait rien à la Medecine, & avoir protesté qu'il ne la veut plus faire que *gratis*, il ne laisse pas de prendre de l'argent & d'en exiger même d'avance. Encore si on en avoit été quitte pour de l'argent, & qu'il eût agi de bonne foi, on auroit eu la consolation d'avoir consulté un Medecin du bel air, & de s'être servi d'un remede à la mode, dans une maladie d'importance ; mais ne sçait-on pas qu'il y avoit ordinairement de la collusion entre ce Marquis & des gens dignes d'être marquez au coin des fripons ? Ne sçait-on pas l'histoire de la maladie de Mad. de Q. où il aposta une femme qui avoit, disoit-il, un remede souverain, & avec laquelle il partagea l'argent, quoiqu'il fît semblant de ne la pas connoître ? Y avoit-il plus de sincerité dans la guerison pretenduë de M. L. M. D. C. pulmonique outré selon nôtre Esculape & ses partisans, entre lesquels il se trouva même des Medecins qui attesterent qu'il étoit pulmonique formé, pure supposition, puisqu'on ne guerit jamais de tels pulmoniques, & que dans le vrai il n'étoit que scorbutique? Ainsi tout le bruit qu'on fit de cette cure en idée, ne venoit que de ce que les scorbutiques paroissent quelquefois dans un état déploré ; quoi qu'à quelque temps de là ils soient sur leurs pieds, tant cette maladie est bizarre, & tant il est facile de confondre quelques symptômes de ce mal avec ceux de la pul-

monie. Encore s'il n'avoit fait qu'exiger une fois pour toutes de l'argent des malades; mais qui a jamais entendu parler de retourner à la charge comme il fit, & de vouloir prendre une seconde fois pour duppe un honnête-homme Conseiller au Parlement de M, & de luy vouloir encore faire des affaires avec la Cour sans sujet; cela s'appele-t-il, *Vir bonus medendi peritus*, ou ce que nous avons appelé avec Sala, *Ars illudendi mundum*? Car je laisse à chacun d'en juger sur le narré de l'Histoire. Il promet de guerir le Conseiller dans trois mois, moyennant quinze cens écus, & il en reçoit cinq cens comptans par provision, le reste payable aprés la guerison, pourquoy on convient d'arbitres. Mais ce temps expiré, le malade n'étant pas mieux que le premier jour, au jugement même de ces arbitres. Et reconnoissant qu'il est allé un peu trop vîte, il se le tient pour dit; de sorte que les cinq cens écus demeurent au Seigneur Medecin. Il n'y avoit pas un fort grand mal si la chose en fût demeurée là. On l'avoit stipulée ainsi; mais voicy qu'au bout de huit jours un Monsieur Fleurant bien plus précieux que celuy de la Comedie, & une maniere de Monsieur Chicaneau, apporte pour six ou sept cens livres de Parties au Conseiller pour remedes, dit-il, à luy fournis suivant les Ordonnances de Monsieur le Marquis Medecin. Le Conseiller demeure surpris, & va demander raison de ce procedé au Marquis; mais il demeure fort étonné quand il voit qu'il ne le connoît plus, & qu'il luy dit que ce n'est pas là son affaire, qu'il en sorte comme il pourra avec cet Apotiquaire. On s'échaufe de part & d'autre, mais l'épée ne pouvant plus souffrir les reproches de la robe, fait enfin une fort genereuse saillie; en un mot le Marquis ouvre la fenêtre, & prend à témoins les passans de ce que le Conseiller luy vient faire un appel contre les défenses de Sa Majesté. N'étoit-ce pas là sortir d'une affaire de cette nature, d'une maniere des plus cavalieres? Car quelle apparence que la Sotane d'un Conseiller né pour la manutention des Edits, ne tint pour ainsi dire qu'à un bouton, en un temps où toutes les épées tenoient au foureau, quand il étoit question de duel? Mais quoy de plus surprenant, que de voir qu'un Cavalier refuse de prêter le collet à un Conseiller, luy qui étoit étranger & grand Seigneur, ne pouvoit-il pas esperer quelque grace du Prince, ou se la faire luy-même, quittant le Royaume aprés le combat? Achevons parce qu'il y a de plus joli dans le manifeste

imprimé à Paris, aprés avoir remarqué en passant qu'il fut attiré en la Citadelle de Tournay par le Gouverneur, auquel il promit de guerir Madame la Gouvernante à de certaines conditions, mais que comme ce Gouverneur vit qu'il avoit donné trop facilement dans ses hableries, & que la guerison qu'il avoit promise n'avoit été que palliative, il se crût obligé de dissimuler & de le retenir, comme s'il luy eût encore été necessaire, jusques au prétexte qu'il eût de le laisser aller, quand il fut mandé de Paris pour M. L. D. D. L. F. Le reste du Factum represente donc le Marquis Medecin comme un brave: car quant à l'affaire du Conseiller, c'est ce sauteur de la Fable qui sautoit si bien à Rhodes où il n'étoit pas, & qui ne pouvoit sauter où on l'en prioit. Il a, dis-je, fait, n'en déplaise à l'affaire du Conseiller, des querelles, des combats, des tours de garçon, voire de Gascon, & des procês à qui en a voulu tâter, & de plus le diable-à-quatre chez les maris qui ne le vouloient pas souffrir auprés de leurs femmes; & ce qui me paroît d'un adroit & achevé brave, c'est qu'il évite fort habilement les Sbirres qu'on luy met aux trousses. Qui ne s'étonneroit donc pas de voir enfin un si brave personnage reduit à vendre du Galbanum, si Lucien ne nous apprenoit qu'Antiloque aprés la mort de son pere Amphiaraus étant chassé de Thebes se retira en Asie, où il predisoit l'avenir pour deux carolus de nôtre monnoye? Mais ce qui doit bien autrement faire cesser l'étonnement, c'est d'apprendre d'un Auteur * de sa Nation, que non seulement il n'est pas sans exemple de voir des gens de qualité s'attacher à la Medecine comme à une planche du naufrage, aprés qu'ils ont dissipé leur bien; mais encore que le Ministre d'un grand Prince (qu'il auroit dû nous nommer,) ayant été disgracié & privé de tous ses biens, se réduisit à vendre des pilules, des pommes de senteurs, & des muscadins pour entretenir sa miserable vieillesse. Voila de nos Marquis Medecins, gens, s'ils sont Marquis bien marquez, dont on pourroit dire les voyant considerer les urines & les autres excrémens des malades. *Ubi est dignitas illa plena decoris? qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora?*

* *Lionardo di Capoa. Raginam. 3. pag. 166.*

Demeurons-en là aprés un si bel exemple; car qui doute que si on vouloit chercher tous les Empiriques de Paris, on n'en trouvât assez pour former une *Legion foudroiante*, & pire que le * Demon de ce nom, tant ce genre d'hommes est brave & expeditif, passant au reste sous silence quelques-uns de ceux, qui

* *Legio.*

aprés avoir fait faire naufrage de leurs biens & de leurs vies à tant de personnes trop credules, ont enfin eux-mêmes fait naufrage, jettez sur la gréve. Car quant à tant de grands noms de cette nature; tout ce qui a parû cy-devant sur la Scene Charlatane est si usé, qu'il n'y en a plus à present que deux ou trois qui soient à la mode.

Encore une fois donc Paris, les voila vos Sauveurs & vos Divinitez sensibles: *Hi sunt dii tui*, les voila vos Dieux qui malgré toute la confiance que vous y mettez, ne sont autre chose que *genus hominum potentibus infidum, sperantib. fallax, quod vetabitur semper & retinebitur*, foiblesse si grande qu'elle ne peut être excusée qu'avec ces paroles d'un pauvre malade, qui raillé pour avoir consulté de pareils Oracles, répondit ingenûment, *Que voulez-vous, ce n'est pas moy qui fais cette faute, je ne suis plus l'homme que j'étois avant que d'être malade.* *Plutarch. de cessa. tron. Oraculor.*

Mais il est temps de passer outre, & de venir à la seconde Partie de nos Peintures. Ceux donc qui ne sont pas Charlatans fiéfez & par excellence, tels que le sont ceux que nous avons dépeints cy-dessus, ne laissent pas de l'être avec la robe & le bonnet, suivant les marques que nous avons données de la Charlatanerie au commencement de ce Chapitre. Car si la sincerité, la fidelité & les bonnes mœurs manquent à un Medecin, pourra-t-il être *Vir bonus medendi peritus*? Le grand Prince que nous avons cy-devant allegué quelquesfois, & qui parloit si agreablement, disoit qu'il y avoit quatre sortes de Charlatans dans le monde. Il y mettoit les Princes tous les premiers, parce, disoit-il, que la plûpart promettent bien plus qu'ils ne donnent. Il y mettoit ensuite certains Theologiens qui promettent hardiment le Ciel, qui dépend bien plus de nos bonnes œuvres & du bon plaisir de Dieu, que de leurs promesses. En troisiéme lieu, il y mettoit ces gens du Palais qui promettent le guain de toutes les causes; & enfin les Medecins qui promettent la santé, qui dépend autant d'une infinité d'incidens & de circonstances que de leur sçavoir. En effet, la plûpart de ceux cy sont à peu prés comme ce Philippes le Sophiste, qui promettoit l'immortalité à ceux qui voudroient bien s'abandonner à sa conduite & à ses remedes. Rien ne leur est impossible non-plus qu'à ce Medecin que le Comique introduit ainsi.

Num larvatus ille aut ceritus fac sciam?
Num eum veternus, aut aqua intercus tenet? *Plautus in Menechm. Actu 1. Scen. 5.*

Persacile quidem est.
Sanum futurum, mea id quidem promitto fide
Quin suspirabo plus sexcentos in dies
Ita illum curâ magnâ curabo tibi.

C'est ainsi qu'un autre parle presque le même langage.

In Pseudolo actu 3. Scen. 2.

Quia sorbitione faciam ego te hodie mea
Item ut Medea Peliam concoxit senem.
Quem medicamento & suis venenis dicitur
Fecisse rursus ex sene adolescentem.
Item ego te faciam.

Ils s'imaginent que c'est assez d'être Docteur pour être habile homme, sans faire attention que ce titre ne se refuse gueres à qui a de l'argent, & qu'il ne s'accorde jamais à qui n'en a point. Combien y a-t-il d'ignorans avec leur Doctorat, & même de'sprits mal tournez avec toute leur science, qui prennent tout de travers? Galien appelle ces derniers les Heretiques de la Medecine, tant ils paroissent entêtez. Mais ce qu'il y a encore de pire dans nos Docteurs, est qu'ils joignent la mauvaise foi à l'ignorance & à l'entêtement, tâchant de persuader, comme font les Empiriques fiéfez, qu'ils ont des secrets pour toutes sortes de maux.

V. Navarr. & Silvest. art. 15. p. 1. & parag. Sed objiciuntur.

Qu'il fait beau les entendre alleguer leurs miracles,
D'un air imperieux prononcer leurs oracles;
Contre les plus grands maux se declarer garands,
Et de leurs beaux discours infatuer les gens.
L'un prônera par tout son grand Alexitaire,
L'autre de son extrait fait son plus grand mystere;
Celui-cy vous produit pour remede à tous maux
Son Elixir tiré de mille vegetaux.
L'autre ayant fait éclore en docte phantastique
Et Triacleur expert son œuf philosophique.
D'un si pompeux fatras charge ses Recipez,
Qu'il n'en donne le goût qu'à des préoccupez.
Le feu misterieux de son Laboratoire
Fait le plus beau concert de leur rare grimoire:
Leurs mots si bien choisis de Cohobation,
De Cinefaction, d'Amalgamation,
De Clissus, d'Algarot, & mille autres semblables,
Qui dans le bas Breton seroient peu supportables;
Et tout ce qui s'y dit, & tout ce qui s'y fait,

Tout ce qui peut entr'eux rendre l'œuvre suspect,
Ne va qu'à découvrir le Pactole en sa source ;
Et pour parler François, à nous couper la bourse.

Appellez-vous ces gens-là *Vir bonus medendi peritus* ? car pour moi je croi qu'ils sont encore pires que les maladies. Le celebre Medecin Capivaccius étoit bien éloigné de cette vilaine maniere, renvoyant directement à sa pratique tous les Ecoliers qui lui demandoient des secrets. En effet ces Medecins à secrets sont souvent si destituez de remedes, qu'il s'en est trouvé qui ont ordonné en même jour le même remede à plus de vingt malades. De plus ils s'imaginentqu'il n'y a qu'à courir & à mendier des pratiques pour les meriter, se rendans importuns & venteurs jusqu'à fatiguer ceux qui les entendent, ne parlans que des cures qu'ils ont faites, des personnes de qualité qu'ils servent, & de l'ignorance de tous les autres Medecins. Témoin ce fat qui disoit d'un malade où il avoit été introduit par un Apotiquaire affidé, aprés de bien plus habiles gens que lui, qu'il avoit trouvé le *par où* ; ce qui n'empêcha pas que le malade ne mourût quelques jours aprés avec son *par où*, le pauvre ignorant ne voyant pas que la maladie étoit incurable. Voilà neanmoins où la vanité conduit des Docteurs, sous les pieds desquels la terre s'ouvre tous les jours, qui joignent le son des cloches aux illuminations des Eglises, & qui remplissent les familles de deüil, vrais Hermocrates, pas moins redoutables la nuit que le jour. Tant il est vray que

Medici morbis sæviores. *Ex Celso.*

Tomaso Bovio. flagello cont. i. Medic.

Tout est à redouter d'une main meurtriere,
C'est en vain qu'un Mirthe amoureux
En espere un sort plus heureux
Que le houx & que la fougere.
Malheur à qui s'en trouve prés !
De tout ce qu'elle touche il n'est rien qui ne tombe,
Point de laurier qui ne succombe
A l'approche de ses cyprez.

Enfans perfides & dénaturez, dit un bon & sçavant Medecin, qui ne deshonorent pas moins la mere qui les a élevez, & qui les fait vivre, que font les Empiriques mêmes avec lesquels ils semblent avoir conspiré sa honte & sa perte. Car quelle douleur à la Medecine de voir qu'ayant tant d'enfans qui devroient être sa couronne & sa gloire, la plupart paroissent si peu sinceres, qu'ils montent en spectacle de fourberie sur le

Meinderer. in Trenod. Medic.

theatre. * De là vient sans doute que la Medecine cette lumiere de la vie, est réduite comme à son couchant [a] par le peu d'application que les Medecins ont en un temps où les belles découvertes des plus vigilans & des plus studieux devroient luy avoir attiré les regards de toute la terre. Aprés cela qui pourroit ne pas s'écrier ?

* A Fourbe, fourbe & demi. *Comedie Italienne.*

Defficile est satyram non scribere...

Qui soit en prose soit en vers,
Ne draperoit pas sur ces rosses,
Qui font tant draper de carosses
Par des Recipez de travers.

Car enfin,

Vel perfectè artem discant, vel non medeantur:
Nam si alia peccant artes, tolerabile certè est;
Hæc verò nisi sit perfecta, est plena pericli,
Et sævit tanquam occulta, atque domestica pestis.

Marcell. Palingen. Stellat. in Leone.

Disons donc encore que s'il n'y a que trop de Chirurgiens & d'Apotiquaires, qui bien loin de garder leurs boutiques, ont une horrible demangeaison de faire la Medecine, il y a des Medecins qui ont l'ame aussi basse que ces gens ont le cœur élevé: car les uns font les Chirurgiens, pensant eux-mêmes les malades de toutes sortes de maux; les autres font les Apotiquaires, vendans dans leurs logis, & portans dans ceux des malades des remedes qu'ils appelent leurs secrets: tant ils sont ou avares ou indigens.

Ne exitio aut fame periret
Factus clinicus ipsemet coquinis
Pinsit ptisanam, & rotat verutum,
Rimatur luteum foramen ani,
Quo clisteria tergimenda condat.

Scaliger in Epidorptis.

Il y en a d'autres, qui pour parvenir plus facilement à leurs fins, interessent certains hommes dans leur reputation, les mettant de part du profit; & c'est ainsi même que les creanciers de certain Medecin, qui craignoient de le voir tomber dans l'insolvance, resolurent entre eux de le faire passer pour un Me-

[a] Medicina suo malo fato obruta, si non profundè obdormit, saltem malè feriatur, dum corruptâ seu detortâ ratione, pellacibus sensibus distrahitur, & sic eam ipsum trepidanti gressu ad orcum properare observamus. *Ant. G. à Turr. in Hist. Plantar. seu Driadum Amadriadum Chloridisque triumpho.*

decin

decin miraculeux. Ces gens entrent chez les malades sans être mandez ; ils y promettent tout, ils donnent même leurs remedes à qui en veut, s'ils n'en peuvent faire de l'argent. Ils ne contredisent jamais personne ; ils admirent jusques aux sotises des gens qui semblent propres à leur manege, accordant même aux malades tout ce que leur passion demande. La poudre Antiecliptique de celui dont il est parlé dans la lettre 35. de Guy Patin vaut seule toutes les Charlataneries imaginables, & l'effronterie avec laquelle il soutint le jugement que deux de ses Confreres firent en sa presence, *mutato nomine* de celui qui debitoit cette poudre, va au delà de l'imagination. Nous avons connu deux ou trois de ses Confreres, à la verité beaucoup moins Grecs & Latins que lui, mais de mêmes mœurs & de mêmes humeurs :

Et cantare pares & respondere parati.

Que de coups frappez sans bruit, que d'œuvres de Tenebres, que de poudres de differentes couleurs, que d'extraits employez à divers usages. Et au bout du conte nous ne voyons pas qu'ils soient morts plus riches que ceux qui ont cheminé plus droit. Mais avant que de venir au détail des plus Charlatans, voyons comment un vieux Docteur en instruit un jeune, & les bons avis qu'ils lui donne.

Si tu veux, mon enfant, disoit un vieux Rabi
A son fils en Docteur nouvellement fourbi,
D'un brave Medecin meriter la loüange,
Et faire en bon terroir une bonne vendange.
Fais grand bruit ; Parle en Maître avecque tes égaux,
Et par un noble orgueil, sçachant ce que tu vaux,
Mire-toi dans toi-même, admire ton genie ;
Que toute étude soit de ton esprit bannie.
Etre Docteur suffit sans aller plus avant,
Et quant on le peut être, on n'est que trop sçavant.
Ton application & toute ton étude
Soit à faire en beau lieu quelque utile habitude ;
Et pour ne pas commettre en vain ta gravité,
Ni faire raisonner sur ta capacité,
Fais-toi dans les maisons par quelqu'un introduire,
Qui sçache avec adresse une intrigue conduire.
Une femme en ce cas mieux qu'un autre l'entend :
N'exige rien d'abord, c'est le point important.

C'est mettre en interêt le droit de l'honoraire.
Jusqu'au moindre valet prend bien soin de complaire;
Fais bien de l'empressé, sois fourbe, mais discret,
Improuve hardiment tout ce qu'un autre a fait,
A contenter les sots mets toute ta science,
Epuise en leur faveur toute ta patience:
Ce que l'un dit de nous un autre le redit;
Et c'est de-là qu'on peut esperer du credit.
Sur tout tâche à gagner par intrigues secretes;
Nonnains, Dames de Cour, Devotes & Coquettes;
Si tu peux une fois meriter leur faveur,
Te voila dans ton Art, au souverain bon-heur.
Pour d'autres ne sois pas d'un accés si facile,
Fais dire, étant au lit, que tu cours par la Ville,
Pour te donner le bruit d'avoir beaucoup d'employ,
Il ne faut pas souffrir qu'on te trouve chez toy.
D'un hableur rafiné prens les belles manieres,
Dis par tout qu'il te faut veiller les nuits entieres;
Que les jours les plus longs, sont pour toy toûjours courts;
Et que de tous côtez on attend ton secours,
Enfin que la pratique aux autres souhaitable,
Te vient contre ton gré, t'importune & t'accable.
Aprés de si grands mots semez adroitement,
Qui t'osera payer d'un froid remerciment?
Pour faire croire aux gens que ta recolte est ample,
Et donner à chacun un favorable exemple;
Quoy-qu'on paye assez mal nos peines & nos soins,
Dis que les sacs d'écus te tombent dans les mains,
Qu'un torrent de presens vient chez toy se répandre,
Que pour quelque visite on te contraint de prendre.
Cet avertissement entre les bons amis,
Pourra revéiller ceux qui seront endormis:
Fuis toute nouveauté, que l'antique croyance,
L'emporte sur les sens & sur l'experience;
Quand même ta raison viendroit t'ouvrir les yeux,
Il en faut demeurer aux decrets des ayeux,
Pourquoy vouloir sonder aprés eux la nature,
Sa vaste profondeur est toûjours fort obscure,
Et ces nouveaux Marchands de fumée & de vent,
S'abusent de penser penétrer plus avant.

Il nous feroit beau voir pour quelque tête folle,
Changer nos ſentimens, ſentir toûjours l'Ecole,
Et devenus barbons, avoüer ſottement,
Que nous n'aurions pas eu le bon diſcernement;
Que nous avons beſoin d'aller à d'autres ſources,
Que l'art a de nos jours trouvé d'autres reſſources;
Et qu'on peut, en quittant ces Auteurs de renom;
Apprendre de ceux-ci quelque choſe de bon.
Ces illuſtres Sçavans que par tout on reclame,
Nous mettent à couvert des plaintes & du blâme,
Et ſans nous arrêter aux curieux du temps,
Dont la temerité fait tant de mécontens,
L'Aphoriſme pouſſé d'un ton de Pedagogue;
Nous abſout pleinement quand nous ſommes en vogue,
De tous pechez commis contre les trépaſſez,
Que la terre ſouvent ne couvre pas aſſez.
De mon temps l'habit long nous rendoit venerables,
Quelqu'un même entre-nous des plus conſiderables,
Propoſa d'ordonner par decret Magiſtral
Qu'on porteroit par tout le bonnet Doctoral;
Mais aujourd'huy qu'on tient cet avis ridicule,
Que les habits traînans ne chargent plus la mule,
Et qu'on les a laiſſez à ces gens de relais,
Qui vont en balayer la ſalle du Palais.
Tu peux joüir du droit que te donne la mode,
Te mettre du bon air ſans que rien t'incommode,
Et pour te conformer aux plus honnêtes-gens,
Te faire bigarer de points & de rubans.
Ainſi bien décraſſé, tu plairas mieux aux belles,
Et feras mieux ta cour dans toutes les ruelles,
Où l'on eſtime plus la veſte de brocard,
Qu'un diſcours chamarré des plus fins mots de l'Art.
Qu'un cheval pacifique à longue & haute échine,
Porte à pas concertez ta peſante machine,
Pour l'humble & baſſe mule, il faudroit moins de foin;
Mais tu ne pourrois pas être veu de ſi loin.
D'un & d'autre côté inclinant dans la ruë,
Tout le monde ſans choix courtoiſement ſaluë,
C'eſt un ſubtil moyen d'être bien-tôt connu,
Et de ne paſſer pas pour un nouveau venu.

Soit pour faire fracas, ou pour courre à ton aise,
Fais toy suivre en carosse ou galoper en chaise,
Deux porteurs à la ruë attirent bien des yeux,
Et le malade au lit, s'en croira toûjours mieux.
Porte la drogue en poche & sçache où tu t'adresse,
Prend garde qu'elle soit donnée avec adresse,
Avant qu'elle s'évente, & prens bien garde encor,
Que tu n'ailles pêcher avec l'hameçon d'or.
Pour aller à tes fins cet avis est à suivre,
Les Moines sur ce fait nous apprennent à vivre;
Et puis ne faut-il pas s'accommoder au temps,
Où tu trouves des foux, sois sage à leurs dépens.
Verrons-nous tous les jours sans que le Juge en gronde,
Nos fourbes de secrets infatuer le monde.
Jusqu'à s'en divertir avecque les amis,
Et qu'un si bon trafic ne nous soit pas permis?
Il ne faut pas, mon fils, par une sotte honte,
Perdre l'occasion de bien faire son compte,
Quoi-qu'on veüille alleguer sur un si beau dessein,
Estre un peu Charlatan, sied bien au Medecin.
Ménage bien le temps qui s'employe aux visites,
Tâche que le discours tourne sur les merites,
Que les succés y soient ornez de mots exquis,
Et toûjours sur l'aveu de Ducs & de Marquis.
Pour nous faire valoir, mon fils, tout est de mise,
Sur nôtre propre fait la loüange est permise;
Et je t'estimerois le plus fou des humains,
Si tu ne sçavois pas te payer par tes mains.
Que l'honneur des amis jamais ne t'interesse,
Qu'à loüer & blâmer ta conduite paroisse,
Aprés les avoir mis jusques dessus l'Autel,
D'un tour ingenieux donne le coup mortel.
Sur ces sages avis dresse ta Politique,
La vertu dans ce siecle est un bien chimerique,
Et si tu fais dessein d'attendre son secours,
Ta science est au croc, tu remperas toûjours.

VIMAULAIN étoit un Medecin de ce caractere, mais il avoit encore plus qu'aucun l'air d'un veritable Empirique, *Os humerosque*, la taille, la barbe, les discours, & sur tout, les secrets tous prests pour les femmes & pour les filles. On eût dit

à l'entendre parler, qu'il portoit dans sa poche comme l'Alexandre de Lucien Esculape enfermé dans un œuf. A le voir sur son Hypogriphe, on l'eût pris pour un Roland, ou un Ferragus, si l'animal n'eût marché assez lentement pour le faire observer des passans.

C'est luy qui s'imaginoit avoir gueri un de ses amis, lequel feignit d'être malade, pour empêcher qu'il ne se mit d'un repas qu'il faisoit préparer, & qu'il vouloit faire *incognito*, avec quelques femmes. Cet homme, dis-je, pour se défaire de Vimaulain feignit qu'il étoit tourmenté d'une furieuse colique, & comme Vimaulain luy eût dit qu'il alloit luy envoyer une poudre qui le gueriroit en bref, il fit semblant de l'avoir prise & de s'en être fort bien trouvé; mais ce qu'il y eût de bon dans la feinte, est que le Medecin n'eût pas apperçû l'operation supposée de la poudre, qu'il s'écria, *Tu vois, mon ami, où tu en étois si tout cela te fût demeuré dans le corps, c'étoit fait de toy sans le secours de la Medecine. Voilà ce que c'est que d'avoir un Medecin ami & éclairé.*

Lonpi le jeune est à peu prés un homme de même caractere, gros & grand cheval, housse rouge, chapeau troussé, manteau violet, air menaçant, tout d'un vray Thrason & d'un jeune fou; témoins les coups qu'il a donnez, & qu'on luy a rendus; sur quoy on peut voir les jettons qu'il donna au public l'an 1687. sur ses avantures. Au reste plus expeditif en pratique que le Capitan de la Comedie.

Est-ce une maladie! ah qu'elle est attrapée,
J'extermine les maux du vent de mon épée.

Pelops ne juroit pas Dieu comme ceux-là dés la porte, mais il n'alloit pas moins vîte, tout Vulcain qu'il étoit, & n'en sçavoit pas moins le chemin de la chambre & de la ruelle du malade. Ce vilain marran faisoit même le devot, quand ce moyen luy paroissoit le plus seur: car un jour qu'il avoit envie d'entrer au service d'une bonne Princesse, quoi-qu'il n'eût aucune connoissance auprés d'elle, il s'avisa de luy faire dire que si elle avoit la bonté & le loisir de l'entendre, il venoit luy faire un recit fort édifiant de la mort d'une Demoiselle qu'elle regrettoit beaucoup. On le fait entrer, il débute par la patience Chrétienne & par la pieté de la défunte, & prie la Princesse de trouver bon qu'avant d'en venir au recit de la belle fin de cette bonne servante de Dieu, il commence par un *De profundis* pour

le repos de son âme, & il l'entonne avec tant de ferveur & d'humilité, les genoux en terre, que la Princesse touchée de sa dévotion & de l'histoire qu'il luy fit, le choisit pour son Medecin ordinaire. Jugez de-là de quoy Pelops étoit capable, & s'il étoit un *Vir bonus medendi peritus?*

En voulez-vous un pitoyable & recreatif, c'est une maniere d'Esope, si on le regarde par la taille & par ce qui étoit le plus à charge à ce pauvre Esclave. Au reste Medecin de Basle ou de Caën, ce qu'il vous plaira. Comme il affecte fort de se distinguer, il ne saigne les malades ny en Grec ny en Latin, mais il a des remedes venus de l'Arabie, de l'Egypte & des montagnes de la Lune, où il a de grands commerces par les visions de l'Astrologie; il livre aussi quelquesfois chance à la nature & à la maladie, comme un Bridoie de la Medecine, & hasard au jeu, ainsi que faisoit ce bon Medecin, qui aprés avoir mis le soir quantité de recipez dans un sac, les tiroit le matin comme ils venoient, disant à chaque malade qui les recevoit de sa main, *priez Dieu que vous en rencontriez un bon.* Au reste veritable mine d'Abbé, qui ne sçauroit ny A, ny B, mais qui sçauroit bien boire, & dont on pourroit dire avec assurance.

Prega il Dio che ti la mandi buona.

Fœcundi calices quem non fecere disertum.

Voicy deux hommes qui vont bien plus vîte, & d'une figure toute autre que celle d'un petit Esope.

NIAUDE' est un Docteur & un Professeur, dont les affiches sont seules capables de nous donner une idée de son genie. Quant à son alleure, c'est la même que celle de sa monture.

Scalig. in manib. Catullian.

Hinc nil non satagens, gemens, percurrens
Subsultans, volitans, sercans, popinans,
Perfrictam caperans, scabensque frontem
Secum verbula mansa, murmurillans
Ægros expedit, enecat valenter.
Ut qui olim fuerat crumenicida
Nunc occiso homine, illo, & illo, & illo
Furaci exanimet manu crumenas.

Mais il ne monte plus sa chere mule depuis qu'elle a perdu, queuë, crins & oreilles, & voicy comment. Il avoit des secrets pour tous les maux, & sçavoit fort bien les faire valoir.

Secum bona non ruminat circulator
Sed retia tendit fatuis, hiantibusque.

Car il luy falloit le tout ou partie de ce dont il convenoit avec

le malade, avant que d'entrer en matiere. L'accord étoit fait avec une vieille credule de la guerir, moyennant certaine somme dont il touche la moitié d'avance; mais il commence la cure par une pilule si active, que la bonne femme meurt pendant l'operation. Cependant, comme il ne s'attendoit pas à la trouver sur les tréteaux, il est non seulement surpris de ce spectacle, mais encore de voir que des collateraux qui luy avoient tant d'obligation, & qui avoient mal pris l'histoire de la convention & du remede, luy reprochent son avarice & son ignorance, & qu'aprés luy avoir fait rendre l'argent qu'il avoit escroqué, ils le conduisent à coups de pieds, jusques dans la cour du logis. Ce n'est pas là tout, car un de ces Picrocoles avoit coupé la queuë & les oreilles de la pauvre mule, sur laquelle on le jette avec précipitation, & il ne s'apperçoit de cette mutilation que lorsqu'il entend les enfans crier dans les ruës *au Renard, au Renard.* Qui ne diroit donc à le bien considerer que c'est luy-même qu'un Poëte Italien nous figure en la personne d'un Docteur cherchant pratique, & promenant sa mule & sa morie de porte en porte. *Il Bernia.*

La mula va zoppicando e trahendo
Dice il magistro, vobis me commendo.
Non so s'io me n'entendo
Ma certe a me pare, che costuisia
Colui che va bandando la moria.

Outre tant d'affaires de cette nature que le sort & sa conduite luy firent, il luy en arriva bien d'autres du côté de dame chicane; de sorte qu'il n'y a presques rien de luy, qui ne soit un sujet de Comedie.

Voicy encore du plus fin, & une figure de Gascon toute extraordinaire.

REPOURT vint à Paris en vray Gascon, & y demeura quelque tems sur le pied qui l'y avoit amené. Enfin il s'y fit Docteur comme tant d'autres, & ce qui fait enrager tant d'honnêtes gens, fut ce qui le tira d'affaire & de la misere *Vetulæ vesica beatæ. A virga sic crevit.* Jamais l'avanturier Buscon ne fit tant de tours, & ne trouva tant de moyens pour venir à ses fins. La vigilence des valets ne servoit de rien quand il avoit resolu d'entrer en quelque maison. Il apprivoisoit le Suisse le plus Suisse, & si la porte se trouvoit fermee, il regardoit s'il n'y avoit point de fenêtres basses. Entré qu'il étoit il se faisoit écouter du malade malgré qu'il en

eût, il promettoit tout, & ne haranguoit pas avec moins de vehemence & de succés pour ses secrets que le veritable Tabarin. Il étoit même si liberal des remedes qu'il portoit ou qu'il faisoit porter par l'Apotiquaire son affidé, qu'il en restoit toûjours assez aprés la mort du malade, pour en tuer quatre ou cinq autres. Au reste si reconnoissant envers le métier qui luy avoit mis le pain à la main, qu'il eut souffert le martire pour luy ; en voici des marques. Il avoit resolu d'entrer en qualité de Medecin ordinaire dans la maison d'un Prince, grand Officier de celle du Roy. On avoit beau le chasser, il ne manquoit jamais de revenir le même jour : Car

Quand on obtient ce qu'on aime ,
Qu'importe , qu'importe à quel prix.

Mais les Officiers de la maison ayant enfin eu ordre de le faire déserter, s'aviserent de l'engager à un jeu où un homme étant monté sur son dos, deux autres le serrerent de si prés, qu'on luy coupa facilement l'éguillette. Voicy donc que comme il ne peut se défendre de tendre beau dos pendant le jeu, celuy qui étoit préposé pour l'exécution, *aperit ramum qui veste latebat*, & luy en donne tout d'un temps jusqu'au sang, le tout en riant, & comme aux nôces du Seigneur de Baché. La Princesse qui regardoit cette Comedie d'une maniere de loge, ne pouvoit s'empêcher de rire avec quelqu'une de ses Damoiselles; & comme elle ne pût même s'empêcher d'éclater, le Gascon qui s'en apperçût en sortant d'affaire, se tourne vers elle, luy disant tout consolé de l'honneur de sa presence. *Cadedis, Madame, je leur pardonne la sottise puisqu'elle vous plaît, je suis tres-heureux de vous pouvoir un peu divertir.* Voila *comme se passa une Comedie qu'on eût pû intituler la Crême foüettée de la Medecine Charlatane & Gasconne.* Mais ce n'est pas encore là tout, car tout foüetté qu'est le Docteur, il ne perd pas pour cela courage, tant il a bonne envie d'être aux gages de l'Hôtel. Il se presente donc quelque temps aprés pour un voyage de campagne, & comme on voit qu'il en veut être malgré qu'on en ait, l'Ecuyer non content de luy donner un fort méchant cheval, luy fourre encore du savon entre la selle & la housse. Il soufle aussi-tôt d'inquietude comme un Astmatique, & ne peut comprendre d'où luy vient le mal. Ceux qui l'ont causé le questionnent malicieusement, & s'offrent à le soulager, mais il dissimule & patiente le mieux qu'il peut, & pendant que ces Officiers rient sous

cape,

cape, le temps paſſe & l'on arrive au gîte, où la ſoupe & le vin racommodent tout. Cependant comme il ſçait qu'il y a un païs dans les Indes où l'on paſſe Medecin à grands coups de foüet, & aprés d'autres fatigues, il ſe croit déja Medecin de l'Hôtel, & c'eſt pour cela que les Officiers de leur côté le regardans comme un incorrigible, l'abandonnent à la valletaille qui emplit ſa botte d'une matiere qui luy ſaute au nez & aux yeux, au moment qu'il y met le pied. On ne ſçait s'il fit quelque nouvelle tentative depuis ce temps-là, ou s'il comprit enfin que c'étoit en vain qu'il ſouffroit le martire pour une ingrate pratique.

Voyages de Vincent le Blanc.

Autre martyr de la Medecine, tant il a fait de choſes pour parvenir à ſes fins.

GINOMONT étoit le plus grand flateur, le plus doucereux, le plus complaiſant, le plus grand loüangeur & le plus diſſimulé de tous les martyrs de la Medecine Charlatane. Il ne ſe laſſoit jamais dépiloguer ſur la fraîcheur du teint, & ſur la beauté & l'eſprit des Dames: & Dieu ſçait par conſequent s'il étoit leur homme! Cependant ce miſerable entêté, au lieu de joüir doucement de ce que la Medecine, la maltôte & la flaterie lui avoient apporté, & qui lui avoit tant coûté de peines & de baſſeſſes, ſe fait une affaire d'Etat ſous prétexte de Religion, ſans autre raiſon que la vanité & l'ambition d'avoir une place dans le Martyrologe de Charenton. Aprés ces exemples de patience, qu'on m'allegue les Alapiſtes de l'Antiquité & les Chicanous du Lucien François, qui mettoient les coups à l'enchere.

Au reſte, comme il y a des Charlatans fiefez de toutes ſortes de conditions, il y a encore de nos Docteurs Charlatans de toutes ſortes de métiers, des piqueurs & des prêteurs à poſte ou ſur gages, des Marchands, des Courtiers, & même des Uſuriers publics; mais on ne ſçauroit s'imaginer combien grand eſt le ſecours qu'ils tirent des femmes, des meres, des ſœurs, des niéces, des couſines & des commeres, quand elles ont quelque ſçavoir faire qui leur donne entrée chez les Dames. En effet, qui auroit jamais crû qu'on eût pû s'embarquer dans l'exercice de la Medecine, par la voye de certains petits canots de coton piqué, où les femmes entrent par la tête; c'eſt neanmoins ce qui a ſi bien réüſſi au Gaſcon Cucufa. Car enfin le Gaſcon

Vagina capitis.

* CUCUFA qui n'étoit qu'un mouſſe de la Medecine ſe voit dans une caleche, où il vogue à la faveur des voiles & des coëffes dont ſa femme & ſa ſœur joignent le commerce à celuy des au-

* Cucufa eſt un bonnet, coëffe ou calotte piquée, où l'on fait tenir entre

deux toilles des poudres déffeichâtes pour les intemperies froides & humides du cerveau.

tres toiles piquées. C'est ce qui fit dire un jour à un Medecin qui avoit l'esprit un peu Philosophe, & qui se lassoit de l'entendre exagerer ses pratiques, ses gains, ses meubles & son beau carosse avec une sotte ostentation. *Il ne faut pas s'étonner de tout ce brillant, puisque vous êtes nez coëffé vous & vôtre femme.*

Finissons cet article du Chapitre en faisant nous-même justice au Grand & au Politique. Ils n'étoient pas à la verité de ces Docteurs Charlatans que nous venons de décrire, car on n'a pas besoin d'artifice quand tout va comme on le souhaitte. Ils avoient leur plein, ils étoient recherchez & adorez, & les fleuves de la Charlatanerie fiefée, quoi-que déja larges de leur tems, n'avoient pas encore inondé Paris comme à present. Il est facile d'être vertueux quand on n'a point de tentation du côté de la pauvreté & de l'oisiveté. Quoi-qu'il en soit, ils étoient sinceres & bien éloignez des vilaines manieres de tous ceux que nous venons de dépeindre. Quant au Neptune & au Petit-homme, on n'a qu'à jetter les yeux sur leurs portraits & sur ce que nous y avons ajoûté en chaque Chapitre de cette seconde Partie, pour voir s'ils n'étoient pas des Docteurs en Charlatanerie.

Venons à la troisiéme Partie de ce Chapitre; mais aprés avoir averti que nous ne prétendons toucher, ni à la dignité du Sacerdoce, ny à celle des Ordres Religieux; n'en voulant qu'à quelques particuliers qui s'étant enrôllez en une si sainte Milice, profanent la dignité de leur vocation par un commerce tout seculier. *Personne*, dit la verité même, *ne peut se donner à deux maîtres*; c'est pour cela que les hommes consacrez aux Autels ne doivent jamais regarder derriere eux, c'est assez d'avoir mis la main à l'œuvre par un vœu solemnel, pour ne pas penser à la retirer, *nemo mittens manum ad aratrum &c. On se jette dans un précipice*, dit Saint Leon Pape à un Moine Charthaginois qui se mêloit d'un employ seculier, *quand on sort une fois de son cercle, & c'est ainsi qu'on perd ce qu'on pouvoit facilement acquerir, quand on passe à des choses qui ne sont pas faites pour nous.* Tant de bonne-foy qu'on voudra du côté des Ecclesiastiques & des Religieux, qui se mêlent de la Medecine, cette bonne-foy les distinguera bien des Charlatans & de ces Medecins qui n'ont pas la probité, & la pureté d'intention necessaires à ceux qui pratiquent; mais l'ignorance, le défaut de caractere, & l'obligation de s'en tenir à leurs vœux, *in qua vocatione vocati estis*, les feront tous regarder comme des Charlatans, par les vrais

Moral. cap. 28.

Chrétiens & par les gens de bon ſens : Car quelle apparence y a-t-il qu'un homme attaché aux fonctions du Sacerdoce, ou à la Regle de ſon Patriarche, & qui s'eſt ſpirituellement mutilé pour le Royaume de Dieu, puiſſe s'appliquer à un Art qui demande un homme tout entier, & de plus, ſçavant & experimenté ? choſe ſi difficile aux Prêtres & aux Reguliers, que le Docte Primeroſe remarque *qu'il n'a jamis veu de Miniſtre Anglois exerçant la Medecine, qui ſçût la dixiéme partie de ce qu'un Medecin eſt obligé de ſçavoir.* Auſſi pourrions-nous aſſurer que nous n'avons jamais veu ni Prêtre, ni Theologien, ni Religieux, qui ne parlât de la Medecine en veritable novice, ſoit dans la chaire, ſoit dans la converſation familiere. Tout ce qu'ils alleguent n'eſt que pieces rapportées tirées de quelques bouquins, & pour l'ordinaire fort mal placées. Jugez donc à plus forte raiſon, ce qu'on en doit attendre, s'ils veulent mettre ces materiaux en pratique, l'application d'un remede étant bien d'une autre conſequence que l'application d'une autorité & d'un paſſage. On m'objectera peut-être qu'on permettoit aux Prêtres l'exercice de la Medecine dans la primitive Egliſe, & que les Religieux la font encore à preſent chez les Infidelles & chez les Fidelles des païs Orientaux ; mais qui ne ſçait que c'eſt la neceſſité qui a autoriſé cette pratique, & que faute de Medecins graduës & Laïques, on ſouffroit que des hommes prépoſez pour la conſolation des malades, leur donnaſſent quelques conſeils pendant leurs infirmitez, parce que la plûpart des Medecins étoient alors Juifs ou Payens. De plus, il faut que l'on ſçache que ces Prêtres & ces Religieux entroient dans la Medecine par la porte de la Philoſophie, par les Langues ſçavantes, & par une methode raiſonnée ; Exercice qui les diſpenſoit de quelques-uns de leurs devoirs Reguliers. Ils ſçavoient comme on parle dans l'Ecole *par les cauſes*, & non pas par cette experience que le grand Hipocrate appele, *populaire ſimple & perilleuſe* : c'eſt ainſi que tous ceux que nous avons marquez dans nôtre hiſtoire Chronologique, avoient appris la Medecine, la plûpart avant que d'être dans les Ordres Sacrez, ou dans les Monaſteres : car quant à ceux qui ne ſçavoient que la Theorie, ils ne viſitoient les malades en qualité de Medecins, que quand il ne s'en trouvoit point de plus experimentez. Et c'eſt de cette maniere, pour venir à nôtre tems, que les Prêtres & les Religieux font la Medecine aux Indes, où le Pape Gregoire XIII. permit aux

De vulgi errorib. in Medic. lib.

Peres Jesuites de l'exercer, ce qu'ils font avec discretion. Premierement, dit la Bulle de ce Pape, *citra adustionem* ; mais combien voyons-nous de Prêtres en France employer le fer & le feu, & pis que cela, des remedes chymiques, qui sont souvent plus actifs que le fer & le feu ? Secondement, *Medicinæ peritis*, tels que peuvent être des Jesuites, qui sont ordinairement Philosophes, gens d'érudition, d'esprit & d'application : car quant à leurs Freres, ils les reservent pour la préparation & exhibition des remedes, & pour les operations de la Chirurgie. En troisiéme lieu, *in regionibus Medicorum penuriâ laborantibus, & quando Medici sæculares haberi non possunt* ; voila comme on en usoit du temps des premiers Chrétiens. En quatriéme lieu, *cum superiorum permissu*. Ah si le pauvre Superieur de tant de Moines Mandians avoit le pouvoir des Superieurs des Peres Jesuites, & s'il pouvoit s'empêcher de ceder au torrent d'un homme inquiet, & prévenu de l'opinion qu'il a de son sçavoir faire, & dont il apprehende l'osiveté, il se garderoit bien de souffrir ce qu'il souffre, quoi-qu'il semble le faire crainte de pis. Aussi la Bulle du Pape Gregoire, traitte-telle cette permission même qu'elle accorde aux Peres Jesuites *de Tolerance*, pour marquer que ces Peres ont la discretion de n'exercer jamais la Medecine en Europe, & que ni les Prêtres ni les Religieux ne s'en doivent mêler que dans une necessité pressente. En effet, ne voyons-nous pas que Marcile Ficin, tout habile Prêtre qu'il étoit, n'a jamais été bon Praticien. Turisan étoit plus habile, je l'avouë, quoi-que malheureux dans la pratique ; mais dés qu'il eût pris l'habit de Chartreux, il ne pensa plus qu'à sa Regle, laissant la conduite des malades de son Monastere aux Medecins seculiers. Raimond-Lulle même n'a jamais été qu'un fort malheureux Praticien.

Gabriel. Aiala popular. Epigrammat. pag. 25.

Lullium ego novi, doctumque probumque fuisse
Illius infelix praxis at omnis erat.

ARRIAS MONTANUS, cet homme si connu des Sçavans, étoit Prêtre comme ceux-là, & avoit enseigné publiquement la Chirurgie ; mais comme il ne croyoit pas pouvoir servir au monde & à Dieu, il abandonna l'exercice de cet Art. Le fameux Monsieur Stenon est une belle leçon aux Prêtres & aux Religieux qui se mêlent de la Medecine : car ce sçavant & pieux personnage n'eût pas si-tôt mis le pied dans la vigne du Seigneur, & pour ainsi dire la main à la charruë, qu'il ne regarda

plus derriere luy, & qu'il ne voulut plus même entendre parler de maladies corporelles, de choses naturelles, ni de curiositez, pour ne point parler de tant d'autres qui ne firent la Medecine que *usque ad aras*, jusques aux Autels exclusivement; mais quoi-qu'il en soit, quelle comparaison, je vous prie, de tant de petits Prêtres & de petits Moines ignorans qui exercent hautement la Medecine avec ces grands Personnages des siecles passez, & avec nos Missionnaires des Indes, eux qui n'entendent pas même le Latin qu'ils jargonnent? Quant aux Chanoines de Paris qu'on pourroit encore mettre en avant, outre que c'étoit bien autre chose que de petits Capellans, ils ne faisoient la Medecine qu'aux pauvres du grand Hôpital, *in nosocomio*, encore en abandonnerent-ils l'exercice quand il se trouva assez de Medecins Laïques pour leur être substituez: Et quant aux Ecclesiastiques qui ont servi nos Rois en qualité de Medecins, c'étoit des graduës en des Facultez celebres, qui avoient des dispenses des Papes, & d'autant plus justes & plus seures qu'elles n'étoient pas obtenuës sur de faux exposez, & sur des capacitées chimeriques, dont les suppliques sont ordinairement chargées. Ces Medecins étoient tous frappez au coin de ces Moines Medecins, dont Cassiodore parle si avantageusement, gens de literature, qui avoient appris la veritable Medecine avec application, & qui ne l'exerçoient encore que dans leurs Communautez, ou pour les Souverains avec dispense. Car enfin quoique la Medecine, soit comme nous l'avons cy-devant remarqué, une pieté, l'Eglise a toûjours fait quelque difficulté d'en permettre l'exercice aux Ministres des Autels sans necessité; c'est pour cela que Martirius se jugeant indigne du Diaconat, parce qu'il avoit fait la Medecine, refuse humblement de prendre cet Ordre. Le Pape Silvestre II. n'étant encore que Gerbert Evêque de Ravenne, étoit sçavant dans la Medecine, mais comme il le marque dans une de ses Epîtres à un Anonime, il ne s'est jamais voulu engager à la pratiquer. Alexandre Pape III. défend aux Religieux de sortir de leurs Cloîtres pour étudier en Medecine. Honoré III. étend la defense jusqu'aux Ecclesiastiques non Religieux, les declarant excommuniez *ipso facto*, s'ils contreviennent à ses Ordonnances. L'Eglise Grecque n'en a jamais permis l'exercice ni aux Prêtres, ni aux Diacres Moines, *parce*, dit un de ses Patriarches, *que ce seroit une chose scandaleuse de voir des hommes revêtus d'habits Sacerdotaux & accoûtumez à*

De divinis nominibus cap. 31.

Decret. distinction. 22. question 2.

Sozomen. in Histor.

Gerberti Epist. 150.

V. Pelag. Papam ad universos Italiæ Episcop. & Tom. x. & xj. Concil. & 9. Canon. Concil. Later. & 6. Concil. Rhemens.

manier les choses Sacrées, reprendre l'habit seculier & commercer avec des Laïques, tels que sont les Medecins : car quoi-qu'on définisse la Medecine, l'Art de conserver la santé, elle ne parvient pas toûjours à cette fin. D'autre part il n'est pas raisonnable que le Prêtre, le Diacre, ni le Clerc, passent d'un Ministere sûr & irreprochable, à un Etat aussi incertain, & à une Profession aussi perilleuse qu'est la Medecine.

Luc. Patriarch. Constantinopolit. in Respons. c. 13. l. 3. Juris Graeco-Roman.

In respons. balsamon. interrogat. 24.

Que diroient donc les grands personnages que nous avons alleguez ci-devant, s'ils voyoient des Freres ignorans & des Prêtres, qui ne sont gueres plus sçavans que des Freres, donner des remedes pour des maladies dont les plus éclairez Medecins ne font souvent qu'entrevoir les causes ; pour des malades absens & dont ils n'apprennent lès indispositions que sur le rapport d'un vallet ou d'une servante, & sur l'inspection d'une urine corrompuë par le temps & le séjour ? Que diroient-ils s'ils les voyoient traiter des maladies honteuses, entendre des recits & considerer des objets encore plus honteux, & enfin s'ils les voyoient donner des remedes, dont la dose, pour peu qu'elle excede, met le malade en peril de mort, si elle ne le tuë effectivement, comme il arrive tous les jours ? Si, dis-je, l'Eglise Latine & la Greque ont enfin jugé à propos d'interdire l'exercice de la Medecine aux Moines, & aux Prêtres mêmes qui l'avoient apprise par les principes dans les Ecoles, & qui avoient caractere pour la faire, dés-lors qu'il y eut assez de Medecins Laïques ? Que peut on penser de tant de Prêtres & de Religieux sans étude & sans Caractere, qui font un commerce qui leur est défendu, & un Métier * d'une Profession qu'en tout cas ils sont obligez d'exercer *gratis* ? Car supposé même qu'il se soit trouvé quelques hommes qui ayent appris cette science par leur application par la force de leur genie, sans tradition ni demonstration, outre que cela est fort rare, si on en veut tirer quelque consequence, voila la porte ouverte à tous les abus. Il n'y aura plus qu'à faire le sçavant, le bel esprit, & à se dire Theologien, Jurisconsulte, Medecin, & tout ce qu'on voudra. Il ne faudra plus parler ni de principes, ni de methode, ni d'Uuiversitez, ni d'experiences ; & parce qu'on fera servir la charité de prétexte, il n'y aura qu'à dire hardiment son avis des cas de conscience, des points de Droit & des maladies, *licet si lubet* : Car pour ne rien oublier sur cette matiere, qui ne voit clairement que quant aux dispenses dont nous avons parlé ci-devant, elles ne sont données que *ad faciendos fructus* ; mais que ces fruits loin d'être

* Habentes loculos.

I. B Condronch. de Christ. medend. ration. cap. 15. lib. 1. distinct. 33.

pour le public, ne ſont que pour les particuliers qui obtiennent ces diſpenſes, & pour les Communautez qui y prennent part ?

C'eſt pour cela que les ſages Superieurs des Communautez déſintereſſées, ne permettent jamais à leurs Religieux de faire une Profeſſion qui ne leur convient nullement, & qu'ils défendent même à ceux qui ont quelque talent effectif & utile au public, de s'en ſervir quand il ſe trouve des ſeculiers capables d'exercer ces œuvres de charité. Exemples notables. On lit dans les decretales qu'un Moine ayant ouvert une eſquinancie à une femme qui en mourut, on forma cette queſtion, s'il devoit paſſer pour diſculpé, attendu qu'il avoit fait cette operation par un motif de charité; & on répond que quelque habile que ſoit le Moine, & de quelque eſprit qu'il puiſſe avoir été porté à cette action, il doit en faire ſatisfaction à l'Egliſe, & que s'il refuſe de la faire, on le doit ſuſpendre *à divinis.* Un Religieux de Flaviac avoit appris la Medecine avant que d'entrer dans la Religion, & s'y étoit rendu fort habile par l'exercice qu'il en avoit fait dans le monde. Son Abbé qui avoit ſes veuës & qui étoit plus grand politique que grand cenobite, le veut obliger à en reprendre l'exercice en faveur de quelques Laïques, *& de ſervir non à Dieu, mais au monde, à des Profanes, à des Publicains, & à des Excommuniez.* Le Religieux en fait quelque difficulté, & conſulte cependant Saint Bernard Abbé de Clervaux, & le Saint prend le parti du Religieux contre ſon Abbé. Ce grand perſonnage va bien plus avant, défendant à ſes Religieux la frequentation d'un Medecin ami du Monaſtere, de crainte qu'il ne prenne envie à ſes Moines d'apprendre la Medecine, & de la faire enſuite par un eſprit d'illuſion. Autre induction & bien plus nouvelle, puiſqu'elle eſt de nôtre temps, & que nous en pouvons dire *quod vidimus teſtamur.* Un Religieux des plus habiles à remettre les os deboëtez & les fractures, rendoit cet office de charité avec diſpenſe & permiſſion de ſes Superieurs, aux environs d'une Abbaye de l'Ordre de Saint Benoît, éloignée de Chirurgiens, ſituée entre le Bleſois & la Touraine, ſans diſtinction d'âges, ni de ſexe, ni de qualitez. Mais le bon pere homme ſimple & veritable Religieux, ayant deja ſervi de divertiſſement ſans s'en appercevoir à des femmes qui venoient faire les bêtes épaulées, ſon Prieur en eſt averti, & balançant entre la charité qu'on doit au public, & celle qu'il doit à ſon Ordre & à ſes Religieux, il apprend enfin que quelques étourdies avoient

Bernard. Epiſt. 67. & 68. ad Flaviacum.

apporté à la sortie d'un grand repas, des membres bien sains & bien situez au bon Pere, pour être remis en leur place ; & qu'aprés avoir dit des folies à l'Operateur sur l'operation, elles en avoient ri à son nez, & s'étoient enfuïes. Je laisse à penser si ce Superieur envoya le pauvre Pere renoüeur si loin, que non seulement il n'est jamais retourné en cette Abbaye ; mais encore qu'il ne luy a pas été permis de remettre ni bras ni jambes. En verité si tous les Monasteres étoient rentez comme celui-là, ou si les Superieurs de ceux qui ne le sont pas s'abandonnoient un peu à la prudence, on ne verroit pas de pareils desordres ; on ne verroit pas des Reguliers interroger des femmes ni les toucher d'une maniere qui ne paroît pas trop reguliere, ni se produire dans des Hôpitaux & dans d'autres lieux, d'où aprés être sortis avec confusion, ils servent encore de divertissement aux libertins. Il n'y a donc de tous les Religieux que les Freres de la Charité, parmi les hommes qui ne soyent pas suspects d'interêt & de vanité dans cet exercice : car outre que ces bons Religieux ne donnent jamais de remedes aux malades hors les cas de necessité, & sans l'ordre du Medecin ou du Chirurgien, ils ne possedent rien en particulier, se consacrans par un vœu solemnel, & qu'on peut appeler heroïque, au soin des hommes malades, laissant les femmes aux Religieuses Hospitalieres, autre espece d'heroïnes du Christianisme. Ainsi quant à ceux qui prennent de l'argent, ou des presens, voici leur leçon en particulier, aprés leur avoir fait voir les Freres de la Charité pour le general. Un certain Frere Juste qui se méloit de la Medecine Pharmaceutique du temps de Saint Gregoire, avoit caché trois écus d'or dans des drogues, on ne sçait pourquoy ; mais on sçait qu'en ayant été convaincu, quoi-qu'il en eût témoigné un grand repentir en mourant, il ne pût obtenir la grace d'être enseveli avec les Freres du Monastere ; qu'il fut enterré par l'ordre de Saint Gregoire dans un fumier, & que pour donner à toute la Communauté un exemple formidable ; ce Saint obligea tous les Freres de dire en jettant les trois écus sur sa fosse, *pecunia tua tibi sit in perditionem.* Bien plus, nous apprenons que Saint Damien ayant accepté deux œufs d'une Dame nommée Palladia, qu'il avoit guerie, & qui l'avoit prié instamment de recevoir ce petit present, la chose étant venuë à la connoissance de Saint Cosme, non seulement il l'en reprit severement, mais encore il défendit qu'on l'ensevelît avec ce prétendu

Gregor. lib. 4. dialog. c. 55.

Simphorian. Campegius in speculo Medici Christian.

prétendu mercenaire, exemple que Saint Gregoire pourroit bien avoir ſuivi dans l'affaire du Frere Juſte. Mais hélas que les gens de ce temps-là étoient bonnes gens, & que ceux du nôtre ſont raffinez en comparaiſon : car ce n'eſt pas tout que de prendre de l'argent, ou des choſes qui accommodent le Religieux ou la Communauté ; on court la Ville, on bat la calabre, on paſſe les monts & les mers, croyez-vous que ce ſoit pour faire quelque converſion, un Proſelyte, ou pour accomplir quelque vœu ? Ce n'eſt pas celà, c'eſt pour éprouver quelque remede, pour découvrir quelque ſecret, pour ſervir une grande Dame ou un grand Seigneur qui en ſçauront gré, & même pour entrer dans quelque Cour, ſi on peut ; ſans penſer combien l'air des Cours eſt dangereux au corps & à l'ame d'un Religieux, témoins ces deux Auguſtins dont nous avons rapporté l'Hiſtoire ci-devant, & qui devroit faire trembler les Moines qui mettent en ces occaſions le tout pour le tout, ſans en prévoir les conſequences. Voila l'exercice de quelques uns de nos Medecins de longue robe, & qui dans le vray ſont ſi peu habiles, qu'un honnête-homme demandant un jour ſincerement à un Religieux, ce qu'il penſoit d'un des Peres de ſon Convent qui étoit alors à la mode, il luy répondit, *Je croy que le froc à part, on verroit que nôtre Pere en ſçauroit beaucoup moins, que le moindre Frater de boutique.* Cependant ſi on en croit un de nos Poëtes,

Le bon Gilla ſe vend chez le Frere Didace,
Frere Alain a cent fois trompé la populace,
Et s'eſt ſi finement inſtruit dans ſon Métier,
Qu'il ſçait tirer de l'or de ſa poudre d'acier.
Le Frere Valentin a de la quinteſcence,
Qui guerit de tous maux, même de l'impuiſſance,
Il en ſçait beaucoup plus que Braier ni Vallot,
Et le plus habile homme aprés luy n'eſt qu'un ſot.

En verité c'eſt un plaiſir de voir la jalouſie qui regne entre ces bons Freres, tout comme entre les ſeculiers : car loin de rire entr'eux de la ſottiſe du peuple, les manches larges ſont jalouſes des étroites. De plus les noires, les blanches, les tanées ne peuvent s'entre-ſouffrir, & ſouffrent encore moins les griſes, celles-cy mêmes ayant du mépris les unes pour les autres. Car ne ſçait-on pas que l'étroite eſt tout-à-fait déſolée par la large, & que pendant que Barbe-piece eſt au filet, Sans-barbe & ſans piece, joüit non ſeulement de tous les avantages du Rouſſin,

mais encore de ceux de l'Asne de l'Apologue. En un mot, le petit gris n'est plus à la mode, & ce qu'on regardoit autresfois comme un Raphaël, n'est plus qu'un Ange déchû de la grace de la nouveauté, *Lucifer mutatus in carbonem.* En effet, si l'on en croit le public & le bruit commun Sans-Barbe & Sans-piece, est bien un autre Medecin & un autre Sauveur que Barbe piece. L'un n'est qu'un Frere Simplicien, l'autre est un veritable Pere aux autres, grand, gros, gras, frais, découplé, bien vétu; qui a l'attache des Dames, & plus que celà, fondé en une maniere de revelation quand on le consulte, & voila comment. On introduit premierement dans la boutique du Pere Esculape, celuy qui le vient consulter, quand il a des lettres de créance qui équipollent à lettres de change. On l'interroge & on l'écoute attentivement, ensuite l'Esculape gris ayant ordonné à un de ses Eleves de luy aveindre certaine boëte, il la pose fort pensif & avec quelques ceremonies sur la table ou comptoir de l'Officine. Cela fait l'Oracle rêve encore plus profondément, & demande, aprés être revenu de sa rêverie, certaine phiolle qui ne se trouve pas si-tôt. Enfin il se jette sur un Prié-Dieu, il y médite quelques momens, & se reléve d'un air d'extasié, & comme un Numa qui vient de parler à son Egerie, disant d'un ton d'inspiré, qu'il aura sans doute encore besoin d'une telle poudre, que l'Eléve cherche fort diligemment. Je laisse à penser si aprés ce mystere, celuy qui vient de consulter l'Oracle manque à faire un fidelle rapport de ce qu'il a veu, & si toutes ces mommeries ne donnent pas du relief aux remedes & à la consultation. En effet, si l'on en croit ses Partisans de l'un & de l'autre sexe, & si l'on prend garde à ce qui se passe chez les malades, où il s'est une fois impatronisé.

Quelque chose qu'on en demande,
Le beau Pere n'ignore rien,
Il en sçait plus que Galien.
Prés d'une prestance si grande,
Hipocrate n'est qu'un oison,
Et par tout où femme commande,
Il est le maître en la maison.

Car qui pensez-vous qui a donné commencement à sa reputation?

Une figure furanée,
Une machine recoüée,

Et plus grondeuse que la mer,
N'est à la Saint Martin d'hyver.

Ce n'est pas grand chose à la verité que cette patrone, mais tels sont les commencemens des plus grands progrés: car enfin il s'est tant acquis d'autorité pendant quelque temps, qu'il n'y avoit pas d'appel de ses ordonnances, & qu'il en faloit passer par où il vouloit. On raconte à ce propos que comme il se trouve assez souvent des femmes qui ont quelques indispositions, des Hypocondres dont il faut s'assûrer par le tact; il leur signifie d'abord d'un ton magistral, qu'elles ayent *à se mettre en forme*, & que si elles témoignent quelque pudeur, il met du tabac sur sa main, & l'envoyant de son souffle au vent, il leur dit, *Je me soucie de vos ventres comme de cela.* En vôtre avis, n'est-ce pas là un veritable soldat Chrétien? quel Paladin de la chasteté qui passe sur le ventre de tels ennemis, & qui fait ferme en des occasions, où les Jerômes & les Hilarions, quitteroient la lance & le bouclier pour prendre la fuïte? Mais quelqu'un voudroit-il sçavoir comment ce Panurge de nôtre temps fit l'Anglois Quinaut? Celui-cy fut assez simple pour abandonner L. pistoles à sa discretion, à condition qu'il le gueriroit dans quinze jours d'un dévoyement causé par une consomption de deux ans; mais comme les trois prises d'Opiate qu'il luy donna pour tout remede ne luy servirent de rien, & qu'il vit bien qu'il se mouroit, il fit revendiquer son argent par l'Envoyé d'Angleterre. Que répond à cela le Pere: Qu'on ne luy échaufe pas, dit-il, davantage la tête de cet affaire, puisque le remede qu'il a donné au malade est si précieux, qu'il luy en faudroit six fois autant qu'il en a reçû. On va donc droit au Superieur du Convent, & ce Superieur répond froidement, que telles affaires sont choses externes; & on luy demande, *Mon Pere, si un de vos Religieux avoit fait quelque chose mal à propos hors du Convent, vous dispenseriez-vous d'en connoître, parce que ce sont choses externes? Quoiqu'il en soit, il s'agit icy d'une piperie faite dans le Convent même, & aprés une stipulation verballe & de bonne-foy; croyez-moy laissons là tous ces faux fuyans, rendez-nous l'argent, au moins en partie, que nous ne soyons pas obligez à en faire bruit, & nous consentirons que le reste soit censé avoir fait Profession & incapable de rentrer dans le commerce du monde, comme destiné à des usages Saints, & non prophanes.* Mais quoi-que le Banquier & le Superieur pûssent dire & faire, le Pere Medecin n'en rendit que treize pistoles, les

Rubrica de Ventr. inspiciendo.

trente-sept autres demeurans pour la nourriture & entretien des Freres de N. S. J. Christ. Si l'Anglois eût été aussi grand Clerc que celuy de l'Original, il n'eût pas consigné les cinquante pistoles en de telles mains, & ne seroit pas demeuré plus Quinaut que celuy qui ne perdit que des signes & des gesticulations, dans la celebre dispute qu'il eut avec Panurge, puisqu'il y laissa la bource & la vie.

Que ne peut-on point encore penser des 40. écus qu'il reçut de l'Intendant de M. .... Commandant de la premiere Compagnie des Mousquetaires, pour traiter un domestique de ce Commandant; parce, disoit-il, qu'il faloit commencer par l'achapt des medicamens de grand prix? convention dont il ne voulut pas tomber d'accord, quand on le somma de l'executer ou de rendre l'argent. Il est vrai que l'Intendant piqué de cette perfidie & du peu de satisfaction qu'il eut de son Superieur, le traita d'une étrange maniere, mais ne s'étoit-il pas attiré ce traitement? Le Sculpteur de la ruë du Sepulchre fauxbourg saint Germain n'en fut pas quitte à si bon marché: car quoi qu'il eût promis de le guerir en bref d'une douleur de côté, il y laissa corps & biens.

Voicy du Thrason un Conseiller de Châlons, qui s'imaginoit avoir la pierre, & qui prit pour en guerir une poudre d'un Frere Martinet qui n'étoit encore que Charlatan de Province; mais qui pourra enfin avoir une place dans la troupe, & sur le theatre de Paris. Ce Conseiller, dis-je, voyant que la poudre l'avoit mis en un état si pitoyable, que le Frere qui la lui avoit fait prendre, avoit pris la fuite, fut conseillé d'avoir recours au fameux Sans-barbe & Sans-piece de Paris, & de substituer ce Medecin gris au Minime qui l'avoit si maltraité. Il addresse donc pour cet effet une lettre instructive & une phiole pleine de son urine à un Medecin de son païs qui étoit alors à Paris pour affaires, le priant de faire voir le tout au bon Pere & d'en conferer avec lui. Mais comment croyez-vous qu'il reçut une lettre où il n'y avoit rien d'effectif à son gré, ni qui brillât à sa vûë. *Allez, lui dit-il, vous vous moquez de moy, de demander mes avis pour des Juges de village, moi qui ne vois que des Conseillers de Cours souveraines & des Maîtres des Requêtes! Apprenez que je ne suis que pour de tels Magistrats, pour des Ducs, des Maréchaux de France, des Princes & des Evêques.* A quoi il ajoûta, rompant la lettre, qu'il ne

daigna pas lire : *Vous voyez comme je reçois de telles lettres , & les Medecins qui les apportent.* Aprés cela & aprés mille incartades de cette nature , tant d'insolences faites à des personnes de qualité , tant de prognostics faux , & de temeritez , peut-on douter qu'on ne se lasse enfin d'un tel Droguiste & de ses drogues , & qu'on ne traite ce Sans-barbe & Sans-piece , comme on traita ces deux Barbe-pieces venus de Syrie , qu'on renvoya de Paris en Province il y a quelques années ?

AUX AUTRES, dit celui qui traita les Moines de S. . . . . . : selon leur merite. Je dis pareillement : Aux autres. Un bon Frere [: :] [: :] ayant purgé au mois d'Août dernier un malade avec un remede arsenical, ce pauvre homme en fut si tourmenté jusqu'à la mort , que criant continuellement qu'il étoit empoisonné , & qu'il se mouroit , le Frere s'avisa, pour faire cesser le scandale , & pour appaiser la douleur , d'un remede le plus carminatif du monde , ce n'étoit que cinq ou six coups de poignard à la Cesarine , pour quoi il aposta des assassins , qui n'eurent pas la cruauté d'executer ce qu'ils lui promirent , mais qui ne laisserent pas de prendre son argent. La plainte en ayant été portée au Commissaire sur la declaration d'un de ces honnêtes-hommes , *qui pœnitentiâ ductus , tamen argenteos non retulerat.* Et le Pere Superieur ou Prieur des [: :] [: :] ayant été assigné pour representer le Frere fugitif , l'affaire fut accomodée moyenant vingt louïs d'or. Cependant le pauvre malade ayant été obligé de faire son testament , je laisse à penser , s'il pensa aux Peres du vieux Testament. Ce qu'il y a d'admirable dans tous ces Medecins de robes noires , blanches , grises & tanées , c'est qu'ils nourrissent de grandes familles , pendant que les petites familles des Medecins de robe courte meurent de faim : tant ces robes de toutes couleurs ressemblent au plaisant d'un Prince , qu'un certain Critique regardoit comme un fat , *magro bouffone* , mais qui fut declaré d'autant plus habile par son Patron , qu'il vivoit d'un métier , lui & sa famille , qu'il ne sçavoit pas. Quoi qu'il en soit , allons un peu plus avant , venons au solide , & voyons si ces Medecins Reguliers sont leur Regle , & s'ils sont en leur centre dans les chambres & dans les ruelles de certains malades. *Cave Ursicine.* C'est un saint Martyr qui ne leur addresse pas moins sa parole , que quand il parle à un Medecin chancelant dans la foi : *Prends garde* , dit-il , *mon cher*

Perroniam. fol. 37.

Ursicin, de te perdre enfin toi-même aprés avoir sauvé tes malades. En effet je demande à ces Seraphiques, à ces esprits superieurs, qui pretendent avoir quitté le monde, si le grand monde, si cet air du monde qu'ils ne laissent pas de venir encore quelquefois respirer si doucement, & tout ce qu'on appelle le bel air, n'est pas plus l'air du Prince du monde, que l'air de la retraite & du silence qu'ils ont épousé en quittant le monde? Je demande à ces Anges de nôtre siecle s'ils seront plus resolus & plus fermes quand ils seront livrez à Satan pour être criblez comme le bon grain, s'ils seront, dis-je, plus fermes, que ces enfans de Dieu, qui ne purent tenir contre les filles des hommes en un tems où elles n'avoient pas encore pensé à se décrasser? Saint Jerôme n'est tourmenté des femmes qu'en vision & en dormant, cependant ne diriez-vous pas à le voir s'en plaindre, que c'est un Job qui s'écrie: *Vim patior!* Et aprés cela nos Anges hommes au fonds faits comme ceux d'Enoch ou de la Genese, se trouveront volontiers en des ruelles & à des toilettes de femmes lavées, parfumées & parées comme des Autels. Est-ce à ces Autels là qu'on s'est si solennellement consacré? *Altaria, Altaria Domini*, c'est là, peres & freres, ce sont ces Autels qu'il ne vous est permis de quitter que pour vous reconcilier avec vôtre frere, *Cave Ursicine*: car tout autre part qu'au pied de ces Autels-là, vous étes hors de vôtre sphere. On a beau dire que ces Dames qu'on va visiter, sont des malades qu'on veut secourir, ces malades, si malades sont, ne sont pas toûjours si défigurez ni si foibles, qu'ils ne triomphent quelquefois de la force des plus resolus. Tout depuis la tête jusques aux pieds en est meurtrier. Qu'on ouvre les yeux auprés d'elles, on est en butte aux traits d'un bel œil: *In uno ictu oculi vulnerasti.* Il ne faut qu'un de ces éclairs pour gâter la vûë: *In uno baleno d'ochio.* Il n'y a pas jusqu'à un cheveu qui ne porte coup: *In uno crine colli.* Autant de cheveux, autant de piques herissées contre un pauvre cœur, & particulierement s'il se trouve embarassé *in tortis crinibus*: car le voilà déslors *in laqueis diaboli*, dans les lacets du demon, & pris à la glu, des gommes, des essences & des mucilages. Car qui ne sçait qu'il y a un demon qui preside à toutes ces frisures, & qu'on appelle pour cela *Cincinnatulus.*

Quæ adhuc rudes & incomptæ Angelos moverant. *Tertull, de cultu fœm.*

Cœlius Rhodigin. in Lectionib.

Que s'il n'ose lever les yeux, & qu'il les porte humblement en terre, il trouve des pieges jusques dans les pieds

de la Dame : car s'il est écrit d'un grand Capitaine, & des souliers d'une belle femme : *Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus*, le moyen à des fantassins de tenir, où des Cavaliers, des Generaux d'armes & des Heros mêmes rendent les armes.

Celui qui de son poil tenoit toute sa force,
Ne pût se dérober à cette douce amorce.
Et ce petit berger qui devint un grand Roy,
Ne fut-il pas soûmis à l'amoureuse loy ?

Il n'y a jamais eu qu'un Mome qui se soit moqué des souliers de Venus aprés les avoir regardez. Ce n'est qu'un soulier tout vuide qui se presente à la vûë de ce Solitaire, dont il est parlé dans la vie des Peres, il ne laisse pas d'en fremir, & de le considerer comme une pierre de scandale, qu'il auroit évitée, s'il en avoit pû prevoir la rencontre. L'œil simple tant qu'il vous plaira, les cabinets, les ruelles, les toilettes, les lits & les tapisseries ont des objets qui sautent aux yeux malgré qu'on en ait, le plus ferme ne s'y trouve jamais sur un pied fort sûr : *Penè moti sunt pedes ejus.* C'est donc bien mieux fait de demeurer dans sa solitude, quand on n'en est pas arraché pour le bien de l'Etat & de la Religion, comme le fut cet Ange du siecle passé, qui n'y retourna que par un miracle : tant il est dangereux d'en sortir, & tant le cabinet d'une Dame a peu de rapport avec une celle. Car

De bonne foi, Peres en Dieu,
Ni les Vespres ni les Matines
Ne se chantent point en ce lieu.

Mais ce n'est pas encore là tout, on n'en est pas quitte au sortir d'une ruelle, d'un cabinet ou d'une toilette, pour ce qu'on a vû, cette mouche volante & importune qu'on appelle Tentation, vous suit par tout. L'imagination mene bien encore plus loin que la vûë.

L'amoroso pensier non gia s'arresta
Che non ben pago di belessa esterna
Ne gli occulti secreti anco s'interna.

Que sera-ce donc sous pretexte de Medecine, d'un long tête à tête, en un siecle où on voit des femmes si vaines & si malicieuses, qu'elles ne se plaisent qu'à blesser & qu'à vaincre ; je ne dis pas de ces galans-hommes, ni de ces Cavaliers qu'elles reputent sans force & demi vaincus, mais de ces Solitaires, de ces mélancholiques & de ces vieillards, ausquels l'âge

A déja fait couler la glace dans les nerfs.

Elles ne mesurent leurs forces qu'avec celles de ces hommes forts, & dont la mine austere semble à toute épreuve ; parce qu'elles sont persuadées que dans leur champ comme dans celui de Mars

A vaincre sans honneur on triomphe sans gloire.

*Omnes in te ætatis periclitantur. *Tacit. de cultu mul.*

Quoi qu'il en soit, tous les âges y sont en peril, & pour ainsi dire, tous les états de la vie. Chacun sçait l'histoire de cette belle, laquelle ayant demandé un Confesseur, un Medecin & un Notaire, dans la surprise d'une vapeur un peu violente, les renvoya tous plus malades qu'elle n'étoit.

Il est vrai que comme il se trouve souvent des esprits fort émerillonnez, dans les cloîtres mêmes, un pauvre Superieur est en ces occasions aussi empêché d'un Moine discole, qu'un pauvre mari & un pauvre pere l'est de sa Nicole. Ils dissimulent, disent-ils, ils patientent l'un & l'autre crainte de pis, témoin le Frere qui menaça son Superieur, tout simple Frere qu'il étoit, de prêcher dans les Paroisses de la campagne, si on lui ôtoit son Laboratoire : tant il est vrai que

Rimans magna ludibria, Chymicosque folles
Inflabis, & inflaberis.

Mais cette leçon n'est pas du goût de ceux qui ne veulent ni leçon ni conseil sur cette matiere. Quoi qu'il en soit, le Superieur est obligé de faire son devoir, si ceux qui dépendent de sa conduite s'oublient du leur : *Virga directionis, virga regni ejus.* Le pauvre Frere ne sçait ce qu'il veut : *Non auditur perire volens*, quand il ne veut pas ce qu'il doit vouloir. *Sollicitus es circa plurima.* Mon pauvre Frere, mon pauvre Ursicin, songez à vous, *cave Ursicine*, ne vous mettez pas en peine des malades de la Ville & de la campagne : *Dormi secure* de ce côté-là. Il y a des hommes préposez pour en avoir soin, vous étes plus malade qu'eux avec vôtre inquietude. Faites vôtre Regle, *porrho unum*, c'est l'unique necessaire : *ut vocatus es, ita ambula.* La veritable charité est celle que chacun se doit : *sic ordinavit charitatem*, c'est par là qu'il faut commencer : car pour quelques charitez qui reviendront à la Communauté, de ce commerce de remedes, le pauvre Frere se va perdre si on n'y prend garde, *mors in olla* : c'en est fait, le voilà perdu, le voilà mort en cherchant la vie : tant il est vrai qu'un Solitaire est en grand hazard de se perdre, pour peu qu'il sorte de sa solitude.

solitude. On nous raconte à ce propos que certain Hermite qui sembloit avoir preferé les tresors du ciel à ceux de la terre, s'étant attiré l'estime d'un Roi qui l'avoit visité dans sa solitude, il en fut enlevé par ce Prince qui le fit son Conseiller, & ensuite le premier Ministre de sa Justice. Le pauvre Hermite, quelque surpris qu'il fût de ce changement, ne fut pas pour cela long-temps sans s'accoûtumer aux riches habits, aux grands équipages, & à la bonne chere, jusqu'à oublier enfin prieres & meditations. Un de ses Freres Hermites qui l'étoit venu visiter, lui represente sur cette conduite, qu'il semble n'être plus le même; mais l'Hermite Ministre le renvoye dans sa solitude, l'assurant qu'il sçaura bien mettre d'accord la vie Heremitique avec celle de la Cour. A quoi le bon Frere repart hardiment, que l'aveugle de la Fable qui avoit pris un serpent au lieu de son foüet, en avoit été mordu. A ces paroles l'Hermite de Cour semble un peu revenir de sa léthargie; mais un moment aprés il se trouve tellement entêté des vapeurs du monde, qu'il retombe dans son assoupissement, & que le Frere est obligé de le laisser là comme un incurable. Il continuë donc l'exercice qu'il a commencé, & tout ensemble la vie du grand-monde. Il rend la justice, à la verité, comme à l'ordinaire fort tranquillement, & ne vit pas moins doucement, jusqu'à ce qu'ayant été convaincu d'avoir condamné à mort un innocent, il est condamné lui-même par les loix du païs au supplice qu'il avoit fait endurer à cet innocent. L'Hermite en Cour est le Religieux & le Prêtre qui retourne au monde; l'Hermite Juge est le Moine Medecin; l'innocent condamné à mort est le malade que le pretendu Medecin a rendu plus malade, ou qu'il a tué; & Dieu est la Loi & le grand Roi qui juge souverainement ceux qui veulent juger des matieres qui ne sont pas de leur profession, & qui font des commerces défendus, *animas negotiando*, & ausquels on pourroit bien dire : *Stulte, animam hanc repetent à te.* En effet il faut être bien hardi & bien fou pour se charger d'affaires aussi delicates que celles de la Medecine, quand on n'est pas du métier, & quand on n'y est pas obligé. Encore un exemple, mais réel & de nôtre tems, quoi-que le tragique de l'évenement n'ait été puni que d'un honnête exil, à quoi on condamna deux manœuvres de la Spagirie, plus rusez que tous ceux qui ont travaillé à Luxembourg, puisqu'ils trouverent moyen de quit-

ter leurs cellules, pour se venir loger dans un Palais encore plus grand, plus beau & plus Royal que le Luxembourg. Deux Docteurs qui ont fait leurs études en Turquie, si on les en croit, & apporté de la science d'un païs où il n'y a ni Universités ni Ecoles; d'un païs où on a brûlé toutes les Bibliothéques, où on se passe de la Medecine, où l'on détruit sans rien rebâtir; & où l'ignorance est un mystere de Religion. Deux Medecins, qui loin de vouloir observer & voir les malades, se rapportoient de tout à droit ou à gauche, comme en le vouloit; dont tous les remedes étoient des extraits des essences & des huiles plus actives que l'huile bouïllante, & dont tant de malades ont été échaudez. Ces deux Medecins, dis-je, avoient pour caution de leur sçavoir faire, un Secretaire si violent, qu'il menaçoit de l'indignation de son Maître, qui étoit Secretaire d'Etat, & même de celle du Maître de son Maître, ceux qui refusoient d'en faire l'épreuve. Qu'en arriva-t-il enfin? Il paye pour tous ceux qui se sont hypothequez à ses promesses & aux remedes de ces manœuvres de la Spagirie. En voicy l'histoire. Il avoit quelque petite indisposition de poitrine accompagnée d'une fiévre lente, lorsque la passion de gagner vingt ou trente pistoles lui fait prendre la commission d'un Valet-de-pied, ou d'un Courrier, laquelle le réduit au lit, & l'oblige en même-temps d'implorer le secours de ces Medecins à longues robes & à larges barbes. Il crache le sang, il brûle, il créve de plenitude, tout cela, disent les Medecins, n'est rien, il ne faut que quelques goutes de nôtre huile pour éteindre cette incendie. On les lui donne, & on hausse insensiblement la dose, sans s'appercevoir que l'on perd son huile & son travail, & que le malade n'a plus besoin que des huiles de la Parroisse. Car pendant qu'on leur demande comment il se porte, ils répondent que tout va bien, qu'il sera bien-tôt hors d'affaire. Cependant la pauvre épouse du malade ne laisse pas de se desesperer. On lui dit qu'elle ait bon courage, que les sueurs precedent déja comme il faut, & qu'il sera guéri en vingt-quatre heures. En effet il ne manque pas d'être guéri de tous maux dans le tems porté par la promesse. C'est, dis je, de cette maniere que l'huile du Juvans Pater guérit la fiévre qui consumoit le microcosme du pauvre malade.

Ovid. Melam. 1. *Sic sævis compescuit ignibus ignem.*

Qu'en dites-vous, Messieurs les Patrons de ces Medecins?

N'est-ce pas là la verité du Medecin *tant mieux* de la Fable, qu'un de nos Poëtes a ainsi renduë?

Ægrotus Medico, sudavi plus satis, inquit;
Cui Medicus placido subiit ore, bene est. Franc. Vavass. *l. Epigrammat.*
Ad Medicum rursus, febris me perculit horror;
Cui Medicus placido reddit & ore: Bene est.
Tandem ægrotus ait, me turgidus occupat hydrops;
Et Medicus placido non minus ore: Bene est.
Mox autem ut valeat visens dum quærit amicus;
Heu! pereo multis, dixit, amice, bonis.

On dit même à ce propos que ce Monsieur le Commis ayant voulu un mois avant sa mort obliger certain Medecin de faire l'épreuve des huiles sur un de ses malades, & que l'ayant menacé de l'autorité de son Maître, s'il ne le faisoit, le Medecin ayant premierement répondu avec respect pour le grand nom qu'on mettoit en avant, dit en sortant du logis du malade à un de ses amis: Ce Monsieur le Commis là meriteroit bien qu'on le fît passer par l'épreuve de cette huile, lui qui ne trouve rien de trop chaud, nous verrions comme il s'en tireroit: *Et hoc puta vatem dixisse:* car un mois aprés il y passa, & y demeura échaudé, comme nous venons de le voir.

Non est lex justior ulla, &c.

Punition, diroit Homenas, *& vengeance divine.* Aprés cela nos Medecins, comme toutes choses n'ont qu'un temps à la Cour & à Paris, eurent ordre de déloger du Palais, & reçûrent leur obedience pour quelque Quimper de la main d'un homme qui n'avoit pas la barbe faite comme la leur. Enfin que pourroient répondre ces hommes inquiets & leurs protecteurs à une Sentence du Prevost de Paris renduë au mois de Novembre 1612. contre Frere Gabriel de Castagne Prêtre Cordelier, soi-disant Docteur en Theologie, Conseiller & Aumônier du Roi, *attendu qu'il n'est pas juste, qu'un qui n'est pas approuvé du College de Medecine, se mêle de medicamenter & penser les malades, & specialement Prêtres & Moines qui ont une profession du tout contraire, ne se devant employer qu'au spirituel. Et attendu que plusieurs plaintes étant survenuës à l'endroit de Gabriel de Gastagne, il lui seroit plus seant de se renfermer dans un Monastere de son Ordre, que non pas de vaguer parmi le monde*, pourquoi à lui faites inhibitions de pratiquer la Medecine à peine de punition exemplaire.

Que pourroient même dire les Magistrats en faveur d'un

Magistrat Prêtre, qui sous pretexte de charité s'avisa d'une chose fort extraordinaire. Cosme Guimier, soi-disant Medecin, Chanoine de saint Thomas du Louvre, Prêtre, Licentié dans l'un & l'autre Droit, & President aux Enquêtes, s'offre à Messieurs les Chanoines de Paris de guerir tous les malades *gisans dans leur Cloître sur la paille, à leur charge & soins*, comme porte l'Original, *morbi Boterosi currentis, quemlibet pro uno scudo, sanandi & nutriendi.* Et Messieurs du Chapitre le remercient de cette offre, apparemment parce qu'il n'étoit pas Gradué en Medecine, & qu'il estoit un temeraire de parler ainsi. Sur quoi l'on peut voir le Registre de l'Eglise de Paris du Lundi troisiéme Avril 1497. qui m'a été communiqué par M. Petit-pied, Docteur de Sorbonne, Chanoine de Paris, & Conseiller au Châtelet de cette Ville, homme curieux, d'une grande érudition, d'une admirable memoire, & infatigable au travail. Ainsi je ne vois pas qu'un de nos Poëtes ait eu fort grand tort quand il a parlé de la Medecine & de cette espece de Medecins en ces termes:

Cet Art qui dans nos maux s'offre à nous secourir,
Qui les sçait détourner, & qui les peut guerir,
Bien loin de faire voir ces divines merveilles,
Ces effets surprenans, & des cures pareilles,
Nous fait bien aujourd'huy rabattre de son prix,
Est même en plusieurs lieux dans le dernier mépris;
Et par les sots plaisans traduit en ridicule,
Passe par toutes mains jusqu'aux gens de Cuculle,
Qui pour s'être ennuyez de leur profession,
Sont devenus sçavans par revelation;
Et comme Saints zélez guerissant de leur ombre,
De Medecins fameux viennent croître le nombre.
Cherchez-vous un remede & bien prompt & bien sûr.
Le Couvent a pour vous un maître-guerisseur,
Grand Courtier de secrets, Thaumaturge admirable,
Qui ne trouve à l'épreuve aucun mal incurable,
Et qui du saint habit s'étant autorisé,
Est de tout l'institut par tout preconisé,
Sans que dans les maisons aucun autre on propose,
Lorsqu'avec plein pouvoir du malade on dispose,
Ni que les amis même entre les Reverends
Fassent difficulté de s'en rendre garands:
Cependant en ce fait ce qui le monde étonne

C'est qu'on voit que chez eux le Medecin ordonne,
Et qu'à de tels Docteurs aucun Ordre reglé
Ne voudroit pas fier le moindre Frere-lay.
Est-ce que leur science est au grand air fonduë
Ou que par le chemin elle s'est repanduë?
Est-ce pour n'aller pas prendre la chose au pis,
Que l'on n'est pas toûjours Prophete en son païs:
Et que comme un torrent qui fait bruit dans sa course,
Est à peine connu dans le lieu de sa source;
Ces esprits merveilleux cessent de faire bruit,
Dans le sejour claustral où leur vœu les réduit?
Ou plûtost n'est-ce pas que ce corps venerable
Est d'une autre importance & plus considerable
Que ces chetifs mondains, qui ne meritent point
Qu'on ménage leur vie avec tant de soins?
Je laisse au directeur de ce pieux commerce
A décider à fond ce point de Controverse.

Achevons le Chapitre par le plus bel endroit de la Charlatanerie, puisque le beau sexe s'en mêle, & que si les femmes ne le veullent, on ne les empêchera jamais d'avoir voix deliberative dans le Chapitre des Medecins,

Protinus accedunt Medici Medicæque.

tant elles prennent de plaisir à faire les Métiers des hommes; mais qu'en arrive-t-il?

Dum quæque è trivio satagit Podalirius esse
Fœmina, & in dubiis præstare machaona rebus
Non infelicem faciet Proserpina messem.

Sur quoy on peut remarquer icy, que quand il est même question de ceux qui font des Métiers défendus, des remedes improuvez & des incantations, le Texte sacré ne se sert gueres du masculin, mais du feminin. Le Magicien, l'imposteur, le Charlatan, ou le Medecin est toûjours une maniere de *mulier incantatrix* & de Pithonisse. Et voila sans doute pourquoy l'Abbé Tritheme ne se sert que du feminin quand il est question de ceux qui font des malefices, dans le grand traité qu'il en a fait, & dans sa réponce à l'Empereur Maximilien sur cette matiere. Quant au temps de l'Eglise naissante, on trouve dans les Peres & nommément dans Tertulien, que les femmes ne se mêloient pas seulement de faire la Medecine; mais encore de dogmatiser & de disputer mêmes sur des matieres de

V. Trithem. in Antipalo seu Antithesi, & de potestate maleficarum ad Maximil. Cæsar. & Hipolitum redivivum pag. 31.

L de Præscript. adverſ. hæreſes.

Religion, *mulieres hereticorum quam audaces quàm procaces quæ audent docere, contendere, curationes repromittere, forſitan & tingere.* Auſſi Pline avoit-il marqué longtemps avant, toutes celles qui avoient inventé les venins & les malefices. *Theſſala mulier* avoit même paſſé en exemple chez les Romains comme chez les Grecs.

Medea, Circé, Canidia, Sagana Folia Micane, Erichto Dypſas, Erepſia, Enthrano Gigc Martina, Locuſſa.

Aditum venenis palla fœmineis dedit.

Senec. Hercul. Octheo.

C'eſt aſſez que les choſes leurs ſoient défenduës pour les vouloir faire. Saint Jerôme s'en plaint dans l'Epître à Furia, juſques à les peindre de vives couleurs, ou pour mieux dire des plus noires ; * finiſſans par ce vers d'Ovide.

** In Heroid.*

Cauſa mali tanti fœmina ſola fuit.

Quid autem à mulieribus iſtis non expectes ex quarum nugis & affraniis & affaniis Medici quandoque honor & nobilitas conſtituitur, quæ ſola garrulitate Rhetorum omnium ſuperant ſubſellia, interim æger moritur, & c'eſt pour cela que je ne m'étonne pas de voir les juſtes plaintes qu'en font quelques obſervations des Ephemerides Germaniques, & en particulier celle que faiſoit l'illuſtre Medecin de trois Empereurs Jean Crato, dont une de ces folles penſa mettre à bout la patience, juſques dans la maiſon Imperiale. Mais pourquoy non, diſent quelques-unes, n'en ſçaurions-nous pas autant que les hommes, qui empêche que nous ne liſions comme eux, & que nous n'ayons des ſecrets ? Elles le diſent comme elles le croient, & veulent même qu'on s'en rapporte à leur jugement, quand il eſt queſtion de la reputation des Medecins, qu'elles font valoir ce qu'il leur plaît, *mulieres Tibicines Medicorum.* Car quant à la Medecine pratique, ſi elles ne donnent pas toutes des remedes, elles donnent preſques toutes des avis, elles veulent regler le temps, la quantité & la qualité des alimens, & même des medicamens, & ne permettent pas même aux Medecins de faire un prognoſtic ſincere de l'iſſuë du mal. Ainſi quel plaiſir pour un habile homme de voir une DAME Moderne, qui n'eſt encore que candidate & ſimple aſpirante au Caroſſe, luy dire d'un ton de Ducheſſe & d'un air magiſtral, qu'elle n'eſt pas d'avis de ce remede.

Barbatum hoc crede magiſtrum

Dicere

Bien plus, de voir une commere qu'on peut définir, *un animal fort impecunieux, fort intereſſé & fort grand flateur*, parler du même ton que cette Bourgeoiſe exaltée. Comment, dis-je, les

ſouffrir, puiſqu'à moins d'être préoccupé de l'amour de la Patrie, comme l'ont été quelques particuliers, on auroit peine même à ſouffrir un Oliva Sambuco, qui a eu la temerité de vouloir renouveller le ſyſtéme de l'homme de Platon, & d'en faire une plante renverſée, dont le cerveau eſt la racine, où elle s'imagine un ſuc glaireux qui partant de la tête va arroſer toutes les parties du corps, qui dit que ce ſuc eſt froid & humide, mais qu'il change de couleur dans le foye, & qu'enfin il ſe change en ſang chaud & ſec dans le cœur. Une fille qui philoſophe ſur ce fondement, à perte de veuë touchant la vie, la mort, la generation, la corruption, les remedes & les maladies: car falloit-il pour ces viſions qui ont plû à Guevarre, & qui ſemblent n'avoir pas déplû à Lionardo di Capoa, l'exalter comme a fait ce dernier en luy appliquant ces vers faits pour une veritable Heroïne?

Oliv. Sambuc. Epiſt. ad Philipp. 2. Reg. Hiſp. contra novos Medicos dialogus de vera Medic.

Coſtei gl' ingegni feminili & uſi
Tutti ſpreſſò, fin de l'Etade acerba
A' l'avore d'Arachne, à l'ago aſuſi
Inchinar non degno la man ſuperba.

Falloit-il que Scaliger dit en ſa faveur, ce qui avoit été dit de la Muſe Sulpitia, *ut tam laudabilis Heroïnæ ratio habeatur non auſim objicere ei judicii ſeveritatem?* tant il eſt vray que les Sçavans mêmes craignent cette eſpece de Cathedrantes, auſquelles ſans doute j'aimerois mieux appliquer ces vers d'un de nos Poëtes, gardant cependant tout le reſpect & toute la conſideration dûës à celles qui ſont dans la moderation & la bien-ſeance qu'on demande de leur ſexe, & qui n'ont pas de peine à ſe mettre dans l'eſprit, que comme les femmes ne ſont pas obligées à être ſçavantes, elles le ſont à ne pas faire les ſçavantes.

Fœmineas Cathedras, præceptoreſque ſtolatos
Mirentur laudentque alii, ſed non ego, plena
Invidiæ atque odii neſcit Servilia, magnum
Docta nomen habens & honorem nominis hujus
Quam ſanctum cura ſervans matrona pudorem.

Jacob. Bald. Satyr. 17.

Mais quoy?

Une illuſtre ſçavante, & d'un eſprit ſublime,
Charme dis-tu nos ſens, & gagne nôtre eſtime,
Regle nos volontez, & par mille beaux traits;
Qui ſont pour l'émouvoir de merveilleux attraits,
Fait par tout admirer ſa ſcience profonde:

Sonde-la tu verras qu'elle trompe le monde,
Et que ses beaux discours & ses raisonnemens
Ne sont qu'un vain écho des Docteurs en Romans,
Et qu'un ramas confus d'expressions nouvelles,
De mots du bel usage, & des fines ruelles,
Qu'avec grand appareil elle nous va chercher,
Dont elle est toûjours grosse & prête d'accoucher;
Et si l'humeur la prend d'aspirer au sublime,
Et de broüiller la feüille ou de prose ou de rime,
C'est d'un stile si froid & si mal châtié,
Qu'il donne lieu de rire ou de faire pitié.
Elle ne laisse pas en toutes conferences,
De presider en forme & prendre la balance,
Pour peser les Auteurs & donner ses decrets,
Et magistralement prononcer ses Arrests,
Qu'il nous faut recevoir sans leur rendre justice,
Pour suivre aveuglément son ravissant caprice.
Manquez-vous d'applaudir à tout ce qu'elle a dit,
Vous ne meritez pas le nom de bel esprit,
Ni d'être distingué dans l'Encyclopedie.

Elles feroient bien mieux de se mettre dans l'esprit, au moins celles qui ordonnent chez les malades, qu'outre le défaut de caractere & la peine qu'elles ont à garder le secret, elles ne sont pas assez désinteressées.

Gratiani. *L'interezza & la dona*
Una sol cosa.

De nobilitat. c. 31. Et qu'étant, selon le Jurisconsulte Tiraqueau, naturellement portées à la vangeance, il n'est pas juste qu'elles ayent la vie des hommes entre leurs mains. Aussi les Loix y ont-elles pourveu de tout temps; témoin cette femme d'Achaie qui voulant faire la Medecine avec des paroles, fut condamnée à mort par l'Areopage: car de nous dire qu'Agnodice & tant d'autres ont fait la Medecine par permission des Magistrats, & qu'elles l'exerçoient même anciennement par les mains des servantes; tout cela s'entend de certains ministeres & offices que les femmes se rendent en de certaines maladies par honnêteté & pudeur, à lexclusion des hommes. Qu'ainsi ne soit, outre les Loix Romaines & les Ordonnances de tant de Princes & de Magistrats de l'Europe, il y a, quant à la France, un Arrest du Parlement de Toulouse du 3. Juillet 1558. contre Claude Joanne, dite Calandre

landre, femme empirique priſonniere à la Conciergerie. Un autre du Parlement de Paris du 12. Avril 1578. qui fait défenſe à une femme nommée Jeanne l'Eſcollier, d'exercer & pratiquer l'Art de Medecine. S'il ne faloit que des Arreſts pour reprimer la paſſion que ces femmes ont de dominer ſur le corps humain, il y en a ſuffiſamment ; mais paſſons outre & marquons en faveur des ſages, que comme il ſe trouve des femmes de toutes conditions qui ſe font un ſot honneur de prendre le parti de leur ſexe en faveur de ces gueriſſeuſes, on voit un bien plus grand nombre de ces Prûdes qui ſe retranchent aux connoiſſances qui leur ſont permiſes par les loix divines & humaines ; laiſſans les cauſeuſes & les inquietes applaudir à leurs ſemblables. En effet, *linum & lanam operata eſt*, voila le partage de celles qui prétendent à la ſageſſe. Il ne faut donc pas oublier icy que nous n'avons garde de comprendre parmi les Charlatanes ni parmi leurs protectrices, ces Dames ſi ſages & ſi aviſées, & encore moins les Religieuſes qui ſe ſont vouées au ſervice des malades. En effet, ces ſages vierges laiſſent aux Medecins & aux Chirurgiens le ſoin d'ordonner & d'operer : elles ſe contentent de veiller le jour & la nuit, à la garde de ces pauvres gens, & de leur préparer les remedes & les alimens, conſervant pour eux le feu ~~fond~~ d'une charité qui *ne tombe point*, & ne ſe laiſſant aller ni à la vanité, ni à l'entêtement de nos Charlatanes. Cela ſuppoſé, je viens à tout ce qu'on pourroit chercher dans l'Antiquité en faveur de nos Medecines : car celles dont il nous reſte des inſcriptions & des Epitaphes, n'étoient que des Sages-femmes, & de ſemblables perſonnes prépoſées, comme nous l'avons dit cidevant, pour rendre de certains offices aux femmes malades. Telles étoient une FLAVIA HEDONA MEDICA, JULIA QUINTIANA CLINICA, JULIA SABINA MEDICA, MINUTIA ASTA MEDICA. Telle étoit encore celle dont cette Epitaphe fait mention.

Q. CORNELIUS MELIBEUS SIBI
ET SENTIAI ELIDI MEDICAI,

Et celle-cy.

HELPIS LIVIÆ ADJUTRICI VALETUDINARIÆ.*

* Clinicæ.

Je ſçay que comme l'Antiquité avoit ſes Dieux & ſes Deeſſes, de tous les métiers, elle avoit fait une Minerve Medecine, témoin cette Inſcription.

MINERVÆ
MEDICÆ CABARETIÆ
VALER. SAMMON
VERSEL. V. S. I. M.

Reinesii nova reperta.

Quelle avoit une *Venus Phisica* qui présidoit au desir naturel d'avoir des enfans.

IMPERIO VENERIS PHISICÆ JOVI. O. M.
ANTHISTIA METHE ANTHISTI PRIVIGVI
UXOR D. D.

Je sçay encore que les anciens avoient leur *Diana Arthemis* qui guerit Enée blessé par Diomede; mais pour tout cela Hipocrate qui sçavoit discerner les fables des veritez, & qui ne donnoit jamais dans la superstition, se declare hautement contre ceux qui permettent aux femmes l'exercice de la Medecine, jusques à les croire dignes du supplice des Esclaves, tant il en croit les suites dangereuses: car outre ce que nous avons remarqué cy-devant, le docte Primerose marque encore qu'elles manquent de cette docilité naturelle si necessaire à faire changer d'avis quand les choses changent de face, *& pro re nata.* Comment changeront-elles donc à present, & dans un temps où chacun fait gloire de soutenir ce qu'il a avancé, & où elles ont accoûtumé les hommes à les laisser dire & à leur accorder tout. Il est donc bien plus à propos qu'elles se retranchent à l'égard des malades, à ces petits soins qui ne leur sont pas inutiles, & qui font le sens de cette Sentence du Sage, *ubi non est mulier ingemiscit æger.* Car quant à celles que l'Antiquité nous marque comme des sçavantes présomptueuses, celles de nôtre temps en doivent avoir horreur, & les regarder comme des folles. En effet, il fait beau voir une Leonera dont la temerité alla jusques à écrire contre Theophraste; une Cleopatre qui a écrit des fards; une Astianasse qui fit des peintures honteuses; & si l'on m'allegue Medée, Folia, Michané, Sagana Veia, Canidia, & même Circe, Anguse, & Ocirrhoë sœurs; Igée, Panacée & Ægle prétenduës filles d'Esculape. Oevone, Polidamne, Erichto, Dipsas, Eriphie, Hechanide, Gigé, Pidamne, Dorcade, Anthiochis Romaine, & Fabula Lybienne citées par Galien; même une Helena Flavia Augusta, qui a écrit divers Traitez, & la Trotula de Salerne qui fit un Livre des maladies des femmes & des enfans. Si, dis-je, on met en avant ces prétenduës sçavantes dans la Medecine, il n'y a qu'à dire que les unes sont

V. Suidam.

fabuleuſes, d'autres, des femmes perduës de débauches, & qui n'ont ſçû que l'art de farder ; d'autres, des femmes curieuſes de remedes qu'elles compoſoient ſelon leurs veuës ; d'autres, des accoucheuſes & des gardes de malades, que Platon admet à la verité dans ſa Republique à cauſe du beſoin qu'on en a, & que le Senat d'Athenes conſidera en la perſonne d'Agnodice : car de croire que celle-cy eût appris la Medecine ſous un habit d'homme comme le veut Higinus, cela n'eſt pas ſans difficulté. Ainſi on feroit mieux de m'alleguer une Placilla épouſe de l'Empereur Theodoſe, une Pulcheria ſœur du jeune Theodoſe. Les ſages diſciples de Saint Jerôme, Salvia, Gervilia, Fulvia. Une Nicerata vierge ſi celebre, une Hildegarde vierge de Maience, une Theodoſie, une Jutte. Les Saintes Eliſabeth & Radegonde Reines, l'une de Hongrie & l'autre de France, qui fonderent des Hôpitaux où elles ſervoient elles-mêmes les malades avec leurs Demoiſelles. Une autre Eliſabeth Reine de Portugal, une Brela, une Marguerite de Sicile, une mere & une épouſe de Saint Louis, & tant de prudes de qualité, qui ne ſe ſont occupées qu'à conſoler les malades, ſans ſe laiſſer aller à des extrémitez vicieuſes, par un zele qui n'eſt nullement ſelon la ſcience. Car enfin qui ne ſçait que ce n'eſt pas aſſez de donner des remedes ſouvent violens à des maladies d'inanition ; qu'il faut des alimens de bon ſuc, & que ſi le charitable Samaritain penſa les playes du bleſſé, non ſeulement il ne le fit que dans le beſoin, & n'y employa que des remedes doux & benins ; mais encore que ne ſe contentant pas de cet office de charité, il le fit conduire en un logis où on luy donna tous les alimens & raffraichiſſemens neceſſaires à ſon mal ? Je paſſe ſous ſilence, la vanité, l'illuſion & le peril qu'il y a dans cette adminiſtration de remedes que des femmes ne ſçavent proportionner, ny à l'âge, ni au temperamment, ni au ſexe des malades, quelques bien intentionnées qu'elles ſoient ; & je viens à celles qui bien loin d'être pouſſées par la charité, ne le ſont que par un eſprit d'intereſt, & qui ſont ſi ignorantes avec leurs emplâtres, leurs eaux & leurs purgatifs, qu'elles ne ſçavent pas même la ſituation des parties du corps les plus connuës. L'une diſoit à un Païſan qui la conſultoit, que ſon poûmon étoit tombé dans ſes inteſtins ; l'autre accuſoit les boyaux de la tête d'être cauſe d'une migraine ; l'autre accuſoit la matrice d'un homme, qui ſe plaignoit d'une maniere de colique ; & l'autre bien plus habille que celles

là, tiroit quatre-vingt florins d'un sot pour luy refaire tout de neuf un foye qu'il croyoit pourri. Combien y en a-t-il qui donnent des noms aux parties du corps, & à leurs prétendus secrets qui ne sont connus que d'elles seules, & qui sont si superstitieuses dans l'application de leurs remedes, qu'elles leur donnent des Etiquettes, comme autant de Bulletins pour les conduire au gîte qu'elles leur destinent, semblables à peu prés à ces Ombiases des peuples barbares qui leur font avaller ce qu'ils ont écrit sur du papier, en attendant que le malade meure ou guerisse? sur quoy on peut voir ce que nous avons marqué ci-devant aprés les Ephemerides d'Allemagne. Encore si elles avoient quelque pudeur, & qu'elles ne traitassent que les femmes; mais combien en voit-on de semblables à la Damoiselle Giot, qui traittoit sans honte les maladies des hommes les plus honteuses, aprés avoir tapissé les murs des carrefours de Paris de ses belles affiches? Telle est encore à present une de celles qui sont les plus à la mode, laquelle aprés avoir été servante de M. D. B. puis femme d'un Barbier de Village, dit & fait publier qu'elle a des secrets qui luy ont été confiez par son mari en mourant, qu'elle caution? secrets qui ne sont que des herbes & des racines connuës, *Lippis & Tonsoribus*. Cependant des femmes riches comme des Juifs, qui feroient mieux de la faire vivre à leurs dépens, que de mettre la vie de leurs amis en compromis avec ses secrets, la prônent par tout, & l'ont enfin mise sur le pied de tenir boutique de prédictions & de remedes. Ce qu'il y a, de joli en cela, est que quand la Pithonisse a répondu à ceux qui la consultent; si on ne répond pas manuellement, elle dit aux gens, *Vous prendrez de mes remedes si bon vous semble, mais payez cependant ma consultation*. Sa consultation! *Hercules tuam fidem*, *Harlequin où êtes-vous?*

Ex Valer. Cordo.

Voyage de Vincent le Blanc.

Mais comme ce n'est pas seulement à Paris qu'on trouve de ces Charlatanes, & qu'il y en a par tout païs qui veulent refformer les Ordonnances des Medecins; finissons ce Chapitre pour égayer un peu la matiere par un exemple des plus comiques, qui verifiera ces vers si communs, mais si veritables.

Nulla quidem nostri tam regula forma Galeni
Quam non interdum curva refellat anus.

Une de ces Medecines s'étoit tellement mise en possession de regenter à Venise chez les malades, qu'on l'écoutoit comme un Oracle, & qu'elle donnoit même la vogue aux Medecins qui

Mercur. Scipion. l. 3 c. 13. de gli errori popol. d'Italia.

avoient le don de luy plaire. Un jour qu'un Professeur de Padouë, qu'on avoit fait venir pour un noble Venitien, proposoit de purger ce malade en presence de cette femme, elle luy demanda magistralement de quoy il prétendoit le purger, & le Medecin ayant répondu que ce seroit avec le *Diacatholicon*, elle luy repart insolemment que cette Medecine luy sembloit bien gaillarde. C'est pourquoi le Docteur surpris de cette ignorance & de cette vanité, crût qu'il faloit voir jusques où elle pousseroit l'extravagance, & fit semblant de lâcher le pied, luy repliquant qu'il faudroit donc le purger avec le *Diasatyrion*, à quoy la folle ne manqua pas de tauper en même-temps, & de luy dire toute émûë de joye: Ah Seigneur Docteur, que ce remede me plaît, & qu'il me semble effectif, en comparaison de l'autre. Cependant le Medecin n'ayant pas laissé de donner le *Diacatholicon* au malade, & ce remede ayant fort bien fait, nôtre Charlatane fut si persuadée de la vertu du *Satyrion*, qu'elle en conseilla depuis l'usage à tous les hommes & à toutes les femmes de Venise. Le bon fut que pendant que le Medecin, de retour à Padouë, rioit avec ses amis, & de l'impudence & de la credulité de la Venitienne, elle se vantoit chez tous les malades qu'elle sçavoit réduire les Medecins comme il luy plaisoit, & qu'elle avoit fait venir à son point le plus fameux Medecin de Padouë. Voila le bel endroit de la Medaille, à quoy il ne me semble pas mal à propos d'ajoûter icy le revers pour fruit & conclusion de ce grand Chapitre. *Questi son*, dit l'Auteur du conte, parlant des erreurs populaires de son temps & du nôtre, *questi errori che alle volte estingono le famiglie, chiudono le casé, orbano i Padri, sconsolano le matri & bene spezzo sono atti à roüinare i regni e a destruggere le Republiche, quando per differto d'essi errori puo morire il buon Ré, come l'ottimo Senatore, & perche per lo piu tali errori sono comessi da donne le quali tropo presumono nella Medicina.* Mais il ne faut pas oublier la description qu'un de nos Poëtes fait de ce manége, tant la conduite des malades & celle de nos guerisseuses, y est naïvement exprimée.

An nescis Bassum nuper sanasse propinquum
Scilicet in dubio Christalli vita pependit — *Jacob. Bald. Sat. 27.*
Donec cum tibiis anus unguentaria venit
Decrepita est, hoc se profert, frontemque coruscat
Sulcatam rugis, sed quid facit inter olores
Argutos male stridula anus . . . .

. . . .

Fabula cum finita est, & posuit Calliendrogen.
Vasa domi purgat, scalasque, & mollibus aptat
Straminibus radios, & versat pollice fusum

. . . .

Primas petit hac Galenus habere
Si tamen & veri Galenum nomine Patris
Dignatur, nec cuncta volet debere sibi ipsi.

Aprés cela & aprés tout ce que nous avons marqué dans ce Chapitre de la Charlatanerie, ne nous sera-t-il pas permis d'ajoûter que c'est sans doute pour cette espece de femmes, qu'est fait le précepte *de castigandis mulieribus*, attribué à Hipocrate par Stobée, *veruntamen aliquo habet opus mulier à quo castigetur, habet enim in natura lasciviam quæ nisi quotidiè amputetur luxuriatur & silvescit instar arborum?* Car y a-t-il rien de plus honteux & particulierement à un Medecin, dit Democrite chez le même Auteur, *quam mulieri parere quod extremum dedecus viro?* De plus ne faut-il pas tomber d'accord que les bons Medecins ont raison de n'aimer la Medecine pratique, qu'autant qu'ils en sont aimez, & que s'il s'en est trouvé dans tous les païs, & dans tous les temps qui en ont enfin quitté l'exercice, de chagrin de voir tant d'indignes sujets les mieux partagez dans l'employ, & tant de badauderie chez les malades? la declaration qu'un sçavant Medecin a faite depuis peu sur cette matiere, doit-être une leçon à ceux qui n'ont pas encore eu le courage d'abdiquer ou de ne se prêter qu'à leurs bons amis.

Stobœus sermon. 72.

Francisc. Bacon. de augment. scientiar. Lionard. di Capoa à Ragion. 6. pag. 467.

Epître de M.M.M. à son ami.

CHAPITRE XVII.

Du choix des Medecins.

COMME il n'y a rien de si difficile à trouver qu'un bon Medecin des ames, il n'y a rien de si rare qu'un bon Medecin des corps. C'est pourquoy Eudo Nehusius semble avoir raison de comparer les bons Medecins aux Elûs, *Rari quippe boni.* Il ne faut donc pas s'étonner si celuy qui choisit un Medecin est facilement trompé, & si celuy qui est choisi impose d'autant plus facilement qu'il n'y a aucun moyen assuré pour s'empê-

cher d'y être trompé, & que si l'on en croit Saint Bernard, la reputation d'un Medecin est souvent sans fondement & sans aucune raison. Si les traits du visage marquoient infailliblement le caractere de l'ame & de l'esprit; s'il y avoit dans la pratique une chaise & une Tribune; & si l'on faisoit la Medecine au grand jour, on n'auroit pas tant de peine à choisir des Medecins dans ce grand nombre qui se presente; parce que comme il y en auroit une infinité qui déserteroient, il ne resteroit gueres que le bon grain aprés cette separation des criblures. Mais les choses n'allant pas de cette maniere, le moyen de faire un bon choix du côté de ce qu'on choisit? Car n'est-il pas facile à un Medecin de tromper par une mine composée & feinte, par des complaisances, des flateries, & même par des expressions hardies, toutes choses qui le rendent semblable à ces fruits qui ont belle apparence, mais au dedans desquels il n'y a que des vers & de la pourriture? C'est pour cela que Thales propose au Parnasse chez le Bocalini de faire une fenêtre à l'endroit du cœur des Medecins, naturellement si dissimulez, que l'Art est pour ainsi dire moins impenétrable avec toutes ses obscuritez, que le cœur de l'Artisan. Mais encore comment choisir où il n'y a presques pas de quoy faire un choix? car de bonne-foy où sont ceux qui n'agissent que suivant les loix de l'Art, celles de la Religion & de l'honneur? où sont ceux qui ont de la diligence, de l'assiduité à l'étude & de l'amitié pour leurs malades; du désinteressement & de la confiance en Dieu, & qui pensent à tout cela en un temps où on ne passe gueres pour grand Medecin qu'avec de grands Patrons, qu'en faisant grand bruit, bonne figure & donnant à tout? Qui de tous ceux qui s'engagent dans la Profession voudroit seulement penser avec ce Galien qu'il estime tant, *que de même qu'un malade habituel ne cesse de mettre remedes sur remedes, jusques à ce qu'il se sente soulagé, nous ne devons penser qu'à mettre bontez sur bontez & vertus sur vertus, quoique nous ne puissions jamais parvenir à ce degré de science & de sagesse, qu'il est plus facile de se figurer que d'acquerir.* Qu'elle peine, dis-je, à faire choix d'un bon Medecin de ce côté-là? Pour l'autre côté, c'est à dire, quant à celuy qui choisit. Comment pourroit-il réüssir? On ne sçait souvent ce qu'on veut; Non seulement on change de Medecins à Paris, comme on change d'habits, mais encore d'avis sur l'élection même des remedes, dont on ne décide que comme il plaît au Compere

Prudens Medicus laboris fructũ non in fama quã multi sępe falso aquirunt, & honorib. sed in bona consciẽntia. *Bern. in Epistol.*

Mich. Doring c. 5.

& à la Commere : au lieu de se raporter au Medecin qu'on a choisi, comme au plus sûr. On ne se contente pas de guerir, on veut guerir par un tel remede, parce qu'il est à la mode, ou à l'exclusion d'un autre quoi-que bon, parce qu'il ne plaît pas, témoin cette femme âgée, qui s'étant fait une idée affreuse du Quinquina, ne voulut jamais pardonner à ceux qui le lui avoient fait prendre *incognitò*, quoi-qu'ils l'eussent sûrement & doucement guerie d'une longue & dangereuse maladie. Voicy leurs humeurs bien décrites.

Qu'un Medecin exact comme il est obligé,
Luy montre son devoir, il est bien-tôt changé,
Son sçavoir ne va pas jusqu'à sa maladie,
Il faut qu'il s'en défasse & qu'on le congedie.
Celui-là seul est grand & celebre Docteur,
Qui sur son mal de tête est un adroit flateur,
Et qui possede à fond l'art de la mommerie,
Et les belles vertus de la forfanterie.
C'est de ces gens d'honneur qu'il prend les bons avis,
Qui sont sans contredit aveuglément suivis,
Et dans les visions où son esprit s'égare,
Il devient d'une humeur si sottement bizarre,
Que plus qu'aucun mortel il a peur de mourir,
Qu'il cherche le remede, & ne veut pas guerir.
La garde y tient son rang, fait de la necessaire,
Dit qu'autour du malade il la faut laisser faire,
Que mieux que les Docteurs les choses elle entend;
D'être admise au conseil la servante prètend.
La commere au fauteüil dans quelque autre intermede,
Avec autorité propose son remede,
L'ami d'un grand secret fait grand charivari,
Assurera les gens qu'un tel en est guari.

Il y a bien plus, tout le monde se plaint qu'il n'y a plus de bons Medecins, & personne ne voudroit contribuer quelque chose pour en avoir un bon, pas la moindre honnêteté & civilité, le meilleur ne semblant bon qu'autant qu'il donne d'une maniere servile dans le sens & dans l'inclination du malade. On se repent même bien-tôt d'un bon choix ; & s'il arrive qu'on en ait fait un mauvais, on le veut souvent soûtenir parce qu'on l'a fait : tant on se plaît à être le duppe de soy-même, ou de celui qui nous a porté à ce choix dans une matiere

tiere où il n'y va pas de moins que de la vie.

Discrimine nullo Medicus bonus malusque
Æquè profitetur, & creditur æquè.
Stultos sic levis homines insania versat.

f. Cas. scaliger. Epidorp. lib.

Quel embarras donc encore une fois : car je veux même, que celui qui choisit soit homme de bon sens, a-t-il assez vécu avec ce Medecin pour connoître ses mœurs, ses inclinations, son penchant? L'a-t-il entendu raisonner, & aprés tout, est-il capable, avec tout son bon sens, de juger d'une Profession où on ne voit que de l'obscurité? Il n'y a donc gueres que les Souverains, comme nous l'avons remarqué cy-devant, qui puissent réüssir dans ce choix, disposant, comme ils font, des Colleges & des Universitez, seules capables de leur indiquer les plus habiles & les plus vertueux. Tout ce que je puis, dis-je, faire icy, puisqu'on finit ordinairement les matieres par une recapitulation de ce qu'on a dit dans les Chapitres precedens, c'est de faire voir dans celui-cy ce qu'en pensent de bons Auteurs, & d'opposer les portraits qu'ils ont faits des bons Medecins à ceux qu'ils ont fait des indigues, pour servir de guide à ceux qui cherchent dans les épaisses tenebres de la Medecine un Medecin éclairé. Il faut donc qu'on sçache, outre ce que nous avons marqué en divers endroits de cet Ouvrage; qu'il ne faut jamais juger de la capacité ou incapacité du Medecin par le seul succez de deux ou trois maladies, soit que ce succés soit bon ou mauvais, *& qu'il a fait son devoir, s'il n'a rien oublié de ce que la raison & l'experience lui dictent; qu'il suffit, s'il discerne les choses possibles des impossibles, & s'il observe les choses futures, presentes & passées:* Car, dit Erasme, *s'il fait tout cela, on n'en doit rien demander davantage.* Aussi est-ce sur ce grand principe que le Medecin si fameux dans Lucien, se disculpe de n'avoir pû guerir sa belle-mere, quoi-qu'il ait gueri son pere d'une maladie presques semblable. Un Moderne croit avoir marqué un Medecin au veritable coin de la Medecine, quand aprés l'avoir figuré : *Timorato del Seignor Iddio, dotto, e tuo amico*, ce qui semble tout comprendre; il conclud par ces sept marques. 1. La modestie & propreté dans les vétemens. 2. La sagesse dans les discours. 3. La prudence dans la conversation. 4. La vigilance dans les occasions. 5. L'administration judicieuse des remedes. 6. La charité pour les malades. 7. Et la crainte du Tout-puissant. A quoy on peut ajoûter, à mon sentiment, avec un sça-

Didimus apud Stobæum. Duret. in Coac. Hipocrat.

Erasm. in Laud. Medic.

In abdicato.

Scipion. de Mercur. lib. 2. cap. 1.

Hieronym. Bardi in Politia sacr. Medicin.

vant Theologien, *qu'il n'en faut qu'un seul, mais sage, fidelle, de bonnes mœurs, & bon Catholique; &* que *c'est avec celui-là qu'il faut se resoudre à rechaper ou à mourir*, aussi plusieurs ont-ils préferé le sage & consciencieux à l'habile. Quant aux Medecins qui ne meritent pas ce nom, un sçavant Medecin Allemand nous apprend que *ceux-là sont dignes du dernier mépris, qui n'ont qu'un remede pour tant de differentes maladies, que ceux-là sont ridicules qui veulent se signaler par de superstitieuses observations des urines; que ceux qui font consister le merite des Medecins dans les habits de prix, dans les équipages & dans l'ostentation, ne sont que des Medecins en peinture; mais que les Medecins qui promettent la cure des maladies incurables, sont des fripons achevez, des gens de Theâtre & des Saltimbanques.* Roderic à Castro dit encore, *que les faux Medecins sont ceux qui ne sçavent ni langues sçavantes, ni Philosophie; ceux qui préferent leur interest au bien des malades, qui n'ont point de methode, qui ne parlent que pour parler, qui ont des opinions monstrueuses, qui parlent enigmatiquement, & qui se vantent d'avoir des secrets.* Cardan en veut à ceux *qui n'ayant jamais pratiqué, veulent décider des points de pratique par des raisonnemens en l'air, & qui nous donnent leurs rêveries pour de beaux dogmes.* Gabriel Zerbus y ajoûte ce caractere; *ceux qui ne font état que des remedes qu'ils affectent, pour se distinguer de ceux qui ne se servent que des plus usitez.* A quoy je voudrois joindre les jeunes présomptueux, puisque Jean Damascene dit formellement que *nulli studioso credendum est, nisi ætate probato.* Mais plus particulierement les mauvais plaisans, tel étoit celuy qui répondoit à quelqu'un qui luy reprochoit qu'il ne faisoit pas ce qu'il ordonnoit, *j'ordonne ce que la Medecine m'ordonne d'ordonner, & je n'en fais quant à moy que ce qu'il me plaît.* Celuy qui beuvant du vin dans sa fiévre, répondit à ceux qui luy demandoient pourquoy il ne beuvoit pas de la décoction de chicorée, *Hipocrate a conseillé la liqueur du fruit de la vigne à ses disciples, & a reservé les eaux distillées pour les malades.* Celuy qui faisant manger à sa femme malade une soupe de santé, dit, qu'il faut traiter de cette maniere les gens qu'on aime. Il faut, dis-je, éviter ces plaisanteries: car comme dit Galien à ce propos, elles ne sont point du tout d'un Medecin sage & serieux. Voicy encore en passant comme un Poëte apparemment Medecin s'en explique.

Joann. Ætho à Freudemberg.

Guevarr. liv. 1. de ses Epitres dorées.

Lib. 1. de valetud. tuendæ.

Ceux qui des corps arides,
Sçavent faire en tout âge évanoüir les rides,

Ceux qui pour eux ont pris le parti des vapeurs ;
Ceux qui d'un seul unguent, comme hardis trompeurs,
Promettent de guerir clous, cancers, playe & bosse ;
Ceux que Dame Venus fait aller en carosse,
Ceux qui font un secret du fameux Quinquina,
Qu'ils disent avoir seuls, & qu'aucun autre n'a,
Qui sçachant travestir en noble fabrifuge,
Y font courir les gens comme au dernier refuge.
Tous ces fourbes enfin en tous quartiers épars,
Soit Docteur en intrigue, ou Docteur en placards,
Qui sans examiner ni causes ni symptômes,
Vont combatre les maux comme de vains atômes.

Mais tous nos Auteurs conviennent qu'il n'y en a pas de plus dangereux que les yvrognes, comme nous l'avons cy-devant marqué. En effet, un homme de plume, un homme d'epée, un Artisan & tant d'autres, ne sont pas necessaires à tous les momens & à tous les hommes comme l'est un Medecin, qui doit être le jour & la nuit maître de luy-même & de ses veuës, & bien éloigné de l'insolence de ce Cointus dont parle Galien, qui vouloit que son malade soûtint l'odeur de son vin, puisqu'il soûtenoit l'odeur de sa fiévre. A quoy l'on pourroit bien ajoûter les joüeurs d'habitude & de Profession : car en verité un homme qui a manqué un grand coup de dé ou de carte, ou qui a perdu son argent, ne pense gueres, quand il vient à son malade, à autre chose qu'à ce coup fatal qui fait son chagrin, & qui occupe son imagination. Sur quoy nous pourrions bien nous étendre, & faire de belles inductions si nous ne voulions faire icy grace aux vivans & aux morts, & si nous ne nous contentions de renvoyer les Medecins qui ont cette passion aux remedes qu'ils y trouveront dans le Traité de *Paschas. Justus*, marqué ci-devant page 182. Je pourrois bien encore conseiller à ceux qui ont des défauts, tels que celuy qui infectoit les pauvres malades de la puanteur de son haleine, de ne pas se mettre dans la pratique, parce que les pratiquans ne doivent rien avoir de choquant, & de rebutant pour les malades, raison peut-être pour laquelle le Pape Urbain V. dans une de ses Bulles, défend aux Universitez de recevoir les bossus, boiteux, galleux, épileptiques & laids, tels que sont bien des Medecins qui font bien les beaux. Je concluray donc icy simplement, sans rappeler sur les rangs nos fameux Medecins, & sans donner pour modelles les preux de la Me-

Galen. Comment. 4. in 6. Epidem.

Etiam spurios.

decine de nôtre siecle, parce que cela pourroit être trop long & paroîtroit affecté. Je concluray, dis-je, avec Erasme.

Mediсus felicissimus est ubi in arte sit perfectus & moribus optimus.

Que le Medecin n'est parfait que quand la science & la probité s'entredonnent la main, & se rencontrent en un degré éminent, qualitez à la verité qui ne sautent pas toûjours aux yeux de ceux qui les cherchent, quoi-qu'elles se rencontrent en effet en quelques sujets.

V. lib. Hipocrat. de lege.

Felix hic nempe, sed illum
Felicem magis esse reor qui pollet utroque
Qui probus, atque idem doctus.

Marcell. Palingen. in Tauro.

Car qui doute qu'il n'y en ait

D'un autre caractere,
De sentimens divers & d'humeurs bien contraires,
Qui faisant peu d'état & de biens & de guain,
Bornent tous leurs souhaits à servir le prochain;
Qui sont dignes d'honneur & dont la bonne vie
Jointe à leurs grands talens à les aimer convie.

CHAPITRE XVIII.

Des Assemblées & Consultations des Medecins.

V. Vanderlind. de autoribus consultat. Medicin.

TANT de formulaires de consultations, & tant de dissertations sur cette matiere données au public par tant de Medecins, marquent assez que le jeu ne leur a pas deplû. Aussi ces consultations sont-elles d'ordinaire de l'argent comptant, & fort aisé à gagner, en comparaison de celuy des simples visites qu'on fait aux malades, souvent pures pretentions. Zacut. Lusitan. Medecin Juif, est un des grands tenans pour les Consultations; mais en alleguant comme il fait une infinité de passages d'Auteurs pour établir la necessité & l'utilité des conseils, il ne prend pas garde que tout cela ne vient point au particulier des conseils qui regardent la santé. Autant vaudroit presques, qu'il nous eût allegué un *Consus*, divinité que les Romains faisoient presider aux déliberations de leurs Assemblées. Ce n'est pas à la verité qu'Hipocrate, Aristote, Galien & quelques autres Medecins, tant Grecs, Latins & Arabes que des derniers siecles, ne semblent être effectivement pour la Consultation, aussi ne voudrois-je pas blâmer ces Assemblées de Medecins, si elles étoient

faites comme il faut ; mais ne sçait-on pas, par de fâcheuses experiences, qu'il en resulte souvent plus de bruit & d'embarras, que de satisfaction pour le malade & pour ses amis ? Il n'y a rien de si frequent dans Galien que de voir des Medecins disputer chez le malade sur des sujets qui ne font rien à la maladie ; aussi, dit ce grand Medecin, le peuple ne manque-t-il pas d'observer ces inconsiderations, & de rire de ces gens qui ont une démangeaison continuelle de contredire : *Mentes verò sabiosæ* ; & *qui trahiroient plûtôt leur patrie que leurs premiers sentimens*, tant ils ont peu d'affection pour la verité. En effet, on mettroit plûtôt d'accord trois Orloges, trois Almanachs & trois Coquettes que ce genre d'hommes ; témoin les trois differens avis de trois Medecins, dont l'un disoit que le malade en mourroit, l'autre qu'il réchaperoit, & l'autre qu'il y avoit du peril dans son mal, *Heu vatum insanæ mentes.*

Lib. de Medicam. purgantib.

Ut cum mutuis maledictis se asperserint inutiliter ante tempus discedant. *Galen. lib. 2. Method. cap. 5.*

Guillelm. Onciac. in colloq. mixtis.

Il faloit bien que Saint Jean Chrisostome eût veu de ces opiniâtres dont parle Galien, puisqu'il en dépeint de si attachez à leurs sentimens, qu'ils eussent mieux aimé faire perir le malade que de se dédire. Pierre de Blois qui en avoit veu des exemples s'en plaint à un Medecin de son temps, comme d'une chose fort commune. Polidore Seraphin dit de ceux du sien, *in furias ignamque ruunt*, à quoy il ajoûte, *tuncque ira impedit animum ne possit cernere verum.* On a pû observer ci-devant dans le Reglement de la Cour de Parlement de l'année 1558. ce qui se passoit alors à Paris dans les Consultations, & l'on ne sçait que trop ce qui s'y passe encore tous les jours. Il seroit donc bien plus à propos, selon la pensée de Jean Damascene, de n'avoir qu'un Medecin que de se commettre à ces embarras. Car qui vous assurera que l'esprit de Dieu, qui n'est promis dans son Evangile qu'à ceux qui seront d'accord entr'eux, se puisse trouver dans des Assemblées si discordantes. Car si l'on m'allegue celles où quelques Medecins paroissent en bonne intelligence, je puis assurer que ce n'est souvent qu'interest & cabale. On s'entre-appelle, on s'entre-applaudit, on s'entre-louë à la pareille, & on s'entre-fait des passe-droits qui ne valent souvent gueres mieux que des avis differens. Qui ne sçait au reste que ces Conferences que Duret même appele *nugarum garulitates*, commencent par des Préfaces apprises par cœur, & que tout ce qu'on y dit, est plus fait pour les Auditeurs que pour les malades, quoi-que tous les Consultans ne soient pas toûjours également bien fournis de ces pieces, tant il s'en trouve qui,

Homil. 58. de vita Monach.

Epistol. 43.

In Aphorism.

In Coac. Hipocrat.

comme ces miserables troupes volantes de Comediens, n'en ont que deux ou trois qui servent à toutes sortes de sujets, mais plus particulierement à la fiévre ; & d'autant plus facilement que la fiévre étant une grande entremeteuse, elle se trouve dans la plus part des maladies, où on n'a pas peine à faire venir la Préface & les discours, toûjours prest à paroître comme le rôlle du Poëte de la Comedie des Visionnaires, l'étoit à partir de sa poche. Celuy qui a convoqué & choisi les autres fait l'ouverture du discours, & comme on voit dés-là où il tend & où va son opinion ; on ne manque guere d'y donner.

Qual capra all'altra per sentiero alpestro.

Il y a bien pis : car on voit souvent dans ces Assemblées des Medecins si miserables, qu'encore qu'ils fassent souvent meilleure figure que les habilles, loin d'avoir quelques pieces étudiées, ni même de sçavoir le Latin, ils ne sçavent pas seulement leur langue maternelle, au reste hardis à dire des mots favoris, du Nerveze, des Turlupinades, & tout ce qui leur vient dans la bouche pour plaire à des gens d'assez mauvais goût, & à ce vulgaire dont on peut dire :

Tout ce qu'il n'entend pas, aussi-tôt il l'admire.

Car il me souvient qu'un des grands Officiers d'un des premiers Parlemens du Royaume, ayant entendu en Province 4. Medecins, consultans pour un malade de ses amis, il donna la palme de la Consultation à un Barbare, ignorant & pitoyable Medecin, qui n'avoit été en effet entre les trois autres que ce qu'est une oye avec des cignes. On voit donc bien par toutes ces remarques, que la plûpart des Consultans ne pensent gueres à la maladie, à ses causes, au temperamment du malade, au tems passé, au present ni à l'avenir. Comme on a commencé par du Latin, que bon que mauvais, on continuë par quelques saignées, bien boire, deux écus de Senné, & on finit par un grand *dixi*, qui vaut bien un *Calepinus recensui.* Ce qu'il y a encore à remarquer dans ces sortes d'Assemblées, & dont les malades & les sains doivent être avertis, est que si on laisse le choix des Consultans à celuy qui est le Medecin ordinaire, il ne manquera pas de faire venir ceux qui sont de sa cabale. Il se souvient qu'il doit une, deux ou trois Consultations à un tel qu'il n'a pas encore acquitées, qu'il faut conserver son amitié, sa chalandise & le commerce : car de choisir & de faire appeller le plus habile qu'on connoisse, il n'y a souvent rien à gagner avec

luy, il pourroit enlever la pratique si on le faisoit connoître. Il faut donc des hommes de la faciende du Clinique, & qui ne luy jettent point de poussiere aux yeux. Si tout au contraire le malade & les Assistans veulent choisir à leur fantaisie, il y a tout à craindre des differens sentimens de nos Consultans, particulierement s'ils sont ennemis, ou de differentes Facultez. Ils se brusquent souvent, dit Langius, pour un rien, ou par esprit d'obstentation. Ils ne cherchent pas la verité dans les Conferences: car quelque difference d'opinion qui s'y trouvât, dit Duret, cela seroit tolerable, s'ils n'avoient que la verité pour motif; mais ils cherchent à contredire & à quereller. Ainsi voila non seulement de l'argent & du temps perdu; mais encore bien du chagrin qu'on se fait, & qu'on auroit pû éviter avec un seul Medecin. Il y en a, dit le Boccalini, qui au lieu d'employer les premiers momens de la visite à examiner le malade, & à écouter l'histoire de la maladie, perdent le temps en préliminaires, en ceremonies, ou à disputer sur le pas & sur d'autres interêts chimeriques, comme si cela faisoit quelque chose à la maladie, *perdono il tempo nel collegiare senza aver visita l'infirmo & u dita l'historia del male*; témoins ceux qui disputoient s'il faloit dire Galien ou Galen, pendant que l'occasion se passoit de faire quelque remede au malade. On dit à ce propos, que le Cardinal Albornos voyant des Medecins qui ne pouvoient s'accorder sur l'espece & sur les remedes de sa maladie, il leur dit: *Vous voila, Messieurs bien empêchez, hé quoy, ne voyez-vous pas qu'il y a si long-temps que je suis sur pieds, qu'il est temps que je me repose, & que je dorme d'un long sommeil.* C'est sans doute dans ce même esprit, qu'un Poëte Italien disoit au sujet des Medecins qui font tant de bruit, & qui donnent si peu de satisfaction,

> *La Medicina con sue herbe, è cose*
> *Che fas? caccia carotte à tutti mali*
> *Infin che l'huom, per sempre si rispose.*

En effet quelles pitoyables conclusions n'avons-nous pas souvent de pareilles consultations? autant vaudroit dire:

> *Che Mecenate non havena sonno*
> *Equéra cagion, che Mecenate non dormiva.*

Car n'est-il pas vrai qu'on répond souvent au malade comme les Medecins du Roman Comique, qui répondirent en fort beau Latin au Curé de Domfront, qui les consultoit pour sa gravelle, qu'il avoit la gravelle. C'est ce qui obligea un autre malade, qui

Inter Medicos bona opinionum dissentio, pessima voluntatum. *Dur. t. in Coac. Hipocrat. p.* 250.

Ragagl. 77.

V. Le Poëme de L'Abbé d'Aubigni sur ce sujet.

aimoit le vin, & qui voyoit que les Medecins ne disputoient que d'un des symptomes de son mal, sans aller aux causes, & qu'ils lui ordonnoient une ptisane fort desagreable; c'est, dis-je, ce qui obligea ce malade à leur dire : *Messieurs, vous n'avez qu'à m'ôter la fiévre: car pour ma soif qu'on me laisse faire, je sçauray bien y remedier.* Le fameux Rabelais ne pouvant, dit-on, souffrir le resultat d'une consultation faite pour le Cardinal du Bellay son Patron, parce qu'elle ne concluoit qu'à une décoction aperitive, dit aux Medecins qu'il n'y avoit qu'à faire bouïllir des clefs, rien n'étant plus aperitif aprés le canon de la Bastille. Mais n'oublions pas nos inductions sur une si belle matiere.

Le Neptune étoit si terrible dans les consultations, qu'il faisoit tout trembler, jusqu'au logis, par le son de sa voix, comme s'il eût falu tout accorder au droit du Trident, jusques sur les terres de ses collegues, & loin de ses eaux. Le Grand ne faisoit pas tant de bruit dans ces occasions que le Neptune, mais il n'y étoit pas moins maître absolu, imposant non seulement aux malades par sa reputation, mais aux Medecins qui redoutoient son credit, & particulierement aux jeunes, qui le regardoient d'un œil de respect & de crainte.

Si fortè virum quem
Conspexere, timent.

Le Politique êtoit de toutes fêtes en matieres de consultation. Chacun le vouloit avoir, c'étoit le bel-air, aussi étoit-il un des plus agreables Consultans de son siecle, pourvû qu'on le laissât dire. Il sçavoit si bien qu'il étoit à la mode chez les malades, qu'il disoit lui-même, qu'aucun n'eût osé mourir sans lui, & qu'ils lui devoient tous un écu d'or ou d'argent. Mais de bonne foi, *ut quid perditio hæc ?* puisque tout cela n'étoit que vanité du côté des malades & de leurs proches, & qu'interest du côté des Medecins, qui ne le faisoient appeller que par complaisance & flaterie pour avoir son approbation, témoin la querelle de deux jeunes Docteurs, dont l'un qui se piquoit fort de conscience, dit à l'autre : *Songes seulement à restituer l'argent des consultations inutiles, que tu as fait faire pour capter la benevolence de B. . .* Quoi qu'il en soit, comme Caton disoit des Rheteurs de son tems, qu'ils s'appliquoient à l'Art Oratoire avec autant de chaleur que s'ils eussent été prêts de plaider leur cause devant Eaque, & Rhadamante, de même le Politique & ses Eleves apportoient souvent tant d'artifice à ces consultations

tions qu'il ne faut pas douter que si la mort eût eu des oreilles, elle n'eût rendu les armes à la douceur de leur Rhetorique.

Le Petit-homme étoit si bien affuté de consultations, qu'il en avoit, pour ainsi dire, un Avent & un Carême tout prêts pour toutes sortes de maladies, les faisant toûjours venir à son point, quoi-que rarement au mal dont il s'agissoit, & individuellement au malade.

Concluons donc que les consultations sont fort souvent inutiles : car si l'on m'objecte qu'Hipocrate conseille à son Medecin d'avoir recours à ses Collegues, quand il est en doute, je répons que cela est bon, quand les Medecins qu'on appelle, sont tels que les demande Hipocrate même, *graves, doux, fidéles, experimentez*; s'ils sont comme les veut Cassiodore, doux, desintereßez, consolans, & tels que les demande l'Auteur du Luminaire; sçavans, simples, sinceres, fidéles, commodes : autrement cette pluralité de Medecins sera une de celles dont on a dit : *Plures occidere medendo Cæsarem.* Et comme a dit quelqu'un : *Orationes funebres adhuc viventium ægrorum, funestæ prænuntiæ, hospitiique mortis designatrices.* Aussi Rhases, Jean Damascene, Cardan & tant d'autres nous assurent que *qui plures consulit Medicos, incidit in errores plurimorum.*

L. de Præscrip.

Ibid.

Alphons. à Fortech. Lumin. I.

Impediunt certè medicamina plura salutem;
Non plures Medici, sed satis unus erit.
Nunquam, crede mihi, à morbo levabitur æger
Si multis Medicis creditur una salus.

A moins de cela voici encore une fois l'avis d'un habile homme sur cette matiere : *Esto unus, bonus, fidelis, Catholicus, si moriendum cum hoc uno morere.*

Hieronym. Bardus in Medic. Cathol. Politic.

Erasme dit d'un pauvre malade qui avoit eu dix Medecins en consultation, & qui ne laissa pas de mourir aprés cette ceremonie, que c'étoit plus qu'il n'en faloit pour faire mourir non seulement un malade, mais l'homme du monde le plus sain. Aussi le Pape Clement VI. qui avoit eu grand' raison de se voüer à la Vierge Mere, pendant une maladie où il étoit tombé entre les mains de huit Medecins; ne se tira-t-il de cette affaire que par une espece de miracle, qu'un Poëte du tems exprima en cette maniere :

Francisc. Bernier.

Questo è un voto che Papa Clemente
Aquesta nostra Donna à sodisfatto

Perche da otto Medici à d'un tratto
Lo libero, miracolosamente !

CHAPITRE XXIX.

De l'honneur ou de la reconnoissance dûë aux Medecins

LA reconnoissance qu'on doit aux Juges, aux Avocats & aux Medecins, n'est pas un salaire ni un payement, mais une marque d'honneur. En tout cas, dit le Jurisconsulte, si c'est un salaire, il n'est que pour la peine du corps, *Solvitur pro corporea fatica, non pro munere sanitatis*, le service que les Medecins rendent, ne se pouvant assez payer. Les Latins appellent *Honorarium* en general la reconnoissance qu'on doit aux gens de Lettres, les Grecs φιλοτίμημα; mais quand il s'agit des Medecins, ceux-cy l'appellent Σῶστρον.* Les Hebreux appellent toute sorte de reconnoissance *Beroch*, *benediction & mindach*, qui est proprement le present que l'on donne aux Rois & aux Princes par honneur. Quoi qu'il en soit, on n'est pas à present si soigneux de rendre cette marque d'honneur aux Medecins, qu'on l'étoit autrefois. Je ne sçai si la pauvreté fille du luxe & de la vanité qui regnent par tout, ou le mépris que les Medecins se sont attiré, ne seroit pas cause de ce changement, ou s'il ne seroit point arrivé par hazard ce qui arriva autrefois à Rome par l'adresse des Magistrats, qui ne trouverent point de meilleur moyen de ruiner le vilain commerce qu'on faisoit alors de la Medecine, que d'admettre en cette Capitale du monde les Charlatans; ou enfin si le mal ne viendroit pas, & particulierement à Paris de toutes ces causes. Ce qu'il y a de plus assuré est, que comme il arrive souvent qu'on est dégoûté par la quantité des viandes; de même le nombre infini des Medecins & de ceux qui les contrefont a rendu l'Art si méprisable, que bien souvent on ne se sert des Medecins qu'à l'extremité, ou sur l'esperance de ne leur donner que ce qu'on voudra : injustice d'autant plus grande que la santé est d'un prix infini, & que nonobstant le desordre qui s'est glissé dans la Profession, il y a encore quelques bons Medecins à Paris & dans les Provinces, qui meritent bien qu'on

* Præmium quod conservatori redditur. *Ex Xenophont.*
Esdra 4.

les diſtingue par quelques marques d'honneur. Quand on n'auroit donc, pour être convaincu de ce devoir, & de la dureté, dont les convaleſcens ſemblent ſouvent faire trophée, que le texte & la gloſe la plus naturelle de cet Oracle : *Honora Medicum, id eſt, ex tua ſubſtantia.* Ne ſeroit-ce pas aſſez pour l'inſtruction de ceux qui ſe contentent de donner des paroles & de faire des reverences : car enfin le terme de *ſubſtance* au langage de l'Ecriture ſainte, s'entend d'autant plus naturellement de l'*Honoraire*, que ſaint Paul appelle *honoraria*, les portions tirées du fond des aumônes des Fidéles affectées à l'entretien des Prêtres & des veuves. Car c'eſt ce qu'il appelle *honorer les veritables veuves*, & ce qu'il entend, en diſant que les Prêtres ſont dignes *d'un double honneur*, terme qui a paſſé des Juifs Helleniſtes dans les expreſſions de ce Saint, & de là chez les Juriſconſultes, pour marquer ce qu'on doit aux Avocats & aux Medecins. En effet l'honneur, dit ſaint Jerôme, ne ſe prend pas ſeulement pour des déferences, des ſalutations & des ceremonies, mais pour des preſens, pour des dons, & pour toutes les choſes neceſſaires à la vie des Prêtres & des Medecins. Tous nos Theologiens ſont de ce ſentiment, & particulierement ceuxqui ont commenté le 38. chapitre de l'Eccleſiaſtique, où il eſt parlé de ce devoir des malades : à quoi on peut ajoûter que c'eſt une choſe d'autant plus honteuſe aux Chrétiens d'en vouloir douter, que les ſages Payens mêmes s'en ſont acquitez avec beaucoup de generoſité. On conſacroit, dit-on, à Minerve la premiere reconnoiſſance * qu'on recevoit de chaque diſciple. Les Philoſophes ne faiſoient aucune difficulté de la recevoir; c'eſt ainſi que Socrate, Ariſtote, Æſchines, & tant d'autres prennent les preſens qu'on leur fait, & que le Philoſophe Licon a ſoin d'honorer Paſitheme & Media qui l'ont gueri. Et le Poëte même n'entend autre choſe par le terme d'honneur, que cette recompenſe qu'on doit à la vertu, & aux Profeſſeurs des Arts & des Sciences.

Vide Grotium in hunc locum Goldaſt. Fr. Valeſium de Philoſophia ſacra, c. 74.

* Minerval.

Diogenes Laërt. l. 5.

Curioni miſi ut ſibi honos habeatur, ut ſibi daret quod opus eſt. *Cic. Epiſt. Famil. lib. 16.*

Hic pietatis honos. . .

Ciceron honore ſon Medecin de cette maniere. * Seneque ſe fait une affaire d'honneur d'en uſer ainſi. Cependant

* *Senec. Epiſt. 88. & paſſim.*

Scire volunt omnes mercedem ſolvere nemo.

Mais les grands Princes, les Republiques & les ſages Magi-

strats n'en usoient pas autrefois, & n'en usent pas encore à present, comme fait tout ce qui a un esprit de peuple. Ces Legislateurs se sont fait une Loy de leur établir des pensions & des recompenses honorables; parce que, comme le remarque Erasme, on ne peut assez reconnoître le bien qu'ils font. En effet quelles peines & quelles incommoditez n'ont-il point à souffrir, le jour, la nuit; à la ville, aux champs? Quel plaisir de voir des objets lugubres, mélancholiques, mal-propres; de risquer sa vie dans un air puant & contagieux, jamais à l'aise, jamais en repos, toûjours trottant autour d'une Ville.

in Encomiis Medicinæ.

Hic visum vocat, hic auditum tristia
Spretis omnibus officiis, cubat hic in colle Quirini,
Trans Tiberim, longè cubat hic prope Cæsaris hortos;
Ille in extremo Aventino, visendus uterque.

Lucien plaint Esculape d'avoir à converser avec des malades ordinairement chagrins, emportez, & se prenans au Medecin de la longeur de leurs maladies. De plus, si ce Medecin fait son devoir, & qu'il n'ait d'application qu'à son ministere, quelle vie de n'avoir pas un moment à donner au soin de son domestique, & de ses affaires du dehors, & de n'être jamais en état de joüir de quelques-unes de ces douceurs de la vie, pour lesquelles la Medecine n'a aucunes vacations. A quoi on peut ajoûter la calomnie qui suit toûjours les mauvais succés, & qui afflige toûjours un bon cœur. Et c'est-ce qui faisoit parler en ces termes une femme qui ne conseilloit pas à une fille d'épouser un Medecin chez un de nos Poëtes.

Calumnia conturbat sapientem, & perdit robur cordis illius. *Ecclesiastici cap. 7.*

Mais avec quelle ennui, de quel air verrons-nous,
Dans la part qu'on doit prendre aux chagrins d'un Epoux,
Les cuisans déplaisirs & les rudes tempêtes
Qu'un emploi si bizarre attire sur leurs têtes,
Et la confusion qu'ils ont à tous momens.
Qu'on les prenne en défauts sur les évenemens,
Ils ont beau sur son fait consulter la nature,
Elle ne leur répond que par la conjecture;
Et leurs Arrêts de mort en condamnent souvent
Qui pourroient bien un jour les voir aller devant.
La vapeur qu'au trepied humoit la Pythonisse,
Et celle du Bassin dans ce noble exercice:
Quoi qu'icy le parfum en soit un peu plus fort,

Pour l'obscure équivoque ont beaucoup de rapport ;
Et de quelqu'autre fonds qu'ils tirent leur science ,
Ils n'ont rien de certain que leur docte ignorance,
Sans qu'ils puissent pretendre , y voulant raisonner,
D'autre éclaircissement que pour bien déviner.
Et que pour trouver lieu dans ces sombres tenebres ,
De former en concert leurs oraisons funebres ;
Où souvent on leur voit prodiguer leur latin,
Lorsque la douleur presse , & qu'on tire à la fin.

Il faudroit donc quelque petit addoucissement ; & pour ainsi dire, quelque leurre, pour obliger la jeunesse à s'engager à l'étude & à la pratique. Je sçay que le grand Hipocrate n'approuve pas fort que le Medecin fasse une paction avec le malade ; qu'il voudroit qu'on exerçât liberalement un Art aussi liberal que la Medecine ; qu'il se plaint qu'*elle a passé de l'étude de la sagesse dans le commerce des hommes.* Je sçay même qu'il a crû qu'il seroit plus avantageux au Medecin de pouvoir tacitement reprocher au malade son ingratitude, que de la lui marquer par quelque plainte, ou par quelque demande. Je sçay qu'Ausone rend ce témoignage à son pere, qu'il se contentoit en faisant la Medecine , du plaisir qu'on sent à bien faire ; que nos Casuites défendent même de rien exiger, particulierement quand la douleur ou la peur pressent le malade ; & que comme il n'y a que l'esperance de la montre & du payement, qui fassent aller les simples soldats aux occasions, les Capitaines n'ont point de plus pressant motif que l'honneur de la victoire qui les anime. Je tombe, dis-je, d'accord de tout cela ; aussi les honnêtes Medecins ne marchandent-ils jamais avec les malades. Mais si le Medecin est honnête, faut-il que le malade soit malhonnête à l'endroit de son bienfacteur ? Car si le souverain Medecin guerit gratuiment , comme le remarque saint Gregoire , c'est qu'outre qu'il est la bonté même, & qu'il le fait d'une parole, il n'a pas besoin de nos biens ; mais quant à ceux qu'il a établis pour guérir par des voyes naturelles, ils ont bien autre chose à faire , que de dire: *Surge & ambula* , & c'est pour cela que le malade est obligé de faire quelque chose pour celui qui a tant travaillé pour lui. J'avouë qu'il seroit à souhaiter que les Medecins étant gagez du public , fussent excitez par là à travailler plus pour la gloire , que pour des retributions journalieres. Mais puisqu'Hipocrate tombe d'accord qu'on

Epist. ad Senat. Abderitan.
Lib. de de decenti orratu.
L. de Praceptionib.

peut même faire marche en de certaines occasions, & qu'on ne peut raisonnablement refuser l'*Honoraire* qu'aux ignorans & à ceux qui abandonnent le malade; puisque la noblesse de l'Art ne consiste pas entierement en ce qu'il se fait gratuitement, témoins les reconnoissances qu'on fait aux Prêtres & aux Juges, & qu'enfin pour parler avec Cassiodore, puisque les gains sont justes quand ils ne font tort à personne, & quand ils sont honnêtes; puis, dis je, qu'il en est ainsi de la Medecine, ne doit-on pas en cela suivre les loix & les coûtumes de chaque païs, quand elles sont raisonnables? 1. *Honos alit artes*, 2. *vis morborum pretia medentibus*, 3. *si quid deteriùs contingat quid ni sibi suisque caveat Medicus.* Car quelle coûtume que celle des Gots, qui obligeoit le Medecin à guerir le malade, s'il vouloit être payé, ou à payer les frais de la maladie, s'il ne le guérissoit pas? Le Medecin du Comique est bien plus precieux.

L. de Præceptionib.

1. Cicero.
2. Tacit, 3. Senec.

Nummo sum conductus
Plus jam Medico, mercede opus est.

Aulular. scen. 3. art. 3.

Car quant à Martial, c'est un jeu d'esprit que ce qu'il dit de la récompense à laquelle un Medecin se relâchoit si bonnement.

Santonica medicata dedit mihi pocula virga,
Os hominis mulsum me rogat Hipocrates.
Tam stupidus nunquam nec tuputo Glauce fuisti,
Chalcea donanti chrysea qui dederas.
Dulce aliquod munus, pro munere poscit amaro
Accipiat, sed si petat in Helleboro.

Epigramm. l. 9.

C'est donc suivant le travail du Medecin, & proportionnément aux commoditez du malade, que les loix ont reglé la chose à Paris, & dans les autres Villes riches du Royaume, où on fait la condition du Medecin plus avantageuse que dans les petites Villes. On donne, dit-on à Londres, douze ou quinze livres pour la premiere visite, & la moitié pour les visites suivantes; mais apparemment qu'on n'est pas si liberal dans les autres villes d'Angleterre. Quoi-qu'il en soit, la reconnoissance est si juste, étant fondée sur le droit naturel, que plusieurs Casuistes vont jusques à soutenir, que le Medecin auroit droit de la demander à un malade qu'il auroit assisté, ou contre son gré, ou sans qu'il le sçût. A quoy ces Casuistes ajoûtent même que ceux qui auroient mandé le Medecin pour ce malade,

pourroient se faire alloüer en justice ce qu'ils luy auroient donné pour ses visites. Cependant il y a des gens si peu raisonnables, qu'on diroit à voir leurs manieres que c'est encore trop pour le Medecin d'avoir l'entrée de leur maison, & qui ne songent non plus à leur devoir, aprés que le Medecin s'est aquitté du sien, que s'ils étoient exempts de tous les devoirs d'honnêteté. Il y en a d'autres qui promettent tout quand ils sont malades.

Medicis in morbis totus permittitur orbis.

Et qui, comme le remarque Seneque, se mettent à ses pieds, quand ils sont pressez du mal; mais le peril passé, ils se moquent, pour ainsi parler, du Saint. *Dés qu'on a bû*, dit l'Oracle, * *on tourne le dos à la fontaine; dés qu'on a pressé l'orange on la jette.* Si le pauvre Medecin est un Dieu pendant quelques jours, ce n'est plus qu'un Ange quand la douleur cesse un peu, & si tout va de mieux en mieux, c'est encore moins, ce n'est rien qu'un homme; & enfin un vray démon quand il est question de payer, *Lucifer mutatus in carbonem.* Voila ses trois faces. Et c'est ce qu'une Epigramme des plus communes nous marque en peu de paroles *Tres Medici facies*, &c. & ce qu'un de nos Poëtes a dépeint en ces termes, d'aprés les Estampes qu'on en voit par tout.

Ægros vide si mortis periculum admotum sit propius Medicorum genua tangunt. *Senec. de brevit. vitæ cap.* 8.

* *Oracul. manual.*

La figure d'un Dieu, la figure d'un Ange,
Et celle d'un demon fait un contraste étrange,
Où sans y bien garder l'unité du dessein,
L'on veut representer le sort du Medecin.
Là par~~tout~~ le malade avec son air severe,
Qui le reçoit d'abord comme un Dieu tutelaire,
De toute la famille on le voit honoré,
Et dans l'expression même presque adoré.
Icy vous le voyez dans une autre posture,
Qui semble l'assurer d'une santé future,
Et montrer de la main qu'il est hors de danger,
Ce qui fait le Theâtre & la Scene changer,
Où le sçavant pinceau dans la main d'un grand Maître,
Comme un Ange du Ciel la sçû faire paroître,
Faisant voir par l'accueil de tous les Assistans,
Combien ce grand succés les a rendus contens.
Mais voicy qu'en ce groupe, il paroît effroyable,
Où l'Art luy donne un masque & la laideur d'un Diable.

A ce hideux aspect, voyez comme on s'enfuit,
Et comme vers la porte un Laquais le conduit.
D'où vient, me direz-vous, cette figure horrible?
C'est qu'il le faut payer & ce mot est terrible,
Tout grand Dieu qu'il étoit, il a dégeneré,
Et l'on ne le voit plus qu'ainsi défiguré.

On veut avoir droit de se plaindre de la Medecine & du Medecin, cela est même à present du bel air, & on ne veut pas qu'il se plaigne de l'ingratitude de ceux qui se plaignent si mal à propos. Aristophane voyant que les Atheniens se plaignoient de l'ignorance de leurs Medecins, leur insinuë qu'il ne tient qu'à eux d'en avoir de sçavans, & qu'il ne faut que les recompenser largement pour les obliger à bien faire. Ainsi, il n'y a pas de plus méchante épargne que celle qu'on fait de la reconnoissance qui leur est dûë. Il se trouve tant de momens pressans ausquels on peut en avoir besoin, qu'il y a bien à apprehender qu'ils ne soyent alors à qui plus leur donne. Que de vilains hommes, & pour ainsi dire que de vilains banqueroutiers de la Medecine, qu'on a fort spirituellement comparez aux ladres de l'Evangile, *decem curati sunt & unus egit gratias*. On dit d'Hermocrate * qu'il étoit un si extravagant avare, qu'il s'institua luy-même heritier de ses biens par son Testament, aimant mieux mourir que de donner quelque chose à un Medecin, qui l'auroit pû tirer d'affaire. Mais quelle plus grande folie que celle de l'avare Criton, qui étant tourmenté d'une douleur d'estomach, au lieu d'y mettre ordre par de bons alimens & de bons remedes, y appliquoit une piece de monnoye, aprés l'avoir un peu considerée comme un topique souverain? Je ne m'étonne donc pas si c'étoit en vain qu'un Medecin vouloit faire entendre raison à un avare qui luy demandoit comment se portoit un malade de sa famille, en luy répondant *un peu mieux, mais je ne suis pas encore content*; ainsi un autre se proposant de faire saigner un malade de même humeur que le précedent, *ex vena arca*, il ne comprit pas ce Latin.

* *Apud Lucilium.*

Quelle honte à ces vilains hommes de vouloir qu'on se sacrifie à leur service, sans vouloir sacrifier la moindre petite piece de monnoye à leur propre bien? Ne devroient-ils pas sçavoir que les petits presens rendent les hommes & les Dieux propices, *munera placant hominesque deosque*. Quoi-que le Seigneur n'ait besoin de rien, il veut neanmoins quelque petite reconnoissance

ce de ce que nous tenons de ſa bonté, *non apparebit coram me quiſquam vacuus. Qu'on faſſe*, dit Seneque, *tout ce qu'on voudra pour le Medecin & pour celuy qui nous enſeigne, on n'aura jamais aſſez fait pour ce qu'on leur doit.* Effectivement on ne les enrichira jamais par toutes ces petites reconnoiſſances, tout ce qu'on leur donne n'eſt qu'une marque d'honneur ſemblable à celle qu'on donne aux Profeſſeurs, & de quoy les faire ſubſiſter avec décence; c'eſt à peu prés comme ces Medailles que donnent les Princes, & comme ces manieres de monnoye qu'on diſtribuë aux membres de quelques Academies, plus pour marquer l'eſtime qu'on fait de leur application, que pour leur tenir lieu de ſalaire, & dont un grand perſonnage a dit en cette occaſion. *De beneficiis lib. 6.*

Calcule fac noſtris faveas argentee libris
Si deſit nummus, tu quoque nummus eris.

Ce n'eſt, dit Eraſme, qu'une ingratitude à l'égard des Juriſconſultes; mais à l'égard des Medecins, c'eſt un ſacrilege que de leur dénier la reconnoiſſance qui leur eſt dûë. N'avons-nous pas veu ci-devant, que des Princes ont accordé des droits de Bourgeoiſie dans de grandes Citez, à des Medecins de merite. A quoy on peut ajoûter que la fameuſe ville de Tebris doit ſa fondation à la reconnoiſſance dûë aux Medecins. Car ſi l'on en croit l'Hiſtoire, Zeb-El-Caten qui ſignifie la fleur des Dames, épouſe de Haron Caliphe de Bagdet, étant tombée malade l'an de l'Egire 165. & ayant été guerie d'une maladie qu'on croyoit mortelle, ſon Medecin ayant demandé pour ſa récompenſe qu'on fondât une Ville en ſon païs, qui conſervât la memoire de cette cure, elle en fit bâtir une, qu'on nomma *Tebris*, parce que *Theb* ſignifie Medecine, & que *ris* eſt le participe de *Richen*, qui ſignifie *verſer*, *répandre* & *faire largeſſe*, en langue Perſienne: car la maniere dont quelques autres rapportent la choſe, eſt preſques le même. *Voyages du Chevalier Chardin, page 362.*

Mais ſi le malade eſt obligé de ſatisfaire à ſon devoir à l'égard de ſon Medecin, il faut auſſi que celui-cy ſçache comment il en doit uſer à l'égard du malade. Il y a des Medecins ſi alterez, qu'ils ne ſont jamais contens, & qui regardent, dit le jeune Pline, un pauvre malade comme une ferme; indignes Paſteurs qui écorcheroient s'ils pouvoient la brebis, au lieu de ſe contenter d'un peu de laine & de lait, *pro modo laboris.* Mais cette déciſion d'un grand Philoſophe, grand Theologien & grand Saint, n'empêche pas qu'ils ne faſſent un élephant d'une mou-

che, se figurant les services qu'ils ont rendus comme des services de mercenaires, le *conditio personarum* leur faisant encore regarder toutes sortes de personnes, comme s'ils étoient tous riches en des temps & en des lieux, où il ne s'en trouve presques plus. Ainsi voila les beaux Aphorismes de ces Medecins Grippesous.

Exige dum dolet post curam Medicus olet.

Exige dum dolor est, nam postquam cura recivit
Audebit sanus dicere multa dedi.

Dum dolet infirmus Medicus sit pignore firmus
Ars quæ non venditur vilipenditur.

Empta solet carè, multos Medicina juvare
Si data sit gratis nil confert utilitatis.

Medici, ut dicant da da, cum dicit languidus ah ah!

Concluons donc avec Soranus, sans autres inductions que celles que nous avons faites au Chapitre de l'avarice, que *si le malade offre quelque chose, il le faut prendre sans regarder de trop prés ce que c'est*, & que *s'il ne donne rien, il ne faut rien exiger, parce que quoi-qu'il donne, cela sera toûjours au dessous de la grace qu'il a reçûë.* Il faut, dit Accurse, prendre ce que le malade offre de bon cœur & en faire estime.

Exiguum munus quod dat tibi pauper amicus
Accipito placide plane & laudare momento.

En effet, il ne faut jamais faire de confusion à des gens qui en ont peut-être assez, de ne pouvoir faire d'avantage: car il n'est permis qu'à des Publicains, gens qui moissonnent où ils n'ont rien semé, de s'enrichir aux dépens de tout le monde; mais n'oublions pas aussi qu'il y a des gens si puerilement formalistes, qu'ils font differer l'honoraire dû au Medecin qui vient en chaise ou en carosse, de celuy du Medecin à pied ou à cheval, payant quelquesfois la fanfare d'un Medecin de clinquant avec une piece d'or. Encore s'ils avoient une raison aussi apparente que celle du Gentilhomme Milanois, qui donnoit un écu à son Maréchal, & qui n'en donnoit qu'un demi à son Medecin pour chaque visite; parce, disoit-il, qu'il faut être bien plus habile pour guerir un animal qui ne s'explique pas de sa maladie, que pour guerir un homme qui en raconte toute l'histoire. Quoi-

Raphael Carrero Confus. di Medic. 1.

qu'il en soit, c'est toûjours une bonne politique, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, d'offrir au Medecin ce qu'on peut sans s'incommoder; c'est le moyen de l'avoir en tout temps & à toute heure : car croit-on que l'Oracle même d'Apollon répondît volontiers aux ingrats? point du tout, dit un bon Auteur. *Niente fa refredir i Medici nell' opre, e fa tacer le muse, e rende Apollo mututo.*

Scipion. de Mercur. lib. 1. cap. 3 & 6. lib. 3. cap. 18.

CHAPITRE XX. ET DERNIER.

Des Medecins de differentes Facultez, & de ces Facultez en particulier.

SI le terme Latin * qui signifie en nôtre langue, *licence, permission & facilité*, signifie aussi les *richesses*, pris au plurier; il n'y a pas de meilleures licences que celles qu'on prend avec permission & facilité, dans les Bureaux des Recettes & dans l'Exercice des finances. Cependant il se trouve toûjours des gens prest à porter leur argent à quelqu'une de ces Facultez, d'où on n'apporte que des bayes, * ou tout au plus une Licence de reprendre, où on pourra & en détail ce qu'on a donné en gros. *Patres nostri comederunt vos, & nos vos, & vos comedetis alios*, qui n'est pas une grande esperance. Cependant chacun ne manque pas de paroître content de ses honneurs, de s'en faire fort accroire.

* *Facultas.*

Facultates.

* *Baccalaureatus.*

Sunt & quibus undæ
Castaliæ vili cum paupertate bibuntur
Et placuit cognota fami dulcissima fama

Et de disputer chacun pour sa Faculté comme pour les Autels, & les foyers, quoi-qu'elle ne mene souvent à rien. Il y a à la verité d'autant moins de sujet de s'en étonner que ces disputes ne sont pas nouvelles : car quant aux Facultez de Medecine, quoique les anciennes Echoles de Gide, de Rodes & de Cos ne fussent autorisées que par la reputation de leurs supposts, & qu'elles ne fussent pas soûtenuës comme les nôtres de l'autorité des Princes & des Souverains Pontifes, on ne laissoit pas d'y disputer de l'ancienneté, du merite & de la certitude des dogmes. Et voila comme on a inspiré depuis à de jeunes gens l'es-

prit d'orgueil & de division, se contentant de les faire Docteurs, sans se trop donner la peine de les rendre doctes. Ce n'est pas que je blâme ces lettres qui sont une declaration des preuves que la jeunesse a donné de sa suffisance ; mais il seroit fort necessaire que ce qu'elles contiennent fût veritable, & que quant à la France, on n'y donnât pas ces Attestations, & ces Lettres avec la même facilité qu'on fait en tant d'autres païs, où elles ne dépendent souvent que d'un leger examen, ou d'une These proposée en l'air, & soûtenuë de quelques pieces de monnoye, comme nous le verrons ci-aprés plus au long, marquant cependant ce qu'un Poëte Italien a pensé, d'une des Facultez de son païs.

Primerosus error. popular. lib. 3.

Ma per Ferrara medicando quanti
Veggo andar io, che Barbagiani sono
Ridicoli, inesperti ed ignoranti
Se non studiar duo anni, e fur a suono
Di gran campana alsati al dottorato
Per amicizia o per promesso dono
Che ne Aristotel mai lesser, ne Plato
Ne Avicenna, o Galen, ma due Ricette
E le Regole à pena de Donato.

C'est pour cela que le Cardinal du Perron répondit un jour à des Professeurs en Medecine, *qu'il seroit à souhaiter, qu'excepté Paris & Monpelier, toutes les Universitez en Medecine, comme Roüen, Caën, Bourges, Orange, Angers, & tant d'autres fussent abolies, parce qu'elles ne servent que d'asile à l'ignorance.* Cependant ces deux Facultez qu'il excepte, ont plus de peine à s'entre-souffrir, que si elles étoient dépendantes de differens Princes. Car quant à celle de Paris, outre qu'elle est en de continuelles divisions chez elle-même. *Bellum Sociale*, elle a encore une guerre étrangere avec celle de Monpelier, *Bellum adversus gentes exteras* ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux pour les Medecins de la Faculté de Monpelier établis à Paris, est qu'encore qu'il n'y soient qu'en tres-petit nombre, toutes les autres se vantent d'en être, jusques aux Charlatans ; de maniere que si l'on admettoit les femmes à la Licence en quelques-unes de nos Facultez, comme on fait chez les Etrangers, je ne doute pas que nos Charlatanes ne se vantassent d'autant plus hardiment d'être Licentiées de Monpelier, que le sexe se licentie merveilleusement en France, de dire & de faire tout ce qui luy plaît. C'est pour

Perronian. pag.

Florus lib. 3. cap. 18 & 19.

Ibid. lib. 4 cap. 12.

cela que les Medecins de Paris, qui ne se voyent pas trop les maîtres chez eux, semblent avoir quelque raison de ne conferer qu'avec ceux qui leur sont connus, ne pouvans facilement distinguer dans un si grand nombre le bon grain d'avec l'yvroie. Mais ce qu'il y a en cela d'incommode pour le public, est que quelques Medecins de Paris ne voulans pas avoir plus de commerce avec ceux de Monpelier qu'avec ceux des autres Facultez, les malades ne peuvent avoir la consolation de les voir conjointement; de sorte que si Sa Majesté qui les admet tous dans sa Capitale, n'y apporte quelque remede, la raison & la charité, qui devroient être le veritable motif de leur union & intelligence, ne les mettront jamais bien d'accord. On a parlé plusieurs fois de travailler à ce grand œuvre, on en voit la necessité; ainsi comme ce n'est pas un mal sans remede, aprés avoir remedié à de bien plus grands sous les Ordres du plus grand des Rois, ne pourroit-on pas terminer une affaire dont la fin ne dépend que du commencement? Que n'a-t-on point fait pour l'étude des loix Civiles & Canoniques? Que ne faudroit-il donc point tenter pour regler ce qui regarde l'exercice d'une Profession en laquelle il n'est pas permis de faillir deux fois. On plaide souvent, pour ainsi dire, de gayeté de cœur, mais on ne consent jamais à être malade, & de quelque façon qu'on le soit, il n'y a pas d'appel du jugement de quelques Medecins de Villages établis dans de grandes Villes, comme il y en a du jugement d'un Juge guêtré, & même de celuy d'un ignorant assis sur des fleurs de lys. L'ordonnance du Medecin s'execute presques toûjours sans delay, il n'y a ni procedure, ni Superieur qui corrige le jugement, & qui en empêche l'exécution, quand une fois le malade s'est soumis à cette espece de Jurisdiction, où il a encore mieux aimé s'exposer que de laisser l'affaire de sa santé au hasard & à l'abandon. Voyons donc, puisqu'il est ainsi, en quoy consiste le mal de la Medecine en general, & particulierement à Paris; pourquoy cette Profession s'y fait avec tant de bruit & si peu de fruit; & enfin ce qui se peut faire pour remedier à des désordres qui ne continuent, que parce que la plûpart des Medecins ne pensent qu'à leur interêt, & ne donnent rien ni au prochain ni à la raison. Mais pour faire la chose avec ordre, & pour sçavoir en quoy les differentes Facultez y sont discordantes; disons premierement quelque chose de leur établissement & de leurs pro-

gres. commençant par celle de Paris.

Il est certain que la Profession de Medecine a fleuri en France, & particulierement à Marseille de temps presque immemorial, & que quelques-uns de ces Medecins mêmes qui ont tant fait de bruit à Rome, étoient originaires de Marseille, Bordeaux & Toulouse. Quelques autres Villes de France, si l'on en croit Sidonius Apollinaris, eurent comme celles-là de grands Medecins. Mais quant à Paris, la Medecine ne commença à y être enseignée avec la Philosophie que sous l'Empire de Charlemagne, temps auquel il y avoit des Maîtres qui lisoient dans son Palais, & qui pratiquoient comme nous l'apprend Alcuin, parlant des disciplines Palatines.

Accurrunt Medici, mox Hipocratica tecta.
Hic venas findit, herbas hic miscet in olla,
Ille coquit pultes, alter sed pocula profert.

Mais à parler proprement & precisément, l'Ecole de Paris ne se distingua gueres des autres avant le douziéme siecle: car outre qu'elle étoit encore bien avant dans la doctrine des Arabes, elle n'avoit pas reçû la forme & le caractere de Faculté, qui la rendit depuis fort considerable. Tout étoit alors bien venu à Paris, & par tout ailleurs à faire la Medecine comme il luy plaisoit. Les Moines, les Prêtres, les Chanoines, tout s'en méloit indifferemment; mais quoi-que la plûpart de ces Ecclesiastiques ne fussent ni des ignorans, ni des temeraires, comme le sont ceux de nôtre temps, ils n'en continuerent pas long-tems l'exercice: car les Papes & les Princes qui en avoient reconnu l'abus, ne mirent gueres à le reformer. Le Pape Pelage II. défendit à tous les Ecclesiastiques de se méler d'aucun commerce seculier. Alexandre III. défendit aux Moines & aux Prêtres de frequenter les Ecoles de Medecine & d'exercer cette Profession. La Faculté de Paris de son côté, sous l'autorité du Prince, se rendit Juge de ceux de ces supposts qui contreviendroient à ses Statuts, défendant encore aux Juifs, aux Chirurgiens, aux Apotiquaires & aux Charlatans de se mêler de la Medecine, & aux Apotiquaires en particulier de donner aucun remede sans ordonnance de Medecin. Aussi paroît-il par les Registres de l'Ecole, par ceux du Chapitre de nôtre Dame, & par l'Histoire de l'Université, qu'il s'y trouva enfin de bons Medecins; mais comme toutes choses sont sujettes à la décadence, on vit un grand changement vers le milieu du dernier siecle, par

l'opiniâtreté, l'envie, & la dissention des Medecins de ce temps-là; desordre si funeste aux malades, que la Cour de Parlement fut obligée d'y mettre ordre au requisitoire du Procureur General, comme il paroît par l'Arrest du 13. Octobre 1558. rapporté dans le sixiéme tome de l'Histoire de l'Université de Paris. Depuis ce temps-là, non seulement ces désordres n'ont pas laissé de continuer, mais il y en est encore arrivé de nouveaux: car sous prétexte de maintenir la doctrine d'Hipocrate & de Galien, les uns se sont opposez à toutes les belles découvertes, les autres les ont voulu soûtenir, & tous de concert se sont liguez avec tant de chaleur contre les Medecins qu'ils appelent étrangers, que quelques-uns mêmes de leurs supposts qui suivoient la methode de ces derniers, furent chassez de leur Ecole sur la fin du siecle passé, comme nous l'avons remarqué cy-devant; de sorte que tout n'a été depuis que confusion, faute d'un peu de désinteressement & d'intelligence.

Les autres Facultez ne se formerent gueres plûtôt que celle de Paris: car Oderic Vital nous apprend que celles de Monpelier & de Salerne, les plus fameuses de la Chrétienté, ne commencerent que vers l'an 1058. Pour moy je ne cherche icy ni le temps précis de leur érection, ni à particulariser le bien & le mal, que divers Auteurs en ont dit suivant l'esprit qui les animoit; ce qu'il y a de plus assuré, quant à celle de Monpelier, est que depuis qu'il ne s'y trouva plus tant d'Arabes & de Juifs, elle fut si considerée, que c'étoit assez d'y avoir pris ses Degrez pour être crû bon Medecin, comme il suffisoit du temps d'Ammian Marcellin d'avoir étudié à Alexandrie. C'est pourquoy Christophor. Clavius en parle de cette maniere

V. Rauchin. in Apollinar. Sacro.

J. Stephan. Strobilbergerus Gallia descript. Politico-Medic. pag. 220.

Magna fuit quondam Romanum gloria civem
Dicier, in toto quod Roma excelleret Orbe
Non minus ergo decus civem nunc esse licæi
Montispeliaci, quod tantum excellit in arte
Pæonia, quantum Romana excelluit armis.

La famosissima schola, dit Lionardo di Capoa Medecin Napolitain, *di Monspelii: dacui son sempre usciti ed escon tuttavia valorosi germogli.* Qui doute donc aprés ces Eloges qu'elle n'ait été en France pour la Medecine, ce qu'étoit Abela du temps des Rois de la Palestine, & pour ainsi dire la Dabir & la Cariathsepher de

Ragionament. 2. pag. 98.

la santé ? Aussi les Papes, les Empereurs & les Rois luy ont-ils accordé des privileges & des prérogatives, dont le détail n'est pas de ce lieu-cy.

Je viens donc enfin aux abus, qui nonobstant le merite & l'excellence de ces deux plus celebres Facultez de la France, n'ont pas laissé de s'y glisser, quoi-qu'aprés tout elles se soient encore bien mieux conservées, que tant d'autres qui leur sont inferieurs en toutes manieres. Car commençant par les dernieres qui font des Medecins en 24. heures pour se dédommager du retranchement de leur gages sur de miserables recipiendaires, je demande (avant que de parler de Paris & de Monpelier) si on ne pourroit pas leur rétablir ces bienfaits du Prince, pour les obliger à une plus grande exactitude dans les Actes & dans les octrois des degrez, ou s'il ne seroit pas plus à propos de suivre l'avis du Cardinal du Perron, qui vouloit qu'on les abolît comme inutiles. Il se feroit à la verité bien moins de Docteurs qu'il ne s'en fait, mais il se feroit de bons Medecins. Il n'y en a que trop en France de même qu'en Allemagne, où il y a, dit le Proverbe, autant de Medecins que de mouches en Armenie. L'Empereur Antonin ordonna, & aprés luy quelques-uns de ses successeurs, qu'il n'y auroit en chaque Ville que certain nombre de Medecins, dont les principaux seroient gagez du public. Il n'y en avoit même du temps de nos peres que trois ou quatre dans les Villes, où on en voit à present dix ou douze, & aucun dans celles où il y en a trois ou quatre, tant il est facile de se faire graduer dans ces petites Facultez. Ils ne multiplioient pas alors les visites sans necessité, & les malades ne les appeloient que dans le besoin ; & comme les Medecins n'étoient pas obligez de se sauver sur la quantité des visites, & qu'on les payoit exactement ils servoient les malades de même. Les jeunes, les charitez & les gardes avoient soin des pauvres, & ces jeunes barbes faisoient leurs experiences, s'il est permis de parler ainsi, *in vili anima, & in nosocomiis*, ne trouvant point alors de Patrons & de Patrones, ausquels ils servissent *ad ogni cosa*. Mais nos jeunes & nos anciens ont bien changé de methode, ils courent à tout, embrassent tout, prennent & entreprennent tout, & passent si cavalierement & si legerement sur le tout, qu'ils n'y touchent que du bout des doigts. Messieurs de la Religion prétenduë Reformée étoient il n'y a pas encore long-temps admis aux Charges & Offices, ils avoient d'autres

Tot Medici in Germania quot muscæ in Armenia.

Modestin. lib 7. de exemptionibus & decretis ab ordine faciend 1. & 2. e. de Profess. Medic.

ressources

ressources que la Medecine ; mais comme ils se virent depuis ce tems-là sans ces ressources, ils se retrancherent dans la Medecine, & s'emparerent tant qu'ils purent de ce fort, sans qu'on s'apperçût que cela étoit d'une grande consequence. Plusieurs entrerent par les petites Facultez, & trouverent ensuite moyen d'entrer & de se maintenir dans l'Employ par les complaisances, & les manieres affectueuses, *dolus an virtus quis in hoste requirat.* Mais il n'y a plus rien à craindre de ce côté-là ; à quoy donc bon à present tant de Facultez & tant de Medecins, *qui ont pris & qui prennent tous les jours l'essort en moins de temps qu'il n'en faut aux oiseaux pour sortir du nid*, puisqu'il s'en fait même souvent par la Poste, & par les Messagers qui leur apportent des lettres, où pour mieux dire, de ridicules Attestations de leur capacité & vertu.

Joann. Sarisberiensis in Policratico.

Quant à la Faculté de Monpelier, quelque chose que ses adversaires en publient, on ne peut nier que les Certificats qu'on exige des Ecoliers touchant leurs études, la quantité des Actes probatoires, & la modicité du prix qu'on y met, ne soyent des moyens de faire d'assez bons Medecins. Mais d'autre côté, il faut avoüer en premier lieu, que la faveur entre trop avant dans le choix des Professeurs de l'Ecolle, & que les Regences ne sont plus si ordinairement accordées qu'elles l'étoient autrefois au merite, pour des raisons qui ne sont pas de ce lieu-cy. Les plus sinceres Professeurs s'en sont plaints il y a long-temps, comme on le peut voir dans leurs Lettres. En second lieu, tous les actes des recipiendaires ne sont pas assez exacts, ou s'ils le sont, les Professeurs ne rapportent pas au *Conclave* fort fidélement le foible des répondans qu'ils ont sondez dans ces actes. En troisieme lieu, les *Triduanes*, ces Leçons que le Bachelier est obligé de faire aux Ecoliers pendant trois mois, par les Statuts, ne se font plus qu'en l'air depuis long-tems ; de sorte que les Attestations qu'on en rapporte sont fausses, ce qui est honteux. Ainsi ce relâchement, qui s'est insensiblement introduit, en fait bien passer à la montre, les Professeurs trouvant moyen de se dedommager par cette facilité, du retranchement de leurs gâges. De là vient qu'ils font quelquesfois des Medecins d'aussi bas alloy, que ceux des petites Facultez.

Voyez les recherches curieuses des Ecolles de Monpelier, page 259. & 283.

Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athenas
Et studiis annos septem dedit, inservïitque
Libris & curis, statua taciturnior exit

Horat. lib. 2. Epist. 2.

Plerumque & risu populum quatit.

Et qu'ils reçoivent mêmes des sujets qui n'ont aucune de ces dispositions, sans lesquelles on ne peut rien faire, en quelque Profession que ce soit. Car enfin,

Sempre natura se fortuna trova
Discorde a se, com' ogni altro semente
Fuor di sua Region forma la prova.
E s'il mondo la giu, ponesse mente
Al fondamento, che natura pone
Seguendo luy aura bona la gente.
Ma voi torcete à la Religion
Talche fu nato a cingersi la spada
E fato Rè di tal che da sermone
Onde la Traccia nostra e fuor di se.

Il Dante nello inferno.

Posse Medicum à Republica reprobari quamvis semel probatus sit. *D. l. 27. Tit. 1. lib. 6. §. 6.*

Comme s'il n'étoit question que de faire d'un Pedant un Medecin, & d'un laquais un Chirurgien ou un Apotiquaire. C'est pour cela que les Colleges des plus grandes Villes de France, ont jugé à propos d'examiner derechef tous les Medecins de quelques Facultez qu'ils soient pour y être admis & aggrégez, la plûpart étans comme le remarque le docte Primerose, *si ignorans dans la pratique, quoi-que superbes, grands causeurs & contredisans, qu'il n'y a rien de plus dangereux, perdant même souvent le respect qu'ils doivent à leurs anciens.* Docteurs, comme on dit, en cire & en plomb, *Doctores bullati*, de l'ordre & du caractere à peu prés de celuy auquel le Pape Gregoire XIII. demandoit *voi siete dottore, ove addotorato.*

Doctorem te Bulla creat, tibi Bulla decori est
Bulla tibi vires, Bulla ponit Titulos
Sed caveas ne forte nimis te Bulla perennet
Bulla homo es, & Doctor, Bulla quid ergo tumes?

Les choses à la verité vont sur un autre pied à Paris, mais il ne laisse pas pour cela de clocher comme à Monpelier. Les Doyens & les Professeurs de la Faculté sont souvent si jeunes, si peu experimentez, & quelques-fois même si extravagans, qu'on voit bien que la faveur & la cabale les ont faits. Les seules affiches de D. & semblables placards qui n'ont été que trop publiez,

suffiroient pour prouver ce que j'avance, si on vouloit enfoncer la matiere.

Nondum maturas Medicorum surgere plantas
Impuberes Pueros, Hipocratica tradere jura
Atque Machaonias sancire & fundere leges
Doctrina quibus opus est, ferulæque flagello
Et pendere magis veluti Doctoris ab ore,
Quàm sibi non dignas cathedra persolvere laudes.

De plus on perd trop de temps à faire un Docteur ; on prend trop d'argent, & on y fait trop de formalitez. On veut qu'un Ecolier ait fait sa Philosophie dans l'Université de Paris, & cependant on souffre que les Bacheliers & les jeunes Docteurs y débitent & soûtiennent toutes les vaines Philosophies que l'Université n'enseigne nullement, & qui ne servent qu'a criailler & à rendre la jeunesse présomptueuses, & enfin Pirrhoniene, tant il y a peu de certitude & de solide. Mais si la Faculté veut absolument que les Ecoliers produisent ces Lettres de Maître és Arts, pourquoy les Lettres de Doctorat des autres Facultez tiennent-elles lieu comme elles font parmi eux de ces Lettres, ce Doctorat étant, à leur sentiment, si peu de chose ? On demande encore quatre années d'étude, & cependant on en retranche la moitié en faveur des enfans des Maîtres, ce qui ne se fait ni à Monpelier ni ailleurs, pour ne point parler de quelques autres passe-droits, ni du fameux Jubilé de l'Ecole inventé pour faire venir des Bacheliers & de l'argent avec eux. On n'employe aux Actes & aux disputes que fort peu de jours de ces deux années, qui s'écoulent depuis le Baccalaureat jusqu'à la Licence. Cependant on fait des préparatifs de Theses, des harangues & des discours de pure ostentation, & qui ne font jamais un bon Praticien. On y propose par exemple. *An luè venera convalescentibus rusticatio?* Et on conlud par l'affirmative, aprés avoir passé la matinée à reciter une description de la pureté de l'air des champs, du ramage des oiseaux, du gazoüillis des ruisseaux, de l'émail des prairies, des promenades & de tous les plaisirs de la vie rustique. * On n'y dispute que par vanité, & pour ainsi dire *de lana caprina* ; & enfin aprés qu'un pauvre Bachelier a long-temps tenu contre les vens & les orages des subtilitez de ceux qu'il a payez pour faire ce bruit, il se trouve que s'il n'a que cinq ou six mille livres vaillant, il a fait naufrage de toutes ses Facultez sur les bancs de la Facul-

* Hæc tolerabilia forent si ad Medicinàm ituris viam sternerent. *Petron. in Satiric.*

te, pour s'être embarqué mal à propos. Car quoi-qu'on puisse dire, on auroit peine à m'alleguer en tout un siecle, trois sujets ausquels on ait fait quelque grace & quelque remise considerable en faveur de leur merite & de leur pauvreté, veritable esprit de Communauté. Achevons. La ceremonie finie, & le Docteur fait & formé, on luy insinuë pour le dédommager de sa patience & de son argent, qu'il est bien-heureux d'être membre du Corps le plus sçavant & le plus fameux de l'Europe, qu'il ne luy reste qu'à se faire valoir ; & que comme il n'y a pas de salut hors la Faculté, il ne doit regarder les Enfans des autres Facultez, que comme des abortifs ; que c'est errer avec les Arabes & les Juifs de s'écarter tant soit peu de la methode qu'on lui a transmise ; que qui ne suivra pas ses maximes, est heretique dans la Medecine ; qu'il le faut éviter comme tel, & qu'il faut déferer à la salubre Faculté tous ceux qui auront du commerce avec les Docteurs qui n'ont pas l'avantage d'être frapez à son coin.

Marcell. Paling. stellat. in leone.

Sic labyrintheis ambagibus ad sua tecta
Instructi redeunt ; atque Euthymemata vibrant.
Hinc tumidi incedunt, hinc publica præmia poscunt.

Sur quoi toutefois il ne faut pas oublier icy de rendre au Grand & au Politique toute la justice qui leur est dûë pour avoir fait justice aux honnétes gens de la Profession, qui avoient quelque merite, & ne s'être assujettis aux loix de la Faculté, qu'autant que la raison & l'honnêteté leur permettoient de le faire, tout leur paroissant bon quand il étoit bon. Mais le tems de ces Dictateurs & les beaux jours de cette Faculté n'eurent pas plûtost pris fin avec eux, qu'on y fit de nouveaux fermens de ne plus conferer avec ceux qu'on appelloit Etrangers, & qu'on proposa de donner des exemples de la derniere severité contre les faux Freres. En effet le sort étant malheureusement tombé sur un veritable Israëlite, un homme sans dol & sans malice * accusé par un Anytus, ou pour mieux dire, un maître Antitus, d'avoir consulté avec un Medecin de Monpellier ; & en ayant été bien & dûëment convaincu, on le suspend de toutes les fonctions de l'Ecole, le privant encore pour six mois entiers de tous les émolumens de la Faculté. Le coup fut terrible, puisque le bon-homme en mourut effectivement de chagrin : mais un homme mort n'est pas fort grand' chose

* AKAKIA,

pour une Synagogue medicinale ; au contraire *expedit unum hominem mori* en des cas de cette importance ; *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos autoritate publicâ rependitur.* C'est ainsi, dirent-ils, peut-être que les Atheniens mirent à l'amende le Peintre Micon, pour avoir égalé les Corps des Perses à ceux des Grecs dans une representation de la bataille de Marathon. Mais n'oublions pas que le Petit-homme & le Neptune ne gardoient pas chacun à sa maniere les mêmes mesures à l'égard de cette Faculté, que le Grand & le Politique gardoient à l'égard des honnêtes-gens des autres Facultez : car le Neptune traitoit si cavalierement ces Docteurs, qu'il alloit souvent jusques à leur faire de terribles avanies, quand ils s'en faisoient trop accroire. Le Petit-homme au contraire, les gâtant par des complaisances si basses, qu'il leur sacrifioit l'honneur de sa propre Faculté ; conduite qui le fit paroître ce qu'il étoit, & qui ne lui fit des amis d'aucun des deux côtez. Voilà tout ce qui regarde l'histoire de nos Facultez ; venons donc maintenant, comme nous nous le sommes proposé, au remede qu'on pourroit apporter au mal de la Medecine de Paris.

Le premier de ces remedes non seulement seroit que chacun commençât par se faire justice, pendant que les Magistrats de leur côté feroient ce qui est de leur ministere, & ce qui dépend de leur autorité ; Qu'on se défît de la prevention, de la jalousie & de l'interêt qui ont fait le mal, & qui l'entretiennent ; Qu'on ne pensât qu'à vivre en paix & en gens d'honneur ; Qu'on ne fût plus sur le *qui vive*, pour des chimeres dont le public n'a pas affaire ; & enfin qu'on bannit pour jamais

Les fâcheux démêlez & les gros differends,
Que ces bons Docteurs même ont entr'eux pour les rangs.
Leurs contestations, leurs haines, leurs envies,
De lâches-tours d'adresse & de brigues suivies.
Les debats èternels entre les Facultez,
Les schismes d'interêts, leurs partialitez,
Les soins que chacun prend de se faire connoître,
Et sur ses compagnons de chercher à paroître.
Tout ce qu'il font enfin pour l'ostentation,
Et pour bien soûtenir leur reputation.

Car quand à ce qui touche la Faculté de Paris, en particu-

lier, & quant à ces examens que les Colleges des autres Villes font si justement & si judicieusement; repassant pour ainsi dire, les Docteurs qui s'y presentent pour l'aggregation; je tombe, dis-je, d'accord qu'à l'égard des Medecins de ces Facultez, qui veulent s'établir à Paris, cet examen se doit faire par les Medecins de Paris, pourveu qu'il ne s'y fasse pas trop de formalitez. Car de demander à un Medecin qui a blanchi dans la pratique, qu'il subisse l'examen du Baccalaureat sous de jeunes barbes; qu'il rebatte sur des bancs des questions de Physiologie assez inutiles, & dont il peut avoir perdu les idées; qu'une tête grise frissonne pendant deux années sur ces bancs; qu'il se mette au hazard d'avoir un des derniers lieux de la Licence, & de voir des Novices obtenir les premiers, parce qu'ils auront eu ou plus de memoire, ou plus de faveur; & qu'enfin il en coûte cinq ou six cent pistoles pour tout ce manége: ou qu'il faille, pour avoir le simple privilege de consulter avec Messieurs de la Faculté, trouver de quoy acheter des Charges bien cheres chez le Roy, ou en quelqu'une des Maisons Royales; de bonne foi tout cela est-il juste? & tout cela rend-il le Medecin plus digne de consulter avec la Faculté, s'il ne l'étoit pas avant? Car enfin puisque le Roi admet tous les Medecins Graduez à pratiquer dans sa Capitale, ne seroit-il pas juste qu'on y aggregeât avec quelque facilité & distinction ceux qui meritent qu'on les distingue par leur âge & capacité? Ainsi ne pourroît-on pas en dédommageant la Faculté par quelque petite contribution faite en consequence de l'aggregation, separer de la masse de la jeunesse, des hommes venerables, qui ne peuvent être sur des bancs qu'en une situation fort violente & désagreable.

Ne seroit-il pas encore juste de proportionner ce qu'on donneroit pour les seances & vacations des Examinateurs, à l'âge, à la reputation, aux emplois des Recipiendaires, & à la Faculté où ces Medecins auroient pris leurs degrez. Ce qui n'empêcheroit pas que les jeunes, jusqu'à certain âge, ne se missent à l'ordinaire sur les bancs, aprés avoir été reçûs Bacheliers. Et parce qu'il ne seroit pas plus juste que Messieurs de la Faculté de Paris fussent seuls les Juges de ceux qui demanderieont à être aggregez, je croi qu'il seroit fort à propos de leur joindre en cette fonction quelques-uns de ceux qui auroient été les premiers aggregez, avec quelques-uns des Medecins des Mai-

ſons Royales, de Facultez differentes de la leur, afin que tout ſe paſſât avec ordre & ſans paſſion. Voilà, ce me ſemble, un avis d'autant plus ſincere, qu'il part d'un homme, qui dans la ſituation où il eſt, & où il ſe trouve aſſez bien, ne peut paſſer pour intereſſé. C'eſt, dis-je, la voye la plus convenable & la plus propre à tirer de peine tant de malades & d'honnêtes-gens, qui ſouhaitent un remede à ce deſordre, le moyen d'exclure de l'aggregation tout ce qui n'eſt pas Medecin, & de chaſſer de Paris tous ces pretendus Medecins, qui comme des voleurs & des aſſaſſins n'y ſont entrez que par la fenêtre. Ainſi voilà, ſi je ne me trompe, le *Vir bonus* expedié dans cette ſeconde partie : paſſons donc au *Medendi peritus* dans celle qui ſuit.

Fin de la ſeconde Partie.



ESSAIS DE MEDECINE

TROISIÉME PARTIE.

DES SECOURS DE LA MEDECINE.

CHAPITRE I.

Des Maladies, & du Devoir des Malades.



OUT ce qui blesse l'action des parties du corps s'appelle maladie, chez les Medecins. C'est pourquoy l'homme semblant né pour être dans une action continuelle; & se plaisant d'autant plus à agir que l'inaction est une maniere de mort, tous les hommes regardent les maladies comme quelque chose de mortel. De plus, comme elles ne vont gueres sans la douleur, & que ce symptome empêche de goûter la vie, on les considere encore comme les plus piquantes des tribulations. Aussi la douleur & la maladie ne sont-elles pas seulement appellées des épines chez le Prophete Roy, *dum configitur spina*, mais encore chez le Prince *des Medecins. Or

Tribulationes à tribulis quia tanquam tribuli cor ipsum pungunt. *Isid. in Etimolog.*

Psalm. 31.

* In visceribus etiã

veluti spina videtur, utque illam pungere. *Hippocr. lib. de Morbis.*

Præcordiorum suppurationes & febres viscera ipsa torrentes. *Senec. Epist.* 14.

la fiévre, outre qu'elle blesse toûjours l'action, & qu'elle nous brûle tantôt à petit feu, comme il arrive dans les fiévres lentes, tantôt à grand feu, comme dans les ardentes; la fiévre dis-je, a encore cela de particulier, qu'elle se met de la partie avec une infinité d'autres maladies ausquelles elle tient bonne compagnie; ce qui nous oblige, dit Tertullien, à être toûjours en garde contre ses insultes. Mais quoy qu'on convienne de tout cela, les maladies ne sont pas des monstres aussi horribles qu'on se les figure, si on considere de prés leurs suites, & si on les regarde du bon côté. Car comme les séditions qui arrivent dans le corps politique servent souvent à purger les Villes des mauvais citoyens, de même dans le corps humain le boüillonnement & la fermentation des causes internes, préparent souvent des évacuations qui font succeder une longue santé à une maladie de peu de jours. Mais ce qu'il y a de bien plus considerable dans plusieurs maladies, est que comme Dieu tire aussi facilement le bien du mal qu'il a tiré la lumiere des tenebres, il arrive souvent que les maladies du corps operent la santé de l'ame. En effet, rien ne nous fait retourner à Dieu comme une grande maladie. *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum postea acceleraverunt. Gravis infirmitas salvam facit animam* C'est pour cela que S. Augustin appelle la maladie, *la mere de la vertu*, & qu'il dit que le sage n'appelle jamais les maladies des maux, *Nemo sapiens ægritudinem malam dixerit.* C'est encore pour cela qu'il vaut bien mieux être malade du corps, que d'être sain du corps & malade de l'ame, *Innocentius ægrotaret qui scelerata sanus est*, & que les vrais sages disent à l'approche des maladies: *Veni flagellum Dei.* En effet, plus le corps est affaissé sous le poids des maladies, plus l'esprit s'éleve. Dieu, dit un saint Personnage, ne fait pas moins paroître sa misericorde que sa justice, dans la distribution des maladies. Elles ne parlent pas moins à l'oreille des jeunes gens, qu'à la vieillesse la plus avancée; & elles ne sont pas moins les meurtrieres des voluptez, que la santé en est la nourrisse. C'est pour cela que les amis du Roy Etheric luy témoignant la douleur qu'ils avoient de sa maladie, il leur répondit qu'il n'y avoit pas tant de quoy s'affliger, puisqu'elle luy avoit fait plus de bien que de mal. Et c'est encore dans cet esprit qu'un sçavant homme a écrit de nos jours, que *la maladie étant l'état naturel des Chrêtiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par necessité*

David Psalm. Ecclesiastic. c. 3.

Augustin. in Joann.

Nazianz. Epist. 60. *ad Philagrium.*

Hugo à Sanct. Vict. lib. de claustr. anim. Tertull. in Scorpiac.

Infirmitates virtutũ officina. *Ambros. in Psalm.* 39.

Pensées de M. Paschal.

dans l'état où on est obligé d'être. Les Payens même ont si bien pensé des infirmitez, qu'ils ont sceu en tirer de la force. Theagene ne se seroit jamais rendu grand Philosophe, si les maladies ne luy en avoient facilité le loisir; aussi est-ce pour cela que Platon voulut bien placer son Academie en un lieu mal-sain. Hieron Roy de Sicile, Straton fils de Carrage, Phage, & quelques autres fameux dans Platon, ne parvinrent à la connoissance de la sagesse que par cette voye. Ptolomée, qui fit tant de cruautez & de meurtres, ne fit un grand magazin de Livres & de vertus, qu'aprés avoir pris leçon de quelques grandes maladies; tant il est vray que le lit est une carriere & un champ dans lequel on s'exerce à la vertu. Antigonus Roy de Macedoine, aprés être sorti d'une fâcheuse maladie, avouë de bonne foy qu'il est bien plus disposé à changer de vie, qu'il ne l'étoit pendant sa santé; & que les touches qu'il a senties luy font bien voir qu'il est mortel. Il faut qu'il en coûte du sang au grand Alexandre pour guerir de la fole prévention d'être fils de Jupiter. *La maladie de cet ami*, disoit Pline le jeune, *me fait souvenir que nous ne sommes bons que dans l'affliction.* Et de fait, l'amour, l'avarice, l'ambition, & les autres passions ne se trouvent gueres chez les malades. Que Tite-Live est admirable, quand il nous dépeint Tullus Hostilius troisiéme Roy de Rome, comme un personnage bouffi d'orgueil & plein de luy-même, jusques à ce qu'ayant été bien châtié par une longue & fâcheuse maladie, il revint tellement de cette humeur fiere & impie qui le rendoit insupportable aux Dieux & aux hommes, que non seulement il se donna tout entier au culte de la Religion, mais encore il en poussa les ceremonies jusques à la superstition, recevant dans Rome toutes les Divinitez étrangeres, luy qui jusques-là n'avoit pas même fait cas de celles de son pays.

Plat. 6. de Republ.

Hieron ἀμουσος postquam in morbum incidit factus literatis simus.

Lectus palestra est in qua ad virtutem exercemur.

Plutarch. in Apophtegm.

Lib. 7. Epist. 26.

Ergo ego qui nec fata hominum, nec facta Deorum
Curabam, amenti petere torva anima:
Qui Divum bona contempsi, qui sidera sprevi
Qui magni irrisi tela Trisulca Jovis.
Plector & indomito nec quicquam succensus ab igne
Exitii patior pignora certa mei?
Et mihi sum, ut desim, & desum ut possim esse superstes
Omnia num feci, nunc nihil ut fierem?
Spirat adhuc vis fulmineæ vesana juventæ

Scaliger in Farragin. de suo morbo.

Ut vir sim: ambitio, non sinat esse hominem?

Voulez-vous voir comment une grande santé n'est que le bagage de la vertu, ce qui l'incommode & ce qui l'embarasse plus qu'il ne luy sert? Un brave de l'armée du Roy Antigonus ayant été obligé, par ordre de ce Prince, de s'abandonner aux soins des Medecins, à cause d'une maladie qui l'avoit rendu inutile & méconnoissable, ne se trouva plus si brave quand il fut gueri. Ainsi Antigonus s'en étant apperceu, & luy en ayant demandé la raison, il luy répondit franchement qu'il n'avoit cherché pendant ses douleurs & les chagrins de sa maladie, qu'à se délivrer honnêtement de ces incommoditez en exposant sa vie, & que c'étoit pour cela qu'il avoit bravé la mort tant de fois, mais qu'elle luy paroissoit bien plus redoutable depuis qu'il étoit gueri. Voilà ce que peuvent faire les maladies, quand les malades sçavent en tirer quelque fruit. Mais helas! les pauvres malades loin d'y songer serieusement, ne pensent pas même qu'ils sont obligez d'avoir quelque égard pour leurs amis, & pour les Ministres de la Medecine qui les assistent. Comme la chambre & le lit sont leur partage, *Supra lectum doloris*, & que c'est pour cela qu'ils sont aussi bien appellez Cliniques, que l'étoient les anciens Medecins; ils sont ordinairement si incommodes, qu'Euripide les represente tous à peu prés comme son Oreste. Jon autre Poëte, dit expressément, que *les malades sont une espece d'hommes fort impatiens, qu'ils ont du dégoût pour leurs femmes; qu'ils se fâchent contre leurs Medecins; que les visites de leurs amis leur sont à charge; & qu'ils se fâchent même contre leur lit.* Ils ne daignent pas seulement se mettre dans l'esprit qu'ils feroient bien mieux de chercher le moyen de guerir que de perdre le temps à se plaindre, & que comme il n'est pas impossible de faire un bon usage de la santé, on doit penser serieusement & tranquillement à la recouvrer.

V. Plutarch. de Tranquill. anim. Brussonus in Specul. mundi. l. 4. c. 20.

Οὐδ' ὑγιείης τῆς περὶ σῶμα ἀμέλειαν ἔχειν.

Carmina aurea Pythagor. crudita.

Car pourquoy nous figureroit-on la maladie sous le Hyerogliphe d'un lion qui devore un singe, sinon pour nous marquer qu'il faut de la force & du courage pour chercher le remede qui nous convient, & que la santé qui succede à la maladie dépend fort souvent de cette resolution qu'on prend de tout faire pour la rétablir? Mais pourquoy alleguer des Payens pour sçavoir ce qu'on doit faire quand on est malade, puisque le saint Esprit nous l'apprend? *Fili in malis tuis ne sis negligens.* C'est

pour cela que quelques Theologiens & quelques Jurisconsultes regardent comme des insensez ceux qui resistent à la Medecine, & qu'il y a des Casuistes qui ne les exemtent pas de peché mortel, quand ils refusent les remedes naturels & exemts de superstition. Non seulement Erasme est de leur sentiment, avec quelques Peres; mais quelques Casuistes vont si avant, qu'ils croyent qu'on doit donner un Medecin au malade malgré qu'il en ait, & qu'il ne luy est pas moins necessaire que l'ami l'est au malheureux. Ce n'est pas que les maladies, comme nous l'avons observé cy-devant, ne puissent avoir une bonne suite; mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'il y faille croupir par vanité ou par negligence, ny qu'il faille tenter Dieu en méprisant les remedes qu'il a créez. S'il s'est vû quelques maladies, comme celle de Job, dont le Seigneur s'est immediatement reservé la cure, il ne faut pas pour cela s'attendre à ces coups de Maître, qui sont encore plus rares que ces maladies. Qu'on allegue tant qu'on voudra la belle mere de S. Pierre, comme un modelle de cette sainte indifference qu'on peut pratiquer dans les maladies; une Petronille, à qui ce saint Pere ne jugea pas à propos de prolonger la vie: un S. Gilles, qui ne permet pas qu'on pense sa playe: un S. François, qui se donne en proye aux infirmitez corporelles: un S. Benjamin, qui ne permet pas qu'on remedie à son hydropisie, parce, dit-il, que son corps ne luy a rendu aucun service, tant qu'il a été en santé. Qu'on mette encore en avant le malade, qui ayant recouvré sa santé par l'intercession de S. Thomas de Cantorbery, retourna à son tombeau le prier de luy rendre la maladie dont il l'avoit délivré. Qu'on allegue même si l'on veut cet Arabe, qui répondit à ceux qui le prioient de prendre quelques remedes pour tâcher à se guerir, *quand il ne faudroit qu'oindre mon oreille, je ne daignerois pas le faire; le Seigneur & le Dieu auquel je m'en vais est un trop bon Maître, pour ne pas partir quand il m'appelle.* Tout cela est grand, mais outre que quelques-uns souffroient leurs maux à dessein de faire penitence, il est encore vray que ces exemples sont souvent plus dignes d'admiration que d'imitation, puisque nous avons ceux d'une infinité d'autre Saints, & d'autres personnages considerables dans leur état & condition, qui ont fait cas des secours de la Medecine, & particulierement tous les Patriarches des Ordres Religieux. Ces saints Politiques ont tous fait des Loix dans leurs Regles qui assujet-

S. Thom. 2. 2. *q* 98. *S. Antonin. p.* 3. *tom. I. cap.* 11. ½ *Zachias l.* 8. *t.* 2. *quæst.* 1. *art.* 2.

Omar-Ebn Abdi, l'Asis. *Histor. Dynastiar. Abulpharaii p.* 131.

tissent leurs Religieux peuples à la Medecine, & les ont eux-mêmes gardées, quoy que quelques-uns d'entre eux eussent le don des miracles pour de certains maux. Mais comme la Medecine a ses scrupules de même que la conscience, il est plus difficile de dire, quant au particulier, en quoy consiste le devoir des malades, que de marquer celuy des Medecins & des assistans. Il se trouve des malades qui ont trop de confiance en la Medecine, & d'autres qui en ont trop peu. Le Medecin Kirstenius a cru, quant à ceux-cy, avec quelques devots, que la pieté du malade jointe à celle du Medecin guerissoit plus d'infirmitez que ne peuvent faire tous les remedes; mais à bien considerer cette opinion, elle n'est soûtenuë que d'un zele un peu dereglé, & qui n'est pas selon la science; car outre que la pieté du malade & celle du Medecin ne se trouvent que rarement de concert, il est certain que le saint Esprit est formellement pour les remedes, & que comme nous l'avons cy-devant remarqué plus d'une fois, une infinité de saints Personnages l'ont approuvée & s'en sont même quelquefois mêlez. En effet, il y a long-temps que la Piscine de Bethsaïda & les eaux du Jourdain ont passé, & qu'ils ont perdu toute leur vertu; l'eau de Siloé & la Terre d'Alcedama sont usées. Mais quand tout cela seroit encore ce qu'il étoit au temps passé, qui sçait si la Piscine même n'auroit rien eu de mineral, & si ce mouvement qu'elle recevoit d'une intelligence n'auroit point excité cette vertu qu'elle avoit naturellement, comme il arrive au feu qui ne sort de la pierre que par le mouvement du fer; & ainsi des autres remedes qui paroissent surnaturels? Quoy qu'il en soit, dis-je, & quant à l'opinion de ces devots, qui attendent tout de la pieté du Medecin jointe à celle du malade, n'est-il pas vray que S. Paul, qui ne manquoit pas de pieté, conseilloit à ses Disciples de l'un & de l'autre sexe, gens pieux s'il en fût alors dans l'Eglise de Dieu, d'user des précautions, du regime, & des remedes de la Medecine? C'est ainsi que saint Jean l'Evangeliste, saint Polycarpe, & long-temps aprés saint Germain Evêque de Capouë, ne negligent pas les bains faits pour la santé. Saint Hierôme n'obeït-il pas aux Medecins, & sainte Paule ne suit-elle pas l'exemple de ce veritable Directeur des Dames? *Il ne faut*, dit saint Basile, *ny fuir la Medecine ny s'y confier qu'avec discretion; mais comme nous avons soin de cultiver la terre, & que nous en demandons les fruits à Dieu; comme nous lais-*

Petr. Kirsten. de vero usu & abusu Medicin. Tractat. 2. cap. 1.

V. Gretzer. in Curolopat. pag. 230.

Eufeb. in Hist. Eccl.

Gregor. in Dialog.

sons le maniement du gouvernail au Pilote pendant la tempeste, & que nous prions Dieu qu'il nous conduise au port: de même quand nous appellons le Medecin, nous ne devons pas oublier de mettre notre esperance au Seigneur. Vous me demandez, ajoûte ce Pere fort à propos, *s'il n'y a rien qui choque la pieté dans l'usage de la Medecine, & je vous répons que comme l'Agriculture est permise & necessaire pour l'entretien de la vie, la Tissenderie pour couvrir le corps, & l'Architecture pour nous parer des injures de l'air; de même la Medecine est faite pour guerir, & pour préserver le corps humain d'une infinité de maux, & pour en affermir les mouvemens. Il ne faut*, dit le sçavant Erasme dans le même esprit, *ny mépriser le Medecin quand on est malade, ny pour ainsi dire l'adorer comme font quelques idolatres de la vie. Que toute notre esperance soit en Dieu, qui peut seul separer l'ame du corps, comme c'est luy seul qui l'y met. Mais il ne faut pas pour cela differer de prendre l'avis des Medecins, principalement dans les maladies aiguës; pourveu que le nombre de ces Docteurs ne soit pas trop grand, non pas parce que le nombre des Medecins a fait perir, suivant le proverbe, un Empereur; mais parce que les soins trop officieux, & la jalousie qui s'y met, les fait tomber en des contradictions qui ne manquent jamais à embarasser le malade, & à l'empêcher ensuite de s'occuper au salut de son ame.* Nous lisons dans la vie de saint Ignace de Loyola, qu'étant malade entre les mains d'un Medecin, jeune & ignorant, il ne laissa pas de luy obeïr jusques à ce que ses Religieux s'étans apperceus de son incapacité luy en amenerent un autre, tant l'un & l'autre luy paroissoient bons pourveu qu'il fist à la volonté de Dieu, & qu'il ne parût ny trop prévenu ny trop indifferent à l'égard de la Medecine. Rien à mon avis de si instructif ny de si consolant pour les malades que ces paroles d'un Saint de nos jours. *Il faut être malade puisque Dieu le veut, comme il le veut, quand il le veut, autant de temps qu'il le veut, & en la maniere qu'il le veut.* Cependant il n'est que trop vray que les malades, comme nous l'avons marqué cy-dessus, ne pensent gueres à mettre ces avis en pratique. *Ils parlent même*, dit Plutarque, *comme des égarez*; la peur & la douleur leur font dire mille pauvretez, ils veulent & ne veulent pas, on n'y entend rien, & je ne comprens pas même si un bel esprit, qui n'étoit pas des plus malades, railloit ou s'il parloit serieusement, quand il écrivoit à un de ses amis en ces termes : *Dites, je vous prie, à mon Medecin que je luy demande la vie, & que je mets ses Ordon-*

Gregor. in Monit.

L. de Prapar. ad Mortem.

Entretien 21. de S. François de Sales.

In Moralib.

Lettres de Balzac.

nances immediatement aprés les Commandemens de Dieu. Qu'il accorde mon foye & mon estomach, & qu'il fasse cesser cette guerre civile. Ainsi je me range du côté de celuy qui fit cette judicieuse réponse, à ceux qui luy recommandoient d'avoir soin de sa santé: *Ce n'est pas là mon affaire, c'est celle de mon Medecin.*

CHAPITRE II.

Des Remedes en general.

CE que nous appellons remede en notre Langue, a des significations bien differentes dans les Langues mortes. Car le mot Φαρμακὸν chez les Grecs ne signifie pas moins un venin, qu'il signifie un des secours de la Medecine. C'est peut-être pour cela qu'Homere a dit des medicamens de l'Egypte, qu'il y en avoit autant de mauvais que de bons, & qu'Ovide a dit:

Odiss. 8.

Eripit interdum, modo dat Medicina salutem
Quæque juvet monstrat, quæque sit herba nocens.

Trist. l. 1.

Et c'est encore en ce sens là que Galien a donné le nom de medicament, même à tout ce qui nous peut nuire *de toute sa substance.* Ce terme ne se prend en gueres meilleure part chez les Latins que chez les Grecs, puisque Varron, Suetone, Nonnius, & autres s'en sont servis pour signifier des poisons. Et c'est sans doute pour cette raison que le Jurisconsulte a écrit, que quand on parle de poison, il faut distinguer entre un bon & un mauvais, tout ce qui apporte quelque changement à notre nature pouvant être compris sous le terme de medicament. C'est ainsi qu'Hippocrate appelle un remede *tout ce qui change l'état present de notre corps*, de sorte que l'aliment même est une espece de remede: Et c'est de cette maniere que Galien l'entend, appellant * secours tout ce qui peut alterer notre nature. C'est encore ainsi que le terme de medicament signifie, tantôt un aliment simple, & tantôt une simple addition de remedes alteratifs à un aliment *medicatam frugibus offam.* Il signifie même quelquefois des fards ou des confections de remedes odorans, d'où vient qu'on appelle les Apoticaires *Pigmentari*, & les baumes qu'on prépare pour conserver les corps, *pigmenta medicinalia*, & qu'on dit *corpora medicata condimentis sepulturæ.* Or encore qu'on soit redevable de l'invention de quelques remedes à quelques

Caius Digest. qui venenum. Pandect. titul. de verbor. & rerum signific.

L. de locis in homine.

* Auxilium.

Galen. method. l. 11. Tertull. l. de Carne Christi & de Idolol.

quelques animaux, & même qu'il y en ait autant de violens que de mediocres & de doux parmi ceux que l'experience & la tradition nous ont fait connoître, les Anciens n'ont pas laissé de nommer les remedes *les mains des Dieux*, & de les garder avec ceremonie, & d'une maniere religieuse dans leurs Temples. *V. Herodot.*

Un Juif, plus sage infiniment que tous les sages Payens, compare le medicament, tout amer qu'il est, à une chose utile & aimable de sa nature, & même à un ami fidelle. En effet il est toûjours salutaire, quand il est donné d'une bonne main, de quelque lieu qu'il soit sorti. Le miel tiré de la gueule du lion ne laisse pas de conserver sa douceur, *de forti exivit dulcedo.* *Ecclesiast.*

E di messo la tema esce il diletto.

Je sçay à la verité que comme ceux qui gouvernent les lions ont besoin de prudence & de discretion, pour prendre le temps d'en approcher, de même ceux qui manient les remedes que la Medecine appelle *genereux*, ne peuvent être trop circonspects; que c'est pour cela que les Arabes marquans leurs vertus, conseillent encore de les considerer avec attention avant que de s'en servir; qu'ils n'assurent rien en matiere de pratique, & qu'ils y mettent toûjours du *forte* & du *fortassis* aprés Aristote, & son fameux Disciple Theophraste: que le grand Hippocrate, loin d'en parler trop affirmativement, y mit du *puto*, & que Galien ne peut s'empêcher de dire des purgatifs, aprés les avoir tant celebrez en divers endroits de ses Ouvrages, *qu'ils sont de mauvais suc, ennemis de l'estomach, chauds & secs, colliquatifs, & qu'ils conduisent promptement à la vieillesse.* C'est pour cela que le sçavant Actuarius nous avertit que ceux qui sont vehemens demandent bien de la discretion dans l'usage qu'on en fait. Je sçay encore que Plutarque nous objecte icy, que les mouvemens qui se font dans le ventre inferieur par les remedes, corrompent les parties *contenuës*, qu'ils y mettent plus d'ordures qu'ils n'en tirent, & que qui prend des purgatifs fait comme ceux qui ne pouvant souffrir des Grecs dans une ville y feroient venir des Arabes & des Scythes. Je sçay, dis-je, tout cela, mais n'est-il pas vray, parlant generalement, que ces remedes ne sont tels qu'entre les mains des inconsiderez & des ignorans; que s'ils y sont des armes offensives, ils ne sont pas moins *les mains salutaires des Dieux*, en celles des sages & sçavans Medecins; & que c'est ainsi qu'il faut entendre tout ce que nous

Generosa præsidia.

J. Jacob. Chifletius in Dædalivat.

Τάχα ἴσως ἄν.

Galen. Comment. in libr. 2. c. 12. Lib. Hippocrat. de rare vict. in acut.

In Catarticis vehementioribus & parva dosi cautio magna requiritur, industria singularis, premeditatio acris, exercitatio longa; judicium limatum examen perfectum si piè & rectè velis mederi, *Actuar. l. 3. cap. 7.*

avons marqué cy-devant ? Car quant à Plutarque en particulier, ne voit-on pas bien qu'il ne blâme que les vomissemens & les purgations faites sans necessité, un des grands abus de son temps ? Et que quant à son induction, n'ayant rien sçu dans la pratique, il raisonne bien plus en Sophiste qu'en Praticien, avec sa pretenduë corruption des parties internes, les remedes ne demeurans pas plus de temps dans le ventre inferieur que les sucs excrementeux qu'ils en délogent en fort peu temps aprés les avoir attirez ? Ainsi comme je ne prétens pas répondre en ce Chapitre-cy à toutes les objections qu'on pourroit faire, ny instruire personne de la Medecine, mais apprendre seulement aux gens de bon sens, qu'il n'y a rien de si dangereux que de faire le Medecin quand on ne l'est pas, ou qu'on ne l'est gueres, je me contenteray de les avertir icy

I. Premierement, qu'il ne faut jamais se servir des grands remedes que dans le besoin, & encore avec prudence & circonspection.

II. Qu'il ne faut pas s'en prendre aux Medecins si les remedes ne font pas toûjours ce qu'on en desire, leurs effets étans differens selon les lieux, les regions, & les doses ; & que comme il ne faut gueres plus qu'un bon sens commun pour connoître les simples alteratifs, il faut de l'étude, de l'experience, & des instructions pour connoître les remedes qui agissent de toute leur substance, & par ce que les Philosophes appellent *crasis & modus mixtionis.* C'est pour cela qu'Heraclide de Tarente comparoit ceux qui ne sçavent l'histoire des Plantes que par le secours des Peintures, à ces crieurs publics qui dépeignent assez naïvement un Serf fugitif qu'ils ne connoîtroient pas pour cela, quand il seroit devant eux. Poursuivons.

III. Qu'il faut prendre sans façon le remede quand le mal nous presse, non seulement parce qu'il y a de la lâcheté & de l'extravagance à croupir dans le mal ; mais parce que le fruit qu'on en tire est bien au dessus de l'horreur qu'on en a naturellement, *horrorem operis fructum excusat.* C'est pourquoy *obsecra increpa in omni patientia*, & pour ainsi dire *compelle eos*, & ils vous en sçauront gré, s'ils sont raisonnables, quand ils feront sortis d'affaire. Combien de gens de merite & de qualité precipitez par la negligence & par la repugnance qu'ils avoient aux remedes, en des maux d'une terrible consequence, particulierement quand cette repugnance est secondée d'une fausse tendresse de la part des assistans, ou de la complaisance du Medecin ? Com-

Miserum secari & cauterio exuri, & pulveris alicujus mordacitate anxiari. Tamen quæ per jusvavitatem medentur, & emolumento curationis offensam sui excusant, & præsentem injuriam super venturæ utilitatis gratiâ commendant. *Tertull. de Pœnit.*

bien d'hypocondriaques, de phrenetiques, de maniaques se sont eux-mêmes fait la derniere violence, faute d'un peu de violence du côté de leurs amis & de celuy de leurs Medecins? Et combien en a-t-on vû perir de sang froid, qui n'étoient pas déplorez, par leur opiniâtreté, & par apprehension des remedes?

Quant à ces secrets qu'on vante tant, & qu'on recherche avec des soins inutiles, & souvent dangereux, il est bien plus seur de se servir des remedes connus & qui sont en usage, comme nous l'avons cy-devant marqué, que de se servir des inconnus dont les operations sont ordinairement violentes, *Mitia grata magis, mitia tuta magis.* C'est pour cela que Galien s'est emporté contre Xenocrate & contre certain Empirique, le premier ayant écrit sur le fait des medicamens, des choses non seulement infames & honteuses, mais d'une fort dangereuse pratique: Et l'autre s'étant servi si mal-à-propos des cantharides qu'il en avoit tué deux malades, se joüant, dit-il, de la peau des hommes, comme il avoit fait de celles des bêtes. IV.

J'avertis encore que c'est sans raison, que les malades prêtent les oreilles à ces grands mots de Panacée, de Baume de vie, d'Elixir, de Sirop de Longue-vie, d'Or potable, & qu'on ne sçait ce qu'on fait quand on méprise les remedes simples & communs, comme fit ce ridicule Richard dont Galien se moque; parce que ce grand Medecin ne luy ayant proposé que des remedes à juste prix, il luy répondit que tout cela n'étoit bon que pour des gueux, & qu'il falloit quelque chose de plus prétieux pour un homme de sa qualité. En effet, à quoy bon de proposer des remedes difficiles à trouver, comme font quelques-uns de nos Charlatans, & même de nos Medecins; sinon à jetter leurs malades dans le desespoir de guerir, par la crainte de la dépense, ou s'ils donnent dans le piege à leur couper lâchement la bourse? Et à ce propos si l'on me demande s'il est plus digne d'un Medecin de donner luy-même les remedes convenables que de les ordonner chez les Artistes, je croy que parlant en general il faut en cela suivre la coûtume des lieux où on se trouve, comme fit Galien, qui s'abstint de faire la Chirurgie & la Pharmacie à Rome, parce qu'il y trouva des *Chirurgiens & des Apotiquaires établis; ce qui ne se pratiquoit pas alors à Pergame sa Patrie. Ainsi les mieux sensez de nos Medecins conviennent qu'*il ne faut pas qu'un Me-* V.

3. de Composit. Medic. per gener.

* Distinctos artifices.

Primerof. de vulgi

errorib. in Medicin. l. 1. c. 2.

Amman. Medicina dic. sor. discurs. 25.

decin vende des remedes, ny publiquement ny en chambre, cela n'étant pas fort honnête ; mais qu'il en peut composer quelques-uns pour s'en servir dans la necessité, pourveu qu'il ne les vente & qu'il ne les vende comme des secrets ; celuy-là pechant contre le saint Esprit, qui connoissant la vertu d'un remede, le taît malicieusement à ses Collegues, & en laisse perir la connoissance avec luy, parce qu'il est écrit : *Malheur à qui enfoüit le talent qu'il a receu, & à qui cache la lumiere sous le muid.*

ὕλη silva

Quant à la découverte des remedes, & à leur usage en particulier, quoy qu'il y en ait si grande quantité que les Grecs l'ont exprimée par le terme de *Forest*, à l'égard seulement de ceux qui se tirent des vegetaux, il ne faut pas simplement de la discretion, mais encore de l'application pour découvrir ceux qui sont cachez. C'est ce qu'ont fait les anciens Medecins en leur temps, avec bien du soin. C'est ce qu'ont fait ceux du moyen âge, & c'est ce qu'on fait encore fort heureusement depuis quelque temps par des recherches, des operations, & des Analyses dans les principales Academies de l'Europe. Mais comme il est arrivé que tous les secours, qui ne devroient être employez que par l'ordre des habiles Medecins, sont malheureusement tombez entre les mains des Charlatans, & que les Ministres de l'Art & les malades les appliquent tous les jours de leur chef temerairement & sans l'avis des Maîtres, j'entreprens pour le bien public de donner dans cette troisiéme Partie de mes Essais, l'histoire de la pluspart de ces secours & de ces remedes, pour apprendre à tant de personnes inconsiderées combien il est dangereux de s'en servir sans conseil, & de les prendre d'une main inconnuë & peu seure. C'est donc pour cela qu'ayant assez parlé du devoir des Medecins dans la seconde Partie de cet Ouvrage, je passe en celle-cy au devoir des Chirurgiens, des Apotiquaires, des Sages-femmes, & des autres Assistans des malades, sans oublier les malades mêmes ; aprés quoy je m'étendray en particulier sur l'usage de ces secours, qu'on confie à chacun de ces Ministres ou Assistans, sous la direction des Medecins ; par où l'on verra combien il est important, & à ces Ministres & aux malades, de ne pas passer les bornes que la prudence, la justice & la raison leur prescrivent ; & que si les remedes n'ont pas toûjours des effets funestes dans leurs mains, au moins ils y sont aussi inutiles que l'épée de Georges Castriot l'étoit en toute autre main que la sienne.

CHAPITRE III.

Des Chirurgiens.

LA Chirurgie eſt la plus ancienne partie de la Medecine, & pour ainſi dire la plus ſeure; *Chirurgi certior eſt Ars* (Marcellus Palingen. in Leone.)

Nam quid agat certum eſt, & aperta luce medetur,

Et celle en laquelle les anciens Medecins tâchoient d'exceller; car étant obligez de ſuivre les Heros à la guerre où cet Art étoit neceſſaire, il leur apportoit beaucoup de profit & d'honneur. Depuis ce temps-là, comme ce même Art dépend entierement de l'operation manuelle, les ennemis des Chirurgiens n'ont pas laiſſé de les appeller *Manœuvres*, nom qui ne leur eſt pas ſi injurieux qu'on pourroit penſer, puiſque celuy même de Chiron vient du mot Grec qui ſignifie la main, & que celuy qui ſignifie un Medecin dans la même Langue eſt tiré du terme qui ſignifie un dard. * Quoy qu'il en ſoit, c'eſt de ce Chiron qu'Achille tenoit la connoiſſance de la Chirurgie, outre toutes les autres belles diſciplines dans leſquelles il l'avoit élevé; témoin la playe du Roy Telephe qu'il guerit avec un cataplaſme, où il mêla de la roüille de la lance qui l'avoit bleſſé.

(Lettres de Guy Patin. Χεὶρ manus unde Chirurgus.)

(* Natalꝭ comit. l. 4. Et ſextus Empiricu in verbo ἰὸς, unde ἰατρος. Ovid. Metamorph. 15 Iliad. 4.)

Ego Telephon haſtâ
Pugnantem domui, victum orantemque refeci.

C'eſt ainſi que Patrocle guerit Euripile, que Podalire, Machan, & tant d'autres Heros de l'Antiquité exercerent cet Art avec un ſuccés admirable, & que Denis Tyran de Sicile, ne dédaigna pas de faire les ſections, les uſtions, les reductions, & tant d'autres operations de la Chirurgie. Les Princeſſes même des vieilles Hiſtoires paroiſſent ſi ſçavantes dans la Chirurgie, que les Auteurs les y font entrer avec les Princes malades, pour le dévoüement de ce qu'il y a de plus intrigué. Auſſi étoit-elle ſi neceſſaire, que les bêtes même ont eu des lumieres naturelles pour la connoître, & pour s'en ſervir. En effet, le cheval marin ne ſe ſaigne t-il pas heureuſement, & les chévres de Crete ne tirent-elles pas le fer de leurs playes par l'application du Dictame, avec tant d'adreſſe & de ſuccés, que les premiers hommes en tirerent des leçons pour la Chirurgie? Non ſeulement les Heros ont appris cet Art, mais les Poëtes

encore ont crû ne pouvoir traiter assez dignement leurs sujets, sans la connoissance de la Chirurgie. Homere n'ignore ny l'Anatomie ny la Botanique, jusques à parler des bandages en vray Chirurgien. Les anciens Medecins furent si jaloux de cette partie de leur Art, qu'ils ne voulurent jamais souffrir qu'on la séparast des autres. C'est pourquoy il n'y paroissoit alors rien de méchanique tant ils l'exerçoient noblement & heureusement, comme on le peut voir dans Hippocrate. Cela dura jusques au temps de Galien, qui l'exerçoit de cette maniere à Pergame, & qui n'en quitta l'exercice qu'à Rome, où il la trouva séparée de la Medecine, qui ne s'étoit reservé que la cure des maladies internes, laissant les operations manuelles aux Chirurgiens. Depuis ce temps-là elle commença pour ainsi dire à faire bande à part en d'autres pays, & à se séparer de son tout; ce qu'on ne devoit pas souffrir, puisqu'il est certain que les Medecins qui sont ordinairement Philosophes, & sçavans dans les Langues & dans la Botanique, auroient operé bien plus seurement que des hommes qui ne sçavoient que par habitude, & qui aprés tout n'ont pris la place des Medecins qu'en les copiant, soit en écrivant, soit en operant; mais qui ont été si heureux dans cet hardi projet, que le docte Primerose ne peut comprendre comment il est arrivé qu'on ajoûte souvent moins de foy à un Medecin faisant le Chirurgien, qu'à un Chirurgien faisant & la Chirurgie & la Medecine. Car enfin il est assuré que jusques au temps des Arabes, les Chirurgiens s'en sont tenus aux operations manuelles, & que c'étoit-là leur partage. Mais soit que depuis ce temps-là les Medecins ayent continué à negliger cette partie de la Medecine, ou que les Chirurgiens se soient plû à pousser leurs conquêtes petit à petit, ils ont enfin usurpé la cure des Tumeurs contre nature, des playes & des ulceres d'autant plus injustement, que cela étoit de l'ancien domaine de la Medecine rationelle. Qu'ainsi ne soit, Galien commence sa Methode par la cure des ulceres, & la finit par celle des Tumeurs, tant internes qu'externes; maladies qui ne peuvent être bien traitées qu'avec les indications de la Medecine curative. Et c'est pour cela que dans quelques Villes bien policées, il n'est pas permis aux Chirurgiens de faire leur Métier sans y appeller un Medecin, & particulierement quand il est question d'une operation considerable, au point même qu'il faut en quelques-unes de ces Villes que le Chirurgien soit Do-

Iliad. 4. Odyss. 19.

D. vulg. errorib. in Medicin. l. 1. c. 10.

cteur en Medecine. Cependant les choses vont bien autrement à present en France, où les Chirurgiens ne se contentant pas de la plus seure & plus lucrative partie de la Medecine, usurpent encore, par un abus inconcevable, les fonctions des Medecins, par tout où ils en trouvent occasion. Les Medecins sont en droit de rentrer dans la possession de la Chirurgie, il n'y a ny prescription ny police qui s'y oppose, ils n'ont fait que tolerer la séparation sans renoncer formellement à la pratique de la Chirurgie. Ils se serviront s'ils veulent, dit Galien, des instrumens de la Chirurgie, comme les Princes & les Generaux d'Armées font de l'arc, de l'épée, & de la pique. Ils commanderont comme les Generaux de la Medecine, quand il leur plaira, abandonnant quand ils le jugeront à propos l'usage du fer & du feu, & des autres remedes aux Ministres de la Profession, & se contentant d'en avoir l'intendance & la direction quand ils ne voudront pas se donner la peine d'agir, & de se servir de ces instrumens. Voila ce que la raison & l'ancien usage leur permet, & qu'ils peuvent faire d'une maniere qui sent assez le despotique sur la Chirurgie. Cependant ils ne le font pas par honnêteté, pour ne pas paroître innover & pour laisser le monde comme il est. Les Chirurgiens tout au contraire, qui n'ont aucun droit de faire la Medecine, l'exercent sans capacité, sans caractere, sans permission. Il n'y a ny fiévre ny autre maladie, soit aiguë soit chronique qu'ils n'entreprennent & qu'ils ne traitent, jusques à ce qu'ayant perdu la tramontane ils se voyent obligez d'appeller des Medecins à leurs secours, & souvent si tard qu'il n'y a plus de remede. Soit que ce desordre vienne de l'inquietude naturelle à l'homme qui n'est jamais content de son état, ou que quelques-uns de ces Messieurs soient naturellement tels que le proverbe les figure, Glorieux, & tous pleins d'eux-mêmes, il est certain qu'il y en a peu qui se contiennent dans les bornes de la Chirurgie, *Superbia illorum ascendit semper.* Mais quelque bonne opinion qu'ils ayent de leurs personnes, & quelques favorables que leurs soient les jugemens que les ignorans & les entêtez font en leur faveur, s'imaginant que la connoissance du corps humain jointe à l'habitude d'operer & de voir des malades, leur applanit le chemin de la Medecine Pratique ; tout cela est comme qui diroit, qu'un Procureur à force de dresser des Requestes, & un Notaire des Actes, auroient appris à dé-

Comment. in 6. Eliud. 1. Text. 1.

V. les Statuts de la Faculté de Paris, pag. 64.

cider un point de Droit, Badauderie.

Nugæ, non si quid Turbida Roma
Elevet accedas.

Ce n'est pas ainsi que la Medecine se fait. Il faut sçavoir distinguer, comme on dit, la lettre de la lépre. Il faut sçavoir la Philosophie, les Langues, les Principes, & generalement tout ce qu'on n'apprend que par tradition dans les écoles, & dans la Pratique, pour ne point parler de tant d'autres dispositions que les Maîtres de l'Art demandent, & dont nous avons dit quelque chose cy-devant. Mais quoy ? tout cela n'est point necessaire, si on en croit ces Chirurgiens, qui ont une furieuse demangeaison de faire la Medecine, & particulierement dans la campagne & les petites Villes, comme si les hommes y étoient moins précieux qu'autre part. Et c'est ainsi qu'on y fait la Chirurgie & la Medecine avec une confiance d'autant plus prodigieuse, qu'il s'en trouve, dit le docte Primerose, à peine un sur chaque douzaine qui ait quelque connoissance de la Theorie de leur Métier, toute leur Science n'étant que routine, malheur que Galien déploroit de son temps, les dépeignant *des diseurs de rien, imposteurs, vanteurs, ignorans jusques à prendre des arteres pour des veines, & semblables à cet Archantius* dont il vous fait le portrait d'aprés Pline. *Il vaudroit mieux,* dit le celebre Langius, *tomber entre les ongles des corbeaux qu'entre les mains de ces Barbares ignorans, qui n'ont pas si-tôt vû la dissection d'un cochon, qu'ils pratiquent insolemment la Chirurgie.* Comment pourroient-ils faire non seulement la Chirurgie mais encore la Medecine, puisque les plus habiles Maîtres dans la Chirurgie paroissent déconcertez quand il est question de raisonner en presence des Medecins, même sur des maladies de Chirurgie ? Revenons donc aux Chirurgiens en general, & laissons-là ces miserables Barbiers de Villages. C'est bien pis encore quand ils se veulent mêler d'écrire, que quand ils veulent pratiquer la Medecine ; il n'y a ny dessein, ny suite, ny agrément ; la main a beau se mettre en devoir de tracer ce que la tête a pensé, cette operation manuelle ne sera jamais de celles qui les feront paroître Chirurgiens. Ambroise Paré, qui étoit habile dans sa Profession, se garda bien d'écrire luy-même ce qu'il en sçavoit, & ce qu'il avoit veu & observé. Il donna ses Memoires à de jeunes Medecins qu'il paya bien, & qui les mirent au jour sous son nom, de la maniere que nous les avons.

Rerum similium dissimilitudines, & dissimilium similitudines.

L. 3. administr. Anatomic. r.

In Proëmio Epistol. Medic. & Epist. 3. l. 3.

avons. Mais ils ne sont pas tous si sages que Paré, comme ils ne sont pas si habiles. Il y en a qui brûlent d'envie de faire paroître une ignorance, qu'ils auroient pû dérober à la connoissance du Public, se condamnant eux-mêmes au silence. Et à ce propos il me souvient qu'un Chirurgien de Province, fort ignorant & fort vain, cherchant à se faire valoir par quelque écrit dans la Litispendence d'une affaire criminelle qu'il s'étoit malicieusement attirée, par voye de fait, mit en évidence & son crime & son ignorance. Car certain Factum où il se voulut mêler de débiter de la Chirurgie, du Latin, du Droit, & des Humanitez, fit croire au Rapporteur & aux Juges, assez embarassez à percer dans l'obscurité du fait, que la main qui avoit barboüillé le Factum avoit fait le coup en question*. Je ne parle qu'en passant de l'obligation que les Chirurgiens ont d'appeller les Medecins dans les maladies Chirurgicales; car comme ils ne font pas grand scrupule de passer sur cette obligation, les malades s'imaginent facilement, comme nous l'avons marqué cy-dessus, soit par prévention ou pour éviter la dépense, que le Chirurgien vaut un Medecin en ces occasions. Cependant il n'y a gueres de Casuistes qui n'obligent les Chirurgiens à faire appeller un bon Medecin, soit pour convenir avec luy de la necessité de faire l'operation, du temps, de la maniere & des remedes necessaires, ou pour faire les rapports en Justice, & conseiller ensuite le malade sur le fait du temporel & du spirituel. Ce n'est pas toutefois qu'ils ne puissent differer l'execution des Ordonnances du Medecin en de certains cas, ils le doivent même; mais au reste s'ils font quelque faute de commission par vanité ou entêtement, autant de maux & même de morts dont ils sont comptables à Dieu & au Public, comme il arriva à ce Chirurgien, qui ayant tiré deux livres de sang à un malade au lieu de huit à neuf onces que le Medecin avoit ordonnées, le jetta dans une hydropisie mortelle. Les negligences, les yvrogneries, de même que les fautes de commission, ont aussi des suites qui valent bien des *qui pro quo* d'Apoticaires, témoin le pauvre Malade qui brûla tout vif dans une machine où on l'avoit mis pour suer, pendant que le Chirurgien cuvoit son vin, faute de prendre garde à tout ce qui étoit au tour de luy. C'est pour cela que Galien soûtient que le Medecin a droit d'inspection sur tous les Ministres de la Medecine, comme le Pilote & les Architectes l'ont sur les Manœuvres.

* Quoties aliquid scripturus es scito te, morum tuorum & ingenii Chyrographum dare. *Sen. c. in Epistol.*

V. les Statuts de la Faculté de Paris, p. 1. des Arrests & Sentences de la Faculté, depuis la premiere page jusques à la page 115.

Aussi y a-t-il des Facultez où ils sont obligez d'obeïr aux Medecins, comme les Disciples aux Maîtres; de ne donner aucun remede sans leurs avis, & de s'en tenir à l'operation manuelle. Ce n'est pas qu'il ne se trouve par tout quelques Chirurgiens non seulement tres-habiles, mais encore fort circonspects en ce qui regarde les choses qui ne sont pas de leur ressort, & particulierement à Paris, où leur capacité paroît si incontestable qu'il n'y a pas de lieu au monde où la Chirurgie se fasse mieux que dans cette Ville, tant à cause de la commodité que les Ecoliers & Aspirans ont d'aller aux Leçons publiques, qu'à cause de l'exactitude des examens, & des chefs-d'œuvres. Aussi ne fais-je aucun doute que s'ils vouloient bien se contenter du Métier qu'ils sçavent, & particulierement de faire les grandes operations, il n'y auroit pas dans le monde de Chirurgiens plus dignes d'estime; car je ne passe pas pour de grands Chirurgiens ceux qui se bornent à la saignée, à penser des playes, & à traiter ces maladies dont la Chirurgie n'est pas moins friande que la chicane l'est de Decrets. Car comme l'une fait souvent releguer aux païs des Decrets & des Consignations, des hommes qu'elle auroit pû laisser en liberté, l'autre fait venir dans ses infirmeries des melancholiques, qui ne sont souvent rien moins que ce qu'ils apprehendent d'être; manege dont elle tire un si grand profit que certain Chirurgien se mettoit, dit-on, à genoux devant la Statuë du Roy de France Charles VIII. pour le remercier de ce que son armée avoit apporté de Naples une maladie qui mettoit sa famille sur un fort bon pied. En effet, ces belles & grandes Operations de la Chirurgie, qui semblent caracteriser les Chirurgiens sont seules capables de les rendre égaux aux Chirons, aux Podalires, & aux Machons. Ainsi ni ces Prêtres ni ces Religieux, qui s'adonnent à ce qu'il y a de commun dans la Chirurgie, ne sont en aucune maniere Chirurgiens, bien qu'ils fassent encore les Medecins en tant d'occasions. Quoy qu'il en soit, il est constant que si ces Prêtres & ces Religieux dérogent à la noblesse & à la sainteté de leur Etat, soüillant des mains consacrées aux saints Mysteres, & les occupant à la cure des maladies sales & honteuses, il n'en est pas de même de nos Chirurgiens, & qu'il n'y a rien du tout que d'honnête dans leur ministere, étant non seulement laïques, mais étant destinez pour cela & approuvez des Medecins & des Magistrats. En effet, un Art ne

peut-il pas être noble & civil, quoy que défendu aux Prêtres & aux Religieux; le terme même de méchanique, dans sa veritable signification, n'ayant rien de si bas & de si abjet, que les ignorans se l'imaginent. Car au reste, si l'on m'objecte que les Chirurgiens ne marchent dans les ceremonies publiques qu'à la tête des Artisans, à cause de l'operation manuelle, & que les Apotiquaires marchent avec les Marchands; je répons pour les Chirurgiens qu'ils ont des avantages bien plus considerables que cette marche ceremoniale, partageant avec les Medecins l'honneur de la conference & consultation dans les maladies externes; ce qui n'arrive jamais aux Apoticaires, dont l'office se termine à la préparation des remedes que les uns & les autres ont ordonnez.

Chirurgi stringe securim
Lictoresque tui præcedant Pharmacopolæ. *Hieronym. Bard. in Medic. gloria.*

Voila le pouvoir & le Consulat de la Medecine, le devoir des Chirurgiens, & celuy des Apoticaires. Que ceux-là se souviennent donc que les Arabes se trouvant accablez de maladies, furent les premiers qui leur abandonnerent les operations: qu'ils étoient encore Disciples des Medecins comme ils le sont naturellement, & obligez de faire leurs Cours sous ces Maîtres devant le regne de saint Loüis; que ce Roy & ses successeurs, & particulierement le Roy Jean, les soumit aux ordres & aux Loix de la Faculté de Paris, & qu'ils s'y sont eux-mêmes soumis, comme leurs Ecoliers, comparoissant tous les ans au jour de saint Luc pour renouveller leur serment; que le Roy Charles VI. confirma ces Loix, & qu'ils sont d'autant plus obligez de se contenter de leur sort, sans usurper ce que les Medecins se sont reservez, que leur portion est la plus grasse & la plus fertile de toutes celles de la terre medicinale, les renvoyant au surplus à la Pharmacopée d'Ausbourg, aux Statuts de l'Ecole de Montpellier, & plus particulierement à ceux de celle de Paris, outre qu'ils peuvent encore apprendre quel est leur devoir dans *la Police de l'Art de Medecine d'André du Breüil*, où ceux qui ne demandent qu'à choquer leurs Superieurs, trouveront ce qu'ils sont originairement, & une idée de la conduite qui leur a été inspirée par quelques broüillons du siecle passé & de celuy-cy; Ce qui a sans doute obligé quelque Docteur, qui n'étoit pas fort content de cette conduite, d'en faire ce beau portrait. *Pag. 64. des Statuts de la Faculté.*

L'on peut faire état même entre les concurrens
Qui viennent à l'envi se mettre sur les rangs
De ces braves Jurez que le serment oblige
A rendre au Doctorat par tout hommage lige;
Qui pour être grands Clercs, mais grands Clercs non lettrez,
Et de leur suffisance aveuglément outrez,
Osent faire en secret la Leçon à leurs Maîtres:
Eux qu'il faudroit charger de mords & de chevestres;
Qui vont les décrier sur leur capacité
Pour secoüer le joug de leur autorité.
Quatre mots écorchez de la Langue Gregeoise
Les élevent sur eux tout au moins d'une toise;
L'enfleure leur donnant cet air imperieux,
Qui les fait honorer du nom de glorieux.
Admirez de ces gens la sage politique,
Et le tour délicat qui les met en pratique.
Le signe du salut, avec le Crucifix
Entre deux chandeliers sur la table est-il mis,
Lors que les accidens portent par tout le trouble,
Que le danger allarme, & que la peur redouble;
Ils se garderont bien de manquer au respect,
Et de rien avancer qui ne soit de leur fait.
Mais lors que le malade est en pleine assurance,
Qu'aucun succès douteux son destin ne balance,
Toûjours le fin détour, toûjours le contredit
Auprés du patient fait valoir leur credit.
Toûjours quelque bon mot dans l'entretien s'échappe,
Qui va friser la barbe au prudent Esculape.
Entendez-les parler: Si je n'avois pas sceu
Tromper le Medecin, prescrire à son insceu.
Ce remede excellent que le bon homme ignore,
Et qu'à ses beaux avis nous en fussions encore,
Quoy qu'il soit honnête homme, & que j'estime fort;
Je le dis entre nous: Le malade étoit mort.
C'est un échantillon de leurs tours de souplesse
Où dans l'occasion ils montrent leur adresse,
Et qui chez le Bourgeois, & gens de bonne foy
Leur fait trouver accés, & donner de l'employ?

Car quant aux sages, je ne prétens fraper sur aucun, non

plus que le sage Medecin Anglois nommé Jean de la Coignée, dont je veux bien inserer icy la protestation d'épargner les sages Ministres de l'Art, qu'il fait au commencement du Livre qu'il a écrit en Anglois touchant les Abus de la Medecine.

Non ferit hæc Medica præstantes Arte Securis
Nec Medici officio qui benè functus erit,
Non ferit insignes Chirurgos, nec myropolas
Ars quib. & pietas sunt benè juncta simul.

Joann. Securis Oxoniens. in quari mon. Abus. Medicin.

CHAPITRE IV.

Des Apotiquaires.

LE terme de Pharmacie est fort vague, & se prend comme tant d'autres en bonne & en mauvaise part, puisqu'il signifie aussi-bien cette partie de la Magie qu'on appelle Noire, qu'une des parties Ancillantes de la Medecine dogmatique. Quant au terme de Pharmacien & d'Apotiquaire, ils ne different gueres que dans l'etymologie, car quant à la signification, elle est arbitraire dans les Auteurs. C'est ainsi que Petrone se sert de *Pharmacus* pour signifier un imposteur ; mais de dire qu'*Apothecarius* vient du terme Grec *, qui n'est pas fort éloigné de la signification du *Pharmacus* de Petrone ; c'est ce me semble donner la gehenne à un mot, pour luy faire dire ce qu'il n'est pas. La Pharmacie est donc, parlant proprement, une partie de la Medecine, qui n'est guere moins ancienne que la Chirurgie. On lit dans ce que Kirkerus nous a donné pour des fragmens de la Prophetie d'Enoch, que ceux qu'on appelloit dans les premiers siecles *Principes mundi*, enseignerent à leurs femmes & à leur maîtresses la connoissance & l'usage des aromats, & de toutes les drogues bonnes & mauvaises. Homere parle de la Pharmacie en tant de lieux, qu'on conjecture de là qu'elle étoit déja en usage long-temps avant le siege de Troye: mais ce qui luy fait bien plus d'honneur, est que le fils de Sirach la regarde comme le bras droit de la Medecine, En effet, avec quelles armes le Medecin fera-t-il la guerre aux maladies, s'il se trouve en des lieux où il n'y a ni remedes simples ni composez ? Aussi n'a-t-elle été séparée de la Medecine que

V. Suidam in verbo φαρμακός.

O Pharmace.

* ἀπὸ τῆς ἀποθήκης.

Ecclesiast. c. 38.

fort tard, car ces hommes qui amassoient des simples pour l'usage des Medecins, & qui les préparoient grossierement, n'étoient pas encore du temps d'Hippocrate, ce que nos Apoticaires ont été depuis. Les Medecins mêmes ne connurent qu'imparfaitement les remedes qui se tiroient des animaux & des mineraux, jusques au temps de Dioscoride, *Medicina in Principio paucarum fuit herbarum.* C'est pourquoy les Medecins voyans que la Medecine étoit d'une trop grande étenduë, souffrirent enfin qu'il y eût des hommes qui s'employassent sous leur direction & conduite, non seulement à la recherche des medicamens, mais encore à la préparation & au mélange. Mais qu'est-il enfin arrivé de ce ministere autorisé par les Magistrats, & par le consentement des Medecins? Les affranchis ont voulu prendre la place des Patrons, *Dixisti non serviam.* Car quoy que les Apoticaires puissent dire, ils n'ont aucun Livre de leur Métier non plus que les Chirurgiens, qui n'ait été composé par un Medecin ou plusieurs: & s'il s'en trouve quelqu'un sous leur nom ce n'est que Rapsodie, chou remâché, & barbarisme. C'est donc pour cela qu'ils sont obligez de reconnoître les Medecins pour leurs Superieurs & Precepteurs, ne tenant que de leur fond & de leur bonté tout ce qu'ils ont, & tout ce qu'ils sont. Cela est si vray, que les Loix civiles y sont formelles, & que les Magistrats d'Ausbourg & de plusieurs autres Villes d'Allemagne, d'Italie & d'Espagne tiennent la main à l'execution de ces Loix. Et si les Ordonnances que les Rois de France ont faites à même fin ne s'executent pas fort ponctuellement, c'est la negligence des Ministres de la Justice, ou la pusillanimité des Medecins qui en sont la cause. De là vient que la pluspart des Apoticaires, loin de se contenir dans leur devoir, veulent marcher sur les talons des Medecins, faisant la Medecine avec insolence, quoy qu'avec bien moins de capacité que les Chirurgiens. Car si on vouloit examiner le merite de la plupart de ces Artistes, on seroit étonné de voir que de pauvres garçons, souvent sans esprit, sans étude ny application, aprés avoir fait un apprentissage tel qu'il vous plaira, & battu un peu la calabre, entrent dans la Maîtrise par les seules voyes de la patience & de la dépense, comme on le peut voir dans le Factum qui a tant donné de jour à cette verité, & de divertissement aux curieux d'Ouvrages comiques. Ainsi l'argent & les ceremonies ne leur ont pas si-tôt donné permission de lever Boutique, que

In quò ille medebitur si locis contingat Pharmacopolis, Carentib. artem exercere anne verbis? *Fabius Colomna in Præfat. Histor. Plant.*

Scholiastes Homeri à Senec. citat.

Tot servi, tot hostes.

Factum de Nicolas du Ruisseau, contre les Apoticaires & Gardes de Paris.

ſans ſe mettre en peine combien il faut de temps & d'étude pour faire un bon Apoticaire, ils ne penſent qu'à faire les Medecins. C'eſt pourquoy un ſçavant Medecin du ſiecle paſſé parlant des Abus qu'ils commettent ordinairement, ne les appelle pas ſeulement les Singes de la Medecine, mais des *Canoniſtes*; les renvoyant ou aux Canons de Meſué, ou à ceux de leurs Seringues, *Ne ſutor ultra crepidam & Pharmacopœus extra pixidem.*

Liſez Baventio des abus des Apoticaires.

D'autres Sçavans en l'Art de donner des clyſteres,
Font valoir le talent par de ſecrets myſteres,
Ordonnent de leur chef pour malades & ſains,
Et pour l'avoir ſongé deviennent Medecins;
Controllent, ſans reſpect, avec outrecuidance
Des plus graves Docteurs la ſçavante Ordonnance;
Renverſent leurs avis, mépriſent leurs Statuts,
Et dans l'occaſion s'en font les Subſtituts;
Perſuadant les gens qu'ils ſont fort inutiles,
Qu'eux, ſans d'autres ſecours, ne ſont que trop habiles.
Et ſi l'on les en croit le Juliep épiſſé,
Entre les Recipez adroitement gliſſé,
Ou du fin Cordial une doſe en bouteille,
De votre queriſon aura fait la merveille.
Ainſi tout s'y faiſant contre le droit des Gens
On eſt pis qu'en un bois, ou parmi les Sergens,
Et l'uſurpation de ces Aides-d'Office
Fait que le Medecin gele dans l'exercice.

Mais parce que je ſuis perſuadé que ni tous les Chirurgiens ni tous les Apoticaires ne ſont pas compris dans les deſcriptions que ce Poëte en fait, je veux bien ajoûter icy cette reſtriction qu'il a faite en faveur des ſages.

Pour garder à chacun le droit & l'équité,
Et ne dire icy rien contre la verité,
Tous ne ſont pas moulez ſur ce mauvais modele.
Pluſieurs peuvent ſouffrir la touche & la coupelle:
Habiles dans leur Art, d'ailleurs honnêtes gens,
Et qui ſçavent bien vivre avecque les vivans.
Ils ſçavent en uſer avec la déference
Qu'à des eſprits bien faits inſpire la ſcience;
Semblables à l'épi qui porte le bon grain
Qu'on voit plus s'abaiſſer plus il ſe trouve plein.

Mais si vous en trouvez dont la sage conduite
Force les envieux d'honorer leur merite,
Et loüer leur vertu; vous en trouvez aussi
Un bon nombre de tels que je les peins icy.
C'est à ceux-cy pourtant qu'il faut qu'on s'abandonne,
Contre les étrangers on se précautionne.

V. Primerof. l. 1. de vulgi errorib. in Medic. cap. 3. & 11.

Longius epist. 20. Lettres de G. Patin.

Car au reste je n'ay garde de rapporter icy tout ce que de sçavans Medecins de divers Païs ont dit de desobligeant, quoy que veritable, contre les ignorans & les temeraires, qui passent de leurs mortiers & de leurs boëtes à la cure des maladies, dont ils ne sçavent pas mêmes les noms. Qu'ils apprennent donc qu'ils ne sont rien autre chose que des Apoticaires, Marchands, Droguistes, Epiciers, Grossiers, Aromataires: qu'il est de leur devoir de s'en tenir à leur Art & à leurs Boutiques, où ils doivent avoir soin de ne rien tenir que de bon & de bien conditionné; précepte qui les mene loin, si on y joint celuy de ne rien donner de consequence sans Ordonnance du Medecin. Qu'ils sçachent encore qu'ils ne doivent faire aucun profit injuste, excessif & tortionnaire; & qu'enfin ce n'est pas à eux à parler sur les maladies, de quelque nature qu'elles soient. Que leur experience, s'ils s'en piquent, est une experience sans experience, fausse & trompeuse, & que les Casuistes & les Loix civiles les condamnent, s'ils osent sortir de leur sphere. Car, combien en voyons-nous qui veulent faire seuls les Medecins en des occasions, où les habiles & consciencieux Medecins appellent du conseil, quoy qu'ils ne sçachent pas même la construction de la plus simple Ordonnance? De là viennent les horribles *qui pro quo*, dont on a tant veu de suites funestes; témoin entre une infinité d'autres, celuy qui ayant lû *Philonio* pour *filo uno*, fit dormir le malade bien loin au delà du sommeil d'Epimonides, puisqu'il dort encore. Car quant à celuy qui prit *oculi populi* * pour des yeux de pendu, & *auricula muris* pour des oreilles de souris; & à celuy même qui donna au vieillard le Diasatyrion, que le Medecin avoit ordonné pour un jeune marié, & la medecine laxative préparée pour le vieillard au jeune homme, les suites de ces beveuës eurent plus de comique que de tragique. Cependant, de quelles consequences ne peuvent point être ces méprises, particulierement quand elles sont causées ou par la vanité, ou par la mauvaise foy de l'Apoticaire? témoin ce que nous en apprend Laurent Joubert,

Ultra Epimenidam dormire. *Erasmus in Chiliadib.*

* *Ce sont les boutons de l'Arbre appellé Peuplier.*

In facetiis Bebelianis.

digne

digne Chancelier de la Faculté de Montpellier. Un Apoticaire, dit-il, portant des parties à un convalescent de qualité, & homme de bon sens, luy voulut faire valoir, comme un grand service, la correction des Ordonnances du Medecin qui l'avoit traité, disant que s'il les eût suivies ponctuellement il en seroit indubitablement mort. Mais bien loin que ce convalescent luy en sceût gré, il luy répondit: Et c'est pour cela mon ami que je m'étonne que je ne suis mort. C'est assez que vous soyez tombé d'accord de cette conduite, pour aviser avec mon conseil, si je dois vous payer ces parties, & si je ne vous demanderay point en Justice les dommages & interests que de raison pour cette temerité, & pour ce mépris des ordres de mon Medecin. L'ignorance de celuy qui ne voulut jamais appliquer à la region des vertebres du dos un Topique ordonné par un Medecin pour une maladie d'estomach, est moins à blâmer à la verité que l'insolence de l'Apoticaire de Montpellier; mais cela ne laisse pas d'être fort sot, & de faire voir combien cet Apoticaire étoit ignorant dans l'Anatomie. Je ne sçay si c'est un conte pour rire, mais on dit qu'un Ecolier en Droit ayant demandé à un Apoticaire s'il avoit du *familiæ herciscundæ*, & que l'Apotiquaire luy ayant répondu, tout étonné, qu'il n'en avoit pas, l'Ecolier luy demanda encore s'il avoit du *finium regundorum*, à quoy il répondit pour sortir d'affaire, & pour ne pas paroître mal fourni, qu'il en avoit encore le jour précedent, mais qu'il l'avoit vendu ce jour là. Passe pour cela; mais à qui se trouveroit en la place d'un pauvre jeune homme nommé Mantias dans Galien, il n'y auroit pas à rire, puisqu'un Apoticaire luy serra tellement le front d'un bandage que les yeux luy en tomberent de la tête. Il en est de même de cet Apoticaire de Londres, qui donna du mercure sublimé pour du mercure doux à un homme qui en mourut pitoyablement; car pour celuy qui debitoit l'emplâtre *Oxicroceum*, *sine Croco*, le coup n'étoit pas mortel, quoy qu'il fist en cela une friponnerie. C'est donc pour les Apoticaires particulierement *que l'Oracle semble avoir parlé*, dit le docte Simon Paulli, *quand il a dit*: CONNOIS-TOY TOY-MESME. *Toutes leurs fautes n'étant qu'une suite de celles qu'ils font, manque de penser à ce grand précepte, pourquoy ne pas écrire dans leurs Boutiques en gros caracteres, cette sentence du Temple de Delphes; car un homme de bon sens, & qui a de la conscience, ne s'avisera jamais de donner un grand remede, tel qu'est la purgation, si ce n'est dans une*

Dissertation Angloise touchant les Abus que les Apoticaires commettent dans la préparation des Remedes à Londres 1669.

Simon Paulli Archiater Regis Daniæ, in Quadripartito Botanico.

pressante necessité. *Combien d'hommes ont perdu la vie, ou du moins sont tombez dans de grandes extremitez, par la temerité de certains Apoticaires & de certains Chirurgiens, qui font si peu de cas de la vie d'autruy qu'ils la hazardent pour une Pilule ou pour une Tablette dont ils veulent avoir le debit à quelque prix que ce soit.* Car enfin quand ils auroient, eux & tous les Empiriques, les meilleurs remedes de la Medecine, est-on Ecuyer pour avoir un cheval vigoureux, & habile Artisan pour avoir en main les instrumens, & les materiaux de quelque métier? De plus, prescrire & executer sont-ce pas des choses bien differentes? Les fonctions de la tête & celles du bras sont-elles les mêmes? Le Pilote & le Matelot, le Manoeuvre & l'Architecte, le Magistrat & l'Huissier marchent-ils sur le même pied? Sera-t-il donc permis à chacun de se servir de ce qu'il a en main, sous pretexte qu'il le croit propre à sa fin, & particulierement dans la Medecine, pendant que la Police se fait avec tant de regularité à l'égard des Arts les plus méchaniques? Ainsi les Apoticaires qui ont assez à quoy s'occuper dans le choix & dans le mélange des vegetaux, des animaux, & des mineraux, pourront-ils en conscience sortir de leur Sphere, & traiter des maladies qui surpassent autant leur connoissance, que l'interpretation des Loix & la décision des points difficiles surpassent celle du Procureur & de l'Huissier? Car quant à ce qui les interesse, suppose que la Pharmacie fût bien moins lucrative que la Chirurgie, & qu'un M. Fleurant ne fût pas un homme *bene faciens partes & lucrans mirabiliter*; il ne seroit pas juste pour cela que les Apoticaires se dédommageassent de ce malheur sur les malades qui tombent entre leurs mains; au contraire l'état pitoyable où ils sont alors les devroit porter à la compassion; car au reste si les profits de la Pharmacie ne sont plus si grands qu'autrefois, c'est la cherté de leurs remedes, & le peu de respect qu'ils ont eu pour leurs Superieurs, qui ont obligé les Medecins & les malades à se passer d'eux. Pour les gens qui ont la foy tendre, & qui ne laissent pas d'écouter leurs discours & leurs promesses, il faut leur apprendre qu'il y a bien à dire entre promettre & faire, & que parler n'est pas raisonner, quoy qu'il s'en trouve d'assez temeraires pour promettre même ce qui est impossible à la Medecine, aimant mieux voir perir le malade, pourveu que ce soit dans l'usage de leurs drogues, que d'avoüer la verité, & que de quitter la proye qu'ils ont onglée. A quoy j'ajoûteray

Ille qui non est Medicus præstat non habere medicamentum, nam ille qui habet perdit, nescius quando eo uti debet. *Chrysost.*

Absurdum fit si promiscuis actibus rerum turbentur officia, & alii creditum alius subtrahat. *Lege D. val. 23. capite de Testament.*

encore au sujet de la cupidité de ces Medecins Canonistes, que si le raisonnement de la pluspart des Chirurgiens, opinans avec des Medecins, n'est pas fort grande chose, il feroit beau voir un raisonnement Pharmacien s'ils le faisoient en public & devant de bons Juges. Car comme tout leur manege ne se fait que devant des ignorans, ou des gens pitoyablement prévenus, ils parlent toûjours à bon compte, entassant, au reste, si on les laisse faire, medecine sur medecine, juillep sur juillep, jusques à ce que le malade soit mort ou gueri. Quant à l'interêt du malade, il est bon qu'on sçache qu'en lezinant quelques visites de Medecins, que l'Apoticaire semble luy sauver c'est justement ce qu'on appelle amasser pour dissiper, la pluspart de ces Messieurs là n'entrans jamais chez les malades quand ils ne sont pas éclairez d'un Medecin fidelle & consciencieux, sans y porter quelques remedes qui se trouvent tous sur les parties, & dont le prix va bien au de-là de ce qu'on auroit donné à un habile Medecin, quoy que les remedes ne soient souvent que ce qu'on appelle des amusemens & des colifichets de l'Art, qui a sa bagatelle & son clinquant comme tous les autres Arts, *Ad populum Phaleras. Pomposum remediorum chaos, & indigestus acervus, pretiosa Artis & artificum scandala, fuci quibus Medicina virgo non indiget.*

CHAPITRE V.

Des Sages-Femmes.

QVoy que la grossesse & l'accouchement, considerez simplement, soient des choses naturelles; les accidens qui les accompagnent & qui les suivent sont de si grande consequence, qu'on les doit regarder comme des maladies qui ont besoin des Ministres & des remedes de la Medecine. On accouche avant le temps ordinaire, & même de joye, de tristesse, de rire, de tousser, & si l'on en croit Pline, par un simple baaillement. Mais comme il n'y a rien non seulement de si indifferent, mais même de si innocent & de si honnête dans les fonctions naturelles, que la critique & l'humeur chagrine ne puissent insulter; ces innocens efforts que font la mere & l'enfant, celle-là pour se décharger d'un pesant fardeau, & celuy-cy pour sortir

Paul. Zachias T. 2. l. 2. q. 14.

La comare del Seignor Scipion. de Mercuriis.

L. 7. c. 7.

d'une longue prison, n'ont pas moins èté attaquez par des gens de mauvaise humeur, que les charitables mains qu'on leur tend pour les secourir ; car pour commencer par ces mains bien-faisantes & charitables, Pline a si peu d'estime pour les Sages-Femmes, qu'il les fait marcher presque sur le pied de celles qui meritent le moins le nom de Sages. Cependant n'en voyons-nous pas qui ont des places honorables non seulement dans les Histoires profanes, mais encore dans les Livres sacrez du peuple de Dieu ? Ne parlent-elles pas dans ces Livres d'un air d'autorité & de confiance sur les accouchemens de Rachel & de Thamar, & encore plus precisément dans les réponses des illustres Sephora & Phua, où elles ne paroissent pas moins resoluës que conscientieuses ? Leur Art, disent-elles, est si necessaire, que toutes les femmes des Hebreux y sont sçavantes: Mais qui doute qu'il ne soit encore des plus honnêtes, puisque Job ne dédaigne pas les comparaisons tirées du Métier, quand il est question de marquer la puissance de Dieu, *Et obstetricante manu ejus eductus est coluber tortuosus*? Aussi voyons-nous que l'Antiquité Payenne a tant eu de consideration pour elles, que Pline même donne en particulier de grandes loüanges à une Sotyra & à une Salpé: que le Senat d'Athenes leur accorde de grands Privileges, en consideration de la sage Agnodice: que Theodore Priscien, grand Medecin dédie ses Ouvrages à une *Salvinia obstetrix*, & qu'enfin elles sont appellées dans le Droit *Artis probatæ & fidæi*. Car si nous voulons remonter encore plus haut, & de là descendre au détail des sages Matrônes de l'Antiquité, ne trouverons-nous pas une Ocirrhoe fille de Chiron, une Polidamné femme de Terée l'Egyptien, & une Phanerete mere de Socrate, qui font ce Métier ; de sorte qu'on ne doit pas douter que ce ne soit pour faire honneur à la Profession de cette derniere, que ce grand Maître de la sagesse se compare à une Sage-Femme, quand il dispose les enfans à la production & exercice des vertus morales. Il introduit même dans cette veuë le grand Hippocrate, tenant des discours fort à l'avantage de ces Femmes-là. Elles y paroissent avec autant de force de tête, qu'elles en ont dans les bras : elles y font les mariages: elles tâchent d'aparier les parties, en sorte qu'elles ne soient pas inutiles à la Republique, & qu'elles n'ayent pas sujet d'être mécontentes les unes des autres ; précaution & ceremonie dont on auroit grand besoin à present. Ainsi comme

L. 28. c. 7.

Genes. 35. & 38.

Ibid.

L. 27. c. 7.

ff. de venti inspiciend.

Ovid. Metam. 2. Odiss. 4.

Socrates in Theteto.

elles étoient bien plus habiles en ce temps-là qu'elles ne sont de notre temps en bien des Païs, il ne faut pas s'étonner si elles étoient alors plus considerées qu'elles ne le sont aujourd'huy. Il seroit donc fort expedient pour le bien public, qu'elles fussent dans toute la France telles qu'elles sont à Paris & dans toute l'Espagne, où elles assistent aux dissections des corps de femmes que l'on fait dans les Ecoles, & qu'elles fussent examinées comme on les examine à Copenhaguen, où elles prennent Leçon des Anatomistes avant que d'être admises à l'exercice de leur Métier.

Quant à ce que certains heretiques s'imaginoient de honteux dans l'accouchement, l'appellant *Contumeliam*, les Payens même leur fermoient la bouche. Les productions de Jupiter. Pallas qui sort de la tête de ce souverain des Dieux, & Bacchus qui sort de sa cuisse, sont-ce pas des mysteres de Religion ou d'Etat, qui font honneur aux accouchemens? C'est pourquoy Junon, toute femme & sœur qu'elle est de Jupiter, veut bien être encore Lucine, & reputée mere des enfans qui viennent au jour, se trouvant à toutes les couches où elle est la *Partula*, & même la *Postuersa* de Varron, presidant aussi-bien aux accouchemens contre nature, qu'à ceux qui sont naturels.

Rite maturos aperire partus
Levis Ilithia tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
seu Genitalis.
Diva producas sobolem patrumque
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque feraci
Lege marita.

Horat. in sæculari Carmine.

C'est ainsi que les Poëtes la mettent dans les ruelles des femmes enceintes, comme le plus promt secours qu'elles puissent esperer.

Lenis ades precibusque fave Lucina puellæ,
Digna es quam jubeas, muneris esse tui.

En effet, elles en ont un si grand besoin, que Medée fait cet aveu chez un Poëte.

Nam ter sub armis malim vitam cernere,
Quam semel modo parere.

Medea apud Eurip.

Enfin l'on fait des vœux non seulement à la *Genita Mana*, à l'*Eugenia*, & à la *Fluonia*, mais encore au Dieu *Nixius*, dans

le temps des accouchemens. La sage Antiquité n'a donc rien veu que de venerable dans les accouchemens, quelques laborieux qu'ils fussent; car outre qu'ils sont la colomne & l'appuy des Familles,

Statius 4 Silvar. ad Maximum.

quod . . .
Rectè fundasti vacuos penates,
O diem lætum venit ecce nobis,
Maximus alter.

Il y a même, selon quelques-uns, du miraculeux.

Cuncta puerperio cedant miracula mundi.
Infans quo reserat claustra pudenda matris.

Mais que sert d'alleguer les Payens, puisque l'Ecriture sainte est remplie de saints & de mystiques accouchemens, *Impleti sunt dies quibus pareret. Ante omnes colles parturiebar*, & qu'elle ne dédaigne pas même de particulariser les monstrueux. *Melius fuisset si natus non fuisset. Concepit dolorem & peperit iniquitatem.* Ainsi quoy que veulent dire les Marcionites des accouchemens, Tertullien nous represente la scene & l'action, comme des choses non seulement dignes d'admiration, mais qui ont de la sainteté. *Aspice viventes uteros sanctissimarum fœminarum, nec modo spirantes in illis infantes, verum prophetantes. Sanctissima naturæ opera, & venerationem naturæ.* Considerez ces pitoyables efforts ausquels tous les hommes doivent la vie, *Mulieris enitentis pudorem, vel pro periculo honorandum, vel pro natura Religiosum*, & voyez s'il y a autre chose que d'humain & de charitable dans ce qui s'y passe, & dans les offices qu'on y rend. Car que peut-on se figurer de plus charitable que de délivrer un pauvre petit criminel, d'une corde qui luy ceint le cou, & qui l'attache par le milieu du corps, en un lieu de tenebres & d'horreur? Quoy de plus humain, que de nettoyer sa bouche salie & fermée par un vilain excrement? Combien y a-t-il d'honnêtes gens utiles à l'Eglise, à l'Etat & à leurs familles, qui ne seroient jamais venus au monde? *Quasi de utero traslati ad tumulum*, si une main bien faisante & adroite ne leur en avoit facilité & ouvert l'entrée. Puis donc que le succés des accouchemens dépend tellement de l'adresse & de la pratique des Sages-Femmes, que même Esculape, interrogé sur cette matiere, avoüe qu'il n'y entend rien, & que le grand Hipocrate * renvoye les femmes grosses aux femmes qui ont du jugement & de la pratique dans cet employ; je ne m'étonne pas que quelques anciens Legislateurs, &

L. de Anima & contra Marcion.

Quis earum non misereatur propter obsequia quæ matres præstant propter partûs periculum, & ipsam liberorum procreationem. *Novell. 17. Codic. 8. tit. 18. L. ultim. §. ult.*

Puerperæ mortem præ foribus consistentem habent. *Leo Imperator.*

Augustin. de Civit. Dei. c. 17. l. 3. Tiraq. de nobilitate c. 31. l. num. 4.
** L. de Septimestrio partu.*

même quelques Juriſconſultes modernes leur ayent été ſi favorables.

Mais quant à ce qui regarde leur exercice & leur devoir, il faut que j'ajoûte à ce que nous avons déja marqué cy-devant, que la Medecine Chrêtienne en demande bien plus de choſes que la Payenne n'en a demandé. Ce n'eſt pas aſſez de l'étude, de la pratique, de la patience, de la force du corps, & de la conformation de la main; elle veut encore qu'elles ſçachent la veritable forme de baptiſer les enfans dans le beſoin; qu'elles appellent les Medecins quand les accidens preſſent; qu'elles leur obeïſſent ponctuellement; qu'elles ne ſe mêlent ny de preſcrire des remedes de conſequence, ni de débiter des ſecrets; qu'elles ſoient pudiques dans leurs actions & dans leurs diſcours; qu'elles ſoient veritables dans les Rapports qu'elles font en Juſtice, & dans tout ce qui regarde leur miniſtere. Qu'elles n'exercent pas le Mêtier avant que d'être Maîtreſſes Jurées, à moins que d'y être obligées par neceſſité; mais ſur tout que ſi elles ſçavent beaucoup de choſes qu'il n'eſt pas neceſſaire que les autres femmes ſçachent, au moins qu'elles n'en faſſent aucun mauvais uſage: ſur tout qu'elles ſe ſouviennent toûjours non ſeulement de ce que les Loix civiles leur défendent; mais encore de ce que la Loy divine gravée en leurs cœurs, ne leur permet pas, & que je n'ay garde de particulariſer icy. Il faut encore que la Sage-Femme ne ſoit pas trop âgée, qu'elle ait, s'il ſe peut, ſouffert les travaux de l'enfantement, pour en être d'autant plus tendre; qu'elle ſoit aſſiduë, fidelle, devote ſans ſuperſtition, ce qui eſt de grande conſequence, & même qu'elle ne ſoit ni étourdie, ni inquiete, ni colere. Voilà le moyen de s'attirer les benedictions dont Dieu combla les Sages-Femmes de l'Egypte, qui ſacrifierent leur interêt à leur devoir: car ſi on ne peut nier qu'elles firent un menſonge de la maniere dont elles répondirent à Pharaon pour ſauver la vie des innocens, Dieu ne laiſſa pas de recompenſer une action en laquelle le bien l'emportoit fort notablement ſur le mal.

Paul. Zachias. l. 6. t. 1. q. 12.

La Racoglitrice del Scipion. Mercur.

V. Antilog. Script. ſacra in cap. 34. Geneſ. D. Magrii inclit. Presbyter. Congreg. Orator.

Comme je ne doute pas qu'il n'y en ait pluſieurs dignes de ce nom qu'on leur donne, & particulierement à Paris, où elles ſont prudentes, experimentées, & ſçavantes plus qu'en lieu du monde, je ſuis ſurpris de voir qu'il s'en trouve tant d'autres dans les Provinces, & ſur tout dans la Campagne & dans les

petites villes, tres-ignorantes de leur devoir, & fort mal-adroites; & qu'on n'ait pas soin de les obliger de s'instruire avant que de faire ce perilleux & important Métier. Car il faut qu'on sçache, pour fruit de tout ce Chapitre, qu'il meurt tant de femmes & tant d'enfans des accouchemens laborieux, pour ne point parler des incommoditez qui restent à celles-là, faute de quelque précaution; qu'on a eu raison d'appeller la grossesse & les couches *la Guerre des femmes & des enfans. Certamente non mentirei, si io dicessi che delle dieci donne, che pariscone, nel parto noue per poca scienzae cognitione, d'ella levatrice se moiono.* Sur quoy il est encore à propos de remarquer avec le docte Primerose, pour autre fruit de ce Discours, que non seulement en Angleterre & en Italie, mais encore en France, les abus & la mauvaise conduite dans le regime des femmes nouvellement accouchées, en précipitent beaucoup dans de grands perils, sur tout quand les Gardes & les Sages-femmes s'opiniâtrent à leur donner beaucoup d'aliment, de breuvages actuellement chauds, de liqueurs & d'aromates sous prétexte de rétablir leurs forces, & plus particulierement quand elles leur font tenir un regime contraire aux évacuations naturelles, si necessaires à leur parfait rétablissement, que le Texte sacré a bien voulu le marquer.

Marinell. Medicine, delle donne.

Levitic. 12.

On voit donc assez par toutes ces remarques, combien il est de l'interêt de la Republique de mettre ordre aux abus qui se commettent dans l'établissement de nos Sages-femmes, & particulierement dans les Provinces, où on les devroit renvoyer aux Medecins, aux Chirurgiens, & aux plus habiles Accoucheuses de la Metropole pour y subir les examens, & y donner des preuves de leur adresse; chose de si grande consequence que les Medecins des Princes n'ont pas dedaigné en quelques Païs de s'y appliquer. Je croy même que le public s'en trouveroit bien, si on faisoit revivre quelques-uns des Privileges qu'on leur a ôté, ou si on leur en accordoit de nouveaux. A quoy on peut ajoûter avec le docte Langius, que si elles ne sont plus appellées aux assortimens des mariages, comme autrefois, c'est la faute des filles & des meres, qu'une sotte honte rend trop difficiles: Car au reste ce n'est pas à moy seul, mais aux Theologiens & aux Facultez à examiner si on pourroit se passer de Sages-femmes où il y a des Chirurgiens, & s'il seroit plus honnête, comme il y a de l'apparence, & comme nos anciens Medecins semblent le marquer, de s'en tenir à ces Femmes, particulierement

V. Lang. Epist. 10. 1. 2. Epist. Med.

Gregor. Gloss. 8. in D. l. 17. Titul. 6. 2. 6.

ticulierement quand elles ont les qualitez requises pour ce ministere. Je me contente donc de conclure que les Chirurgiens, non plus que ces Femmes, ne doivent jamais se mêler du regime & des grands remedes, ni devant ni pendant l'accouchement, pas même quelque temps aprés, où il y a des Medecins, & que c'est aux Magistrats à exciter ces Femmes de se rendre capables de bien faire, par les recompenses; & à les punir quand elles ne font pas leur devoir, comme l'a fort bien remarqué un sçavant Scholiaste * sur une des Observations des Ephemerides d'Allemagne.

* Dolendum est apud nos Magistratum tantis obrui curis, ut quantum par est animadvertere nequeat in obstetricum & puerperarum delicta. Ferme enim garrulis & insciis muliercul is, res maximi momenti creditur, neque Medicis meliora suadentibus creditur. *Decuria II. anni I. Observat.* 106.

CHAPITRE VI.

Des six choses appellées non naturelles, & des Ministres de la Medecine qui en ont soin.

Les six choses non naturelles, & cette partie de la Medecine *Dietetique* que le docte Minderer fait consister dans l'administration raisonnable des alimens, & de tout ce qui entretient la propreté & les commoditez du corps, sont des secours de la Medecine, quand on en fait un bon usage, quoy que d'une bien moindre importance que les remedes qui évacuënt la plenitude & la cacochimie. C'est pourquoy avant que de traiter de ceux-cy, je m'arrêteray un peu à ces six choses dont l'usage & le ménagement ne sont pas moins de saison dans les maladies que dans la santé. En effet, les Cuisiniers mêmes, ceux qui font les lits, & qui prêparent divers rafraîchissemens ne sont pas moins les Ministres de l'Art, quoy que dans un degré fort inferieur, que ceux dont j'ay parlé dans les trois precedens Chapitres. Pour ce qui est donc de ces six choses dont les Ministres de la Medecine ont le soin, & que les Medecins appellent non naturelles *, ils les réduisent à l'air, au boire & au manger, au sommeil & à la veille, au mouvement & au repos, aux excremens vuidez ou retenus, & aux passions de l'ame, en l'administration desquelles ceux qui sont auprés des malades faisant souvent plus de fautes que les malades mêmes, ceux-cy sont bien moins à blâmer que ceux qui leur en accordent l'usage mal-à-propos. Car comme les Medecins faillent souvent, ou par ignorance ou par negligence, les autres Mini-

Mindereri, Threnod. Medic. pag. 582.

* Non naturales idest benè utentibus utiles, & malè utentibus molestiæ.

stres de la Medecine ne faillent pas seulement en ces deux manieres, mais encore par présomption, & particulierement en France où les Medecins ont beau s'opposer à ces desordres, & où le torrent de la coûtume & de l'entêtement l'emportent sur la raison. Sur quoy il est bon, avant que de passer outre, de marquer icy que la Diete, à laquelle les six choses non naturelles se rapportent, comme les especes aux genres, n'étoit pas encore inventée du temps des Asclepiades, disciples & successeurs d'Esculape; mais à dire le vray, quoy qu'elle soit une condition sans laquelle il est presqu'impossible de guerir; & quoy qu'elle tienne lieu de remede à bien des infirmes, il eût été bien moins dangereux de n'y pas penser que d'en abuser, comme on a fait depuis, & que de faire seicher comme faisoit Thessale, les pauvres malades par des abstinences de trois jours; ou tout au contraire de favoriser comme Prodicus, Asclepias, Petronas, & quelques autres, les inclinations des malades d'une maniere extravagante. Quant à ce qu'on appelle la diete des sains, on raconte qu'Ada Reine de Carie, ayant envoyé quelques uns de ses Cuisiniers au grand Alexandre, comme un beau present, il les luy renvoya tous, disant *qu'il en avoit de meilleurs, l'exercice & la faim ne manquant jamais de luy faire trouver bon tout ce qu'il mangeoit.* Et c'est apparemment ce qui a fait dire à un grand Personnage, qu'un habile Cuisinier est plus dangereux pendant la santé, qu'un ignorant Medecin pendant la maladie. Les Romains, dit Arnobe, faisoient tant de cas de la diete & du regime des sains & des malades, qu'ils y faisoient presider deux Divinitez, *Victua & Potua*, n'ayans point d'autre sausse que celle d'Hipocrate, *nunquam satiari cibis & impigrum esse ad laborem.* Ainsi la diete des personnes mêmes constituées dans l'Etat *neutre de decidence*, ne doit être gueres moins exacte que celle des malades allitez; car la plenitude quelle qu'elle soit, faisant dans le corps humain ce que de trop grandes felicitez font dans le corps politique, on tombe dans de grandes maladies faute d'un peu de retranchement. En effet, s'il arrive que cette plenitude degenere en ce que la Medecine appelle *Cacochimie*, la chaleur naturelle ne manque gueres à être suffoquée, ou au moins à degenerer en *ignée.* Il faut donc avoir un grand soin du regime dans tous les états, même dans celuy de convalescence, traitant les maladies, ces ennemis du genre humain, comme Cesar traitoit ceux de la Repu-

Bacon. l. 4. Phisicor.

L. 3. contra gentes.

NIMIA FELICITAS, *V. Flor. in Epitom. cap. 2. l. 4. & lib. 3. cap. 12.*

Morbi ut hostes fame superandi. *Frontin. Stratag. l. ultim. c. ultim.*

blique, qu'il réduisoit par la faim. Ce n'est pas toutefois qu'il ne faille proportionner la diete non seulement à la constitution des sujets, mais encore à celle des climats. Car pour ne parler icy que du nôtre, quoy que les alimens retardent le marasme naturel, qu'ils soûtiennent les forces dissipées des malades, & qu'ils les humectent, il ne faut pas laisser de les proportionner à la nature des maladies, & des regions, nourrissant davantage dans les Païs temperez que dans les Païs chauds, où les maladies étans plus aiguës elles sont plus proches de leur fin, & encore plus dans les Païs froids, où il faut bien davantage d'aliment pour mener le malade jusques au declin du mal, évitant cependant dans tous les Païs certaines douceurs & certains mélanges dont on flatte & irrite mal-à-propos le goût des malades. Cela étant donc supposé, je descens au particulier des six choses non naturelles, & commence par la premiere.

I.

L'EAU.

Comme les choses liquides & *potulentes* tiennent souvent lieu d'aliment solide aux malades, que *l'elixation* s'en fait ordinairement avec l'eau, & que l'eau sert quelquefois de medicament, nous ne parlerons icy que de ce breuvage, remettant à parler du vin, du cidre & de la bierre, cy-aprés. Je dis donc que de quelque necessité que soit le feu, les Loix le faisant aller du pair avec l'eau dans les punitions, l'eau l'emporte infiniment sur le feu; non pas seulement parce qu'elle l'éteint & parce qu'il y a des eaux chaudes autant que de froides, & qu'il n'y a point de feu qui rafraîchisse, comme il y a des eaux qui échauffent; mais parce qu'il n'y a en effet ny vegetal ny animal qui s'en puisse passer, * rien ne fructifiant sans son secours; ce qui a fait croire à Thales que l'eau étoit faite de feu. C'est pour cela que les Egyptiens se servoient du Hieroglyphe d'une cruche, pour marquer les mysteres qu'elle contient, & l'utilité qu'on en tire. Les Perses, à leur exemple, la faisoient servir aux mysteres de la Religion, comme a fait le divin Legislateur des Chrêtiens, qui ne guerit pas moins l'ame que le corps par une mysterieuse ablution dans la piscine du Baptême, & qui se compare luy-même à une fontaine d'eau vive. Je ne m'étonne donc pas si tant de Peuples differens ont cru que les lotions du corps passoient jusqu'à l'ame: Si Lucien a cru que les Macrobes vivoient long-temps parce qu'ils ne beuvoient que de l'eau, & si quelques Historiens ont écrit que les premiers hommes n'ont vécu plusieurs siecles que parce qu'ils

Interdicere aquâ & igne.

* Aqua, *quasi à quâ vivere non possumus.*

Igitur medicatur quodammodo aqua per Angeli interventum, & spiritus in aqua corporaliter diluitur, & caro in eadem spiritualiter mundatur. *Tertull. de Baptism.*

ne beuvoient autre chose. En effet, Plutarque nous assure que Theodore de Larisse, Libanius, Democharis, Lucien, & le fameux Apollonius de Thianée n'ont beu que de l'eau : & l'experience nous fait voir que ceux qui boivent de l'eau ont le sommeil plus tranquille que ceux qui boivent du vin. Aussi Galien, pour me retrancher à ce qui fait à mon sujet, luy donne-t-il le premier lieu entre les Elemens, non seulement parce qu'elle entre en plus grande quantité qu'il ne nous semble dans la generation des animaux, mais encore parce qu'elle rafraîchit tout ce qui tomberoit dans le marasme prématuré, si elle ne venoit au secours. Le vin même qui n'est autre chose, si on on en croit Empedocle, que de l'eau digerée & rectifiée dans la vigne, *Aqua in vite cocta*, ne se distribuëroit pas si facilement pour la reparation de la triple substance, si elle ne luy servoit de vehicule, & si elle ne temperoit les qualitez qu'il tire du souffrir narcotique, qu'elle dissipe ou qu'elle noye d'une maniere aussi effective qu'elle est indicible. On ne finiroit de long-temps, si on vouloit alleguer en faveur de cet Element ce que les Philosophes, les Poëtes, & même les Peres de l'Eglise en ont écrit. Disons donc simplement icy que pour être utile aux malades de même qu'aux sains, il faut qu'elle n'ait ni goût ni saveur ; qu'elle paroisse claire à la veuë ; qu'elle n'offense pas l'odorat, qui est ce que Pline appelle ressembler à l'air ; car ce n'est qu'à ces conditions qu'elle rafraîchit, & qu'elle humecte. Or comme la principale difference de l'eau se prend des lieux où on la puise, il est certain generalement parlant, que celle des fontaines est la meilleure, n'offensant aucun des sens, rafraîchissant & passant facilement, particulierement quand elle ne coule pas vers le Septentrion, & qu'elle n'a pas le Soleil derriere le lieu de sa source, marques infaillibles de sa bonté. Ajoûtez qu'étant d'ordinaire plus tenuë que les autres eaux, elle ne manque gueres d'avoir cette legereté qu'on cherche en la pesant scrupuleusement dans des balances, & cette facilité à recevoir les qualitez contraires du froid & du chaud que demande Hippocrate. Les eaux de pluye suivent celles des fontaines, mais elles demandent souvent quelque petite ebullition, encore qu'elles paroissent douces, legeres, & tenuës, faute de quoy il les faut filtrer & couler, pour précipiter les ordures & la crasse qui leur ont été communiquées par les nuës, à moins dequoy elles se corrompent facilement. Celles des puits n'ont

L. 31. c. 7.

Galen. 1. de sanit. tuend.

L. de Aëre, aquis & locis.

que le troisiéme lieu ; car quoy qu'elles coulent de source, elles n'ont aucun mouvement ni insolation, outre que quand elles passent par des terres minerales ou par des canaux metalliques, elles se sentent de leurs qualitez à proportion du chemin qu'elles font. S'il arrive donc qu'on ait des eaux de puits potables, c'est parce que les sources en sont pures & qu'elles sont souvent puisées, ou parce qu'elles viennent des rivieres dont les eaux sont bonnes. Et à ce propos si on me demande ce que je pense de celles-cy, je répons que s'il s'en trouvoit par tout d'aussi bonnes que celles des fleuves Entée & Coaspe, dont les Rois de Perse & des Parthes beuvoient ordinairement à cause de leur legereté, ou si celles de la Seine étoient toûjours claires, je les estimerois bien autant que celles des fontaines ; mais il est certain que toutes ces eaux tiennent toûjours des qualitez du limon, de l'argile, des sels, de la glaize, & des autres matieres qu'elles charrient, & que c'est pour cela qu'il les faut toûjours puiser au courant, & au dessus des Villes où elles se chargent des ordures qui en découlent. De plus, il ne les faut pas garder dans des cisternes, où elles se peuvent facilement corrompre, mais dans des vaisseaux de terre frottez de saumure ; mettant au fond de gros sable, ou de bonne glaise, ou comme veulent quelques-uns les passant au travers d'un couloir ; précaution que le docte Primerose approuve tellement, qu'il la croit suffisante pour corriger tout ce qu'elle pourroit avoir d'impur & d'étranger. Ajoûtons que toutes celles des lacs, des étangs, les glacées, celles qu'on tire de la neige sont tres-dangereuses, & même que pour quelques personnes qui se trouvent bien, ou peut-être qui ne se trouvent pas mal de boire à la glace, il y en a plusieurs qui ressentent bien-tôt les impressions qu'elles sont capables de faire aux entrailles, & à toutes les autres parties nerveuses, & membraneuses. Mais puisque l'eau, dira-t-on peut-être, est si propre aux fiévres aiguës, pourquoy n'en fait-on pas boire d'aussi froide, & en aussi grande quantité dans ces maladies, qu'on faisoit au temps de Galien ? C'est premierement parce que notre climat est fort different de ceux où Galien a fait la Medecine ; en second lieu c'est que nous avons des moyens plus seurs que celuy-là pour la cure des maladies aiguës, & que Galien demande pour cette tentative des conditions qui ne se trouvent pas toûjours dans les temps, les lieux, & les sujets. Quant à l'eau qu'on fait boi-

V. Plinium Histor. natural. lib. c. 4. & Hieronym. de locis, Hebraïc. ex monte Hermon.

re aux malades, comme il ne faut pas qu'elle soit trop froide, il ne faut pas aussi qu'elle soit chaude, celle-cy ne rafraîchissant pas assez les entrailles, & celle-là pouvant suffoquer la chaleur naturelle, qui n'est jamais bien vigoureuse dans les malades. Il ne seroit donc pas mal-à-propos, si on pouvoit s'y accoûtumer, de boire tiede, puisque les Histoires nous assurent que les Chinois ne se sont preservez que par ce moyen de la pierre, de la goutte, & de quelques autres indispositions que les eaux froides & glacées entretiennent. Sur quoy il est bon d'ajoûter icy que l'experience nous a convaincus qu'il n'y a rien de si bon aux intemperies chaudes des entrailles que les clysteres d'eau tiede; car soit qu'ils reviennent par les mêmes voyes qu'ils sont entrez, ou qu'on ne les rende que par la voye des urines, ils rafraîchissent & humectent merveilleusement le bas ventre. Quant aux bains d'eau douce, comme on ne les employe pas dans les maladies aiguës, je n'en parle icy que pour remarquer, que pourveu qu'on prépare les malades par les remedes generaux, il n'y a rien qui fonde & qui prépare tant les humeurs grossieres, qui humecte tant les parties desseichées, & qui rafrîchisse tant toutes celles qui sont contenuës sous les hypondres; en un mot qu'il n'y a rien de si seur aprés la saignée bien conduite pour de certaines douleurs, pour les intemperies chaudes & habituelles, & pour quelques fiévres, que le bain. Aussi Trogue & Lactance disent-ils à ce propos, que les Grecs furent long-temps sans Medecins, cueillant des herbes au mois de May pour s'en servir dans le besoin, se faisant saigner une fois l'an, se baignans une fois le mois, & ne mangeans qu'une fois le jour. Ainsi la plus part des eaux mêmes minerales froides sont toûjours d'excellens rafraîchaissans; car quoy qu'elles soient empreintes des qualitez des mineraux qu'elles rencontrent en faisant chemin, elles n'en sont souvent que plus legeres, & ne sont pas moins utiles dans le déclin de la plus part des fiévres, que dans les maladies longues & rebelles; veritez connuës des Medecins qui se donnent la peine de les étudier, & qui sont d'assez bonne foy pour vouloir abreger matiere dans le traitement des maladies.

II. L'AIR nous environne si exactement de tous les côtez, que Tertullien n'a pas fait de difficulté de le comparer à un vétement, *tenuis corporum vestis*; mais il n'est pas toûjours de ces vétemens qui nous préservent des incursions des causes externes,

car comme il eſt ſuſceptible de toutes ſortes de qualitez, il nous eſt ou propice ou contraire, ſelon l'uſage que nous en faiſons, & ſelon qu'il eſt ménagé. Non ſeulement il nous environne, mais il ſe ſaiſit encore de tout ce qu'il y a de parties contenuës dans celles que les Anatomiſtes appellent *Contenantes*, par ſa ſubtilité & penetration. C'eſt pour cela qu'encore qu'Hippocrate n'ait touché qu'en paſſant bien des choſes de la Medecine, il a fait un Traité complet de l'Eau, des Lieux, & de l'Air. Il dit même au Livre qu'il a intitulé *de Flatibus*, que l'air eſt la principale de toutes les choſes qui nous alterent. En effet, il ne contribuë pas moins au rafraîchiſſement dont les malades ont bien plus de beſoin que les ſains, qu'il fait à la matiere des eſprits qui ſe diſſipent ou qui s'alterent continuellement. Il faut donc placer le malade en un lieu où l'air entre facilement, d'où il puiſſe ſortir avec pareille facilité; & où il ſoit encore plus ſubtil que celuy qu'on reſpire en ſanté, & s'il ſe peut même il faut qu'il ait du rapport avec tout ce qui entre dans le corps, & avec tout ce qui l'environne: car ſi par malheur le malade ſe trouve dans un air mauvais, il ne faut pas manquer de le corriger par les feux, les bois, les aromates, & tout ce qui peut changer ſes qualitez premieres & ſecondes; parce, dit Galien, que comme nous ne pouvons vivre ſans air, il eſt impoſſible de vivre long-temps ſans le ſecours d'un air temperé. Sur quoy il eſt à propos de remarquer, que l'air de Paris eſt d'autant plus propre aux malades qu'on en peut changer ſans ſortir de cette Ville, où il differe en ſubſtance & en qualitez ſelon les quartiers, ſelon les poſitions, & ſelon les ſituations des maiſons, & encore plus particulierement ſelon les vents qui y ſoufflent. Or ſi l'air bien conditionné eſt neceſſaire aux maladies promptes & aiguës, il ne l'eſt pas moins à celles qu'on appelle chroniques, & à toutes les melancholiques, l'humeur qui domine dans ces maladies demandant à être éventée & moderément excitée, *Melancholici mutent loca*; parce qu'étant d'une nature craſſe, terreſtre & limoneuſe, le changement d'air & de vents ne manquent gueres de l'attenuer & de l'adoucir, particulierement quand il eſt ſecondé & aidé par des vapeurs alimenteuſes & cordiales, ces expirations le rendant bien plus propre à la nourriture qu'Ariſtote ne ſe l'eſt figuré. Ainſi le frequent changement de linges & le feu ne doivent jamais être ménagez aux malades, parce que ces ſecours contri-

Sine aëre neque morbus tolli, neque ſervari ſanitas poteſt. *Galen. in Method.*

Primeroſ. de Error. vulgi in Medic. l. 3. c. 2.

buans beaucoup à l'ouverture des pores, le chemin est ouvert aux vapeurs du dedans; & de plus, parce que l'air externe peut s'insinuer par ce secours en la place de ce qui sort par ces pores, commodité que les Anciens tâchoient de compenser par les frictions qui leur tenoient lieu de linges. Les vents n'étans donc, selon quelques Philosophes, qu'un air agité, personne ne doute que les logis des malades doivent être ouverts ou fermez à certains vents pendant les maladies malignes, dautant que ces postillons de l'air, pour parler avec les Poëtes, étans la plusspart d'une nature mal-faisante, ils ne manquent gueres à causer ou à entretenir les maladies conformes à leur nature.

Venti morborum omniū semina, malignātis naturæ, degeneres liberi, pestes humani generis, fons & origo omnium infirmitatum quibus humanum corpus confligitatur. *Aristot. in Meteor. libr.*

III.

LE Sommeil & les Veilles suivent l'air & les alimens dans le regime, & dans la cure des maladies. Les veilles dissipent les esprits & aigrissent les humeurs, si on ne les modere par les rafraîchissans, les somniferes, les tenebres & le silence. Le sommeil au contraire suffoque les esprits, quand il est trop long ou trop profond; si on ne réveille ces esprits, & si on ne dissipe ces vapeurs épaisses & narcotiques qui en sont la cause, par les frictions moderées, par les cordiaux, les sels volatils, & autres remedes penetrans. Mais au reste, quoy que le sommeil ne soit pas moins le symbole de la mort que les veilles le sont de la vie, témoin ce que Plutarque a remarqué d'Alexandre * le Grand, il est si necessaire aux malades & aux sains, que les Poëtes mêmes en tombent d'accord avec toute la Medecine.

* Alexander Magnus se duobus potissimū rebus mortalitatem intelligere aiebat, sopore ac coïtu, quas sola naturæ infirmitas pareret.

Orpheus in Hymn.

Somne quies rerum, placidissime somne Deorum
Pax animi, quem cura fugit, tu pectora dudum
Fessa ministeriis mulces, reparasque laborem.

Senec.

Tuque, ô domitor,
Somne malorum, requies animi
Pars humanæ melior vitæ.

Marcell. Palingen. in Virgine.

Sola quies somni pacem mortalibus affert,
Dum vivunt nihil hac, (nisi tetra insomnia turbant)
Dulcius esse potest.

Il Casa nelle Poëte Liriche.

O sonno, ô de la queta umida, umbrosa
Notte placido figlio, ode' mortali

Egri

Egri conforto, oblio dolce di mali
Sì grave, ond' è la vita aspera & noiosa.

Somnus, dit à ce propos Tertullien, *recreator corporum, redintegrator virium, probator valetudinum, pacator operum, Medicus laborum, cui legitimè fruendo dies cedit, vix legem facit, auferens rerum etiam colorem . . . Adam ante ebibit soporem quam sitiit quietem, ante dormivit quam laboravit.* *Lib. de Anima.*

IV. Les évacuations excessives, & celles qui sont supprimées par une foiblesse ou par un oubli de la nature, quelles qu'elles soient, demandent toutes une grande discretion, & particulierement celles dont la cure regarde les femmes en particulier; car pour celles qui regardent également les deux sexes, dans des occasions où il y va de la conscience, nous en avons assez dit au sixiéme Chapitre du premier livre de cet Ouvrage. Pour nous retrancher donc à celles dont on peut parler librement, les sueurs de trop longue durée, celles qui s'arrêtent trop tôt, les flux de ventre, d'hemorrhoïdes, & mêmes ceux des humeurs loüables qui ne pechent qu'en quantité, ne laissent pas d'être d'une grande consideration dans la maladie & dans la santé; car comme il n'est quelquefois besoin que de medicamens doux & benins pour la cure de la plupart de ces flux immoderez ou supprimez, il faut aussi quelquefois avoir recours aux plus grands remedes pour la guerison des plus opiniâtres: & c'est dans ces occasions où les assistans & les malades ne doivent pas moins être soumis aux ordres de la Medecine, que les Medecins sont obligez d'être prudens & circonspects dans le choix & administration des remedes.

V. Quant au mouvement & au repos, comme ils sont successivement necessaires aux sains, celuy-là est inutile & même dangereux aux malades generalement parlant, parce que la facilité de la transpiration en tient lieu, même dans la plupart des maladies longues. Ainsi ce pauvre Religieux, dont un Auteur Italien nous fait la peinture, se trompoit bien lourdement, quand pour suppléer au defaut de la digestion, qu'il croyoit la cause de ses incommoditez, il faisoit de violens mouvemens aprés le repas, tantôt se donnant des coups de poing sur le ventre, tantôt prenant des pilules laxatives ou quelques électuaires violens, & tantôt heurtant son ventre contre des tables, des bancs, ou des troncs d'arbres. Car quoy qu'il se soit trouvé *Scipion de Mercuriis de gli Error. Poqpol. d'Ital. l. 1. c. 19.*

des Medecins qui ont inventé les lits suspendus pour bercer les malades comme des enfans, c'est à present une délicatesse hors de saison, & à laquelle les changemens de linges & les autres rafraîchissemens peuvent suppléer.

VI.

Tantum enim potest animi motus ut multi præ sola lætitia morbos evaserint, & multi præ mœrore ægrotarint. *Galen. lib. Palla.*

Les passions ne sont pas moins à observer dans la santé & dans les maladies, & particulierement pendant les malignes, que toutes les autres choses non naturelles dont j'ay fait mention cy-devant: & c'est sans doute pour cela que Chrisippe appelloit la tristesse λύπη, tant elle est capable de réduire le corps au neant, & qu'un de nos Poëtes a dit:

Præterea procul est mœror tollendus & omnem
Tristitiam de corde fuga, nam macerat artus
Deformatque ipsum corpus, canosque capillos
Ante diem reddit.

Mais quelque dangereuse que soit la tristesse, neanmoins on peut encore assurer que si la joye ou l'esperance viennent à contre-temps, elles font un aussi mauvais effet que la tristesse, trompant le malade & l'empeschant de mettre ordre au spirituel & au temporel, & dissipant les esprits dont la nature a besoin pour les coctions. Il faut donc bien se garder de surprendre les malades, non seulement par des nouvelles affligeantes, mais encore par celles qui leur pourroient causer une joye excessive, se contentant de leur inspirer quelque gayeté, qui est bien plus de saison dans les maladies chroniques que dans les aiguës, & que pendant la douleur qui leur ôte ordinairement le sentiment des choses agreables. Il ne faut pas même leur refuser les choses indifferentes, & même quelques-unes de celles qui n'ont pas tout ce qu'on y pourroit desirer de bon, quand ils les souhaitent passionnément, les plus bizarres ayant quelquefois produit des effets merveilleux contre toute esperance & raison. Mais à parler franchement, on y est assez empêché. *En effet*, dit Rhases, *un malade me tourmentant pour accorder quelque chose à son appetit, j'ay quelque condescendence, & il s'en trouve mal; j'avouë ma faute, & ma trop grande facilité: mais quoy, n'est-il pas vray d'un autre côté que s'il fût mort faute de cette petite satisfaction, on auroit dit que c'étoit de faim?* A tout cela je croy qu'il n'y a qu'à laisser dire le peuple, & suivre le conseil de Galien, qui leur accorde tout ce qui ne peut pas leur faire de mal, afin de s'attirer la créance necessaire pour l'exhibition des grands remedes. Mais soit en santé soit en maladie, heureux est celuy

Commentario in 6. Epidem.

dont la raiſon regle tous les appetits, qui ne ſe tient jamais dans une ſeureté préſomptueuſe, & qui ne deſeſpere jamais de rien.

Sperat incertis
Metuit ſecundis,
Alteram ſortem
Bene præparatum pectus.

Et encore plus heureux qui ſe conduit par les regles de la Morale Chrêtienne, quoy qu'il ſoit fort difficile de ſe garantir des attaques des paſſions, & particulierement de celles de la colere & de la triſteſſe, deux viperes qui aprés avoir pris naiſſance dans notre cœur, le déchirent à tous momens. Avec tout cela il faut obſerver, qu'encore que ces deux paſſions ſoient fort préjudiciables à la ſanté du corps, elles peuvent quelquefois faire d'aſſez bons effets, pourveu qu'elles ſoient moderées, *Iraſcimini & nolite peccare*; car en ce cas, qui ne ſçait que la co- *Pſ. 4.* lere peut réveiller la chaleur naturelle aſſoupie dans les vieillards, & dans les corps chargez de graiſſe & de pituite. C'eſt une maniere de fer, qui frapant ſur une pierre dure & froide, en fait ſortir des étincelles capables de réveiller les eſprits engourdis dans le cœur & dans le cerveau & d'attenuer & de cuire les humeurs cruës, froides & indigeſtes qui empêchent la coction, & le commerce des eſprits & de la chaleur naturelle dans toute l'habitude du corps. C'eſt ainſi que la triſteſſe même, quoy qu'elle ſoit capable de deſſecher non ſeulement la moëlle des os, mais encore juſqu'à leur ſubſtance, *Triſtitia exſecat oſſa* dans les temperamens bilieux-mélancoliques, elle ne laiſſe pas de temperer quelquefois les boüillons du ſang, lequel dégenerant par une maniere de fermentation en ſeroſitez aigres & piquantes, fait un appetit trompeur, ou des veilles, des ſueurs ſymptomatiques, & d'autres accidens qu'une mélancolie moderée ou cette eſpece de triſteſſe qui procure de la quietude au corps peut appaiſer, tenant ces humeurs en bribe, & les rafraîchiſſant par l'inaction oppoſée à l'agitation qui provient des cauſes externes & internes. Il en eſt de même de toutes les autres actions hors le deſeſpoir, qui peuvent ſervir en tous les états de la vie, ſi l'on en uſe comme il faut.

Au reſte je croy qu'on ne ſera pas fâché, que pour Corollaire de tout ce que j'ay avancé dans ce Chapitre, je finiſſe par les remarques d'un bon Auteur. On peche dans le regime des ſains & dans celuy des malades, en le changeant quand on s'y

Polidorus Seraphinus in Anagiri Medicâ.

I.

est habitué, & qu'on ne s'en trouve pas mal, comme il arrive à
ceux qui ne peuvent se passer de quelque aliment solide dans
II. leurs maladies. Quand on change tout d'un coup, si le chan-
gement est necessaire, au lieu de le faire insensiblement, précau-
tion qui regarde particulierement les maladies longues, & ceux
III. qui sont infirmes naturellement. Quand on substituë au regi-
me ordinaire un regime tout opposé, dans la quantité & dans
IV. la qualité. De plus, comme c'est tromper les malades que d'ê-
tre extraordinairement complaisant; c'est une espece de cruau-
V. té de les contraindre à prendre ce qu'ils abhorrent, même de
leur donner trop rarement ou à contre-temps des alimens; de
leur refuser à boire quand ils ont soif, ou de les faire boire
VI. dans le frisson des accés. C'est encore une grande imprudence
VII. de donner les mêmes alimens à tous les malades. Enfin il se
faut conformer, autant qu'on le peut, à l'usage & à la metho-
de ordinaire & approuvée des Medecins du païs où on se trou-
ve, parce que ce qui est bon en un lieu ne l'est pas en un au-
tre, pourveu que cette methode n'ait rien de contraire à la re-
ligion, à la raison, & au temperament individuel du malade.

CHAPITRE VII.

Des Remedes de la Chirurgie, & particulierement de la Saignée.

VOicy la Mer Rouge de la Medecine, où les uns se sauvent comme de vrais & de bons Israëlites, & où les autres se perdent comme des Egyptiens inconsiderez, donnant ou trop ou trop peu à la saignée; car qui ne voit que comme cette mer est seure & connuë aux bons Pilotes de la Medecine, elle est inconnuë aux malades & aux Medecins prévenus, *Mare incognitum?* Mer, dis-je, inconnuë, particulierement à ces hommes qui ne se plaisent que sur les terres malignes, arsenicales & devorantes de la metallique, *Terra devorans.* En effet, rien de si connu dans la bonne pratique de la Medecine que la saignée, mais rien de si apprehendé de quelques pusillanimes. Rien de si utile, mais de si blâmé par ceux que le nom & la couleur de sang ne déconcertent pas moins, que les traits & les couleurs des masques épouvantent les simples & les enfans.

Comme je n'écris donc pas icy pour les bons Medecins, parce qu'ils ont la Loy & les Oracles en veneration, & qu'ils font profession de les suivre, tout ce que je vais dire de ce grand remede ne sera que pour ceux qui s'y opposent trop opiniâtrément & trop souvent, ou pour ceux qui en abusent impitoyablement.

Ceux-là, nous alleguent les Arabes, qui disent, ils ne saignerent pas tant que les Grecs: A quoy je répons premierement, que toutes choses bien considerées ces Arabes ne paroîtroient pas si éloignez de la methode des Grecs, si ceux qui les alleguent vouloient se donner la peine de considerer leur methode avec attention. En second lieu, qu'ils sont eux-mêmes bien plus Arabes que ces Arabes mêmes, & que presque tous ces Politiques Aimaphobes, ont tellement outré la matiere par des complaisances serviles & interessées, qu'aprés avoir soûtenu le parti de la saignée dans les Ecoles & chez les malades, ils ont ensuite changé de methode pour se mettre en réputation, & se distinguer de leurs Collegues, seurs que le peuple abhorre le sang; deserteurs infames, qui meriteroient qu'on les traitât de même maniere que les Romains traitoient les soldats lâches & peureux, leur tirant du sang comme pour évacuer celuy qu'ils avoient de mauvais, & pour les aguerrir à leur dépens. Ils veulent, ces bons ménagers du sang, qu'il soit la substance de l'homme, le tresor de la nature, & pour ainsi dire l'ame du corps, & par consequent qu'on l'épargne en quelque maladie que ce soit, & cela sans considerer qu'un mauvais Citoyen, quoy que partie de la Republique, doit être chassé & mis hors de la Ville, crainte qu'il n'y introduise le desordre & la corruption, & qu'il ne soit à charge à l'Etat. Ils prennent, pour ainsi dire, droit sur les Disciples d'Erasistrate, gens aussi entêtez que leurs Maîtres, jusques à ne pas saigner même dans les plus pressantes oppressions. Encore s'ils faisoient la Medecine dans les Païs chauds, ils pourroient remonter jusques à la pratique des anciens Egyptiens, qui se contentoient, tant la Medecine étoit alors grossiere, du lavement & du *syrmoïsme* qui étoit une legere purgation; & pourroient encore mettre en avant ou les Chinois ou les Cochinchinois qui ne saignent point, ou même les Espagnols & les Italiens nos voisins, qui ne saignent que rarement; gens dont les objections sont de si petite consequence, que je ne dédaignerois rapporter icy les Réponses que

V. Erasm. in Chilierib. pag. 1028.

nos Medecins y ont faites. Ce qu'il y a encore de pitoyable parmi nos ennemis de la saignée, c'est qu'il s'en trouve de si complaisans qu'ils font semblant de croire avec quelques visionnaires, que les saignées du pied dissipent tellement les forces, qu'il faut pour vingt écus d'alimens afin de refaire huit onces de sang. Mais quelle autre basse complaisance de dire avec le peuple, qu'une saignée attire du cerveau sur la poitrine, comme si le cerveau qui est le centre * des humeurs froides, étoit celuy des esprits vitaux qui luy donnent l'impulsion, & qui le portent du centre à la circonference, & même au cerveau, où il se refroidit si considerablement, qu'il n'a garde d'y acquerir cette disposition qu'ils s'imaginent, & cette chaleur qui le pourroient disposer à se décharger sur les parties voisines & inferieures. A quoy on doit ajoûter que ces saignées se font ordinairement pour rappeller les humeurs qui se portent des parties basses sur les parties vitales, ou même au cerveau quand elles ne sont encore qu'en mouvement, loin de les attirer du cerveau sur la poitrine comme on se l'imagine grossierement. Voila pour les poltrons de la Medecine, voicy pour les impitoyables & les sanguinaires; pour ces Disciples de Botal, qui tout Italien qu'il étoit, ne laissa pas de vouloir soûtenir qu'il n'y a point de maladie où la saignée ne soit necessaire, reiterée plusieurs fois, & en de differentes manieres.

Basis humidi & frigidi. Hippocr.

On a dit des loix de Draco qu'elles étoient écrites de sang; que ne pourroit-on donc pas dire des Aphorismes & des opinions de nos Botalistes? On ne parloit plus du cruel Dipsas, de ce Serpent affamé de sang, le fameux Aimagogue de Galien étoit peri avec son Auteur, & les épées ni les lances ne répandoient pas assez de sang, quand les lancettes prirent leurs places pour répandre le sang innocent & civil, *Plures occidit lanceola quam lancea*; on voulut saigner en toutes rencontres & jusques à l'eau, tout autant de temps que duroit la fiévre, sans se mettre en peine des forces du pauvre malade. Tel fut l'avis & le bon plaisir de Botal.

Αἱμαγόγοι Φαρμακοί.

Ille quod exiguum restabat sanguinis arte
Hausit
Excessit Medicina modum, nimiumque secuta est
Quam orbi duxere manus.

Lucan. in Pharsal.

Tels étoient encore ces Medecins de notre siecle, qui diffamerent ce grand remede par un abus que Duret déplore, &

V. Duret in Coac. Hippocrat. p. 517.

dont je veux bien taire les funestes suites, pour ne pas renouveller le deüil des familles, & l'indignation que ces Medecins s'attirerent, me contentant de marquer icy, pour égayer un peu la matiere, qu'un Medecin de notre temps ayant fait saigner trente-deux fois le Page d'un Ambassadeur Italien, qui n'étoit pas accoûtumé à cette methode, & que l'Ambassadeur luy ayant demandé *per là curiosita*, aprés luy avoir bien donné à disné & de l'argent, pourquoy il avoit ordonné jusques à trente-deux saignées à ce Page, il luy répondit simplement faisant volte face: *Il étoit mort, Monsieur, s'il n'eût été saigné que trente une fois & demie.*

Que faire à tous ces excés, si ce n'est de marquer icy, conformément à la doctrine & aux raisons d'Hippocrate, de Galien, & même de quelques Arabes, & de tous les Medecins desinteressez, ce qu'on doit penser generalement parlant de ce grand remede. Je dis donc premierement que la saignée est necessaire par tout où il y a fiévre considerable, & qui passe vingt- I.
quatre heures; où il y a plenitude, inflammation, ou chaleur d'entrailles; dans les maladies de poitrine, même periodiques, & entretenuës par les dispositions des parties basses; dans les esquinancies, les pleuresies & les toux; dans les maladies des yeux, quand il y a douleur ou inflammation; dans les pertes de sang pour peu qu'elles soient considerables, & contre nature; dans les playes, chûtes, & contusions recentes; dans les goutes de cause chaude, rheumatismes & fluxions; dans les douleurs même causées par des serositez & des vents, si elles sont un peu opiniâtres & en des parties délicates; bref en tous les âges quand la maladie le demande, puisque Celse & tant d'autres grands Medecins y sont formels, & que l'Arabe Avicenne tira du sang à son fils âgé seulement de quatre ans. Tout cela, si l'indication des temps, des lieux, de la constitution du malade, & sur tout si la coïndication des forces y consentent, quoy qu'il faille beaucoup de prudence pour ce remede dans les ébullitions qui poussent du centre à la circonference, comme nous le verrons cy-aprés.

Je pose en second lieu que c'est une erreur des plus grossie- II.
res entre les erreurs populaires, de craindre plus une saignée qu'une purgation, tant parce qu'il est facile de la moderer, que parce qu'elle ne manque gueres de rafraîchir & de corriger la masse du sang; ce qu'on ne peut dire de la purgation,

laquelle fait son effet quand elle est une fois entrée dans le corps, où elle échauffe & aigrit les humeurs selon qu'elles sont disposées, laissant toûjours le malade foible & dégoûté aprés son operation, pour ne point parler des suites funestes des medecines violentes ou données à contre-temps. Mais il faut qu'on sçache en troisiéme lieu, que

III. Les Medecins formez sur le modele des Heros de l'Art, bien loin d'outrer ce grand remede, n'ont pas laissé de le ménager, tout utile qu'il est, jusques dans les maladies de poitrine, quand l'expectoration se fait bien ; luy substituant, selon les rencontres, l'abstinence, les breuvages rafraîchissans, les lavemans, le bain, les frictions, tant il est vray que la prudence doit-être la guide du Medecin en tout & partout, parce que ce n'est pas à la nature humaine qu'il fait la Medecine, mais à un homme en particulier: *Socrates est qui curat, Socrates est qui curatur.*

IV. Je remarque en quatriéme lieu, que pour parler de bonne foy & sans passion, Galien n'a pas toûjours écrit de ce remede dans le même esprit, particulierement quand il a disputé contre Erasistante & contre ses Disciples ; & que c'est ainsi que non seulement les Medecins de differentes Facultez, & de differens climats, se sont piquez sur cette matiere comme à quelque jeu, & qu'on en vit au siecle passé une preuve en ce qui arriva entre deux fameux Docteurs d'une même Faculté, & d'une même Ville, lors que Fernel & Flexelles disputerent avec tant de chaleur & si peu de fruit sur l'usage de ce grand remede.

V. Enfin il s'en faut toûjours tenir, malgré tant de raisons souvent captieuses, alleguées de part & d'autre, à ce que l'experience & le bon sens en font observer, & particulierement dans les climats voisins de l'Ocean, où on voit des succés si manifestement heureux de la saignée, que ce seroit se priver de ce qu'il y a de plus effectif & de plus seur dans la Medecine, si on l'épargnoit trop en ces Païs-là, sur tout dans les maladies que j'ay marquées cy-devant. Car qui ne voit que l'air, les alimens, & les frequens repas des peuples qui sont entre la Seine & la Loire, font que les enfans même la supportent avec facilité ; circonstances qui meritent d'être pesées non seulement par les Medecins sinceres appliquez & non prévenus, mais encore par les malades, crainte de tomber dans ces irresolutions qui

qui ne font jamais d'affaires, & qui reduisent les gens aux termes de ce païsan dont parle Horace, qui demeuroit les bras & les jambes croisées, attendant une riviere à s'écouler pour passer à pied sec.

At ille labitur, & labetur in omne volubilis ævum.

Mais n'oublions pas, avant que de venir aux substituts de ce grand remede, ces saignées qu'on fait dans la petite verolle & dans la rougeolle, & qui sont d'une consequence d'autant plus grande, que les Medecins se trouvant tous les jours d'opinion contraire, on ne sçait à quoy s'en tenir dans une occasion si délicate, où les uns & les autres ne manquent gueres à soûtenir leur opinion, sinon avec pareille probabilité au moins avec pareille chaleur & ostination de chaque côté. Il n'y a pas encore long-temps qu'on n'étoit gueres plus hardi à la saignée dans l'éruption de la petite verolle à Paris, qu'à Montpellier & dans les Provinces; mais les choses ont bien changé depuis ce temps-là. Pour moy je croy qu'aprés avoir supposé que les peuples voisins de l'Ocean, supportent mieux la saignée que ceux qui sont voisins de la mer Mediterranée; il faut encore avoir égard à l'âge & à la constitution des malades, & plus particulierement aux symptomes de la maladie, & à la facilité ou difficulté de l'éruption des exanthemes. Car tout cela supposé, je tombe d'accord qu'on peut saigner generalement parlant, avant l'éruption, pendant l'éruption, & même aprés l'éruption. Je m'explique. Car quant au temps qui précede l'éruption, il est certain qu'il n'y a rien qui diminuë davantage la quantité de la matiere qui fermente, ni qui en adoucisse plus l'aigreur que la saignée, outre que le mouvement qu'elle donne alors au sang dont on hâte la circulation, aide & avance manifestement cette excretion. Cela est sans difficulté; mais il n'en est pas de même du temps où se fait l'éruption, car si elle procede sans accidens & avec facilité, pourquoy troubler la nature dans son operation? Ne vaut-il pas mieux luy prêter la main par des cordiaux temperez, que d'empêcher cette excretion par des saignées qui ne sont plus alors de saison? S'il n'y a donc ni plenitude manifeste, ni inflammation de quelque partie considerable, ni difficulté de respirer, ni toux, ni douleur de côté, ni transport au cerveau; que l'urine ne soit ni rouge ni enflammée, & qu'au reste la fiévre ne soit point trop grande, à quoy bon de reïterer la saignée faite avant l'éru-

V. J. Nardius in Noctib. Genial. lib. lib. II. c. 7.

Langius 16. Epist. l. I.

V. Cachetum, Sebastian. Badium. Aulan. Aubert. F.r.

dinand. de Valdes. Christiann. Frommann. de V. S. in Morbillis, & Marcell. Donat. c. 23. de Variol. curat.

ption, sinon à soûtenir un entêtement & une mode qui n'est soûtenuë ni de l'autorité d'aucun bon Auteur, ni de la raison, ni même de l'experience, puisque nous en avons bien plus vû perir aprés ces saignées, que nous n'en avons vû réchaper: car si l'on veut toûjours supposer une plenitude, malheur à ces gens plains d'eux-mêmes, qui imposent en supposant tout ce qui leur plaît; mais plus grand malheur au pauvre malade auquel on impose de si dures loix. Il faut donc que les accidens reglent tout; car ils pourroient être si considerables, quoy que cela n'arrive que rarement, qu'il faudroit saigner non seulement dans le commencement & dans le progrés du mal, mais même dans la vigueur; ce qui s'appelle saigner pendant & aprés l'éruption, de crainte que les symptomes n'accablassent la nature, & que les causes ne s'emparassent de quelques-unes des parties nobles, & n'y fermentassent de nouveau lors qu'on croiroit le malade hors d'affaire, comme il arrive quelquefois; ce qui a fait dire à un Medecin de notre temps, qu'*il ne croyoit les enfans gueris de ce mal que quand il les voyoit joüer dans les ruës*, cette maladie, quoy que puerile, étant de celles qui sont au dessus des prédictions ordinaires de la Medecine. Il faut donc, quant aux assistans & aux malades, qu'ils s'en rapportent à ceux qui en sçavent bien plus qu'eux, sur tout quand ils ont fait choix d'un Medecin qui ne s'entête pas trop de la saignée, & des autres remedes. A quoy j'ajoûteray contre ceux qui font tant les empressez, que les pomades, linimens, & autres prétendus secrets, ne sont que de purs amusemens, inventez pour plaire aux femmes & aux gens de Cour, les fosses, cicatrices, & coûtures qui suivent trop souvent ce mal étant causées par l'impression de la matiere plus ou moins acre & corrosive. Car de même que les galles, clous, froncles, & autres affections cutanées ne laissent des marques & des cicatrices que quand leurs causes ont quelque qualité corrosive, ainsi les impressions que fait la matiere de nos exanthemes dépendent de la qualité de cette matiere plus ou moins penetrante, piquante & caustique, & de la disposition du cuir plus ou moins délicat. Si donc la matiere en est douce, & le cuir ferme & serré, il ne se fera pas plus de marques sur le visage qu'il en paroît d'ordinaire sur toutes les autres parties du corps, qui se défendent bien mieux que cette partie tendre & exposée à l'air externe. Et voila comme les impressions que fait souvent ce vi-

lain *dépost* sont irreparables, *Nullà reparabilis arte*, adieu pour jamais la beauté, *Deperit illa semel*. Quelques petites que soient ces fosses, autant d'abysmes où cette beauté se perd; car enfin, quoy que veule dire la Charlatanerie, toute la matiere medicinale ne combleroit pas une de ces fosses en un siecle. C'est pourquoy il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que raconte Goldaste du fameux Moine Medecin Notker. Ce Medecin, dit-il, prognostiqua premierement qu'un malade qui avoit une hemorragie auroit trois jours aprés la petite verolle, & il arriva ainsi: Et moy je dis, que l'hemorragie pouvoit empêcher l'éruption, & faire mourir le malade, & qu'ainsi le prognostic n'étoit pas seur, ni si admirable. Mais quand il ajoûte, que ce Medecin guerit si parfaitement le malade, qu'il ne luy resta aucune marque de ces exanthemes; qui ne voit qu'il n'y a rien en cela de fort à l'avantage du Medecin, puisqu'on en voit tous les jours guerir aussi parfaitement, sans Medecin & sans remede? Quant aux couvertures & étoffes rouges que le peuple met avec une sotte confiance sur les lits des malades, croyant faire sortir ce venin par ce moyen-là, autant de visions, comme le prouve fort bien le docte Primerose, & comme l'experience nous le montre manifestement. Je finis en avertissant les femmes qui se trouvent en un air infecté de cette malignité, & qui craignent plus ces exhanthemes que tous les plus gros bubons, que le meilleur remede est de fuir, parce que ni la sœur en ces occasions n'est en seureté avec le frere, ni la mere avec sa fille, ni l'ami avec son ami, *Nec hospes ab hospite tutus*; & que si elles sont obligées d'y demeurer, toute la précaution qu'elles peuvent prendre est de ne point craindre, *Confide mulier*, car assûrément la crainte fait de fort méchans effets, par tout où il y a de la malignité.

Error. Popular. l. 3. c. 19.

Les scarifications, les sangsuës, & les cauteres sont encore des remedes de la Chirurgie. Les premiers sont, selon Galien, les veritables substituts de la saignée; mais les deux autres ont souvent besoin d'être precedez des remedes generaux. Les anciens Egyptiens se servoient des scarifications fort communément, & les nouveaux en retenoient encore l'usage au temps de Prosper Alpinus, qui a écrit de leur Medecine. Le Medecin Cleodemus, cité par Plutarque, fit autrefois un Livre des Scarifications, ou pour mieux dire des Ventouses scarifiées. Hippocrate & Galien s'en sont servis dans plusieurs maladies,

Galen. 2. A. r. ism.

9. & l. 4. de Sanit. tuend. & cap. 3. lib. 2. ad Glaucon.

parce que les enfans & les personnes fort âgées n'étant pas toûjours en état de soûtenir la saignée, ce remede en peut tenir lieu. De plus, comme les humeurs extravasées & répanduës entre les tegumens & les muscles ne cedent pas facilement à la saignée, on ne peut en faire la dérivation que par cette voye. Mais pour parvenir plus facilement à ce but, on y a joint les ventouses, qui attirent aussi du centre à la circonference, comme il arrive souvent dans les fiévres malignes, où cette espece d'évacuation vient fort à propos, quand les humeurs se trouvent subtiles & le cuir peu transpirale, étant de plus d'un fort grand secours aux playes faites par les animaux venimeux. Il y a même des Païs où comme on substituë les scarifications aux saignées, on se sert des cornets au lieu des ventouses, & particulierement aux eaux minerales chaudes; mais quoy qu'on ne s'y serve pas du feu pour aider à l'attraction que font ces cornets, ils sont bien plus douloureux & bien moins utiles que ne sont nos vantouses. Galien estime l'usage des vantouses seiches; ce qui m'étonne d'autant plus, que nous n'en voyons pas de fort grands fruits, d'où vient que la pluspart des Medecins les negligent. Quoy qu'il en soit, la principale précaution qu'on doit prendre dans la pratique des scarifications, est de ne les faire jamais trop profondes, de crainte des accidens dont on a quelques exemples funestes, & de s'en abstenir même dans des parties où il y a disposition à gangrene.

V. Zacut. Lusit. l. 3. Prax. Admir. Observat. 65. & 66. & Observat. 5. ann. 1. Ephemerid. German. Medic. Phisicor.

Les sangsuës tiennent lieu de scarifications, particulierement dans les parties où il n'est pas seur de scarifier, & quand nous apprehendons la douleur, à laquelle les anciens n'étoient pas si sensibles que nous. Ce n'est pas qu'il n'en puisse quelquefois arriver d'aussi mauvais effets que des scarifications; car outre qu'elles ont quelque malignité, il n'est pas sans exemple qu'elles ne soient entrées si avant dans le fondement & dans le nez, qu'on a eu peine à les en tirer. Mais ce qui surprend davantage, s'il est veritable, est qu'elles ayent penetré dans le cerveau; car pour cette femme qui pensa perdre un œil par une sangsuë, qui passa du grand angle à la conjonctive qu'elle alloit percer, si le Chirurgien ne s'en fût apperceu, cela n'est pas difficile à comprendre. Quant à leur malignité, nous n'en avons pas d'exemple plus recent & plus considerable que l'histoire de la Païsanne, laquelle s'étant cachée dans un lac en-

Galen. 4. de locis affect. Zacut. Lusit. prax. admirand. l. 3. Observat. 63.

tre des Roseaux crainte d'un Cavalier Polonois, dont elle apprehendoit l'abord, fut trouvée morte & environnée de sangsuës, qui sans doute l'avoient fait perir plus apparemment par leur malignité que par la quantité du sang qu'elles avoient succé. Ainsi je ne m'étonne pas que Galien en des-aprouve l'usage; mais de dire, comme le veut Zacutus, qu'il les faut fuïr comme la peste, c'est ce me semble une opinion bien outrée. Mais à ce propos que n'auroit point fait cette plante dont nous avons parlé cy-devant, ce celebre Aimagogue dont Galien nous a donné l'histoire, bien autre peste que la pretenduë peste des sangsuës, puisqu'il tiroit tout le sang du corps par transsudation, & que ce fut de crainte qu'on n'en abusast, que l'invention en fut supprimée, menant au supplice les yeux bandez, le Païsan qui l'avoit découvert. Surquoy il me semble bon de remarquer icy que cette plante ayant esté inconnuë aux hommes, depuis le second siecle de l'Ere Chrétienne, jusques au commencement du nostre, Monsieur Laugier Medecin demeurant à Sennez en Provence, la découvrît de nouveau dans les Montagnes de ce Païs-là, ce qui nous a été assuré par M. Laugier son fils, Medecin & Herboriste aux gages de feu Monsieur le Duc d'Orleans, & auquel son pere avoit promis d'en donner la connoissance quand il auroit atteint l'âge de discretion; ce qu'il ne pût faire ayant été prévenu par la mort.

Miscellan. Medico-Physic. German. 1683. ob-serv. 142.

l. 2. de Purg. Medic. Facult. cap. 4.

Les Cauteres, ces remedes de la Chirurgie, dont le nom n'est gueres moins desagreable que la chose, sont d'un usage fort ancien, puisque nous lisons dans Herodote que les Nomades, peuples de la Lybie, s'en servoient contre le mal caduc des enfans. Les Grecs & les Latins s'en sont servis comme les Barbares, & on s'en est toûjours servi depuis eux. Ainsi je ne voy pas que le Neptune eût raison de dire, qu'il n'aimoit ni les Cauteres, ni les Cauterises; mais c'est qu'il aimoit ces allusions du temps du Nerveze, qui passoient encore de son temps pour subtilités d'esprit. Le Cautere actuel est un fer chaud façonné de differentes manieres & figures, selon les besoins, dont on se sert pour arrester les hemorragies & empêcher que la carie des os ne s'augmente; mais le Potentiel n'est qu'un mélange de sels mineraux ou vegetaux qui brûlent insensiblement le cuir, & qui y font une escare à laquelle succede un ulcere qui donne issuë aux humeurs qui ont de la disposition, & de la pen-

te à sortir par ces égouts, quoy qu'on s'en serve aussi quelquefois pour oster le sentiment aux parties où on veut faire des incisions. Je ne suis donc pas surpris qu'on se serve des uns & des autres dans le besoin, mais je ne puis souffrir que les femmes de nostre temps en abusent sottement, persuadées qu'elles sont que non seulement ces égouts empêchent de grandes incommodités; mais encore qu'ils sont capables de contribuer à la netteté & délicatesse de leur teint. Tertullien ne pouvoit souffrir que les Dames de son temps se fissent de petites playes aux oreilles, qu'auroit-il donc dit de ces ulcerées qui cherchent la netteté de leur peau dans l'ordure, & dans la soüillure de leurs membres. Car si les ulceres faits dans l'esprit de vanité, ne sont ce que le même Tertullien appelle *Signum Satanæ*, au moins faut-il convenir que c'est estre bien esclave de sa peau, que de la faire marquer au coin des esclaves. On dit de ces ouvertures, & de ces manieres de playes qu'on fait à l'arbre qui donne le Baume, que c'est de ces playes qu'il tire son prix, *dant pretium plagæ*; mais il ne faut pas que les Dames qui souffrent ces playes & ces ulceres dont il est ici question, s'imaginent en estre plus pretieuses, ni devant les hommes, ni devant Dieu; car on ne voit pas ni dans leur intention, ni dans la douleur qu'elles sentent de ces atteintes, cette *odeur de vie pour la vie* plus odorante que le baume de la Terre-sainte, la chair des Chrétiens n'étant faite que pour ces saintes rigueurs, & pour ces meurtrisseures qui n'ont qu'une fin chrétienne; à moins de cela toutes ces playes & tous ces ulceres ne passent de la chair à l'esprit, que pour le cauteriser pitoyablement & honteusement. Concluons donc pour fruit de ce discours des cauteres, que quoy qu'ils puissent estre utiles en de certaines occasions, ils ne font pas toûjours ce qu'on en demande; la nature connoissant les voyes & les routes, dit Hippocrate, qu'il luy faut tenir, il n'est pas si facile qu'on se l'imagine de luy faire prendre le change. C'est donc fort souvent en vain qu'on cherche dans des lieux arides, ce que la Medecine appelle des fontaines *; car quand même on les trouveroit, l'un & l'autre sexe n'en seroit pas mieux, de telles fontaines étant plus capables de faire l'effet de [illegible] de Selene, que de faire l'androgine de celle de Salma[illegible]

Scrupulosa auribus vulnera Deus intulit & tanti fecit vexationem corporis sui?

Odor vitæ in vitam *Paul.* ad . . .

Si propter Christum lacerata duraverit. *Tertull.*

* Fonticuli.

S'ils ont quelques égouts outre les naturels,
Accident fort contraire aux appetits charnels.

Quant à lamputation des membres, qui est encore un des remedes de la Chirurgie, il y faut bien de la circonspection; parce que les hommes mutilés deviennent, pour ainsi dire, inutiles à la Republique, même aprés l'avoir été par les ordres & conseils de la Medecine, ou par les Arrests de la Justice. Rien de si horrible que de voir une fletrisseure, qui nous represente *Galbam auriculis nasoque carentem*; rien de si pitoyable qu'un manchot, & qu'un mutilé, particulierement de certaines parties, quand ce n'est pas pour empêcher un plus grand mal; car pour nous arrester précisement à cette espece de mutilation dont on abuse quelquefois à l'égard des jeunes garçons, il n'y a rien de si foible que les raisonnemens, & les autoritez que mettent en avant, ceux qui veulent soutenir cette operation faite sans necessité. Ils opposent quelques Loix anciennes aux sentimens des Peres & des Theologiens, & aux Reglemens des Empereurs Chrétiens, & sont d'autant plus opposés aux ordres de Dieu qu'ils gâtent son ouvrage par ce vilain retranchement. Ils ne voyent pas que les Medecins mêmes Payens improuvoient cette operation, faite sans necessité, & que les Magistrats des Gentils la reservoient pour punir les adulteres, & pour fletrir les ennemis pris en guerre. Qui doute donc que ce ne soit un insulte fait à la nature, une espece d'homicide, & une metamorphose contraire à l'intention du Createur, de mettre le chef-d'œuvre de ses mains en un état qui ne le rend ni homme ni bête.

Homines mortui ac viventes, *Gregor. Naz. orat. 16.* Nova funeris facies *Aulugell.*

Umbra Tractabilis. *B. Zeno, Episc. Veron.*

Sed nihil atrocius barbaris visum est, quàm quod abscissis manibus relicti vivere superstites pœnæ suæ jubebantur. *Florus. l. 3.*

P. Nardius noct. genial. discursu 9.

Seu parthica ferro
Luxuries noluit nasci lanuginis umbram
Servatoque diu puerili flore coëgit
Arte retardatam Veneri servire juventam.

Car de dire que le consentement du patient rend l'operation permise, & que *volenti non fit injuria*, n'est ce pas vouloir ignorer que personne n'est le maistre de son corps, qu'il est tout à Dieu qui l'a formé, & dépendemment de luy à l'Etat?

Cuncta solutis
Fungantur membra officiis, nec saucius illis,
Partibus amissum quidquam desideret illis.

Ausonius.

Quant à l'utilité que les personnes passionnées pour la Musique, s'imaginent trouver dans la voix douce & puerile des hommes ainsi *deshumanisés*, cela n'est necessaire ni à la vie civile, ni même à la symphonie Ecclesiastique. On s'en peut pas-

ser dans tous les états, & d'autant plus facilement *que nous ne devons goûter dans les Temples que ce qui peut nourrir nostre ame, & nous rendre plus gens de bien; car quiconque tombe dans l'excés de ne tirer autre fruit du plaisir que le plaisir même, est digne de mort.* Et c'est ce que le docte & pieux Jean de Salisberi confirme par cette induction. *Quidam venerabilis vir circiter septingentorum Monachorum pater, hanc Monasteriis suis præscripsit legem, ut omnia eorum cantica totius melicæ pronuntiationis exuant modos, & ut solâ Psalmorum & laudum sint significativa contenti pronuntiatione. Suspecta equidem fuit sancto viro, voluptati cognata mollities, eo quod voluptas parens libidinum est.*

Lactant. divin. instit. l. 6. cap. 21.

Quod enim non excitat inguen vox blanda & nequam?

CHAPITRE VIII.

Des secours qui dépendent de la Pharmacie.

IL n'y a que le fer & le feu qui soient particulierement de la Chirurgie, elle emprunte tous ses autres secours de la Pharmacie. Les remedes de celle-cy étant donc d'une étenduë bien plus grande, * que ne sont ceux de celle-là, ce que nous avons à en dire sera d'une bien plus grande discution. On les tire des trois familles de la nature, les animaux, les vegetaux, & les mineraux, & on les divise generalement parlant en simples & en composés, qui sont ou purgatifs, ou simplement alteratifs, ou cordiaux, tous differens en qualités & en vertus. Et c'est pour cela que je diviserai ce Chapitre en trois Articles. Le premier contiendra les principaux purgatifs tant simples que composés: Le second les alteratifs qui sont le plus en usage: Et le troisiéme les cordiaux, specifiques, ou Alexitaires destinés aux maladies venimeuses, malignes, & d'un méchant caractere, ensuite dequoy je passerai aux remedes de la Cosmetique; mais bien moins pour en enseigner l'usage, que pour avoir occasion d'inspirer de l'horreur de ceux de la Commotique.

*Ne silvæ quidem, horridiorque naturæ facies medicinis caret, sacrâ illâ parente, rerum omnium nusquam non remedia disponente homini, ut Medicina fieret etiam solitudo ipsa. *Plin. in Præfat. libri 24.*

Ars ornatrix.

Ars fucatrix.

ARTICLE PREMIER.

Des Remdes purgatifs en general.

LEs purgatifs sous lesquels nous comprenons les vomitifs, sont de deux sortes, les simples & les composés, mais comme

me il en faut avoir quelque idée generale avant que de descendre au particulier. Remarquons que les remedes purgatifs, selon Hipocrate & Galien, sont destinés à l'évacuation des humeurs gastées & corrompuës, *& qui ne peuvent plus retourner en grace avec la nature*; c'est pour cela que ce dernier definit la purgation une évacuation des humeurs qui nuisent par leurs qualités; mais parce que les purgatifs sont presques tous contraires à l'estomach, qu'ils sont chauds, secs & acres, & en quelque maniere participans des qualités du poison, il faut bien plus de precaution qu'on ne croit pour en faire un bon usage. Ce n'est pas que je pretende faire ici leçon aux Medecins sur cette matiere, ni même donner au public des preceptes sûrs pour se garantir entierement de leurs mauvais effets; cela ne se peut. Mais je veux seulement marquer en faveur des personnes valetudinaires éloignées de tout secours, & même en faveur des étudians en Medecine, ce qu'il faut éviter dans l'usage qu'on en fait communement & trop librement; & que ce n'est pas, comme le remarque Hippocrate, une petite affaire que de s'en vouloir servir de son chef. Il faut donc qu'on se mette dans l'esprit: Premierement que l'usage des purgatifs est dangereux, quand la nature chasse d'elle-même ce qui peche en qualité, ou en quantité, parce que quand elle y procede comme il faut; c'est lui nuire que de la vouloir aider, ne manquant gueres à faire ces évacuations, que nous appellons spontanées, au bien & à l'avantage des malades, & de ceux qui ne sont encore que dans la voye & dans le chemin de la maladie: car quant à ces évacuations qui excedent dans la durée, dans la quantité & dans la qualité, on tombe d'accord qu'il y faut remedier par des secours proportionnés aux causes de l'évacuation.

Commentar, 2. l. 1. Aphorism.

V. Fuessium abusuum medic. cap. de purgantib.

I.

In Aphorism.

En second lieu, il ne faut pas pretendre de purger les humeurs grossieres, terrestres & gluantes, sans avoir preparé le malade, par l'abstinence, les lavemens, le repos, les rafraichissans & les apperitifs, autrement le purgatif ne fera que passer dessus, ou irriter ce qui n'est pas encore preparé & prest à ceder. Cela est si vray, que les purgatifs donnez sans cette precaution & à contre-temps, font d'ordinaire des vertiges, des défaillances, des coliques, des nausées, des épraintes, des fiévres, & qu'il arrive même quelquefois qu'ils purgent toute autre chose que ce qu'ils faut purger.

Or la précaution ne regarde pas seulement la nature des humeurs qu'on veut purger, mais encore le temps de la purgation, & particulierement dans les maladies aiguës, où l'occasion est de la derniere importance, & quelquefois même dans les maladies chroniques, & dans ce qu'on appelle état neutre de decidence, ce qui fait que je ne puis m'empêcher d'admirer la temerité de certains Apotiquaires, & même de certains Chirurgiens, pour ne point parler des Charlatans, & encore plus celle des malades & des assistans, qui se comportent en ces occasions comme si ce n'estoit qu'un jeu. C'est ainsi que sous le nom d'une medecine de précaution, faute d'avoir bien pris ses mesures, on tuë un homme qui se portoit assez bien : malheur dont on n'a que trop vû d'exemples. Ce n'estoit qu'une de ces petites medecines de précaution que prit l'Empereur Maximilien I. & ce petit remede fit une si grande revolution dans son corps, que tous le corps de la Republique Chrétienne en sentit le contrecoup : ce remede ayant fait perir avec ce Prince toute l'esperance qu'on avoit conçuë de la ligue concluë contre les Infidelles ; de sorte que le petit remede ne fut salutaire qu'au Grand Turc.

III. En troisiéme lieu, il faut apprendre d'Hippocrate & de Galien, que ceux qui se portent bien tombent dans la deffaillance & accablement quand on les purge ; parce que le purgatif ne trouvant pas où se prendre, il fait une fonte des humeurs loüables. Cependant on ne laisse pas de voir des mélancoliques, & des Medecins qui ont une sotte passion pour les purgatifs, & qui ne donnent jamais de treves à la nature, qu'ils voudroient faire entrer malgré qu'elle en eût dans leurs visions, sans penser que les purgatifs ne sont faits que pour ceux qui sont actuellement malades, ou qui sont en peril de l'être notablement & bien-tôt. Mais ce qu'il y a encore de bizare dans la pratique de certains Medecins, c'est que comme il se trouve des malades qui periroient plûtost que d'avaller un remede purgatif, il y a des Medecins qui ordonneroient plûtost dix saignées que le moindre minoratif.

L. 7. Aphorism. Commentar. 36.

IV. En quatriéme lieu, on fait une faute dans l'exhibition des purgatifs, quand on ne considere pas la nature individuelle des malades, chose facile à faire, dit Hippocrate, si on les interroge à loisir, sur la facilité ou difficulté qu'ils ont à supporter l'effet du medicament ; car c'est ainsi que proportionnant, au-

L. de Medicam. purgantib.

tant qu'il se peut, le remede à la portée & à la nature d'un chacun, on en évite les méchans effets, & que le Medecin se met hors de danger de voir perir son malade le jour qu'il a pris medecine: *Calamité*, dit Hippocrate, *la plus fâcheuse & la plus honteuse de toutes celles qui peuvent arriver à un Medecin.* Comme il y a donc bien des occasions où il ne faut pas penser à la purgation. Voici ce qu'en a remarqué ce souverain Dictateur de l'Art. *Ne purgez jamais dans une fiévre considerable. Dés que les ordures de la premiere region demandent quelque évacuations, tâchez de la procurer par les lavemens revulsifs. Ne purgez ni dans la douleur de teste, causée par l'exercice de la chasse, de la course, ou de Venus. Gardez-vous bien même de purger ceux qui sont pâles, enroüez, rateleux; ceux qui respirent difficilement, qui toussent, qui sont alterés, engourdis, sujets aux vents, qui ont des duretez d'hipocondres, la veuë basse, bruits d'oreilles, incontinence d'urine, jaunisse, flux de ventre causé par des crudités, dans les perte de sang, & dans les douleurs, car il y a bien du peril à le faire dans ces maladies. On trouble la nature dans ses operations, & dans ce qu'elle medite en faveur du malade, quand on n'a point d'égard à de tels & semblables incidens.* En effet, encore que certains endroits de ce texte demandent quelque glose & explication, il n'est rien de si vrai que ce qu'il contient sur la matiere de la purgation. A quoy on doit ajoûter, comme dit le même Hippocrate en un autre endroit, qu'il faut toûjours commencer par quelque saignée. Mais il est encore plus necessaire de remarquer que si Galien & Hippocrate n'ont pas fait de difficulté de purger les femmes grosses, particulierement à mi-terme, les Medecins Chrétiens sont obligez d'estre plus circonspects que n'ont esté les Payens, & qu'il est bien plus seur de tenir la bride un peu haute en ces occasions, que de la tenir trop lâche, l'experience nous ayant fait voir que comme ce remede donné trop facilement a malheureusement fait accoucher quelques femmes avant le terme; d'autres femmes, quoy que fort incommodées des accidens de la grossesse & de quelques autres qui sembloient demander la purgation, n'ont pas laissé d'accoucher heureusement sans ce remede. Mais, quoy qu'il en soit, generalement parlant, il faut toûjours plus de precaution pour purger les femmes que pour purger les hommes; car outre qu'elles sont d'une nature plus delicate, on peut pêcher contre les maximes de la Medecine, & contre la conscience, si on n'est assuré de l'état où elles sont actuellement quand on les purge.

L. de Medicament. purgantib. & de ratione victus in acutis.

V.

L. 4. de victus ration Textu 19.

VI. Mais me dira-t-on peut-être, puisque l'usage des purgatifs est si dangereux, ne vaudroit-il donc pas mieux s'en abstenir entierement & particulierement des Chimiques que de s'en servir? Non assurement; car la plûpart des purgatifs bien preparez & même les Spagiriques donnez d'une bonne main peuvent guérir en des occasions, où les purgatifs des Grecs & ceux des Arabes ne feroient qu'irriter l'humeur, & violenter la nature. Car parlant generalement tous les purgatifs ne sont dangereux qu'entre les mains des ignorans & des temeraires qui s'en servent sans les connoître, indifferemment en toutes sortes de maladies & de temps, sans avoir égard à la dose. Ainsi il ne faut pas s'imaginer que les Spagiriques soient de la seule invention de Paracelse, puisque les Medecins Dogmatiques s'en servoient avant luy; que nous avons mêmes des preparations Chimiques des purgatifs dont Galien & les Arabes se sont servis, & qu'il y a des remedes chimiques aussi benins & aussi seurs que les Galeniques. Ainsi il est des occasions où ils peuvent estre chacun à leur tour de saison, de maniere que le Medecin qui ne voudra pas s'en servir, par negligence ou ignorance ne fera jamais rien de bon. Les anciens Medecins nous ont ouvert le chemin de la Medecine, les modernes les ont suivis, mais ils sont enfin allez plus avant, & il n'y a que les singes de la Medecine qui se soient égarez dans les voyes de la Spagirie.

VII. On demande à propos de purgatifs & de leur usage, s'il faut prendre garde au lever, au coucher & à la conjonction des Astres quand on les prend, comme le veulent tous les Astrologues, & comme Hippocrate & Galien semblent le vouloir? Quant aux premiers leurs raisons sont si obscures, pour ne pas dire si chimeriques, qu'il n'y a plus personne de bons sens qui s'y arreste, nos corps n'étant sujets qu'aux influences de la Lune, & à la chaleur du Soleil, & non pas aux influences des autres Astres. On dit même à ce propos, que le sçavant Simon Pietre Medecin de Paris, ne pouvoit souffrir qu'on luy parlât chez les malades des quartiers & des diverses Phases de la Lune, ni de semblables vanitez touchant les Astres. Quant à Hippocrate & Galien, quoy qu'ils ayent été d'avis de prendre garde au lever & au coucher de quelques Astres dans l'administration des purgatifs, cependant nous ne voyons gueres que cela soit de consequence dans la pratique de notre climat, où les purgatifs sont

bien plus doux qu'en celuy des Grecs, & l'air assez temperé, outre que si on vouloit s'arrêter à ces precautions, on ne trouveroit jamais ni les tems, ni les momens propres à la purgation: Que d'oppositions, de conjonctions, de quadrations, que d'équinoxes, de solstices, d'aspecs & de phenomenes où il faudroit laisser faire la nature pendant plusieurs jours; que de feries pour les remedes, & que de tems pour les causes des maladies, qui gagneroient cependant le tems, & qui ne manqueroient pas à enlever le malade.

On demande encore si la nature n'a pas fait naître en chaque Païs tous les purgatifs & autres remedes necessaires aux maladies qui regnent ordinairement en ces lieux-là? Pline, à la verité, la crû ainsi, mais il n'est pas vray absolument parlant; car si elle a fait naître des specifiques pour certaines maladies de certains Païs, dans le Païs même, elle n'en a pas fait naître pour toutes les autres maladies que ces Païs ont en commun avec d'autres climats. Au contraire elle a eu soin de donner aux uns ce qu'elle n'a pas donné aux autres, pour obliger les hommes à un commerce d'amitié, outre que tous ces remedes qu'elle nous donne ont des qualitez differentes à proportion de ce qu'ils ont de Soleil & de sol. Il faut donc necessairement avoir recours à ceux des autres Païs quand ceux du nôtre ne suffisent pas, comme il arrive tous les jours. Mais quant à l'usage de ces remedes, quels qu'ils soient, les malades ne se doivent pas chagriner, si les Medecins les reïterent en quelques occasions, & s'ils sont de mauvais goût, puisqu'ils sont obligez d'en proportionner la quantité & la qualité aux causes des maladies, n'étant pas en leur pouvoir de les rendre autres que le Createur les a faits, & de changer les saveurs, ordinairement desagreables, peut-être afin de nous obliger à mener une vie reglée, étant au reste salutaires dans leurs suites & dans leurs effets; c'est ainsi que les plus salutaires Antidotes sont cachés sous l'horrible figure du serpent dont on les tire.

VIII.

V. Primerof. Error. Popular. l. 4. c. 7.

E di messo la tema esce il diletto.

Et qu'on a dit de celui même qui ne laissa pas d'effrayer Rome quand il y vint chasser la peste qui la desoloit *Sanat dum terret.* Ce sont deux choses bien differentes, que de plaire au cœur & à la bouche, ce qui est l'agréement de celle cy, est quelquefois le poison de celuy là, & au contraire ce qui cause de l'horreur à l'un, est ce qu'il y a de plus propre à rétablir l'autre.

IX. J'avertis encore que c'est une erreur populaire de prendre comme font quelques personnes des pilules purgatives avant le repas; car ayant ordinairement l'Aloés pour base qui est ennemi de l'estomach, au lieu de purger les humeurs terrestres, & ce tartre qui croupit dans les replis du mesentere, & en plusieurs autres endroits du bas ventre, il ne fait que troubler la coction, & attirant dans le ventricule des humeurs billieuses, échauffer toute la basse region au lieu de purger ce qui peche.

X. *Primerosius ibid. l. 4. c. 13.* Il est encore à propos de sçavoir que si les purgatifs font un bon effet, dans les maladies periodiques ou de retour, c'est une erreur de ne s'en vouloir servir qu'au Printemps, une seule dose n'étant pas suffisante pour chasser des causes qui dependent de la constitution & des dispositions des parties qui les produisent continuellement.

XI. De plus si l'on vomit, comme il arrive quelquefois, le purgatif, il ne s'en faut prendre ni au Medecin, ni à l'Apotiquaire, comme on fait ordinairement, car si cela n'arrive qu'une heure ou deux aprés l'avoir pris, il ne laisse pas d'operer, & d'évacuer tout, ou partie de ce qu'il a trouvé dans le ventricule, & dans les parties voisines, la nature connoissant ses voyes & sçachant se soulager en de differentes manieres.

XII. Quant à la chaleur & à la froideur actuelles des purgatifs que l'on prend, c'est une chose assez indifferente, il ne faut que se connoître soi-même pour n'y pas faillir, les uns ne pouvant boire chaud & les autres froid. Les Anciens beuvoient chaud tout ce qu'ils prenoient le jour de la medecine, mais nos modernes ne sont pas toûjours de leur avis, car il y a des rencontres où il faut boire actuellement froid. On dit à ce propos que Jean de Vega Medecin d'un Vice-Roy des Indes, luy ayant ordonné un boüillon de poullet tiede pour exciter une medecine, dont l'operation étoit trop lente, mais que cela n'ayant servi de rien, le celebre Medecin Philippes Jugrassias étant survenu, s'avisa de luy faire prendre seize onces d'eau froide sucrée, qui non seulement appaisa ses douleurs, & ses *Primerosſ. ibidem.* nausées, mais encore fit faire à la medecine tout ce qu'on en pouvoit desirer. Ce qu'il y eut en tout cela de meilleur pour le dernier venu est que le Vice Roy luy donna le gobelet d'or dans lequel il avoit pris l'eau froide sucrée. C'est donc le temperamment du malade, la coutume & la nature du purgatif qui doivent servir de regle aux Medecins en ces occasions.

Mais une des principales précautions qu'on doit prendre dans le choix & usage des purgatifs, est que non seulement il ne s'en faut pas rapporter à tous venans, mais qu'il ne faut pas même s'en rapporter à son propre jugement, & encore moins à ces livres de recettes où tout est écrit à veuë de païs, & où il se peut trouver erreur dans la dose, témoin ce qui arriva à Mr le Rez Professeur en Philosophie si connu dans Paris. Il trouva dans un de ces Livres certain purgatif qui luy plût, mais qui étoit fort mal dosé, par une faute d'impression, & l'envoya prendre chez l'Apoticaire qui le luy prepara de bonne-foy, ne sçachant pas sans doute ce qu'on en vouloit faire; mais cela n'empêcha pas qu'il n'en mourut en fort peu de temps. Que d'imprudens dans le monde qui ne ménagent guerres mieux leurs vies que le Païsan Thracius ménageoit les arbres, car voyant son voisin tailler les vignes & les oliviers, il les coupoit jusques à la racine. Que de pareilles bévuës dont les suites sont chagrinantes pour les familles, où aucun n'oseroit s'en plaindre ni s'en consoler avec ses amis crainte d'en estre blâmé. XIII.

Au reste comme on n'est pas toûjours en état de prendre des purgatifs; qu'il y a des corps qui ne les peuvent souffrir, & des maladies où ils ne sont pas encore de saison, j'avertis icy que les lavemens reïterés font quelquefois le même effet, & qu'ils sont d'un secours tres-particulier quand ils sont bien preparez, chassant seurement des matieres que certains purgatifs n'auroient fait qu'ébranler, & aigrir: car quoy qu'ils ne passent pas le gros boyau, ils ne laissent pas de soulager la premiere region du corps, & quelquefois la seconde, aussi s'en sert-on toûjours fort utilement avant la saignée & la purgation, & même aprés celle-cy quand elle ne procede pas bien; précaution & avis dont les Charlatans ne s'avisent gueres, tant ils ont envie d'expedier matiere tout d'un coup. Rien de si frequent, dit Herodote chez les Egyptiens, que ce remede dont ils tiroient de fort grands secours. Ainsi Galien ne peut s'empêcher d'invectiver contre ces Medecins complaisans, qui pour donner dans la fausse pudeur & dans la delicatesse des malades, les dispensent trop facilement de s'y soûmettre, en quoy les Arabes sont de son opinion le croyant souverain pour les maladies de la première region, & pour quelques unes de celles de la seconde, & particulierement pour les coliques. Car quant au Philosophes Plotin*, qui ne pouvoit se résoudre à ce remede, le XIV.

*Nec Clysteres, nec ipsam Theria-

croyant contraire à la gravité Philosophique, il est à croire qu'il n'eût pas parlé ainsi s'il eût eu quelque commerce avec les douleurs qui le demandent. Pour Vauhelmont & ses Sectateurs qui n'en voulent jamais entendre parler, je les renvoye à l'experience de ceux qui n'admettent aucune des raisons de la dogmatique, me rangeant cependant du costé du scoliaste de l'observation 152. des Ephemerides des curieux de la nature, où il dit à ce propos, que si on bannissoit les clysteres de la pratique de la Medecine, il ne voudroit plus l'exercer.

...cam accepit, cum ne animantium etiam mansuetorum corporibus capere escam se diceret.

Porphir. in vita Plotini.

Ego verò si clysteres interdicto publico, medicinâ exulare niterentur nollem esse Medic⁹ quidquid contra Helmontius & asseclæ asserant.

Enfin pour derniere précaution touchant les remedes purgatifs, je croy qu'il n'est pas trop seur de prendre le grand air le jour qu'on a pris medecine, & particulierement en hiver, de crainte que l'air externe n'empêche l'action des remedes, & qu'il ne cause une suppression à laquelle il pourroit survenir des tranchées, des fiévres & d'autres accidens tres-dangereux.

XV.

Valeriola locorum commun. l. 3. c. 16. p. 581.

L. 4. Aphorism.

L. 4. de Morbis.

In Antidotar.

Lib. 4. Aphorism. Comment. 6. & 17.

1. De causis symptomat.

Zacut. Lusit. Prax. admirand. c. 45.

Les vomitifs ne sont differens des purgatifs qu'en ce qu'ils font leur effet par haut, ce qui les rend suspects aux sages Medecins, qui ne s'en servent que dans une pressante necessité. C'est pour cela qu'il est à propos d'en dire ici quelque chose en general avant que de les examiner en particulier. Les anciens s'en servoient bien plus frequemment que nous ne faisons, jusques à les admettre parmi les remedes de précaution. Hippocrate avoit pour maxime, qu'il faloit purger les malades en Esté par haut, & en Hiver par bas, mais il ne laisse pas d'avoüer que l'usage & des purgatifs & des vomitifs est dangereux. Aussi Galien nous dit-il que les vomitifs sont particulierement pour les maladies longues & rebelles, comme les dejectifs pour les aiguës; mais qu'on les peut donner au commencement de celles-cy quand il y a de la malignité, que l'humeur est en rut & qu'elle fait effort dans la premiere region. Mais c'est l'affaire du sage Medecin de prendre garde, quand, comment, & à qui on les donne. Car outre que toutes les constitutions ne sont pas propres à vomir, & particulierement les poitrines foibles, le vomissement est un mouvement convulsif de l'estomach contre nature, & pour parler avec Galien une espece d'acouchement de cette partie. C'est pourquoy je m'étonne qu'un autre moderne fasse difficulté de mêler des purgatifs avec des vomitifs; car bien loin que ce mélange fasse comme il le veut des mouvemens contraires, l'experience nous

fait

fait voir que les purgatifs déterminent souvent les vomitifs par bas, & qu'ils en brident la violence, les entraînant dans les intestins, où ils exercent leur facultez bien plus seurement que ne faisoient les vomitifs des Anciens, pourvû que les malades ayent été bien preparez, par les rafraîchissans & les humectans; précaution des plus necessaires pour en éviter les mauvaises suites. Mais pour cela il ne faut pas laisser de rompre toutes les mesures quand on est pressé du mal, les remedes que l'on prend avec quelque espece de precipitation, ne laissant pas alors d'être de saison.

Je croi encore qu'il est bon d'avertir ici les jeunes Medecins, qu'il y a des rencontres, où les malades rejettant tous les remedes de mauvais goût, il est impossible de leur faire avaller ces *Emetocatartiques*: Et qu'en ce cas là, il n'y a rien de si seur, que de mêler l'émetique avec quelque sirop, ou autre liqueur agreable; ce qui a quelquefois reussi en des occasions où on desesperoit du salut des malades faute de ce petit stratageme.

Il ne resteroit donc plus qu'à marquer ici d'où viennent les facultés des purgatifs & des vomitifs, si cet éclaircissement étoit de consequence pour le peuple, & s'il ne passoit point sa portée. Je dirai donc seulement & en passant en faveur des Etudians en Medecine & en Philosophie, que Galien, tout grand Philosophe & Medecin qu'il étoit, s'est trompé, attribuant leurs operations aux qualités manifestes, & à la convenance que les humeurs ont avec les remedes qui les ébranlent, & qui les attirent ensuite; car outre qu'il y a bien des implications & des contradictions dans son raisonnement, qui ne sçait que les operations particulieres viennent des formes specifiques, & que comme toutes les formes viennent du ciel, qui selon les Platoniciens en est le Seminaire; c'est à ce mélange qu'il faut donner toutes les actions des purgatifs & des vomitifs, comme le prouve admirablement le docte Valeriola, par les raisonnemens & auctoritez de Mesué, d'Avicenne & même de Platon, contre les subtilités de Galien, que le même Valeriola se croit obligé d'abandonner en cette occasion? Tout cela étant donc ainsi supposé, venons au particulier de ces grands remedes, que nous ne toucherons neanmoins qu'autant qu'il est necessaire pour guerir les gens de leurs preventions, maladies d'esprit qui peuvent causer & entretenir celles des corps, si on ne se tient en garde contre les affirmations des ignorans, & contre sa propre facilité.

Locor. communium l. 3. pag. 580.

ARTICLE II.

Des Remedes purgatifs en particulier.

QUoy que les Auteurs divisent ordinairement les purgatifs en violens, en mediocres & en benins, je suivrai ici ceux qui les divisent en simples & en composés, commençant pas les plus usités, & descendant insensiblement à ceux dont on ne se sert que rarement & avec grande discretion; marquant même, en passant le degré des qualités de chacun en particulier, par où on pourra distinguer les benins des violens; car quant à ceux dont l'usage est tout à fait pernicieux & malhonneste, je garderai un grand silence, puisque Galien, tout Païen qu'il étoit, a écrit qu'il ne voudroit pas seulement les nommer. Je commence donc par

Le senné, ces petites feüilles & ces petites gousses qu'on nous apporte du Levant. Car elles ne sont pas ce que s'imagine le peuple, quoy qu'il n'y ait rien de si commun dans la pratique de la Medecine. Elles sont chaudes & séches au delà du deuxiéme degré, ennemies de l'estomach, operant lentement, & donnant des tranchées, si elles ne sont infusées en grande eau, & avec de bons correctifs, d'où vient que quelques Medecins les mettent au rang des violens purgatifs quoy qu'elles ne soient en effet que de celuy des mediocres, & qu'elles ne fassent pas de grands desordres quand le corps est preparé par les rafraîchissans & les humectans, & quand l'infusion est aidée par quelques autres medicamens qui tiennent lieu de correctifs. Quant à l'ancienneté de son usage, il est certain que les Grecs ne s'en sont jamais servi, & par consequent qu'ils ne l'ont pas connu: car de dire que c'est le *Colutea* de Theophraste, ou le *Delphinium*, il y a tant de difference de ces plantes cy à celle-là, que le senné même qui vient d'Italie & d'Espagne est bien inferieur à celuy qui vient du Levant. Il est vray qu'il y a des constitutions de corps si particulieres qu'on ne les peut purger avec du senné ni en infusion, ni en substance, qu'ils ne tombent dans des douleurs & dans des défaillances terribles. C'est pourquoy les bons praticiens luy substituent en ce cas-là l'infusion du catholicon double de rheubarbe, où il entre du senné bien corrigé, cette infusion étant seure ensuite des fiévres continuës, dans les flux

de ventre opiniâtres, & dans les Tenesmes, ou épraintes. Que si l'on veut purger doucement l'humeur mélancholique, on peut se servir de sirop de pommes composé, où il entre du senné en assez grande dose & assez bien corrigé pour n'en apprehender rien de mauvais, le mêlant avec d'autres remedes, suivant l'indication qu'on a prise. Il est vray que le lait clair dans lequel on infuse quelquefois le senné, peut empêcher qu'il ne cause des tranchées & des vents ; mais on ne prend pas garde à Paris que le lait dont on exprime cette liqueur n'est gueres bon quand on l'a long-temps gardé & promené dans les ruës, sur tout quand on y a mêlé de l'eau, & que l'animal dont il est extrait a été nourri de mauvaises herbes & abreuvé de mauvaises eaux, comme il arrive tres-souvent.

La Casse des Arabes (car la casse des Grecs est nostre Canelle) est mediocrement chaude & humide. C'est un purgatif fort connu, & qui n'est gueres moins familier que le senné, mais comme celuy-ci est quelquefois un peu vehement, celle-là est d'ordinaire un peu foible, particulierement celle du Ponant. C'est pourquoy si on l'employe en d'autres maladies que celles des reins, de la vessie & de la poitrine, elle émeut souvent plus qu'elle ne purge, & est tres-contraire aux enfans qui ont des vers, si elle n'est accompagnée d'autres purgatifs ; mais on s'en sert fort utilement en de certains cataplasmes, & autres Topiques. Il y a des gens qui se servent de celle qu'on a confit avant que de l'apporter en Europe ; mais fort inutilement, ce remede étant des plus foibles. Cependant *deux écus* de senné & une once de casse mondée, avec quelque Latin ou quelque Grec font souvent l'abregé de la Medecine pratique à Paris.

La Manne connuë des Grecs & des Arabes, est une autre panacée de Paris. On sçait assez que c'est une espece de sucre ou de miel, qui se forme d'une rosée sur les feüilles de differens arbres dans la Calabre, & même dans nostre Dauphiné ; car celle qui tombe sur la Terre est fort inferieure à celle qui tombe sur les feüilles & les branches des arbres. Galien en a connu une espece qui tombe quelquefois sur le Mon Liban, & qu'il appel δροσόμελι, & ἀερόμελι *mel roscidum & æreum.* Surquoy il est bon de marquer qu'il y a dans l'isle de Ceylon une espece de fourmis de la grosseur d'une abeille, qui font de la Manne d'un goût & d'une vertu admirable. Quoy que ce purgatif soit

Observat. 151. Decur. II. ann. I Ephemerid. Germanic.

3. De aliment. facultatib. cap. 39.

temperé dans ses qualitez, doux & ami de la poitrine, & qu'il purge facilement les humeurs sereuses, il n'est pas propre à toute sorte de personne & de maladies; car outre qu'il se change en bile dans les estomachs bilieux, & qu'il ne fait qu'émouvoir quand il est donné seul, il arrive tout au contraire qu'il fait bien plus qu'on n'en demande, quand il est falcifié par les Marchands, qui y ajoûtent quelquefois du suc de Thitimale & de la Scammonée. Aussi est-ce de cette maniere-là qu'il faut entendre précisement ce jugement qu'en fait un Medecin de nostre temps, écrivant à un de ses amis. *Nous n'en avons point de veritable, & celle qu'on nous apporte d'Italie n'est autre chose que du sucre & du miel, meslés avec un peu de scammonée. Dans la Manne de Briançon il y a du Thitimale & de l'épurge*; car cela n'est pas vrai à la lettre, parce qu'il en vient de bonne de la Calabre, & qui ne fait que ce qu'on en demande quand elle est bien choisie, & parce que celle de Briançon, quoy que plus foible, n'est pas toûjours alterée.

Lettre de Guy Patin 68.

La Rheubarbe, est une autre idole du peuple qu'il adore sans sçavoir pourquoy, car encore que cette racine du Levant ait ses bons endroits, elle a aussi ses mauvais quand on s'en entête. Elle est seche & chaude au second degré, souvent gâtée, & rarement bien choisie, & on luy substituë même quelquefois du Rhapontic.* Elle est fort contraire à ceux qui ont quelque ardeur d'urine, à laquelle elle communique jusques à son odeur & à sa teinture. Elle agit selon ses differentes substances, car elle purge, ouvre & penetre, & particulierement en infusion par la plus subtile; mais elle fortifie & reslere par ce qu'elle a de terrestre, comme il paroît quand ce qu'elle a de plus subtil s'est évaporé par l'ustion & desiccation qu'on en fait. Mais il n'est pas vray qu'elle soit toûjours l'ame du foye comme on se l'imagine. Aussi Riolan le fils a-t-il marqué fort précisement qu'elle est même la mort du foye quand il est chaud & sec, & qu'on en use trop fréquemment. Elle est encore contraire aux femmes grosses, & aux temperamens bilieux. Ainsi je ne voy pas à quelle fin les Venitiens en mâchent continuellement, eux qui sont si ardens & si secs. Le plus seur est donc de s'en servir dans le sirop de chicorée composé, & dans le Catholicon double, dont nous parlerons cy aprés; parce qu'elle y est bien corrigée. Car quant aux enfans, comme ils sont fort humides, & sujets à des flux de ventre causés par

Rheubarb. Monach.

V. Valeriolam locor. Communic. l. 5. pag. 618.

At mors hepatis calidioris ac ficcioris perhibetur. *Riolan. in Method. particular.*

des crudités, & même aux vers, qu'elle tuë par son amertume, elle leur est plus propre en infusion, ou en poudre, qu'aux adultes. Elle est encore propre aux ulceres internes, & aux visceres languissans & debilités, sur tout quand on en a fait évaporer la partie purgative, & qu'on l'a meslée avec les poudres aromatiques dans des opiates ou tablettes; car elle ne manque gueres de cette maniere à faire un bon effet, sur tout aux convalescens des longues maladies.

Aloés, ou Aloé est un mot équivoque dans la Medecine; car il signifie le bois appellé *Xilaloe* des Grecs, dont l'odeur est si agreable, que l'Ecriture sainte se sert de ce nom pour marquer ce qu'il y a de plus odorant, & de plus opposé à la corruption; & c'est apparemment de cet Aloé que veulent parler les Auteurs de la Geographie de Nubie*, marquans que le grand Alexandre ayant conquis l'isle de Socotra proche la Terre de Jamaica, Aristote luy conseilla d'y envoyer une Colonie Grecque pour avoir soin des Aloés. Quoy qu'il en soit cet arbre est fort rare, & ne croist qu'en ces regions des Indes, où il y a des Tigres, & semblables bêtes feroces. Il est sec & chaud, & rend une liqueur onctueuse quand on le brûle. Il entre dans la confection d'hyacinte quand on en trouve, faute dequoy on luy substituë le santal.

Cantic. 4. vers. 13. Psal. 45. vers. 4.

* *Gabriel & Joan. Syonit. in Geograph. Nubiens.*

Quant à l'Aloé, dont il est question dans cet Article des purgatifs, c'est une fort grande plante & fort connuë. Elle est toûjours verte, & c'est pour cela qu'elle est appellée *semper vivum marinum* par quelques Auteurs, étant si majestueuse & si agreable à la veuë, qu'elle ne sert pas moins à present à l'ornement des Jardins, qu'à la Medecine. C'est le suc de cette plante qui sert de baze à tant de pilules differentes de nos dispensaires, & à celles que chacun prepare à sa maniere. Le Caballin commun en Espagne ne sert qu'à purger les chevaux, mais le sucotrin, ainsi appelé, parce qu'il croist en l'Isle de Socotra, est destiné pour les hommes. Il ouvre les veines par sa chaleur tenuité, & est par consequent contraire aux femmes grosses, & aux febricitans, aux tabides & à tous les temperammens delicats, & ne laisse pas pour cela d'être fort utile dans la Chirurgie. Car quand à l'usage qu'on en fait dans les pilules appellées de Francfort, il ne peut être approuvé des Medecins methodiques tant l'abus en est grand, si ce n'est pour des Allemans replets, phlegmatiques, & sujets à la crapule; ces pilules n'é-

tant autre chose que le suc de cette plante, nourri & lavé dans l'eau de violettes dont on fait un mystere & un secret ; quoy que ce remede ne purge que des serosités & des crudités des premieres voyes, en la place desquelles il laisse une chaleur dont il n'y a que les constitutions humides & replettes qui se deffendent. Mais pour revenir du suc à la plante & égayer un peu la matiere : l'Aloés, tout agreable qu'il est à la veuë, ne laisse pas d'être le symbole de l'amertume, qui se trouve avec les douceurs mêmes de la volupté, *plus Aloés quam mellis habet*, & c'est pourquoy on en peut dire, malgré tous ses agréemens, *nimium ne fide colori*. Au reste il ne faut point passer sous silence, que le plus grand de ses agréemens consiste en sa fleur, quoy qu'il ne fleurisse que rarement, à propos dequoy je ne puis assez métonner de ce que la France, quoy que bien plus chaude que l'Allemagne, n'a point encore vû ce qui arriva dans 1663. la Silesie l'an 1663. où cette plante fleurit au bout de trente & un ans de sterilité, & où elle mourut quelque temps aprés avoir poussé vingt & une tiges & plus de deux cens fleurs, ce qui donna occasion à un Medecin de ce Païs-là de faire une épitaphe fort fleurie à cette plante, où je renvoye le lecteur, par ce qu'elle est un peu trop longue pour estre ici inserée.

Miscellan. Medico-physic. seu Ephemerid. Germaniæ part. 1. ann. 16.

L'Agaric est une maniere de champignon, qui croît au pied des Cedres, & plus particulierement au pied des Larix ; il est chaud au premier degré, & sec au second. L'Auteur du Scaligerana a remarqué que Dioscoride ne sçavoit ce que c'estoit, quand il a dit qu'il croissoit sur les cedres dans l'Agarie, doù il avoit pris son nom ; parce que Agarie est un nom imaginaire. Quoy qu'il en soit, il en croît dans le Dauphiné qui ne cede pas beaucoup à celuy qu'on apporte des Païs étrangers. Il fait comme beaucoup d'autres purgatifs, de mauvais effets, s'il n'est corrigé selon l'art, par de fréquentes lotions faites avec l'eau ou le suc de roses, aprés quoy on le réduit en Trochisques. C'est de cette maniere qu'on l'employe pour purger les humeurs visqueuses & grossieres des parties les plus éloignées, soit en infusion, ou dans des pilules ; mais l'usage n'en est pas si seur ni si ordinaire pour les femmes que pour les hommes. Quoy qu'il entre dans la Theriaque, il ne laisse pas d'être une maniere de poison quand il est trop vieux, tant il est vray que qui dit un purgatif, dit une de ces images qui changent de figure selon leur position, & le costé où on les regarde.

Dioscorid. l. 3. cap. 3.

Le Jalap est encore un remede fort connu du peuple au moins de nom, mais il en fait un mauvais usage; parce qu'il n'est ni cher, ni difficile à preparer & avaller. Il est vray qu'il purge assez bien les serosités, mais outre qu'il n'en tarit pas la source, comme c'est une espece de Brione des Indes, il est si chaud, si sec & si vehement qu'il fait souvent des superpurgations, & des impressions fort fâcheuses aux entrailles. Cependant on se le figure un secret pour les cachexies & hydropisies à cause de quelque substance resineuse qu'on y entrevoit. On l'employe même pour les maladies secrettes, mais tout cela ne va pas jusques à corriger les impressions faites aux parties nourricieres par les causes de ces maladies.

L'Iris autre racine, & dont on se sert comme du Jalap est quelque chose de pire, puisqu'il est plus chaud, plus sec, plus acre & plus vomitif, & particulierement celuy de Florence: car à moins que de s'en servir dans ces mélanges appellés *lohoocs*, & dans les Tablettes composées pour la poitrine, ou dans les remedes de Chirurgie; les vieillards, les femmes & les enfans s'en doivent abstenir.

La Coloquinte est encore pire que l'Iris, particulierement quand elle est mal corrigée. C'est le fruit des courges sauvages dont la préparation a passé dans l'usage de la Medecine sous le nom de Trochisques Alhandal. Elle est humide & seche du second au troisiéme degré, & a outre ces qualités manifestes quelque degré de malignité. Ainsi elle est contraire à l'estomach, aux intestins, au foye, au cœur, aux vieillards, aux femmes, aux enfans, aux febricitans, & ne doit estre employée que faute d'autres purgatifs, même aux hommes robustes & vigoureux. Quoy que certains Medecins s'en servent pour les maladies cutanées, je ne voy pas qu'on s'y doive trop fier; car si les Arabes l'appellent la mort des plantes, elle pourroit bien encore l'être des imprudens. Aussi ces pauvres gens dont il est parlé dans le quatriéme Livre des Rois, *Reg. 4. cap 4.* s'en trouverent-ils si mal, qu'ils ne se crurent pas moins qu'empoisonnez, & qu'il fallut employer tout ce que le Prophete Elisée avoit de connoissance naturelle pour les tirer d'affaire.

Le Turbit n'est pas si connu que la coloquinte, aussi est-ce la racine d'une espece de ferule qui n'est pas commune. Il est tres-chaud, tres sec & tres subtil. Il purge le phlegme grossier des parties les plus éloignées, mais comme il opere lente-

* Turbit à Turbando.

ment, il fait de si fâcheuses impressions, & cause souvent de si grandes douleurs qu'on croit qu'il a pris son nom * de ces seditions qu'il excite dans le bas ventre. Aussi ne l'employe-t-on jamais que bien corrigé, & dans des compositions où il n'est pas si dangereux que quand il est seul. Un Traité MS. composé par M. Laugier Medecin de Senez en Provence, marque qu'il est tres-dangereux de manger du poisson & de s'exposer à l'air le jour qu'on a esté purgé avec du Turbit.

Les Herinodactes ces Bulbes ou fruits d'une espece de colchique, aussi peu connuës du peuple que le Turbit, sont un peu moins violentes à la verité, mais elles ne demandent pas moins de circonspection dans l'usage de la Medecine, puisquelles sont chaudes & seches au second degré, qu'elles operent tard, qu'elles sont contraires à l'estomach, & qu'enfin Dioscoride les croit un peu venimeuses.

La Scammonée, qu'on peut appeller le Salmonée des purgatifs, & des Charlatans, tant elle fait de bruit, & tant elle va vîte dans ses operations, ne laisse pas d'être un bon remede, quand elle a été bien corrigée & réduite en cette espece de larmes, d'où elle a pris le nom de Diagrede tiré du Grec. C'est le suc laitteux d'une de ces Plantes du Levant qui montent toûjours quand elle trouvent à s'attacher. Les Apoticaires l'appellent le foüet des Electuaires, parce qu'il haste & excite leur operation. Aussi ce suc épaissi, est il chaud & sec du second au troisiéme degré, & contraire à l'estomach, au cœur & au foye, ouvrant même les veines s'il n'est corrigé comme il l'est dans le diaprum solutif, qui purge fort bien la bile & la pituite, pris tant par la bouche que par les lavemens, sans causer aucune incommodité. Ainsi c'est un fort bon remede de sa nature, mais dangereux dans les mains du peuple & des Charlatans qui en abusent.

L'Ellebore est connu de tous les sçavans, parce que les Anciens s'en purgeoient, & particulierement les Poëtes, pour avoir l'esprit plus net & plus ouvert. On croit que la maniere de le preparer s'est perduë avec les Livres qui étoient dans les Bibliotheques d'Alexandrie, & que la transplantation qu'on en faisoit en des lieux aquatiques, contribuoit beaucoup à l'adoucir. A quoy il y a quelque apparence, puis qu'Æcée s'en servoit fort communement, & que Symphor. Campegius * a remarqué que Galien le mettoit assez souvent en usage, & preferable-

* *V. Gal. in Comment. 2. l. 3. c. 2. in lib. Hipocrat. de vict. ratio in acut.*

ment

ment à la scammonée. Quoy qu'il en soit cette racine étant non seulement tres-chaude, tres-seche & tres-acre; mais ayant encore des qualités malignes, on ne peut assez admirer la constitution singuliere de ce Pasteur nommé Thrasias & de cet Eudemus de Chio dont Theophraste nous raconte, qu'aprés en avoir mangé des poignées ils n'en sentoient pas la moindre émotion. Antissire est le nom de l'Isle où croissoit ce celebre purgatif, & même selon Suidas, le nom d'une fameuse courtisanne. Hippocrate s'en sert comme d'un *Mochlique*, aussi appelle-t-il tous les violens purgatifs du nom d'Ellebore, mais il étoit en usage long-temps avant luy, puisque le Medecin Melampe s'en servit dans la maladie des filles de Proëtus Roy d'Argos. Democrite, dit-on, en avoit appris l'usage en Egypte, & le communiqua en suite au grand Hippocrate avec plusieurs autres connoissances Il a esté de tout temps le remede dont on s'est servi pour la guerison des furieux, des atrabilaires des Epileptiques & des ladres. Mais les Medecins des derniers siecles qui ont découvert des remedes plus doux, ne s'en sont pas servi si hardiment & si frequemment que les anciens; car outre qu'ils n'employent presques jamais le blanc, il est certain que le noir même est si violent qu'il porte d'une égale furie, quelque preparé & adoucit qu'il soit par haut & par bas. Je ne m'étonne donc pas si le blanc dont on se servoit du temps d'Oribase, ne laissoit pas d'exciter le vomissement, donné simplement en suppositoire. Il y a bien plus, puisque preparé avec du fiel de bœuf, il purgeoit par le simple odorat, & qu'aprés l'avoir lavé avec de l'eau marine, de l'huile & du nitre, il ne falloit qu'en laver les pieds pour faire vomir. Aprés cela qu'on s'étonne si un Charlatan en tua l'Illustre Jacques Cardinal de Pavie, l'honneur des belles Lettres, & si les Ephemerides Germaniques nous donnent des exemples récens, & funestes de sa malignité. Surquoy il ne me semble pas mal à propos de marquer icy aprés Pausanias que Solon Capitaine des Amphictions, ayant arresté le cours du fleuve qui entroit dans la Ville des Cirrheens pendant qu'il les tenoit assiegez, & y ayant fait jetter quantité d'Ellebore, il ne le laissa rentrer dans cette Ville que quand il le vit infecté des qualités de ce violent purgatif, & que c'est ainsi qu'il réduisit les assiegez; parce qu'ayant bu trop avidemment de cette eau, quand ils en eurent à souhait, ils se trouverent

Observat. 182. ann. ann. 1671.

Vide Scheukium lib. 7. observat. 9.

si languissans, & si étonnez du mal, qu'ils furent obligez de se rendre.

La Pierre bleuë ou étoillée, appellée des Artistes & des Artisans *Lapis lazuli*, est un purgatif beaucoup moins dangereux que la plûpart de ceux que nous avons marqué cy-devant; puisqu'il entre dans la confection d'Alkermes, quoi que l'usage en paroisse fort suspect au sçavant Leonicenus, surquoy on peut encore voir Symphor. Campeg. Quoy qu'il en soit, comme on ne s'en sert gueres nous n'en dirons pas d'avantage, le peuple n'en ayant entendu parler qu'à propos des ouvrages de marqueterie & de rapport.

l. 5. Campeg. Elysior. cap. 3.

Il y a bien encore d'autres purgatifs simples dans la Medecine que ceux-là, mais comme l'usage des plus communs n'est pas dangereux, nous n'avons rien à en dire de particulier, sinon qu'ils sont la plûpart lents & foibles, s'ils ne sont aidés de quelques autres. Tels sont les Tamarins, le Polipode, les Mirobalens, l'Epithime, les Roses, les Violettes, les fleurs de Peché, la Fumeterre: le Tartre; car quand à ceux dont les Anciens se servoient communement, il faut être bien hardi pour les prendre sans consulter quelque bon Medecin, & particulierement la Mirrhe, le Cabarret, la Laureolle, la Gratiolle, le Concombre sauvage, le Mezereon, le Palma-christi, la Sabine, le Thitimale, la Gomme-gutte, l'Euphorbe & semblables, tant on a veu de terribles suites de leur usage pour quelques-uns qui ne s'en sont pas trouvé mal. Je ne parle encore icy, ni de quelques gommes, ni de quelques resines, ni de quelques sels dont l'usage bien conduit est si salutaire, parce que comme il n'y a rien dont on ne puisse abuser, il n'est pas à propos d'en instruire le public, outre qu'il faudroit entreprendre un ouvrage exprés & particulier qui se trouveroit encore au dessus de l'intelligence de bien des gens.

Les purgatifs composés sont compris sous les noms d'electuaires, de sirops & de pilules. Les électuaires sont divisés en môus & solides, & ont pris leur nom du choix des remedes qui entrent dans leur composition. Le plus connu, & un des meilleurs entre les môus, est

ἐκλέγω deligo.

Le Catholicon double de rheubarbe, appellé à Paris lenitif fin; car le simple n'est que pour les lavemens. C'est un remede fort seur pour tous les âges, & pour les deux sexes, & tres-propre à

purger sur le declin des fiévres continuës, soit en dissolution faite en une infusion de senné, soit en infusion dans de simple Tisane, le lait clair, ou decoction pectoralle, y ajoûtant, selon l'indication, quelque sirop propre à purger l'humeur qui peche.

Le Diaprun composé purge fort doucement la bile, comme nous l'avons remarqué cy-devant, mais il faut garder quelque mesure dans l'usage qu'on en fait, ne le donnant dans les fiévres que quand elles ont des intervalles ; car quand il n'est question que d'évacuer la bile de la premiere region, on le peut donner dans un lavement en tout temps.

L'Electuaire de suc de roses purge fort bien la bile, mais il demande encore plus de discretion que le Diaprun solutif, menant quelquefois le malade un peu loin. Le plus seur est donc de ne le prendre que de la main d'un bon Medecin, soit qu'on se purge par précaution ou pour quelque maladie effective.

Le Diaphenic est un puissant électuaire pour purger la bile & la pituite, & par consequent propre pour les coliques, particulierement en lavemens ; car quand il est pris par la bouche, outre qu'il est d'un goût fort desagreable & même en bol, il est un peu vehement & même quelquefois vomitif.

La Hiere de Galien ou celle de Paxius composée fait merveilles dans les clysteres revulsifs qu'on ordonne pour les affections du cerveau, & pour quelques coliques, soit en lavement ou par la bouche; mais on ne la peut gueres donner qu'en bol, parce qu'elle est d'un goût encore plus desagreable que le Diaphenic, & qu'elle purge violemment les humeurs, qui ne cedent pas sans se faire tirer.

La Confection Hamech, grande & petite, purge l'humeur mélancholique avec vehemence, & se donne dans toutes les maladies mélancholiques, & même secrettes. Mais que de Chirurgiens & d'Apotiquaires qui en abusent, pechans ou dans la dose, ou dans les indications de la cause du mal, de l'âge, du sexe, du tempérammment, de la saison & des forces du malade.

Les Electuaires solides, dont on se sert plus ordinairement dans la Medecine, sont le Diacarthami & le de Citro.

Le premier a pour baze la semence de saffran sauvage, dit *Carthamum*, d'où il tire son nom, laquelle est chaude & seche au second degré, & sert à purger les eaux & la pituite.

Le de Citro est à peu prés de même nature, mais comme il

a pour baze l'écorce de citron d'où il tire aussi son nom, il est plus seûr que le Diacarthami, & l'un & l'autre plus commode en poudre qu'en Electuaire solide ou sec, la poudre ne faisant pas un si grand volume. C'est un remede familier & usité, mais toutefois qui demande quelque discretion.

Les Sirops sont ou purgatifs, ou simples.

Les purgatifs se font des infusions reïterées des racines, des fleurs, des fruits & des autres parties des plantes, & même de leurs sucs dépurés. On les fait cuire avec le sucre & quelques correctifs, pour en conserver la vertu & les facultés, & quand on les veut rendre plus actifs, on y ajoûte quelque purgatif suivant l'indication qu'on a prise. Les plus communs sont celuy de fleurs de peché pour purger les serosités bilieuses & pour desopiler le mesentere; celuy de chicorée qui purge mediocrement la bile, & laisse quelque impression corroborative aux visceres à cause de la Rheubarbe qui y entre; celuy de Roses pâles pour les serosités & pour la pituite, mais qui n'est pas propre aux femmes; celuy de Pommes composé, pour l'humeur melancholique, la bile noire & même la pituite crasse & gluante; car on ne tient pas dans tous les dispensaires le purgatif de violettes, chaque College de Medecins choisissant ceux qui leur semblent les meilleurs, & les plus propres aux maladies de leur climat, & de leur Païs.

Quant aux sirops magistraux purgatifs on les compose selon l'indication du Medecin qui les ordonne; mais que de preparations Antimoniales, & d'autres remedes donnés sous ce nom, par des gens qui ne pensent qu'à purger, sans sçavoir qui, quoy, comment, quant; & qui souvent purgent la bource & le corps jusques à l'inanition.

Pilulæ à Pila.

Les Pilules sont ainsi nommées, parce que ce sont de petites boulles qu'on avale facilement, & qu'on est obligé de reduire sous cette forme pour cette fin, & à cause de leur mauvais goût. Elles different selon l'humeur qu'on veut purger, & sont ordinairement un peu gaillardes. Les plus communes sont celles de Rheubarbe, de Fumeterre: *Et sine quibus*, propres à purger la bile, & les Agregatives, ainsi appellées parce qu'on en purge toutes les humeurs. Celle d'Agaric sont pour la pituite, & mêmes celles d'Aloés, comme sont les Stomachiques & les Cochées, tant mineures que majeures, car celles qu'on ap-

pelle de *Lapide Lazuli* sont particulierement pour le suc mélancholique, quoy que peu en usage, les unes & les autres tirant presques toutes leurs noms de leurs bazes. Mais les plus seures sont celles qu'on compose suivant les besoins & les indications, & qu'on appelle magistralles, où on fait entre les gommes, les resines, les sels & autres remedes dont on prepare quelque chose de fort bon pour les maladies chroniques, quand on en sçait l'œconomie. Voilà pour les purgatifs proprement & précisément appellés purgatifs.

Mais comme les vomitifs sont des manieres de purgatifs qui portent par haut & par bas, & qu'ils font bien du bruit dans la Medecine, particulierement depuis trente ou quarente ans, il en faut dire quelque chose en particulier, aprés en avoir parlé comme nous avons fait cy-dessus en general.

Je remarque donc, quant aux vomitifs, que comme la reputation des remedes dépend bien souvent des succés qu'ils ont dans les cours; tout le monde y donne, quand des personnes d'autorité les approuvent. C'est pour cela que quand Dieu eut beni ceux que le Roy Loüis le Grand prit il y a environ trente ans dans une grande maladie, le vin Emetique, qu'on ne donnoit auparavant qu'en tremblant & en cachette, prit le dessus sur tous les autres remedes, jusqu'à se faire nommer vin Royal. Ce fut alors, dis-je, que ce vin se trouva du goût de ceux même qui avoient redouté sa force, & qu'on en eut une si grande idée, que les femmes l'ayant appellé vin mistique, les hommes crurent qu'elles n'avoient pas tout à fait mal dit. Quant à nos Poëtes peu s'en fallut qu'ils ne le missent dans la cruche de la jeune Hebé, pour en regaler Jupiter & toute sa table. C'est ainsi que les Senateurs, les Chevaliers & le peuple Romain composerent la Theriaque à l'envi, pendant que l'Empereur Antonin la dispensoit de ses propres mains. Mais comme cette occupation ne fut plus à la mode dans Rome, dés qu'il eut cessé de vivre, de même le vin Emetique ayant été donné inutilement au Cardinal Mazarin, il perdit beaucoup de sa reputation. On cessa alors de luy faire justice, & on ne daigna pas seulement considerer que comme il avoit été employé dans un marasme mortel, on n'en devoit rien esperer. Il arriva même ensuite à ce grand remede ce qui arrive à ces Ouvrages d'Histoire, d'Eloquence & de Poësie qu'on fait trop sonner avant que de les rendre publics, car un bel esprit le

Galen. 1. de Antid.

mit malheureusement au raval pour l'avoir excessivement prisé, & pour s'en être trop promis dans ce beau Sonnet.

Maintenant l'Emetique est dans un grand éclat,
L'univers en reçoit un avantage extrême;
Ce miracle est visible, & le siecle est ingrat,
S'il n'éleve un Trophée à sa vertu suprême.

Il nous a secourus contre un double attentat,
La Pourpre s'en ressent comme le Diadême,
Et donné par deux fois, il a sauvé l'Etat,
En sauvant le Ministre & le Monarque même.

Jules je vois briller la santé dans vos yeux,
Ayant pû soûtenir ce vin si furieux,
Vous montrés une force à qui toute autre cede,

L'on sçait vostre douceur & de l'aveu de tous,
Lorsque vous employez un violent remede,
Il est à présumer que ce n'est que sur vous.

De là vint ce vilain Sarcasme aprés sa mort,

C'est ne pas sçavoir l'Art, c'est manquer de pratique,
C'est de la Medecine ignorer les succés,
Que de condamner l'Emetique,
Aprés les biens qu'il nous a faits.

Neanmoins comme les liqueurs se racommodent souvent avec le temps, avec la patience & avec un peu d'artifice, le vin Emetique ne fut pas long-temps sans reprendre la reputation de force & de bonté qu'il a toûjours conservée depuis. Mais parce que tout le monde ne sçait pas ce que c'est, quoy que tout le monde en parle, disons quelque chose du nom, des qualitez & de la matiere de ce grand remede.

Emetique est un mot François tiré du mot Grec qui signifie vomir; de sorte que tout remede qui fait une subversion de l'estomach suivie d'une prompte évacuation, est un émetique, ou vomitif. C'est par rapport à cet effet, que les Latins appellent *Vomitoria* les grandes ouvertures des Amphiteatres par lesquelles le peuple se dégorge, & sort en foule. Il est bien vrai qu'il y a des vomitifs doux, qui n'agissent que par des qualités manifestes, & qui font une subversion d'estomach qui n'est

pas suivie d'un effort & d'une évacuation considerable, telles que sont toutes les choses unctueuses, oleagineuses & tiedes, l'huile, le beurre, la graisse, & tout ce qui relâche les fibres de l'estomach; mais il y en a qui font leur effet par des qualités bien moins communes, comme la racine de Raiffort, les semences d'Ortie, d'Anet de Sureau, d'Arroches: le Ciclamen, l'Azarum, les fleurs de Genêt, & plus que tout cela la Catapuce, l'Ellebore, la noix vomique, le Tabac.

Mais comme les uns sont trop lents pour satisfaire l'indication du Medecin en de certaines rencontres, & qu'ils sont encore de mauvais goûts, & qu'au contraire les autres sont trop violens; l'experience en a découvert d'inconnus à la plus part des anciens, qui n'ont rien de desagreable au goût, aprés avoir été bien preparez, & qui font un effet d'autant plus seur, qu'ils déterminent l'humeur par bas, quand ils sont aidés par quelques purgatifs: c'est ainsi qu'on a trouvé le moyen de rendre le Vitriol vomitif par son sel, l'Antimoine par l'ouverture qu'on en a fait, & le Mercure par des mélanges & des preparations qui le rendent tantôt vomitif & tantôt dejectif. Ces deux derniers s'étant donc enfin établis, quoy qu'avec bien de la peine; ce sera sur ceux-là que je m'aresterai plus particulierement, parce qu'ayant déja parlé de l'Ellebore, si je m'arrête aussi quelque peu sur le Tabac., ce ne sera que pour marquer qu'il est non seulement un vomitif tres-dangereux; mais encore que de quelque maniere qu'on s'en serve, il fait beaucoup plus de méchans effets que de bons, & bien plus de bruit que de guerisons.

L'Antimoine est donc, selon quelques-uns, le Jansenisme de la Medecine, tant l'usage en semble nouveau, & tant il a fait de bruit de nos jours.

Les Ministres sacrés ont fait la guerre entre eux,
La Grace étoit l'objet de leurs combats fameux,
Les enfans d'Esculape ont fait la même chose,
L'Antimoine en étoit le masque, & non la cause.
A ceux-là le saint Pere a commandé la Paix,
Et bani des lieux Saints ces importuns procez,
Par vous, Grand Senateur, le parti Blondelique,*
A vû réduire à rien sa procedure inique,
Et de sçavans Docteurs restez victorieux,
Des écrits diffamans & des traits envieux, &c.

**C'est M. le Premier Président de la Moignon.*

On s'est même imaginé il y a long-temps, qu'il avoit pris son nom du mauvais tour qu'il avoit fait à quelques Moynes ausquels on l'avoit fait prendre en remede; mais cette allusion ne répond ni au στίμμι des Grecs, ni à l'*Antimonium* des Latins, & n'est qu'un jeu de nostre langue, qui ne conclud rien. Ce qu'il y a d'assuré est que les Dames Juives en faisoient des fards dés le temps du Prophete Ezechiel. Quant à sa nature c'est un fossile, ou mineral noir, & rayé de lignes argentées fort friable, & qui participe de la nature du metail en ce qu'il se fond, & de celle de la pierre en ce qu'il se broie, étant composé d'un souffre à peu prés semblable au souffre commun, & d'une substance metallique, & au reste froid & sec. Quant à ses qualitez manifestes, nous n'avons pas d'assurance qu'on ait découvert sa qualité vomitive, ni qu'on ait commencé à l'ouvrir avant le douziéme siecle, où la Chimie revint en vigueur. Quoy qu'il en soit, le Moyne Basile Valentin fut celuy qui en mit le premier les preparations en l'usage sous le nom de Panacée, ensuite dequoy Paracelse se fit, pour ainsi dire, Patron & Protecteur de ce grand remede, & neanmoins quelques Medecins dogmatiques ne laisserent pas de le traiter de venin, les uns par prévention, les autres par envie, ou par ignorance, & cela a duré jusques à nostre temps. Mais ce qui m'a surpris est de voir que malgré les effets miraculeux de ce remede, il se soit trouvé des Medecins opiniâtres au point de le décrier sans aucune distinction, ni modification; & que quelques uns l'ayent voulu bannir des Pharmacopées, & des Dispensaires. Car quoy qu'on en puisse dire, tout est si mysterieux dans ce fossile, que la femelle en est preferée au mâle soit dans la Medecine soit dans la metallique, où il est d'un grand usage. Il faut donc sçavoir, quand à la Medecine, que si on l'employe cru & sans préparation, il n'a autre vertu que de resserrer & fortifier; mais que quand il est ouvert par le feu, le salpêtre & quelques autres ingrediens, il est vomitif, purgatif, ou diaphoritique; ce qui l'a fait nommer la *Colomne de la Medecine*, par quelques Chimistes. Ainsi ce qu'on appelle foye d'Antimoine, parce que cette prépaparation ressemble au sortir du creuset à du foye cuit, & *Crocus metallorum*, parce qu'il est jaune quand il est broyé, est la matiere dont on fait le vin Emetique, quand on l'a bien broyé & lavé, le faisant infuser dans du vin blanc, parce que le vin est son correctif, & qu'il se charge de sa vertu vomitive

Ezechiel. 13.
Reg. 4. c. 9.
Hierem. 4.

vomitive & purgative, à proportion de ce qu'il a de force d'esprit & de subtilité. Voila donc comment ce vin n'est dangereux qu'entre les mains des ignorans & des temeraires, qui souvent le preparent mal, & le donnent encore aussi mal à propos. Surquoy il est bon de marquer ici que le Neptune mit en usage pendant les dernieres années de sa vie, une maniere de *Crocus metellorum*, donc il se disoit l'inventeur, & dont il faisoit une Panacée. Il en donnoit depuis quinze grains jusques à cinquante en substance, fort innocemment à ce qu'il disoit, mais outre qu'il n'y avoit pas grand mystere à cette preparation & à cette pretenduë invention, elle ne laissoit pas, malgré ses affirmations, de faire souvent plus qu'on n'en demandoit, tant il est dangereux dans la Medecine de vouloir mesurer tout le monde à même mesure. Et cependant le bon-homme soutenoit toûjours & fort hardiment, que *l'Antimoine ainsi preparé, étoit aussi naturel à l'homme que le meilleur pain de froment, qu'il renouvelloit le corps, reverdissoit la jeunesse, qu'il separoit la roüile & l'impureté de l'humeur radicalle* : quel galimathias ! *mondifioit la peau, depuroit le sang, & que rien ne pouvoit en payer la valleur.* Quant aux fleurs, au verre & au beurre d'Antimoine, dit poudre d'Algarot, ce sont des remedes aussi dangereux entre les mains des ignorans, que le sont les épées & les armes à feu en celles des fous & des enfans. Il en est de même du Bezoard mineral qu'on fait avec le beurre d'Antimoine & l'esprit de nitre. Il est vray que cette préparation qu'on appelle diaphoritique est bien moins dangereuse que tout cela, mais outre qu'elle a bien perdu de son ancienne reputation, il est certain que si ce remede n'est bien preparé, il ne laisse pas de faire des nausées & d'autres incommoditez, devenant même vomitif quand il a été long-temps gardé. Concluons donc de tout ceci que comme il ne faut pas trop s'effrayer au nom d'Antimoine & d'Emetique, il ne faut aussi s'y confier que quand il est conduit par un Medecin sage & habille, & que tous ces sirops de longue vie, & autres grands noms sont des machines dont il est le grand ressort, & dont l'impetuosité ne s'arrêtera pas comme on voudra, quand elles seront une fois en mouvement. Et c'est en ce sens qu'il faut prendre ces vers d'un sçavant homme, qui pour se mocquer du Livre intitulé l'Antimoine Triomphant, ne le fait triompher qu'à la maniere des Capitanes Romains.

Laurent. Hofmann. de vero usu & fero abusu & Medicam. chimicor.

FRANCISCI OGERII

IN LIBRUM CUI TITULUS STIBIUM TRIUMPHANS.

EPIGRAMMA.

Nunc, licet, aurato scandat capitalia curru,
Nunc albis stibium jure triumphet equis.
Plaudite fumosi cinislones, plaudite Agirtæ,
Inter qui cedat, credite, nullus erit.
Victoris tanti meritis obstare Triumphis,
Tot cæsis hominum millib. invidia est.

Ce qui obligea un autre sçavant à luy répondre en cette maniere.

Victoris stibii meritos damnare Triumphos,
Tot Domitis morbis quis neget, invidia est,
Post tot servatos, servato Principe cives,
Victorem certe querva corona decet.

V. Edition. quartam poemat Ægid, Menag.

Le Tabac n'est pas seulement vomitif, mais encore purgatif, & quelquefois un poison selon la dose, & selon qu'il est preparé. Cependant on s'en sert en pourdre, en fumée, en machicatoire, souvent sans sçavoir pourquoy, ni à qu'elle fin. Pourroit-on donc en parler avec liberté, puisqu'il est même du bel air, de tous les âges & de tous les sexes; jusques-là que les beaux esprits sont sur le qui vive pour des feüilles, qui ne seroient que le joüet des vents, si la prévention & l'entêtement n'en avoient rempli tant de feüilles vuides; Car s'il s'est trouvé quelques Auteurs qui ont monté sur le Parnasse pour le foudroier, il s'en est trouvé d'autres qui n'y sont montés que pour l'élever de la Terre jusques aux nuës, pour ne point parler de ceux qui loüerent, dit-on, leurs plumes aux interessés quand il fut mis en parti, & qui tâcherent de le rendre precieux à force de le prôner & de luy donner toutes sortes de bonnes qualités. Car quoy qu'il en soit, que de vers en toutes les langues, mais que d'expressions outrées dans la Latine & dans la Françoise pour de la fumée. Aussi n'aurions-nous jamais fait si nous ne nous contentions de deux de ces pieces qu'on a faites pour & contre. Jean Barclay pour les Latins n'en fait pas moins dans son Euphormion, qu'une cicuë mortel-

le, qu'une vapeur infernalle & qu'un Aconit sorti de l'écume d'un Cerbere, plus propre à punir les parricides qu'à entrer dans l'usage de la Medecine.

Planta nocens, ô lethifero planta horrida fumo,
Quam bona diversis natura removerat oris,
Quis te planta nocens tristi vectare carinà,
Instituit demens, nostrisque ostendere terris?
Scilicet infelix raperet cum sæcula mavors,
Deformisque fames, morbi, cadensque senectus,
Proh dolor! & sævæ legerant aconita novercæ,
Heu etiam in nostras deerant hæc fata ruinas!
Quis sordes facinusque tuum, dirosque vapores,
Explicet, & fœdo surgentia nubila fumo,
Talis avernali corrumpit spiritus auras,
Missus in astra lacus, morituraque germina solvit,
Vicinumque pecus volucrumque intercipit alas.
Talis & inferni subter mala limina mundi,
Urget odor manes, cum lampada tristis erinnis,
Solvit & extinctæ fumant post præliæ tædæ,
Planta nocens, ô lethifero planta horrida fumo,
Si te lethifero cacus jactasset ab ore,
Alcidem vicisse odor, te sæcula prisca,
Si nossent poterant vacuis præferre cicutis,
Et de cerbrea natam te dicere spuma.
Tum si quis patriam violasset cæde senectam,
Huic mites nimium flammas, huica lenta putassent,
Flumina; fumiferi potasset nubila peti.

Un de nos François au contraire est si éloigné de la pensée de cet Etranger, qu'il met le Tabac sur la table des Dieux de la fable, tant il est vray que

Cuique Deus fit dira libido.

Quand je boy ce Tabac salutaire aux humains,
J'ay comme Jupiter l'Univers dans les mains,
Car je tiens dans la pipe & le feu & la Terre,
Je suis environné de nuages fumeux;
S'il fait pleurer le Ciel, je fais pleurer mes yeux;
Puis rottant comme luy je darde le Tonnerre.

Celle qui rajeunit le pere de Jason,
Le faisant retourner en sa verte saison,
Encore que son corps fût sec comme une souche,
Lui donna seullement ce remede invaincu,
Et luy faisoit sortir ses vieux ans par le C....
Au prix que le Tabac entroit dedans sa bouche.

En prenant du Tabac je prens un grand plaisir,
Les mauvaises humeurs descendent à loisir,
Je ne mourai jamais si j'en puis toûjours prendre,
Faites grands Dieux! pour plaire au destin qui me suit,
Qu'en cendre de Tabac l'Univers soit réduit,
Puisqu'il faut quelque jour qu'il soit réduit en cendre.

Bacchus qui tient la clef des portes de mes sens,
M'a toûjours deffendu, de n'user d'autre Encens
Que du divin Tabac sur l'Autel de sa gloire:
Même il fut arresté dans le Conseil des Dieux,
Qu'on feroit la Balance un des signes des Cieux;
Pour peser le Tabac que les Dieux veulent boire.

Je mets tant de fumée au Tuyau de mon nez,
Que les rais du Soleil sur leurs pas retournés,
Se vont cacher de honte au centre d'une nuë,
A la fin le Soleil m'ayant baisé les mains,
Je lui rends sa lumiere en faveur des humains;
Mais pour éclaircir l'air il faut que j'éternuë.

L'Espagnol eust vaincu ces braves Hollaudois,
S'ils n'eussent rapporté des Rivages Indois,
De ce divin Tabac la liqueur enfumée,
Et je veux soutenir & de bec & de dents,
Que ce n'est qu'une pipe & du Tabac dedans;
La Trompette que tient en main la Renommée.

Ce voleur dont le foye à jamais renaissant,
Nourrit à Table d'hoste un voleur ravissant,
Pouvoit faire aisément un crime sans offense:
Car si pour allumer du Tabac seulement,
Il eust fait le larcin du celeste Element,
Au lieu de chastiment il eust eu recompense.

Mais de bonne-foy, avant que d'en venir à la conclusion, qui ne voit que le Tabac est ennemi de toutes les parties nerveuses & membraneuses, & qu'une tres-petite portion de sa substance, même la simple fumée, cause des accidens à ceux qui l'avalent pires que ceux des plus violens purgatifs, & que ceux de la plus vilaine crapule? Car si l'habitude & la force individuelle de la complexion, empêche en quelques sujets ce mauvais effet, c'est à cette habitude & à cette force qu'on en est redevable, & c'est de cette maniere que les Marses & les Psilles, & cette fille dont parle Pline, ne craignoient plus rien du poison: Car voudroit-on nier aprés tant d'experience, qu'il ne mette la plûpart des hommes & des femmes en un état pitoyable, particulierement quand ils n'y sont pas accoûtumez, & que deux gouttes d'huile, de Tabac sur la langue d'un animal ne cause des convulsions mortelles? Qui ne sçait encore que du suc de Tabac mis sur une playe, fait un vomissement cruel & dangereux, & que la seule picqueure d'une éguille trempée dans de certains extraits de cette Plante, cause la mort en fort peu de temps?

Voyez le Journal des Sçavans de l'an 1683. 22. Mars.

Miscellanea Medico-physic anni 2. Observat. 108. anni 1683.

Que la paresse, l'oisiveté, l'inquietude & le mauvais goût plaident donc tant qu'ils voudront sur mer & sur terre pour le Tabac, & que les Dames Françoises qui en avoient autresfois tant d'horreur, luy accordent si elles veulent l'entrée de leurs cabinets, il s'en faudra toûjours beaucoup que le nombre de ses Partisans approche de celuy de tant de personnes de bon goût qui l'ont en horreur: car toutes choses bien considerées, la plûpart même de ceux qui s'en servent, voudroient s'en être défaits, *contubernalis mea mihi fastidium facit*, & ne le regardent que comme un remede propre à quelques constitutions Phlegmatiques *habemus fatentes reos*. Aussi n'est-ce qu'en cette qualité & en cette maniere, que quelques Princes & autres grands Personnages en admettent l'usage & luy accordent l'entrée de leurs Palais. Mais quand on seroit obligé de prendre pour juges dans cette cause tout ce qu'il y a de grand dans le monde, qui ne sçait que non seulement Jacques I. Roy d'Angleterre; mais encore un Roy de France qui est fort au dessus de tous ceux de son siecle, & qui a tant de discernement & de bon goût, n'y a rien apperçû de bon n'y d'honnête, puisqu'il ne luy a pas donné son approbation, & qu'ainsi ce qu'on nomme l'herbe à la Reine, ne sera jamais celle d'un Roy, qui loin de donner dans la vapeur

Petron. in Satyric.

Jacob. I. Reg. Angliæ Misocapnos.

& dans la fumée, ne suit que les lumieres de la raison, dun Roi dont laconduite ne varie jamais, non-plus que l'Astre qui fait sa Devise, & dont il est plus à propos d'admirer la course que de vouloir ajoûter quelque chose à sa splendeur, par des Eloges superflus, tant il est vray dans le langage même des ennemis de ce Prince, qu'on ne peut rien ajoûter à l'or & au brillant du Soleil.

Que mas ne se puede dorar el Sol ne platear la Luna.

Et qu'enfin il est

Da se stesso Freggio assai chiaro.

Puis donc, pour conclusion de tout ce discours, & pour juger sainement & sans passion du tabac, que comme ce n'est tout au plus qu'un remede de précaution pour quelques indispositions & temperammens, il ne faut pas s'en entêter, ni croire qu'il soit fait pour tant de personnes qui en prennent en tant de manieres. Que s'il est utile à une nation, il n'en est pas de même d'une autre. Que comme il est des temperammens tout particuliers, il pourroit être tres-contraire à quelques personnes, même en poudre & en fumée, pour ne point parler de celuy qu'on mâche; Que la Medecine n'en admet l'usage que dans certain sirop * propre aux Asthmatiques, avec sept ou huit fois autant d'autres sirops pectoraux, qu'on se contente de lêcher au bout d'un morceau de Reguelisse, & que les remedes n'étant faits que pour les malades, on doit se passer particulierement de celui-là. A quoy il est bon d'ajoûter que quant à ceux même ausquels il pourroit être utile, il y a tant d'autres sternutatoires, & apophlegmatismes plus seurs & plus innocens, & enfin qu'on ne devroit s'en servir que dans le particulier & dans la retraite par bien-seance & honnêteté. En effet, peut-on appeler le bel air d'avoir continuellement une boëte de Tabac en main, & de se farcir le nez d'une poudre qui offense peut-être la veuë & l'odorat de toute la compagnie ? Y a-t-il quelque chose d'honnête à s'enfumer d'une vapeur puante & à se salir le visage, non seulement à la table, où il ne se peut qu'on ne dégoûte quelqu'un, mais encore jusques au pied des Autels où on en abuse ? Est-ce ainsi qu'on met en usage les secours de la Medecine, quelque besoin même qu'on en puisse avoir? Michel de Montagne ne peut souffrir qu'on reçoive avec tant de ceremonie & dans des linges si blancs & si propres l'excrément qui sort naturellement du cerveau, & on ne fera pas de difficulté de l'exciter à sortir par des efforts de mauvaise grace, de s'y mirer &

* Sirupus de Blenochoide.

de l'exposer aux yeux & au nez de ceux qui n'ont affaire, ni de nos remedes, ni de nos goûts dépravez, *Emunctam è naribus fœdam mucosamque pituitam repansam linteolo intenti, in eaque velut in speculo se intueri :* Car enfin tout bien consideré, voicy comme des Allemans mêmes en parlent dans leurs Ephemerides. *Si j'avois du pouvoir dans la Medecine, j'en banirois pour jamais l'usage du Tabac, pour les mauvais effets que j'en ay veus, n'étoit qu'il a eu le bon-heur de plaire aux illustres Bartholin & Diamerbroch ;* mais ajoûtent-ils avec le docte Simon Paulli, *Observat. 108. anno 2. 1683.*

Cuique ergo placeat fumus odorque suus.

Ce qui n'est pas en faire grand cas, ni même de ceux qui s'en servent.

On tire tant d'autres vomitifs, d'autres purgatifs & aperitifs, de dessicatifs, de diaphoretiques, & d'autres secours pour la Medecine & la Chirurgie, des Terres, des sels, des sucs, des bitumes, des pierres précieuses, & non précieuses ; bref, des mineraux, des vegetaux & des animaux, qu'il faudroit composer un Livre exprés, si on les vouloit particulariser. Je me contenteray donc d'ajoûter à ce que j'ay dit des purgatifs & des vomitifs, quelques remarques touchant un remede, à present fort en usage, qui purge par haut & par bas ; qui fond, qui résoud, qui attenuë, selon qu'il est préparé, & qui est si susceptible de differentes formes, qu'on le nomme le Protée de la Medecine & de la nature. C'est

Le Mercure, ainsi appelé, parce qu'il est plus subtil, plus volatil & plus insinuant, tout pesant qu'il est, que la Divinité fabuleuse de ce nom. *Hydrargiro furacior*, dit-on, pour marquer que comme Mercure étoit chez les Payens le Protecteur des larrons, & l'inventeur des subtilitez ; de même ce que nous appelons Mercure dans la Medecine, s'empare promptement de tout ce qui peut-être fondu & liquefié dans nos corps. Ou si l'on veut de même que les larrons sont toûjours au guet pour attraper l'or ; ainsi le Mercure s'accommode bien plus particulierement de ce métal que de tous les autres. Les seules ceintures des Apôtres ressuscitoient les morts de leur attouchement ; mais il ne faut qu'un ceinturon de nôtre Mercure pour faire fondre des hommes, comme le beurre au feu, quoi-qu'il soit tres-froid ; & voila pourquoi les Ephemerides d'Allemagne sont si remplies des mauvaises nouvelles de ce Mercure. Avec tout cela, les Hermetiques n'ont pas laissé de l'appeler la semence des Mé-

V Observat. 25. anni 1. Ephemerid. Germann. ann. 1971. in Scholio.

taux ; mais de sçavoir s'il est en effet la baze du grand œuvre, *hic labor.* Il y en a de naturel & d'artificiel, l'un se trouve dans les mines, & l'autre se fait du Cinabre. Il est l'Androgime, chaud & froid, ayant des parties crasses & d'autres tenuës & subtiles. C'est encore le symbole de l'inquietude & de la superbe, parce qu'il est toûjours dans le mouvement, & que pour peu qu'il soit aidé & excité, il monte toujours. Il ouvre, attenuë, fond, resout, pénetre & attire de la circonference au centre, les humeurs ; mais il n'en est pas moins ennemi des nerfs & des membranes, s'il n'est bien bridé & bien corrigé. Ainsi il va quelquesfois trop loin, quoi-qu'employé en petite quantité, devenant corrosif comme il paroît par les ulceres de la bouche, & même par ceux qu'il fait dans les intestins faute de se sublimer. Au contraire, il demeure quelquefois trop court, pour n'avoir pas été donné assez largement ; mais de quelque façon qu'on l'employe, & quelque tour qu'on luy donne, c'est toûjours luy-même, Trallien ayant remarqué qu'un homme qui n'en avoit été frotté qu'aux bras, en vomit quelque temps aprés de tout crud. C'est ainsi que quand on le croit tout-à-fait éteint, & enseveli dans un liniment, c'est alors que si on l'approche du corps, il se réveille si subitement à l'aide de la chaleur naturelle, qu'il s'empare de toutes les dimensions par des courses si précipitées, que l'esprit humain est tenté de croire la penétration des dimensions, malgré toute la Philosophie. On dit à propos de ses préparations & de ses usages, que Democrite ayant eu de grandes conferences avec les Egyptiens, qui avoient tiré du tombeau de Dardanus Egyptien, des Livres où étoient les secrets de la Chimie, il comprit que ce qu'on y lit touchant le ramage des oiseaux, ne marquoit autre chose que les misteres de la Spagirie ; & que l'*Aigle* dans la Table Smaragdine signifie le Mercure, que nous appelons l'*Aigle blanche*, quand il est dulcifié, comme il est appelé le *Corbeau d'Hermes* à certains égards. Et c'est pour cela que ceux qui en ont parlé à la maniere des Egyptiens nous en ont donné ce portrait Enigmatique.

Laurentius Hofmannus Halosaxo de vero usu & fero abusu. Medicament. Chimicor.

Flav. Joseph. lib. 8. cap. 1. Plin. junior. lib. 3. cap. 1.

J'habite dans les monts & parmi la planure,
Pere devant que fils ; j'ay ma mere engendré,
Et ma mere sans pere en ses flancs m'a porté,
Sans avoir nul besoin d'aucune nourriture ;
Hermaphroidite suis d'une & d'autre nature,
Du plus fort le vainqueur, du moindre surmonté,

Et

Et ne se trouve rien dessous le Ciel vouté,
De si bon, de si beau & parfaite figure.
A moy, de moy, sans moy, naist un errant oiseau,
Qui de ses os, non os se bâtit un tombeau,
Ou sans aîles volant, mourant se revifie,
Et de nature l'art en ensuivant la loy,
Il se métamorphose à la fin en un Roy,
Six autres surmontant d'admirable armature.

Ainsi pour en parler plus intelligiblement & sincerement, il n'y a rien de si utile, ny de si redoutable tout ensemble dans la pratique de la Medecine, ses effets ne dépendans pas seulement des préparations bonnes ou mauvaises qu'on en fait ; mais encore de la nature individuelle de ceux ausquels on le donne, témoins tant d'observations, & particulierement celle qu'on a faite de ce Medecin, qui l'ayant pris de la main d'un autre Medecin sous le nom de poudre universelle, & l'ayant donné à un malade pour lequel ce Catholicon n'étoit pas fait, en vit de si terribles effets, qu'il ne le crût pas moins *qu'endiablé & sorti de l'enfer.* Mais pour ne nous point arrêter à toutes les qualitez que Pline & Galien luy donnent, qui ne sçait qu'outre les désordres qu'il peut faire étant mal donné & mal préparé, il ne laisse pas d'autre-part de faire des miracles dans des maladies qui paroissent désesperées ? & que même il se trouve quelquesfois si innocent, employé tout crud & sans préparation, que des femmes de Smirne en avalloient avec des ceremonies superstitieuses pour devenir grasses, ce qui leur réüssissoit admirablement, quoi-que sans raison apparente. C'est ainsi qu'encore qu'il porte du centre à la circonference, par cette vivacité qui le fait appeler argent-vif, il n'est pas si-tôt dulcifié & comme fixé par une operation tres-facile, qu'il est un remede doux, pacifique & effectif aux opilations, aux tumeurs schirreuses, aux cachexies & aux pâles couleurs les plus inveterées des femmes & des filles, ausquelles un Jupiter radouci en pluye d'or, ne pourroit être plus utile qu'un Mercure ainsi dulcifié. Il n'est pas jusques à celuy qu'on appelle précipité, qui n'ait ses usages dans les maladies secrettes, pourveu qu'il soit bien ménagé, ni jusques à la poudre Emetique, dite Turbith mineral où il entre, qui ne se fasse appeler *Mercure de vie*, souvent avec autant de raison, que ce Mercure qui rappelle chez nos Poëtes les morts à la vie, *atque eas revocat orco.* Et quant au Mercure

V. Miscellan. Medico-Physic. observat. 80 anni 1. & observat. 48. anni 3. 1672. & observat. 118. anni 1671.

rouge ou rubefié, pourquoy ne l'appellerions-nous pas la pourpre des Chirurgiens, puisqu'il est un des plus beaux ornemens de la Chirurgie.

ARTICLE SECOND.

Des remedes alteratifs.

LES remedes alteratifs sont ceux qui n'agissent que par leurs qualitez manifestes, premieres, secondes & tierces, & non pas par leurs formes specifiques, comme font les purgatifs & les cordiaux. Il y a des Alteratifs qui se changent en nôtre substance, tels que sont les alimens simples & les alimens medicamenteux. D'autres qui nous communiquent leurs qualitez sans s'y changer. Ceux-cy sont simples ou composez ; mais comme on ne les peut particulariser sans employer trop de temps, je m'arrête simplement à ceux qui sont de la classe des rafraichissans, parce qu'ils sont plus seurs & qu'ils viennent plus souvent dans l'usage que les chauds, la plûpart des maladies étant causées par des humeurs & des intemperies chaudes.

Les plus simples donc sont premierement l'eau bien conditionnée, & telle que nous l'avons marquée ci-devant : car elle corrige puissamment les intemperies chaudes & seiches, employée dans les bains, dans les lavemens, & dans toutes sortes de ptisanes, d'émulsions & de bochets, rétardant l'action de la chaleur étrangere sur les parties solides & sur l'humide radical. En second lieu, le lait clair, dit *serum lactis*. Il est vray que quelques Praticiens le mettent au rang des purgatifs, à cause de certaine substance nitreuse qu'ils y remarquent, & avec laquelle il déterge & entraîne, comme une petite lexive, tout ce qu'il trouve en passant ; mais ce qu'il y a d'assuré, est qu'il n'agit que selon la nature du lait dont il est tiré : car quoi-qu'il arrive ordinairement que la qualité rafraichissante & humectante prévale sur la détersive, celle cy l'emporte aussi quelquesfois sur les autres. Quoi qu'il en soit, c'est selon Hipocrate le remede des mélancholiques, s'il est bien conditionné, comme nous l'avons remarqué ci-devant, celuy qu'on tire du lait promené dans les ruës de Paris n'étant gueres propre pour la Medecine. Il faut donc que l'animal qui en fournit la matiere soit jeune, sain,

bien nourri, & que le malade le prenne, sinon tiede, au moins dégourdi & corrigé avec le sucre rosat, de crainte qu'il ne blesse les membranes de l'estomach par sa trop grande froideur. Les eaux distilées des Plantes rafraichissantes, sont encore du rang des alteratifs froids, mais comme elles sentent toutes le feu, elles ne sont presques plus en usage, à la reserve des cordiales, & particulierement de l'eau de roses. Les alteratifs composez, outre ceux que nous avons marqué ci-dessus, sont les poudres appelées especes dans les dispensaires, les bechiques, & quelques autres dont l'usage est presque aboli par l'impatience des malades, & par l'avarice des Artistes; tout cela d'autre part n'operant qu'avec le temps & un long usage.

Mais parce que nous avons promis ci-devant de dire quelque chose du cidre & de la bierre, je croy que nous ne les pouvons mieux ranger que dans la classe des alteratifs, quoi-que l'un & l'autre ait quelque chose d'alimenteux. Le cidre n'est autre chose que le suc des pommes gardées quelque temps, puis contuses & broyées, aprés quoy on les laisse fermenter, & dépurer comme le vin. L'usage, dit-on, en vient d'Affrique, d'où il a passé en Biscaye & de-là en Normandie. Aussi Tertullien & Saint Augustin, deux illustres Affriquains, en font mention; le premier l'Appellant *succum ex pomis venosissimum*, & l'autre répondant aux Manicheens qui luy reprochoient que les Catholiques étoient des voluptueux qui beuvoient du vin, que les Manicheens beuvoient du suc de pommes plus délicieux que tout les vins. Le meilleur cidre vient de la basse Normandie, & se conserve bien mieux en bouteilles que dans des muids: car celuy de la haute Normandie n'a garde d'être si bon, non-plus que le Poiré, qui est certain suc de poires fort mal-sain, & peu agreable en comparaison de celuy des pommes; mais pour tout cela le cidre ne laisse pas d'enyvrer comme le vin, & d'une maniere bien plus incommode, puis qu'étans bien moins chaud, les vapeurs ne s'en dissipent pas si facilement. Le meilleur se fait dans le Cotentin avec certaines pommes appellées d'écarlatte, & se garde fort bien deux ou trois ans. Ses forces & ses vertus different, selon les païs, les pommes dont il est exprimé, la constitution de l'année, & les temperammens de ceux qui en usent. Le sûr est estimé le plus excellent & le plus propre aux sains & aux malades: car l'aigre est mal-sain & se reserve pour les vallets & pour les sausses; mais il faut sçavoir

qu'il en est de cette liqueur comme de quelques autres que l'usage ordinaire & la coûtume rendent saines à de certaines personnes ; c'est pourquoy l'Auteur du Peroniana cite Monsieur de Tiron, disant que si on luy ôtoit l'usage du cidre il mouroit, & c'est ainsi que si on vouloit reduire à ce breuvage bien des gens, qui sont accoûtumez au vin, ils s'en trouveroient fort mal. Quoi-qu'il en soit, il y a des Auteurs qui ont confirmé la pensée des Normans, qui assurent qu'il est ami de l'humide radical, qu'il humecte & rafraichît, & qu'il est excellent à toutes les affections melancholiques, & même aux palpitations de cœur, & que l'usage en a fait des cures admirables, en des maladies chroniques où tous les remedes n'avoient servi de rien, & qu'il est même fort propre aux enfans, parce qu'on le corrige avec l'eau qu'il porte fort facilement.

V. Palmar, de vino & pomaceo.

Quant à la Bierre, il s'en faut beaucoup qu'on en dise tant de bien que du Cidre, ni qu'elle soit d'un goût si agreable. Cependant elle n'a pas laissé d'avoir ses approbateurs : car quant à son usage, il est fort ancien, puis qu'Athenée parle au Livre 1. des Dypnosophistes d'un vin fait avec l'orge. Mais à parler generalement, c'est un breuvage fort contraire aux sains, mais plus particulierement aux malades, parce qu'il n'y a rien de si flatueux ni de si crud, & par consequent de si difficile distribution, ni qui fasse tant d'obstructions. On a beau dire que la fermentation & le houblon corrigent tout, il est toûjours luy-même, à moins que d'y être accoûtumé : car quand on en a été, pour ainsi dire, petri & nourri, il passe en nature comme plusieurs autres alimens, & rend même les gens gras, frais & sobres au manger, tant il emplit ; mais tout cela ne s'entend que des sains, car je ne le crois nullement medicamenteux. Cependant comme chacun approuve les fruits de son païs, Monsieur Grotius n'a pas laissé de répondre aux beaux vers que Monsieur Guiet a faits contre la bierre. On jugera qui des deux a eu plus de raison, & qui a mieux réüssi par cet extrait dont j'ay bien voulu faire part au Lecteur, quoi-qu'on le trouve facilement dans les Lettres de Monsieur de Balzac, où on peut encore voir le jugement qu'Ericius Pateanus a fait de la bierre en prose Latine.

Lettre 38. à Monsieur Morin. Liv. 15.

FRANCISCI GUIETI
in Cerevisiam.

TRiticei latices, mensis borealibus aptæ
Munera, sed Celtis tetra venena meis.
Quæ vos sacra tulit tellus, quæ numinis ira
Æmula lethæis pocula finxit aquis?
Qui vos odit amat musas, bacchumque cyprimque
Et superos odit, si quis amare potest.
Vos vitiata Ceres, temeratis devovet undis
Nais & aversis Cinthius horret equis.
Cui sapitis nil ille sapit, dignusque suillo
Jure sit, & socios glandis habere suos.
Qui bibet, irato tentabit Apolline carmen
Arcadicosque dabit rusticus ore sonos.
Hinc Batavi, fumis cerealibus ebria turba
Carmina tot musis inficianda vomunt;
Et miseri placuere sibi, gaudentque profanas
Frondibus æternis implicuisse comas.
At Deus è Pindo, crassæ deliria gentis
Ridet, & has pœnas impietatis habet,
Ducite damnatos, gens barbara ducite succos
Nectareus nobis proluet ora liquor.

HUGONIS GROTII
Pro Cerevisia.

HUmor dulcis aquæ, sed igne coctæ
Quam succo Ceres imbuit salubri.
Qui corpus vegetas nec impotente
Commotam furias vomere mentem
Quo potu fruitur Batava tellus
Neptuni domus horreumque mundi
Et quotquot populos maris ab alto
Cæli culmine conspicatur Arctos
Ipsæ te sitiunt novem sorores
Nec Permersidæ proluuntur unda
Ex quo Græcia barbaro sub hoste est
Nec Bacchi cyathos amant puellæ

Sed Rheni Vahalisque temperatos
Almis pastibus hauriunt liquores
Duræ mentis iners, merumque rus est
Si quem Basia non movent secundi,
Et quos Dousa canit parente major
Cœlo sydereos rotante cursus
Et quæ spicula Baudio vibrante
Non unum sibi destinant Lycamben
Et quos dat numeros nihil vetustis
Cedens vatibus Heinsii Thalia.
At me (sentio) larga cùm sequatur
Vini copia frigidique fontes
Heu musæ fugiunt. Venite quondam
Dilecti latices: nec esse crudum
Nec contra decet, ebrium Poëtam.

ERYCII PUTEANI de Cerevisia. *Ibid.*

Que si l'on me demande ce que je pense de tous ces autres alteratifs, dont les Etrangers ont introduit l'usage en France depuis quelques années, & qu'on tâche de faire valoir à l'aide des nouveaux principes de Philosophie, qui sont à present à la mode; je ne croirai pas me tromper, quand je dirai que ce ne sont que les fruits de nos voyages & de nôtre inquiétude; ou si l'on veut, des suites de l'entêtement qui regne à present si imperieusement dans Paris. Car qu'est-ce que le Thé, sinon un bochet ou infusion d'une plante, qui a quelque vertu dessiccative & diaphoretique; ou tout au plus, comme a dit quelqu'un, *un honête amusement, une oisiveté innocente, un petit-artifice pour empêcher que les femmes ne s'ennuyent, & qu'elles ne fassent pis?* Aussi ces feuilles qui viennent de si loin, sont-elles moins estimées dans leur païs que celles de nôtre sauge. Pour le Chocolat, qu'est ce, qu'un mélange bizarre d'ingrediens froids & chauds, de la fermentation desquels on peut dire:

Nouvelle de la Republ. des Lettr. de l'an 1685. art. XI. pag. 203.

Frigida pugnabant calidis humentia siccis?

Mais à la verité dont il peut resulter quelque vertu cordiale, puisque nous lisons dans l'observation 40. du Journal de Leipsic année troisiéme, que de 17. personnes qui avoient pris d'une poudre empoisonnée, mise au lieu de sucre dans du Chocolat & dans des cerises cuites, les cinq qui avoient pris du Chocolat, souffrirent bien moins, & furent bien plus facilement secourus

que les douze qui avoient mangé de ces cerises. Je tombe, dis-je, d'accord qu'il y a quelque chose de corroboratif dans le Chocolat, quoi que bien moins que dans nos especes. Car à ce propos, que dira-t-on de ce mélange, quand on sçaura qu'un Medecin de belle humeur ayant fait prendre à des femmes le Diarrhodon Abbatis pour du Chocolat; cette liqueur Abbatiale leur plût tellement, qu'elles s'écrierent toutes & avec raison qu'elles n'avoient jamais bû de tel Chocolat. Quant à l'Orsate ou Horgeat, ce n'est qu'une émulsion faite avec le lait, les pignons, les amandes, l'ambre & autres choses propres à flater le goût. Il en est de même du Sorbet, qui n'est rien qu'un suc épaissi, un sirop candi, ou une conserve, qui a eu par sa nouveauté l'approbation des riches & des voluptueux. Ainsi les François étant naturellement inconstans, je ne desespere pas de les voir revenir de ces entêtemens, ausquels d'autres peuvent encore succeder: car qui ne sçait qu'ils voudroient tous les jours changer d'habit, de maison, de maîtresse, & même de morale, & que c'est ainsi qu'ils changent de Medecin, de remedes, d'alimens & de breuvages comme de linge?

Quant à quelques remedes que Galien appelle *Anaïtiologites*, parce qu'on ne comprend pas comment & pourquoi ils agissent de telle maniere, je m'en rapporte à l'experience, à laquelle il faut deferer, lorsqu'elle est confirmée par des épreuves raisonnées, & quand on est assuré qu'il n'y a pas de superstition. Et c'est ce qui m'oblige de dire encore ici quelque chose du Quinkina, du Caffé, des yeux d'Ecrevisse & de l'Opium, quoi qu'ils ne soient pas tous Anaïtiologites, laissant à part les Amulettes, les Sympathiques & tant d'autres secours qui ont quelque chose de particulier & de specifique, mais qui demandent de trop longues dissertations.

Les Philologues n'avoient fait consister pendant un long-tems la vertu des herbes, des arbrisseaux & des arbres que dans leurs racines, leurs bois, leurs fleurs, leurs semences & leurs fruits. Ils n'avoient presque rien dit de l'écorce, si on en excepte celle de l'arbre qui porte la canelle, celle du Costus Corticosus, du Fresne, du Liege &c. mais voici une écorce qui fait bien plus de bruit toute seule, que toutes les parties de tant d'autres plantes, *de cortice lis est.* Ce n'est qu'une écorce à la verité, mais c'est une écorce qui ne tire pas simplement son prix du lieu d'où elle vient, *procul & de ultimis finibus*, mais de KINAKINA.

ses effets merveilleux, triomphant des fiévres, qui se moquoient des Medecins, & qui avoient des suites d'autant plus funestes, que le peuple negligeoit la cure de ces fiévres, & ne les regardoit que comme des maux rarement funestes. En effet, si tant d'autres écorces ont eu l'avantage, avant l'invention de l'Imprimerie, de faire revivre les morts dans la memoire des vivans; à combien de mourans celle-cy n'a-t-elle pas rendu la vie, particulierement depuis quelques années? Il est vrai qu'il y a déja plus d'un siecle qu'elle commença à se produire à peu prés comme on a dit de la renommée :

Parva metu primò mox sese extollit in auras.

Car les Espagnols furent les premiers aprés les Indiens qui en eurent quelque connoissance, & qui la firent connoître sous le nom de *Palo de Calenduras*, quoi que les Indiens ne la connussent que sous le nom de *Loxa*. Divers Auteurs en ont parlé depuis, chacun selon ses lumieres, sous le nom de *Kina China*, ou de *Quinquina*, ou de *Cortex Perruvianus*. Les uns l'ont crûë peu seure & même infidéle dans ses effets; d'autres dangereuse; d'autres au contraire divine, & un de ces presens, dont le Perou a bien voulu enrichir ceux qui étoient ruinez de santé, par de longues fiévres. Pour moi qui fais profession de sincerité, & qui n'ai aucun interest à prendre parti en cette rencontre, *sine cortice natus*, je puis assurer avec tout ce qu'il y a de Medecins desinteressez, que si nous avons quelques specifiques dans la Medecine, celui-cy est le plus sûr, le plus innocent, & le plus admirable qu'elle ait encore connu. Car s'il ne s'est établi qu'à peine, c'est en partie la faute du peuple; qui ne vouloit point donner dans une nouveauté à cher prix, & en partie l'ignorance ou la mauvaise foi de quelques Medecins ennemis de l'abreviation. Quoi qu'il en soit, ce specifique a enfin paru comme un grand secret entre les mains de celui qui avoit connu par de frequentes experiences dans un air fiévreux, que le secret ne consistoit qu'à en user plus frequemment & plus long-temps qu'on ne faisoit, & qu'à trouver comme il fit arrivant en France, des sujets d'autant plus dociles, qu'ils ne le prenoient plus sous le nom de Quinquina, mais sous celuy d'un secret infaillible. Cependant il ne sçavoit pas, cet Anglois maître du secret, comme l'experience l'a fait voir depuis aux Medecins, que ce remede ne fait pas toûjours un bon effet, quand on n'a pas préparé le corps par les remedes generaux, & que c'est

Metellus Retinus Sebast. Badus. Anton. Konigius. J. Jacobus Chifletius.

Pais de Kent en Angleterre.

c'est faute de céla qu'il ne luy a pas toûjours réüssi. Il ne sçavoit pas que tout bon qu'il est pour la plûpart des fiévres, il n'est pas fait pour tant de maladies ausquelles il le prodiguoit, pourveu qu'il fût bien payé. Car s'il est un vray febrifuge, particulierement aux fiévres qui ont un foyer & des retours, il est tres-contraire à toutes les dispositions inflammatoires des entrailles, aux maladies de poitrine, aux fiévres malignes, aux opilations, & presques toûjours inutile où il y a flux de ventre, pour ne point parler de quelques autres indispositions. Et à ce propos, je veux bien encore avertir icy le public, que tout ce qu'on vante au païs de la Charlatanerie pour des febrifuges assurez, n'est d'ordinaire que du Quinquina déguisé & mêlé avec d'autres écorces, des sels, ou de l'Opium. De plus, que les Marchands substituent souvent à cette écorce du Pérou, des écorces d'arbres fort communs en France, d'où il arrive quelquesfois que les malades & les Medecins se trouvent fort loin de leur compte; mais il est assez difficile de dire pourquoy & comment le peuple s'est enfin figuré le Quinquina, sous l'idée d'un remede violent. C'est ce qui faisoit craindre avec raison aux veritables Medecins, que ce grand remede n'eût enfin malgré son merite, le sort de tant d'autres nouveautez, avant qu'il eût triomphé comme à l'ombre des lauriers de l'invincible Louis le Grand, de la fiévre qui avoit osé attaquer ce Triomphateur: car il est certain que quand il fit cette importante guerison, il avoit déja perdu beaucoup de son ancienne estime, & qu'il étoit manifestement déchû dans l'esprit du public, soit parce qu'il étoit trop commun & trop connu, & qu'il n'y avoit pas grand mistere à le préparer, ou parce qu'on en faisoit si bon marché, qu'il ne meritoit plus d'être regardé comme précieux; tant il est vray qu'on veut à Paris du mistere & du secret, & qu'on se plaît à être trompé.

Le Caffé est encore un remede si connu & si en usage, qu'aprés tout ce qu'on en a écrit en diverses langues il seroit superflu d'en vouloir parler fort au long. Il suffit donc de remarquer icy qu'il y a effectivement quelque chose de plus effectif & de plus utile en cette espece de Phaseole, que dans le Thé, le Chocolat, & semblables liqueurs qui sont à la mode. En effet, sans avoir recours ni à la Philosophie d'Aristote, ni à celle d'Epicure, de Descartes, de Wanhelmont & de Willis, l'experience nous a tant fait voir de bons effets de l'usage de cette

décoction, que ce seroit opiniâtreté que de les revoquer en doute. Mais il ne faut pas s'imaginer pour cela que le Caffé soit une Panacée, puisque la même experience nous apprend qu'il est fort contraire à de certains temperamens. Voila pourquoy le temps qui est le pere & le meurtrier des nouveautez, pourroit bien faire perir aussi celle-cy. Il ne faudra pour cela que quelque femme extraordinaire qui s'en sera trouvée mal, ou qui se l'imaginera, une même personne donnant & ôtant souvent à Paris & à la Cour le credit à une même chose.

Les yeux de Phillis changez en Astres.

Oculi Cancri est un mot Latin aussi mal appliqué que celuy d'Ecrevisses, sous lequel ces yeux prétendus ont été regardez des malades, comme les yeux de Phillis l'ont été des Amans & des beaux Esprits: car loin d'être les yeux d'une espece d'Ecrevisses marines, appellée Crabes en Normandie; ce n'est qu'une mucosité endurcie dans la tête de ces poissons; mais les Medecins & entre-autres Wanhelmont qui les ont vantés, nous auroient bien obligés s'ils les croyoient un si grand remede, d'en écrire plus clairement qu'ils n'ont fait. Pour moy, comme je n'y ay jamais rien observé de singulier, non plus que quelques Medecins sinceres que j'ay consultés sur ce fait, je ne croy pas que cet Alcali soit beaucoup plus effectif que la craie, à laquelle il ressemble, quoy qu'on le prepare avec autant de ceremonie que les perles, ausquelles on substituë même quelquefois l'écaille interieure des coques d'huistres broyée sur le marbre, qu'on fait ainsi passer pour des perles preparées ou pour des yeux d'écrevisses chez les gens credules, remedes dont quelques Medecins se promettent des effets qu'il est plus facile de s'imaginer que de prouver.

L'Opium est un remede bien autre que les precedens, & contre lequel il est d'autant plus à propos de se tenir en garde qu'il semble ort innocent tant on le donne en petite quantité, & tant il s'avale facilement.

*Opium ab ὀπὸς succus.

C'est le suc d'une espece de Pavot, qu'on appelle suc *par excellence, comme si c'estoit le plus excellent de tous les sucs, & qu'il n'eût rien que d'innocent. Il est chaud par ses parties huileuses, & par son souffre, engourdissant & assoupissant. Ainsi ces effets n'ont garde de venir de la froideur que le peuple luy attribuë, aussi cause-t-il quelquefois tout assoupissant qu'il est, des sueurs, des vomissemens, des selles & des flux d'urine quoi que ce ne soit que par accident. Disons donc que comme les

Anciens avoient leurs somniferes, dés le temps même d'Hipocrate, les modernes en ont découverts qu'ils ont preparé chacun à leur maniere : car la Medecine ayant consideré qu'il n'y avoit rien de si utile aux douleurs, aux veilles, & aux fiévres ardentes, qu'un sommeil doux & tranquille, elle a tâché de le provoquer par des remedes narcotiques, ne le pouvant pas toûjours faire par de simples rafraîchissans. On a donc commencé par la semence de pavot, qui n'ètoit pas inconnuë aux anciens, parce que les decoctions ou infusions qu'on en fait, peuvent engourdir les esprits & arrêter le mouvement des humeurs, ce qu'on a tenté d'autant plus hardiment qu'il y a des Païs ou l'huile de pavot, loin d'être nuisible sert à la cuisine faute de celle d'Olives. Mais comme cette semence n'a pas toujours paru assez effective, il a fallu enfin avoir recours au suc même des feüilles & des têtes d'un pavot exotique, qui est le même que le Moeconium de Dioscorlde, & non pas la larme appellée proprement *Opium*. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ce suc desseche, comme Galien l'a pensé, il suffit d'apprendre au public qu'on s'en peut quelquefois servir tres-utilement, puisqu'il entre même dans la Theriaque, dans le Mithridat, dans les pilules de *Cynoglosso*, dans le *Philonium*, & autres compositions ; & qu'enfin la Chimie a trouvé le moyen de le préparer sous le nom de *Laudanum*, d'une maniere qui le rend bien plus seur que quand il est pris sans prépation, quoy que les Turcs n'y fassent pas tant de façons, & qu'au lieu de deux ou trois grains bien corrigés que nous donnons ordinairement, ils en prennent quelquefois jusqu'à une dragme. A quoy il n'y a autre chose à dire sinon que la coutume, le climat, & le temperamment individuel font souvent que quelqu'un en prend, sans peril, assez de quoy tuer cinq ou six autres personnes, témoin cet Ambassadeur dont les Ephemerides Germaniques font mention ; qui en prenoit une once entiere pour se procurer le sommeil. Ce qu'il y a encore à considerer dans l'usage qu'on en fait, est qu'il ne faut pas trop s'arrêter aux grandes loüanges que luy donne Bontius : car comme il faisoit la Medecine en des Païs sujets aux maladies de cause chaude, & que la preparation s'en fait en ces Païs-là, en des manieres differentes de celles des nostres, ses effets y sont bien plus grands & plus sensibles, que dans nos regions temperées, où les maladies & les symptomes ne sont pas si furieux. Car enfin si l'on voit, pour ainsi parler, des miracles de

Observat. 69. ann. 2. in Scholio pag. 395.

In animadvers.

ce remede dans nostre Pratique, on y observe aussi quelquefois de terribles suites de l'abus qu'on en fait. On a beau le loüer c'est une medaille qui a ses revers & qui ressemble à ces images, qui regardées d'un costé representent la vie sous la figure d'une belle jeune fille, & qui considerées d'un autre costé nous font voir la mort, sous celle d'un vilain crane. Ne vaudroit-il donc pas mieux s'en abstenir entierement que de le donner trop frequemment, & en trop grande quantité comme font nos Empiriques & même quelques-uns de nos Medecins? Car quoy que le malade puisse mourir aprés avoir pris un remede innocent, puisqu'on meurt même sans remedes, il n'en est pas ainsi de l'Opium, quand on a manqué dans la préparation, dans la dose, ou dans le temps, & maniere de le donner: car il conduit dautant plus facilement & directement à la mort, par sa vertu somnifere, que le sommeil même est une espece de mort, & qu'il n'y a qu'un petit trajet de l'un à l'autre.

Che dal sonno a la morte è un piciol varcho.

témoins tant de morts surprenantes, & l'exemple entre-autres de cette Panacée solaire d'un Charlatan, laquelle n'étoit autre chose que de l'Opium qui ayant arresté l'expectoration d'une maladie de poitrine, ne manqua pas d'étouffer le malade, comme on le peut voir dans l'observation 232. de la troisiéme années des Ephemerides d'Allemagne, où il est encore marqué dans l'Observation 162. de la seconde année, qu'une femme ayant été tuée par l'Opium & par le Tabac qu'un Chirurgien luy donna temerairement, ce fripon eut l'impudence de dire qu'on l'avoit appellé trop tard, & que le Medecin avoit tout gâté.

v. Marcell. Donat. cap. 18. l. 4. de Medic. surmirab.

Au reste quoy que les unguens, les emplâtres & les cerats soient la plûpart une maniere d'alteratifs, je n'en feray icy aucune mention particuliere, n'étans que des remedes externes appartenans la plûpart à la Chirurgie. Je me contenterai donc seulement de marquer à l'égard des unguens, pour finir le Chapitre par quelque petite érudition, qu'ils étoient autrefois d'un si frequent usage, & d'une dépence si prodigieuse chez les Juifs, les Grecs & les Romains, qu'on s'en servoit plus pour le luxe & pour la sensualité, que pour la Medecine, & qu'on y méloit du mystere jusques à vouloir, que l'épouse fust appellé *uxor quasi unxor*, parce qu'avant que d'entrer dans la maison d l'Epoux, elle étoit obligée d'oindre la

porte avec de la graiffe de loup, pour éviter certains malheurs 55
que la superstition Payenne faisoit apprehender. D'autres disent que cela se pratiquoit encore pour signifier qu'il ne falloit pas appeller les Medecins dans la famille pour de petites maladies, & particulierement pour celles des femmes, mais qu'il en failloit commettre le soin à la mere de l'Epoux, qui sçavoit employer les onctions, les linimens & les demi-bains en ces occasions, & se servir même, quand l'Epoux & l'Epouse étoient broüillés, de certaines petites adresses, comme de lenitifs pour adoucir l'aigreur des esprits, sans qu'il fust besoin d'y appeller d'autre personnes, & de se servir d'autres remedes que de ces petites addresses.

ARTICLE III.

Des Cordiaux, & des Contrepoisons dits Alexitaires & Antidotes.

COMME on ne peut parler des vertus, sans se faire quelque idée des vices qui leur sont opposés, il est impossible de parler des Cordiaux & des Antidotes sans dire quelque chose des poisons. Mais parce que le sage Ulisse ne s'arreste que fort peu de temps dans l'air pestilent des Circés & des Lestrigons, imitons les sages de la Medecine, qui ne tombent presques jamais sur cette matiere, que pour en sortir le plus promptement qu'ils peuvent, n'en traittant qu'en termes generaux, & ne specifiant rien dont on puisse faire un mauvais usage. Car que ne dit point Hippocrate sur cette abominable sujet, dans son fameux jurement, & dans son Livre du mal Caduc? Quant à Galien, quoy qu'il ne puisse se dispenser de parler des poisons en plusieurs rencontres, il ne laisse pas de blâmer un Menedesius, un Heliodore, & un Aratus qui en ont écrit d'un maniere trop ouverte & trop dangereuse, concluant que c'est tres-mal fait que d'en enseigner l'usage. C'est pourquoy je me figure aisément que le Docte Valeriola, n'a écrit que relativement aux remedes, & non à la nature & à l'usage des poisons, *que le discours des venins est une matiere necessaire, quoy que peu agreable*, aussi est-ce pour cela que je n'en parlerai ici qu'en general, & qu'autant qu'il est necessaire pour venir aux Antidotes & contrepoisons. Sextus Empiricus a écrit que la Medecine avoit été appellée anciennement ἰατρική, parce qu'el-

Locor. Commun. l. 3. cap. 18.

Contra Mathemat. cap. 6. ioς Telum.

Toxeumata.

le s'appliquoit alors à guerir particulierement les maladies de causes venimeuses *à venenosis succis qui ἰοὶ dicuntur eximendis*. C'est ainsi qu'on a apellé les poisons *Toxica*, du nom des fleches que les Scithes frotoient d'un mélange fait avec le sang humain, & la sanie de certains serpens. Quant à la définition du venin, c'est dit Galien, *tout ce qui est si contraire à nostre nature, qu'il en peut détruire & corrompre la substance sans perdre la sienne*. Aussi c'est abusivement que quelques Auteurs ont appellé les medicamens des venins, puisqu'ils ne détruisent pas nostre nature. Surquoi il faut remarquer que les poisons ne font generalement parlant leur effet qu'à proportion de la dose qu'on en prend ; & suivant les temperamens, & qu'ils perdent beaucoup de leur force, quand on s'y est accoustumé insensiblement; parce que dés que la nature les admet & reçoit avec quelque facilité, elle les dompte premierement, aprés quoy elle les change en aliment; l'Art même les adoucissant quelquefois au point qne Thracias & Alexias de Mantinée avoient trouvé le moyen d'oster à la ciguë ce qu'elle avoit de dégoûtant. Mais il ne faut pas oublier que quoy que les Medecins ayent écrit que les purgatifs ont quelchose de veneneux, il y a cette difference entre le poison & le purgatif, que celui-cy, quelque violent qu'il soit, ne fait que forcer la nature, au lieu que le poison la détruit ordinairement, puisque ces deux Medecins n'ôterent pas à la Ciguë ce qu'elle avoit de mortel en luy ostant son mauvais goût. Ainsi de quelque maniere qu'on prenne la chose, le poison est toûjours amer, & d'une amertume bien autre que celle du medicament, *siccine amara mors cogis*? Le miel même est si mortel en quelques contrées, qu'on en peut bien dire, pour peu qu'on en goûte, *gustans gustavi paululum mellis & ecce morior*. La mort est amere par tout, *Res est amara mori*. Disons donc, avant que de passer aux contrepoisons, que comme il y en a qui imitent la vitesse du Tonnere, par celle de leur action, de même la malice des hommes est allée jusques à en preparer de si lens qu'ils prolongent les langueurs & font sentir la mort tout autant de temps que leur inventeurs le desirent, tel qu'étoit celui que les Carthaginois donnerent à Regulus. Il y en a d'autres si determinés & d'une faculté si précise, qu'ils se portent d'abord & directement à la partie à laquelle ils sont contraires; c'est ce que les Anciens appelloient *docta venena*.

V. Variol. locor. comm. l. 3. c. 18.

Nec nova mortiferi infecit pocula succi ;
Dextera , nec cuiquam docta venena dedi.

Tel étoit celuy dont un Empereur Romain empoisonna son frere, mangeant luy-même une moitié du morceau qu'il avoit separé avec un coûteau empoisonné, du côté de celle qu'il luy servit. C'est encore avec un poison de cette nature que la femme du Senateur Crescent se vangea de l'indignité que l'Empereur Othon III. avoit faite à son mari, par des gands qui le firent bien-tost mourir. Et c'est ainsi que cette fille norrit de venin, faisoit trouver la mort dans le sein même de la vie, à ceux qu'elle attiroit par ses caresses, & qu'elle infectoie mêmes les animaux avec sa salive. Mais ce qui semble moins croyable, c'est qu'avec un poison encore plus subtil que ceux-là, un certain Medecin Juif ait fait perir un Chrétien justement à l'heure qu'il avoit marqué dans son prognostic, luy touchant la langue d'un doigt, sous l'ongle duquel il avoit caché ce poison mortel, cruauté qui fut découverte par Valesius fameux Medecin du Roi d'Espagne Philippe II. dont ce Chrétien étoit beaufrere, comme il paroît par le narré qu'en fait l'Auteur du *Negromantico.* Mais n'étoit-ce pas encore de cette maniere qu'il étoit facile à Cleopatre d'empoisonner Marc-Antoine, malgré la peur qu'il en avoit ; car un jour qu'ils mangeoient ensemble en bonne amitié, cette Reine l'ayant invité à boire l'un à l'autre, mettant les Couronnes de fleurs qu'ils avoient sur leurs têtes dans leurs coupes, Antoine alloit avaller le poison dont Cleopatre avoit frotté l'extremité des fleurs de la sienne, si elle ne luy eût arraché la coupe de la main, & si elle ne luy eût fait voir au dépens de la vie d'un criminel, qui tomba mort dés qu'il eut avalé le vin de la coupe où elle avoit trempé sa couronne, qu'elle étoit maîtresse de sa vie malgré toutes ses deffiances, & qu'elle la luy eût ostée si elle eût pû, disoit-elle, vivre sans son cher Antoine. Ainsi l'homme est empoisonné en une infinité de manieres, toutes les trois familles de la nature semblans conspirer à cette fin. Car ce n'est pas assez, quant aux animaux que les plus grands & les plus furieux le déchirent, la seule piqueure d'un insecte donne la mort au juste Aristide, qui meurt inconsolable de n'avoir pas fini par les dents d'un Lion ou d'un Elephant. Il y a presque autant de morts differentes que de sortes de serpens. Le venin du chien enragé oste la raison & l'humanité à l'homme avant

V. l. Taleuron. l. 3. c. 17.

Sulpitio Seuero nello Negromantico.

Noromantico de Sulpitio Seuero.

Plin. l. 1.

* Qui degustatis sardois herbis feruntur in morte ridere. *Barcla in Euphorm.*

que de luy oster la vie. Il y a des plantes, quant au vegetal, qui empoisonnent, pour ainsi dire, en riant, & d'autres, qui comme le fameux Aimagogne de Galien, tirent tout le sang des veines. Pour les metaux & mineraux, qui ne sçait que ceux-cy mêmes ont quelque chose de plus meurtrier que le tranchant du plusfin acier? Plus que tout cela le corps de l'homme est quelquefois une source feconde en humeurs bien pires que la ceruse, que le plâtre & que le verdet, les plus horribles & les plus venimeux animaux y prennent naissance, & ce qu'il y a de plus surprenant la matiere même dont ce corps est formé le sang & ce que la nature, a travaillé de la plus pure partie de ce sang, donne quelquefois la mort par sa corruption, comme on le peut voir dans une infinité d'observations, & comme nous l'avons remarqué d'une Imperatrice de Constantinople. Tout cela, je l'avoüe, desole Pline l'aîné, & avec lui tout ceux qui ont ozé nier la Providence comme il a fait. Mais le Philosophe Chrétien ne s'ébranle pas si facilement, ayant des veuës bien plus élevées que celles-là. Il regarde l'Auteur des poisons comme un être souverain, qui pourvoit à tous nos besoins, qui sçait seul tirer le remede necessaire au mal de la chose même qui a fait le mal. Comme ce grand œil a des veuës infiniment plus étenduës que celles des hommes, il fait sortir la douceur de l'amertume, & le contrepoison du poison même. C'est ainsi que plusieurs serpens portent leur Antidote en eux-mêmes; que le remede à la piqueure des scorpions, se trouve dans les Scorpions; qu'une plante toute semblable à l'Aconit en arrête les violens effets; que le Napel qu'on croit le plus actif de tous les poisons, a selon quelques Auteurs, son contrepoison dans un petit ver caché au fond de sa racine, & qu'enfin toute la nature, si elle nous semble une pepiniere de venins, n'est pas moins une forest d'Alexitaires. Qu'ainsi ne soit, la Medecine en a de simples & de composés, tous propres à fortifier le cœur à contrecarrer la malignité, & à reparer les esprits dissipés ou alterés. Tels sont entre les simples, l'Angelique, le Dictame, le Chardon Benit, la Tormentille, la Ruë, le Scordeum, le Genieure, la Zedoaire, la Scorzonere, la Gentiane, les Perles, le Saffran, les Grenades, le Citron, la Carline, le Kermes, le Macis, le Gerofle, les fleurs de Buglose & de Bourroche, le bol d'Armenie, la Terre sigelée, le Bezoard, la Corne de Cerf & celles de tant d'autres animaux. Quand aux composés on a la Teriaque

que, le Mithridat, la confection de Hyacinthes & de Kermes, remedes que nous examinerons cy-aprés, au moins ceux qui sont le plus en usage, & apparemment les meilleurs. Remarquons donc avant que d'aller plus loin, qu'il y a des remedes de précaution contre les poisons, & des remedes de cure, & que ceux-cy regardent ceux qui sont effectivement empoisonnés, & qu'on ne laisse pas de les employer quoy qu'on ne sçache pas même déterminement quel poison on a à combatre. Ceux donc qui se croyent obligez d'être sur leurs gardes, doivent avoir, autant qu'il se peut, l'estomach garni de bons alimens & de bons Antidotes. Les figues cuittes, les noix & la ruë sont approuvés des anciens Medecins; mais quand on se croît empoisonné il faut commencer par le vomitif, & prendre le premier trouvé, parce non seulement qu'il chasse le poison; mais encore qu'on en connoît à peu prés la matiere & la nature par l'évacuation qui s'en fait, quand il n'y a pas long-temps qu'on l'a pris. Les boüillons gras retardent son impression, quand on croit n'avoir pas tout rendu par le vomissement, les clysteres acres, attirant en bas ce qui reste dans l'estomach & dans les petits intestins. Le lait en adoucit encore l'aigreur & malignité, par sa douceur, comme les cordiaux marqués cy-dessus s'opposent à son effort par leur forme specifique. Mais quand ce poison a été communiqué par la piqueure ou morsure de quelque animal, il ne suffit pas d'avoir recours aux cordiaux pris par la bouche, & appliqués sur la playe, il faut encore se servir des scarifications & des attractifs. Les Marses & les Psilles fameux dans l'Histoire, susçoient le venin; & c'est ainsi, dit l'Histoire, que la Reine Eleonor femme d'Edouart II. Roy d'Angleterre le guérit d'une playe empoisonnée, si on ne veut rapporter cette cure à ce que peut l'onction de l'amour sincere d'une Dame Chrêtienne envers son Epoux. Mais il ne faut pas s'imaginer pour tout ce que nous avons dit des cordiaux, qu'ils soient en tout tems & toûjours de saison aux poisons, & aux maladies malignes, il faut encore qu'on sçache à ce sujet que les Antidotes des Charlatans ne sont ordinairement que des tromperies, & que bien éloignés d'être des secrets, ils ne sont tout au plus qu'un diminutif des Antidotes de nos Dispensaires. De plus que le lait de vache est un Antidote plus seur contre l'Arsenic & le sublimé que tout ce que ces fourbes debitent. Il faut encore avertir le public, qu'outre tant de subtilités qu'ils met-

Galen. 2. de Antidote.

Adeo divini remedii instar est fœminæ quam sincerus amor inunxit. Spicidius apud I. B.

V. Primeros. de erroribus in Medic. l. 4. cap. 35.

tent en usage & dont nous avons tant de preuves dans Mathiole & dans les experiences d'un chacun ; celle de se faire piquer à la mammelle est une des plus ordinaires, parce que le venin ne se communique pas si-tost au cœur par les petites veines des muscles pectoraux, que par celles des bras & des cuisses qui sont bien plus grandes. C'est pourquoy les Peintres qui representent Cleopatre piquée d'un Aspic à l'endroit du cœur, se trompent manifestement, selon même le témoignage de Pline & de Plutarque, & si l'on s'en rapporte aux Statuës faites d'aprés celle qui fut portée au Triomphe d'Auguste Cæsar, où l'aspic paroît attaché au bras. C'est pour cela que le miracle qui arriva en la personne de S. Paul, est d'autant plus grand qu'il fut picqué au bras d'un serpent. Concluons donc que non seulement tous ces Antidotes des Charlatans, mais encore la plûpart de ceux de la Medecine étans d'ordinaire chauds demandent à être bien ménagés, dans les intemperies chaudes & seches où on les donne un peu trop legerement. Car quant au poison de la peste, on n'a pas encore pû sçavoir quel est son veritable Antidote, non-plus que de tous les autres qui se communiquent par l'air, les plus dangereux de tous agissant même d'une maniere differente, suivant leur nature, les lieux & les minieres d'où ils partent. Il s'en faut beaucoup que toutes les pestes se ressemblent, quoi-qu'elles attaquent toutes le cœur, chaque poison nous infectant d'une maniere toute particuliere. La vapeur des latrines est suffoquante, si on en approche de prés, & cause une espece d'apoplexie, que les Ouvriers appelent *plomb*, & dont ils meurent si on ne les fait vomir. Les vapeurs arsenicales, celles du plâtre, & de differentes minieres enchaînent, pour ainsi dire, les esprits, comme le poison de la peste corrompt le sang. Quelle plus horrible & subtile vapeur que la fumée du flambeau avec lequel on empoisonna le Pape Clement VII. pour ne point parler de celle du Charbon, parce qu'il n'y a rien de si connu ? Tout cela étant donc supposé, il est tems d'examiner les remedes les plus usitez contre les poisons, & toute sorte de malignité.

Le Saffran dont on se sert quelquesfois comme d'un cordial est, dit-on, appelé *Crocus* de Coricium, Ville de Lydie, autour de laquelle il croît en abondance ; il est fort chaud, il cause des veilles & douleurs de tête, & est si penétrant qu'on a veu des enfans nouveaux nez, teints de la couleur de celuy dont leurs meres avoient fait un trop frequent usage. S'il

est même pris en trop grande quantité, il fait non seulement perdre l'esprit, mais encore la vie. Comme il ne se donne donc qu'en petite dose & assez rarement, & que les Marchands qui ne font point d'autre commerce que de ce remede, ne gagnent gueres, il est bon de marquer en passant que c'est pour cela qu'on appele en France Saffranier, celuy qui ne fait aucune fortune dans le commerce de la vie.

Observat. 60. Miscellan. Medic Phisic. German. ann. 1.

Le Bezoard est communément crû un remede admirable contre les poisons & contre les maladies malignes, de maniere que tout en paroît misterieux jusques au nom, d'où vient que la plûpart des prétendus Cordiaux des Chimistes ont été nommez Bezoardiques. Ce qu'il y a d'assuré, est qu'on a bien de la peine à en trouver de veritable, & qu'il s'en débite bien de faux. Cela est si vray, que l'experience en ayant été faite dans la ville de Molins en Bourbonnois du tems de Charles IX. Roy de France, sur un criminel qu'on empoisonna, il ne laissa pas de mourir malgré le Bezoard, comme on le peut voir au Traité des Rapports d'Ambroise Paré; sur quoy on peut encore voir Louis Guion, Livre 3. chap. 13. de la beauté & santé corporelle. On veut que celuy des Indes soit préferable à celuy de l'Amerique, à quoy il y a grande apparence, & c'est pour cela que s'il s'en rencontre qui n'ait point été sophistiqué sur le lieu, ou en arrivant en Europe, on s'en peut servir hardiment depuis quatre grains jusques à vingt & trente. Quant à ces pierres semblables au Bezoard, qui passent pour du Bezoard dans le commerce & chez les malades credules, comme elles n'ont point de mauvaises qualitez, je ne fais pas de doute qu'on n'en puisse donner jusques à une ou deux dragmes & plus, comme d'un Alkali fort innocent. On parle fort de cette pierre de Bezoard gardée dans un vaisseau d'Agathe, dans le cabinet du grand Duc de Toscane, & qu'on en tira mais trop tard, comme on le croit, pour la maladie du fameux Hermolaus Barbarus. *Le Roy de Golconda*, dit l'Auteur du voyage des Indes, *a grande provision d'excellents Bezoards. Ils se vendent ordinairement quarante écus la livre. Les longs sont les meilleurs. On en trouve dans quelques vaches qui sont plus gros que ceux des chevres, mais on n'en fait pas tant de cas, & ceux qui sont les plus estimez de tous se tirent d'une espece de singes qui sont un peu rares, & ces Bezoards sont petits & longs*, circonstances ausquelles se rapportent assez ce que nous en apprenons des Siamois, & de ceux qui ont fait le voyage de Siam,

Bezahar. Arabib. & Persis Tutator Latinis.

Voyage des Indes par Monsieur Thevenot. l. 2. ch. p. 6.

Observat. 115. ann. 1. & observ. 189. anni 2.

d'où on en a apporté d'assez bons, & même ce qu'on en lit dans les Observations ou Ephemerides d'Allemagne, où il y a des choses fort curieuses sur cette matiere.

La corne de Licorne est bien un plus grand Probléme chez les Auteurs que le Bezoard, quoi-qu'on vende bien des bagatelles pour ce remede. Il est vray que l'Ecriture Sainte semble faire mention de la Licorne; mais il est aussi vray qu'encore que les Interpretes ayent traduit le mot Hebreu en celuy d'*unicornu*. Les Juifs, selon la remarque du Pere Morin de l'Oratoire, avoüent qu'ils ne connoissent pas la plûpart de ces animaux que Moïse a nommez dans le Levitique. Ainsi la mer & la terre nous fournissans beaucoup d'animaux qui n'ont qu'une corne, on ne sçait pas positivement qu'elle est la plus cordiale de toutes. De-là vient qu'on a perdu la coûtume de mettre un morceau de cette pretenduë corne de Licorne, dans la coupe de nos Rois. Tout ce qui regarde donc les remedes de cette nature, consiste en de bonnes experiences faites diverses fois, & par des Medecins sçavans & sinceres.

Primeros. lib. 4. cap. 38.

Les Perles ont passé des ornemens de la vanité en ceux de la Medecine: car quoi-que Tertullien ne les regarde que comme les *verrues* des coquilles, elles ne laissent pas d'avoir quelque vertu. Il ne faut donc pas écouter ces Medecins qui les appelent comme ils font tant d'autres remedes, les bagatelles des Arabes. Ces Messieurs n'ont pas fait de difficulté de ruiner la matiere medicinale, pourveu qu'ils ruinassent les Apotiquaires qui abusoient des dépôts de la Medecine par leur avarice & par leur temerité. *Perisse l'ami, pourveu que l'ennemi perisse.* C'est là ce qu'on appele la voix de Gobrias, mais ce n'est pas celle de la raison qui nous oblige à estimer tout ce qui est digne d'estime, & qui nous fait croire que les perles sont au moins une maniere d'Alkali, qui peut avoir de bons usages, si elles n'ont rien de cordiale, à prendre ce mot dans sa veritable signification.

Conchæ prætiosas verrucas.

Quis quilias Arabum.

Le Diamargaritum frigidum, le Magistere de perles & quelques autres preparations n'ont donc pas moins de vertus que tant d'autres pierres precieuses qui entrent dans les compositions Alexitaires, & qui ont été estimées & mises en usage par ceux qui nous ont precedez, quoi que les Charlatans & les ignorans prevenus leur attribuent souvent plus de pouvoir qu'elles n'en ont. Ainsi nous ne pouvons pas nier qu'on n'ait quelque raison

d'employer l'or dans quelques-unes de nos compositions, étant le plus pur des metaux, & reconnu propre aux maladies mélancholiques, aux défaillances, aux venins, & particulierement à celui de l'Arsenic & du Mercure employé & donné en feuïlle, en poudre & en chau.

Observat. 17. ann. 1. Ephemerid. Germann.

Mais quant à cette teinture pretenduë dont on fait une Panacée, sous le specieux nom d'or potable, je suis persuadé qu'il y a bien de la vanité & de la forfanterie en tout ce commerce; que qui cherche l'or potable perd son temps & sa matiere, & que pour parler franchement ce qu'on appelle Sel d'argent a plus affoibli de bourses, qu'il n'a fortifié de cervelles.

O sacra fame che con studi tanti
Cerche volgendo le fallaci carte
De l'oro il fonte, è fabrica per arte
La pietra filosophica ti vanti.

E curva è china al cavo vitro avanti
Squalida e magra in solitaria parte
Irriti nel Carbon l'aure consparte
Da le Bocche d'i mantici soffianti.

Sonetto del Cavalier Marino.

Semini in mar le tuë speranze, ô mieti
Ombre false d'error, che altro non sanno
Scopo che'l nulla, e Chimici secreti.

O! qual vano sudor chiaro è l'inganno
Ch' altrui pasce di fumo, o poco lieti
Son quagli acquisti, ove' il guadagno è danno.

La poudre Theriacale n'a pas manqué d'être attaquée par ces Critiques, qui en veulent à presque toute la matiere medicinale, ne se retranchans que dans la seignée & la purgation. Mais aprés le témoignage de tant de graves Auteurs, & aprés ce qu'on a observé des differentes preparations des viperes, c'est vouloir s'aveugler & vouloir être plus sage que tous les autres, que de douter de leurs vertus & facultez, témoin entre autres ce Berger qui paroissoit tout jeune, quoi qu'il eût plus de soixante ans, pour s'être nourri long-temps de chairs de viperes.

Joan Stephan. Bellunens lib de incolumitate diu servanda.

La Theriaque, cette composition si fameuse, qui a les Tro-

chisques de viperes pour base, regne il y a long-temps dans la Medecine, & y regnera tant qu'il y aura dans le monde des maladies malignes, des poisons & mêmes de ces maladies qui menacent de marasme. Car quoi qu'on allegue que le Livre de la Theriaque addressé aux Pisons, n'est pas incontestablement de Galien, il est certain que ce grand Medecin fait une honorable mention de ce grand remede dans ses Livres des Antidotes, & dans quelques autres de ses Ouvrages.

Quant au Mithridat, il en est comme de la Theriaque, de laquelle il n'est pas fort different. L'Orvietan même, l'Atavan & quelques autres compositions que les Bâteleurs ont venduës de nôtre tems & du tems de nos Peres, avoient leurs vertus, quoi qu'elles ne fussent que des abregez de ces grandes compositions, & qu'elles ne doivent gueres qu'à l'Opium leurs bons effets. La Theriaque d'Andromachus étant donc d'un si grand merite, qu'elle a même été chantée par les Poëtes, je croi qu'on voudra bien encore entendre ce joli Sonnet tiré de la lyre du Cavalier Marin.

Questa, de le cui polpe, opra vitale
Compar Medica man' vipera ardente
Per le Lybiche vie, volò sovente
Animata saetta, e vivo strale.

Ma se più d'una piaga aspra e mortal
Aperse gia col velenosa dente,
Fatta hor nova d'Achille hasta pungente
Porta Schermo al velen salute al male.

Quì los guardo crudel tal hor girate
O voi che vughe, sol de l'altrui sangue
Sempre sempre ferite, e non sanate

E siavi almen di chi trafitto langue
Ad impararpieta donne spiettate
Ne la schola d'amor maestro un' angue.

Mais voici un Antidote bien particulier, puisque la dyssenterie étant une maladie maligne, on a découvert qu'il étoit son specifique, & d'une maniere si surprenante, qu'il ne laisse pas d'être purgatif & vomitif. C'est le fameux Ipecacuanha des Portugais, ou Beguquella des Espagnols, si celebre dans les écrits

de Guillaume Pison Medecin d'Amsterdam, & qui a été le secret de nôtre *Apollo imberbis*, ou Esculape sans barbe, quoi qu'il eût été connu long-temps avant de nos Apotiquaires, qui en negligerent l'usage, comme on a fait de quelques autres racines, & comme on fera sans doute à l'avenir des remedes qui sont à present les plus à la mode.

Cette racine croît dans le Perou : car sans s'arrêter à la description qu'on en peut voir autre part, il suffit de dire que la blanche est la plus douce, la plus alexitaire, & celle qui cause le moins de nausées, & qui porte le moins par les selles. L'autre est plus dejective, vomitive & sudorifique. On peut prendre de la poudre de l'une & de l'autre jusques à un gros, ou l'infusion de deux gros faite dans de l'eau. Le marc qui en reste est fort adstringent. Enfin l'on soûtient qu'il n'y a pas un meilleur cordial, ni un plus souverain remede pour les diarrhées opiniâtres. Mais il ne faut pas douter que comme tous les remedes demandent de la prudence, les ignorans ne puissent faire un mauvais usage de celui-cy, étant chaud, sec, acre & d'un goût fort desagreable.

Les Confections de Kermes, de Hiacinthes, de Salomon, sont d'autres especes d'Antidotes & de cordiaux, dont l'usage est d'autant plus seur qu'il n'y entre point d'Opium, pourveu qu'on n'excede point la dose ordinaire. Au reste comme le peuple appele du Baume, tout ce qui est de quelque usage considerable dans la Medecine, & même les cordiaux à la maniere des Chimistes, qui font entrer le Balsamique dans tous leurs remedes, il est à propos de marquer icy en passant, que ce qu'on appele du Baume tout court, est distingué du Balsamique, en ce que celui-là caille le lait, quoi-que tout ce qui fait cet effet ne soit pas du Baume, & que le Balsamique des Chimistes n'est qu'une qualité indicible qu'ils croyent voir dans leurs *mumies*, & même dans nôtre humide radical. Quant à l'Opobalsamum des Anciens, il y a long-temps qu'on en a perdu la connoissance, & qu'on nous donne de l'huile de muscade pour ce suc, quoique Prosper Alpinus ait fait mention d'une espece d'Opobalsamum, dont les Egyptiens de son temps se servoient encore, & auquel on a substitué le Baume de la nouvelle Espagne, & celuy de Tolu, qui tout falsifié qu'il est souvent, ne laisse pas d'être l'idole de tant de femmes qui y cherchent ce qui n'y est pas.

V. Observ. 164. anni 11. Ephemerid in German. 1671.

V Nicolaum Monard. l. 3. & Smetii . . . . l. 9.

V. Observat. 71. ann. 3. Ephemerid. in Germania.

On pourroit demander icy, si parce que l'esprit de vitriol est appellé *la pierre angulaire des boutiques des Apotiquaires*, il ne seroit point un cordial, & si le sucre & le miel qui entrent en tant de compositions, & qui les conservent comme l'ame fait le corps, ne meriteroient pas aussi ce nom ? A la verité tout ce qui nourrit, tout ce qui conserve l'humide radical, & qui fomente la chaleur naturelle, semble avoir quelque chose de cordial, puisque l'aliment même est l'ami du cœur, & que quelques Medecins ont pensé qu'il n'y a rien de cordial que ce qui nourrit : mais à proprement parler il est assûré qu'il n'y a que ce qui s'oppose à l'activité & malignité des poisons qui merite effectivement ce nom : ainsi l'esprit de vitriol, celui de soulfre & tous ces esprits volatiles qui sont à la mode, ne sont pas à proprement parler, des contrepoisons, quoi qu'ils contrecarrent la pourriture, à la reserve de ceux qu'on tire de la corne de cerf, des viperes & de quelques autres cordiaux.

Le sucre & le miel, quoi-qu'ils soient d'un grand usage dans la Medecine, & qu'ils entrent même dans quelques compositions cordiales, ne reparent pas la dissipation des esprits, ni ne s'opposent aucunement à la malignité : car ce n'est pas icy le lieu d'examiner, si bien loin d'avoir ces qualitez, ils contiennent des esprits si penétrans & si acres, qu'ils approchent des corrosifs, ou si le docte Turnebe a eu raison de dire, quoi-qu'en un sens figuré.

Adversar. lib. 28. cap. 45.

Non etenim cui mel non sapit ille sapit.

Concluons donc que les cordiaux & tout ce qu'on appele contrepoison, quoi que bien plus sûr que les purgatifs, les vomitifs, & même que quelques alteratifs ne laissent pas de requerir bien de la prudence dans l'usage qu'on en fait.

On pourroit encore demander icy, s'il n'est point d'Antidote particulier contre la morsure du chien enragé, le plus formidable des poisons ; à quoy je répons que comme le beurre de vache mis sur la playe, les Ecrevisses, la Gentiane, le Rubia, l'Alyssum de Dioscoride ne passent que pour des remedes de campagne chez quelques Medecins ; les ventouses sacrifiées sur la partie, & enfin l'eau marine, sont quelque chose de bien plus sûr & de plus particulier ; mais qu'aprés tout, il n'y a rien de meilleur & de plus experimenté pour ce mal, que la poudre de Palmarius mêlée avec la poudre Theriacale.

Je serois enfin au bout de ce grand Chapitre des Contrepoisons

ſons & des cordiaux, ſi je n'avois jugé à propos d'imiter le ſage pere de famille, qui garde ordinairement le bon vin pour la fin du repas.

Le vin donc réjoüit le cœur, raffine les eſprits, & en repare la perte quand ils ſont diſſipez, & n'eſt pas moins un remede qu'un aliment, pourveu qu'il ſoit bien choiſi & pris mediocrement. Sur quoy on peut voir les vers de Mneſithée marquez dans le Livre 2. des Dipnoſophiſtes d'Athenée, & marquer en paſſant cette autorité de Juvenal.

Ipſe capillato diffuſum Conſule potat
Calcatamque tenet bellis ſocialibus uvam
Cardiaco * *nunquam cyathum Miſſurus amico.*

* Ideſt ſyncope laboranti. *Juven. Satyr. 5.*

Les Grecs l'ont nommé οἶνος d'un certain Oenus, qui ſelon eux, fut le premier qui s'aviſa de preſſer le raiſin. Les Latins veulent que *vinum* & *vinea* viennent du mot *vis*, qui ſignifie *force*. Quoyqu'il en ſoit ceux là me ſemblent avoir parlé aſſez juſte qui ont dit que le vin avoit été donné à Noé aprés le deluge comme un ſigne & une marque d'amitié, & que comme les peres aprés avoir châtié leurs enfans, leur font quelques preſens, Dieu donna le vin & les chairs des animaux aux hommes aprés les avoir châtiez par les eaux du deluge. On juge communément de ſa bonté par ces qualitez.

Scipio Mertur. c. 27.

Vina probantur odore, ſapore, nitore, colore,
Fortia, formoſa, fragrantia, frigida, friſca.

Car quand au ſol, on veut qu'il en ſoit comme des hommes, dont le Païs natal eſt fort indifferent pourvû qu'ils ſoient vertueux. Mais quoy qu'on rencontre de bon vin en bien des Païs, il faut beaucoup de deſintereſſement pour en juger équitablement. Car qui ne ſçait que chaque nation prefere le ſien à celuy de toutes les autres. M. Redi premier Medecin du Grand Duc de Toſcane, ſi connu par ſon érudition & par ſa politeſſe a adreſſé un Poëme à Mr l'Abbé Menage intitulé *Baccho in Toſcana*, où il ſemble mettre le vin Florentin, au deſſus des plus excellens vins de l'Europe, quoy que tout ce vin dont il luy fait preſent avec tant de confiance, & en faveur duquel il paroît ſi prevenu, ne vaile peut-être pas, deux de ces beaux vers avec leſquels Mr Ménage a payé le vin, quoy qu'un Medecin Italien ait appellé les vins de France les bourreaux de l'eſtomach en comparaiſon de ceux d'Italie, parce, diſoit-il, que leurs vins étant meurs il ſe changent en nourriture.

Perronian. fol. 316.

Ainsi la prevention que chaque Nation a pour son vin n'est pas nouvelle, les hommes n'étant gueres moins jaloux de la reputation de leur vin que de celle de leurs femmes. En effet c'est une maladie si universelle, que comme il n'y a pas de mere qui ne soit prevenuë de la beauté, ou de la bonne grace de sa fille, il n'y a pas de pere de famille qui ne prenne son vin pour de l'Ambrosie, & dont on ne gagne le cœur en le loüant. Mais si le vin a tant de bonnes qualités qu'il est appellé chez Suidas οἶνος, du mot ὄνησις, qui signifie utilité & secours ; & s'il est un si grand Probleme, qu'il est difficile de dire s'il a plus fait de bien que de mal ; c'est pour cela que je croy qu'il ne sera pas mal à propos de le regarder ici par ces deux differens endroits. Je commence donc par ce qu'il a d'excellent, & qui le fait regarder comme un cordial dans la diete des sains & dans celle des malades.

F. Valeriola commun. locor. l. 2.

Il est chaud & humide, de facile distribution, & rétablit les forces perduës par sa tenuité, & par ses esprits, toutes qualités d'un cordial & d'un aliment. C'est pourquoy Bacchus est appellé par les anciens le pere de la santé ὑγιότης, & par un Moderne *summus penetrator.* C'est ainsi que Xenophon l'avoit appelé la Mandragore de la tristesse par une expression bien particuliere, & que Platon a écrit un Livre de ses loüanges ; & c'est pourquoy les Romains, avoient non seulement une Deesse *Meditrina* ; mais encore des fêtes appellées *Meditrinalia*, où on offroit du vin vieux & nouveau, dont on faisoit quelques essais l'avallant en maniere de medicament & de preservatif, en disant *vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medeor.* C'est encore pourquoi ils faisoient frapper des medailles, où la Deesse *Salus* assise sur un Thrône donnoit d'une main à manger à un serpent, & mettoit de l'autre une couppe pleine de vin sur un Autel. Dieu, dit encore Galien à ce sujet, a donné le vin à l'homme, comme pour le rajeunir, & comme un charme aux ennuis dont la vie est pleine, & même pour rendre l'esprit plus docile, & ensuite plus ferme, parce que comme le fer se rend plus traitable par le feu, les ames feroces s'amolissant par ce lenitif, viennent enfin à s'humaniser. C'est pour cette raison qu'il dit autre part, qu'on le fait entrer dans la Theriaque, ayant cela de merveilleux qu'il facilite le mouvement du sang & des esprits. Il y a bien plus, puisqu'il adoucit l'amertume de la bile, & rallentit sa ferveur, même qu'il provoque le som-

V. I. Nardium in noctib. genial.

L. quod animi mores sequuntur temper. corporis.

meil, & que par une faculté opposée il reveille & éguise l'esprit, le ménant quelquefois si loin par de belles saillies qu'il est appellé *le cheval du Poëte*. Qui ne voit même qu'il excite les ris & les amours; qu'il chasse la mélancholie, qu'il donne du courage aux pusillanimes, qu'il conserve la chaleur naturelle, qu'il fortifie les membres, & qu'il donne la fecondité au beau sexe? Nous avons cy-devant remarqué qu'Asclepiade, qui comparoît son pouvoir à celuy des Dieux, fut le premier des Medecins qui en accorda l'usage aux malades. Aussi n'a-t-on pas fait depuis ce temps-là de difficulté de s'en servir comme d'un remede, & même dans les fiévres qui ont quelque malignité, pour ne point parler dequelques autres fiévres, jusqu'à quelques ardentes qui ont été quelquefois gueries par l'esprit de vin; parce qu'on en pourroit abuser en ces occasions. Enfin le vin n'est pas seulement le specifique des champignons les plus dangereux, mais encore son propre contrepoison, tant il est capable de dissiper les impressions qu'il a faites par son souffre narcotique: ainsi c'est un *Dionysius*, un liberateur. Voilà ce me semble le bel endroit de cette medaille: mais si nous le regardons d'un autre côté, c'est un revers des plus surprenans; le cordial changé en poison par l'intemperance; les braves compagnons d'Ulisse changez en pourceaux, par cette Circé, & un Lucifer en puant charbon? Plaute a beau nous dire, que si le vin pouvoit parler, il n'auroit pas de peine à se deffendre,

V. Observat. 53. ann. 2. miscell. Medic. Physic. German.

Διὰ λυσιεῖς.

Vinum si
Fabulari posset se deffenderet.

puisqu'il n'a pas même pardonné à son inventeur, ***Hoc ad unius horæ ebrietatem nudavit femoralia sua quæ post sexcentos annos contexerat***, pour ne point parler des mauvais offices qu'il rendit depuis à Loth & à Samson. Ce n'est pas simplement un de ces filoux qui se contentent de piper, c'est un voleur qui depoüille les gens, comme font l'amour & le jeu quand on n'est pas sur ses gardes.

Hieronym. ad Oceanum.

Dives eram dudum fecerunt me tria nudum,
Alea, vina, Venus, per quæ sum factus egenus.

Il va bien plus loin, il inspire la cruauté & le meurtre. Qu'elle plus horrible figure que celle des Centaures & des Lapithes agitez du vin? que de rage, que d'hommes, de sang & de vin répandus par terre? C'est dans le vin qu'Alexandre tua lâchement son ami Clitus. Comme le vin n'est que du feu

Vę qui consurgitis mane ad ebrietatem sectandam. *Isaia 5.* Cui vę, cui rixæ, cui furię, cui sine causa vul-

nera, cui suffusio oculorum, nonne his qui commorant in vino, & student calicib. exolvendis. *Proverb.* 25. ἐοινοι quod opinione & arrogantia impleat animum.

chez Homere, il n'est qu'insolence chez Platon. Il ne respire, si on s'en rapporte à Hesiode que flâme & fureur ; c'est ainsi qu'en ont parlé Aulugelle, Macrobe, Plutarque, Suidas & même tous les Medecins. Ce n'est que saillies & boüillons chez les Poëtes Latins *fervida vina*, comme c'est même l'enfant du feu chez les Grecs πυρὸς παῖς & partant gardez-vous en bien. C'est encore à cause du meurtre & du carnage qu'il a causé, que les Egyptiens se persuaderent qu'il étoit sorti du sang des Geans répandu sur terre, aussi étoit-il le signe du sang dans les sacrifices des Païens.

Fusaque in obscœnum mutantur vina cruorem.

1. Tertullian. adversus Marcionem.

Comme il est dans les saintes Lettres le sang du raisin *& in sanguine uvæ*, & même le Symbole de la vangeance Divine, *poculum in manu Domini est vino mero repletum.* En effet si on en examine les suites on trouvera qu'il n'a pas moins enflé le cothurne tragique, qu'ont fait l'amour, l'ambition & la vengeance, & qu'il n'attaque d'abord la tête que pour mener les pieds dans des precipices, témoin l'inceste de Macareus.* Comme le premier verre de vin, dit un bon Auteur, est dedié à la santé, le second au plaisir, & le troisiéme au sommeil, de même le quatriéme est la cause des outrages qu'on fait & qu'on reçoit souvent aprés avoir beu. Le remede est donc, comme l'a crû Solon, de luy associer les Nymphes.

Eubulus apud Cal. Rhodigin.

Tres miscebis aquæ partes, sit quarta liæi.

Autrement il ne faut point esperer de quartier de cet ennemi. Il faut que nous le fassions changer de nature, ou qu'il nous en fasse changer, *vinum perdendum aut ab eo perdi* ; car enfin sa nature est telle, qu'il le faut noyer pour l'empêcher de faire du mal au genre humain. Mais est-ce de cette maniere que la bonne femme luy fait la Medecine dans le Comique ?

Bernard. Poterus Monachus.

Viden ut anus tremula medicinam facit ?
Eapse merum condidicit bibere, foribus dat
Aquam, quam bibant.

Curcul. Actu 1. Scena 3.

On remarque même que la Providence divine semble avoir osté la connoissance & le goût du vin à la plûpart des animaux, parce qu'il auroit augmenté leur ferocité ; & quant aux mala-

* Macareus unius congeneris (sororis) amore correptus aliquandiu calamirosam ægritudinem suam continuit compescuitque seipsum : verum tandem vino, tanquam duce fretus, quod solum mortalibus audaciam præbet, contra quam sapienter antea decreverat, noctu surgens quod cupiebat abstulit. *Athen. l. 10. Dipnosoph.*

des que les sages Legislateurs en laissérent la disposition à la prudence des Medecins, & c'est ainsi que Zeleucus les punissoit de mort s'il réchappoient aprés en avoir beu dans leur maladie. En effet on n'abuse gueres de ce grand cordial sain & malade sans devenir inutile à la Republique & à charge à sa famille. *Vinum quod in corde sobrii, id in linguâ ebrii.* On dit franchement, ou plûtost sottement, ce qu'on pense quand on a du vin dans la tête. *Vinum animi speculum, In vino veritas.* Le vin est entré, disent les Hebreux, & le secret est sorti. Le pis est que cet état pitoyable où il réduit ceux qui en prennent trop, les mene petit à petit à des convulsions, des goutes, des apoplexies, des paralisies, & à des insensibilités de corps & d'esprit. Car considerez un peu cet homme cy-devant si vif, si agissant & qui raisonnoit avec les intelligences, c'est moins qu'une bête. Il n'est, dit saint Jerosme, *ni vif ni mort.* C'est quelque chose de semblable aux Idoles des Payens, qui ont des yeux & ne voyent point, des oreilles & n'entendent point.

Cap. 5. super Epist. ad Galath.

Veluti cum stat marpesia cautes.

N'est-ce pas là encore un estat pire que la folie même, à laquelle il mene si naturellment, que Platon a dit que les Dieux se voulant vanger des hommes n'avoient pas trouvé de moyen plus seur que de leur donner le vin pour les conduire droit à la folie? Si donc il peut faire tant de mal aux hommes, que ne ferat-il point aux enfans qui sont bien moins capables d'y resister, & dont il n'est pas moins le poison, qu'il est censé le lait & le cordial des vieillards. C'est pour cela que Galien n'en conseille l'usage qu'à l'âge de vingt-deux ans, de crainte qu'aprés avoir insensiblement échauffé la jeunesse; elle ne vienne enfin colere, cruelle, passionnée pour les femmes, & enfin hebetée. Aussi Gallego* Medecin de la Reine de France Anne de Bretagne, se declare hautement contre la coutume de ceux qui donnent du vin aux enfans. Un autre * va jusques à le deffendre aux nourrices, de crainte que les enfans qui ont d'ordinaire des dispositions au mal caduc n'y tombent effectivement, pour ne point parler de tant d'autres graves Medecins qui sont de leur sentiment. En effet ces jeunes plantes ne manquent gueres à se sentir des qualités de la liqueur dont on les arrose. Ce qui a fait dire à quelqu'un que le vin étoit semblable à la chaux, & que comme elle fait jetter promptement les feuilles

Vinum vero ut multi ferunt ad ultionem datum hominibus ut insaniant. *Plat. lib. de Lege Dialog. 2.*

V. Symph. Campieg. in histor. Galen. l. 3. & Galen. l. 5. de sanit. tuend.

* *Tractatu de alendis infantib.*

* *Franciscus Schachius de potu salutifero fol. 158.*

& les fruits aux arbres, mais qu'elle les fait ensuite mourir ; de même le vin éguaye la jeunesse, & la réjoüit luy faisant même produire quelques fleurettes, mais que la suite ne manque gueres à en être funeste, de sorte que toutes ces jeunes plantes seichent bien tost sur le pied, & qu'il ne reste de toutes ces fleurs, dont on attendoit quelques fruits, que des bayes d'Asphodeles, & de tristes fruits de Cyprés. Cela est si vrai que Galien marque expressément, que c'est jetter de l'huile dans le feu que d'en donner aux nourrices & aux enfans. De plus, qu'il emplit le cerveau, cause la toux, les écroüelles, & enfin la phtisie. Il ne faut donc pas s'étonner si un grand nombre d'enfans, jolis & spirituels, ne manquent gueres à degenerer de cet état quand ils entrent dans l'adolescence, pour s'être trop tost accoutumés au vin, comme Palmarius même Medecin de la Faculté de Paris l'a remarqué de la jeunesse de cette Ville en particulier dans son traité du vin : & si on leur applique cette pensée de quelques anciens qu'un bel esprit a ainsi renduë en sa langue *Fauciuli toto spirto, Huomini toto feccia. Come il fanciullo Stesichoro choro in bocca loro cantino i rossignoli, fatti piu grandi mughiano come buoi.* Mais il ne faut pas oublier que les Republiques de Rome, de Carthage, de Marseille, & quelques autres qui entrerent dans l'esprit de leurs Philosophes & Medecins, ne se contenterent pas d'en interdire l'usage aux enfans, mais qu'elles n'étoient gueres plus indulgentes, à l'égard des soldats qui campoient, & à l'égard des femmes, parce qu'il est l'aiguillon de la sensualité. *Vinum lac Veneris. Veneris scortator & Armiger.* C'est ainsi que l'usage du vin fut entierement interdit aux Dames Romaines, & que pour les appaiser en quelque maniere on leur accorda celuy des bijoux & des ornemens dont elles sont si curieuses, & d'autant plus volontiers, dit Valere Maxime, qu'elles n'étoient pas encore exposées aux yeux & aux atteintes de ceux qui aiment à troubler la paix des familles. Dés le temps même de Romulus, la Loy leur deffendoit si expressement de boire du vin, qu'un certain Egnatius Mecennius ayant tué son épouse pour en avoir bû, il fut absous en jugement par ce premier Roy de Rome. Un autre Dame meurt par ordonnance du Magistrat sous des faisseaux de verges de myrthes, pour avoir bû à son tonneau. On en fait mourir une autre de faim, pour n'avoir pas gardé avec assez de soin, les clefs du cellier ; & on avoit tant d'aversion pour

V. Perron. fol. 38.

L. I. de sanit. tuend.

Padre. Bartoli.

Aristoph. 2.

Apuleius Milesiar. l. 2.

L. 2. cap. 1.

Fabrus picta.

celles qui beuvoient du vin, que les hommes baisoient leurs parentes en les saluant, sous pretexte d'amitié & d'honnêteté, pour s'assurer si elles observoient la Loy du Prince, qui leur deffendoit l'usage du vin. Ces sages Païens n'avoient que des raisons de Politique & de bien-seance de deffendre le vin aux femmes; mais les Heros du Christianisme ont bien d'autres veuës, puisque saint Jerôme en deffend l'usage, à celles qui ont choisi le fils de Dieu pour époux, le considerant comme le venin le plus present dont le Demon se puisse servir pour empoisonner une *ame. Que ne devons-nous donc pas penser de quelques Marchands qui non contens de fomenter & d'entretenir l'intemperance par la quantité qu'ils en donnent à tous venans, le gâtent & le rendent d'un usage tres-dangereux, y mêlant des ingrediens corrompus & quelquefois corrosifs pour luy procurer une force & une vigueur qui n'est agreable qu'aux yvrognes, & aux gens de mauvais goût, desordre ausquels les Magistrats ne remedient pas assez, tant il est de grande importance.

Hieron. ad Eustochium.

*Vinum in quo luxuria est.

Quant à ceux qui passent jusques à l'usage de l'eau de vie, il est certain qu'elle leur debilite l'estomach, & les parties nerveuses; & que l'esprit même de ceux qui en abusent n'est gueres sans se sentir de ses impressions. C'est pour quoi *Scipio de Mercuriis* dans ses Livres des Erreurs populaires d'Italie, souhaite que quelqu'un persuade aux Princes de mettre un fort gros tribut sur cette eau ardente : car, dit-il, quelle proportion entre le feu de cette eau, & la chaleur naturelle; l'une travaillant aux coctions, & l'autre debilitant tellement l'estomach quand on en abuse, qu'au lieu de digerer les alimens il ne produit que des crudités. Quoy qu'il en soit, ajoûte cet Auteur, de quelque utilité qu'on s'imagine l'eau de vie, c'est vouloir s'accoûtumer à regarder fixement le Soleil que de pretendre s'y accoutumer. Les Charlatans qui affectent de quitter les voyes ordinaires de la Medecine, promettent tout de cette liqueur, mais tout ce qu'ils font avec ce remede, n'est que tromperie & palliation; car à la reserve des maladies de Chirurgie, il arrive fort rarement que l'eau de vie entre dans l'usage de la Medecine, si ce n'est de la Veterinaire. Aussi lisons-nous entre tant d'exemples que nous pourrions rapporter, icy que François de Gonzague, Marquis de Monferrat, s'étant servi de ce remede par l'avis d'un Medecin Italien, pour se précautionner de

certaines indispositions, son estomach se relâcha de telle maniere, que tous les alimens qu'il prenoit se tournoient en vents, de sorte qu'on eut bien de la peine à le tirer d'une hydropisie timpanite où elle l'avoit precipité. C'est ainsi que le fameux Mr Descartes mourut-il malheureusement pour en avoir abusé, comme nous l'avons marqué en son lieu. Quant à l'usage qu'en font quelques femmes idolâtres, de leur teint, comme elles ne s'en servent qu'exterieurement, je n'ay pas grand chose à leur dire: car si elles sont bien persuadées que cette eau applanit les inégalités du cuir, en vain leur prouveroit-on qu'elle le brûle à la continuë. Je ne doute pas même qu'elles n'en fissent, si elles sont persuadées qu'elle les peut rendre belles, ce que la bonne femme faisoit du vin. Son Medecin luy avoit dit qu'elle feroit bien de s'en laver les yeux, mais elle crût qu'il feroit encore mieux si elle s'en lavoit premierement l'estomach. C'est ainsi que nos femmes avaleroient pour devenir belles, non seulement l'eau de vie, mais l'eau de départ, puisquelles se font polir le visage par des eaux de cette nature au mépris des eaux du celebre M. Brieubœuf dont les affiches leur promettent une jeunesse éternelle.

Finissons, revenans au vin, & concluons qu'avec tout ce que nous avons dit à l'avantage du vin, & avec tout ce qu'on y pourroit ajoûter, qu'il n'est absolument parlant necessaire qu'en qualité de cordial, qu'on s'en peut passer, & qu'il est même quelquefois bon de s'en abstenir. C'est l'opinion de quantité de graves Auteurs suivis par le docte Adrian. Turnebus. En effet l'experience nous apprend que tant d'hommes de divers païs & de diverses conditions s'en passent fort facilement, qu'il s'en trouve même qui n'en ont jamais beu, & qui font tout ce que font ceux qui en boivent, témoin le docte Tiraqueau si souvent allegué en cet ouvrage dont Mr de Thou a écrit en son histoire. *Abstemius enim cum esset & triginta liberorum ex honesta uxore susceptorum parens, totidem librorum autor fuit, & singulis annis singulos libros & liberos reipublicæ dedit.* Mais pour ne pas paroître d'un opinion particuliere sur ce fait, je crois que le meilleur est de décider cette affaire suivant l'oracle du Christianisme: *Utere modico vino ad stomachum*; les Prophanes mêmes ne s'éloignant pas de ce sentiment, comme il paroît par ce distique:

Sumite nec nimium, Bacchi valet optimus usus,
Nec minimum; hinc mœror provenit, inde furor.

CHAP.

CHAPITRE DERNIER.

Des secours de la Medecine qui servent à l'ornement du corps; & des differens usages qu'on en peut faire.

QUoique les Medecins ayent abandonné il y a long-temps la cure des maladies externes aux Chirurgiens, elles ne laissent pas d'être toûjours de leur ancien domaine. C'est pourquoy ceux-cy ayant abusé de la concession, ceux-là rentreront quand il leur plaira dans leur heritage, *jure Dominii & postliminii*, tout ce que les Chirurgiens y possedent n'étant tenu qu'à foy & hommage, faute dequoy il y a lieu à la saisie.

V. Joannis Stephan. Bellumens. Cosmet. & Theolog. Hipocrat.

Or ces maladies externes ne se raportent pas seulement aux tumeurs, aux plaies, aux ulceres, aux luxations, aux fractures, mais encore à quelques autres indispositions qui peuvent estre comprises sous celles-là comme des especes sous leurs genres, & qui ont leurs remedes particuliers. Mais comme il y a quelques-uns de ces remedes qui sont innocens & permis, il y en a d'autres qui ne le sont pas chez les Chrétiens, au moins en de certaines occasions, & à de certains égards. C'est ainsi que cette partie de la Pharmacie, qui s'appelle *Cosmetique*, a produit une fille appellée *Commotique*, laquelle bien loin d'être regardée comme naturelle, ne doit être regardée que comme un monstre que la Medecine & la politique ont droit d'étouffer. Commençons par la mere, car nous serons assez-tost à la fille pour en concevoir de l'horreur, & pour en dire avec le Poëte.

Ars Ornatrix. Ars Fucatrix.

Atrum
Desinit in piscem mulier formosa superne.

La Cosmetique ou l'Art des ornemens permis, tire son nom du mot Grec, qui signifie, *netteté, parure & ornement*, & ne comprend pas moins l'extirpation de ce qui se trouve de superflu dans le corps humain, que la reparation & le supplément de ce qui y manque. Surquoy si on me demande si l'Art de Tagliacot, qui regarde la restitution des membres mutilés, est permis. Je répons que s'il y a quelque solidité en cet Art, on le peut hardiment pratiquer, pourvû qu'il n'en coûte rien au prochain. Critobule, aprés avoir tiré une fléche de l'œil de Philippes Roy de Macedoine, fait encore en sorte qu'il ne paroît pas

Κόσμος

qu'il soit borgne, il n'y a rien là que de bien; mais de gâter le bras de Titius, ou l'épaule de Mevius pour reparer le nez, la levre où quelque autre partie de Marc, c'est ce me semble pecher contre la charité. Car si l'on m'allegue le *volenti non fit injuria*, Qui ne sçait que personne n'est maître de son corps, & que c'est faire un mal évident pour un bien qui n'est que dans l'idée & dans l'intention? Quoy qu'il en soit, l'interest du prochain à part, je croy qu'il est permis de chercher ce qu'on a perdu, & de se défaire de ce qui incommode, & qui met la la vie en peril. C'est ainsi que la Chirurgie, partie ancillaire de la Medecine coupe & tranche, & qu'elle remet des dents & autres instrumens en la place de ceux qu'on a perdu; c'est ainsi, dis-je, qu'elle redresse les membres tors, qu'elle tire les corps étrangers, & qu'elle extirpe les excrescences, les loupes, condilomes, verruës, &c. & quelle remedie même à quelque marques ou taches naturelles qu'on apporte en venant au monde. Elle ne fait donc pas plus de difficulté de passer ses éponges sur le rouge des faces extraordinairement hautes en couleur, que sur le brun & sur le jaune des icteres qui teignent le cuir. Elle n'empesche pas qu'on baigne les hommes & les femmes pour la propreté & pour la santé, comme nous le dirons cy-aprés. Rien de ce qui contribuë à la netteté & à la blancheur du cuir & des dents, ne semble à la Medecine indigne de ses soins quoy qu'elle en commette l'execution à ses ministres, permettant jusques aux remedes qui corrigent les defaux qui peuvent dégouter dans le mariage. Elle permet même de remedier à la perte des cheveux, si on le peut faire, puisqu'il n'y a rien de si vilain qu'une téte chauve, qu'on la compare à un arbre sans feüilles, *& sine fronde nemus*, & qu'enfin Venus la chauve paroît bien moins supportable à Homere que Venus naurée, & couverte de son sang, *Venus calva turpitor vulnerata*. Il n'y a que les rides, ces enfans du tems, qu'elle semble respecter, ou qui lui paroissent des *noli me tangere*. C'est pour ces raisons que Galien définit la Cosmetique, *une habitude effective de l'entendement, qui conserve la beauté naturelle du corps humain, & qui l'a retablit quand elle souffre quelque perte & diminution*, & c'est en cela qu'elle differe de la Commotique, qui ne travaille & ne s'occupe qu'à procurer une beauté apparente, fausse, empruntée & qui n'a rien de naturel, & contre laquelle la Philosophie & la Medecine se declarent comme

Plinius histor. natur. l. 28 c. 12. V. Marcell. Donat. l. 1. cap. 3. 7. & 8. de Medic. histor. mirab.

L. 1. de Medic. localib. cap. 2.

fait tout le Christianisme. En effet comme la beauté de l'ame regarde le Philosophe, ou le Medecin habillé en Philosophe, celle du corps regarde plus particulierement le Medecin qui l'a définit *un raport, une mesure & une proportion du tout aux parties, & des parties au tout, soutenuë de la grace de la couleur*; ou si l'on veut, *une disposition du corps agreable aux sens, dont la conservation dépend de la bonne constitution & du loüable temperament des humeurs.* Or comme cette grace, & cette loüable disposition sert à la santé des particuliers, elle n'est pas moins utile au public & au commerce de la vie; car quel plaisir à vivre & à traiter avec des personnes disgraciées de la nature ? d'où on conclut que la Medecine a droit de se servir de la Cosmetique, & de corriger tout ce qu'elle appele *Turpitude* dans le corps humain, jusques à la masse des chairs, & des graisses qu'on y comprend, cette masse n'étant pas moins incommode & desagreable qu'une extraordinaire maigreur. Car quant aux autres dimensions du corps, comme il n'y a pas plus de remede aux tailles gigantesques qu'à celle des Nains, je suis surpris de voir que Galien nous ramene à ce propos la cruauté d'un certain brigand, qui coupoit les pieds de ceux qui luy sembloient trop grands, pour les réduire à la hauteur naturelle de l'homme.

Ainsi quant à cette largeur qui vient de la masse & de la graisse du corps, & par laquelle j'entre en matiere; comme il n'est pas impossible d'y remedier, il le faut faire avec une application d'autant plus grande, que ces superfluitez sont, selon Avicenne, * les entraves du corps humain, *compedes corporis*, & pour parler avec Platon sa Prison; témoin ce Nicomaque de Smirne qui étoit si gros & si gras, qu'il ne pouvoit marcher ni même toucher à ses pieds. Denis Heracleot, ce monstre de chair & de graisse, qui de crainte d'étoufer, se faisoit couvrir le corps de sangsuës, & réveiller par des pointes d'éguilles. Ce fils de Lucius Apronius homme Consulaire, & quelques autres ausquels on enlevoit une partie de la graisse qui les menaçoit d'oppression. C'est donc de cette maniere qu'il faut entendre Galien, où il nous dit que si cette masse n'est qu'un Simptôme, quand elle ne blesse que la beauté, elle est une maladie quand elle empêche l'action. Il en est de même quand elle cause quelque chose de semblable à cette insensibilité des cochons, dont les souris, dit-on, percent le cuir & la graisse sans qu'ils le sentent; si dis-je,

* *Fener 7. tract. 7. cap. 3.*

Galen. de diff. morbor. cap. 9.

Deipnosoph ß. lib. 2.

Plin. lib. 11. cap. 39.

V. Marcell. Donat. de Medic. Hist mirab. lib. 5. cap. 2.

Cardan. lib. de subtilitate.

Marcellus Donat. lib. 5 cap. 2. de Medic. Histor. mirabil.

on veut proceder à la cure de cette superfluité, il n'y faudra pas peu apporter de discretion, puisqu'il peut arriver de grands accidens dans la diete, dans l'administration des remedes, & dans la colliquation ou fonte des matieres, comme il arriva à un Roy d'Espagne, qui mourut pour avoir voulu se dégraisser, par le moyen d'une herbe que Cardan nomme *lingua Avis*, bien different de ce Sanche fils de Ramire Roy de Leon, surnommé le Gros, qui fut dégraissé par le secours d'une herbe que l'Histoire ne nomme pas; moyen qui sans doute n'étoit ni si seur, ni si effectif que la diete qui ne manque gueres, quant elle est exquise & accompagnée de quelques remedes, de faire l'effet qu'un de nos Poëtes a marqué dans cette Epigramme.

Gombaud livre 3. Epigramm. 36.

Dieux! est-ce un autre, est-ce luy-même,
D'où vient ce changement extréme;
Il étoit gros, il est menu,
Veut-il passer pour inconnu?
Il surprend la veuë, il étonne,
Ce n'est qu'un tiers de sa personne;
Dame diette volontiers
En a pris les deux autres tiers.

ἀποχρεηπεῶνῖες.

Basil. lib. de virginib.

Pour la cure de la maigreur extraordinaire, si elle est naturelle, il n'y a pas beaucoup de remede à cette espece de *Turpitude*; mais si elle provient de cette abstinence que le grand Hipocrate blâme dans de certains hypocondriaques, & que les Chrétiens mêmes condamnent quand elle va à l'excés, & à la dissolution des forces, il n'y a que ce que la Medecine appele *Analepsie*, bonne nourriture, repos & tranquillité de corps & d'esprit, qui soient capables d'y remedier. Voila pour la graisse & pour la maigreur.

Senec. Epist. 79.

Les Varices sont une autre espece de *Turpitude* & d'incommodité qui paroît au cuir, quoi-que le mal soit dans les vaisseaux; mais la cure en est si douloureuse que la patience du brave Marius, étant allée jusques à souffrir l'operation qu'on luy fit à une des cuisses, il aima mieux garder le mal de l'autre, que de guerir par un remede si douloureux, quoi-que Seneque nous allegue un homme qui tenant un Livre pendant qu'on luy faisoit cette operation, en continua la lecture jusques à la fin. La couleur du cuir peut s'effacer, comme nous l'avons remarqué cy-dessus, quand elle n'est pas naturelle, tant par les remedes internes que par les externes; mais quand à cette déperdition de substance qui

fait des cicatrices, on n'a pas la même facilité de la reparer non-plus que certains seings & certaines contusions, brûlures & autres impressions, & particulierement ces seings qui sont naturels ou inveterez. En ces cas-là il les faut souffrir & imiter la patience de cet Evêque de Narni dont parle Saint Gregoire, qui se voyant moqué de Totila Roy des Gots, à cause de son teint rouge & horriblement enflammé, ne laissa pas de prendre la chose si doucement que ce Prince ayant ensuite appris que cette couleur étoit naturelle à ce bon Evêque, il luy rendit depuis tous les honneurs dûs à son caractere & à sa vertu.

Cassius Episcopus Narniensis.

Au reste comme Celse & Galien ont observé qu'il étoit permis dans les cas de necessité de faire servir les secours de la Pharmacie à la Cosmetique, ils ont même crû qu'il étoit assez difficile à des Medecins qui suivent la Cour, & qui frequentent les femmes de qualité de ne les pas contenter, & de ne pas donner jusques dans la Commotique, tant on a de peine, disent-ils, à se défendre de leurs importunitez, curieuses qu'elles sont de tout ce qui les peut rendre agreables. Car

Si l'on en croit ces belles Dames,
Qui n'ont pour tout que le dehors,
Le Ciel ne leur donne des ames,
Que pour avoir soin de leurs corps.

Gombaud Epigram.

Mais comme ces Medecins avoient leurs veuës, & qu'ils vivoient dans le Paganisme, il ne s'ensuit pas pour cela qu'un Medecin Chrétien n'ait de plus grandes mesures à garder dans ces occasions, que des Idolâtres. Puis donc que nous voila insensiblement tombez sur la Commotique, il n'y a pas de doute que comme il est permis à un Medecin Chrétien, selon tous les plus rigides Casuistes, de conserver la beauté naturelle par des voyes honnêtes; de même ce qui n'est que fard, platras, apparence & fausseté, ne luy est nullement permis, s'il ne regarde un organe perdu qu'on peut feindre par un supposé, pour éviter une extraordinaire difformité, toutes les autres feintes étant même indignes d'un honnête-homme, & à plus forte raison d'un Chrétien. A quoy on doit ajoûter que ces medicamens dont on teignoit le tein & les cheveux des hommes & des femmes du temps de Galien, & dont on teint encore à present le cuir, causent, selon ce grand Medecin, des maladies dangereuses, & entre-autres des fluxions, epilepsies, apoplexies & tremblemens. Pour

Quatenus mulieribus corpori sui cura eripi non potest. *Celsus lib. 5. cap. 6.*

Nemo illarum est quæ non æquiori ferat animo si respublica turbetur quam si coma. *Hipolit. redivivus.*

Galen. lib. 1. de compos. Medicam. secund. loc.
V. Vossium de Idol. lib. 5. cap 34.

le temps où les fards & tous ces vilains artifices qui ne tendent qu'à tromper ont commencé, ce ne fut, dit on, que lors qu'Heraclite de Tarente arriva à Rome, quoi-qu'on puisse remonter bien plus haut, quant aux premiers inventeurs de ces couleurs: car si l'on en croit le fragment qui nous reste de la Prophetie

Kirker. in arcanoc. M. C 117.

d'Enoch, *les Princes du monde* enseignerent à leurs femmes l'usage des fards prés de 500. ans avant le deluge. Quant à la teinture des cheveux & des sourcils, dont les noirs paroissoient si beaux, que Venus fut appelée par les Poëtes *nigris superciliis*; Clement Alexandrin donne cette invention à Medée. Quoi-qu'il en soit, il est assuré que les Dames Juifves se peignoient les yeux d'Antimoine, témoins Isabel, Tamar & quelques autres, vanitez qu'elles avoient aprise des Egyptiennes, & qui passa aussi des Eyptiennes aux Grecques, & de celles-cy aux Romaines, & ensuite aux siecles suivans sous le nom d'Alkool,

Kool Stibium καλλιβλέφαρον.

ou de poudre, noire apparemment connuë de Juvenal.

Satir. 2.

> *Illa supercilium madida fuligine tinctum*
> *Obliquâ produxit acu.*

Supercilia tenui fuligine depingebat.

Et plus particulierement de Tertullien, *nigrum illum pulverem quo occulorum primordia pinguntur.* Plaute, aprés avoir remarqué que celles-là sentent assez bon qui ne sentent rien, dépeint les vieilles édentées qui se fardoient de son temps, d'une maniere à donner bien du dégoût de leurs fards & de leurs personnes.

> *Eccastor mulier rectè olet ubi non olet*
> *Nam istæ veteres quæ se unguentis unctitant interpolles*
> *Vetulæ edentulæ quæ vitia corporis fuco occultant,*
> *Ubi se sudor unguentis consociat illicò* — *Plaut. in M. stell.*
> *Itidem olent quasi cum multa jura confundit coquus*
> *Quid oleas nescias nisi id unum male olere intelligas.*

Elles se servoient encore d'un mélange de Saffran pour teindre les cheveux, qu'elles faisoient ensuite secher au Soleil, folie, dit Tertullien, qu'elles payoient souvent par de cruelles douleurs de tête. Car quant au rouge & au noir, qui sont encore à present en usage, elles en avoient de differentes sortes, même des eaux composées avec du fiel de Crocodile, du suc de limons & de l'argent sublimé, qui leur enfloit la face & la langue jusques à les rendre oppressées. C'est pour cela que Pline, quoi-qu'assez libre à particulariser la matiere de la Commotique sous le nom de medicamens, ne laisse pas d'armer son stile contre ces desordres, le luxe des fards & des parfums étant allé

ſi avant de ſon temps, que les femmes ne ſe contentoient pas des odeurs avec leſquelles elles attiroient les hommes; mais elles les répandoient encore juſques ſur la terre; moleſſe que les hommes imitoient, les répandant ſur leurs meubles, & mêmes ſur leurs étendards. Ce qu'il y eut encore de particulier en ce qui regarde l'infame manége de la Commotique, eſt qu'il avoit ſes couratiers * & ſes couratieres, gens qui ont continué ce commerce juſqu'à nôtre temps, marchans ſur les pas des Cleopâtres, des Elephantes, des Callimaques, des Sotires & autres qui ont écrit de cette matiere, & qui en ont exercé la pratique, laquelle ne paroiſſoit peut-être pas ſi infame qu'ils ne ſe ſauvaſſent ſous le nom des Parfumeurs, dont la qualité entroit juſques dans les Epitaphes, témoin celui-cy.

Mangones virgines, mulieres, viros vendebant, defectus corporis corrigebant, pingebant. *Mercurial. variar. lect. lib. 2. cap. 1. Reineſ. pag. 639.*

CN. VERGILIVS EPAPHRODITVS
Magiſter odorarius à Minerva Medica vixit ann. 70.

Et tant d'autres. Quoi-qu'il en ſoit de ces métiers, Pline ne fut pas le ſeul qui cria contre ces déſordres: car ce qu'on appele la ſage antiquité y étoit ſi oppoſée, que la Comedie même en fait raillerie; que les Lacedemoniens condamnoient l'uſage des fards ſous de groſſes peines, & que Philippes de Macedoine chaſſa un Juge du Senat, pour s'être peint les cheveux, diſant qu'un homme qui avoit déguiſé juſques à ſon poil, ne meritoit pas d'être crû ſincere en ſes jugemens. Auſſi Caton ſe declara-t-il depuis contre tout ce qui avoit l'air de fard, & de fauſſeté touchant les ornemens du corps. Quant aux Chrétiens, quoique tous les Peres de l'Egliſe ayent declamé contre les fards, nous n'en voyons pas qui l'ayent fait avec tant de zele & d'éloquence que Tertullien & Saint Hierome. Celui-là dit préciſément, *qu'il n'appartient qu'à l'animal dont ces femmes ſont imitatrices, & dont elles meritent le nom, de changer tous les jours de forme: Qu'elles macerent leur viſage en des liqueurs & en des medicamens bizarres, comme ſi ce n'étoit pas aſſez de le laver ſans le frotter encore d'un vilain mélange. A quoy bon,* ajoûte-t-il, *d'employer les ſucs des herbes & les préparations des mineraux pour teindre le cuir & les yeux, comme on teint la lainè, faiſant violence à la nature, & corrompant l'uſage des choſes qu'elle ne nous donne que pour une bonne fin.* S. Hierôme ſe moque d'une maniere encore bien plus piquante dans ſes Lettres à Furia & à Marcella, *de ces Idoles de plâtre, qui ſe rendent laides par des beautez empruntées, qui n'oſent répandre des larmes de*

Contra Valentinianos.

Idem de virginib. veland.

crainte d'y noyer toutes leurs feintes ; de ces femmes dont les rides comptent les années, malgré toutes les oppositions de l'art & de la frisure, & dont les tours de cheveux font de mauvais tours à leurs têtes, de quelques manieres qu'elles les tournent. Si aveugles au reste, qu'elles ne voient pas que les filles de leurs fils marquent trop évidemment que c'est en vain qu'elles font les filles. A quoy Saint Cyprien ajoûte qu'il n'y a que celles qui ont perdu toute honte, & qui sont à tout faire, qui se plaisent aux fards & au luxe des habits. * En effet

Paulin. in Epithalam. Iulian.

Frustra hæc se mulier jactaverit esse pudica
Quæ se tam variis ornat adulteriis.

Ce n'est pas là tout, car ne se contentans pas des fards du païs, elles en faisoient encore venir d'outre-mer.

Nitelas oris ex Arabicis frugibus
Tenuem candificum, nobilem pulvisculum
Complanatorem tumidæ gingivulæ
Converritorium Pridianæ reliquiæ
Ne quis visatur tetra labes sordium
Restrictis forte si labellis riserit.

** Prosp. Alpinus Medic. ægiptior l. 3. cap. 15.*

Elles passoient mêmes jusque à des bizarreries si honteuses, qu'on auroit peine à le croire, si de bons Auteurs ne nous en faisoient la peinture. * Ne faloit-il pas être folle pour vouloir farder jusques à la grossesse, comme fit cette fille-femme dont il est parlé dans Plutarque, laquelle étant obligée de se baigner en compagnie, se frotta tout le corps à la reserve des reins, des lombes & du ventre, d'une herbe qui luy fit enfler tout le reste, à proportion de ces parties, que ce que Tertullien appele le tribut des mois, avoit élevées. Quelle extravagance de se faire appliquer des ventouses scarifiées en divers endroits, comme fit cette Damoiselle de Louvain, qui vouloit paroître la plus blanche d'un bal, où elle devoit tenir sa partie,

Michael Boduin. q. 14.

Tanta est quærendi cura decoris !

Mais que n'arrive-t-il pas de ces extravagances ? Combien de femmes & de filles mortes de pâles couleurs & d'hidropisie, pour avoir seulement mangé du bled, de l'amidon, & de semblables cruditez qu'elles croyent propres à blanchir la peau ? Que n'est-il pas arrivé à quelques-unes, qui pour n'avoir fait autre

* Ornamentorum & vestium insignia & lenocinia fucorum nonnisi prostitutis, & impudicis fœminis congruunt, & nullarum ferè pretiosior cultus est, quam quarum pudor vilis est. Sic in scripturis sanctis describitur civitas meretrix compta. *Cyprian. de habitu Virgin.*

chose

chose que se laver & baigner mal à propos dans des eaux froides, ont repoussé un venin qui n'en est sorti qu'avec plus de force, de furie & de peril, & dont les suites ont souvent été funestes? Quand même ces lotions & ces bains n'iroient qu'à une dépense extraordinaire, & à une molesse qui choque le Christianisme; que ne doit-on point craindre du côté de celuy qui ne nous donne des biens temporels que pour en faire un bon usage? On n'a qu'à lire les Histoires & à consulter ce qui arrive souvent à ces femmes perduës de molesse & de volupté, & particulierement ce qui arriva à Calis sœur de Nicephore Empereur de Constantinople, épouse de Dominico Silvio Duc de Venise, laquelle dédaignant de se servir de l'eau commune & ordinaire pour les usages de la vie, fut surprise d'une si grande corruption, que ni les eaux naturelles, ni celles que l'artifice & la dépense purent fournir pendant une maladie qui n'avoit rien de naturel, se trouverent trop foibles pour laver & tarir les ordures, & le pus qui sortoient de toutes les parties de son corps, & dans lesquelles elle mourut miserablement.

Quant à ces ornemens des femmes ou plûtôt à ces contraintes, dont la matiere à la verité ne se tire pas de la Pharmacie, je croy neanmoins qu'ils ne meritent pas moins la censure de la Medecine, que tout ce que nous avons blâmé cy-devant, n'étant gueres moins contraires à la santé, & faisant même partie des inventions de la Commotique. En effet, ces modes & tout ce qui expose la poitrine & la tête aux injures de l'air & du froid, sont autant de causes de maladies, de langueurs & de vieillesses prématurées. Pour ne point parler de l'honnêteté qu'elles choquent, au point qu'un Poëte Payen & qui n'étoit pas trop chaste, n'a pû s'empêcher de traiter les femmes qui exposent leur chair à la veuë d'un chacun, de mal-avisées & de malheureuses.

Nuda humeros Psechas, infelix nudisque papillis. Juvenal. Satir. 6.

Ces parures qui sont du beau monde, & ce qu'on appele *le Monde feminin* * il y a long-temps, & mêmes ces formes de corps de cuirasses, sous prétexte de rendre la taille dégagée, ne la mettent-ils pas dans une captivité effective? Car aprés tout, ne vaudroit-il pas mieux paroître un peu moins grande & moins droite que de s'écraser les poulmons, par une vanité dont on peut bien dire.

* Mundus muliebris.

Quid non mortalia pectora copus?

Mais quant il n'y auroit que les égards qu'on doit avoir l'un pour l'autre, particulierement quand on a à vivre en societé;

N'est-ce pas un sujet plaisant & bien commode,
De n'entendre parler que d'achapts & de mode,
De rencontrer par tout la pomade & le fard,
Et tant d'autres fatras qu'elle emprunte de l'art.
De la voir au miroir concerter sa posture,
Et du bel air panché prendre la tablature,
Etudier la grace, amorcer ses regards,
Rappeler en leurs rangs quelques cheveux épars,
Les compartir de nœuds à distances pareilles,
De fins ou faux brillans se charger les oreilles.
Pour la mouche chercher un poste avantageux,
Apprendre à radoucir son air trop dédaigneux,
Ajouter au souris la riante grimace,
Sans découvrir les dents où la blancheur s'efface,
Chasser par leur secours des levres la pâleur,
Ou d'un rouge appliqué réhausser la couleur.
Presser de tous côtez la molle corpulence,
D'un sein qui s'émancipe & prend trop de licence,
Ou faire avec grand soin rembourer son étui,
Lors que pour se produire il a besoin d'appuy.
Arborer sur sa tête étage sur étage,
Des coëffes ou des points l'ondoyant équipage.
Aller dans le grand monde étaler ses appas,
Courir aux rendez-vous, dont le mari n'est pas;
Donner à tous objets, être de toutes fêtes,
Chercher de tous côtez à faire des conquêtes,
Et recevoir les vœux d'un tas de fins gausseurs,
De jeunes prétendans, de conteurs de douceurs,
Qui pour se divertir dans le païs de Tendre,
Sur sa rare beauté se plaisent à s'étendre.
La badine le souffre & le prend sur un ton,
Qu'elle se rit du bruit & du qu'en dira-t-on.
Là ce sont les emplois qui partagent sa vie,
Ce sont les passe-temps où l'âge la convie,
Ses delices, ses soins, ses divertissemens,
Et les plus grands sujets de ses empressemens.
Et quand de son Printemps les plus belles années,

Ont jusques au retour poussé ses destinées,
Et que sans nul respect, elles ont de leur seau,
Dans un âge avancé marqué sa tendre peau.
Combien pour arrêter cette beauté fuyante,
Apporte-t-on de soins? que de secrets on tente,
Que ne fait-elle pas pour resister au temps,
Et pour se conserver quelques vieux soupirans;
Tant qu'enfin se rendant & changeant de conduite,
Elle aille se laver dans un bain d'eau benîte,
Et sans rabattre rien de sa présomption,
Prendre le grand parti de la devotion?

Ce n'est pas, pour ne laisser aucun scrupule sur cette matiere, qu'une Dame Chrétienne ne puisse avoir soin de se tenir propre. Les Saints mêmes n'ont ni blamé, ni défendu cette occupation, autre chose est se débarboüiller, pour ainsi parler, autre chose se barboüiller. Je tombe, dis-je, d'accord qu'une honnête-femme peut-être quelque temps à sa toilette pour se nétoyer le visage, & tout ce qui paroît au dehors. Elle peut même tordre les cordages de ses cheveux, & tendre les voiles dont elle couvre sa tête, pourveu que ces voiles ne soient enflez que d'un bon vent, que le vaisseau ne parte du Port que pour un bon commerce, & qu'il n'y ait aucune de ces peintures & de ces ornemens superflus; qui loin de rendre sa cource plus seure & plus heureuse, ne servent souvent qu'à le faire perdre.

Il y a encore d'autres ornemens, qui dans le vrai semblent être quelque chose de fort indifferent, puisqu'ils ne regardent pas la santé, & qu'ils ne nuisent ni au cerveau, ni à la poitrine. Et neanmoins les Dames Romaines parurent si circonspectes, que n'osant refuser de semblables presens dont Pirrhus s'avisa de les regaler, elles répondirent en les acceptant, qu'à la verité ils leur paroissoient digne de la magnificence d'un si grand Roy, mais qu'il ne leur étoit pas seant d'en faire montre & ostentation. Des Dames Chrétiennes n'auront-elles donc pas honte d'être non seulement *rocoüées*, mais encore *matachiées* & *bijoutées*, comme des idoles du nouveau monde? Car si ces bijoux ne sont ce que Tertullien appelle les dépoüilles de quelque serpent * elles sont au moins le seau de l'ancien serpent. En effet ces enseignes de diamans vraies ou fausses, que sont-elles, que des instrumens de la vanité & du vice, qui n'enseignent que trop ce qu'on ne devroit pas chercher?

Æliam in Vair. histor.

* Et de frontibus draconum gemmas erui solitas & hoc deerit Christianæ ut de serpente cul-

tior fiat ? Tertull de cultu fœmin.

Ces nœuds, ces banderolles, & tout ce qui environne la tête n'aiant pas peu de raport avec les Couronnes des Payens ; n'ont-ils pas tout-à fait l'air de ce que Tertullien appelle *formæ lænam* ? Comme c'est donc assez d'être belle, quand on a reçû du Createur *cette felicité du corps, cet habit de feste, cette impression de la main de Dieu*, qu'il est permis de conserver ; n'est-ce pas vouloir outrer la nature, que de la parer avec trop de soin, & perdre non seulement le temps qui est cher, mais encore des vétemens & des parures qui sont superflus * aux belles, & si inutiles aux laides ; qu'ils se plaindroient de se trouver si mal placez, s'ils étoient capables de sentiment ?

Si pulchra es nimium ornata es. *Plaut. in milit.*

Tertul. lib. de cultu fœminar.

* Illa placebit quæ formæ neglectu culta est. Quemadmodum enim ea aqua est optima quæ nil sapit, ita mulier tum demum bona quæ nil attraxit. *Hippolitus redivivus pag. 74.*

Qualem iste demens chlamidem disperdit.

***

Quisquis te aspexit improbamque pompam
Dii perdant ait, horridam puellam
Quæ istos polluit haud miserta cultus.

En effet, ne peut-on pas dire en ces occasions,

Isabelle a beau se parer,
Sa beauté ne peut plus durer,
En vain elle fait la mignarde,
Tous les jours elle s'enlaidit,
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit ?

Concluons donc que c'est en vain qu'on veut rajeunir par la Commotique. Les plaintes, les vœux ni les prieres ne rappelleront pas le passé, *nec pietas moram rugis afferet*, à plus forte raison les fards & les peintures ne seront que de vaines tentatives, dont les laides & les infirmes s'acheveront de peindre pitoyablement. Les bains, les extraits, les huiles, les sucs, les Terres, les Fiels, les Mineraux, & particulierement le Mercure qui entre dans la composition des fards, sont ordinairement ennemis du cerveau & des nerfs, & sur tout ce dernier s'insinuë si facilement dans le corps, que Cardan rapporte, qu'on en trouva aprés la mort d'une femme jusques à deux onces dans sa tête. Ajoûtez que si l'on en croit * Appulée, c'est non seulement une tres-vilaine chose que le fard, mais qu'au fond, ce n'est qu'un appeau de mouches & de sots.

Lib. de subtilitate.

* Unguentaria res est noxia, fallax, ignominiosa illiberalis, figuris colorib. lineamentis & sensu quodam decipiens.

Scaliger in Hipponace.

Venale donis pectus improbæ Mœchæ
Moechos nec ultra prodigis ciens donis
Quæcumque fuco lacteoque lomento

Mutat colorem sese ipsa mentitur
Annosque curvos saculumque derugat,
Inertiam auget ex probratque natura.

On a beau se crépir le visage, on ne se donnera jamais un véritable air de jeunesse. Tout ce qu'on appele la magie noire des vieilles médailles, ne fait que blanchir un édifice ruiné par le temps, & dont le proprietaire se rend ridicule quand il fait de la dépense, & qu'il prend des soins superflus pour l'orner. Mais quoy les rides mêmes ne peuvent pas mettre à raison cette infame race d'Archianassa, laquelle continua son vilain commerce même dans une extréme vieillesse? Car au reste ne sçait-on pas qu'il ne falut qu'un peu d'eau chaude à cette courtisane, dont parle Galien, pour mettre de la difference entre sa beauté & celle que ses compagnes avoient empruntée de la Commotique? Ainsi c'est en vain qu'on lave une infinité de têtes Egyptiennes, & qu'on veut rendre des feüilles & de la verdeur à des arbres que le temps a desseches. Tout ce qu'on fait pour cela n'est rien que mensonge, *veri nihil, omnia falsa*, & c'est pour cela qu'un de nos Poëtes parle en cette maniere à nos barboüillées.

Epigramme de Gombaud Livre 2. Epigramme 76.

Les hommes détestent le fard,
Celles qui pratiquent cet art,
Les unes les autres s'accusent,
Il est insuportable à tous.
Dames dont les soins en abusent,
Dites pour qui vous fardez-vous?

Quant aux Medecins, concluons encore que c'est le devoir d'un Medecin Chrétien de dérober à la connoissance du public autant qu'il le peut, tout ce que les Livres & la pratique de la Commotique n'ont rendu que trop connu. Qu'il est obligé de sanctifier par un bon usage, toutes les eaux & toutes les huiles de la Pharmacie. Que nôtre Medecine ne doit admettre que les *odeurs de vie pour la vie*, & ne courir qu'aprés les parfums du Divin époux.* Que tout ainsi qu'elle ne doit regarder les ornemens de Judith, que comme des inspirations de l'esprit Divin; elle ne doit regarder ceux des Tamars & des Jesabels, que comme des expirations du malin esprit, plus propres de ces malheureuses victimes des voluptez publiques, que de ces colombes du Christianisme, qui font bien plus d'estime de la candeur des meurs que de la blancheur du visage; & qu'enfin le seul blanc

* In odorem unguentorum tuorum.

& l'unique rouge dont elle peut conseiller l'usage aux femmes & aux filles, est *le lin de la sainteté, & la pourpre de la pudeur*, seuls capables de leur attirer l'amour du Divin Epoux. *Manus lanis occupate, pedes domi figite, & plusquam in auro placebitis. Vestite vos serico probitatis, bissino sanctitatis, purpura pudicitiæ, taliter pigmentatæ Deum habebitis amatorem.*

Tertullian. de cultu fœm.

FIN.

ADDITIONS.

PAge 128. ligne 29. aprés *Taumaturge*, ajoûtez, & ensuite par Georg. Villingan. Pictorius, *in Compend. rei Medic.* à cause du regime qu'il prescrivit aux Israëlites.

Page 151. ligne 21. aprés *Angleterre*, ajoûtez Henri VIII. Edouard VI. & Jacques I. Roy d'Angleterre, Eric IX. Roy de Dannemark, Christiern I. Jean son fils, Christiern III. Christiern IV. & Frideric II. Mathias Corvin Roy de Hongrie, Henri Roy de Portugal; & enfin entre les derniers Empereurs, Charles IV. Sigismond, Maximilien I. Ferdinand I. Maximilien II. & Rodolphe II.

Page 157. ligne 18. aprés *mains*, ajoûtez; mais il ne faut pas oublier icy que le docte André Tiraqueau s'est trompé dans son *Nomenclatura Medicorum*, quand il a fait Medecin Saint Basile Evêque d'Ancire, sur le témoignage de Saint Jerôme: car s'il eût bien lû le Texte qu'il allegue de son Livre *de scriptoribus Ecclesiastic.* il eût trouvé qu'il n'y a qu'une confusion de paroles dans le Latin qui ne conclud rien, quoi-qu'on y lise le mot de *Medecin*, mais hors d'œuvre, & que quant au Grec, il n'y est parlé ni de Medecin, ni de Medecine.

Page 161. ligne 1. aprés *Christ*, ajoûtez n'oublions pas pendant que nous sommes sur cette matiere, Fabius Pacius Medecin de Vincence, qui a mis les sept Pseaumes Penitentiaux en vers Italiens. Petrus Kirstenius Medecin de Breslau, qui a découvert & illustré un Code Arabique des quatre Evangelistes, & travaillé fort doctement sur le Cantique des Cantiques. Hieronimus Welschius qui a donné, outre ses Ouvrages de Mede-

cine, des Traitez de pieté, & entres autres le *Religio Medici.*

Joan. Wierus Medecin Allemand qui a fait un Traité de la colere, où il n'y a pas moins de Theologie que de Medecine & de Philosophie.

Joan. Gherardus Medecin de Saxe, qui a fait le *Meditationes sacræ*, où à la reserve de ce qui regarde la Polemique, il n'y a rien que de tres-devot.

Richard Capel Theologien & Medecin natif de Glocestre en Angleterre, lequel s'étant retiré à la campagne l'an 1655. pendant les troubles de ce Royaume, y fit non seulement la Medecine avec charité; mais encore y composa divers Sermons, & un Traité des Tentations qui furent fort bien reçûës du public.

Page 165. ligne 6. aprés *Medecine*, ajoûtez, Pierre V. du nom Evêque de Salerne, étoit un sçavant Medecin, & apparemment celuy de Gesbert Prince de Salerne, qui le fit nommer à cet Evêché l'an de grace 958. où il mourut en odeur de sainteté, l'an onziéme de son Pontificat.

Page 169. ligne 20. aprés *Bibliotheque*, ajoûtez, Curianus appelé vulgairement *Abbas de curia*, est cité par Nicolaus Antidotarius *in Electuar. Ducis.*

Page 170. ligne 21. aprés *Philosophes.* Il ne faut pas non plus oublier qu'Ezechiel Stephanus Abbé du Monastere Cobaski prés d'Athenes, est un sçavant Medecin.

Page 171. ligne 31. aprés *Orderic*, ajoûtez, Vincent de Beauvais Bourguignon, qui se fit Religieux de l'Ordre de Saint Dominique du temps de Saint Louis Roy de France, a écrit plusieurs choses de la Medecine dans les Chapitres XIII. & XIV. & de son *speculum naturale.*

Page 173. ligne 12. *aprés cinq cent livres*, ajoûtez, Petrus de Alvernia Medecin du Roy Jean, Chanoine de Paris 1550. Jean de Guistri Medecin du même Roy & Chanoine de Paris 1536. *Ibidem.* Ligne 29. aprés l'an 1372. ajoûtez Guillelmus Cardoncelli Medecin, & Chanoine de Paris & Phisicien du Daufin de France, qui fut depuis le Roy Charles VI. Jean Avantagii Chanoine de Paris & Medecin de Charles VII. 1422. Petrus de Chassi Medecin & Chanoine de Paris, 1430.

Page 174. ligne 11. aprés *de France*, ajoûtez, Guillelm. d'Ange Medecin & Chanoine de Paris, 1444. Engueran. Parenti 1451. Gobert. Cordier 1464.

Ibid. ligne 20. aprés Faculté, ajoûtez, Jacobus Martin Ar-

chiprêtre & Curé de la Magdelaine, Professeur en Theologie, Penitencier, Chanoine & Medecin de Paris 1521. Joan. de Reüil Chanoine & Medecin de Paris 1526. & Michael Lami 1533.

Page 175. ligne 31. aprés *Tournay*, ajoutez, Joann. Ursinus, Medecin de Leopold, étoit Chanoine & Professeur à Zamolski en Pologne.

Page 197. ligne 16. aprés *l'an*, lisez 1560. ligne 21. lisez Anutius, au lieu *d'Antonius.* ligne 31. aprés *Segusianus*, ajoûtez, Jacobus Peletarius Cænoman. 1582. ligne 33. effacez Vincent. Burgund. Belloy. 1520.

Ligne 28. aprés *Fritschius*, ajoûtez, Jurisconsulte Alleman.

Page 198. ligne 27. aprés *Bodekenus*, ajoûtez, Joannes Oporinus, Joannes Cuspinianus.

Ibid. Ligne 31. aprés *Jesuites*, ajoûtez, Annibal Codret Savoiard, lequel aprés avoir fait quelque temps la Medecine, se fit Jesuite 1546.

Page 199. ligne 9. aprés *propria*, ajoûtez, auquel le celebre Medecin Louis Anguillara donne de grands Eloges dans l'Epître liminaire du Livre des Simples qu'il luy dedie, où il le qualifie Medecin de Madame Marguerite Duchesse de Berry, fille du Roy François I.

Page 274. ligne 4. aprés *Philosophes*, ajoûtez, par Herophile qui appelle le Medecin la main de Dieu, & par Galien qui appelle les sçavans Medecins enfans des Dieux.

Page 280. ligne 38. lisez au lieu de 1580. 1530.



A PARIS,
De l'Imprimerie d'ANTOINE LAMBIN. 1689.

TABLE

DE LA PREMIERE & seconde Partie.

A

Table de la troisiéme Partie.

Fautes d'impression de la premiere & seconde Parties.

PAge 1. ligne 2. de *lisez* & Pag. 2. ligne 3. le *lisez* les. Ligne 21. & 24. *lisez* Ecclesiastique. En marge Evotius, *lisez* Hugo Grotius. Page 24. ligne 40. quatre, *lisez* quinze. Page 54. ligne 30. *lisez* Selinontius. Page 55. ligne 7 de vivant, *lisez* qui ait eu vie. page 58 ligne 2 *principatæ*, lisez *primiparæ*. page 69 ligne 23. repaissoit, *lisez* repaissant. page 125 ligne 21 viendroit, *lisez* voudroit. page 127 ligne 5, *lisez* sur le livre des Sectes de Galien. page 159. ligne 19 aprés l'an, *ajoûtez* 1260. page 213. ligne 36. pitié, *lisez* pieté. page 215 ligne 7 sublime, *lisez* subtile. page 217 ligne 2. *neque*, lisez *negat*. page 246 ligne 27 *lisez* *Viotanates*, ou ceux qui se font violence. page 265 ligne 8 *lisez* ce qui n'est pas. page 266 ligne 10 Valerde, *lisez* Valerioia. page 277 ligne 14 élever, *lisez* enlever. page 291 ligne 2. prompt, *lisez* précis. page 408 ligne 9 aprés malheureux, *ajoûtez* succez. page 421 ligne 23 trouvoient, *lisez* trouvent. page 426 ligne 33 rica, *lisez* satiricâ. page 415 ligne 29 disposition *lisez* dispensation. page 450 ligne 11 *lisez* meritoit bien qu'on le. page 457 ligne 30, *lisez* de toutes les ruës. page 466 ligne 23. legataire, *lisez* legateur. page 504 ligne 10 prudence, *lisez* providence. page 519 ligne 25. fond, *lisez* feu. page 54. ligne 24 partant, *lisez* paroît.

Fautes de la troisiéme Partie.

Page xlv *lisez* disent-ils. page lxiv ligne 5 de ceux, *lisez* eux. page lxx ligne 22 Agarie, *lisez* Agaric. page xcv *lisez* qui n'avoient mangé que de ces cerises. page ci ligne 1. graine, *lisez* graisse. Page lxxvj ligne 36 *lisez* Montagne. page cij ostez en marge ce qui suit *Toxemata*.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le septiéme jour de Janvier 1689. signé par le Roy en son Conseil, DUGONE; Il est permis au sieur BERNIER Conseiller & Medecin ordinaire de feuë Madame Duchesse Doüairiere d'Orleans, de faire imprimer un Livre intitulé *Essais de Medecine*, en telle marge & caractere que bon luy semblera, durant le temps & espace de huit années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer & mis en vente pour la premiere fois. Avec défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres de l'imprimer ni contrefaire sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement dudit Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires qui se trouveront contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests; ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres de Privilege.

Ledit sieur Bernier a cedé son droit de Privilege à Simon Langronne Marchand Libraire, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 21. jour de Juillet 1689. Signé, J. B. COIGNARD, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le trentiéme Juillet 1689.

Y. Quernay. p. 162 note